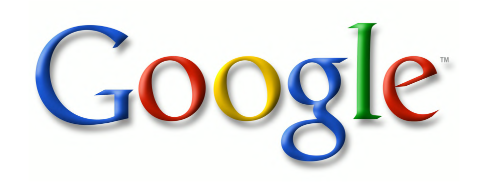








NOUVELLE
BIOGRAPHIE UNIVERSELLE

DEPUIS

LES TEMPS LES PLUS RECULÉS

JUSQU'A NOS JOURS.

TOME QUATRIÈME.

Baaden-Durlach. — Beaumanoir.

PARIS. — TYPOGRAPHIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES, RUE JACOB, 56.

NOUVELLE

BIOGRAPHIE UNIVERSELLE

DEPUIS

LES TEMPS LES PLUS RECULÉS
JUSQU'A NOS JOURS,

AVEC LES RENSEIGNEMENTS BIBLIOGRAPHIQUES
ET L'INDICATION DES SOURCES A CONSULTER;

PUBLIÉE PAR

MM. FIRMIN DIDOT FRÈRES,

SOUS LA DIRECTION

DE M. LE Dr HOEFER.

Tome Quatrième.

PARIS,

FIRMIN DIDOT FRÈRES, ÉDITEURS,
IMPRIMEURS-LIBRAIRES DE L'INSTITUT DE FRANCE,
RUE JACOB, 56.

M DCCC LIII.

NOUVELLE
BIOGRAPHIE
UNIVERSELLE

DEPUIS LES TEMPS LES PLUS RECULÉS JUSQU'A NOS JOURS.

Les articles précédés d'un astérisque [*] ne se trouvent pas dans la dernière édition de la *Biographie Universelle*, et sont aussi omis dans le *Supplément*.
Les articles précédés de deux astérisques [**] concernent les hommes encore vivants.

B

* **BAADEN-DURLACH** (*Marguerite* DE), femme artiste allemande, vivait dans la seconde moitié du dix-huitième siècle. Elle grava des tableaux d'après Rembrandt et Schmidt. On voit au musée de Munich une reproduction de ce genre, datée, à la plume, du 10 février 1760, Oldenbourg.

Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon.*

* **BAADER** (*Amélie*), femme peintre allemande, née en 1763. Elle copia des tableaux de Rembrandt, Schmidt de Berlin et d'autres. Elle peignit aussi au pastel.

Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon.*

BAADER (*Clément-Aloïs*), conseiller bavarois, frère aîné du précédent, né le 8 avril 1762, mort le 23 mars 1838. Il s'est fait connaître par la publication d'un ouvrage biobibliographique, intitulé *Gelehrtes Baiern* (Bavière savante).

Conversations-Lexicon.

* **BAADER** (*François-Xavier* DE), philosophe mystique allemand, né à Munich en 1765, mort dans sa ville natale le 23 mai 1841. Dans sa jeunesse, il était atteint de somnambulisme, qui retarda le développement de ses facultés. Il étudia d'abord la médecine à Ingolstadt et à Vienne; puis il se rendit en 1788 à Freiberg, en Saxe, pour apprendre la minéralogie sous le célèbre professeur Werner. En 1798, le gouvernement bavarois le nomma inspecteur général des mines, et, après l'établissement de l'université de Munich, il obtint la chaire de la philosophie spéculative, qu'il garda jusqu'à sa mort. Dans ses livres et dans son enseignement il s'était proposé pour but l'alliance religieuse mystique des sciences naturelles, ou de la philosophie avec la théologie. Jacques Boehme fut le précurseur de ces doctrines. Les principaux ouvrages de Baader, écrits en allemand, ont pour titre : *Éléments de physiologie;* Hambourg, in-8°, 1797; — *Du carré de Pythagore dans la nature;* Tubingue, 1799; — *Éléments de la physique dynamique;* Berlin, 1809 : ces opuscules furent réimprimés dans les *Philosophische Schriften* (Écrits philosophiques), 2 vol. in-8°, Munich, 1831; — *Révision des préceptes de l'école de Hegel, concernant le christianisme;* Stuttgard, in-8°, 1836; — *Cours de dogmatique spéculative*, 5 cahiers in-8°, Stuttgart et Munster, 1828-1838; — *le Catholicisme occidental et le catholicisme oriental;* Leipzig, 1841, in-8° (ouvrage posthume). H.

F. Hoffmann, *Introduction à la doctrine spéculative de Fr. Baader* (en allemand); Aschaffenbourg, 1836.

* **BAADER** (*Jean*), peintre bavarois, mort en 1779. Il se rendit en Italie avec le célèbre Knoller, et au retour peignit, pour plusieurs églises de son pays, des tableaux qui lui assignent un rang distingué parmi les peintres religieux.

Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon.*

* **BAADER** (*Jean-Michel*), peintre allemand, né en 1736. Il étudia à Paris en 1759, et revint en 1788 à Eichstædt sa ville natale, pour y exercer l'emploi de peintre de l'évêque de cette ville. Il peignit des tableaux d'intérieur et représenta aussi des sujets d'histoire, entre autres *la Fille de Jephté.*

Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon.*

BAADER (*Joseph*), ingénieur bavarois, frère des précédents, né à Munich en 1763, mort dans sa ville natale le 20 novembre 1835. Il étudia d'abord la médecine, mais se livra ensuite exclusivement à la science de l'ingénieur, et perfectionna ses connaissances par de longs voyages en France et en Angleterre. Ses principaux écrits (en allemand) ont pour titres : *Théorie de*

la pompe foulante et aspirante; Baireuth, 1797, in-4°; 2e édit., Hof, 1820; — *Conseils concernant le perfectionnement des machines hydrauliques employées dans les mines*; Baireuth, 1800, in-4°; 2e édit., Hof, 1820; — *Nouveau système de locomotion*; Munich, 1817; — *Huskisson et les chemins de fer*; Munich, 1830.

Conversations-Lexicon.

BAADER (*Joseph-François de Paule*), médecin allemand, né à Ratisbonne le 15 septembre 1733, mort en 1794. Il étudia successivement la théologie, la philosophie et la médecine. En 1759, il fut nommé physicien de la ville d'Amberg, et bientôt après attaché en qualité de médecin à la personne du duc Clément à Munich. En 1777, il obtint le titre de médecin de l'électeur Maximilien-Joseph III. On a de Baader : *Dissertatio de Natura corporis humani viventis*; Ingolstadt, 1757, in-4°; — *Ankündigung eines balsamischen Seifen-syrups als eines beinahe specifischen Mittels in Schleim und Obstructions Krankheiten* (Annonce d'un sirop savonneux balsamique, comme remède spécifique dans les maladies d'obstruction, etc.); Augsbourg, 1783, in-8°; trad. en français par l'auteur, Munich, 1784; — *Purgirender Mandelsyrup für Kinder* (Sirop d'amandes purgatif pour les enfants); Munich, 1789, in-8°; trad. en français par l'auteur, Munich, 1789, in-8°.

Biographie médicale.

***BAADER** (*Tobie*), sculpteur bavarois, vivait dans la seconde moitié du dix-septième siècle. Il exécuta plusieurs œuvres pour les églises et les couvents de son pays. On remarque parmi ses sculptures : un *Christ sur la croix avec la Mère de douleur*; — une *Vierge avec l'enfant Jésus*; — une autre *Vierge*, destinée à l'église de l'hôpital de Munich, et qui mit le sceau à la réputation de cet artiste.

Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon.*

***BAAHDIN-MEHEMET-GEBET-AMEH**, docteur persan, vivait probablement dans la seconde moitié du dix-septième siècle; il laissa *la Somme d'Abbas*, abrégé de droit civil et ecclésiastique, entrepris par ordre d'Abbas le Grand. Baahdin ne composa que les cinq premiers livres; le reste fut écrit par son disciple, sur le plan, la division et les arguments du maître.

Moréri, *le Grand Dictionnaire historique.* — Richard et Girard, *Bibliothèque sacrée.*

***BAAK-HATTIGH** (*Jean*), peintre flamand, vivait vers la seconde moitié du dix-septième siècle. Il peignit des paysages dans le genre de Pœlenburg; ses tableaux se rencontrent peu dans les musées. On voit à Saint-Hiobs-Gasthuis une œuvre de ce peintre datée de 1642, et qui mérite d'être remarquée. On en voit une autre dans la galerie d'un amateur de Rotterdam, M. Jacques Meyer.

Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon.*

***BAAKE** (*Ferdinand*), pianiste et compositeur allemand, né le 15 avril 1800 à Hendeleer, près de Halberstadt. Il eut pour maîtres de piano et de composition Hummel et Fr. Schneider. Il remplit d'abord les fonctions d'organiste et de directeur du chœur à l'église principale de Halberstadt, et se fixa plus tard à Wolfenbüttel. On a de lui des chansons, rondeaux, sonates et walses, dont le catalogue se trouve dans Fétis.

Fétis, *Biographie universelle des Musiciens.*

***BAAL**, roi de Tyr, mort l'an 592 avant J.-C. Il succéda à Ithobal, et fut détrôné par Nabuchodonosor. Après lui, les Tyriens furent gouvernés pendant quelques années par des juges dépendant des Assyriens.

Josèphe, *Contra Appion.*, liv. III. — Moréri, *Dictionnaire historique.*

BAALE (*Henry* VAN), poëte dramatique hollandais, mort en 1822. Il laissa deux poëmes, intitulés *De Sarpcenen* et *Alexander*.

Rose, *New Biographical Dictionary.*

***BAALEN** (*Pierre* DE), médecin hollandais, connu seulement par l'ouvrage suivant : *De Cortice peruviano, ejusque in febribus intermittentibus Usu*; Leyde, 1735, in-4°.

Biographie médicale.

BAAN (*Jacques* DE), peintre hollandais, fils de Jean Baan, né à la Haye en 1673, mort à Vienne en 1700. A dix-huit ans il peignait des portraits qui égalaient ceux de son père. Il suivit ensuite le roi Guillaume III en Angleterre, où il continua de peindre dans le même genre. Le portrait du duc de Glocester fut surtout remarqué. Plus tard Baan alla à Florence, où le grand-duc l'accueillit avec bienveillance, puis à Rome, où il s'appliqua à reproduire les œuvres des maîtres.

Bryan, *Dictionnaire.* — Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon.*

BAAN (*Jean* DE), peintre hollandais, né à Harlem le 20 février 1633, mort à la Haye en 1702. Il peignit le portrait, et s'acquit dans ce genre une grande réputation. Il eut d'abord pour maître son oncle Pirmans, peintre peu renommé, puis Jean Backer, et s'attacha surtout à imiter Van Dyck, ayant fort peu de goût pour la manière de Rembrandt. En 1660, Baan vint à la Haye, où il fit les portraits des princes de Tarente, du comte de Horn et d'autres personnages considérables. Il se rendit ensuite en Angleterre où l'appelait le roi Charles II, qu'il peignit, ainsi que la reine Catherine de Portugal. L'envie qu'il avait déjà rencontrée sur son chemin, en Hollande, l'attendait aussi en Angleterre. Il revint alors dans son pays natal, où il peignit les de Witt (Corneille et Jean), qui laissèrent une si grande trace dans l'histoire des Pays-Bas. Leurs portraits donnèrent lieu à un de ces incidents qui caractérisent la populace de tous les temps. Après avoir massacré les deux frères de Witt, les meurtriers exigèrent de Baan les tableaux qui représentaient leurs victimes. On fouilla sa maison; mais il avait su mettre son œuvre en sûreté. La populace furieuse courut alors

à la maison de ville de Dordrecht, d'où elle arracha et mit en pièces un autre portrait de Jean de Witt, chef-d'œuvre de Baan. C'était un tableau de grandeur naturelle, où l'infortuné grand pensionnaire paraissait assis sur un trophée d'armes, un bras appuyé sur la bouche d'un canon. Au-dessus du héros, voltigeaient des enfants qui le couronnaient de lauriers, et une Renommée publiant ses louanges; à gauche, une femme et des enfants vidaient aux pieds du magistrat hollandais une corne d'abondance; dans le lointain, on apercevait la prise de Chatham et l'incendie de plusieurs navires.

Le courage et le patriotisme du peintre des de Witt furent mis à une autre épreuve. En 1672, il fut invité par le duc de Luxembourg, gouverneur d'Utrecht, à venir peindre Louis XIV, qui se trouvait alors à Utrecht. Baan refusa, après en avoir référé au prince de Waldeck. Louis XIV sut apprécier ce refus; et, loin d'en témoigner du mécontentement, il chargea le comte d'Avaux, son ambassadeur en Hollande, de consulter l'artiste hollandais dans tous les achats à faire pour la France. Plus tard Baan, conseillé en cela par sa femme, qui n'aimait pas l'étiquette des cours, refusa le titre de premier peintre de Frédéric-Guillaume, électeur de Brandebourg. A la cour de Frise, où il fut appelé ensuite, il peignit les princes et la princesse de Nassau, comme antérieurement il avait reproduit sur la toile un autre prince, le grand-duc de Toscane, qui avait fait placer dans sa galerie et parmi les tableaux des maîtres l'œuvre du peintre néerlandais. Ses succès dans le pays de Frise exposèrent Baan à des dangers sérieux, et c'est encore la main de l'envie qui tenta de le frapper. Un peintre frison conçut contre lui une telle haine, qu'il fit exprès le voyage de la Haye pour tuer l'artiste dont il était jaloux. Après avoir inutilement tenté de le frapper dans la rue à cause d'un chien qui accompagnait toujours Baan, le Frison se présenta chez son confrère, demandant à voir ses tableaux, et chercha, pendant qu'on les lui montrait, à frapper Baan, lorsqu'un ami de celui-ci survint assez à temps pour arrêter le bras de l'assassin, qui prit la fuite.

Dans une autre occasion, Baan n'échappa au poignard de ses ennemis qu'après avoir perdu un doigt de la main droite. Pour prouver à ses envieux qu'il n'était point privé de la vue, comme ils en répandaient le bruit, il fit encore, en 1692, le portrait du prince d'Anspach-Brandebourg. Celui du prince de Nassau-Ziegen, devenu la propriété du roi de Prusse, passe pour le chef-d'œuvre de Baan. V. R.

Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon*. — Deschamps, *Vies des Peintres*.

* **BAANA**, chef de brigands, vivait dans la première moitié du onzième siècle avant J.-C. En compagnie de Rechab son parent, il assassina Isboseth, fils de Saül, et, croyant plaire à David, lui porta la tête de la victime. David châtia les meurtriers : il leur fit couper les pieds et les mains, et les fit pendre dans cet état près de la piscine d'Hébron.

Rois, liv. II, ch. IV. — Josèphe, *Antiq.*, l. VII, ch. II — Moréri, *le Grand Dictionnaire historique*.

BAAR ou **BAR** (*George-Louis* DE). *Voy.* BAR.

BAARDT. *Voy*. BAART.

BAARLAND ou **BARLAND** (*Adrien* VAN), savant flamand, né en 1488, mort à Louvain en 1542. Il fit ses études à Gand sous le P. Schot, et enseigna le latin dans le collége de Busleiden en 1518 et 1520. De là, il se rendit en Angleterre avec Antoine, seigneur de Grimbergen, fils du prince de Bergen. Revenu à Louvain, Baarland professa la rhétorique à la place de Jean Paludanus. Il fit des élèves remarquables. Ses opuscules historiques et géographiques (*de Urbibus inferioris Germaniæ; de Litteratis urbis Romæ principibus; de Ducibus Venetis; de Comitibus Hollandiæ; de Episcopis Ultrajectinis; Chronologia brevis ac historia ab orbe condito ad annum* 1532; *Chronicon ducum Brabantiæ*) ont été imprimés à Cologne, chez Bernard Gualterus (Walther) en 1603, in-fol.

Val. André, *Biblioth. Belgica*. — Le P. de la Rue, *Gelehrtes Zeeland*. — Nicéron, *Mémoires*. — Moréri, *le Grand Dictionnaire historique*.

BAARLAND ou **BARLAND** (*Hubert* VAN), médecin flamand, natif de Baarland en Zélande, vivait dans la première moitié du seizième siècle. Il exerça d'abord la médecine à Namur, et passa ensuite une partie de sa vie à Bâle auprès d'Érasme, qui fait de lui le plus grand éloge. On a de Baarland : *Epistola medica de aquarum distillatarum facultatibus*; Anvers, 1536, in-8°; — *Velitatio medica cum Arnoldo Nootsio, qua docetur non paucis abuti nos vulgo medicamentis simplicibus, ut capillo Veneris, xylaloe, xylobalsamo, spodio*; Anvers, 1532, in-8°: c'est une réfutation d'Arnoud Noots, médecin de Louvain. L'auteur y établit que les médecins ne savent point se servir des simples, du capillaire notamment, et relève plusieurs erreurs d'Avicenne à ce sujet. Baarland a aussi traduit du grec en latin : *Sancti Basilii oratio de agendis Deo gratiis et in Julittam martyrem; — De medicamentis paratu facilibus*, de Galien.

Valère André, *Biblioth. belg.* — Moréri, *Dictionnaire historique*.

* **BAARSDORP** ou **BAERSDORP** (*Corneille*), médecin néerlandais, né à Baarsdorp dans la Zélande, mort en 1565. Il fut médecin et chambellan de Charles-Quint, et laissa : *Methodus universæ artis medicæ*, d'après Galien; Bruges, 1538, in-fol.

André, *Bibl. belg.*, I. — Moréri, *Dictionnaire historique*.

* **BAARSDORP** (*Marin-Corneille*), prêtre néerlandais, fils du précédent, vivait dans la première moitié du seizième siècle. Il embrassa l'état ecclésiastique, fit un pèlerinage, et, au re-

tour, devint directeur de l'hôpital Puterryken, fondé en 1525. Il laissa tous ses biens à cet hôpital, pour servir à l'entretien d'enfants pauvres qui pouvaient y être admis, instruits et exercés à une profession, à partir de l'âge de neuf ans.

Moréri, *le Grand Dictionnaire historique.*

*BAART ou BAERT (*Arnaud*), jurisconsulte brabançon, né à Bruxelles en 1554, mort le 29 mai 1629. Il débuta par le barreau, et professa ensuite le droit à Douai. Plus tard, il revint à Bruxelles, où il exerça la magistrature et fit partie du conseil de Malines. La science de Baart était si profonde, qu'il savait, dit-on, par cœur les Pandectes et la plupart des autres lois romaines. Il laissa : *Lectiones extraordinariæ Duaci habitæ* ; — des *Remarques sur la Practica criminalis* de Jacques de Bello-Visu.

Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon.* — Moréri, *le Grand Dictionnaire historique.*

BAART ou BAARDT (*Pierre*), médecin et poëte natif de la Frise, vivait au dix-septième siècle. Il composa des poëmes latins et hollandais. On a de lui : *Friesch borre Practica* (Pratique des laboureurs frisons). Ce poëme a été comparé aux *Géorgiques* de Virgile, au moins chez les Hollandais; — *De Friesche Triton* (le Triton du pays de Frise), autre poëme; — *Deugden Spoor*, ou *Nebulo Nebulonum*, poëme, 1645, in-8°.

Éloy, *Dict. de la Méd.* — Marchand, *Dict. Hist.*, t. II, p. 94. — Adelung, Supplément à *l'Allgemeines Gelehrten-Lexicon* de Jöcher.

BAASA, roi d'Israël, fils d'Ahias, vivait dans la seconde moitié du dixième siècle avant J.-C. Il usurpa la couronne d'Israël, après avoir tué Nabad, fils de Jéroboam, et exterminé toute la race de ce prince; puis il déclara la guerre à Aza, roi de Juda, et se livra à toutes sortes de déréglements. Jéhu, qui vint, au nom du Seigneur, faire des remontrances à ce roi coupable, fut victime de sa mission : Baasa le fit mourir.

Rois, III, 13.

*BAAT (*Catherine*), femme peintre suédoise. Elle ne se distingua pas moins par son savoir que par son talent pour la peinture. On a d'elle : *les Tables généalogiques de la noblesse de Suède, rédigées et peintes par Cath. Baat.* Elle y releva les erreurs de J. Messenius sur le même sujet.

Chaudon et Delandine; *Nouveau Dictionnaire historique.*

BAAZ ou BAAZIUS (*Benoît*), littérateur suédois, frère de Jean Baazius, vivait au commencement du dix-septième siècle, et mourut en 1650. Il exerça divers emplois considérables, entre autres celui de gouverneur du château royal, à Stockholm. On a de lui : *Oratio de geminis germanis sororibus, sobrietate et castitate*; Upsal, 1629, in-4°; — *Disp. de Definitione animæ in genere*; Riga, 1632, in-4°; — *Disp. de principiis corporum naturalium intrinsecus Resp. Erico Bergio*; Dorpat, 1633, in-4°; — *Disp. gradualis de Mundo, ejusque partibus*; ibid., 1633, in-4°.

Adelung, Supplément à Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon.*

BAAZ (*Jean*), théologien suédois, vivait dans la seconde moitié du dix-septième siècle. Il laissa *Inventarium Ecclesiæ Sueo-Gothorum*; Lincoping, 1642; — *Harmonia evangelica.*

Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon.*

*BAB (*Jean*), théologien arménien, mort vers la fin du neuvième siècle. Il étudia la théologie et l'histoire au monastère de Meïrawank en Arménie, et s'acquit un grand renom comme savant. Il laissa manuscrits : *Commentaire des quatre Évangiles*; — *Explication de l'Épître de saint Paul aux Romains*; — *Chronologie de l'histoire ecclésiastique, depuis la naissance de J.-C. jusqu'au temps de l'auteur* : c'est une controverse en faveur du rit arménien.

Chaudon et Delandine, *Nouveau Dictionnaire historique.*

BABA, imposteur turc, vivait dans la première moitié du treizième siècle. Il parut dans la ville d'Amassée en l'an 1240 de J.-C., et fit adopter à ses disciples cette profession de foi : « Il n'y a qu'un seul Dieu, et Baba est son envoyé. » Les mahométans tentèrent de s'emparer de Baba; mais il leur échappa, et leva une armée avec laquelle il soutint contre eux de nombreux engagements. Secondés par les Francs, les musulmans finirent par le mettre en déroute et disperser sa secte.

Chaudon et Delandine, *Nouveau Dictionnaire historique.*

*BABA (*Sudai-Abiwerdi*), poëte persan, natif d'Abiverd dans le Khorassan, vivait au quatorzième siècle. Il prit le nom de Sudai à l'occasion de son initiation à une secte qui vivait dans la contemplation de la Divinité. Il fut fort estimé des poëtes et des princes de son temps. Les ravages qu'une tribu tartare exerça dans la ville natale de Baba, lui firent adresser au sultan Shahkokh un poëme qui exprimait les doléances des habitants. Cette requête éloquente eut un entier succès : le sultan prit des mesures pour que ces malheurs ne pussent désormais se renouveler. Baba s'adressa aux autres princes ses contemporains, pour les arracher à la torpeur des sens. On répète encore en Perse et à la cour les bons mots du poëte.

Ersch et Gruber, *Allgemeine Encyclopædie.* — Hammer, *Geschichte der schoenen Redekunst Persiens*, p. 276.

*BABA (*Gabriel*), abbé et théologien italien, natif de Venise, vivait dans la seconde moitié du dix-septième siècle. Il devint secrétaire du cardinal Bichi. Gabriel Baba laissa : *Principi e Documenti della vita cristiana, tradotti del latino del card. Giov. Bona*; Rome, 1676, 1677, in-12; — *Discorso sopra l'esaltazione di papa Alessandro VIII*; Rome, 1689; — *Vita del card. Lor. Brancati*; Rome, 1699; — *la Statua equestre di Luigi XIV, scultura del Bernino, panegirico in rime*; Rome, 1678, in-fol.; Bologne, 1679, in-12.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*. — *Catalogue de la Bibliothèque royale de Paris*. — Adelung, Supplément à Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*.

BABA-ALI, premier dey indépendant d'Alger, mort en 1718. Élu en 1710 à la place d'Ibrahim emporté par une révolution, Baba-Ali sacrifia dix-sept cents individus à sa sûreté. Il secoua ensuite le joug des pachas turcs. Baba-Ali fit arrêter et embarquer pour la capitale de la Turquie le pacha qui avait voulu empêcher l'élection de 1710, et envoya à Constantinople un ambassadeur chargé de présents, avec ordre de déclarer qu'Alger n'avait plus besoin d'un pacha; que le dey se chargerait parfaitement de ces fonctions. On fit droit à cette demande, et à partir de ce jour le dey gouverna seul le territoire algérien. Baba ne fut pas moins habile politique à l'égard des puissances étrangères. En 1716, il fit exécuter un Maure qui avait osé frapper le consul anglais. Ce fait cimenta l'alliance du dey avec l'Angleterre. Le fatalisme oriental devint funeste à Baba-Ali. Pris de fièvre, il ne voulut pas aller contre les décrets du ciel en recourant à un médecin français, et se laissa mourir sans secours.

Conversations-Lexicon.

* **BÂBÂ-LÂL**, chef de secte, naquit à Malwa, au commencement du dix-septième siècle. Il fut disciple de Chétana-Swâmi. Son système tient le milieu entre la philosophie Védanta et celle des sofis. Ses sectateurs se nomment *Bâbâ-lâlis*. Il a laissé un grand nombre de vers hindis sur les matières religieuses. LANGLOIS.

M. Garcin de Tassy, *Histoire de la littérature hindoue*.

* **BABA-NASIBI**, marchand persan, mort en 1537. Il exerça à Tabriz l'état de confiseur, et fut en grande faveur auprès du sultan Yacub.

Ersch et Gruber, *Allgemeine Encyclopädie*. — Hammer, *Geschichte der schoene Redekunst Persiens*, p. 376.

* **BABAS**, conseiller d'Hérode l'Ascalonite, vivait dans la première moitié du premier siècle avant l'ère chrétienne. Son mérite donna de l'ombrage à Hérode, qui, au lieu de récompenser Babas de ses conseils et de ses services, lui fit crever les yeux.

Josèphe, *Antiq*. — Moréri, *le Grand Dict. histor.*

* **BABBAGE** (*Charles*), mathématicien anglais, né vers 1790. Il est professeur de mathématiques à l'université d'Édimbourg, et membre de la Société royale de Londres. On a de lui (en anglais) : *Sur les jeux de hasard* (Transact. de la Soc. d'Édimb., 1821); — *De l'application de l'analyse à la recherche de théorèmes sur les lieux géométriques* (Transact. de la Soc. d'Édimb., 1822); — *Observations sur la mesure des hauteurs par le moyen du baromètre* (Édimb., Journal of sciences, 1824); — *Magnétisme par rotation* (Transact. de la Soc. de Lond., 1825); — *Observations sur l'application des machines propres à calculer* (Philos. Magaz., 1825); — *Détermination du terme général de quelques nouvelles classes de séries infinies* (Transact. de Comb., t. II); — *Erreurs des tables de logarithmes* (ibid.); — *De l'influence des signes dans le raisonnement* (ibid.); — *Rotations électriques et magnétiques* (Transact. de la Soc. de Londr., 1826); — *Micromètre zénithal* (Mém. de la Soc. astron. de Lond., t. I); — *Sur les causes de la décadence des sciences en Angleterre*; Londr., 1833. M. Babbage est aussi l'inventeur d'une machine à l'aide de laquelle on peut exécuter, avec précision, le calcul fastidieux des éphémérides astronomiques.

Biographie des Contemporains, supplément.

* **BABBARD** (*Ralph*), mécanicien anglais, vivait dans la seconde moitié du seizième siècle. Contemporain d'Élisabeth, il adressa à cette reine la liste des inventions dont il était l'auteur. Les détails qu'elle contient sur l'une de ces inventions ferait croire que le mécanicien eut le premier l'idée du bateau à vapeur.

Halliwell, *Rara mathematica*, p. 87. — Rose, *Biographical dictionary*.

* **BABBI** (*Christophe*), compositeur italien, né à Césène en 1748. Il étudia le violon sous Paul Alberghi, et devint maître des concerts de l'électeur de Saxe en 1780. On a de lui des *concertos* de violon, des *symphonies* pour l'église et la chambre, des *quatuors*, des *duos* pour la flûte, et une *cantate* pour le clavecin; Dresde, 1789.

Fétis, *Biographie universelle des Musiciens*.

* **BABBI** (*Gregorio*), musicien italien, natif de Césène et frère du précédent. Il était, vers 1740, un des premiers ténors de l'Italie. Si on juge de l'importance de son talent par celle de ses appointements, on admettra qu'elle était grande, car il toucha 24,000 crusades (132,000 fr.) pour deux années d'engagement.

Fétis, *Biographie des Musiciens*.

BABBINI (*Mathieu*), chanteur italien, né en 1754, mort en 1816. En 1785 il fut engagé au théâtre de Vienne; en 1789 il chantait à Venise, et en 1792 il eut des succès à Berlin, dans l'opéra sérieux *il Vario*. Il voyagea ensuite dans les principales villes de l'Europe, revint en Italie, et chanta à Milan en 1802 dans l'opéra de Nicolini *i Manlii*, et dans *i Misteri Eleusini* de Mayr. Il se retira ensuite du théâtre.

Fétis, *Biographie des Musiciens*.

* **BABE** (*Jean-Jacques*), jurisconsulte allemand, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. On a de lui : *Praxis juridica ad Cameræ Imp. processum*.

Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*.

* **BABEK** ou **PAPEK**, seigneur persan, vivait dans la première moitié du troisième siècle. Le prince régnant était Artaban ou Ardewan IV, dernier des Arsacides. Babek avait un serviteur nommé Sasan, en qui il découvrit de si hautes facultés, qu'il en fit son gendre. De ce mariage est issu le fameux Ardeschir Babegan, connu chez les Occidentaux sous le nom d'Artaxerxès ou Artaschir.

D'Herbelot, article *Ardschir Babegan*. — Ersch et Gruber, *Allgemeine Encyclopädie*.

BABEK, surnommé *Horremi* ou *Horremdin*, sorte d'athée persan, vivait vers le huitième siècle de J.-C. (201 de l'hégire). On le surnomma Horremi ou Horremdin, c'est-à-dire professeur ou auteur d'une religion de joie ou de plaisir : un tel culte trouvera toujours des prosélytes. Babek eut donc bientôt à sa suite une multitude nombreuse, et ensuite une armée avec laquelle il vainquit et tua de sa main le général du khalife Al-Mamoun. Il fallut toutes les forces de Motassem, successeur du khalife, pour réduire et faire prisonnier ce singulier sectaire. On lui fit subir une mort cruelle : après avoir été promené sur un éléphant dans les rues de Samara, et exposé de la sorte aux outrages du peuple, il eut les bras et les jambes coupés, et fut mis à mort ensuite. On fit périr en même temps un des deux hommes employés par Babek à ses exécutions, et qui raconta qu'il avait pour sa part exécuté plus de vingt mille individus.

Moréri, *Dictionnaire historique*. — D'Herbelot, *Bibl. orient.* — Chaudon et Delandine, *Dict. hist.*

***BABEL** (*P.-E.*), orfèvre et bijoutier français, mort en 1770. Il dessina et grava l'architecture et l'ornement. On trouve, dans l'ouvrage de Blondel sur l'architecture, des planches gravées par Babel, entre autres une *Thétis avec ses Nymphes*. C'est encore d'après cet artiste que Vivare grava un livre d'ornements et de dessins. On a de Babel : *Nouveau Vignole*, ou *Traité des cinq ordres d'après Vignole*.

Heineken, *Dictionnaire des Artistes*.

***BABEL** (*Hugues*), philosophe et rhéteur néerlandais, mort en 1556. Il professa à Louvain le latin, le grec et l'hébreu, et voyagea ensuite en Angleterre et en Hollande. On a de lui : *Grammatica; Dialectica; Rhetorica*, et des poëmes inédits.

Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*.

***BABELL** (*Guillaume*), compositeur anglais, né vers 1690, mort en 1722. Il reçut de son père, qui jouait du basson au théâtre de Drury-Lane, les premières leçons de musique, et devint plus tard élève de Hændel. Le jeune Babell fut ensuite nommé organiste de l'église de All-Hallows (dans Bread-Street), et musicien particulier du roi George Ier. Il composa d'abord des leçons de clavecin sur les airs de Pyrrhus et de Rinaldo. Les dernières sont excellentes, mais difficiles à exécuter. On a en outre de lui : *Douze solos pour violon ou hautbois; — Douze solos pour flûte allemande ou hautbois; — Concertos pour de petites flûtes et des violons*.

Fétis, *Biographie des Musiciens*.

***BABELONIUS** (*Auguste*), savant français, vivait dans la seconde moitié du dix-septième siècle. On a de lui : *Suetonius, in usum Delphini;* Paris, 1684, in-4°.

Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*.

***BABELOT**, cordelier, aumônier du duc de Montpensier, vivait dans la seconde moitié du seizième siècle. Il quitta le cloître pour suivre les armées, et donner carrière à la haine implacable qu'il portait aux calvinistes. « Quand on luy amenoit (au duc de Montpensier) quelques prisonniers, dit Brantôme, si c'estoit un homme, il luy disoit de plein abord seulement : Vous estes un huguenot, mon amy ; je vous recommande à M. Babelot. Ce M. Babelot estoit un cordellier, sçavant homme, qui le gouvernoit fort paisiblement et ne bougeoit jamais d'auprès de luy, auquel on amenoit aussytost le prisonnier ; et luy, un peu interrogé, aussytost condamné à mort et exécuté. » Ce simple récit fait connaître suffisamment le personnage. Il eut son tour : pris par les soldats du prince de Condé, Babelot fut pendu à un gibet extraordinairement haut. C'est encore Brantôme qui raconte le fait.

Brantôme, *Vies des grands Capitaines*, t. I. — Chaudon et Delandine, *Nouveau Dictionnaire historique*.

***BABENBERG**, famille princière allemande, descendante des rois francs, établie d'abord en Franconie aux environs de Babenberg. Elle gouverna cette contrée avec le titre de *Gaugraves* à partir de la première moitié du dixième siècle, et compte parmi ses membres Léopold Ier, devenu margrave d'Autriche en 983. Cette maison s'éteignit en 1246 dans la personne de Frédéric *le Belliqueux*.

La ligne collatérale, fondée par le prince Henri, fils de Henri Jasomirgott, mort en 1177, et dont les chefs se faisaient appeler ducs d'*Autriche-Moedling*, s'était éteinte, dès l'an 1226, dans la personne de Henri le Cruel.

Conversations-Lexicon.

***BABENO ST.-HUBER** (*Louis*), philosophe allemand, né à Leiningen (Bavière) en 1660, mort en 1726. Il entra dans l'ordre des Bénédictins en 1682 ; de 1695 à 1702, il fut régent à Salzbourg; de 1703 à 1706, il professa la théologie scolastique, et l'Écriture sainte de 1706 à 1716. Il fut aussi chancelier et vice-recteur de l'université. Il se retira ensuite, pour n'en plus sortir, dans le monastère de son ordre. On a de lui : *Problemata et Theoremata philosophica;* Salzbourg, 1689; — *Quæstiones philosophicæ;* Salzbourg, 1692; — *Fundatrix Ettalensis, id est thaumaturga;* Munich, 1694, in-4°; — *Regula morum, seu distamen conscientiæ;* Salzbourg, 1697; — *Tractatus de jure et justitia*, 1699. — *Deus absconditus in sacramento altaris;* Salzbourg, 1700; — *De Statu parvulorum sine baptismo morientium;* ibid., 1700; — *Philosophia Thomistica Salisburgensis;* Augsbourg, 1716, 1724, in-fol.; — *Principia bonitatis et malitiæ actuum humanorum;* Salzbourg, in-4°; — *Vindiciarum prædeterminationes physicæ;* Salzbourg, 1707, in-4°; — *Dissertationes theologicæ contra Ouesnelii propositiones*, in-8°; — *Prolusiones academicæ*, 1724.

Adelung, Supplément à Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*.

BABER ou **BABOUR**, prince persan, grand-père de Timour et fils de Baisankhor, mort en 1457. Il gouvernait l'Astérabad en 1446, époque

de la mort de son père Shah-Rokh, et avec l'aide de son frère Ala-ed-Daula, prince d'Hérat, il alla déposséder Ulug-Bey de la Transoxiane; mais les deux frères se divisèrent bientôt, et Baber ne se contenta pas d'enlever à Ala-ed-Daula sa part de souveraineté; il détrôna encore et fit mettre à mort, en 1451, son autre frère Mohammed, qui régnait à Irak et à Fars. Baber se trouva de la sorte maître d'États assez considérables : en 1453, il vainquit et contraignit à demander la paix Abou-Saïd, souverain de la Transoxiane, qui venait de prendre les armes contre lui. Les excès de Baber le vainquirent à son tour : quoiqu'il eût fait vœu sur la tombe de l'imam Resa de s'abstenir de vin, il mourut des suites de son intempérance. Son fils Mirza-Shah-Mahmoud ne garda pas longtemps les possessions qu'il tenait de son père : il en fut dépouillé par d'autres princes de la famille de Timour.

D'Herbelot, *Bibl. orientale*. —Malcolm, *Persia*. — Moréri, *le Grand Dictionnaire historique*.

BABER ou **BABOUR** (*Zuheir-ed-Deen-Mohammed-Baber-Padishah*), fondateur de la dynastie indienne du Timour, mort le 17 juin 1669. Son père Omar-Shaikh-Mirza, qui descendait du puissant auteur de la race, gouvernait le petit royaume de Kokan ou Ferghana, dans le nord-est de la Transoxiane, vers l'an 1493. Ce prince eut un singulier genre de mort : il fut écrasé par la chute d'un pigeonnier. Son fils, dont il est question ici, eut d'abord à lutter, comme il arrive toujours en Asie, contre les princes environnants; mais il sut les repousser tous, et en 1497 il se trouva en pleine possession de Samarkande. Un autre ennemi se présenta bientôt, c'étaient les Uzbekhs, qui, dirigés par Sheibani ou Shahibek-Khan, eurent bientôt conquis la Transoxiane. Après avoir longtemps lutté contre les envahisseurs, Baber les repoussa, et recouvra Samarkande en 1500; mais il fut de nouveau défait, et obligé de fuir avec une poignée d'hommes. Il s'avança alors sur le territoire de Caboul, où il fut proclamé roi; et, après la mort de Sheibani, chef des Uzbekhs, il tenta avec l'aide des Persans de rentrer dans ses États. Le sort lui fut encore contraire : il fut battu en 1514 dans le voisinage de Bokhara, et de nouveau obligé de se réfugier dans le royaume de Caboul. Une inspiration céleste, dit l'historien Abul-Fazl, fit diriger à Baber ses regards vers l'Hindoustan. Il se fit un prétexte et un titre des conquêtes de son aïeul Timour, et profita surtout de la décadence du royaume de Delhi. Il mit quelques années à réduire le royaume de Candahar et le reste de l'Afghanistan, et ce ne fut qu'en 1524 que Baber envahit sérieusement l'Indoustan. Il fut mis en possession de Lahore par Dowlut-Khan, gouverneur du Panjab, mécontent de l'empereur Ibrahim-Lodi, que Baber vainquit le 21 avril 1526, malgré une nouvelle défection de Dowlut-Khan, dans une bataille restée célèbre sous le nom de *journée de Paniput*. Ibrahim fut laissé pour mort; et c'est à partir de ce moment que fut assise dans l'Inde la dynastie du vainqueur. Il fut tout aussi heureux contre un nouvel ennemi, Rana-Sanka, rajah d'Oudipour, qu'il défit en mars 1527 sur le champ de bataille de Byana. Ce nouveau succès valut à Baber le titre de *ghazi*, ou défenseur de l'islam. Il réduisit ensuite les princes de Malwa et de Bengale, indépendants jusque-là du royaume de Delhi. Mais son intempérance, surtout sa passion pour le vin, ne le laissèrent pas longtemps jouir de ses conquêtes. On a de lui : *Vakiati Baberi* (Mémoire de Baber), traduit en persan par Moiza-Khan-Khaman, et en anglais, en 1826, par Erskine et Leydin, pour la Société orientale de traduction. Ces Mémoires sont écrits en turc djagataï; ils se divisent en deux parties : la première s'étend depuis l'avénement de Baber au trône, jusqu'à l'an 908 de l'hégire. C'est un exposé mêlé de narrations, de biographies et de détails topographiques. On y trouve des renseignements sur les États voisins de Baber, sur les mœurs des princes contemporains. La seconde partie, en forme de journal, contient surtout l'autobiographie de l'auteur, outre des détails intéressants sur l'Indoustan, le Caboul, et les princes musulmans de ces contrées.

Rose, *Biographical Dictionary*. — *Encycl. des Gens du monde*. — *Encycl. Nouvelle*.

BABET (*Hugues*), poëte français, né en Bourgogne en 1474, mort en 1556. Il étudia en France et en Allemagne, et professa à Louvain, qu'il quitta ensuite pour visiter Oxford et Cambridge. Plus tard il alla en Italie en qualité de gouverneur de jeunes gentilshommes, et il assista lui-même aux leçons des plus célèbres professeurs. A son retour à Louvain il fit des cours de linguistique; en 1548 il alla à Heidelberg, et revint mourir à Louvain. On a de lui des poésies qui se trouvent dans les œuvres de Gilbert Cousin.

Gilbert Cousin, *Œuvres*.

BABEUF (*François-Noël*), surnommé *Caius-Gracchus*, publiciste et novateur français, né à Saint-Quentin en 1764, mort le 27 mai 1797. Les commencements de Babeuf présentent quelque chose de confus, de tourmenté et même de peu honorable. Orphelin dès l'âge de seize ans, il devint commissaire à terrier après quelque temps d'apprentissage chez un architecte arpenteur de la petite ville de Roye (Somme). Il salua avec enthousiasme l'aurore de la révolution, et il en défendit et propagea les principes dans un journal d'Amiens, intitulé *le Correspondant picard*. Sa polémique violente lui attira dès ce moment des poursuites. Conduit et mis en jugement à Paris, il fut acquitté le 14 juillet 1790. Nommé ensuite administrateur du département de la Somme, il fut destitué presque aussitôt après son entrée en fonctions, et envoyé avec le même titre à Montdidier. Dénoncé à cette époque comme faussaire, il vint se réfugier à Paris, où il fut arrêté pour être traduit devant le tribunal de l'Aisne; et

cette fois encore il fut acquitté. Revenu de nouveau à Paris en thermidor an II (11 juillet 1794), il créa le journal *le Tribun du peuple*, ou *le Défenseur de la liberté de la presse*, et signa *Caïus-Gracchus* un article auquel il donna pour épigraphe cette maxime de Rousseau : *Le but de la société est le bonheur commun*. Puis il continua de développer dans cette feuille les doctrines de l'égalité absolue, qu'il s'appliqua bientôt à traduire en actes. C'est en mars 1796 que Babeuf et ses adhérents, devenus nombreux, se constituèrent en comité secret, centre de la société babouviste, dite *du Panthéon*. Douze commissaires centraux d'arrondissement devaient se mettre en rapport avec les sections, inconnues les unes aux autres; d'autre part, des commissaires devaient gagner les régiments de la garnison de Paris et des environs. On ne comptait pas moins sur les départements, où l'on avait agi de manière à y organiser une armée insurrectionnelle. Il y a plus : on s'était réuni avec un autre comité formé de quelques députés proscrits en thermidor, et dont toute l'ambition se bornait à faire proclamer et exécuter la constitution de 1793. Quant aux espérances des conjurés, elles portaient tout entières sur un prétendu effectif de seize mille hommes destiné à ouvrir l'attaque, sur le concours de l'artillerie de Vincennes, des invalides, des grenadiers du corps législatif et de la légion de police; enfin sur l'adjonction des ouvriers, une fois l'action engagée.

Quant au plan d'attaque, il paraissait des plus simples : les sections des douze arrondissements devaient se porter simultanément, et en trois corps, sur le directoire, sur le corps législatif, et sur l'état-major. A la même heure, des divisions spéciales devaient attaquer les portes des barrières et tous les dépôts d'armes qui se trouvaient dans Paris. Les mesures paraissaient donc bien prises; mais les conjurés avaient compté sans la circonstance ordinaire, celle de la révélation par l'un d'eux. Ce fut un nommé Grisel, agent de la conjuration au camp de Grenelle, qui dénonça le complot au gouvernement. Pour mieux connaître encore tout le plan des conjurés, le directeur Barras avait fait offrir au directoire secret d'entrer dans la conspiration. Cette ouverture avait eu lieu le 9 mai; et le 10, au moment où l'on fixait au sein de la réunion le jour de la prise d'armes, les principaux conjurés furent arrêtés, séance tenante. Babeuf lui-même fut saisi à son domicile, au moment où il rédigeait avec Buonarotti, qui devint l'historien de la conjuration, les manifestes qui devaient établir et réglementer l'insurrection. L'instruction du procès commença immédiatement. Les conjurés, au nombre de soixante-cinq, comparurent devant la haute cour de Vendôme, composée de jurés nommés par les électeurs des départements, l'un des accusés, Drouet, ne pouvant, à raison de sa qualité de représentant, être traduit devant une autre juridiction. Le procès dura trois mois. Babeuf se défendit en homme convaincu; mais le ministère public lui interdit le terrain des principes. Le 5 prairial an V (26 mai), le jury prononça son verdict : Babeuf et Darthé furent condamnés à mort; sept autres, parmi lesquels Buonarotti, furent condamnés à la déportation; les cinquante-six accusés venant ensuite furent acquittés.

Babeuf et Darthé se poignardèrent sous les yeux de leurs juges, au moment même du prononcé de l'arrêt. Comme Robespierre, ils furent portés expirants sur l'échafaud.

Babeuf n'est pas un personnage historique ordinaire. Il mérite une place à part, pour deux raisons : la première, c'est que, le seul peut-être des acteurs de la première révolution, il assigna à cette profonde démarcation entre les temps anciens et modernes un sens moins politique que social; — la seconde raison est, qu'à la différence de tous les utopistes, les anabaptistes exceptés, il tenta, en raison même du milieu où il se trouvait jeté, de réaliser par la force les théories écloses dans sa pensée.

Platon avait dit dans le livre des *Lois* : « Quelque part que cela se réalise ou doive se réaliser, il faut que les richesses soient communes entre les citoyens, et que l'on apporte le plus grand soin à retrancher du commerce de la vie jusqu'au nom de la propriété. » A la suite du grand philosophe de la Grèce, et sans sortir du domaine de la spéculation, Thomas Morus dans son *Utopie*, Campanella dans la *Cité du soleil*, Harrington dans l'*Oceana*, Jean Bodin dans sa *République*, enfin Morelly dans le *Code de la nature*, s'étaient tous bercés, en l'appliquant diversement, de l'idée d'une société exclusive de la propriété individuelle. C'est de Morelly surtout que semble procéder Babeuf; quelques-unes de ses innovations sont copiées du *Code de la nature*. Dans ce dernier ouvrage tout citoyen est déclaré « homme public, devant être *sustenté*, entretenu et occupé aux dépens du public; — les individus n'ont rien en propre : ils échangent entre eux les fruits de la terre dans la mesure de leurs besoins. La nation, dans ce système, se trouve divisée en familles, tribus, cités et provinces. L'excédant des produits d'un district comble les vides d'un autre. »

Voyons maintenant ce que proposent Babeuf et ses adhérents : « Il nous faut, porte le *Manifeste des égaux*, rédigé par Sylvain Maréchal et jeté au sein de la population en avril 1796, il nous faut non pas seulement cette égalité transcrite dans la Déclaration des droits de l'homme et du citoyen, nous la voulons au milieu de nous, sous le toit de nos maisons. Périssent, s'il le faut, tous les arts, pourvu qu'il nous reste l'égalité réelle! »

Et plus loin : « La loi agraire, ou partage des campagnes, fut le vœu instantané de quelques soldats sans principes, de quelques peuplades mues par leur instinct plutôt que par la raison.

Nous tendons à quelque chose de plus sublime et de plus équitable, le bien commun ou la communauté de biens. Plus de propriété individuelle des terres: la terre n'est à personne. Nous réclamons, nous voulons la jouissance communale des fruits de la terre: les fruits sont à tout le monde. Nous déclarons ne pouvoir souffrir davantage que la très-grande majorité des hommes travaille et sue au service et sous le bon plaisir de l'extrême minorité: assez et trop longtemps moins d'un million d'individus disposa de ce qui appartient à plus de vingt millions de leurs semblables, de leurs égaux. »

Et ailleurs: « Qu'il ne soit plus d'autre différence parmi les hommes que celles de l'âge et du sexe. Presque tous ont les mêmes facultés, les mêmes besoins: qu'il n'y ait plus pour eux qu'une seule éducation, une seule nourriture. Ils se contentent d'un seul soleil et d'un air pour tous: pourquoi la même portion et la même quantité d'aliments ne suffiraient-elles pas pour chacun d'eux? »

Ces citations résument la doctrine des babouvistes. Cette doctrine, qui à sa naissance passa presque inaperçue, et fut renouvelée dans ces derniers temps, se heurtera toujours contre l'état actuel de la société, et contre la nature même de l'homme.

Dans le projet de Babeuf, dont le Manifeste n'est que l'exposé des motifs, on trouve un article premier, aux termes duquel nul membre de la communauté ne peut jouir que de ce que la loi donne par la tradition réelle du magistrat. » Là est tout le communisme; l'individu, cette réalité vivante, doit s'effacer, disparaître, devant une abstraction qu'on appelle l'État; l'individu, pris isolément, n'est rien, l'État est tout: seul il subsiste, dirigeant le corps et l'âme de chacun de ses membres. Ce système léviathanique, dont la conséquence immédiate serait le despotisme le plus intolérable (car l'état des communistes finirait toujours par n'être qu'un homme), n'a pas même le mérite de la nouveauté: quelques peuples obscurs de l'antiquité, comme les Nabathéens, qui ne vivaient que de brigandage dans l'Arabie Pétrée, l'avaient pratiqué en partie; et certaines théories prêchées en 1848, d'après lesquelles l'État devait être le commanditaire général de la société, étaient depuis longtemps pratiquées, au grand abrutissement d'un peuple industrieux, par un pacha turc, par Méhémet-Ali, vice-roi d'Égypte. Les saint simoniens ont cherché en Orient la femme libre; les babouvistes, plus heureux, y trouvent leurs maximes de gouvernement.

L'erreur de tous les systèmes, c'est de n'avoir jamais pu garder l'équilibre entre deux extrêmes: si ailleurs on a exagéré le spiritualisme, on pousse ici le matérialisme jusqu'à ses dernières limites. D'après le chef du communisme, l'homme n'est qu'une espèce de mécanique; c'est l'automate qui se meut géométriquement, et que l'on préserve seulement de la rouille pour le faire vivre plus longtemps: « Un logement sain, commode et proprement meublé; des habillements de travail et de repos, de fil et de laine, conformes au costume national; le blanchissage, l'éclairage et le chauffage; une quantité suffisante d'aliments en pain, viande, volaille, poisson, œufs, beurre ou huile, vin ou autres boissons usitées dans les différentes régions; légumes, fruits, assaisonnements et autres objets dont la réunion constitue une médiocre et frugale aisance. »

Quant à la nourriture intellectuelle, elle n'est qu'une superfétation inutile; l'homme automate, qui ne pense pas pour se diriger, peut s'en passer parfaitement: « Ni philosophie, ni théologie, ni poésie, ni roman, ni peinture, ni statuaire, ni gravure, sinon comme délassement. Sera artiste qui voudra, à la condition de redevenir laboureur, et de laisser le pinceau ou le ciseau pour retourner à la charrue. »

« Nul ne pourra émettre des opinions contraires aux principes sacrés de l'égalité. Avant d'être inscrit au livre des citoyens, il faudra confesser publiquement la croyance communiste. »

Dans le code de la nature de Morelly on trouve la même prescription, mais avec une sanction plus sévère: « Celui qui osera prononcer le mot *propriété* sera enfermé comme fou furieux dans une caverne. »

D'après le babouvisme, l'éducation est commune, égale; les sexes sont élevés dans des établissements distincts. Point de grands centres de population; peu ou point de villes; point de palais, des maisons commodes et uniformes; les vêtements seront nuancés suivant les âges, les sexes et les travaux; mais à part cela, uniformité.

Les théories qui précèdent non-seulement ne tiennent aucun compte de la nature humaine, mais elles seraient d'une impuissance absolue à faire le bien. C'est pourquoi elles ne sont que des utopies. Il est incontestable que, dans tout état de société, des améliorations sont nécessaires et possibles. Mais tout système qui voudra anéantir la liberté individuelle, le libre arbitre, et faire table rase du passé de l'humanité tel que l'histoire nous l'a légué, choquera la raison et le bon sens. Les siècles écoulés témoignent de cette vérité, et le temps présent la confirme.

On a de Babeuf: *Cadastre perpétuel*, ou *démonstrution des procédés convenables à la formation de cet important ouvrage*; Paris, 1789, in-8°; — *Du système de dépopulation*, ou *la vie et les crimes de Carrier*; Paris, 1794, in-8°.

Buonarotti, *Conspiration pour l'égalité dite* Babeuf, *suivie du procès auquel elle donna lieu, et des pièces justificatives*; Bruxelles, 1828, 2 vol. in-8°. — *Encyclopédie nouvelle, article* BABEUF, *par Buonarotti*. — Le Bas, *Dictionnaire encyclopédique de la France*. — Reybaud, *Études sur les réformateurs contemporains*. — Sudre, *Hist. du Communisme*, p. 232; Paris, 1849.

BABEUF (*Émile*), né le 29 septembre 1785, fils du précédent, fut, à la mort de son père, adopté par Félix le Pelletier de Saint-Fargeau; puis, après la déportation de son bienfaiteur,

accueilli chez un libraire de Paris, chez lequel il demeura six ans. Il voyagea ensuite pour un libraire d'Allemagne, et s'établit enfin à Lyon. En 1814 il donna les preuves du plus ardent patriotisme, et suivit Napoléon à l'île d'Elbe. Il publia en 1815 une brochure où il protestait contre *l'Acte additionnel*, et adressa à la même époque *une lettre au comte Carnot*, où il proposait *d'ouvrir une souscription en faveur des victimes de la dernière invasion*. Cette lettre fut réimprimée à Troyes en lettres d'or. Sous la deuxième restauration, Babeuf, éditeur du *Nain tricolore*, dont quelques articles blessèrent le gouvernement, fut arrêté en vertu de la loi du 9 novembre, et condamné à la déportation. Il subit sa peine au mont Saint-Michel, fut gracié en novembre 1818, et revint à Paris, où il reprit son commerce de librairie.

Le Bas, *Encyclopédie historique de la France*.

BABEY (*Athanase-Marie-Pierre*), avocat, né à Orgelet en 1744, mort à Salines le 9 novembre 1815. Nommé député aux états généraux par le tiers état du bailliage de Laval, il embrassa avec chaleur la cause de la révolution. En 1790, il s'opposa au remercîment voté au département de la Meurthe, pour sa conduite dans les événements malheureux qui avaient eu lieu à Nancy. En 1791, il réfuta l'opinion de l'abbé Maury sur l'échange du Clermontais, vota contre la suspension des assemblées primaires, et réclama la présentation d'un projet de loi contre l'émigration. Après la fuite de Louis XVI, il appuya la proposition de Vernier, insistant pour que l'assemblée fût investie de tous les pouvoirs. Le 15 juillet de la même année, il demanda la déchéance de Louis XVI, s'il refusait à accepter la constitution, et la suspension provisoire du pouvoir royal. La session terminée en 1792, il fut nommé député à la convention nationale par le département du Jura. Il vota, dans le procès du roi, la réclusion et le bannissement, et proposa la convocation des assemblées primaires. Peu de temps après, décrété d'arrestation comme signataire de la protestation contre les 31 mai, 1er et 2 juin 1793, il fut du nombre des soixante-treize députés incarcérés à cette occasion. Il parvint à s'échapper de sa prison, et se réfugia en Suisse. Il fut rappelé avec ses collègues le 8 décembre 1794.

Biographie des Contemporains.

BABEY (*madame*), sœur de Bureau de Puzy, se rendit célèbre au commencement de la révolution par un trait de courage : Les habitants d'Auxonne se portèrent sur un château habité seulement par une femme avancée en âge et par sa nièce. Mlle de Puzy rassemble aussitôt ses domestiques, se met à leur tête, et court s'opposer à cet acte de brigandage. Armée d'une hache, elle terrassa un des assaillants, et imposa aux autres, étonnés de tant de fermeté de la part d'une jeune personne de dix-sept ans : plusieurs des assaillants se retirèrent, et le plus grand nombre se réunit à elle pour seconder ses généreux efforts.

Biographie des Contemporains.

BABI (*Jean-François*), fameux terroriste, né à Tarascon en 1759, exécuté le 9 octobre 1796. Il commanda, sous le régime de la terreur, l'armée révolutionnaire de Toulouse. Clausel, député de l'Arriége, l'accusa, vers la fin de frimaire an 2 (décembre 1793), d'avoir continué de commander une armée dissoute par le gouvernement, et fit rendre contre lui un décret d'arrestation. Babi vint aussitôt à Paris, se justifia auprès du comité de salut public, et repartit quelque temps après, chargé de surveiller secrètement les contre-révolutionnaires du département où il avait des propriétés. Le 9 thermidor an 2 (27 juillet 1794) mit un terme à sa mission; il fut arrêté, et traduit devant le tribunal criminel de Foix, comme accusé d'actes arbitraires et de concussion. Le 4 brumaire an 4 (26 octobre 1796) lui rendit la liberté. Pendant sa captivité ses propriétés ayant été entièrement dévastées, il se présenta au conseil des cinq-cents pour réclamer des indemnités. Sa demande fut rejetée après un discours de Bordes. Babi fut du nombre de ceux qui, dans la nuit du 23 au 24 fructidor an 4 (9 et 10 septembre 1796), se portèrent à l'attaque du camp de Grenelle. Il fut arrêté sur la route de Sèvres, condamné à mort, et exécuté à l'âge de trente-sept ans.

Biographie des Contemporains.

* **BABICH** (*Thomas*), linguiste hongrois, vivait dans la première moitié du dix-huitième siècle. On a de lui une grammaire illyrienne intitulée : *Czvit razligoga mirisa duhovnoga*, in-8°, imprimée à Venise.

Horanyi, *Mém. hung.* — Adelung, Supplément à Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*.

* **BABIÉ DE BERCENAY** (*François*), publiciste français, né à Lavaur (Tarn) le 29 mars 1761, mort vers 1830 (?). Petit-neveu de l'abbé de Radonvilliers, il fut destiné, dès son enfance, à l'état ecclésiastique; mais il ne prit que les ordres mineurs, et se maria. On a de lui : *l'Éducation militaire nationale*, ouvrage dédié à la Fayette; Paris, 1789, in-8°; — *Mémoires sur les consulats*, publié par ordre du ministre de la marine Truguet; Paris, Imprimerie nationale, 1798; — *l'Antique Rome* (texte); Paris, 1798, avec des gravures de Grasset-Saint-Sauveur; — *l'Homme de la Nature*, ou *Voyage chez les peuples sauvages*, d'après les Mémoires de l'abbé Richard, 1802, 3 vol. in-8°; — *Histoire de Louis XVI*, roi de France et de Navarre, 1800; Paris, 2 vol. in-8°; — *Vie de Marie-Antoinette d'Autriche*, 1802, 3 vol. in-12; — *Galerie militaire*, ou *Notice historique sur les généraux en chef*, depuis le commencement de la révolution jusqu'en 1805; Paris (Barba), 7 vol. in-12, ornés de seize portraits; en collaboration avec L. Beaumont; — *Archives de l'Honneur*, etc., 1806, 4 vol. in-8°; en collaboration avec Imbert de la Platière; — *Muséum de la Jeunesse*; Paris, 24 ca-

hiers, 1798, in-8°; le libraire Achard a rédigé 959 articles de ce recueil; — *Dictionnaire des Non-Girouettes;* Paris, 1816, in-8° : cet ouvrage fut saisi lors de sa publication, et la vente en fut prohibée par la police; — *Voyage en Russie* pendant les années 1812, 13, 14 et 15, d'après les Mémoires d'un officier français; Paris, 1816, in-8°; — *Correspondance de Louis XVI*, avec des notes, par Mlle Williams, 1805, 2 vol. in-8°; — *les Titres de Bonaparte à la reconnaissance des Français;* Paris, an X (1802, in-8°, publié sous le nom de Sulpice de la Platière. Babié a, en outre, travaillé successivement à la rédaction des journaux suivants : *le Point du Jour, le Mercure universel, le Courrier de Paris*, et *le Journal des Indications.*

Biographie des Contemporains.— Quérard, *la France littéraire*, 1er vol., p. 144.

BABIN (*François*), théologien, né à Angers le 6 décembre 1651, mort dans sa ville natale le 19 décembre 1734. Il était chanoine, grand vicaire et doyen de la faculté de théologie d'Angers. Il rédigea les dix-huit premiers volumes (de l'édition en gros caractères) des *Conférences du diocèse d'Angers*, fort estimées et fort répandues. La suite, contenant trois volumes sur la grâce, est de Joseph-François Audebois de la Chalinière, grand pénitencier d'Angers, mort en 1759. Les cinq autres sont de différents auteurs. Le style de Babin est précis, clair et méthodique. *Les Conférences* d'Angers formaient 28 volumes in-12, que l'on a réduits à 14, petit caractère, et auxquels on a ajouté depuis 7 vol. Babin est encore auteur d'un *Journal* ou *Relation fidèle de tout ce qui s'est passé dans l'université d'Angers, au sujet de la philosophie de Descartes ;* 1679, in-4°.

Moréri, *Dictionnaire historique.*

***BABINET** (*Jacques*), physicien français, naquit à Lusignan le 5 mars 1794. Descendant d'une famille de magistrats, il fut d'abord destiné au barreau; il fit ses premières études au lycée Napoléon, où les leçons de Binet développèrent en lui un goût décidé pour les sciences. Il entra ensuite successivement à l'École polytechnique et à l'École d'application de Metz. Il fut quelque temps attaché au cinquième régiment d'artillerie, et devint, sous la restauration, professeur de physique au collége Saint-Louis. De 1825 à 1828, il fit un cours de météorologie à l'Athénée, suppléa, en 1838, Savary au collége de France, et succéda, en 1840, à Dulong, dans la section de physique générale de l'Académie des sciences. On a de M. Babinet : *Résumé complet de la physique des corps impondérables, contenant, outre l'acoustique, un essai sur leur nature, la théorie de leurs vibrations, leur application à tous les phénomènes de l'électricité et du magnétisme, de la lumière et de la chaleur;* Paris (au bureau de l'Encyclopédie portative), 1825, in-32;— *Résumé complet de la physique des corps pondérables*, etc.; ibid., 1825, in-32; — *Expériences pour vérifier celles de M. Trevelyan sur la vibration des métaux chauffés;* Paris, 1835; — *Sur la mesure des forces chimiques; sur la masse de la planète Mercure; sur les couleurs des réseaux; sur la détermination du magnétisme terrestre; sur la cause du retard qu'éprouve la lumière dans les milieux réfringents*, etc., dans les *Mémoires de la Société philomathique.* On doit aussi à M. Babinet quelques perfectionnements apportés à la machine pneumatique, à l'atmomètre et à l'hygromètre.

Quérard, *la France littéraire.* — *Dictionnaire de la Conversation.*

***BABINGTON** (*Antoine*), Anglais, partisan de Marie Stuart, mort le 20 septembre 1586. C'était un riche propriétaire du Derbyshire, et dévoué au catholicisme. Ayant appris qu'un individu, appelé Savage, avait juré de tuer la reine Élisabeth, Babington encouragea ce fanatique, et fit entrer quelques autres gentilshommes dans le complot, qui fut découvert à Walsingham par Pooley, un des espions de ce ministre. Babington demanda l'avis de Marie Stuart elle-même; et, dans une lettre qu'il lui adressa, il déclara qu'il avait résolu avec ses amis de la délivrer, et « d'expédier sa puissante ennemie, la reine Élisabeth. » Il pressait Marie Stuart d'autoriser les conjurés à agir pour elle et en son nom, et de leur tracer la conduite qu'ils devaient tenir. Comme il arrive toujours, le gouvernement, prévenu, laissa faire jusqu'au moment indiqué pour l'exécution : on tenait d'ailleurs à faire tomber Marie Stuart dans une sorte de guet-apens, en l'amenant à répondre à Babington. Celui-ci fut arrêté, et traduit en jugement avec ses complices, au nombre de quatorze. Babington se reconnut coupable, et fut pendu et écartelé le 20 septembre 1586. Élisabeth eût voulu que les condamnés souffrissent un genre de mort nouveau et plus barbare. Mais il lui fut représenté que ce serait une infraction à la loi; elle consentit alors à ce que l'on n'infligeât que le supplice ordinaire, à cette condition que l'exécution serait prolongée jusqu'à l'extrémité de la peine, et en présence du peuple. Elle fut d'abord obéie; mais (chose remarquable pour l'époque) le sentiment public se prononça tellement contre ce raffinement de cruauté, que la prescription de la vindicative sœur de Marie Stuart ne put être remplie jusqu'au bout. V. R.

D'Israëli, *Curiosités de la littérature*, III, 163. — Lingard, *Hist. d'Angleterre*, III. — Ersch et Gruber, *Encyclopédie allemande.*

BABINGTON (*Gervais*), savant prélat anglais, né dans le comté de Nottingham vers le milieu du seizième siècle, mort le 17 mai 1610. Il fut élevé au collége de la Trinité à Cambridge, promu à l'évêché de Landuff en 1591, et successivement à celui d'Exeter en 1594, et de Worcester en 1597. Il légua à la cathédrale de Worcester, qu'il avait fait réparer, une riche bibliothèque. On a imprimé ses œuvres in-4°

et ensuite in-folio, en 1615 et 1637, avec des additions; elles contiennent des commentaires sur plusieurs livres de l'*Ancien Testament*, sur le *Credo*, les *Commandements de Dieu*, l'*Oraison dominicale*, *quelques sermons*, etc. Ces ouvrages, écrits dans le style pédantesque du temps, sont peu estimés sous le rapport littéraire.

Biographia Britannica.

*BABINGTON (*Jean*), mathématicien et artificier anglais, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. Il laissa un traité *des feux d'artifice* (Fireworks), publié à Londres en 1635, fort remarqué alors et encore estimé aujourd'hui. On y trouve annexé un *Traité de géométrie*, avec table et figures.

Rose, *New Biographical Dictionary*.

BABINOT (*Albert*), littérateur, né dans le Poitou vers la fin du quinzième siècle, mort vers 1570. Il embrassa la doctrine de Calvin, et était, dit-on, si pauvre qu'il gagnait sa vie à vendre des caques de harengs. On a de lui un poëme intitulé *la Christiade*, Poitiers, 1569, in-8°.

Dreux du Radier, *Biblioth. historique du Poitou*.

BABLOT (*Louis-Nicolas-Benjamin*), médecin français, né à Vadenay en Champagne le 9 septembre 1754, mort à Châlons-sur-Marne le 24 novembre 1802. Il étudia à Reims et s'établit à Châlons-sur-Marne, où il introduisit le premier l'usage de la vaccine. Outre un certain nombre d'articles insérés dans la *Gazette de Santé*, on a de lui, entre autres ouvrages : *Épître à Zulmire sur les avantages et les obligations du mariage;* 1783, in-12;— *Mémoire à consulter sur une impuissance provenant d'une cause morale*, dans la *Gazette salutaire*, 1786, n° 50, et la *Gazette de Santé*, n° 45, même année; — *Discours sur les maux qu'enfante l'ignorance des lois;* 1795, in-4°; — *Poëme sur la nécessité d'une religion naturelle;* 1797, in-8°; — *Réflexions sur les dangers de l'eau courante des rivières, et moyens de parer à la crainte de se noyer;* 1796, in-8°.

Quérard, *la France littéraire*.

*BABNIGG (*Antoine*), chanteur et compositeur allemand, né à Vienne le 10 novembre 1794. Il étudia en Allemagne à une époque où l'art du chant était enseigné d'une manière imparfaite, et il s'est fait remarquer par la beauté de sa voix plutôt que par la pureté de sa vocalisation. On a de lui des sonates à quatre mains pour le piano, gravées à Vienne.

Fétis, *Biographie universelle des Musiciens*.

BABO (*Joseph-Marie*), poëte dramatique allemand, né en 1756 à Ehrenbreitstein, mort le 5 février 1822. Il fut professeur d'esthétique à Munich. Sans être au premier rang, Babo a fait preuve d'un talent peu commun dans ses productions dramatiques. Il débuta par quelques drames à scènes incohérentes, mais riches de couleur et de sentiments énergiques. La tragédie d'*Othon de Wittelsbach*, représentée en 1782, lui valut un succès éclatant et mérité. Goethe, par son *Gœtz de Berlichingen*, avait mis en vogue les pièces chevaleresques: la tourbe des imitateurs se jeta dans cette ornière; mais l'ouvrage de Babo, par l'heureux choix du sujet et l'entente de la scène, se maintint toujours au-dessus d'eux. Plus tard Babo descendit au drame bourgeois, et obtint un grand succès pour son *Bürgerglück* (le Bonheur du citoyen.) C'est une composition simple et vraie sans trivialité, populaire sans blesser le bon goût, donnant corps à une idée morale sans appeler l'ennui. On a de lui : *Othon de Wittelsbach*, déjà cité; *les Peintres; les Strélitz; le Bonheur du citoyen;* Berlin, 1793, 2 vol. in-8°; et un 2e vol., en 1804, contenant *le Pouls*, *Gênes et la Vengeance*. Babo rédigeait en 1804 le journal intitulé l'*Aurora*, auquel Jean-Christophe d'Arétin coopérait à la même époque. [*Enc. des g. du m.*, avec add.]

Conversations-Lexicon.

*BABO (*L.*, baron DE), agronome allemand, président de la Société d'agriculture de Heidelberg, né à Manheim en 1790. Il étudia d'abord la jurisprudence; mais bientôt il abandonna cette carrière pour se livrer à l'agronomie, où il eut pour maître le célèbre Thaer. Propriétaire d'une belle terre près de Weinheim, dans le Palatinat, il a consacré la plus grande partie de son temps à la culture de la vigne. Il a consigné le résultat de ses observations dans un ouvrage intitulé *Traubenvarietxten* (Variétés de raisins); Manheim, 1836-1838. On a encore de lui : *Belehrung über die zweckmxssige Behandlungsart*, etc. (Enseignement sur le meilleur traitement des vins en cave); Heidelberg, 1837, in-8°; — *Kurze Anleitung zur Wiesencultur* (Instruction abrégée sur la culture des prairies); Heidelberg, 1836; — *Lehrbueh für die Weinbaupraxis* (Traité de viticulture pratique); Heidelberg, 1840: l'auteur s'y applique particulièrement à comparer les résultats de ses expériences avec ceux contenus dans le Traité de la culture *de la vigne et de la viniculture*, de B.-A. Lenoir; Paris, 1828. En ce moment, Babo publie à Manheim un ouvrage sur l'agriculture en général, qui est comme le résumé de toute sa longue carrière agricole. — « Je crois qu'il est de quelque utilité, dit-il, de consigner dans un dernier écrit les résultats des nombreuses expériences que j'ai pu faire pendant ma vie, afin qu'elles ne descendent point avec moi dans la tombe, et que la jeunesse puisse en profiter. » E. JAQUEMIN.

Conversations-Lexicon.

*BABO (*Lambert*), graveur allemand, contemporain. Il reproduisit des *vues* et des *ruines;* parmi les dernières, on remarque celles de Weinheim, et les vues de Riesenstein, de Neckersreinach, du couvent de Lorsch d'Heppenhein et de Starkenberg. Quelques-unes de ces gravures portent la date de 1815.

Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon*.

*BABOIS (*Marguerite-Victoire*), femme poëte, née à Versailles le 8 octobre 1760, morte

à Paris le 8 mars 1839. Elle était nièce de Ducis, avec qui elle entretint une correspondance suivie. Dans une de ses lettres, Ducis semble déplorer l'isolement où la réduisait son mari : « Oh! combien vous méritez d'être heureuse! et vous n'avez pas été sentie! et votre cœur est veuf avec un époux! Oh! que la moitié de tous ces trésors aurait rendu un homme sensible encore plus heureux! » Madame Babois ne commença à écrire qu'à trente ans. Elle venait de perdre une fille qu'elle adorait; sa profonde douleur lui inspira sur cette mort une élégie qui la fit proclamer poëte. « Quand on pleure comme madame Babois, dit à ce sujet le critique Geoffroy, on ne devrait jamais sourire! » Madame Babois soutint sa réputation littéraire jusqu'à son dernier jour. On a d'elle : *Élégie sur la mort de sa fille, âgée de cinq ans;* Paris, P. Didot, 1805, in-8°; — *Élégies et poésies diverses;* Paris, 1810, in-8°; deuxième édit., 1828, 2 vol. gr. in-18, avec figures, avec des lettres inédites de madame Babois et de Ducis; — *Élégies nationales,* 1815; — *Élégie sur la mort de M. Ducis;* Paris, 1816, in-8° de huit pages; — *Épître aux romantiques;* Paris, 1834, in-18 de dix-huit pages. Madame Babois est, en outre, auteur de plusieurs romances.

Quérard, *la France littéraire,* t. Ier, p. 148. — A. de Chesnel, *Biographie des femmes auteurs contemporaines françaises;* Paris, 1836, in-8°, p. 119 à 128.

* **BABOLEIN** (saint), premier abbé de Saint-Maur-les-Fossés, près de Paris, mort l'an 660. Il seconda l'évêque Audebert et saint Landry, son successeur, dans les services qu'ils rendirent au diocèse de Paris. Saint Babolein contribua à la fondation de plusieurs églises et hôpitaux.

Chaudon et Delandine, *Dictionnaire historique.*

BABON, burgrave de Ratisbonne, mort en 1030. Il avait trente-deux fils et huit filles, qui furent dotées par l'empereur Henri II. Les enfants de ce burgrave furent la tige de plusieurs maisons nobles d'Allemagne, entre autres des comtes d'Abensberg et des comtes de Franconie, familles depuis longtemps éteintes.

Art de vérifier les dates.

* **BABOU** (*Jean,* baron de Sagonne), sieur de la Bourdaisière, grand maître de l'artillerie vers 1529, mort le 11 octobre 1569. Il fut d'abord gouverneur et bailli de Gien, et eut la charge de maître de la garde-robe du dauphin François, fils aîné de François Ier, ensuite du roi Henri II et de son fils François II. Après la mort de ce dernier, Catherine de Médicis choisit le sieur de la Bourdaisière pour gouverneur de François, duc d'Alençon, son second fils, et le fit lieutenant de la compagnie des gendarmes de ce prince, capitaine de la ville et du château d'Amboise, gouverneur et bailli de Touraine, et gouverneur de la ville de Brest. Il commanda l'artillerie à la bataille de Saint-Denis le 10 novembre 1567, et fut fait chevalier de l'ordre du roi en 1568. Il servit à la bataille de Jarnac le 13 mars 1569. On le nomma conseiller d'État le 25 mai suivant. Le marquis d'Estrées se démit en faveur de Babou de la charge de grand maître de l'artillerie.

De Courcelles, *Dictionnaire historique des généraux français.* — *Brevets militaires.* — Pinard, *Chronologie militaire,* t. III, p. 485.— Anselme, *Histoire générale et chronologique des grands officiers de la couronne,* t. IX, p. 104.

BABOUR. *Voy.* BABER.

BABRIUS ou **BABRIAS** (Βάβριος, Βαβρίας), poëte fabuliste grec d'une époque inconnue, probablement du deuxième siècle de l'ère chrétienne. C'est une destinée étrange que celle de la collection connue sous le nom de *Fables d'Ésope;* on ignore à quelle époque précise commencèrent à circuler ces petits apologues, et dans quel siècle ils reçurent pour la première fois une forme poétique. De tous les auteurs grecs qui, dans l'antiquité classique, rédigèrent avec quelque talent, soit en vers, soit en prose, les fables attribuées par la tradition au vieil Ésope, pas un jusqu'ici n'avait pu être retrouvé. Les paraphrases et les abrégés écrits durant le moyen âge semblaient avoir seuls survécu. Toutefois, dans l'informe recueil d'apologues en prose qui de cent quarante-quatre pièces s'était élevé, par des découvertes successives, à près de cinq cents pièces, on distinguait çà et là une rédaction plus élégante, et même des traces d'une ancienne et savante versification; je ne parle pas des fables réduites en quatrains par le moine Ignatius Magister au neuvième siècle, et qui paraissent avoir joui longtemps d'une véritable popularité. Mais certains manuscrits, surtout celui de la bibliothèque Bodléienne que Tyrhwitt a signalé, n'offraient souvent qu'une copie altérée, sous forme prosaïque, des ïambes de Babrius ou Babrias, poëte déjà connu, par les citations des grammairiens, comme un des plus habiles rédacteurs de fables ésopiques. Avec ces secours, une critique hardie, mais peut-être légitime, nous avait restitué vingt fables complètes en vers scazons, d'une assez bonne facture, sauf quelques erreurs inévitables dans un pareil travail de restauration (1). C'est là qu'en étaient nos études et nos connaissances sur les fabulistes grecs, quand M. Minoïde Mynas, envoyé en Grèce, avec une mission de recherches philologiques et littéraires, par M. Villemain, ministre de l'instruction publique, découvrit au monastère de Sainte-Laure, dans le mont Athos, et en rapporta un recueil de fables en vers scazons, que le manuscrit attribuait à un certain *Balebrius.* Ce recueil fut bientôt après publié, avec une traduction latine et un commentaire, par notre grand helléniste M. Boissonade (2), qui s'était déjà occupé de Babrius, et qui avait publié en 1813 une notice élégante sur ce personnage, dans le *Journal de l'Empire.* Cette

(1) Voyez *Babrii fabulæ et fabularum fragmenta,* éd. Knoch; Hales, 1835, in-8°.

(2) Βαβρίου Μυθίαμβοι. *Babrii fabulæ iambicæ* CXXIII...; Paris, 1844, gr. in-8°, chez, Firmin Didot frères. M. Boissonade publia, quelques mois après, une édition classique et abrégée, en un petit volume in-12, chez le même libraire.

publication fut accueillie du monde savant avec un vif intérêt; elle provoqua bientôt des critiques, des éditions, des traductions nombreuses.

Sur les cent vingt-trois fables contenues dans le manuscrit de Sainte-Laure, douze se retrouvent, avec des variantes, dans le recueil dû aux travaux successifs de Tyrwhitt, Schneider et Knoch. Plusieurs vers des cent onze autres sont cités par Suidas ou d'autres grammairiens. Enfin, certaines fables en prose, déjà connues, viennent s'adapter si naturellement aux ïambes de Babrius, qu'il est impossible de ne pas reconnaître dans ces derniers l'original sur lequel elles ont été rédigées. A cet égard donc, il ne peut rester le moindre soupçon d'erreur ni de surprise. Le manuscrit du mont Athos, incomplet par malheur, nous offre réellement une moitié environ (les fables y sont rangées par ordre alphabétique, et s'arrêtent à l'*omicron*) de l'ancien Babrius; il nous fait remonter de plusieurs siècles vers une forme de l'apologue qu'ont bien défigurée au moyen âge les Tzetzès, les Ignatius et les Planudes. Mais à quel siècle, enfin, nous fait-il remonter? L'article *Babrius*, dans Suidas, ne nous apprend rien sur l'âge de ce fabuliste. Avianus, qui le cite dans la préface de ses fables latines, est lui-même d'une époque encore incertaine. Le jurisconsulte Dositheus, transcrit textuellement deux de ses apologues, mais sans en nommer l'auteur. Le témoignage très-précis de l'empereur Julien porte du moins avec lui une date qui ne permet pas de placer Babrius au-dessous du troisième siècle de l'ère chrétienne, bien qu'Ausone, au quatrième, ne paraisse pas le connaître, ou du moins ne le nomme pas dans un passage où il semble que ce nom fût le premier qui dût se présenter à lui (1). Sur ce point, les textes publiés par M. Boissonade n'apportent pas d'argument décisif. Deux préfaces, l'une mutilée, au début du premier livre; l'autre complète, au début du deuxième, toutes deux adressées à un certain *Branchus, fils du roi Alexandre;* une allocution au même Branchus dans la fable 74; un renseignement sur les mœurs des Arabes dans la fable 57, renseignement qui semble prouver que l'auteur visita l'Arabie, ou même y vécut : tels sont à peu près les seuls indices chronologiques qui viennent s'ajouter aujourd'hui aux précédentes conjectures des érudits. On peut croire, avec M. Boissonade, que Babrius est un contemporain des empereurs syriens, dont l'un du moins, Alexandre-Sévère, n'était pas indigne de protéger les lettres grecques. Ce rapprochement même expliquerait assez bien comment Babrius attribue aux Syriens l'invention de l'apologue, comment il témoigne une certaine prédilection pour les apologues relatifs aux mœurs de l'Orient (1). Ainsi ce poëte serait postérieur à Phèdre, qu'il surpasse ordinairement par la précision élégante de son style, toujours par la régularité de sa versification. Ce serait peut-être quelque Romain d'Asie, Grec par l'éducation et le langage; son nom complet, *Valerius Babrius,* aurait été successivement altéré, et confondu avec celui d'un méchant écrivain du moyen âge, de *Gabrias*. Dans les cent onze fables qui nous sont rendues de Babrius (déduction faite de celles dont on avait déjà le texte ïambique), on ne doit pas s'attendre à trouver autant de sujets complétement nouveaux. Loin de là, neuf sujets seulement (sans compter les deux prologues) ne nous étaient connus par aucune rédaction publiée jusqu'ici, soit en vers, soit en prose (2); dix-huit se retrouvent dans Avianus, dix-neuf dans Phèdre, deux dans Avianus et dans Phèdre, deux dans l'appendice des fables de ce dernier auteur (3). Les autres fables se lisent jusqu'à deux et trois fois, sous diverses formes, dans les recueils en prose grecque. Quelques-unes même sont *déjà* familières aux enfants pour le fond du récit, puisqu'elles faisaient partie du recueil classique des fables d'Ésope en usage dans nos colléges (4). Il est vrai que, dans les rédactions grecques en prose, l'apologue ésopique de Babrius est souvent méconnaissable; on en a un exemple frappant dans la charmante fable de *Mercure et les Arabes,* dont la rédaction en prose était presque barbare et inintelligible. Les nouveaux textes offrent aussi la matière de piquants rapprochements avec Avianus qui y perdra beaucoup, avec Phèdre qui y perdra quelque chose. Il y a telle fable, par exemple, *le Rat de ville et le Rat des champs*, où Babrius rivalise avec Horace, et surpasse avec lui La Fontaine. Il y à tel vers, par exemple dans *le Chêne et le Roseau,* qu'aurait presque envié notre inimitable fabuliste. Toutefois l'intérêt qui s'attache à ces comparaisons ne doit pas nous faire illusion sur la valeur réelle des fables récemment découvertes, et sur le talent du poëte. Même dégagées des interpolations évidentes ou seulement probables que renferme le manuscrit de Sainte-Laure, les fables de Babrius ne sont pas toutes des chefs-d'œuvre. Irréprochables peut-être sous le rapport du mètre, elles sont quelquefois bizarres et peu décentes pour le choix du

(1) *Dosithei magistri Interpretamentorum libri III*, éd. Bocking (Bonn, 1832), p. 25-38, où l'on trouve seize apologues ésopiques, parmi lesquels *la Fourmi, le Moucheron et le Taureau*. Voir les autres témoignages classiques dans Fabricius, *Bibl. Gr.*, t. I, p. 628, éd. Harles.

(1) Prologue 2°. Comparez les fables : *Mercure et les Arabes; l'Arabe et son chameau; le Chameau dansant*. Deux autres apologues de la collection ésopique (n°s 118 et 408, éd. Coray), où les Arabes sont mis en scène, proviennent peut-être aussi de Babrius.

(2) N°s 2, 8, 48, 54, 60, 61, 110, 112, 116, auxquels on peut ajouter le n° 26, fable dont il ne restait que deux vers cités dans Suidas, et que M. Knoch, par une erreur alors bien excusable, rapportait à une autre fable (*Fragm.* 35).

(3) N°s 30, 31, répondant aux fables 103 et 84 de Babrius. Quant à la 95° de Babrius, elle ne ressemble que par le titre au n° 30 de l'appendice de Phèdre.

(4) Fables 6, 7, 15, 24, 46, 80, 81, 92 et 121, répondant aux fables 24, 23, 29, 33, 25, 32, 31, 39, et 8 du recueil classique.

sujet ou pour l'expression. A cet égard, les fables les plus neuves ne sont pas les plus précieuses; sur dix, il y en a une charmante, et tout à fait digne du siècle de Lucien, *le Laboureur qui a perdu son hoyau*, et trois ou quatre que l'on sacrifierait sans regret. Parmi les autres, à côté des meilleures pièces, comme, *les Oiseaux et le Choucas* (même sujet que *le Geai paré des plumes du Paon*), *le Corbeau et le Renard*, *le Mulet*, et surtout *le Lion malade* (c'est-à-dire *le Lion, le Renard et la Biche*), long récit de cent vers, entremêlé de discours, et qui semble un épisode anticipé du fameux Roman du *Renard;* à côté de ces pièces excellentes, on en remarque certaines qui font peu d'honneur au bon goût de Babrius, et qu'on eût volontiers laissées dans la prose de Planudes; telles sont: *l'Enfant qui a mangé les entrailles d'une victime*, *le Chameau*, *le Cheval devenu vieux*, *le Statuaire et Mercure*. On y trouve certaines descriptions trop naïves, un conte licencieux qui figure étrangement dans un recueil adressé (comme le fut plus tard celui de la Fontaine) au jeune fils d'un roi; bien des fables dont la moralité, obscure ou fausse, se rattache pourtant d'une manière intime au récit qui les précède. On s'étonne surtout de trouver dans un recueil si court, à très-peu de distance l'une de l'autre, deux ou trois fables différentes, consacrées à la même idée morale. La Grenouille qui veut devenir aussi grosse que le Bœuf, le Lézard qui veut devenir aussi long qu'un Serpent, et le Milan qui perd sa voix naturelle pour avoir voulu imiter celle du Cheval, sont-ce là trois jeux du même poëte, ou les essais de trois poëtes différents sur un seul thème? J'en dirais autant des deux apologues, *le Chêne et le Roseau*, *le Sapin et la Ronce*, que je vois aboutir à une seule et même moralité. Ces répétitions et ces remaniements de la même idée ont quelque chose de trop étrange pour qu'on les attribue au même poëte. Mais le recueil par ordre alphabétique que M. Mynas a retrouvé pourrait n'être qu'un fablier où, à côté des apologues de Babrius, figurent quelques pièces de ses confrères et de ses imitateurs. E. EGGER.

Tyrwhitt, *De Babrio fabularum Æsopicarum scriptore;* Lond. 1776, réimprimé par Harles à Erlangen, 1786. — Les éditions de Meineke; de Lachmann, Berlin, 1845; de Orelli et Baiter, 1845; de Fix, 1841; de Weise, Leipzig, 1855, et la lettre de M. Dübner à Fr. Jacobs: *Animadversiones criticæ de Babrii* Μυθιάμβοις; Paris, 1844.

***BABU** (*Jean*), auteur de poésies en patois poitevin, mort vers 1700. Il était docteur en théologie et curé de Soudan, petite paroisse à cinq lieues de Niort. Il consacra vingt ans de sa vie à la conversion des calvinistes du bas Poitou; et, pour se faire mieux comprendre, il emprunta le dialecte même de ceux à qui ses travaux de controverse étaient destinés. Voici un échantillon de son style:

Mé qui dans mon jargon fis do vers plus de mille,
Pr'expliquer à nos gens les œuvres de Virgile;
Mé qui chanty Tytire, Alexi, Coridon,
Et Silène endormi so l'ombre d'in brandon (*buisson*),
Je veux do même style expliquer la créance,
Et faire ver l'esprit dos huguenaux de France.

On voit, d'après les premiers vers, qu'il avait traduit une partie des ouvrages de Virgile en dialecte poitevin. Cette traduction ne nous est point parvenue. Un sieur de la Terraudière recueillit ses poésies après sa mort, et les fit paraître à Niort en 1701, sous ce titre: *Églogues poitevines sur différentes matières de controverse, pour l'utilité du vulgaire de Poitou, par feu messire Jean Babu, docteur en théologie;* in-12. JOSEPH BOULMIER.

Dreux du Radier, *Bibliothèque historique et critique du Poitou*, t. IV, p. 311 à 319.

***BABUER** ou **BABUR**, peintre hollandais, vivait à Utrecht au commencement du dix-septième siècle. Il eut pour maître Pierre Neef, et excella à représenter des intérieurs d'église. A Santo-Petro-in-Montorio, on voit une *Descente du Christ au tombeau*, exécutée par lui, dont on admire le coloris. Jérôme David et Corn. Bloëmart ont travaillé d'après lui.

Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon*.

BABUR. *Voy.* BABER.

***BABY** (*Jean-François*), républicain français, né à Tarascon en 1759, exécuté à Paris le 18 vendémiaire an V (9 octobre 1796), se montra l'un des plus énergiques patriotes du département de l'Ariége, où il leva une petite armée révolutionnaire. Il fut accusé de continuer les fonctions de général, malgré le décret qui avait licencié ses troupes. Décrété d'accusation, il vint se justifier auprès du comité de salut public, qui approuva sa conduite et le nomma commissaire de la république dans son département. Baby remplit sa mission avec sévérité et justice jusqu'au 9 thermidor. Peu de temps après cette catastrophe, il fut arrêté et conduit au tribunal criminel de Foix, sous la prévention de terrorisme; il allait être condamné, lorsque l'amnistie de vendémiaire an III vint l'enlever à ses juges. Pendant son emprisonnement, ses biens avaient été dévastés. Fort de sa conscience, il se présenta, le 10 messidor an IV, à la barre du conseil des cinq-cents, et réclama une indemnité; mais il fut représenté comme un farouche terroriste, et sa demande fut rejetée. Baby se jeta dans la conspiration du camp de Grenelle, et fut condamné à mort par une commission militaire. [LE BAS, *Enc. de la France.*]

Moniteur, de l'an IV.

BABYLAS (saint), évêque d'Antioche, mourut en 251 martyr de la foi, sous l'empereur Dèce. Il défendit l'entrée de l'église à l'empereur Philippe, qui était monté sur le trône par le meurtre de Gordien, son bienfaiteur et son pupille. Gallus César fit transporter le corps de saint Babylas à Daphné, faubourg d'Antioche, lieu célèbre par l'oracle d'Apollon; ses reliques imposèrent silence à cet oracle, auquel Julien l'Apostat en-

treprit, en 362, de rendre la parole. Saint Chrysostome a fait l'éloge de saint Babylas.

Bayle, *Dictionnaire historique*. — Le P. Merlin, dans le *Journal de Trévoux*, juin 1737.

BABYLONE (*François* DE), graveur français, vivait au seizième siècle, du temps d'Albert Durer. On ignore l'époque précise et les détails de sa vie. Il avait adopté pour unique marque de ses estampes un caducée, ce qui l'a fait surnommer *le Maître au caducée*. Quelques auteurs l'appellent aussi *Martin*. On cite de lui : un *Sacrifice à Priape*; — *Apollon et Diane*; — une *Sainte Famille*; — *l'Adoration des Rois*; — *Saint Jérôme écrivant*; — *Un Batelier traversant une rivière*, et quelques autres œuvres.

Hubert, *Manuel des Curieux*, t. V, p. 66. — Florent Lecomte, *Cabinet d'Architecture*, t. I, p. 178.

***BABYNET** (*Hugues*), chirurgien français, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. On a de lui : *la Manière de guérir les descentes de boyaux sans tailler ni faire incision*; la Haye, 1630. Il s'y trouve des recettes assez vulgaires et de peu d'utilité.

Adelung, Supplément à l'*Allgemeines Gelehrten-Lexic.*

BAC (*Théodore*), jurisconsulte français, né à Limoges en 1808. Avocat en 1830, il devint, en 1837, un des collaborateurs du journal *l'Europe monarchique*. Un procès célèbre, celui de Mme Lafarge, commença sa réputation. Il plaida la cause de l'accusée avec un tel talent, que l'innocence eut ses partisans aussi bien que la culpabilité. C'était assurément un des plus beaux succès que les annales de la défense eussent enregistrés. M. Bac, qui ne s'était pas borné à la seule étude du droit positif, mais qui avait encore approfondi les matières qui en font ressortir l'esprit et la philosophie, se voua ensuite avec ardeur à la défense de la presse.

En février 1848, M. Bac fut nommé commissaire du gouvernement provisoire dans la Haute-Vienne. Élu membre de l'assemblée constituante par ce département, il vint siéger à la Montagne, et fit partie du comité des affaires étrangères. La tribune fut moins favorable à l'orateur que le barreau ne l'avait été à l'avocat, quoique sa parole au sein de l'assemblée ne manquât ni de chaleur ni d'élévation. Il fut un de ceux qui défendirent Louis Blanc, accusé à la suite du 15 mai. En 1849, M. Bac, nommé représentant par la Seine et la Haute-Vienne, opta pour ce dernier département. Il fut obligé de quitter la France, en vertu d'un décret du 11 janvier 1852; mais un nouveau décret vient de lui permettre de rentrer dans sa patrie. V. R.

Moniteur universel.

***BACALARIA** (*Hugues*), troubadour provençal, vivait vers la seconde moitié du douzième siècle. Un troubadour nommé Gaucelm Faidit lui proposa une *tenson*, espèce de lutte poétique sur laquelle les cours d'amour étaient appelées à prononcer. Gaucelm posait à Hugues cette question : « J'aime sincèrement une dame qui a un ami qu'elle ne veut pas quitter. Elle refuse de m'aimer si je ne consens qu'elle continue de lui donner publiquement des marques d'amour, tandis que dans le particulier je ferai d'elle tout ce que je voudrai : telle est la condition qu'elle m'impose. » Hugues répond : « Prenez toujours ce que la jolie dame vous offre, et plus encore quand elle voudra. Avec de la patience on vient à bout de tout, et c'est ainsi que bien des pauvres sont devenus riches. » Gaucelm n'est pas de cet avis : « J'aime mieux cent fois, dit-il, n'avoir aucun plaisir et rester sans amour, que de donner à ma dame la permission extravagante d'avoir un autre amant qui la possède. Je ne le trouve déjà pas trop bon de son mari; jugez si je le souffrirais patiemment d'un autre! J'en mourrais de jalousie, et, à mon avis, il n'est pas de plus cruel genre de mort. » Hugues insiste : « Celui qui dispose en secret d'une jolie dame a bien envie de mourir, s'il en meurt. J'aimerais mieux l'avoir à cette condition que de n'avoir rien du tout. » La dispute continua, et les deux troubadours convinrent de s'en rapporter à de belles dames, dont on ignore la décision.

Crescimbeni, *Giunta alle vite de Provenzali*, p. 220. — Ginguené, *Histoire littéraire d'Italie*, t. I.

***BAÇAN** ou **BAZAN** (*Ferd.*), théologien américain, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. Il professa la théologie à Mexico. On a de lui : *Commentaria in primam secundæ et in tertiam partem S. Thomæ de Aquino*.

Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*.

***BACCA** (*Pierre*), théologien hongrois, vivait probablement dans la seconde moitié du dix-septième siècle. On a de lui : *Defensio simplicitatis Ecclesiæ Christi adversus decisionem quæstionum aliquot theologicarum, ejusque vindiciæ adversus Irenæi Simplicii Philadelphi epistolam*; Franeker, 1653, in-4°.

Adelung, Supplément à Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*.

BACCALAR YSANNA (*Vincent*), marquis de Saint-Philippe, historien espagnol, né en Sardaigne d'une famille espagnole, mort à Madrid en 1726. Il occupa, sous les rois Charles II et Philippe V, d'importantes fonctions en Sardaigne; et lorsque cette île se révolta contre la domination espagnole, Baccalar fit tant pour la cause du roi, que Philippe V le fit marquis de Saint-Philippe. On a de Baccalar : *Histoire de la monarchie des Juifs*, en espagnol, traduite en français; — *Mémoires pour servir à l'Histoire de Philippe V*, de 1699 à 1725, in-12, également en espagnol, et traduits en français.

Adelung, Supplément à l'*Allgemeines Gelehrten-Lexicon*. — N. Antonio, *Bibl. Hisp. nova*.

***BACCARINI** (*Giacomo*), peintre de l'école de Modène, né à Reggio au commencement du dix-septième siècle, mort en 1682. Il fut élève d'Orazio Talami, dont il imita avec succès la manière sage et pleine d'expression. Parmi les nombreux ouvrages dont il décora sa ville natale, on remarque principalement un *Repos en*

Égypte, et un *Saint Alexis mort*, qu'il peignit pour l'église Saint-Philippe, et qui ont été gravés par Buonvicini. E. B—n.

Lanzi, *Storia della Pittura*. — Ticozzi, *Dizionario dei Pittori*.

*BACCELINI (*Mathieu*), poëte italien, de l'ordre des Minorites, mort en 1614. En 1594 il fut choisi pour prédicateur, confesseur et lecteur de son ordre. On a de Baccelini : *Teatro cristiano, ovvero Rime spirituali sopra la Passione;* Paris, 1601, in-8°; — *Rime spirituali sopra varj sogetti;* Paris, 1601, in-8°; — *Psalmi Penitenziali, tradotti in versi;* ibid., 1604, in-12; — *Aforismi politici e militari;* ibid., 1610, in-12.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*. — Adelung, Supplément à l'*Allgemeines Gelehrten-Lexicon*.

BACCELLI (*Jérôme*), littérateur et médecin, né à Florence en 1514 ou 1515, mort dans sa ville natale en 1581. Il fut consul de l'Académie florentine. On a de lui une traduction italienne de l'*Odyssée*, publiée après sa mort par son frère Baccio Baccelli, sous ce titre : *l'Odissea di Omero, tradotta in volgar fiorentino;* Florence, 1582, in-8°. Cette traduction, en vers *sciolti* (non rimés), est dédiée par l'éditeur au grand-duc de Toscane François Ier. Cette dédicace et les premiers vers de la traduction ont été imprimés par Lami, dans le *Catalogue des manuscrits de la bibliothèque Riccardi*. On conserve, dans cette même bibliothèque, le manuscrit original de la traduction italienne des sept livres de l'*Iliade*, et celui de l'*Odyssée* entière.

Ginguené, *Histoire littéraire de l'Italie*. — Paitoni, *Bibl. degli autori volgarizz.*, t. III, p. 12. — Adelung, Supplément à l'*Allgemeines Gelehrten-Lexicon*.

BACCETTI (*Nicolas*), historien italien, natif de Florence, mort en 1647. Il devint abbé de Saint-Lucas de Citeaux, et s'acquit quelque renom par ses écrits. On a de lui : *Septimanæ Historiæ;* Rome, 1742, in-fol.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*. — Chaudon et Delandine, *Nouveau Dictionnaire historique*.

*BACCEUS (*Michel*), médecin italien, natif de Lucques, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. On a de lui : *Discorso academico della Peste, e suoi remedii;* 1631, in-4°.

Léon, *Allatii apes urbanæ*.

BACCHANELLI ou BACCANELCIUS (*Jean*), médecin italien, natif de Reggio, vivait dans le seizième siècle. Il était contrefait comme Ésope, et plein d'esprit. On a de lui deux ouvrages imprimés ensemble : *De Consensu medicorum in curandis morbis libri quatuor;* — *De Consensu medicorum in cognoscendis simplicibus liber;* Lutetiæ, 1554, in-12; Venetiis, 1555, in-8°, 1558, in-16; Lugduni, 1572, in-12 : on y trouve ce qu'il y a de plus utile dans la pratique des médecins grecs et arabes.

Biographie médicale.

*BACCHERELLI (*Vincenzo*), peintre, né à Florence en 1672, mort vers 1745. On ne connaît de lui d'autre ouvrage que son propre portrait, qui a été gravé dans le *Musée de Florence*, mais qui ne figure même plus aujourd'hui dans le nouveau catalogue de cette galerie. E. B.

Lanzi, *Storia della Pittura*. — *Galleria reale di Firenze*. — Ticozzi, *Dizionario dei Pittori*.

*BACCHEREST, amiral hollandais, vivait dans la seconde moitié du dix-huitième siècle. Il commanda une escadre de la flotte envoyée, sous le commandement de sir John Balchen, pour dégager sir Charles Hardy, bloqué dans le Tage par Rochambeau. Plus heureux que Balchen, Bacchereset ne fut pas emporté dans la tempête où se perdit, en 1745, l'amiral anglais.

Rose, *New Biographical Dictionary*.

*BACCHIARIUS, moine et théologien italien, vivait probablement dans la seconde moitié du seizième siècle. Il laissa : *Bacchiarii monachi opuscula de fide et de reparatione lapsi, ad codices Bibliothecæ Ambrosianæ, nec non ad priores editiones castigavit, dissertationibus et notis augit Franciscus Florinus Canonicus Theologus S. patriarchalis ecclesiæ Aquilejensis;* Rome, 1750, p. 4; — *Anonymi Bacchiarium illustratum*, dans les *Recueils Calogerana*, p. 27.

Muratori, *Anecdota*, t. II. — Adelung, Supplément à Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*.

* BACCHIARIUS, écrivain ecclésiastique de l'Église latine sur lequel on n'a presqu'aucun renseignement. Il paraît qu'il était Irlandais, disciple de saint Patrice, et contemporain de saint Augustin. Son livre *de Fide* et la lettre à Zamarius *de Reparatione lapsi* sont insérés dans la *Bibliotheca Patrum*.

Gennadius, *De viris illustribus*, c. 24. — Smith, *Dict. of Greek and Roman Biography*.

*BACCHIDES (Βακχίδης), eunuque de Mithridate, vivait dans la première moitié du premier siècle avant J.-C. Défait par Lucullus, Mithridate, désespérant du sort, ordonna de faire périr sa femme et ses enfants : c'est Bacchides, appelé aussi Bacchus par Appien, qui fut chargé de mettre cet ordre à exécution. C'est encore le même qui gouvernait Sinope au temps où Lucullus vint assiéger cette ville.

Strabon, XII, p. 546.— Plutarque, *Lucullus*.— Appien, *Bell. Mithrid.*, 82.

*BACCHIDÈS, général de Démétrius-Soter et gouverneur de la Mésopotamie, vivait dans la seconde moitié du second siècle avant J.-C. Il vint en Judée pour y rétablir Alcime dans la sacrificature. Il combattit Judas Machabée, qui, l'ayant attaqué avec des forces inférieures, périt dans le combat. Mais Jonathas contraignit Bacchidès d'abandonner la Judée.

Chaudon et Delandine, *Nouveau Diction. histor.*

BACCHINI (*Benoît*), littérateur italien, né le 31 août 1651 à Borgo-San-Donnino, dans le duché de Parme, mort le 1er septembre 1721. Il étudia chez les jésuites, et entra en 1668 dans l'ordre de Saint-Benoît, d'où le prénom de *Bernardin* qu'il portait d'abord. Préparé par de sérieuses études, il se livra bientôt à la prédication. Devenu en même temps secrétaire

de l'abbé de Saint-Benoît à Ferrare, Bacchini le suivit à Venise, à Plaisance, à Parme et à Padoue, et put connaître ainsi les célébrités littéraires contemporaines. En 1683 il quitta son emploi et la prédication, pour s'adonner à la culture des lettres. En 1688 il devint théologien du duc de Parme, qui voulut s'attacher un homme de ce mérite. En 1689, Bacchini introduisit dans le règlement des bénédictins de Saint-Alexandre de Parme, dont on lui avait confié la direction, des modifications qui ne plurent pas généralement, et qui l'obligèrent même de quitter Parme. Le duc de Modène lui offrit une compensation en le nommant, en 1691, *consulteur du saint office*. Après de nouveaux voyages dans l'intérêt de la science, et le refus d'accepter les offres du cardinal Aguirre qui le voulait retenir à Rome, Bacchini fut nommé bibliothécaire du duc. En 1704, on conféra au savant bénédictin le prieuré de son ordre à Modène. Il fut ensuite revêtu d'autres dignités ecclésiastiques, et mourut à Ferrare à l'âge de soixante-dix ans. On dit qu'il avait l'abord rude et les manières peu agréables. Il laissa : *Orazione nell' esequie della ser. Margherita de' Medici, duchessa di Parma*, 1670 ; — *Giornale de' Letterati;* Parme, 1686-1690, et Modène, 1692, 1693, 1696 et 1697, 9 volumes in-4° ; — *Helenæ Lucretiæ* (quæ et scholastica) *Corneliæ Piscoptæ, virginis pietate et eruditione admirabilis, ordinis D. Benedicti privatis votis, adscriptæ opera quæ quidem haberi potuerunt ;* Parme, 1688, in-8°, avec une vie de celle dont l'éditeur a recueilli les œuvres ; — *Saggi d'Anatomia*, traduits du français; in Parma, 1688, in-12, et 1713, in-12 ;— *Clariss. V. Antonio Magliabecho, Mag. Etr. Ducis Bibliothecario, Dom. Benedictus Bacchinus;* Parme, 1688, in-4° : il est question, dans cette lettre, d'une médaille de Scipion l'Africain; — *De sistrorum figuris ac differentia ob sistri romanam effigiem communicatam, dissertatio ;* Bologne, 1691 in-4° ; Utrecht, 1696, in-4° ; — *Anonymi Dialogi tres : de Constantia; de Dignitate tuenda; de Amore erga rempublicam ;* Modène, 1691 ; — *Dell' Istoria del Monastero di S. Benedetto di Polirone, nello Stato di Mantova ; libri cinque;* Modène, 1696, in-4° : la première partie seule a été imprimée ; — *De ecclesiasticæ hierarchiæ originibus dissertatio ;* Modène, 1703, in-4°.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.— Nicéron, *Mémoires*, t. XX.

BACCHIUS (Βακχεῖος), surnommé *l'Ancien*, musicien grec, vivait vers le commencement du quatrième siècle de J.-C. On ne sait rien sur sa vie. Il est l'auteur d'un livre intitulé *Introduction à l'art musical;* il traite de l'*harmonie* et du *rhythme*. Le texte grec a été imprimé avec une traduction latine dans Meibomius, *Antiquæ musicæ Auctores septem*, 2 volumes in-4°, Amsterd., 1652. Le même ouvrage se trouve, par fragments, dans les *Harmoniques* de Manuel Bryennius (II, 6). Il a été imprimé par Ferdinand Bellermann dans : *Anonymi Scriptoris de Musica, Bacchii senioris Introductio artis musicæ* (Εἰσαγωγὴ τέχνης μουσικῆς), Berlin, 1841, in-4° (texte grec), avec des notes et des variantes tirées de trois manuscrits de Paris, et de deux manuscrits de la bibliothèque de Naples. Le P. Mersenne a donné une traduction française du livre de Bacchius dans son *Traité de l'Harmonie universelle*, publié en 1627, in-8°, sous le pseudonyme du *sieur de Sermes*, p. 93 à 106.

Fétis, *Biographie univers. des Musiciens*. — Schœll, *Hist. de la littérature grecque*, t. V. — Smith, *Dict. of Greeck and Roman Biography*.

BACCHIUS *de Tanagre*, médecin d'Alexandrie, disciple d'Hérophile, vivait entre les années 300 et 250 avant J.-C. Galien cite de lui un *Épitomé du Pouls* (Gal., *De different. puls.*, IV, 10), des commentaires sur plusieurs écrits d'Hippocrate (*Sur l'officine du médecin ; sur les Aphorismes*), et la formule d'un médicament dont Auguste se servait comme d'un remède contre la sciatique. Il avait aussi composé une espèce de lexique (λέξις) d'Hippocrate, divisé en trois livres (*Voy.* Érotien, *Glossar.*, p. 8). Enfin, Cœlius Aurélianus (*Morb. Chron.*, II, 10) cite de Bacchius une classification assez rationnelle des différentes espèces d'hémorragies. — Il y avait plusieurs autres Bacchius, parmi lesquels nous citerons Bacchius de Milet, qui avait écrit sur l'agriculture.

Fabricius, *Bibliotheca græca*, édit. Harles, t. III p. 646. — Haller, *Biblioth. medic.*, t. I, p. 128. — Sprengel, *Histoire médicale;* Lipz., in-4°, p. 382. — M. Littré, *Œuvres d'Hippocrate*, t. I, Introd., p. 84.

BACCHYLIDE, poète lyrique grec, natif d'Iou lis dans l'île de Céos, vivait à la cour d'Hiéron, tyran de Syracuse, vers la 77e olympiade (472 avant J.-C.). Il était oncle d'Eschyle, et neveu, par sa mère, du célèbre Simonide, son compatriote et son modèle. Il fut même, dit-on, le poète favori d'Horace, qui le préférait à Pindare. Quelques vers de celui-ci, pleins d'un dédain superbe pour des rivaux peu dignes de son génie, et quelques fragments semi-apologétiques de Bacchylide, le donnent à supposer. Longin le reconnait inférieur à Pindare. Au dire du scoliaste de Pindare, il y aurait eu rivalité entre ces deux poëtes, qui se trouvaient ensemble, ainsi que Simonide, à la cour d'Hiéron. On remarque beaucoup d'élégance et de douceur dans les débris si mutilés et si peu nombreux qui nous restent de ses poëmes, surtout dans le beau Pæan adressé à la Paix, que Stobée nous a conservé en partie, et dans le fragment d'une scolie en l'honneur du vin, que nous devons à l'abréviateur d'Athénée. Bacchylide avait cultivé toutes les formes et tous les rhythmes de la poésie lyrique, que les créations successives de deux siècles avaient portée à son plus haut point de développement. On cite de lui des hymnes de différentes espèces, des dithyrambes, des chants de victoire comme ceux de Pindare, des chants

pour les danses et pour les chœurs des vierges, des poésies érotiques, etc. Ces ouvrages étaient écrits dans le dialecte dorien, dès lors exclusivement consacré à la muse lyrique; par leur style ils se rapprochaient singulièrement des chœurs des tragiques. Nous avons encore, sous le nom de Bacchylide, deux épigrammes, l'une en dorien, l'autre en ionien, qui font partie de l'Anthologie, et que rien n'autorise à contester au chantre de Céos. Les fragments de ses autres poésies, épars dans les auteurs de l'antiquité, ont été recueillis, d'une manière plus ou moins incomplète, par Néander, H. Estienne, Fulvio Orsini, Brunck et Jacobs (dans les Analectes et la première Anthologie). Christian-Frédéric Neue en a donné une collection nouvelle qui en contient soixante et une, y compris les mots isolés et les citations indirectes, le tout accompagné d'une interprétation latine et d'un savant commentaire, dans la monographie intitulée *Bacchylidis Cei fragmenta*; Berlin, 1822, p. 76; in-8°. [*Enc. des g. du m.*]

Suidas. — Strabon, lib. X. — Smith, *Dictionary of Greek and Roman Biography*.

* **BACCHYLUS** (Βακχύλλος), évêque de Corinthe, vivait dans la seconde moitié du second siècle. Il écrivit, selon Eusèbe et saint Jérôme, sur la question, si souvent controversée, de l'époque où il convient de placer la fête de Pâques. Saint Jérôme dit en termes formels que Bacchylus écrivit : *De Pascha ex omnium qui in Achaia erant episcoporum persona*.

Fabricius, *Biblioth. græc.*, XII, 364. — Eusèbe, *Hist. ecclesiast.*, V, 22, 23. — Jérôme, *Catalog. Viror. illustrium.*, etc., c. 44. — Smith, *Dictionary of Greek and Roman Biography*.

* **BACCI** (*Antonio*), peintre médiocre de l'école vénitienne, né à Padoue, vivait en 1663. Il habitait Rovigo, où il a laissé plusieurs tableaux de fleurs et de fruits. E. B.

Lanzi, *Storia della Pittura*. — P. Coronelli, *Viaggi*. — *Guida di Rovigo*.

BACCI (*Charles*), bénédictin et théologien italien, né le 25 avril 1629, mort en 1683. De Florence, où il enseigna la théologie, il alla en Pologne, et y fonda la congrégation de Cassini. Il revint ensuite à Rome, où il mourut. On a de lui : *De Principiis universæ theologiæ moralis, seu de Actibus humanis*; Florence, 1667, in-fol.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*. — Adelung, Supplément à Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*.

* **BACCI** (*Pierre-Jacques*), compositeur italien, natif de Pérouse vers la seconde moitié du dix-septième siècle. Il laissa *Abigail*, opéra représenté à Città del Pieve en 1691. L'air *Pensa a quest' hora*, que l'on trouve dans cet opéra, est d'une remarquable beauté.

Fétis, *Biographie universelle des Musiciens*.

BACCIARELLI (*Marcellin*), célèbre peintre italien, né à Rome le 16 février 1731, mort à Varsovie le 5 janvier 1818. Élève de Benefiali, il fut engagé en 1753 par Auguste III, roi de Pologne, électeur de Saxe, à se fixer à Dresde, où il travailla aux dessins de l'œuvre gravée de la célèbre galerie. Ayant suivi le roi en Pologne, il y fit connaissance avec le jeune Stanislas-Auguste Poniatowski, qui, monté sur le trône, devait l'appeler à sa cour, et lui témoigner toute sa vie la faveur la plus marquée. En 1761, nous voyons Bacciarelli faire un voyage à Vienne, où il fit les portraits de la famille impériale, et où l'on possède encore de lui une grande composition représentant *Apollon et les Muses sur le mont Parnasse*. Quatre têtes dans ce tableau reproduisent les traits des archiduchesses, filles de Marie-Thérèse. Le roi Poniatowski appela Bacciarelli auprès de lui en 1765, et depuis cette époque on lui confia la direction des beaux-arts de Pologne. Voici les principaux ouvrages qu'il a laissés dans ce pays. Au château de Varsovie, dans la salle dite *de marbre*, une série de portraits des rois de Pologne depuis Boleslas Chrobry jusqu'à Stanislas-Auguste; dans la salle de bal, un plafond représentant Jupiter faisant sortir le monde du chaos; dans la salle des chevaliers, six grands tableaux historiques : 1° *Casimir le Grand donnant des lois, et protégeant les paysans à Wislitra* (1346); 2° *la Fondation de l'université de Cracovie* (1369); 3° *Hommage du duc Albert de Prusse au roi Sigismond Ier* (1525); 4° *Union de la Pologne et de la Lithuanie à Lublin* (1569); 5° *Paix de Chotrim* (1621); 6° *Délivrance de Vienne par Sobieski* (1683) : le troisième de ces tableaux fut porté au Louvre en 1807, et ne revint à Varsovie qu'à la suite des événements de 1815. Dans la même salle, les portraits des dix personnages historiques suivants : *Christophe Radziwill*, *Rewera Potocki*, *Stanislas Hozius*, *Roman Sangunko*, *Jean-Charles Chodkiewicz*, *Jean Tarnowski*, *Martin Kontski*, *André Olsrowski*, *Copernic*, et *Cromer*. A la résidence royale de Larienki, près de Varsovie, l'histoire de Salomon en plusieurs tableaux, où un grand nombre de têtes de femmes sont des portraits des beautés les plus marquantes de la cour de Stanislas-Auguste. A la cathédrale de Varsovie, un tableau représentant *la Vierge et l'enfant Jésus* entourés d'anges, ayant à leurs pieds saint Jean-Baptiste, le patron de l'église, et saint Stanislas, le patron de la Pologne. Ce tableau fut offert par Bacciarelli à la place de celui de Palma le Jeune, que les Français avaient pris en 1807. A Surorse en Lithuanie (propriété de la famille Chreptowicz), un *Saint Isidore laboureur*, et *le Christ bénissant les enfants*. Enfin deux grandes compositions, représentant le roi *Stanislas-Auguste dans la cabane du meunier* lors de son enlèvement par les confédérés, et sur son *lit de mort à Saint-Pétersbourg* (les nombreux assistants y sont rendus avec une ressemblance parfaite); et un tableau de *Napoléon donnant une constitution aux Polonais à Dresde en* 1807. Bacciarelli a fait en outre plusieurs centaines de portraits, et a peint presque toutes les sommités contemporaines; son atelier était une

vraie école de peinture pour le pays qu'il avait adopté. Le roi Stanislas-Auguste l'avait nommé directeur général des bâtiments de la couronne; la diète lui conféra des lettres de noblesse; ses tableaux lui valurent une belle fortune, et le roi, lors de son abdication à Grodno en 1795, lui donna encore un bon de vingt-cinq mille ducats à faire valoir dans la liquidation des dettes que les puissances copartageantes s'étaient engagées à payer. Bacciarelli était membre de la Société royale des amis des sciences de Varsovie, de l'Académie de peinture de Saint-Luc de Rome, de celles de Dresde, de Berlin, de Venise, de Bologne. etc. A la création de l'université de Varsovie, on le nomma doyen de la faculté des beaux-arts. Sa famille lui a érigé un monument dans la cathédrale de cette ville. Bacciarelli se distingua par la pureté du dessin, une composition savante, le talent de saisir la ressemblance, un pinceau facile et un coloris agréable; mais presque tous ses ouvrages accusent une certaine pâleur, et présentent les divers défauts de cette école des Vanloo et des Boucher, à laquelle ses études et le goût du siècle le rattachaient.

CALIXTE MOROREWICZ.

E. Rastawiecki, *Slownick malarlow polskich*; Warsava, 1851, t. I.

***BACCILLERIO** (*Tibère*), philosophe et médecin italien, natif de Crémone, mort en 1511. Il professa la médecine à Bologne, à Ferrare, à Padoue et à Pavie, et mourut à Rome. Il laissa en manuscrit des *commentaires* sur Aristote et sur Averrhoës.

Biographie médicale.

***BACCINETTI** (*Horace*), savant italien, natif de Buonconvento, vivait au commencement du dix-septième siècle. Il laissa : *De Lucido eique subordinatis*; Sienne, 1612, in-4°.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*. — Adelung, Supplément à Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*.

***BACCINO** (*Dominique*), médecin italien, natif de Tabia, vivait vers la seconde moitié du dix-septième siècle. On a de lui : *Tractatus de angina ulcerosa*; Pavie, 1691, in-12.

Dictionnaire des Sciences médicales.

BACCIO ou **BARTOLOMMEO DELLA PORTA**, connu aussi sous les noms de FRA BARTOLOMMEO, de FRA BARTALOMMEO DA S. MARCO, ou simplement IL FRATE, célèbre peintre de l'école florentine, né en 1469, au village de Savignano, près Prato, à dix milles de Florence, mort en 1517. Dès son enfance, son goût pour la peinture se manifesta de manière à ne permettre aucun doute sur sa vocation. Ce fut, dit Vasari, Benedetto da Majano qui lui fit connaître Cosimo Rosselli, dont il devait être un jour le plus beau titre de gloire. Après plusieurs années passées dans l'atelier de ce maître, Baccio le quitta pour se livrer tout entier à l'étude des chefs-d'œuvre de Léonard de Vinci, à la manière duquel il fit plus d'un emprunt. Ce fut alors qu'il alla demeurer dans une maison située près la porte *San-Pietro Gatholini*, ce qui lui fit donner le surnom de *della Porta*, qu'il conserva jusqu'au jour où il entra en religion.

Baccio excella également dans les sujets de petite proportion, et dans ceux de dimension colossale. Ses petits tableaux sont pleins de grâce et finis avec le plus grand soin, tandis que quelques-unes de ses fresques, et notamment le célèbre tableau de Saint-Marc de la galerie Pitti, sont touchés avec une hardiesse comparable à celle de Michel-Ange. Habile dessinateur, savant anatomiste, il traçait toutes ses figures nues avant de les draper. Il dut à l'étude des œuvres du Vinci une parfaite intelligence du clair-obscur, un empâtement et en même temps une transparence de couleur dignes des premiers maîtres de l'école lombarde : mais c'est avec raison que d'Agincourt lui reproche d'être devenu quelquefois pesant, en donnant aux contours un relief excessif. Raphaël étant venu à Florence en 1504, se lia d'amitié avec Baccio, et l'initia aux règles de la perspective. Cette liaison ne profita pas seulement au peintre florentin; le chef de l'école romaine dut à la vue des ouvrages et aux conseils de Baccio de tourner ses efforts vers l'étude du clair-obscur et du relief, qui peut être obtenu par l'empâtement des couleurs. Ce fut à partir de ce moment que le Sanzio commença à s'éloigner du faire de son maître le Pérugin, et à faire présager le peintre de *la Transfiguration* et de *la Madone de Saint-Sixte*.

Quelques années plus tard, Baccio étant allé à Rome, y perfectionna encore sa manière par l'étude des ouvrages de Raphaël et de Michel-Ange; mais le premier parut toujours occuper la principale place dans ses sympathies. Inventeur des mannequins mobiles, le Frate dut à cette découverte la possibilité d'étudier les plis des draperies d'après nature, comme il le faisait pour tous les autres objets que son pinceau avait à reproduire. Il n'excella donc pas moins dans cette partie de l'art que dans la plupart des autres, et c'est à tort que d'Argenville l'accuse de manquer de légèreté dans ses draperies. Son architecture est généralement de bon goût; les escaliers sur lesquels il se plaît à grouper ses figures sont d'un effet majestueux, et les baldaquins dont souvent il les surmonte ne manquent pas d'élégance. Enfin, avec un peu plus de noblesse parfois, plus d'habileté d'ordonnance, plus d'imagination surtout, le Frate n'eût peut-être pas paru au-dessous de Raphaël lui-même.

Le seul ouvrage important que Baccio ait exécuté à fresque avant de renoncer au monde fut le célèbre *Jugement dernier*, que nous admirons encore dans l'ancien cimetière de l'hôpital de *Santa-Maria-Nuova* à Florence, bien que cette peinture ait été terminée par Mariotto Albertinelli (1). Cette fresque précieuse est aujour-

(1) Du vivant de Baccio, et non pas après sa mort, comme le prétend Fantozzi dans sa *Description de Florence*; car Baccio mourut en 1517, et Albertinelli en 1512.

d'hui protégée par un vitrage : mais malheureusement cette précaution a été prise trop tard, car la peinture, qui n'était pas sous un portique, avait déjà beaucoup souffert, et sa partie inférieure est presque entièrement détruite, ce qui, du reste, ne pouvait manquer d'arriver, car elle descendait jusqu'au sol. C'est probablement aussi dans cette première période de sa vie que Baccio peignit, dans le cloître de *Santo-Spirito* de Sienne, un *Christ sur la croix*, qui ne nous paraît pas tout à fait digne de son auteur.

Naturellement porté à la dévotion, Baccio suivait avec assiduité les prédications du fameux Savonarole, et il avait été un des premiers à précipiter ses œuvres profanes dans le bûcher élevé à la voix du fougueux réformateur. Baccio était présent lorsqu'on vint pour arrêter Savonarole, qui, aidé de ses partisans, soutint un véritable siége dans le couvent de Saint-Marc. La bravoure n'accompagne pas toujours le génie et le talent; et, s'il faut en croire Vasari, la frayeur fit alors faire à Baccio le vœu de renoncer au monde s'il échappait au danger. Le supplice de Savonarole ne fit que hâter l'accomplissement de son vœu; et le 26 juillet 1500, à l'âge de trente et un ans, Baccio, l'ami et le disciple de Savonarole, prit l'habit de dominicain dans le couvent de Prato. Tout entier aux pratiques de son nouvel état, il resta quatre ans sans toucher ses pinceaux, qu'il ne reprit qu'à la sollicitation de ses frères, et que désormais il consacra presque exclusivement à l'embellissement des couvents de son ordre. Il ne resta que quelques mois à celui de Prato, et fut envoyé par ses supérieurs au monastère de Saint-Marc de Florence. Il paraît toutefois qu'il revint plus tard à Prato, car il a exécuté dans l'église une *Madone* qui existe encore. Il a laissé également une belle *Cène* dans le couvent de Saint-Dominique de Pistoja. Pendant un assez long séjour qu'il fit au couvent de la *Maddalena*, sur la route de Mugello, il fit un grand nombre de fresques, dont quelques-unes ont été sciées, et transportées à Florence dans la chapelle du dortoir du couvent de Saint-Marc, et dans la galerie de l'Académie des beaux-arts. C'est dans ce couvent, véritable musée, grâce au séjour de Fra Angelico et de Baccio, qu'il faut chercher les plus belles fresques de ce dernier maître, telles que le *Saint Benoît servi par les anges, le Christ entre saint Jean, la Vierge, saint Benoît et Sainte Catherine de Sienne*, œuvre sublime dans toutes ses parties; une *Vierge* et un *Christ* véritablement divin, huit portraits de saints de l'ordre de Saint-Dominique, plusieurs *Madones*, etc.

On trouve des tableaux de Baccio dans la plupart des grandes galeries de l'Europe. Le musée du Louvre en possède deux, *la Salutation angélique* et *le Mariage mystique de sainte Catherine de Sienne*. La galerie publique de Florence offre *une Vierge sur un trône*, grande et magnifique composition, l'un des meilleurs ouvrages de Baccio, et deux prophètes : *Job* et *Isaïe*. Le palais Pitti, outre le *Saint Marc* dont j'ai déjà parlé et qui est revenu de Paris en 1815, compte quatre autres ouvrages de Baccio : *le Christ au tombeau, le Christ ressuscité*, une *Sainte Famille*, une *Vierge sur un trône*. A Rome, si la galerie du Vatican ne présente aucune œuvre de Baccio, si celle du Capitole n'a qu'une *Présentation au Temple* peu authentique, on retrouve ce maître dans plusieurs palais. Au Quirinal, il est représenté par un *Saint Pierre et un Saint Paul*, tableau que Raphaël ne dédaigna pas de terminer; au palais Doria, par une *Sainte Famille;* par une autre, au palais Corsini; enfin par un *Mariage de sainte Catherine*, au palais Braschi. Le musée de Naples possède une magnifique *Assomption*. Londres, Bruxelles, Madrid n'ont aucun ouvrage du grand maître florentin; il n'en est pas de même des capitales de l'Allemagne. A la Pinacothèque de Munich, on admire une *Sainte Famille* du style le plus grandiose, à côté d'une petite *Madone*, imitée de la manière du Vinci. A Vienne, une *Présentation au Temple* est datée de 1516, et porte cette inscription, qui semble un pressentiment de la mort prochaine du maître : *Orate pro pictore, olim sacelli hujus novitio*. A Berlin, se voit une grande *Assomption* peinte en compagnie de Marietto Albertinelli. Enfin, citons encore dans la galerie de l'Ermitage, à Saint-Pétersbourg, un *Saint Jean* et un *Saint André*. — Des travaux si nombreux, joints aux pratiques ascétiques, durent user rapidement l'organisation de Baccio. Frappé d'une attaque d'apoplexie, il fut envoyé aux bains de San-Filippo, près de Radicofane; mais il n'en éprouva aucun soulagement. Une indigestion de figues lui laissa à peine le temps de revenir à Florence, où il mourut le 8 octobre 1517, âgé seulement de quarante-huit ans. Il fut enterré au couvent de Saint-Marc. Ses élèves furent Checchino del Frate, Benedetto Cianfanini, Gabrielle Rustici, Fra Paolo Pistojese, et le Sogliani. (*Voy*. ces noms.) ERNEST BRETON.

Vasari, *Vite dei Pittori*, etc. — Lanzi, *Storia della Pittura*. — *Abecedario pittorico*. — Baldinucci, *Notizie dei Professori*. — Ticozzi, *Dizionario de' pittori*. — Winckelmann, *Neues Mahler-Lexicon*. — L. Viardot, *Musées de l'Europe*. — D'Argenville, *Vie des Peintres italiens*. — D'Agincourt, *Histoire de l'art par les monuments*. — Stendhal, *Histoire de la Peinture en Italie*, etc.

BACCIO DA MONTE LUPO, sculpteur et architecte florentin, né vers 1445, mort vers 1533. Le véritable nom de cet artiste paraît avoir été *Bartolommeo Lupi ;* on ne sait pourquoi il prit le surnom de *Monte-Lupo*, château situé sur les bords de l'Arno, à douze milles de Florence. Dès sa jeunesse, il se destina à la sculpture; mais longtemps il négligea ses études pour se livrer aux plaisirs. La sagesse étant venue avec l'âge, il se mit sérieusement au travail, et de rapides progrès couronnèrent ses efforts. Vasari ne dit pas quel fut son maître, mais Baldinucci remarque

avec raison qu'un examen attentif de ses œuvres indique clairement qu'il sortit de l'école de Lorenzo Ghiberti. Si l'on trouve plus de moelleux et d'ampleur dans les draperies de Baccio, on doit l'attribuer à l'étude qu'il put faire des ouvrages de Michel-Ange.

Baccio débuta dans la carrière par un écusson aux armes de Léon X, soutenu par deux enfants, et placé à l'angle du palais Pucci et de la *via dei Servi*, écusson qui a beaucoup souffert des injures du temps. Après avoir sculpté pour Pierre François de Médicis un *Hercule* aujourd'hui perdu, il fut chargé, à la suite d'un brillant concours, de faire un *Saint Jean évangéliste*, statue de bronze qui obtint le plus grand succès, qui est encore regardée comme son meilleur ouvrage, et comme l'une des plus belles parmi les figures qui décorent l'extérieur de l'église d'Orsammichele. Il fit ensuite plusieurs beaux crucifix de grandeur naturelle et même de proportion colossale, soit en bois, soit en marbre. Un des plus estimés se voit à Florence, dans le couvent de Saint-Marc. Cicognara lui attribue aussi celui qui décore le maître-autel de l'église Saint-Laurent, et que les guides de Florence indiquent soit comme étant l'ouvrage de Jean Bologne, soit comme étant le fameux crucifix de Benvenuto Cellini. Ce dernier est à l'Escurial. On ignore à quelle époque de sa vie il fit une statue de *Mars*, qui accompagne le tombeau du général Benedetto Pesaro dans l'église de Santa-Maria-dei-Frari, à Venise. Cette figure est froide, mais accuse une grande habileté de main.

Baccio avait déjà érigé à Florence un arc de triomphe pour l'entrée solennelle de Léon X; dans sa vieillesse, s'étant retiré à Lucques, il quitta la sculpture, devenue sans doute trop pénible pour lui, pour s'adonner à l'architecture. Je passerai sous silence diverses constructions de moindre importance, pour ne citer que l'église de Saint-Paolino, premier évêque de Lucques. Cette église fut construite par Baccio en 1522; elle n'a qu'une seule nef en forme de croix latine, et d'ordre dorique; mais ses proportions sont nobles et élégantes; et l'édifice entier est digne des beaux temps de l'art. Baccio y reçut la sépulture, étant mort à Lucques à l'âge de quatre-vingt-huit ans, laissant plusieurs enfants, parmi lesquels un fils qui, lui aussi, fut un habile sculpteur. (*Voy.* RAPHAEL DA MONTE-LUPO). ERNEST BRETON.

Vasari, *Vite dei Pittori*, etc. — Baldinucci, *Notizie dei Professori*. — Cicognara, *Storia della Scultura*. — Antonio Mazzarosa, *Guida di Lucca*, 1843. — *Abecedario pittorico*.

* **BACCIOCHI** (*Félix-Pascal*), époux de la sœur aînée de l'empereur Napoléon, naquit en Corse, d'une famille noble mais pauvre, en 1762, et mourut à Bologne le 28 avril 1841. Entré de bonne heure au service, il n'était que capitaine d'infanterie lorsqu'il épousa en 1797 Marie-Élisa, sœur de Napoléon, alors général en chef de l'armée d'Italie, dictant à Léoben les préliminaires d'un traité qui courbait l'Autriche sous son épée victorieuse. Napoléon fut mécontent de ce mariage; mais il admit néanmoins Bacciochi, comme membre de sa famille, à prendre part à sa fortune. Successivement colonel d'infanterie légère, président du conseil électoral du département des Ardennes, sénateur (1804), général, et grand-cordon de la Légion d'Honneur, il obtint enfin la principauté de Piombino et de Lucques, et fut couronné, avec sa femme, le 10 juillet 1805. A partir de ce moment, les deux époux vécurent séparément: Bacciochi en simple général, Élisa en princesse toute-puissante, sœur de l'empereur Napoléon. Quand la fortune renversa les trônes fondés par le génie de son beau-frère, le prince Félix, qui n'avait guère été que le premier des sujets de sa femme, dut sentir moins vivement qu'elle le passage de la puissance à la condition privée. Il alla en Allemagne, et résida quelque temps à Trieste. Depuis 1831 il jouissait d'une rente de 100,000 écus, avec le titre de prince romain. [*Enc. des g. du m.*]

Biographie des Contemporains.

BACCIOCHI (*Marie-Anne-Élisa* BONAPARTE, Mme). *Voyez* NAPOLÉON. [2. *Sœurs de l'empereur*, ÉLISA.]

* **BACCIOCHI-ADORNO**, né en Corse, parent de *Félix* BACCIOCHI, entra au service en 1761, fut fait chevalier de Saint-Louis en 1788, et lieutenant-colonel des chasseurs royaux corses en 1789. Il resta attaché à la cause des Bourbons pendant la révolution, émigra avec ses trois frères en 1792, et servit dans l'armée de Condé en 1799, 1800 et 1801. Les efforts des étrangers unis aux émigrés n'ayant pas eu le succès qu'ils espéraient, et le licenciement de l'armée de Condé s'étant effectué, Bacciochi retourna en Corse avec ses frères. Établi ensuite à Montpellier, il y exerça les fonctions d'inspecteur aux revues, dont il se démit volontairement à la nouvelle des événements du 20 mars 1815. Après la seconde restauration, il fut rétabli dans ses fonctions, et nommé en 1816 officier de la Légion d'honneur.

Nouvelle Biographie des Contemporains.

* **BACCIONI** (*Joseph*), professeur de musique, né à Florence en 1763. Il composa pour l'Église, mais ses travaux en ce genre sont restés manuscrits. On a de lui un *Traité de l'art du chant*; Florence, 1807.

Fétis, *Biographie universelle des Musiciens.*

BACCIUS ou **BACCIO** (*André*), médecin italien, natif de Milan, vivait dans la seconde moitié du seizième siècle. Il professa la botanique à Rome depuis 1567 jusqu'en 1600, et devint médecin du pape Sixte-Quint. Il dépensa sa fortune, et, poursuivi par ses créanciers, il accepta un asile dans la maison du cardinal Ascagne Colonna. Ses ouvrages, qui roulent en grande partie sur l'histoire naturelle et la médecine, sont intitulés *Del Tevere libri II, ne' quali si tratta della natura dell' acque, specialmente del Tevere e dell' acque antiche di Roma*; Rome,

1558, in-8°; ibid., 1580, in-4°; — *Discorso dell' acque Albule, bagni di Cæsare Augusto a Tivoli, etc.*; Rome, 1564, in-4°; ibid., 1567, in-4°; — *Discorso dell' Alicorno, della natura dell' Alicorno e delle sue eccellentissime virtù*; Florence, 1573, in-4°, et 1582, in-8°; — *De thermis*, lib. 7; Venise, 1571, in-fol.; — *Tabula simplicium medicamentorum*; Rome, 1577, in-4°; — *Tabula in qua ordo universi et humanarum scientiarum prima monumenta continentur*; Rome, 1581; — *Delle 12 pietre preziose che risplendevano nella veste sacra del sommo sacerdote*; Rome, 1581, in-4°; — *De naturali vinorum historia, de vinis Italiæ, et de Conviviis antiquorum, deque Rheni, Galliæ, Hispaniæ et de totius Europæ vinis*, etc.; Rome, 1596, in-fol.; — *Della gran bestia de a degli antichi* ALCE, *e delle sue proprietà*; Rome, 1587, in-4°; — *Trattato delle gemme e pietre preziose*; Francfort, 1603, in-8°; 1643; — *De Venenis et Antidotis prolegomena*; Rome, 1590, in-4°; — *l'Origine dell' antica città Ciuana, che oggi è la nobil terra di Sant' Elpidio*; ouvrage posthume.

Ginguené, *Histoire littéraire d'Italie*.

* **BACCUET** (*Osée*), médecin et philosophe genevois, mort en 1649. Devenu pasteur de l'Église réformée à Grenoble, il s'appliqua à soulager les infirmités de ses ouailles. On a de lui : *l'Apothicaire charitable*; Grenoble, 1670, in-8° : Baccuet s'y occupe particulièrement des substances alimentaires et médicamenteuses les plus usitées; — *Atrium Medicinæ Helvetiorum*; Genève, 1691, in-12.

Biographie médicale. — Adelung, Supplément à Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*.

* **BACCUS** (*Henri*), imprimeur et savant allemand, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. On a de lui : une description du royaume de Naples en italien, augmentée par César d'Eugenio, et que l'on trouve dans le *Thesaurus antiquitatum et histor. Italiæ*.

Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*.

* **BACCUSI** (*Hippolyte*), moine et compositeur italien, du seizième siècle. Il fut maître de chapelle de la cathédrale de Vérone vers 1590, et fut un des premiers musiciens qui, pour soutenir les voix dans la musique d'église, y joignirent des instruments jouant à l'unisson des voix. Il laissa, entre autres compositions : *Hippolyti Baccusii, eccl. Cath. Veronæ musicæ magistri, missæ tres tum voce, tum omni instrumentorum genere cantatu accommodatissimæ, cum octo vocibus*; Venise, 1596; — *Hippolyti Baccusii, eccl. Cath. Veronæ musices præfecti, Psalmi omnes qui a sancta Romana Ecclesia in solemnitatibus ad vesperas decantari solent, cum duobus Magnificat, tum viva voce, tum omni instrumentorum genere cantu accommodatissimi, cum octo vocibus, num primum in lucem editi*; Venise, 1597; — quelques autres compositions (*madrigaux*); — *Harmonia celeste di diversi eccellentissimi musici*; Anvers, P. Phalèse, 1593; — *il Trionfo di Dori*, recueil de madrigaux; Venise, 1592, et Anvers, 1596.

Fétis, *Biographie universelle des Musiciens*.

BACELLAR (*Antonio-Barbosa*), écrivain portugais, né à Lisbonne en 1610, mort en 1663. Il fit d'excellentes études chez les jésuites, et, après avoir pris ses degrés dans la faculté de droit, finit par être revêtu d'un emploi dans la haute magistrature de Porto. Bacellar s'occupait beaucoup de poésie à une époque de décadence; et nous ne dirons rien ici de ses vers, qui lui ont valu un certain renom : on les trouvera réunis dans un recueil bien connu, intitulé *Fenis renascida*. Comme historien, les services qu'il a rendus sont plus réels et regardent surtout le Brésil; il publia vers le milieu du dix-septième siècle le livre suivant : *Relacão diaria do sitio e tomada da forte praça do Recife, recuperação das capitanias de Itamaracá, Paraïba, Rio-Grande, Siara et Itha de Fernão de Noronha, por Francisco Barreto, mestre general do Stado do Brazile, governador de Pernambuco; Lisboa*, 1654 : ce livre obtint du succès, et fut traduit immédiatement en italien. Bacellar a donné un autre ouvrage concernant le siége d'Elvas, à l'époque où Alphonse VI, dirigé par Castel Melhor, soutenait une guerre active contre l'Espagne. FERDINAND DENIS.

Barbosa Machado, *Bibliotheca Lusitana*.

* **BACFARE** (*Valentin*), luthiste hongrois, vivait au seizième siècle. On a de lui : *Tablature du Luth*; — *Harmoniæ musicæ in usum testudinis*; Cracovie, 1565, in-4°. Il se pourrait que ce musicien fût le père du suivant, bien que les noms soient terminés de manière différente.

Fétis, *Biographie universelle des Musiciens*.

* **BACFART** (*Jean*), luthiste hongrois, né à la fin du seizième siècle. On manque de détails sur sa vie. Il n'est connu que par quelques morceaux de sa composition insérés dans le *Thesaurus musicus* de Besard, 1603.

Fétis, *Biographie universelle des Musiciens*.

BACH (1), célèbre famille de musiciens qui remonte au seizième siècle, et qui, dans le cours de deux cents ans, a donné à l'Allemagne plus de cinquante artistes.

Le chef de cette famille fut VEIT BACH, boulanger à Presbourg, qui, forcé de quitter sa ville natale à cause de la religion protestante qu'il avait embrassée, vint s'établir meunier à Wechmar, village de Saxe-Gotha. Passionné pour la musique, qui charmait ses loisirs, il communiqua ce goût à ses deux fils. L'aîné devint père de trois enfants mâles qui, à leur tour, eurent chacun trois fils; et depuis lors la famille Bach devint très-nombreuse. Ses membres, dispersés plus tard dans différentes contrées de l'Allemagne,

(1) Ce nom peut se traduire en français par *Rivière*, qui est aussi un nom de famille très-répandu.

étaient convenus de se réunir une fois chaque année, à jour fixe, pour célébrer une fête musicale. Ces réunions eurent lieu jusqu'au milieu du siècle dernier ; et, ce qui est un fait unique dans les annales de l'art, on vit quelquefois plus de cent musiciens du nom de Bach, hommes, femmes et enfants, jouant ou chantant ensemble des morceaux de leur composition. Un autre usage non moins remarquable s'était établi dans cette famille : elle rassemblait toutes les compositions de ses différents membres dans un recueil qu'ils appelaient *les Archives des Bach.* CHARLES-PHILIPPE-EMMANUEL les possédait en dernier lieu. Après sa mort elles ont été vendues, et une grande partie en a été acquise par M. Polchau, à Berlin, amateur distingué, qui possède une collection d'ouvrages de musique des plus rares et des plus précieux. L'espace nous manque pour parler de tous les Bach en particulier. Nous nous bornerons à citer les plus célèbres, qui sont les quatre suivants. [*Enc. des g. du m.*]

BACH (*Jean-Sébastien*), célèbre organiste et contrapuntiste allemand, né le 21 mars 1685 à Eisenach, mort le 28 juillet 1750. A peine âgé de dix ans, il devint orphelin, et fut obligé de chercher un asile auprès de son frère aîné Jean-Christophe, organiste à Ordruff, qui lui donna les premières leçons de clavecin. Sébastien fit des progrès rapides ; mais la mort de son frère survint peu de temps après, et, abandonné à lui-même, il se rendit à Lunebourg. Là, il trouva moyen d'entrer au gymnase et d'y suivre le cours d'études classiques. Mais il ne renonça pas à l'art pour lequel il était né; et, recherchant les occasions de se fortifier sur le clavecin et sur l'orgue, il fit plusieurs excursions à Hambourg pour y entendre le célèbre organiste Reinke ; il visita aussi la chapelle de Celle, composée en grande partie d'artistes français, dont la musique était une nouveauté pour lui. En 1703, il vint à Weimar, où il fut nommé musicien de la cour grand-ducale ; mais il quitta cette place, l'année suivante, pour celle d'organiste de la nouvelle église à Arnstadt. Comme Buxtehude passait pour l'un des plus grands organistes de l'époque, Bach fit le voyage de Lubeck pour l'entendre : il y resta trois mois, pour étudier en secret la méthode du célèbre virtuose, et revint ensuite à Arnstadt. En 1707 il se rendit à Mulhausen, où il accepta la place d'organiste ; mais, dès l'année suivante, il quitta cette ville pour Weimar, où il fut nommé organiste de la cour, et plus tard, en 1714, maître de concert. C'est là qu'il écrivit ses plus beaux morceaux de musique sacrée, et qu'il atteignit, sur l'orgue, un degré de perfection qui jamais n'a été égalé. Sa supériorité était tellement reconnue, que personne n'osait se mesurer avec lui ; et l'on raconte à ce sujet une anecdote assez plaisante. Marchand, célèbre organiste français, était venu à Dresde, et avait obtenu beaucoup de succès par son jeu brillant. Volumier, maître de concert de la cour de Dresde, invita Bach à venir en cette ville pour soutenir une lutte musicale avec l'artiste français. Bach s'y étant rendu, proposa le cartel à Marchand, qu'on lui avait fait entendre en secret. Bach fut exact à l'heure du rendez-vous ; mais Marchand, qui avait accepté, se fit attendre. On envoya enfin le chercher, et grande fut la surprise lorsqu'on apprit que dans la nuit il avait pris la fuite. Bach alors se fit entendre seul à la société nombreuse que la curiosité avait rassemblée, et qu'il étonna par les prodiges de ses savantes improvisations. De retour à Weimar, il fut appelé à la cour du prince d'Anhalt-Kœthen, devint maître de chapelle, et conserva cet emploi près de six ans. Dans la suite, la place de directeur de musique à l'école de Saint-Thomas de Leipzig étant devenue vacante en 1733, Bach l'accepta, et l'occupa jusqu'à sa mort. Il reçut plusieurs autres marques de distinction ; en 1736, il fut nommé par le duc de Weissenfels maître honoraire de sa chapelle, et en 1736 il reçut le titre de compositeur du roi de Pologne, électeur de Saxe.

Toute l'Allemagne retentissait de la gloire de Bach. Frédéric le Grand ne pouvait résister au désir de l'entendre : sur son invitation pressante, Bach se décida à faire le voyage de Berlin. Il joua devant le roi à Ptosdam, et son succès fut complet. Après avoir improvisé une fugue sur un thème donné par le roi lui-même, il en exécuta une autre à six voix, d'après un thème de sa propre invention. A Leipzig, il écrivit une fugue à trois parties sur le thème du roi, un *Ricercare* à six, et quelques canons avec la suscription : *Thematis regii elaborationes canonicæ.* Il les fit graver avec quelques autres compositions, et dédia le tout au roi, sous le titre d'*Offrande musicale* (*Musikalisches Opfer*). L'excès du travail avait affaibli sa vue. Une maladie d'yeux le décida à l'opération de la cataracte, qui, deux fois manquée, finit par le rendre complétement aveugle. Sa santé s'altéra par l'usage des médicaments, et il succomba à une apoplexie le 28 juillet 1750, à l'âge de soixante-cinq ans. Il s'était marié deux fois, et avait eu, de sa première femme, sept enfants, et de la seconde treize; en tout onze, fils et neuf filles. Tous ses fils, élèves de leur père, furent musiciens de profession, mais quelques-uns seulement se sont distingués. Quant aux compositions de Bach, il en a laissé une prodigieuse quantité, qui sont des chefs-d'œuvre dans tous les genres. Quelques-uns de ses ouvrages ont été publiés durant sa vie; mais la plus grande partie se trouvait manuscrite dans les *Archives des Bach*, et entre les mains de ses élèves. De nos jours on en a gravé plusieurs, mais il en reste encore bon nombre d'inédits. En France, on connaît plus particulièrement son recueil de quarante-huit préludes et fugues pour le clavecin. Cet ouvrage,

admirable sous tous les rapports, suffirait sans doute à lui seul pour donner l'immortalité à son auteur; mais Bach a eu encore des titres plus importants à la gloire. Pour apprécier toute la portée du génie de cet homme, il faut connaître ses grandes conceptions de musique sacrée, telles que ses messes, l'oratorio de *la Nativité de Jésus-Christ*, et surtout la *Passion d'après saint Mathieu*. Cette dernière a été, en 1829, exécutée à Berlin devant une foule immense, et a excité l'enthousiasme des connaisseurs. Elle a été publiée la même année. [*Enc. des g. du m.*]

Son fils, *Jean-Christophe-Frédéric*, né en 1732, mort le 26 février 1795, fut maître de chapelle de Guillaume, comte de la Lippe-Schaumbourg, et passa toute sa vie à Bückebourg; ses compositions portent le cachet d'une simplicité noble et ferme. La plupart de ses œuvres sont encore inédites; parmi celles qui ont été publiées on remarque : *Cantiques sacrés de Münster*, deux collections; Leipzig, 1773-1774, in-4°; — six *Sonates pour le clavecin*, *violon et basse;* Riga, 1777; — trois grands *Concertos pour le clavecin;* Francfort-sur-le-Mein, in-fol.

Fétis, *Revue musicale*, n°s 23 et 24 de 1833.

BACH (*Charles-Philippe-Emmanuel*), musicien allemand, deuxième fils de Jean-Sébastien, naquit à Weimar en 1714, et mourut à Hambourg le 14 décembre 1788. Destiné au barreau, il fit ses premières études à l'École de Saint-Thomas à Leipzig, fréquenta ensuite les cours de jurisprudence à l'université de la même ville, et passa, pour terminer ses études de droit, à l'université de Francfort-sur-l'Oder. Toutefois il ne négligeait pas la musique, dont son père lui avait enseigné les principes. Ayant organisé un concert d'amateurs à Francfort, il en dirigea l'exécution, et finit par renoncer à la jurisprudence pour se vouer entièrement à son art favori. En 1738, il se rendit à Berlin, où sa réputation musicale l'avait déjà précédé; et le grand Frédéric, alors prince royal, le reçut avec des marques de bienveillance. Devenu roi deux ans plus tard, ce prince le nomma musicien de sa chapelle et accompagnateur, emploi dont Bach s'acquittait avec beaucoup de talent, en accompagnant les morceaux de flûte que le roi jouait en amateur distingué. Après un séjour de vingt-neuf ans, Bach quitta Berlin pour se rendre à Hambourg, où on l'avait appelé pour être le successeur de Telemann, en qualité de directeur de musique. Avant son départ, la princesse Amélie de Prusse, voulant récompenser ses services, lui donna le titre de maître de sa chapelle. Arrivé à Hambourg en 1767, il y passa le reste de sa vie, refusant toutes les offres avantageuses que lui adressaient d'autres villes d'Allemagne.

Quoique moins célèbre que son père, Emmanuel Bach tient cependant un rang distingué dans les annales de l'art. Ses compositions portent l'empreinte de l'originalité : s'étant aperçu de bonne heure que jamais il n'égalerait son père, il se fraya une route nouvelle, et se fit un style où la mélodie s'unit à une science profonde. « La musique, disait-il, doit toucher le cœur. » Toutes ses compositions sont le commentaire de ces paroles, et il suivit le même principe dans son exécution. Son jeu était plein de grâce; faire chanter l'instrument était son principal soin. En 1753 il publia son *Essai sur l'art de toucher du clavecin*, ouvrage classique qui eut un succès immense, et servit de base à une foule de méthodes qu'on a écrites pour cet instrument. Mozart se plaisait à reconnaître qu'il devait tout son talent d'exécution à la méthode d'Em. Bach, et à l'étude assidue qu'il avait faite de ses œuvres. Le nombre de ses compositions est considérable. Elles consistent en 210 solos pour le clavecin, dont 70 sont restés inédits; 52 concertos de clavecin avec orchestre, dont 9 seulement sont publiés; 47 trios pour clavecin, violon et basse; ou pour 2 flûtes ou 2 violons et basses; 18 symphonies d'orchestre; 12 sonatines pour le calvecin, avec accompagnement de divers instruments; 19 solos pour instruments à vent, la viole *da gamba*, le violoncelle et la harpe; 3 quatuors pour clavecin, flûte, alto et basse. Parmi ses compositions pour le chant, on remarque 22 *Passions;* 2 *Oratorio*, des cantates, des motets, et une foule d'autres morceaux, dont il serait trop long de faire ici l'énumération. [*Enc. des g. du m.*]

Fétis, *Biographie universelle des Musiciens*.

***BACH** (*Guillaume-Friedemann*), musicien allemand, fils aîné de Jean-Sébastien, et surnommé *le Bach de Halle* (à cause d'un séjour de vingt ans qu'il avait fait dans cette ville), naquit à Weimar en 1710, et mourut à Berlin le 1er juillet 1784. Son père lui enseigna le clavecin, l'orgue et les principes de la composition. Il l'envoya ensuite à Leipzig pour y faire ses humanités à l'École de Saint-Thomas. Ses études terminées, le jeune Bach voulut se vouer à la jurisprudence, dont il suivit des cours à l'université de la même ville. Mais il revint bientôt à la musique, et s'établit en 1733 à Dresde, où il fut nommé organiste de l'église de Sainte-Sophie. Appelé en 1747 à Halle, pour remplir la place de directeur de musique et d'organiste à l'église de Notre-Dame, il y resta jusqu'à 1767. On ignore les motifs qui lui firent quitter cette place; mais il vécut depuis, en particulier, dans différentes villes de l'Allemagne, et mourut à Berlin dans la misère. G.-F. Bach a peu écrit, et presque toutes ses compositions sont restées manuscrites, à l'exception de deux sonates de clavecin, imprimées, l'une en 1739 à Halle, et l'autre en 1744 à Dresde. Cette dernière devait, selon le titre, être suivie de cinq autres, mais elles n'ont pas paru. Douze polonaises ont été publiées en 1829 à Leipzig. Tous ceux qui l'ont entendu impro-

viser sur l'orgue s'accordent à dire qu'il était un des plus savants harmonistes, et que, pour la fugue, il ne le cédait qu'à son père. Ce qui l'empêcha d'obtenir dans le monde le succès qu'il méritait, ce fut son caractère sombre et misanthrope qui, refusant de se plier aux lois de la politesse, le priva d'amis, et finit par éloigner de lui toutes les personnes dont les services ou la protection auraient pu lui être utiles. [*Enc. des g. du m.*]

Fétis, *Biographie universelle des Musiciens.*

BACH (*Jean-Chrétien*), musicien allemand, fils cadet de Jean-Sébastien, et surnommé *le Milanais* ou *l'Anglais*, à cause de son séjour en Italie et en Angleterre, naquit à Leipzig en 1735, mourut à Londres en janvier 1782. Il fut l'élève de son frère Emmanuel, qui, après la mort de leur père, lui donna des leçons de clavecin et de composition. En 1754, il partit pour l'Italie et se fixa à Milan, où on lui confia l'emploi d'organiste de la cathédrale. Il y resta cinq ans, et ce séjour dans le pays de la mélodie forma son goût pour la musique vocale, qui lui valut de nombreux succès. En 1759 il se rendit à Londres, où il passa le reste de sa vie en qualité de maître de chapelle de la reine d'Angleterre. Peu de temps avant sa mort, il avait fait le voyage de Paris, où il fit graver la partition de son opéra d'*Amadis de Gaule*. Outre une foule de compositions pour le clavecin et autres instruments, on a de lui quatorze opéras (*Caton*, *Orion*, *Orphée*, *Thémistocle*, etc.), gravés pour la plupart à Londres; un oratorio, un *Salve regina*, et quelques autres morceaux de musique sacrée. Dans ses compositions pour les instruments, il s'éloigna de l'école sévère de sa famille, et visa à la popularité. Aussi eurent-elles, à l'époque de leur publication, un succès de vogue. Dans ses opéras il préféra la grâce à la force, et beaucoup de ses airs d'une mélodie flatteuse firent longtemps les délices des amateurs de Londres. Ses accompagnements, riches pour l'époque où il écrivit, se distinguaient par l'heureux emploi des instruments à vent. [*Enc. des g. du m.*]

Fétis, *Biographie universelle des Musiciens.*

* **BACH** (*Antoine*), médecin allemand du dix-huitième siècle. Il laissa entre autres ouvrages : *Abhandlung über Kentnisse der Gesundheitspflege* (Traité de la connaissance de l'art de guérir); Neiss, 1787, in-8°; — *Abhandlung über den Nutzen der gebräulichsten Erdgewæchse in der Arzneywissenschaft, nebst einer phytologischen Voraussetzung für Liebhaber der Botanik* (Traité de l'utilité des plantes les plus usuelles, avec un exposé phytologique destiné aux amateurs de botanique); Breslau et Hirschberg, 1789, in-8°; — *Abhandlung über den Nutzen der Blutigeln in der Arzney-Wissenschaft* (Traité de l'utilité des Sangsues dans la pratique de la médecine); Breslau, 1789, in-8°; — *Abhandlung über die eigenmæchtige Kur der Natur oder Genesung der Kranken ohne Arzney* (Traité des effets tout-puissants de la thérapeutique naturelle, ou guérison des malades sans le secours du médecin); — *Abhandlung über die einfachen Fluss-Krankheiten nebst einer Voraussetzung die Jahre des hohen Alters zu erreichen* (Traité des hémorroïdes simples, avec des indications sur la manière d'atteindre l'âge le plus avancé); Breslau et Hirschberg, 1794, in-8°; — *Sichere Anleitung wie man bey Krankheiten sich und dem Arzte eine glückliche Kur machen kœnne* (le Meilleur guide pour assurer au malade et au médecin une cure heureuse); — *Abhandlung über die Elasticitæt oder Sprannkraft des Menschlichen Kœrpers* (Traité de l'élasticité du corps humain); Breslau et Hirschberg, 1794.

Callisen, *Medizinisches Schriftsteller-Lexicon.* — *Biographie médicale.*

* **BACH** (*George*), philosophe allemand, mort en 1649. Il était recteur du gymnase de Strasbourg. On a de lui : *Vindiciæ pro analysi logica Corn. Martini*; Strasbourg, 1626, in-8°; — *Vindiciæ tertii generis communicationis adversus sophisticationes Joh. Combachii, in libro suo de communicatione idiomatum*; ibid., 1641, in-8°; — *Examen principiorum, quibus recentiores Physici opera naturæ male superstruunt, rerumque aliarum Aristoteli oppositarum, nominatim principiorum mundi, vaporis, spiritus et lucis, Jo. Am. Comonii*; ibid., 1649, in-8°.

Adelung, Supplément à Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon.*

BACH (*Jean-Auguste*), jurisconsulte allemand, né à Hohendorf en Misnie le 17 mai 1721, mort à Leipzig le 6 décembre 1759. Il étudia à Leipzig, et y devint, en 1750, professeur de jurisprudence ancienne. On a de lui : *Comment. de divo Trajano, sive de legibus Trajani*; Leipzig, 1747, in-8°; — *Historia jurisprudentiæ romanæ*, ouvrage principal de l'auteur, qui eut plusieurs éditions : la meilleure est celle de Stockmann; Leipzig, 1806, in-8°; — *de Mysteriis Eleusiniis*; Leipzig, 1747, in-8°. Ce traité, et onze autres dissertations sur des sujets de jurisprudence, ont été recueillis par Klotz, sous le titre d'*Opuscula ad historiam et jurisprudentiam spectantia*; Halle, 1767, in-8°. On doit aussi à Bach une excellente édition de l'*Œconomique*, de l'*Apologie*, de l'*Agésilas*, de l'*Hiéron* et du *Banquet* de Xénophon; Leipzig, 1749, in-8°; ainsi que l'édition du grand ouvrage de Brisson *de Formulis*; Leipzig, 1754, in-fol., et de l'*Œconomia juris* de Berger; Leipzig, 1755, in-4°.

Platner, *Éloge de Bach*, Leipz., 1760, in-8°, réimprimé dans les *Opuscules* de Klotz.

* **BACH** (*Lothaire* DE), musicien et mathématicien français, né à Trèves le 27 août 1661, mort le 29 juillet 1727. Il fut musicien et mathématicien de l'électeur de Cologne. En 1688 il alla à

Leyde, devint docteur en médecine, et obtint le titre de professeur d'astronomie à Cassel.

On a de lui : *Praxis Astronomiæ utriusque et Geographiæ exercitia per usum globi terrestris et cœlestis ; — Cyclus lunaris ecliptiticus perpetuus ; — Planetilabium ; — Jovitolabium ; — Saturnilabium*. On ignore la date de ces publications.

Harzheim, *Biblioth. Colon.* — Adelung, Supplément à Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*.

BACH (*Victor*), médecin, né vers 1770 à Villefranche (Aveyron), mort à Paris vers la fin de 1799. Il exerçait sa profession à Paris lorsque éclata la révolution, dont il embrassa les principes avec enthousiasme. Pendant les luttes de la convention, il se montra partisan déterminé de la Montagne. En l'an VI, nommé électeur du département de la Seine, il manifesta hautement ses opinions démocratiques. Traduit devant un jury d'accusation pour avoir attaqué dans une brochure (*la grande Conspiration anarchique de l'orateur renvoyée à ses auteurs, par le citoyen Bach*) le Directoire et les auteurs de la loi du 23 février an VII, il fut renvoyé absous, et continua sa lutte contre l'autorité directoriale. Après la chute de Larevellière-Lépaux et de ses collègues, il parla au club du Manége sur les dangers de la patrie, et proposa, pour la sauver, une constitution dont les idées se rapprochaient du système Babeuf. Bach avait plusieurs fois prédit que la république serait détruite par un soldat : l'événement du 18 brumaire vint justifier ses prévisions. Fidèle à ses principes, et ne voulant pas vivre sous le despotisme militaire, il se brûla la cervelle au pied de la statue de la Liberté, sur la place de la Concorde, à l'endroit même où fut guillotiné Louis XVI.

Le Bas, *Dictionnaire encyclopédique de la France*.

* BACHACZEK ou BACHACIUS (*Martin*), cosmographe allemand, natif de Prague, mort le 17 février 1612. Il remplit d'abord à Vienne, auprès de l'évêque Migicius, les fonctions de calligraphe, étudia ensuite à Leipzig, puis à Pardubitz, et devint recteur à Prague.

Le désir de se perfectionner dans ses études lui fit fréquenter les universités d'Altdorf et de Wittenberg, où il fut reçu docteur en théologie. Il retourna ensuite en Bohême, devint recteur à Zateck et professa à Prague. On a de lui une édition estimée de l'ouvrage de Honters : *De Rudimentis cosmographicis* ; Prague, 1595, in-8° ; et des *notices académiques* dans Mart. Giczinsky, *Programmat. Acad. Prag.*

Adelung, Supplément à Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*. — Voigt, *Acta Liter. Bohem.*, I, p. 81, 128. — Balbini, *Bohemia docta*, t. II, p. 274.

* BACHAIE-BEN-ASHER, rabbin espagnol, natif de Saragosse, vivait dans la seconde moitié du treizième siècle. On a de lui : *Kad Hakkemach*, etc. (Commentaire sur divers passages de l'Écriture) ; Venise, 1546 ; — *Biur al Hattorah* (Commentaire sur la loi), édition de l'ouvrage estimé de Salomon ben Addereth, dont Bachaie fut l'élève.

Bartholoccius, *Bibliotheca magna rabbinica*. — Wolf, *Bibl. hebræa*.

* BACHAIE (*Haddayan-Ben-Joseph-de-Pekuda*), rabbin juif, vivait vers la seconde moitié du treizième siècle. Il laissa en arabe *Khovath Hallevavoth* (Obligation de cœur), trad. de l'arabe en hébreu par Judas-Aben-Tibbon. Il est question dans cet ouvrage de la vie spirituelle, des devoirs de l'homme envers Dieu, envers le prochain et envers lui-même ; Constantinople, 1550.

Rossi, *Dizionario degli Ebr.*

* BACHARTIER - BEAUPUY (*Michel-Armand*), général de division, fils de Bachartier-Beaupuy et de Jeanne Beaupuy de Vilar, né à Saint-Médard (Dordogne) le 14 juillet 1755, tué à la bataille de Reutlingen le 19 octobre 1796. Sous-lieutenant dans le régiment de Bassigny le 2 mars 1773, il passa par tous les grades, et fut nommé général de division le 15 mai 1795 ; il mourut à l'âge de quarante et un ans. Sur un certificat délivré par le ministre de la guerre, on lit : « Le ministre certifie que ce général a fait « aux armées du Rhin et de l'Ouest, et du Rhin « et Moselle, les campagnes de guerre de la ré- « volution jusqu'au 19 octobre 1796, époque à « laquelle il fut tué à l'armée du Rhin et Mo- « selle. » Le nom de ce général est inscrit sur les tables de bronze du palais de Versailles. S.

Archives de la guerre. — *Moniteur* (réimpression), t. XIX, 86-68 ; XXV, 105 ; XXXIII, 331, 338, 343, 355, 424.

BACHAUMONT (*François le Coigneux* DE), littérateur et bel esprit, né à Paris en 1624, mort en 1702. Fils d'un président à mortier, il était lui-même conseiller-clerc au parlement de Paris, lorsque commença la guerre burlesque de la Fronde. Il figura parmi les ennemis du ministère, et ce fut même à lui que ce parti dut le nom que l'histoire lui a conservé. Il dit un jour que les opposants ressemblaient aux écoliers qui, jouant à la fronde dans les fossés de Paris, se dispersaient dès que le lieutenant civil approchait, et recommençaient quand ils ne le voyaient plus. Cette plaisanterie fut aussitôt adoptée par des gens qui se moquaient de tout et d'eux-mêmes ; et dès lors les ennemis de Mazarin prirent pour signe de ralliement des cordons de chapeau en forme de fronde. Bientôt ce signe devint une mode générale, et tout fut à la fronde : les nœuds d'épée, les rubans et même le pain. La plume était aussi bien, et plus que l'épée, l'arme des frondeurs ; et Bachaumont, qui maniait les vers avec esprit et facilité, lança contre Mazarin maintes épigrammes et plusieurs chansons. Quand les troubles furent calmés, et que le parlement revint offrir de serviles hommages au ministre dont il avait mis la tête à prix, Bachaumont vendit sa charge de conseiller pour passer ses jours dans l'oisiveté et le plaisir avec Chapelle, le Broussin, et tous les aimables

épicuriens du Marais. Les recueils de ce temps contiennent de lui un grand nombre de couplets et de pièces légères, insérés sans nom d'auteur. Ami intime de Chapelle, il fit et raconta avec lui ce *voyage*

Qui du plus charmant badinage
Fut la plus charmante leçon. VOLTAIRE.

Plus tard, l'épicurien se convertit. Il épousa la nièce de madame de Lambert, écrivain moraliste du dix-huitième siècle, et répéta à ses amis étonnés cette maxime : « Un honnête homme doit vivre à la porte de l'église, et mourir dans la sacristie. » Le *Voyage en Provence* de Bachaumont et Chapelle, publié séparément à Utrecht, 1704, à la Haye 1732, et quelques autres écrits de Bachaumont, se trouvent dans les œuvres de Chapelle; la Haye et Paris, 1755, in-12.

Le Bas, *Dictionnaire encyclopédique de la France.*

BACHAUMONT (*Louis*), littérateur, né à Paris vers la fin du dix-septième siècle, mort le 28 avril 1771. Il se fit connaître par une espèce de recueil historique et littéraire intitulé *Mémoires secrets;* 6 vol. in-12, 1777. Ce recueil fut continué par Pidansat de Mairabert et autres, qui y ajoutèrent encore 30 vol. in-12. A cette époque la publicité n'avait d'asile ou d'organe que dans les salons ; on y critiquait avec réserve encore les actes du gouvernement; on y lisait de mordantes épigrammes, on y chantait le soir les couplets achevés le matin. Une séance à l'Académie, une première représentation aux Français, à l'Opéra, étaient de grands événements. Abbés coquets, marquis et mousquetaires, prélats libertins, robins et femmes de cour, femmes de théâtre et grands seigneurs, gens de lettres surtout, figurent tour à tour dans ces Mémoires. Ils renferment en 36 volumes un amas confus de vers, de prose, de procès mémorables, de séances académiques, de contes graveleux ou de dissertations savantes. Il n'y a point de lecteur, fut-il infatigable, dont ce volumineux recueil ne lassât la patience; on y trouve cependant de singulières anecdotes, des mots plaisants, des traits agréables et fins, des vers bien tournés, d'agréables chansons, et des facéties qu'on ne rencontrerait pas ailleurs. On y lit de curieux détails sur le théâtre de Collé, sur Mlle Arnould et ses reparties si piquantes quand elles sont gaies sans être obscènes; on y assiste aux débuts de la Harpe, aux mésaventures de Poinsinet, au retour de Voltaire à Paris, ainsi qu'à sa maladie, son triomphe et sa mort.

C'est surtout dans les salons de madame Doublet que Bachaumont recueillit ses renseignements. Ces Mémoires, en 36 volumes, comprennent depuis le 1er janvier 1767 jusqu'au 1er janvier 1788. On prétend que Bachaumont ne présida pas toujours à la rédaction de ses Mémoires, et que son valet de chambre le suppléait quelquefois. M. Ch. de V... a donné un *Choix de Mémoires secrets;* Londres (Paris), 1788, 2 vol. in-12. On doit encore à Bachaumont : *Lettres critiques sur le Louvre, l'Opéra et la place Louis XV, et les salles de spectacle;* 1751, in-8°; — *Essai sur la peinture, la sculpture et l'architecture;* 1752, in-8°; — *Vers sur l'achèvement du Louvre;* 1755; — une édition de *Quintilien*, traduite par Gédoyn, avec une vie du traducteur; 1752, 4 vol. in-12. Il existe plusieurs abrégés des mémoires de Bachaumont. Le dernier a été donné par M. F^s^. Barrière dans la *Bibliothèque des Mémoires relatifs à l'histoire de France du dix-huitième siècle*, avec un avant-propos, des notices, etc., 12 vol. in-18; Paris, 1846, Firmin Didot.

Quérard, *la France littéraire.* — Chaudon et Delandine, *Dictionnaire historique.*

***BACHAUS** (*Jean-Louis*), organiste et compositeur allemand, vivait dans la seconde moitié du dix-huitième siècle. Il eut pour maître Stoelzel, et fut regardé comme un des meilleurs compositeurs pour le clavecin.

Fétis, *Biographie universelle des Musiciens.*

BACHE (*Benjamin-Franklin*), imprimeur et journaliste américain, mort en 1799. Il était petit-fils du célèbre Franklin. Jeune encore, Bache vint à Paris, où il travailla dans l'imprimerie Didot. En 1785 il alla étudier au collège de Philadelphie en Amérique. En 1790, Bache commença la publication du *General Advertiser.*

Rose, *New general Biographical Dictionary.*

***BACHE** (*Guillaume*), médecin américain et petit-fils de Franklin, mort en 1797. On a de lui, outre un *Mémoire sur la pomme de terre*, publié dans le *Columbian Magazine* en 1790, *A dissertation being an endeavour to ascertain the morbid effect of carbonic acid gas or fixed air, on healthy animals, and the manner in which they are produced;* Philadelphie, 1796, in-8°.

Biographie médicale.

BACHELERIE (*Hugues* DE LA), troubadour français, natif d'Uzerche dans le Limousin, vivait vers la seconde moitié du douzième siècle. Il fut, avec Anselme Faydit, son ami et compatriote, un de ceux auxquels Savary de Mauléon posa la question de savoir quel est le plus heureux : de l'amant encouragé par un regard d'amour? de celui à qui sa dame a serré la main? ou enfin de celui dont elle a doucement pressé le pied? On trouve dans Millot un fragment du poëme qui reproduit ce grave débat. Il ne reste de Bachelerie que sept pièces, parmi lesquelles deux chansons d'amour assez gracieusement tournées.

Millot, *Hist. des troubadours*, II. — Raynouard, *Choix des poésies originales*, II, 199. — Auguis, *les Poëtes français depuis le douzième siècle*, I, 180.

***BACHELET-DAMVILLE** (*Louis-Alexandre*), général de brigade, né à Saint-Aubin (Seine-Inférieure) le 1er novembre 1771, tué à l'attaque du village de Gossa (Saxe) le 16 octobre 1813. Soldat au premier bataillon de la Seine-Inférieure le 1er mars 1792, il fit les campagnes de

1793 à 1799, et devint aide de camp du général Vandermaessen. Admis au traitement de réforme le 2 avril 1803, il reprit du service le 5 janvier 1804, fit les campagnes de l'Espagne, et obtint le grade de général de brigade le 30 mai 1813. Le nom de ce général est inscrit sur les tables de bronze du palais de Versailles. A. S...Y.

Archives de la guerre. — Victoires et conquêtes, t. XXII.

* **BACHELEY** (*Jacques*), graveur français, né à Pont-l'Évêque en 1710, mort en 1781. Il ne commença à graver que vers l'âge de trente ans; il vint étudier alors à Paris, sous la direction de Le Bas. On a de lui des marines et des paysages estimés, gravés d'après les maîtres hollandais, et qui lui valurent de devenir membre de l'Académie de Rouen. On cite entre autres les gravures suivantes: *Vue d'Italie* et *Vue du Tibre*, d'après Brennberg; — *Vue du pont des Vosges*, d'après le même; — *Vue du château de Ryswick*, d'après Ruysdael; — *Vue des environs d'Utrecht*, d'après le même.

Ersch et Gruber, *Encycl.* — Nagler, *Neues Künstler-Lexicon*.

* **BACHELIER** (*Jean-Marguerite*), notaire et membre du comité révolutionnaire de Nantes en 1793, mort dans cette ville le 10 août 1843. On l'a accusé d'avoir fait frapper de mort tous les notaires de sa ville natale, pour augmenter le nombre de ses clients; mais cette accusation, partie d'un royaliste rédacteur de *Mémoires*, n'a jamais été appuyée de preuves. Bachelier, condamné à mort comme complice de Carrier, fut gracié quelque temps après. Il tomba dans la dévotion vers la fin de sa vie, traduisit en vers les *Psaumes*, et composa des *Cantiques*.

Moniteur universel.

BACHELIER (*Nicolas*), sculpteur et architecte, né à Toulouse d'une famille originaire de Lucques, travaillait encore en 1553. Dans sa jeunesse, il étudia à Rome sous Michel-Ange, auquel il dut un style plus noble et plus large que celui de la plupart des sculpteurs français de son époque. Peu apprécié de ses contemporains, Bachelier mourut ignoré, et ce ne fut que longtemps après qu'il fut placé au rang qu'il méritait parmi les artistes du seizième siècle. E. B—N.

Encyclopédie du dix-neuvième siècle.

BACHELIER (*Jean-Jacques*), peintre paysagiste français, né à Paris en 1724, mort en 1805. Il fonda, en 1763, une école gratuite de dessin en faveur des ouvriers, et l'ouvrit, en 1766, à quinze cents élèves. Il consacra à cet établissement les 60,000 livres qu'il avait gagnées dans la peinture de genre. Le succès répondit à son attente : il obtint des lettres patentes, et un présent royal de mille louis, pour l'acquisition et la disposition des bâtiments. Les souscriptions privées vinrent encore augmenter les fonds de création, et cette utile école alla désormais en prospérant. Bachelier contribua aux progrès de la manufacture de Sèvres, qu'il dirigea pendant quarante-quatre ans; il fit abandonner les peintures chinoises, et donna l'origine à ces dessins qui ont fait la réputation des porcelaines sorties de cette manufacture. Il aida aussi Caylus à retrouver la peinture à l'encaustique des anciens, et peignit plusieurs tableaux à l'aide de ce procédé. On lui doit la découverte d'une autre espèce d'encaustique pour enduire les statues de marbre, et empêcher ainsi certains lichens de les détériorer. Il peignit des fleurs et des fruits; et ces peintures ont du naturel et de la fraîcheur. On cite de lui une *Chasse à l'Ours* et une *Chasse au lion*, tableaux du Louvre.

Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon*. — Chaudon et Delandine, *Nouveau Dictionnaire historique*.

* **BACHELIER** (*Pierre*, sieur de Gentes), philanthrope français, né à Reims le 7 juin 1611, mort le 4 mai 1672. Après une jeunesse dissipée, et après des voyages qui ne diminuèrent en rien son goût des plaisirs du monde, il se sentit subitement enclin à un autre genre de vie, et se donna tout entier à la charité et au soulagement des pauvres; et c'est par là qu'il mérite une place dans la mémoire des hommes.

Moréri, *le Grand Dictionnaire historique*.

* **BACHELOT** (*François-Marie*), membre de l'assemblée législative, vivait dans la seconde moitié du dix-huitième siècle. Il passa inaperçu dans l'assemblée législative dont il faisait partie, et fut nommé, en 1795, député du Morbihan au conseil des cinq-cents; il ne prit la parole qu'une seule fois, dans la séance du 8 vendémiaire an VI, pour défendre le projet de résolution qui excluait de toutes les fonctions publiques les ci-devant nobles. Il prouva que c'était à leurs intrigues qu'il fallait attribuer le massacre des républicains de son département. Il sortit peu de temps après du corps législatif, et rentra dans l'obscurité.

Le Bas, *Encyclopédie historique de la France*.

* **BACHELOT** (*Jean-Alexis-Augustin*), théologien français, né en 1790 près de Mortagne, mort en 1838. Il professa d'abord les humanités et la théologie. Vers 1826 il fut nommé par le pape préfet apostolique aux îles Sandwich, et se dirigea aussitôt sur Honolulu-Oahu. Une fois installé, il eut à lutter contre les missionnaires anglicans, qui finirent par défendre aux indigènes d'assister à ses prédications. Lui-même reçut l'ordre de partir, et fut embarqué de force. Il se réfugia sur les côtes de la Californie. S'étant remis en route dans l'intention d'aborder aux îles du midi de l'océan Pacifique, il mourut des fatigues du voyage.

Feller, *Dictionnaire historique*.

* **BACHELOT DE LA PYLAIE** (*A.-J.-M.*), naturaliste français et antiquaire, né à Fougères (Ille-et-Vilaine) le 25 mai 1786. Possédé de la noble passion des sciences naturelles, il voyagea de bonne heure pour la satisfaire, et rapporta, de ses nombreuses excursions, des collections de plantes fort curieuses, qu'il a données généreuse-

ment au Muséum de Paris. M. Bachelot de la Pylaie est membre et correspondant de diverses sociétés savantes, et entre autres de la Société royale des antiquaires de France. On a de lui : *Flore de Terre-Neuve et des îles Saint-Pierre et Miquelon*, avec figures dessinées par l'auteur sur la plante vivante; Paris, F. Didot, 1829, in-4° (interrompue depuis plus de vingt ans, cette publication n'aura, selon toute apparence, aucune continuation); — *Traité des algues marines;* Paris, 1829, in-8°; — *Manuel de conchyologie;* Paris, 1828, in-18 : M. Girault de Saint-Fargeau, dans son *Guide pittoresque en France*, dit que ce livre est le premier qui ait été publié sur ce sujet; — *Notice sur la ville de Sainte-Suzanne, sur les débris des fortifications vitrifiées de son ancien château, et sur les dolmens situés dans son voisinage* (Recueil de la Société des antiq. de France, t. VIII, 1829); — *la Roche aux fées* (ibid., t. XII).

Quérard, *la France littéraire* (supplément).

*BACHELU (*Gilbert-Désiré-Joseph*, baron), général français, né à Dôle (Jura) le 9 février 1777, mort à Paris en juin 1849. Son père était conseiller-maître à la cour des comptes de cette ville. Le jeune Bachelu fut reçu, le 3 janvier 1794, élève sous-lieutenant à l'école du génie de Metz. Nommé capitaine en 1795, il fit en cette qualité la campagne du Rhin, et se distingua pendant cette fameuse retraite qui plaça Moreau au rang des premiers généraux français. Il passa ensuite en Égypte, et se signala à la prise du Caire, où le général Kléber le nomma chef de bataillon. Après s'être battu successivement à Damiette, à Alexandrie, à Kosseïr sur la mer Rouge, il revint en France avec les débris de l'armée d'Orient. Promu au grade de colonel aussitôt après son arrivée à Paris, Bachelu fit partie de l'armée expéditionnaire du général Leclerc, destinée à faire la conquête de Saint-Domingue, et y servit comme colonel du génie et comme aide de camp du général en chef. De retour en France, il fut successivement nommé membre de la Légion d'Honneur et officier de cet ordre. Pendant qu'il remplissait au camp de Boulogne les fonctions de colonel chef d'état-major du génie, un décret du mois de janvier 1805 lui donna le commandement du 11e régiment de ligne, à la tête duquel il fit la campagne d'Austerlitz, ainsi que celle de 1807 en Dalmatie, sous les ordres du maréchal Marmont. Le 30 mai de cette même année, il attaqua, près de Castel-Nuovo, une position occupée par deux bataillons russes et cinq mille Monténégrins, qu'il mit en pleine déroute et auxquels il fit éprouver une perte de quatre cents hommes. Cette action, et sa belle conduite en Croatie durant les années 1808 et 1809, lui valurent, le 5 juin de cette dernière année, le grade de général de brigade. Après avoir pris une part glorieuse à la bataille de Wagram, le général Bachelu obtint le commandement en second de la place de Dantzig. En 1812, il fit la campagne de Russie sous le maréchal Macdonald, et prit une part active, pendant la retraite, au combat de Picktispones près de Tilsitt, en débusquant deux fois les Russes de ce village. Au siége de Dantzig il déploya un sang-froid et une bravoure sans égale. Nommé général de division le 26 juin 1813, il rentra en France après l'évacuation de Dantzig, et fut confirmé par Louis XVIII, en 1814, dans le grade de lieutenant général. En 1815, Bachelu reprit les armes. Napoléon lui ayant confié le commandement d'une division du deuxième corps aux ordres du général Reille, il passa la Sambre à Marchiennes le 15 juin, attaqua un corps de troupes alliées vers Gosselies, le culbuta, le poursuivit sur la route de Bruxelles, et lui fit deux cent cinquante prisonniers. Le 16, il se battit aux Quatre-Bras, et, le 18, son sang coula comme celui de tant de braves sur le champ de bataille de Waterloo. Après le licenciement de l'armée de la Loire, le général Bachelu revint à Paris. Il y vivait tranquille, lorsque, le 15 octobre, le ministre de la police ordonna son arrestation. Sa captivité, qui dura quatre mois, fut suivie d'un exil hors de France. Rappelé en 1817, on le replaça dans le cadre de l'état-major de l'armée; mais en 1824 il fut compris dans l'ordonnance royale qui mettait à la retraite l'élite des officiers de l'empire. En 1831, il devint membre du conseil général du Jura; élu député par le collége électoral de Dôle en 1837 et par celui de Châlons-sur-Saône en 1838, il prit place sur les bancs de l'opposition, et mourut à l'âge de soixante-douze ans.

Aug. Amic.

Biographie nouvelle des Contemporains. — *Les Fastes de la Légion d'Honneur.*

BACHER ou BACHERIUS (*George-Frédéric*), médecin français, né à Blotsheim, dans la haute Alsace, le 26 octobre 1709, mort à Paris vers la fin du dix-huitième siècle. Il étudia à l'université de Besançon, où il fut reçu docteur. Il se fit une grande renommée par ses pilules d'ellébore, prescrites contre certaines hydropisies. Il les préconisa dans les écrits suivants : *Précis de la méthode d'administrer les pilules toniques dans les hydropisies;* Paris, 1765, 1767, in-12, et 1771, avec des annotations; — *Observations faites par ordre de la cour sur les hydropisies, et sur les effets des pilules toniques;* Paris, 1769, in-12; — *Exposition des différents moyens usités dans le traitement des hydropisies;* 1765, in-12; — *Recherches sur les maladies chroniques;* 1776, in-8°; — *Traité des incorporations, vertus et propriétés des eaux minérales;* 1772, in-12; — *Seconde lettre à M. Bouvart, sur les maladies chroniques;* 1776, in-8°.

Son fils, *Alexandre-André-Philippe-Frédéric*, né à Thann vers 1730, mort à Paris le 19 octobre 1807, fut également médecin. Il commença d'abord par travailler à la rédaction du *Journal*

de médecine depuis 1776 jusqu'en 1793. Élève de son père, il vint ensuite à Paris, et y fit partie de la Faculté en 1772. Il préconisait l'emploi des pilules toniques de son père contre l'hydropisie, et continua le *Journal de médecine* de Rouy depuis 1770 jusqu'en 1793. Comme il s'occupait en même temps de philosophie, il étudia les principes émis dans la *Déclaration des droits de l'homme*, et, partant de là, il conçut un plan de rénovation complète de la société. Son premier projet était d'établir un *Cours de droit public*, dans lequel il devait développer son système; mais il ne put trouver une chaire pour son enseignement. Il prit alors le parti de faire imprimer ses idées sous ce titre : *les Opinions écartées par l'évidence, répertoire politique et moral*, etc. En 1805, parurent deux volumes de son *Cours de droit public*, qui devait en avoir cinq. Ces derniers, quoique imprimés, ne furent pas mis en vente; aussi sont-ils extrêmement rares : ils suffisent néanmoins pour faire connaître le plan de l'auteur, qui est un des plus hardis qui aient vu le jour. On lui reproche un style dur et de fréquentes répétitions.

Nouvelle Biographie des Contemporains. — Quérard, *la France littéraire*, t. I[er]. — Barbier, *Examen des dictionnaires historiques*, t. I[er], p. 68. — Carrère, *Bibliothèque historique et critique de la médecine.* — *Dictionnaire d'Eloy.* — *Recueil des observations faites dans les hôpitaux militaires*, année 1772, in-4°.

* **BACHER** (*N.*), marchand à Naples, vivait dans la première moitié du dix-neuvième siècle. Il conspira en l'an VII, dans le but de renouveler les Vêpres siciliennes, en massacrant l'armée française qui occupait Naples. Le complot ayant été découvert, Bacher fut condamné à mort, et exécuté avec quelques-uns de ses complices.

Le Bas, *Dictionnaire encyclopédique de la France.*

BACHER (*Théobald*), diplomate français, né le 17 juin 1748 à Thann en Alsace, mort en 1813. Il suivit d'abord la carrière militaire, et remplit, de 1797 à 1813, les fonctions de chargé d'affaires en Suède, à Ratisbonne et à Francfort. Il a laissé quelques mémoires intéressants sur l'Allemagne et la Suisse.

Biographie des Contemporains.

BACHERACHT (*Henri*), médecin russe, né à Saint-Pétersbourg le 27 décembre 1725. Ses études faites, il entra en qualité d'élève à l'hôpital de Moscou, et devint ensuite chirurgien à l'hôpital de la marine. En 1746, il alla compléter ses études médicales à l'étranger, notamment à Leyde et à Gœttingue. Il fut reçu docteur dans la première de ces deux villes le 20 février 1750, et revint ensuite dans sa patrie à la fin de la même année. En 1751, il fut nommé médecin de l'artillerie et du génie; et en 1776, après avoir rempli cet emploi pendant vingt-six ans, il fut attaché à la marine impériale. On a de lui : *Dissertatio inauguralis de ligamentorum morbis*; Leyde, 1750, in-4°; — *Practische Abhandlung ueber den Scharbock, zum Gebrauche der Wundærzte bei der Russisch Kaiserlichen Armee und Flotte* (Traité pratique du scorbut, à l'usage des chirurgiens de l'armée et de la flotte impériale russe); Saint-Pétersbourg, 1790, in-8°; — d'autres traités sur diverses matières médicales : *sur l'art d'inoculer* (en langue russe, 1769, in-8°; — un *Traité sur les maladies que l'abus des plaisirs vénériens fait naître chez les deux sexes* (en russe); Saint-Pétersbourg, 1765, in-8°.

Biographie médicale.

BACHERIUS. *Voyez* BACHER.

BACHET (*Claude-Gaspard*, sieur de Meziriac), savant français, né à Bourg-en-Bresse le 9 octobre 1581, mort le 25 février 1638. Il passa une grande partie de sa jeunesse à Paris et à Rome. Dans cette dernière ville il s'exerça à la poésie italienne, ayant pour émule Vaugelas, qui s'y trouvait aussi à cette époque. Pendant son séjour à Paris, il fut question de le faire précepteur de Louis XIII. Meziriac était si peu courtisan, et il avait tant d'amour pour l'indépendance, qu'une pareille proposition l'effraya. Il quitta brusquement la capitale, et disait qu'il n'avait jamais été si en peine, s'imaginant déjà porter sur ses épaules le lourd fardeau du royaume. De retour chez lui à Bourg, il se maria avec Philiberte de Chabeu, fille de Claude de Chabeu, écuyer du Puget. Son choix fut heureux, à ce qu'il paraît; car il avoue lui-même que c'était la meilleure chose qu'il eût faite en sa vie. Doué d'un esprit vif, naturel et très-cultivé, d'une humeur douce et enjouée, il gagna l'estime et l'affection de tous ceux qui le connaissaient. Il était l'ami du poëte Racan, dont il fit jouer les *Bergeries* à Bourg sur un théâtre de société, après avoir fait quelques changements à la pièce. En 1635, l'Académie française, qui venait d'être créée, le reçut au nombre de ses membres. Meziriac fut, au jugement de Bayle, un assez bon poëte en français, en italien et en latin; un excellent grammairien, un habile helléniste et un grand critique. Il fut aussi philosophe, théologien et mathématicien. Voici la liste de ses ouvrages : *Problèmes plaisants et délectables qui se font par les nombres* : ce livre, le premier que publia Meziriac, fut imprimé en 1613; onze ans après, l'auteur lui-même en donna une seconde édition, corrigée et augmentée; — *Diophanti Alexandrini Arithmeticorum libri sex, et de numeris multangulis liber unus; nunc primum græce et latine editi, atque absolutissimis commentariis illustrati, auctore Claudio Gaspare Bacheto Meziriaco Sebusiano*; Paris, 1621, in-fol. : Pellisson dit que Fermat, et tous ceux qui entendaient l'algèbre, faisaient grand cas de cet ouvrage; Vossius en a parlé avec beaucoup d'éloges; Descartes le tenait aussi en grande estime. Mais il n'en était pas de même de Malherbe : un jour qu'il entendait louer outre mesure ce livre comme fort utile au public, il demanda *s'il ferait amender le pain*; on eût pu adresser la même question au poëte

au sujet de ses odes; — *Chansons dévotes et saintes sur toutes les principales fêtes de l'année et sur autres divers sujets;* Dijon, 1615, in-8°; Lyon, 1618, in-12 : on y trouve quelques pièces de son frère Guillaume Bachet; — *les Épîtres d'Ovide en vers français, avec des commentaires fort curieux, par Claude-Gaspard Bachet, sieur de Meziriac, première partie*, à Bourg-en-Bresse, par Jean Teinturier, 1626, in-8° : cet ouvrage a fait principalement la réputation de Meziriac; ce n'est pas à cause de la traduction, car elle est diffuse, et dégénère souvent en une languissante paraphrase; la poésie, d'ailleurs, en a vieilli, et depuis longtemps on ne la lit plus; mais les commentaires que l'auteur a joints à cette traduction font autorité parmi les savants; une érudition riche et variée, une critique judicieuse, un style clair et aussi agréable que de pareilles matières peuvent le permettre, en rendront toujours la lecture utile et même attrayante. Cet ouvrage était devenu une véritable rareté typographique, lorsqu'on en publia une nouvelle édition, augmentée de plusieurs opuscules du même auteur, tels que : une *Épître de la Vierge Marie à Jésus-Christ*, en vers latins; des *Poésies italiennes;* la *Vie d'Ésope, tirée des anciens auteurs;* un *discours sur la traduction;* des *remarques sur l'origine du mot Lugdunum;* des *remarques sur un passage de Pline* (XXXIII, 3) : tous ces opuscules avaient été publiés séparément ; les deux derniers seuls étaient inédits. Cette nouvelle édition parut à la Haye, chez M.-H. du Sauzet, 1716, 2 vol. in-8°. Enfin, parmi les ouvrages que Bachet se proposait de publier, si la mort lui en eût laissé le temps, se trouvait un *commentaire sur Apollodore*, que l'auteur paraît avoir laissé en manuscrit.

Moréri, *Dictionnaire historique*. — Joly, *Éloges de quelques auteurs français*. — Guichenon, *Histoire de la Bresse et du Bugey*. — Le Bas, *Dictionnaire encyclopédique de la France*. — Nicéron, *Mémoires*.

*BACHET (*Guillaume*), traducteur et polygraphe français, frère du précédent, vivait vers la première moitié du dix-septième siècle. On a de lui, entre autres, *Épître d'Œnone à Pâris, traduit du latin d'Ovide;* Lyon, 1618, in-12.

Nicéron, *Mémoires*. — Adelung, Supplément à Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*.

BACHET (*Pierre*), seigneur de Meziriac ou de Meyseria, jurisconsulte français, vivait dans la seconde moitié du seizième siècle. Il fut lieutenant général du bailliage de Bresse, sous Henri II, puis juge des appellations lorsque cette province passa sous la domination de la Savoie. On a de lui : *Consultations*, 2 vol., et *Lettres*, 1 vol., contenant sa correspondance avec les principaux savants de l'Europe. — Pierre Bachet avait épousé la fille d'un gentilhomme portugais, Françoise Soria, dont il eut Claude-Gaspard.

Moréri, *Dictionnaire historique*.

*BACHETON (*Jérôme-Léopold*), médecin du dix-huitième siècle. On a de lui : *Anatomia medicinæ theoreticæ et practicæ ministra, cautelisque in praxi observandis illustrata;* Inspruck, 1740, in-4°.

Adelung, Supplément à Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*.

*BACHETTI (*Laurent*), médecin et jurisconsulte italien, natif de Padoue, vivait dans la seconde moitié du dix-septième siècle. Il professa la médecine à Padoue de 1688 à 1708, et se fit également remarquer dans la pratique de son art. On a de lui : *Dialoghi sopra l'acido e sopra l'alkali, con un esame di qualche riflessione del sig. Boyle sopra questi principj*, dans la *Galleria di Minerva*, t. I; — *Osservazione nel cadavero del padre don Pio Capodivacca, d'un estraordinario ed enorme allungamento del ventricolo*, dans le *Giorn. de' letterati d'Italia*, t. XXX.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*. — Adelung, Supplément à Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*.

*BACHETTONI (*Joseph-Marie*), médecin italien, natif de Bologne, vivait dans la première moitié du dix-huitième siècle. On trouve son nom cité avec éloge dans les commentaires de l'Institut de Bologne. On a de lui : *Lettera scritta all' illustrissimo D. Dionisio Sancassani, filosofo e medico delle' illust. città di Spoleto, dall' sig. Giuseppe Maria Bachettoni, D. in filosofia e medicina chirurgo, litotomo ed oculista del illustrissimo ed eccelso senato di Bologna;* Spolète, 1729, in-4°; on y trouve l'indication des moyens de guérir la plaie qui résulte de la lithotomie.

Biographie médicale. — Adelung, Supplément à Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*.

*BACHEVILLE (les frères *Barthélemy* et *Antoine*), officiers et voyageurs français, naquirent tous deux à Trévoux, et moururent, le cadet à Mascate, au mois de juin 1820, et l'aîné à Paris, en 1835. Ils suivirent la carrière des armes, et assistèrent à toutes les batailles qui illustrèrent les armes françaises depuis 1804 jusqu'en 1814. Lorsque Napoléon eut abdiqué, l'aîné, Barthélemy, le suivit à l'île d'Elbe. Il combattit avec son frère à Fleurus et à Waterloo. Après cette courte et désastreuse campagne, les deux frères se retirèrent dans leurs foyers. Accusés de conspiration politique, ils parvinrent à s'échapper des mains des gendarmes qui devaient les arrêter. Ils quittèrent la France, où leur tête avait été mise à prix, et se réfugièrent d'abord en Suisse; puis ils parcoururent la Bavière, la Saxe, la Silésie; et arrivèrent à Varsovie, où ils furent bien accueillis de la comtesse Dembinska. Après un séjour de quelques mois dans le château de cette dame, ils se rendirent en Moldavie, où ils se séparèrent pour ne plus se revoir. Antoine resta à Jassy, et Barthélemy partit pour Bucharest. De là il vint à Constantinople, où il apprit que l'ambassadeur français négociait son extradition. Pour prévenir

le danger qui le menaçait, il s'embarqua pour Smyrne, et se rendit ensuite à Athènes. Pressé par le besoin, seul, isolé sur une terre étrangère, et sans espoir d'être secouru, le malheureux Barthélemy était réduit au désespoir, lorsqu'il reçut un jour la visite d'un agent du fameux Ali-Pacha, qui l'engageait à son service. Barthélemy partit avec une caravane pour Janina. Après quelques jours de marche, ils s'engagèrent dans les gorges du mont Olympe, où ils furent assaillis par une bande de brigands turcs qui ravageaient la contrée. Bacheville prit le commandement de la petite caravane, attaqua l'ennemi, le culbuta, et l'obligea à chercher son salut dans la fuite. Le succès de cette rencontre le recommanda auprès d'Ali-Pacha, dont il obtint la confiance.

Cependant Antoine, son frère, impatient de le revoir, se mit en route pour Constantinople. Trompé dans ses prévisions, et peu désireux de revoir le sol natal avec la perspective d'être jeté dans les fers, il partit pour l'Égypte, passa de là en Perse, et se rendit enfin à Mascate, où les fatigues du Désert, et le regret d'être séparé de son frère, lui causèrent une maladie dont il mourut dans le courant de juin 1820. — De son côté Barthélemy, indigné des atrocités d'Ali-Pacha, quitta le service du tyran de Janina; il sortit furtivement de la capitale de l'Albanie, et revint en France, où il purgea sa contumace, et fut acquitté. AUGUSTE AMIC.

Voyages des frères Bacheville en Turquie et en Asie, après leur condamnation par la cour prévôtale du Rhône en 1816, 1 vol. in-8°, 1822.

* **BACHI** (*Jean* DE), compositeur français du seizième siècle. Il laissa des motets, publiés dans le *Thesaurus musicus* de Neubert et Montanus; Nuremberg, 1564, t. I.

Fétis, *Biographie universelle des Musiciens*.

* **BACHIACCA** (*Francesco-Ubertini*, dit *le*), peintre, né à Florence, mort dans cette ville en 1557. Il fut élève du Pérugin, qui enseigna longtemps en Toscane; mais ce fut sans doute à l'amitié et aux conseils d'Andrea del Sarto qu'il dut de s'éloigner de la manière roide et sèche des anciens, pour se rapprocher du style moderne; en effet, ses draperies ont une ampleur que l'on chercherait en vain dans celles de son maître. Il excella surtout dans les sujets de petite proportion; en ce genre, on admire avec raison un *Martyre de saint Arcade*, peint sur un gradin d'autel dans l'église de Saint-Laurent. Il peignait habilement ces arabesques que les Italiens appellent *grotesques;* il ne réussissait pas moins bien dans la représentation des animaux, dont il décorait des plafonds, des lambris, et jusqu'à des meubles. On cite parmi ces derniers le lit nuptial de François de Médicis et de Jeanne d'Autriche. Bachiacca fournit aussi des cartons qui furent exécutés en tapisserie par un de ses frères, Antonio Ubertini. Son autre frère, Baccio, fut un peintre de talent. E. B....N.

Vasari, *Vite dei pittori*.— Lanzi, *Storia della pittura*. — Baldinucci, *Notizie dei professori*. — Ticozzi, *Dizionario dei pittori*. — Orlandi, *Abecedario pittorico*. — F. Fantozzi, *Nuova guida di Firenze*.

* **BACHICH** (*Antoine*), moraliste hongrois, mort en 1759. Il appartenait à l'ordre de Saint-François, et remplit d'importantes fonctions dans sa communauté. Il laissa une morale chrétienne en langue slave, sous ce titre : *Istina Karstjanska*.

Horany, *Memoria Hungarorum*. — Adelung, Supplément à Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*.

BACHIÈNE (*Guillaume-Albert*), géographe hollandais, né en 1718, mort en 1783. En 1759, il fut pasteur de l'église réformée et de Maestricht, et en 1764 il professa l'astronomie et la géographie dans la même ville. On a de lui : *Aardrigkundige Beschrijving van het Joodsche Land* (Description géographique du pays des Israélites), neuf cahiers, 1765, avec douze cartes; — *Kerkelijke Geographie*, etc. (Géographie ecclésiastique), 1778, cinq cahiers avec cartes; — *Nieuwe Geographie van de vereenigde Nederlanden* (Nouvelle géographie des Pays-Bas), faisant suite à l'ouvrage de Busching.

Son frère, *Jean-Henri* BACHIÈNE, né en 1708, mort en 1789, publia des ouvrages de morale et de théologie, dont les principaux ont pour titre : *Eerste Beginzelen der goddelijke Waarheden*, 1759; — *De Leer der Sacramenten*, etc.; 1771.

Sax, *Onomasticon literarium*.

* **BACHILLANI**, philosophe et théologien arabe, mort à Bagdad en 1014. Il exerça les fonctions de juge dans cette ville, et fut chargé par le khalife de se rendre à Constantinople pour y conférer sur certains points de doctrine avec les théologiens grecs. Bachillani discuta tout un jour avec eux sur ces matières, et transcrivit ensuite le résultat de cette conférence. Il fit d'autres ouvrages, restés inédits.

Léon l'Africain, *de Medicis et Philosophis*. — Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*.

* **BACHIM** (*Arnold*), philosophe allemand, vivait dans la seconde moitié du dix-septième siècle. On a de lui : *Pansophia Enchiretica, seu Philosophia universalis experimentalis in Academia Moysis, primum per sex prima capita Geneseos tradita, demum per ignem examinata et probata;* Nuremberg, 1672 ou 1682.

Adelung, Supplément à Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*.

* **BACHINI** (*Théodore*), compositeur et cordelier italien, du seizième siècle ou des premières années du dix-septième. Il devint maître de chapelle de l'archiduc d'Autriche, duc de Mantoue. On a de lui : *de Musica*, traité vraisemblablement resté manuscrit, et composé vers 1636.

Fétis, *Biographie universelle des Musiciens*.

BACHIUS (*J.-A.*). Voyez BACH.

BACHMANN-ANDERLETZ (le baron *Nicolas François* DE), général suisse, né le 27 mars 1740 à Naefels (canton de Glaris), mort en 1831. A neuf ans, il entra au service de la France, et fit, en qualité de capitaine, la

guerre de sept ans. En 1768, il obtint le grade de major; en 1769, il fit manœuvrer, au camp de Verberie, quatorze bataillons allemands et suisses, sous les yeux de Louis XV; après la journée du 10 août 1792, il se déroba par la fuite à une mort certaine. Il prit du service en Sardaigne, où il obtint le grade de général-major. Les événements le forcèrent à rentrer dans son pays, où il prit part, contre les Français, aux combats de Zurich, de Feldkirch et de Zug, pendant le règne du parti français en Suisse, et s'établit quelque temps en Souabe. A la rentrée des Bourbons il reçut des mains de Louis XVIII le brevet de commandeur de Saint-Louis, et se retira dans ses terres (canton de Glaris), où il mourut à l'âge de quatre-vingt-onze ans.

Girard, *Histoire des officiers suisses qui se sont distingués aux services étrangers;* Fribourg, 1781, t. I, p. 48.

*BACHMANN (*M.-Antoine*), philosophe allemand, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. On a de lui : *Januæ linguarum cum præfatione Andr. Rivini;* sans date, in-12; — *Diss. de hodierno rei nummariæ statu;* Halle, 1622, in-12; — *Janua Latinitatis bipatens, h. e. Phrases et Vocabularium lat. et germ.*, etc.; Leipzig, 1631, in-16.

Adelung, Supplément à Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon.*

*BACHMANN (*Charles-Louis*), luthier et musicien allemand, né à Berlin en 1716, mort dans la même ville en 1800. Déjà remarquable par son talent sur la viole, il se distingua surtout comme luthier. Ses instruments, et particulièrement ses violons et ses violes, sont fort estimés en Allemagne. On lui doit l'invention des chevilles à vis pour la contre-basse, qu'il appliqua ensuite aux violoncelles et même aux violons. Vers 1780 il imagina une espèce de guitare à clavier qui portait vers la droite de la table un mécanisme au moyen duquel on faisait frapper les cordes par de petits marteaux. Cet instrument ne réussit guère. En 1765, Bachmann fut nommé luthier de la cour. Cinq ans plus tard, il fonda, conjointement avec Benda, le concert des amateurs de Berlin. Bachmann est mort à quatre-vingt-quatre ans. Ses deux fils devinrent musiciens de la chapelle du roi.

Fétis, *Biographie des Musiciens.*

*BACHMANN (*Chrétien-Louis*), médecin et musicographe allemand, vivait dans la seconde moitié du huitième siècle. En 1785 il étudiait à l'université d'Erlangen. On a de lui : *Entwurf zu Vorlesungen über die Theorie der Musik, insofern sie Liebhabern derselben nothwendig und nützlich ist* (Idée d'un cours de théories de la musique, autant qu'elle est nécessaire et utile aux amateurs de l'art); Erlangen, 1785. Au jugement de Gerber, c'est une reproduction de la dissertation de Forkel sur le même sujet; — *Dissert. inaug. medica de effectibus musicæ in hominem* (sans date).

Gerber, *Biographisch-Lexicon des Tonkünstler.* — Fétis, *Biographie des Musiciens.*

BACHMANN (*Jacques-Joseph-Antoine-Léger*, baron de), major-général suisse au service de la France, né en 1733, mort le 3 septembre 1792. Entré jeune encore dans un des régiments envoyés en France, il prit part à la guerre de sept ans, reçut plusieurs blessures sur le champ de bataille, et se distingua par une rare habileté dans des manœuvres. Il était major général des Suisses à Paris le 9 août 1792, et défendit alors à la tête de ses troupes le roi Louis XVI. Bachmann fit preuve de courage alors; et le jour suivant, arrêté et conduit à l'Abbaye, puis à la Conciergerie, il fut traduit en jugement devant le tribunal dit *du 10 août*. En vain récusa-t-il cette juridiction par le motif tiré de sa nationalité : on passa outre, et Bachmann fut condamné, puis exécuté, le 3 septembre 1792.

Biographie nouvelle des Contemporains.

BACHMANN (*Jean-Henri*), généalogiste allemand, né à Feuchtwangen le 13 janvier 1719, mort à Deux-Ponts le 15 juillet 1786. Il était conseiller intime et archiviste du duc de Deux-Ponts. On a de lui (en allemand) : *Droit politique du palatinat de Deux-Ponts;* Tubingen, 1784, in-8°, avec dix tableaux synchroniques de la généalogie de la maison de Deux-Ponts; — *Exposition des droits par fidéicommis de la maison palatine en général, et du duc régnant de Deux-Ponts, sur les pays et les sujets laissés par feu Maximilien-Joseph, électeur de Bavière, avec 64 documents et une table généalogique;* Deux-Ponts, 1778, in-4°; — *Douze chartes, pour servir à l'histoire de la captivité de Philippe le Généreux, landgrave de Hesse, tirées des archives de Deux-Ponts, et accompagnées de notes;* Manheim, 1767, in-8°.

Sax, *Onomasticum literarium.*

*BACHMANN (*Louis*), philologue contemporain et habile helléniste. On ignore la date de sa naissance. Il a donné la meilleure édition de Lycophron. Deux volumes d'*Anecdota*, extraits de la Bibliothèque de Paris et des scolies d'Homère, d'après un manuscrit de Leipzig.

* BACHMANN (*Sixte*), compositeur allemand, né le 18 juillet 1754, mort vers 1820. A neuf ans il lutta sans désavantage avec Mozart sur le piano. Il entra ensuite chez les bénédictins de Rittershausen, et dès lors il commença à composer sur le piano. Chez les prémontrés de Marchthal, où on l'envoya plus tard, il étudia avec ardeur la science du contre-point. Bachmann composa beaucoup dans le style ecclésiastique, mais publia peu de chose. On a de lui : deux *Sonates* pour le clavecin; Vienne, 1786; — Collection de petites pièces pour le même instrument; Spire, 1791; — *Sonate* pour le piano; Munich, 1800; — Fugue pour l'orgue; Spire, 1792; — plusieurs ouvrages manuscrits, parmi lesquels des messes, des cantates religieuses, une symphonie, des sonates et quelques fugues.

Fétis, *Biographie des Musiciens.*

***BACHMANN** (*Gottlob*), compositeur allemand, né le 28 mars 1763, mort vers 1810. A quinze ans, il reçut de l'organiste Frech des leçons de piano et de solfége. Sept ans plus tard, Bachmann composa quelques sonates de piano. En 1785, il se rendit à Leipzig pour y étudier le contre-point et les belles-lettres, et se passionna pour les compositions de Kozeluch et les quatuors de Pleyel, qu'il imita. Mais Haydn et Mozart le firent revenir de cet engouement; il prit pour modèles ces deux grands maîtres, et écrivit dans leur style des quatuors et des symphonies. En 1790, il se rendit de Leipzig à Dresde auprès de Naumann, qui le conseilla utilement, et dont il adopta les préjugés contre la musique instrumentale, d'abord préférée. En 1791, Bachmann devint organiste à Zeitz, où il demeura jusqu'à sa mort. On a de lui, entre autres compositions : *Phædon et Naïde*, opéra en un acte; — *Don Silvio de Rosalva*, deux actes arrangés pour le piano; Brunswick, 1797; — *Orphée et Eurydice*, deux actes; Brunswick, 1798 : — *Poésies légères* de Matthison et de Jacobi, mises en musique; Halle, 1795; — douze *Chansons* allemandes; Offenbach; — *Héro et Léandre*, ballade de Bürger; Offenbach, 1798; — *Complainte d'une jeune fille*, de Schiller; Augsbourg, 1799; — *Léonard et Blondine*, ballade; Leipzig; — *Léonore*, ballade de Bürger; Vienne; — *Die Burgschaft*, de Schiller; Vienne; — *Ballades*, de Goethe; — plusieurs *Symphonies pour l'orchestre*, des *Sonates*, etc. Les premières de ces compositions ont été jugées assez faibles.

Fétis, *Biographie des Musiciens*.

BACHMEGYEI (*Étienne-Paul*), médecin hongrois, natif de Trentschin vers la fin du dix-septième siècle, mort en 1735. Il étudia dans les universités allemandes, et devint versé dans les mathématiques et la chimie. Il croyait à l'alchimie, et y perdit une partie de sa fortune et sa vie : l'éclat d'un vase qui lui servait dans une opération chimique lui fit à la figure une blessure grave dont l'ulcération lui causa la mort. On a de lui : *Observationes de morbo CSŒMER Hungariæ endemio*, que l'on trouve dans les *Disputationes medicæ* de Jean Milleter; Leyde, 1717, in-4°; — *Otia Bachmegybiana, documenta veritatis fidei romano-catholicæ forma colloquii*; Tirnau, 1733, in-8°; — d'autres observations, dans les *Observationes medicinales Vratislavienses*, *tentam.* VIII-XV, et dans le *Commercium litterarium Noricum*; 1733.

Weszprem, *Biograph. medic. Hungar.* — Adelung, Supplément à Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*.

BACHON (*Jean*), mathématicien français, vivait dans la seconde moitié du dix-septième siècle. Il laissa : *Demonstratio quadraturæ circuli*; Paris, 1657, in-8°, et d'autres écrits dans le même genre.

De Châles, *Hist. des Lyonnais*, t. II, p. 66. — Adelung, Supplément à Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*.

***BACHOT** (*Étienne*), médecin français et poëte latin natif de Sens, vivait dans la seconde moitié du dix-septième siècle. Il fut membre de l'Académie de médecine de Paris. Il soutint une thèse sur la question de savoir *si l'usage du chocolat est salutaire*; et laissa entre autres ouvrages : — *Apologie ou défense pour la saignée contre ses calomniateurs, et réponse au libelle intitulé : Examen ou raisonnement sur l'usage de la saignée*; Paris, 1646-48, in-8°; — *Sonnets d'Isaac de Benserade*, traduits en vers latins, sans indication de date et de lieu d'impression; — *Vesperiæ et pileus doctoralis cum quæstionibus medicis*; Paris, 1675; — *Parerga seu horæ subcesivæ, quibus continentur poemata latina et gallica*; Paris, 1686.

Carrère, *Bibl. de la méd.* — Adelung, Supplément à Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*.

BACHOT (*Gaspard*), médecin français, né vers 1550 dans le Bourbonnais, mort vers 1630. Il étudia à Paris sous le célèbre Riolan, et exerça sa profession à Thiers. Il est connu par un ouvrage aussi intéressant que rare, intitulé *Erreurs populaires touchant la médecine et le régime de santé*; Lyon, 1626, in-8°. Cet ouvrage, divisé en cinq livres, était destiné par l'auteur à réfuter celui que Joubert avait publié sous le même titre.

Carrère, *Bibliothèque de Médecine*.

BACHOV D'ECHT, nom d'une famille originaire de Cologne, devenue noble sous l'empereur Charles V, vers 1525. Les personnages les plus remarquables de cette famille sont les suivants :

I. *Reinhart* ou *Reinier* BACHOV D'ECHT, théologien allemand, né en 1544, mort en 1614. Il devint bourgmestre de Leipzig, où il s'établit en qualité de commerçant; mais il ne tarda pas à être banni de cette ville pour ses doctrines calvinistes, et fut bien accueilli à Heidelberg, où il mourut. On a de lui : *Catechesis Palatinatus testimoniis scripturæ ac Sententiis Patrum qui primis* 100 *a C. N. annis in Ecclesia claruerunt ornata*.

Son fils, portant le même nom que le père, naquit à Leipzig en 1575; on ignore la date de sa mort. Ce fut un jurisconsulte distingué, et professeur à Heidelberg en 1613. Privé de son emploi pendant la guerre de trente ans, et obligé de se retirer du Palatinat, il vint à Heilbronn en 1622, et retourna plus tard à Heidelberg, où il s'adonna tout entier à l'étude et à la composition de ses ouvrages. Au rapport de plusieurs écrivains, il abjura avant sa mort la foi catholique, et embrassa les doctrines luthériennes. On a de lui : *Notæ et Animadv. ad Trentleri Disput.*; 3 vol.; Heidelberg, 1617-1619, in-4°; — *Notæ et Animadv. in Practica Vesenbecii*; Cologne, 1611; — *Notæ et Animadversiones in Ant.-Fabr. Rationalia, et librum de Erroribus pragmaticorum*; Francfort, 1630; — *Tractatus de pignoribus et hypothecis*; Francfort, 1656; — *Tractatus de actionibus*; 1657,

in-4°; — *Comment. in primam partem Pandect.*; Spire, 1630, in-4°; — *Comment. Theor. pract. in lib. IV Inst.*; Francfort, 1628, in-4°. Vinnius a fait usage de ce dernier ouvrage sans mentionner l'auteur.

* II. *Frédéric-Jean* BACHOV, diplomate allemand, né à Gotha en 1643, mort en 1736. Il remplit les fonctions de ministre du duc de Gotha, et se distingua particulièrement comme diplomate dans ses rapports avec les cours étrangères. On a de lui : *Disp. de morum cum jure scripto contentione*; Halle, 1701, in-4°; — *Dissert. octo juris feudalis*, publiée à Halle en 1701, avec *programme* de *Jacques-Frédéric* Ludovici.

*III. *Louis-Henri* BACHOV D'ECHT, diplomate et poëte allemand, né à Gotha en 1725. Il étudia à Leipzig, et devint conseiller privé de la cour de Danemark, qu'il alla représenter ensuite à Madrid, à Dresde et à Ratisbonne. Il cultiva les sciences et la poésie. On a de lui : un *Essai d'odes et chants spirituels*; in-8°, 1774, Altenbourg.

Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon*, avec le Supplément d'Adelung. — Ersch et Gruber, *Allgem. Encyclopædie*.

* **BACHSCHMIDT** (*Antoine*), compositeur allemand, natif de Moelk en Autriche, vivait vers la première moitié du dix-huitième siècle. Il se fit remarquer par son talent sur la trompette, dont il tirait des sons qui ne semblaient pas appartenir à cet instrument. Attaché à la chapelle du prince de Wurtzbourg, Bachschmidt fut obligé de quitter cet emploi, parce que la trompette causait des maux de nerfs à la tante du prince. Deux autres princes l'employèrent ensuite à divers titres. Le prince d'Eichstædt l'envoya en Italie. Au retour, Bachschmidt composa, dans le style de Graun, plusieurs opéras italiens et allemands.

Fétis, *Biographie universelle des Musiciens*.

BACHSTROM (*Jean-Frédéric*), savant allemand, né en Silésie à la fin du dix-septième siècle, mort vers le milieu du dix-huitième. Il eut une vie fort agitée. Il étudia d'abord la théologie à Halle; en 1717, il fut professeur au gymnase de Thorn; de 1720 à 1728, aumônier d'un régiment saxon à Varsovie; puis il étudia la médecine, et devint membre de la Société royale des sciences de Londres. En 1729, il fonda une imprimerie à Constantinople, et entreprit une traduction de la Bible en turc. On a de lui : *de Plica polonica*; Copenhague, 1723; — *Nova æstus marini Theoria*, etc.; Leyde, 1734, in-8°; — *Art de nager, ou invention à l'aide de laquelle on peut toujours se sauver du naufrage*; Amsterdam, 1741, in-8°, etc. On lui a attribué le *Democritus redivivus*.

Sax, *Onomasticum*. — Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon*, avec le Supplément d'Adelung.

BACHTISHUA. *Voy*. BAKHTICHUA.

BACIARELLI (*Marcellin*). *Voyez* BACCIARELLI.

BACICCIO ou **BACCICCIO** (*Jean-Baptiste Gauli*), peintre italien, né à Gênes en 1639, mort en 1709. Il perdit de bonne heure ses parents, et entra dans l'atelier de Borgongone; mais il eut à peine le temps d'y apprendre les principes du dessin. A l'âge de quatorze ans, entraîné par le désir d'étudier les chefs-d'œuvre de Rome, il se mit à la suite d'un envoyé de la république de Gênes; arrivé à Rome, il fut placé chez un marchand de tableaux, chez lequel il eut le bonheur d'être remarqué du Bernin et de Mario dei Fiori, qui l'aidèrent de leurs conseils et de leur appui. A vingt ans il fit son premier tableau, *une Vierge entre saint Roch et saint Antoine*. Ce tableau fit quelque bruit, et valut à son auteur un mariage qui, le mettant au-dessus du besoin, lui permit de se livrer sans préoccupation aux travaux de son art. Ce fut alors que le prince Panfili lui confia l'exécution des pendentifs de la coupole de Sainte-Agnès de la place Narone. Baciccio y peignit de grands sujets allégoriques pleins d'une grâce peut-être excessive. Le coloris est loin de la vigueur ordinaire du maître, ce que l'on attribue à des conseils qu'il avait reçus du Bernin.

La réputation du Baciccio parvint aux oreilles du pape Alexandre VII, qui voulut le connaître; il ordonna au chevalier Bernin de le lui présenter, et lui commanda son portrait. Par l'influence du Bernin, qui ne cessa de le protéger, le Baciccio obtint, malgré la redoutable concurrence de Ciro Ferri, de Carlo Maratta et de Giacinto Brandi, d'être chargé de la décoration de l'église de Jésus. Il fut cinq ans à accomplir cette immense entreprise, son plus beau titre à l'admiration de la postérité. Le cul de four représente l'*Agneau sans tache adoré par les saints et les anges*. Le style en est un peu maniéré, mais la composition est pleine de vigueur, et le coloris est magnifique. La coupole représente *J.-C. offrant à son Père les instruments de sa Passion*. Aux pendentifs sont les *Quatre évangélistes*. La partie capitale de l'œuvre est la voûte de la grande nef, représentant l'*Adoration du nom de Jésus*. Un groupe de démons foudroyés par des rayons qui partent du saint nom, et que l'auteur a placé hors du cadre, semble se détacher de la voûte et tomber sur le spectateur. Il est impossible de pousser plus loin la vigueur du relief et l'entente des effets de lumière. Les lunettes et la voûte de la chapelle Saint-Ignace dans la même église sont également du Baciccio, qui y a représenté les miracles du fondateur de la compagnie de Jésus. L'esquisse de cette composition se trouve dans la galerie Spada.

Les autres ouvrages de Baciccio, soit à fresque, soit à l'huile, sont nombreux dans les églises de Rome. Il serait trop long de les énumérer ici. Son principal et son dernier grand ouvrage, après la voûte de Jésus, fut celle de l'église des Saints-Apôtres, qu'il exécuta en deux mois, à l'âge de soixante-sept ans; diligence qui du reste

fut nuisible à la perfection de son œuvre, et sans doute aussi contribua à l'affaiblissement de sa santé. Le Baciccio y représente *le Triomphe de l'ordre de Saint-François*. Trois ans après, ayant été chargé de composer les cartons des mosaïques de l'une des petites coupoles de Saint-Pierre, il s'échauffa à les mettre lui-même en place pour juger de leur effet, et gagna une pleurésie qui l'emporta en peu de jours, le 2 avril 1709, à l'âge de soixante-dix ans.

Le Baciccio excella surtout dans les portraits, et dans ces grandes compositions que les Italiens appellent *opere macchinose*. La fougue de son imagination et la vigueur de son coloris le rendaient éminemment propre à ce genre, dans lequel il n'eut pour rivaux que Luca Giordano, Pierre de Cortone, et Lanfranc. Son dessin n'est pas toujours parfaitement correct; ses draperies sont un peu lourdes, ses compositions parfois hasardées et bizarres; mais ces défauts, surtout sensibles dans ses tableaux, sont rachetés par une grande fraîcheur de coloris, par la grâce et la variété de ses têtes, par une touche spirituelle et puissante à la fois, enfin par une parfaite entente des raccourcis, qualité si essentielle dans un peintre appelé par son génie à la décoration des voûtes et des plafonds.

Le Baciccio compta parmi ses élèves Giovanni Odazzi, Francesco Civalli, Ludovico Mazzanti, Gian-Battista Brughi et Pietro Bianchi.

Ernest Breton.

Lanzi, *Storia della Pittura*. — Ticozzi, *Dizionario dei Pittori*. — Orlandi, *Abecedario pittorico*. — Pascoli, *Vite dei Pittori, Scultori ed Architetti moderni*. — Winckelmann, *Neues Mahler-Lexicon*. — D'Argenville, *Vie des Peintres italiens*.

* **BACILLUS**, préteur romain, vivait dans la seconde moitié du premier siècle avant l'ère chrétienne. Le désespoir qu'il éprouva de ce que César refusait de le mettre à la tête d'une province, porta ce Romain à se donner la mort. Il n'est pas impossible que ce personnage soit le même que Babullius, dont Cicéron place la mort à la même date.

Dion Cassius, XLIII, 47. — Cicéron à *Atticus*, XIII, 48.

BACILLY (*Bénigne* DE), prêtre et compositeur français, né dans la basse Normandie vers 1625. Entre autres ouvrages, on a de lui : *Recueil des plus beaux vers qui ont été mis en chant, avec le nom des auteurs tant des airs que des paroles*; Paris, 1661, 2 vol. in-12; — *Remarques curieuses sur l'art de bien chanter*; Paris, 1668, in-12; — *Premier et deuxième recueils d'airs spirituels à deux parties*, par *feu M. de Bacilly*; Paris, 1692, deuxième éd.; — *Premier et deuxième recueils d'airs bachiques*; Paris, 1677, in-8° obl., deuxième éd.; — *Remarques curieuses sur l'art de bien chanter, et particulièrement pour ce qui regarde le chant français*; Paris (Ballard), 1668 et 1679, avec une défense de son livre ajoutée par Bacilly sous ce nouveau titre : *l'Art de bien chanter, de M. de Bacilly, augmenté d'un discours qui sert de réponse à la critique de ce traité*; Paris, 1679, in-12.

Fétis, *Biographie universelle des Musiciens*.

BACIO (*Henri*), savant jésuite, né à Nancy en 1609, mort à Pont-à-Mousson au commencement de 1681. D'origine italienne, il fut successivement professeur de rhétorique au collége de Dijon et préfet des classes à Pont-à-Mousson. On a de lui deux éloges historiques : *Illustrissimi ducis Bellegardii Laudatio*, 1647, in-4°; — *Elogium Henrici Borbonii II*; 1647, in-12.

Lelong, *Bibliothèque historique de la France*.

BACIOCHI. Voyez Bacciochi.

* **BACIOCHI** (*Jean-Dominique*), chirurgien italien, natif de Cortone, vivait dans la seconde moitié du dix-huitième siècle. Il exerça pendant onze ans la chirurgie à l'hôpital de Sainte-Marie de Florence, vint ensuite s'établir à Brescia, et donna ses soins aux malades de l'hôpital de cette ville. On a de Baciochi : *Lettera intorno l'estrazione d'un calculo esistente sotto la lingua*; Brescia, 1749, in-8°.

Mazzuchelli, *Scritt. d'Italia*. — Adelung, Supplément à Jöcher, *Allegemeines Gelehrten-Lexicon*.

* **BACIOCHI** (*Jean-Thomas*), moine et poëte italien, né à Gênes en 1668, mort en 1723. Il était clerc régulier de la *Mère de Dieu* de Gênes, et laissa des poésies insérées dans plusieurs recueils, notamment dans le *Perideo Trapezunzio*.

Mazzuchelli, *Scritt. d'Italia*. — Adelung, Supplément à Jöcher, *Allegemeines Gelehrten-Lexicon*.

* **BACIS** (Βάκις), poëte grec d'une époque incertaine. On lui attribue les *Testaments secrets* (Ἀποῤῥήται διαθῆκαι), dont il est question dans le plaidoyer de Dinarque contre Démosthène, et d'où dépendait, au rapport de Reiske, le salut d'Athènes. Cette assertion ne se soutient guère devant ce fait, qu'Aristophane a révoqué en doute la véracité de Bacis. Quelque hardi que fût le langage du comique grec, il est douteux qu'il eût plaisanté sur un sujet où le salut d'Athènes se serait trouvé en jeu.

Smith, *Dictionary of Greek und Roman Biography*.

BACK (*Abraham*); Voyez Baek.

* **BACK** (*George*), capitaine de vaisseau dans la marine anglaise, naquit en 1792. C'est l'un de ces habiles et courageux officiers qui, sur les pas de Forbisher, tentèrent de se frayer un passage dans les régions du nord, entre la mer Pacifique et l'océan Atlantique. Midshipman à bord de *l'Aréthuse*, il avait fait en 1809 la campagne d'Espagne, où il eut le malheur de tomber entre les mains de l'ennemi. Lorsque la paix lui eut rendu la liberté en le condamnant au repos, il tourna son énergie vers des luttes plus utiles et non moins périlleuses. Il fit en 1818 le voyage au Spitzberg avec Buckan, et prit une part importante et glorieuse aux deux célèbres expéditions du capitaine Franklin. Malgré les souffrances inouïes qu'il y avait endurées, il s'offrit, en 1833, pour conduire une expédition à la recherche du capitaine Ross parti depuis 1829, et dont on n'avait aucune nouvelle. Il appareilla le

17 février 1833, accompagné du docteur King, savant distingué, et il revint à Liverpool le 17 septembre 1835, après une absence de deux ans et sept mois. Dix mois après son départ, il avait appris l'heureux retour du capitaine Ross dans sa patrie. Back se trouvait alors dans les grands lacs de l'Amérique du Nord; il résolut, puisque le premier objet de son voyage n'existait pas, de lui donner du moins une utilité scientifique: il s'engagea dans un fleuve considérable que les naturels appelaient le *Tlew-ce-Cloa*, et auquel la Société géographique a donné depuis le nom de *Back;* et après une navigation de 530 milles géographiques au milieu de rescifs, de chutes d'eau et de bancs de sable, il arriva enfin dans la mer Polaire, dont la communication avec les lacs du nord fut ainsi constatée. Il étudia ensuite soigneusement cette partie des côtes de la mer Polaire, et remplit le blanc qui se trouvait sur la carte entre le passage Bathurst, le lac du Grand-Esclave et la baie d'Hudson. Ces découvertes géographiques ne furent pas les seules; il fit aussi d'importantes observations dans un hiver où le baromètre s'abaissa jusqu'à 70 degrés. On lui doit surtout une étude complète sur les phénomènes des aurores boréales, dont il a dressé sept cartes très-intéressantes. Il constate leur influence sur la boussole, où l'une d'elles produisit sur l'aiguille une déviation de 8 degrés. Le capitaine Back fut aussi chargé, en 1836, d'une deuxième expédition dont le but était d'établir la géographie des côtes entre le passage du Régent et le cap Turnagain. Surpris par les glaces, il est resté plusieurs mois dans la plus affreuse situation qui se puisse imaginer, et c'est à grand'-peine s'il a pu ramener en Angleterre son équipage et son vaisseau. Le capitaine Back a été nommé baronnet en 1838, et la Société de géographie lui a décerné une médaille. Il a écrit lui-même deux relations de ses voyages, qui sont bien plus remarquables au point de vue littéraire que ne le sont généralement les compositions de ce genre. En voici les titres: *Narrative of the expedition along the Shores of the Arctic Ocean, in the years* 1833, 1834, 1835; in-8°, Londres, 1836; — *Narrative of an expedition undertaken with a View to geographical discovery on the arctic shores, in* 1836, 1837; in-8°, Londres, 1838.

T. D.

Edinburgh Review, Juillet 1839, 1843, V.. O. — *Quaterly Review*, 1770, V. — *A chronological History of voyages into the arctic regiones undertaken chiefly for the purpose of discoverong a North-Est, North-West or pollar passage between the Atlantic and Pacific ocean*; in-8°, Londres, 1818, by sir Jhon Barrow. — *New navy Liste*, 1850.

* **BACK** (*Jacques* DE), médecin hollandais, né à Rotterdam dans la première moitié du dix-septième siècle. Il fut un des premiers à adopter et à soutenir la doctrine d'Harvey sur la circulation du sang. Au rapport de Manget, Bach, dans une lettre intitulée *de Calculo*, insérée dans l'ouvrage de Berovicius, se livra à une discussion importante sur certains points de médecine, notamment sur la gravelle. On a de Back: *Dissertatio de corde, in qua agitur de nullitate spirituum, de hæmatosi, de Viventium calore;* Rotterdam, 1648, in-12. L'auteur nie, dans cet ouvrage, l'existence du fluide nerveux, et rapporte toutes les opérations du système nerveux à l'action des vibrations.

Rose, *New Biographical Dictionary.*

* **BACKBUSCH** (*Joachim-Gérard*), poëte allemand, natif de Stettin, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. On a de lui: *Historia de Passione J.-C. carmine heroico expressa;* Stettin, 1638, in-4°.

Adelung, Supplément à Jöcher, *Allgemeines-Gelehrten-Lexicon.*

BACKER, nom d'un grand nombre d'artistes hollandais, dont les principaux sont les quatre suivants:

I. **BACKER** (*Adrien*), peintre hollandais, né en 1643, mort en 1686. Il étudia en Italie, et peignit le portrait et l'histoire à Amsterdam. On lui attribue un *Jugement dernier* placé à l'hôtel de ville d'Amsterdam, et qui dénote un grand artiste. La gravure a reproduit plusieurs œuvres d'Adrien Backer.

* II. **BACKER** (*François* DE), peintre hollandais, vivait dans la première moitié du dix-huitième siècle. Appelé à la cour de l'électeur palatin Jean-Guillaume, Backer s'y fit remarquer par d'excellentes peintures. On le voit en 1721, à la suite de la femme de l'électeur, à la cour de Cosme III, duc de Florence. Ce grand artiste fut aussi peintre de l'électeur de Mayence.

III. **BACKER** (*Jacques*), appelé aussi *Jacques de Palerme*, peintre hollandais malgré ce surnom, né à Anvers en 1530, mort en 1560. Il travailla toute sa vie, de si courte durée, pour un marchand de Palerme qui exploitait son talent en affirmant à l'artiste que la vente de ses œuvres était des plus difficiles. L'excès du travail tua Backer. Il excellait dans la disposition de ses sujets. Ce fut surtout un bon coloriste.

IV. **BACKER** (*Jacques*), peintre hollandais, né à Harlem en 1608 ou 1609, mort à Amsterdam le 27 août 1641. Il vécut en grande partie à Amsterdam, et y peignit l'histoire et le portrait. Il avait pour ce genre une telle facilité, qu'il lui arrivait souvent d'en peindre plusieurs en un jour. Il réussissait particulièrement à rendre les contours musculaires, surtout lorsqu'il s'agissait de reproduire le corps de la femme. Ses tableaux sont, pour la plupart, en Espagne. On voit à Anvers un *Jugement dernier*, de sa meilleure exécution.

Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon.* — Houbraken, *Vie des peintres flamands.*

BACKER (*George*), médecin anglais, vivait vers le milieu du dix-huitième siècle. Il fut médecin ordinaire de la reine d'Angleterre. On a de lui: *de Catarrho et Dysenteria Londinensibus, epidemicis utrisque, anno* 1762; Lon-

dres, 1764; — *Recherches sur les avantages de l'inoculation;* Londres, 1776, in-8°; — *Opuscula medica;* Londres, 1771, in-8°; — *Essai sur les causes de la colique endémique du Devonshire;* 1767, in-8°.

Biographie médicale.

BACKER (*George* DE), imprimeur et libraire à Bruxelles vers la fin du dix-septième et au commencement du dix-huitième siècle. On a de lui : une édition revue et corrigée de la traduction française de *Lazarille de Tormes*, par l'abbé de Charnes, 1698, 2 vol. in-12; — *Dictionnaire des Proverbes français, avec leur explication et leur origine*, 1710, petit in-8°, ouvrage rare, reproduit par Leroux, sous ce titre : *Dictionnaire comique, satyrique, critique, burlesque, libre et proverbial*, Amsterdam, 1718, in-8°, suivi d'autres éditions avec des additions qui ont fini par en faire un gros livre assez licencieux. Backer a traduit du flamand l'*Histoire du Saint Sacrement de miracle*, par P. Cafmeyer; Bruxelles, 1720, in-8°.

Val. André, *Bibl. Belg.*

***BACKER** (*Pierre*), sculpteur prussien, vivait dans la seconde moitié du dix-septième siècle. Il eut pour maître le célèbre Schlütter, et exécuta plusieurs statues d'après les modèles de ce maître. Backer exécuta la plupart des figures groupées au pied de la statue de Frédéric-Guillaume, placée sur le grand pont de Berlin.

Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon.*

***BACKEREEL** (*Gilles*), peintre hollandais, vivait dans la seconde moitié du seizième siècle. Il fut contemporain de Rubens, dont il imita la manière. Au rapport de Pilkington, les œuvres de Backereel peuvent être mises sur la même ligne que celles de Rubens et de Vandyck. Quoi qu'il en soit de ce jugement, on doit dire que le saint Charles Borromée de la cathédrale de Bruges, œuvre de Backereel, est un tableau du plus grand effet; le dessin en est plus correct que celui de Rubens, et la pureté du coloris rappelle la manière de Vandyck. On voit à Bruxelles et à Anvers d'autres bons tableaux de Backereel.

Houbraken, *Vie des peintres flamands.* — Nagler, *Neues Allgem. Künstler-Lexicon.*

***BACKHAUSEN** (*Wandelin*), écrivain militaire allemand, né en 1614, mort en 1667. On a de lui : *Nützliche, gründliche und lustige Beschreibung der bei der Infanterie jetziger Zeit gebræuchlichen militærischen Exercitien* (Utile et amusante description des exercices actuellement en usage dans l'arme de l'Infanterie); Marpurg, 1664.

Adelung, Supplément à Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon.*

***BACKHUSEN** (*Jean-Martin*), écrivain allemand, vivait dans la seconde moitié du dix-huitième siècle. Il laissa : *Apologetium quo Diogenem Cynicum a crimine et stultitiæ et impudentiæ expeditum sistit*; Königsberg, 1727.

Adelung, Suppl. à Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon.*

BACKHUYSEN, *Voy.* BAKHUYSEN.

BACKMEISTER (*Hartmann-Louis-Christian*), savant allemand, né en 1736 à Hernborn en Wétéravie, dans la principauté de Nassau-Dillenbourg; mort à Saint-Pétersbourg en 1806. Il fit ses études en Allemagne, et fut appelé vers 1770 en Russie, où il dirigea le collége allemand de Saint-Pétersbourg. On peut dire qu'il a grandement contribué au progrès des sciences et des lettres en Russie. Il fut nommé membre de l'Académie de Saint-Pétersbourg et décoré de l'ordre de Saint-Wladimir. On a de lui (en allemand) : *Histoire de la Nation Suédoise;* Leipzig, 1767; — *Abrégé de la Géographie de l'Empire russe;* Pétersbourg, 1773; — *Recueil de mémoires et de pièces authentiques sur l'Histoire de Pierre Ier;* Riga, 1785; — *Bibliothèque russe*, en 11 vol., 1777 à 1788.

Biographie nouvelle des Contemporains.

BACKMEISTER (*Jean*), médecin allemand, né le 24 octobre 1680, mort vers 1750. Il étudia à Leipzig, et devint médecin du prince de Baden-Durlach en 1707. Il laissa : *Acta Philippica*, avec des notes (sans date); — *Historia academiæ Rostoch, et continuatio Annalium Herulorum ac Vandalorum Nic. Marescalchi, et Antiquitates Rostochienses ab anno* 1160 *ad* 1700, ouvrage de Backmeister père, édité par le fils.

Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon.* — *Biographie médicale.*

***BACKMEISTER** (*Lucas*), théologien et compositeur allemand, né à Lunebourg le 18 octobre 1530, mort à Rostock le 9 juillet 1608. Il a laissé : *Oratio de Luca Lossio;* Rostock, 1562; — des commentaires sur la Bible, et plusieurs ouvrages inédits.

Son fils *Lucas*, né en 1570, mort en 1638, a laissé quelques sermons, des écrits de controverse théologique, et *Commentarius in prophetas majores et minores, excepto Daniele.*

Adelung, Supplément à Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon.* — Adam, *Vitæ eruditorum.* — Moller, *Cimbria literata.* — Fétis, *Biographie universelle des Musiciens.*

BACKMEISTER (*Mathieu*), médecin allemand, né à Rostock le 28 septembre 1580, mort le 7 janvier 1626. Il étudia la médecine dans sa ville natale, fit en 1599 un voyage en Allemagne, et se rendit à Copenhague en 1603; puis il suivit en Angleterre le chevalier de Friesen. Après d'autres voyages à Leyde et dans diverses cités universitaires de l'Allemagne, il revint à Rostock, pour y prendre en 1606 le double titre de docteur en médecine et de maître en philosophie. Il exerça ensuite la médecine à Kiel jusqu'en 1612, puis revint donner des leçons de mathématiques à Rostock. En 1616, il devint médecin du district de Lunebourg, et en 1621 médecin ordinaire du prince. Il laissa, suivant Moller : un *Traité général de médecine pratique*, en vingt-huit dissertations, imprimées d'abord chacune séparément; — une édition des quatre

premiers volumes des *Opera medica posthuma* de Fr. Joël.

Son fils *Jean*, mort en 1651, fut professeur à l'université de Rostock. On a de lui les dissertations suivantes : *de Apoplexia;* Rostock, 1641, in-4°; — *de Quartana;* ibid., 1641, in-4°; — *de Cachexia;* ibid., 1658, in-4°; — *de Casu laborantis podagra;* ibid., 1658, in-4°; — *de Hydrope Ascite;* ibid., 1664, in-4°; — *Problemata physiologico-medica;* ibid., 1664, in-4°; — *de Imbecillitate ventriculi;* ibid., 1664, in-4°.

Sax, *Onomasticon*. — Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*, avec le Supplément d'Adelung. — Moeer, *Cimbria literata*.

*BACKOFEN (*J.-G.-Henri*), compositeur allemand, né à Durlach en 1768, mort vers 1840. Il étudia à Nuremberg, et excella bientôt sur la clarinette, la flûte, la harpe, le cor anglais, et le piano. Après quelques voyages il vint à Gotha en 1802, et revint à Nuremberg l'année suivante. On a de lui, entre autres ouvrages : *Anleitung zum Harfenspiel mit eingestreuten Bemerkungen über den Bau der Harfe* (Instruction sur l'art de jouer de la harpe, avec des remarques sur la construction de cet instrument); Leipsick, 1803; — *Anweisung für die Klarinette und das Bassethorn* (Méthode pour la clarinette et le cor de bassette); ibid., 1803; — d'autres compositions inédites.

Fétis, *Biographie universelle des Musiciens*.

*BACKRI, philanthrope français, mort vers 1815. Il quitta sa patrie pour aller chercher la fortune dans un autre hémisphère. Ayant amassé de grandes richesses et s'étant établi avec ses frères à Alger, il se fit un devoir de visiter les bagnes africains, et de consacrer sa fortune à délivrer ou à secourir ses compatriotes qui gémissaient dans l'esclavage. En 1799, il vint à Marseille dans ce but, et y équipa plusieurs navires pour Malte. Mais il devint suspect au Directoire, ainsi qu'un de ses frères, secrétaire de l'envoyé d'Alger ; et le gouvernement, après les avoir incarcérés, les fit reconduire sous escorte jusqu'à la frontière, avec défense de rentrer en France.

Biographie nouvelle des Contemporains.

*BACKTISHUA. *Voyez* BAKTISHWA.

BACLER D'ALBE (*Louis-Albert-Ghislain*, baron), peintre et ingénieur-géographe, naquit, le 21 octobre 1762, à Saint-Pol, département du Pas-de-Calais, et mourut à Sèvres le 12 septembre 1824. Il partit à l'âge de vingt ans pour l'Italie; il s'arrêta dans les Alpes, et choisit Sallenches, au pied du Mont-Blanc, pour son séjour habituel : il y demeura sept ans. Il fut tout à la fois peintre et naturaliste, et bientôt ses tableaux, répandus en Suisse et en Allemagne, lui valurent une grande réputation. Il fit de grandes explorations dans les montagnes; c'est là qu'il étudia les rapports de liaison de ces groupes de montagnes, et jeta dans sa mémoire les fondements de cette topographie pittoresque qu'il devait bientôt mettre à exécution. Le cours des événements amena la guerre dans la vallée de Chamouny, en Savoie. Bacler quitte ses pinceaux, se fait militaire, et vient joindre en volontaire un bataillon de chasseurs de l'Ariége. Cerné en une rencontre par des paysans insurgés, il tire son sabre, place sa femme et ses enfants sur l'avant-train d'une pièce de canon, et traverse le rassemblement, qu'il intimide par ce trait d'audace. Lorsque Bonaparte prit le commandement de l'armée d'Italie, des reconnaissances militaires confiées à Bacler et exécutées avec bravoure et succès, des dessins exacts de machines de guerre, le firent remarquer par le général en chef, qui l'attacha à son état-major avec le titre de directeur du bureau topographique. Bacler prit part à toutes les actions de la mémorable campagne de 1796 ; il se distingua particulièrement à la bataille d'Arcole, dont il a fait, en 1804, le sujet d'un grand tableau, remarquable par sa belle exécution. Il a dressé également la belle carte du théâtre de la guerre en Italie (Paris, 1802, en 54 feuilles), et différents dessins de nos fastes militaires. Les chances de la guerre, en arrachant l'Italie aux Français en 1799, dépouillèrent Bacler du fruit de ses longs travaux. Ce revers ne le découragea pas : il lui suffisait d'avoir pu sauver ses dessins topographiques; et, retiré une seconde fois à Sallenches, puis de retour à Paris, il avait presque refait une partie de ses cuivres, lorsque le gouvernement autrichien lui rendit ceux qui avaient été transportés à Vienne. Bonaparte, à son retour d'Égypte, donna à Bacler le titre de directeur de son cabinet topographique, et l'emmena avec lui dans toutes ses campagnes. Devenu successivement adjudant-commandant en 1807, général de brigade en 1813, Bacler parcourut toute l'Europe. Admis dans la confiance la plus intime de l'empereur, il dressait chaque jour l'esquisse des mouvements des troupes projetés pour le lendemain. Épuisé enfin de travail, il ne put résister aux fatigues toujours croissantes de la campagne de 1814. Il revint à Paris, où il se rendit encore utile dans la direction du dépôt de la guerre. Mais, en 1815, il perdit son emploi; retiré à Sèvres, il reprit le crayon et le pinceau, et toujours avec succès. Il y mourut au milieu de ses travaux.

On a de Bacler d'Albe : *Annales pittoresques et historiques de paysagistes* (recueil de gravures au trait et à l'aqua-tinta, d'après les meilleurs ouvrages connus et inédits des peintres paysagistes de toutes les écoles), *accompagnés de notes historiques et critiques sur la vie des peintres, le mérite de leurs ouvrages et les principes de l'art;* Paris, 1803, in-4° de 36 planches; — *Souvenirs pittoresques*, ou *Vues lithographiées de la Suisse, du Valais*, etc., 17 liv. in-fol. de chacune 6 planches; Paris, 1818 et suiv. — *Souvenirs pittoresques, contenant la campagne d'Espagne*, suite d'estampes lithogra-

phiées, 17 liv. in-fol., chacune de 6 planches; Paris, 1824; — *Promenades pittoresques dans Paris et ses environs*, 8 liv. in-fol. de 48 planches lithographiées. — *Vues pittoresques du haut Faucigny*, gravures en couleur. Parmi ses tableaux, qui ont figuré à l'exposition, on remarque *la Bataille d'Arcole*, qui passa pour son chef-d'œuvre, *la Bataille d'Austerlitz*, et *Pâris chez Œnone*, qui a décoré la galerie de la Malmaison. [*Enc. des g. du m.* avec addit.]

Bulletin de la Société de géographie, t. II, p. 200. — *Journal des Voyages*, t. XV, p. 185; t. XXIV, p. 241. — *Memorial des sciences et des arts*, t. IV.

BACO DE LA CHAPELLE, magistrat français, mort en 1801. Il était procureur du roi à Nantes, lorsqu'il fut député aux états-généraux de 1789. Il travailla beaucoup dans les comités, et ne monta à la tribune qu'une fois pour rejeter sur l'abbé Maury tous les troubles qui divisèrent l'assemblée. En 1792 il défendit Nantes, dont il était maire, contre les attaques des Vendéens. Il fut ensuite emprisonné à l'Abbaye, pour s'être prononcé contre le 31 mai, et ne dut son salut qu'au 9 thermidor (27 juillet 1796). Il fut envoyé alors par le Directoire exécutif, en qualité de commissaire du gouvernement, aux îles de France et de la Réunion. Mais les colons refusèrent de le reconnaître; il fut même déporté aux Manilles. A son retour en France il obtint la direction de l'Opéra; puis il fut chargé de se rendre à la Guadeloupe en qualité de commissaire. Il s'acquitta avec succès de cette mission, et mourut à la Basse-Terre.

Biographie nouvelle des Contemporains.

* **BACO** (*Jean-Baptiste*), avocat et auteur dramatique français, vivait dans la seconde moitié du dix-huitième siècle. On a de lui: *la Mayonnaise*, comédie en un acte et en prose; Paris, 1756; — *Belphégor dans Marseille*, comédie en un acte et en prose; Marseille, 1756.

Bibliothèque du Théâtre, III, 213. — Adelung, Supplément à l'*Allgemeines Gelehrten-Lexicon* de Jöcher.

BACON, nom propre de plusieurs personnages anglais célèbres (1). *Robert* et *Roger* Bacon, placés en tête, appartiennent au moyen âge; les autres, classés par ordre alphabétique des prénoms, ont vécu depuis le seizième siècle.

BACON (*Robert*), moine et théologien anglais, né en 1168. Il était de l'ordre des Dominicains: on l'a souvent confondu avec Roger Bacon. Il étudia à Oxford, et vint se perfectionner à Paris. De retour à Oxford, il y enseigna la théologie, et se fit remarquer comme prédicateur. Sous Henri III, Bacon s'associa à l'opposition que firent les barons à l'administration du ministre Pierre des Roches (*de Rupibus*) et à l'influence des Poitevins ses compatriotes, admis par lui à tous les emplois. Lorsque le parlement fut convoqué en 1233, Bacon déclara devant le roi que le seul renvoi de Pierre des Roches pourrait faire cesser le mécontentement général. Ce renvoi eut lieu, et l'Angleterre cessa en même temps de subir la domination des étrangers.

(1) Le mot anglais *Bacon* signifie *lard*.

Rose, *New Biographical Dictionary*. — Tanner, *Biblioth. Brit.*

BACON (*Roger*), célèbre moine anglais, surnommé *le Docteur admirable*, naquit en 1214 à Ilchester, dans le comté de Sommerset, et mourut à Oxford en 1294 (en 1284, suivant Pitsæus; en 1248, suivant Leland). Pendant que les philosophes scolastiques perdaient leur temps dans les vaines discussions du nominalisme et du réalisme, et ne juraient que sur les paroles d'Aristote et de quelques autres autorités anciennes, Roger Bacon lisait attentivement dans le grand livre de la nature. « Je ferais, disait-il, brûler tous les livres d'Aristote, si j'en étais le maître; car on y perd son temps à y étudier, et ils ne servent qu'à propager l'erreur et l'ignorance (1). » C'était le langage d'un grand révolutionnaire. R. Bacon fut un des hommes qui en devançant leur siècle sont toujours méconnus, persécutés par leurs contemporains, et souvent même broyés par la roue du temps, dont ils s'efforcent d'accélérer le mouvement.

Roger Bacon étudia d'abord à Oxford, sous Edmond Rich, depuis archevêque de Cantorbéry, et sous Richard Fitzarre; il fit des progrès rapides dans toutes les sciences qu'on y enseignait alors. De là, pour compléter ses études, il se rendit à Paris, dont l'université était alors la plus célèbre de l'Europe, et surtout très-fréquentée par les Anglais (2). Après avoir obtenu le grade de docteur en théologie, il revint, dit-on, en Angleterre, et entra dans l'ordre de Saint-François, par le conseil du savant Robert Greathead ou Grossetête, évêque de Lincoln, qui l'honorait de sa bienveillance et de sa protection. Suivant d'autres, ce fut à Paris qu'il entra, vers 1240 (selon Oudin), dans l'ordre des Cordeliers. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il passa plusieurs années dans le couvent des franciscains à Paris, et qu'il y eut beaucoup à souffrir de l'ignorance intolérante de ses fanatiques confrères (3). Le frère Roger se fit d'abord connaître en 1259, selon Cave et Oudin, par un sermon qu'il prononça à Oxford devant Henri III. Il y censura le roi de ce qu'il déférait trop aux avis de Pierre, évêque de Winchester, et de ce qu'il donnait les premiers emplois du royaume à des étrangers.

Un goût prononcé pour les sciences physiques le porta ensuite à s'appliquer avec ardeur à l'étude des phénomènes de la nature. Pénétré de la nécessité d'allier les sciences avec les lettres, il apprit à fond (chose rare à cette époque) les lan-

(1) Si haberem potestatem super libros Aristotelis, ego facerem omnes cremari, quia non est nisi temporis amissio studere in illis, et causa erroris, et multiplicatio ignorantiæ. (R. Bacon, *Opus majus*.)

(2) Parisios Angli proficisci solebant, tanquam ad mercaturam bonarum artium. (*Hist. et antiq. Acad. Oxon.*, p. 136.)

(3) Wadding, *Annal. Frat. Minor.*; Lugdun., 1628, t. II, p. 449.

gues latine, grecque, hébraïque, arabe, afin de pouvoir lire les anciens dans le texte original. A l'exemple de Platon, il regardait les mathématiques comme la clef de voûte des autres sciences (*prima erit inter scientias, et præcedens alias, et disponens nos ad eas*), Opus maj., part. IV, p. 61. Il rechercha avec beaucoup de soin les ouvrages de l'antiquité, et n'épargnait rien pour se procurer les livres les plus précieux et les plus utiles. Arrivé à l'âge où l'homme qui réfléchit s'adresse les questions les plus graves de la vie, il substitua un des premiers l'autorité d'Aristote à l'autorité de l'expérience. Il s'entoura d'un grand nombre de jeunes gens qu'il se fit un devoir d'instruire, et qui, à leur tour, l'aidèrent dans ses recherches expérimentales. Il ne recula devant aucun sacrifice; et il raconte lui-même, dans son *Opus majus*, que dans l'espace de vingt ans il dépensa, en expériences, plus de 2,000 livres de France (*duo millia librarum Parisiensium*), somme énorme pour ce temps. Pourvu d'une sagacité extraordinaire, d'un esprit d'observation inconnu au moyen âge, et surtout d'une persévérance à toute épreuve, le *Docteur admirable* devait arriver à des découvertes jusqu'alors inouïes en astronomie, en physique, en chimie, en médecine, etc. Ce fut à Paris, dans le couvent des cordeliers, que Roger Bacon commença à se livrer à l'étude des sciences. Le premier il s'aperçut de l'erreur du calendrier Julien relativement à l'année solaire, et proposa en 1264, à Clément IV, de le rectifier (1). Il ne fut point écouté. Hélas! il avait parlé trois siècles trop tôt. Le premier, il étudia l'action des lentilles et des verres convexes; il inventa les lunettes à l'usage des presbytes (2). Il donna le premier la théorie et la pratique des télescopes. « Nous pouvons, dit-il, tailler des verres et les arranger de telle manière par rapport à notre œil et aux objets, que la réfraction et la réflexion des rayons se feront dans le sens que l'on voudra. Il devient aussi possible de lire à une distance incroyable les lettres les plus petites, de compter les grains de sable et de poussière, à cause de la grandeur de l'angle sous lequel nous apercevons ces objets (3). » En parlant des tables astronomiques qu'il avait le projet de dresser, Roger Bacon dit : « Mais ce qui est surtout nécessaire, ce serait d'avoir des gens qui entendissent bien l'optique, et qui fussent à même de construire des instruments que cette science demande, parce que les instruments de l'astronomie n'agissent que par la vue, selon les lois de l'optique (1). » Dans un autre endroit il se plaint de ce que la vérité importune tout esprit ignorant.

Ce fut surtout par ses observations astronomiques et astrologiques que Roger Bacon s'attira l'accusation de magie et la haine fanatique de ses contemporains. L'ignorance et l'envie de ses confrères lui suscitaient toutes sortes d'embarras. Les supérieurs de l'ordre auquel il appartenait avaient fait un règlement par lequel il lui était expressément défendu de communiquer ses écrits à qui que ce fût, sous peine de les perdre, et d'être lui-même mis au pain et à l'eau (2). C'est pourquoi il n'osa d'abord répondre à la lettre que lui écrivit Clément IV avant d'être pape, et dans laquelle il fit, par l'intermédiaire de Raymond, de Loudun, demander au frère Roger un exposé détaillé de ses merveilleuses inventions. Mais l'ancien secrétaire de saint Louis (*Voy.* CLÉMENT IV) étant devenu chef de l'Église peu de temps après (en 1265), il réitéra sa demande. Ce fut alors que le frère Roger lui envoya son *Opus majus*, ainsi que divers autres traités, par Jean de Paris, son disciple chéri; il lui envoya aussi quelques instruments de mathématiques qu'il avait construits, et s'offrit d'aller lui-même à Rome pour donner verbalement toutes les explications nécessaires. Cette infraction aux règlements des supérieurs de son ordre devait bientôt lui devenir fatale (3). Pendant la vie de Clément IV, qui, loin de désapprouver, cherchait plutôt à encourager les travaux de Roger Bacon, les cordeliers, envieux et ignorants, n'osaient pas attenter publiquement à la liberté de leur confrère : ils se bornèrent à le tracasser de mille manières, à le déranger de ses études, et à lui rendre la vie insupportable.

Dix ans après, en 1278, sous le pontificat de Nicolas III, Jérôme d'Esculo, général des franciscains, vint à Paris en qualité de légat du saint-siége. Les cordeliers profitèrent aussitôt de cette

(1) *Hist. et antiq. Oxon.*, p. 138. — *Nic. Copernic*, in Prœmio, *Op.* de Revolutionibus orbium cœlestium.

(2) *Opus majus*, p. 352 : Si vero homo aspiciat literas et alias res minutas per medium crystalli, vel vitri, vel alterius perspicui suppositi literis, et sit portio minor sphæræ cujus convexitas sit versus oculum, et oculus sit in aëre, longe melius videbit literas, et apparebunt ei majores. — Et ideo hoc instrumentum est utile senibus et habentibus oculos debiles. Nam literam quantumque parvam possunt videre in sufficienti magnitudine.

(3) *Opus majus*, p. 357 : Nam possumus sic figurare perspicua et taliter ea ordinare respectu nostri visus et rerum, quod frangentur radii et flectentur quocunque voluerimus, ut sub quocunque angulo voluerimus rem prope vel longe, et sic ex incredibili distantia legeremus literas minutissimas, et pulveres et arenas numeraremus, propter magnitudinem anguli sub quo videremus maximaque corpora de prope vix viderimus propter parvitatem anguli, sub quo videremus.

(1) ..... Tabulæ astronomicæ, in quibus semel essent omnes motus cœlorum certificati a principio mundi usque ad finem; — et tum omni die possemus considerare in cœlo causas omnium quæ in terra renoventur, et consimilem dispositionem cœli quærere in præterito, et invenire consimiles affectus, et sic de futuro et omnia cognoscerentur. (*Opus Tertium ad Clementem*, ms. Cot., fol. 6.)

(2) Sub præcepto et pœna amissionis libri, et jejunio in pane et aqua pluribus diebus, prohibuerunt eum a communicando scriptum aliquod a se factum cum aliis quibuscumque. (*Opus majus*, ms. Cot., fol. 2.)

(3) La réponse que le pape fit à la lettre du frère Bacon peut donner une idée de l'autocratie absolue des moines dans leurs couvents. Le pontife souverain recommande *dilecto filio Rogerio, dicto Baccon*, de lui faire connaître le résultat de ses recherches aussi secrètement qu'il le pourrait : *hoc quanto secretius poteris, facias*, (Wadding, *Annal. Fratr. Min.*, t. II, p. 294.)

occasion pour dénoncer leur confrère comme magicien astrologue, et comme ayant fait un pacte avec le diable. Un des principaux articles qui motivèrent son accusation et sa condamnation avait été fondé sur un passage de l'*Opus tertium ad Clementem*, et que Clément IV avait cependant trouvé lui-même fort innocent. Il y est dit qu'en consultant chaque jour les Tables astronomiques, par rapport à l'état actuel des choses, on n'aurait qu'à chercher dans les temps passés le même arrangement des corps célestes, pour arriver à prédire les événements de l'avenir. Il ajoute qu'il avait souvent travaillé à dresser ces tables, mais que l'ignorance de ceux auxquels il avait affaire ne lui avait pas permis de les achever (*non potui consumare, propter stultitiam eorum cum quibus habui facere*). A l'accusation de magie, il répliqua par sa lettre *De nullitate magiæ*. Quant aux expériences physiques, que l'esprit de l'époque regardait comme l'œuvre du diable, il répondit : « Parce que les choses sont au-dessus de votre intelligence, vous les appelez œuvre du démon. Les théologiens et les canonistes, dans leur ignorance, les abhorrent comme des productions de la magie, et les regardent comme indignes d'un chrétien. »

Aucune de ces raisons ne prévalut contre le fanatisme. La science perdit son procès; l'ignorance triompha. Les ouvrages de Roger Bacon furent condamnés comme renfermant « des nouveautés dangereuses et suspectes (*novitates suspectas*), » et l'auteur lui-même expia son génie par une longue détention (1). Le général des franciscains fit confirmer cette condamnation par la cour de Rome. G. Twine raconte qu'on enchaîna les livres de Roger Bacon aux tablettes de la bibliothèque des cordeliers d'Oxford, où ils furent entièrement rongés par les vers. Jérôme d'Esculo fut plus tard élu pape sous le nom de Nicolas IV. Ce fut donc en vain que Bacon en appela au saint-siége : au lieu d'être relâché de sa prison, il ne fut resserré que plus étroitement. On rapporte que, pour fléchir le pape, il lui avait adressé, comme preuve de l'innocence et de l'utilité de ses travaux, un livre intitulé *De Prolongatione Vitæ*, qui se conserve en manuscrit à la Bibliothèque nationale de Paris. Enfin, lorsque, usé par une vie si agitée et si bien remplie, le pauvre frère Roger ne parut plus redoutable, on le mit en liberté. Accablé d'infirmités, il se traîna jusqu'en Angleterre, et vint mourir à Oxford, une année après sa mise en liberté. Il faut que ce grand génie, qui aimait tant la science, ait été bien malheureux, pour qu'il ait pu sur son lit de mort, laisser échapper cette plainte amère : « Je me repens de m'être donné tant de peine dans l'intérêt de la science. »

(1) *Per multos annos vinculis detentus*, Antiq. Univ. Oxon., p. 138. — Bacon ne fut mis en liberté qu'en 1293 (un an avant sa mort) : en supposant qu'il ait été condamné en 1278 (année où Jérôme d'Escule vint à Paris), ce génie immortel aura langui pendant quinze ans en prison.

Voilà ce qu'il en coûte à vouloir éclairer les hommes. Ol. Borrichius (*de Ortu, de Progressu Chem.*) dit avoir vu à Oxford (au dix-huitième siècle) la maison de Roger Bacon, appelée *the house of friar Bacon*. Son corps fut enterré dans l'église des franciscains, où l'on montrait longtemps la cellule où le frère Roger travaillait en repos.

Ouvrages de Roger Bacon. La critique a beaucoup à faire dans l'appréciation exacte des livres attribués à Roger Bacon. Le même ouvrage porte souvent deux ou trois titres différents. Il en est résulté qu'on a singulièrement grossi la liste de ces livres, que P. Borel porte au moins à vingt-huit.

Parmi les ouvrages de Roger Bacon qui nous sont parvenus, on doit placer au premier rang son *Opus majus* présenté à Clément IV (*ad Clementem quartum*), publié en 1733 par le docteur J. Jebb, à Londres, vol. in-fol. Cet ouvrage, qui traite de presque toutes les sciences, y compris la linguistique, renferme des parties qui ont été publiées comme des traités particuliers. Les chapitres les plus intéressants et les plus détaillés sont relatifs aux divers phénomènes de la lumière. L'*Opus minus* et l'*Opus tertium* reproduisent, sous une forme plus abrégée, les doctrines et les observations contenues dans l'*Opus majus*. Roger Bacon doit être réellement considéré comme l'un des fondateurs de l'optique. Il donne très-bien la théorie des miroirs ardents, et nous apprend qu'il en fabriquait lui-même de très-bons en acier (*de chalybe bono*) pour dix livres, monnaie de Paris. Il explique le point focal où les rayons se réunissent : « il faut croire, ajoute-t-il, que l'Antichrist se servait de ce moyen pour brûler les cités, les camps et les armées (1). » En parlant de la réfraction que les rayons de la lumière éprouvent dans l'air, il explique pourquoi nous voyons un astre différemment à l'horizon qu'au zénith. « Si on observe, dit-il, aux environs des équinoxes, à l'aide d'instruments d'observations célestes (*per instrumenta quibus experimur ea quæ sunt in cœlestibus*), le point d'une étoile à son lever, et qu'on observe ensuite le point de la même étoile dans la ligne méridienne, on trouvera que cette étoile est plus éloignée sensiblement du pôle boréal du monde quand elle est au méridien que quand elle est à son lever (*distare sensibiliter inveniet eam in loco meridiei plus a polo mundi septentrionali, quam quando fuit in ortu*). L'œil voit donc de manières différentes dans des temps différents. Quand l'étoile est dans la ligne méridienne, c'est-à-dire au zénith ou au-dessus de la tête de l'observateur, les rayons arrivent dans l'œil perpendiculairement; et alors, n'étant pas réfractés, l'œil

(1) Omnes radii qui cadunt in totam superficiem speculi concurrunt in punctum unum,... quia cadunt ad angulos æquales, et ideo reflectuntur ad punctum unum in axe... Et credendum est quod Antichristus his utetur, ut civitates. et castra et exercitus comparat. (*Op. maj.*, p. 69.)

voit l'étoile, en ligne droite, dans son point véritable. Quand les rayons nous arrivent, au contraire, sous des angles obliques, au lever de l'astre, ils se réfractent : la vision s'opère par des lignes brisées, et l'œil se trompe sur le point véritale qu'occupe l'astre (*radii franguntur, et ideo visus tunc videt per lineas fractas, et erat in loco stellæ*). Et j'ai vu cela avec des instruments, et c'est une chose certaine (*ego consideravi in instrumentis hoc idem, et certum est*) (1). » — On voit par ce passage que Roger Bacon avait entrevu de grandes découvertes, qui ne devaient être plus nettement formulées que plus de trois siècles après.

Il explique le premier la formation de l'arc-en-ciel par l'action des rayons réfléchis et réfractés dans un milieu diaphane (gouttelettes de pluie), différent de celui de l'air. Il ajoute plus loin que c'est le même genre de phénomène coloré qui se produit, quand, tenant la bouche pleine d'eau, on lance cette eau sous forme de pluie fine dans l'air, contre le soleil (2). Il appela le premier l'attention des physiciens sur la décomposition de la lumière et le spectre coloré. « Quand un homme, dit-il, dans un beau jour d'été, au moment où il s'éveille, tourne ses regards subitement vers une ouverture par où pénètre un rayon du soleil, il aperçoit des couleurs. » Puis il indique d'autres expériences qui reproduisent le même phénomène (3).

Albumasar avait déjà observé que le phénomène de la marée dépend de la lune : *fluxus et refluxus currunt sicut luna variatur in partibus cœli*. Mais Bacon, admettant cette explication, attribue le phénomène plus particulièrement à l'attraction que la lune exerce sur l'élément liquide (4).

Dans le chapitre intitulé *du Mouvement de la balance*, on trouve, entre autres détails astronomiques fort remarquables, l'indication de la précession des équinoxes, et la réforme du calendrier, que nous avons mentionnée plus haut. Voici un des passages les plus saillants : « L'année Julienne, de trois cent soixante-cinq jours et un quart entier (*quarta diei integra*), ne donne pas la quantité réelle de l'année (*non pervenit ad veram anni quantitatem*). Il est prouvé par tous les computistes anciens et nouveaux, mais surtout par les voies de l'astronomie (*per vias astronomiæ*), que la quantité de l'année solaire n'est pas si grande, mais qu'elle est plutôt moindre (*quod quantitas anni solaris non est tanta, immo minor*); et cette différence est évaluée à environ la cent trentième partie d'un jour. C'est pourquoi, en comptant tous les cent trente ans un jour de plus, on corrigerait l'erreur du calendrier. Il y a ensuite une erreur plus grande, relativement à la fixation des équinoxes et des solstices; mais cette erreur ne vient pas seulement de la quantité de l'année, mais encore d'autres défauts graves. Ainsi, on a placé les équinoxes et les solstices à des jours fixes, comme s'ils devaient y rester éternellement (1). »

Attentif à tous les phénomènes naturels, R. Bacon fut le fondateur de la vraie méthode expérimentale, dont il préconise sans cesse les avantages. « Comme le commun des étudiants ignore, dit-il, entièrement la science expérimentale (*scientia experimentalis a vulgo studentium est penitus ignorata*), je ne puis pas leur persuader son utilité, à moins qu'on en montre les avantages. Ce n'est que par la méthode expérimentale qu'on arrivera à connaître tout à fait la nature, l'industrie et l'art, et que l'on parviendra à comprendre la vanité des enchantements, de la magie, etc. (2). »

Dans son traité *sur la Perspective* (3), Bacon traite des points les plus abstrus de l'optique. Avant lui, les médecins paraissent avoir ignoré un des faits les plus curieux de l'anatomie, l'entre-croisement du nerf optique, dont il donne même la raison (4). — Plus loin, il explique la scintillation des étoiles par la densité du milieu vaporeux (*propter densitatem medii vaporosi*); et comme les vapeurs sont plus épaisses à l'horizon, les étoiles scintillent plus au lever et au coucher qu'au zénith (5). — Il démontre aussi géométriquement que l'angle d'incidence des rayons est égal à l'angle de réflexion, et donne parfaitement la théorie des verres convexes, des verres concaves et des verres plans, les effets de la réfraction, la construction des miroirs, des lunettes, etc. (6).

Après l'*Opus Majus*, un des ouvrages les plus remarquables et en même temps les plus authentiques de Roger Bacon, c'est l'*Épître sur les œuvres secrètes de l'art et de la nature, ainsi que sur la nullité de la magie* (Epistola fratris Rog. Baconis, de secreti operibus artis et naturæ et nullitate magiæ; opera Joh. Dec. Londinensis, e pluribus exemplaribus castigata; Hambourg; 1618, 12... (80 pages); Manget., *Bibl. chim.*, t. I, 616.

(1) *Opus majus*, p. 79.

(2) *Opus majus*, p. 29 : Iris generatur per reflectiones multiplices. Non possunt enim radii congregari, nisi per fractionem et reflectionem. Et p. 440 : Similiter si quis tenens aquam in ore, et fortiter spargat aquam in radiis, et stet a latere radiorum.

(3) *Opus majus*, p. 440 : Atque si homo in æstate, quando surgit a somno, et habet oculos nondum bene apertos, subito aspiciat ad foramen per quod intrat radius solis, videbit colores; et similiter si claudat oculum, contingit idem sub umbra superciliorum, et iterum idem accidit per vas vitreum plenum aqua in radiis solis; et sic per infinitos modos tam naturales quam artificiales contingit colores hujusmodi apparere, sicut diligens experimentator novit reperire.

(4) *Opus majus*, p. 85 : Radii lunæ attrahunt vapores ad aerem.

(1) *Opus majus*, p. 270.

(2) *Ibid.*, p. 447-448.

(3) Rog. Bacconis Angli *Perspectiva*, opera et studio Joh. Combach; Francfort, 1614, in-4°.

(4) *Perspectiva*, p. 18 : Et nervus qui venit a dextra parte vadit ad sinistrum oculum, et qui a sinistro vadit ad dextrum, ut recta sit extensio nervorum ab origine sua ad oculos.

(5) *Perspect.*, p. 125.

(6) *Ibid.*, p. 123, 128, 151, 159, 167 et suiv.

Les éditions antérieures sont : Paris, 1542, in-4° ; Bâle, 1393, in-8° ; Hambourg, 1598 et 1608, in-8°). Les propositions qui s'y trouvent devaient paraître bien étranges à l'époque où elles furent émises. L'auteur est en opposition flagrante avec l'esprit général de son temps : c'est un anachronisme vivant. « Le monde, dit-il, est rempli de prestidigitateurs qui trompent le public en lui faisant croire ce qui n'est pas. Les ventriloques (*vocum varietatem in ventre fingentes*) imitent des sons de voix éloignées, et font semblant de converser avec les esprits. D'autres, par l'adresse de certains tours de mains, étonnent les badauds. Malheureusement l'homme est toujours disposé à croire ce qui semble surnaturel ; et il ne se donne pas la peine de scruter et d'interroger la nature à l'aide de la raison. » — Roger Bacon a passé jusqu'ici pour le premier auteur qui ait fait mention de la poudre à canon. J'ai fait voir ailleurs que Marcus Græcus l'avait depuis décrite en termes plus explicites que ne le sont les passages suivants de Roger Bacon : « Nous pouvons, avec le salpêtre et d'autres substances, composer artificiellement un feu susceptible d'être lancé à toute distance. On peut aussi parfaitement imiter la lumière de l'éclair et le bruit du tonnerre. Il suffit d'employer une très-petite quantité de cette matière pour produire beaucoup de lumière, accompagnée d'un horrible fracas : ce moyen permet de détruire une ville ou une armée. Pour produire les phénomènes de l'éclair et du tonnerre, il faut prendre du salpêtre, du soufre, et *Luru vapo vir can utriet.* » Le troisième ingrédient, que Bacon ne nomme pas, est évidemment le charbon. Aussi quelques savants ont-ils cru lire dans ces mots cabalistiques l'anagramme exprimant une proportion de charbon pulvérisé.

L'auteur a dit à peu près la même chose dans son *Opus majus*, et rappelle à cet égard l'expérience du salpêtre qui brise avec bruit un morceau de parchemin (pétard) dans lequel on l'enveloppe. « Cette expérience, ajoute-t-il, est connue, comme un jeu d'enfant, dans beaucoup de pays. » Ainsi, les effets de la combustion du salpêtre et de la poudre étaient généralement connus dès le treizième siècle. Dans ce même Traité des œuvres secrets de l'art, Roger Bacon dit des choses si étonnantes concernant la physique et la mécanique, que l'on serait presque porté à croire qu'il connaissait la machine à vapeur et le ballon aérostatique. « On pourrait construire, dit-il, des machines propres à faire marcher les plus grands navires plus rapidement que ne le ferait toute une garnison de rameurs : on n'aurait besoin que d'un pilote pour les diriger. On pourrait aussi faire marcher les voitures avec une vitesse incroyable, sans le secours d'aucun animal. Enfin, il ne serait pas impossible de faire des instruments qui, au moyen d'un appareil à ailes, permettrait de voler dans l'air, à la manière des oiseaux. »

Libellus de alchimia, cui titulus : Speculum alchemiæ ; Norimberg, 1614, 4 ; *Theat. chim.*, t. V ; Mauget., *Bibl. chim.*, t. II. Ce petit traité a été traduit en français par Jacques-Girard de Tournus, sous le titre de *Miroir d'Alquimie ;* Lyon, 1557, in-12 ; Paris, 1612, 1627). On y trouve plus de théories que de faits d'observation. A l'exemple de presque tous les alchimistes, l'auteur regarde le soufre et le mercure comme les éléments des métaux. « La nature cherche, dit-il, sans cesse à atteindre la perfection de l'or. Mais, contrariée dans sa tendance et sujette à une foule d'accidents, elle engendre des métaux moins parfaits, suivant le degré de pureté de soufre et de mercure. — Les éléments peuvent être retirés, soit des plantes, soit des substances animales, soit des minéraux. Mais ce n'est pas tout ; il faut ensuite les combiner dans une juste proportion (*secundum debitam proportionem*) que l'esprit humain ignore. Il faut donc avant tout découvrir une matière dans laquelle le mercure soit déjà uni à la quantité nécessaire de soufre. Il faut imiter la nature, qui procède toujours par des voies simples. Les métaux s'engendrent dans les mines. Il s'agit de commencer par construire un fourneau qui ressemble à une mine, non pas par sa grandeur, mais par une disposition particulière qui ne permette pas aux matières volatiles de s'échapper, et qui concentre la chaleur d'une manière continue. Le vaisseau dont l'opérateur se sert doit être de verre, ou d'une substance terreuse ayant la résistance du verre ; le col doit être étroit, et son orifice exactement fermé avec un couvercle et du bitume. De même que dans les mines le soufre et le mercure sont préservés du contact immédiat du feu par des matières terreuses intermédiaires, de même aussi il faut avoir soin que le feu ne touche pas immédiatement le vaisseau : il convient, pour cela, de l'entourer d'une enveloppe solide qui puisse distribuer partout une chaleur égale. »

R. Bacon admettait un élixir rouge pour jaunir les métaux, et un autre pour les blanchir, c'est-à-dire pour les transformer en or ou en argent, selon les idées des alchimistes. Faut-il entendre par ce qu'il appelle *feu* le gaz d'éclairage, produit de la distillation d'une matière organique quelconque ? « Les sophistes m'objecteront sans doute, dit Bacon, qu'il est de la nature du feu de monter au ciel, et qu'il est impossible d'emprisonner la flamme dans aucun vase. Mais je ne vous demande pas de me croire, à moins que vous n'en ayez vous-même fait l'expérience (*non credas mihi, nisi experiaris*). L'air est l'aliment du feu (*aër est cibus ignis*). » C'est là ce qu'avaient déjà dit les anciens. Mais Bacon fait observer qu'il y a un autre air qui éteint la lumière. « Cet air tient, ajoute-t-il, de la nature de l'eau, laquelle est contraire au feu. » C'est sans doute l'acide carbonique ou l'azote dont Bacon a voulu parler. — Bacon ne nie pas la pré-

paration artificielle des métaux. « Il est, dit-il, impossible de créer des arbres, parce que les végétaux se composent d'éléments trop hétérogènes; il n'en est pas de même des métaux, qui tous sont de nature homogène. Mais la première condition pour faire des métaux, c'est de les réduire préalablement en leurs éléments. » — Il conseille ensuite de ne pas prendre des colorations accidentelles pour de véritables transformations. « C'est ainsi qu'il est facile de blanchir le cuivre, en tenant une lame de ce métal au-dessus du sel commun chauffé fortement; mais de ce cuivre blanchi à l'argent, la distance est grande. »

Speculum Secretorum. Le Miroir des Secrets est un abrégé d'alchimie qui, selon l'intention de l'auteur, est destiné à ceux qui n'ont pas les moyens de se procurer beaucoup de livres. C'est dans ce traité qu'on trouve les idées les plus nettes qui aient été émises sur la fameuse théorie de la transformation des métaux. Voici comment raisonne Bacon, avec cette justesse d'esprit qui le caractérise si éminemment : « Vouloir transformer une espèce dans une autre, faire de l'argent avec du plomb, ou de l'or avec du cuivre, c'est aussi absurde que de prétendre créer quelque chose de rien. Jamais les vrais alchimistes n'ont eu cette prétention. Non. Il s'agit de retirer d'abord, par le moyen de l'art, d'un minerai terreux et brut, un corps métallique brillant, comme le plomb, l'étain, le cuivre, etc. Mais ce n'est là qu'un premier degré de perfection, auquel le travail du chimiste ne doit pas encore s'arrêter; car il faut maintenant chercher quelques moyens de ramener les autres métaux, qui existent toujours attirés au sein de la terre, au plus parfait de tous, l'or, qui se rencontre toujours dans la nature avec l'aspect qui le caractérise. L'or est parfait, parce que la nature en a achevé le travail. Il faut donc imiter la nature; mais ici se présente un grave inconvénient : la nature ne compte pas les siècles qu'elle met à achever son travail, tandis qu'une heure peut être le terme de la vie d'un homme. Il est donc important de trouver un moyen qui permette de faire en peu de temps ce que la nature fait dans un intervalle beaucoup plus long. Ce moyen, c'est ce que les alchimistes appellent indifféremment élixir, pierre philosophale, etc. » L'alchimie, ainsi envisagée, trouve même encore aujourd'hui beaucoup de partisans.

La plupart des traités chimiques de Roger Bacon se trouvent réunis en un seul volume, imprimé en 1620. Il contient en partie les écrits suivants : 1° *Breve breviarum de dono Dei*. « Le soufre, le mercure et l'arsenic sont, dit l'auteur, les principaux esprits qui entrent dans la composition des métaux. Le soufre est le principe actif, et le mercure le principe passif; l'arsenic est l'intermédiaire qui dispose à leur combinaison. L'arsenic blanc (acide arsénieux) se prépare en sublimant l'orpiment avec de la limaille de fer. Il est blanc et transparent comme le cristal (*ut cristallus lucidum*). » R. Bacon ne dit rien des propriétés vénéneuses de ce corps. A propos de salpêtre, il signale la propriété de fuser sur les charbons incandescents. Il le purifie en le dissolvant dans l'eau, et en évaporant la liqueur filtrée. Le n° 1153 (fonds de Saint-Germain) des manuscrits de la Bibliothèque nationale renferme un traité de Roger Bacon, *De Naturis metallorum in ratione alchimica et artificiali transmutatione*. Ce traité n'est autre chose que le *Breve Breviarum de dono Dei*, moins quelques variantes de peu d'importance. — 2° *Verbum abbreviatum de Leone viridi*. Ce petit écrit, de fort peu d'importance, traite de la distillation de quelques acétates métalliques, et des vertus prétendues surnaturelles d'un liquide rouge provenant de la décomposition du vinaigre. Il termine par la description du meilleur mode de projection. On rapporte que c'est par le traité *Du lion vert* que R. Bacon se concilia les bonnes grâces de Raymond Granfred, général de l'ordre des Franciscains, qui le fit délivrer de sa prison. — 3° *Secretum secretarum naturæ, de laude lapidis philosophorum*. Malgré son titre prétentieux, cet écrit ne renferme rien qui mérite d'être signalé. — 4° *Tractatus trium verborum*. Le traité *des trois verbes* se compose de trois épîtres adressées à son disciple Jean de Paris. Dans la première, l'auteur fait une remarque qui devait plus tard attirer l'attention de tous les chimistes : il dit qu'en soumettant différentes substances (organiques) à la distillation, on obtient dans le récipient, non-seulement de l'eau, mais encore de l'air, et que l'air peut être distillé comme l'eau. « A ces deux éléments il faut, dit-il, encore ajouter le feu. » Ainsi l'eau, l'air et le feu passent dans le récipient, tandis que la terre reste au fond de la cornue. — 5° *Alchimia major*. L'auteur rappelle, dans ce livre, que l'air est l'aliment du feu; et il s'appuie sur l'expérience suivante : « Lorsqu'on allume une lampe d'huile et qu'on l'emprisonne sous un vase, on voit qu'elle ne tarde pas à s'éteindre; c'est qu'elle manque d'air. » La plupart des idées contenues dans ce livre sont reproduites ailleurs. Quant aux traités intitulés *Medulla alchimiæ*, *de Arte chemica*, *Breviarum chemiæ*, ils sont à peu près identiques avec l'*Alchimia major*. Le livre *de Potestate artis et naturæ*, qui se trouve imprimé dans *Artis auriferæ quam chemiam vocant*, est le même que l'*Epistola de secretis operibus et de nullitate magiæ*. La seule différence est dans le titre (1). Il n'est pas certain que les ouvrages signalés par Balæus et Pitsæus, et attribués à R. Bacon, soient tous authentiques. — Le manuscrit n° 6514 de la Bibliothèque nationale contient un fragment du *Breve breviarum de dono Dei*, que nous avons cité. Un autre manuscrit renferme un traité de

(1) Il a été traduit en français par Jacques-Girard de Tournus, sous le titre de *l'Admirable pouvoir et puissance de l'art, de la nature*, etc.; Lyon, 1557, in-8° (très-rare); Paris, 1629, in-8°.

R. Bacon, *de Prolongatione Vitæ*, qui, si je ne me trompe, n'est pas indiqué dans les catalogues de la Bibliothèque nationale. Les autres ouvrages de Roger Bacon, qui n'ont pas un rapport direct avec la chimie, sont également très-nombreux; ils existent en partie imprimés, en partie encore en manuscrits. F. H.

Pitseus, *De illustribus Angliæ scriptoribus*. — Wadding, *Annales Minorum*. — Du Boulay, *Hist. univ.*; Paris, t. II. — Wood, *Hist. et Antiquit. univ.*; Oxon. — Oudin, *Comment. de script. eccles.*, t. III. — Leland, *Comment. de script. Britann.* — Tanner, *Bibliotheca Britannica-Hibernica*. — *Biographia Britannica*. — *Histoire littéraire de la France* (t. XX, p. 227-252), excellent article de M. V. Le Clerc. — *Penny Encyclopædia*. — V. Cousin, *Journal des Savants*, 1848. — F. Hoefer, *Histoire de la Chimie*, t. I.

* BACON (*Anna*), femme savante anglaise, née vers l'an 1528, seconde fille d'Antoine Cook, précepteur d'Édouard IV. Elle épousa en secondes noces le garde des sceaux Nicolas Bacon, dont elle eut deux fils, Antoine et François, le célèbre philosophe. — Anna Bacon prit une grande part à l'éducation de ses deux enfants. On a d'elle: *Apology for the church of England*, trad. du latin de Jewel en anglais; Londres, 1564; — une traduction de vingt-cinq sermons de Bernard Ochin.

Adelung, Supplément à Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*. — *Biographia Britannica*.

* BACON (*Nicolas*, sir), jurisconsulte anglais, né en 1510, mort en 1579. Il fut l'objet de la faveur de Henri VIII et devint garde des sceaux et membre du conseil privé sous Élisabeth. Cette reine étant venue visiter un jour Nicolas Bacon dans une modeste maison qu'il possédait à Redgrave, lui dit en riant: « C'est là une bien petite demeure pour un homme comme vous. » — « C'est la faute de Votre Majesté, qui m'a fait trop grand pour ma maison, répondit le chancelier. » En 1568 et 1571, il présida les commissions chargées de l'examen des plaintes réciproques de Marie d'Écosse et de ses sujets: il laissa manuscrits des *traités* sur la politique et la législation, et un *commentaire* sur les petits Prophètes. — Nicolas Bacon est le père du suivant.

Biographia Britannica.

BACON (*François*, baron de Vérulam, vicomte de Saint-Alban), célèbre philosophe anglais, né à Londres le 22 janvier 1560, mort le 9 avril 1626. — Bacon est un de ces grands hommes dont on parle beaucoup plus qu'on ne les connaît. Il était fils de sir Nicolas Bacon, garde des sceaux sous Élisabeth, et tenait à la vieille famille des Suffolk. Son père s'était toujours montré un rigide observateur des lois; sa mère joignait à une piété vive des connaissances singulières dans une femme: elle avait traduit de l'italien en anglais des ouvrages d'ascétisme, et s'était même mêlée aux controverses théologiques. L'intelligence du jeune Bacon avait grandi de bonne heure sous cette double influence d'une mère religieuse et d'un père instruit. La cour, à laquelle on l'avait présenté tout enfant, répétait les saillies naïvement spirituelles, et Élisabeth l'appelait, en souriant, son *petit garde des sceaux*. — On conçoit, sans peine, que sir Nicolas ne négligea rien pour l'éducation d'un fils qui donnait de si belles espérances. Il l'envoya, âgé à peine de treize ans, à l'université de Cambridge (1574); puis, ses études terminées, il le confia à sir Amyas Pawlet, ambassadeur d'Angleterre à la cour de Rome. C'est ainsi que le jeune Bacon se trouva en rapport direct avec les hommes actifs et intelligents qui travaillèrent par toute l'Europe, et notamment à Paris, à opérer une révolution dans les sciences. Déjà son parti était pris; ce n'était plus une singularité, à la fin du seizième siècle, que de se prononcer, dès la première jeunesse, contre la scolastique; et le futur réformateur était encore sur les bancs de l'école lorsqu'il écrivait un opuscule contre cette physique de définitions et d'abstractions qui n'est guère qu'une logique fort illogiquement appliquée. En arrivant à Paris, où il resta trois ans (1577-1580), il dut bientôt se créer des relations dans ce cercle d'élite qui, dix ans auparavant, avait applaudi Ramus, et devait, dix ans plus tard, applaudir Jordano Bruno (1). Néanmoins il est difficile de savoir à quel résultat précis aboutit le commerce intellectuel de Bacon avec la France savante. Poussé par son ambition et par le vœu de sa famille, le jeune philosophe se consacra d'abord aux affaires. Il s'acquitta avec bonheur des missions délicates que l'ambassadeur lui avait confiées pour la reine, et parut s'occuper de l'état des sciences beaucoup moins que de l'état de l'Europe, sur lequel il fit un petit traité.

Cependant son père venait de mourir, et, avec un beau rang à soutenir, lui laissait peu de fortune. L'ex-attaché d'ambassade se livra avec ardeur à l'étude du droit, pour trouver dans le barreau un chemin à la fortune et aux honneurs; mais il ne devait y arriver qu'à travers mille obstacles. Élisabeth, qui n'aimait les supériorités d'aucun genre, se sentait peu de sympathie pour Bacon, qu'elle traitait, comme Louis XIV devait traiter Fénelon, d'esprit chimérique. Aussi ce fut en vain que, mécontent de son titre peu lucratif de *conseiller de la reine*, il demanda la place de solliciteur général; et, sans la générosité du comte d'Essex, qui lui fit don d'un domaine, il se serait trouvé sans moyens d'existence. — Cependant le philosophe devait trouver le peuple moins ingrat que la cour. Il fut choisi en 1595 pour représenter le comté de Middlesex à la chambre des communes. Malheureusement il ne fit pas de son mandat un usage fort honorable. Il se rangea dans les rangs honteux de cette demi-opposition qu'on rencontre dans plus d'un pays, et qui, inclinant tantôt vers les vœux populaires, tantôt vers les ambitions ministérielles,

(1) On peut se convaincre, par la lecture des ouvrages de Bacon, qu'il avait beaucoup lu Montaigne: il l'imite plus d'une fois dans ses *Essais de morale*.

fait acheter chèrement par le pouvoir les bills d'indemnité dont il a besoin. Néanmoins les complaisances du nouveau député pour les ministres ne lui procurèrent d'abord qu'un médiocre profit. En vain s'abaissa-t-il jusqu'à flatter la vanité féminine d'Élisabeth par les éloges les plus emphatiques ; en vain, lorsqu'on accusa d'Essex, son bienfaiteur, de haute trahison, plaida-t-il contre celui à qui il avait juré une reconnaissance éternelle ; en vain publia-t-il même à cette occasion un opuscule intitulé *Déclaration des trahisons de Robert, comte d'Essex;* la reine trouva que cette *déclaration* ne tournait pas suffisamment au pamphlet : « Il est aisé de voir, « dit-elle aigrement à l'auteur, que vous n'avez « pas oublié votre ancienne affection. » Fléchi par l'opinion qui pardonne rarement les ingratitudes, suspect au parti triomphant qui ne voulut pas payer la sienne, Bacon n'obtint aucune place ; et il tomba dans un tel degré de pauvreté, qu'il fut deux fois arrêté pour dettes.

Sur ces entrefaites, Jacques Ier montait sur le trône. L'héritier d'une couronne opère toujours une petite réaction contre le gouvernement qu'il remplace : le disgracié d'Élisabeth devint le favori de son successeur. Ce qui augmenta encore l'influence dont il jouissait, ce fut l'habileté qu'il déploya dans une circonstance fort délicate. Le parlement l'avait chargé de porter au pied du trône des représentations respectueuses à la fois et énergiques au sujet des déprédations que commettaient les pourvoyeurs de la couronne. Il fallait pour s'acquitter de cette difficile mission, et pour contenter la chambre sans mécontenter le roi, un tact exquis et un rare bonheur de parole. Bacon eut l'art de satisfaire la cour et le parlement. Le parlement lui vota des remercîments publics ; le roi lui donna deux pensions qui montaient ensemble à cent livres sterling. Bientôt après, en 1607, il lui accorda la place qu'il avait jusque-là vainement demandée, de solliciteur-général. C'était l'époque de tous les bonheurs pour le philosophe. Les causes lucratives affluaient dans son cabinet d'avocat ; il obtint en mariage la fille d'un riche alderman de la Cité, Alix de Barnham ; il fut nommé garde des sceaux, puis lord grand chancelier (1619) ; enfin il fût élevé à la pairie, et décoré successivement du titre de baron de Vérulam et de vicomte de Saint-Alban.

Ce fut précisément alors que le malheur et la honte vinrent l'atteindre et le rendre à la philosophie, que jamais, pour sa gloire, il n'aurait dû abandonner. La chambre des communes l'accusa, auprès de la chambre des lords, de concussion et de vénalité. On lui reprochait d'avoir reçu des sommes considérables, soit pour les brevets de places ou de priviléges qu'il délivrait comme garde des sceaux, soit pour l'expédition plus prompte des affaires de justice. Il paraît certain que, par une coupable condescendance pour son protecteur Buckingham et pour ses inférieurs, le chancelier avait toléré les graves abus que lui imputaient les communes ; il s'était même laissé aller, bien que la cupidité ne fût pas le fond de son caractère, à prendre sa part dans ces gains illicites. Du reste, c'était bien moins au chancelier lui-même qu'au savoir et peut-être au roi qu'en voulait la chambre des communes. Peut-être Bacon eût-il pu sauver à demi son honneur en avouant, avec ses torts, la part considérable qu'y avait prise Buckingham. Mais le roi et le favori intervinrent officieusement ; ils déterminèrent l'accusé à éviter l'éclat d'une poursuite judiciaire. Bacon eut la faiblesse de suivre leurs conseils, et, au lieu de dévoiler devant la chambre les circonstances qui atténuaient sa faute, il implora la clémence de ses juges. La chambre, qui, au fond, avait plus d'un motif pour être sympathique à Bacon, n'en fut pas moins obligée, par l'opinion publique, de prononcer contre lui un jugement des plus sévères. Le chancelier fut condamné, le 3 mai 1621, à une amende de 40,000 livres sterling, et déclaré incapable de siéger au parlement, d'occuper un emploi public, et d'habiter les lieux où se rendait la cour. Il dut même être enfermé dans la Tour de Londres pendant le temps qu'il plairait au roi. On conçoit sans peine que sa détention fut de courte durée. Protégé par les ultra-royalistes, il put bientôt revenir à Londres ; et même, quand ce parti triompha sous Charles Ier, il fut publiquement réhabilité, et obtint un siége au parlement (1625). Du reste, il ne devait pas jouir longtemps de ce retour de la fortune. Il mourut bientôt après, chez son ami lord Arundel. Le temps de ses disgrâces avait peut-être été le mieux employé de sa vie : il l'avait consacré à rédiger ou à revoir ses écrits philosophiques.

Ouvrages de François Bacon.

Les écrits de Bacon qui constituent son vrai titre de gloire, et qui ont fait répéter sur tous les tons ce mot d'Horace Walpole, « *Bacon est le prophète des vérités que Newton est venu ensuite révéler aux hommes;* » ces écrits ont trouvé plus d'admirateurs que de lecteurs, et l'on peut affirmer avec un philosophe contemporain « que leur véritable valeur est encore un mystère. » Pour en présenter une analyse plus exacte, nous les diviserons en deux séries : 1° *ouvrages de morale et de politique;* 2° *ouvrages philosophiques*, ou *relatifs à la question de la méthode.* On s'étonnera peut-être que nous ne parlions pas ici des ouvrages de physique d'un philosophe qui passe pour avoir créé cette science. Mais, en vérité, ces ouvrages ont une valeur si contestable, Bacon s'y montre si étranger aux travaux scientifiques de son siècle, si antipathique à ses plus belles découvertes (il se prononce contre la théorie de Copernic), que nous avons cru devoir les laisser dans l'ombre (1).

(1) « A ne considérer que les expériences, dit un de ses admirateurs enthousiastes, on le prendrait pour un écolier. »

Quelques phrases assez énigmatiques, et qui sont une simple reproduction des idées de Gilbert, ont donné lieu à cette opinion assez généralement admise, que Bacon a eu le pressentiment de la grande doctrine de l'attraction universelle. Mais cette opinion ne résiste pas à un examen sérieux.

I. *Ouvrages de morale et de politique.* — Nous rangeons sous ce titre les *Éléments de droit coutumier*, les *Essais de morale*, la *Nouvelle Atlantide*, l'*Histoire de Henri VII*, les *Considérations politiques sur la guerre d'Espagne*, le *Dialogue sur la guerre sacrée*, la *Profession de foi*. — Il serait extrêmement difficile de déterminer d'une manière précise les doctrines de Bacon sur la morale et sur la société. Bien que mêlé aux affaires publiques, il semble ne les avoir jamais considérées que dans leur détail. Cependant, à défaut de principes nettement définis, nous trouvons, dans les divers ouvrages que nous venons de citer, certaines tendances qu'il importe de constater.

Dans les questions religieuses, Bacon semble sacrifier un peu à la politique, lorsqu'il entre, en écrivant au duc de Buckingham, dans les détails du dogme anglican; mais il suffit de se rendre compte de l'esprit général qui anime toutes ses œuvres, et des idées auxquelles se rattachent ses plans de réforme scientifique, pour reconnaître que non-seulement il admit, dans la sincérité de son âme, tous les principes de la religion naturelle, mais que, de plus, il crut profondément à la vérité et à la fécondité immortelle du christianisme. M. de Maistre, qui se trouvait toujours heureux d'attaquer les gloires reconnues par le dix-huitième siècle, a vainement tenté de soulever des doutes sur la bonne foi religieuse de Bacon. Hume et d'Alembert la lui ont reprochée avec assez d'aigreur pour que l'on puisse y croire; et M. l'abbé Eymery nous paraît beaucoup mieux inspiré que M. de Maistre, lorsqu'il range l'illustre philosophe anglais parmi les gloires du christianisme. Il suffirait, du reste, pour s'en convaincre, de relire cette belle prière qu'on a trouvée dans ses papiers, après sa mort, et qui commence par ces mots : « O Seigneur infiniment bon, Père infiniment miséricordieux, qui « me protéges depuis ma jeunesse, j'adore en toi « mon créateur, mon rédempteur, mon consolateur. Tu pénètres, ô mon Dieu, les retraites et « les replis les plus cachés de tous les cœurs, tu « sais quelle est leur sincérité; tu juges l'hypocrisie; tu pèses comme dans une balance les « libres pensées des hommes et leurs actions; tu « mesures, comme avec une règle, tous leurs « desseins, et ni leur vanité, ni leur perversité « ne peuvent t'échapper. Daigne te rappeler, ô « Seigneur, quelle marche a suivie ton serviteur « à ton égard; souviens-toi de mes premières « recherches et de mes premières intentions. J'ai « chéri tes fidèles, j'ai déploré les divisions de « ton Église, je me suis plu dans l'éclat de ton « sanctuaire... Ta création et surtout ta sainte « Écriture ont été le livre de mes méditations; « je t'ai cherché dans les cours, dans les champs « et dans les jardins, mais je t'ai trouvé dans « ton temple. » N'en déplaise à l'école de M. de Maistre, il y a dans ces belles paroles un accent de sincérité religieuse qu'on ne saurait méconnaître.

Nous soupçonnons fort les écrivains qui accusent Bacon de matérialisme, de n'avoir pas lu les curieux chapitres qu'il consacre dans le *De Augmentis* aux sciences morales. Ils se seraient facilement convaincus qu'il les regarde non-seulement comme possibles, mais encore comme nécessaires. Ils auraient même vu qu'il adopte, sur plus d'un point important, les principes des scolastiques. Comme les scolastiques, par exemple, il distingue l'âme rationnelle et l'âme irrationnelle : distinction qui, pour le dire en passant, prouve qu'il n'inclinait pas vers le sensualisme, dont elle est une évidente négation. Seulement, il se sépare d'eux en ce qu'il ne veut pas qu'on définisse l'âme rationnelle *l'acte dernier* ou *la forme* du corps. Il pensait, non sans raison peut-être, que cette définition conduisait à cette conséquence funeste : « qu'il n'y a entre « l'âme humaine et celle des brutes que la simple « différence du plus au moins, et non *une différence vraiment spécifique.* » Il semblait qu'arrivé là, Bacon n'eût plus qu'un pas à faire pour saisir la vérité, et qu'après avoir si bien vu l'impuissance de l'observation extérieure à déterminer la nature de l'âme, il dût proclamer la nécessité de l'observation interne et des études psychologiques. Malheureusement il se contenta de poser les prémisses, et ne sut pas conclure. Il admit que la révélation seule était appelée à résoudre les problèmes de psychologie. Nouvelle preuve, du reste, que le chancelier ne vit pas toujours les harmonies profondes de la philosophie et du christianisme; sa tendance fut plutôt de limiter arbitrairement la raison, que de méconnaître les droits de la tradition religieuse.

Dans les questions politiques, la pensée de Bacon est beaucoup plus difficile à saisir. Il semble se défier à l'excès des vues générales, et par conséquent des innovations. Non sans doute qu'il les trouvât mauvaises en elles-mêmes; mais il sentait une grande révolution qui se préparait dans l'ombre, et il conseillait aux ministres, sur lesquels il avait de l'influence, toutes les mesures qui lui paraissaient capables de la conjurer. C'est peut-être cette crainte d'une grande perturbation sociale, aussi bien que son intérêt personnel, qui lui inspira un aveugle dévouement pour la prérogative royale, et en fit le courtisan de tous les favoris du jour, l'adversaire de tous les puissants de la veille.

En matière d'économie politique, on ne trouve absolument rien dans les écrits du chancelier qui soit digne d'être relevé : il n'eut pas le plus léger pressentiment de cette science. A ses yeux, le numéraire est la seule richesse, et il se pro-

nonce hautement pour ce que l'on a depuis appelé *le système de la balance du commerce :* système qui n'est au fond que la négation de l'*économie politique*, puisque, niant tout rapport entre le numéraire et les autres valeurs, il implique qu'il n'y a pas de lois générales qui président à la production, à la distribution, à la consommation des richesses, ou, en d'autres termes, qu'il n'y a pas de science des richesses. Du reste, comment s'étonner que Bacon n'ait pas connu les principes d'une science qui ne devaient être formulés qu'un siècle après lui? Comment s'étonner aussi que, dans cette absence de toute investigation scientifique sur l'industrie et le commerce, le chancelier, dans son *Histoire de Henri VII*, approuve les mesures funestes et arbitraires par lesquelles ce prince avait interdit certaines exportations, et fixé le prix de nombreux produits, ainsi que le salaire des ouvriers? C'est la tendance naturelle de tous ceux qui n'ont pas réfléchi aux lois immuables de la richesse, de s'imaginer que l'intervention de l'État dans les phénomènes de la production et de la circulation industrielles est aussi nécessaire que légitime.

Ce qu'il y a de plus curieux peut-être dans les œuvres politiques et morales de Bacon, c'est l'exposition méthodique de trois projets sur lesquels il revient souvent, et qui préoccupent vivement son esprit.

Le premier de ces projets, tel qu'il l'expose dans deux opuscules spéciaux, était de fondre en un seul code les dispositions si nombreuses et parfois si compliquées de la législation d'Angleterre. Deux siècles avant la révolution française, Bacon voulait réaliser pour son pays ce qu'elle conçut et prépara pour le nôtre. Le second projet de Bacon était d'engager les puissances européennes dans une croisade contre l'Orient; il l'a développé dans un traité spécial (*Dialogue sur la guerre sacrée*), qui parut en 1622. Ce traité rappelle, en le devançant, le curieux opuscule de Leibnitz sur la conquête de l'Égypte.

Un fait très-déplorable, et qui existe encore aujourd'hui, donna lieu au troisième projet de Bacon. Le chancelier était fort préoccupé de l'éparpillement funeste des efforts intellectuels dans l'humanité, et de cette espèce d'anarchie du monde scientifique, au sein de laquelle tant de force spirituelle se dépense sans profit. Il aurait voulu coordonner tous les travaux dans un vaste plan qui aurait assuré un échange rapide et fécond de toutes les découvertes. Il consacra au développement de cette idée un de ses ouvrages les plus curieux, *la Nouvelle Atlantide*. Dans cette république imaginaire, qu'il donne pour modèle aux États européens, il plaça un vaste *institut*, appelé *Société de Salomon*, « lequel, dit-il, est spécialement destiné à l'étude « et à la contemplation des œuvres de la Divinité, « en un mot, de toute la création. » Une simple indication ne suffisait pas; Bacon décrit en détail le règlement de cette société, montre les avantages, énumère les ressources dont elle jouit, et fait voir comment, par une division rationnelle du travail scientifique, elle arrive à une production régulière et immense de richesses spirituelles. Voici, du reste, comment un des principaux membres de la *Société* rend compte, dans la *Nouvelle Atlantide*, de son organisation :

« Douze d'entre nous sont chargés, dit-il, de « voyager dans les pays étrangers, mais sous les « noms d'autres nations; car nous dérobons avec « soin à toutes les autres la connaissance de la « nôtre. Ils ont ordre de rapporter, des contrées « qu'ils ont parcourues, des machines, des instru- « ments, des échantillons, des modèles, des ex- « périences et des observations de toute espèce; « nous les appelons *commerçants de lumière*. « Trois autres membres sont chargés de recueil- « lir dans les livres les expériences utiles ou lu- « mineuses qu'ils pourront y trouver : nous « qualifions ceux-ci de *plagiaires*. Nous en avons « trois autres pour extraire de tous les arts « mécaniques, ainsi que des arts libéraux, des « sciences même, et de toutes ces pratiques « isolées qui ne font pas encore partie des arts « proprement dits, toutes les expériences et « les observations qui peuvent se rapporter à « notre but : ces derniers sont nos *collecteurs*. « Trois autres encore s'occupent à tenter de « nouvelles expériences, sur le choix desquel- « les nous nous en rapportons à eux; ceux-ci « sont nos *pionniers* ou nos mineurs. Nous en « avons aussi trois pour ranger dans des tables, « sous leurs titres respectifs, toutes les expé- « riences et les observations faites ou recueillies « par ceux des quatre premières classes; ce qui « facilite beaucoup les opérations de l'esprit « nécessaires pour tirer de tous ces faits des « conséquences générales et en extraire les prin- « cipes; nous qualifions ceux-ci de *compilateurs*, « de rédacteurs. Trois autres encore, chargés « d'examiner toutes les expériences, de les « comparer, soit entre elles, soit aux différents « buts et besoins de la vie humaine, tâchent de « les appliquer à l'utilité des autres hommes, « soit pour améliorer leur condition, soit pour « donner de nouvelles lumières aux savants, « lumières destinées à diriger la pratique et à « faciliter la découverte des causes; à donner « une base aux prédictions et autres genres de « conjectures; enfin, à acquérir la connaissance « des particules, des forces et des mouvements « les plus intimes des corps : nous donnons à « ceux-ci le titre d'*évergètes* ou de bienfaiteurs. « Cela posé, et après plusieurs assemblées géné- « rales, destinées à examiner tous ces faits et « à se consulter réciproquement, trois membres « tâchent d'imaginer d'autres expériences plus « lumineuses, plus décisives : nous donnons à « ces trois derniers le nom de *lampes*. Nous en « avons encore trois pour examiner les expé- « riences de ce dernier genre; et ils doivent « ensuite nous en communiquer tous les résultats

« dans nos assemblées : nous les appelons les « *greffiers*. Enfin, il en est qui, après avoir considéré toutes les observations faites par les « précédents, cherchent les rapports de toutes « ces vérités, et tâchent d'en tirer des consé« quences générales : nous appelons ces derniers « *interprètes de la nature*. Nous avons aussi, « comme vous le pouvez penser, des novices « ou élèves pour perpétuer notre ordre, qui, « sans cette précaution, s'éteindrait bientôt. »

Il y a sans doute dans les détails de cette organisation bien des singularités qui provoquent un sourire involontaire. Mais qui ne voit que le mal auquel elle était destinée à porter remède, existe trop réellement ? et qui pourrait dire qu'un jour il n'y aura pas, entre tous les hommes qui travaillent de l'esprit, une vaste et féconde association?

II. *Ouvrages philosophiques de Bacon*. — Nous comprenons sous ce titre : 1° *la grande Restauration des sciences*, dont *le Nouvel Organe* n'est qu'une partie; — 2° *la Production virile du siècle*; — 3° *les Pensées et Vues sur l'interprétation de la nature*; — 4° *la Réfutation des systèmes philosophiques*. Ces divers ouvrages ont eu la fortune la plus diverse : connus exclusivement, au dix-septième siècle, par les hommes les plus éminents, ils furent, au dix-huitième, l'objet d'un culte presque universel; c'est alors que le chancelier fut surnommé *le rénovateur des sciences*, regardé comme le père de cette philosophie nouvelle à laquelle on devait les immortelles découvertes de Newton. Il semble que de nos jours la gloire de Bacon ait un peu décliné. Il s'est même trouvé un grand écrivain qui a risqué contre le philosophe du seizième siècle un pamphlet comme lui seul sait les faire, plein de paradoxes et de sagesse, d'idées justes et de saillies plus que singulières, production indéfinissable qui irrite à la fois et attache invinciblement le lecteur impartial, et où il ne se rencontre pas une phrase, pas un mot qui ne renferme ou une théorie surprenante de profondeur, ou une contre-vérité plus surprenante encore par son audace imperturbable à braver le bon sens. On devine que nous voulons parler de M. de Maistre et de son livre posthume, l'*Examen de la Philosophie de Bacon*.

Au milieu de tant d'appréciations contradictoires, où est la vérité ? Faut-il croire avec les encyclopédistes que la philosophie et la science actuelles (c'est-à-dire la civilisation moderne) remontent à Bacon ? Faut-il dire avec de Maistre, et l'école qui depuis quelques années s'évertue à exagérer ses exagérations, que Bacon n'a été exalté par les encyclopédistes que parce qu'il fut le précurseur de Locke, le saint Jean-Baptiste du sensualisme, et que, du reste, il n'a rien inventé, rien éclairé, rien fait, en un mot, pour le progrès des sciences?

Pour résoudre ce problème, qui a un intérêt historique incontestable, c'est-à-dire pour déterminer quelle a été la part de Bacon dans la grande révolution intellectuelle d'où est sortie la pensée moderne, il faut rendre compte de l'état du seizième siècle, et savoir à quelles conditions le génie d'un homme pouvait accomplir cette révolution.

Il y avait longtemps déjà, lorsque Bacon parut, que la philosophie d'Aristote et les procédés scientifiques dont elle est l'origine avaient été attaqués dans leur radicale impuissance. Cependant l'antique édifice de la métaphysique et de la science du moyen âge se soutenait encore, soit par sa propre masse, soit parce que le genre humain n'aime pas à se sentir dans le vide, et qu'en face des vieilles doctrines compromises, mais debout, il ne trouvait que des théories plus jeunes à la vérité, mais plus compromises encore, et surtout plus compromettantes. Il résultait même de cette absence complète de doctrines fixes, raisonnables, logiques, dans le camp des novateurs, que, tout en sentant les vices des méthodes reçues, ils étaient loin d'avoir une notion exacte. Ils parlaient beaucoup d'expérience, mais ils ne savaient pas élever l'expérience à la dignité d'une méthode régulière ou d'un *art*. Quel obstacle empêchait donc ces ardents et vigoureux génies, qui ont fait tant de découvertes, de constituer, d'organiser scientifiquement cette interprétation de la nature, d'après les faits, dont ils entrevoyaient la puissance et la nécessité? Ce qui les arrêtait dans la voie féconde sur le bord de laquelle ils étaient placés, c'est que les principes métaphysiques qui devaient servir de point de départ aux méthodes nouvelles comme aux nouvelles découvertes n'étaient pas encore éclaircis pour la pensée humaine.

En général, on fait une trop large part à Bacon dans la crise intellectuelle du seizième siècle. Comme les métaphysiciens du moyen âge, il reconnaît les quatre espèces de causes. Comme eux encore il admet que de toutes ces causes la cause formelle est la principale, sinon la seule dont la science se doive préoccuper : « Quant à la cause « finale, dit-il, tant s'en faut qu'il soit utile de « la considérer fréquemment dans les sciences; « que c'est cette considération même qui les a le « plus sophistiquées... Quant aux causes maté« rielles et efficientes, ce sont toutes notions peu « approfondies, tout à fait superficielles, et in« suffisantes pour parvenir à une science réelle... « Mais s'il existe un mortel qui connaisse les « formes, c'est cet homme seul qui peut se flatter « d'embrasser les lois générales de la nature, et « de la voir parfaitement une, même dans les « matières les plus dissemblables. »

Il ne faudrait pas croire néanmoins que Bacon en soit purement et simplement revenu aux théories du treizième siècle. Ces théories, déjà ébranlées par Duns Scott, étaient singulièrement discréditées depuis Ockam, et surtout depuis

Pierre d'Ailly et Gerson. Aussi, quand le chancelier s'explique sur la nature de la forme, sa pensée semble parfois vaciller. Ordinairement il la regarde comme une qualité sensible, inhérente à l'objet, et qui le constitue dans son être intime, en ce sens que toutes les autres qualités, qu'il désigne sous le nom de *natúres*, s'y rattachent. C'est pour cette raison qu'il l'appelle *nature naturante*, faisant entendre par là qu'elle constitue dans les substances le principe intime qui les détermine et produit tout ce qui est en elles. A ce point de vue on peut dire que la théorie de Bacon ne diffère de celle des scolastiques qu'en ce que la *forme* de ceux-ci est une qualité abstraite, tandis que celle dont le chancelier propose la recherche à la science est une qualité concrète, et qui tombe directement sous notre perception.

Les procédés intellectuels décrits par Bacon ne sont pas ceux qu'a adoptés la science moderne. Pour s'en convaincre, il suffit de les analyser avec quelque exactitude. Suivant Bacon, la véritable méthode consiste à disposer dans trois séries distinctes, ou, pour parler son langage technique, en trois *tables*, les faits que l'on observe. Dans la première, qu'il appelle *table de l'essence et de la présence*, il range toutes les qualités qui semblent se rencontrer naturellement avec celle dont on recherche la *forme* ou le principe essentiel. S'agit-il, par exemple, de déterminer la forme de la chaleur? il mettra dans la *table de présence* la *lumière*, le *mouvement*, la *vie* : pourquoi? parce que l'expérience prouve que là où il y a vie, mouvement, lumière, la chaleur se produit ou peut se produire.

La seconde table, qu'il nomme *table de déclinaison et d'absence dans les analogues*, est la contre-partie de la précédente. Pour la soustraire, on prend, une à une, toutes les qualités que l'on a énumérées dans la *table de présence*, et l'on spécifie les circonstances où ces qualités, qui se rencontrent ordinairement avec celle qu'on étudie, peuvent néanmoins se rencontrer aussi en son absence. Par exemple, nous avons mis la *lumière* dans la première table; nous la mettrons aussi dans le seconde; « car, dit Bacon, il suffit d'observer les rayons des étoiles, pour se convaincre que la lumière peut être là où n'est pas la chaleur. »

La troisième table (*table comparative*) est destinée « à faire comparaître devant l'entendement, suivant les propres expressions du « chancelier, les exemples de sujet où la nature « (la qualité) qui est l'objet de la recherche se « trouve à différents degrés, en observant les « accroissements et les décroissements, soit « dans un seul sujet comparé à lui-même, soit « dans plusieurs sujets comparés entre eux. »

Maintenant, ces tables une fois construites, quel usage en faire? La réponse est facile, si l'on se rappelle le but de la science d'après Bacon. Ce but, c'est de déterminer la forme d'une nature donnée, c'est-à-dire la qualité essentielle, identique à la chose même, et qui se rencontre toujours avec cette nature, disparaît, augmente ou diminue avec elle. Or, cette qualité essentielle doit ressortir, d'après Bacon, de l'examen comparatif des trois tables. En effet, si une qualité s'est rencontrée, dans ces tables, qui se trouve partout lorsque la *nature* étudiée est présente, ne se montre jamais en son absence et se présente avec le même degré et dans la même proportion qu'elle, il est clair que cette qualité est la forme que l'on cherche.

Tels sont les procédés que recommandait le grand philosophe anglais, et dont l'ensemble, à ses yeux, constitue l'*induction*. Or, ses procédés ne sont pas ceux dont se servent les sciences modernes.

« Rien de plus illusoire, dit-il, et de plus in- « suffisant dans sa totalité que la méthode par « laquelle on veut ordinairement nous conduire « des sensations et des faits particuliers aux « principes et aux conclusions. Cette méthode « se divise en quatre parties, auxquelles répon- « dent autant de vices qui leur sont propres. « D'abord les impressions même des sens sont « vicieuses; car, ou les sens nous refusent leur « secours, ou ils nous trompent. En second lieu, « rien de plus irrégulier que la manière dont on « s'y prend ordinairement pour extraire les no- « tions, et les déduire des impressions des sens; « rien de plus vague et de plus confus que ces « notions... En troisième lieu, cette sorte d'induc- « tion qui procède par voie de simple énuméra- « tion ne vaut pas mieux. Elle déduit de l'ob- « servation et de l'expérience les principes des « sciences, sans la précaution d'employer les « exclusions de faits non concluants, et d'analy- « ser suffisamment la nature; en un mot, sans « choisir les faits. En dernier lieu, cette méthode « d'invention et de démonstration, qui consiste à « établir d'abord les principes généraux, à y « appliquer ensuite les principes moyens pour « établir ces derniers, cette méthode, dis-je, est « la mère de toutes les erreurs.... La méthode « expérimentale qu'on suit de nos jours est tout « à fait aveugle et stupide. »

Nous pouvons conclure de là le véritable rôle de Bacon dans la question de la méthode. Il ne vit pas comment on peut s'élever des faits parculiers à la notion générale; mais il vit qu'on ne pouvait s'y élever immédiatement et sans une coordination régulière des faits; ou, en d'autres termes, il montra qu'on ne pouvait lire, dans les idées que nous soumet le monde extérieur, l'essence des êtres qu'il renferme.

En résumé, le philosophe anglais a parfaitement reconnu les vices des méthodes et des systèmes qui régnaient de son temps. Parmi les philosophes, le premier il a proclamé que, si les sciences n'étaient pas arrivées encore à se constituer, c'est que les sens ayant obtenu une autorité trop grande, les savants avaient prétendu

saisir immédiatement dans un fait unique les principes essentiels et dès lors universels des choses. Enfin, il eut l'heureuse idée d'ériger l'expérience en méthode régulière et systématique; mais cette idée ne fut sérieusement réalisée que par Descartes.

Les œuvres de Bacon, tant en anglais qu'en latin, n'ont été réunies qu'un siècle après sa mort. Les deux éditions les plus complètes sont celle de 1765 (Londres, 5 vol. in-4°), qui fut donnée par Robert Stephens, Jean Locker et Thomas Birch; et celle de 1825-1836, qui fut publiée également à Londres en 12 volumes in-8°, par Bazil Montagu. Antoine Lasalle en a donné une traduction française, tronquée, avec des notes; Dijon, 1799-1802, 15 vol. in-8. Nous ne citerons pas les traductions partielles. — Les ouvrages de Bacon écrits en latin sont : *Instauratio magna*, divisée en quatre parties; — *De Dignitate et Augmentis scientiarum libri novem*; Leyde, 1652, in-12; — *Novum Organum, sive Indicia vera de interpretatione naturæ, libri duo*; Leyde, 1650, in-12; — *Parasceve ad Historiam naturalem et experimentalem*, etc.; — *Historia ventorum*; — *Historia Vitæ et Mortis*; — *Historia Densi et Rari*; Londres, 1623, in-8°; Leyde, 1636, in-12; — *Historia gravis et levis aditus sympathiæ et antipathiæ rerum*; — *Historia sulfuris, mercurii et salis*; — *Historia et Inquisitio de sono et auditu*; — *Quæstiones circa mineralia*; — *Inquisitio de magnete*; — *Cogitationes de natura rerum*; — *Prodromus, sive Anticipationes philosophiæ secundæ*; — *Cogitata et visa de Interpretatione naturæ*; — *Descriptio globi intellectualis*; — *Impetus philosophici*; — *Parmenides, Telesii et Democriti Philosophia*; — *Historia regni Henrici septimi*; Amsterdam, Elzevir, 1662, in-12; — *Sermones fideles, sive Interiora rerum*; Leyde, 1664, in-12; — *De Sapientia veterum*; Leyde, 1633, in-12; — *Nova Atlantis* (ouvrage resté inachevé); — *Imago Julii Cæsaris*; — *Imago Augusti Cæsaris*; — *Dialogus de Bello sacro*; — *Meditationes sacræ*; — *Variæ Epistolæ*. — Bacon écrivit d'abord en anglais et traduisit ensuite en latin son grand ouvrage sur le *Progrès et la Dignité des Sciences*, et les *Essais de morale*.

MORIN.

Mallet, *Vie de Bacon*. — Voltaire, *Lettres sur les Anglais*. — Deleyn, *Analyse de la Philosophie de Bacon*, 2 volumes in-12; Paris, 1755. — Deluc, *Précis de la Philosophie de Bacon*, 2 vol. in-8°; Genève, 1801. — La préface que Lasalle mit en tête de sa traduction des Œuvres de Bacon, 1800-1803; Paris, 15 volumes in-8°. — L'abbé Eymery, *le Christianisme de Bacon*, 2 vol. in-12; Paris, 1799. — M. Bouillet, les *Œuvres philosophiques de Bacon*, 1834-1835. — *Examen de la philosophie de Bacon*, ouvrage posthume du comte J. de Maistre, 2 vol. in-8°; Paris, 1836. — *Pierre Leroux*, dans l'*Encyclopédie nouvelle*. — Macaulay, dans la *Revue d'Édimbourg* (juillet 1837). — Benjamin Lafaye, dans la *Revue française et étrangère*. — M. Charpentier, les *Œuvres philosophiques de Bacon*. — *Dictionnaire des Sciences philosophiques*, 1842 (2 vol. in-12). — *Biographia Britannica*. — Bertin, *Histoire de la vie et des ouvrages de Fr. Bacon*; Paris, 1788, in-8°. — William Rewley, *Vie du chancelier Bacon*.

BACON (*Nathaniel*), peintre anglais, fils de Nicolas et frère consanguin de François, vivait dans la seconde moitié du seizième siècle. Il étudia la peinture en Italie, et néanmoins il adopta la manière flamande. On voit en Angleterre, particulièrement à Oxford, des tableaux, des paysages frais et gracieux, dus au pinceau de Bacon.

Horace Walpole, *Ancient Paintings*. — Peacham, *Graphice, or the most ancient and excellent art of Drawing*, etc.

BACON (*Jean*), sculpteur anglais, né à Southwark en 1740, mort en 1799. Il peignit d'abord sur porcelaine, et sentit s'éveiller en lui un goût prononcé pour la sculpture, à la vue des modèles exposés dans la manufacture où il travaillait. De 1763 à 1767, ses travaux remportèrent neuf fois le prix; et en 1768 il devint lauréat, puis membre de l'Académie des arts, fondée tout récemment. Une statue de Mars le fit d'abord connaître; vinrent ensuite d'autres œuvres : le monument élevé au comte Chatham dans l'abbaye de Westminster, et d'autres du même genre; une statue de l'Élisa de Sterne (miss Draper); Vénus, Mars, Narcisse, etc. On voit des sculptures de Bacon à Calcutta, à la Jamaïque, et dans d'autres parties du monde. On lui reproche un manque de simplicité dans les lignes. Ses bronzes sont particulièrement recherchés. Bacon a publié : *Recherches sur le caractère de la peinture et de la sculpture*, dans le Dictionnaire de Chamber.

Cécil, *Mémoires*. — Rose, *New Biographical Dictionary*. — Nagler, *Neus Allgemeines Künstler-Lexicon*.

* **BACON** (*Phanuel*), écrivain comique anglais, né en 1700, mort le 10 janvier 1783. Il étudia à Oxford, devint ministre à Bramber et recteur de Balden. On a de lui : *the Taxes*, 1757, in-8°; — *the Insignificants*, 1757, in-8°; — *the Tryal of the timekillers*, 1757, in-8°; — *Snipe*, dans l'*Oxford Sausage*; — *The artificial Kite*, 1719, réimprimés dans *Gentleman's Magazine*, 1758.

Biographia dramatica. — Rose, *New Biog. Dict.*

* **BACON** (*Samuel*), missionnaire américain, mort le 3 mai 1820. En 1820, il fut chargé par le gouvernement de son pays d'aller établir une colonie en Afrique, et, le 9 mars de la même année, arriva à la Sierra-Léone avec quatre-vingt-huit hommes de couleur. De là il pénétra jusqu'à Campelar, sur la rivière du Sherbro; mais il fut atteint, sur la route, d'une maladie qui l'emporta au moment où il eût pu rendre encore de nombreux services.

Rose, *New Biographical Dictionary*.

BACON-TACON (*Pierre-Jean-Jacques*), antiquaire, né en 1738 à Oyonnax (département de l'Ain), mort en mars 1817. Il voyagea en Égypte et en Grèce, d'où il rapporta, entre autres, un buste d'Alcibiade en marbre, qu'il attribua à Socrate, parce que ce nom se lit sur la base. Il se rendit ensuite en Russie, et se fit maître de

langue à Saint-Pétersbourg. A l'époque de la révolution, il fut nommé membre du conseil général de l'Ain par l'arrondissement de Nantua; et en 1792 il vint à Paris, où il rédigea des brochures et des articles de journaux intéressants. Il fut attaché à la police, et chargé en 1796, par le Directoire, d'observer l'esprit public à Lyon et dans les départements voisins. Sous le consulat et l'empire il fut éloigné de Paris, et s'établit marchand d'antiquités à Lyon. En 1807, il fut condamné par le tribunal de Nantua, pour escroquerie, à trois mois de prison et à 600 francs d'amende. Pendant les Cent-Jours il revint à Paris, et y mourut deux ans après. Outre plusieurs brochures de circonstance, on a de lui : *Traité d'équitation et des maladies hippiatriques*, etc.; Paris, 1776, in-8°; — *Manuel du jeune officier*; ibid., 1782, in-8°; — *Nouvelle histoire numismatique des différents peuples anciens et modernes, et de tous les papiers-monnaies de l'Europe*, 1792, in-8°; — *Recherches sur les origines celtiques, et principalement sur celles du Bugey, considéré comme le berceau du Delta celtique*; Paris, 1798, 2 vol. in-8°; réimprimé en 1808. Cet ouvrage se termine par des *Recherches onomatopiques sur divers noms celtiques*, etc.

Quérard, *la France littéraire*. — *Biographie des hommes vivants*. — *Archives du Rhône*, t. XIX, p. 150.

BACONTHROP ou **BACON** (*Jean*), dit *le Docteur résolu*, théologien anglais, né à Baconthrop (Norfolkshire) à la fin du treizième siècle, mort à Londres vers l'an 1346. L'usage du temps était de caractériser les docteurs par une épithète; Jean fut surnommé *le Résolu*, à cause de la décision qu'il apportait dans la solution des cas de controverse qui lui étaient proposés. On a de lui : *Commentaire sur le Maître des Sentences*; Milan, 1611, in-fol.; — *Traité de la règle des Carmes*.

Rose, *New Biographical Dictionary*.

* **BACOT DE LA BRETONNIÈRE** (*François*), médecin français, né vers 1670 à Verdun-sur-Saône. Il était docteur de la faculté de Louvain. On a de lui : *Réponse à M. Moreau, médecin de Châlon*; Châlon-sur-Saône, Nanti, 1710, in-12; — *Analyse des eaux chaudes minérales de Bourbonne, avec une dissertation sur les différents genres de coliques, et des remèdes pour leur guérison*, etc.; Dijon, de Fay, 1712, in-12. JOSEPH BOULMIER.

Papillon, *Biblioth. des auteurs de Bourgogne*, t. I, p. 8. — Carrère, *Bibl. de la Médecine*. — Adelung, Supplément à Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*.

* **BACOT DE ROMANS** (*Cl.-René*, baron), publiciste français, né à Tours vers 1780. Il fut préfet de Loir-et-Cher, plus tard membre de la chambre des députés. On a de lui : *Observations administratives*; Tours, 1823, in-8°.

Quérard, *la France littéraire*.

BACOUE (*Léon*), théologien français, mort le 13 janvier 1694. Il abjura le luthéranisme, se fit récollet, devint évêque de Glandèves en 1672, et évêque de Pamiers en 1685. On a de lui : *Delphinus, seu de prima principis Institutione, libri VI*, poëme; Toulouse, 1670, in-4°, et Paris, 1685, in-12; — *Sanctissimo ac beatissimo patri Clementi IX Carmen panegyricum*; — une *traduction de la Somme de théologie* du P. Henri de Villalobo, 1635, in-fol.; Paris.

Moréri, *Dictionnaire historique*.

* **BACQUÉ** (*Joseph*), médecin et chirurgien français, contemporain. Il professa l'anatomie et la chirurgie, et devint chirurgien en chef de l'hôtel-Dieu de Saint-André de Bordeaux. On a de lui un ouvrage intitulé *Conférence faite le 22 avril 1816, à la Société royale de médecine de Bordeaux, sur la formation des pierres dans la vessie, les prétendus lithontriptiques, et un nouveau procédé de cystotomie latérale*; Bordeaux, 1816, in-8° de 16 pages, avec une pl.; — *Réflexions sur l'invention et l'inconvénient de l'instrument à ressort pour l'opération de la cataracte par extraction*; Bordeaux, in-18.

Quérard, *la France littéraire*.

* **BACQUÈRE** (*Benoît* DE), théologien français du dix-septième siècle. Il laissa : *Senum Medicus*; Cologne, 1673; une autre partie du livre est intitulée *Senum Salvator, remedia suggerens pro senum salute æterna*. Les conseils qu'y donne l'auteur n'ont rien de bien neuf.

Carrère, *Bibliothèque de la Médecine*. — Adelung, Supplément à Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*.

BACQUET (*Jean*), jurisconsulte français, mort en 1597. Il était avocat du roi près la chambre du trésor à Paris. On a de lui plusieurs *traités* sur le *droit romain* et le *droit français*, commentés par Ferrière. La dernière édition a paru à Lyon en 1744, 2 vol. in-fol. Il mourut de chagrin d'avoir vu rompre en place de Grève son gendre Charpentier, lecteur et médecin de l'université de Paris, supplicié comme ligueur.

Moréri, *Dictionnaire historique*.

* **BACQUEVILLE DE LA POTHERIE**, historien français, natif de la Guadeloupe, vivait dans la seconde moitié du dix-septième siècle. En 1697 il visita en qualité de commissaire royal la baie d'Hudson, et remplit ensuite les fonctions de gouverneur adjoint de la Guadeloupe. On a de lui : *Histoire de l'Amérique septentrionale*; Paris, 1772. On y trouve, outre la relation du voyage, la description du Canada, avec des détails qui ne sont pas toujours authentiques ou fondés.

Adelung, Supplément à Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon*.

* **BACREVANTATZY** (*David*), théologien arménien, né à Bacran, ville de la grande Arménie, vivait dans la première moitié du septième siècle. Après avoir étudié la philosophie dans son pays, il devint interprète au service des Grecs de Constantinople. En 647, il fut chargé par l'empereur Constance de rétablir l'union et la bonne harmonie entre les deux peuples. Dans une assemblée tenue à Thouin l'année suivante l'en-

voyé de Constance prononça un discours remarquable en faveur de la paix. Il retourna ensuite à Constantinople, où il mourut. On a de lui : *la Porte de la Sagesse;* — un *Sermon sur la conformité de la profession de l'Église grecque avec celle des arméniens.*

Chaudon et Delandine, *Nouveau Dictionnaire historique.*

BACUET (*Paul*), professeur de philosophie à Genève en 1632, devint pasteur protestant en 1641, et passa en cette même qualité à Grenoble en 1654. On a de lui : *Disputatio logica de Causis;* Genève, 1634, in-4°; — *Disputatio physica de Materia;* — *Disputatio physica de Mundo*, diss. inédites; — *Hoséas*, ou *l'Apothicaire charitable;* Genève, in-8°, 1670.

Dictionnaire historique.

* **BACURIUS** ou **BATURIUS**, roi des Ibères, vivait dans la première moitié du quatrième siècle. Il régna sur les peuples qui habitaient le mont Caucase, du côté de la mer Caspienne. Converti au christianisme en l'an 327, il devint comte des domestiques et gouverneur de la Palestine sous Constantin. On assigne à la conversion de Bacurius des motifs extraordinaires. C'est ainsi qu'une esclave chrétienne ayant guéri de la façon la plus désintéressée la femme et les fils de ce prince, aurait été l'objet de toute son admiration. Une autre fois, Bacurius se trouvant à la chasse, et surpris par une tempête, se serait adressé au Dieu qu'adorait l'esclave chrétienne, et au moment même l'orage aurait cessé et le prince aurait retrouvé son chemin, grâce à la clarté du jour subitement revenue.

Moréri, *Dictionnaire historique.*

* **BACZKO** ou **GLODZLAUS**, chroniqueur polonais, vivait dans la seconde moitié du treizième siècle. Il était gardien de la bibliothèque de Posen. A la mort de l'évêque Bagalulphe II, Baczko entreprit la continuation de la chronique de Pologne commencée par le prélat, et mena à bout ce travail, malgré de nombreux empêchements et un voyage qu'il fut obligé de faire à Rome en 1265. La chronique de Baczko va jusqu'à l'an 1271. Le manuscrit, longtemps supposé perdu, a été retrouvé et livré à l'impression par Sommersberg.

Sommersberg, *Scriptores rerum Silesiacarum.* — Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon.*

* **BADA** (*Joseph*), architecte espagnol, vivait à Malaga vers 1719, et mourut en 1756. Il acheva la construction de la cathédrale de cette ville, dont les travaux étaient suspendus depuis 1623. Les premiers dessins ayant été perdus, Bada en prépara d'autres; il dressa le plan de la façade, qui fut exécutée en 1724 par Acero.

Rose, *New Biographical Dictionary.*

* **BADAJOZ** (*Juan* DE), architecte espagnol, natif de la ville dont il porte le nom, vivait au commencement du seizième siècle. Il fit partie de la commission des neuf architectes consultés en 1512 sur le projet de la nouvelle cathédrale de Salamanque, qui fut commencée en 1513. La même année, Badajoz fut chargé de l'érection de la principale chapelle de l'église Saint-Isidore à Léon. Un de ses chefs-d'œuvre est le cloître du monastère de Saint-Zoïle à Carrion, dans la Vieille-Castille, commencé en 1537; on y remarquait une profusion de médaillons, d'ornements, de sculptures et de statues représentant des scènes bibliques avec les patriarches, les prophètes, etc. C'est encore lui qui commença la somptueuse façade du couvent de Saint-Marc, à Léon.

Rose, *New Biographical Dictionary.*

BADAKHSHI (*Meulana*), poëte persan, natif de Samarcande, vivait au dixième siècle, sous le règne d'Ulug-Beg. Ses œuvres furent très-célèbres dans le Mawaranahar, province voisine de l'Oxus. On a de lui un *divan* ou recueil de poésies persanes, parmi lesquelles on remarque cette pensée écrite à propos d'une infortune arrivée à quelques seigneurs : « Il ne faut pas s'étonner de l'alternative qui se rencontre dans les choses du monde, puisque la vie des hommes se mesure par une horloge de sable, où il y a toujours l'heure d'en haut et l'heure d'en bas qui se suivent. »

Daulatshah, *Poëtes Persans.* — M. de Hammer, *Geschichte der Schönen Redekünste Persiens.* — D'Herbelot, *Bibliothèque orientale.*

* **BADALINI** (*Jean-Baptiste*), théologien italien, vivait dans la première moitié du dix-huitième siècle. Il professa la philosophie et la théologie, et se livra avec succès à la prédication. On a de lui : *Fragmentorum theologorum moralium, seu casuum conscientiæ diversorum collectio;* Sinigaglia, 1730, t. I[er].

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.* — Adelung, Supplément à Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon.*

BADALOCCHIO (*Sisto-Rosa*), peintre et graveur italien, né à Parme en 1581, mort à Rome en 1647. Il fut l'aide et l'élève d'Annibal Carrache en même temps que Lanfranc, auquel il fut peu inférieur pour la facilité, mais très-supérieur pour la franchise et la pureté du dessin. Il possédait ces qualités à un tel degré, qu'Annibal Carrache disait qu'il dessinait mieux que lui-même. Si Badalocchio n'a pas obtenu la réputation à laquelle il semblait être appelé, il le dut à la position secondaire qu'il occupa presque toujours, soit auprès d'Annibal Carrache, soit auprès du Guide, du Dominiquin, ou de l'Albane, qu'il aida dans leurs travaux. Quoi qu'il en soit, les ouvrages qu'il exécuta seul peuvent donner la mesure de son talent. On cite de lui, à Bologne, *la coupole de Saint-Jean*, très-belle copie de celle du Corrége à la cathédrale de Parme; au palais ducal de Modène, *les Travaux d'Hercule;* à Parme, dans l'église de la Trinité des Pèlerins, la *Vierge avec sainte Anne, saint Joseph, saint Joachim et saint Philippe de Néri;* et dans la galerie, un *Saint François recevant les stigmates*, son meilleur tableau. Non moins habile graveur que peintre, Badalocchio dédia en 1707 à Annibal Carrache une belle série de planches de la galerie Farnèse, gravées en compagnie de Lanfranc. Il a gravé avec un égal

succès la coupole de Parme, d'après le Corrége.
E. BRETON.

Lanzi, *Storia della Pittura*. — Ticozzi, *Dizionario dei Pittori*. — Orlandi, *Abecedario pittorico*. — Malvasia, *Felsina pittrice*.

BADALUCCHI (*Ange*), auteur comique italien, natif de Pergola dans le duché d'Urbin, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. Il est appelé à tort Baldalucchio par Allatius. On a de Badalucchi deux comédies : *la Fraude*, Venise, 1597, in-8°; — *la Cortesia*, Viterbe, 1609, in-12.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*. — Adelung, Supplément à Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*.

BADALUCCHI (*Scipion*), philologue italien, vivait dans la seconde moitié du seizième siècle. Il laissa *Expositio brevis et elegans in Virgilii elegiam de Rosa*; Brescia, 1574, in-4°.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*. — Adelung, Supplément à Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*.

* **BADANI** (*George*), médecin italien, natif de Plaisance, vivait dans la seconde moitié du dix-septième siècle. On a de lui : *Adnotationes centum in simplicia Mesuæ*; Pavie, 1568, in-8°.

Carrère, *Bibliothèque littéraire de la Médecine*. — *Dictionnaire des Sciences médicales*. — Adelung, Supplément à Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*.

* **BADARACCO** (*Giuseppe*), dit *le Sordo* peintre, né à Gênes vers 1588, mort en 1657. Il fut élève pour le dessin de Bernardo Strozzi, et pour la peinture d'Andrea Ansaldo. Ayant quitté ces maîtres pour aller à Florence, il se mit à étudier les œuvres d'Andrea del Sarto, et les imita avec un tel succès, qu'aujourd'hui dans la plupart des galeries ses œuvres sont attribuées au grand maître florentin, et que son nom ne se rencontre presque sur aucun catalogue.

Son fils (*Giovanni-Raffaele*), né à Gênes en 1648, mort en 1726, fut aussi un peintre distingué. Il passa de l'école de son père à celle de Carlo Maratta, qu'il abandonna aussi bientôt, pour celle de Pierre de Cortone, dont le genre facile était plus de son goût. Il s'est fait un nom par la suavité, la richesse et la solidité de sa palette : ses tableaux sont nombreux dans les églises et les musées. Ses deux plus importantes compositions sont à la chartreuse de Polcevera.
E. BRETON.

Lanzi, *Storia della Pittura*. — Soprani, *Vita de' Pittori, Scultori ed Architetti Genovesi*. — Ratti, *Delle vite de' Pittori, Scultori ed Architetti Genovesi*. — Orlandi, *Abecedario pittorico*. — Ticozzi, *Dizionario de' Pittori*.

BADARO (*Jean*) botaniste italien, né à Languelia, près de Gênes, en 1793, mort en 1831. Après avoir étudié à Pavie, il visita les Alpes, les Apennins, la Sardaigne, et s'embarqua, en 1827 pour le Brésil, où il mourut. On a de lui : *Observations sur les parties les plus remarquables des fleurs pour leur classification botanique*, insérées dans le *Journal physico-chimique de Pavie*; — *Observations sur différentes plantes de la Ligurie occidentale et de la Sardaigne* (dans le même journal); — *Sur une espèce de* brassica *qui se trouve sur les Apennins maritimes de Ligurie*; — *Plantarum Liguriæ occidentalis Centuriæ decem*, inséré dans la *Flora italica* de Moretti.

Journal physico-chimique de Pavie.

* **BADBY** (*Jean*), ouvrier anglais, brûlé comme hérétique, né au milieu du quatorzième siècle, mort en 1409. Il fut une des victimes de la persécution des Lollards, sous Henri IV. A la question d'Arundel, archevêque de Canterbury, s'il croyait à la transsubstantiation, Badby répondit : « Je crois en la sainte Trinité une et indivisible; mais si l'hostie consacrée était le corps de Dieu, alors il y aurait vingt mille dieux en Angleterre. » Badby fut condamné à être brûlé à Smithfield. Le prince de Galles (plus tard Henri V) assista à son exécution, l'exhortant, mais en vain, à se rétracter. Lorsque le patient fut au milieu du feu, il s'écria : « Merci ! » Le prince fit éteindre un moment le bûcher, et engagea Badby à se rétracter; mais Badby resta inflexible.

Rose, *New Biographical Dictionary*.

BADCOCK (*Samuel*), critique et théologien anglais, né à South-Molton, dans le comté de Devon, en 1747, mort à Londres en 1788. Il adopta successivement les doctrines des méthodistes, et des unitaires, et des sociniens. On a de lui des morceaux de critiques théologiques insérés dans divers ouvrages périodiques, notamment dans le *Monthly Review*.

Monthly Review.

BADCOCK (*Richard*), botaniste anglais, vivait dans la première moitié du dix-huitième siècle. Il a, un des premiers, observé au microscope la structure des anthères et l'émission de la poussière fécondante de plusieurs espèces végétales. Il communiqua en 1746, à la Société royale de Londres, le résultat de ses *observations microscopiques sur les fleurs du houx et de la grenadille*, ainsi que sur *la poussière fécondante de l'if* (Lettre à M. Barker, dans *Philosophical Transactions*, t. XLIV, n°s 479 et 480.)

Philosophical Transactions of the Roy. Soc. of London, t. XLIV.

* **BADDAM**, savant anglais, vivait dans la première moitié du dix-huitième siècle. Il n'est guère connu que par l'ouvrage intitulé *Memoirs of the Royal Society, or a new abridgment of the Philosophical Transactions from* 1665 *to* 1740; Londres, 1745, 2e édition.

Adelung, Supplément à Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*.

* **BADDER** (*B.*), poëte français, natif du Bassigny, laissa un ouvrage intitulé *Poemes d'Amour*, 1616, in-4°, à Amsterdam.

Adelung, Supplément à Jöcher, *Algemeines Gelehrten-Lexicon*.

* **BADDER** (*Louis* DE), peintre néerlandais, vivait dans la première moitié du seizième siècle. Il peignit le paysage, et réussit surtout à rendre les brouillards et la limpidité des eaux.

Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon*.

BADE, en allemand **BADEN** (1) (ducs, margraves, grands-ducs), princes souverains allemands, dont l'origine remonte au onzième siècle, paraissent d'abord dans l'histoire sous le nom de *ducs de Zähringen*. Berthold, fils de Gebhard, construisit, vers 1040, le château de Zähringen en Brisgau, obtint de l'empereur Henri III l'administration du duché de Souabe, et fut la souche de la maison ducale de Zähringen, dont les armoiries sont encore portées par la famille grand-ducale actuelle de Bade. Son fils aîné Berthold II, et ses descendants, possédaient une partie du duché de Bourgogne, et de riches domaines dans le Brisgau, le Neckargau et le Schwarzwald. La ligne directe s'éteignit en 1218, à la mort de Berthold V. Ce dernier laissa deux filles : l'une, Agnès, femme du comte d'Urach, eut en héritage Fribourg en Brisgau, avec une grande partie des biens que la maison de Zähringen possédait en Souabe ; l'autre, Anna, femme du comte de Kybourg, hérita des domaines que cette maison princière possédait en Suisse et en Bourgogne.

I. *Anciens margraves de Bade.*

Herman Ier (mort le 25 avril 1074), second fils de Berthold Ier, continua après la mort de son frère aîné, la lignée masculine des ducs de Zähringen. Il posséda, du vivant de son père, Bade et Hochberg en Brisgau, et prit le premier le titre de *margrave* de Bade.

On en trouve la première mention dans les chartes, à propos d'une fondation faite en 1052, *coram Bertholdo duce et Hermanno marchione*. Berthold de Constance le nomme *Hermanus marchio, filius Bertholdi ducis*. L'anonyme de Malck, auteur qui écrivait au commencement du douzième siècle, lui donne la qualité de *saint*. Dégoûté du monde par les troubles qui commençaient à s'élever entre l'empire et le sacerdoce, Herman quitta en 1073 sa patrie, et se retira dans la célèbre abbaye de Cluny, où il mourut l'année suivante.

Son fils unique *Herman II*, mort en 1130, qu'un diplôme de l'empereur Henri IV, conservé dans les archives de l'église de Spire, qualifie de *comes pagi Uffgowi* (Bade), hérita par Adelbert, son grand-père maternel, d'une partie du pays de Bade. Ce fut à la diète tenue à Bâle au mois de février 1130, qu'il commença à porter pour la première fois le nom de margrave de Bade : *Hermanus, marchio de Baden*. Il fut enterré dans l'église du monastère de Backnang, qu'il avait fondé pour des chanoines réguliers de l'ordre de Saint-Augustin.

Herman III, fils et successeur d'Herman II, mourut en 1160. Il servit en 1140 l'empereur Conrad III au siége de Weinsberg, et le suivit en 1147 à la terre sainte. En 1158, il fut un des conseillers de l'empereur Frédéric II dans le jugement que celui-ci rendit à Augsbourg, le 15 juin, contre Otton, évêque de Frisingue, et Henri de Lion, duc de Bavière. Dans le diplôme qui renferme ce jugement, on donne à Herman le titre de margrave de Vérone.

Herman IV, fils et successeur d'Herman III, mourut en 1190. Il partagea avec son frère Henri les domaines patrimoniaux, et fonda les deux lignes de Bade et de Hochberg. Il obtint de l'empereur Frédéric Ier, dit *Barberousse*, la ville de Durlach (qui avait appartenu jadis aux ducs de Zähringen) comme dédommagement de la moitié de la ville de Brunswick, qui lui revint du chef de sa femme. Il prit le parti de Welphe, neveu de Henri le Superbe, duc de Bavière, dans la guerre qui s'éleva en 1164 entre lui et Hugues, comte palatin de Tubinge, appuyé par Frédéric, duc de Souabe, et d'autres princes. En 1183, il fut un des signataires du traité de paix que l'empereur Frédéric II fit, à Constance, avec les villes de Lombardie. En 1189, il accompagna cet empereur à la terre sainte, soutint le choc des armées musulmanes près d'Iconium, et mourut, ainsi que l'empereur, en Cilicie. L'un et l'autre furent inhumés dans la cathédrale d'Antioche.

Herman V, dit *le pieux*, mort le 16 janvier 1243, succéda à son père Herman IV dans la portion de ses biens dont le château de Bade était le chef-lieu. Il assista, en 1215, au couronnement de l'empereur Frédéric II à Aix-la-Chapelle, et demeura fidèle à ce prince dans ses démêlés avec un fils rebelle, Henri, roi des Romains.

Herman VI, fils et successeur d'Herman V, augmenta l'éclat de sa maison par son mariage avec *Gertrude*, fille de Henri l'Impie et héritière de Frédéric le Belliqueux, duc d'Autriche, mort sans postérité l'an 1246. Il s'adressa au pape Innocent IV pour être confirmé dans cette succession. Innocent lui accorda sa demande par lettres datées de Lyon le 16 octobre 1248. Mais Herman ne jouit pas longtemps de sa fortune : il mourut empoisonné le 4 octobre 1250, et laissa pour héritier Frédéric Ier.

Frédéric, margrave de Bade, né l'an 1249, mort le 29 octobre 1268, succéda à son père Herman VI en 1250, sous la tutelle de Gertrude sa mère, qui fut frustrée de son héritage. A la mort de Gertrude, Frédéric, toujours mineur, fut recueilli par Louis le Sévère, duc de Bavière, qui donna en même temps asile à Conradin, petit-fils, par Conrad son père, de l'empereur Frédéric II. Ces deux jeunes princes, privés, l'un de l'Autriche et de la Styrie, l'autre de la Sicile, passèrent ensemble plusieurs années à la cour de Bavière, et y contractèrent une amitié fondée à la fois sur les liens du sang, la presque égalité d'âge, et leur infortune. Conradin, excité

(1) Le nom de *Bade* vient de ses *bains*, déjà renommés du temps des Romains. On appelait Bade *Thermæ inferiores*, pour le distinguer de *Bade* (*Thermæ superiores*) en Suisse. On lui donne aussi les noms de *Aquæ Aureliæ, Civitas Aquensis, Thermæ Martianæ*. Le nom de *Bade* ou *Badia* se trouve pour la première fois dans une charte de l'empereur Henri IV, en 1046.

par les Italiens à venir reprendre la Sicile sur Charles d'Anjou, partit avec son cousin Frédéric, l'an 1567. Tous deux furent pris, après une bataille sanglante, le 23 août 1268, et exécutés ensemble, sur le marché de Naples, le 29 octobre suivant. Ainsi, dans la même journée on vit périr sous le même glaive l'ancienne maison des Hoenstaufen et la branche aînée de la maison de Bade. Frédéric eut pour successeur Rodolphe Ier, son oncle, second fils de Herman V. *Voy.* CONRADIN.

Voici les margraves les plus marquants qui ont succédé à Rodolphe Ier.

Bernhard Ier, fils de Rodolphe VII, dit *le Long*, partagea en 1372, avec son frère Rodolphe VIII, les États paternels, dont la partie inférieure, avec Pforzheim et Durlach, échut à Bernhard; et Bade, avec la partie supérieure, à Rodolphe. Ce dernier étant mort, en 1391, sans enfants, laissa toute sa succession à son frère. Bernhard prit une part active à la guerre des princes de l'Empire contre les villes libres de l'Allemagne. En 1395, Bernhard conclut à Heidelberg un traité d'alliance avec l'archevêque de Mayence et l'électeur palatin, contre une association de nobles dont le but était de réparer leurs affaires par le brigandage. Léopold, duc d'Autriche, et Eberhard, comte de Wurtemberg, ainsi que la plupart des villes de Souabe, étant entrés dans la confédération des princes, formèrent, avec eux, une armée qui anéantit, l'année suivante, la société des nobles. En 1412, Bernhard aida Charles, duc de Lorraine, à repousser Édouard, duc de Bade, qui avait fait une invasion dans son pays. En 1421, il se brouilla avec les villes du Brisgau, à l'occasion de la liberté qu'elles se donnaient de recevoir ses sujets au nombre de leurs citoyens lorsqu'ils venaient chez elles établir leur domicile, et de les faire jouir de leur indépendance. Ces villes, de leur côté, se plaignaient des impôts que le marquis, étant gouverneur du Brisgau, avait établis de son autorité, et à son profit, dans la province. L'empereur Sigismond tenta en vain d'amener les choses à un accommodement. Les villes, au mois d'octobre 1422, firent une confédération entre elles, pour cinq ans, contre le margrave de Bade; et Louis, électeur palatin, entra dans ce traité, l'année suivante, avec les villes d'Alsace, dont il était gouverneur. L'an 1424, les confédérés, auxquels s'étaient joints le comte de Wurtemberg et l'évêque de Spire, firent une irruption dans le margraviat: ils brûlèrent Rastadt, avec plusieurs villages des environs, et mirent le siége devant Muhlberg. Ce siége durait depuis trois semaines, lorsque Diétric, archevêque de Cologne, Jean, évêque de Wurtzbourg, et Albert, comte de Hohenlohe, arrivèrent comme médiateurs, et vinrent à bout de faire agréer aux parties belligérantes un traité compris en neuf articles, qui fut signé le lundi après la Saint-Pierre (3 juillet).

Jacques Ier, margrave de Bade, fils du précédent, né le 15 mars 1407, mort en 1453, avait gouverné, du vivant de son père, la Marche d'Hochberg. Sa sagesse et sa libéralité envers les églises lui valurent le surnom de *Salomon*. « Lorsqu'on lui rapportait, dit Ænéas Sylvius (devenu pape sous le nom de Pie II), qu'il s'était commis un vol sur ses terres, il faisait venir ceux qui avaient été volés, et leur faisait rembourser par le fisc tout ce qu'ils affirmaient, avec serment, leur avoir été pris; ensuite se mettant à la poursuite des voleurs, s'il parvenait à les arrêter, il les condamnait sans miséricorde au supplice de la roue. Par là il vint à bout, en peu de temps, d'établir dans ses domaines une parfaite tranquillité. Il ne lui manquait que d'être lettré pour être un prince accompli, et il sentait vivement lui-même ce défaut; ce qui fit qu'il ne négligea rien pour l'éducation de ses enfants. »

Charles Ier, son fils et successeur, mort de la peste (choléra) en 1475, est comparé par Ænéas Sylvius aux deux plus fameux capitaines de ce temps-là, Frédéric, électeur palatin, et Albert, archiduc d'Autriche. Il fut choisi pour arbitre dans les querelles qui s'élevèrent entre les princes de l'Empire. Il montra un dévouement absolu à l'empereur Frédéric IV.

Christophe, margrave de Bade, né le 13 novembre 1453, mort le 19 avril 1527, fils aîné de Charles Ier, accompagna en 1477 l'archiduc Maximilien dans le voyage qu'il fit en Flandre, pour épouser l'héritière de Bourgogne. Il assista, en 1469, ce prince dans la guerre qu'il eut avec la France, et prit, entre autres, la ville de Luxembourg. En 1503, il hérita, en vertu d'un pacte de famille, des terres de Hochberg, de Sausenberg, de Roetheln et de Budenweiler. La validité de cet héritage fut contestée par le duc de Longueville; l'affaire fut portée au tribunal de l'empereur, et resta indécise pendant l'espace de soixante-dix-huit ans; après quoi elle fut terminée à l'amiable par un traité qui maintint la maison de Bade dans la jouissance des droits contestés. En 1515, Christophe, accablé par les infirmités, fit entre ses trois fils, Bernhard, Philippe et Ernest, le partage de ses terres, abdiqua le gouvernement entre leurs mains, à condition toutefois que de son vivant ils ne l'exerceraient qu'en son nom et comme ses vicaires. Philippe Berould de Bologne, son contemporain, parle ainsi de lui : « Le margrave de Bade Christophe, neveu, par sa mère, de l'empereur Frédéric IV, surpasse tous les autres princes par sa grandeur d'âme et par ses autres belles qualités. L'empereur Maximilien ne fit aucun exploit mémorable sans qu'il y eût part. Les Allemands s'accordent à le mettre à la tête de tous les grands capitaines de son temps, et lui défèrent unanimement le prix de la valeur. » *Bernhard III*, second fils de Christophe et son successeur, né le 7 octobre 1474, fut élevé dans les Pays-Bas, à la cour de Maximi-

Hen, et passa la plus grande partie de sa vie à Bodemacher, ville voisine de la cour de Bruxelles. Il introduisit dans ses États la religion protestante, et mourut le 29 juin 1536.

Philippe, fils de Christophe, assista en 1521 à la diète de Worms, et en 1526 à celle de Spire, en qualité de commissaire de Charles-Quint. Il fit, le 14 mai 1533, à Muhlberg, un testament par lequel il léguait ses États à ses frères Bernard et Ernest, et mourut le 17 septembre de la même année. Dès lors l'ancienne maison de Bade se divisa en deux branches', celle de Bade-Bade, qui est éteinte, et de celle de *Bade-Durlach*, qui règne encore.

II. *Margraves de Bade-Bade.*

Guillaume Ier, margrave de Bade-Bade, né le 15 juillet 1593, mort le 22 mai 1677, succéda à son père Édouard Ier, dit *le Fortuné*, et essaya de rétablir dans ses États la religion catholique. Pendant la guerre de trente ans, il reçut en 1631, de l'empereur Ferdinand III le commandement de l'armée du haut Rhin, qui fut défaite par Gustave-Adolphe : les troupes suédoises envahirent le margraviat et le dévastèrent. En 1640, il ouvrit la diète de Ratisbonne, et fit de vains efforts pour amener la paix entre les catholiques et les protestants, dont Frédéric Ier, margrave de Bade-Durlach, avait embrassé le parti.

Louis-Guillaume Ier, margrave de Bade-Bade, petit-fils de Guillaume Ier, naquit à Paris le 8 avril 1655, et mourut à Rastadt le 4 janvier 1707. Il eut Louis XIV pour parrain. Sa mère, la princesse de Carignan, désirait qu'il fût élevé à Paris; mais, à l'âge de trois ans, il fut enlevé par les ordres de son père et de son aïeul. Il débuta dans l'art de la guerre sous Montecuculli et sous le duc de Lorraine. En 1678, après la paix de Nimègue, il revint dans ses États, mais pour y rester peu de temps. Lorsque Vienne fut assiégée par les Turcs, il se jeta dans cette place : par une vigoureuse sortie, il opéra sa jonction avec le roi de Pologne Sobieski, et contribua puissamment à la défaite des Ottomans. Dans les campagnes suivantes, il acquit une gloire méritée à Berckan, à Belgrade et à Bude. Quand l'Autriche et la France se firent de nouveau la guerre, le prince Louis resta seul chargé de la défense du Danube; il battit les Turcs à Nissa en 1689, et à Salenkemen en 1691. Deux ans après, il fut opposé, en Souabe, aux armées de Louis XIV (1693), reprit Heidelberg, puis alla en Angleterre pour concerter avec le roi Guillaume les opérations de la guerre contre la France. En 1694 il fit une irruption en Alsace, et déploya une activité remarquable. En 1697, il se mit sur les rangs pour succéder à Sobieski sur le trône de Pologne; mais il échoua. La paix de Ryswick lui donna quelque repos. Mais, lors de la guerre de la succession d'Espagne, il reprit les armes, et s'empara de Landau; toutefois il fut battu à Friedlingen par Villars et Catinat. En 1703; il fit construire les lignes de Stollhofen, qui s'étendaient depuis la forêt Noire, par Bühl, jusqu'à Stollhofen et au Rhin. Villars pourtant remporta une nouvelle victoire à Hochstædt, où les Français furent battus, à leur tour, l'année suivante. Les dernières années du prince Louis furent moins éclatantes que les premières. Il avait fait vingt-six campagnes, commandé à vingt-cinq siéges, et livré treize batailles. On montre encore au château de Rastadt les trophées que le margrave rapporta de la guerre contre les Turcs.

III. *Margraves de Bade-Durlach.*

George-Frédéric Ier, margrave de Bade-Durlach, né le 30 janvier 1573, mort à Strasbourg le 24 septembre 1638. Il succéda à son frère Ernest-Frédéric Ier, et défendit les protestants contre Maximilien Ier, duc de Bavière. En 1610 il entra dans l'union de Halle, conclue, sous les auspices de Henri IV, contre la maison d'Autriche, et prit parti pour Frédéric V, électeur palatin, appelé au trône de Bohême. Il resta fidèle à la cause de ce prince, même (chose rare surtout chez les princes) lorsque cette cause se trouva perdue. En 1622, il abdiqua en faveur de son fils aîné Frédéric Ier, et leva une armée de 16,000 hommes, avec laquelle il livra et perdit contre le comte de Tilly la bataille de Wimpfen. Cet échec fut pour le margrave de Bade une source de nouveaux désastres; ses États furent envahis par les Bavarois, et lui-même dut se réfugier à Genève. En 1627, il tenta de nouveau le sort des batailles, grâce à des secours d'argent qu'il avait obtenus de Charles Ier, roi d'Angleterre, et au moyen desquels il avait levé une armée. Mais il se trouva en présence de Wallenstein, qui le défit. A partir de ce moment, le margrave ne tenta plus de lutter contre une fortune décidément contraire. Il mourut à Strasbourg, où il s'était retiré.

Frédéric Ier, margrave de Bade-Durlach, fils de George-Frédéric, né le 6 juillet 1594, mort le 8 septembre 1659. Dans l'impossibilité où il se trouvait de concilier la conservation de ses États avec la cause du protestantisme, il se ligua et fit la guerre avec Gustave-Adolphe. Après la mort de ce roi de Suède, et après avoir assisté à l'assemblée d'Heilbronn, il soutint la cause des protestants jusqu'à la paix de Westphalie, qui le fit rentrer dans ses États, envahis par les Autrichiens. La France et la Suède le soutinrent également alors; et ses droits furent réglés et sauvegardés par les articles dix-neuf et vingt du traité.

Frédéric II, margrave de Bade-Durlach, fils et successeur du précédent, vivait dans la seconde moitié du dix-septième siècle. Chargé de commander les armées du roi de Suède Charles-Gustave, il combattit contre les Français sous Montecuculli.

Charles-Guillaume Ier, margrave de Bade-Durlach, né en 1679, mort le 11 mai 1738, succéda à Frédéric III. C'est lui qui fonda, en 1715, la ville de Carlsruhe à une lieue de Durlach; et, pour perpétuer la mémoire de cette fondation, il créa l'ordre de la Fidélité. Il cultiva les sciences et les lettres, qu'il avait sérieusement étudiées à Genève, à Lausanne, à Utrecht. Il aimait particulièrement la botanique, en même temps que le luxe et les plaisirs. Il eut, dit-on, à l'exemple des princes orientaux, un sérail dans son palais. Son petit-fils Charles-Frédéric lui succéda.

IV. *Grands-ducs de Bade.*

Charles-Frédéric, d'abord margrave, puis électeur, enfin grand-duc de Bade, né à Carlsruhe le 22 novembre 1728, mort le 11 juin 1811. Il succéda, le 11 mai 1738, à son aïeul Charles-Guillaume. Après avoir fait ses études à Lausanne, il visita la France, l'Italie, l'Angleterre, la Hollande, et ne revint à Carlsruhe qu'à l'expiration de sa minorité en 1750. Il embellit sa capitale par un grand nombre d'édifices, et en augmenta de près de moitié la population, en y attirant les étrangers par une grande tolérance politique et religieuse. Pendant la guerre de sept ans il sut préserver ses États des maux qui affligèrent l'Allemagne. En 1771, il hérita des domaines de son cousin, le margrave de Baden-Baden, par l'extinction de cette branche aînée. A l'époque de la révolution, il perdit ses possessions en Lorraine et en Alsace, et il fit les plus grands sacrifices pour rester en paix avec la France. Non-seulement il ne s'opposa point à l'enlèvement du duc d'Enghien en 1804, mais il publia, peu de jours après, un décret d'exclusion pour tous les émigrés et tous les individus attachés à l'armée de Condé. Il resta fidèlement attaché à la fortune de Napoléon, dont il adopta le code. En 1803 il prit le titre d'*électeur*, qu'il échangea, en 1806 contre celui de *grand-duc*, que lui donna Napoléon. Grâce à son puissant allié, il agrandit considérablement ses États, qui, avant le règne de Charles-Frédéric, comptaient à peine 200,000 habitants. Ce Nestor des souverains mourut à Carlsruhe, à l'âge de quatre-vingt-trois ans. Il eut de ses deux mariages quatorze enfants, qui furent élevés sous ses yeux avec une simplicité patriarcale. L'une de ses filles avait épousé Maximilien, roi de Bavière; une autre, Gustave IV, roi de Suède; et une troisième, l'empereur Alexandre. Sa première femme, Charlotte-Louise de Hesse-Darmstadt, morte en 1783, avait entretenu une correspondance avec Voltaire (de 1758 à 1764). Son petit-fils Louis-Frédéric lui succéda.

Charles-Louis-Frédéric, grand-duc de Bade, petit-fils du précédent, naquit à Carlsruhe le 8 juin 1786, et mourut à Rastadt le 8 décembre 1818. Il assista, en 1804, au couronnement de Napoléon, qui lui fit épouser, le 8 avril 1806, sa fille adoptive mademoiselle Stéphanie Tascher de la Pagerie, cousine de l'impératrice Joséphine. A peine ce mariage conclu, il fut appelé à faire partie de la campagne de la Prusse et de la Pologne. Il se distingua à la bataille de Iéna et au siége de Dantzick, et obtint le grade de général d'infanterie. Il fit plus tard la campagne d'Autriche, et succéda, en 1811, à son grand-père, dont il adopta les principes politiques. Le grand-duc de Bade fut l'un des derniers à abandonner l'alliance française; et cette fidélité faillit lui faire perdre une grande partie de ses États, convoités par le roi de Bavière. Mais sa fermeté prévit ce partage. Peu de temps avant sa mort, il avait donné à son peuple une constitution semblable à celle du royaume de Wurtemberg. Le grand-duc Charles ne laissa que trois filles, et eut pour successeur son oncle Louis-Auguste-Guillaume.

Louis-Auguste-Guillaume, grand-duc de Bade, fils de Charles-Frédéric, naquit le 9 février 1763, et mourut à Carlsruhe le 30 mars 1830. Destiné d'abord à la carrière militaire, il servit dans l'armée prussienne jusqu'au traité de 1795. Il revint ensuite à Carlsruhe, et fut, jusqu'à la mort de son père, ministre de la guerre. Pendant le règne de son neveu, il vécut retiré des affaires. Appelé au trône en 1818, il s'empressa de faire sanctionner le système représentatif, accordé par son père. Mais les chambres s'étant montrées hostiles au gouvernement, elles furent prorogées à plusieurs reprises. C'est sous ce règne que, par un decret de la diète de Francfort, le comté de Hohengeroldseck, dans la forêt Noire, possession seigneuriale des princes Von der Leyen, et que l'Autriche avait séquestrée, fut réuni au grand-duché, qui dédommagea l'empereur François en lui cédant une partie proportionnelle du bailliage de Wertheim. L'intégrité de Bade ayant été posée en principe par ce décret, la Bavière réclama aussi un dédommagement pour la partie du comté de Sponheim cédée à la France; et cette question litigieuse n'est pas encore résolue définitivement. Le grand-duc Louis mourut le 30 mars 1830, sans enfants. Les lettres patentes du 4 octobre 1817, qui avaient déclaré margraves et princes du sang, avec faculté de succéder au trône, les comtes de Hochberg, issus du mariage de Charles-Frédéric avec Louise-Caroline, comtesse de Hochberg, née Geyer de Geyersberg, eurent leur plein effet, et l'aîné des margraves, Léopold, monta au trône.

Léopold Ier, grand-duc de Bade, mort le 24 avril 1852, succéda à Louis-Auguste-Guillaume le 30 mars 1830. Il est fils aîné, issu du mariage morganatique du grand-duc Charles-Frédéric avec la comtesse de Hochberg, de la maison de Geyer-Geyersberg. Les enfants de cette union furent déclarés éventuellement successibles par le statut organique de 1806 et les lettres patentes du 4 octobre 1817, actes reconnus en 1819 par les grandes puissances, moins la Bavière, que l'intervention de l'Autriche empêcha d'appuyer ses réclama-

tions par la force. C'est de l'avénement du grand-duc Léopold que date, à vrai dire, la sincérité du régime constitutionnel, quoique Bade eût une constitution depuis le 22 août 1818. Cette phase politique du gouvernement fut d'abord marquée par l'adoption de plusieurs lois de réforme et d'utilité publique : réduction de 450,000 florins sur le budget du ministère de la guerre; diminution de 747,000 florins sur les impôts en général; augmentation du salaire des instituteurs de campagne; adoption d'un code militaire et d'une nouvelle procédure civile; loi sur le rachat des corvées, et nouveau système municipal; enfin, proclamation de la loi qui règle la liberté de la presse. Ajoutons un fait économique de la plus haute importance, l'agrégation de Bade au zollverein, union douanière, en 1835. Mais une réaction ne devait pas tarder à se faire jour. La révolution de Varsovie en fut le signal : aux termes des décrets de la diète fédérale, la loi de la presse fut retirée par le gouvernement badois (28 juillet 1832). Ce conflit entre l'esprit libéral et une direction politique contraire se prolongea jusqu'en février 1848. La révolution survenue alors en France réveilla les espérances du parti libéral, qui se transforma bientôt pour devenir radical. Le grand-duché de Bade devint alors le théâtre des plus graves agitations. La constitution de l'empire, votée le 28 mars 1849, d'abord adoptée par le gouvernement badois, devint le prétexte d'une insurrection républicaine qui éclata particulièrement à Rastadt (mai 1849). Le grand-duc fut obligé d'abandonner ses États et de se réfugier à Strasbourg. Mais les secours de la Prusse, dont les forces, dirigées par le général Peucker, battirent en juin 1849 les républicains, commandés en dernier lieu par Mierolawski, changèrent la face des choses, et le grand-duc fut rétabli dans sa souveraineté. Cette restauration fut suivie d'exécutions, toujours regrettables, quel que soit le parti qui triomphe. Cependant le grand-duc ne profita pas de la victoire pour faire violemment rétrograder les esprits. D'accord avec les chambres, le gouvernement badois entra dans une politique plutôt conciliante et modérée. Dès lois nouvelles réglèrent l'administration des communes, la presse, le droit de réunion. On adopta un nouveau code pénal, un nouveau code de procédure, et cette législation assure à l'autorité une grande influence.

J.-Chr. Sachs, *Einleitung in die Geschichte der Markgrafschaft und des markgraflichen altfürstlichen Hauses-Baden*; Carlsruhe, 1764, 1773, 5 vol. in-8°. — Al. Schreiber, *Badische Geschichte*; ibid., 1817. — Bader, *Badische Landesgeschichte*; ibid., 1836. — Hausser, *Denkwürdigkeiten zur Geschichte der Badischen Révolution*. — *Art de vérifier les dates*.

* **BADEGISILE**, évêque du Mans et maire du palais, mort en 585. Il fut maire sous Chilpéric Ier, et devint, par la faveur de ce roi, évêque du Mans en 581. Marié, il ne se sépara pas de sa femme lorsqu'il fut élevé à l'épiscopat. Les annales du temps le représentent comme adonné au désordre et cruel envers ses diocésains, qu'il était loin de traiter comme ses ouailles. Il assista au second concile de Mâcon tenu en 585, et signa avec les autres évêques les constitutions synodales. Cet évêque, si peu digne des fonctions qu'il remplissait, mourut à la suite d'une fièvre qui le saisit à table.

Grégoire de Tours, *Hist. de France*, l. VI, ch. 9. — Moréri, *Dictionnaire historique*.

* **BADEHORN** (*Sigismond*), théologien allemand, né le 21 mai 1585, mort le 9 juillet 1626. Il étudia à Leipzig, où il professa ensuite la langue hébraïque. On a de lui : *Armatura Davidica*, Leipzig, 1620, in-4°.

Adelung, Suppl. à Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon*.

* **BADÊME** (saint), souffrit le martyre le 9 avril 376 de notre ère. On ignore la date de sa naissance. Il fut arrêté pendant la persécution de Sapor, et emprisonné avec Nersan, prince d'Asie. Le courage de ce dernier s'étant démenti, on lui accorda la vie à condition qu'il percerait Badême d'un coup d'épée; ce qu'il exécuta. Le corps de Badême fut traîné sur la claie; mais les chrétiens, l'ayant enlevé secrètement, lui rendirent les honneurs de la sépulture. Quatre ans après, le roi Sapor étant mort, ses disciples furent mis en liberté.

Actes de saint Badême, écrits en syriaque par saint Mathurhus, et publiés par Assemann, Henschenius et Ruinard.

* **BADEN** (*Gustave-Louis*), jurisconsulte et historien danois, né à Altona le 29 février 1764. Il devint docteur en droit en 1793, bourgmestre en 1794, et remplit plus tard d'autres fonctions importantes. On a de lui, entre autres ouvrages : *Silva differentiarum præcipuarum juris romani et Germanico-Danici, quoad universam doctrinam de cura atque tutela*, etc., *dissert. inauguralis*; Copenhague, 1793, in-4°; — *Danske Riges historie* (Histoire du royaume de Danemark); Copenhague, 1797; — *Det Norske Riges Historie* (Manuel d'histoire du royaume de Norwége); Copenhague, 1804, in-8°; — *Forsog til et Dansk-norsk juridisk Ord-og Saglexicon* (Essai sur la juridiction norwégienne et danoise); Odensée, 1814, in-8°; — *Dansk-norsk historisk Bibliothek* (Bibliothèque historique danoise); Odensée, 1815.

Nyerup et Kraft, *Almindeligt Literatur-Lexicon for Danmark, Norge, og Island*.

* **BADEN** (*Jacques*), savant philologue danois, né à Vordingborg le 4 mai 1735, mort en 1804. Il alla étudier en Allemagne, à Gœttingen et à Leipzig, devint recteur d'Altona en 1762, professeur d'éloquence en 1780, et membre de l'Académie des belles-lettres de Copenhague. Ses principaux ouvrages sont : *De generalibus theologiæ polemicæ mediis*, 1754; — *De possibilitate miraculorum*, 1755; — *De scientia divina contra Poiretum*, 1756; — *Græsk Grammatik* (grammaire grecque); Copenhague, 1764; — *Anweisung zur dænischen Sprache nebst Chrestomathie* (démonstration de la langue

danoise, accompagnée d'une chrestomathie); Copenhague et Odensée, 1767; — *Symbola ad augendas linguæ vernaculæ copias e Saxonis grammatici interpretatione danica;* Copenhague, 1778 et suiv., in-4°; — *Grammatica latina;* Copenhague, 1782; — *Foreslæsninger over det danske sprog eller resonneret dansk grammatica* (Leçon sur la langue danoise et grammaire raisonnée); Copenhague, 1785 et 1792; — *Cyropædie de Xenophon, traduite en danois;* Copenhague, 1766, in-8°; — *Tacite traduit et annoté;* I-III, 1773-1797, in-8°; — *Quintilien, traduit et annoté;* Copenhague, 1776-1777; — *Phædri Fabulæ, in usum scholarum editæ;* Copenhague, 1777; — *Horace*, œuvres complètes, traduites avec commentaires, Copenhague, 1792-1793; — *Horatii opera omnia, ex optimis recensionibus; accedunt variæ lectiones e duobus codicibus mstis regiis*, etc.; Copenhague, 1793; — *S. Aur. Propertii Elegiarum liber quartus in usum scholarum, commentario illustrat.;* ibid., 1798; — Suétone, trad., 1802-1803; — *Holbergii Synopsis historiæ universalis, revisa et aucta;* Copenhague, 1773; — *Compendium historiæ romanæ;* Copenhague, 1781 et 1793.

Nyerup et Kraft, *Almindeligt Litteratur-Lexicon for Danmark, Norge og Island.*

*BADEN (*Laurids* DE), théologien danois, né en 1616, mort en 1689. Il devint recteur de Horsen, sa ville natale, en 1648. On a de lui : *Himmelstige* (Ascension) : c'est un traité de morale publié plusieurs fois à Copenhague en 1670 et 1740 notamment.

Nyerup et Kraft, *Almindeligt Litteratur-Lexicon for Danemark, Norge og Island.*

*BADEN (*Sophie-Louise-Charlotte*), moraliste danoise, née à Copenhague le 21 novembre 1740. Elle étudia sous la direction du professeur J. Baden, et laissa *Der fortsatte Grandison* (le nouveau Grandisson); Copenhague, 1792.

Dansk-norsk Litteratur-Lexicon.

BADEN (*Torkill*), philologue danois, né le 13 avril 1668, mort en 1732. Il devint recteur à Holberg dans la Zélande, et laissa : *Condimenta latinitatis, seu elegantiæ latinæ;* Copenhague, 1717, 1720; — *Tübregistes over Biskoperne nol Siölland*, 1720; — *Roma danica, harmoniam atque affinitatem linguæ danicæ cum romana exhibens;* Copenhague, 1699, in-8°; — *Parentalia grammatica, seu observationes philosophicæ ad grammaticam;* Copenhague, 1715, in-8°.

Adelung, Suppl. à Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon.* — Nyerup et Kraft, *Almindeligt, Litteratur-Lexicon.*

BADEN (*Torkel*), philologue danois, né à Frédérichsborg le 27 juillet 1765, mort en 1804. Il voyagea en Italie et en Allemagne de 1788 à 1791, devint docteur en philosophie à Gœttingue en 1789, et professeur d'éloquence à l'université de Kiel en 1794. On a de lui : *De eloquentia Paulina*, 1786; — *De ara Deo ignoto dicata*, Act. XVII, 1786; — *De causis neglectæ a Romanis tragœdiæ*, 1789; — *Commentatio de arte ac judicio F. Philostrati in describendis imaginibus;* Copenhague, 1792, in-4°; — *Briefe über die Kunst von und an Hagedorn;* Leipzig, 1797; — *Hercules furens, specimen novæ recensionis tragœdiarum L. Annæi Senecæ;* 1798, in-8°.

Nyerup et Kraft, *Almindeligt Litteratur-Lexicon for Danmark, Norge og Island.*

*BADENHAUPT (*Hermann*), compositeur norwégien, vivait au milieu du dix-septième siècle. Il était directeur de musique à l'église de Glukstadt, et fit imprimer dans cette ville, en 1674, un ouvrage intitulé *Choragium Melicum*, qui renferme quarante morceaux de musique sacrée à trois voix, deux violons et basse.

Fétis, *Biographie universelle des Musiciens.*

*BADENIUS (*André*), théologien allemand, mort en 1667. Il se livra d'abord à l'enseignement, et plus tard à la prédication. On a de lui : *Wider des mühseligen Lebens schnelle Hinflüchtigkeit lehrt Gott Klugheit zur Himmlischen Weisheit* d'après les psaumes 90, 91 et 93 (Dieu nous élève vers la céleste sagesse pour nous consoler des ennuis de la vie éphémère); Hambourg, 1667. Cet ouvrage eut beaucoup de succès.

Adelung, Suppl. à Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon.*

*BADENIUS (*Christian*), théologien allemand, fils d'André, vivait dans la première moitié du dix-huitième siècle. Il se livra aux études théologiques et à la prédication. On a de lui : *Johanniticum de veritate Testimonium* (le Témoignage de Jean sur la vérité); Hambourg, 1710; — *Trifolium Hadelicum*, projet d'histoire locale du Hadlerland.

Adelung, Suppl. à Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon.*

*BADENIUS (*Godefroi-Chistian*), théologien allemand, fils de Christian, vivait dans la première moitié du dix-huitième siècle. Il mourut à vingt-neuf ans, et laissa : Δεκάλογος, *la Loi de Dieu*, 1710.

Adelung, Suppl. à Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon*

*BADENS (*François*), peintre hollandais, surnommé plus tard *l'Italien*, pour son chaud coloris, né à Anvers en 1571, mort en 1603. Il a réussi dans les tableaux d'histoire et le portrait; il a peint des fêtes, des assemblées galantes, des danses champêtres. Le ton de sa couleur est éclatant et doré, comme celui des meilleurs maîtres de l'Italie.

Son frère *Jean Badens*, né à Anvers en 1576, mort en 1605, se distingua dans la portraiture. Il fit sa fortune de bonne heure; mais il fut pillé par des gens de guerre, et en mourut de chagrin.

Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon.*

*BADEO (*Reginald*), théologien et dominicain allemand, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. Il devint en 1644 prédicateur général de son ordre. On a de lui : *Brevis instructio instituendi Rosarium perpetuum*

pro agonisantibus, trad. de l'italien de Richard d'Altamure; Bamberg, 1641.

Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*.

* **BADER** (*Charles*), savant bénédictin, natif d'Estal, vivait dans la première moitié du dix-huitième siècle. On a de lui : *Saül, Israelitarum ex-rex*, 1708; — *Samson Philistæorum flagellum*; 1709; — *Ambitio severe castigata in Maximo Tyranno*; 1710; — *Patientia calamitatum victrix in Jobo, Hussæo principe*; 1711.

Adelung, Suppl. à Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon*.

* **BADER** (*Ernest*), poëte latin, vivait dans la première moitié du dix-huitième siècle. Il laissa : *Poemata varii argumenti Hervica, lyrica, elegiaca*; Leuwarde, 1702, in-8°.

Adelung, Suppl. à Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon*.

* **BADER** (*Matthias*), philologue allemand, vivait dans la seconde moitié du dix-septième siècle. On a de lui : *Nomenclator-latino-germanicus*, trad. en français; — *Compendium prosodiæ*; — *Nomenclator secundum decem prædicamenta*; — une *Rhétorique*, tirée de Mélanchthon et Crusius.

Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*.

* **BADERIC** ou **BADREICH**, prince thuringien, mort en 530. Il était fils de Basin, roi de Thuringe, et fut tué en 530 par son frère Hermenfied, qui convoitait la possession exclusive des États laissés par Basin.

Grégoire de Tours, l. I. — Moréri, *Dictionnaire hist.*

* **BADERNA** (*Bartolommeo*), peintre de l'école de Parme, né à Plaisance, vivait à la fin du dix-septième siècle. Il fut élève du cav. Ferrante; infatigable et studieux, il travaillait malheureusement avec plus d'intelligence que de génie, et Franceschini put dire de lui avec justice qu'il avait frappé à la porte des grands peintres, mais que la porte lui avait été refusée.

E. B—N.

Lanzi, *Storia della Pittura*. — Ticozzi, *Dizionario dei Pittori*. — *Guida di Piacenza*.

* **BADESI** (*Jérôme*), poëte italien, vivait dans la seconde moitié du seizième siècle. Il laissa : *Poema de Sacello Exquilino a Sixto V, extructo*; Rome, 1588, in-8°; — *Poemata, Epigrammata et alii varii generis Carmina*, sans date connue.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*. — Adelung, Supplément à Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*.

* **BADESSA** (*Paul*), poëte silicien, natif de Messine, florissait vers le milieu du seizième siècle. On a de lui : une traduction en cinq livres de l'*Iliade* d'Homère, en vers libres (*sciolti*); Padoue, 1564, in-4°; et des traductions inédites de l'*Odyssée* et d'une partie des *Métamorphoses* d'Ovide.

Mongitore, *Bibliotheca Sicula*, t. II. — *Giornale de' Letterati*, vol. XXIV.

* **BADETO** (*Arnaud*), théologien français, de l'ordre de Saint-Dominique, vivait dans la première moitié du seizième siècle. Il fut successivement docteur en théologie, prieur à Bordeaux, et, en 1531, inquisiteur général à Toulouse. On a de lui : *Breviarium de Mirabilibus Mundi*; Avignon, 1499; — *Margarita virorum illustrium*; Lyon, 1529; — *Margarita sacræ Scripturæ*; Lyon, 1529.

Miræus, *de Script. sæc. XVI*. — Échard, *Script. Ord. Præd.* — Moréri, *Dictionnaire historique*. — Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*.

* **BADETTO** (*Vincent-Marie*), dominicain et historien ecclésiastique italien, vivait dans la seconde moitié du dix-septième siècle. Il laissa : *Annalium ordinis Prædicatorum*; Rome, 1656, part. Ire, in-fol., publiée en collaboration avec Mamachi, Polidorio et Christianopolo.

Adelung, Suppl. à Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon*.

BADI-EL-ZEMAN, souverain du Khoraçan, le dernier descendant de Tamerlan, mort en 923 de l'hégire (1517 de J.-C.). Il fut vaincu par Chaïbek, khan des Uzbecs, et se réfugia en Perse auprès d'Ismaël-Séfy, qui lui assigna la ville de Tauris pour résidence. Après la prise de cette ville par l'empereur turc Sélim Ier, il fut conduit à Constantinople, où il mourut.

Hammer, *Histoire de l'Empire ottoman*.

* **BADI** (*Paul-Émile*), littérateur italien, vivait dans la deuxième moitié du dix-septième siècle. On a de lui trois comédies : *le Gare dell' Inganno e dell Amore*; Venise, 1689; — *il Trionfo d'Amore e di Marte*; Venise, 1689, in-12; — *l'Argene*; ibid., 1689, in-8°.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

* **BADIA** (*Charles-Augustin*), compositeur italien, vivait à Vienne au commencement du dix-huitième siècle. Il était maître de chapelle de Léopold Ier. On a de lui : *Narciso*, opéra; Vienne, 1699; — *la Ninfa Apollo*; Vienne, 1700; — *la Corte celeste*, oratorio pour la fête de sainte Catherine, 1702; — *Amore vuol somiglianza*, 1702; — *il profeta Elia*, oratorio, à Venise, 1720; — *Giesù nel Pretorio*, oratorio, 1730; — *Cantati à voce sola e cembalo*; — *Tributi armonici*, collection composée de douze cantates à voix seule et clavecin, gravée sans date et sans nom de lieu.

Schilling, *Univ. Lexicon der Tonkunst*, etc. — Fétis, *Biographie universelle des Musiciens*.

BADIA (*Charles-François*), prédicateur italien, né à Ancône le 20 juin 1675, mort à Turin le 8 mai 1751. Il prêcha dans les principales villes de l'Italie, et fut nommé, vers 1730, président de l'université de Turin, qui venait d'être rétablie. Pendant la maladie qui l'enleva, il dit à son médecin, qui lui faisait entrevoir la possibilité de le guérir : « Je n'ai pas le tourment de l'espérance. » On a de lui : *Prediche Quaresimali*; Turin et Venise, 1749, gr. in-4°; — *Panegirici, Ragionamenti ed orazioni diverse*; Venise, 1750, in-4°.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*. — Ginguene, *Histoire littéraire de l'Italie*.

* **BADIA** (*Joseph-Antoine*), médecin italien, vivait dans la première moitié du dix-huitième siècle. Il fut professeur à Turin. On a de lui :

Storia rara di un sangue cavato col siero nero ed esperienze sopra lo stesso, dans les *Opuscoli scientif.*, t. XVIII; — *Vocabula latini italique sermonis ex aureis*, etc.; Turin, 1731, in-4°, 2 vol., qu'il publia en communauté avec l'abbé Pasini.

Adelung, Suppl. à Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon.*

BADIA (*Thomas*), théologien et cardinal italien, né à Modène vers 1483, mort à Rome le 6 septembre 1547. Il entra dans l'ordre des Dominicains, et fut envoyé par le pape Paul III au colloque de Worms en 1540, où il se fit remarquer par son zèle pour la religion catholique. Il eut une grande part à la rédaction du *Consilium delectorum cardinalium et aliorum prælatorum de emendanda Ecclesia, Paulo III jubente, conscriptum et exhibitum*; Rome, 1538, in-4°. La lettre de Badia au cardinal Contarini, sur le colloque de Worms, a été imprimée dans les prolégomènes de la 3e partie des *Epistolæ selectæ* du cardinal Polus.

Échard, *Scriptores ordin. Prædicatorum*, t. II.

BADIA Y LEBLICH. *Voy.* ALI-BEY.

* **BADIALA** (*Jacques*), dramatiste italien, vivait dans la seconde moitié du dix-septième siècle. On a de lui : *l'Umanità ristaurata dalla grazia, nella nascita del Bambino Giesù, dramma sacro*; Naples, 1691, in-12; — *la Forza delle stelle, ovvero amare è destino, tragicommedia*; Naples, 1693, in-12; — *il Finto D. Luigi, ovvero l' onore difeso dall' amore, tragicommedia*; Naples, 1695, in-12; — *i Prodigj della Vergine del Carmelo, dramma sacro*; Naples, 1699, in-12.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.* — Adelung, Supplément à Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon.*

* **BADIALE** (*Alexandre*), peintre et graveur italien, natif de Bologne, mort vers 1626, selon d'autres en 1628 ou 1643. Il fut élève de Flaminio Torre, et laissa de nombreuses et remarquables gravures, parmi lesquelles on cite une *Descente de Croix*, d'après F. Torre; — une *Vierge à l'enfant*, d'après Cignani; — une *Sainte Famille*, d'après Torre; — une autre *Sainte Famille*, y compris *saint Antoine et saint Philippe*.

Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon.* — Ticozzi, *Dizzionario de' Pittori.* — Orlando, *Abecedario Pittorico.*

* **BADIE** (*Louis-Augustin* DE LA), général français, né le 24 août 1696, mort en 1765. Il entra au service comme sous-lieutenant au régiment de Picardie, le 13 novembre 1708, et fit ses premières armes à la bataille de Malplaquet en 1709. Il fit successivement toutes les campagnes de 1727 à 1744, et se distingua principalement aux lignes d'Etlingen, au siége de Philisbourg, à la prise de Prague, à l'affaire de Battingen, et à la bataille de Fontenoy le 11 mai 1745. Les siéges de Tournay, d'Oudenarde, d'Andermonde et d'Ath furent également témoins de sa valeur. Devenu lieutenant-colonel de son régiment le 8 mai 1746, il assista en cette qualité à la bataille de Reaucourt, au siége de Berg-op-Zoom en 1747, et à celui de Maestricht en 1748. Nommé brigadier le 10 février 1759, il servit sur les côtes, se rendit avec son régiment, en 1760, à l'armée d'Allemagne, combattit à la bataille de Clotercamp en 1761, et revint en France en 1762, où il fut promu au grade de maréchal de camp, et mourut peu de temps après.

A. A.

Etats militaires. — *Gazette de France.*

* **BADIER** (*Jean-Étienne*), bénédictin et théologien français, né en 1650, mort en 1719. Après être entré dans les ordres, il professa avec succès la théologie et la philosophie à l'abbaye de Saint-Denis. Il devint ensuite successivement prieur de Saint-Julien de Tours et de Corbie. On a de lui : *De la Sainteté de l'état monastique, où l'on fait voir l'histoire de l'abbaye de Marmoutiers et de celle de l'église royale de Saint-Martin de Tours, pour servir de réponse à la Vie de saint Martin donnée par M. Gervaise.*

Le Cerf, *Bibl. hist. et crit. des auteurs de la congregation de Saint-Maur.* — Adelung, Supplément à Jöcher dans *l'Allgemeines Gelehrten-Lexicon.*

* **BADILE** (*Giovanni-Antonio*), peintre de l'école vénitienne, né à Vérone en 1480, mort en 1560. Il fut le premier dans sa patrie qui abandonna complétement le style ancien, et qui réussit à rendre les mouvements et les affections de l'âme. Son coloris, vif et chaud, a une fraîcheur et une morbidesse qui avant lui étaient également inconnues à Vérone. On cite parmi ses meilleurs ouvrages : une *Résurrection de Lazare*, à Saint-Bernardino, et une *Vierge avec l'Enfant et saint Jean-Baptiste*, à Saint-Nazzaro. Malgré son mérite incontestable, Badile serait peut-être peu connu, s'il n'eût eu l'honneur d'être l'oncle et le premier maître de Paolo Caliari, si célèbre sous le nom de Paul Véronèse. Il compta également le Zelotti parmi ses élèves. (*Voy.* ce nom.) C'est par erreur que Borghini nomme Badile *Antonio Baillo*. E. B...N.

Lanzi, *Storia della Pittura.* — Ticozzi, *Dizionario de Pittori.* — Pozzo, *Vite de' Pittori, degli Scultori e degli Architetti Veronesi.* — Malvasia, *Guida di Bologna.* — Borghini, *il Riposo.* — Ridolfi, *le Meraviglie dell' arte*, etc. — Bennassuti, *Guida di Verona.* — Maffei, *Verona illustrata.*

* **BADILIO** (*Valère*), médecin italien du dix-septième siècle. Il exerça la médecine à Vérone. On a de lui: *Tractatus de secanda vena in pueris, vel ante quatuordecim ætatis annum*; Vérone, 1606, in-4° : cet ouvrage était dirigé contre la doctrine opposée de Messaria.

Biographie médicale.

* **BADIN** (*Martin*), traducteur anglais, vivait au commencement du dix-huitième siècle. Il n'est connu que par une *traduction anglaise* des *Commentaires de Jules-César*; Londres, 1705, in-8°.

Lelong, *Bibl. histor. de la France*, édit. de Fontette. — Adelung, Suppl. à Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon.*

* **BADINUS** ou **BADINO** (*Louis-Dieudonné*), poëte et musicien italien, né à Mondovi le 7 août 1675, mort le 18 novembre 1742. Il se voua

à l'état ecclésiastique, mais n'en cultiva pas moins avec ardeur et succès la musique et la poésie. Il fut maître de chapelle et recteur du séminaire de Mondovi. Voici ses principaux ouvrages: *Sacri affectus poetici in honorem B. Mariæ Virginis;* Mondovi, 1712; — *Regii montis flores Apollinei;* ibid., 1715; — *Alphabetum Autonomastico-poeticum, Virgini Deiparæ; Montis regalis sacrum;* ibid., 1716.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

* **BADIUS**, chef campanien, né environ 212 ans avant J.-C. Il provoqua son compagnon Quinctius Crispinus à un combat singulier, lorsque les Romains assiégeaient Capoue. Crispinus, bien que d'un camp opposé, refusa d'abord le défi, en se fondant sur l'amitié qui l'unissait à Badius. Mais ses soldats l'ayant excité, le combat eut lieu, et Badius fut blessé à mort.

Tite-Live, XXV, 18. — Val. Max., V, 1, § 3.

BADIUS (*Jodocus* ou *Josse*), imprimeur et poëte satirique, naquit en 1462 dans le village d'Aasche, près de Bruxelles, d'où le surnom d'*Ascensius*, et mourut en 1535 (1). Il fit ses premières études à Gand et à Bruxelles; puis il voyagea en Italie, apprit le grec à Ferrare, sous Baptiste Guarini, et fut initié à la typographie, invention alors toute récente, qui clôt le moyen âge. En 1491, il vint s'établir à Lyon, où il enseigna, pendant une dizaine d'années, la littérature grecque et latine. Badius y exerça en même temps l'art typographique. « Il composa et imprima, dit de La Caille, quantité de bons livres chez Jean Treschel, imprimeur de Lyon, duquel il épousa la fille, nommée Thalie. » Au commencement du seizième siècle, Badius fut appelé à Paris. « Ce fut à lui, poursuit de La Caille, que le savant Robert Gaguin, vingtième général de l'ordre des Trinitaires, qui connaissait son mérite et sa capacité pour la correction des impressions, écrivit pour imprimer ses ouvrages, ainsi qu'on le voit par la lettre que ce général lui adresse, qui est à la tête de ses *Épîtres* in-4°, l'an 1498; ce qui obligea Badius à venir à Paris vers l'an 1499 ou 1500, après la mort de son beau-père, tant pour y enseigner la langue grecque que pour y rétablir l'art de l'imprimerie, qui commençait à décliner (2). »

Le père Du Moulinet prétend que Badius apporta le premier en France les caractères ronds, et qu'avant lui les imprimeurs s'étaient servis de caractères gothiques : « Il vint d'Italie en France environ l'an 1590, tant pour y enseigner le grec à Paris, que pour y établir une fort belle imprimerie, qu'il appela *Prælum Ascensianum* (3). » Ce renseignement, reproduit sans examen par presque tous les biographes, est tout à fait inexact : d'abord Badius, avant de venir à Paris, fit, comme nous venons de le voir, un assez long séjour à Lyon; ensuite, dès 1469 et 1470, on avait imprimé en caractères ronds à Paris (1).

On vit sortir des presses de Badius un grand nombre de livres classiques, tels que Horace, Perse, Térence, Juvénal, Théocrite, Salluste, Valère Maxime, Quintilien, Aulu-Gelle, Cicéron, Ovide, Sénèque. Ces éditions sont, pour la plupart, accompagnées de notes et de commentaires estimés. Badius composa lui-même plusieurs ouvrages satiriques, comme . *Sylva moralis contra vitia;* — *Epigrammatum liber;* — *Navis stultiferæ Collectanea*, 1513, en vers latins, tirés presque tous des anciens avec un commentaire en prose; — *Navicula stultarum mulierum;* trad. en français par J. Droyn, sous le titre : *la Nef des folles;* Paris, 1501, in-4° : l'auteur y attaque les vices des femmes, à l'imitation de Sébastien Brandt, qui, dans sa satire *Navis stultifera*, avait flagellé les hommes. Enfin, il a écrit : *De grammatica;* — *De conscribendis Epistolis;* — *Psalterium B. Mariæ;* — *Vita Thomæ a Kempis*.

Érasme fit le plus grand cas de Badius; il en loua le savoir, la pureté de style, et le mit au-dessus de Budée. Les amis de ce dernier savant en jetèrent les hauts cris, et accusèrent Érasme d'injustice et de partialité. Le bruit en vint même jusqu'aux oreilles de François I[er] (2). Après avoir fait ressortir le mérite des œuvres du poëte-imprimeur, Érasme ajouta que Badius aurait encore mieux « fait, si l'inquiétude de son ménage n'eût souvent troublé et interrompu le loisir et la tranquillité de ses études (3). »

Badius eut un grand nombre d'enfants, ce qui fit dire dans son épitaphe, en jouant sur les mots *libri* et *liberi*, qu'il aurait fait autant d'enfants que de livres, s'il s'y était pris plus tôt. Cette épitaphe est de son petit-fils Henri Estienne, fils de Robert Estienne, lequel avait épousé Perrette Badius (4).

Hic, liberorum plurimorum qui parens,
Parens librorum plurimorum qui fuit,
Situs Jodocus Badius est Ascensius;
Plures fuerunt liberis tamen libri
Quod jam senescens cœpit illos gignere,
Ætate florens cœpit hos quod edere (5).

(1) Cette date a été bien établie dans le *Dictionnaire de Bayle*, t. I, p. 607, note F.

(2) De La Caille, *Histoire de l'Imprimerie*, p. 72, 73.

(3) Le P. Du Moulinet, dans le *Journal des Savants*, 31 janvier 1684, p. 33.

(1) Voyez Chevillier, *Origine de l'Imprimerie de Paris*, p. 54. — Ulric Gering avait déjà, mais très-imparfaitement, employé les caractères ronds.

(2) *Si verus est rumor, sic fervent amici Budæi, quasi in cineres patris ac matris illius imminxerim. Clamant: O cœlum, o terra, Budæum cum Badio! Clamant me invidere gloriæ Budæi, meque multis epigrammatis dilacerant.... Causa delata est et ad regis cognitionem...* Érasme, *Epist.*, lib. XX, 72.

(3) Erasme, *Epist.*, lib. XXII, 28. — Baillet, *Jugements des Savants*, t. II, p. 141.

(4) Deux autres filles de Badius avaient épousé Michel Vascosan et Jean de Roigny, « qui prit la marque de son beau-père, et arbora à ses éditions le *Prælum Ascensianum* pendant plus de vingt-cinq ans. » Chevillier, *Origine de l'imprimerie de Paris*, p. 138.

(5) Henri Estienne, *De artis typographicæ querimonia*. — Almeloveen, *De vitis Stephanorum*. « Cette épitaphe, dit Bayle, n'est point celle que l'on voit sur le tombeau de Jodocus Badius, au charnier de l'église collégiale de Saint-Benoît, à Paris; c'est là qu'il fut enterré.

Le fils de J. Badius, *Conrad*, né à Paris en 1510, mort vers 1560, suivit les traces de son père. Les premiers ouvrages sortis de ses presses sont datés de 1546. Conrad avait embrassé les doctrines de Calvin; pour se soustraire aux persécutions religieuses, il quitta Paris en 1549, et se retira à Genève, où il publia, d'abord avec Jean Crespin, puis avec Robert Estienne son beau-frère, un grand nombre de belles éditions, enrichies de préfaces estimées, parmi lesquelles on cite, comme un exemple de modestie, celle *Kreophagia* ou *Cyclops* de Théodore de Bèze. Conrad Badius a, en outre, publié une traduction française (incomplète) de l'*Alcoran des cordeliers*, avec des notes; Genève, 1556, in-12; — *les Vertus de notre maître Nostradamus, en rimes*; Genève, 1562, in-8°. Sennebier (*Histoire littéraire de Genève*) lui attribue une *comédie contre Castalion*, et Joly (*Remarques sur le Dictionnaire de Bayle*), les *Satyres chrestiennes de la cuisine papale*; Genève, 1560, in-8° (très-rare). A. F. D.

Valère André, *Bibliotheca Belgica*. — Miræus, *De scriptor. sæculi XVI*. — Érasme, *Epist.* — Bayle, *Dictionnaire historique, avec les remarques de Joly*. — Prosper Marchand, *Dictionnaire historique*. — La Caille, *Histoire de l'imprimerie*. — Chevillier, *Origine de l'imprimerie de Paris*. — Ambr. Firmin Didot, *Essai sur l'Histoire de l'imprimerie*.

* **BADIUS** (*Raph*), théologien italien, natif de Florence, vivait dans la seconde moitié du dix-septième siècle. Il était de l'ordre de Saint-Dominique, et devint maître en théologie et doyen de la Faculté. On a de lui entre autres ouvrages : *Constitutiones et decreta universitatis Florentinæ, theologorum una cum illius primæva origine.*

Échard, *Scriptores ordinis Prædicat.*

* **BADIUS** ou **BADUS** ou **BALDUS** (*Sébastien*), médecin italien, natif de Gênes, vivait dans la seconde moitié du dix-septième siècle. Il a laissé : *Disputatio de sanguine incalescente non mutante naturam*; — *Anastasis corticis Peruvianæ contra J.-J. Chifletium*; — *Tractatus de pestilentia*; — *De phlebotomiæ necessitate in variolis*, *etc.*

Van der Linden, *De Scriptoribus medicis*. — Oldoin, *Athenæum Ligusticum*. — Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*.

BADJER (*Louis*), apprêteur d'étoffes à Lyon. Lorsque cette ville fut prise en 1793 par les troupes de la convention, le frère de Louis Badjer était à l'hôpital, par suite des blessures qu'il avait reçues pendant le siége. Il fut cependant cité devant la commission militaire établie pour juger ceux qui avaient pris part à la défense de cette ville. Louis Badjer l'apprit; et sachant que son frère était d'avance condamné, il alla se présenter à sa place et marcha au supplice, heureux de lui sauver ainsi la vie.

Le Bas, *Encyclopédie de la France*.

* **BADO** (*Jean*), poëte hongrois, vivait dans la seconde moitié du dix-septième siècle. Il fut en grande réputation dans son pays, et laissa un poëme sur la mort et la résurrection de Jésus-Christ.

Horanyi, *Memor. Hung.* — Benkoe, *Transylv.*, t. 2, p. 363. — Adelung, Supplément à Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*.

BADOARO (*Frédéric*), diplomate et littérateur italien, né en 1518, mort en 1593. Il représenta dix fois la république de Venise auprès de Charles-Quint et de Philippe II, et fonda en 1556 l'Académie vénitienne dite *della Fama*, qui devait imprimer avec soin une collection des meilleurs auteurs, mais qui fut, environ dix ans après, supprimée par un décret du sénat. On attribue à Badoaro plusieurs écrits diplomatiques inédits.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*, t. III.

BADOARO (*Jacques*), poëte italien, vivait à Venise vers le milieu du dix-septième siècle. Il fut l'ami de Fra Paolo Sarpi. On a de Badoaro : *le Nozze di Enea con Lavinia*; Venise, 1640, in-12; — l'*Ulisse errante*; ibid., 1644, in-4°, in-12; — l'*Elena rapita da Teseo*; ibid., 1655, in-12; trois drames, représentés à Venise sur les théâtres de Saint-Jean et de Saint-Paul. Son drame, *il Ritorno d'Ulisse in patria*, représenté en 1641, paraît être resté inédit.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

BADOARO (*Jean*), théologien italien, mort le 17 mai 1714. Il fut patrice et patriarche de Venise, puis cardinal; et en 1706, évêque de Brescia. On a de lui : *Industrie spirituali per ben vivere e santamente morire*; Venise, 1744.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*. — Adelung, Supplément à Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*.

BADOARO (*Lauro*), poëte italien, né à Venise vers 1546, mort en 1593. Il entra dans la congrégation *de' Crociferi*, se fit remarquer comme prédicateur, devint évêque d'Albe, et laissa : *Rime spirituali*; Bologne, sans date, in-4°; — *Canzone al sommo ed ottimo Pontifice Sisto V*; Rome, 1589, in-4°; — *i Sette Salmi Penitenziali ridotti in rime italiane*, sous le pseudonyme de l'*Agitato*; Mantoue, 1591 et 1594, in-4°.

* **BADOERO** (*Camille*), poëte italien, vivait dans la seconde moitié du dix-septième siècle. Il laissa : *Poésie*; Venise, 1662, in-12; — *il Sesto Tarquinio, dramma*; Venise, 1678, in-12; — *il Leandro, dramma*, ou *Gli Amori fatali*; Venise, 1679 et 1682, in-12.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*. — Adelung, Supplément à Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*.

BADOERO (*Pierre*), doge de Venise depuis 939 jusqu'en 942, époque de sa mort. Il changea son nom de famille *Particiaccio* en celui de Badoero. Il obtint de Béreuger II, roi d'Italie, la confirmation des libertés de la république de Venise, ainsi que le droit régalien de battre des monnaies d'or et d'argent. Il eut pour successeur Pierre Candiano III.

Sismondi, *Histoire des Rép. ital.*

BADOLET (*Jean*), ministre protestant et professeur d'humanités au collége de Genève

vers le milieu du dix-septième siècle. On a de lui : *la Harangue de Frédéric Spanheim* (*Geneva restituta*), traduite en français, 1635, in-4° ; — *Conscientiæ humanæ Anatomia* ; Genève, 1659, in-4° ; — *l'Excellence de l'horlogerie*, in-12 ; — *Secrets curieux sur diverses choses de la nature et de l'art*, in-8°.

Senebier, *Histoire littéraire de Genève.*

* **BADON** (*Edmond*), auteur dramatique et romancier français, mort en 1849. Ses débuts littéraires datent de l'époque de la grande querelle des classiques et des romantiques. Il écrivit alors des pièces de théâtre ; et, plus tard, des romans, où l'imagination va souvent jusqu'à l'exagération. Il mourut trop jeune pour sa renommée ; il donnait en effet des espérances sérieuses. On a de lui : *Un Duel sous Richelieu*, drame en trois actes mêlé de couplets ; Paris, Barba, 1832, in-8°, et dans la *France dramatique*, 1834 ; — *Une Aventure sous Charles IX*, comédie en trois actes, en collaboration avec Frédéric Soulié ; Paris, Marchant, 1834 ; — *Montbrun, ou les Huguenots en Dauphiné* ; Paris, Prudhomme, 1838, 2 vol. in-8° : c'est un roman écrit dans la manière de W. Scott ; — *Gingènes, ou Lyon en 93*, publié par le *Journal des Débats*.

Quérard, *la France littéraire*. — *L'Illustration*, 25 septembre 1852.

BADOU (*Jean-Baptiste*), théologien, frère de la Doctrine chrétienne, natif de Toulouse, mourut le 6 septembre 1727, au milieu de l'exercice de son ministère, pendant une inondation de la Garonne. On a de lui : *Exercices spirituels, avec un catéchisme et des cantiques pour aider les peuples à profiter des missions* ; Toulouse, 1716, in-12.

Delespine, *Relation du débordement de la Garonne*, Toulouse, 1716, in-12.

* **BADOUREAU** (*J.-F.*), graveur français, contemporain. On a de lui quelques gravures recherchées des amateurs, entre autres : *Deux Enfants Jésus*, d'après Raphaël, 1819 ; — *les Sabines* d'après David ; — *le Christ et la sainte Vierge*, d'après le Titien ; — *la Mission dangereuse* ; — *Napoléon à cheval* ; — *la Vierge à la chaise* et *la Vierge au poisson*, d'après Raphaël ; — *le Christ*, d'après le Titien ; — *Saint-Jean*, d'après le Dominiquin.

Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon.*

BADOUVILLE (*Pierre*), aide de camp de Pichegru, né à Poissy-le-Sec (département de l'Yonne) vers 1760, mort vers 1810. Engagé volontaire en 1792, il se distingua dans les campagnes du Rhin, et fut employé par Pichegru pour traiter avec le prince de Condé et l'ambassadeur anglais Wickam. La prise des équipages de M. de Klinglin, agent du prince de Condé, fit découvrir ce complot. Badouville était désigné sous le nom de *Coco* dans la correspondance du général. Il fut arrêté et mis au Temple à la suite du 18 fructidor (4 septembre 1797), et subit différents interrogatoires, pendant lesquels il ne répondit que ces mots : « Je ne suis pas Coco ; qu'est-ce que Coco ? je ne connais pas Coco. » Badouville fut renvoyé, et échappa ainsi à la déportation, à laquelle Pichegru et ses complices furent condamnés. Il fut encore arrêté à deux reprises différentes et toujours renvoyé absous, par défaut de preuves suffisantes. Depuis 1805, il vécut retiré dans son département : sous la surveillance de la police.

Biographie des Contemporains.

* **BADRÈS** (Βάδρης) ou **BARES** (Βάρης), général perse, vivait dans la seconde moitié du sixième siècle avant J.-C. Il était de la tribu de Pasargade, et fut chargé du commandement des forces navales dirigées par Aryandès, gouverneur d'Égypte, contre les Barcéens, pour venger la mort d'Arcésilas III. Après la prise de Barca, Badrès voulut poursuivre ses succès en prenant Cyrène ; mais il se trouva paralysé dans ses desseins par le refus que lui opposa Amasis, commandant des forces de terre. Ce Badrès est sans doute celui dont parle Hérodote comme ayant commandé un corps d'armée dans l'expédition de Xerxès en Grèce.

Hérodote, IV, 167, 203 ; VII, 77. — Smith, *Dictionary of Greek and Roman Biography.*

* **BADRESHI** (*Abraham*), poëte juif, vivait en Espagne au treizième siècle. Il était père du célèbre Jedaia Appenini ou Penini. On doute si on doit attribuer au père ou au fils le poëme du *Jour de l'Expiation*. Stoccurs le reproduit dans l'édition du *Bechinath Olam* qui a paru à Mantoue.

De Rossi, *Dizion. storic. degl. autor. Ebrei*, I, 59.

* **BADSTÜBER** (*André*), jurisconsulte danois, né à Copenhague le 9 mars 1728, mort en 1808. Il devint conseiller de chancellerie. On a de lui : *De antiquo jure postliminii*, 1748 ; — *De discrepantiis præcipuis juris danici et saxonici circa arrestum*, 1748 ; — *De Usucapione Danorum*, 1749 ; — *De Testamenti Factione jure danico*, 1750.

Nyerup et Kraft, *Almindeligt Litteratur-Lexicon for Danmark, Norge, og Island.*

BADUARIUS ou **PADUARIUS** (*Bonsemblantes*), théologien italien, natif de Padoue, mort le 28 octobre 1369. Il était frère du cardinal Bonaventure Baduarius, et mourut, dit-on, empoisonné. Il a laissé : *Lectura super* 1, 2 *et* 3 *Sententiarum* ; — *Quæstiones philosophiæ et theologiæ*.

Pandulphus, *De scriptoribus Augustinianis*. — Elsius, *Encomiast. Augustin.*

BADUEL (*Claude*), littérateur, né à Nîmes vers la fin du quinzième siècle, mort à Genève en 1561. Il s'éleva, par la protection de la reine de Navarre, sœur de François Ier, à un rang distingué dans l'université de Paris, et fut nommé, en 1539, recteur du collége des Arts que François Ier venait d'établir à Nîmes. En 1555, il fut obligé de se retirer à Genève pour échapper aux poursuites dirigées contre les calvinistes. Il y devint ministre et professeur de

philosophie et de mathématiques. On a de lui, entre autres : *Oratio funebris in funere Florettæ Sarrasiæ habitæ; epitaphia nonnulla de eadem*, 1542; trad. en français par Ch. Rozel; Lyon, 1546, in-4° ; — *De ratione vitæ studiosæ ac litteratæ in matrimonio collocandæ ac degendæ;* Lyon, 1544, in-4°. L'auteur y montre l'excellence du mariage, et les désordres qui accompagnent ordinairement le célibat. Il en existe une mauvaise traduction française par Guy de la Garde, sous le titre : *Traité très-fructueux de la dignité du mariage, et de l'honnête conversation des gens doctes et lettrés;* Paris, 1548, in-8°.

Moréri, *Dictionnaire historique*.

* **BADUERO** ou **BADOUARI**, famille noble de Venise, dont quelques membres furent revêtus des premières dignités de l'État.

I. **BADUERO** (*Ursus Ier*), doge de Venise, mort en 881. Il fut élu en 864, battit les Sarrasins qui infestaient les côtes de Dalmatie, et reçut en récompense, de l'empereur Basile Ier, le titre de *protospataire*.

II. **BADUERO** (*Ursus II*), vivait dans la première moitié du dixième siècle. Il fut élu doge en 912. Sous son gouvernement, Venise reçut de Rodolphe de Bourgogne le droit de battre monnaie. Baduero se retira dans un couvent en 932.

III. **BADUERO** (*Louis*), vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. Député à Constantinople vers Soliman II, il conclut avec ce souverain un traité secret, en vertu duquel la Morée était cédée aux Turcs.

IV. **BADUERO** (*Ange*), sénateur vénitien. Accusé en 1607 de correspondre avec Alfonse de la Cueva, ambassadeur d'Espagne, il vit ses biens confisqués et fut condamné à la dégradation de sa noblesse, à l'exclusion des fonctions publiques, et à une année de prison.

Moréri, *Dictionnaire historique*.

* **BADUZADE**, évêque de Paderborn, vivait dans la première moitié du neuvième siècle. Il gouverna ce diocèse depuis 815 jusqu'en 863, et fonda à Paderborn une école destinée à répandre l'instruction que comportait l'époque.

Histoire littéraire de la France, t. IV.

* **BÆBIA GENS**, surnommée aussi *Dives, Herennius, Sulca, Pamphilus*. Le premier de cette gent, qui obtint les honneurs du consulat, fut Cn. Bæbius Pamphilus en l'an 182 avant J.-C. En voici les principaux membres dans l'ordre chronologique :

* I. **BÆBIUS** (*Lucius*), vivait vers 220 avant J.-C. Il fut un des ambassadeurs envoyés par Scipion à Carthage en l'an 202 avant l'ère chrétienne, et fut chargé ensuite par le célèbre capitaine de commander le camp des Romains.

* II. **BÆBIUS** (*Quintus*), tribun du peuple, vivait vers 200 avant l'ère chrétienne. Il se fit remarquer par son opposition à la guerre contre Philippe de Macédoine.

* III. **BÆBIUS** (*Marcus*), un des trois commissaires romains envoyés en Macédoine en l'an 186 avant J.-C., pour s'enquérir des griefs des Maronites et autres contre Philippe, roi de Macédoine.

* IV. **BÆBIUS** (*Lucius*), vivait vers 180 avant J.-C. Il fut un des trois commissaires romains envoyés en Macédoine en l'an 168 pour étudier l'état du pays, avant l'expédition de Paul-Émile.

* V. **BÆBIUS** (*Aulus*), vivait vers 170 avant J.-C. Il fit donner la mort aux membres du sénat étolien en l'an 167 avant l'ère chrétienne, et fut, pour ce fait, condamné à Rome. On ignore s'il fut gouverneur de toute l'Étolie, ou seulement de la ville où ce meurtre fut commis.

* VI. **BÆBIUS** (*Caïus*), tribun du peuple, vivait vers 80 avant J.-C. Il fut suborné par Jugurtha lorsque ce Numide fameux vint à Rome. Bæbius imposa silence à ceux qui interpellèrent Jugurtha sur certains actes de sa vie, à Mummius particulièrement.

* VII. **BÆBIUS** (*Caïus*), général romain, vivait vers 60 avant J.-C. Il fut appelé aussi par Sextus César à prendre le commandement des troupes romaines dans la guerre sociale.

Tite-Live, XXX, 25; XXXI, XLIV, 18; XLV, 28, 31. — Polybe, XV, XXXIII, 6. — Salluste, *Jugurth.*, 33, 34. — Appien, I, 48; I, 72, *Illyr.*, 13. — Florus, III, 21. — Cicéron, *In Pis.*, 36. — Lucain, II, 119.

BAECK (*Abraham*), naturaliste et médecin suédois, né en 1713, mort en 1795. Il étudia à l'université d'Upsal, et s'y distingua dans toutes les branches de la science. Il fit ensuite de nombreux voyages en Angleterre, en Allemagne et en France, et demeura deux ans à Paris. De retour en Suède, il devint assesseur du collége royal de médecine en 1745, médecin de la cour en 1748 et ordinaire du roi en 1749, président du collége en 1749 et en 1765, enfin membre de la commission chargée de dresser les tables de naissance et de mortalité. On a de lui plusieurs mémoires intéressants sur l'histoire naturelle; par exemple : *Sur un poisson* (le narwal) *dont la corne s'était implantée dans la carène d'un navire*, dans les *Mémoires des curieux de la nature*, t. VIII; — *Sur la couleur des Nègres*, dans les *Mémoires de l'Académie de Suède*, 1748, réimprimé dans les *Analecta Transalpina; — Sur le Pichurim*, espèce de plante du Brésil, dans les *Mémoires de l'Académie de Suède*, 1759; — sur le *Spartium scoparia* (genêt à balai), 1765; — *Oratio de memorabilibus insectis*, traduction latine d'un discours suédois de Linné. Baeck a fait pour l'Académie royale des sciences de Stockholm, dont il était membre, les éloges d'Hasselquist, d'Olaüs Celsius, et de Linné. Enfin, il a fait précéder d'une introduction la traduction suédoise de l'ouvrage anglais du baron de Dinsdale, intitulé *Small pox inoculation* (Inoculation de la vaccine); Stockholm, 1769. — Linné a consacré à Baeck, avec lequel il était très-lié, un genre de plantes (*Baeckea*) de la famille des salicariées.

Rose, *Biographical Dictionary*. — Gezélius, *Biographiskt-Lexicon*.

BAECK ou **BECK** (*Jean-George*), graveur allemand, né vers 1675 à Augsbourg, mort vers 1726. Il a gravé quelques tableaux du Poussin, et des sujets d'histoire ou de paysage, d'après des peintres flamands. On cite de lui les portraits de Louis XIV et de Gustave-Adolphe, roi de Suède. Ses estampes étaient marquées des initiales *J. B.*, ou simplement d'un *B.*

Dictionnaire des Monogrammes, p. 168. — Baverel, *Notice sur les graveurs*, t. I, p. 80.

BÆCK (*Joachim*), théologien français, né à Utrecht le 10 août 1562, mort dans cette ville le 24 septembre 1619. On a de lui : un écrit sur *la Conscience;* en français, Bruxelles, 1610, in-12; — *l'Interprète ou l'avocat des vrais catholiques;* à Bruxelles, 1610; — *l'Adversaire des mauvais catholiques;* Bois-le-Duc, 1614; — *le Ban de tous les hérétiques, des politiques et des catholiques corrompus;* Anvers, 1616.

Valère André, *Bibliothèque Belgique*. — Moréri, *Dictionnaire historique*.

* **BAECK** ou **BECK** (*Théodoric*), jésuite et mathématicien allemand, né à Ueberlingen en 1599, mort en 1676. Il professa les mathématiques à Fribourg, et la théologie à Lucerne. Il fut ensuite pendant trente ans confesseur du cardinal Frédéric de Hesse, et mourut à Rome. On a de lui : *Architectonica militaris, oppugnata ac defensiva*.

Allatius, *Apes Urbanæ*.

* **BÆCKER** (*Casimir*), harpiste prussien, né à Berlin vers 1790. Il fut amené fort jeune en France par madame de Genlis, qui en fit son élève de prédilection pour la harpe. Elle lui enseigna à jouer de cet instrument d'après son système, qui consistait à faire usage, dans l'exécution, du petit doigt de chaque main. Vers 1808, M. Bæcker joua dans les concerts, et se fit applaudir par le brillant et la netteté de son jeu, ainsi que par la beauté des sons qu'il tirait de son instrument. Il avait alors dix-huit ans, et n'était connu dans le monde que sous le nom de *Casimir;* puis il cessa tout à coup de paraître, et rentra dans la vie privée. Ce n'est que dix-huit ans après, qu'il vint réveiller l'attention du public par l'annonce d'un cours de harpe d'après la méthode de madame de Genlis; depuis, il n'a pas cessé de se livrer à l'enseignement de la harpe.

Fétis, *Biographie universelle des Musiciens*.

* **BAEHER** ou **BERUS** (....), théologien et médecin suisse, né en 1486, mort en 1568. Il professa les belles-lettres à Strasbourg, y étudia la théologie et la médecine, et ensuite s'établit à Bâle. Il devint recteur en 1529 et en 1532. Son rectorat rendit le calme à l'université, divisée jusque-là par des questions religieuses.

Bæher fut, en outre, médecin de la ville de Bâle. On a de lui : *Commentaire sur l'Apocalypse de saint Jean*.

Lelong, *Bibliothèque sacrée*, in-fol. p. 687. — Moréri; *le grand Dictionnaire historique*.

BAEHR (*Jean*), musicographe allemand, né en 1652 à Saint-George sur l'Ems, mort au mois d'août 1700. Il fut maître de chapelle du duc Auguste de Saxe et des concerts du duc Jean-Adolphe de Weissenfels. Ses ouvrages, qui sont presque tous des pamphlets, ont pour titres : *Ursus murmurat*, etc., *l'ours murmure*, ou *preuve claire et évidente de l'ignorance de M. Godefroi Vockerodt*, etc.; Weimar, 1697, in-8°. Baehr se désigne lui-même sous le nom d'*Ursus*, parce que *Baehr* signifie *ours* en allemand. Volckerodt ayant défendu son opinion dans un autre écrit intitulé *Abus des Beaux-Arts, et notamment de la musique*, Baehr l'attaqua plus violemment encore dans une satire qu'il intitula *le Renard est pris, ruse contre ruse*, ou *la chasse musicale aux renards;* Weissenfels, 1797, in-4°. — On a encore de lui : *Ursus saltat, ursus triumphat;* — *Bellum musicum, oder musikalischer Krieg;* Weimar, 1701, in-4°; — *Musikalische Discurse durch die Principia der Philosophie deducirt*, etc.; Nuremberg, 1719, in-8° (ouvrage posthume). Baehr a laissé en manuscrit un traité de composition intitulé *Schola phonologica, seu tractatus doctrinalis de compositione harmonica*, qui fut en la possession de Matheson. Il mourut atteint d'une balle à la chasse au sanglier.

V. Matheson, *Grundlage einer Ehren-Pforte*, p. 15. — Fétis, *Biographie universelle des Musiciens*.

* **BAEHR** (*Jean-Christian-Félix*), célèbre érudit allemand, né le 13 juin 1798 à Darmstadt. Il fit ses études à Heidelberg, où il fut nommé, en 1826, professeur de littérature ancienne. Son enseignement, basé sur un savoir profond, eut et continue encore d'avoir beaucoup de retentissement. D'une activité à toute épreuve, M. Baehr a rendu en outre les plus grands services, soit comme conservateur en chef de la bibliothèque de Heidelberg, qui s'est augmentée, depuis 1833, de 30,000 volumes, soit comme directeur du Lycée (depuis 1839), et du séminaire philologique (depuis 1845).

Voici, dans leur ordre chronologique, les ouvrages publiés jusqu'à ce jour par le célèbre professeur de Heidelberg : une édition de l'*Alcibiade* de Plutarque, avec des commentaires; Heidelberg, 1822, in-8°; — Vies de *Philopœmen, Flaminius, Pyrrhus* (de Plutarque); Leipzig, 1826; *Fragments de Ctésias*, recueillis et commentés, Leipzig, 1826; — *Geschichte der Römischen Literatur* (Histoire de la littérature romaine); Carlsruhe, 1828, vol. in-8°, 3ᵉ édit., ibid., 1844-1845, 2 vol. in-8°. Cet ouvrage, qui est le principal titre de gloire de l'auteur, est le meilleur qu'on ait jusqu'ici publié sur cette matière. Son abrégé (*Abriss der Römischen Literatur-Geschichte*), Heidelberg, 1833, a été traduit en français par Roulez (Louvain, 1838). Trois suppléments se rattachent à l'*Histoire de la littérature romaine :* 1° *Die Christlichen Dichter und-Geschichtschreiber Roms* (les Poëtes et

historiens chrétiens de Rome); Carlsruhe, 1836; — 2° *Die Christlich-Römische Theologie* (la Théologie romano-chrétienne); ibid., 1837; — 3° *Geschichte der Römischen Literatur im karolingischen Zeitalter*; ibid., 1840. Dans son quatrième supplément l'auteur doit traiter de l'*Histoire de la littérature romaine depuis l'époque carlovingienne jusqu'au treizième siècle*. C'est surtout dans son grand ouvrage sur *Hérodote* (Leipzig, 1832, 1835, 4 vol. in-8°) que l'auteur s'est distingué par une érudition aussi variée que solide. Parmi ses travaux moins connus peut-être, quoique tout aussi importants, nous citerons encore : *De literarum universitate Constantinopoli quinto sæculo condita*; Heidelberg, 1835; — *Die Entführung der Heidelberger Bibliothek nach Rom im Jahre*, 1623 (la Transportation de la bibliothèque de Heidelberg à Rome en 1623); Leipzig, 1845; enfin un grand nombre d'articles de critique historique et archéologique dans Jahn, *Jahrbücher für Philologie*; dans Pauly, *Real-Encyclopädie*; dans Ersch et Gruber, *Allgemeine Encyclopädie* (depuis la lettre C), etc. M. Baehr est conseiller aulique intime du grand-duc de Bade, et chevalier de l'ordre du Lion de Zahringen. Depuis la mort de Muncke, 1847, il fut chargé de la rédaction en chef des *Annales de Heidelberg*.

Conversations-Lexicon.

* **BAEHRENS** (*J.-E.-F.*), agronome allemand, né en 1760, mort en 1830. Le premier il sentit l'importance des engrais artificiels, pour ajouter à l'action des engrais naturels. Il exposa ses principes à cet égard dans un ouvrage intitulé *System der natürlichen und Künstlichen Düngemittel für praktische Landwithe, mit Hinsicht auf englische Landwithschaft* (Système des engrais naturels et artificiels pour les cultivateurs praticiens, avec des vues sur l'agriculture anglaise); la 3e édition parut en 1820 à Dortmund, vol. in-8°. Des commissions nommées par les gouvernements de la Saxe, de la Westphalie et de plusieurs autres pays, pour examiner cet ouvrage, reconnurent l'exactitude des principes qu'il contient, et le soin qu'avait pris l'auteur de les appuyer sur la pratique. On a encore de Baehrens : *Unterricht über die Cultur der Angorischen Kaninchen* (Instructions sur la culture des lapins d'Angora), brochure in-8°; Dortmund, 1796; — *Ueber das Westphælische Grobbrod genannt Pumpernickel* (sur le gros pain de Westphalie connu sous le nom de *Pumpernickel*), brochure in-8°; Dortmund, 1798; — *Beitræge zur Pastoralmedicin* (additions à la médecine rurale), brochure in-8°; Halle, 1785. E. JAQUEMIN.

BAELHOLZ (*Daniel*), poète allemand, natif d'Elbingen, mort en 1688. Il devint membre du conseil de sa ville, et laissa : un recueil de *Sonnets* intitulé *Hylas*, au nombre de cent, sous le pseudonyme de *Balthis*; Lubeck, 1674, in-12; — *Der Denkwürdige Weinmonath* (le Mémorable mois des vendanges), sous le pseudonyme de *Charydes*; Hambourg, 1678, in-8°.

Neumeister, *De poetis Germanis*. — Adelung, Supplément à Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*.

BAELI (*François*), poète et archéologue italien, né à Milazzo en Sicile le 15 décembre 1639, mort vers 1710. Il séjourna sept ans à Paris, où il étudia les mathématiques; puis il demeura le même espace de temps à Madrid, et visita enfin presque tous les pays de l'Europe. De retour en Sicile, il publia : *lo Statista ristretto*; Venise, 1676, in-12; — *la Pollisena*, comédie en vers; Venise, 1676, in-12; — *la Corona, ovvero il gioco degli Asili, nuova invenzione*; Venise, 1677, in-12; — *il Siciliano veridico, ovvero risposta e vera dimostrazione del presente e susseguente stato della città di Messina*; Francfort, 1676, in-12.

Mongitore, *Bibliotheca Sicula*.

* **BAENG** (*Christian-Étienne*), géographe danois ou norwégien, vivait dans la seconde moitié du dix-septième siècle. On a de lui : *Descriptio urbis Christianiæ in Norwegia*; Christiania, 1651, in-4°.

Sibbern, *Bibl. Dan.*, p. 141. —Adelung, Supplement à Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*.

* **BAENG** ou **BAENGIUS** (*Pierre*), écrivain ecclésiastique suédois, mort en 1696. On ignore la date de sa naissance. Il devint évêque de Wybourg. On a de lui : *Commentaire sur l'Épître de Saint-Paul aux Hébreux*; — *Chronologie sacrée*; — *Vie de saint Anschaire* — *Histoire ecclésiastique de Suède*.

Chaudon et Delandine, *Dictionnaire historique*.

* **BAENA** (*Alfonse* DE). *Voy.* ALPHONSE DE BAENA.

* **BAENA** (*Antonio-Ladislau-Monteiro*), historien géographe portugais, né en Portugal vers la fin du siècle dernier, mort vers 1851. Il se destina de bonne heure à la carrière du génie militaire, et servit dans l'artillerie. Fixé d'abord à Rio-de-Janeiro, il fut revêtu de titre de *moço fidalgo* du palais impérial. Il alla ensuite au Para, dont il étudia la topographie, et prit part à quelques expéditions militaires qui eurent lieu durant les derniers troubles. Établi dans ce pays avec sa famille, il y demeura jusqu'à la fin de sa carrière. Quelques années avant sa mort il avait pris sa retraite, et conservait un titre équivalant à celui de colonel. Les travaux entrepris par Monteiro Baena, sur la vaste contrée connue jadis sous la dénomination d'Amazone, ont aujourd'hui pour la France un double intérêt : ils doivent être recherchés des savants et des hommes d'État, puisqu'ils décrivent de vastes régions qui confinent avec nos possessions de la Guyane. Baena a donné, il y a une douzaine d'années, deux ouvrages malheureusement trop peu connus en France; le premier est intitulé *Compendio das eras do Pará*; *Pará*, 1838, in-8° : c'est un abrégé historique dans lequel Barredo a été mis fortement à contribution, et

qui s'arrête aux événements de 1823. Le second est un traité spécialement consacré à la géographie et à la statistique, qui porte le titre suivant : *Ensaio corografico sobre a provincia do Pará;* Pará, 1839, in-8°. Malgré quelques erreurs de détail, c'est surtout ce dernier travail qui est digne de l'intérêt des savants, et qui peut rectifier les erreurs grossières qu'on trouve dans nos cartes; il est le résultat d'explorations successives qu'on ne peut attendre que d'un géographe fixé sur les lieux, et ayant acquis déjà des connaissances étendues sur la topographie de l'intérieur. *La Corografia Paraense* ayant soulevé une polémique acerbe dans la revue trimestrielle publiée par l'Institut historique de Rio-de-Janeiro, Baena y a répondu par une brochure rarissime en France, qui porte le titre suivant : *Discurso dirigido ao instituto historico e geografico do Brasil, pelo seu socio correspondente A.-L.-M. Baena*, etc.; Maranhão, 1844, in-8°. Dans ce travail, qui est presque un livre, le géographe se défend contre les critiques de M. Jozé-Joaquim Machado de Oliveira, ancien président de la province du Para. Nous tenons de bonne source que M. Baena possède en manuscrit un second volume faisant suite à son *Compendio das eras*. Il est vivement à désirer que sa famille se décide à publier ce livre, rempli, dit-on, de documents du plus haut intérêt. FERDINAND DENIS.

* BAENS (*Robert*), théologien anglais, vivait dans la seconde moitié du seizième siècle. On a de lui : *De vita, fide et morte Jo. Calvini.*

Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon.*

* BAER (*Charles-Ernest* DE), naturaliste et médecin russe, naquit, le 17 février 1792, en Esthonie. Il étudia à Dorpat. En 1817, il devint prosecteur à Koenigsberg, et, deux ans après, professeur ordinaire, et remplaça Burdach dans la direction du cabinet anatomique agrandi. En 1834, il fut nommé bibliothécaire de l'Académie de Saint-Pétersbourg. On a de lui : un ouvrage sur l'*Anthropologie*, 1er volume, à Kœnigsberg, 1824 (ouvrage inachevé); — *Ueber die Entwicklungsgeschichte der Thiere* (Histoire du développement des animaux); Koenigsberg : le 1er vol. parut en 1828; le 2e (incomplet), en 1837; — *Epistola de ovi mammalium et hominis genesi;* Leipzig, 1827, in-4°; — *Untersuchungen ueber die Entwicklungsgeschichte der Fische* (Recherches sur l'histoire du développement des poissons); Leipzig, 1835, in-8°. En 1837, Baer fit un voyage en Laponie et dans la Nouvelle-Zemble, dont il a publié la relation dans le *Bulletin scientifique de l'Académie de Saint-Pétersbourg*, vol. 2 et 3. Il a aussi fait insérer dans ce même Bulletin : *Entwickelungsgeschichte der ungeschwænzten Batrachier* (Histoire du développement des batraciens sans queue); 1835. — Les travaux de Baer portent le caractère d'une exactitude scrupuleuse. JAQUEMIN.

BAER (*Frédéric-Charles*), théologien protestant, né à Strasbourg le 15 décembre 1719, mort dans la même ville le 23 avril 1797, associé correspondant de l'Académie des sciences, et professeur de théologie à l'université de Strasbourg. Il a publié un grand nombre d'ouvrages, dont les principaux sont : *Oraison funèbre du maréchal de Saxe*, prononcée en 1751;— *Essai sur les apparitions*, traduit de l'allemand de Meyer, dans Lenglet-Dufresnoy, *Recueil de dissertations*, t. II, p. 277; — *Mémoire sur la plantation et la culture des orties*, tiré du recueil de l'Académie de Stockholm, et publié dans les *Nouvelles Ephémérides économiques*, 1776; — *Lettre sur l'origine de l'imprimerie, servant de réponse* aux Observations de Fournier jeune sur l'ouvrage de Schœpflin; Strasbourg, 1761, in-8°; — *Essai historique et critique sur les Atlantiques;* Paris, 1762; — *Recherches sur les maladies épizootiques*, traduction du suédois; Paris, 1776, in-8°; — *Dissertation philosophique et critique sur le vœu de Jephté;* Strasbourg et Paris, 1765, in-8°; — *Oraison funèbre de Louis XV*, prononcée à Paris, 1774, in-4°; — *Recueil de Cantiques*, en allemand; Strasbourg, 1777, in-8°;— *Sermon sur les devoirs des sujets envers leur souverain*, traduction de l'allemand en français; Genève et Paris, 1775, in-4°.

Quérard, *la France littéraire.*

* BAER (*Nicolas*), poëte allemand, né le 11 juillet 1639, mort le 12 août 1714. Il composa des poëmes latins qui ne sont point dépourvus de mérite. Il improvisait même avec facilité. Il a laissé : *Ornithophonia;* — *Phalainodia;* — *Crocodilophonia;* — *Regillicinium;* — *Arctophonia;*—une traduction des églogues de Virgile.

Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon.*

BAERBBISTE, roi des Daces, contemporain de César et d'Auguste. Il rejeta les Sarmates au delà du Borysthène (Dnieper), défit les Boiens, se rendit tributaires la Thrace, la Macédoine et une partie de la Pannonie, et allait soumettre l'Illyrie, lorsqu'il fut assassiné par quelques rebelles, peut-être envoyés par Auguste.

Biographie Universelle.

* BAERENSPRUNG (*Sigismond*), théologien allemand, mort en 1738. Il appartenait à la religion réformée, et se trouva engagé avec Ittigen, Titio et Lœschem dans des controverses violentes qui lui firent perdre son emploi. On a de lui, entre autres ouvrages : *Vorstellung, was von den weltüblichen Zechen und Tanzen zu halten* (Ce qu'il faut penser des danses et des banquets mondains); Leipzig, 1700, in-4°; — *Collatio cum Th. Ittigio de confessione privata;* Halle, 1704, in-4°; — *Unterschied der Evangelischen und Socinischen Lehre* (De la différence qu'il y a entre le socinianisme et la doctrine évangélique); Francfort, 1717, in-8°; Leipzig, 1721, in-8°; — *Grosse Gewalt des Teufels an zwey merkwürdigen Exempeln;* Ber-

lin; 1719, in-8° (la grande Puissance du diable prouvée par deux remarquables exemples); — *Die Wiederherstellung aller Dinge in ihren ersten guten Zustand der Schoepfung* (Rétablissement de toutes choses dans l'état primitif et parfait de la création); Francfort, 1739, in-8°; œuvre posthume.

Adelung, Suppl. à Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon.*

BAERLE (*Gaspard Van*), plus connu sous le nom latin de BARLÆUS, poëte, théologien et médecin, naquit le 12 février 1584 à Anvers, et mourut à Amsterdam le 14 janvier 1648. Il étudia d'abord la théologie à Leyde, puis il se livra à l'étude de la médecine, et devint en 1635 professeur de philosophie et d'éloquence à l'université d'Amsterdam. On a de lui : *Orationes*, 1632, in-fol.; — *Antiputeanus;* 1633, in-4°; — *Medicea hospes*, etc.; Amst., 1638, in-fol.; — *Marie de Médicis entrant dans Amsterdam*, trad. du latin; ibid., 1638, in-fol.; — *Brisacum capta* (en vers latins); ibid., 1639, in-fol.; — *Poemata;* Amst., 1645, in-12, 2 vol.; — *Epistolæ;* Amst., 1667, in-8°, 2 vol.; — *Lettres de J. de Vicquefort, avec les réponses de Barlée* (en latin et en français); Amst., 1696, in-12; et Utrecht (en français), 1712, in-12; — *Rerum in Brasilia gestarum Historia;* Amsterdam, 1647, in-fol.; Clèves, 1660, in-8°; — *Ens rationis*, dans *Admiranda rerum Encomia;* 1677, in-12; — *Faces Augustæ* (en vers latins), de concert avec Cornélius Boyust, 1643, in-8°; 1656, in-4°.

Son frère, *Lambert Van Baerle*, a laissé un commentaire sur le *Timon* de Lucien et la *Théogonie* d'Hésiode.

Corvinus, *Oraison funèbre de J. Baerle.*

BAERLE (*Melchior Van*), oncle du précédent, littérateur hollandais, natif d'Anvers, vivait dans la seconde moitié du seizième siècle. Il périt en tombant dans un puits. On a de lui : *Brabantia Dos, libri V, carmine heroico, et Antverpiæ Encomium*, 1562, in-8°; — *De Diis gentium libri elegie;* ibid., 1562, in-8°; — *Bucolica, et Raptus Ganymedis;* ibid., 1572, et dans les *Deliciæ Poetarum Belg.*, t. I[er], p. 212-229; — *Oratio de vitæ humanæ felicitate*, avec un poëme *De rerum humanarum Vicissitudine, ad Casparum Bartæum fratrem;* ibid. (Plantin); 1566, in-8°; — *De Miseriis vitæ humanæ*, 1566.

Coupé, *Soirées littéraires*, t. 12, p. 270-290. — Hoeufft, *Parnassus latino-belgicus*, p. 47-48. — Foppens, *Bibliotheca Belg.* — Sax, *Onomasticon.*

BAERMANN (*George-Frédéric*), grammairien et mathématicien allemand, né à Wittemberg vers le commencement du dix-huitième siècle, mort le 10 février 1769. Il étudia à Marbourg sous le célèbre Wolf, et devint professeur de mathématiques à Wittemberg. On a de lui : une édition des *Éléments* d'Euclide, sous le titre de *Elementorum Euclidis libri XV, ad græci contextus fidem recensiti;* Leipzig, 1740, in-8°; — *le Maître d'éloquence*, traduit du grec de Lucien, en allemand; Leipzig, 1743, in-8°; — diverses thèses publiées dans les *Acta Eruditorum;* — *Courte Introduction à la grammaire allemande* (ouvrage posthume); Leipzig, 1776, in-8°.

Adelung, Suppl. à Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon.*

***BAERMANN** (*Henri*), célèbre clarinettiste allemand, né à Potsdam le 14 février 1784, mort vers 1840. On a de lui : *Œuvres* 24, 27 et 28; Leipzig (Breitkopf et Haertel); — des airs variés avec orchestre, œuvres 12, 20, 21 et 29; Bonn et Paris; — des fantaisies et des sonates avec orchestre, œuvres 26 et 31; — Des quintettis pour clarinette, deux violons, alto et violoncelle, œuvres 19, 22 et 23; Leipzig; — des quatuors pour clarinette, violon, alto et basse, œuvres 18 et 25; Leipzig.

Fétis, *Biographie universelle des Musiciens.*

***BAERMANN** (*Charles*), frère du précédent, premier bassoniste de la chapelle du roi de Prusse. On a de lui : un travail *sur la Nature et les Propriétés du basson, sur son usage comme instrument de solo et d'orchestre*, qui a paru dans la *Gazette musicale* de Leipzig (ann. 22[e], col. 601).

Fétis, *Biographie universelle des Musiciens.*

BAERSDORP (*Corneille Van*), médecin hollandais, né à Baersdorp, village de la Zélande, vers le commencement du seizième siècle; mort à Bruges le 24 novembre 1565. Il devint premier médecin, conseiller et chambellan de Charles-Quint. On a de lui : *De Arthritidis præservatione et curatione;* Francofurti, 1592, in-8°; — *Methodus universæ artis medicæ, formulis expressa ex Galeni traditionibus, qua scopi omnes curantibus necessarii demonstrantur, in quinque partes dissecta;* Bruges, 1538, in-fol.

Biographie médicale.

***BAERSIUS** ou **BEKENSTIL** (*Henri*), imprimeur et mathématicien de Louvain, au seizième siècle. On a de lui : *Tabulæ perpetuæ longitudinum ac latitudinum planetarum;* 1528; — *De compositione et usu decretorii planetarum*, 1530; — *De compositione et usu quadrantis*, 1535.

Valère André, *Biblioth. belg.* — Moréri, *Dict. historique.*

BAERT (*Alexandre-Balthasar-François de Paule*, baron DE), géographe, né à Dunkerque vers 1750, mort à Paris le 23 mars 1825. Il voyagea en Russie, en Angleterre et en Espagne. Envoyé en 1791 à l'Assemblée législative, il s'efforça vainement de sauver Louis XVI. Après le 10 août 1792, il se rendit aux États-Unis, qu'il parcourut en observateur, et revint en France après le 9 thermidor. De 1815 à 1816, il siégea à la chambre des députés. On a de lui : *Mémoires historiques et géographiques sur les pays situés entre la mer Noire et la mer Caspienne;* Paris, 1799, 1 vol. in-4° publié sous le voile de l'anonyme; on y trouve l'*Extrait d'un voyage*

entrepris en 1784 *dans la partie de la Russie qu'avoisine la mer Caspienne; — Tableau de la Grande-Bretagne, de l'Irlande et des possessions anglaises dans les quatre parties du monde*, 4 vol. in-8° avec fig. et cartes; Paris, 1800, ouvrage souvent consulté par Napoléon. On lui attribue aussi un ouvrage anonyme, *le Consommateur*, in-8° ; Paris, 1802.

Quérard, *la France littéraire*.

BAERT ou **BAERTIUS** (*François*), jésuite flamand, né en 1651 à Ypres, mort le 27 octobre 1719. Il visita les bibliothèques d'Allemagne, particulièrement celles de Prague et de Vienne, pour y puiser des documents utiles à l'histoire ecclésiastique. Il aida le P. Papebroch à la traduction des *Acta Sanctorum* (mois de mai et de juin, 15 vol. in-fol.), et a publié un *Commentaire* plein d'érudition *sur la vie de saint Basile le Grand*.

Guill. Cuypers (*Cuperius*), l'éloge de Baert dans le tome II de juillet (*Act. Sanct.*).

BAERT (*Philippe*), généalogiste belge, vivait dans la seconde moitié du dix-huitième siècle. Il était bibliothécaire du marquis de Chastelar. On a de lui : *Supplément au nobiliaire des Pays-Bas et de Bourgogne*; 2° édit., Louvain, 1772, in-12; — le *vrai supplément* aux deux volumes de ce *nobiliaire*; id., 1774, in-12; nouvelle édition publiée par le major de Holleber; — *Essai historique et critique sur une ancienne ville et forteresse saxonne nommée Sigisburg, située dans le comté de la Marck, laquelle fut détruite au treizième siècle*; 1803, in-8°; — *De comitibus Bruxellensibus* (en manuscrit).

Quérard, *la France littéraire*.

* **BAERTLING** (*Pierre-Conrad*), théologien allemand, né le 24 novembre 1680, mort en 1734. Ses études faites, il voyagea en Allemagne, en Hollande, et se fit remarquer par ses connaissances théologiques. Il laissa : *Zeit und Ewigkeit, oder die gegenwærtige und zukünftige Welt, in aller-hand zufælligen moralischen Andachten, nach Anleitung einiger schriftsteller* (le Temps et l'Éternité, ou le Monde présent et à venir, considéré sous plusieurs aspects et d'après différents auteurs); Brunswick, 1735, in-4°, œuvre posthume.

Adelung, Suppl. à Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon*.

* **BAERWALD** (*Frédéric-Henri*). Il a paru en 1833, sous ce nom, une brochure de quatre feuilles, qui a pour titre : *les plus Nouvelles inventions et les derniers perfectionnements des instruments de musique*, etc.; Quedlinbourg et Leipsick, God. Basse, 1833, in-8°, avec 3 planches contenant 77 figures.

Fétis, *Biographie universelle des Musiciens*.

BÆTON (Βαίτων), géomètre grec, attaché au service d'Alexandre le Grand vers 334 av. J.-C. Il était chargé de mesurer les distances des marches de l'armée macédonienne en Asie. De son ouvrage intitulé Σταθμοὶ τῆς Ἀλεξάνδρου πορείας (les Stations de la marche d'Alexandre), il ne reste que des fragments.

Athénée, X, p. 422. — Pline, *H. N.*, VI, 17, § 21, 19, § 22. — Solin, 55. — Müller, *Fragmenta Histor. græcor*, dans la Bibliothèque gréco-latine de M. A. Firmin Didot.

* **BAEX** (*Joachim*), écrivain ecclésiastique, né en 1562 à Utrecht, mort en 1619. Il était prêtre d'un des États des Provinces-Unies. On a de lui un certain nombre d'ouvrages de polémique dirigés contre les protestants. Ils sont écrits en hollandais.

Valère André, *Biblioth. belge*.

* **BAEZA** (*Balthazar*), théologien espagnol, originaire du Portugal, mort en 1638. Il devint prédicateur du roi d'Espagne. On a de lui : *Commentaria in canticum Mosis; in canticum Esechiæ; in canticum Jesaiæ; in epistolam Jacobi apostoli*.

Nic. Antonio, *Biblioth. hispana nova*.

BAEZA (*Diego* DE), théologien et prédicateur espagnol, né en 1582 à Ponferrada dans la Galice, mort à Valladolid en 1647. Il entra dans l'ordre de Saint-Ignace, et se fit de bonne heure connaître comme prédicateur. On a de lui : *Commentarii morales in Historiam evangelicam*; Paris et Lyon, 11 vol. in-fol., et un recueil de sermons, in-4°.

Ribadeneira, *Biblioth. Soc. Jesu*.

* **BAEZA** (*Gaspard* DE), jurisconsulte et traducteur espagnol, vivait dans la première moitié du seizième siècle. On a de lui une *traduction* en espagnol de Paul Jove, et divers ouvrages de droit.

Mariana, *Hist. hisp.* — Nicolas Antonio, *Biblioth. hispana nova*. — Moréri, *Dictionnaire historique*.

* **BAFARULL** (*Thomas*), théologien espagnol, de l'ordre de Saint-Dominique, vivait dans la seconde moitié du dix-septième siècle. On a de lui : *Nuovas Indias del Rosario*.

Nic. Antonio, *Biblioth. hispana nova*. — Échard, *Scriptor. ordinis Prædicat.*

BAFFA ou **BAFFI** (*Françoise*), femme poëte, vivait à Venise vers 1545. Ses vers, comme ceux de la plupart des poëtes italiens, sont épars dans différents recueils. Elle a composé un grand nombre de sonnets, dont la meilleure partie parut dans Giolito, *Madrigali del cav. Luigi Cassola*; Venise, 1554, in-8°, et dans Domenichi, *Rime diverse*; 1549.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

BAFFA ou **BAFFI** (*Nicolas*), helléniste napolitain, vivait au dix-huitième siècle. Quand les Français entrèrent dans Naples, il prit part à la révolte générale que leur vue excita. Après la rentrée du roi dans sa capitale, Baffi fut condamné à mort.

Chaudon, *Dictionnaire historique*.

* **BAFFI** (*Barthélemy*), théologien italien, mort à Milan entre 1577 et 1580. A l'âge de trente-trois ans, il prit l'habit de capucin, devint professeur à Pavie, et assista au concile de Trente. On de lui : *Orat. de Religione, ejusque Præfecto diligendo*; Bologne, 1559, in-4°; — *De Nobilitate urbis Mediolani*; Bologne, 1562, in-4°; — *De admirabili Dei Providentia erga Romanum populum*; Milan,

1562, in-4°; — *Orat. ad PP. concilii Trid. habita;* Brescia, 1563, in-4°; et dans *Concil.* de Labbe, 14° part. — *De Felicitate urbis Florentiæ;* Bologne, 1565, in-4°; — *Orat. ad populum Romanum in comitiis generalibus habita;* Milan, 1565, in-4°; — *Orat. de admirabili Charitate divina;* ibid., 1569, in-4°; — *Orationum variarum, vol. I;* Brescia, 1570; — *Orat. de S. S. Theologiæ præstantia;* Pavie, in-4°.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

* **BAFFI** (*Jean-Baptiste*), médecin et poëte italien, natif de Pérouse, mort en 1596. Il fut premier professeur de médecine dans sa ville natale, et devint membre de l'Académie des *Insensati*. On a de lui : *Oratio de rei medicæ Majestate,* discours prononcé à l'Académie dont il était membre; Pérouse, 1593, in-4°; — *Oratio de hominis Præstantia,* autre discours dans la même assemblée; Pérouse, 1593, in-4°; — des *Poésies,* dans le recueil de L. Sancedo, Venise, 1614, in-12. — *Libellus de non usu astrologiæ in medicina; — de Sustentanda valetudine adversus podagram; — de Aquis et de Morbis oculorum; — de Febribus.* Ces derniers ouvrages furent écrits vers l'époque de la mort de l'auteur.

Biographie médicale. — Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon.* — Oldoin, *Athenæum Ligusticum.*

BAFFIN (*William*), célèbre pilote anglais, né vers 1584; tué au mois de mai 1622, au siége d'Ormus. Il accompagna, dans leurs navigations, Hudson, Thomas Button, les capitaines Gibbins, James Hall, et Robert Bileth. On trouve dans Purchas, *Pilgrimages*, t. III, liv. 4, le journal de la campagne que Baffin fit en 1612 avec James Hall. En 1615 et 1616, il fit ses dernières expéditions au pôle arctique pour trouver un passage qui devait conduire par le nord de l'Amérique dans la mer de la Chine. Ses cartes ont été perdues. On a supposé que les terres qu'il avait vues étaient jointes à la côte occidentale du Groënland, et formaient cette vaste baie qui dans toutes les mappemondes porte le nom de *baie de Baffin*. Ce pilote a le premier observé la plus grande déclinaison de l'aiguille aimantée (56° du nord au sud). On a de lui quelques déterminations de longitude par la culmination de la lune, et une lettre adressée à John Wostenholme, dans laquelle il dit positivement « qu'il n'y a pas de passage au nord du détroit de Davis, ni espoir d'en trouver. » Baffin périt pendant le siége d'Ormus, ville du golfe Persique, qui fut prise par les Anglais le 23 mai 1622.

Penny Cyclopædia.

BAFFO, surnommée *Safîé* (la Pure), sultane favorite d'Amurath III, native de Venise, vivait dans la seconde moitié du seizième siècle. La vie de cette chrétienne, devenue toute-puissante en Orient, offre des particularités qui ne sont pas dénuées d'intérêt. Prise par des corsaires sur un vaisseau vénitien qui la transportait à Corfou avec Baffo son père, elle fut donnée à Amurath III, qui conçut pour elle une passion que justifiait au reste la beauté et, selon toute apparence, le caractère de la jeune Vénitienne. Si plus tard elle eut des rivales, elle conserva toujours sur le cœur et l'esprit du sultan une influence évidente. Ses ennemis (et elle en eut un grand nombre) l'accusèrent de recourir à des moyens surnaturels pour captiver ainsi Amurath; et ce monarque, qui ne brillait guère par la force du caractère, fit donner la question aux femmes qui servaient Baffo, pour avoir le secret de son empire sur lui. Cette sauvage procédure n'aboutit pas : les femmes de la sultane ne révélèrent rien, parce qu'elles ne savaient rien; et Amurath lui-même, ayant reconnu le ridicule de son accusation, rendit à Baffo toute sa tendresse. Cependant elle ne devint pas impératrice, et redemanda en vain à Amurath sa liberté. A la mort d'Amurath, Baffo gouverna de même son fils Mahomet III; mais en 1603, sous Achmet III, elle fut reléguée dans le vieux sérail, et l'on n'entendit plus dès lors parler d'elle.

V. R.

Dictionnaire des Femmes célèbres. — Chaudon et Delandine, *Nouveau Dictionnaire historique.*

BAFFO (*George*), poëte vénitien, mort en 1768. Doué par la nature d'un génie gracieux et facile, il n'a su obtenir que la triste gloire d'être le rimeur le plus licencieux de son temps. Ses poésies, écrites en langage vénitien, ont été publiées à Venise sous le titre de *Cosmopoli*, 4 vol. in-8°, 1787. Ses compatriotes vantent l'originalité de ses pensées, relevées par un style élégant et naïf; la naïveté, du reste, est à peine un mérite chez un poëte qui écrivait dans le dialecte de Venise, si caressant, si doux, si enfantin. Une singularité bien digne de remarque, c'est que Baffo était aussi réservé dans la conversation que libre dans ses vers, et que jamais un mot inconvenant ne trahissait, dans ses discours, le poëte licencieux.

La sultane favorite d'Amurath III (*Voy.* l'article précédent) était de la famille de ce poëte.

Tipaldo, *Biografia degli Italiani illustri.*

BAFFUS, BAFFO ou **BAFFI** (*Lucullus*), médecin, philosophe et poëte italien, natif de Pérouse, mort le 16 mars 1634. Il professa la médecine à Pérouse, et fut membre de l'Académie des *Insensati*. Il ne laissa que des poésies. On a de lui : *De antiquitate Perugiæ,* poëme; — *la Fama nel nascimiento del gran principe di Toscana;* Venise, 1590, in-4°.

Son fils, mort le 25 juin 1644, publia un remarquable discours sur les antiquités de Pérouse, et un autre à la louange de la même ville. Il fit le panégyrique du roi de France Louis XIII. On a en outre de lui : *il Coro delle Muse;* Pérouse.

Oldoin, *Athenæum Ligusticum.* — *Biographie médicale.*

* **BAFOR** (*Balthasar* DE), conseiller d'État allemand, né vers le milieu du seizième siècle, mort à Varsovie en 1620. Il était dans la confidence des empereurs Rodolphe, Mathias et Fer-

dinand, qui n'entreprenaient rien d'important sans le consulter. Bafor était un catholique zélé; il s'engagea dans les guerres religieuses qui, de la Bohême, gagnèrent tout l'empire autrichien. Il fut envoyé comme chargé d'affaires près de Sigismond III en Pologne, où il mourut.

Starovolscius, *Monumenta Sarmatorum*; Cracov., 1655, in-folio.

***BAGÆUS** (Βαγαῖος), seigneur perse, vivait vers la seconde moitié du sixième siècle avant J.-C. Il fut chargé par Darius Hystaspe de faire exécuter Oroes, le satrape rebelle de la province de Lydie. Arrivé à Sardes, Bagœus sonda d'abord les dispositions des gardes du satrape; et lorsqu'il eut acquis la conviction que l'ordre de Darius serait obéi, il le fit connaître et exécuter sans résistance.

Hérodote, III, 128. — Smith, *Dictionary of Greek and Roman biography*.

***BAGÆUS** (Βαγχαῖος), général perse, vivait dans la première moitié du quatrième siècle avant J.-C. Il était frère du satrape Pharnabaze, et commanda, au rapport de Xénophon, un corps de cavalerie qui vainquit Agésilas, dans le voisinage de Dascylium, lors de l'invasion de ce Lacédémonien en Asie, en l'an 396 avant J.-C.

Plutarque, *Agésilas*. — Xénophon, *Hell.*, III, 4, § 13.

BAGARD (*César*), sculpteur lorrain, surnommé *le grand César*, né à Nancy en 1639, mort en 1709. Il vint avec Jaquin, son maître, à Paris, et y exécuta, entre autres sculptures, *la Force et la Vertu*, figures allégoriques destinées à décorer l'arc-de-triomphe érigé, en 1659, à l'occasion du mariage de Louis XIV. Revenu à Nancy, Bagard produisit de nouvelles et nombreuses œuvres : un *buste* de Louis XIV, pour la porte de Nancy, construite en 1673; — *le Tombeau de Jean Rousselot*, représentant Jésus-Christ à table avec les disciples d'Emmaüs; — *deux Génies ailés*, pour le tombeau de Bassompierre, aux Minimes de Nancy; — *les statues de saint Jean de la Croix et de sainte Thérèse*, pour les Carmes de la même ville; — un *devant d'autel* sculpté en bois, et représentant la *Nativité*, pour la même église, et une *Vierge* (en marbre) *soutenue par des anges*, pour Notre-Dame du Mont-Carmel; — un *Christ*, pour l'église Saint-Sébastien de Nancy; — une *Vierge*, pour le couvent des religieuses de Sainte-Élisabeth de Nancy; — quatre *statues colossales*, pour le noviciat des jésuites de Nancy; — *Saint Pierre et saint Paul*, en pied; — *Hercule enfant*; — une *Sainte Famille*; — une *Vierge* en bois de Sainte-Lucie; — un *Saint Pierre*, pour les Cordeliers de Nancy; — un *Ecce-Homo*, grandeur naturelle, pour une chapelle dans le voisinage de Nancy; — plusieurs ouvrages qui décoraient, avant la révolution qui les détruisit, la Chartreuse de Bosserville.

BAGARD (*Toussaint*), fils du précédent, mort à Nancy en 1712, suivit honorablement les traces de son père, et, comme lui, se distingua dans la sculpture.

Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon*.

***BAGARD** (*dom Henri*), savant bénédictin de la congrégation de Saint-Van, natif de Nancy, mort à l'abbaye de Longeville le 26 mars 1709. On a de lui : *Histoire abrégée de la Lorraine*; — *Traité des Alliances de la maison d'Autriche et des Alliances de la maison de Lorraine*, ouvrages inédits.

Calmet, *Bibliothèque de Lorraine*.

***BAGAROTTO** ou **BAGARATO**, jurisconsulte italien, vivait à Bologne au commencement du treizième siècle, et mourut vers 1242. Il était consul de Bologne, et sut se faire distinguer aussi bien par sa bonne administration que par les travaux qu'il a laissés. On a de lui : *Traité sur le reproche des témoins*; — *Traité sur les délais et les déclinatoires*. — Ces traités ont été réunis à son *Tractatus universalis juris*, 1584.

Bumaldi, *Bibliotheca Bononiensis*.

BAGARRIS (*Pierre-Antoine* RASCAS, sieur DE), gentilhomme provençal, vivait au commencement du dix-septième siècle. Il était amateur d'antiquités et possesseur de médailles et de pierres gravées, et fut choisi par Henri IV pour exécuter le projet d'établir le cabinet de médailles que ses prédécesseurs avaient eu l'intention de former. Il vint à la cour en 1608, et eut un long entretien avec le roi. Il raconte lui-même, dans ses *Mémoires*, qu'il fut introduit dans la chambre du monarque, et qu'après lui avoir montré des médailles romaines et des pierres gravées dont il décrit les plus intéressantes, Henri retint le tout pour en former un cabinet.

Le roi fit ensuite à Bagarris plusieurs questions sur les médailles, sur leur antiquité, sur leur différence d'avec les monnaies, et sur leur utilité. Bagarris discourut assez longuement sur ce sujet; il a fait imprimer l'espèce de discours qu'il fit au roi, et qui contient un petit traité de numismatique assez curieux pour le temps. Cet ouvrage est intitulé *la Nécessité de l'usage des médailles dans les monnaies*; Paris, 1611, in-4°. Il est rare et incomplet. Tous les exemplaires de ce livre ne vont pas au delà de la 26e page, qui a pour réclame le mot DISCOVRS. T. de Murr, dans sa *Bibliothèque de peinture, de sculpture et de gravure*, dit que le manuscrit original se trouvait entier dans la bibliothèque du collége de Louis le Grand, à Paris.

Le roi ordonna à Bagarris de trouver des dessins de médailles pour en composer l'histoire de sa vie, et l'autorisa à faire la recherche des monuments et des trésors de l'antiquité qui avaient été dissipés pendant les troubles des guerres civiles, pour en enrichir les cabinets de ses maisons royales. Il lui en donna l'intendance sous le titre de *maître des cabinets, médailles et antiquités de S. M.*; Bagarris prit celui de *cimélarche*, qui avait une forme scientifique, et plus convenable à un antiquaire.

La mort de Henri IV, arrivée deux ans après, suspendit toute cette affaire. Au commencement du règne de Louis XIII, Bagarris fit tout ce qu'il put pour faire réussir ce que Henri IV avait projeté; mais la grande jeunesse du roi, son peu de goût pour l'étude des médailles, et les guerres de religion qui survinrent, ne lui permirent pas de s'en occuper. Bagarris repartit pour la Provence en 1611, avec les pierres qu'il avait apportées.

Les pierres gravées de Bagarris furent acquises de sa veuve par Lauthier, d'Aix en Provence, et, après sa mort, son fils les céda au roi. Elles sont maintenant au cabinet de médailles de la Bibliothèque royale. On remarque parmi ces pierres : le célèbre cachet de Michel-Ange, le *Mécène* de Dioscoride, quelques autres pierres très-intéressantes, et un Sacrifice sur jaspe sanguin, qui est gravé à la tête de l'ouvrage de Bagarris. [M. DUMERSAN, dans l'*Enc. des g. du m.*]

Dictionnaire des Hommes illustres de la Provence.

*BAGATELLA (*Antoine*), musicographe italien, né à Padoue dans le milieu du dix-huitième siècle. On ignore la date de sa mort. On a de lui : *Regole per la costruzione de' violini, viole, violoncelli e violoni; memoria presentata all' Academia delle scienze, lettere ed arti di Padova, al concorso del premio dell' arti dell' anno* 1782; Padoue, 1786, 24 pages grand in-4°, avec 2 planches; ouvrage couronné par l'Académie de Padoue. « Il y a dans cet ouvrage, dit Fétis, quelques préceptes utiles pour « la construction des instruments à archet, puisés « dans les proportions de Stradivari et des autres « habiles luthiers de l'école de Crémone; mais il « est à regretter que l'auteur du mémoire ne lui « ait pas donné plus de développements. » L'ouvrage de Bagatella a été traduit en allemand par Schaum, sous ce titre : *Ueber den Bau der Violine, Bratsche und Violoncell;* Leipzig, Kümmel, 1806, in-8°.

Fétis, Biographie universelle des Musiciens.

*BAGATTI (*François*), compositeur italien, vivait à Milan au commencement du dix-septième siècle. Il a publié deux recueils de motets, ainsi que des messes et des psaumes.

Piccinelli, *Ateneo de' Letterati Milanesi.*

*BAGAZOTTI (*Camillo*), peintre de l'école romaine, né à Camerino, petite ville de la Marche d'Ancône, vivait vers le milieu du seizième siècle. Élève et imitateur de Fra Sebastiano del Piombo, il a laissé dans la collégiale de Spello une *Communion de sainte Lucie*, entièrement conforme au style de son maître. Ce tableau est signé *Camillus Bagazotus Camer. faciebat.*

E. B—N.

Lanzi, *Storia della Pittura.* — Orsini, *Risposta alle Lettere pittoriche del signor Annibale Mariotti.*

BAGDEDIN (*Mahomet*), mathématicien arabe, vivait au dixième siècle. On lui attribue, entre autres, un traité *Sur la division des superficies*, traduit en latin par John Dee, de Londres, et par Fréd. Commandini, d'Urbin; Pesaro, 1570. Selon quelques critiques, cet ouvrage n'est que la traduction arabe d'un livre grec d'Euclide, aujourd'hui perdu.

D'Herbelot, *Bibliothèque orientale.*

BAGE (*Robert*), littérateur anglais, né en 1728 à Darley, village du comté de Derby, mort en 1801. On a de lui des romans qui eurent un succès de vogue. Les principaux ont pour titres : *le Mont Heneth; — la Belle Syrienne; — James Wallace; — Barham Downs; — l'Homme tel qu'il est; — l'Homme tel qu'il n'est pas.*

Rose New, *Biographical Dictionary.*

*BAGELAAR (*Ernest-Guillaume-Jean*), graveur et dessinateur, vivait vers la fin du dix-huitième et au commencement du dix-neuvième siècle. Il débuta par les armes; et ce ne fut qu'en 1798, à la vue de dessins d'anciens maîtres, qu'il se sentit disposé à marcher sur leurs traces. Il commença par le dessin, et donna, depuis 1802 jusqu'en 1820, plus de 300 planches gravées. Il choisissait ses sujets dans le paysage qui l'environnait; souvent aussi il suivait sa propre inspiration. Son dessin n'a rien d'affecté, et sa gravure ne manque pas d'originalité.

Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon.*

*BAGENAL (*Beauchamp*), gentilhomme excentrique, né en Irlande vers 1741, mort en 1801. Il eut une réputation de duelliste, et risqua sa vie dans une vingtaine de rencontres. Son terrain favori était le cimetière de Killinane, dans le comté de Carlow : cet endroit lui était commode, en ce qu'étant boiteux par suite d'accident, il pouvait se maintenir droit en plaçant la jambe la plus courte sur la pierre d'une tombe; et, de là, il essuyait le feu de son adversaire.

Rose, *New Biographical Dictionary.*

*BAGEREAU (*Nicolas*), jurisconsulte français, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. Il fut avocat au parlement, et écrivit sur certaines matières de droit et de procédure. On a de lui : *Diverses leçons sur l'ordonnance des criées*; Paris, 1613, in-12; — *Commentaire sur l'ordonnance des quatre mois*; — *Décisions sur les ordonnances des tailles et de la juridiction des élus*; Paris, 1624, in-8°.

Mémoires manuscrits de M. Boucher d'Argis. — Moréri, *Dictionnaire historique.*

*BAGET (*Henri-Jean*), anatomiste français, vivait à Paris vers 1730. On ignore la date de sa mort. Il enseigna l'anatomie, et fit aussi un cours d'accouchements. On a de lui : *Ostéologie, premier traité, dans lequel on considère chaque os par rapport aux parties qui le composent*; Paris, 1731, in-12. Portal estimait beaucoup cet ouvrage, comme le résultat de longues expériences; — *Myologie*; Amsterdam, 1736, in-8°; — *Elementa physiologiæ juxta selectiora experimenta;* Genève, 1749, in-8°; — *Lettre pour la défense et la conservation des parties les plus essentielles à l'homme et à l'État;*

Genève, 1758, in-12; — *Réflexions* sur un livre intitulé *Observations sur les maladies de l'urètre*; Paris, 1750.

Quérard, la France littéraire.

* **BAGET** (*Jean*, chevalier de), général français, né à Lavit-de-Lamagne (Tarn-et-Garonne) le 19 octobre 1743, mort le 14 février 1821. Il fit les campagnes de 1759, 1761, 1762, en Allemagne, et y obtint un avancement rapide. Il était capitaine quand la révolution éclata. Baget se prononça en faveur des principes nouveaux, et fut nommé aide de camp du général Valence le 10 mars 1792. Il passa à l'armée de la Moselle en 1793, combattit à la bataille d'Arlon le 19 juillet, et y reçut une blessure à la tête de son régiment. Devenu général de brigade, il commanda la cavalerie de l'avant-garde pendant tout le reste de la campagne, et se distingua d'une manière particulière à la bataille de Weissembourg et au déblocus de Landau; mis en traitement de réforme le 13 février 1793, il devint peu de temps après inspecteur général des remontes, et conserva cet emploi jusqu'en septembre 1802, époque à laquelle il fut pourvu du commandement de la 10e division militaire, commandement qu'il conserva jusqu'au moment de sa retraite en 1807. A. A.

Les Fastes de la Légion d'honneur.

BAGETTI ou **BAGGETTI** (*Joseph-Pierre*), peintre paysagiste, né à Turin en 1764, mort dans sa ville natale en mai 1831. Il étudia d'abord l'architecture, et devint en 1793 professeur de topographie à l'école du génie à Turin. En 1807 il fut appelé à Paris, et attaché au ministère de la guerre avec le grade d'ingénieur géographe. Il fut spécialement chargé d'exécuter à l'aquarelle des tableaux représentant les victoires des armées françaises. Dans l'espace de huit ans, il acheva plus de quatre-vingts tableaux qui se trouvent dans la galerie de Fontainebleau et au dépôt de la guerre. On conserve au Musée un tableau inachevé, de la plus grande dimension, représentant une vue générale de l'Italie, depuis les Alpes jusqu'à Naples. En 1815 il retourna à Turin, où il reçut une pension du roi, et continua de cultiver son art. On a de lui: *Analisi dell' unità dell' affetto e dell' imitazione nelle belle arti*; Torino, 1827, in-8°.

Tipaldo, Biographia degli Italiani illustri del secolo XVIII.

BAGFORD (*Jean*), antiquaire anglais, né à Londres en 1657, mort en 1716. Il fut d'abord cordonnier, puis il devint libraire et antiquaire. Il fut chargé par le docteur Moore, évêque de Norwich et par le comte d'Oxford, de former les collections des livres rares et des manuscrits dont ils ont enrichi leurs bibliothèques. On a de lui plusieurs *Lettres* conservées au Muséum Britannique, et le prospectus d'une *Histoire générale de l'imprimerie*, inséré dans les *Philosophal Transactions* en 1707.

Biographia Britannica.

BAGGAERT (*Jean*), médecin hollandais, né à Flessingue vers l'an 1637, mort en 1710. Il exerça sa profession avec succès dans sa ville natale. Rejetant l'autorité des anciens et des modernes, il en appelait toujours à l'expérience, comme seule autorité légitime. On a de lui deux ouvrages en flamand : *la Vérité dégagée des préjugés par un raisonnement juste sur les six choses non naturelles, etc., avec un discours préliminaire sur la petite vérole, et quelques observations sur la fermentation, et sur d'autres sujets importants; ouvrage où l'on met en évidence la fausseté des idées qu'on s'est faites sur les acides et les alkalis*; Middelbourg, 1696, in-12; — *Traité de la Petite Vérole et de la Rougeole, où l'on décrit la nature, les causes, les signes, les pronostics et la cure de ces maladies. On y montre aussi les mauvais effets de la vieille méthode de tenir les malades chaudement, au péril de les étouffer*; Amsterdam, 1710, in-12.

Van der Linden, De scriptoribus medicis.

* **BAGGE** (*Charles-Ernest*, baron de), chambellan du roi de Prusse, vivait à Paris vers 1783, et mourut en 1791. Amateur passionné de la musique, il recherchait les artistes et savait apprécier leur talent; mais il n'avait pas ce tact pour lui-même : il jouait mal du violon, et se croyait de première force. Dans cette persuasion, il invitait les plus célèbres violinistes à prendre de ses leçons; et lorsqu'ils lui objectaient, pour se débarrasser de ses importunités, la nécessité d'utiliser le temps pour vivre, il leur offrait de les payer pour qu'ils devinssent ses élèves. Ce ridicule lui fit donner le nom de *Francaleu du violon*. L'empereur Joseph II lui dit un jour: « Baron, je n'ai jamais entendu personne jouer du violon comme vous. » — Outre son goût pour le violon, Bagge avait aussi la manie de composer; il a fait graver à Paris (en 1773) six quatuors concertos pour 2 violons, alto et basse, en 1782; un concerto que M. Kreutzer, alors fort jeune, exécuta avec beaucoup de succès. On dit qu'il mourut empoisonné par sa maîtresse. Hoffmann a fait du baron de Bagge le sujet d'un conte fort original.

Fétis, Biographie universelle des Musiciens. — Gerber. Lexicon der Tonkünstler.

BAGGE (*Jacques*), amiral suédois, né en 1499 dans la province de Haland, mort entre 1565 et 1570. Il servit d'abord dans l'armée que Gustave Ier envoya au secours du Danemark, et se distingua surtout au siége de Haimslad, où il fut blessé. En 1555 il reçut le commandement d'une expédition contre les Moscovites, qui à plusieurs reprises étaient venus envahir et ravager la Finlande. Cette expédition conduite avec talent, se termina par la conclusion d'une paix de quarante ans. Bagge soumit ensuite la ligue des villes hanséatiques, qui voulait ruiner le commerce de la ville de Revel. Vainqueur des Danois dans le combat naval de Bernholm, il en fut vaincu

à son tour en 1564, et mourut dans les fers.

Geyer, *Histoire de la Suède.*

BAGGER (*Jean*), prélat danois luthérien, né à Lunden en 1646, mort à Copenhague en 1693. Après plusieurs voyages en Allemagne et en Angleterre, il devint d'abord professeur des langues orientales à Lunden, puis pasteur à Copenhague, enfin évêque de cette capitale. Il doit l'honneur d'être mentionné dans l'histoire à un acte d'intolérance inqualifiable. Consulté en 1684, par son gouvernement, sur la question suivante : « L'intérêt de la religion évangélique luthérienne « permet-il que les réformés calvinistes, expul- « sés de France par Louis XIV, viennent s'éta- « blir en Danemark ? » l'évêque luthérien répondit « que l'admission des calvinistes expose- « rait les âmes des fidèles luthériens aux dangers « de la tentation, aux risques de la damnation « éternelle ; que les calvinistes, pleins de prin- « cipes de rébellion, étaient les auteurs du régi- « cide commis sur la personne de Charles I[er], et « qu'ils avaient, en quelque sorte, provoqué et « nécessité la Saint-Barthélemy ; que leur fausse « religion, abominable aux yeux de Dieu et de la « sainte Église, n'est que le voile d'une ambition « politique qui a pour but de bouleverser le « monde entier ; enfin, qu'en leur qualité d'hom- « mes, ils sont nos prochains, et ont droit à notre « charité, mais que le meilleur service de cha- « rité à leur rendre, ce serait de chercher à les « convertir. »

Mémoire du temps.

BAGGESEN (*Zens*, c'est-à-dire *Emmanuel*), poëte danois, né le 15 février 1764 à Korsoër, dans l'île de Zélande, mort à Hambourg le 3 octobre 1826. Ses premiers essais poétiques sont écrits en danois ; mais l'influence de Klopstock et de Wieland s'y fait déjà sentir. Protégé par le prince de Holstein-Augustenbourg, il fit en 1787 un voyage en Allemagne qui le mit en rapport avec les poëtes les plus distingués de ce pays, alors si riche en beaux talents. Dès ce moment la langue allemande devint pour Baggesen un instrument poétique dont il se servit, de préférence à son idiome national. A Paris, il assista en spectateur enthousiaste aux premières scènes de la révolution française. A partir de ce premier voyage, toute sa vie se passa en courses : son caractère inquiet le ramena à diverses reprises de Copenhague en France, en Italie ou en Suisse. En 1793, il épousa à Berne une petite-fille du célèbre Haller ; en 1797, après la mort de sa première femme, il se maria avec une Genevoise à Paris, où il demeura plusieurs années, pensionné par le roi de Danemark. De 1814 à 1820, on le retrouve à Copenhague, engagé dans des querelles littéraires avec le poëte Œhlenschlæger ; vers 1820 il quitte de nouveau sa patrie avec toute sa famille, sans espoir de retour. Cependant, peu de mois avant sa mort, poussé par la nostalgie, il s'achemine de nouveau vers Copenhague, et meurt en route à Hambourg. — Baggesen offrait un singulier mélange d'éléments contraires : c'était, chez lui, une lutte continue entre l'athéisme et la foi, la haine et l'amour, l'orgueil et l'humilité, la réflexion et le sentiment. Ses œuvres reflètent ces contrastes : jamais d'ensemble, rien d'achevé ; mais une imagination souvent gigantesque, et une sensibilité profonde. Il imita avec bonheur le style grandiose de Klopstock, la délicate gaieté de Wieland, l'habile versification de Voss.

Ses poésies lyriques allemandes ont paru pour la première fois en 2 vol. in-8°, à Hambourg en 1803 ; une autre collection du même genre, intitulée *Haidenblumen* (Fleurs de bruyère) fut publiée à Amsterdam, 1808, 2 vol. in-8°. Vers le même temps parut son principal ouvrage : *Parthénaïs*, ou *le Voyage dans les Alpes* (Hamb. et Mayence, 1806 ; Amsterdam, 1807 ; Hambourg, 1811 ; Leipzig, 1812 et 1819). Cette épopée-idylle, dans le genre de la *Louise* de Voss, et dont M. Fauriel a donné une traduction française (*la Parthénéide*), précédée d'une introduction de lui (Paris, 1810, in-12), renferme beaucoup de beautés de détail, par exemple, la personnification du vertige, que le poëte place sur la cime du Schreckhorn. A partir de 1810, le talent de Baggesen prit une direction satirique et polémique ; il se plaisait à flageller Fichte, Schelling, et les coryphées de l'école mystique qui se répandait alors en Allemagne. Son *Faust achevé* (*Vollendeter Faust*), qui devait, au gré de l'auteur, abattre la susdite école, est resté manuscrit. Son dernier ouvrage allemand, *Adam et Ève*, ou *Histoire de la chute de l'homme* (Leipzig, 1826, in-8°), que Baggesen a intitulé *Épopée humoristique*, est un mélange de satire triviale, de passion entraînante, de frivolité maniérée. — Les ouvrages de Baggesen, imprimés en danois, consistent en drames lyriques assez insignifiants, en épîtres, en vers fugitifs, en épopées comiques, qui le placent au premier rang des littérateurs de sa patrie. Le plus remarquable de ses ouvrages en prose danoise est, sans contredit, *le Labyrinthe*, ou *excursions d'un poëte en Europe à la fin du dix-huitième siècle et au commencement du dix-neuvième* ; Copenhague, 1792-1793, 4 vol. in-8°. Il a paru jusqu'ici 11 vol. de ses œuvres complètes, en langue danoise (de 1827 à 1831). Les fils de Baggesen ont publié la correspondance de leur père avec Jacobi et Reinhold (Leipzig, 1831, 2 vol.). Dans ses lettres, écrites de 1790 à 1801, il parle avec esprit de la révolution française et des chefs des écoles philosophiques en Allemagne. [*Enc. des g. du m.*]

Notice nécrologique sur Baggesen, dans la *Gazette littéraire du Danemark*, année 1826. — D. Fricke, *In memoriam J.-J. Baggesen* ; Hambourg, 1827, br. in-8° (le docteur Fricke, qui avait fait l'autopsie de Baggesen, trouva le cerveau de ce poëte semblable à celui d'un aliéné).

BAGGOWOTH, général russe, mort le 7 octobre 1812. Il commanda l'avant-garde à Eylau, et se distingua aux batailles de Heilsberg, de Fried-

land, de Borodino, et fut tué d'un boulet de canon au combat de Tarontino.

Dictionnaire encyclopédique russe.

BAGIEU (*Jacques*), chirurgien français, membre de l'Académie de chirurgie, vivait dans la seconde moitié du dix-huitième siècle. On de lui : *Lettre au sujet de quelques remarques insérées dans l'édition de Dionis, par Lafaye*; Paris, 1750, in-12; — *Deux Lettres, l'une sur plusieurs chapitres du Traité de la Gangrène de Quesnay, l'autre sur le Traité des Plaies d'armes à feu de Desponts*; Paris, 1758, in-12; — *Nouvelle Lettre sur plusieurs chapitres du Traité de la Gangrène*; Paris, 1751, in-12; — *Examen de plusieurs parties de la chirurgie, d'après les faits qui peuvent y avoir rapport*; Paris, t. Ier, 1756; t. II, 1757, in-12; — *Sur l'amputation renouvelée de la partie saillante de l'os*, dans les *Mémoires de l'Académie de chirurgie* (t. II, p. 274).

Biographie médicale.

* **BAGISTANES** (Βαγιστάνης), Babylonien, qui vivait dans la seconde moitié du quatrième siècle avant l'ère chrétienne. Il abandonna Bessus et ses complices au moment où Alexandre poursuivit Darius en l'an 330 avant J.-C., et il informa Alexandre du danger que courait le roi de Perse.

Arrien, III, 21. — Quinte-Curce, V, 13.

BAGLIONE ou **BAGLIONI** (*Cesare*), peintre italien, né à Bologne vers 1525, mort à Parme en 1590. Il reçut les premières leçons de son père, peintre médiocre, et, comme disent les Italiens, *di dozzina*. Il eut bientôt surpassé son maître. Il excella surtout dans les fleurs, les fruits et les attributs, et dans les paysages, dont il touchait le feuillé avec une rare habileté. Il réussit moins bien dans les sujets de figures, et dans les arabesques et cartouches dont il accompagnait ses groupes d'attributs, et qui généralement sont bizarres et de mauvais goût. Sa manière était légère et expéditive, ainsi qu'il convenait au genre qu'il avait adopté. Ses compositions ne manquent pas de variété. Baglioni était d'un caractère enjoué, spirituel et original, qui lui avait attiré l'amitié des Carrache. On raconte que travaillant au palais ducal de Parme où se trouvent ses principaux ouvrages, et ayant à peindre des ruines, il partit en pantoufles et en bonnet de nuit, sans prévenir personne, pour aller les faire d'après nature.... à Rome. Il était bon musicien, et improvisait de jolis vers, qu'il chantait en s'accompagnant sur sa lyre.

Baglioni compta parmi ses élèves Spada, Dentone, Storali et Pisanelli. (*Voy.* ces noms).

E. B—N.

Lanzi, *Storia della Pittura*. — Malvasia, *Felsina pittrice*. — Malvasia, *Pitture, Sculture ed Architetture di Bologna*. — Ticozzi, *Dizionario dei Pittori*. — Orlandi, *Abecedario Pittorico*.

BAGLIONE (*Giovanni*), peintre italien, né à Rome vers 1573, mort vers 1650. Il fut élève de Francesco Morelli, et concourut dès l'âge de quinze ans à la décoration de la bibliothèque du Vatican. Peintre infatigable, il a laissé d'innombrables ouvrages, dont les principaux sont : le grand arc de la chapelle Borghèse, à Sainte-Marie Majeure; la voûte de la chapelle Saint-Pierre, à Sainte-Pudentienne; deux *Sybilles*, à Saint-Onuphre; le don des *Vases sacrés*, à la tribune de Saint-Jean-de-Latran; une *Adoration des Mages* et une *Présentation au Temple*, à Saint-Louis des Français; enfin *Titus devant Jérusalem*, plafond du palais Rospigliosi. Ses meilleurs tableaux sont *deux Chiens et un Nègre*, au palais Chigi; un *Saint Étienne*, dans la cathédrale de Pérouse; et une *Sainte Catherine*, dans la basilique de Lorette. La manière du Baglione approche de celle du Cigoli, et son coloris ne manque pas de vigueur : cependant il est difficile de trouver ce maître complétement à la hauteur de l'immense réputation dont il jouit de son vivant, et des honneurs dont il fut accablé. Paul V lui donna un collier d'or, et le créa chevalier de l'ordre du Christ. L'Académie de Saint-Luc lui ouvrit ses portes, et le choisit pour *prince* ou président.

En 1642, Baglione publia un ouvrage intéressant, intitulé *Vite de' Pittori, Scultori, Architetti dal pontificato di Gregorio XIII, del 1573 infino ai tempi di papa Urbano VIII, del 1642*; il se compose d'une suite de dialogues familiers entre un étranger et un gentilhomme romain amateur des arts. L'auteur se montre impartial, sans prétention, et enclin à l'indulgence. « Toutes les fois que je le lis, dit Lanzi, il me semble entendre parler un vieillard vénérable qui insinue plutôt des préceptes de morale que des règles de beaux-arts, dont il est peut-être par trop sobre; ce qui fait supposer qu'il avait travaillé plutôt par une disposition naturelle au talent d'imiter, que d'après les principes d'un goût solide et d'une critique approfondie. »

Baglioni est enterré à Rome, à Saint-Cosme et Saint-Damien, dans la chapelle de la Vierge et de saint Jean, qu'il avait fondée et décorée de ses ouvrages.

ERNEST BRETON.

Missirini, *Storia dell' Academia di San-Luca*. — Lanzi, *Storia della Pittura*. — Ticozzi, *Dizionario dei Pittori*. — Pistolezi, *Descrizione di Roma*. — Winckelmann, *Neues Mahler-Lexicon*.

BAGLIONI (*Dominique*), poëte italien, natif de Pérouse, mort le 25 février 1568. Il entra dans l'ordre de Saint-Dominique, et laissa : *Carmina etrusca varia*; *Carmen in laudem Jo. Chrysostomi, operis de Conversione peccatorum*; — *la Vita di S. Catarina da Siena*, en vers italiens; — *Della fuga di G.-C. nell Egitto*; poëmes écrits, la plupart, peu de temps avant la mort de Baglioni.

Echard, *Scriptor. ordin. Prædicat.*

BAGLIONI (*Jean-Paul*), tyran de Pérouse, mis à mort par Léon X, qui l'avait attiré à Rome, sous prétexte de le consulter sur les affaires de l'État. Tantôt condottiere au service de César Borgia ou des Vénitiens, tantôt souverain de Pérouse, puis chassé de cette ville, et repre-

nant son ancien métier de condottiere, il eut une vie d'aventurier, comme la plupart des petits tyrans italiens du XIVe et du XVe siècle.

BAGLIONI (*Astorre*), mort en Chypre en 1571, fils du précédent. Après la mort de son père, il se retira avec sa mère à Venise. La défense énergique qu'il fit de Famagouste, assiégée par les Turcs, et sa mort, l'ont rendu célèbre. Pendant quatre mois la garnison et les habitants, encouragés par Baglioni, combattirent avec le courage du désespoir. Les tours, les murs minés par les assiégés s'écroulaient, en ensevelissant sous leurs décombres des troupes de Turcs lorsqu'elles montaient à l'assaut. Les femmes, les enfants, les vieillards, faisaient un rempart de leurs corps pendant que les Grecs et les Vénitiens combattaient, et que les habitants reconstruisaient leurs murs. Soixante mille Turcs périrent pendant le siége de cette ville, que Venise abandonna à son malheureux sort, malgré tous les efforts de la femme de Baglioni, pour décider la République à venir au secours de tant de braves. Après quatre mois d'héroïques efforts, le 1er août, la ville obtint des conditions honorables du perfide Mustapha, qui commandait l'armée turque. Il accueillit avec bienveillance sous sa tente Baglioni, Bragadin, Tiepolo, Hector Martiningue, et ce qui restait d'officiers; puis, sous un vain prétexte, il les fit cruellement égorger tous sous ses yeux, excepté Bragadin, qu'il réserva pour de plus horribles supplices. En perdant Famagouste, Venise perdit à jamais l'île de Chypre. On compte Astorre Baglioni au nombre des poëtes les plus élégants de son temps. Il ne reste de lui que deux sonnets imprimés en 1720, in-8°, avec ceux de Coppetta et d'autres poëtes de Pérouse.

Gratiani, *Hist. de l'île de Chypre*. — Daru, *Histoire de Venise*. — Moréri, *Dictionnaire historique*.

BAGLIONI (*Lelio*), théologien florentin, mort le 31 mars 1620 à Sienne, où il professait la théologie sous l'habit de servite, qu'il avait pris en 1591. On a de lui : *Tractatus de Prædestinatione;* Florence, 1577; — *Apologia contra le considerazioni di Æ. Paolo da Venezia, sopra le censure di Paolo V;* Pérouse, 1606, in-4°. Beaucoup d'autres écrits théologiques sont restés inédits.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

BAGLIONI (*Louis*), violoniste et compositeur italien, vivait à Milan vers 1760. On a de lui : *Tancrede; — la Guinguette allemande* (1777). Ces deux ouvrages ont été représentés à l'opéra de Stuttgard.

Fétis, *Biographie universelle des Musiciens*.

* **BAGLIONI** (*Lucas*), prédicateur italien, vivait dans la seconde moitié du seizième siècle. Il se fit remarquer par ses prédications dans plusieurs villes d'Italie. On a de lui : *l'Arte del predicare;* 1562, in-8°.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

BAGLIONI (*Thomas*), imprimeur italien, exerçait son art à Venise. Parmi les livres nombreux sortis de ses presses, on remarque au commencement du dix-septième siècle : l'*Histoire des guerres de Flandre, depuis* 1559 *jusqu'en* 1609, par Fr. Lanario d'Aragon; Venise, 1616, in-4°, en italien; réimpression de l'édition d'Anvers, 1615, in-4°. C'est un ouvrage assez rare.

Panzer, *Annales typographiques*.

* **BAGLIOTTO** (*Joseph-Marie*, appelé aussi *Joseph-Marie de Navarre*), théologien italien, de l'ordre des Capucins, vivait vers la seconde moitié du dix-septième siècle. Ses principaux ouvrages sont : *Descrizione del Seraglio, tradotta del francese;* Milan, 1687; — *la Vita di S. Gaudenzio, primo vescovo di Novara;* Venise, 1678; — *le Delizie Serafiche in descrizione del sacro monte di Orta;* Milan, 1686.

Adelung, Suppl. à Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon*.

BAGLIVI (*George*), célèbre médecin italien, né à Raguse en septembre 1669, mort en mars 1707 (1). Sa vie est tout entière dans ses œuvres : comme Bichat, il mourut à la fleur de l'âge. Descendant d'une famille arménienne pauvre et persécutée, il prit le nom de son père adoptif *Baglivi* (Pietro-Angelo), riche médecin de Lecca, qui n'avait pas d'enfants. Il eut d'abord pour précepteur le jésuite Michel Mondegago, qui lui enseigna le grec et le latin. Devant suivre la carrière de son bienfaiteur, il fréquenta successivement les universités de Salerne, de Padoue et de Bologne. Il visita ensuite les principaux hospices de l'Italie, et vint en 1692 à Rome, où il eut pour maître et bientôt pour ami le célèbre anatomiste Malpighi, médecin du pape Innocent XII. Peu de temps après, il fut nommé professeur d'anatomie au collége de la Sapience (2).

Son enseignement, neuf, éloquent, hardi, rompant avec les traditions routinières du passé, lui attira une multitude d'élèves; le nom de Baglivi franchit les Alpes, et ne tarda pas à être connu à l'étranger. La Société royale de Londres et l'Académie impériale des Curieux de la Nature s'associèrent le jeune professeur, le collègue de Malpighi et de Pacchioni. Mais sa constitution débile ne résista pas longtemps aux excès du travail. Pendant l'automne de 1705, il se déclara une ascite qui enleva, deux ans après, celui-là même qui prétendait avoir trouvé le moyen de prolonger la vie au delà de cent ans.

Les ouvrages de Baglivi ont été édités plusieurs fois sous le titre de *Opera omnia me-*

(1) Tous les biographes, à l'exception de Fabroni, ont donné ici des dates inexactes. Les uns font naître Baglivi en 1663, les autres en 1668. Or, Baglivi raconte lui-même (*Præfat. in specim.* IV, *Librorum de Fibra*, etc.), qu'il tomba malade d'une fièvre aiguë en janvier 1692, et qu'il avait alors *vingt-trois ans* : il naquit donc en 1669, et il mourut à l'âge de trente-huit ans, c'est-à-dire en 1707, et non en 1702, comme on l'a prétendu.

(2) *Munus docendæ anatomes in Archigymnasio Romano obtinuit*. Fabroni, *Vitæ Italorum*, etc., t. IV, p. 79. On voit que Baglivi n'enseignait pas la chirurgie, comme le prétendent presque tous les biographes.

dico-practica; Leyde, 1704, 1710, 1715, 1745, 1765, in-4°; Paris, 1711, in-4°; Anvers, 1715, in-4°; Bâle, 1737, in-4°; Venise, 1754, in-4°. On a imprimé séparément : *De Praxi medica libri II;* Rome, 1696, in-8°; Leyde, 1699, in-8°; traduction anglaise, Londres, 1703, in-4°; trad. allemande, Leipzig, 1715, in-4°. C'est dans son traité de la pratique médicale que Baglivi se montre grand partisan de la méthode d'observation, d'après ce précepte du chancelier Bacon : *Non fingendum, aut excogitandum, sed inveniendum quid natura faciat, aut ferat.* Il y essaie de ramener les médecins aux saines doctrines des anciens, notamment d'Hippocrate; il les exhorte à se tenir en garde contre la puissance des préjugés, la manie des systèmes, et contribua beaucoup au rétablissement de la médecine en renversant les théories galéniques. Il trace, sous la forme aphoristique, des règles excellentes sur le pronostic et le traitement des maladies, et s'élève surtout contre l'abus des remèdes. « Les remèdes, dit-il, prodigués à des intervalles trop rapprochés ou d'une manière intempestive, font souvent dégénérer la maladie, et produisent des modifications infinies, que le médecin ignorant confond avec le cours de la maladie même, tandis qu'elles sont le résultat d'imprudentes prescriptions. » Baglivi n'a pas écrit un traité didactique de pathologie : il a essayé de classer méthodiquement les maladies; et s'il y a quelque exagération à comparer, comme il a fait, les dents à des ciseaux, l'estomac à une cornue, les vaisseaux sanguins à des tubes hydrauliques, le cœur à un piston, les intestins à un filtre, le thorax à un soufflet, les muscles à des leviers, on ne saurait nier qu'il a, l'un des premiers, ouvert la voie aux grandes découvertes physiologiques. Avant lui, presque tous les médecins attribuaient les maladies à l'altération des fluides; le premier il établit que les parties solides du corps sont presque toujours la cause morbifique, et que les fluides ne sont, dans quelques cas rares, affectés que secondairement. Il devint ainsi le fondateur d'un système nouveau, le *solidisme,* lui qui avait tant parlé contre les systèmes.

Les autres écrits de Baglivi, imprimés séparément, sont : *Specimen quatuor librorum de fibra motrice et morbosa;* Pérouse, 1700, in-4°; Rome, 1704, in-4° (dédié au pape Clément XI); Utrecht, 1703, in-8°; Londres, 1703, in-8°; Bâle, 1703, in-8°; Altdorf, 1703, in-8°. Ce traité a été attribué, dans la *Galeria di Minerva,* à Jean Casalecchi, médecin de Reggio. L'auteur y établit sa célèbre hypothèse d'une force systaltique de la dure-mère : il représente cette enveloppe fibreuse du cerveau comme la cause première du mouvement des membranes en général; — *Dissertatio de usu et abusu vesicantium;* Londres, 1699, in-4°; l'usage des vésicatoires, introduit par les Arabes, est utile dans beaucoup de cas que l'auteur essaye de déterminer; — *Dissertazione sugli effetti della musica nelle malattie occagionate dalla morsicatura della tarantola;* Rome, 1696, en latin; ibid., même année; Londres, 1699, in-4°. L'auteur y cite plusieurs observations tendant à prouver que la morsure de la tarentule peut être guérie par la musique. Cette opinion a été contredite par des observateurs plus récents.

F. H.

Fabroni, *Vitæ Italorum doctrina excellentium qui sæculis XVII et XVIII floruerunt,* t. IV, p. 77, 104.

*BAGNACAVALLO (*Bartolommeo Ramenghi,* dit), célèbre peintre de l'école bolonaise, né à Bagnacavallo en 1484, mort en 1542 (dates de Baruffaldi). Il eut d'abord pour maître Francia. Il entra ensuite à l'école de Raphaël, qu'il aida dans la décoration des loges du Vatican; mais on ignore absolument quelles parties peuvent lui être attribuées. C'est aux exemples et aux conseils de ce grand maître, dont il fut le constant imitateur, qu'il dut la manière tout à fait moderne qu'il rapporta à Bologne, et que l'on retrouve dans ceux de ses ouvrages qui existent encore dans cette ville.

Au couvent de *San-Salvatore,* en compagnie de Biaggio Pupini, il peignit à fresque, avec des retouches à sec, une *Multiplication des pains* dans le réfectoire, et dans la bibliothèque *la Dispute de saint Augustin,* un de ses meilleurs ouvrages, et celui sans doute qui rappelle le plus le genre des compositions de Raphaël. Il peignit également, sur une voûte du palais du podestat, quelques médaillons; à l'église des *Servi,* des fresques retouchées depuis par Nicolas Bertuzzi, et accompagnant une *Annonciation* d'Innocenzo d'Imola; enfin, à Sainte-Marie-Madeleine, une *Madone entre saint Sébastien et saint Roch.* Près du couvent de Saint-Dominique, dans la rue et sous un portique, est une autre *Madone avec l'Enfant et saint Jean,* ouvrage apprécié par le Guide. Au collége d'Espagne, beaucoup d'ouvrages du Bagnacavallo ont disparu; cependant une vaste fresque offre des débris pleins de vérité et d'expression; elle représente le *Couronnement de Charles V à Bologne par le pape Clément VII.* La figure de l'empereur, assez intacte, est singulièrement fine et madrée; la tête du poëte Trissino est une de celles qui ont le moins souffert. Cette peinture, contemporaine de l'événement qu'elle retrace, est fort curieuse sous le rapport historique. Dans une loge du même collége est une *Vierge avec l'Enfant, saint Jean et saint Joseph,* et dans la partie supérieure *un ange jetant des fleurs.* Cette composition est tout à fait dans la manière de Raphaël. Si comme dessinateur Bagnacavallo fut au-dessous des principaux élèves de Raphaël; il les égala comme coloriste, et les surpassa souvent par la grâce qu'il savait donner à ses figures, surtout aux Madones et aux enfants. Cela est tellement, vrai que le Guide ne craignait pas d'avouer qu'il devait

beaucoup sous ce rapport à l'étude des œuvres du Bagnacavallo, et que les Carrache ne dédaignèrent pas de le copier, et parfois même de l'imiter. Regardé par ses contemporains comme le premier maître de l'école bolonaise, Bagnacavallo mourut, estimé et envié, à l'âge de cinquante-huit ans.

Son fils (*Giovanni-Batista*), mort en 1601, aida Vasari dans la décoration de la salle de la chancellerie. Ces fresques, représentant des *traits de la Vie de Paul III*, furent terminées dans le court espace de cent jours, et se ressentent de cette précipitation. Giovanni-Batista aida aussi le Rosso et le Primatice dans les travaux qu'ils exécutèrent en France. ERNEST BERTON.

Vasari, *Vita dei Pittori*. — Lanzi, *Storia della Pittura*. — Baldinucci, *Notizie de' professori*. — Scanelli, — *il Microcosmo della Pittura*. — Malvasia, *Felsina Pittrice*. — Ticozzi, *Dizionario dei Pittori*. — Borghini, *il Riposo*. — Bumaldi, *Minerva Bononiensis*. — Baruffaldi, *Vite de' più insigni Pittori e Scultori Ferraresi*. — Winckelmann, *Neues Mahler-Lexicon*.

* **BAGNACAVALLO** (*Bartholommeo Junior*), peintre de l'école bolonaise, vivait à la fin du seizième et au commencement du dix-septième siècle. Il était cousin selon Ticozzi, neveu suivant Orlandi, de Giovanni-Battista. Il peignit avec habileté l'architecture et l'ornement. On croit qu'il fut le père d'un autre Giovanni-Battista, dont il est question dans les manuscrits d'Oretti.

Ticozzi, *Dizionario dei Pittori*. — Orlandi, *Abecedario Pittorico*.

* **BAGNACAVALLO** (*Scipione*), fils de Giovanni-Battista, partagea les travaux de son cousin Bartolommeo Junior.

Ticozzi, *Dizionario dei Pittori*.

* **BAGNACAVALLO** (*Joseph-Marie*), biographe et capucin italien, natif de Bologne, mort en 1742. On a de lui : *Vita della suor Lucrezia Michelini*; Modène, 1726.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

* **BAGNADORE** ou **BAGNATORE** (*Pietro-Maria*), peintre de l'école vénitienne, né à Brescia, travaillait en 1594, et vivait encore en 1611. Élève ou imitateur du Moretto, il orna sa ville natale d'un grand nombre de fresques et de tableaux parmi lesquels on remarque un *Massacre des Innocents*, placé dans l'église Saint-François, et signé *Balneator*. Le coloris de ce maître, par une exception rare dans l'école vénitienne, manque un peu de vigueur; mais son faire est sage et consciencieux, qualité qu'il dut sans doute à l'étude des gravures, dont il avait réuni une nombreuse collection qui à sa mort passa dans les mains du comte Camille de Gonzague de Novellara. E. B—N.

Cozzando, *Ristretto della Storia Bresciana*, 1664. — Zamboni, *Memorie intorno alle pubbliche fabbriche più insigni della città di Brescia*, 1798. — Lanzi, *Storia della Pittura*. — Orlandi, *Abecedario Pittorico*.

* **BAGNAIA** (*don Pietro*), peintre italien, vivait dans la première moitié du seizième siècle. Il était attaché en qualité de directeur des chœurs à Saint-Jean-de-Latran, ce qui le porta à peindre plusieurs tableaux destinés à son ordre. On voit, dans la sacristie de l'église de Saint-Jean-de-Verdura, une *Sainte Famille* dont il est l'auteur; on voit un autre tableau de ce peintre à Asti. Ses teintes ont le défaut d'être trop pâles.

Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon*.

* **BAGNARA** (*don Pietro da*), peintre de l'école romaine, fils ou neveu du précédent, travaillait vers le milieu du seizième siècle. Il était chanoine régulier de Saint-Jean-de-Latran. Élève de Raphaël, il réussit à l'imiter au point que les fresques et les peintures à l'huile dont il enrichit l'église et le couvent du monastère de *Santa-Maria-di-Porto* à Ravenne, et surtout les arabesques de la voûte du réfectoire, rappellent tout à fait la manière du grand maître d'Urbin. Il laissa un ouvrage (inédit?), intitulé *Natura, uso e differenze de' colori*, etc. E. B—N.

Ticozzi, *Dizionario de' Pittori*. — Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

BAGNASCO ou **BAGNA SACCO** (*Antoine*), jurisconsulte italien, vivait au commencement du seizième siècle. On a de lui : *De successione regni Galliæ*; Turin, 1593.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*. — Adelung, Supplément à Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*.

* **BAGNAGATTI** (*Calimerio*), appelé aussi *Belacato Calimerio*, poëte et avocat italien, natif de Brescia, vivait dans la première moitié du seizième siècle. Il composa des poésies latines, entre autres des épigrammes, qui eurent du succès.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

* **BAGNATI** (*Ignace*), savant carmélite napolitain, né en 1659, mort le 24 juin 1728. Il consacra sa jeunesse aux mathématiques et à l'astronomie; plus tard il s'attacha exclusivement à l'éloquence sacrée, et se fit un nom comme prédicateur. On a de lui : *Vera mundi Acta definita et demonstrata*, ouvrage posthume, édité par Coscioni; Naples, 1742, in-4°.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

* **BAGNATI** (*Simon*), jésuite napolitain, né le 28 octobre 1651, mort le 19 octobre 1727. Il prit l'habit en 1666, parcourut l'Italie, et y devint célèbre comme prédicateur. On a de lui : *Panegirici sacri e sermoni*; ediz. II; Venise, 1701, 1702, 5e partie, in-8°; — *Attrative di Giesù in seno a Maria, Sermoni e Panegirici*; Venise, 1107, in-8°; — *il Venerdì santificato, cioè la Passione di G.-C.*; ediz. II; Naples, 1709, in-8°; — *Apparato Eucaristico, cioè Meditazioni di appareccio alla communione*, ediz. II; Naples, 1710, in-8°; — *Quaresimale*; Naples, 1717, in-4°; et divers autres écrits édifiants.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

* **BAGNI** (*Biagio*), théologien italien, chanoine régulier de la congrégation de San-Salvator, près de Terracine. Il a été général de sa congrégation. On a de lui : *Cæremoniæ observandæ a recitantibus Officium divinum et*

a celebrantibus Missas majores; Rome, 1710; — *Officia propria canon. regul. Congregationis S. Salvat*; Rome, 1613; — *De orationum spiritualium exercitio*; Rome, 1613; — *De præcipuis S. R. Ecclesiæ dignitatibus*; Bologne, 1625, 1649, in-4°.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

* **BAGNOLI** (*Giovanni-Francesco*), peintre, né à Florence en 1678, mort en 1713. On ne connaît autre chose de ce maître que son portrait peint par lui-même, qui figure dans la collection des portraits de la galerie de Florence. E. B—N.

Lanzi, *Storia della Pittura*. — *Galleria imperiale e reale di Firenze*.

* **BAGNOLI** (*Vincenzio*), sculpteur, né à Reggio-di-Modena, vivait à la fin du seizième siècle. Il exécuta, avec l'aide de son frère Bernardo, les *Quatre évangelistes*, et les ornements du chœur de l'église Saint-Pierre de Bologne. E. B—N.

Orlandi, *Abecedario Pittorico*.

BAGNOLI (*Jules-César*), poëte italien, né à Bagna-Cavallo, près Ferrare, vivait dans la seconde moitié du quinzième siècle; il mourut vers 1630. Il se plaça au premier rang des poëtes italiens par son talent. Michel Pereth, prince de Venafre, neveu de Sixte V, le combla de bienfaits. On a de lui : *les Aragonais*, tragédie; Trapani, 1682, in-4°; — *le Jugement de Pâris*; — une *Canzone* dédiée à Grégoire XV; 1623.

Eritreo, *Pinacotheca imag. illustr. Virorum*.

* **BAGNOLI** (*Pierre*), savant camaldule de Bagna-Cavallo, vivait dans la deuxième moitié du seizième siècle, et fut général de son ordre. On a de lui : *Orationes habitæ in adventu Ant. Pisani*; Ravenne, 1580, in-4°; — *in Adventu Jul. Feltrii de Rovere*; ibid., 1582, in-4°; — *Habitæ in Abbatia Classensi*, ibid., 1585, in-4°.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

BAGNOLI (*Jean-Paul*). Voy. BAGLIONI.

* **BAGNOLINO** (*Giovanni-Maria* CERVA, dit), peintre de l'école bolonaise, travaillait de 1640 à 1667. Malvasia lui donne les prénoms de *Pietro-Antonio*, tandis que quelques biographes le nomment *Giovanni-Maria da Bologna*. Il fut élève de Menichino del Brizio, et peignit beaucoup à Venise et dans le Padouan. E. B—N.

Oretti, *Memorie*, mss. — Ticozzi, *Dizionario dei Pittori*. — Lanzi, *Storia della Pittura*. — Malvasia, *Felsina Pittrice*.

BAGNOLINO (*Jérôme*), poëte italien, vivait dans la première moitié du seizième siècle. On a de lui : *Operetta qual tratta degli mirabili fatti de un cavallero detto Tipaldo, Ferrarese* (*in ottava rima*); Venise, 1522, in-4°.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*. — Adelung, Supplément à Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*.

BAGNOLO (*Jean-François-Joseph*, comte), jurisconsulte et mathématicien, né à Turin en 1709, mort en 1760. Outre son explication des *Tables de Gubbio*, Venise, 1748, son principal ouvrage, on a de lui : *Sulla Gente Curzia e dell' Età di Q. Curzio l'istorico*; Bologne, 1741, in-8°; — *Sul Ortatore* (emploi de la marine); — *Sull' Aurora boreale*; — un *Traité sur le carré des nombres*, dans la collection *Calogerana*.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

* **BAGNUOLO** (le comte), général napolitain, né dans le royaume de Naples à la fin du seizième siècle, mort dans la seconde moitié du dix-septième. Ce général fut appelé par Philippe IV à servir dans un corps d'armée qui parvint à chasser les Hollandais du Brésil. Dans sa lutte contre Maurice de Nassau il développa une habileté incontestable; et, ne pouvant résister ouvertement à cet habile général, il prit la résolution de se replier sur Bahia; ce fut là qu'il reçut du vice-roi le commandement en chef de l'armée brésilienne. Assiégé dans la capitale par le prince Maurice, il le força, en 1638 (28 mai), à regagner Pernambuco, après avoir souffert des pertes considérables durant un siége de quarante jours. En récompense de ce service, il fut créé prince par Philippe IV, et reçut dans le royaume de Naples un majorat transmissible à ses enfants. Les écrivains portugais altèrent son nom en l'appelant *Bankolo* ou *Banhuolo*. FERDINAND DENIS.

Gaspar Barlœus, *Rerum per octennium in Brasilia et alibi Gestarum sub præfectu Mauritii, Nassovii comitis historia*; Amst., 1647, in-fol. — Southney, *History of Brazil*.

BAGOAS, eunuque, favori d'Alexandre le Grand, d'abord attaché à Darius. Il était doué d'une remarquable beauté, et Alexandre eut pour lui une de ces passions trop fréquentes dans l'antiquité : il lui arriva de l'embrasser en plein théâtre.

Q.-Curce, VI, 5; X, 1. — Plutarque, *Alexandre*, 67.

BAGOAS, eunuque égyptien, vivait dans la première moitié du quatrième siècle avant J.-C. Il commanda les armées d'Artaxerxès-Ochus, qui en fit son ami, et lui confia la direction d'une partie des mercenaires lors de son expédition en Égypte; ce qui n'empêcha pas Bagoas de l'empoisonner ensuite, pour venger, à ce que dit Élien, l'outrage fait à la religion égyptienne par la mort du bœuf Apis. Il est plus probable que le roi Artaxerxès-Ochus s'étant rendu odieux par ses cruautés, Bagoas traduisit par un assassinat le sentiment d'animadversion publique excité par ce prince, et dont il craignait sans doute de voir rejaillir les effets sur lui-même.

Élien, V, *Har.*, VI, 8. — Diod. de Sicile, XVI, 47, 49, 50; XVII, 5. — Strabon, XV, p. 736. — Arrien, *Anab.*, II, 41. — Q.-Curce, VI, 3, § 12.

* **BAGOAS-CARUS**, favori d'Hérode le Grand, vivait dans la première moitié du premier siècle avant l'ère chrétienne. Il fut surnommé Carus à cause de la faveur dont il jouissait auprès d'Hérode, ce qui ne l'empêcha point de conspirer contre ce prince, à cause des cruautés que ce dernier commettait en Judée. Le complot fut découvert, et Bagoas fut puni de mort avec ses complices.

Josèphe, *Antiquités*, liv. XVII. — Moréri, *Dict. hist.*

***BAGOLINO** (*Jean-Baptiste*), médecin de Vérone, fils du précédent, vivait dans la dernière partie du seizième siècle. Il possédait parfaitement le grec et le latin, et il a même laissé des traductions dans ces deux langues. Il collabora à un grand travail sur Aristote, qui ne fut imprimé qu'après sa mort.

Rose, *New Biographical Dictionary*.

***BAGOLINO** (*Jérôme*), médecin italien, né à Vérone au commencement du seizième siècle. La date de sa mort est ignorée. Il fut professeur de philosophie et de médecine pratique à l'université de Padoue. On a de lui (en collaboration avec son fils) : *De fato, deque eo quod in nostra potestate est, ex mente Aristotelis, liber eximius Alexandri Aphrodisiensis, latine vertit Hieronymus Bagolinus*; Veronæ, 1516, in-fol.; Venise, 1541, in-fol.; 1549, 1553, 1559, in-fol.; — *Aristotelis priora resolutoria, latino sermone donata, et commentariis illustrata a J.-Francisco Burana, adjecta Averrhois expositione secundi secti de facultate propositionum, et Averrhois in eosdem compendio, eodem Burana interprete, cum annot. H. Bagolini*; Venise, 1536, in-fol.; Paris, 1539, in-fol.; Venise, 1567, in-fol.; — *In Aristotelis libros duos de generatione et corruptione, commentarii Johannis Philoponi, H. Bagolino, interprete*; Venise, 1541, 1549, 1555, 1559, 1563, in-fol.; — *Commentarii Syriani in lib. III, XIII et XIV Metaphysicorum Aristotelis, ex interp. H. Bagolini*; Venise, 1558, in-4°; — *Collectanea in libros priorum, in libros I et II posteriorum Analyticorum, lectura privata*. Les manuscrits de ces deux derniers travaux existaient à la bibliothèque de Padoue, du temps de Tomassini.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

BAGOLINO (*Sébastien*), peintre, musicien et poëte italien, né à Alcamo en Sicile le 19 janvier 1560, mort le 27 juillet 1604. On a de lui : *Emblematum moralium D. Jo. Horoscii Covazuvias et Leyva, libri III ex hispana lingua latino carmine redditi*; Girgenti, 1601, in-8°; — *Sacra symbola ad Clementem VIII, ejusdem Horoscii latinitate donata*; Girgenti, 1601, in-8°; — *Carmina*; Palerme, in-8°, sans date.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*. — Adelung, Supplément à Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*.

***BAGOPHANES**, général babylonien, vivait dans la seconde moitié du quatrième siècle avant J.-C. Il commandait la citadelle de Babylone, et la remit avec les trésors royaux à Alexandre, après la bataille de Gaugamèle en 331 avant J.-C.

Quinte-Curce, V, 1.

BAGOT (*Jean*), jésuite français, né à Rennes en 1580, mort le 22 août 1664. Il fut professeur de philosophie dans plusieurs colléges de France, censeur des livres et théologien de son général à Rome, et enfin recteur de la maison professe à Paris. Parmi les ouvrages qu'il a publiés, il y en a un, *Defensio juris Episcopalis*, 1655, qui souleva de graves discussions, parce qu'il s'y trouvait diverses propositions ultramontaines. L'ouvrage fut supprimé par l'assemblée du clergé. Le P. Bagot prit part aux querelles de sa société avec Port-Royal. On lui attribue l'établissement à Paris d'une société de jeunes prêtres qui devint, plus tard, le séminaire des Missions étrangères.

Le Bas, *Encyclopédie de la France*.

***BAGOT** (*Louis*), théologien anglais, né dans la première partie du dix-huitième siècle, mort en 1802. Il était fils de lord Bagot, et étudia à l'école de Westminster, puis au collége du Christ, à Oxford, où il se distingua. Il fut ensuite nommé chanoine, et obtint l'évêché de Bristol, et successivement ceux de Norwich et de Saint-Asaph. On a de lui : *Lettre au docteur Bell sur le sacrement de l'Eucharistie*; in-8°; — *Sermons sur les prophéties*; — quelques discours et éloges.

Chaudon, *Dictionnaire historique*.

BAGOT (*N*...), médecin à Saint-Brieuc, dans le département des Côtes-du-Nord, adopta les principes de la révolution sans comprendre ses impérieuses exigences. Nommé en 1791 à l'assemblée législative, il siégea constamment parmi les modérés, qui combattirent toutes les mesures patriotiques. Dans la discussion qui s'éleva à la séance du 20 octobre 1701, à propos du serment exigé des prêtres, il vota contre toute loi répressive. Depuis ce temps, il ne parut plus sur la scène politique.

Le Bas, *Encyclopédie de la France*.

BAGRATION (*Pierre*, prince), général russe, né vers l'an 1762, mort le 24 septembre 1812. Descendant des Pagratides de Géorgie, il entra au service de Russie en 1782 avec le grade de sergent, et prit d'abord part à la guerre contre les peuplades du Caucase et du Cuban, qui furent soumises à la domination russe. Colonel en 1788, il assista à l'assaut d'Oczakow, et en 1794 il se signala à l'armée de Pologne. Distingué par Souwarof, il fit, avec ce général, les guerres d'Italie et de Suisse. Le 10 avril 1799, il se rendit maître de Brescia, et fit prisonniers dix-huit cents hommes. Il lutta avec avantage contre Serrurier et Moreau. Il commandait l'avant-garde à la bataille de la Trébie, et se signala ensuite dans l'État de Gênes, puis en Suisse. A son retour en Russie, il tomba, comme Souwarof, dans la disgrâce de Paul Ier. En 1805, sous le successeur de ce prince, il commanda l'avant-garde de l'armée austro-russe de Koutousof. Il fit des prodiges de valeur dans les journées des 13 et 16 novembre, et contribua à dégager l'armée de Koutousof en lui permettant, par d'habiles et vigoureuses diversions, d'arriver à Znaïm. Bagration fut élevé alors au grade de lieutenant général. A Austerlitz, il commandait encore une avant-garde, celle du prince de Lichtenstein, et se comporta dans cette journée, comme plus tard à Eylau et à Friedland, avec une constante valeur. En 1808, il

occupa la Finlande, et battit les généraux Loewenhielm, Klingsparre et Doebeln; et le 10 mars de la même année, il entra à Abo. En 1809, il prit part à la bataille de Silistrie, et mit fin à la guerre en écrasant les Turcs venus du camp d'Andrinople. Il fit encore une partie de la campagne de 1812, mais moins heureusement cette fois; il échoua à Mohilew contre Davoust, et fut frappé mortellement à Mojaisk le 7 octobre. Peu de généraux eurent une carrière mieux et plus honorablement remplie.

Conversations-Lexicon. — M. de Ségur, *Histoire de Napoléon et de la grande armée.*

BAGRIANSKY (*Michel Ivanovitch*), médecin russe, né à Moscou en 1760, mort en 1810. Il fut professeur à la Faculté, et secrétaire de l'Académie médico-chirurgicale de Moscou. Il demeura quelque temps à Leyde. A son retour en Russie vers 1790, il fut arrêté sur le soupçon de propagande des principes révolutionnaires français. Il resta enfermé jusqu'à l'avénement de l'empereur Paul, qui l'envoya comme médecin officiel du gouvernement à Yaroslav; il fut promu en 1800 au poste d'inspecteur du corps médical. Il a laissé quelques mémoires mentionnés dans le *Dictionnaire des auteurs russes* de Snignerey.

Snigнerey, *Slovar*, etc.

BAGSHAW (*Christophe*), théologien anglais, mort à Paris en 1525. Il étudia la logique, la philosophie et la théologie, et passa successivement du protestantisme au catholicisme, sans trop s'attacher à l'un ou l'autre des deux cultes. On a de lui, entre autres : *Declaratio motuum inter Jesuitas et sacerdotes seminariorum in Anglia*; Rouen, 1601.

Wood, *Athenæ Oxonienses.*

* **BAGSHAW** (*Édouard*), jurisconsulte anglais, mort en 1662. Il se fit d'abord connaître par son opposition à l'épiscopat anglais. Devenu membre du long parlement en 1640, il s'aperçut bientôt des tendances violentes de cette assemblée, ce qui lui fit prendre la résolution d'embrasser le parti du roi. Mais il tomba aux mains d'un corps d'armée parlementaire, et fut emmené à la prison du banc du roi. On ignore la durée de cet emprisonnement. On sait seulement qu'il écrivit alors ses œuvres de polémique. On le trouve en 1660 au service du roi, avec le titre de trésorier du Middle-Temple. On a de lui : *the Right of the crown of England as it is established by Law* (le Droit de la couronne d'Angleterre suivant qu'il est établi par la loi); — *Defence of the Church, in respect of the Revenues, and in respect of the Doctrine, Liturgy and Discipline* (Défense de l'Église au point de vue des revenus, de la doctrine, de la liturgie et de la discipline).

Rose, *New Biographical Dictionary.* — Jöcher, *Allg. Gelehrten-Lexicon.* — Wood, *Athen. Oxon.*

* **BAGSHAW** (*Édouard*), fils du précédent Édouard Bagshaw, publiciste et théologien anglais, mort en 1671. Sa vie ne présente qu'une longue suite d'agitation et de tourments. Élève d'Oxford, puis second professeur à Westminster, il embrassa ensuite l'état ecclésiastique; mais à partir de ce moment il se trouva engagé dans de si nombreuses polémiques, il y déploya une telle violence, que le gouvernement eut recours à des mesures arbitraires contre lui. Il fut emprisonné à Gate-House, à la Tour, enfin à Newgate, où, dit-on, il mourut. On a de lui : *Dissertationes antisocinianæ*, 1657; — *De Monarchia absoluta*, 1669.

Wood, *Athenæ Oxonienses.* — Rose, *New Biographical Dictionary.*

* **BAGSHAW** (*Henri*), frère du précédent, théologien anglais, mort le 30 décembre 1709. Son caractère et sa vie présentent un parfait contraste avec ceux de son frère. Élève d'une force comme lui, il accompagna en Espagne, en qualité de chapelain, l'ambassadeur anglais Richard Franshaw. A son retour, il remplit les mêmes fonctions auprès d'autres personnages considérables. On a de lui : *Diatribes et discours contre les papistes et les sociniens*; 1680.

Rose, *New Biographical-Dictionary.*

* **BAGUTTI** (*Pietro-Martire*), sculpteur polonais, vivait à la fin du dernier siècle. Il excellait dans l'ornement; ses décorations, de très-bon goût, sont justement appréciées dans plusieurs églises de Bologne, telles que celles des *Servi*, des Célestins, de Sainte-Catherine de Saragosse, et de *Santa-Maria delle Muratelle*.

E. B—N.

Malvasia, *Pitture, Sculture ed Architetture della Città di Bologna.*

* **BAGWELL** (*Guillaume*), mathématicien et astronome anglais, vivait au dix-septième siècle. Il est l'auteur d'un ouvrage très-connu, intitulé *the Mystery of Astronomy made plain*; in-12, Londres, 1655, 1673. Clavel, dans son catalogue, lui attribue un autre livre : *Sphynx Thebanus*, description arithmétique de deux globes. Bagwell fit partie de la commission chargée d'apprécier la validité de la demande de Bond, qui prétendait avoir découvert la longitude.

Rose, *New Biographical Dictionary.*

BAHA-DAULAH. *Voy.* BOHA-EDDAULAH.

* **BAHABUL** (*le Fou*), bouffon d'Haroun-al-Raschid, vivait dans la seconde moitié du dix-huitième siècle. Parmi les reparties qu'on lui attribue, il en est qui ne manquaient ni de sel, ni même de profondeur. Ainsi, on lui annonça un jour que le khalife l'avait établi surintendant des loups, renards et singes de l'empire : « C'est-à-dire, répondit-il au porteur de cette nouvelle, que le khalife m'a fait souverain de tout le pays, et surtout des courtisans. » — Une autre fois, il lui arriva d'aller s'asseoir sur le trône du khalife. On l'en chassa à coups de canne lorsque ce souverain entra : « Prends garde! dit-il au khalife. Pour m'être assis à ta place, j'ai reçu bien des coups; que ne dois-tu pas endurer, toi qui t'y viens asseoir chaque jour? »

Chaudon et Delandine, *Dictionnaire historique.* — J.

* **BAHAMONDE** (*Jo.-Martinez*), écrivain espagnol, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. On a de lui : *Elogios de algunos santos y santas, y de algunos barones excellentes en vertud*; Mayence, 1624, in-fol.

Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*. — Antonio, *Biblioth. hisp. nova.*

* **BAHARAM-CURI**, sultan de Perse, vivait dans la première moitié du cinquième siècle. Il eut pour précepteur Noaman le Sage. Pendant qu'il était en Chaldée avec lui, un usurpateur s'empara de ses États. Baharam vint l'attaquer avec une armée considérable. Mais au moment d'en venir aux mains, on s'arrêta à un accommodement singulier : il fut convenu que la couronne serait à celui qui irait la prendre entre deux lions affamés. Au jour fixé, l'usurpateur, nommé Kesra, éluda la convention : « Je suis souverain, disait-il ; ce n'est donc pas à moi de commencer. » Son compétiteur n'hésita plus alors ; il se précipita sur les lions, les tua, et mit la couronne sur sa tête. Frappés de ce courage extraordinaire, les Persans et Kesra lui-même se soumirent au pouvoir du vainqueur. Il régna dix-huit ans. Il est question de lui dans Saadi, *Règne de Gulistan*.

Chaudon et Delandine, *Dictionnaire historique*.

* **BAHIER** (*Jean*), oratorien et poëte français, mort en 1707. Il a laissé : *Fuquetius in vinculis*, poëme latin composé lors de l'arrestation du surintendant Fouquet; — *In tabellas pictoris Jo. de Werner, ad Eustachium Quinot carmen.*

Lelong, *Biblioth. hist. de la France.*

* **BAHIL** (*Mathias*), théologien hongrois, vivait vers la seconde moitié du dix-huitième siècle. Il traduisit l'ouvrage de Cyprien sur l'*Origine et la marche progressive de la papauté dans la Bohême*, et fut persécuté pour ce motif. Obligé de s'enfuir de la Hongrie, il se rendit à Bieg, où il publia son histoire et ses tribulations sous le titre : *Traurige Abbildung der Protestanten in Ungarn*; 1747, in-8°.

Adelung, Supplément à Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon.*

* **BAHN** (*Christian-Aug.*), théologien et polygraphe allemand, né le 28 mai 1703, mort le 7 octobre 1755. Il étudia à Wittenberg, devint prédicateur, puis aumônier d'un régiment de carabiniers qu'il suivit en Pologne. A son retour, Bahn fut archidiacre à Frankenstein, et plus tard pasteur à Sachsenbourg. On a de lui : *Schediasma de Alpha et Omega Græcorum*; Meissen, 1731, in-4° ; — *Kurze und gründliche Beschreibung des Amtes, Schlosses und Städchens Frankenstein* (Histoire de la ville de Frankenstein); Dresde, 1747, in-4° ; — *Die Freude über wohl gerathene Kinder* (De la joie d'avoir des enfants bien élevés), 1748, in-4° ; — *Historische Nachrichten von Frankenberg an der Zsoschau und Sachsenburg in Meissen*; Schnéeberg, 1745.

Adelung, Supplément à Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon.*

* **BAHN** (*Nicolas*), théologien allemand, né en 1664, mort en 1704. Il étudia à Iéna, et devint pasteur à Dobra et ailleurs. On a de lui : (le Sang innocent répandu), *Das unschuldig vergossne Blut*, 1699 ; — *Das Neue Lied* (le Chant nouveau) ; — *Die von Gott kommenden grausamen sturmwinde welche in* 1715, *viel tausende Bäume in den südlichen Wäldern*, etc., (de l'épouvantable Ouragan envoyé de Dieu pour déraciner des milliers d'arbres dans les forêts méridionales), 1715 ; — *Jagd und Jagd-historie* (Vénerie et histoire de Vénerie), en manuscrit.

Adelung, Supplément à Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon.*

BAHNSEN (*Benoît*), théologien mystique, natif d'Eyderstædt dans le Holstein, vivait dans la seconde moitié du dix-septième siècle. Il exerça d'abord à Amsterdam le métier de teneur de livres. Il publia sous son nom divers ouvrages mystiques, tels que : *l'Anti-Christianisme*, dont le véritable auteur était Joachim Bethius; — *le Traité mystique des trois siècles* et *de leur grand mystère*, de Jules Superbus ; — *l'Avant-coureur de la grande conjonction de* 1663, de Godefroi Fürchtenichts ; — *les Révélations divines communiquées à Christophe Cottern, depuis l'année* 1616 *jusqu'à l'année* 1624.

Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon.*

BAHR (*Jérôme*), théologien allemand, natif de Hambourg, mort en 1744. On a de lui : *Höchstverderbliche Auferziehung der Kinder bey den Pietisten....* (Mauvaise éducation des enfants chez les Piétistes); 1709, in-4° ; — *Johann Arndius Anti-Pietista*; 1712, in-8°.

Adelung, Supplément à Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon.*

* **BAHR** (*Joseph-Frédéric*), théologien allemand, né en 1713, mort en 1775. De Leipzig, où il étudia en 1730, il vint à Wittenberg. En 1739, il devint diacre à Bischofswerda en 1741, pasteur à Schœnfeld ; puis il remplit successivement diverses autres fonctions ecclésiastiques, en même temps qu'il obtint des grades et des titres nouveaux ; enfin il devint surintendant (évêque protestant). On a de lui entre autres ouvrages : *Abhandlung der reinen Lehre unserer Evangelischen Kirche von der Sterbichkeit und dem Leiblichen Tode des menschlichen Geschlechts, wider den Democritum redivivum, und andere Socinianische Schwærmer* (Traité de la pure doctrine de notre Église évangélique au sujet de la destructibilité et de la mort corporelle de l'espèce humaine, pour répondre au Démocrite ressuscité et autres sociniens) ; — *De sapientissimo legis et Evangelii nexu*; Leipzig, 1749. — *Præcepta oratoriæ sacræ* ; — *Lebens-Geschichte Jesu Christi* (la Vie de Jésus-Christ), 1772.

Adelung, Supplément à Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon.*

* **BAHR** (*Thomas*), théologien allemand, vivait probablement dans la seconde moitié du dix-septième siècle. On a de lui : *Dissert. II*

de Cartesio de omnibus dubitante; Greifswald, 1693, in-4°; — *Lanlena Pasewalcensis;* Prenslow, 1705, in-4°.

Adelung, Supplément à Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon.*

BAHRDT (*Charles-Frédéric*), théologien protestant, né à Bischoffs-Werda, en Misnie, le 15 août 1741, mort le 24 avril 1792. Il étudia à Leipzig, et se fit d'abord connaître comme prédicateur. Controversiste ardent, il se fit partout de nombreux ennemis, et, doué d'un esprit inquiet, il quitta successivement toutes les places qu'il avait occupées à Leipzig comme professeur de philologie biblique; à Erfurth, comme professeur de philosophie; à Giessen, comme prédicateur; à Maschlins (canton des Grisons), comme directeur du *Philanthropinon*, et comme superintendant-général (archevêque protestant) à Durkheim, dans les domaines du prince de Linange-Dachsbourg. Déclaré incapable d'exercer aucune fonction ecclésiastique, avec défense de publier aucun écrit dans les pays de l'Empire germanique, il se réfugia à Halle en Prusse, et établit, aux portes de cette ville, une taverne achalandée par ses nombreux élèves et par une foule de curieux. Il mourut accablé de chagrins domestiques que lui avait attirés sa conduite irrégulière. Entre autres ouvrages, on a de lui : *Essai d'un système dogmatique biblique*, 2 vol. in-8°; Gotha et Erfurth, 1769-1770; — *Considérations libres sur la religion de Jésus;* Leipzig, 1785, in-8°; — *les Nouvelles révélations de Dieu*, 4 volumes in-8°; Riga, 1774; — *Profession de foi occasionnée par un arrêt de la cour impériale;* Berlin, 1779, in-8°; — *Traduction de Tacite*, 2 vol.; 1781, in-8°; — *Satires de Juvénal*, traduites en vers, 1781, in-8°; — *Apologie de la raison, appuyée sur les principes de l'Écriture;* Züllichau, 1781, in-8°; — *Exposé complet des dogmes de la religon;* Berlin, 1781, in-8°; — *De la liberté de la presse*, etc., 1787; — *Histoire de la vie, des opinions et des destinées de Ch.-F. Bardt;* 4 vol. in-8°., Berlin, 1791; — *Catéchisme de la religion naturelle*, etc.; Gœrlitz, 1795, in-8°; — *Bibliothèque de théologie universelle;* Mittau, 1775, 4 vol. in-8°.

Ersch et Gruber, *Allgem. Encyclopædie.*

* **BAHREN** (*Philippe Van*), peintre néerlandais, vivait dans la seconde moitié du dix-septième siècle. Il peignit avec succès les fleurs et la miniature, et devint inspecteur de la galerie de peinture de l'archiduc Léopold.

Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon.*

* **BAI** ou **BAIS** (*Thomas*), chanteur et compositeur italien, natif de Bologne, mort le 22 décembre 1714. Il fut d'abord ténor, puis maître de la chapelle du Vatican. Il laissa un *Miserere* à 5 et à 4 voix. C'est un chef-d'œuvre, dont le style est plein d'élévation; on le chanta chaque année au Vatican, concurremment avec le *Miserere* d'Allegri. L'œuvre de Bai se trouve dans la Collection de musique sacrée de Choron, que l'on chante dans la chapelle pontificale pendant la semaine sainte.

Fétis, *Biographie universelle des Musiciens.*

BAIAN ou **BAION** (*André*), prêtre indien, natif de Goa, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. Il embrassa le christianisme et vint à Rome, où il entra dans les ordres. On a de lui : *Traduction de l'Énéide* en vers grecs; — *Traduction de la Lusiade de Camoëns*, en vers latins.

Chaudon et Delandine, *Dictionnaire historique.*

BAIARDI ou **BAIARDO** (*André*), poëte italien, natif de Parme, vivait au commencement du seizième siècle. Il obtint la faveur de Ludovic Sforze, duc de Milan. Il eut même une certaine opulence, et posséda le château d'Albari, qui avait été pris et démantelé en 1482. Ses poésies sont peu remarquables. On a de lui : *Libro d'Arme e d'Amore nomato Philogine;* etc.; Parme, 1507, in-4°; Venise, 1520; — Recueil de *Rime*, composition médiocre, dont une partie a été publiée par J.-Fr. Fogliazzi; Milan, 1756, in-8°, avec la vie de l'auteur.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

BAIARDI ou **BAIARDO** (*Octave-Antoine*), antiquaire italien, né vers 1690, mort vers 1765. Il embrassa l'état ecclésiastique, et devint bientôt référendaire et notaire du saint-siége. En 1747, il commença, sur l'ordre de Charles III, roi de Naples, la description des ruines d'Herculanum, nouvellement exhumées, par la rédaction du catalogue des monuments rassemblés à Portici. Le travail entier, entrepris sur une trop grande échelle, était précédé d'un *prodrome* où étaient discutés avec une grande prolixité l'époque, les suites et l'utilité des fouilles d'Herculanum. Impatienté du retard de la description même des monuments, le roi en chargea plusieurs savants composant l'Académie Ercolanese. Baiardi resta cependant président de cette académie avec le traitement de six mille écus. Il laissa des poésies et d'autres ouvrages manuscrits. Le seul ouvrage imprimé est le prodrome cité; il a pour titre : *Prodromo delle antichità d'Ercolano;* Naples, 1742-1756, in-4°, 5 vol., orné du portrait en médaillon de l'auteur. Baiardi a collaboré à la première partie du magnifique ouvrage intitulé *le Antichità di Ercolano esposte, con qualche spiegazione;* Naples, 1757-1792, in-fol., 9 vol. divisés en peintures (5 vol.), bronzes (2 vol.), et candélabres (1 volume).

L'abbé Barthelemy, *Voyage en Italie*, p. 52, 121, 307 et 403.

* **BAIBEY** (*Louis*), évêque et théologien anglais, mort en 1632. Il laissa *Praxis pietatis*, ouvrage qui, à partir de 1732, eut quatre-vingt-dix éditions.

Adelung, Supplément à Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon.*

* **BAIDEL** (*Nicolas*), théologien français, vivait dans la première moitié du seizième siècle. On a de lui à la Bibliothèque de Paris : *Sermo-*

nes dominicales et de Sanctis dormi secure nuncupati; Paris, 1538, in-8°.

Adelung, Suppl. à Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon.*

* **BAIDHAR** ou **BAISSAR**, roi d'Égypte, vivait à une époque incertaine. Il divisa son royaume entre ses quatre fils : Cabth, Ishmoum, Atrib, et Ssa.

Champollion, *l'Égypte sous les Pharaons.*

* **BAIDHAVI** (*Nassereddin-Abusaid-Abdàllah ben Omar*), commentateur et théologien persan, vivait dans la seconde moitié du treizième siècle. On a de lui : *Commentaire sur le Koran*, ouvrage utilisé par du Ryer pour sa traduction du Koran en français ; — *Attavaleh* ou *dogmes et principes de la religion de Mahomet* ; — *Nezàm attawarikh* (Histoire générale).

Rose, *New Biographical dictionary.*

BAIDU-KHAN ou **BAIDU-OGUL**, roi tartare ou mongol, de la race de Djenghiskhan, mort en 1294. Ses partisans firent périr son prédécesseur, pour mettre Baidu-Khan sur le trône. Mais il eut bientôt à lutter contre Gazan, gouverneur du Khorazan, qui, voulant venger la mort du précédent souverain, se fit un parti à la cour de Baidu, et envoya des troupes contre lui. Il fut abandonné par les siens, puis vaincu et mis à mort par Neuruz, général de Gazan, après un règne de huit mois seulement.

D'Herbelot, *Bibl. orient.* — Moréri, *Dictionnaire historique.*

* **BAIEL** (*Jérôme*), traducteur allemand, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. Il laissa un traité *de Senectute* de Cicéron, traduit en allemand ; Augsbourg, 1626, in-8°.

Adelung, Suppl. à Jöcher, *Allgem. Gelerhten-Lexicon.*

* **BAIER** (*Ferdinand-Jacques*), médecin allemand, né à Altdorf le 13 février 1707, mort vers 1770. Il étudia dans sa ville natale, et y soutint une thèse : *de Fulminibus ordini litterarorum fatalibus* ; Würzbourg, 1724, in-4°. Pour examiner les eaux thermales et la minéralogie, il fit un voyage sur les bords du Main et du Rhin : il visita Spa, et séjourna quelque temps à Leyde, à Amsterdam, à Hambourg, et parcourut le Harz. A son retour dans sa patrie, Baier fut reçu docteur, et en 1750 il obtint le décanat du collége médical de Nuremberg. On a de lui plusieurs mémoires, tels que *De Vulnere dysipuleto scroti scarificatione sanato* ; — *de Fungo verrucoso per sectionem feliciter ablato* ; — *de venæ Sectione prophylactica, purgatione præmittenda* ; — *de indolis variarum gentium in museo Garentis P. M. quondam obviis* ; — *de Medicamentis fœtum pellentibus vere confortativis* ; — *de morbi complicati Specimine singulari* ; insérées dans les *Actes* de la Société des Curieux de la nature, dont il était membre ; — *Epistola itineraria ad Chr.-Jac. Trew*, 1766 ; — *Ursulæ Gansiæ epistola arcana, ad Io. Frid. Heresium* ; Ochsenfurt, 1768, in-8°.

Will, *Nürnberg. Gelehrten-Lexicon.*

BAIER (*Jean-Guillaume*), dit *l'Ancien*, théologien allemand, né en 1647, mort en 1695. Il était fils d'un marchand de Nuremberg, et fut élevé avec soin. Il s'appliqua également au droit et à la théologie ; et en 1673 il professa l'histoire ecclésiastique. En 1682, il fut chargé de conférer avec l'évêque de Tina sur les moyens de réconcilier les protestants avec les catholiques. En 1694 il professa la théologie à Halle ; et en 1695 il fut appelé à Weimar pour y faire partie du consistoire, et remplir les fonctions de chapelain du prince ; mais il mourut bientôt après. On a de lui : *Compendium theologiæ positivæ homileticæ, historicæ moralis et exegeticæ* ; 1686, in-8° ; — *Collatio doctrinæ pontificiorum et protestantium* ; 1692, in-4° ; — *Collatio doctrinæ Quakerorum et Protestantium* ; 1694, in-4°.

Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon.*

* **BAIER** (*Jean-Guillaume*), fils aîné du précédent, théologien et naturaliste, né à Iéna le 12 juin 1675, mort à Altdorf le 11 mai 1729. Il ne fut pas moins célèbre que son père en théologie. On a de lui : *Disputatio de Behemoth et Leviathan, Elephante et Balena* ; Altdorf, 1708, in-4° ; — *Disputatio de Fossilibus, diluvii universi monumentis* ; Altdorf, 1712, in-4°. Baier prétend que les deux grands animaux dont parle la Bible, au livre de Job, sont la baleine et l'éléphant ; il s'attache aussi à prouver que les fossiles sont des monuments du déluge universel.

Biographie médicale.

BAIER (*Jean-David*), théologien, frère cadet du précédent, né à Iéna le 30 décembre 1681, mort le 11 septembre 1752. Après avoir fait ses études dans sa ville natale, il visita Leipzig, Halle et Nuremberg. Il fit ensuite une éducation particulière et fut quelque temps attaché comme prédicateur à la cour de Weimar. Il remplit plus tard plusieurs autres fonctions ecclésiastiques dans diverses localités. En 1730 il alla professer la théologie à Altdorf, et remplit avec distinction cet emploi jusqu'à sa mort.

Il laissa, entre autres ouvrages : *Disputatio de Erroribus politicis Constantino M. imputatis* ; — *Soliditas viæ, quam vocant, causalitatis, pro asserenda numinis existentia, contra Poiretum* ; Iéna, 1707, in-4° ; — *Disp. de Jo. Hunniadis, S. Corvini, Hungariæ gubernatoris ortu et nativitate* ; Iéna, 1708, in-4° ; — *Disp. de Phœnicibus, eorumque studiis et inventis* ; Iéna, 1709 ; — *Probl. Theol. utrum Johannes Baptista fuerit Thaumaturgus* ; Iéna, 1734, in-4°.

Adelung, Suppl. à Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon.*

BAIER (*Jean-Jacques*), frère des deux précédents, médecin et naturaliste, né à Iéna le 14 juin 1677, mort le 14 juillet 1735. Il était le plus jeune des fils de Jean-Guillaume Baier, le célèbre théologien. Il étudia la médecine dans son pays natal, et parcourut ensuite tout le nord de l'Allemagne, pour revenir enfin à Iéna, où il fut

reçu docteur. Agrégé au collége des médecins de Nuremberg, il fut appelé, en 1703, comme professeur à Altdorf. Lucas Schrœck l'admit au nombre des membres de l'Académie des Curieux de la nature, sous le nom d'*Eugenianus*. Il en devint successivement président adjoint et président honoraire, avec le rang d'archiatre impérial et de comte palatin. Il fut aussi professeur de physiologie et de chirurgie à Altdorf, et il occupa cette chaire jusqu'à sa mort. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, entre autres : *Oryctographia Norica, sive rerum fossilium ad minerale regnum pertinentium, in territorio Norimbergensi ejusque vicinia observatarum, succincta Descriptio;* Nuremberg, 1708, in-4°, tab. 6. L'auteur en a donné des suppléments qui ont été imprimés dans la description de son musée, publiée sous le titre de *Sciagraphia*, et insérés dans les *Actes des Curieux de la nature*, vol. 2, appendix. L'ouvrage principal et les suppléments furent réimprimés ensemble à Nuremberg, avec 8 planches, en 1758, in-fol.; — *Sciagraphia musæi sui ;* Norimbergæ ; 1730, in-4° ; — *Adagiorum medicorum Centuria ;* Altorfii, 1718, in-4°; — *Horti medici Academiæ Altorfinensis Historia; accedit ejusdem auctoris Commemoratio celebriorum Germaniciæ hortorum botanico-medicorum;* Altorfii, 1727, in-4° ; — *Biographia professorum medicinæ qui in academia Altorfina vixerunt;* Norimbergæ et Altorfii, 1728, in-4° ;— *Orationum varii argumenti Fasciculus;* Altorfii, 1729; — *Animadversiones physico-medicæ in Novum Testamentum*, 1736, in-4° ; — *Dissertatio botanico-medica de Artemisia;* Altdorf, 1720, in-4°. — On trouve encore une foule de dissertations de Baier dans les volumes II et III des *Actes de l'Académie des Curieux de la nature* (1730 et 1733).

Son fils a publié des suppléments au principal ouvrage du père, sous ce titre : *Monumenta rerum petrificatarum præcipua, Oryctographiæ Noricæ supplementi loco jungenda, interprete filio Ferd.-Jacobo Baiero ;* Norimbergæ, 1757, in-fol.; — *Epistolæ ad viros eruditos, eorumdemque Responsiones* (1700-1733), *curante filio Ferd.-Jacobo Baiero ;* Francfurt et Leipzig, 1760, in-4°.

Biographie medicale. — Adelung, Supplément à Jöcher, *Allgemeines Gelerhten-Lexicon.*

BAÏF (*Lazare* DE), savant et diplomate français, né vers la fin du quinzième siècle au château des Pins, près de la Flèche (Sarthe), mort en 1547. Il fut conseiller du roi François Ier, et ambassadeur de France à Venise et en Allemagne. Outre les traités *de Re navali, de Re vestiaria, de Re vascularia*, on a de lui : l'*Électre* de Sophocle traduite en vers français; Paris, 1737, in-8°, ainsi que l'*Hécube* d'Euripide; Paris, 1550, in-8°.

Joachim du Bellay lui attribue d'avoir introduit le premier les mots tirés du grec *Épigramme, Élégie*, et le mot composé AIGRE-DOUX.

Son fils a traduit le traité *de Ente* de Pic de la Mirandole ; Paris, 1577, in-8°.

La Croix du Maine et Duverdier, *Biblioth. franç.*

BAÏF (*Jean-Antoine* DE), littérateur, né à Venise en 1532, mort à Paris le 9 septembre 1589. Il était fils naturel du précédent, ambassadeur à Venise, qui l'avait eu d'une Vénitienne. Il fut élevé avec le plus grand soin par le célèbre professeur Daurat, dont la réputation attira à ses leçons le jeune Ronsard, qui devint ainsi le condisciple et l'ami du jeune Baïf. Louis le Roy, dans sa *Vie de Ronsard*, nous a conservé des détails intéressants sur l'intimité studieuse de ces deux jeunes poëtes. « Ronsard, dit Daurat, qui « nourri jeune à la cour, accoutumé à veiller « avoit été tard, continuoit à l'étude jusqu'à deux « ou trois heures après minuit, et, se couchant, « réveillait Baïf, qui se levoit, prenoit sa chan« delle, et ne laissoit refroidir la place. » Ils furent tous deux de la pléiade poétique que leurs contemporains se plurent à former des sept poëtes les plus estimés de ce temps (*voy.* DAURAT, JODELLE, *Joachim* DU BELLAY, BELLEAU, PONTUS DU THIARD et RONSARD). Baïf a manié habilement le vers de dix syllabes; et dans ses sonnets de *Méline* et de *Francine*, on remarque plusieurs chansons dont le style est facile et même brillant. Il s'efforça d'introduire dans la langue française des termes latins et surtout des mots grecs, et voulut même y naturaliser les comparatifs et les superlatifs des langues mortes, ce qui lui valut de Joachim du Bellay, autre hardi novateur, cette pièce de vers qui commence ainsi :

Bravime esprit sur tous excellentime,

et qui finit par :

Et nul de toy hardienrement en France
Va déchassant l'indoctime ignorance,
Docte, doctieur et doctime Baïf.

Ce sont ces essais malheureux qui faisaient dire au malin cardinal du Perron : « Le Baïf « est un fort bon homme, mais un très-mauvais « poëte. » A ce goût d'innovations il joignit l'idée impraticable d'appliquer aux vers français, outre la rime, une mesure basée sur la quantité des syllabes, comme en grec et en latin (*vers baïfins*). Il avait fabriqué aussi un alphabet de dix voyelles, de dix-neuf consonnes, onze diphthongues et trois triphthongues. La bizarrerie de son orthographe, afin d'écrire conformément aux sons, sans aucun égard à l'étymologie et à l'orthographe généralement adoptée, système que Ramus voulut également mettre en pratique, n'eut pas plus de succès que des tentatives semblables n'en ont eu de nos jours. Le chancelier Bacon, dans son livre de l'*Accroissement des sciences*, s'exprime ainsi à ce sujet : « L'ortho« graphe vulgaire a donné lieu à des disputes : « doit-on écrire les mots comme on les prononce, « ou ne vaut-il pas mieux se conformer entière« ment à l'usage? L'écriture qui se donne pour « *réformée*, c'est-à-dire conforme à la pronon-

« ciation, est une de ces subtilités qu'on peut « regarder comme inutiles; car la prononciation « varie à chaque instant, et n'a rien de fixe; ce « qui fait disparaître entièrement les dérivations « de mots, surtout de ceux qui sont tirés des « langues étrangères... A quoi bon cette innova- « tion? »

Il y avait alors dans tous les esprits une ardeur d'innovations très-remarquable; et même leurs tentatives malheureuses, comme celle de Baïf, eurent un côté utile, en apprenant à leurs successeurs à éviter les écueils contre lesquels ils s'étaient brisés. Baïf, malgré son manque de fortune, fut comme le centre des littérateurs les plus distingués de son temps. Jean de Baïf avait obtenu en 1570, au sujet de réunions littéraires qui avaient lieu chez lui, des lettres patentes de Charles IX pour l'établissement d'une académie de poésie et de musique. Il peut donc être considéré comme le fondateur de la plus ancienne société littéraire en France. Voici ce qu'on lit à ce sujet dans un manuscrit de Colletet sur la *Vie de Baïf*: « Le roi Charles IX, qui aimait Baïf comme un excellent homme de lettres, parmi d'autres gratifications qu'il lui fit, l'honora de la qualité de secrétaire ordinaire de sa chambre. Le roi Henri III voulut qu'à son exemple toute la cour l'eût en vénération; et souvent même Sa Majesté ne dédaignait pas de l'honorer de ses visites jusques en sa maison du faubourg Saint-Marcel, où il le trouvait toujours en compagnie des Muses, et parmi les doux concerts des enfants de la musique, qu'il aimait et qu'il entendait à merveille. Et comme ce prince libéral et magnifique lui donnait de bons gages (1), il lui octroya encore de temps en temps quelques offices de nouvelle création, et de *certaines confiscations* qui procuraient à Baïf le moyen d'entretenir aux études quelques gens de lettres, de régaler chez lui tous les savants de son siècle, et de tenir bonne table. Dans cette faveur insigne, celui-ci s'avisa d'établir dans sa maison une académie de bons poëtes et des meilleurs esprits d'alors, avec lesquels il en dressa les lois, qui furent approuvées du roi, jusques au point qu'il en voulut être, et obliger ses principaux favoris d'en augmenter le nombre. J'ai vu autrefois l'*Institution* écrite sur beau vélin, signée de la propre main du roi Henri III, de Catherine de Médicis sa mère, du duc de Joyeuse et de quelques autres, qui tous s'obligeaient, par le même acte, de donner une certaine pension annuelle pour l'entretien de cette fameuse académie. Mais hélas!... » Ici Colletet raconte les circonstances funestes qui la ruinèrent.

Ses principaux ouvrages sont : *Œuvres de J.-Ant. de Baïf, secrétaire de la chambre du roy, contenant 9 livres de poëmes, 7 livres des Amours, 5 livres des Jeux, 5 livres des Passe-temps*; Paris, 1572 et 1573, 2 vol. in-8°, rares. — *Étrénes de poésie françoèse an vers mesurés; les Besognes et Jour d'Hésiode; les Vers dorés de Pithagoras; Ansenemens de Foukilides; Ansenemens de Naumace aux filles à marier*; Paris, 1574, in-4°; — *Mimes, Enseignements et Proverbes, en 2 livres*; Paris, 1576, in-12, en 4 livres; Paris, 1597, in-8°; — *Tombeau de la royne de Navarre Marguerite, ou Traduction de cent distiques latins des trois sœurs Anne, Marguerite et Jeanne de Seymour, sur le trépas de la royne de Navarre*, par Baïf, du Bellay et Denisot; Paris, 1551, in-8°. — *Antigone, tragédie en vers de cinq pieds, traduite du grec de Sophocle*; Paris, in-8°. — *Le Brave ou le Taille-bras*, comédie en 5 actes, imitée de Plaute, en vers de quatre pieds; Paris, 1467, in-8°.

Duverdier et La Croix du Maine, *Biblioth. franç.* — Beauchamp *Recherches sur le théâtre français*, t. I[er], p. 436 de l'in-8°. — Francis Wey, *Histoire des Révolutions du langage en France*. — Sainte-Beuve, *Tableau de la poésie française au seizième siècle*, p. 87 et 120, éd. 1848.

BAIG (LE), médecin français, vivait dans la seconde moitié du dix-huitième siècle. Il exerça et professa la médecine à Montpellier, et laissa : *Mémoire sur la nature et les propriétés des eaux minérales de Bagnères*; Pau, 1750, in-8°.

Adelung, Suppl. à Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon*.

*BAIL (*sieur du*), romancier français, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. On a de lui : *le Roman d'Albanie et de Sicile*; Paris, 1626, in-8°; — *Sélisandre*; Paris, 1638, in-8°; — *la Fille supposée*; Paris, 1639, in-8°; — *le Fameux Chinois*; Paris, 1642, in-8°; — *le Prince ennemi du tyran*; Paris, 1642, in-8°.

Bibliothèque des Romans. — Adelung, Supplément à Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*.

BAIL (*Charles-Joseph*), publiciste français, né en 1777 à Béthune, mort le 20 février 1827. Il suivit d'abord la carrière militaire, fit la campagne de Belgique en 1793, et fut chargé en 1817 de l'organisation administrative du royaume de Westphalie, dont il publia une excellente statistique. Il obtint la place d'inspecteur aux revues, et la garda jusqu'en 1818; il fut alors mis à la réforme. Depuis lors il s'occupa de travaux d'économie politique, d'histoire, etc., et fut un des collaborateurs de la *Revue Encyclopédique*. Outre la publication de la *Correspondance de Bernadotte, prince royal de Suède, avec Napoléon*; Paris, 1819, in-8°, et quelques brochures sur les affaires du temps, on a de Bail : *Des Juifs au dix-neuvième siècle, ou Considérations sur leur état civil et politique en Europe*, suivies de la biographie des Juifs les plus illustres; Paris, 1816-1817, in-8°; — *Qu'est-ce que le clergé dans une monarchie constitutionnelle? ou de l'Église selon la charte*; Paris, 1818, in-8°; — *Du Cadastre*

(1) En 1581 le roi donna à Ronsard et à Baïf la somme de *douze mille livres comptant* pour les vers (mascarades, combats et tournois) qu'ils avaient composés aux noces du duc de Joyeuse, outre les livrées et les étoffes de soie dont cet illustre seigneur leur avait fait présent à chacun. (Sainte-Beuve, *Tableau de la poésie*, etc., p. 421.)

considéré dans ses rapports avec l'économie politique et la répartition des impôts; Paris, 1818, in-8°; — *De l'Arbitraire dans ses rapports avec nos institutions, ou la police, les prisons, le jury, les lois pénales et la peine de mort en France;* Paris, 1819, in-8°; — *Histoire politique et morale des révolutions de France, ou chronologie raisonnée des événements mémorables depuis 1787 jusqu'à la fin de 1820;* Paris, 1821, 2 vol. in-8°; — *État des Juifs en France et en Europe* (complément du premier ouvrage); Paris, 1823, in-8°; — *Études littéraires des classiques français;* Paris, 1824, 2 vol. in-12.

Mahul, *Annuaire nécrologique.* — Quérard, *la France littéraire.*

*BAIL (*Louis*), théologien français, natif d'Abbeville, mort à Paris en 1669. Il fut docteur en Sorbonne, curé de Montmartre, et sous-pénitencier de Paris. Ses ouvrages, aujourd'hui oubliés, firent quelque bruit du vivant de l'auteur. On a de lui : *De triplici examine ordinandorum confessorum et pœnitentium;* 1651, in-8°; — *Summa conciliorum;* Paris, 1645-1650 et 1659, 2 vol. in-f°; — *Sapientia foris prædicans;* 1666, in-4°; — *Theologia affectiva;* 1672, 2 vol. in-fol.; — *De Beneficio crucis;* 1653, in-8°. L'auteur semble vouloir atténuer l'idée que Pascal donne de la morale relâchée des casuistes.

Moréri, *Dictionnaire historique.* — Lelong, *Bibliothèque française.*

*BAILA (*H.* DE), jurisconsulte italien, natif de Bologne, vivait dans la seconde moitié du dix-septième siècle. On a de lui *un traité des Actions.*

Savigny, *Histoire du droit romain au moyen âge.* — Rose, *New Biographical Dictionary.*

*BAILA (*Joseph*), jurisconsulte italien, né à Monréale en 1585, mort en 1645. Il s'acquit une grande réputation comme légiste, et remplit d'importants emplois. En 1625 il fut appelé à Rome, en qualité d'avocat du consistoire des pauvres. Baila compta parmi ses clients, qui étaient en grand nombre, la fille d'Amédée II, duc de Savoie. A la nouvelle de la mort de cet homme distingué, le pape Innocent X s'écria : *Ministrum amisimus de cujus fide, probitate et justitia securi vivebamus.*

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.* — Rose, *New Biographical Dictionary.*

BAILAY (*Nathanaël*), grammairien anglais, vivait dans la première moitié du dix-huitième siècle. On a de lui : *Dictionnarium Britannicum quo continentur etymologiæ verborum;* Londres, 1736, in-fol.

Adelung, Suppl. à Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon.*

*BAILDON (*Joseph*), musicien anglais, vivait dans la seconde moitié du dix-huitième siècle. On a de lui : *the Laurel a new collection of English songs;* Londres, 1697; — *Ode to contentment;* Londres, sans date; — *Love in a village,* en société avec Bernard, 1763.

Fétis, *Biographie universelle des Musiciens.*

*BAILE, BAYLEY ou BAYLY. *Voy.* BAYLY.

BAILEY (*Anselme*), théologien et musicographe anglais, mort en 1794. Outre une *Grammaire hébraïque,* et l'*Ancien Testament* en anglais et en hébreu, on a de lui : *A pratical Treatise on Singing and playing with just expression and real elegance;* Londres, 1771, in-8°. Il ne s'y trouve guère que des préceptes généraux et connus.

Fétis, *Biog. univ. des Musiciens.* — *Biograph. Britan.*

*BAILEY ou BALEY (*Pierre*), médecin anglais, né en 1529, mort le 3 mars 1592. Il étudia à Winchester et à Oxford, et devint médecin de la reine Élisabeth. On a de lui : *A brief discourse of certain Medicinal Waters in the county of Warwick, near Newnham;* Londres, 1587, in-12; — *A brief treatise on the preservation of the eyesight;* Londres, 1602, 1673; — *Directions for Health, Natural and Artificial, with two Treatises of approved Medicines for all Diseases,* etc.; Londres, 1626, in-4°; — *Explicatio Galeni de potu convalescentium et senum, et præcipue de nostræ Alæ et Biriæ præparatione,* en manuscrit.

Rose, *New Biographical Dictionary.*

*BAILEY (*Pierre*), journaliste et poëte anglais, mort le 25 janvier 1823. Ses études faites, il devait débuter au barreau; mais la vocation littéraire l'emporta. Il publia le recueil périodique appelé *Museum,* et laissa : *Sketches from St George's Fields by Giorgine di Castel Chiuso,* poëme humoristique; — *Idwal,* poëme dont le sujet est tiré de l'histoire de la conquête de Galles, suivi d'un poëme grec publié plus tard dans le *Journal classique;* — *A Queens Appeal in the Spenserian stanza.*

Gentleman, *Magazine.* — Rose, *New Biographical Dictionary.*

BAILIES (*Guillaume*), médecin allemand, d'origine anglaise, mort à Berlin en 1787. Il était attaché au service de Frédéric II de Prusse. Ce roi lui dit un jour que, pour avoir acquis tant d'expérience, il devait avoir tué beaucoup de monde. — « Pas autant que Votre Majesté, » répondit le docteur. On prête à peu près le même mot à Corvisart, médecin de l'empereur Napoléon. On a de Bailies : *An essay on the Bath-Waters;* Londres, 1757, in-4°; — *A Narrative of facts demonstrating the existence and cause of a physical confederacy;* Londres, 1757; — *An historical account of general hospital in city of Bath;* Londres, 1758, in-8°.

Biographie médicale.

*BAILLART (*Edme*), médecin français, vivait probablement dans la seconde moitié du dix-septième siècle. On a de lui : *Discours du tabac, où il est traité particulièrement du tabac en poudre;* Paris, 1668, 1693, in-12. L'auteur tient en grande estime la plante qui fait l'objet de son livre.

Carrère, *Biblioth. médic.* — Adelung, Supplément à Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon.*

*BAILLÈS (*Jacques-Marie-Joseph*), évêque de Luçon, né à Toulouse le 31 mars 1798. Ordonné prêtre en 1822, il remplit successivement

les fonctions de secrétaire général de l'évêché de Verdun, de vicaire-général et de supérieur du grand séminaire de Bayonne, de vicaire-général de Toulouse. Nommé évêque de Luçon par ordonnance royale du 15 août 1845, il prit possession de son siége le 11 janvier 1846. En 1849, M. Lanjuinais, alors ministre de l'instruction publique et des cultes, ayant envoyé un Israélite professer la philosophie au collége de Napoléon-Vendée, Mgr de Luçon ordonna l'interdiction de la chapelle du lycée. Cette affaire, envenimée par la polémique des journaux, reçut une solution favorable aux légitimes réclamations de l'autorité épiscopale. Le ministre reconnut qu'il avait commis une faute, et le professeur de philosophie ne fut point maintenu dans une ville où les convictions des catholiques sont si profondes et si vivaces.

Un conflit de juridiction ecclésiastique s'est élevé récemment entre Mgr Baillès et son métropolitain, l'archevêque de Bordeaux. Voici à quelle occasion. Un curé du diocèse de Luçon, que sa conduite avait rendu indigne du sacerdoce, fut suspendu de ses fonctions par son évêque, qui prononça contre lui une sentence de *conscience informée*. Le curé qu'elle frappait appela de cette sentence au métropolitain. En avait-il le droit? cet acte de l'autorité épiscopale pouvait-il être invalidé? M. l'évêque de Luçon se prononça pour la négative, et son avis prévalut. Il publia à cette occasion un ouvrage intitulé *Des sentences épiscopales dites* de conscience informée, *ou du droit de suspendre un titulaire même inamovible, et de l'appel de cette sentence.* A. R.

L'Ami de la religion.

BAILLET (*Adrien*), érudit français, né le 13 juin 1649 dans le village de la Neuville, près Beauvais, mort le 21 janvier 1706. D'abord régent au collége de cette ville, où il avait fait ses études, il entra ensuite dans les ordres, et fut nommé vicaire de campagne avec un traitement annuel de 300 francs. L'amour de l'étude lui fit quitter ses fonctions et sa province pour venir s'y livrer entièrement à Paris, où il devint bibliothécaire de M. de Lamoignon. Occupé dès lors exclusivement des devoirs de son emploi et de ses travaux scientifiques et littéraires, il concentra pour ainsi dire son existence dans ses livres et dans ses manuscrits, ne faisant qu'un seul repas, dormant à peine quelques heures, et souvent tout habillé. Il devait produire beaucoup, et sa fécondité fut d'autant plus grande que, méditant toujours de nouveaux ouvrages, il donnait trop peu de soin à son style. On a de lui : *Jugements des savants sur les principaux ouvrages des auteurs*, 1685 et 1686, 9 vol. in-12. Baillet ne fit que la première et la deuxième partie (incomplète) de cet ouvrage qui devait avoir neuf parties, et qui lui attira les critiques des jésuites, choqués de ce qu'on y avait fait l'éloge des écrivains de Port-Royal; — *Des enfants devenus célèbres par leurs études et par leurs écrits*, 1688, in-12; — *Des satires personnelles, traité historique et critique de celles qui portent le titre* d'Anti, 1689, 2 vol. in-12: cet ouvrage est dirigé contre Ménage, qui avait publié une *Critique des Jugements des Savants*, où Baillet n'avait pas été épargné; Amsterdam, 1725, 8 vol. in-12; Paris, 1730; — *Auteurs déguisés sous des noms étrangers, empruntés, supposés, faits à plaisir, chiffrés, renversés, retournés ou changés, d'une langue à une autre*, 1690, in-12; réimprimé avec des notes de La Monnoie; Paris, 1722, 7 vol. in-4°; — *Vie de Descartes*, 1691, 2 vol. in-4°; abrégé, 1693, in-12; — *Histoire de Hollande, depuis la trêve de* 1609, *où finit Grotius, jusqu'à notre temps;* 1690, 4 vol. in-12, publiés sous le nom de *La Neuville;* — *De la Dévotion à la sainte Vierge, et du culte qui lui est dû*, 1694, in-12; — *De la conduite des âmes*, 1695, in-12, sous le nom de *Daret de Villeneuve;* — *Les Vies des Saints*, 1701, 3 vol. in-fol. ou 12 vol. in-8°, ce qui fait un volume pour chaque mois; — *Histoire des Fêtes mobiles, les Vies des Saints de l'Ancien Testament, la Chronologie et la Topographie des Saints*, 1703, in-fol., ou 5 vol. in-8°; nouvelle édit., 1704, 4 vol. in-fol., et 1739, 10 vol. in-4°. « Cet ouvrage, dit l'abbé Lenglet, « est ce que Baillet a fait de meilleur; il n'a point « laissé passer de miracle qu'il ne l'ait examiné « de tout sens; » — *les Maximes de saint Étienne de Grammont*, 1704, in-12, traduit du latin; — *Vie d'Edmond Richer*, 1714, in-12; on doute que Baillet en soit l'auteur; — *Vie de Godefroi Hermant*, 1717, in-12; — *Histoire des démêlés du pape Boniface VIII avec Philippe le Bel, roi de France*, 1717, in-12, réimprimée en 1718; — *Relation curieuse et nouvelle de Moscovie*, 1709, in-12, publiée sous le nom de *Balt. Hezeneil de la Neuville*, anagramme de *Baillet de la Neuville en Hez.* On attribue aussi à Baillet la *Nouvelle relation contenant les voyages de Thomas Gage dans la Nouvelle-Espagne, traduite de l'anglais par Beaulieu Huet Oneil*, 1676, 2 vol. in-8°; 1699, 2 vol. in-12. [*Enc. des g. du m.*, avec addition].

Nicéron, *Mémoires des hommes illustres.* — Quérard, *la France littéraire.*

BAILLET. *Voyez* SAINT-JULIEN.

BAILLET (*Christophe-Ernest*, comte DE), jurisconsulte belge, né le 1er septembre 1668 au château de la Tour (duché de Luxembourg), mort à Bruxelles le 7 juin 1732. Il fut président du conseil privé de l'empereur Charles VI, et rendit des services lors du soulèvement de Malines en juin 1718.

Archives pour l'histoire civile et littéraire des Pays-Bas, t. III, p. 201-231.

***BAILLET** (*Jean*), orateur français, né à Dijon d'une ancienne famille de robe, mort à Paris le 30 janvier 1651. Il était doyen de la Sainte-Chapelle de Dijon, et archidiacre de Loscheret, dans l'église de Châlon. On a de lui ;

Compliment à Henri de Condé (cet ouvrage se trouve p. 89 de la *Description* que Pierre Malpoy donna de l'entrée de ce prince à Dijon en 1632; Dijon, Guyot, 1632, in-fol.); — *Harangue faite le 6 mars 1648, à Louis de Bourbon, lorsqu'il prit possession de son gouvernement;* Dijon, 1650, in-4°; insérée dans le *Théâtre de l'Éloquence française*, Châlon, Cusset, 1656, in-4°. JOSEPH BOULMIER.

Perry, *Hist. de Châlon*, p. 402; Papillon, *Biblioth. des Aut. de Bourgogne*, t. I, p. 8.

***BAILLET** (*dom Pierre*), bénédictin et historien français, né à Sedan le 27 novembre 1698. Il appartenait, dans son ordre, à la congrégation de Saint-Vanne de Verdun, où il entra en 1698. On a de lui : *Histoires de plusieurs monastères de Saint-Benoît*, notamment celui de Montier-en-Derf, de Saint-Vanne, de Saint-Arnou-de-Metz, en latin.

D. Calmet, *Biblioth. de Lorraine*.

***BAILLEUL** (*Gaspard*), ingénieur et géographe français, vivait dans la première moitié du dix-huitième siècle. Il laissa plusieurs *cartes géographiques* estimées, entre autres : *la Provence;* Paris, 1707; — *l'Alsace;* Paris, 1708; — *la Forêt de Compiègne*, 1728; — *les Environs de Landau*, sans indication de date.

On a du fils de Bailleul : *l'Évêché de Dijon;* Dijon, 1746, in-fol.

Adelung, Suppl. à Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon*.

BAILLEUL (*Jacques-Charles*), magistrat français, né en 1762 à Bretteville, près du Havre; mort à Paris le 16 mars 1843. Il était avocat au parlement de Paris lorsque la révolution commença. Se trouvant inoccupé par suite de la désorganisation des tribunaux, il alla exercer à Montdidier, puis au Havre, où, après avoir été juge de paix, il fut élu député à la convention. Sa conduite dans cette assemblée fut timide et incertaine. Il siégea constamment parmi les membres qui composaient la Plaine. Dans le procès de Louis XVI, il vota pour la réclusion, la déportation à la paix, et l'appel au peuple. Il s'éleva encore contre la Journée du 31 mai et la mise en accusation des girondins. Forcé de fuir, il fut arrêté à Provins et détenu à la Conciergerie, d'où il ne sortit qu'à la chute des montagnards purs. Il fut ensuite membre du conseil des cinq-cents jusqu'à la révolution du 30 prairial, et publia sur cette journée et sur celle du 18 fructidor des notices curieuses. Ce fut lui qui présidait l'assemblée lors de l'inauguration de la salle du Palais-Bourbon. Appelé au tribunat, il conserva de l'indépendance, et fut éliminé en 1802. Il fut cependant, en 1804, nommé directeur des droits-réunis dans le département de la Somme. Il a occupé cette place jusqu'à la seconde restauration. Il apporta de notables améliorations dans le système financier de la France. Bailleul fut un des fondateurs du *Constitutionnel*, où il publia un grand nombre d'articles d'économie politique. On a de lui plusieurs brochures, dont on trouve les titres dans la *France littéraire* de Quérard.

Éloge de Bailleul par M. Tissot, 1843.

BAILLEUL ou **BALIOL** (*Jean* DE), roi d'Écosse, mort en 1305. La couronne lui fut d'abord disputée par Robert Bruce; mais les états d'Écosse ayant soumis la contestation à Édouard Ier, roi d'Angleterre, celui-ci accepta l'arbitrage, comme un droit afférent à sa couronne, c'est-à-dire comme suzerain de l'Écosse. Il donna raison à Baliol, qui lui prêta serment en ces termes (26 décembre 1292) : « Monseigneur sir Édouard, roi d'Angleterre, lord suzerain du royaume d'Écosse, moi Jean de Baliol, roi d'Écosse, je me rends votre homme lige pour le royaume d'Écosse et pour toutes ses appartenances et dépendances; lequel royaume je tiens et dois de droit et prétends tenir par héritage pour moi et mes hoirs, rois d'Écosse, de vous et de vos hoirs, rois d'Angleterre; et je voue foi et loyauté à vous et à vos héritiers, rois d'Angleterre, de vie et membres, et de toutes les dignités de ce monde, contre tous les hommes qui peuvent vivre et mourir. » Il put bientôt mesurer toute l'étendue de son vasselage : une des conséquences les plus graves était celle qui permettait aux parties qui s'étaient présentées devant les cours du roi d'Écosse d'en appeler au seigneur suzerain. C'est ainsi que, dès la première année de son règne, Baliol fut assigné quatre fois devant le roi d'Angleterre, une fois, entre autres, pour répondre à la réclamation d'un marchand qui prétendait être payé d'une somme due par Alexandre III, prédécesseur du roi d'Écosse; huit jours après, il fut encore assigné à l'occasion de Macduff, comte de Fife, emprisonné par ordre du parlement écossais. Abreuvé de dégoût, Bailleul fit avec Philippe le Bel une alliance qui ne put aboutir. Les troupes écossaises, qui avaient pris l'initiative des hostilités, furent défaites à la bataille de Dumbar par le roi d'Angleterre; et, le 24 juin 1296, Baliol, « monté sur un petit cheval (*a Galloway*), tenant à la main une petite baguette blanche, emblème du vasselage, vint trouver le vainqueur dans un cimetière, et lui exprima son repentir de son alliance avec le roi de France et de sa rébellion contre son seigneur lige. » (*Lingard*). Il n'obtint point son pardon; et, le 2 juillet, il dut signer à Kincardin un acte de reconnaissance du droit du suzerain de rentrer en possession du fief; puis il fut envoyé à la Tour de Londres, mais traité courtoisement. Il garda un train princier, et eut la liberté de circuler à vingt milles au delà de la Cité. Le 1er avril 1298, il déclara qu'il renonçait à toute immixtion dans les affaires d'Écosse. Le pape fut garant de l'exécution de cette promesse, et Baliol fut remis en 1299 aux mains de l'évêque de Vienne, légat du pape. Par une circonstance digne de remarque, le roi d'Angleterre fit cette réserve : que cette remise ne conférerait au pontife que le droit de disposer de la personne du roi d'Écosse et de

ses biens en Angleterre. Six ans plus tard, le roi déchu mourut dans sa seigneurie de Château-Gaillard, en Normandie. On lui doit la fondation, à Oxford, d'un collége qui porte son nom. Ce prince était peu fait pour les agitations de la royauté, surtout à l'époque orageuse où il vécut.

V. R.

Rapin Thoyras, *Hist. d'Angleterre*. — Lingard, *Hist. d'Angleterre*.

BAILLEUL ou **BALIOL** (*Édouard*), fils de Jean Bailleul, roi d'Écosse, vivait dans la seconde moitié du quatorzième siècle. Appuyé par Édouard III, roi d'Angleterre, il revint en Écosse en 1332, défit quatre fois le roi David Bruce, et, après s'être fait couronner, fit hommage de son royaume au roi d'Angleterre. Mais les Écossais eurent honte de cette bassesse de leur roi : ils se révoltèrent, et le chassèrent. Il se réfugia à Carlisle, et ne garda que pour la forme le titre de roi. Il devint le pensionnaire d'Édouard, en faveur duquel il abdiqua le 20 janvier 1356.

Moréri, *Dict. hist.* — Lingard. *Hist. d'Angleterre*. — Rapin Thoyras, *Hist. d'Angleterre*.

***BAILLEUX** (*Antoine*), compositeur français, mort à Paris en 1791. Il était professeur et marchand de musique à Paris. On a de lui : *le Bouquet de l'amitié*, cantatille; — *Six simphonies à quatre parties*; Paris, 1758; — *Méthode de chant*; Paris, 1760, in-fol.; — *Six symphonies à grand orchestre*; 1767; — *Méthode de violon*; Paris, 1779 et 1798; — *les Petits concerts de Paris, solfèges pour apprendre facilement la musique vocale et instrumentale*; Paris, 1784; — *Journal d'Ariettes italiennes*.

Fétis, *Biographie universelle des Musiciens*.

***BAILLI** (*Bernard*), prêtre et helléniste allemand, vivait dans la première moitié du dix-huitième siècle. Il fut abbé d'un monastère à Ratisbonne, et laissa : *Ilias in nuce, seu pauca præcepta ad græcam linguam breviter ac feliciter discendam*; Ratisbonne, 1722.

Adelung, Suppl. à Jocher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon*.

BAILLIE (*Guillaume*), dessinateur et graveur anglais, né vers 1736, mort au commencement du dix-neuvième siècle. Il suivit d'abord la carrière militaire, parvint au grade de capitaine, et quitta le service pour se livrer à sa passion pour les beaux-arts. Il se distingua dans la gravure au burin, à la pointe, au lavis et en manière noire. Ses morceaux les plus estimés sont ceux qu'il a gravés d'après Rembrandt. On a de lui une copie fort remarquable du *Peseur d'or*, qu'on prend souvent pour l'original. Baillie a restauré fort habilement la planche connue sous le nom de la *Pièce des cent florins*, morceau de Rembrandt, représentant la *Guérison du Paralytique*. Baillie marquait ses estampes de la date de l'année et de celle du mois où il les avait terminées.

Strutt, *Dict. of Engravers*. — Nagler, *Allgemeines Künstler-Lexicon*.

BAILLIE (*Joanna*), femme de lettres écossaise, sœur du précédent, née en 1762, morte en 1851. Elle occupa un rang distingué dans cette période de la poésie anglaise qu'illustraient les Moore, les Coleridge, les Scott et les Byron. Ses premiers travaux parurent en 1799, sous le titre : *Series of plays on the passions*. L'enthousiaste admiration de Walter Scott valut à ses œuvres une réputation que justifient, du reste, une grande connaissance du cœur humain, des caractères fortement conçus et nettement traités, un style sûr, et riche en brillantes images. Mais en se limitant elle-même, dans chacune de ses pièces, à l'analyse et à l'exposition progressive d'une seule passion, l'amour dans Basile, la haine dans Montford, le remords dans Henriquez, la jalousie dans Romiero, miss Baillie donna à ses drames un caractère métaphysique et un air de travail systématique qui ne s'accordent guère avec le mouvement et l'infinie variété de la nature. Aussi, ses œuvres dramatiques, quels que soient, du reste, leurs mérites supérieurs, n'abordèrent jamais la scène, ou ne purent s'y maintenir. Le monument qu'elle s'est proposé d'élever n'en reste pas moins l'une des études les plus remarquables que le génie poétique ait faites sur le sujet inépuisable des passions, et il assure à son auteur une place honorable au-dessous de Shakspeare, il est vrai, mais bien au-dessus du plus grand nombre des dramaturges anglais. Miss Baillie a donné aussi deux recueils de poésies variées, où se remarquent des chants et des ballades qui ne le cèdent en rien à ceux de Walter Scott, et un poëme lyrique (le *Beacon*) qui est peut-être l'œuvre la plus parfaite de miss Joanna, et l'une des œuvres les plus remarquables du temps. Outre les *Plays on the passions* (Londres, in-8°, 1799-1812), on a d'elle : *Miscellaneous plays*; in-8°, Londres, 1804; — *Mitrical legends of exalted characters*; in-8°, Londres, 1821; — *Fugitives verses*; in-12, Londres, 1804; — *Poetical miscellanies*; Londres, 1823; — *Dramas*, 3 vol.; Londres, 1836. — Ses *œuvres dramatiques* ont été réunies en un fort volume, et publiées séparément; Londres, 1851, in-8°.

T. D.

Quaterley Review, vol. 21, 24, 37, 55. — *Edinburgh Review*, vol. 29, 57, 63.

BAILLIE (*John*), orientaliste anglais, né à Inverness en 1766, mort à Londres en 1823. Entré dès 1791 au service de la compagnie des Indes, il profita de sa position pour étudier les langues de l'Orient. En 1797, il fut chargé par le gouverneur général, sir John Shore, de traduire de l'arabe le code *Imamea*, recueil de lois musulmanes : malheureusement il n'en parut qu'un volume, contenant les lois commerciales. Il enseigna l'arabe, le persan et le droit musulman au collége du Port-William. Jusqu'à 1807, il résida quelque temps en qualité d'envoyé à la cour du nabab d'Aoude, et en 1818 il quitta le service pour retourner en Angleterre. En 1801, Baillie a publié des tables destinées à faciliter ses cours de langues; et, de 1802 à 1803,

il donna l'édition des textes originaux de cinq ouvrages les plus estimés sur la grammaire arabe, savoir : *Miet Amil*, *Scherh Miet Amil*, *Misbah*, *Hedayet Alnahw*, et la *Cafia d'Ebn-Hadjib*.

Rose, *New Biographical Dictionary*.

BAILLIE (*Mathieu*), médecin et anatomiste anglais, né, le 27 octobre 1761, dans un petit village du comté de Lanark en Écosse; mort le 23 septembre 1823. Il était neveu des célèbres anatomistes Jean et Guillaume Hunter. Après des études faites sous la direction de son père d'abord, puis à l'université de Glasgow, il prit ses grades à Oxford, et vint à Londres, où il fut employé, en qualité de préparateur, par Jean Hunter, auquel il succéda dans la chaire d'anatomie. Plus tard il devint médecin de l'hôpital Saint-George, et membre du collége des médecins de Londres. Ce fut en 1798 seulement que Baillie commença à se livrer à la pratique de la médecine avec un succès extraordinaire. Il devint médecin du roi et de toutes les notabilités de l'Angleterre. Ses qualités personnelles n'étaient pas inférieures à son talent comme médecin et comme professeur. Outre une fortune de deux millions laissée à sa famille, il légua au collége des médecins de Londres toute sa bibliothèque, ses préparations anatomiques, et des sommes considérables pour le soulagement des veuves et des enfants de médecins. Les principaux ouvrages de Baillie ont pour titre : *the Morbid Anatomy of some of the most important parts of the human body*; Londres, 1795, in-8°; manuel d'anatomie pathologique, réimprimé avec des augmentations en 1798, 1807 et 1812 : il a été traduit en allemand par Hohnbaum et Sœmmering; Berlin, 1794-1820, in-8°; en italien, par Zani; Venise, 1820, 2 vol. in-8°; en français, par Ferral, Paris, 1803; et par Guerbois, Paris, 1815, in-8°; — *Series of Engravings intended to illustrate the Morbid Anatomy*, fascic. 1-10; ibid., 1799-1812, in-4° : c'est une série de planches accompagnées d'explications pour servir de suite à l'ouvrage précédent; — *Lectures and Observations on medecine*, ibid., 1825, in-8°; traduit en allemand par Hohnbaum; Leipsig, 1827; — une édition avec notes de l'ouvrage de G. Hunter sur l'*Anatomie pathologique de l'utérus d'une femme enceinte*; Londres, 1924, in-4°. Les Mémoires de Baillie, publiés dans les *Philosophical Transactions*, et quelques autres écrits, ont été recueillis et publiés par J. Wardrop, avec une notice étendue sur sa vie; Londres, 1825, 2 vol. in-8°.

Penny Encyclopædia.—Notice sur la vie et les ouvrages de Baillie, dans le *Monthly-Review*, p.85, vol. CVIII, p. 88.

BAILLIE, en latin **BAYLIUS** (*Robert*), théologien et historien écossais, né en 1559, mort en 1662. Il étudia d'abord la théologie à Glasgow, et fut ensuite attaché à la maison de lord Montgomery; puis il remplit successivement diverses fonctions ecclésiastiques. En 1640, il fut chargé par les lords écossais d'aller protester à Londres contre les innovations que l'archevêque Laud voulait introduire dans l'Église écossaise. A son retour, Baillie professa la théologie à Glasgow; et, en 1643, il représenta l'Église écossaise au synode de Westminster. En 1661, il fut chargé de diriger l'université de Glasgow, en remplacement d'un partisan de Cromwell appelé Patrik Gillespie; et en 1649 il alla complimenter Charles II à la Haye, au nom de l'assemblée générale du clergé. Il eût pu être évêque; mais il refusa, ne voulant pas être appelé seigneur. « On ne voit pas dans l'Ancien Testament, disait-il à l'archevêque de Glasgow, qu'il y ait eu des seigneurs dans la maison de Jésus. » On a de lui : *Antechesis elenctica errorum quæ hodie vexant Ecclesiam*; Londres, 1654, in-8°; — *Dissuasive from the errors of the times*; Londres, 1655, in-4°; — *Opus historicum et chronologicum*; Amsterdam, 1663, in-fol.; — *A defence of the Reformation of de church of Scotland, against M. Maxwell, bishop of Ross, a Parallel between the Scothish Service-Book and the Romish Missal, Breviary*; Londres, in-4°; — *Letters and Journals, written by the deceased M. Rob. Baillie, carefully transcribed by Rob. Aiken, containing an impartial account of public Transaction civil ecclesiastical and military, both in England and Scotland from* 1637 *to* 1662; Édimbourg, 1777.

Adelung, Suppl. à Jocher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon*.

BAILLIF (*Le Roch*). *Voy.* RIVIÈRE (*de la*).

BAILLIONI (*M.-Giovanni*), mécanicien italien, natif de Milan, vivait au dix-huitième siècle. Il inventa un orgue mécanique d'une construction ingénieuse, destiné à être placé dans les jardins de Leinate, appartenant à la comtesse Visconti. Il en a donné la description sous le titre : *Machina pneumatica, inventata de M.-G. Baillioni, fatta d'ordine della eccellentissima signora Visconti per le delizie della sua villa di Leinate*, dans le *Giornale de' letterati d'Italia*, t. X.

Fétis, *Biographie universelle des Musiciens*.

BAILLON (*Emmanuel*), naturaliste français, mort à Abbeville en 1802. Il cultiva avec succès l'ornithologie et la physiologie végétale, sous les rapports de l'utilité immédiate qu'on en peut retirer dans l'économie rurale et politique. Sans sortir de son pays, il trouva le moyen de recueillir un grand nombre de faits nouveaux et curieux; fit une étude particulière des oiseaux de mer qui habitent les côtes de la Picardie, et communiqua ses observations à Buffon, qui le cite souvent avec éloge. Tous les ans il envoyait à Paris des oiseaux aquatiques vivants, que l'on élevait au jardin du Muséum. Il avait le talent de préparer avec beaucoup de dextérité et de grâce les oiseaux pour les collections d'histoire naturelle, et le Muséum lui doit en grande partie sa collection d'oiseaux de mer et de rivage

des côtes de l'Océan, dont plusieurs sont très-rares. Il donna le premier une notice détaillée sur la bernache, que Buffon n'avait fait connaître qu'incomplétement. On a de lui plusieurs ouvrages justement estimés, entre autres un *Mémoire sur les causes du dépérissement des bois, et les moyens d'y remédier*, 1791, in-4°, qui lui valut le prix proposé sur cette question par l'assemblée constituante, et un autre *Mémoire sur les sables mouvants qui couvrent les côtes du département du Pas-de-Calais, et les moyens de s'opposer à leur invasion*. L'auteur proposa, pour fixer les dunes, la culture du *hoya* ou roseau des sables (*arundo arenaria*). Baillon avait entretenu avec Buffon un commerce de lettres, auquel notre célèbre naturaliste attachait le plus grand prix.

Le Bas, *Dictionnaire encyclopédique de la France*.

***BAILLOT** (*Pierre-Joseph*), musicographe français, vivait dans la seconde moitié du dix-huitième siècle. Il dirigea la musique ordinaire du duc d'Aiguillon. On a de Baillon : *Nouvelle méthode de guitare selon le système des meilleurs auteurs, contenant les plus clairs et les plus aisés pour apprendre à accompagner une voix, et parvenir à jouer tout ce qui est propre à cet instrument*; Paris, 1781; — *la Musique lyrique*, journal d'ariettes, avec accompagnement de guitare ou de harpe, 1772-1784.

Fétis, *Biographie des Musiciens*.

BAILLOT (*Étienne-Catherine*), littérateur, né à Évry-sur-Aube en 1758, mort dans sa ville natale le 15 avril 1825. Avocat au bailliage de Troyes, il fut en 1789 député aux états généraux, et embrassa la cause de la révolution. Depuis 1791 il vécut retiré dans son département. On a de lui une traduction (en prose) des *Satires de Juvénal* (par B...); Paris, 1823, in-8°. Il a laissé en manuscrit des *Recherches sur l'histoire de Champagne*.

Biographie des Champenois.

BAILLOT (*Pierre*), littérateur, né à Dijon le 8 septembre 1752, mort le 20 février 1815. Il fut professeur de littérature française et de rhétorique au lycée de Dijon. On a de lui : *Récit de la bataille de Marathon, lu le 5 septembre 1791, dans la société patriotique de Dijon, aux gardes nationaux volontaires de la Côte-d'Or lors de leur départ pour l'armée*; 1792, in-8°; — *Phædri Fabulæ selectæ*, avec des notes; Dijon (Bligny), 1806, in-8°; — *Ovidii Metamorphoses selectæ, ad usum lycæorum*, avec des notes; Dijon (Coquet), 1808.

Quérard, *la France littéraire*.

BAILLOT (*Pierre-Marie-François-de-Sales*), célèbre violiniste, né le 1er octobre 1771 à Passy, mort à Paris le 15 septembre 1842. Il eut pour maître Viotti, et fut attaché en 1791 au théâtre de *Monsieur*. En 1795, il entra au Conservatoire comme professeur de violon, en remplacement de son ami Rode, parti pour la Russie. Il défendit ce nouvel établissement de musique contre les attaques de ses adversaires, dans une brochure intitulée *Recueil de pièces à opposer à divers libelles dirigés contre le Conservatoire de Musique*; Paris, 1803, in-4°. Le 11 décembre 1812, à la séance publique pour la distribution des prix, il lut une *Notice sur les travaux du Conservatoire impérial et sur les objets soumis à son examen pendant l'année* 1812, in-4° de dix pages. De 1805 à 1808, Baillot fit admirer son talent en Russie; en 1815, il parcourut la Belgique, la Hollande et l'Angleterre, et y recueillit gloire et profit. Baillot ne fut pas seulement un des premiers violinistes de son temps par un jeu hardi et original; mais il fut un homme probe, désintéressé et généreux. Le principal ouvrage de Baillot est *l'Art du violon*, dont la première édition parut en 1803. On a aussi de lui une *Notice sur J.-B. Viotti*; Paris, 1825, in-8°. Parmi les pièces de sa composition on remarque : douze *Études* caractéristiques pour le violon, avec accompagnement de basse chiffrée; — des duos, des trios, des quatuor, des concertos, une symphonie concertante pour deux violons.

Escudier, article sur Baillot dans la *Gazette musicale*, année 1841, n° 43.

BAILLOU, en latin *Ballonius* (*Guillaume* DE), célèbre médecin français, né à Paris en 1538, mort en 1616. Il était fils de Nicolas Baillou, architecte, originaire de Nogent-le-Rotrou : il apprit d'abord les langues latine et grecque, et les enseigna ensuite lui-même au collége de Montaigu. Puis il étudia la médecine sous Houllier, Fernel et Duret, et fut successivement reçu bachelier en 1568, et docteur en 1570. Il ne tarda pas à être attaché comme régent à la Faculté, dont il fut élu doyen en novembre 1580. Vers cette époque, la ville de Paris était ravagée par une épidémie catarrhale (*influenza*); les écoles étaient désertes, par la fuite des professeurs et des élèves. A l'épidémie se joignirent la guerre civile, et des tracasseries suscitées par le corps des chirurgiens, qui, avec l'appui de Henri III et du pape Grégoire XIII, cherchait à faire un corps à part dans l'université. Ces calamités réunies fournirent à Baillou l'occasion de faire preuve de son zèle. Il fallait alors un certain courage pour rappeler les médecins, presque tous partisans de l'école arabe, à l'observation des faits; Baillot le tenta heureusement, et ouvrit ainsi un des premiers la grande voie de la méthode expérimentale, si féconde en résultats. Il avait cependant beaucoup puisé dans les livres de Galien, et il avait pris Hippocrate pour modèle. Aux talents de médecin Baillou joignait les vertus qui font l'homme de bien. Recherché comme praticien, il eût pu facilement arriver aux honneurs et aux charges les plus élevées; il leur préféra l'indépendance et l'étude. Baillou avait embrassé le calvinisme : il fut désigné pour aller à Saint-Denis offrir à Henri IV les

hommages de la faculté de Paris. Il servit de modèle à Sydenham, et fut surnommé *le Sydenham français*. On l'appelait aussi *le fléau des bacheliers* (*flagellum baccalaureorum*), à cause de la force de son argumentation et de sa dialectique.

Ses ouvrages, qui témoignent d'une vaste érudition et de profondes études littéraires, ne furent publiés qu'après sa mort par ses deux neveux, Jacques Chevart et Simon le Letier, tous deux médecins. Voici, du reste, la liste de ses ouvrages dans l'ordre chronologique : *Consiliorum medicinalium liber primus*; Paris, 1635, in-4° ;—*Consiliorum medicinalium liber secundus;* ibidem, 1636, in-4°;— *Definitionum medicinalium liber;* Paris, 1639, in-4° : Il y explique les termes dont Hippocrate s'est servi; — *Epidemicorum et ephemeridum libri duo;* Paris, 1640, in-4° : c'est un recueil de constitutions épidémiques depuis 1570 jusqu'en 1579, composé d'après la méthode d'Hippocrate; — *Commentarius in libellum Theophrasti de vertigine;* ibid., 1640, in-4°; — *De Convulsionibus libellus;* ibidem, 1640, in-4°; — *Liber de Rheumatismo et pleuritide dorsali;* Paris, 1642, in-4°; — *De virginum et mulierum Morbis liber;* ibidem, 1643, in-4° : c'est un de ses meilleurs ouvrages; — *Opuscula medica de Arthritide, de Calculo et urinarum Hypostasi;* Paris, 1643, in-4° ; — *Consiliorum medicinalium liber tertius et postremus;* Paris, 1649, in-4° : c'est un récit des maladies qu'il a observées; il en indique les causes, et confirme ce qu'il avance par des exemples tirés de sa pratique; — *Adversaria medicinalia;* Paris, in-4°; — *Opera medica omnia, studio Jacobi Chevart;* Paris, 1635, 1640, 1643, 1649, in-4°, quatre volumes; Venise, 1734, 1735, 1736, in-4°, quatre tomes en deux volumes; Genève, 1762, quatre volumes in-4°, avec une préface de Théodore Tronchin. — Baillou avait, d'après le précepte d'Hippocrate, essayé de chercher, dans la constitution atmosphérique, le principe des épidémies, ainsi que les causes des maladies particulières à chaque saison et à chaque climat. Il fit le premier bien connaître la nature du croup.

F. H.

Van der Linden, *De scriptoribus medicis*. — Kersten, *Medizinisches-Lexicon*. — Nicéron, *Mémoires*, t. XX. — Sprengel, *Geschichte dermedizin*, t. III. — *Biographie Médicale*.

* **BAILLOU** (*Louis*), musicien français, vivait dans la seconde moitié du dix-huitième siècle. Après avoir reçu des leçons de violon de Capron, Baillou se rendit en Italie. Il fut attaché à la Scala de Milancomme chef d'orchestre, et écrivit pour ce théâtre la musique de plusieurs ballets. On a de lui, entre autres ouvrages : *Andromacca e Pirro*, représenté en 1777;— *Apollo placato*, 1778;— *Calipso abbandonata*, même année; — *la Zingara riconosciuta*, 1783; — *Lodovico il Moro*, 1786; — *Guatimozin, o la conquista del Messico*, 1787; — *Guillelmo Tell*, 1797; — *Lucio Giunio Bruto*, 1798; — *la Disfatta di Abderame*, 1809 : ce dernier ouvrage en société avec Capuzzi.

Fétis, *Biographie universelle des Musiciens*.

BAILLU (*Pierre* DE), **BAILLIEU** ou **BALLIU**, graveur flamand, vivait à Anvers dans la première moitié du dix-septième siècle. Il avait passé quelques années à Rome, où il s'était perfectionné dans son art. On a de lui beaucoup d'estampes d'après Rubens, Vandyck, Cortone, le Guide, Annibal Carrache et Rembrandt.

Descamps, *Vie des Peintres flamands*.

* **BAILLY** (*Alexandre*), peintre français, né à Paris en 1764. Il fut élève de David, et peignit le portrait. Il exposa plusieurs fois, et avec succès, à Paris, Nîmes, Montpellier et Marseille.

Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon*.

BAILLY (*Antoine-Denis*), prote d'imprimerie, né à Besançon le 8 novembre 1749, mort à Paris entre 1815 et 1820. Il surveilla l'impression de la plupart des beaux ouvrages sortis des presses de Didot jeune, et décida ce dernier à faire une partie des frais de publication des *Études de la nature* de Bernardin de Saint-Pierre, livre pour lequel l'auteur n'avait pu trouver d'éditeur. On attribue à Bailly : *Dictionnaire poétique d'éducation*, Paris, 1775, 2 vol. in-8°, publié sous le pseudonyme de *Delacroix*; — *Choix d'anecdotes anciennes et modernes, recueillies des meilleurs auteurs*, in-12, 4ᵉ édition, Paris, 1824, 3 vol. in-18.

Aimé-Martin, *Mémoires sur la vie de Bernardin de Saint-Pierre*.

* **BAILLY** (*Antoine*), inspecteur général des finances, mort en 1851, fils du précédent. On a de lui : *Histoire financière de la France depuis l'origine de la monarchie jusqu'à la fin de* 1786, avec le tableau général des anciennes impositions, et un état des recettes et des dépenses du trésor royal à la même époque; — *Administration des Finances du royaume-uni de la Grande-Bretagne et d'Irlande*, contenant les documents sur l'échiquier, la dette nationale, les banques, la navigation, le produit et l'emploi des contributions, droits, taxes, péages, émoluments perçus par l'État sur le clergé, la magistrature, les comtés, les paroisses, les corporations, etc.; Paris, 1837, 2 vol. in-8° (Firmin Didot frères). — Ces ouvrages, contenant le résultat de documents originaux mis à la disposition de M. Bailly, qui fut envoyé plusieurs fois en mission en Angleterre pour y étudier et approfondir le système financier, sont fort estimés.

* **BAILLY** (*David*), peintre hollandais, né à Leyde en 1588. Il eut plusieurs maîtres, entre autres Corn et Vander Voort. Il se mit ensuite à voyager, et vint à Rome. A son retour, il refusa une pension que lui offrait le duc de Brunswick, et s'établit à Leyde. Ses portraits, surtout ceux qu'il traçait à la plume, lui firent une grande réputation. Il avait débuté avec assez de succès

dans la gravure, qu'il laissa ensuite pour la peinture.

Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon.*

BAILLY (*François*), littérateur français, mort en 1651, à Sainte-Vertu, près de Chablis. Il était fils d'un vigneron de la paroisse de Saint-Père d'Auxerre. Il commença ses études dans cette ville, et les poursuivit à Paris, où il fut chargé de l'éducation du comte de Tonnerre. Il voyagea ensuite en Italie et en Flandre. A son retour, quoiqu'il ne fût que simple clerc, il fut pourvu de la cure de Vitry, dans le diocèse d'Auxerre. Mais bientôt, renonçant à l'état ecclésiastique, pour lequel il n'avait pas de vocation, il se maria. On a de lui différentes pièces de théâtre et plusieurs sonnets, etc.; Anvers, in-4°. Ce recueil est dédié à l'archiduchesse Isabelle.

J. B.

Papillon, *Biblioth. des Aut. de Bourgogne*, t. I, p. 9.

* **BAILLY** (*George*), général français, né en 1685, mort le 22 mars 1759. Il entra comme lieutenant au régiment d'infanterie de Navarre en 1705, devint officier d'artillerie en 1706, et fit la campagne de cette année en Allemagne. Après avoir rempli successivement les fonctions de commissaire extraordinaire et de commandant ordinaire, le jeune Bailly assista au siége de Douai, à ceux de Quesnoy, de Bouchain, de Landau, de Fribourg, et fut promu au grade de major d'artillerie au siége de Fontarabie en 1719. Devenu commissaire provincial le 4 août 1721, il commanda en cette qualité l'école de Grenoble jusqu'en 1733, époque à laquelle il se rendit à l'armée d'Italie, où il combattit à la bataille de Parme, aux siéges de la Mirandole, à la prise du château de Gonzue, de Reggiolo et de Tévère. Après avoir fait la campagne de la Bohême en 1741, il rentra en France avec l'armée en 1743. Nommé brigadier le 20 février de cette année, il fut employé à l'armée du Rhin sous le maréchal de Noailles, y commanda l'artillerie à la bataille de Bettingen, et servit ensuite à celle d'Italie depuis 1744 jusqu'à la paix. Pendant les deux campagnes de 1745 et 1746 en Piémont, le brigadier Bailly rendit des services signalés à l'armée française, et y déploya autant de courage que de talent. Nommé maréchal de camp le 1er mai 1745, il obtint le grade de lieutenant général de l'artillerie le 1er juillet 1746, et celui de lieutenant général des armées du roi le 10 mai 1748. Après la conclusion de la paix, il se retira dans ses foyers, où il mourut à l'âge de soixante-quatorze ans.

Gazette de France. — Annales des temps.

* **BAILLY** (*Henri*), compositeur français, mort le 25 septembre 1639. Il fut surintendant de la musique de Louis XIII, et laissa, outre des ballets et divertissements, plusieurs *motets* pour la chapelle du roi, entre autres un *Super flumina*, qui eut quelque retentissement.

Fétis, *Biographie universelle des Musiciens.*

BAILLY (*Jacques*), peintre français, né à Graçay en 1629, mort en 1679. Il peignit avec succès les fleurs, les fruits, les ornements. Ses couleurs avaient une telle force, qu'elles pénétraient la pierre; l'emploi des ingrédients qui les composaient amena la mort de l'artiste.

Chaudon et Delandine, *Nouveau dictionnaire historique.* — Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon.*

BAILLY (*Jacques*), garde des tableaux du roi, né à Versailles en 1701, mort le 18 novembre 1768. Il travailla dans le genre comique, et fit quelques *parodies* qui eurent un succès passager. Son *théâtre* parut en 1768, en 2 vol. in-8°. On a encore de lui le *Catalogue des tableaux du cabinet du roi au Luxembourg;* Paris, 1777, in-12. Jacques Bailly fut le père du savant astronome et infortuné maire de Paris.

Le Bas, *Dictionnaire encyclopédique de la France.*

BAILLY (*Jean-Sylvain*), savant célèbre et premier maire de Paris, né à Paris le 15 septembre 1736, mort le 10 novembre 1793. D'abord destiné à la profession de peintre, il ne fit que de médiocres progrès dans le dessin, lorsque le hasard lui ouvrit une route d'instruction plus sérieuse. Un mathématicien nommé Moncarville avait un fils, auquel Bailly donna des leçons de dessin en échange de quelques leçons de mathématiques. Après avoir épuisé les connaissances de Moncarville, Bailly eut pour maître le père du célèbre Clairaut. Quelques succès littéraires d'un de ses amis enflammèrent son imagination, et à l'âge de seize ans il composa deux tragédies, *Clotaire* et *Iphigénie en Tauride*. Dans la première de ces pièces, l'auteur, par une prédestination singulière, met en scène un maire de Paris, massacré par le peuple. Bailly consulta sur ses essais dramatiques le comédien la Noue, qui lui conseilla de quitter le théâtre pour la science. Le jeune littérateur suivit ce conseil, et eut bientôt l'occasion de se lier avec l'abbé de la Caille, qui lui fit partager ses goûts et ses travaux pour l'astronomie.

Dès 1763 Bailly présenta à l'Académie des sciences ses *Observations sur la lune*, et, l'année suivante, il publia un long travail sur les *étoiles zodiacales*. En 1766, parut son *Essai sur les satellites de Jupiter, avec des tables de leurs mouvements*, 1 vol. in-4°. En 1771 il fit paraître un *Mémoire sur la lumière de ces satellites*. Ce mémoire, plein de vues profondes, le classa parmi les grands astronomes de son temps. En 1775 Bailly donna le premier volume de son *Histoire de l'astronomie ancienne et moderne* (ce volume in-4° comprend seulement l'*histoire de l'astronomie ancienne depuis son origine jusqu'à l'établissement d'Alexandrie*). Ce volume fut suivi de l'*Histoire de l'astronomie moderne* (jusqu'en 1781), 1773-1783, 3 vol. in-4°, et ce n'est qu'en 1787 que parut l'*Histoire de l'astronomie indienne et orientale*, 1 vol. in-4°. Ce grand ouvrage est plein de recherches savantes et d'aper-

ens ingénieux; il est écrit dans un style élégant, dont Fontenelle a le premier donné l'exemple dans les matières scientifiques. Quelques objections que lui fit Voltaire sur la philosophie des brames, qu'il croyait les inventeurs de toutes les sciences, engagèrent Bailly à publier en 1777 deux écrits intéressants : *Lettres sur l'origine des sciences* (vol. in-8°), et l'*Atlantide* de Platon (vol. in-8°). L'auteur y attribue la création de tous nos arts à un peuple ancien, originaire du nord, habitant primitivement les hauts plateaux de la Tartarie orientale, peuple qui aurait disparu du globe par quelque révolution de la nature, et n'aurait laissé aux autres nations que les éléments de ses connaissances, quelques traditions et d'obscurs souvenirs. De ce peuple détruit, les arts auraient passé aux Chinois, aux Indiens, aux Chaldéens, aux Grecs, etc. — Bailly se délassait de ses travaux astronomiques par la littérature. Il eut l'accessit à l'Académie française pour ses *Éloges de Charles V, de Molière;* et à Rouen, pour celui de *Corneille*. L'Académie de Berlin couronna son *Éloge de Leibnitz*. On doit encore à Bailly, les *Éloges de Cook, de la Caille* et de *Gresset*. Ces éloges furent publiés sous ce titre : *Discours et mémoires*, 1770, 2 vol. in-8°. Les *Éloges de Charles V, de Molière, de Corneille, de l'abbé de la Caille et de Leibnitz* avaient été publiés précédemment en 1770, vol. in-8°. Cette variété de talents et les grâces de son style lui ouvrirent les portes des trois Académies de Paris, honneur singulier qui n'avait jamais été obtenu que par Fontenelle. Son discours de réception à l'Académie française est très-remarquable par l'agrément de la diction, et la manière adroite avec laquelle il loue son prédécesseur le comte de Tressan (*Discours de réception*, 1784, in-4°). Comme commissaire de l'Académie des sciences, Bailly publia en 1784 et 1786 deux *Rapports* importants. Le premier a pour objet l'examen du magnétisme animal, qu'il considère comme une des illusions de l'esprit humain (*Rapport des commissaires chargés par l'Académie des sciences de l'examen du magnétisme animal*, 1784, in-4°). Le second a pour but de faire substituer quatre hôpitaux, dans quatre quartiers différents, à l'hôpital unique qui existe à Paris (*Rapport des commissaires chargés par l'Académie des sciences de l'examen du projet d'un nouvel hôtel-Dieu*, 1787, in-4°). Cet écrit, plein de connaissances physiques, d'énergie et de sensibilité, avait déterminé l'autorité à exécuter ce projet utile, lorsque la révolution vint l'arrêter, et ouvrit à Bailly une nouvelle carrière. Nommé électeur de son district, puis secrétaire de l'assemblée électorale, enfin député aux états, Bailly se rendit à Versailles, où déjà l'assemblée nationale se trouvait divisée sur la question fondamentale du vote par tête ou par ordre. A son arrivée, il fut élu doyen du tiers état, dont il se trouva dès lors appelé à soutenir les justes prétentions. La résistance des ordres privilégiés ayant enfin obligé les communes à se constituer en *assemblée nationale*, Bailly, de simple doyen du tiers état, se trouva président de l'assemblée constituante; ce fut lui qui eut l'honneur de présider la séance du jeu de paume. Lorsque le maître des cérémonies vint, de la part du roi, ordonner aux membres du tiers état de sortir de la salle, Bailly lui répondit : « La nation assemblée n'a point d'ordre à recevoir. » Il réclama, en sa qualité de président, le droit de prêter le premier serment de ne pas se séparer avant d'avoir établi la constitution sur des bases solides.

On sait comment, après un vain essai de coup d'État, la cour se vit forcée de souscrire à la réunion des ordres, sans avoir rien gagné à son imprudente tentative, sinon de constater à la fois ses regrets et son impuissance. On sait aussi qu'après avoir appelé des troupes sous Paris pour dissoudre la représentation nationale, le ministère fut vaincu de nouveau dans la fameuse journée du 14 juillet, qui vit tomber à la fois la Bastille et le pouvoir absolu. Le lendemain de cette journée, une députation de l'assemblée nationale, dont faisaient partie Bailly et la Fayette, s'étant rendue à l'hôtel de ville, une acclamation universelle décerna (le 16 juillet) au premier le titre de *maire de Paris*, au second celui de *commandant général de la milice parisienne*, qui venait de s'organiser spontanément. Le 17, il reçut le roi à l'hôtel de ville, et lui présenta la cocarde nationale. On remarque cette phrase dans le discours qu'il adressa à ce prince : « Henri IV avait conquis son peuple; ici c'est le peuple qui a reconquis son roi. » Bailly fut de nouveau proclamé maire dans cette même journée. Le 25 août, il prêta, en cette qualité, le serment suivant au roi : « Sire, je jure à Dieu, entre les mains de V. M., de faire respecter votre autorité légitime, de conserver les droits sacrés de la commune de Paris, et de rendre justice à tous. » Il offrit ensuite au roi un bouquet enveloppé d'une gaze sur laquelle était écrit en lettres d'or : « Hommage à Louis XVI, le meilleur des rois. » Dans la journée du 6 octobre, il vint recevoir le roi à la barrière de Versailles, et lui fit un long discours, auquel Louis XVI ne répondit que par ces mots : « Monsieur, c'est toujours avec plaisir et confiance que je me trouve au milieu des habitants de ma bonne ville de Paris. » Le 19, lorsque l'assemblée vint tenir sa première séance à Paris, il la complimenta. Il alla, le 5 février 1790, féliciter le roi sur la séance qu'il avait tenue la veille à l'assemblée, et sur le discours qu'il y avait prononcé; il lui dit, entre autres choses, « qu'il réunissait tous les titres des monarques chéris, *Louis le Juste, Louis le Bon, Louis le Sage*, et bientôt *Louis le Grand*.

Dans ses fonctions nouvelles, Bailly trouva de grands et difficiles devoirs à remplir. Il arrivait au milieu d'une famine, au milieu d'une insurrec-

tion, à la tête d'une administration toute neuve, dont rien encore, ni la marche, ni les attributions, ni les prérogatives, n'étaient déterminées. Il fallait maintenir l'ordre au sein de l'effervescence, suppléer par la persuasion à l'autorité qui n'existait plus nulle part, assurer chaque jour la subsistance d'une population de sept cent mille âmes, et chaque jour répondre du succès sur sa tête. Il y réussit par un travail de tous les instants et par un dévouement sans bornes. Il courut de grands dangers, et se fit de nombreux ennemis; mais il mérita l'estime publique, et sut même conserver sa popularité, qui ne reçut point d'atteinte sensible, jusqu'au jour où Louis XVI, entraîné par d'aveugles conseils, s'enfuit vers la frontière, laissant derrière lui un manifeste contre la révolution qu'il avait d'abord adoptée, et, découvert dans sa fuite, fut ramené captif dans la capitale irritée.

L'assemblée, si grande jusqu'alors, fit ici la faute immense de rappeler au pouvoir, de remettre en face de la révolution effarouchée, le prince qui, hostile à cette révolution, ne pouvait plus lui inspirer de confiance; qui, vaincu et fait prisonnier par elle, ne pouvait plus lui inspirer de respect. Pour réaliser cette combinaison malheureuse, il lui fallut s'engager dans une voie de réaction. Des divisions commencèrent d'éclater entre les partisans de l'ordre nouveau; des résistances se manifestèrent: un mouvement populaire eut lieu au Champ-de-Mars; des mesures répressives devinrent nécessaires, il fallut proclamer la loi martiale.

Dans cette pénible occurrence, la Fayette et Bailly firent leur devoir, quelque pénible qu'il pût être. Conduite par eux, la garde nationale s'avança vers le théâtre de l'insurrection, précédée du drapeau rouge. Cette démonstration n'ayant pu calmer le désordre, il fallut employer la force. Le sang coula, et de ce jour la Fayette et Bailly devinrent odieux au parti populaire. On leur imputa ce qu'on se plut à nommer *les massacres du Champ-de-Mars;* on leur fit un crime d'avoir prêté main-forte à la représentation nationale, menacée par des résistances hostiles, comme si le pouvoir, alors même qu'il a pu se tromper, n'avait pas droit d'être protégé contre la violence et la révolte. Abreuvé de dégoûts, Bailly aurait voulu dès lors renoncer aux fonctions publiques. Élu pourtant une seconde fois, il pensa que la gravité des circonstances lui défendait de refuser; mais, la constitution terminée, il donna sa démission. Les instances de la commune le décidèrent néanmoins à rester en place jusqu'à l'époque des élections; et, le 18 novembre 1791, il remit ses pouvoirs entre les mains de Péthion, nommé son successeur. Rendu à la vie privée, Bailly aurait pu trouver en Angleterre un asile contre les ressentiments qui le poursuivaient. On le lui proposait; il refusa: « L'homme, dit-il, qui s'est vu chargé d'une grande administration doit, quelque danger qui le menace, rester pour rendre compte de sa conduite. » Il se retira à Nantes, où il passa la dernière année de sa vie dans la maison de M. Villenaire; ce fut là qu'il apprit les événements du 10 août et du 21 janvier. Il espéra trouver une retraite plus sûre à Melun près de son ami, le célèbre Laplace; il y fut devancé par un détachement de l'armée révolutionnaire, formée après le 31 mai. A son arrivée, une émeute éclata, il fut arrêté, et, peu de temps après, transféré à Paris, sur l'ordre du comité de salut public. Une première fois il fut tiré de sa prison pour déposer comme témoin dans le procès de Marie-Antoinette; bientôt ce fut son tour de comparaître en accusé devant le tribunal révolutionnaire; il s'y défendit sans faiblesse, et reçut sans pâlir son arrêt de mort. Dans ses derniers moments, Bailly montra la dignité d'un sage et la constance d'un martyr. Traîné lentement au supplice à travers les imprécations d'une multitude furieuse, glacé par la pluie qui tombait à torrents, sa bouche ne fit pas entendre une plainte. Arrivé au lieu de l'exécution, on brûla devant lui le drapeau rouge; on démolit l'échafaud préparé, pour ne pas souiller de son sang le champ de la fédération, et on le releva sous ses yeux dans un fossé voisin. Pendant cette longue agonie, un instant on le vit frissonner. « Tu trembles, Bailly, » lui dit un de ses satellites. — « Oui, mon ami, mais c'est de froid, » répondit-il avec douceur. Bailly avait vécu cinquante-sept ans. Sa taille était haute, ses traits allongés, sa figure noble mais froide son caractère sérieux, son âme douce et sensible. Outre les écrits ci-dessus mentionnés, il a laissé: 1° des *Mémoires* qu'il commença à Nantes, mais qui ont été achevés par une autre main, et où l'on trouve des détails intéressants sur les premiers événements de la révolution (*Mémoires d'un témoin oculaire de la révolution*, ou *journal des faits qui se sont passés sous ses yeux, et qui ont préparé et fixé la constitution française* (de 1791); Paris, 1804, 3 vol. in-8°, réimprimés en 1822); — 2° *Essai sur les fables et sur leur histoire*, qui parut imprimé en l'an VII (2 vol. in-8°), ouvrage posthume que l'auteur avait composé en 1781 et 1782: un exemplaire en fut présenté en hommage au corps législatif, et deux députés, Baudin et Rewbell, saisirent cette occasion pour payer, du haut de la tribune, un tribut d'hommages et de regrets à la mémoire du savant et du citoyen; — 3° *Rapport secret sur le mesmérisme* (dans le *Conservateur* de François de Neufchâteau, an VIII, 2 vol. in-8°); — 4° *Procès-verbal des séances et délibérations de l'assemblée générale des électeurs de Paris*, 1790, 3 vol. in-8°; — 5° *Recueil des pièces intéressantes sur les arts, les sciences et la littérature*, ouvrage posthume, 1810, in-8°; on y trouve les vies des peintres allemands. Le célèbre peintre David a fait le portrait de Bailly.

Éloge historique de J.-S.-Bailly (par Merard de

Saint-Just)'; Londres, 1794, in-8°. (Didot aîné, 1794.) — Delisle de Salles, *Éloge de Bailly*. — Lalande, *Éloge de Bailly*, 1794, in-8°. — Lacretelle, *Éloge de Bailly*. — Boudrot, *Galerie franç.*, t. II. — M. Fr. Arago, *Biographie de Bailly*; Paris, 1852, in-4°.

*BAILLY (*Joseph*), peintre flamand, natif de Gand, vivait dans la seconde moitié du dix-huitième siècle. Il peignit avec supériorité le paysage; et, sans la faiblesse de sa santé et sa mauvaise fortune, il aurait peut-être égalé Claude Lorrain.

Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon*.

BAILLY (*Joseph*), médecin, né en 1779 à Besançon, mort le 15 décembre 1832. Il étudia la médecine et la pharmacie, et prit part comme officier de santé à la malheureuse expédition de Saint-Domingue. Il fit en qualité d'aide-major les campagnes de l'Allemagne et de la Russie. En 1823 il prit part, comme pharmacien principal, à l'expédition d'Espagne, quoique sa santé fût déjà très-affaiblie par les fatigues et par la maladie qui devait le conduire au tombeau. Outre un *Essai sur les puits artésiens*, Besançon, 1830, br. in-8° de 20 pages, Bailly a publié divers articles de sciences d'application, insérés dans les *Mémoires de la Société d'agriculture*, et qui ont pour titre : *Essai sur la culture du lin; Essai sur l'agriculture*, considérée dans ses rapports avec les arts industriels; *Notice sur le froment locular*. — Les articles suivants sont imprimés dans les Mémoires de l'Académie de Besançon : *Du But philanthropique des sciences et des arts; — Souvenirs d'un voyage à Grenade; — Notice sur l'île de Saint-Domingue; — Burgos et la Vieille-Castille*, souvenirs de 1823; — *Valence et ses environs*, excursion sur les côtes orientales de l'Espagne; — *Recherches sur les moyens employés successivement en France pour extirper la mendicité et réprimer le vagabondage*. Bailly a laissé en manuscrits plusieurs nouvelles et des *Mémoires* inachevés.

M. Weiss, édit. du *Dictionnaire historique* de Feller.

*BAILLY (*Pierre*), médecin français, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. On a de lui : *Questions naturelles et curieuses, recueillies de la médecine, touchant le régime de santé, par ordre alphabétique*; Paris, 1628, in-8°.

Carrère, *Bibliothèque de la Médecine*. — Adelung, supplément à Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*.

BAILLY DE JUILLY (*Edme-Louis-Barthélemy*), homme politique, né à Troyes en 1760, mort en juillet 1819. Il était oratorien et professeur au collége de Juilly à l'époque de la révolution, dont il adopta les principes. En 1792, il fut nommé député à la convention nationale. Il se prononça dans le procès de Louis XVI pour l'appel au peuple, pour le bannissement, et ensuite pour le sursis. En mai 1794, il fut nommé secrétaire de la convention. Envoyé en mission à Strasbourg après le 9 thermidor, il rendit compte à cette assemblée des maux que la ville avait soufferts pendant le règne de la terreur, et lui annonça qu'il venait d'éliminer tous les employés attachés à la faction de Robespierre. Dans la journée orageuse du 1er prairial an III (20 mai 1795), Bailly occupa le fauteuil en remplacement de Vernier. Devenu membre du comité de sûreté générale, il en remplit les fonctions avec modération. Les liaisons qu'il avait formées avec les principaux membres du parti clichyen le firent comprendre sur la liste de déportation, lors de la journée du 18 fructidor an V. Mais le député Malès ayant fait observer que Bailly était prêtre *assermenté et marié*, parvint à obtenir sa radiation. Bailly fit encore partie du corps législatif en 1798. Il y fut attaqué ouvertement par Gauran, son collègue, qui le dénonça à l'assemblée comme « un royaliste échappé à la déportation de fructidor, et comme un lâche. » Après les événements du 18 brumaire, il fut nommé préfet du département de Lot. En 1813, il fut révoqué par suite de quelques machinations de ses employés. Depuis lors il vécut dans la retraite, et périt par une chute de diligence sur la route de Rouen, et après avoir subi l'amputation des deux bras fracturés. On a de lui : *Rapport sur l'organisation des sociétés nationales des sciences, belles-lettres et arts*, présenté au conseil des cinq-cents, au nom du comité de l'instruction publique, br. in-8°, 1799.

Biographie des Contemporains.

*BAILLY DE MONTHION (*François-Gédéon*, comte), général français, né à l'île Bourbon le 27 janvier 1776, mort en 1846. Destiné de bonne heure à la carrière militaire, il entra comme sous-lieutenant dans le 74e régiment de ligne le 24 février 1793, et fit les premières campagnes de la révolution dans les armées de la Moselle et du Nord. Lorsque la convention eut décrété la destitution de tous les officiers nobles, Bailly de Monthion fut obligé de quitter le service de la république. Toutefois cette suspension ne fut pas de longue durée. Le 10 octobre 1793, il reçut le brevet d'aide de camp du général Turreau, qu'il suivit aux armées des Pyrénées-Orientales, de l'Ouest, de Sambre-et-Meuse, de Mayence, et combattit avec lui sur le Rhin, en Suisse, sur le Danube, et en Italie. Il se distingua à Marengo, et fut nommé colonel sur le champ de bataille d'Austerlitz. Il prit une part active aux batailles de Smolensk, de la Moskova, de Malvizaroslawitz, et au passage de la Bérésina. Promu au grade de général de division le 4 octobre 1812, il seconda le prince Eugène dans toutes ses opérations militaires sur l'Elbe, et assista aux batailles de Lutzen, de Bautzen et de Wurtchen. Depuis le 8 novembre 1813 jusqu'au 1er janvier 1814, il remplit les fonctions de major général de la grande armée en l'absence du prince de Wagram, qu'une maladie éloignait momentanément du théâtre de la guerre. Il fit aussi la campagne de France de 1814; et lorsque après la première restauration, en 1815, une

nouvelle invasion menaça le territoire français, il fit, comme chef de l'état-major général, la campagne de Bèlgique, et reçut une blessure à la bataille de Waterloo. Il était en non-activité depuis la seconde restauration, lorsqu'en 1835 le ministre de la guerre l'employa dans l'inspection générale de l'infanterie. Le général Bailly fut élevé à la pairie le 3 octobre 1837, et obtint la grand-croix de la Légion d'honneur le 19 avril 1843. A. A.

Biographie des Contemporains.

BAILLY-BRIET (*Jean-Baptiste*), juriconsulte, né en 1729 à Besançon, mort le 27 octobre 1808. On a de lui un livre intitulé *le Comté de Montbéliard agrandi et enrichi au préjudice de la Franche-Comté*, par l'échange conclu le 21 mai 1786 entre le roi de France et le duc de Wurtemberg (Besançon), 1789, in-8° de 336 pages.

Feller, *Dictionnaire historique*, édit. M. G. Weiss.

***BAILON** (*Pascal*), moine et théologien espagnol, mort à Villaréal en 1592. On a de lui : *Principales mysterios de la Vida de Christo; de la veneracion y dignidad del SS. sacramento de la Eucharistia, principales actiones de Nuestra Senhora, y muerte de S. Anna su madre.*

N. Antonio, *Biblioth. hispana nova.*

***BAILS** (*D. Benito*), musicographe et mathématicien espagnol, né à Barcelone en 1743. Il eut la direction des mathématiques de l'Académie de San-Fernando, et fut membre de l'Académie royale espagnole d'histoire, sciences naturelles et arts de Barcelone. On a de lui : *Lecciones de clave y principios de harmonia*, trad. de Bemetzrieder; Madrid, 1775, in-4°.

Fétis, *Biographie universelle des Musiciens.*

***BAILY** ou **BAILEY** (*Abraham*), auteur comique anglais, vivait dans la seconde moitié du dix-septième siècle. Il laissa : *the Spightful Sister*, 1667, in-4°.

Biographia dramatica. — Adelung, Supplément à Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon.*

***BAILY** (*Édouard Hodjes*), sculpteur anglais, né à Bristol en 1788. Il occupe aujourd'hui le premier rang parmi les artistes de la Grande-Bretagne. Élève favori de Flaxman, Baily a su puiser à l'école de ce grand maître le sentiment et le goût de l'art antique. Ses compositions, pour la plupart très-remarquables, se distinguent par une correction de lignes, une harmonie et une grâce qui le rapprochent bien plus des sculpteurs grecs et italiens, que des Chartrey et des Westmacock, les maîtres de l'école anglaise. Ses productions les plus célèbres sont : *Hercule tirant Alceste des enfers*, qui lui valut la médaille à la Société des arts; *Ève à la Fontaine*, qui fonda sa réputation et lui ouvrit les portes de la Société royale de Londres; — un *Hercule jetant Hylas à la mer*, groupe qui ne manque pas de mérite, bien qu'inférieur à celui de Canova; — *l'Amour maternel*; — une ornementation monumentale à la façade de Buckingham-Palace, représentant *le Triomphe de la Grande-Bretagne*; — des statues nombreuses de célébrités du jour, *le lord Eglemond*, *le comte Grey* (14 pieds de haut), *un duc d'Essex* colossal; et surtout *Ève écoutant une jeune fille se préparant pour le bain*; — *la Nymphe endormie*; *les trois Grâces*, et *le Retour du chasseur fatigué*. T. D.

Eclectic Review, 1851, 2°. vol.

***BAILY** (*Francis*), savant anglais, membre correspondant de l'Institut de France, né en 1774 à Newburg, mort le 30 août 1844. La première partie de sa carrière fut consacrée au commerce et à la finance, où il fit une fortune considérable. Membre influent de la Société des agents de change à Londres, il fut chargé de les défendre contre les attaques de la Cité, et publia à cette occasion des ouvrages qui fixèrent sur lui l'attention publique. A cette époque de sa vie se rapportent aussi ses travaux historiques, et ses traités remarquables sur les assurances, qui furent traduits en plusieurs langues, et sont encore considérés aujourd'hui comme le meilleur ouvrage composé sur la matière. En 1823 il abandonna les affaires; et, s'adonnant dès lors tout entier à la science, il commença cette série de travaux qui devaient l'illustrer. Président de la Société astronomique de Londres qu'il avait fondée, il déploya une infatigable activité dans des entreprises innombrables où il nous serait impossible de le suivre. Ses principaux titres à la gloire sont : 1° la réorganisation du *Nautical Almanach*, qui lui fut confiée par l'amirauté, et dont il fit un des plus remarquables monuments scientifiques de notre époque; 2° la fixation de la *yard*, unité de longueur dont l'étalon avait été détruit dans l'incendie du parlement; 3° la détermination de la densité de la terre, où il contrôla, par 2,153 expériences successives, les magnifiques travaux de Cavendish, et substitua le nombre de 5,660 à 5,448 trouvé par le célèbre philosophe; 4° la révision du catalogue des étoiles, pour laquelle il colligea et mit en ordre les catalogues de Ptolémée, de Tycho-Brahé, d'Halley, de Flamsteed, etc.; 5° enfin, la réduction des catalogues de Lalande et de la Caille. Il rédigea presque seul, jusqu'à sa mort, les comptes-rendus annuels de la Société astronomique, où il publia plusieurs mémoires importants, aussi bien que dans le *Philosophical Magazine*. Ses ouvrages ont pour titres : *Tables for the purchasing and renewing of stades*; in-8°, Londres, 1802; — *Doctrine of interest, annuities, and assurances*; Londres, 1810, in-8°, traduit en français par Alfred de Courcy; Paris, 1830; — *A synopsis of the principal elements of astronomy deduced from Laplace*; Londres, 1812, in-8°; — *A new chart of history*; Londres, 1817; — *A catalogue of 1766 stars by la Caille*; in-8°, 1827; — *Mayers catalogue of stars corrected*; in-4°, Londres, 1830;

— *An account of the Rev. John Flamsteed, frist royal astronomer*; in-4°, Londres, 1835 : cet ouvrage important fut publié par ordre des lords commissaires de l'Amirauté, et aux frais de l'État. T. D.

Philosophical Magazine.

BAINBRIGDE (*Jean*), médecin et astronome anglais, né en 1582, mort en 1643. Il fut élevé à Cambridge et s'appliqua surtout à l'astronomie, pour laquelle il avait un goût prononcé. Il vint ensuite à Londres, où il fut agrégé au collége de médecine. Il se fit surtout remarquer par sa description de la fameuse comète de 1618, ce qui lui valut de la part d'Henri Savelli, fondateur de la chaire d'astronomie d'Oxford, le titre de professeur de cette science. Ses ouvrages sont : *An astronomical description of the comet from the 18th of november 1618, to the 16th of december following*; Londres, 1619, in-4°; — *Procli Sphæra Ptolomæi de Hypothesibus planetarum liber singularis*; Londres, 1620, in-4°; — *Ptolomæi Canon regnorum*; — *Canicularia, or Treatise concerning the dog-star and the canicula dey*; Oxford, 1648, in-4°.

Biographie Médicale. — Rose, New Biographical Dictionnary.

* **BAINES** (*Rodolphe*), philologue anglais, mort en 1560. Il professa la langue hébraïque à Paris, devint évêque de Lichtfeld en Angleterre, sous la reine Marie, et perdit son évêché sous la reine Élisabeth. Outre un *Commentaire sur les Proverbes*, on a de lui une *Grammaire hébraïque* estimée; Paris, 1550, in-4°.

Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon.*

* **BAINI** (*Joseph*), musicien italien, né à Rome en 1776. Il entra dans les ordres, et s'appliqua de bonne heure à l'art musical. Il devint directeur de la chapelle pontificale. Il se fit connaître par ses compositions dans le genre sacré, restées manuscrites, et surtout par un *Miserere* composé pour la chapelle Sixtine, par ordre de Pie VII. On a de lui : *Lettera sopra il motetto a quatro cori del sig. D. Marco Santucci, come lavoro di genere nuovo*, 1806; — *Saggio sopra l'identità de' ritmi musicale e poetico*; Florence, 1820, 76 pages in-8°, traduit en français par le comte de Saint-Leu, sous ce titre : *Essai sur l'identité du rhythme poétique et musical*; Florence, 1820, in-8°; — *Memorie storico-critiche della vita e delle opere di Giovanne Pierluigi da Palestrina, Capellano cantore, e quindi compositore della cappella pontificia, maestro di cappella delle basiliche Vaticana, Lateranense, e Liberiana, detto il principe della Musica*; Rome, 1828, 2 vol. in-4°. C'est un des meilleurs ouvrages en ce genre, et le plus important de ceux qui sont dus à la plume de l'auteur.

Fétis, *Biographie universelle des Musiciens.*

* **BAINVILLE** (*Charles*), peintre et musicien français, mort à Paris en 1754. Il était parent de Boileau, qui lui conseilla de cultiver la peinture. Il laissa plusieurs compositions, des *Pièces fugitives*, un *opéra* qui n'a pas été mis en musique, et un grand nombre de *chansons bachiques*.

Chaudon et Delandine, *Nouveau Dict. hist.*

* **BAIR** ou **BAYER** (*Melchior*), orfévre allemand, natif de Nuremberg, mort en 1577. Il se fit remarquer par de nombreux travaux d'art, parmi lesquels on cite un dessus d'autel en argent exécuté pour le roi de Pologne.

Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon.*

* **BAIRAKTAR** ou **BEIRAKDAR** (*Mustapha-Pacha*), grand vizir ottoman, né en 1755, mort le 14 novembre 1808. Dès son début dans la carrière des armes, il se distingua par sa valeur. En 1806, devenu pacha de Rouschouk, il combattit les Russes qui avaient envahi la Moldavie, la Valachie, et s'étaient emparés de Bucharest. Lors de la révolte des janissaires et de la déposition de Sélim, Bairaktar conclut un armistice avec l'ennemi, et marcha sur Constantinople. On ne soupçonna pas d'abord ses desseins et le parti qu'il embrasserait. Sélim, qu'il voulait rétablir sur le trône, avait été son bienfaiteur; Mustapha le retenait prisonnier, et le fit étrangler, pour que Bairaktar ne pût le délivrer. Mais celui-ci, et le jour même de son installation, fit exposer à la porte du sérail trente-trois têtes : c'étaient celles des assassins du sultan Sélim, de leurs complices, et des favoris de Moustapha. Il fit étrangler et jeter dans le Bosphore les officiers des yamacks. Les femmes du sérail, qui avaient manifesté de la joie en apprenant la mort du sultan Sélim, furent cousues dans des sacs et précipitées dans la mer. Bairaktar le vengea en déposant Mustapha, et en mettant la couronne sur la tête de Mahmoud (28 juillet 1808). Le pacha devint lui-même grand vizir. Il destitua le grand muphti et les ulémas, auteurs et complices de la révolte des janissaires; il augmenta l'armée, et voulut y introduire des réformes utiles, afin d'avoir désormais des troupes régulières capables de résister aux Russes. A cet effet, il convoqua à Constantinople tous les pachas de l'empire; son plan fut adopté, et le muphti approuva la décision. Mais l'orgueil lui fit négliger la prudence dans les moyens d'exécution du nizam-dgedid. Ses ennemis, pour l'affaiblir, suscitèrent Mola-Aza, célèbre par sa valeur et ses brigandages, à envahir Rouschouk. Bairaktar envoya à plusieurs reprises une partie de ses troupes les plus dévouées. Bravant le péril, il repoussa les conseils que lui donnèrent ses amis de se retirer à Andrinople en emmenant avec lui Moustapha et Mahmoud, et resta à Constantinople. En se rendant chez le muphti le jour du Ramazan, son escorte armée frappa le peuple qui obstruait les rues. Les janissaires se soulevèrent de nouveau; secondés par la populace, et appuyés sur la flotte, ils entourèrent le sérail le 15 novembre 1808, et sommèrent le vizir de rétablir Mustapha. Bairaktar se défendit vaillamment; mais les insurgés mirent le feu au palais; l'in-

cendie, s'étendit et menaça d'envahir Constantinople. Mahmoud renfermé dans le sérail se défendait hardiment contre les janissaires, et, secondé par le capitan-pacha, se maintenait derrière les murs du sérail. Témoin de cet horrible incendie, touché des cris des victimes, et voyant une partie de ses meilleurs soldats repoussée, il autorisa le capitan-pacha à étrangler Mustapha, et fit cesser le feu. Tout rentra dans l'ordre. Mais lorsqu'on put s'approcher du palais du grand vizir, on y trouva Bairaktar, son esclave favorite, et l'eunuque qui les avait suivis, asphyxiés dans une chambre souterraine. (Voir Sélim III.)

Tachereau de Saint-Denys, *Revolution de Constantinople en 1807 et 1808*; Paris, 1819, 2 vol. in-8°. — Lamartine, *Voyage en Orient*. — *Conversation-Lexicon*. — Rose, *New Biographical dictionary*.

BAIRD (*sir David*), général anglais, né vers le milieu du dix-huitième siècle, mort le 18 août 1829. Il servit d'abord dans l'Inde, où il devint, dans le combat de Perimbancum, prisonnier d'Hyder-Ali, qui ne le remit en liberté qu'au bout de trois ans et demi de captivité. Il prit part, en 1791, 1792 et 1793, au siége de Seringapatam et de Pondichéry. En 1801, il servit en Égypte sous les ordres du général Hutchinson, et commanda, en 1806, l'expédition qui enleva aux Hollandais la colonie du Cap. En 1809, il commanda les troupes anglaises en Espagne, et fut blessé au combat de la Corogne.

Théodore Hook, *Vie de sir David Baird*; Londres 2 vol. in-8°, 1832. — *Asiatic Journal* de 1833.

* **BAIRO** (*Pierre*), médecin italien, né à Turin en 1468, mort le 1er avril 1558. Il étudia et exerça avec succès la médecine dans sa ville natale. Il compta parmi ses clients les personnages les plus considérables de son temps, et obtint le titre de médecin de Charles II, duc de Savoie. On a de Bairo : *De Pestilentia, ejusque Curatione per præservationum et curationum regimen*; Turin, 1507, in-4°, et Paris, 1513; — *Lexipyretæ perpetuæ et questiones et Annexorum solutio; de Nobilitate facultatis Medicæ; Utrum Medicina et Philosophia sint nobiliores utroque jure, scilicet civili et canonico*; Turin, 1512, in-fol.; — *De medendis humani; corporis Malis Enchiridion quod vulgo Veni-mecum vocant*; Bâle, 1560, in-8°, et Francfort, 1612; — *Secreti medicinali*; Venise, 1585, in-8°.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*. — *Biograph. médic.*

* **BAISANCOR**, nom de quelques empereurs mogols et turcomans.

* Baisancor, fils de Caidu-Khan, succéda à son père dans l'empire des Mogols, avant que ces peuples se fussent répandus dans la province de l'Iran, en deçà du fleuve Gihon. Ce prince eut deux frères, nommés *Giucalemgom* et *Giusmagm*. Le premier devint le chef de la tribu nommée Tahiut, et le second, de celle qui porte le nom de Sahiut. Baisancor laissa un fils nommé Tumakhan, qui lui succéda, et duquel les Mogols tirent la généalogie de Ginghizkhan.

* Baisancor-Mirza, sultan de la dynastie des Turcomans du *Mouton-Blanc*, mort en 1491. Il avait dix ans lorsqu'il fut proclamé sultan. Les Turcomans se trouvaient divisés alors entre deux factions, dont l'une éleva sur le trône Massig-Beg, l'autre Ali-Beg. Ils furent chassés l'un et l'autre par Rostam-Beg, qui s'empara de leurs États. Quant à Baisancor, placé sous la tutelle du sofi Khalil-Mosuli, il ne régna qu'un an et huit mois : il fut défait et tué par Rostam, auprès de la ville de Berda.

* Baisancor-Mirza, un des derniers princes de la race de Tamerlan, de la branche de Miranschah, qui régnèrent dans la Transoxane, mort en 1499. Son père Mahmud mourut en 1494 à Samarcand, et laissa quatre fils, parmi lesquels Mirza-Baisancor, qui obtint le gouvernement de Samarcand. Attaqué par son frère Massud, et hors d'état de lui résister, il se tint caché et déguisé jusqu'à ce qu'il pût se retirer auprès de Khozru-Schah dans la ville de Conduz. Son frère Massud l'y vint attaquer encore; mais Baisancor fut délivré par Khosmachah, qui se servit de cette défaite dans l'intérêt de son ambition. Il fit mourir Baisancor, et devint maître ainsi de Conduz, Botlan-Hessar, Badakschiam.

D'Herbelot, *Bibl. Orient.* — Moréri, *Dictionnaire historique*.

* **BAITELLI** (*Angélique*), femme savante italienne, native de Brescia, vivait dans la seconde moitié du dix-septième siècle. Elle appartenait à une famille noble, aujourd'hui éteinte. En 1646, Angélique devint abbesse du couvent des Bénédictines, placé sous l'invocation de sainte Julie. On a d'elle : *Annali istorici dell' edificazione, creazione e dotazione del serenissimo monasterio di S. Salvatore e S. Giulia di Brescia, alla Sede Apostolica ed alla regia potestà immediamente sottoposto*; Brescia, 1657, in-fol.; — *Vita, Martirio e Morte di S. Giulia Cartaginese*; Brescia, 1657.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*. — Adelung, Supplément à Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*.

* **BAITELLI** (*Françoise*), femme poëte et savante italienne, née le 27 octobre 1706. Elle se fit remarquer comme poëte aussi bien que comme savante, versée qu'elle était dans les lettres grecques et latines. On trouve de ses poésies dans les *Componimenti recitati in una letteraria Adunanza*; Brescia, 1746.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

* **BAITELLI** (*François*), poëte latin, natif de Brescia, vivait probablement dans la seconde moitié du dix-septième siècle. On a de lui : *Rime con un discorso della Nobiltà*; Brescia, 1625; — *la Scipiade, poema*; Brescia, 1636, in-8°; — *l'Adulazione, discorso*.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

* **BAITELLI** (*Jules*), jurisconsulte italien, né en 1705. Il étudia le droit à Padoue, devint docteur en 1728, et remplit divers emplois importants à Brescia, d'où il était originaire. On a de

lui : *Componimenti recitati in una letteraria Adunanza*, édités par Baitelli; Brescia, 1746; — Remarques sur les *Tre Lettere dell' antico Stato de' Cenomani*; Brescia, 1745.

Memorie intorno all' antico Stato de' Cenomani. — Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.* — Adelung, Supplément à Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon.*

BAITELLI (*Giulia*). *Voy.* FENAROLI.

* **BAITHE** ou **BEITHE** (*Étienne*), botaniste et théologien hongrois, vivait dans la seconde moitié du seizième siècle. Il fut, en 1582, prédicateur protestant au château de Gissing, appartenant au comte Batthiani. C'est à Baithe que le célèbre botaniste Clusius (L'Écluse) dut la communication de quelques plantes rares de la Hongrie. On a de Baithe : *A Keresztyéni tudomaniak rövidsummaia* (Court résumé de la doctrine chrétienne), 1582, in-8°; — *Mikeppen a Rereszlseget Ur vatsorajat*; Gissing, 1582; — *Nomenclator stirpium Pannonicus*, dans Clusius, *Historia stirpium rariorum Pannoniæ*, 1583, et dans Czwittinger, *Specim. Hungar. Litterar.*; 1583; — *Fuves konyo, füveknek es faknak nevekrök*; Nemet-Ujvar, 1595, in-4° : c'est la description d'un herbier en langue hongroise (ouvrage très-rare); — *Magyar Postilla*, ou Sermon pour chaque dimanche; — *Carmen congratulatorium Steph. Pathag*, etc., 1592; — *Encomium ubiquististicum contra Brentianos*; Gissing, 1597, in-8°. H.

Horanyi, *Memor. Hungar.* — Wesprem, *Biogr. Medic. Hungar.* — Adelung, Supplément à Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon.*

BAITHOSUS, Juif, fondateur, avec son disciple Sadoc, de la secte des sadducéens, qui portait aussi dans l'origine le nom de *baithosiens*. Ce sectaire niait la vie éternelle et la résurrection. *Voy.* SADOC.

Chaudon et Delandine, *Nouveau Dictionnaire historique.*

* **BAITTIE** (*Guillaume*), médecin anglais du dix-huitième siècle. On a de lui : *A treatise on madness*; Londres, 1757; — *Aphorismi de cognoscendis et curandis morbis nonnulli*; Londres, 1762.

Carrère, *Bibl. de la Médecine.* — Adelung, Supplément à Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon.*

* **BAITZ** (*Jean-André-Hartman*), constructeur d'orgues, né en Hollande, mort en 1770. Il construisit plusieurs orgues, entre autres celui de Zierikzée, de seize pieds, à quarante-six jeux ouverts, trois claviers à la main, un de pédale, et neuf soufflets; celui de Benschop, à un seul clavier; celui de la grande église de Groningue, en 1755; celui des Mennonites d'Utrecht (1765); celui de Wenden, en 1768; celui de Ysselsein, celui de l'église française de Heusden; et celui de Tilburg.

Fétis, *Biographie universelle des Musiciens.*

* **BAITZ DE COLOMBIER** (*Aude* DE), général français, né en 1610, mort au mois de décembre 1657. Il fit ses premières armes dans le régiment de Lyonnais en 1630, sous le marquis de Toiras, dans le Montferrat. En 1635, il retourna en Italie avec son régiment, et resta sur le théâtre de la guerre jusqu'en 1640, époque à laquelle eut lieu le siége et la prise de Turin. En 1641, il servit sous le comte de la Mothe-Houdancourt en Catalogne, où il assista à la prise de Vals, au siége de Tarragone, et à l'assaut de Tamarit. Après avoir contribué au succès de l'affaire du 7 novembre, à l'issue de laquelle les Catalans abandonnèrent le siége d'Alménas qu'ils tenaient étroitement bloqué, Baitz se distingua de nouveau aux combats des 19 janvier, 24 et 31 mars 1642, où les Espagnols furent battus. Au combat du 19, il fut blessé d'un coup de mousquet. A peine sa blessure était-elle cicatrisée, qu'il rejoignit son régiment, avec lequel il se trouva à la journée de Lérida en 1644, au siége de Roses en 1645, et à la prise de Porto-Longone en 1646. Il servit de nouveau en Italie, où il obtint le grade de maréchal de camp le 23 avril 1649, et celui de lieutenant général le 8 octobre 1656. Il mourut l'année suivante, à l'âge de quarante-sept ans.

A. A.

Dépôt de la guerre. — *Mémoires du temps.*

BAIUS (*Michel*), nom latinisé de *De Bay*, théologien belge, naquit en 1513 au village de Melin, près d'Ath, dans la province de Hainaut, et mourut le 16 septembre 1589. Doué d'une intelligence vive et profonde, que révèle un portrait que l'on a de lui, il se laissa aller au mouvement qui à son époque entraînait tous les penseurs. Charles-Quint, en 1551, lui donna une chaire d'Écriture sainte à l'université de Louvain. Bientôt Baius, nommé chancelier de cette université, conservateur de ses priviléges, inquisiteur général, mérita l'attention de Philippe II : il fut désigné pour représenter l'université de Louvain au concile de Trente. C'est à cette époque qu'il publia ses doctrines sur le libre arbitre et la grâce, empreintes de fatalisme et renouvelées de Pélage. Les doctrines de Baius, blâmées d'abord par quelques docteurs de l'université de Louvain, furent déférées à la faculté de théologie de Paris par quelques dominicains français. La Faculté censura en 1560 dix-huit articles, et, sept années après, le pape lui-même, Pie V, lança contre soixante-seize propositions de Baius une bulle que le cardinal de Grandvelle fit présenter à l'université de Louvain par son vicaire général Morillon. Baius se soumit; mais, en 1569, le docteur l'emportant sur le prêtre, il publia une seconde apologie de ses doctrines. En 1579, Grégoire XIII, à l'exemple de Pie V, lança contre ce livre une nouvelle bulle. Cette fois, Baius fit une rétractation publique de ses doctrines; et si, au fond de sa conscience, il continua de les tenir pour vraies, au moins il cessa de le dire. Il mourut bientôt après, à l'âge de soixante-seize ans. Ce qui donne à Baius une certaine célébrité, c'est que ses doctrines devaient être recueillies plus tard par Jansénius, dans son livre de

l'*Augustinus*, et qu'il était dans leur destinée, sous le nom de *jansénisme*, d'agiter le monde pendant quatre-vingts ans.

Les œuvres de Baius ont été imprimées par les soins de Gerberon, à Cologne, en 1696, in-4°.
G. J.

Val. André, *Bibl. Belgica.* — Bayle, *Dict. historique.* — Swertius, *Athenæ Belgicæ.* — Mireus, *Elogia illustrium Belgii Scriptorum.*

BAIUS (*Jacques*), théologien belge, neveu du précédent, et mort en 1614, a laissé : *De Eucharistiæ sacramento et de sacrificio missæ;* Louvain, 1605, in-8°; — *Institutionum Christianæ religionis libri III;* Cologne, 1620, in-fol.

Val. André, *Bibl. Belgica.*

BAIZÉ (*Noël-Philippe*), prêtre de la Doctrine chrétienne, né à Paris le 28 octobre 1672, mort dans sa ville natale le 4 janvier 1746. Il fut directeur de la maison de Saint-Charles, rue des Fossés-Saint-Victor, et rédigea le catalogue de la bibliothèque de cette maison, catalogue (22 vol. in-fol.) qui se trouve aujourd'hui à la bibliothèque de l'Arsenal. Outre ce catalogue, on a de lui : l'éloge du P. le Sémelier, inséré dans le *Mercure* de juillet 1725; quelques articles dans le supplément de Moréri, et une histoire abrégée de la congrégation de la Doctrine chrétienne et de ses généraux dans le t. VII de la *Gallia christiana*, avec des pièces à la fin du volume.

Le P. Devisme, *Éloge historique du P. Baize dans le Mercure de France*, juin 1746.

***BAJACCA** (*Jean-Baptiste*), biographe et jurisconsulte italien, natif de Côme, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. Il remplit l'emploi de secrétaire du cardinal Caglia, à Rome. On a de lui : *la Vita del cavalier Gio.-Bat. Marini;* Rome, 1625, 1635, in-12.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.* — Adelung, Supplément à Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon.* — Clément, *Bibl. curieuse.*

***BAJARDI** (*André*). *Voy.* BAIARDI.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

***BAJARDI** (*Octave-Antoine*). *Voy.* BAIARDI.

***BAJARDO** (*Giovanni-Battista*), peintre italien, né à Gênes, mort jeune en 1657. Issu de parents pauvres, il était parvenu presque seul, par l'étude des tableaux des derniers maîtres, à se former un talent qui donnait les plus grandes espérances, et qui déjà lui avait procuré une assez belle fortune, quand il fut enlevé par la terrible peste de 1657. Ses ouvrages sont nombreux à Gênes : les principaux sont les fresques du cloître de Saint-Augustin; le tableau du maître-autel de l'ancienne église des Jésuites, *Saint Jérôme et saint Xavier;* le plafond de la chapelle des Reliques, dans l'église du Jésus di *Granarolo de' Minimi;* et surtout deux fresques malheureusement fort endommagées, sous le portique de l'église Saint-Pierre. Ces dernières sont d'un beau style, surtout *le Christ reçu au ciel par son Père, en présence de plusieurs saints.* La voûte est ornée de jolies arabesques. La manière du Bajardo est solide, facile et gracieuse; on trouve dans ses ouvrages de la douceur, une grande pureté de contours, de la vivacité de coloris, et une parfaite entente des effets d'ombre et de lumière. E. B—n.

Soprani, *Vite de' Pittori, Scultori ed Architetti Genovesi*, 1674. — Lanzi, *Storia della Pittura.* — Baldinucci, *Notizie dei professori.* — Ticozzi, *Dizionario dei Pittori.* — Orlandi, *Abecedario Pittorico.*

***BAJAT** (*Simon* et *Michel*), deux frères chevaliers espagnols, vivaient dans la seconde moitié du douzième siècle. Ils vinrent en Hongrie avec Constance d'Aragon, fille d'Alfonse II, et femme d'Émerich ou Henri de Hongrie. C'est d'eux que descendent les familles de Martinsdorf et de Güwengen, dont la dernière se distingua particulièrement dans les annales de la Hongrie.

Engel, *Gesch. des ungr. Reichs.*, I, 276. — Adelung, Supplément à Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon.*

BAJAZETH ou **BAJAZID**. Deux princes de ce nom ont occupé le trône des Ottomans : le premier est le plus célèbre; le second, fils du sultan Mahomet ou Mohammed II, régna trente ans, de 1481 à 1512, et mourut de poison après avoir été détrôné. Le prince BAJAZETH, qui fait le sujet de la tragédie de Racine, était fils d'Ahmed Ier, et devint victime, en 1735, d'une intrigue tramée par les femmes du sérail en l'absence du sultan.

BAJAZET Ier, sultan des Othomans, fils d'Amourath ou Mourad Ier, né l'an de l'hégire 748 (de J.-C. 1347), mort l'an de l'hégire 806 (1403 de J.-C.). Il monta sur le trône en 792 (de J.-C. 1389), après la mort de son père, tué à Kossova, dans une affaire contre les Serviens. Son premier acte fut de faire étrangler son frère puîné, qui voulait lui disputer le pouvoir; ensuite il commença ces étonnantes conquêtes qui le firent surnommer *Ilderim* (la Foudre). A cette époque où l'empire des Seldjoukides n'existait plus, il s'était élevé sur ses débris plusieurs petites principautés indépendantes que Bajazet voulut réunir à ses États; elles formaient une espèce d'heptarchie consistant alors dans les États des princes de Sourakhân, d'Aïdin et de Mentechâ, qui possédaient toutes les côtes de l'Anatolie, et dans ceux des princes de Germian et de Caramanie, dans l'intérieur de l'Asie Mineure. Un autre Bajazid, surnommé Kœuturum, c'est-à-dire *le Boiteux* ou *le Perclus*, régnait sur les bords de la mer Noire; et la famille d'Osman occupait les sandjaks actuels de Khodja, Ili, Khodavendiar et Sultan-Oeghi. La deuxième année de son règne, Ildirim en soumit une partie; et, bien qu'il eût épousé la fille du prince de Germian (l'an de l'hégire 783, de J.-C. 1381), il n'en fit pas moins son beau-père prisonnier, et le dépouilla de ses États. La conquête de la Caramanie fut plus difficile. Timourtasch, général de Bajazet, fut pris après quelques succès, pendant que le sultan était allé châtier Étienne, prince de Moldavie, qui, cédant aux instigations de Kœuturum, s'était

emparé de la Valachie et de la Bessarabie. A la nouvelle de la captivité de Timourtasch, Bajazet revint rapidement en Caramanie, la soumit tout entière, s'avança même encore à l'est vers Sivas, Tokak et Kaissariyé, marcha ensuite vers la mer Noire contre Kœuturum, s'empara de Salonique et de Ienichehr (de l'hégire 796, après J.-C. 1393), assiégea Constantinople, et força l'empereur Manuel à accorder aux Turcs un faubourg, une mosquée, et un juge de leur nation. Avant de s'éloigner, il fit construire sur le canal, au lieu où il est le plus étroit, le château de Guieldche ou Anatoli-Vissar; puis il alla gagner en Hongrie la célèbre bataille de Nicopolis (de l'hégire 799, l'an de J.-C. 1396, le 28 septembre), et revint aussitôt après en Orient, pour ajouter à ses États la Grèce et la Morée. On a cru que l'empereur de Constantinople, effrayé de la rapidité des conquêtes de Bajazet, avait appelé contre lui Timour et ses armées. La prise de Sivas, qui appartenait au sultan Bourhanedin, avait déjà éveillé les craintes du Tatar; mais ce n'est point là encore la véritable cause de cette guerre, qui ne se termina que par la captivité de Bajazet.

Le prince Ahmed-Dchelaïr, fils du sultan Obéïs, et Kara-Ioussovf, fils de Kara-Mohammed-Beg, prince de la dynastie Kara-Koyounli, c'est-à-dire de *la Tête-Noire*, dépouillés de leurs États, s'étaient retirés auprès de Barkok, sultan d'Égypte; mais, comme ils craignaient que celui-ci, qui avait fait périr les ambassadeurs de Timour, ne les livrât entre ses mains pour obtenir son pardon, ils se sauvèrent auprès de Bajazet qui les accueillit avec bonté, et même donna la sœur de Dchelaïr en mariage à son fils Mustapha-Thelebi (de l'hégire 802, l'an de J.-C. 1499). Sur ces entrefaites, Bajazet s'empara de la ville d'Erfendekhân; le prince qui y gouvernait s'enfuit chez Timour, qui avait alors aussi dans son camp les princes dépouillés de Saroukhân, d'Aïdin, de Mentechâ et de Caramanie. Timour demanda à Bajazet de lui livrer Dchelaïr et Kara-Ioussouf: celui-ci ayant refusé, et plusieurs ambassades ayant été sans succès, les deux conquérants en vinrent aux mains dans une plaine près d'Angora, capitale de l'ancienne Galatie (de l'hégire 804, après J.-C. 16 juin 1401), dans les lieux mêmes où Pompée défit autrefois Mithridate. Mohammed et Moussa, fils de Bajazet, s'enfuirent les premiers, et entraînèrent par leur exemple la désertion des Tatars auxiliaires. Le sultan fut fait prisonnier, et mourut deux ans après dans le camp du vainqueur, à Aschkehr, d'une maladie inflammatoire. Il est inexact de dire que Bajazet se soit fait mourir lui-même. Pendant sa captivité, Timour le traita toujours avec bonté, et l'histoire de la cage de fer est une pure invention des écrivains modernes. Le témoignage de Seadeddin et de ses prédécesseurs Mola-Edris et Nechri, ainsi que le silence de l'historien persan Chereffedin de Jezd, panégyriste de Timour, ne laissent aucun doute à cet égard. Hatesi, Mirkhond, Khondémir, sont également muets sur ce point. Bajazet fit de louables efforts pour réformer la justice, et rendre les juges un peu moins corruptibles. Ce fut aussi lui qui introduisit dans le cérémonial de la cour ottomane les habits de gala (*khalaat*) dont se revêtent les émirs, et qui sont plus connus sous le nom de *kaftans*. Ce prince portait toujours son turban à l'ancienne mode, était de taille petite et ronde, avait le teint coloré, les yeux bleus, la barbe brune, et un grand nez. Les auteurs orientaux le comparaient à un lion. Il avait bâti, pendant ses quatorze ans de règne, un grand nombre de mosquées, entre autres une à Andrinople et une autre à Broussa. Ces deux villes, situées l'une en Europe, l'autre en Asie, étaient alors les résidences ordinaires des princes ottomans. [M. de LA NOURRAIS, dans l'*Enc. des g. du m.*]

Hammer, *Histoire des Ottomans*.

BAJAZET II, fils de Mahomet II, succéda à son père en 1481, et mourut l'an de l'hégire 918 (1512 de J.-C.). Il eut d'abord à combattre Dzem ou Zizim, son frère cadet, qui se réfugia à Rome où il périt misérablement. (*Voy.* ALEXANDRE VI et ZIZIM). Il soumit la Bosnie et la Croatie (1481-1438), et étendit ses conquêtes jusqu'aux embouchures du Danube et du Dniéper. Il tourna ensuite ses armes du côté de l'Anatolie et de la Syrie, tombées alors au pouvoir de Caïd-Bey, soudan des Mameluks d'Égypte; mais cette entreprise n'eut aucun succès. Après avoir enlevé et perdu plusieurs places, il fut battu deux fois, et obligé d'accepter la paix. Toujours agité du désir de conquérir, il tomba sur l'Albanie, qu'il pilla et ravagea entièrement. Il arma ensuite par mer et par terre contre les Vénitiens, sous prétexte de secourir Louis Sforce, duc de Milan, et il s'empara, dans la Morée, des villes de Lépante, de Coron, de Modon. Ses progrès rapides effrayèrent les Vénitiens, et les forcèrent à demander la paix. Différentes révoltes dans l'intérieur de ses États l'occupèrent plus que les guerres étrangères, et la dernière lui fit perdre l'empire. Les janissaires, gagnés par son fils Sélim, l'obligèrent de lui céder le trône. Ce fils rebelle, pour mieux s'assurer la couronne, fit empoisonner son père en 1512 par son médecin, qui était un juif. La réparation des murs de Constantinople, et des édifices superbes, sont des monuments de la magnificence de Bajazet. La lecture des livres d'Averroès le détourna des affaires, sans lui inspirer un caractère plus doux et plus humain. Dès le commencement de son règne, il fit assassiner, ou, selon quelques auteurs, assassina lui-même dans un festin le pacha Acomat, son général, à la bravoure duquel il était redevable de son trône. [*Enc. des g. du m.*]

Hammer, *Histoire de l'empire ottoman*.

BAJAZET, fils d'Ahmed Ier et de la sultane Koisens, mourut étranglé l'an de l'hégire 1044

(1635 de J.-C.). Son frère Amurath IV, jaloux des qualités supérieures de Bàjazet, le fit périr pendant une expédition contre les Persans. Ce sujet a été transporté sur la scène par Racine.

Hammer, *Histoire de l'empire ottoman*. — Jouannin, *la Turquie*, dans l'*Univers pittoresque*.

BAJAZET, sultan, fils de Soliman Ier et de Roxelane, mort l'an de l'hégire 966 (1559 de J.-C.). Dans la suite d'une guerre suscitée contre son frère aîné Sélim, Bajazet fut vaincu, se retira à la cour du roi de Perse, et y fut étranglé par ordre de Soliman Ier.

Hammer, *Histoire de l'empire ottoman*. — *La Turquie*, dans l'*Univers pittoresque*.

***BAJOLE** (*Jean*), jésuite français, natif de Condom, mort à Béziers le 31 mai 1650. Il n'est connu que par une *Histoire sacrée d'Aquitaine*; Cahors, 1644, in-4°; ouvrage qui n'est rien moins qu'historique. Les contes pieux y abondent.

Chaudon et Delandine, *Nouveau Dictionnaire historique*.

BAJON, médecin naturaliste français, mort vers la fin du dix-huitième siècle. En 1763, il fut envoyé comme chirurgien major à la Guyane, où il resta douze ans. Pendant son séjour à Cayenne, il adressa plusieurs notes d'histoire naturelle à Daubenton, qui le fit nommer correspondant de l'Académie des sciences. Il rapporta de son voyage beaucoup de plantes et d'animaux, et publia ses observations sous le titre: *Mémoires pour servir à l'histoire de Cayenne et de la Guyane française, dans lesquels on fait connaître la nature du climat de cette contrée*, etc.; Paris, 1777-1778, 2 vol. in-8°, fig.; traduit en allemand; Erfurth, 1780-1784, 2 vol. in-8°. Bajon a en outre publié plusieurs articles dans le *Journal de Médecine* et dans le *Journal de Physique*. Buffon a fait usage de son *Mémoire sur le tapir*. On ignore la date précise de la naissance et de la mort de Bajon.

Feller, *Dictionnaire historique*, nouvelle édition par M. Weiss.

* **BAJTAI** (*Antoine*), jurisconsulte hongrois, né le 14 décembre 1717, mort en 1775. Il étudia à Rome, vint à Paris, visita les principales villes de l'Europe, revint en Hongrie d'où il était originaire, et y enseigna la philosophie expérimentale. En 1749 il adressa aux états assemblés une harangue qui eut tant de succès, qu'il fut nommé professeur d'histoire et d'antiquités à l'Académie de Lichtenstein à Vienne. Chargé d'enseigner l'histoire à l'archiduc, depuis empereur Joseph, Bajtai composa à cette occasion une *Histoire secrète* de la Hongrie, restée manuscrite. Les services de Bajtai lui valurent plusieurs récompenses honorifiques : il fut créé évêque, prévôt du collége des prêtres de Saint-Martin de Presbourg, et baron. Il laissa : *Discours solennel adressé aux états de Hongrie, à l'occasion de la pose de la première pierre du château d'Ofen*; Ofen, 1749; Breslau, 1756; — *Specimen rationis in historicis institutionibus susceptæ*; Vienne, 1750, in-4°.

Adelung, Suppl. à Jöcher *l'Allgem. Gelehrten-Lexicon*. — Horanyi, *Memoria Hungar.*, etc.

BAKE (*Laurent*), poëte hollandais, seigneur de Wulverhoft, né à Amsterdam vers le milieu du dix-septième siècle, mort en 1714. On a de lui en hollandais : *Poésies bibliques*, 1 vol. in-4°; Amsterdam, 1682, réimprimé en 1721; — *Poésies mêlées*; Amsterdam, 1737, 1 vol. in-4°.

Allgemeines Hist.-Lexicon.

BAKER (....), voyageur anglais, mort en 1580. Il partit en 1563 pour la côte de la Guinée, où il resta quelque temps. A son retour en Angleterre, il essuya de telles calomnies, qu'il résolut de s'expatrier tout à fait. Baker se mit alors au service d'une compagnie, et se rembarqua (c'était pendant la guerre entre la France et l'Angleterre). Après une traversée heureuse, il aborda sur les côtes de Guinée, et descendit à terre, dans le dessein d'avoir avec les nègres des relations de commerce. Un orage épouvantable l'empêcha de remonter sur son vaisseau et d'aller retrouver ses compagnons. Ceux-ci, ne le voyant plus revenir, résolurent de retourner en Angleterre. Baker fut alors exposé à la faim, et au danger d'être dévoré par les animaux féroces. Ayant réussi à se rembarquer après une nuit horrible, il se retrouva le lendemain en présence des nègres, qui heureusement n'en voulaient qu'aux Portugais, et lui donnèrent même des vivres. Quelque temps après, il fut recueilli sur un vaisseau français, qui le traita en prisonnier de guerre. Baker racheta sa liberté et revint en Angleterre, où il mourut. On a de lui: *Relations du voyage sur les côtes de Guinée*, en 1563.

Préface de l'ouvrage de Baker.

BAKER (*David* ou *Augustin*), bénédictin et jurisconsulte anglais, né en 1575 à Abergavenni, près de Montmouth, mort à Londres en 1641. Il étudia à Oxford, et s'appliqua d'abord à l'étude du droit. Au rapport de Wood, Baker, d'abord incrédule jusqu'à l'athéisme, se convertit ensuite à une foi si vive, qu'il alla en Italie et entra dans l'ordre de Saint-Benoît, où il remplaça son prénom de *David* par celui d'*Augustin*. Il revint en Angleterre en qualité de missionnaire.

Baker a fait d'immenses recherches, restées inédites, sur l'histoire de son ordre et sur l'histoire ecclésiastique de l'Angleterre. Ces documents ont servi à Reyner et à Cressy, qui n'ont fait que les classer dans l'*Apostolat des bénédictins* et dans l'*Histoire de l'Église d'Angleterre*.

Biographia Britannica. — Wood, *Athenæ Oxonienses*.

* **BAKER** (*David Erskine*), biographe anglais, mort vers 1770. Il était de la famille de l'auteur du *Robinson*, Daniel de Foë. La vocation littéraire de Baker l'emporta sur tous les efforts qu'on fit pour qu'il embrassât la carrière industrielle. Retiré à Édimbourg, il y publia en 1763 une pièce de théâtre intitulée : *the Muse*

of Ossian, qui eut peu de succès. Baker prit part aussi à la *Biographie dramatique*, 1764.

Rose, *New-Biographical Dictionary*.

* **BAKER** (*Geoffroy*), moine et historien anglais, vivait dans la première moitié du quatorzième siècle. On a de lui une *Histoire* des rois Édouard Ier et Édouard II, traduite en latin du français de Thomas de la More, à la prière de ce dernier.

Tanner, *Hist. des Angl. Saxons*. — Rose, *New Biographical Dictionary*.

* **BAKER** (*George*), médecin anglais, vivait dans la seconde moitié du seizième siècle. On a de lui : *the Natures and properties of quicksilver*, 1575, dans Clowes, *de Morbo gallico ; Book of Destillations, containing several excellent remedies of destilled waters ;* Londres, 1576, in-4°, et 1599.

Adelung, Suppl. à Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon*.

* **BAKER** (*Guillaume*), imprimeur anglais, né en 1742, mort en 1785. Il était fils d'un maître d'école. On a de lui : *Peregrinations of the mind by the Rationalist*, in-12, 1770 ; — *Theses græcæ et latinæ select.*, in-8° ; — *Remarks on the english language ;* in-8°, 1774.

Rose, *New Biographical-Dictionary*.

* **BAKER** (*H...*), écrivain anglais, vivait dans la première moitié du dix-huitième siècle. On a de lui : *Medulla Poetarum romanorum, or the most beautiful and instructive passages of the roman Poetes ;* Londres, 1737, in-8°.

Adelung, Suppl. à Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon*.

* **BAKER** (*Henri*), naturaliste anglais, né à Londres vers le commencement du dix-huitième siècle, mort dans sa ville natale le 25 novembre 1774. Il se livra d'abord à la poésie et à l'éducation des sourds-muets, puis il s'adonna à l'étude de la nature. Ses recherches philosophiques sur la cristallisation lui valurent en 1744 la médaille d'or, prix fondé par Cowpley. Les résultats de ces recherches sont consignés dans son ouvrage intitulé *the Microscope made easy ;* Londres, 1743, in-8°, traduit en français sous le titre de *Microscope mis à la portée de tout le monde*, par le père Pezenas, 1754, in-8°, et dans *Employment for the microscope*, Londres, deuxième édition, 1764. Ses poésies ont été publiées en 1725 et 1726. On a encore de lui beaucoup de mémoires dans les *Transactions philosophiques*, n° 457-497. Il légua à la Société royale de Londres 100 liv. sterling, applicables à une chaire d'anatomie ou de chimie.

Biographia Britannica.

* **BAKER** (*Humphry*), mathématicien anglais du seizième siècle. Il vivait à Londres au temps de la reine Élisabeth. On a de lui : *the Well Spring of Sciences*. C'est un traité d'arithmétique, devenu populaire; Londres, 1562 et 1687, in-12 ; — *Rules and Documents* (*Règles et Documents*), relatifs à l'usage des almanachs, traduit du français, in-4° ; Londres, 1587.

Penny Cyclopedia.

* **BAKER** (*Jean*), amiral anglais, mort le 10 novembre 1716. Capitaine de vaisseau en 1692, il accompagna sir George Rook, chargé d'escorter la flotte de Smyrne. Sous la reine Anne, Baker se distingua dans l'expédition dirigée contre Cadix. Il prit part à la campagne navale qui fut marquée par la prise de Gibraltar et la victoire remportée sur la flotte française de Malaga. En 1716, il s'acquitta avec succès de la mission de renouveler les traités d'alliance de l'Angleterre avec les États barbaresques, traités dans lesquels il fit comprendre les Minorquins. Baker a son monument dans l'abbaye de Westminster.

Rose, *New Biographical-Dictionary*.

* **BAKER** (*John*), chancelier anglais, mort en 1558. En 1526, il accompagna l'évêque de Saint-Asaph dans son ambassade en Danemark. A son retour, il devint membre de la chambre des communes, et fut nommé successivement speaker attorney général, membre du conseil privé, et chancelier de l'échiquier. Sous Édouard VI, Baker fut un de ceux qui refusèrent de signer le bill qui devait exclure du trône les deux sœurs du roi.

Rose, *New Biographical Dictionary*.

* **BAKER** (*Richard*), poëte anglais, né dans le comté de Kent en 1568, mort le 18 février 1645. Après avoir été créé chevalier en 1603 par Jacques Ier, et nommé en 1620 premier shérif du comté d'Oxford, il fut réduit à la pauvreté, et mourut dans la prison pour dettes, pour avoir cautionné des parents de sa femme. On a de lui entre autres ouvrages : *Cato variegatus*, mis en vers, 1636 ; — *Theatrum redivivum*, en réponse à l'*Histriomastix* de Prynne, in-8° ; — *Cronicle of the Kings of England*, 1653.

Wood, *Athenæ Oxonienses*.

* **BAKER** (*Robert*), médecin anglais, vivait dans la seconde moitié du dix-septième siècle. On a de lui : *Cursus osteologicus, being a compleat doctrine of the bones ;* Londres, 1699, in-8°.

Carrère, *Bibliothèque de la Médecine*. — Adelung, Supplément à Jöcher *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*.

BAKER (*Thomas*), mathématicien anglais, né vers 1625 à Ilton, dans le Sommersetshire, mort en 1690. Il était vicaire de Bishop's-Nymmet, dans le Dewonshire. On a de lui : *the Geometrical Key, or the gate of Equations unlocked ; or a New Discovery of the construction of the equations*, etc. ; Londres, 1684, in-4°.

Biographia Britannica.

BAKER (*Thomas*), antiquaire anglais, né en 1656, mort en 1740. Il étudia à Cambridge, et y remplit bientôt l'emploi d'aide (*fellow*), qu'il perdit par suite de son refus de serment à George Ier. Baker se livra dès lors à l'enseignement privé, et s'appliqua avec ardeur à l'étude de l'antiquité. On a de lui : *Reflexions upon Learning, wherein is shown the insufficiency thereof in its several particulars, in order*

to evince the usefulness and necessity of Revelation; Cambridge, 1699 et 1738; — des *Essais historiques*, manuscrits, 23 volumes in-fol., dans le *British Museum*.

Adelung, Suppl. à Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon*.

(* **BAKEWELL** (*Robert*), célèbre agronome anglais, né en 1726 à Dishley, comté de Leicester, mort le 1er octobre 1795. En 1755, après avoir dirigé pendant quelques années l'exploitation de son père, il commença, sur le croisement des races bovines et ovines, une série d'expériences qui eurent des résultats inespérés. Il remporta les premiers prix dans tous les concours agricoles; les éleveurs venaient, de tous les points du royaume, admirer et étudier les animaux de Bakewell. Il n'est pas de branche de l'exploitation agricole qui ne doive à cet agronome quelque perfectionnement; mais un de ses plus beaux titres de gloire est d'avoir créé la race de *Dishley* ou *New-Leicestershire*. Promptement répandue dans toutes les parties de la Grande-Bretagne, cette race en a depuis longtemps franchi les limites; et aujourd'hui elle se trouve être l'objet d'un commerce important avec les pays du continent, qui tous cherchent à améliorer leurs races ovines indigènes. Bakewell porta aussi ses recherches sur les races bovines à longues cornes, et sur celle des gros et forts chevaux noirs, propres surtout au service de l'armée. Les races porcines et la culture des fourrages d'hiver attirèrent aussi son attention. Enfin il introduisit et propagea puissamment dans sa contrée l'art de construire et d'irriguer les prairies. Il mourut âgé de soixante-dix ans, à la suite d'une longue et cruelle maladie.

JACQUEMIN.

Domestical Encyclop.; Londres, 1802, t. I, p. 160.

BAKHTIAR. *Voy.* AZZE-ED-DAUDLAH.

BAKHTISHWA, BAKHTICHUNA ou **BACTISHUA**, nom d'une famille chrétienne nestorienne d'où sont sortis, au temps des Abassides, plusieurs médecins de la cour de Bagdad. Les plus remarquables sont :

I. **BAKHTISHWA** (*Geurgis* ou *Geurgis Al-Jondisabouri*), vivait dans la seconde moitié du huitième siècle de J.-C. De sa ville natale Jondisabour, à l'hospice de laquelle il était attaché, il vint en 769 à la cour d'Al-Mansour, pour y donner ses soins au khalife malade. Celui-ci, voulant convertir à l'islamisme son médecin, lui dit que, devenu mahométan, il entrerait en paradis : — « Je ne demande, aurait répondu Geurgis, qu'à aller où sont allés mes ancêtres, enfer ou paradis. »

II. **BAKTISHWA** (*Ben-Geurgis*), fils du précédent, vivait dans la seconde moitié du huitième siècle. Son père lui laissa l'emploi de médecin de l'hôpital de Jondisabour, qu'il remplit jusqu'à ce qu'il fut appelé à donner ses soins au khalife Al-Hadi, qui, rendu à la santé par Bakhtishwa, voulut faire mourir les autres médecins moins habiles que leur confrère. Celui-ci prévint, dit-on, l'exécution de cet ordre barbare en administrant du poison au khalife (an 786). Baktishwa fut ensuite appelé en 787 à la cour d'Haroun-Al-Raschid, qui le combla d'honneurs et l'éleva à la dignité d'archiatre (*ragis-al-atebba*).

III. **BAKHTISHWA** (*Giabril-Ben-Giurgis-Ben*), médecin, mort vers 828. Recommandé par son père au ministre Jaafar, et ayant sauvé le khalife Haroun-Al-Raschid d'une attaque d'apoplexie, Giabril Bakhtishwa devint l'un des médecins de la cour de ce prince, dont il mérita surtout la faveur en guérissant d'une paralysie une des femmes du khalife. La fortune du médecin changea en 809. Irrité de ne pouvoir être guéri d'une nouvelle et dernière maladie, Al-Raschid ordonna qu'on fît mourir Bakhtishwa. La mort du khalife prévint l'exécution de cet ordre barbare. Le successeur d'Haroun témoigna, au contraire, une entière estime au médecin de son père, au point de ne rien vouloir manger ni boire sans que Bakhtishwa le lui permît.

Les vicissitudes de ce médecin ne touchaient point à leur fin. A la mort d'Al-Amin, il fut mis en prison par ordre d'Al-Mamoun, successeur du khalife, et y demeura quatre ans; puis, après un court intervalle de liberté, il fut emprisonné de nouveau, et resta captif cinq autres années. Relâché enfin, parce que ses soins étaient nécessaires au khalife, Bakhtishwa resta en faveur jusqu'à la fin de ses jours. Devenu malade, et ne pouvant accompagner le khalife dans une expédition contre les Grecs, il envoya son fils à sa place, et mourut bientôt après.

IV. **BAKHTISHWA** (*Ben-Giabril-Ben-Bakhtishwa*), quatrième médecin du nom, mort en 870. Il succéda à son père en qualité de médecin d'Al-Mamoun, et éprouva, lui aussi, les vicissitudes de la fortune banni et rappelé tour à tour, il n'arriva pas à temps pour sauver le khalife de la maladie qui le fit mourir (833).

V. **BAKHTISHWA** (*Giabril-Ben-Obeid-Allah-Ben*), mort en 1005, se fit remarquer dans la pratique de la médecine, et laissa plusieurs ouvrages inédits.

VI. **BAKHTISHWA** (*Obeid-Allah-Ben-Giabril*), surnommé *Abou-Sa*, vivait dans la seconde moitié du dixième siècle. On lui attribue un ouvrage intitulé *Al-Randat altabiat* (*Hortus medicinæ*), en cinquante chapitres, à l'usage du khalife Motaki. L'écrit intitulé *De utilitate quæ ex Animalibus percipi potest*, et dont parle d'Herbelot comme se trouvant à la Bibliothèque de Paris sous le n° 939, est attribué à un membre de la famille de Bakhtishwa, du nom de *Abdallah-Ben-Giabril-Ben-Bakhtishwa*.

D'Herbelot, *Biblioth. Orient.*, au mot *Bakhtischwa*. — Ibn-Abi-Osaibia, *Fontes Relationum de Classibus Medicorum*. — Abul-Faradj, *Hist. Dynast.*, p. 153, vers. lat.

BAKHUYSEN ou **BACKHUYSEN** (*Ludolphe*) célèbre peintre et graveur hollandais, né à Embden

en 1631, mort à Amsterdam en 1709. Il fut, dans sa jeunesse, employé en qualité de commis chez son père, secrétaire des états-généraux; ensuite il entra dans une maison de commerce à Amsterdam, et, sans aucune connaissance du dessin, il commença à dessiner les vaisseaux qui arrivaient dans le port. Ces essais furent encouragés, et il résolut de se livrer entièrement à la peinture. Il reçut des leçons d'Everdingen, et acquit bientôt, par son assiduité et ses fréquentes visites dans les ateliers des meilleurs artistes, un degré extraordinaire de facilité et d'adresse; mais ce qui contribua le plus à rendre ses progrès rapides, ce fut le zèle avec lequel il étudia la nature. Il avait coutume, à l'approche d'une tempête, de s'embarquer dans un léger bateau, où il observait avec calme le mouvement des vagues, le choc effroyable des brisants, et les secousses des vaisseaux agités. Les marins épouvantés l'obligeaient souvent à regagner la terre, malgré ses plus vives supplications. L'esprit plein de ce qu'il avait vu, il se hâtait de retourner chez lui, sans dire un mot ou sans se laisser distraire par aucun objet : là il complétait, avec une admirable exactitude et jusque dans les plus petits détails, les esquisses qu'il avait déjà préparées. Cet amour passionné pour son art donna aux tableaux de Bakhuysen une telle vérité, qu'ils sont placés au premier rang dans ce genre de peinture. Plusieurs princes visitèrent ses ateliers, et Pierre le Grand lui-même désira prendre des leçons d'un si habile artiste. Les bourgmestres d'Amsterdam lui commandèrent une *Marine*, pour laquelle ils donnèrent 1,300 florins. Ils la présentèrent à Louis XIV en 1665. Ce magnifique tableau se voit aujourd'hui au Louvre, ainsi que sept autres tableaux, parmi lesquels on distingue une *Vue d'Amsterdam*, et celle d'une *Mer houleuse à l'entrée d'un port*. Le plus grand mérite de ses ouvrages est une parfaite vérité. Son coloris et sa touche sont remarquables pour représenter les eaux et leurs mouvements : ses ciels sont légers et d'une grande variété. Bakhuysen a aussi gravé à l'eau forte quelques *Vues maritimes*; il s'occupa aussi de poésie, et donna des leçons de calligraphie. Sa gaieté et sa force d'esprit ne l'abandonnèrent même pas durant les longues souffrances qui mirent fin à sa vie, à l'âge de soixante-dix-huit ans. Par une de ces originalités communes aux artistes, quelque temps avant sa mort, il fit acheter le meilleur vin qu'on put trouver, et renferma dans une bourse un grand nombre de pièces d'or; puis par son testament il invita ses amis à son convoi, les pria de boire le vin acheté, et de dépenser dans la joie l'or qu'il leur laissait. A la vente de la galerie de tableaux de P. de Smeth, d'Amsterdam, en 1810, quatre tableaux de Bakhuysen furent vendus 550, 805, 980 et 1,400 florins.

Un autre *Ludolf Bakhuysen*, petit-fils du précédent, né en 1717, et mort à Rotterdam en 1782, fut aussi un bon peintre, après avoir été d'abord négociant et ensuite soldat. Ses tableaux représentent des scènes guerrières. [*Enc. des g. du m.*, avec addit.]

Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon.*

* **BAKKER** (*Adrien*), neveu de Jacques, peintre hollandais, mort en 1686. Il peignit l'histoire et le portrait. Son œuvre la plus remarquable est un *Jugement dernier* que l'on voyait il y a quelques années à l'hôtel de ville d'Amsterdam.

Ersch et Gruber, *Allgemeine Encyclopædie.*

BAKKER (*Gerbrand*), médecin hollandais, né à Enkhuisen, dans la Nord-Hollande, le 1er novembre 1771, mort à Groningue le 14 juillet 1828. Il étudia à Leyde, où il fut reçu docteur en 1794. Depuis 1811 jusqu'à l'époque de sa mort il occupa, pendant dix-huit ans, la chaire d'anatomie, de physiologie et de chirurgie à l'université de Groningue. Il fit éclater son zèle pendant l'épidémie qui désola Groningue. En 1826, outre plusieurs notices, publiées en hollandais, sur le *Magnétisme animal* et les *Vers intestinaux*, on a de lui : *Oratio inauguralis de iis quæ artis obstetriciæ utilitatem augere possunt, et gratum magis acceptumque reddere*; Groningue, 1814; — *Descriptio iconis pelvis feminæ et schematum capitis infantilis, iisque illustratus partus humani mechanismus*; ibid., 1816, grand in-fol.; — *Osteographia piscium, Gadi præsertim Reglefini, comparata cum lampride guttato, specie rariore*; ibid., 1822, in-8°, avec 13 planches; — *Epidemia quæ anno urbem Groningam afflixit in brevi conspectu posita*, 1826, in-8°; — *De natura hominis liber elementarius*; ibid., 1827, 2 vol. in-8°.

Callisen, *Medizinisches Schriftsteller-Lexicon.*

* **BAKKER** (*Meeuws Meindertszoon*), mécanicien hollandais, vivait dans la seconde moitié du dix-septième siècle. En 1690, il inventa le *camel*, ou machine au moyen de laquelle on pouvait transporter facilement sur des chaloupes, au Texel, autant d'hommes de guerre que les circonstances pouvaient l'exiger.

Wagenaer, *Beschr. van Amsterdam.* — Cholmot, *Biographisch Woordenboek.*

BAKKER (*Pierre-Huysinga*), poëte hollandais, né en Amsterdam en 1717, mort dans sa ville natale le 22 octobre 1801. On a de lui : un *Poëme sur l'inondation de l'année* 1740; — *Satires contre les Anglais*, vol. in-4°; — *Sur la versification ancienne et moderne des Hollandais*, dans les *Mémoires* de l'Académie de Leyde; — une traduction des poésies latines de T.-W. Higt, *Sur le printemps.*

Wagenaer, *Notice sur Bakker.*

***BAKOSS** (*Jean*), linguiste allemand, natif d'Hermannstadt, vivait dans la seconde moitié du dix-septième siècle. Il laissa : *Kurzer und rechtmässiger Grund der hochteutschen Sprache*, etc.; Hermannstadt, 1677, in-12; ou-

vrage élémentaire, à l'usage de ceux qui veulent apprendre l'allemand.

Benkoe, *Transylv.*, t. II, p. 428. — Adelung, Supplément à Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon.*

* **BAKSAI** (*Abraham*), historien et jurisconsulte hongrois, natif de Schemnitz, vivait dans la seconde moitié du seizième siècle. Il fut conseiller privé du palatin de Pologne et du prince de Kesmark. On a de lui : *Chronologia ducum et regum Hungariæ;* Cracovie, 1567.

Horanyi, *Memor. Hungar.* — Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon.*

* **BAKSAÏ** (*Bernard*), jurisconsulte hongrois, vivait dans la seconde moitié du seizième siècle. Il fut secrétaire du roi Jean de Hongrie, et contribua à la paix conclue entre ce roi et l'empereur Ferdinand III. On a de Baksaï : *Commentarium ad Jus Werbœtzi tripartitum Hungaricum*, in-4°.

Horanyi, *Memor. Hungar.* — Adelung, Supplément à Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon.*

* **BAKUSI**, géographe arabe, vivait dans la première moitié du neuvième siècle. On a de lui : une *Géographie*, que l'on a traduite dans le *Répertoire de la littérature orientale*, t. II, p. 4.

Adelung, Suppl. à Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon.*

BALAAM ou **BILEAM**, de Péthor (Mésopotamie), fameux devin, l'*ariolus* de la Vulgate, prophétisa vers l'an du monde 2,515 (1489 avant J.-C.). Balak, roi de Moab, chargea ce devin de prononcer contre les Israélites les imprécations solennelles avant de marcher pour les combattre. Balaam hésita d'abord. Doué d'assez de finesse pour prévoir les infaillibles succès du peuple conquérant, il voulait se garder de toute démarche qui l'indisposerait contre lui; d'un autre côté, il avait quelques précautions à prendre pour se mettre à l'abri de la colère de Balak. Il se prévalut donc de son caractère sacré, et déclara qu'il ne prononcerait d'imprécations que dans le cas où Dieu le lui permettrait. A trois reprises, au lieu d'imprécations, il ne prononça que des bénédictions, et s'en excusa en alléguant des ordres célestes qui lui avaient été donnés, et des menaces miraculeuses qui lui avaient été faites. L'ânesse, dit-il, dont il s'était servi pour son voyage, effarouchée par une vision qu'il n'apercevait pas lui-même, l'avait emporté à travers champs; puis se jetant à terre, excédée des coups dont il l'accablait, elle avait pris une voix humaine pour se plaindre : alors seulement il avait remarqué l'ange du Seigneur qui, l'épée à la main, lui barrait le chemin, et qui ne lui avait permis de continuer sa route qu'en lui enjoignant expressément d'obéir aux inspirations qu'il recevrait du ciel. [*Enc. des g. du m.*]

Livre des Nombres, XXII et XXIV.

* **BALACE**, préfet de l'empereur Constance, vivait dans la première moitié du troisième siècle. Il persécuta les chrétiens, et ce fut lui que saint Antoine menaça de la vengeance céleste. Cinq jours après, Balace, mordu à la cuisse par un cheval furieux, mourait des suites de cette blessure, et justifiait ainsi la prédiction du saint.

Moréri, *Dictionnaire historique.*

* **BALADUNO** (*Ponce*), écrivain connu seulement par une *Historia Francorum qui ceperunt Jerusalem*, en manuscrit à la bibliothèque de Paris.

Fabricius, *Biblioth. mediæ et infimæ ætatis.* — Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon.*

BALÆUS. *Voy.* BALE.

BALAGNY (*Jean* DE). *Voy.* MONTLUC.

* **BALAGRUS** (Βάλαγρος), écrivain grec, qui vivait à une époque incertaine. On a de lui : Μακεδονικά (ouvrage sur la Macédoine), en deux livres.

Étienne de Byzance, au mot Ἀμολβος Ὄλβηλος, Δυῤῥάχιον. — Smith, *Dictionnary of greek and roman biography.*

* **BALAKLEI** (le sultan), prince des Tartares-Zavologénèses, vivait au commencement du treizième siècle. Il profita, en 1221, des dissensions intestines des ducs de Russie pour envahir cette contrée. Lorsque les ambassadeurs de Baklei vinrent chez les Lithuaniens pour en exiger un tribut, ceux-ci leur coupèrent les oreilles et le nez, et les renvoyèrent ainsi mutilés au sultan leur maître. Les Russes s'allièrent ensuite avec les Lithuaniens contre Balaklei, qui fut défait et mis en fuite à la bataille de Koidanowo.

Stanislav. Sarnicius, *Annal. Polonici*; Lips., 1712, in-fol.

* **BALAM** (*Richard*), mathématicien anglais, vivait dans la seconde moitié du dix-septième siècle. Il était ami du célèbre Oughtred, l'auteur de *Clavis mathematica*. Immédiatement après l'apparition de cet ouvrage, Balam, qui s'était fait aussi le disciple d'Oughtred, publia un *Traité d'algèbre*; Londres, 1653, in-12.

Rose, *New Biographical Dictionnary.*

BALAMIO ou **BALAMY** (*Ferdinand*), médecin originaire de la Sicile, vivait vers le milieu du seizième siècle. Il fut médecin de Léon X, et cultiva, outre son art, la poésie et les langues anciennes. Il a traduit en latin plusieurs opuscules de Galien, imprimés d'abord séparément, mais réunis ensuite dans l'édition de Galien publiée à Venise en 1586, in-fol. Voici les titres de ces opuscules : *de Cibis boni et mali succi;* Lugduni, 1555, 1560; — *Galeni liber de ossibus ad tyrones;* Valentiæ, 1555, in-8°; Francfort-sur-le-Mein, 1640, in-fol., avec les remarques de Gaspar; — *de Optima nostri corporis Constitutione;* — *de Bona Valetudine;* — *de Hyrudinibus, cucurbitula, cutis incisione et scarificatione;* Rostock, 1636, in-8°.

Mongitore, *Bibliotheca Sicula.* — Vander Linden, *De Scriptoribus medicis.*

* **BALANCRE**, sergent de grenadiers au sixième bataillon du Doubs, se signala dans un combat sur les hauteurs d'Aversdorf (9 décembre 1793). Atteint de trois coups de sabre à la tête, il se défendit contre trois dragons autri-

chiens, tua l'un, blessa les deux autres, et se retira en criant : *Vive la liberté!*

Le Bas, *Encyclopédie de la France.*

* **BALANI** (*D. Gabriel*), compositeur italien, vivait à Fano vers la fin du dix-septième siècle. Il a composé de la musique pour la prise d'habit d'une religieuse, et l'a fait imprimer sous ce titre : *Sacre Canzone;* Fano, 1682, in-4°.

Fétis, *Biogr. univers. des Musiciens.*

* **BALANUS**, prince gaulois, vivait dans la première moitié du second siècle avant l'ère chrétienne. Il envoya des ambassadeurs à Rome pour offrir son concours dans la guerre entreprise contre les Macédoniens. Pour lui témoigner à son tour sa satisfaction, le sénat envoya à Balanus une chaîne et une coupe d'or, des armes de luxe, et un cheval richement enharnaché.

Tite-Live, XLIV, 14.

* **BALANZAC** (*François* DE BREMOND, baron DE), un des chefs du parti de la réforme, vivait au milieu du seizième siècle, et mourut en 1592. Il embrassa avec ardeur le calvinisme, religion de sa mère, et combattit à Dreux et à Saint-Denis. Il signa, avec le prince de Condé et d'autres capitaines, le traité de paix proposé par la cour en 1568. Cette même année, il fut condamné à mort par arrêt du parlement de Bordeaux, comme chef du parti protestant ; mais, par une singulière erreur, on mit dans l'arrêt le nom de Charles, qui était celui de son cousin, l'un des capitaines de l'armée catholique. L'arrêt ne reçut point d'exécution. L'année suivante, François de Bremond combattit à Jarnac, Pamprou, Jazeneuil, etc. Attaché au roi de Navarre, il prit part aux affaires de Chizé, Fontenay-le-Comte, Saint-Maixent. Balanzac *de Vaudoré* (car il s'appelle désormais ainsi, du nom d'un château de sa femme) se distingua surtout à la bataille de Coutras (20 octobre 1587), et contribua au succès de la journée. Montausier et Vaudoré, qui restaient inébranlables à leur poste, voyant le vicomte de Turenne lâcher pied avec les Gascons, que Henri de Navarre vantait à tout propos, s'écrièrent : « Ce ne sont là ni Xaintongeois ni Poictevins !... » — « Nulle autre harangue, dit « d'Aubigné, ne pouvoit valoir celle-là, car, « au lieu que ce fust un exemple pour la fuite, il « le fut d'émulation. Cette noblesse serra les « dents et le poing, et y en eut des deux troupes, « entre autres Longchamps, qui entamèrent le *gas-* « *teau* douze pas avant leurs compagnons. » Ce retour soudain des fuyards rompit l'armée du duc de Joyeuse, et décida de la victoire. Balanzac se retira ensuite au château de Vaudoré ; mais en 1590 il reçut un message de Henri IV, qui l'invitait à venir l'aider à repousser le duc de Parme. L'ancien chevalier reprit son épée, et revint mourir dans son manoir.

Rainguet, *Biographie Saintongeaise.* — Sully, *Mémoires.* — P. Anselme, *Hist. des gr. officiers de la couronne.*

* **BALARD** (*Jean*), syndic de Genève en 1529. On a de lui un *Journal de tout ce qui s'est passé à Genève depuis* 1525 *jusqu'en* 1531, manuscrit conservé à la bibliothèque de Genève.

Sennebier, *Hist. littéraire de Genève.*

* **BALARD** (*Jean*), joueur de luth, vivait vers la fin du seizième siècle. On trouve quelques pièces de sa composition dans Besard, *Thesaurus harmonicus.*

Fétis, *Biogr. univers. des Musiciens.*

BALARD (*Marie-Françoise-Jacquete-Alby*), femme poëte, née à Castres en 1776, morte dans sa ville natale le 8 avril 1822. En 1810, elle publia sous le voile de l'anonyme *l'Amour maternel*, poëme en 4 chants, assez favorablement accueilli, bien qu'inférieur à celui de Millevoye. L'année suivante, elle remporta deux prix à l'Académie des Jeux Floraux, l'un pour une élégie, et l'autre pour un *Hymne à la Vierge;* après quoi, son admission à l'Académie fut prononcée. Elle y lut l'année suivante, en séance publique, un *Éloge de madame Verdier*, qui fut suivi du *Tombeau de Sylvandre*, de *Velleda* (sujet tiré des *Martyrs* de Châteaubriand), et de quelques autres pièces moins remarquables. On cite, comme un modèle de simplicité touchante, ce dernier vers de l'idylle du *Tombeau de Sylvandre* :

Je ne veux pas me consoler.

Quérard, *la France littéraire.*

BALARD (*Antoine-Jérôme*), chimiste français. *Voy.* BALLARD.

* **BALASFI** (*Thomas*), théologien hongrois, vivait au commencement du dix-septième siècle. Né d'une famille noble, il fut d'abord curé, puis évêque de Presbourg. Il écrivit un ouvrage contre le protestantisme : *Tsepregi oskola, Mellyben a Lutheranus es Kalvinista;* Posonii, 1616, in-8°.

Horanyi, *Memor. Hungar.*

BALAS. *Voy.* ALEXANDRE-BALAS.

BALASSA (*Valentin*), poëte hongrois, vivait au milieu du seizième siècle. Il était comte de Gyarmath et de Keke. On a de lui des poëmes latins et hongrois qui ont été remarqués. Ses *Hymni de variis argumentis* ont été imprimés plusieurs fois à Leutschau et à Debrezin. Horanyi l'appelle soldat distingué et poëte latin agréable.

Bod de Felsö tsernaton, Patriæ Athenæ; — Horanyi, *Memoria Hungarorum.*

* **BALASSI** (*Mario*), peintre italien, né à Florence en 1604, mort en 1667. Il reçut les premiers principes de l'art de Jacopo Ligozzi. Il accompagna Ottavio Piccolomini en Allemagne, où il trouva de brillantes occasions d'exercer son pinceau. De retour à Florence, il peignit ses deux meilleurs tableaux, le *Saint François*, de la confrérie des Stigmates de Florence, et le *Miracle de saint Nicolas de Tolentino ressuscitant des perdrix,* pour Saint-Augustin de Prato.

En avançant en âge, Balassi crut avoir fait fausse route, et voulut changer sa manière. Il retoucha tous ceux de ses tableaux qu'il put faire

rentrer dans son atelier, et malheureusement les gâta au lieu de les améliorer. Ses figures ne manquent ni de coloris ni de relief, mais généralement il ne brille pas par l'invention. Pendant sa vie il jouit d'une grande renommée, et gagna des sommes considérables; mais sa charité était telle, qu'il mourut pauvre, ayant encore besoin du secours de ses protecteurs. Il fut enterré à Sainte-Marie-Nouvelle. Son portrait est au nombre de ceux de la galerie de Florence. Il eut pour élève Gargiolli, peintre médiocre. E. B—N.

Baldinucci, *Notizie dei Professori*. — Lanzi, *Storia della Pittura*. — Sicozzi, *Dizionario dei Pittori*. — Orlandi, *Abecedario Pittorico*.

* **BALAUN** ou **BALAZUN** (*Guillaume*), troubadour provençal, vivait dans la seconde moitié du douzième siècle, sous le comte de Toulouse, Raimond V. On a de lui un poëme que l'on trouve dans Sainte-Palaye, et où il peint son amour pour la dame de Joviac; il y mêle des vers d'un autre troubadour appelé Barjac, qui fut son ami.

Millot, *Histoire littéraire des Troubadours*.

* **BALBAN** (*Gheias-eddin-Balban-Shah*), célèbre roi de Delhi, vivait vers 1260, et mourut en 1286. Il succéda à Nasser-eddin-Mahmoud en 1265. Son premier acte fut de se débarrasser de quarante chefs qui avaient en vue de se partager l'empire s'il mourait; après quoi, il adopta une administration régulière et équitable. Il engagea une campagne contre les Newattis, tribu qui dévastait le pays; cent mille d'entre eux furent tués. Une chaîne de forts qu'il fit élever le prémunit à l'avenir contre leurs incursions. Une révolte s'éleva peu de temps après dans le Bengale; elle fut étouffée, non sans quelque difficulté. La splendeur de la cour de Balban éclipsait même la magnificence dont il est tant question dans les annales de l'Inde. Quinze souverains de l'Asie lui envoyèrent les présents les plus riches, comme témoignage de leur admiration. Les hommes lettrés de toutes les parties de l'Asie furent attirés à Delhi par sa libéralité et par celle de ses fils, qui firent de vains efforts pour arracher Saadi, le grand poëte persan, à sa retraite de Shiraz. Les derniers jours de Balban furent empoisonnés par la perte de Mohammed, son fils favori, mort au moment de sa victoire contre 20,000 Mogols; le désespoir le conduisit peu de temps après au tombeau.

Féristha, *Histoire de l'Inde*, etc.

BALBANI (*Nicolas*), biographe italien, natif de Lucques, vivait dans la seconde moitié du seizième siècle. On a de lui : *Storia della vita di Galeazzo Caracciolo, chiamato il Sig. Marchese;* Genève, 1581 et 1587; traduit en français en 1587, en latin en 1596.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*. — Clément, *Bibliothèque curieuse*. — Adelung, Supplément à Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*.

* **BALBASTRE** (*Claude-Louis*), organiste célèbre, né à Dijon le 8 décembre 1729, mort à Paris le 9 avril 1799. Il fut l'élève et l'ami de Rameau. Après avoir étudié avec fruit la science musicale, Balbastre se fit connaître au concert spirituel de 1755, et obtint en 1777 l'orgue de Saint-Roch, puis celui de Notre-Dame, les deux meilleurs de Paris, par la protection de Monsieur (Louis XVIII), qui avait apprécié, à Dijon, les talents de cet habile artiste. Les noëls qu'il exécutait attiraient un si grand concours aux églises, que l'archevêque de Paris fut obligé de lui défendre de toucher de l'orgue aux grandes fêtes. Pendant la révolution, Balbastre exécuta souvent ses variations sur *la Bataille de Fleurus* et *la Marseillaise*, et excita toujours l'enthousiasme de ses concitoyens. Il substitua le forté-piano au clavecin, et opéra ainsi une révolution dans cette partie de l'art musical. On a de lui : plusieurs *concertos d'orgue* (manuscrits); — un *livre de pièces de clavecin;* Paris (sans date); — *Quatre suites de noëls avec variations;* Paris (sans date); — un *livre de quatuors pour le clavecin, avec accompagnement de deux violons, une basse et deux cors, ad libitum.* « Tous ses ouvrages « dit Fétis, sont écrits d'un style lâche et in« correct. »

Le Bas, *Encyclop. de la France*. — Fétis, *Biographie universelle des Musiciens*.

BALBE (*Prosper*, comte DE), diplomate et savant italien, né à Quiers le 2 juillet 1762, mort le 14 mars 1837. Il descendait de la famille des Balbes. En 1796, il fut ambassadeur de Sardaigne près la république française. En 1805, il fut nommé recteur de l'université de Turin; puis, en 1816, ambassadeur à la cour de Madrid; enfin, ministre de l'intérieur. Il garda ce portefeuille jusqu'en 1821, et conserva toujours la présidence de l'Académie des sciences de Turin. On a de lui, entre autres ouvrages : *Rapporto storico estratto degli atti dell' Accademia reale delle scienze di Torino; — Vita del d'Antoni; — Discorso sulla fertilità del Piemonte; — Lezioni sul metro sessagesimale; — Lezioni sull' università di Torino.* Ces divers écrits ont été réunis et publiés par Cibario, sous le titre : *Opere varie del conte Prospero Balbo;* Turin, 3 vol. in-8°, 1830.

Le chevalier Cibario, *Éloge du comte de Balbe*.

BALBE-BERTON. *Voy.* CRILLON.

BALBES ou **BALBI**, ancienne famille sarde qui se prétend issue du Romain Balbus, qui aurait fondé la république de Quiers vers la fin du sixième siècle. L'histoire se borne à nous apprendre que cette république florissait dans les onzième et douzième siècles, époque de la grandeur de tant d'autres villes d'Italie, et que les Balbes en étaient la première famille ou tribu : ils la dirigèrent dans les guerres qu'elle eut à soutenir contre le marquis de Monferrat. A au moment de l'invasion de l'empereur Frédéric Barberousse, ils lui firent embrasser le parti guelfe; une chaîne de forteresses, dont ils avaient ceint leur territoire, est encore connue sous le nom de *Tours des Balbes*. Plus tard, cette fa-

mille donna plusieurs podestats à la république de Testone, voisine et alliée de celle de Quiers; les six maisons d'*Albergue* (*Alberga*), qui venaient immédiatement après celle des Balbes, ayant voulu lui enlever le pouvoir, une lutte s'éleva, et dura cinquante années : les Balbes en sortirent vainqueurs. Moins d'un siècle après, les dissensions, intestines devenues plus violentes que jamais, les décidèrent à faire passer leur patrie sous les lois d'un souverain assez puissant pour la contenir et la contraindre au repos; ils choisirent Amédée de Savoie, dit *le Comte vert*. Le traité conclu avec ce prince, du consentement des nobles et du peuple de Quiers, conservait à la république la plupart de ses droits, et assurait aux Balbes de nombreux privilèges : pourtant, à dater de ce moment (1347), leur grandeur ne tarda pas à décroître. En 1455, Louis II, duc de Savoie, ordonna qu'ils seraient assimilés aux nobles des maisons d'Albergue, et ils se débattirent en vain contre un arrêt qui leur paraissait le comble de l'injustice. L'un deux, Gilles de Berton, quittant cette patrie où l'on avait détruit jusqu'aux traces de leurs anciens honneurs, vint s'établir à Avignon; il y devint la tige de la maison de Crillon (*voir* CRILLON), aujourd'hui le seul reste, avec les maisons de Quiers et de Turin, de cette tribu des Balbes, qui comptait trente-huit branches au treizième siècle. — Les Balbi de Gênes, d'ailleurs très-ancienne famille, ne sortent pas des Balbes ou Balbi de Piémont; on croit que ceux de Venise peuvent y rattacher leur origine. [*Enc. des g. du m.*]

Moréri, *Dictionnaire historique*.

BALBI, nom de plusieurs écrivains mentionnés dans l'histoire littéraire d'Italie.

BALBI (*Jean* DE), dit *de Janua* ou *Januensis*, parce qu'il était Génois, de l'ordre des Frères Prêcheurs, vivait vers la fin du treizième siècle. On l'a souvent confondu avec un autre Génois son contemporain, également de l'ordre de Saint-Dominique, c'est-à-dire avec Jacques dit *de Voragine*, l'auteur de la *Légende dorée*. Jean de Balbi composa vers l'an 1286 une espèce de *Dictionnaire* ou d'*Encyclopédie*, sous le titre de *Catholicon* (Universel), traitant des matières les plus diverses, telles que théologie, histoire naturelle, orthographe, prosodie, étymologie, jurisprudence, etc... C'est un des premiers livres sur lesquels on ait fait l'essai de la typographie. Schæffer et Jean Faust, après avoir imprimé, d'abord (avec date) le *Rationale divinorum officiorum* de Guillaume Durand, évêque de Mendes, à Mayenne en 1459, donnèrent, l'année suivante, le Catholicon : *Summa grammaticalis valde notabilis, quæ Catholicon nominatur;* Moguntiæ, per Joannem Faustum, 1460, in-fol. Cet ouvrage fut ensuite réimprimé à Augsbourg, 1469 et 1472, par Pierre Schæffer; à Nuremberg par Koburger, 1483; à Venise, 1487, augmenté et revu par Pierre Gilles.

On attribue aussi à l'auteur du *Catholicon* un traité théologique portant le titre de : *Dialogus de quæstionibus animæ ad spiritum*, et un *Opus paschale* pour trouver facilement la fête de Pâques, ouvrage qu'il avait écrit avant d'entrer dans l'ordre de Saint-Dominique.

Possevin, t. I, *Apparatus sacer*, t. I. — Ambroise de Altamura, *Bibliotheca ordinis Prædicatorum*, p. 33. — Du Cange, *in Præfat. Glossar. med. et inf. latinitatis*, n° 47.

BALBI ou BALBO (*Jérôme*), littérateur vénitien, mort en 1535, à un âge fort avancé. Après avoir suivi à Rome les leçons du célèbre Pomponio Leto, il passa en France, et obtint une chaire dans l'université de Paris. Obligé de quitter cette ville à la suite d'une vive polémique qu'il eut à soutenir contre deux de ses confrères, il se retira en Angleterre, puis de là se rendit à Vienne, où lui fut conférée, par l'empereur Maximilien Ier, une chaire de droit de l'empire germanique. Cédant encore à son humeur errante, Balbi quitta de nouveau cette résidence pour se rendre en Hongrie, où il parvint à gagner la confiance du roi Ladislas, à tel point que ce prince lui abandonna l'éducation de ses enfants, et le chargea ensuite de diverses missions importantes. A cette époque, le professeur vénitien, dont les mœurs avaient été jusque-là peu graves, changea tout à coup de conduite, et entra dans la carrière ecclésiastique, où son chemin fut si rapide, qu'en 1522 on le voit évêque de Gurek ou Goritz, en Carinthie. Il assista à ce titre au couronnement de Charles V, et écrivit alors un livre assez curieux, intitulé *De Coronatione principum*, imprimé à Bologne en 1530, réimprimé à Lyon la même année, et à Strasbourg en 1603, in-4°. Outre l'ouvrage cité, on a de lui : *Opusculum epigrammatum;* Augsbourg, 1494, in-4° : plusieurs de ces épigrammes sont très-licencieuses; — *Rhetoris gloriosi Liber, per modum dialogi exaratus :* c'est une attaque contre Guillaume Tardif, qui répliqua par l'*Anti-Balbica, vel recriminatio Tardiviana;* — *Ad Clementem VII, De Civili et bellica fortitudine Liber;* Rome, 1526, in-4°; Bologne, 1530, in-4°; la seconde partie, traitant de l'origine et de l'empire des Turcs, a pour titre : *De Rebus Turcicis Libri IV.*

Possevin, *Apparatus sacer*. — Fabricius, *Biblioth. lat. med. et inf. ætatis*.

BALBI (*Gaspard*), était un joaillier vénitien, qui, s'étant rendu aux Indes Orientales, y resta neuf ans, de 1579 à 1588; de retour dans sa patrie, il donna une relation exacte des pays qu'il avait parcourus, sous ce titre : *Viaggio delle Indie Orientali;* Venise, 1590; cette relation a été aussi insérée dans le *Recueil des Voyages aux Indes Orientales*, par les frères de Bry; Francfort, 1606.

Ginguené, *Histoire littéraire de l'Italie*.

*BALBI (*Adrien*), géographe célèbre, né à Venise le 25 avril 1782, mort le 14 mars 1848. Il fut d'abord professeur de physique et de géographie dans sa ville natale. Ayant épousé une

actrice, il se rendit avec elle, en 1820, en Portugal. Dans ce pays il fit connaissance avec les principaux hommes d'État et les savants les plus distingués, et puisa surtout dans les archives du gouvernement les matériaux pour son *Essai statistique sur le royaume de Portugal et d'Algarve, comparé aux autres États de l'Europe;* Paris, 1822, 2 vol. in-8°; suivi de *Variétés politiques et statistiques de la monarchie portugaise;* ibid., 1822. Cet ouvrage contient, entre autres, un chapitre remarquable sur le Portugal sous les Romains, et plusieurs documents curieux sur la littérature et les arts dans ce pays. La partie politique de l'ouvrage est faible; M. Balbi le reconnaît lui-même, en faisant valoir des considérations particulières par lesquelles il a dû se laisser guider. Après avoir recueilli à Paris, pendant plusieurs années, des matériaux riches et variés, il y publia, en 1826, le premier volume de son *Atlas ethnographique du globe*, ou *Classification des peuples anciens et modernes d'après leurs langues*, 1 vol. in-fol., avec 1 vol. in-8° d'éclaircissements. Cet ouvrage fit connaître aux Français les recherches d'Adelung, de Vater, et d'autres philologues de l'Allemagne; mais l'ordonnance de ce travail est supérieure à celle des écrivains allemands, et l'auteur a ajouté beaucoup de renseignements nouveaux qu'il a puisés dans les travaux des voyageurs, tels que MM. de Humboldt, Blosseville, Freycinet, Gaimard, Lesson, Pacho, etc.; dans ses entretiens avec les linguistes Abel de Rémusat, G. de Humboldt, Champollion, Hase, Jomard, Jaubert, Klaproth, dans ses rapports avec Malte-Brun, et dans les ouvrages de Charles Ritter. Ce qui, dans son Atlas et dans son volume d'*Éclaircissements*, a rapport à l'ethnographie, est bien mieux traité que ce qui a rapport aux langues. Le chapitre concernant l'écriture chez tous les peuples de la terre est surtout d'un haut intérêt. Malgré la réserve habituelle de Balbi sur toutes les questions politiques, son Atlas fit ombrage à la censure de Vienne, qui éleva des difficultés, en exigeant la représentation préalable du manuscrit; mais M. A. de Humboldt parvint à procurer à l'auteur l'entrée de son ouvrage dans les États autrichiens. Balbi publia ensuite, avec le concours d'un grand nombre de savants toujours scrupuleusement nommés par lui, des tableaux statistiques de la Russie, de la France, des Pays-Bas, etc. Sous le ministère Martignac, le gouvernement français accorda à l'auteur de tant d'estimables travaux un secours qui lui facilita son séjour à Paris. Il quitta cette ville en 1832, après avoir terminé son excellent *Abrégé de Géographie rédigé sur un plan nouveau*, qui résume, en un seul gros volume in-8° (de CXI et 1392 pages), toute la science géographique. Cet ouvrage fut augmenté, et traduit dans les principales langues de l'Europe; et Balbi se retira à Padoue, où il fit paraître son *Essai sur les bibliothèques de Vienne*, 1835. Il collabora à différents recueils, entre autres l'*Encyclopédie des gens du Monde* et le *Dictionnaire de la Conversation*. Outre les ouvrages cités, on a de lui : *Traité élémentaire de Géographie;* Paris, 1830-1831, 2 vol. in-8°, publié, en partie sur les papiers inédits de Malte-Brun, de concert avec Larenaudière et Huot; — *la Monarchie française comparée aux principaux États de l'Europe;* Paris, 1828; — *Balance politique du Globe*, 1828; — *l'Empire russe comparé aux principaux États du monde*, 1829; — *the World compared with the British empire*, 1830; — *Statistique comparée de l'instruction et du nombre des crimes;* 1829. [*Enc. des g. du m.* avec addit.]

Biographie des Contemporains.

*BALBI (*Andrea di Lando*), peintre et sculpteur de l'école de Sienne, vivait en 1572. On a de lui une statue de saint Ansano, placée sur la porte principale du palais public de Sienne.

E. B—N.

Romagnoli, *Cenni Storici Artistici di Siena.*

BALBI (*la comtesse* DE), confidente de Louis XVIII, née en 1753, morte vers 1836. En 1770, elle se maria au comte de Balbi, qu'elle fit interdire comme aliéné. Plus tard, pour subvenir à ses folles dépenses, elle exerça de bonne heure sur le comte de Provence les charmes de son esprit, et le mit plus d'une fois dans l'embarras par ses prodigalités. Mme de Balbi avait encore toute son influence sur lui lorsque la révolution éclata. Dans la confidence du départ de Monsieur, elle accompagna Madame jusqu'à Mons, où ils arrivèrent tous en même temps, quoique ayant suivi des routes différentes. Mme de Balbi se rendit ensuite à Coblentz avec Monsieur; mais l'empire qu'elle exerçait sur lui dut céder la place à M. d'Avaray. Trop pénétrante pour ne pas prévoir une disgrâce, elle quitta Coblentz, se rendit en Hollande, où l'éclat de ses amours avec un comte émigré lui ferma pour jamais le chemin de la cour. Elle passa en Angleterre, et y resta jusqu'au moment du gouvernement de Napoléon, nommé premier consul. Elle profita de l'arrêté qui fut fait en faveur des émigrés, et alla se fixer dans son château de Brie-Comte-Robert. Quelques soupçons d'intrigues déterminèrent le gouvernement à l'exiler à Montauban, où elle établit une banque de jeu. Elle se trouvait encore à Montauban, lorsqu'on y apprit la nouvelle de l'abdication de Napoléon. Après s'être portée au-devant de l'armée anglaise en 1814, elle se rendit à Paris, et employa inutilement tous les moyens pour être présentée au roi. Plus heureuse en 1815, elle en obtint une audience particulière. Depuis ce moment, elle vécut à Paris dans une profonde retraite. [*Enc. des g. du m.*]

Biographie des Contemporains.

BALBI (*Dominique*), auteur dramatique italien, vivait à Venise dans la deuxième moitié du

dix-septième siècle. On a de lui : *lo Sfortunato Pariente, operetta morale*, avec des ariettes; Venise, 1667, in-12; — *il Castigamatti, ovvero Quaderni morali in lingua veneziana;* Venise, 1668, 1683, 1695, in-12; — *el Pantalon burlao, commedia;* Venise, 1670, in-12; — *il Ligammatti, cioè raccolte morali in lingua veneziana, estese in Quaderni;* Venise, 1675, in-12; — *il primo Zanne disgraziato mezzano de' Matrimonj, commedia in prosa;* Venise, 1677, in-12; — *il secondo Zanne detto Bagattino, favorito da Amore;* Venise, 1678, 1696, in-12; — *il Cacciatore invidiato nel valore, e insidiato nella vita, tragi-commedia in prosa;* Venise, 1680, in-12.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

*BALBI (*Jofredus-Lanfrancus*), jurisconsulte italien, natif du Piémont, vivait dans la seconde moitié du quinzième siècle. On a de lui : *Tractatus plurimarum decisionum per modum conclusionum, seu semita recta causidicorum et judicum;* Turin, 1497, in-4°; Milan, 1519, in-4°; — *Additiones ad communes doctorum opiniones;* Turin, 1545; — *Decisionum Decuriæ V, cum sextæ fragmento;* Lyon, 1546, et Francfort, 1583.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

BALBI (*Jean-Jacques*), médecin italien, natif de Gênes, vivait vers la seconde moitié du dix-septième siècle. Il est compté par Soprani parmi les auteurs liguriens. On a de lui : *Prælectio in qua invitat scientias ac disciplinas ingenuas ad novum Genuensium Lyceum;* Gênes, 1651, in-4°.

Biographie médicale.

*BALBI (*Laurent*), compositeur et violoncelliste, dont on ignore l'époque. On a de lui : *Sonata da camera, a violino, violoncello e continuo;* — *Sonate a violino solo e continuo;* — *Sonate a due violini e violoncello.* Toutes ces compositions ont été gravées à Amsterdam, et sans date.

Fétis, *Biographie universelle des Musiciens.*

BALBI ou BALBO (*Louis*), compositeur italien, natif de Venise, vivait vers le milieu du dix-huitième siècle. Il était élève et imitateur de Constant Porta. On a de lui des messes, vêpres, complies, motets et madrigaux, entre autres : *Cantiones ecclesiasticæ;* Venise, 1776; — *Ecclesiasticarum cantionum IV vocum;* — *Ecclesiastici concert.*, 1-8 voc. — Bodenschatz a inséré 4 motets à 8 voix de ce musicien dans son *Florilegium musicum Portense.* Il ne faut pas confondre Louis Balbi avec son homonyme, juriconsulte vénitien qui a laissé des ouvrages inédits, cités par Mazzuchelli.

Fétis, *Biographie universelle des Musiciens.* — Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

BALBI (*Marc-Antoine*), musicographe vénitien, dont on ne connaît pas l'époque. Il était moine à Venise. On a de lui un petit traité intitulé *Regula brevis musicæ practicabilis, cum quinque generibus proportionum practicabilium* (sans date ni lieu de publication).

Fétis, *Biographie universelle des Musiciens.*

*BALBIAN (*Just* DE), médecin italien, né à Alost au milieu du seizième siècle, mort à Gouda en 1616. Il avait étudié à Padoue, et exerça la médecine à Gouda pendant longtemps. Il embrassa le calvinisme, et fut enterré dans le temple de sa ville natale, où on lit cette épitaphe :

Singulos dies, singulas vitas puta,
Justi A. Balbian,
Flandri Alostani, Philo-Chymici, ejusque hæredum,
sepulcrum.
Ille heri, ego hodie, tu cras.
Obiit anno 1616.

On a de lui : *Tractatus septem de Lapide philosophico e vetustissimo codice desumpti;* Lugd. Bat., 1599, in-8°; — *il Specchio della chimia;* Rome, 1629 (traduction italienne du travail précédent). En somme, Balbian n'était qu'un simple compilateur.

Theatrum Chimicum; Strasbourg, 1613, t. III. — *Nova Ratio Praxeos Medicæ;* Venise, 1600, in-8°. — Hoefer, *Histoire de la Chimie*, t. II, p. 134.

*BALBILUS (*C.*), gouverneur d'Égypte sous le règne de Néron, l'an 55 de notre ère. Étant sénateur romain, il s'était montré fort attaché au parti d'Agrippine. Cette princesse, pour le récompenser, lui fit donner le gouvernement d'Égypte. Balbilus était un homme d'un grand savoir. Il avait écrit un ouvrage sur l'Égypte et sur ses voyages dans cette contrée.

Tacite, *Annales*, XIII, 22. — Sénèque, *Quæst. nat.*, IV, 2. — Pline, *H. N.*, XIX, *Proœmium.*

BALBIN (*Décius-Cœlius*), empereur romain, né dans la seconde moitié du deuxième siècle de notre ère, mort à Rome en 238. L'histoire ne nous apprend rien de l'enfance ou de la jeunesse de Balbin, si ce n'est qu'il était né dans une famille patricienne dont l'illustration remontait à Théophane, poëte et historien célèbre de l'île de Lesbos, admis au droit de cité romaine par le grand Pompée. Destiné par sa naissance à exercer les hautes magistratures de l'empire, Balbin reçut probablement une éducation littéraire des plus complètes, puisqu'il devint habile orateur, et fut regardé, ainsi que nous l'apprend Jules Capitolin (1), comme l'un des premiers poëtes de son temps. Parcourant d'un pas rapide la carrière des honneurs, il prit part, sous différents titres, à l'administration de l'Asie, de l'Afrique, de la Bythinie, de la Galatie, du Pont, des Thraces et des Gaules. Quand il apparaît pour la première fois dans l'histoire, nous le trouvons sénateur à Rome, deux fois consulaire, jouissant de toute la considération qu'attirent une grande fortune, de hauts emplois, une humeur facile et bienveillante, le goût du luxe et des arts. Le vieux Gordien et son fils, peu de jours après avoir pris la pourpre, venaient de périr en Afrique par une de ces révolutions mi-

(1) J. Capit. V. *Balb.*, § VII.

litaires si fréquentes alors, et Maximin s'avançait contre Rome pour la punir d'avoir soutenu ses rivaux. Le sénat tremblant se rassemble dans le temple de la Concorde, comme le dit Capitolin (1), ou, comme le veut Hérodien (2), dans le temple de Jupiter au Capitole, afin que cette solennité reçût de la sainteté du lieu une consécration nouvelle. Là, Maxime Pupiénus et Balbin furent élus à l'unanimité des suffrages pour prendre le titre d'Augustes, et devenir tous deux les sauveurs de l'empire, l'un par son courage, l'autre par ses conseils. A peine cependant l'élection était faite, et les deux empereurs étaient encore au Capitole, remerciant les dieux, lorsque le peuple, effrayé de la réputation de sévérité qu'avait méritée Pupiénus, se montra si hostile au choix des sénateurs, que les nouveaux élus durent s'abriter sous le nom aimé de Gordien, et donner le titre de César au jeune enfant, seul rejeton de cette race.

Cette première concession n'apaisa pas longtemps l'esprit de désordre ou de révolte. A peine Pupiénus était-il parti pour aller combattre Maximin, que les prétoriens et le peuple ensanglantèrent la ville de leurs querelles. En vain Balbin, homme paisible et sans énergie, publiait édits sur édits; on n'en tenait aucun compte. S'il voulait payer de sa personne, on méprisait son grand âge, on insultait à sa faiblesse. Il fut blessé, dit-on, d'un coup de pierre, et aurait couru risque de la vie, si un homme du peuple, d'une taille élevée, n'eût apaisé pour ce jour-là le tumulte, en élevant sur ses épaules, et faisant voir à la multitude, le jeune Gordien revêtu de la pourpre. Mais les dissensions se renouvelaient sans cesse. Les prétoriens s'étaient retirés dans leur camp, les vétérans s'étaient joints à eux. Le peuple vint les y assiéger, et les força de se rendre en coupant les aqueducs qui leur amenaient l'eau. Ils rentrèrent alors dans la ville, où ceux qui n'avaient pas connaissance du traité les accueillirent en faisant pleuvoir sur eux, du haut des terrasses, des projectiles de toutes sortes. Cette fois le pillage fut complet : les soldats furieux mirent le feu dans plusieurs quartiers à la fois; les malfaiteurs profitèrent de la circonstance, et la plus grande partie de la ville fut dévastée par ce double fléau. Aussi c'était avec la plus vive impatience que Balbin attendait le retour de son collègue, vainqueur de Maximin. Il sortit à sa rencontre avec le sénat et le peuple; mais la joie du triomphe fit oublier toute prudence. On exaltait les princes choisis par le sénat aux dépens de ceux qu'avait choisis l'armée : « Ainsi agissent les empereurs élus par des hommes sages, disait-on; ainsi périssent ceux qui n'ont pour partisans que des hommes sans expérience. » Cette glorification maladroite du choix des sénateurs humilia profondément les soldats, habitués depuis longtemps à placer leur épée dans la balance où se pesaient les titres des candidats à l'empire. En vain Maxime et Balbin gouvernèrent Rome pendant quelque temps avec sagesse et modération; en vain les lois étaient bonnes, la justice exacte; tout cela ne suffisait plus : l'armée voulait un souverain de sa façon. Elle profita d'un jour où le peuple assistait dans le cirque aux jeux célébrés en l'honneur de Jupiter Capitolin, et se porta en tumulte au palais des empereurs. Déjà ces deux princes, dit Hérodien, n'avaient plus cette entente parfaite qui les avait sauvés au début de leur règne (1) : Balbin enviait à Pupiénus sa gloire militaire, Pupiénus enviait à Balbin sa naissance : chacun d'eux se croyait capable de gouverner seul, et voyait un rival dans son collègue. Ce fut leur défiance mutuelle qui les perdit. Pupiénus, averti à temps de la révolte des soldats prétoriens, avait fait appeler un corps de Germains qui lui était tout particulièrement dévoué : Balbin, craignant que, sous le prétexte de les opposer aux cohortes prétoriennes, Pupiénus ne s'en servît contre lui-même, donna des ordres contraires. Cette indécision fit triompher la rébellion. Les portes furent brisées, les gardes du palais renversés. Les deux Augustes, entraînés dans les rues de Rome par une soldatesque en démence, subirent les plus grossières insultes. Leur supplice aurait été plus long, si les Germains ne se fussent enfin ébranlés. Craignant de se voir arracher leur proie, les prétoriens se hâtèrent de mettre à mort ces deux vieillards, dont l'élection protestait contre le despotisme militaire : Rome avait encore longtemps à le subir (2).

NOEL DES VERGERS.

Jules Capitolin, *Vies de Maxime et Balbin*. — Hérodien, l. VII et VIII. — Le Nain de Tillemont, *Histoire des empereurs*, vol. III. — Eckhel, *Doctrina nummorum veterum*, vol. VII, p. 306 et suiv.

BALBIN ou **BALBINUS** (*Aloyse Boleslas*), savant jésuite, né à Königgratz en 1611, mort en 1689. Il entra chez les jésuites en 1636. On a de lui : *Epitome historica rerum Bohemicarum*; Prague, 1677, in-fol.; — *Miscellanea historica regni Bohemorum*; Prague, 1679-1687, 10 vol. in-fol. : cet ouvrage, qui est resté inachevé, devait avoir vingt volumes; il traite de l'histoire naturelle, des habitants, des vies des saints de Bohême, et des généalogies; on y trouve aussi des détails intéressants sur la construction et la disposition d'un grand orgue élevé dans l'église métropolitaine de Prague; — *Quæsita oratoria*; Augsb. 1711, in-8° : c'est un traité

(1) Ibid., § I. La réunion eut lieu le 7 des ides de juillet de l'an de J.-C. 237, pendant la célébration des jeux Apollinaires. *Voyez* Casaubon, *Script. hist. Aug.*, ed. Varior., et le Nain de Tillemont, t. III, p. 489, qui rectifient le texte de Capitolin, où on lit le 7 des kalendes de juin.

(2) *Hist.*, l. VII.

(1) Pupiénus et Balbin semblent avoir voulu manifester leur accord par les types de leurs monnaies. On trouve plusieurs médailles portant au revers deux mains jointes, et pour exergue : AMOR. MVTVVS. AVGG.; ou FIDES. MVTVA. AVGG. *Voyez* Eckhel, t. VII, p. 306.

(2) Balbin avait alors environ soixante ans. Il était élu depuis plus d'une année; mais si l'on ne compte son avénement que de la mort de Maximin, il n'avait régné que trois mois.

clair et précis des règles de l'éloquence; — des poésies latines.

Chaudon et Delandine, *Dictionnaire historique*. — Feller, *Biographie universelle*. — Fetis, *Biographie universelle des Musiciens*.

***BALBIN** (*Paul*), médecin, philosophe, poëte et mathématicien italien, natif de Bologne, vivait dans la seconde moitié du dix-septième siècle. Il étudia à Bologne, y professa la médecine en 1724, et l'anatomie en 1735. Il fut membre de l'Institut de Bologne, et fournit à ce corps savant plusieurs mémoires qui se trouvent dans les commentaires de l'Institut, entre autres : *De Belliniano problemate circa ovi cicatriculam*; — sur les inégalités du baromètre de Torricelli; — sur la fabrication du verre. Il rapporte une observation faite dans une verrerie de Bologne, savoir que les petites fioles de verre non portées au four à recuire se brisaient sous l'action du moindre grain de sable qu'on y jetait.

Biographie medicale. — Adelung, Supplément à Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*.

***BALBINUS**, consul romain trente ans avant J.-C. Il avait été proscrit par les triumvirs en 43; mais il revint avec Sextus Pompée en 39, et arriva au consulat. Aucun auteur, si ce n'est Appien, ne mentionne ce fait.

Appien, IV, 50.

***BALBINUS** ou **BALBIN** (*Jean*), poëte latin bohême, mort le 16 février 1570. Il devint secrétaire près le tribunal d'appel institué à Prague par le roi Ferdinand Ier, et laissa : *Querela Justitiæ de suo exilio et de ejusdem exilii causis*; Prague, 1566, in-4°; — *Carmen gratulatorium in triumphalem adventum Pragam Ferdinandi I^mi^*; Prague; — *Vita S. Joannis Nepomuceni*, dans les Actes des Saints, t. 3.

Bohuslas Balbinus, *Bohemia docta*. — Adelung, Supplement à Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*.

BALBIS (*Jean-Baptiste*), botaniste italien, né en 1765 à Moretta (Piémont), mort le 13 février 1831. Il étudia la médecine à l'université de Turin, et s'appliqua surtout à la botanique, sous la direction du célèbre Allioni. Après la conquête du Piémont en décembre 1798, Balbis fut un des membres du gouvernement provisoire. En 1800, il succéda à Allioni dans la chaire de botanique et la direction du jardin des plantes à Turin. En 1814 il perdit ses places, et se retira d'abord à Pavie auprès de son ami Nocca, qu'il aida dans la publication de la *Flora Ticinensis*; puis il vint en France, et obtint en 1819 la chaire de botanique et la direction du jardin des plantes à Lyon. Les principaux ouvrages de Balbis ont pour titre : *Enumeratio plantarum officinalium*; Turin, 1804, in-4°; — *Flora Taurinensis*; ibid., 1806, in-8°; — *Materies medica*; ibid., 1811, 2 vol. in-8°; — *Flore Lyonnaise*; Lyon, 1827-1828, 2 vol. in-8°; — *Miscellanea botanica prima et altera*; — *De Crepidis nova specie*, dans les *Mémoires de l'Académie de Turin*. H.

Grognier, *Notice sur Balbis*, dans les *Archives du département du Rhône*, t. XXIV, p. 129.

***BALBIS** (*Silvio*), littérateur piémontais, né à Caraglia en 1737, mort en 1796. Il fut un des écrivains les plus estimés de son temps. Il avait étudié la théologie et reçu le grade de docteur. On a de lui : une *paraphrase poétique de Nahum*; Saluzzo, 1762; — *Saggio di poesie varie di Silvio de Balbis*; Vercelli, 1782. Suivant Vallauri, il s'est le premier servi du dialecte piémontais pour écrire.

Tipaldo, *Biografia degli Italiani*, etc., t. III, p. 162.

***BALBO** ou **BALBI** (*Scipion*), poëte italien, natif du Modénais, vivait dans la seconde moitié du seizième siècle. Il composa des poëmes latins. On a de lui : *Peregrinatio Lauretana*, en vers latins; Bologne, 1533, in-4°. On lui attribue aussi un poëme sur la fortune.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

***BALBOA** (*Alfonse*), bénéficier de l'église de Palenzia, a publié à Tolède en 1501 : *Dechado dos religiones*, livre dont il reste peu d'exemplaires.

Antonio, *Bibliotheca hispana nova*.

***BALBOA** (*François* DE), écrivain d'origine espagnole, vivait au milieu du dix-septième siècle. Il était juge de la haute cour de Naples, et conseiller de l'inquisition d'Espagne. On a de lui : *Monarchia regum, hoc est, de jure monarchiæ*; Naples, 1630, in-fol.; — *Retrato del privado christiano politico*; Naples, 1635, in-4°.

Nic. Antonio, *Bibliotheca hispana nova*.

***BALBOA** (*Miguel Cavello*), missionnaire espagnol, vivait dans la deuxième moitié du seizième siècle. Il servit d'abord durant les guerres de France, puis embrassa l'état ecclésiastique, et passa en Amérique dès l'année 1566. Il s'établit à Santa-Fé-de-Bogota, où un frère mineur, nommé Juan de Orozco, lui communiqua de nombreux documents relatifs aux antiquités américaines; ce fut sans doute ce qui l'initia à ce genre de recherches. Parvenu à Quito en 1576, il s'occupa surtout des antiquités historiques du Pérou, et fut encouragé dans ce travail par D. Pedro de la Peña, évêque de l'ancienne capitale où il s'était fixé. En 1586, son livre, qu'il avait intitulé *Miscellanea austral*, était terminé, et il le dédia à D. Fernand Torres y Portugal, comte de Villar, vice-roi du Pérou. Ce livre si curieux, et qui contredit en plus d'une circonstance et sur des faits capitaux Garci Lasso de la Véga, ne devait voir le jour qu'en français, sous le titre d'*Histoire du Pérou*, Paris, 1840, in-8°; il fait partie de la précieuse collection publiée par M. H. Ternaux-Compans. FERDINAND DENIS.

BALBOA (*Vasco Nuñez* DE), célèbre *conquistador* espagnol, né à Xerès de los Caballeros en 1475, mort à la Castille d'Or en 1517 (1).

Issu d'une famille noble, mais pauvre, il fit d'abord partie de la maison de D. Pedro Puerto-

(1) L'habile historien du Mexique et du Pérou, Prescott, dit avec raison que, dans cette vaillante chevalerie de l'Ocean, il n'y a que Nuñez de Balboa qui cède le pas à Christophe Colomb. Il s'en faut bien cependant qu'on ait sur lui tous les documents biographiques désirables.

Carrero, seigneur de Moguer; et lorsque Rodrigo de Bastidas eut formé sa grande entreprise mercantile qui devait être si utile à la géographie, Balboa s'engagea volontairement pour faire partie de l'expédition. Peu de temps après son arrivée, il s'établit à Haïti, dans le bourg de Salvatierra, où il cultivait un terrain; mais, se trouvant endetté, comme la plupart des premiers colons espagnols, il tenta la fortune en accompagnant Enciso dans son expédition vers le continent, et en éludant l'ordonnance du gouverneur, qui avait défendu formellement de prendre à bord des navires aucun individu poursuivi par ses créanciers. Pour quitter l'île, Balboa n'imagina rien de mieux que de se faire rouler à bord du navire d'Enciso dans une barrique, ou enveloppé d'une voile: ainsi se cachait presque honteusement celui qui devait annoncer à l'Europe les splendeurs d'un autre Océan. L'irritation du chef de l'expédition fut grande lorsqu'il apprit l'étrange stratagème dont s'était servi Balboa pour le suivre en terre ferme: il le menaça de l'abandonner dans quelque île déserte. Mais, après tout, c'était une lance de plus à opposer aux flèches empoisonnées des Indiens; et il lui pardonna. Las Casas, qui se connaissait en aventuriers, nous a dépeint le *conquistador* tel qu'il était à cette époque : « C'était, dit-il, un homme de trente-cinq ans plus ou moins, dispos, dont les membres annonçaient la force, et la bonne mine le gentilhomme; du reste, fort entendu, et fait pour souffrir un grand travail. »

Comme le dit le vénérable historien, un grand travail attendait Balboa; sa résolution, sa sagacité naturelle lui firent tout surmonter; le chef légalement reconnu (Fernandez Enciso) fut contraint de lui abandonner ses pouvoirs et de quitter la colonie. Une des premières preuves que donna Balboa de sa haute capacité comme colonisateur, ce fut de transporter l'établissement formé déjà par les Espagnols en terre ferme, dans le lieu où s'élève aujourd'hui *Santa-Maria de la Antigua*, sur les rives du golfe où se jette ce rio Darien qui imposa son nom à une portion du détroit, et que l'on nomme aussi l'*Atrato*. Tous les chroniqueurs nous représentent Balboa comme un homme essentiellement propre à remplir les fonctions qu'il avait pour ainsi dire usurpées, mais dont il se montrait digne par sa prévoyance, sa commisération, et surtout son énergie. Lorsqu'on se rappelle que vingt nations, dont quelques-unes étaient vraiment redoutables, furent subjuguées par lui, en moins de quelques années, avec une poignée d'Espagnols, on comprend qu'une tâche pareille ne pouvait être accomplie que par un *conquistador* digne de figurer à côté de Cortez et de Pizarre. « C'était, disent les contemporains, la meilleure lance et la meilleure tête qui eussent jamais protégé un camp en terre de sauvages idolâtres. »

Il ne faut pas croire cependant que les lois de l'humanité fussent beaucoup plus strictement gardées par Balboa qu'elles n'étaient observées par les peuples implacables qu'il devait combattre. Si ceux-ci faisaient usage dans une guerre d'embuscades de flèches empoisonnées par le *curare*, dont les blessures devenaient pour ainsi dire incurables, le *conquistador* avait introduit sur le continent l'emploi de ces terribles lévriers, qui avaient déjà pris l'habitude du carnage dans les champs dévastés d'Haïti. *Leoncillo*, le lévrier favori de Balboa, le fils terrible de Bezerillo, représentait à lui seul, aux yeux des Indiens, plus de vingt hommes armés; aussi recevait-il régulièrement la paye d'un bon soldat, et trente animaux comme lui eussent suffi pour dépeupler l'isthme du Darien. Un mot de son maître suffisait, dit-on, pour l'apaiser dans sa plus grande furie; ce mot, Balboa aimait à le prononcer souvent bien avant la fin du combat; et, chose étrange, l'homme au redoutable lévrier était chéri des Indiens.

Nous ne saurions dénombrer ici les diverses expéditions qui partirent de l'Antigua, en quête de ces régions aurifères qu'une vague tradition, sortie des villages de la côte, faisait connaître aux indigènes, et dont ceux-ci ne dévoilaient l'existence qu'à la dernière extrémité. Un nombre de fables se mêlaient à ces révélations. Il y avait entre autres une idole d'or massif du dieu *Dobaïba* qui à elle seule représentait une sorte d'El-Dorado; trésor imaginaire, dont la recherche entraînait dans les plus affreuses solitudes ces hommes intrépides, et qui, toujours convoité, n'apparaissait après tout que dans un mythe toujours décevant. Ces expéditions secondaires, si importantes cependant au point de vue géographique, nous ne saurions les rappeler même sommairement : les deux faits principaux qui se détachent de cet ensemble de travaux gigantesques, c'est d'une part la connaissance assez vague que l'on eut alors des régions péruviennes, et de l'autre l'expédition audacieuse qui conduisit en quelques jours les Espagnols sur les bords d'un autre Océan.

Balboa, suivi de son lieutenant Colmenares, recevait un jour l'hospitalité d'un des chefs les plus puissants de ces contrées; et Comogre, ravi de posséder, sous le vaste appentis qui lui servait de palais, des êtres redoutables dont l'alliance lui assurait une prééminence marquée parmi les siens, les comblait de présents, lorsqu'une circonstance insignifiante, et qui se renouvelait alors bien fréquemment, mit tout à coup le *conquistador* sur la voie de ses grandes découvertes. Les Espagnols se disputaient l'or que Comogre leur abandonnait avec tant d'indifférence, et se plaignaient d'un déni de justice dans sa répartition, quand le cacique arrêta tout à coup les balances dont on se servait pour le peser. « Ne « vous animez pas entre vous : ceci est peu de « chose. Si c'est le désir de posséder de l'or qui « vous amène dans notre pays, vous en aurez à « satiété: mais il faut être plus nombreux que

« vous n'êtes ici. Mille d'entre vous suffiraient « toutefois pour subjuguer des pays voisins où « règnent des chefs puissants, où l'on boit dans « des vases d'or, où l'on navigue sur des barques « presque semblables aux vôtres. Il faut voir six « fois le soleil pour contempler la mer qui baigne « nos plages de ce côté (et il leur montrait le « sud). Je vous servirai de guide. » Ce discours, que les historiens prêtent à Comogre le cacique, est une tradition douteuse que nous admettons un moment; mais une réalité magnifique, ce fut la découverte mémorable qui le suivit.

Riche des présents de Comogre, plus riche en espérance des biens immenses qu'il lui annonçait, Balboa retourna à la bourgade naissante du Darien; au bout de quelques mois, il expédia vers Saint-Domingue le regidor Valdivia, chargé de remettre à l'amiral le quint du roi, et de lui demander un millier d'hommes pour poursuivre les conquêtes de la terre ferme. Pendant qu'une tempête engloutissait dans les flots l'or de Ferdinand, et faisait taire les nouvelles magnifiques qui s'adressaient au monde, Balboa, qui venait d'apaiser une révolte d'Indiens et de s'attirer plus que jamais la confiance illimitée des siens, Balboa se jetait dans les forêts inextricables de l'isthme à la tête de cent quatre-vingt-dix Espagnols et de mille indigènes, et commençait une révolution dans la géographie, dont Magellan devait dire le dernier mot. On serait dans une erreur étrange, si l'on supposait que les vagues discours de Comogre lui eussent donné des idées précises sur l'empire d'Atahualpa : comme Colomb, il s'en allait en quête des contrées asiatiques révélées par Marc Paul, et c'étaient les richesses de Cipangu qu'il croyait entrevoir à l'horizon des forêts. Mais ce n'était ni à lui, ni à son courageux lieutenant, qu'il était donné de faire évanouir ce rêve; un homme dédaigné peut-être alors de ses compagnons (car il avait été, dit-on, porcher en Espagne) devait en avoir la gloire: François Pizarre marchait inconnu parmi les compagnons de Balboa!

Ce fut du port de Cáreta, où l'avait amené un brigantin et dix canots d'Indiens, que le *conquistador* partit pour accomplir sa grande découverte. Le 1er septembre 1513, un jeudi, il quitta la plage et s'enfonça dans les forêts. Un chef d'Indiens nommé Ponca, qui avait commencé par fuir devant la petite armée des Espagnols, revint à lui sur sa réputation d'équité, et lui donna des guides pour le conduire à travers les gorges de montagnes. Les Indiens ne se montrèrent pas partout si bienveillants et si pacifiques : ceux de Quaréquá, au contraire, durent être soumis à la suite d'une action sanglante où leur chef Torecha perdit la vie. Ce combat, les difficultés d'un chemin inextricable, les marécages qu'il fallut traverser, les nombreux précipices qu'il fallut franchir, expliquent comment un voyage qui, du port de Cáreta, ne prenait pas même une semaine, ne put s'accomplir qu'après vingt jours de marche. Oviédo nous a conservé ce précieux itinéraire, et il prolonge même de huit ou neuf journées ce périlleux voyage. Tout examiné, il paraît certain que la narration du vieil historien doit être suivie, et que le 25 septembre 1513 fut bien le jour où l'un des plus grands problèmes de la géographie moderne put trouver enfin sa solution.

Tout à la fois homme d'action et homme à vues profondes, Balboa ne comprit que d'une manière confuse sans doute l'immensité de sa découverte; mais il en sentit l'importance, et il voulut jouir le premier du spectacle que lui avaient annoncé les Indiens. Il laissa ses compagnons, et gravit seul la montagne. L'histoire qui a enregistré tant de mots apocryphes, tant de paroles pompeuses transmises après coup, n'a rien dit qui soit plus éloquent que le geste du *conquistador :* à genoux sur la cime escarpée d'où il contemplait l'Océan, il éleva les mains au ciel, en signe d'admiration et de reconnaissance. Ce fut cette prière muette qui annonça aux Espagnols de combien de régions inconnues allait s'accroître leur immense empire... Ils comprirent la pensée de leur chef, ils gravirent à leur tour la montagne, et ils s'embrassèrent; puis, une croix façonnée grossièrement fut dressée au-dessus d'un tumulus de roches amoncelées sans art. Chose étrange, c'est le seul monument qui ait jamais été élevé pour rappeler aux hommes la découverte de Balboa!

Il était dix heures du matin, nous dit Oviédo, lorsque le *conquistador* vit la mer; il fallut encore se battre avant d'atteindre la plage. Un chef d'Indiens, nommé Cheapes, voulut en défendre l'abord aux Espagnols; quelques décharges d'escopettes et les hurlements des féroces lévriers suffirent pour mettre en fuite ces bandes de sauvages; Cheapes servit d'hôte à ceux qu'il voulait d'abord exterminer. Balboa s'arrêta quelque temps dans ces parages; mais il envoya François Pizarre, Juan de Escary et Alonso Martin, en quête du chemin le plus court pour se rendre à la mer; ce fut le dernier des trois qui gagna la plage, et qui, se jetant dans un canot amarré le long du rivage, put dire qu'il avait été le premier à se balancer sur les flots de l'océan Pacifique. — Le 29 septembre, vers le soir, Balboa, suivi de vingt-six de ses compagnons, en prit possession d'une façon toute solennelle. Il ne jeta pas son anneau à la mer, comme le faisait le doge parlant à l'Adriatique, au milieu des pavois dorés : revêtu de sa simple armure, environné de ses rudes compagnons, il marcha quelques instants dans les flots, puis s'arrêta; d'une main il tenait la bannière de Castille, de l'autre il agitait son épée nue. Alors seulement il prononça les paroles qui consacraient la prise de possession, sorte de rituel guerrier admis en ce temps. San-Martin-de-Val-de-Yglesias, le tabellion du roi, dressa l'acte qui rappelait cette cérémonie. Désormais la mer du Sud et les vastes régions qu'elle baignait devaient appartenir à Castille et à Léon sans qu'aucune puissance de l'Europe pût

réclamer sa part dans cette étrange conquête.

Balboa quitta bientôt le golfe de San-Miguel, car ces lieux avaient reçu le nom de l'archange guerrier, qu'ils portent encore aujourd'hui; il visita les régions d'alentour, soumit de nouveaux caciques, et, malgré les tempêtes, s'en alla jusqu'aux îles sauvages où l'on recueillait ces perles dont l'éclat avait séduit les Indiens eux-mêmes. Il y trouva ce que Venise eût appelé la dot de l'épousée; car un des chefs lui remit, avec les pépites d'or dont il prétendait ignorer l'origine, vingt marcs de perles dont le feu avait malheureusement altéré l'orient, mais qui laissaient deviner pour l'avenir des trésors ignorés jusqu'à ce jour. Le 19 janvier 1514, Balboa revoyait la ville du Darien, après quatre mois d'absence. Son entrée fut un vrai triomphe. Il était suivi de plus de huit cents esclaves, et, indépendamment d'un butin immense, il rapportait quarante mille *pesos* d'or. L'équité parfaite avec laquelle toutes ces richesses furent réparties entre ceux qui avaient pris part à l'expédition et ceux qui n'avaient pas quitté Santa-Maria de la Antigua, augmenta singulièrement la popularité dont jouissait déjà l'intrépide explorateur.

Cette époque de prospérité devait avoir un terme prochain. Enciso, de retour en Europe, était allé à la cour, et avait présenté la conduite de Balboa sous le jour le plus défavorable. Ferdinand avait pris immédiatement la résolution d'arrêter cet empiétement de pouvoir. Cependant l'arrivée de Colmenares, la grande nouvelle qu'il apporta, les richesses considérables qu'il remit au roi, modifièrent le jugement porté sur le *conquistador* : il fut nommé *adelantado* de la mer du Sud. Ceci n'empêcha pas le roi de persévérer dans le choix qu'il avait fait, et d'envoyer dans ce pays, que l'on nommait déjà *la Castille d'or*, l'homme qui était le moins propre à le gouverner. Don Pedrarias Dávila, chevalier de Ségovie, auquel d'anciennes prouesses dans les tournois avaient valu les surnoms *del Galan* et *del Justador*, partit pour le Darien à la tête de quinze voiles le 11 avril 1514, et débarqua à Santa-Maria-del-Antigua le 29 juin de la même année. L'expédition qui l'amenait avait coûté plus de cent cinquante mille ducats, somme énorme pour le temps; et elle allait débarquer sur ces rives pour ainsi dire désertes, où quelques cabanes s'élevaient à grand'peine, une foule dorée, qui se faisait les idées les plus exagérées de la richesse du pays. Celui que bien des gens imaginaient trouver dans un palais, siégeant sur un trône d'or, et commandant à des milliers d'esclaves, Balboa donnait des ordres pour qu'on renouvelât le chaume de son habitation, et mettait lui-même la main à l'œuvre, lorsque les messagers de Pedrarias se présentèrent à l'entrée de la ville naissante, et exhibèrent leurs pouvoirs.

La première pensée des anciens colons fut qu'il fallait repousser par la force ceux dont on devinait les prétentions. Mais Balboa, s'avançant gravement sur le rivage à la tête des siens, entonna le *Te Deum* devant la flotte, et reçut solennellement Pedrarias comme gouverneur de la Castille d'or. Dès lors tout changea dans ces lieux, où naguère il commandait; et les Indiens, dont il s'était acquis l'affection par son esprit de justice, furent les premières victimes d'une rapacité cruelle. Leurs flèches empoisonnées firent plus d'une fois justice de ces déprédations sans cesse renouvelées, et les Espagnols ne comptèrent plus bientôt un seul allié parmi les chefs. Balboa, cependant, ne fut guère mieux traité que ceux qu'on dépouillait par la force : on le dépouilla par la ruse; on soumit son administration à une enquête, et, si on lui laissa la liberté, il fut ruiné complétement. Sa valeur personnelle, sa connaissance merveilleuse des localités, l'affection de ses anciens compagnons, lui conservèrent néanmoins une réelle prépondérance, en dépit d'une expédition malheureuse où il avait été envoyé par l'astucieux gouverneur, et d'où il revint dangereusement blessé (1).

Les luttes qui se renouvelaient sans cesse entre Pedrarias et Balboa devaient cependant avoir un terme; et Quevedo, le premier évêque du Darien, eut une assez grande influence pour que le gouverneur et l'*adelantado* fissent trêve à leur inimitié. Il obtint plus encore : comme gage d'une paix durable, l'orgueilleux Pedrarias consentit à donner la main de sa fille aînée à Balboa. Malheureusement celle qui devait resserrer ces liens encore peu solides était en Castille; l'union promise ne pouvait être immédiatement contractée; ces délais laissèrent toute leur liberté aux sourdes menées de Pedrarias; et la haine qu'il avait fait taire un instant se réveilla toujours dissimulée, mais toujours implacable, lorsqu'il eut entrevu les projets de l'*adelantado*.

Ces projets étaient grands, ils étaient dignes en tout de celui qui avait pris possession, au nom de la Castille, d'une mer inconnue; ils eussent infailliblement amené la conquête du Pérou vingt-cinq ans plus tôt; et jamais le génie entreprenant de Balboa ne se montra plus entreprenant, plus actif qu'au moment où il fut arrêté dans ses efforts vraiment prodigieux. Se rendre à Acla, cette bourgade merveilleusement située, que Pedrarias avait fondée nouvellement sur les bords du golfe; la fortifier de nouveau; de là se mettre en quête des meilleurs bois de construction; abattre ces arbres géants dans le voisinage de la mer du Sud, et quand ces bois se sont détériorés au sein des forêts humides, en choisir d'autres que des mains habiles équarrissent, et

(1) Depuis le jour de sa grande découverte jusqu'à l'arrivée de Pedrarias, Balboa avait, dit-on, exécuté plus de vingt fois, en sens divers, la traversée de l'isthme d'une mer à l'autre; c'est ce qui a fait dire au général Acosta, l'homme le plus compétent en ces sortes de matières, que l'on connaissait beaucoup mieux cette région au seizième siècle que de nos jours, où l'on suit à peu près invariablement les mêmes chemins.

qu'un esprit ingénieux transforme en navires; mettre deux brigantins en mer, les gréer; s'assurer, en un mot, que cette mer inconnue, qui a été découverte trois ans auparavant, sera sillonnée bientôt par les voiles des Européens : tout cela fut l'affaire de quelques mois, mais tout cela fut inutile à celui qui l'avait entrepris.

Lorsque Pedrarias eut reçu la nouvelle que le pavillon de Castille flottait déjà sur la mer du Sud, il comprit que ces régions à peu près ignorées, dont parlaient sans cesse les Indiens comme des lieux d'où ils tiraient leurs richesses, allaient recevoir un conquérant. Sa jalousie s'exagéra même la gloire qui en devait rejaillir sur son rival : il le manda au fort d'Acla, où il devait lui remettre, disait-il, certaines instructions sur la conduite ultérieure qu'il devait tenir. Balboa ne fut pas plutôt arrivé sur les bords du golfe, qu'il fut arrêté, et qu'on lui mit une lourde chaîne de fer au cou. Pedrarias lui donnait toujours, il est vrai, le titre de gendre, et se plaignait de la dure nécessité qui le forçait à dresser une enquête sur sa conduite. Il espérait, disait-il, qu'elle lui serait favorable; mais les inculpations qui s'élevaient contre lui étaient trop essentiellement contraires aux intérêts de la couronne pour qu'il ne fît pas taire ses intérêts et son affection. Il ne pouvait permettre, en un mot, la rébellion flagrante, prouvée par l'armement des navires. En sa qualité d'*adelantado,* Balboa n'avait été nullement au delà des privilèges que sa charge lui concédait; aussi les magistrats ne furent-ils pas dupes de l'hypocrisie du gouverneur : mais ils condamnèrent néanmoins... L'alcayde mayor Espinosa résista en vain : lorsque l'heure de l'exécution fut arrivée, il exigea un ordre formel, écrit de la main de Pedrarias. Cet ordre vint; et, après une protestation en forme, Balboa eut la tête tranchée sur un tronc d'arbre qui servit de billot, et son cadavre mutilé resta exposé plus de douze heures sur le lieu du supplice. On avait exécuté avec lui Luis Botello, Andrès de Valderrabano, Hernan Muñoz, et plus tard Fernando de Argüelles, qui étaient restés ses constants amis, et qui avaient partagé ses périls. FERDINAND DENIS.

Oviedo, *Historia general*, lib. XXXIX, cap. 2. — Barcia, *Historiadores primitivos de Indias*, 1749, in-fol. — D. Manuel Josef Quintana, *Vidas de Españoles celebres*. — J. Acosta, *Compendio historico de la Nueva Granada*; Paris, 1848, in-8°. — Washington Irving, *Voyages et découvertes des compagnons de Colomb*. (*Voy*. la traduction avec notes donnée par Varela, dans la *Biblioteca del comercio del Plata Montevideo*, 1846.) — Navarrete, *Coleccion de Viajes*, etc.

BALBUENA (*Bernard* DE), évêque et poëte espagnol, né à Val-de-Peñas en 1568, mort à Porto-Ricco en 1627. Il accompagna sa famille au Mexique; et il avait à peine atteint sa dix-septième année, qu'il se faisait déjà remarquer par son talent poétique. Il revint quelque temps seulement dans son pays natal, mais il passa tout le reste de sa vie soit à la Jamaïque, où il exerça les fonctions de juge; soit à Porto-Ricco, dont il devint évêque. Il était dans cette ville en 1625, lorsque les Hollandais la vinrent piller; il perdit dans cette fâcheuse circonstance une bibliothèque assez nombreuse. On a de lui : *Siglo de Oro en las selvas de Eriphile;* Madrid, 1608, et Madrid, 1821, édition de l'Académie, in-8°. Cet ouvrage, qui n'est pas dépourvu de mérite, est écrit comme si l'auteur n'avait jamais vécu qu'à Madrid. Quoiqu'il vante le bonheur des temps primitifs, le style a du charme et de la douceur : il rappelle le beau temps de l'école italienne; — *El Bernardo, poema heroico del doctor don Bernardo de Balbuena;* Madrid, 1624, in-4°, et 1808, 3 vol. in-8°, contenant quarante mille vers, reproduits en partie par Quintana; — un autre poëme intitulé *Grandeza Mexicana;* Madrid, 1604, in-8°. Ce fut aussi au Mexique que l'auteur remporta un prix de poésie contre trois cents concurrents.

Ticknor, *History of Spanisch Literature*. — Quintana, *Poesias selectas*, t. II. — N. Antonio, *Biblioth. hispana nova*.

BALBUS, nom de plusieurs Romains illustres par leur naissance, par leurs emplois et par l'érudition. Les plus remarquables sont les onze suivants : tous, sauf le dernier, étaient antérieurs (de 50 à 150 ans) à J.-C.

I. **BALBUS** (*Lucius-Lucilius*), jurisconsulte romain. Il avait étudié sous Mutius Scévola et sous Servius Sulpitius.

II. **BALBUS** (*Quintus-Lucilius*), philosophe stoïcien. Cicéron le compare aux plus illustres philosophes de la Grèce; il en fait un des interlocuteurs dans son traité *de la Nature des dieux*.

III. **BALBUS** (*Lucius-Cornélius-Théophanes*), consul romain, était natif de Cadix; ses services dans la guerre contre Sertorius lui méritèrent de la part de Pompée le titre de citoyen romain. Il fut maintenu dans ce titre par Crassus, Cicéron et Pompée, qui plaidèrent pour lui. Le premier des citoyens d'origine étrangère, il obtint, mais garda peu de temps, le consulat. Ami de César et de Pompée, qu'il chercha à réconcilier l'un avec l'autre, il s'attacha au parti du premier. Déjà riche par lui-même, il agrandit encore sa fortune par l'héritage que lui laissa l'historien Théophanes de Lesbos, qui l'adopta et dont il prit le nom. Il avait écrit un *Journal des actions de César*.

IV. **BALBUS** (*Cornélius*), surnommé *Minor*. Il était, comme le précédent, d'origine espagnole, et fut chargé de négocier avec Lentulus, partisan de Pompée, et triompha des Garamantes. Il fut le premier parmi les étrangers qui obtint les honneurs du triomphe. C'est à tort que Velléius-Paterculus attribue le fait à l'oncle de Cornélius Balbus. Celui-ci fit bâtir à Cadix une ville nouvelle.

V. **BALBUS** (*Octavius*), jurisconsulte. Il était contemporain de Cicéron, et se fit remarquer par ses connaissances en matière de jurisprudence, ainsi que par son application comme

juge à faire rendre bonne justice. Sa mort fut un exemple de dévouement paternel : proscrit par les triumvirs en l'an 42 avant J.-C., il était parvenu à s'échapper; mais, chemin faisant, il apprend que les sicaires vont tuer son fils; aussitôt il revient, retrouve son fils sain et sauf, et tombe lui-même percé de coups.

VI. **BALBUS** (*Aëtius*), père d'Atia, et par conséquent aïeul d'Auguste. Il fut préteur en l'an 62 avant J.-C., et gouverneur de la Sardaigne. En l'an 59 il fut un des *vigintiviri* chargés, en vertu de la loi Julia, de diviser la Campanie. C'était un personnage peu influent, et Cicéron l'appelle, par dérision, collègue de Pompée.

VII. **BALBUS** (*Ampius*), plébéien, tribun du peuple. Il proposa qu'on décernât à Pompée, alors absent de Rome, mais victorieux en Asie, outre les honneurs du triomphe, une couronne de laurier. Il devint préteur en l'an 59 avant J.-C., et gouverneur de Cilicie l'année suivante. Lorsque la guerre civile éclata en l'an 49, il prit parti pour Pompée. Plus tard, il quitta l'Italie, puisque nous le trouvons sur le point de piller le temple d'Éphèse; il n'en fut empêché que par l'arrivée de César, qui le bannit et lui pardonna ensuite, sur les instances de Cicéron.

VIII. **BALBUS** (*Sp.-Thorius*), tribun du peuple. Ce fut un orateur populaire, et, durant son tribunat, il fit porter une loi agraire dont on a retrouvé quelques fragments sur des tables de bronze.

Balbus écrivit, à ce qu'il paraît, sur l'histoire de son temps; et Suétone cite quelques observations de César sur un ouvrage de cet écrivain. Il est encore question de lui dans le quatrième livre *De Vita populi romani*, de Varron.

IX. **BALBUS** (*Q.-Antonius*), plébéien. On suppose qu'il fut le même que le Q.-Antonius qui fut préteur en Sicile en l'an 82 avant l'ère chrétienne et tué par L. Philippus, légat de Sylla.

X. **BALBUS** (*Lœlius*), vivait vers l'an 40 de J.-C. Il accusa Atia, femme de P.-Vitellius, de lèse-majesté, la fit condamner, mais n'obtint pas, par suite de l'opposition de Junius Othon, le salaire alloué d'ordinaire aux délateurs. En l'an 37, il fut condamné comme un des favoris d'Albucilla, que Tacite appelle *multorum amoribus famosa*. Il perdit sa dignité de sénateur, et fut envoyé en exil dans une île. Cette condamnation fut vue avec plaisir : Balbus n'avait su que persécuter l'innocence.

Vell. Paterculus, II, 40 et 51. — Cicéron, *ad Fam.*, I, 3; VI, 12; *ad Attic.*, VIII; *De Natura Deorum*, I, 6. — Tite-Live, *Epit.*, 86. — Suétone. — Pline, *Hist. Nat.*, VII, 43; V, 5. — Dion Cassius, XLVIII, 32, et XXV. — Tacite, *Annales*, VI, 47, 48. — Smith, *Dictionary of Greek and Roman biography*. — Pauly, *Encyclopædie der Alterthumswissenschaften*.

* **BALBUS**, surnommé *Mensor*, ingénieur du cadastre de l'empire sous Auguste, avait rédigé des *Commentaires*, par provinces et par cités, de cette gigantesque opération. *Frontin* les cite et les célèbre dans son ouvrage sur les colonies romaines. On sait, par le monument d'Ancyre, qu'Auguste avait obtenu, par un recensement général, l'état des revenus de l'empire entier, c'est-à-dire presque du monde alors connu, y compris la Judée, dont le cadastre eut lieu selon l'historien Josèphe, l'année de la mort d'Archélaüs, en 7-8 de l'ère chrétienne. Cette date serait même, selon l'évangéliste Luc, celle de la naissance de Jésus-Christ, et aurait suivi de quatorze ans l'époque d'Hérode, à laquelle on fait remonter ce grand événement.

Quoi qu'il en soit, ce Balbus ne paraît pas devoir être confondu avec l'ingénieur militaire qui accompagna Trajan dans son expédition contre les Daces; car il y a un siècle de différence. Lachmann attribue à ce dernier une *Expositio et ratio omnium formarum* de toutes les provinces de l'empire. Cet écrit est dédié à Celsus, qui fut consul pour la deuxième fois en 113, et fut tué à Baies, selon Spartien (*Vita adriani.*) Ce Balbus serait aussi l'auteur d'un petit traité sur l'*as*, ou les divisions de la livre romaine, publié d'abord par Gronovius, et en dernier lieu par Bocking. ISAMBERT.

J. Frontin, *de Coloniis*, p. 109, 141, 148 de l'édit. de Van Goes; Amsterdam, 1674, reimprimé par Lachmann. — *Gromatici veteres*; Berlin, 1848. — Fragment de l'*Expositio* de Balbus, dans Lachmann; ibid., p. 91-108. — Bocking, dans l'édition des textes antéjustiniens; Bonn., 1831, p. 320. — Hase, *Journal des Savants*, 1849, p. 188.

BALBUS (*Pierre*), théologien italien, natif de Venise, mort à Rome le 9 septembre 1479. Il fut parent d'Ænéas Sylvius, connu depuis sous le nom de Pie II. Il remplit, sous ce pape, diverses fonctions ecclésiastiques, et devint évêque de Tropéa. On a de lui, entre autres ouvrages : *Gregorii Nysseni Dialogus de Immortalitate animæ; — Gregorii Nazyanzeni Sermo de Amore paupertatis; — Joannis Chrysostomi Sermo de Eleemosyna; — Basilii magni Sermo de Oratione.*

Ughelli, *Italia sacra*, IX, 468. — Moréri, *Dictionnaire historique*.

* **BALCANGUAL** (*Gautier*), théologien écossais, vivait dans la première partie du dix-septième siècle, et mourut en 1645. Il suivit Jacques Ier en Angleterre, fut nommé chapelain du roi, représentant de l'Église d'Écosse au synode de Dordrecht, et doyen de plusieurs églises. La révolution qui commençait à éclater le força à fuir de place en place; il expira au château de Chirk (dans le Denbrogshire). Il avait travaillé à la *Déclaration du roi Charles Ier concernant les derniers troubles en Écosse*, in-fol., 1630. On a de lui les *Lettres sur le synode de Dordrecht*, et quelques sermons.

Chaudon et Delandine, *Dictionnaire historique*.

BALCHEN (*Jean*), amiral anglais, né en 1669, mort le 3 octobre 1744. En revenant de porter des secours à sir Ch. Hardy, bloqué dans le Tage, Balchen fit naufrage près de Jersey. Le vaisseau sombra, et il périt avec tout son équipage. La mémoire de cet accident est perpétuée par un monument élevé dans l'abbaye de Westminster.

Biographia Britannica.

* **BALCIANELLI** (*Marc-Antoine*), poëte italien, natif de Vérone, vivait au commencement du dix-septième siècle. On a de lui : *Epistole eroiche* (*in versi sciolti*); Vérone, 1594, in-12; — *Rime*, ibid., 1604, in-12; — *Affeti di Lidia ad Eurillo, idillio*; Venise, 1613, in-12.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*. — Adelung, Supplément à Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*.

* **BALD** (*Anders*), prédicateur suédois, né en 1679 et mort en 1751. Il étudia à Upsal, et devint en 1747 pasteur de l'église de Sainte-Catherine, à Stockholm. On a de lui : *Dissertatio de Fatis religionis in Scandia*; Upsal, 1705, in-4°; — *Passions predikunigar*; Stockholm, 1758; — *Förklaring öfver Evangel.*; Stockholm, 1761; — *Betr. öfver söndags Epistlarne*; ibid., 1768.

Gezélius, *Biogr. Lexicon*.

* **BALDACCHINI** (*Philippe*), poëte italien, de Cortone, vivait dans la première moitié du quinzième siècle. Reçu docteur en droit, il fut nommé protonotaire et référendaire apostolique à Rome. Léon X lui conféra diverses dignités. On a de lui : *Nox illuminata, ovvero predica d'amore*; Florence, 1519, in-8°, écrit moitié en latin, moitié en italien; — *Fortuna Toscolana*, 1522, in-16; Pérouse, 1526, in-8°; — *Protocinio, nel quale si contiene Stato del amore, Prieghi d'amore*, etc.; Pérouse, 1525, in-8°.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

* **BALDACCI** (*Antoine*, baron), diplomate autrichien, né à Presbourg en 1767, mort vers 1830. Il fut un des ministres de François II, et devint célèbre par sa haine contre Napoléon. C'était une monomanie réelle, que les Allemands traitaient de *Göttlicher Hass* (haine surhumaine). Baldacci figura dans la guerre de 1809, et fut attaché à l'armée des alliés en 1813, 1814 et 1815. Son caractère n'était pas aimé des Viennois.

Rose, *New Biographical Dictionary*.

* **BALDACINI** (*Antoine-Louis*), violoniste italien, vivait vers 1720. Il a publié *Douze sonates à trois parties*; Amsterdam, sans date.

Fétis, *Biographie universelle des Musiciens*.

* **BALDAMUS** (*Jacques-Conrad*), théologien allemand, né à Metzendorf dans la province de Magdebourg en 1694, mort le 5 février 1755. Il étudia à Halle, et occupa plus tard diverses fonctions ecclésiastiques, entre autres celle de doyen général. On a de lui : *Dissertatio de Veritate religionis christianæ, Judæorum obtrectationibus confirmata*; Halle, 1718, in-4°; — *Meditatio theologica de Arbore scientiæ boni et mali, quod ab eventu, quem Deus prævidit, dicta sit, et quod testetur, a Deo præcautum atque prævisum esse, ne homo peccaret. Accedit series positionum et observationum ex probatis theologis de præscientia Dei et causa peccati, doctis et piis meditationibus oblata*; Magdebourg, 1732, in-8°.

Adelung, Supplément à Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*.

BALDARI (*Giovanni-Battista*), peintre de l'école génoise, vivait vers la fin du seizième siècle. Il fut employé par le Paggi, et il l'aida dans ses travaux à la cathédrale de Pistoja. Il a peint seul et à fresque le grand arc de la chapelle du Saint Sacrement, et y a représenté des traits de la vie de saint Félix. E. B—N.

Tolomei, *Guida di Pistoia*, 1821.

BALDASSARI (*Joseph*), médecin et naturaliste italien, natif de Monte-Oliveto Maggiore, vivait au milieu du dix-huitième siècle, et exerçait son art à Sienne. Il consacra ses moments de loisir à l'étude de la chimie, et à recueillir des curiosités d'histoire naturelle qui se conservent dans le cabinet de Giovanni Venturi Gallerani. On a de lui : *Osservazioni sopra il sale della Creta, con un saggio di produzioni naturali dello Stato Sienense*; Sienne, 1750, in-8° : l'auteur y fit le premier connaître la nature de la craie; — *Dell' acque minerali di Chianciano*; Sienne, 1756, in-4°.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*. — Éloy, *Dict. de Méd.* — Carrère, *Bibl. de la Méd.*

* **BALDASSARI** (*Pierre*), compositeur italien, né à Rome dans le dix-septième siècle; on ignore l'époque de sa mort. Il a publié à Brescia, en 1709, un oratorio intitulé *Applausi eterni dell' amore manifesto nel tempo*.

Fétis, *Biographie universelle des Musiciens*.

* **BALDASSARI** (*Valerio*), peintre de l'école florentine, né à Pescia, vivait dans la première moitié du dix-huitième siècle; il fut élève de Pier Dandini, dont il imita les défauts sans en avoir les qualités. E. B—N.

Lanzi, *Storia della Pittura*. — Ticozzi, *Dizionario dei Pittori*.

* **BALDASSERONI** (*Giovanni*), homme d'État toscan, né à Livourne en 1790. D'abord employé dans les douanes de Pise, il devint ensuite inspecteur de la comptabilité à Florence, puis administrateur des finances. Son zèle et le talent dont il fit preuve dans ces divers emplois lui valurent, le 4 novembre 1845, le titre de conseiller d'État, et, en août 1847, la direction générale de l'administration financière. Il fut maintenu dans ces fonctions en septembre et juin 1848, quoique le gouvernement eût adopté d'autres principes. Mais il dut se retirer avec le ministère Ridolfi devant la démonstration républicaine du 30 juillet 1848. Il ne sortit de sa retraite que le 24 mai 1849, pour prendre la présidence du conseil dans le cabinet conservateur qui fut nommé alors. En 1850, il suivit le grand-duc à Vienne, d'où il revint avec des lois suspensives de la constitution, et restrictives de la liberté de la presse. Il augmenta aussi les impôts directs et indirects. La Toscane lui doit la négociation d'un emprunt de 30 millions de francs à cinq pour cent. M. Baldasseroni est un financier intègre et habile.

Conversations Lexicon.

* **BALDASSERONI** (*Jean-Jacques*), jurisconsulte italien, né le 13 mai 1710 à Pescia, mort vers 1780. Il étudia à Pise, et cultiva avec ardeur et simultanément le droit, l'histoire, les

mathématiques et la philosophie. En 1733, il devint professeur du droit canon, et fut un des principaux collaborateurs du *Magazzino Toscano*. Il publia : *Ponderazioni sopra le contrattazioni maritime*, de Charles Sarga.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

* **BALDASSERONI** (*Pompée*), jurisconsulte italien, né à Leghorn vers le milieu du dix-huitième siècle, mort à Brescia en 1807. Il étudia le droit à Pise, et, après avoir occupé quelques postes inférieurs à Sienne et à Gênes, il fut nommé membre du haut tribunal à Modène, puis conseiller de la cour d'appel de Brescia. Ses travaux littéraires ont paru en articles dans la *Serie di Ritratti d' uomini illustri Toscani* (Florence, 1766); ils furent remarqués pour la clarté et la variété du style. Comme légiste il laissa : *Leggi e costumi del cambio, ossia trattato delle lettere del cambio*; ouvrage qui a eu quatre éditions jusqu'en 1805; — *Dissertazione sulla necessità ed importanza della compilazione di un codice generale del commercio di terra e del mare del regno d'Italia*. Baldasseroni s'est aussi occupé d'un *code de commerce*; il en avait réuni les matériaux.

Pozzetti, *Giornale della Societa d'Incorragiamento*; Milan, 1808.

BALDASSI (*Jérôme*), historien italien, né à Jési (Marche d'Ancône) vers 1720, mort dans sa ville natale en 1780. A l'exemple de son oncle Thomas Baldassini, auteur des *Notizie istoriche di Jesi*, 1703, in-fol., il consacra sa vie à réunir des matériaux pour l'histoire de sa ville natale, et les publia sous ce titre : *Memorie istoriche della cità di Jesi*; Villefranche, 1765, in-4°.

Tipaldo, *Biografia degli Italiani illustri*.

* **BALDASSINI** (*Thomas*), oratorien et théologien français, vivait dans la première moitié du dix-huitième siècle. On a de lui : *la Vita del P.-Gio. Magnanti*, 1681, in-4°; — *la Vita della suor Marie-Felice Spinelli*; Bologne, 1692, in-4°; Venise, 1752, in-4°; — *Notizie istoriche della regia città di Jesi*; Jesi, 1703, in-fol.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*. — Adelung, Supplément à Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*.

BALDAYA (*Affonso-Gonçalvez*), voyageur portugais, vivait dans la première moitié du quinzième siècle. Échanson du célèbre infant D. Henrique, il fut désigné par ce prince pour accompagner Gil-Eannes retournant pour la seconde fois au cap Bojador, qui avait été doublé dès 1434. Baldaya eut alors le commandement d'un *barinel*, c'est-à-dire d'une embarcation à rames fort usitée alors. Sur ce frêle navire, il s'avança avec son compagnon à cinquante lieues au delà du cap désigné plus haut, et il pénétra dans une baie à laquelle les deux navigateurs imposèrent le nom d'*Angra dos rivos*. Le pays qu'ils reconnurent alors était dépourvu d'habitations; mais ils remarquèrent sur la plage des traces d'hommes et de chameaux : ce fut cette dernière observation qui engagea l'infant à charger Baldaya d'une exploration nouvelle le long de la côte d'Afrique. Le barinel qui avait servi à la première expédition fut armé de nouveau, et le hardi navigateur choisit pour l'accompagner quelques hommes intrépides. L'infant avait tout prévu : aussi deux chevaux propres à parcourir la plage avaient-ils été embarqués. Arrivés à soixante lieues au delà des parages où l'expédition précédente s'était arrêtée, Baldaya fit jeter l'ancre; et deux jeunes gens pleins de bravoure, Heitor Homem et Diogo Lopez d'Almeida, s'offrirent pour aller reconnaître ce pays désert. Ils avaient à peine dix-sept ans, et étaient bons gentilshommes, nous dit la chronique. S'élancer sur les chevaux, légèrement armés, faire six lieues d'une traite dans l'intérieur, fut l'affaire de quelques instants. Ils ne tardèrent pas à rencontrer un groupe de dix-neuf Maures qui, surpris de cette apparition inattendue, les poursuivirent : une escarmouche s'ensuivit; l'un des deux jeunes gens fut blessé au pied, mais non sans riposter d'une façon vigoureuse; et il fallut regagner le navire cependant. Ils n'arrivèrent sur la plage que le lendemain, au point du jour. Aussitôt qu'ils eurent pris quelque repos, Baldaya fit lever l'ancre, et mettre en selle ses deux braves cavaliers; il voulait remonter le fleuve qui depuis a été désigné sous le nom de *Rio-do-Ouro* jusqu'à l'endroit où les jeunes gens avaient été attaqués, et vers lequel ils se dirigeaient de nouveau. Sa diligence fut inutile : les Maures s'étaient enfuis, laissant à la merci des étrangers un assez pauvre butin dont ceux-ci s'emparèrent, ne pouvant s'emparer d'aucun des habitants, comme l'infant en avait donné l'ordre. Revenu sur le bord de la mer, Baldaya fit harponner une innombrable quantité de loups marins dont la plage était couverte, et dont les peaux formèrent bientôt un excellent chargement pour son embarcation. Il fit encore cinquante lieues le long de la côte, et arriva jusqu'à un rocher qui affectait la forme d'une galère. Il appela ce point de la côte *o Porto da gallee*, nom sous lequel il est désigné dans les cartes portugaises et vénitiennes du quinzième siècle, et il revint en Portugal. Il y était de retour en 1436; mais on ignore quels furent par la suite ses travaux, tandis que l'histoire signale plus d'un exploit du jeune Heitor Homem. FERDINAND DENIS.

Gomes Eannes de Azurara, *Cronica do descobrimento e conquista de Guiné*, Paris, 1841. — João de Barros, *Asia, decada primeira*.

* **BALDE** (*Camille*). *Voy*. BALDI.

BALDE (*Jacques*), jésuite et poëte alsacien, né à Ensisheim en 1603, mort à Neubourg le 9 août 1668. Il enseigna pendant six ans les humanités et la rhétorique, et vint ensuite prêcher à la cour de Bavière, qui applaudit ses sermons. Mais il cultiva particulièrement la poésie, et avec un tel succès qu'il fut surnommé l'Horace de son pays. Herder et A.-W. Schlegel le citent avec éloge. On a de lui : *Carmen panegyricum*

Henrico Otteni Fuggero, vellere aureo donato; Augsbourg, 1629; — *Francisco Andreæ, comiti de Tilly, geniale ac præsagum carmen;* Ingolstadt, 1630; — *Maximilianus primus, Austriacus;* Ingolstadt, 1631, in-8°, et Munich, 1639: c'est une histoire de Maximilien Ier, en prose et en vers; — *Epithalamion Maximiliano Boiariæ duci et Mariæ Austriacæ;* Munich, 1635; — *Hecatombe de vanitate mundi*, 1636 et 1651; — *Mus Batrachomyomachiæ ethicus, politicus et polemicus;* Ingolstadt, 1637; Francfort, 1654, in-4°, et dans le Parnasse de la Société de Jésus; — *Templum honoris apertum virtute Ferdinandi III, Austriaci, regis Romanorum;* Ingolstadt, 1637, in-8°; — *Agathyrsus, encomium Ethicarum*, poëme anacréontique; Munich, 1638; — *Ode Parthenia, sive de laudibus Beatæ Mariæ Virginis*, en vers allemands; Munich, 1638 et 1647; — *Olympia sacra in stadio Mariano, sive certamen poëticum de laudibus Beatæ Mariæ Virginis, super ode parthenia germanica;* Cologne, sans date, in-8°; — *Lyricorum libri IV, Epodon liber I;* Munich, 1643, in-12, et Amsterdam, 1646, in-12; — *Sylvæ lyricæ;* Munich, 1648, in-12; — *Antagathyrsus, apologia pro pinguibus*, en vers héroïques; Munich, 1643 et 1661, in-12; — *Poesis osca, sive drama georgicum, in quo belli mala, pacis bona carmine antiquo*, etc.; Munich, 1647, in-4°; — *Chorea mortalis, sive Lessus in obitu augustissimæ imperatricis Leopoldinæ, Cæsari Ferdinando III nuptæ anno 1648, in puerperio mortuæ anno 1649;* Munich, 1649, en vers latins et allemands; — *Jephtias, tragœdia;* 1654, in-4°; — *Poëmatum tomi 4*, 1660; — *Solatium podagricorum*, en vers; Munich, 1661; — *De eclipsi solari anno 1654, die 12 augusti, a pluribus spectata tubo optico, iterum a Jacobo Balde tubo satyrico perlustrata;* Munich, 1662, in-12; — *Urania Victrix, sive animæ christianæ certamina adversus illecebras quinque sensuum corporis sui;* Munich, 1663, in-8° : cet ouvrage valut à l'auteur une médaille d'or de la part d'Alexandre VII; — *Expeditio polemico-poetica, sive castrum ignorantiæ, a poetis veteribus ac novis obsessum, expugnatum, eversum;* — *Apparatus novarum inventionum et thematum scribendorum;* Munich, 1694, in-16 : c'est l'extrait d'un mémoire latin du P. Oudin, jésuite. — Les œuvres choisies de Balde ont été publiées par Orellus; Turin, 1805-1808.

Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*. — Herder, *Terpsichore*.

BALDE ou **BALDEUS** (*Philippe*), missionnaire hollandais, vivait dans la seconde moitié du dix-septième siècle. Il fut pendant dix ans représentant de la compagnie des Indes Orientales dans l'île de Ceylan, et fit de nombreux efforts pour propager le christianisme dans ces parages. On a de lui : *Description de l'île de Ceylan, de Malabar et de Coromandel*, en hollandais; 1672, in-fol.

Kœnig, *Bibliotheca vetus et nova*. — Moréri, *Dictionnaire historique*. — Formey, *Abrégé de l'hist. ecclésiastique*, t. II, p. 18 et suiv. — Chaudon et Delandine, *Dictionnaire historique*.

BALDE DE UBALDIS (*Pierre*), jurisconsulte italien, né à Pérouse en 1324, mort le 28 avril 1400. Il fut disciple et bientôt rival de Barthole, et professa le droit dans sa ville natale, puis à Padoue et à Pavie. A son arrivée dans cette dernière ville, où sa réputation l'avait fait appeler par Galéas Visconti, un plaisant qui assistait à une de ses leçons publiques s'écria, à la vue de la taille exiguë du professeur : *Minuit præsentia famam;* à quoi il répondit avec présence d'esprit : *Augebit cætera virtus.* Et il tint parole. Il compta parmi ses élèves des hommes devenus célèbres, entre autres Pierre de Beaufort, depuis pape sous le nom de Grégoire XI. Il mourut, dit-on, des suites de la morsure d'un chien ou d'un chat enragé. On a de lui : 3 volumes in-fol. sur des matières de droit et de jurisprudence.

Sax, *Onomasticon literarium*, t. II. — Moréri, *Dictionnaire historique*. — Taisand, *les Vies des plus célèbres jurisconsultes*.

BALDELLI (*François*), savant italien, natif de Tortone, vivait dans la seconde moitié du seizième siècle. Son existence est tout entière dans ses études et ses travaux. On a de lui une grande quantité d'ouvrages, entre autres : les traductions de Philostrate, d'Eusèbe de Césarée, de Dion Cassius; de Flavius Josèphe, de César (Venise, 1554-1575), de Polydore Virgile (*Dialogue;* Venise, 1550, in-8°; *Des Inventeurs des choses;* Florence, 1587 et 1592, in-8°); — *la Guerre des chrétiens contre les Barbares, pour le recouvrement des lieux saints*, du latin de Benoît Accolti; Venise, 1549, in-8°; — *la Guerre des princes chrétiens contre les Sarrasins*, pour le même sujet, du latin par le moine Robert; Florence, 1552, in-8°. Baldelli a laissé, en outre, quelques poésies, notamment des *sonnets*.

Berni, *Rime Piacevoli;* Vicence, 1608, in-12.

BALDELLI (le comte *Jean-Baptiste*), littérateur italien, né à Cortone en 1766, mort à Sienne en avril 1831. Il servit fort jeune dans l'armée française. De 1800 à 1804, il voyagea dans le nord de l'Europe; en 1815, il devint président de la Crusca et gouverneur de Sienne. Outre des éditions estimées de Machiavel, de Marco-Polo et de Boccace, on a de lui : *Del Petrarca e delle sue opere libri quattro;* Florence, 1797, in-4°; 2e édit., ibid., in-8°; — *Vita di Giov. Boccacio*, 1806, in-8° ; à la fin de cette édition se trouvent cinq dissertations de Baldelli : *Sur les diverses fortunes que la littérature grecque a éprouvées en Italie;* — *Sur la famille et le lieu de la naissance de Boccace;* — *Sur le Décaméron;* — *Sur les calomnies répandues contre Boccace, avec leur réfutation;* — *Sur la Fiametta.*

Tipaldo, *Biog. degli Ital. illustri*. — Brunck, *Manuel du libraire*.

* **BALDENECKER** (*Jean-Bernard*), violiniste et pianiste, né à Francfort-sur-le-Mein au commencement du dix-neuvième siècle. Il s'est fait connaître par diverses compositions pour le violon et le piano. On a de lui : *Trois duos pour deux violons; — Polonaises pour le piano; — le Cercle*, divertissement en trio pour violon, alto et violoncelle; — différents thèmes pour piano et violon.

Fétis, *Biographie universelle des Musiciens*.

* **BALDENECKER** (*Nicolas*), père du précédent, a publié plusieurs œuvres de sonates et de solos pour le piano; plus, douze chansons à voix seule, avec accompagnement de piano.

Fétis, *Biographie universelle des Musiciens*.

* **BALDENEKER** (*Udarlic*), musicien de cour et violiniste à Mayence, a publié à Francfort, vers 1784, *Six trios concertants, pour violons, viole et violoncelle*.

Fétis, *Biographie universelle des Musiciens*.

BALDERIC ou **BAUDRY**, chroniqueur français, évêque de Dol, naquit vers le milieu du onzième siècle à Meun-sur-Loire, et mourut le 7 janvier 1130. Après avoir fait de brillantes études à Angers, dont l'école était alors célèbre, il embrassa la vie monastique à l'abbaye de Bourgueil en Anjou, dont il devint abbé en 1079. Vingt-huit ans après, en 1107, il fut nommé à l'évêché de Dol, et reçut de Pascal II le pallium. Il mourut dans une terre dépendante de son évêché, et où il s'était retiré depuis quelques années. Il avait fait en Angleterre un voyage dont il a laissé une Relation; il était allé plusieurs fois à Rome, et avait assisté à tous les conciles qui eurent lieu de son temps. Il avait fait d'inutiles efforts pour rétablir la discipline dans les monastères; il compare un de ses moines à un juif qui voudrait observer les préceptes de l'Évangile : *Sabbata custodis, tanquam Judæus Apella, quum tamen alterius legis iter teneas*.

Baudry occupe un rang distingué parmi les écrivains du onzième et du douzième siècle. On a de lui un assez grand nombre d'ouvrages, dont voici les principaux : *Historiæ Hierosolymitanæ libri quatuor* : c'est une histoire de la première croisade, depuis 1095 jusqu'à 1099; le fond en est pris de Theudebode, dont l'ouvrage fait partie des historiens de France publiés par D. Duchesne; Baudry retoucha cette chronique, y ajouta les faits qu'il avait appris des témoins oculaires, et la fit revoir par Pierre, abbé de Maillesais, son ami, qui avait été de l'expédition; c'est le plus considérable et le plus estimé de ses ouvrages; on le trouve dans le recueil de Bongars; — *Vita Roberti de Arbrissello*. Baudry avait été l'ami de Robert d'Arbrissel; sa biographie, qui porte le cachet de la véracité, est un précieux monument pour l'histoire du onzième siècle. Elle a été publiée à la Flèche en 1641, et se trouve, à la date du 25 février, dans le recueil de Bollandus. — Baudry s'était aussi exercé à la poésie : entre autres poëmes qu'il avait composés, il nous en reste un, intitulé *de Conquistu Angliæ*, qui se trouve à la Bibliothèque nationale parmi les papiers de Duchesne, vol. XIX, p. 537 ; et un autre sur les événements du règne de Philippe Ier, qui a été publié parmi les historiens de France du même savant. On attribue encore à Balderic deux ouvrages ayant pour titres : *Acta S. Valeriani*, et *Vita S. Hugonis Rotomagensis*. Le premier a été inséré par F. du Bouquet dans son *Histoire ecclésiastique de France*, et le second fait partie de la *Neustria pia* d'Arthur de Moustier. Enfin D. Bouquet a publié, dans ses *Historiens de France*, une lettre curieuse, adressée par Baudry *aux moines de Fécamp*, sur les mœurs des bas Bretons, et sur l'état des monastères d'Angleterre et de Normandie.

Histoire littéraire de la France, t. VIII, p. 400. — D. Bouquet et Duchesne. *Historiens de France*. — Le Bas, *Dict. encyclop. de la France*.

BALDERIC, chroniqueur français, surnommé *le Rouge*, fils d'Albert, seigneur de Sachonville, en Artois, fut évêque de Noyon et de Tournay, et mourut en 1097. On ignore la date de sa naissance. Il nous reste de lui une *Chronique de Cambray et d'Arras*, qui commence à Clovis et va jusqu'en 1090. C'est un ouvrage curieux, et plein de recherches savantes. Il a été publié en 1615, par les soins de George Colvener, professeur de théologie à Douay. M. Le Glay en a donné en 1834 une nouvelle édition, *revue sur divers manuscrits*, d'après laquelle MM. Faverot et Petit l'ont traduite en français (Valenciennes, 1836, in-8°.) Il faut joindre à l'édition originale : *Supplementum seu continuatio chronici Cameracensis Balderico adscripti*... Cambrai, 1786, in-8°. — Colvener, dans sa préface, cite, sous le titre de *Chronique de Morinie*, un autre ouvrage de Balderic, qui n'est pas parvenu jusqu'à nous. On a souvent confondu Balderic le Rouge avec le précédent.

Acta Sanctorum, 11 august., p. 870. — *Histoire littéraire de la France*, t. VIII. — Le Bas, *Enc. de la France*.

* **BALDESI** (*Antoine*), médecin florentin, vivait dans la première partie du dix-septième siècle. On a de lui : *Quæstio gangrenæ et sphaceli diversa curatione per Ant. Baldensium, collecta ex colloquiis et controversiis a Juliano Segno Pistoriensi cum pluribus doctoribus habitis*; Florence, 1613, in-8°; — *Quæstio de gangrenæ et sphaceli diversa curatione, collecta et recognita per Joh. Castellanum*; Venise, 1616, in-4°.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

* **BALDEWIN** ou **BAUDOIN**, moine de Saint-Remi de Reims qui vivait vers le milieu du douzième siècle, et qui a laissé un ouvrage intitulé *De miraculis sancti Gibriani presbyteri libri III*. Ces miracles s'accomplirent en l'année 1145, après la translation du corps du saint dans une nouvelle châsse; et l'auteur raconte (lib. 2, n° 8) qu'il se trouva présent à l'accomplissement de la

plupart d'entre eux. Daniel Papebroch a publié cette relation en 1688, dans un appendice au 8 mai, t. VII (*Acta Sanctorum, mensis maii*), pag. 619 et suivantes, d'après un manuscrit de l'abbaye de Saint-Remy; et il y a ajouté une préface et des notes. CH. RICHARD.

Oudin, *Com. de Scriptor. eccles.*, t. II, c. 14, 24.

* **BALDI** (*Accurzio*), sculpteur, né à Sansovino en Toscane, vivait en 1584. On connait de lui deux anges dans la sacristie de l'église de *Santa-Maria-della-Scala*, à Sienne. E. B—N.

Romagnoli, *Cenni Storici, Artistici di Siena.*

BALDI (*Bernardin*). *Voy.* BALDI D'URBIN.

BALDI (*Bernardino*), peintre bolonais de la fin du seizième siècle. Il tint longtemps à Bologne une académie très-fréquentée, et a laissé un assez grand nombre de tableaux dans les églises de cette ville. E. B—N.

Malvasia, *Pitture, Scolture ed Architetture di Bologna.* — Orlandi, *Abecedario Pittorico.*

BALDI ou **BALDE** (*Camille*), philosophe et littérateur italien, né à Bologne vers 1547, mort en 1634. Il étudia la philosophie à l'université de Bologne, et devint professeur de logique à la même université, où il resta longtemps. On a de lui : *Comment. in Physiognomica Aristotelis*, etc.; Bologne, 1621, in-fol.; — *Trattato come da una lettera missiva si conoscono la natura e qualità dello scrittore*; Carpi, 1622, in-4°; traduit en latin; Bologne, 1664, in-4°; — *Delle mentite e offese di parole come si possono accomodare*, etc.; Venise, 1590, in-4°, et Bologne, 1623, in-8°; — *Trattato delle imprese annesso all' Introduzione alla virtù morale*, etc.; Bologne, 1624, in-8°; — *Humanarum propensionum ex temperamenti prænotionibus Tractatus*; Bologne, 1629-1644, in-4°; — *De naturali ex unguium inspectione Præsagio Commentarius*; Bologne, 1629 et 1664, in-4°; — *I Congressi civili*, 1681 et 1698, in-4°.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.* — Ghilini, *Theatro d' Uomini letterati.*

BALDI ou **BALDUS** (...), médecin florentin, mort en 1665. Il enseigna la médecine à Rome au collége de la Sapience, et devint médecin ordinaire des papes Urbain VIII et Innocent X, qui lui accordèrent un canonicat. On a de lui : *Prælectio de Contagione pestifera*; Rome, 1631, in-4°; — *Disquisitio iatro-physica, ad textum Hippocratis de Aere, Aquis et Locis; accedit de calculorum Causis et aquæ Tiberis Bonitate*; Rome, 1637, in-4°; — *De Loco affecto in pleuritide Disceptationes, contra Joannem Manelphum*; Paris, 1640, in-8°; Rome, 1643; — *Opobalsami orientalis in conficienda theriaca Romæ adhibiti medicæ Propugnationes*; Rome, 1640, in-4°; Imberg, 1644, in-12; — *Relatione del miracolo insigne operato in Roma, per intercessione di S. Filippo Neri*; Rome, 1644, in-4°; — *Del vero Opobalsamo orientale, Discorso apologetico*; Rome, 1646, in-4°.

Van der Linden, *De Scriptoribus medicis.* — *Biographie médicale.*

* **BALDI** (*Gérard*), théologien italien, natif de Florence, mort le 17 octobre 1660. Il professa la logique et la théologie à Pise, devint conseiller de l'inquisition, puis doyen à Florence. On a de lui : *Rerum actualitas in ordine ad motum; physica disquisitio*; Florence, 1642-1644, in-4°; — *Dialecticæ institutiones* et *Novæ opinandi rationes*, publiées à des dates non indiquées.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

* **BALDI** (*Jean*), organiste italien, né à Pistoie vers la fin du dix-huitième siècle. Il est considéré en Italie comme un des meilleurs élèves de Philippe Cherardeschi. Baldi a composé beaucoup de musique pour le violon, des messes et des psaumes.

Fétis, *Biographie universelle des Musiciens.*

* **BALDI** (*Innocent*), théologien italien, né à Bologne en 1544, mort en 1608. Il fut reçu docteur en théologie dans sa ville natale, et professa dans plusieurs couvents de l'ordre des Carmélites, dont il faisait partie. On a de lui entre autres ouvrages : *Oratio de Laudibus civitatis Parmæ*; Parme, 1587, in-4°.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

BALDI (*Joseph*), médecin florentin, vivait vers la fin du dix-septième siècle. On manque de détails sur sa vie. Il a laissé en manuscrit un ouvrage contenant des observations curieuses sur la propagation des champignons. Le but principal de ses études fut d'expliquer la physiologie de ces plantes, et de découvrir la source des principes vénéneux que tant d'espèces possèdent. Il y parle d'un champignon prétendu vénéneux que l'on présenta à Cosme de Médicis en 1685, et qu'il fut chargé d'analyser. Il trouva que ce champignon ne contenait aucun poison. Morelli cite souvent avec éloge l'ouvrage manuscrit de Joseph Baldi, qui ne doit pas être confondu avec son homonyme, le médecin florentin.

Catalogue de la Bibliothèque Nani, n° 84; Venise, 1776.

* **BALDI** (*Lazzaro*), peintre de l'école florentine, né à Pistoia en 1623 ou 1624, mort à Rome en 1703. Attiré par la grande réputation dont jouissait alors Pierre de Cortone, Baldi partit pour Rome, et entra dans l'atelier de ce maître, sous lequel il fit de rapides progrès, et dont il réussit à s'approprier la manière. Protégé par le cardinal Rospigliosi, qui plus tard devint Clément IX, il fut chargé par Alexandre VII de peindre pour le palais du Quirinal un *David tuant Goliath*. Dès ce jour les commandes ne lui manquèrent pas, ainsi que l'attestent les nombreux tableaux qui décorent les églises de Rome. Les principaux sont une *Annonciation* à Saint-Marcel; *la Vierge, sainte Catherine et sainte Brigitte*, à Santa-Maria-della-Pace; et *Saint Philippe Neri*, à Saint-Anastase. Il a beaucoup

travaillé aussi dans les autres villes de l'État ecclésiastique. A Camerino, on admire avec raison un des tableaux les plus étudiés qu'il ait produits, représentant *Jésus-Christ instituant saint Pierre chef de son Église.* — Généralement les fresques de Baldi sont bien inférieures à ses tableaux ; et ce n'est pas le *Saint Jean évangéliste*, figure colossale qui se voit à Saint-Jean de Latran, non plus que l'abside de Santa-Maria-alla-Navicella, qui peuvent donner la mesure de son talent. C'est évidemment par erreur que les guides de Rome lui attribuent les fresques de la voûte et du vestibule de Saint-François-Xavier : cet oratoire ne fut fondé par le père Caravita qu'en 1711, c'est-à-dire huit ans après la mort de notre peintre.

Bien que Baldi ait passé à Rome la plus grande partie de sa vie, il a cependant enrichi la Toscane d'œuvres assez nombreuses, telles que *la Vierge au Rosaire*, à l'église des Dominicaines ; et *Saint Pierre d'Alcantara avec sainte Thérèse*, à celle d'Ognissanti à Florence. A Pistoia, sa ville natale, on voit une *Sainte Agathe* dans la chapelle du palais public ; à Saint-François, une *Annonciation* dans laquelle, conformément aux usages juifs, la Vierge est représentée priant debout ; enfin, à Santa-Maria dell' Umilita, le *Repos en Égypte*, un de ses meilleurs tableaux.

En 1681, il avait publié la vie de Lazare, moine grec et peintre du neuvième siècle, auquel l'empereur iconoclaste Théophile eut la barbarie de faire brûler les mains. Baldi fut enterré en l'église de l'Académie de Saint-Luc, dans la chapelle Saint-Lazare, qu'il avait lui-même érigée à ses frais et enrichie de ses ouvrages.

Bon coloriste, compositeur ingénieux, Baldi était en même temps pieux, charitable et dévoué ; aussi ne fut-il pas moins estimé pour ses qualités privées que pour son talent. E. BRETON.

Lanzi, *Storia pittorica.* — Ticozzi, *Dizionnario dei Pittori.* — Pascoli, *Vite de' Pittori, Scultori e Architetti moderni*, 1730. — Orlandi, *Abecedario Pittorico.* — Pistolesi, *Descrizione di Roma.* — Fantozzi, *Nuova Guida di Firenze.* — Cav. Fr. Salomei, *Guida di Pistoia.*

* **BALDI** (*Pier. Maria*), peintre et architecte florentin, vivait dans la seconde moitié du dix-septième siècle. Comme architecte, il fut surintendant des bâtiments de Cosme III, et prit part à tous les travaux publics exécutés sous ce prince. Comme peintre, le principal ouvrage qu'il ait laissé est un *Baptême de saint Augustin*, dans le cloître du Santo-Spirito de Florence. Ce fut Baldi qui dans un voyage qu'il fit à Paris, ayant été chargé par le grand-duc d'acquérir quelques ouvrages de notre célèbre graveur Robert Nanteuil, rapporta son portrait peint par lui-même au pastel, portrait qui figure encore dans la collection de Florence. E. B—N.

Baldinucci, *Notizie de' professori.* — Fantozzi, *Nuova Guida di Firenze.*

* **BALDI** (*Valentino*), peintre de l'école florentine, né à Pistoia en 1744, mort à Bologne en 1816. Il reçut les premières leçons de son art de Francesco Beneforti ; mais il le quitta bientôt pour aller, jeune encore, s'établir à Bologne, où il entra dans l'atelier de Mauro Tesi, qui le prit en affection et se fit aider par lui. Il excella surtout à peindre des fleurs, des fruits, des arabesques, et des encadrements d'excellent goût. Quelques-uns de ses ouvrages se voient au palais Bracciolini, à Pistoia. Il était habile restaurateur de tableaux, et s'adonna aussi à la gravure. A sa mort, arrivée le 22 octobre 1816, il fut enterré à la chartreuse de Bologne. E. B—N.

Cav. Fr. Tolomei, *Guida di Pistoia.* — Malvasia, *Pitture di Bologna.*

BALDI D'URBIN (*Bernardin*), savant mathématicien et littérateur, né à Urbin le 6 juin 1553, mort dans sa ville natale le 12 octobre 1617. Il cultiva avec un égal succès les sciences et les lettres, et sortit de cette école où furent formés tant d'illustres disciples, et où il s'était rencontré avec Guido-Ubaldo-del-Monte et avec le Tasse. Il eut pour précepteur Jean-Antoine Turoneo, qui lui enseigna le grec et le latin. Il dit lui-même qu'il avait un goût très-vif pour la peinture ; mais que ses maîtres, pour l'en détourner, employaient jusqu'à des châtiments corporels. Contrarié dans ses dispositions pour les arts, il s'appliqua aux mathématiques ; et l'on assure que Commandin, son maître, se servit de lui pour dessiner les figures de ses traductions d'Euclide et de Pappus. Mais bientôt Baldi fut forcé par ses parents d'embrasser une profession plus lucrative, et il se rendit, en 1573, à Padoue pour étudier la médecine. Cependant il lui fut impossible d'abandonner ses études favorites ; les mathématiques ainsi que la littérature grecque continuèrent à occuper tous ses loisirs. L'amour le rendit poëte, et il se montra de bonne heure écrivain correct et versificateur élégant. L'épidémie qui désola en 1575 la Lombardie le força de quitter l'université, et de retourner dans son pays. A vingt ans, il entreprit la traduction des *Automates* d'Héron ; mais avant de la terminer il eut le malheur de perdre son maître Commandin, dont plus tard il écrivit la vie. Baldi termina sa traduction (*Herone, gli Automati*) en 1576 ; elle parut d'abord à Venise en 1589, in-4° ; mais il la corrigea, et la fit imprimer de nouveau dans la même ville en 1601.

Baldi prolongea son séjour à Urbin pendant plusieurs années, s'occupant toujours des mathématiques et des langues anciennes ; il essaya aussi d'interpréter les tables *Eugubines*. C'est à la même époque qu'il composa les *Paradoxes mathématiques*, et commença une collection d'inscriptions qu'il ne put pas compléter. A vingt-six ans, il fut appelé auprès de Ferrand Gonzague, prince de Mantoue, pour lui enseigner les mathématiques ; mais son élève étant allé en Espagne, Baldi se rendit à Milan, où il se lia intimement avec saint Charles Borromée. Après la mort de celui-ci, il retourna à Guastalla, et fut nommé en 1586 à l'abbaye de cette ville. Pour mieux

comprendre la Bible, il s'appliqua à la langue hébraïque et au chaldéen. Une discussion qu'il eut avec ses chanoines, sur le costume particulier auquel il croyait avoir droit, le conduisit à Rome, où il retourna plus tard, appelé par le cardinal Aldobrandini. C'est alors qu'il sollicita qu'on le laissât à Rome, pour « pouvoir étudier ; » autorisation qu'il ne put obtenir qu'en alléguant le prétexte du costume, « ce motif étant beaucoup plus légitime que le premier, » lui dit le cardinal Gonzague. Pendant son séjour à Rome, il étudia l'arabe et la langue illyrienne sous la direction de Raimondi, qui présidait aux publications orientales de la typographie des Médicis. Malheureusement Baldi ne se bornait pas aux travaux littéraires : comme abbé de Guastalla, il se montra sévère et intolérant. Il eut fréquemment recours à l'inquisition, et, par excès de zèle, se brouilla plusieurs fois avec les autorités civiles. Ces discussions, qui se renouvelèrent souvent, furent probablement la cause qui le détermina, après vingt-cinq ans de possession, à renoncer à sa riche abbaye. Il retourna alors dans son pays, et se mit au service du duc d'Urbin, qui l'envoya comme ambassadeur à Venise. Il passa les dernières années de sa vie à Urbin, traduisant des ouvrages de science du grec et de l'arabe, composant à la fois des poëmes philosophiques et des traités de gnomonique, et travaillant toujours à une grande biographie des mathématiciens qui est restée malheureusement inédite, et dont le public ne connaît que la partie chronologique (*Cronica de' matematici;* Urbin, 1707, in-4°), et les *Vies de Commandin, d'Héron et de Vitruve*. Bien que distrait par des affaires domestiques, par ses fonctions auprès du duc d'Urbin, et par une correspondance très-étendue, Baldi apprenait tous les ans quelque nouvelle langue ; de sorte que, lorsqu'il mourut à l'âge de soixante-cinq ans, il n'en possédait pas moins de seize. Sa connaissance des langues orientales était telle, qu'un auteur contemporain affirme qu'il avait l'habitude de lire après dîner, pour récréation, l'*Euclide* traduit en arabe que l'on venait de publier à Rome. Du reste, les nombreuses traductions d'auteurs arabes qu'il a laissées prouvent qu'en effet les langues sémitiques lui étaient très-familières.

Baldi n'a fait aucune de ces découvertes qui donnent l'immortalité ; néanmoins on ne saurait s'empêcher d'admirer cette faculté singulière qu'il avait de pouvoir s'occuper avec succès des objets les plus variés et les plus dissemblables. Un esprit ferme et souple à la fois, une infatigable activité, une sage distribution de son temps (il avait écrit un dialogue intitulé *Sopra l'utile che si cava della vigilanza*), voilà le secret du talent de cet homme universel, dont on parle si peu aujourd'hui, et qui pourtant a laissé, sur les différentes branches des sciences et de la littérature, quatre-vingt-dix ouvrages qui sont tous remarquables à plusieurs égards, et dont quelques-uns forment jusqu'à douze gros volumes.

La traduction de *Quintus Calaber* a placé Baldi presque à côté d'Annibal Caro son *Art nautique* (*Nautica*), en 4 livres de rimes *sciolti*, est un des meilleurs poëmes didascaliques qui aient été écrits en langue italienne (1). Il avait composé aussi un *Poëme sur l'origine des canons*, et un autre *Sur l'invention de la boussole*, avec des *Commentaires :* ces manuscrits existaient dans la bibliothèque d'Albani, et ils ont été dispersés depuis.

Comme philologue et commentateur, Baldi mérite d'être placé au premier rang pour ses *Traductions des Automates* et des *Machines de guerre*, et pour ses commentaires sur Vitruve (*Scamilli impares Vitruviani, nova ratione explicati*, etc. ; Augsbourg, 1612, in-4° ; — *De Vitruvianorum verborum significatione, sive perpetuus in Vitruvium Pollionem Commentarius ;* Augsbourg, 1512, in-4° ; et sur la Mécanique d'Aristote (*in Machinica Aristotelis Problemata Exercitationes;* Mayence, 1621). Il faut y joindre. *Heronis Ctesibii Belopœca*, gr. et lat. ; Augsbourg, 1616, in-4°, inséré dans les *Mathematici veteres ;* Paris, 1693, in-fol. Ses écrits sur la Gnonomique prouvent qu'il était profondément versé dans les mathématiques, et les nombreux travaux historiques qu'il a laissés montrent qu'il possédait les qualités de l'historien.

Outre ses travaux sur l'histoire des mathématiques, dont il a été question, Baldi a laissé une *Histoire de Guastalla* manuscrite, et une *Histoire du Calvinisme ;* il a écrit les *Vies de Frédéric Commandino* et de *Guidobaldo de Montefeltro* (dans le *Giornale de' Lettorati*, t. XIX), réimprimées à Milan, 1821, 2 vol. in-8°, et une *Histoire universelle géographique*. Mais c'est surtout comme orientaliste qu'il doit être cité. A l'exemple de Benivient et d'autres savants italiens, Baldi, qui avait d'abord étudié les langues sémitiques pour lire en hébreu les écritures, ne tarda pas à s'apercevoir de la richesse de cette littérature orientale que depuis la renaissance des lettres on semblait avoir oubliée. Il traduisit en italien la Géographie d'Édrisi, dont le manuscrit se trouve à la bibliothèque de Montpellier ; et c'est probablement par suite de ce travail qu'il s'appliqua avec ardeur à la géographie. Il commença alors un immense *Dictionnaire géographique*, qu'il ne put conduire que jusqu'à la lettre C, et qui contient cependant quatre énormes volumes. Baldi avait composé aussi une *Grammaire* et un *Dictionnaire arabe*, une *grammaire persane*, un *Vocabulaire turc* et un *Vocabulaire hongrois ;* enfin, il avait traduit du chaldéen et commenté le *Thargum d'Onkelos :* ce travail immense,

(1) M. J. Armand de Gallani l'a traduit en prose française (Paris, 1840, in-8°) : le texte italien est en regard de sa version.

qui a mérité les éloges des plus savants orientalistes, fut terminé par Baldi dans l'espace d'une année.

Ses ouvrages poétiques sont : *la Corona dell' anno;* Vienne, 1589, in-4°; c'est un recueil de six cents sonnets sur les principales fêtes de l'année; — *Versi e prose;* Venise, 1590, in-4°; *Eglogle miste;* — *Sonetti romani;* *il Lauro, scherzo giovanile;* Paris, 1600, in-12; *la Deifobe, ovvero gli oracoli della Sibilla Cumea, Monodie;* Venise, 1604, in-8°; — *il Diluvio universale, cantato con nuova maniera di versi;* Paris, 1604, in-4°; — *Concetti morali;* Parme, 1609, in-12; — *Carmina latina;* Parme, 1609, in-12.

Baldi, *Vita di B. Baldi.* — G. Libri, *Histoire des sciences mathématiques en Italie*, t. 4, pp. 70 à 79. — Tiraboschi, *Storia della Lett. Ital.*

* **BALDIGARA** (*Baptiste*), physicien italien, natif de Venise, vivait dans la seconde moitié du seizième siècle. On a de lui : *Delle cose maravigliose de' pesci trovati nell' acque dolci e nell' acque salse, e delle cose navali di diversi principi;* Venise, 1562, in-8°.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.* — Adelung, supplément à Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon.*

* **BALDINACCI** (*Vincent*), jurisconsulte italien, né à Gubbio en 1526, mort dans son pays natal en 1590. Il obtint une grande réputation à Rome pour la manière dont il sut engager la question des bénéfices. On a de lui : *Libri XXXVIII in causis beneficialibus.*

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

BALDINGER (*Ernest-Godefroi*), célèbre médecin allemand, naquit le 13 mai 1738 à Gross-Vargula, près d'Erfurt, et mourut à Marbourg le 21 janvier 1804. Il fit ses études classiques aux gymnases de Gotha et de Langensalza. Il étudia ensuite la médecine aux universités d'Erfurt, de Halle et de Iéna, où il fut reçu docteur en 1760. L'année suivante, il vint joindre l'armée prussienne devant Torgau; il fit en qualité de médecin militaire la plupart des campagnes de la guerre de sept ans. Appelé en 1768 à la chaire de médecine et de botanique à Iéna, il l'échangea, en 1773, contre une place de professeur à Gœttingue. Enfin, nommé premier médecin de Fréderic II, margrave de Hesse-Cassel, il fut chargé de la réorganisation de l'université de Marbourg. Au nombre de ses élèves, on compte Sömmering et Blumenbach.

Parmi ses ouvrages, dont Creutzer, qui a prononcé son oraison funèbre, fait monter le nombre à quatre-vingt-quatre, nous citerons les suivants : — *Dissertatio de effectibus salutaribus, qui fiunt in morbis;* Iéna, 1760, in-4°; — *De militum morbis, imprimis exercitus regis Borussiæ;* Wittemberg, 1763, in-4°; — *Introductio in notitiam scriptorum medicinæ militaris;* Berlin, 1764, in-8°; — *Biographien jetzt-lebender Aertzte und Naturforscher in-und ausser Teutschland;* Iéna, 1768, in-8°; — *Catalogus dissertationum, quæ medicamentorum historiam, fata et vires exponunt;* Altenbourg, 1768, in-4°: C.-D. Nebel a publié une seconde édition corrigée et augmentée de cet ouvrage; Marbourg, 1791, in-8°; — *Ueber das Studium der Botanik, und Erlernung derselben;* Berlin, 1770, in-8°; — *Programma de secali cornuto;* Iéna, 1771, in-4°; — *Programma de Friderici Hoffmanni et Hermanni Boerhaavii meritis in medicinam practicam;* Iéna, 1772, in-4°; — Supplément à l'ouvrage de Fr. Bœrner *Nachrichten von jetztlebenden Aerzten und Naturforschern in-und ausser Deutschland ergænzt;* Brunswick, Leipzig et Wolfenbüttel, 1773, in-8°; livre qui contient des additions importantes à la biographie médicale de Bœrner; — *Index plantarum horti et agri Ienensis;* Iéna, 1773, in-8°; — *Magazin fuer Aerzte;* Clèves et Leipzig, 1775-1778, 2 vol. in-8°: chaque volume est de six cahiers, dont le premier seulement a paru à Clèves; — *Neues Magazin fuer Aerzte;* Leipzig, 1779-1799, 20 vol. in-8°; — *Programmata IV : Historia mercurii et mercurialium medica;* Gœttingue, 1780 et 1781, in-4°; ibid., 1783-1785, in-8°; — *Medizinisches Journal;* Gœttingue, 1784-1796, quatre-vingt-six cahiers in-8°; — *Programma : Historia mercurii et mercurialium medica continuata;* Cassel, 1785, in-4°. On y trouve une histoire détaillée des principales préparations qu'on fait subir au mercure dans les pharmacies; — *Opuscula medica;* Gœttingue, 1787; — *Prœussische Medizinisch-physische Literatur;* Marbourg, 1792, in-8°. Il n'a paru qu'un seul cahier de ce journal.

Neuestes Physisch-medizinisches Journal; Marbourg, t. I, 1797-1799; t. II, 1799-1800. — Georg-Friedrich Creuzer, *Memoria Ern. Godofr. Baldingeri;* Marbourg, 1804, in-4°.

BALDINI (*Baccio*), orfévre et graveur, natif de Florence, vivait dans la seconde moitié du quinzième siècle. Ses œuvres sont rares. Il travailla avec Sandro Botticello, et en imita si bien la manière, qu'il est souvent difficile de distinguer ce qui appartient à l'un ou à l'autre. Les œuvres de Baldini remontent à 1477. On trouve de lui, à partir de cette date : *Une montagne, au pied de laquelle est placée une échelle dont les Vertus montent les degrés;* — *le Sauveur, qui place sa main gauche sur le cœur, et lève sa droite vers un ciel d'anges et de chérubins;* — *l'Enfer* (1); — *les Sibylles;* — *les Nymphes endormies;* — *l'Ascension de Marie;* — *Vénus enlevée dans un char traîné par des colombes;* — *le Soleil sur un char porté par des coursiers;* — *Saturne sur un char porté par des dragons;* — *Mars sur un char à deux chevaux;* — *Mercure sur un char traîné par deux faucons.* Ces gravures se

(1) Ces trois premières pièces ont été gravées pour *Il Monte sancto di Dio, da Antonio* [Bettini] *da Siena* (Florence, 1477, in-4°), premier livre connu où l'on trouve des planches en taille-douce. Une réimpression de cet ouvrage (Florence, 1491, in-fol.) contient des copies de ces trois estampes, gravées sur bois.

trouvent dans la galerie Monroë, à Londres. Au rapport de Duchesne, Baldini aurait aussi exécuté des nielles. La chose est assez vraisemblable, puisque les nielles étaient en vogue à cette époque.

Duchesne, *Essai sur les Nielles*, p. 82. — De Bure, *Catalogue des livres de la bibliothèque de M. le duc de la Vallière*. — Nagler, *Neues Allgemeines-Künstler-Lexicon*. — Le Blanc, *Manuel de l'amateur d'estampes*.

BALDINI (*Baccio*), médecin et orateur, mort en 1585, professa pendant longtemps la médecine à Pise, et fut premier médecin du grand-duc de Toscane Cosme I, dit *le Grand*. Membre de l'Académie de Florence, il fut chargé en cette qualité de la révision du *Décaméron* de Boccace. Il dirigea aussi la bibliothèque Laurentienne. On a de lui : *Discorso sopra la mascherata della genealogia degli dei de' gentili*; Florence, 1565, in-4°; — *Vita di Cosimo I, gran-duca di Toscana*; Florence, 1578, in-fol.; ibid., 1615, in-4°; — *Discorso dell' essenza del fato e delle forze sue, sopra le cose del mondo*; Florence, 1578, in-4°; — *In librum Hippocratis de aquis, aere et locis commentaria, et tractatus de cucumeribus*; Florence, 1585, in-4°.

Biographie médicale. — Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*.

BALDINI (*Bernardin*) philosophe, mathématicien et médecin, né à Borgo d'Intra en 1515, mort le 12 janvier 1600. Il professa la médecine à Pavie et les mathématiques à Milan, où il mourut. Ses principaux ouvrages sont : *De Multitudine rerum, et de Unitate ejus quod est; de Materia omnium disciplinarum*; publiés l'un et l'autre dans le même volume à Milan, 1558, in-8°; — *Epistolæ variæ in quibus cum aliarum, artium præcepta tum philosophiæ potissimum illustrare contendit*; Milan, 1558, in-8°; — *Dialogi de præstantia et dignitate juris civilis et artis medicæ*; Milan, 1559, in-4° et 1574, in-4°; — *Problemata excerpta ex commentariis Galeni in Hippocratem*; Venise, 1567, in-8°, et 1587, in-8°; — *De bello a Christianis et Othomanicis gesto carmen*; Milan, 1572, in-4°, et 1574, in-4°; — *In pestilentiam libellus*, en vers; Milan, 1577; — *De Stellis, iisque qui in stellas et numina conversi dicuntur homines*, en vers; Venise, 1579, in-4°; — *De diis fabulosis antiquarum gentium*, en vers; Milan, 1588; — *Carmina varia*; Milan, 1574 et 1600; — *l'Art poétique d'Aristote*; Milan, 1576 et 1578; — *l'Économique*; Milan, 1578; — *les huit Livres de la Physique d'Aristote* (trad. ital.); Milan, 1600, in-4°.

Biographie médicale.

* **BALDINI** (*Fra Tiburzio*), peintre bolonais. On ignore à quelle époque il vivait. Il a laissé dans l'église *delle Grazie* de Brescia deux bons tableaux, un *Mariage de la Vierge*, et un *Massacre des Innocents*. E. B—N.

Averaldi, *Guida di Brescia*. — Orlandi, *Abecedario Pittorico*. — Ticozzi, *Dizionario dei Pittori*.

* **BALDINI** (*Giovanni*), peintre florentin, vivait au commencement du seizième siècle. Il n'est connu que pour avoir été pendant quinze mois le maître du premier peintre de l'école de Ferrare, le Garofalo. E. B—N.

Lanzi, *Storia Pittorica*. — Vasari, *Vite dei Pittori*. — Baruffaldi, *Vite de' più insigni Pittori e Scultori Ferraresi*. — Orlandi, *Abecedario Pittorico*.

BALDINI (*Jean-François*), naturaliste et théologien italien, né à Brescia le 4 février 1677, mort en 1763. Il entra dans la congrégation Somasque, enseigna la philosophie d'abord à Milan, puis à Rome, fut revêtu de plusieurs dignités, et devint vicaire général de son ordre. On a de lui : *Lettera sopra le Forze viventi*, dans *Raccolta Calogi*, liv. 4; — *Meditazioni sopra la Passione di J.-C.*; Rome, 1733, in-12, traduit de l'espagnol, du P. Baxos; — *Relazione dell' Aurora boreale veduta in Roma li* 16 *dec.* 1737, *Venendo li* 17; Rome, 1738, in-4°; Venise, 1738, in-4°; — *Dissertazione sopra Vasetti di Creta*, etc., dans les *Saggi di Dissertaz. Academ.* de Cortone, 1738, t. II; — *Dissertaz. sopra un' antica Piastra di bronzo*; ibid., t. III; — *Numismata Imperatorum Romanorum, per Jo. Vaillant; editio prima Romana, aucta*; Rome, 1743, in-fol., 3 vol. — *li Alberi, idillio Francese, tradotto in versi Latini e Toscani*; Florence, 1751, in-8°.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

BALDINI (*Philippe*), médecin italien, vivait à Naples dans la seconde moitié du dix-huitième siècle. On a de lui un recueil de mémoires d'hygiène sur les exercices de la chasse, de la pêche, de la natation, etc., intitulés *Saggi intorno alla preservazione e cura della umana salute*; Naples, 1787, 5 vol in-8°. Un autre de ses ouvrages, traduit en français, a pour titre : *Manière d'élever les enfants à la main, à défaut de nourrice*; Paris, 1786, in-12.

Tipaldo, *Biografia degli Italiani illustri*, etc.

* **BALDINI** (*Pietro-Paolo*), peintre de l'école romaine, vivait vers la moitié du dix-huitième siècle. Selon Titi, il aurait été élève de Pierre de Cortone. Les tableaux de Baldini, qui existent dans diverses églises de Rome, indiqueraient une école plus pure et de meilleur goût. Dans le chœur de l'église Saint-Dominique et Saint-Sixte, il a peint à fresque un trait de la vie de saint Dominique. E. B—N.

Lanzi, *Storia Pittorica*. — Titi, *Studio di Pittura, Scultura e Architettura nelle Chiese di Roma*, 1674.

* **BALDINI** (*Victor*), historien italien, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. Il était imprimeur. On a de lui : *Cronologia ecclesiastica, laquale contiene le vite de' Sommi Pontifici*; Ferrare, 1600, 1604, in-8°.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

* **BALDINOTTI** (*Bartolomeo*), jurisconsulte italien, vivait au quinzième siècle. Il enseigna le droit à Pise jusqu'au moment de la peste (1478) qui le fit se retirer à Pistoie. On a de lui deux volumes de *Commentaires* sur le *Digestum novum*, et quelques écrits sur les poëmes de Perse et de Dante.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

* **BALDINOTTI** (*Thomas*), poëte italien, né à Pistoie le 25 avril 1529, mort en novembre 1601. Il vint étudier à Paris, et à son retour il témoigna tant d'amour pour certaines femmes, et surtout pour Laure Reali, qu'il composa plusieurs poëmes à leur sujet. Lorsque cette ardeur se fut calmée, il rechercha la solitude, entra dans les ordres, et devint prêtre. On a de lui : *Saggio delle rime Toscane di M. Thommaso Baldinotti da Pistoja, estratto dai manuscritti del detto autore*, publié par Stabius Baldinotti, 1702, in-8°.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*. — Zaccaria, *Bibliotheca Pistoiensis*. — Adelung, Supplément à Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*.

* **BALDINSEL** (*Guillaume*), voyageur français, commandeur de l'ordre de Saint-Jean, vivait dans la première moitié du quatorzième siècle. Il fit, en 1337, le voyage de la Palestine. On a de lui : *Hodœporicon ad Terram Sanctam*, dans le recueil de Canisius : *Thesaurus monumentorum*.

Chaudon et Delandine, *Nouveau Dictionnaire historique*.

BALDINUCCI (*Philippe*), littérateur italien, né à Florence vers 1624, mort le 1er janvier 1696. La protection du cardinal Léopold de Médicis et celle du grand-duc Cosme III le mirent à même d'entreprendre un grand ouvrage sur l'histoire des artistes célèbres. Cet ouvrage fut publié sous le titre : *Notizie de' Professori del disegno da amabue*, etc. (1260-1670), 6 vol. in-4°, Florence, 1681-1688, par les soins de son fils ; seconde édition, avec notes de Manni, 20 vol. in-4° ; Florence, 1767-1774. On trouve aussi séparément la vie des plus célèbres graveurs, sous le titre : *Cominciamento e progresso dell' arte dell' intagliare in rame colle vite*, etc., Florence, 1686, in-4° ; nouvelle édition entreprise par Joseph Piacenza, architecte de Turin, avec des dissertations et des annotations, 2 vol. in-4°, 1768-1770, édition inachevée, reprise et terminée en 1813-1817.

Une quatrième édition, augmentée de deux autres ouvrages de Baldinucci, a paru à Milan, 1808, 14 volumes in-8°, dans la collection des *Classici italiani*. Deux écrits posthumes (*Lettera intorno al modo di dar proporzione alle figure in pittura, scultura, etc.* ; — *Vita di Filippo di ser Brunellesco*) ont été publiés, le premier par Poggiali (Livourne, 1802, in-8°), le second par Moréri (Florence, 1812, in-8°). Heineken compte Baldinucci au nombre des graveurs, et lui attribue une pièce qu'il décrit, II, 59.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*. — Heineken, *Dict. des Artistes*. — Brunet, *Manuel du Libraire*.

* **BALDIT** (*Michel*), médecin français, vivait dans la deuxième moitié du dix-septième siècle. Il étudia à Montpellier, et exerça la médecine à Mende. On a de lui : *Hydrothermopathie des Nymphes de Bagnols en Gévaudan*, ou *Merveilles des eaux de Bagnols* ; Lyon, 1651, in-8° ; — *Speculum sacro-medicum octogenum, in quo medicina octo ex angulis, veluti totidem fontibus a primo et in primum salientibus, sacra repræsentatur, præfixa appendice gemina tanquam vita speculum æquilibraliter suspensura* ; Lyon, 1670, in-8°.

Carrère, *Bibliothèque de la Médecine*.

BALDOCK (*Ralph* DE), théologien anglais, né vers le milieu du treizième siècle, mort à Stepney le 24 janvier 1313. Archidiacre de Middlesex, doyen de Saint-Paul en 1294, il fut nommé en 1304 évêque de Londres. En 1306, il fut désigné par le pape pour être au nombre des commissaires chargés d'examiner les accusations portées contre les templiers. L'année d'après, il fut nommé grand chancelier d'Angleterre ; mais Édouard Ier étant venu à mourir, il n'en remplit qu'un an les fonctions. Il contribua à la construction de la chapelle de Sainte-Marie dans l'église de Saint-Paul. Il avait écrit une *Histoire d'Angleterre, jusqu'à l'époque de son temps* ; cet ouvrage, que Leland dit avoir vu à Londres, a été perdu. Il a laissé aussi une collection des statuts et des constitutions de l'église de Saint-Paul, que l'on conserve dans la bibliothèque de cette cathédrale.

Biographia Britannica. — Leland, *Script. Angl.*

* **BALDOLI** (*Jérôme*), médecin italien, né à Foligno dans la seconde moitié du seizième siècle, mort à Rome en 1622. On a de lui : *De Peste et de tuenda Sanitate* ; — *Theoremata Collegii doctoratus doctoribus Fulginatibus biduum disputanda* ; Venise, 1578.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

* **BALDONASCO** (*Arrigo*), poëte italien, vivait vers 1250. On a de lui quelques sonnets imprimés dans les *Raccolta de' Poeti del primo secolo della lingua Italiana*.

Cenni, *Biographici*.

BALDOVINETTI ou **BALDUINETTI** (*Alessio*), peintre florentin, né en 1424, mort en 1499. Ses premiers travaux furent deux chapelles, toutes deux détruites aujourd'hui, l'une à Santa-Maria-Nuova, et l'autre à Santa-Trinita. Cette dernière a été renversée en 1760 ; et nous devons d'autant plus en regretter la perte, que dans la composition représentant la *reine de Saba*, l'auteur avait introduit les portraits d'un très-grand nombre de personnages célèbres, ses contemporains. Suivant Vasari, Alessio avait simplement exécuté l'ébauche à fresque, puis il l'avait terminée par des retouches à sec, en y mêlant un vernis de sa composition qui bientôt s'écailla, et entraîna la ruine de la peinture entière. La même remarque s'applique à *la Nativité*, tableau peint sous le portique de *l'Annunziata*, et dont il ne subsiste guère que le dessin, la faiblesse des teintes n'ayant pu résister à l'action du temps. On peut cependant y reconnaître encore de la vérité, de la correction, de la noblesse, et une intention d'imiter la nature poussée souvent jusqu'à la sécheresse. Baldovinetti affectionnait le paysage, et y réussissait assez bien

Il fit aussi quelques travaux de mosaïque. Son plus beau titre de gloire est d'avoir été le maître du Ghirlandajo, qui à son tour fut celui de Michel-Ange. ERNEST BRETON.

Vasari, *Vite de' Pittori*. — Baldinucci, *Notizie de' Professori*. — Lanzi, *Storia Pittorica*. — Bottari, *Note alle vite del Vasari*. — Ticozzi, *Dizionario dei Pittori*. — Orlandi, *Abecedario Pittorico*.

*BALDOVINETTI (*Benedetto di Poggio*), érudit italien, natif de Florence, vivait dans la première moitié du dix-huitième siècle. On a de lui : *Lettera intorno all' origine del Proverbio che si dice : Stare o conversare in Apolline;* — *Discorso intorno alla valutazione del sesterzio Romano*.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*. — Adelung, Supplément à Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*.

BALDOVINI (*François*), poëte italien, né le 27 février 1635 à Florence, mort le 16 novembre 1716. Il étudia le droit à Pise, et s'engagea dans les troupes du pape Clément VIII. Plus tard il embrassa l'état ecclésiastique, et devint chapelain de l'hôpital de Saint-Sixte. On a de lui : *Lamento di Cecco di Varlungo*, sous le nom de *Fiesolano Branduci* (anagramme de *Francesco Baldovini*); Florence, 1694, in-4°, avec des notes d'Horace Marrini; Florence, 1755, in-4° : cette idylle comique passe pour la meilleure du genre. L'édition de Marrini a été réimprimée à Bergame, 1772, in-8°; à Brescia, 1807, in-8° et in-4°; à Florence, 1817, in-8°. John Hunter en a publié (Londres, 1800, in-8°) une traduction en vers anglais; — *Chi la forte, ha nemica, usi l'ingegno*; — *Componimento drammatico;* Florence, 1763, in-8°; — des stances, dans le recueil des *Poésie burlesche del Berni e d'Alti ;* t. III, Florence, 1723, in-8°.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

*BALDRACANI (*Alexandre*), poëte et orateur italien, natif de Forli, vivait dans la seconde moitié du dix-septième siècle. Il devint chevalier et commandeur de l'ordre de Saint-Étienne; puis il se rendit en Espagne, et mourut à Saragosse. Il laissa un *Recueil de poesies*, imprimé à Forli en 1685, in-12; et à Ferrare en 1711, in-4°.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

*BALDRACCO (*Dominique*), romancier italien, natif de Rome, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. On a de lui : *il Norcino inamorato;* Macerata, 1618, in-8°; — *i due Norcini;* Tarni, 1620, in-8°; — *l'Albergatrice;* Macerata, 1622, in-8°; — *la Zingara turba;* Ronciglione, 1623; — *la Persiana;* Bracciano, 1629; — *la Vedova mascherata*, sans indication de date et de lieu.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*. — Adelung, Supplément à Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*.

*BALDRATI (le père *Barthélemy*), cordelier italien, a vécu dans la première moitié du dix-septième siècle. On a de lui en manuscrit : une *Messe à vingt-quatre voix ;* — des *Motets à cinq et à six*. Ces manuscrits se trouvent à la Bibliothèque nationale.

Fétis, *Biographie universelle des Musiciens*.

*BALDRIGHI (*Giuseppe*), peintre de l'école de Parme, né à Pavie vers 1722, mort à Parme en 1802. Il avait étudié à Florence sous la direction du Meucci, puis à Paris, où il exécuta un tableau qui obtint un grand succès, et lui valut le titre de membre de l'Académie de cette ville. De retour en Italie, il fut nommé peintre de la cour de Parme; son *Prométhée délivré par Hercule*, et le grand tableau représentant la famille de Philippe, duc de Parme, accusent un talent hors ligne. Baldrighi fit plusieurs bons élèves, dont le principal fut Pietro Ferrari.

E. B—N.

Lanzi, *Storia della Pittura*.

BALDUCCI (*François*), poëte italien, né à Palerme vers la fin du seizième siècle, mort à Rome en 1642. Entraîné par un caractère aventureux et une imagination ardente, il consuma sa jeunesse dans une vie pleine de hasards et de misère. A bout de ressources, il s'était enrôlé dans les troupes que Clément VIII avait envoyées en Allemagne. Revenu en Italie, il dut rechercher la protection de grands seigneurs auxquels son humeur inquiète et irritable, comme celle des poëtes, le rendait bientôt à charge. Il vit dans l'état ecclésiastique un refuge contre la misère, et devint chapelain de l'hôpital Saint-Sixte. Le prince de Gallicano lui offrit un logement chez lui; il y tomba malade, et, craignant d'être indiscret, il se fit transporter à l'hôpital de la basilique de Saint-Jean de Latran, où il mourut dans le délire, après vingt-deux jours de fièvre. Ses poésies ou *Rime* l'ont placé sur le rang des meilleurs poëtes anacréontiques qu'ait produits l'Italie; peut-être y a-t-il encore plus de mérite dans ses *Canzoni Siciliane*, écrites en dialecte sicilien, qui a tant de naïveté et de charme. Elles furent publiées à Palerme, dans le tome I[er] des *Muse Siciliane*, 1647 et 1662, in-12. Les *Rime* furent publiees à Rome, 1645-1647, in-12. D'après Crescimbeni, Balducci serait le premier qui aurait composé des oratorio et des cantates. [*Enc. des g. du m.*, avec addition.]

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

*BALDUCCI (*Giovanni*), peintre, sculpteur et architecte, natif de Pise, travaillait de 1339 à 1347. Il fut employé par Castruccio, seigneur de Lucques, et par Azzo Visconti, seigneur de Milan. Nous ne possédons de lui que quatre compartiments de la voûte de la cathédrale d'Arezzo, exécutés en 1341 en collaboration avec Alessio d'Andrea. C'est surtout à Milan qu'on peut apprécier son talent de sculpteur; c'est là, que dans l'église de Saint-Eustorge, une des plus anciennes de la ville, se trouve le fameux mausolée de saint Pierre, martyr, reste curieux de l'art au quatorzième siècle, chef-d'œuvre de Balducci, l'un de ces maîtres primitifs si naïfs et si vrais. La bizarrerie de quelques détails est du temps et non de l'artiste; et cet ouvrage serait parfait si l'imagination eût alors été réglée par le goût. Comme architecte, il construisit à Milan la fa-

çade de l'église de Bera. On lit encore sur la porte : MCCCXLVII, *tempore prælationis fratris Gulielmi de Corbetta, prælati hujus domus, Johannes Balduccii de Pisis ædificavit hanc portam.* E. B—n.

Giuseppe Piacenza, *Giunta alle notizie di Baldinucci.* — Lanzi, *Storia Pittorica.* — Latuada, *Descrizioni di Milano*, 1737. — Torre, *Ritratto di Milano*, 1674. — Morrona, *Pisa illustrata.* — Pirovano, *Nuova Guida di Milano.*

*BALDUCCI (*Giovanni*), dit *Cosci*, peintre florentin, mort à Naples en 1600. Orphelin dès l'enfance, il fut élevé par un oncle maternel appelé Cosci, dont il adopta le nom par reconnaissance. Il fut élève de Battista Naldini, qu'il aida dans ses travaux pendant plusieurs années. Balducci fut toute sa vie protégé par le cardinal Alexandre de Médicis (depuis Léon XI), qui lui ouvrit la carrière. Il fit pour lui ses premiers ouvrages, de petits sujets à la détrempe représentant les *âges de l'homme*, ornant deux salons de son palais, qui appartient aujourd'hui aux comtes de la Gherardesca. Parmi les autres ouvrages qu'il exécuta à Florence, on remarque, dans le cloître de Sainte-Marie-Nouvelle, plusieurs fresques, la plupart fort endommagées, tirées du Nouveau Testament et de l'histoire de saint Antonin, évêque de Florence; dans la chapelle souterraine de Saint-Antonin à Saint-Marc, la fresque du maître-autel exécutée en 1580; dans la cathédrale, à la chapelle Saint-Zanobi, un beau *Cénacle* peint à la détrempe sur fond d'or; enfin son œuvre principale, la décoration de l'église entière du *Gesù pellegrino*, qui date de 1590. Trois grands tableaux représentent *le Sauveur ressuscité apparaissant à sa mère; le Christ dans une gloire;* et *la Vocation des fils de Zébédée.* Sur les murailles, il a peint à fresque les douze apôtres et des sujets du Nouveau Testament; enfin, à la voûte, *l'Ascension. L'Invention de la Croix*, superbe tableau qui décore le maître-autel de l'église de la Crocetta, lui est attribué par Baldinucci et Lanzi, bien que Gargiolli et quelques autres le croient de Piero Poppi. Le chœur, peint à fresque, représente *sœur Dominique du Paradis, fondatrice du couvent, recevant un bref des mains de Léon X.*

En Toscane, on trouve encore de Balducci, dans la cathédrale de Volterra, cinq grandes figures de saints assez médiocres; et à la voûte, un *Père éternel* et trois *sujets du Nouveau Testament.* A Pistoia, sous le porche de la cathédrale, sont deux grandes fresques que lui attribue Tolomei, et qui pourraient être comptées au nombre de ses meilleurs ouvrages; *la Femme adultère*, et *le Christ adoré par les Anges.*

Emmené à Rome par son protecteur, Balducci peignit à Sainte-Praxède des *sujets de la Passion*, et huit anges sur des pilastres; et à S.-Giovanni decollato, plusieurs saints à fresque, et, sur un autel du cloître, *la Résurrection de Lazare.* Appelé à Naples, il fit, pour l'église des religieuses de S.-Giovanello, une *Vierge, l'Enfant et saint Jean-Baptiste*, ouvrage fort loué par le Celano. Le faire du Balducci était parfois dur et heurté, son style un peu maniéré; mais son imagination était brillante et son talent flexible.

Ernest Breton.

Lanzi, *Storia Pittorica.* — Baldinucci, *Notizie de' Professori.* — Baglione, *Vite dei Pittori, Scultori, Architetti dal 1573 fino al 1642.* — Ticozzi, *Dizionario dei Pittori.* — Orlandi, *Abecedario Pittorico.* — Fantozzi, *Nuova Guida di Firenze.* — Cav. Fr. Tolomei, *Guida di Pistoia.*

* BALDUCCI (*Jean*), dit *Cosci*, peintre italien, né à Naples vers 1560, mort en 1600. Il exécuta des fresques à la cathédrale de cette cité, et fit quelques travaux pour Rome et pour Florence. Son dernier dessin, à l'encre de Chine, représentant *le Christ au milieu des scribes*, a été gravé par Scacciati. Les décorations qu'il a peintes pour les noces de Christine de Lorraine, à Florence, ont été gravées par des artistes habiles.

Nagler, *Lexicon der Künstler.*

* BALDUCCI (*Jacques*), jurisconsulte italien, vivait vers la fin du dix-septième siècle. On a de lui : *Observations et commentaires* sur les *Comitia et sententiæ* de Ramonius, 2 vol. in-fol., 1689.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

* BALDUCCI (*Louis*), philosophe et poëte italien, vivait dans la première moitié du dix-huitième siècle. On a de lui entre autres ouvrages : *Vita del conte Lod. Piazza;* Forli, 1726.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.* — Adelung, Supplément à Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon.*

* BALDUIN (*Christian-Adolphe*), ministre allemand, né à Döbeln, près de Misnie (Saxe), le 29 juin 1632, mort en décembre 1682. Fils d'un ministre protestant, il étudia d'abord le droit à Leipzig, à Wittemberg et à Altdorf. Il résida ensuite quelque temps à Ratisbonne, où son père avait rempli les fonctions de surintendant ecclésiastique (évêque protestant). En 1654, il retourna en Saxe, où il obtint la place de ministre à Hayn. Il consacra tous ses moments de loisir à l'étude des sciences physiques, et particulièrement de la chimie. Il était, sous le nom de *Hermès*, membre de l'Académie des curieux de la nature, et de la Société royale de Londres. Outre quelques écrits théologiques et plusieurs panégyriques, on a de lui : *Hermes Curiosus, sive inventa et experimenta physico-chymica nova;* Leipzig, 1667, in-12; Hayn, 1679, in-8°; — *Aurum Auræ vi magnetismi, attractum per inventorem anagrammatizomenum :* Sic SOL DUPLUS ABUNDAT IN AURIS; 1673, in-12; Cœln (sur la Sprée), 1674, in-8°; — *Observatio circa urnas gentilium Germanorum a* 1674 *inventas;* Hayn, 1674, in-8°; — *Observatio circa regenerationem argenti novo artificio inventam;* Hayn, 1674, in-4°; — *Aurum superius et inferius auræ superioris et inferioris hermeticum;* Leipzig, 1664; Francf., 1675, in-12; — *Phosphorus hermeticus, sive magnes luminaris;* Leipzig, 1674, in-12; Francfort et Leipzig, 1675, in-12; — *Venus aurea* (*in forma chry-*

socollæ fossilis) cum fulmine cœlitus delapsa, prope Haynam, die 28 *maii* 1677; Hayn, 1677, in-12. F. H.

Morbitz, *Dæbelitsche Chronik*, p. 222. — Dresde, *Gelehrte Anzeigen*, année 1784, p. 188.

BALDUIN ou **BALDUINUS**. *Voyez* BAUDOUIN.

* **BALDUIN** (*Francis*), jurisconsulte, né en Belgique en 1520, mort à Paris, en 1573. Il étudia successivement à Louvain et à Paris et se rendit près de Mélanchthon et de Calvin, pour bien se pénétrer de leurs arguments contre le papisme. Il se consacra enfin à la profession du barreau. Sa maxime favorite était que « l'histoire lue sans discernement est un guide aveugle. » On a de lui : *De institutione Historiæ universæ, et ejus cum jurisprudentia conjunctione*; — *Leges et edicta veterum imperatorum de christianis*; — *Eumenis oratio de scholis*; — et quelques autres travaux.

D. P. Freher, *Theatrum Virorum eruditione clarorum*.

BALDUIN (*Frédéric*), théologien luthérien, né à Dresde en 1575, mort à Wittenberg en 1627. Il étudia à Meissen, devint prédicateur à Prague, enfin professeur de théologie. On a de lui des ouvrages de théologie, parmi lesquels on remarque un commentaire latin sur les *Épîtres* de saint Paul, et une *Défense de la confession d'Augsbourg*.

Witte, *Memoriæ theologorum*.

BALDUIN ou **BALDWIN** (*Guillaume*), moraliste anglais, né vers la fin du quinzième siècle, mort vers 1564. Il étudia à Oxford, et se livra toute sa vie à l'éducation des enfants. On a de lui : *Mirror for magistrates*; Londres, 1559; — *Treatise on the use of comedies, as welas, of adages, similes, and proverbes*; Londres, 1560 (souvent réimprimé); — *Treatise of moral philosophy*, 1557; — *the Funerals of king Edward VI*, poëme, 1563.

Wood, *Ath. Oxon.*, I, 341, edit. Blis, — Ritson, *Bibl. Poet.*, p. 121.

BALDUIN ou **BALDWIN** (*Thomas*), surnommé *Devonius*, moine de Cîteaux, évêque de Worcester, puis archevêque de Cantorbéry, né à Exeter vers le milieu du douzième siècle, mort en 1191 au siége de Ptolémaïde. Il suivit le roi Richard Ier dans son expédition de la terre sainte. C'était un homme bienfaisant et plein de tolérance. Le pape lui écrivit un jour une lettre dont l'adresse portait : *Monacho ferventissimo, abbati calido, episcopo tepido, archiepiscopo remisso*. On a de lui : *De corpore et sanguine Domini*; — *De sacramento altaris*, etc., traités imprimés dans la *Bibliothèque des Pères*. On trouve encore quelques-uns de ses écrits dans la *Bibliothèque Cistercienne*.

Moréri, *Bibliothèque historique*.

BALDUIN ou **BALDWIN** (*Timothée*), vivait dans la seconde moitié du dix-septième siècle. On a de lui : *Expediti ducis de Buckingham in Ream insulam* l'île de Rhé), œuvre posthume d'Édouard Herbert, baron de Cherbury, éditée par Balduin, 1656, in-8°.

Adelung, Suppl. à Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon*.

BALDUNG (*Jean*), surnommé *Grün*, peintre et graveur sur bois, né à Gmünde (Souabe) vers 1470, mort à Strasbourg en 1550. Contemporain d'Albert Dürer, mais non son imitateur ni même son rival, comme on l'a dit à tort. Sa manière, surtout dans ses tableaux historiques, rappelle vaguement celle de l'école de Nuremberg, quoique l'exécution soit plus froide. Pour la composition, rien de plus fantastique, quelque chose d'extravagant qui s'éloigne complétement d'Albert Dürer. Ses tableaux, qui ornent la cathédrale de Fribourg, attirent l'œil par la vivacité et la fraîcheur de leur coloris, que le temps n'a pu altérer. On distingue, entre autres, *le Crucifiement*, pour la beauté du dessin et le fini de plusieurs têtes. Au bas on lit cette inscription : « JOHANN BALDUNG, *cognomine* GRÜN, *Gamundianus, Deo et virtute auspiciis faciebat*, 1516. » On trouve encore de ses œuvres au musée de Berlin, dans la galerie de Schleissheim et à la chapelle Moritz. Ses portraits de Maximilien Ier, Charles V, etc., qu'on voit dans la galerie grand'-ducale de Carlsruhe, sont généralement faibles de ligne et de couleur. Parmi ses gravures sur bois on remarque : *Jésus-Christ et les douze apôtres* (1514); — *Adam et Ève* (1514); — *Xanthippe à cheval sur des rats* (1515), ouvrage plein de mouvement et d'étrangeté; — *Bacchus ivre*, couché près d'un tonneau du haut duquel un enfant lui pisse sur la tête; — un *Sabbat*; — des *Paysages* gravés à l'eau-forte. Quand Baldung n'aurait fait que ses gravures, il serait déjà un artiste hors ligne. S'il y rencontre par hasard quelque trivialité, il sait la sauver par le mérite de l'exécution et par des contrastes pleins de noblesse. A. W.

Kunstblatt, 1834, n° 88.

* **BALDUNGIUS** ou **BALDUNG** (*Jérôme*), médecin suisse du quinzième siècle. On a de lui : *De Podagra*; Strasbourg, 1497, in-4°; dédié à Sigismond, duc d'Autriche; — *Aphorismi compunctionis*; Strasbourg, 1497, in-4°.

Biographie médicale. — Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*. — Fabricius, *Bibliotheca med. et infimæ ætatis*.

* **BALDUS** ou **BALDESCHI**, jurisconsulte italien, né à Pérouse en 1327, mort à Paris le 28 avril 1400. Il fut un des plus éminents légistes, et professa le droit pendant près de cinquante ans, soit à Pérouse, à Pise, à Bologne, à Florence, à Padoue, ou à Pavie. Ses principaux ouvrages sont : *Commentaires sur le Vieux et le Nouveau Digeste*, etc.; — *Commentaires sur le* Liber feudorum *et sur le traité de la paix de Constance*, etc.; — Leçons sur trois livres des *Décrétales*; — Additions au *Speculum de Durante*; — *Practica Judiciaria*; — *De Juris Doctoribus vel de Commemoratione*, etc.; — *De Pactis*; — *Disputatio de Vi turbativa*.

Savigny, *Gesch. des Römisch. Rechts im Mittelalter*.

BALDUS (*Bernardin*). *Voy.* BALDI.

BALE, en latin **BALÆUS** (*Jean*), célèbre théologien et biographe anglais, né le 21 novembre 1495, mort en novembre 1563. Il fut placé à l'âge de douze ans dans un couvent de l'ordre des Carmes, et vint ensuite continuer ses études à Cambridge; il les acheva vers 1514, dans un collége de jésuites. On le trouve en 1529 remplissant à Ipswich les fonctions de prieur d'un couvent. Quelque temps après, soit conviction, soit influence de l'époque et du milieu dans lequel il se trouvait placé, un grave changement s'opéra dans les idées et dans la position de Jean Bale. Il embrassa le protestantisme, et mit par un acte décisif, par le mariage, une barrière infranchissable entre le passé et l'avenir. Aussi bien s'attira-t-il (c'est lui-même qui s'en plaint dans une lettre à Cromwell) les persécutions du clergé romain, contre lesquelles il fut défendu par le puissant protecteur de la république d'Angleterre. A la mort de Cromwell, Bale se tint pendant huit ans dans une retraite studieuse, uniquement occupé des travaux de la pensée. Il rentra dans la vie active sous le roi Édouard VI, auquel il fut présenté à Southampton, et qui l'appela en 1553 à l'évêché d'Ossory en Irlande. Il voulut être consacré suivant le nouveau cérémonial de l'Église d'Angleterre. Mais les efforts qu'il fit alors pour amener à la religion nouvelle les prêtres de son diocèse et ses ouailles, dans un pays qui fut toujours attaché à l'Église romaine, l'exposèrent bientôt à une irritation et à une impopularité qui firent explosion à la mort d'Édouard VI. Sa maison fut assaillie; plusieurs de ses serviteurs furent tués, et lui-même ne parvint à se réfugier à Dublin qu'avec une escorte de trois cents soldats. Arrivé dans la capitale de l'Irlande, il se retrouva en face des mêmes périls, auxquels il échappa encore en gagnant, déguisé en matelot, un vaisseau zélandais. Il n'était pas à la fin de ses peines : le bâtiment fut capturé par un corsaire hollandais qui le fit prisonnier, et lui enleva tout ce qu'il possédait. Jeté par une tempête sur la côte de Cornouailles, il fut pris et accusé de trahison, mais relâché bientôt après. Rembarqué sur le même bâtiment, il fut conduit en Hollande, et y demeura en prison pendant trois semaines, au bout desquelles il recouvra sa liberté en payant une amende de trente livres sterling. Il se retira alors à Bâle, où il résida durant le court règne de la reine Marie. Il retourna en Angleterre, à l'avénement d'Élisabeth. Mais il ne voulut plus reprendre ses fonctions épiscopales en Irlande, et préféra, à une dignité qui lui avait causé tant d'ennuis, les douceurs de la vie privée et les produits d'un bénéfice dépendant de la cathédrale de Cantorbery, qu'il tenait de la munificence de la reine.

Le style et la pensée de Bale ont été diversement appréciés, suivant la passion de chacun de ses critiques. On doit reconnaître seulement que son zèle l'emporta trop loin. On a de lui les ouvrages suivants, divisés par lui-même en écrits antérieurs et postérieurs à sa conversion au protestantisme, et en œuvres dramatiques en vers : *A new Comedy or Interlude, concernyng the Lawes of Nature, Moises and Christe*; in-8°, Londres, 1538 et 1562; — *A Brief Comedy or Enterlude, concernyng the tentation of ourlord*; Londres, 1538, in-8°; — *A Tragedy or Enterlude manifesting the chief promises of God unto Man*; Londres, 1538 et 1577; — *Yet a Course at the Romysh foxe, against Edmond Bonner, Bishop of London*; Zurich, 1543; — *A mystery of Iniquyte contayned within the heretical Genealogye of Ponce Pantolabus*; Genève, 1545; — *the Actes of English votaryes*; Wesel, 1546, in-8°, et Londres, 1560; les deux premières parties ont seules été publiées; — *the True Hystorie of the Christen departyng of the reverend Man D. Martyn Luther, translated from the latin of Justus*; Jonas, Michel Celius et Johannes Aurifaber; Londres, 1546; — *A brife and faythfull declaration of the true faith of Christ*; Londres, 1547; — *Illustrium majoris Britanniæ scriptorum summarium, in quasdam centurias divisum*; Wesel, 1548; Bâle, 1557 et 1559. On trouve une copie autographe de l'édition de 1548 dans le *British Museum*; — *the Laboryouse Journey and serche of Juan Leylande for Englande's antiquities*; Londres, 1549; et dans la vie de Leland, 1772; — *A Dialogue or Communicacyon to be had at a table betwene two Chyldren gathered out of the holy scriptures, by John Bale for his two yonge sonnes*; Londres, 1549, in-8°; — *the Confession of the synner after the sacred criptures*; Londres, 1549; — *the Apology of Johan Bale against a ranke Papyst*; Londres, 1550; — *the Image of both Churches*; Londres, 1550 et 1584; — *the Vocacyon of John Bale to the Bishoprick of Ossorie in Irelande, his persecucions in the same and finale Delyveraunce*; Londres, 1553; — *A Declaration of Edmonde Banners articles concerning the cleargye of London dyocese*; Londres, 1561, in-8°; — *Acta Romanorum pontificum, a dispersione discipulorum Christi usque ad tempora Pauli quarti, ex Joannis Balæi Catalogo anglicorum scriptorum desumpta*; Francfort, 1569, et Leyde, 1615; — *the Pageant of Popes*, traduit du latin de Bale par Jean Studley; Londres, 1574; — *De religione Carmelitana et scriptoribus ejusdem*, in-4°, manuscrit conservé dans le *British Museum*; — d'autres manuscrits dont on trouve la liste dans Tanner, et quelques écrits sous le nom d'Harrison. V. R.

Pitseus, *de Scriptoribus Angliæ*. — P. Blount, *Censura celebrium auctorum*. — Verheiden, *Elogia præstantiorum aliquot theologorum*. — Tanner, *Bibliotheca Britannico-Hibernica* — Fabricius, *Bibliotheca mediæ et infimæ ætatis*. — *Penny Cyclopædia*.

***BALE** (*Robert*), théologien anglais, mort en 1503. Il devint prieur des carmes de Norwich,

et laissa une bibliothèque considérable pour l'époque. On a de lui : *Annales ordinis Carmelitarum; — Historia Eliæ prophetæ*, ouvrages publiés quelque temps avant sa mort.

Wood. *Athenæ Oxonienses*. — Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*.

BALÉCHOU (*Jean-Jacques-Nicolas*), graveur, né à Arles en 1715, mort à Avignon le 18 août 1765. Il fit ses premières études chez un graveur de cachets à Avignon; puis il vint à Paris, et se mit sous la direction de Bernard l'Épicié, secrétaire de l'Académie de peinture. Il acquit en peu de temps une telle renommée, qu'on le chargea de la gravure du portrait en pied d'Auguste, roi de Pologne, destiné à être mis à la tête de la collection de la galerie de Dresde. Il s'en acquitta avec le plus grand talent; mais n'ayant pu se disculper d'avoir vendu les meilleures épreuves de ce portrait à son profit, il fut rayé de la liste des membres de l'Académie dont il faisait partie, et forcé de se réfugier à Avignon. C'est là qu'il exécuta dans la retraite ses trois belles estampes d'après Vernet, *les Baigneuses, le Calme*, et *la Tempête*, ainsi que sa *Sainte Geneviève* d'après Carle Vanloo; ce fut son dernier ouvrage. Baléchou a laissé, comme buriniste, une réputation qui n'a pas encore été effacée : ses productions se distinguent surtout par la hardiesse et la vigueur; mais on lui reproche quelquefois, avec raison, de la dureté dans les détails. Le portrait du roi de Pologne est, sans contredit, le chef-d'œuvre de la gravure; le peu d'exemplaires qui en restent se vendent aujourd'hui un prix exorbitant. [*Enc. des g. du m.*]

Heinecken, *Dictionnaire des Artistes*, etc.

BALEN ou **BALLEN** (*Henri Van*), peintre d'histoire, né à Anvers en 1560, mourut dans cette ville en 1632. Il voyagea en Italie, où l'étude de l'antique et des grands maîtres épura son goût et perfectionna ses talents. Il est regardé comme un des meilleurs peintres flamands : ses compositions sont belles et habilement ordonnées; ses tableaux sont harmonieux et d'un excellent ton. Il fut le premier maître du célèbre Van-Dyck. Les ouvrages de Van-Balen sont en grand nombre. Ses principaux tableaux sont : *le Festin des Dieux; le Jugement de Pâris*, et un *Saint Jean prêchant dans le désert*, qui orne la chapelle Notre-Dame d'Anvers. On remarque aussi dans cette église une *Sainte Famille*, peinte par Balen. On a vu au Musée de Paris deux tableaux de ce peintre; l'un représentant *Abraham renvoyant Agar et son fils Ismaël;* l'autre, une *Sainte Famille dans le désert, servie par les anges*.

Descamps, *Vie des Peintres flamands*.

BALEN (*Matthias*), historien flamand, né en 1611 à Dordrecht, mort en 1680. Il se livra d'abord à la poésie, et passa ensuite le reste de sa vie à recueillir des matériaux sur l'histoire de sa ville natale. Ce travail parut en flamand, sous le titre : *la Description de Dordrecht*, contenant son origine, ses accroissements et son état présent, avec la généalogie des principales familles, etc.; Dordrecht, 1677, 2 vol. in-4°.

Barbier, *Examen critique*. — Paquot, *Mémoires pour servir à l'Histoire littéraire des Pays-Bas*, in-fol., t. I, p. 358.

* **BALENENA** (*Bernard* DE), poëte espagnol, natif de Valdepeñas, vivait vers 1625. Il est connu pour quelques œuvres, entre autres pour un poëme héroïque intitulé *Bernard*, ou *la victoire de Roncevaux*.

Rose, *New Biographical Dictionary*.

BALES (*Pierre*), calligraphe anglais, né en 1547, mort en 1610. Il se rendit célèbre par son talent dans l'art d'écrire en petit. On rapporte qu'il a écrit d'une manière lisible, sur une place de l'étendue d'une pièce de six liards, *le Pater, le Credo, les dix Commandements de Dieu, une Prière en latin, son nom, une devise et la date*, le tout enchâssé dans une bague d'or, qu'il présenta à la reine d'Angleterre en présence de sa cour et de beaucoup d'ambassadeurs étrangers. Il était aussi très-habile à imiter des manuscrits, et fut employé par Walsingham, secrétaire d'État, pour certaines opérations diplomatiques. Il publia en 1597 son *Maître d'écriture*, en trois parties in-4° : dans la première, il enseigne à écrire vite, dans la seconde à écrire correctement; et la troisième est destinée à la calligraphie. Son *Alphabet linéal* était une espèce d'écriture cunéiforme : toutes les lettres étaient représentées par de simples lignes ou traits dirigés en différents sens.

Biographia Britannica.

BALESDENS (*Jean*), éditeur français, né à Paris vers la fin du seizième siècle, mort le 27 octobre 1675. Il fut reçu membre de l'Académie par l'influence du chancelier Séguier, dont il était secrétaire. Compétiteur avec Corneille, il écrivit à l'Académie pour la prier de faire attention à son peu de mérite et à l'éminente supériorité de son concurrent. On lui sut gré de cet acte de modestie, et il fut nommé deux ans après. Il a très-peu écrit, et s'est borné aux fonctions d'éditeur. On a de lui : les *éditions* de la plupart des écrits de Savonarole; des *Elogia* de Jean-Papire Masson, avec une vie de l'auteur; Paris, 1638, 2 vol. in-8°; du *Traité de l'eau-de-vie* de Brouaut; du *Chartiludium logicæ*, jeu de cartes pour enseigner la logique de Thomas Murner; des *Œuvres spirituelles* de saint Grégoire de Tours; des *Épîtres* de sainte Catherine de Sienne; — une traduction des *Fables d'Ésope*, et d'autres travaux moins importants.

Le Bas, *Encyclopédie de la France*.

BALESTRA (*Antonio*), peintre et graveur, né à Vérone en 1666, mort le 2 avril 1740 (1). A la mort de son père, il se trouva forcé d'embrasser pendant quelque temps la carrière du commerce; mais bientôt sa vocation l'emporta : à vingt et

(1) Guarini le fait mourir vers 1744, et Orlandi en 1734.

un ans il partit pour Venise, et entra dans l'atelier d'un habile coloriste, le Bellucci. Sous sa direction, il étudia pendant trois années les grands maîtres de l'école vénitienne, et puisa dans leurs œuvres la magie des couleurs et l'intelligence du clair-obscur. Il passa ensuite quelque temps à Bologne, et se rendit à Rome, où, sous Carlo Maratta, il s'imbut des grands principes et du goût de Raphaël et des Carrache. Après quatre années d'études suivies dans la capitale des arts, Balestra voulut aussi voir à Naples les œuvres des Lanfranc, des Luca Giordano, et des Solimène.

De retour de ce dernier voyage, il se présenta, en 1694, dans l'arène ouverte à Rome par l'Académie de Saint-Luc. Le sujet du concours était *la Défaite des Géants*. Le prix fut adjugé unanimement au dessin du Balestra. Plus tard, cette même académie l'admit au nombre de ses membres. En 1695, il quitta Rome pour se rendre de nouveau à Venise, et de là dans sa patrie, où il ouvrit une école qui fut très-suivie. Il compta parmi ses élèves Michel-Angelo Prunati, Giovanni Bettino Cignaroli, Pecchio, Pietro Rotari, G.-B. Mariotti, Giuseppe Nogari, Pietro Longhi, Angelo Venturini, Carlo Salis, etc.

Les ouvrages du Balestra sont nombreux dans les États vénitiens; il suffira de citer les principaux : le tableau d'autel de la chapelle Saint-Antoine dans la cathédrale de Vérone; une *Sainte Thérèse* dans celle de Bergame; une *Vierge immaculée* dans celle de Mantoue, enfin deux sujets tirés de la *Vie de saint Côme et saint Damien*, à Sainte-Justine de Padoue. Son portrait peint par lui-même figure dans la collection iconographique de la galerie de Florence.

Véritable éclectique, Balestra s'était formé un genre qui avait emprunté à toutes les écoles, mais qui tient moins peut-être de l'école vénitienne que de toute autre. Habile dessinateur, bon coloriste, peintre studieux et réfléchi, Balestra conserva jusqu'à sa mort sa vigueur de main et d'esprit, et fut un des derniers artistes qui aient honoré l'école vénitienne.

Le Balestra fut aussi un habile graveur à l'eau-forte; on connaît de lui plusieurs pièces fort recherchées, telles que *les Trois Anges chez Abraham; — la Vierge; — l'Enfant Jésus et saint Jean; — deux Guerriers;* — le *Portrait de l'architecte San-Micheli*, etc. Il faut se garder de confondre les œuvres d'Antonio Balestra avec celles de Giovanni Balestra, graveur au burin.

ERNEST BRETON.

Pozzo, *le Vite de' Pittori, degli Scultori e degli Architetti Veronesi*, 1718. — Zannetti, *della Pittura veneziana*, 1771. — Oretti, *Memorie*. — Lanzi, *Storia della Pittura*. — Malvasia, *Pitture, Scolture ed Architecture de Bologna*. — Ticozzi, *Dizionario dei Pittori*. — Orlandi, *Abecedario Pittorico*. — D'Argenville, *Vie des Peintres italiens*. — Ch. le Blanc, *Manuel de l'Amateur d'estampes*, 1850.

*BALESTRA (*Joseph*), chirurgien italien, natif de Lorette, vivait dans la seconde moitié du dix-septième siècle. On a de lui : *gli Accidenti del mal contagioso observati nel lazzaretto all Isola;* Rome, 1657, in-4°; — *del Culto e di miracoli della B. Colomba*, trad. en latin par Bollandus.

Biographie médicale. — *Acta Sanctorum*, mois de *mai*. — Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*. — Adelung, supplément à Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*.

*BALESTRA (*Pietro*), sculpteur, né à Sienne, vivait en 1692. On a de lui une bonne statue de Pie III, placée dans la cathédrale de Sienne.

Romagnoli, *Cenni Storico-Artistici di Siena e suoi suburbii*, 1840.

*BALESTRA (*Raimond*), compositeur italien, vivait au commencement du dix-septième siècle. J. B. Bonometti a inséré plusieurs psaumes et motets de Balèstra dans sa collection intitulée *Parnassus musicus Ferdinandæus*, publiée en 1615.

Fétis, *Biographie universelle des Musiciens*.

*BALESTRIERI (*Dominique*), poëte italien, né à Milan le 16 avril 1714, mort vers 1755. Il étudia d'abord le droit, qu'il abandonna ensuite pour s'adonner exclusivement à la poésie. Il obtint un grand succès, surtout par ses morceaux écrits dans l'idiome populaire milanais. On a de lui : *Rime Milanese;* Milan, 1744, in-4°; — *il Figliuolo prodigo;* ibid., 1748, in-8°.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

*BALESTRIERI (*Hortensius*), jésuite italien, vivait dans la seconde moitié du dix-huitième siècle. On a de lui : *Esercizj spirituali di S. Ignazio;* Venise, 1633, in-12; — *Considerazioni sopra i IV Novissimi;* Venise, 1741, in-12.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*. — Adelung, Supplément à Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*.

*BALESTRIERI (*Pierre-Jean*), poëte italien, vivait dans la seconde moitié du dix-huitième siècle. On a de lui : *l'Arcade Favola Boschereccia;* Parme, 1703 et 1713; — *Lezione sopra certe Poesie d'alcuni signori Parmigiani;* Parme, 1717; — *l'Erasima, favola boschereccia;* Parme, 1720; — *l'Antimande favola boschereccia;* Parme, 1726.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*. — Adelung, Supplément à Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*.

*BALESTRIERO (*Giuseppe*), peintre de l'école napolitaine, né à Messine en 1632, mort en 1709. Il fut élève et copiste intelligent d'Agostino Scilla; il était bon dessinateur, et sans doute il eût fait honneur à son maître, s'il n'eût embrassé l'état ecclésiastique, et abandonné son art après avoir produit quelques bons tableaux.

E. B—N.

Hackert, *Memorie dei Pittori Messinesi*, 1792. — Lanzi, *Storia Pittorica*.

*BALESTRINI (*Philippe*), médecin et anatomiste italien, natif de Gênes, vivait dans la première moitié du dix-huitième siècle. On a de lui : *La notomia moderna dell' ossa, delle cartilagini, de' ligamenti, con curiose e dotte osservazioni del Kerkringio sulla sceletto del feto e una storia notomica del parto, con la*

differenza degli ossi dopo la Nascita; Gênes, 1708, in-8°.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.* — Adelung, Supplément à Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon.* — *Biographie Médicale.*

BALETTI (*Elena Riccoboni*), connue sous le nom de *Rose Baletti*, cantatrice italienne, née à Stuttgart en 1768. Au mois de novembre 1788, elle débuta au concert spirituel à Paris, et elle entra immédiatement après dans la troupe des Bouffons du théâtre de Monsieur. Vers 1792, elle retourna à Stuttgart, où elle devint cantatrice de la cour du duc de Wurtemberg.

Fétis, *Biographie universelle des Musiciens.*

BALETTI (*Gianetta-Roza-Benozzi*), actrice française attachée à la Comédie italienne, native de Toulouse, mourut en 1758. Ses parents étaient Italiens. Elle prit au théâtre le nom de *Sylvia*, et obtint pendant plus de quarante ans la faveur du public.

Chaudon et Delandine, *Nouveau Dictionnaire historique.*

BALETTI (*Joseph*), surnommé *Mario*, mari de la précédente, attaché au Théâtre-Italien, vivait dans la première moitié du dix-huitième siècle. Il fut un de ceux que le régent fit venir à Paris en 1716, pour y rétablir la Comédie italienne. Il remplit avec succès les rôles d'amoureux.

Chaudon et Delandine, *Dictionnaire historique.*

BALEY (*Gauthier*), médecin anglais, né en 1629 à Portsham dans le Dorsetshire, mort le 3 mars 1592. Il fut professeur de médecine à Oxford, et l'un des médecins ordinaires de la reine Élisabeth. On a de lui : *Traité de trois sortes de poivre commun*, 1558 ou 1588, in-8° ; — *Petit Traité sur la conservation de la vue*, publié d'abord in-12 ; réimprimé à Oxford en 1616 et en 1654, in-8° ; — *Directions pour la santé naturelle et artificielle, avec des remèdes pour toutes les maladies des yeux*, 1626, in-4° ; — *Explicatio Galeni de Potu convalescentium et senum*, etc.

Biographia Britannica.

* **BALFE** (*Michel-Guillaume*), compositeur irlandais, né le 15 mai 1808 à Dublin. Il eut son père et Horn pour premiers maîtres. Encore enfant, il se fit remarquer par son intelligence musicale. A sept ans il exécuta en public un concerto de Viotti ; à seize, il remplissait à Londres le rôle du chasseur dans le *Freychütz*. Quelque temps après, le jeune artiste dirigeait, en qualité de chef d'orchestre, ceux qu'il surpassait déjà par la maturité du talent. Il se rendit à Rome en 1825 ; et, l'année suivante, il écrivit le ballet de *La Pérouse*, pour le théâtre de la Scala ; mais laissant, cette fois, la composition pour le théâtre lui-même, il débuta aux Italiens de Paris sous le nom de *Balfi*, et remplit avec succès les rôles de *Figaro*, de *Dandini*, du *Podesta*, de *D. Giovanni*. Il revint bientôt à ce qui était sa vocation et se remit à composer. Cependant il remplit encore en 1846 les fonctions de directeur de l'orchestre de l'opéra de Londres. La manière de ce maître a de la grâce ; elle se rapproche de la musique française, comme le caractère irlandais lui-même de celui de nos compatriotes : souvent même Balfe cherche à imiter nos compositeurs, Auber en particulier. Cette observation s'applique surtout au *Puits d'Amour* et aux *Quatre fils Aymon*, opéras exécutés à Paris. Les œuvres de Balfe sont : *i Rivali*, 1830 ; — *Uno avvertimento*, 1832 ; — *Enrico IV*, 1834 ; — *l'Assedio di la Rochelle*, 1835 ; — *Manon Lescaut* 1836 ; pour M[me] Malibran, opéra auquel cette grande artiste fit un succès de vogue ; — *J. Grey*, 1837 ; — *la Dame voilée*, et *Falstaff*, 1838 ; — *Jeanne d'Arc*, 1839 ; — *Keolanthe*, 1840 ; — *la Gypsy*, 1844 ; *le Puits d'Amour* et *les Quatre fils Aymon*, exécutés à Paris en 1843 ; — *l'Étoile de Séville*, opéra représenté en 1846, avec peu de succès, à l'Opéra de Paris, quoique interprété par Gardoni et M[me] Stoltz ; — *the Bondman* (le Serf), représenté à Londres, 1846 ; — *le Muldtre*, Berlin, 1848. Enfin, il a publié à Londres, en 1852, *Indispensable studies for a soprano voice*, in-fol. V. R.

Conversations-Lexicon.

* **BALFOUR** (*Alexandre*), écrivain écossais, né à Monkie (Forfarshire) en 1767, mort le 18 septembre 1829. Il commença par être employé dans le commerce, où il déploya de grandes ressources d'intelligence ; bientôt il fut à même de faire le négoce pour son propre compte ; mais la crise de 1815 le précipita dans le gouffre d'une banqueroute, et il se vit contraint de renoncer aux affaires. Comme il s'était exercé depuis longtemps à des travaux littéraires, il se fit écrivain, et débuta en 1819 par une nouvelle intitulée *Campbell, or the Scottish probationer*. Il continua à donner au *Magasin d'Édimbourg* des poëmes et des contes sur les mœurs écossaises. On a de lui, en volumes : *Contemplation, and other poems*, 1820 ; — *the Foundling of Glenthorn*, or *the Smuggler's cave* ; — *Highland Mary*. — M. Moir a publié les œuvres choisies d'Alexandre Balfour, sous le titre de *Weeds and Wild flowers*.

Chambers, *Eminent Scotchmen.*

BALFOUR (*André*), naturaliste écossais, vivait au dix-septième siècle. Il était fort riche, et employa une grande partie de sa fortune à la fondation du jardin de botanique et du muséum d'Édimbourg, où jusqu'alors (1580) on s'était à peine occupé de l'étude des végétaux. Robert Brown, voulant tirer son nom de l'oubli, lui a dédié un genre de plantes (*balfouria*) de la famille des apocynées, qui ne comprend qu'une seule espèce, originaire de la Nouvelle-Hollande.

Biographie médicale.

* **BALFOUR** (*François*), médecin anglais, né à Édimbourg dans la seconde moitié du dix-huitième siècle. Sa mort n'est pas constatée. Il exerça longtemps à Calcutta, et a laissé des ou-

vrages pleins de notes curieuses, basées sur sa méthode expérimentale et justifiées par les faits. On a de lui : *On the influence of the moon in fevers;* Calcutta, 1784, in-8° ; Édimbourg, 1785, in-8°, et Londres, 1815. Il existe une traduction allemande par Lauth, Strasbourg, 1786, in-8° ; —*the Forms of Herkren ;* Calcutta, 1785, in-4° ; — *Memorial presented to the East India Company, comparing his own practice in malignant, bilious, yellow,* etc., *fevers, with that of other doctors in the East;* Londres, 1790, in-8° ; — *On putrid intestinal remitting fevers,* etc.; Édimbourg et Calcutta, 1792, in-8° ; traduction allemande à Breslau et Hirschberg, 1792, in-8° ; — *On sublunar influence in fevers;* Calcutta, 1795, in-8° ; réimprimé en 1811 et en 1815.

Asiatic Researches. — *Transactions of the royal Society of Edinburgh ;* — Rose, *New Biographical Dictionary.*

BALFOUR (*Jacques*), de Pittendreich, jurisconsulte écossais, mort en 1583. D'abord destiné à l'Église, il se livra ensuite à l'étude des lois. Plus tard il embrassa les doctrines de la réformation, et se montra partisan de Jean Knox. En 1547 il fut fait prisonnier en même temps que ce sectaire, lors de la prise du château de Saint-André par les Français, auxiliaires du cardinal Beatoun, et fut transporté en France. La paix de 1649 le rendit à son pays ; mais, à dater de ce moment, on le voit passer tour à tour d'une croyance à l'autre, et d'un parti à un parti opposé. C'est ainsi qu'il se déclara revenu au catholicisme. Récompensé par un archidiaconat, il sévit contre ceux qu'il appelle des hérétiques, en particulier contre un vieux prêtre appelé Walter Mylne. En 1559, Balfour prit parti pour la reine régente, lors de la guerre civile qui éclata cette année. A l'arrivée de la jeune reine, en 1561, il fut nommé *lord de la session* (lord of session). Il présida ensuite la cour des commissaires d'Édimbourg, et devint, le 5 juillet 1565, membre du conseil privé de la reine. Il suivit en même temps le barreau. Il se trouva avec la reine à Holy-Rood, dans la nuit de l'assassinat de Rizzio, dont Darnley l'accusa d'être complice ; ce qui ferait croire à sa culpabilité, c'est qu'il fut comblé de nouveaux honneurs. Il prit part ensuite avec Lesly, évêque de Ross, à une compilation des actes du parlement depuis 1424 jusqu'en 1564, destinée à devenir le code du pays. Ce travail fut fait avec beaucoup de précipitation, et Balfour s'y consacra avec ardeur. Malheureusement il rentra de nouveau dans cette carrière d'intrigues et de sang, pour laquelle il paraissait particulièrement fait. L'accusation, dirigée contre lui à l'occasion du meurtre de Rizzio, le poussa à se joindre aux ennemis de Darnley. On le voit ensuite négocier avec le régent Murray ; et ce qui l'accuse formellement, c'est qu'il range, parmi les conditions de reddition d'une forteresse, qu'il ne pourra être recherché pour le meurtre de Darnley. Il s'associa en même temps à la protection que Murray accorda à la réforme. Ce qui mérite d'être cité à son avantage, c'est qu'il paya de sa personne à la bataille de Langside en mai 1568, à la fin de cette année. Il fit des efforts pour faire avorter l'enquête ordonnée par Élisabeth au sujet du meurtre de Darnley. Emprisonné pour cette conduite par lord Lennox, et accusé de meurtre, il recouvra sa liberté, mais perdit sa place de président de session. Il échappa aussi plusieurs fois aux accusations dirigées contre lui à l'occasion de ce meurtre. Deux fois il se réfugia en France. On sait que cette accusation tourna ensuite contre Morton lui-même, qui, reconnu coupable du meurtre de Darnley, eut la tête tranchée. Balfour contribua à ce résultat. Il intrigua ainsi jusqu'à la fin. On peut le considérer comme le type de cette inconstance et de cette souplesse politique, que d'autres temps ont vu se reproduire. On a de lui : *Practick of the Law,* recueil estimé, 1574, entrepris par ordre du régent d'Écosse. V. R.

Penny Cyclopædia. — Knox, *History of the Reformation.* — Goodal, *Préface to Balfours Practicks.* — Keiths, *History of the Reformation.*

* **BALFOUR** (*Jacques*), jurisconsulte et philosophe écossais, né le 14 novembre 1730, mort le 6 mars 1795. Après avoir été proposé pour une chaire de législation vacante à l'université de Cambridge et avoir rempli les fonctions de substitut de shériff pour le comité d'Édimbourg, il se livra à l'étude des matières philosophiques. On a de lui, outre les écrits destinés à combattre les doctrines d'Hume, un ouvrage intitulé *Philosophical Essays,* publié vers 1764.

Penny Cyclopædia.

* **BALFOUR** (*Robert*), philosophe écossais, vivait au dix-septième siècle. Morhof en parle comme d'un célèbre commentateur d'Aristote. Dempster l'appelle le phénix de son siècle, un philosophe connaissant à fond les langues mortes, un mathématicien consommé. On trouve la liste de ses ouvrages dans le travail du docteur Irving.

Irving, *Lives of Scottish poetes.*

BALGUERIE - STUTTEMBERG, industriel français, né à Bordeaux en 1779, mort à Bagnères le 25 août 1825. Il entra de bonne heure dans la carrière commerciale, qui était celle de son père. Au retour de la paix en 1814, il fit, l'un des premiers, paraître dans les ports de l'Inde et de la Chine le pavillon français, qui avait cessé de s'y montrer depuis si longtemps. Ce fut lui aussi qui forma ces associations de capitalistes qui achevèrent si promptement le pont de Bordeaux, celui de Libourne, ceux de Moissac, d'Agen, d'Aiguillon, de Goësmont et de Bergerac. Bordeaux lui doit son entrepôt, sa banque, et plusieurs autres édifices industriels. Dans les derniers moments de sa vie, il était occupé d'un vaste projet : il voulait, en défrichant les landes de la Guienne, réunir Bayonne à Bordeaux, et ouvrir ainsi à sa patrie de nouvelles

voies de communication. Une maladie de langueur l'enleva avant qu'il eût pu réaliser cette belle conception.

Le Bas, *Dictionnaire encyclopédique de la France.*

BALGUY (*Jean*), savant théologien, né en 1686 à Sheffield dans le comté d'York, mort en 1748. Il fut admis en 1702 au collége de Saint-Jean à Cambridge, où il prit ses degrés en arts; il se distingua si avantageusement, que l'évêque Hoadley lui donna une prébende dans l'église de Salisbury; et en 1729 il obtint le vicariat de Northallerton, dans le comté d'York. Les plus remarquables de ses écrits sont : une *Lettre à un déiste sur la beauté et l'excellence des vertus morales*, 1726, in-8°; — *le Fondement de la bonté morale*, ou *recherche approfondie de l'origine de nos idées de la vertu*, 1728, in-8°; — *Recherches sur les perfections morales de Dieu, particulièrement relativement à la Création et à la Providence*, 1730, in-4°; — un *Essai sur la Rédemption*, 1741, in-4°; — *Sermons sur différents sujets*, 2 vol. in-8°.

Biographia Britannica.

BALGUY (*Thomas*), théologien anglais, fils du précédent, né en 1716, mort en 1795. Il fut élevé au collége de Saint-Jean à Cambridge, et il y prit ses degrés en théologie. Il fut ensuite prébendaire de Winchester et archidiacre de ce diocèse en 1781; il refusa l'évêché de Glocester. On a de lui : un *Discours sur le gouvernement de l'Église*, in-4°; — deux *Discours sur les devoirs respectifs des ministres et des fidèles*, in-4°; — *Exhortation de l'archidiacre de Winchester*, in-4°; — une *Notice sur le docteur Plowell*, principal du collége de Saint-Jean, à la tête de ses sermons; — la *Bonté de Dieu prouvée et vengée*, in-8°; — une *Préface* et un *Essai* sur la rédemption, par son père, in-8°. Le recueil de ses *discours* et *exhortations* a été imprimé, in-8°.

Rose, *New Biographical Dictionary.*

***BALHORN** ou **BALLHARN** (*Louis-Guillaume*), littérateur allemand, né dans le duché de Holstein au commencement du dix-huitième siècle, mort le 20 mai 1777 à Neustadt, où il devint surintendant (évêque protestant), après avoir exercé diverses charges éminentes dans l'enseignement. Il fut membre et secrétaire de la Société latine d'Iéna. On a de lui : *Spicilegium ad Vorstii Latinitatem selectam*, en 1752; — *de Jena, literarum sede, ante conditam ibi Academiam, oratio*; Iéna, 1753, in-4°; — *De Diis Salvatoribus*, 1753; — *De scientia, summo Herilli bono, a Ciceronis et Lactantii animadversionibus vindicanda*; Altona, 1758, in-4°; — *Pr. de institutionis Scholasticæ terminis*; Hanovre, 1760, in-4°; — *De studiis litterarum illustribus apud veteres Romanos*; Iéna, 1755, in-4°; — *De Minerva urbis Præside*; Hanovre, 1761, in-4°; — *De Peccatis diligentium*, ibid., 1763, in-4°; — *Pr. de bono Eventu, veterum Deo*, 1765, in-4°; — *Pr. de Libris quibusdam rarioribus, eorum maxime, qui Latinas litteras cura aut cogitatione dignis prol.*, I, IV, 1766, 1767, 1770, in-4°; — *Pr. de usurpatis quibusdam Latinæ linguæ exercitationibus comparandæ veræ ejus facultati noxiis*, 1772, in-4°. Enfin, un ouvrage musical, intitulé *De Phonascis veterum, vocis formandæ conservandæque magistris*; Altona et Hanovre, 1762, in-4°.

Meusel, *Gelehrtens Deutschland*. — Adelung, Supplément à Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon.*

***BALIANOS** (*Jean-Baptiste*), physicien et mathématicien italien, mort en 1666. On a de lui divers ouvrages écrits à des époques et dans des localités différentes : *De tempestate maris*; — *De motu animalium*; — *An detur vacuum*; — *De ambitu terræ*; — *Qua ratione gravia descendant*; — *De trochlea*; — *De Trireme movenda veloctus*; — *De Curru commodiori*; — *De Forma metiendi latera inæqualia*; — *De Linea*; — *De solari horologio*; — *De Visione*; — *De Coloribus ex vitreo organo ortis.*

Oldoin, *Athenæum Ligusticum*. — Soprani, *Scrittori liguri*. — Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon.*

BALICOURT (*Marguerite-Thérèse*), célèbre comédienne, née vers le commencement du dix-huitième siècle, morte le 4 août 1743. Elle débuta au Théâtre-Français le 29 septembre 1727, par le rôle de Cléopâtre. Ses débuts furent assez brillants pour qu'un mois après elle fût reçue sociétaire à part entière. L'année suivante, elle ressuscita par son talent la Médée de Longepierre, oubliée depuis trente-quatre ans. Tous les Mémoires du temps attestent que mademoiselle Balicourt n'avait point encore joué de rôle où elle eût fait paraître tant de talent, et qu'elle y produisit un effet incroyable. Mademoiselle Clairon a cherché à détruire cette réputation par une seule ligne de ses *Mémoires* : elle prétend que cette actrice *avait l'air roide* et *froid*. Or, mademoiselle Clairon n'avait même pas quatorze ans quand mademoiselle Balicourt débuta. Son jugement est donc, au moins, *prématuré*; il vaut mieux s'en référer à celui des contemporains.

P.-D. Lemazurier, *Galerie historique des Acteurs français.*

***BALIENTE** (*Joseph-Hippolyte*), linguiste espagnol, du dix-huitième siècle. On a de lui : *Alfabeto, o nueba qoloqazion de las letras qonozidas en nuestro idioma qastellano, para qonseguir una perfelta qorrespondenzia entre la esqritura a pronunziazion*; 1731. in-4°. Le titre de cet ouvrage donne une idée du système de l'auteur : faire accorder l'orthographe et la prononciation. De nos jours, M. Marle a renouvelé sans la connaître peut-être cette idée, que l'origine des langues ne permettra jamais d'admettre.

Supplément à Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon.*

BALIN (*Jean*), prêtre et historien, né à Vésoul vers 1570, mort à Wesel, dans la première moitié du dix-septième siècle. Il fut aumônier

de régiment et témoin des événements de la guerre de Flandre, qui se termina par la paix de 1608. Il en publia l'histoire sous ce titre : *De Bello Belgico sub auspiciis Ambrosii Spinolæ;* Bruxelles, 1609, in-8°. On a aussi de lui : *De divæ Magdalenæ gestis, ubi et ejus navigatio in Provinciam, et pœnitentiæ locus describuntur;* Paris, 1607. Il le publia la même année en français, sous le titre de *Poëme héroïque de Sainte Madeleine.*

Foppens, *Bibliotheca Belgica.*

BALINGHEM (*Antoine* DE), jésuite et théologien, né en 1571 à Saint-Omer, mort à Lille le 24 janvier 1630. Il fut professeur dans divers colléges, et se livra particulièrement à l'éducation. Outre un grand nombre d'écrits traduits de l'italien et de l'espagnol, cités par Paquot, on a de lui : *les Plaisirs spirituels contre-quarrez aux sensuels du quaresme-prenant;* Douai, 1627, in-12; livre très-rare; — *les Après-dîners et Propos de table contre l'excès au boire et au manger, pour vivre longuement;* Lille, 1615, petit in-8°; — *Ζωοπαιδεία, seu morum a brutis petita Institutio, ordine alphabetico tum virtutum tum vitiorum;* Saint-Omer, 1621, petit in-8° : livre singulier, qui paraît avoir donné au P. Leroy l'idée de celui qu'il a intitulé *la Vertu enseignée par les oiseaux;* Liége, 1653, in-8°; — *Scriptura sacra in locos communes morum et exemplorum digesta;* Douai, 163, 2 vol. in-fol.

Paquot, *Mémoires pour servir à l'Histoire littéraire des Pays-Bas*, t. II, p. 145, in-12.

BALIOL. *Voy.* BAILLEUL.

* **BALISTA**, Romain, préfet des prétoriens, mort vers l'an 264. Déjà préfet du prétoire sous Valentinien, il se fit remarquer par la vigueur avec laquelle il sut organiser la discipline dans l'armée, qui le choisit pour son chef lorsque Valérien tomba, en 260, aux mains des Perses. Il combattit courageusement contre ces derniers en Cilicie et en Lycaonie. Il fut un de ceux qui déterminèrent Macrin et ses deux fils à prendre la pourpre, et il continua de remplir sous le premier ses fonctions de préfet. Il revêtit enfin à son tour la pourpre lorsque Macrin et son fils furent vaincus par Auréole. On présume qu'il fut tué par un soldat d'Odénat, lorsque ce roi de Palmyre marcha contre les troupes romaines.

Trébellius Pollion, *Les Trente Tyrans*, XVII. — Pauly, *Réal Encyclopædie.*

* **BALISTA** (*Quintilius*), théologien italien, mort en 1703. On a de lui : *Quæstiones de officiis;* Roveredo, 1698, in-fol.; et Padoue, 1703, in-fol.

Adelung, Suppl. à Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon.*

BALIVET (*Claude-François*), magistrat français, né à Gray en 1754, mort le 19 avril 1813. Il fut envoyé comme député à la convention par le département de la Haute-Saône. Il siégea parmi les membres qui formaient *la Plaine*. Dans le procès de Louis XVI, il vota pour la réclusion et le bannissement à la paix. Après la session conventionnelle, il entra au conseil des anciens, et en fut nommé secrétaire au mois de septembre 1798; il en sortit bientôt, et ne fit plus partie d'aucun corps législatif; mais il fut nommé commissaire du Directoire près de l'administration centrale de son département. Au 18 brumaire, il résigna ces fonctions et se retira à la campagne.

Le Bas, *Dictionnaire encyclopédique de la France.*

* **BALK** (*Daniel-George*), publiciste allemand, né à Kœnigsberg en 1764, mort à Tver. Il était professeur de médecine à l'université de Dorpat, et directeur de l'institut médico-clinical. Cependant il n'a laissé que des travaux politiques et littéraires, entre autres : *Was war Kurland, und was kann es jetzt unter Katharina's Scepter werder* (Ce qu'était la Courlande, et ce qu'elle peut devenir sous le sceptre de Catherine); Mittau, 1795; — *Menschengrosse* (Grandeur humaine), poëme didactique; — et quelques autres poésies.

Rose, *New Biographical Dictionary.*

BALK (*Éverard*), jurisconsulte hollandais, natif de Deventer, vivait dans la seconde moitié du seizième siècle. Il professa d'abord le droit à Bourges, puis à Harderwyck. On a de lui, entre autres ouvrages : *Electa Juris;* Harderwyck, 1529. — *De Intellectu;* liv. 5, ad cod. *ad L.-J. Majestat.;* 1622.

Chaudon et Delandine, *Nouveau Dictionnaire historique.*

BALL ou **BALÉE** (*Jean*), prêtre anglais, hérésiarque, vivait vers la fin du quatorzième siècle, et fut exécuté en 1381. Les biographes anglais nient qu'il ait été disciple de Wiclef. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il devint le chef de l'insurrection de 1384, qui menaça très-sérieusement l'autorité de Richard II. Il s'était rendu populaire en prêchant l'égalité et le bonheur commun, en soutenant que la division des sociétés par classes et la distribution inégale des richesses étaient l'œuvre d'hommes qui voulaient s'emparer de toute la somme d'autorité et de bien-être, et dominer les autres. Les vers suivants servirent un jour de thème à un discours prononcé devant des milliers de campagnards :

When Adam delved and Eve span,
Who was then the gentleman.

C'était surtout contre le clergé qu'il dirigeait ses attaques. Les évêques le firent emprisonner. On vit bientôt ses partisans, au nombre de 100,000, se ruer sur Londres, briser les portes des prisons, et délivrer celui qu'ils appelaient leur messie. Richard II, voyant son autorité débordée, se vit obligé de traiter avec la rébellion. On lui livra l'archevêque de Cantorbéry, le chancelier et le grand trésorier, qui furent mis en pièces. Cette insurrection dura deux années. Les soldats anglais, qu'elle avait d'abord effrayés, vinrent à bout de la maîtriser. Jean Ball fut pris de

nouveau; on lui fit son procès, et il fut exécuté à Conventry.

Rose, *New Biographical Dictionary*.

BALL ou **BALÉE** (*Jean*), théologien puritain, né en 1585 à Cassington (Oxfordshire), mort en 1640. Il étudia à l'université d'Oxford, et remplit les fonctions de pasteur et de maître d'école dans un petit village du comté de Stafford. On a de lui : *A short treatise containing all the principal grounds of the Christian religion*; 1630 : ce livre a eu un grand nombre d'éditions, et a été traduit même en langue turque; — *Treatise on faith*; in-4°, 1631 et 1637; et une foule d'autres traités *sur les motifs de séparation, le pouvoir de la piété, la méditation théologique*, etc.

Samuel Clark, *Biograph.*

* **BALLA** (*Joseph-François*), magistrat français, né à Valleraugue (département du Gard) le 25 juillet 1737, mort le 8 septembre 1806. Avant la révolution, Balla était juge royal à Valleraugue. En 1792, il fut nommé membre de la convention nationale par les électeurs du département du Gard. Appelé à se prononcer sur le sort de Louis XVI, il vota pour l'appel au peuple, pour la réclusion pendant la guerre et le bannissement après la paix. A la mort de Louis XVI, il quitta Paris, et se retira dans une petite propriété (la Bovie) située sur la commune de la Rouvière, canton de Valleraugue. Sous le consulat, il fut nommé (11 juin 1800) président du tribunal civil du Vigan, emploi qu'il conserva jusqu'à sa mort. On a de lui : *Opinion du citoyen Balla, député du département du Gard, sur le ci-devant roi; imprimée par ordre de la convention nationale, de l'imprimerie de la citoyenne Fourougue*; br. de huit pages in-8°. ANGLIVIEL.

Moniteur. — *Régistre de l'état civil*, etc.

* **BALLA** (*Philibert*), jésuite italien, né le 2 février 1703 aux environs d'Asti, mort vers 1770. Il enseigna la philosophie et la théologie à Crémone, puis à Turin. On a de lui : *Notizie istoriche di San Savina, vescovo e martire*; Turin, 1750, in-8°; — *Risposta alle lettere teologico-morale scritti dal P. N. N., sotto nome d'Eusebio Eramiste*, etc.; Modène, 1754, in-8°.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*. — Adelung, Supplément à Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*.

BALLABÈNE (*Grégoire*), compositeur italien, né à Rome en 1730, mort dans la même ville en 1800. « Il s'est fait connaître du monde musical, dit Fétis, par une messe composée du *Kyrie* et du *Gloria*, à *quarante-huit voix*, divisée en douze chœurs, chef-d'œuvre de patience et de savoir. La cour de Portugal ayant fait demander à Pasquale, par son ambassadeur à Rome, un *Dixit* à seize voix en quatre chœurs réels, ce *Dixit* fut essayé dans l'église des Douze-Apôtres par cent cinquante chanteurs; et on profita de cette occasion pour essayer aussi l'ouvrage de Ballabène, dont l'effet parut incertain, inconvénient inévitable dans des compositions si compliquées. L'abbé Santini possédait en manuscrit un *Dixit* à seize voix de Ballabène, un autre *Dixit* à huit, des messes et des motets à cinq, la *Séquence de saint Augustin* à quatre, et un *Amen* à quatre.

L'abbé Baini, *Memorie della Vita di G. Pierluigi de Palestrina*; — P. Martini, *Approvazione ragionata*. — Fétis, *Biographie universelle des Musiciens*.

* **BALLADORI** (*Jérôme*), théologien et poëte italien, né à Crémone en 1619, mort le 29 août 1683. On a de lui : *il Traficante celeste*, *Oceano di Santità*; Crémone, 1674, in-4°; — *Ristretto della vita e morte del Benedict. Viani*; Milan, 1684, in-12.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*. — Adelung, Supplément à Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*.

* **BALLAINI** (*Jean*), franciscain napolitain, vivait dans la deuxième moitié du seizième siècle. Wadding, Coppi et d'autres le nomment inexactement *Balanio*. Il fut directeur des études à Venise. On a de lui : *Pet. Talareti, in physicam, metaphysicam et ethicam Aristotelis*, etc.; Venise, 1571, in-4°; — *Sententiæ S. Bonaventuræ libri IV, emendati et expugnati*; Venise, 1573, in-4°, 4 vol.; — *Index generalis in IV libros Sententiarum S. Bonaventuræ*; ibid., 1573, 1580, in-fol.; — *Expositio S. Bonaventuræ in libri Sapientiæ et Lament. Hieremiæ, cum addition.*; ibid., 1574; — *Summa Alexandri Alensis*; ibid., 1576, in-fol., 4 vol.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

* **BALLAINVILLERS** (*le baron* DE), ancien intendant de Languedoc, depuis conseiller d'État, né en 1760, mort le 24 septembre 1835. Au commencement de la révolution il embrassa le parti de la cour, fut chargé par Louis XVI de plusieurs missions secrètes, et devint, pendant l'émigration, intendant général de l'armée des princes. Rentré en France après le 28 vendémiaire an IX, il y vécut dans la retraite jusqu'au retour des Bourbons. Nommé alors conseiller d'État et chancelier du conseil de Monsieur (le comte d'Artois), il présida provisoirement le conseil des ministres pendant une absence du président titulaire. On a de lui : *Traduction des Odes et de l'Art poétique d'Horace*, en vers français, par M. de ***; Paris, 1812, in-12; — *Montaigne aux Champs-Élysées*, dialogue en vers, et les *Soirées de Campagne*, conte en vers; Paris, 1822, in-8°; — *Discours sur Jacques-Auguste de Thou*, conseiller d'État; Paris, 1824; — *Œuvres diverses*, précédées d'une notice sur l'auteur; Paris, 1837, in-8°.

Le Bas, *Encyclopédie de la France*. — J.-M. Quérard, *la Littérature française contemporaine*, 1827-1840 (suite de *la France littéraire*), t. Ier, p. 184.

* **BALLAN** ou **BALAN** (*Antoine*), général français, né à Pont-Beauvoisin (Isère) le 27 août 1751, mort vers 1832. Nommé colonel d'un régiment à la bataille de Jemmapes, il commanda

en 1793 l'armée qui se trouvait dans les environs de Guise. Mis à la retraite après la campagne de 1796 en Italie, il se retira à Guise.

Le Bas, Dictionnaire encyclopédique de la France.

BALLANCHE (*Pierre-Simon*), littérateur et philosophe, né à Lyon en 1776, mort le 12 juin 1847, à la fois grand écrivain et penseur profond, doué en quelque sorte d'un esprit prophétique qui lui fit deviner l'histoire et pressentir l'avenir social. C'est, en effet, sans grandes recherches et sans études archéologiques que Ballanche est parvenu à créer l'un des systèmes historiques où les traditions générales de l'humanité ont été le mieux comprises; c'est aussi sans chercher un point d'appui dans la métaphysique ou l'idéologie, et même dans l'observation de l'homme et des faits sociaux, qu'il a rattaché à ses vues historiques une conception sur les destinées futures de la société humaine. Ballanche, l'un des premiers, a senti et proclamé que l'époque au milieu de laquelle nous vivons est une époque de transition à un ordre nouveau, une époque de rénovation sociale. Ch. Bonnet avait conçu l'idée de la palingénésie individuelle. Ballanche l'a transportée à l'espèce humaine, aux nations, aux formes politiques et sociales; et, pour son temps, il s'est considéré comme l'un des organes de la nouvelle parole d'initiation.

C'est depuis une vingtaine d'années seulement que le nom de Ballanche a acquis de la célébrité. Cependant ses premiers travaux datent du commencement de ce siècle. Mais lui-même en s'y livrant n'avait pas prévu qu'ils seraient sitôt compris et deviendraient presque populaires, au moins dans leurs résultats généraux. Il a fallu pour cela le grand mouvement intellectuel et social qui s'est fait depuis dix ans en France. Avouons aussi que la forme des écrits de Ballanche n'est point propre à les répandre, malgré un éclat et une majesté de style qui lui assignent un rang élevé parmi les prosateurs de l'époque. Bien différent de la plupart des hommes qui de nos jours sont arrivés à une brillante renommée, Ballanche a dédaigné le bruit, et il a attendu la gloire, voulant la mériter par des travaux solides, destinés à répondre, non aux caprices de la mode ou du goût, mais aux sentiments les plus élevés et les plus profonds de l'humanité.

La première édition de ses œuvres fut faite pour un cercle choisi, et n'entra point dans le commerce de la librairie. C'est encore un caractère propre aux travaux de Ballanche.

Il publia d'abord *Antigone*, poëme historique; puis un *Essai sur les institutions sociales dans leur rapport avec les idées nouvelles*. Dans ce livre, l'époque de la restauration était envisagée du point de vue élevé où la charte de 1814 avait placé quelques hommes de bonne foi et de bonne volonté, en prétendant *renouer la chaîne des temps*, c'est-à-dire rattacher à la tradition nationale le développement nouveau de la société moderne. Ce n'est point la faute de ces hommes si l'esprit ancien n'a point compris l'esprit nouveau, comme l'esprit nouveau lui-même comprenait le passé.

Orphée est encore un poëme historique, mais d'une portée bien supérieure à celle d'*Antigone*. *Orphée* est l'exposition symbolique de la manière dont s'opère toute grande évolution sociale. Le poëte a choisi la fondation de la civilisation grecque, tout comme, lorsqu'il s'est agi de l'évolution politique des diverses classes d'une même cité, il a choisi l'histoire romaine pour symbole général de la lutte des races et des intérêts. Les principes philosophiques de cette méthode sont développés, sous le titre de *Palingénésie sociale*, dans les prolégomènes généraux qui forment l'*Introduction* d'*Orphée*.

Le dernier ouvrage publié par M. Ballanche est la *Vision d'Hébal, chef d'un clan écossais*. Hébal, doué de *seconde vue*, saisit dans un éclair de sa pensée toute l'évolution historique de l'humanité. Ce livre, très-sommaire, est le résumé de la philosophie de Ballanche; mais il est empreint d'une couleur mystique qui en rend l'intelligence fort difficile.

Ballanche a laissé un des noms les plus purs de notre époque. Sa vie s'écoula dans une retraite contemplative, et dans la culture assidue et touchante de quelques amitiés de choix, à la tête desquelles se trouvaient Chateaubriand et madame Récamier. [*Enc. des g. du m.* avec addit.]

M. de Loménie, *Galerie des Contemporains*. — *Dictionnaire de la Conversation*.

* **BALLANTI** (*Jean-Baptiste*), sculpteur italien, né à Faenza en 1763, mort en 1835. Il a fait un grand nombre de statues de saints et de sujets religieux pour les diverses églises des provinces d'Italie.

Tipaldo, *Biographia degli Italiani illustri, etc.*, IV, 315-318.

BALLARD, famille d'imprimeurs de musique qui, pendant près de deux siècles, eut le privilége d'imprimer des livres de musique en France. Les caractères dont ils se servaient avaient été gravés en 1540 par Guillaume Le Bé; en 1750 ils s'en servaient encore, après y avoir ajouté seulement quelques signes devenus indispensables. Chaque fois qu'un typographe voulait introduire quelque perfectionnement dans cette partie de l'art, les Ballard s'y opposèrent, en vertu de leurs priviléges; et la cour soutint leurs prétentions.

I. **BALLARD** (*Robert*), fut pourvu de la charge de *seul imprimeur de la musique de la chambre, chapelle et menus plaisirs du roi*, conjointement avec Adrien Le Roy, son beau-frère, par lettres patentes de Henri II, en date du 6 février 1552. Charles IX confirma leur privilége. Ils imprimèrent, en société, le livre de *Tablature de Guiterne* (guitare) d'Adrien Le Roy, in-4°, 1561; — *Psaumes de David*, en vers, par Marot, avec la musique, 1562, in-8°; — *les Œuvres de Nicolas de la Grotte*, 1570, in-8°; et beaucoup d'autres collections.

II. BALLARD (*Pierre*), fils du précédent, fut maintenu dans la charge de son père par Henri III et Henri IV. Ayant fait près de cinquante mille livres de dépenses pour l'acquisition des poinçons et des matrices de Le Bé, somme énorme pour ce temps, Louis XIII le récompensa en lui accordant des lettres patentes en 1633. Parmi les ouvrages qu'il imprima, on remarque *Cent cinquante psaumes de David*, mis en musique par Claudin le jeune, 1615, in-8°; — et *Airs de différents auteurs, mis en tablature de luth*, 1617, in-4°.

III. BALLARD (*Robert*), fils de Pierre, fut pourvu de la même charge de seul imprimeur du roi pour la musique, par lettres patentes de Louis XIII, en date du 24 octobre 1639. Il fut successivement juge, consul, administrateur des hôpitaux et syndic de la chambre des libraires depuis 1652 jusqu'en 1657.

IV. BALLARD (*Christophe*), fils de Robert, fut confirmé dans les attributions de ses pères par lettres patentes de Louis XIV, en date du 11 mai 1673.

V. BALLARD (*Jean-Baptiste-Christophe*), fils du précédent, obtint les mêmes prérogatives que ses ancêtres par lettres patentes de Louis XIV, en date du 5 octobre 1695. Il a beaucoup imprimé, tant en ouvrages théoriques que pratiques. Il mourut avec le titre de doyen des grands juges consuls, en 1750.

VI. BALLARD (*Christophe-Jean-François*), fils de Jean-Baptiste-Christophe, obtint de Louis XV des lettres patentes confirmatives, en date du 6 mai 1750. Il mourut en 1765, laissant un fils nommé Pierre-Robert-Christophe, qui obtint aussi des lettres patentes de Louis XV, en date du 20 octobre 1763. Tous ces privilèges ont été abolis depuis. La famille des Ballard, qui s'était montrée si peu désireuse de faire faire des progrès à l'impression de la musique, fut attaquée dans ses intérêts par la gravure, et ne put soutenir longtemps cette dangereuse concurrence. Cependant, sans inventer de nouveau système pour la composition des caractères, il aurait été facile de rajeunir les formes; mais les Ballard s'obstinèrent à conserver leurs notes gothiques. En vain Fournier et Gando, en France, Antonio de Castro, à Venise, et Breitkopf, à Leipzig, voyaient leurs efforts couronnés par le succès : la famille Ballard, fière de son privilége, crut pouvoir se reposer sur lui du soin de sa fortune ; cette fortune était déjà anéantie plusieurs années avant la révolution, qui rendit à chacun la liberté de son industrie.

Le Bas, *Dictionnaire encyclopédique de la France.* — Fétis, *Biographie universelle des Musiciens.*

* BALLARD (*George*), auteur anglais, né à la fin du dix-septième siècle à Campden (Glocestershire), mort en juin 1755. Il s'est beaucoup occupé d'antiquités, et surtout de littérature saxonne; mais il n'est connu que pour un ouvrage très-estimé en Angleterre, et qui est intitulé *Memoirs of British ladies who have been celebrated for their writings, and skill in the learned languages, arts and sciences*; Oxford, 1752, in-4°; 1775, in-8°.

Rose, *New Biographical Dictionary.*

* BALLARD ou BALARD (*Antoine-Jérôme*), chimiste français, né à Montpellier le 30 septembre 1802. Il a d'abord exercé la profession de pharmacien. Il a été successivement préparateur à la faculté des sciences de Montpellier, professeur à l'école de pharmacie et au collége de cette ville; enfin professeur de chimie à la faculté des sciences. Déjà connu dans le monde savant par la découverte d'un nouveau corps simple, le brôme, il fut appelé à Paris pour occuper une des chaires de chimie de la faculté des sciences, lorsque M. Thenard voulut abandonner l'enseignement, pour se consacrer tout entier à l'administration. M. Balard enseigne encore la chimie dans cet établissement ainsi qu'au collége de France, où il est devenu professeur titulaire, après avoir appartenu pendant plusieurs années à l'École normale à titre de maître de conférences.

En 1844, il fut nommé membre de l'Académie des sciences, en remplacement de M. Darcet. Il a publié des mémoires sur divers points de la chimie, insérés dans les *Annales de Chimie et de Physique*, parmi lesquels les plus saillants, et qui lui ont concilié les suffrages de l'Académie, sont la découverte du brôme faite en 1826, et des travaux de chimie industrielle poursuivis vingt ans avec une grande persévérance, et qui l'ont amené à extraire directement, de l'eau de la mer, le sulfate de soude, base de la fabrication de la soude factice, ainsi que des sels de potasse propres à être convertis en carbonate de potasse artificiel analogue à la soude artificielle; industrie nouvelle dont les produits sont appelés à fournir abondamment et à bas prix la potasse, que l'on n'avait obtenue jusqu'ici que par l'incinération des végétaux.

* BALLARINI (*François*), historien italien, vivait à Côme dans la première moitié du dix-septième siècle. Il embrassa l'état ecclésiastique, devint protonotaire apostolique, archi prêtre à Lucarno, et, en 1597, vicaire général de l'inquisition. On a de lui : *Compendio delle Croniche della città di Como*; Como, 1619, in-4° ; — *gli Felici Progressi de' Cattolici nella Valtellina, per l'estirpazione delle Eresie*; Milan, 1623, in-4° : c'est la continuation du précédent ouvrage.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

* BALLARINI (*Hippolyte*), théologien italien, natif de Novare, mort en 1558. Il entra d'abord dans l'ordre des Bénédictins, puis dans celui des Camaldules. Il devint en 1545 abbé de Saint-Michel de Murano à Venise, et général de son ordre en 1556. On a de lui : *Tractatus de diligendis inimicis*, sans indication ni de date ni d'endroit, et traduit en italien par Morosini; Venise, 1555, in-8° ; — *Tractatus super Orationem Dominicam*, encore sans indication.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.* — Adelung, Supplément à Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon.*

* BALLARINI (*Paolo*), peintre, né à Bologne en 1712, vivait encore en 1782. Il étudia la figure sous Francesco Monti, et l'architecture sous Stefano Orlandi et Ferdinando Bibiena. Son coloris était brillant, qualité qui était surtout sensible dans ses paysages et ses peintures d'ornements. Il a travaillé à Venise, à Trieste, à Vienne, à Saint-Pétersbourg, etc. E. B—N.

Malvasia, *Pitture, Scultura ed Architetture di Bologna.*

* BALLARINI (*Simon*), antiquaire italien, né le 28 octobre 1716, mort vers 1770. Il fut d'abord quelque temps secrétaire de l'évêque de Carpentras, et retourna à Rome en 1744, où il devint conservateur de la bibliothèque Barberini, et bénéficier de Saint-Jean-de-Latran. On a de lui : *Animadversiones in museum Florentinum Ant. Franc. Gorii*; Carpentras, 1743, in-4°. — *Origine di salutare quando si sternuta;* Rome, 1747, in-8°.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

* BALLAROTTI (*François*), musicien italien, vivait à la fin du dix-septième siècle. Il a composé la musique d'*Alciade e violenza d'amore*, conjointement avec Charles Pollarolo et François Gasparini. Cet opéra a été représenté à Venise en 1699. Ballarotti a écrit aussi *Ariovisto,* avec Perti et Magni (Milan, 1699); et *l'Amante impazzito;* Venise, 1714.

Fétis, *Biographie universelle des Musiciens.*

* BALLE (*Nicolas-Edinget*), théologien danois, né le 12 octobre 1744, mort en 1816. Il entra dans le sacerdoce, devint doyen, professeur, coadjuteur à l'épiscopat, enfin commandeur de l'ordre de Dannebrog. On a de lui, entre autres ouvrages : *Tres orationes de Danorum Norvagorumque in litteris excolendis diligentia, cum epistola ad Walchium de legibus studiorum in Danis latis nostro tempore*, 1782; — *Luthers Catechismus mit Anmerkungen* (Catéchisme de Luther, avec observations); Copenhague, 1786; — *Historia Ecclesiæ christianæ in usum auditorum primis lineis adumbrata, pars prima;* Copenhague, 1790; — *Oratio de dignitate verbi divini, per Lutherum restituta;* Leipzig, 1769, in-4°.

Nyerup et Kraft, *Almindeligt litteratur Lexicon.*

BALLENDEN ou BELLENDEN (*Jean*), littérateur écossais, mort à Rome en 1550. Catholique ardent, il fit de vains efforts pour arrêter la propagande religieuse des réformés, et fut en grande faveur auprès du roi Jacques V. Il occupa diverses places dans l'Église et dans l'État. Outre quelques poésies lyriques, on a de lui : *Histoire et Chronique d'Écosse*, 1536; Édimbourg, in-fol.

Biographia Britannica.

* BALLENSNEDT (*Jean-George-Justus*), théologien allemand, né en 1756 à Schœningen. Il était pasteur de Pabstorf, en Prusse. On a de lui : *Die Urwelt*, ouvrage qui eut du retentissement en Allemagne, en ce qu'il révèle des études importantes en géologie, in-4°.

Ersch et Grüber, *Allgemeines-Encyclopedie.*

BALLERINI (*Pierre*), théologien italien, natif de Vérone, vivait dans la première moitié du dix-huitième siècle. Il entra dans les ordres en 1722. En 1724, il publia un ouvrage intitulé *Metodo di S. Agostino negli studj*, qui souleva une vive controverse sur le probabilisme. Il professa ensuite les belles-lettres à Vérone, puis la théologie, et se trouva jeté dans de nouvelles discussions. Ce savant vivait encore en 1757. Outre *il Metodo di S. Agostino negli studj*, Vérone, 1724, in-12, Rome, 1757, in-12, (traduit en français par Nicolle de la Croix, sous ce titre : *Méthode d'étudier, tirée des ouvrages de saint Augustin*, Paris, 1760, in-12), on a encore de lui : *Risposta alla lettera del P. Segneri sopra la materia del probabile*; Venise, 1732, in-8°; — *Saggio della Storia di Probabilismo;* Vérone, 1736. in-8°; — *Sancti Zenonis episcopi Veronensis Sermones, nunc primum editi*; Vérone, 1739, in-4°; — *Sancti Antoni archiepiscopi Florentini, Summa theologica, correcta*, avec des notes, observations, et une vie de l'auteur; Vérone, 1740 et 1741; — *S. Raymundi de Pennafort Summa, ad manuscriptorum fidem*; Vérone, 1744, in-fol.; — *la Doctrina della chiesa cattolica, circa l'usura dichiarata e dimostrata*; Vérone, 1734, in-4°; et Bologne, 1747, in-4°; — *De Jure divino et naturali circa usuram, libri VI;* Bologne, 1748, in-4°; — *S. Leonis Magni opera, post Paschalis Quesnelli recensionem ad complures manuscriptos codices exarata, emendata et ineditis aucta;* Venise, 1755-1757; — *Moralium actionum regula in Opinabilibus*; Venise, 1756, in-4°; — *Liber de Vi ac Ratione primatus pontificum*, vers 1756.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.* — Adelung, Supplément à Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon.*

BALLERINI (*Jérôme*), érudit italien, frère du précédent, naquit à Vérone le 29 janvier 1702, et mourut vers 1770. On a de lui une édition des *Œuvres* du cardinal Noris; Vérone, 1732, 4 vol. in-fol; — *Opera Joh. Giberti, episcopi Veronensis, nunc primum collecta;* Vérone, 1732, in-4°; — quelques notices dans le *Museum Museliano.*

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

BALLEROY (*Jacques-Claude-Augustin*), marquis DE LA COUR, général français, né le 20 janvier 1694, mort en 1773. Il fut d'abord premier écuyer du duc d'Orléans, puis gouverneur du duc de Chartres. Il s'occupa longtemps de la réalisation des idées émises dans l'ouvrage du marquis d'Argenson, intitulé *Considérations sur le gouvernement ancien et présent de la France*. Il fut un des membres les plus actifs de la réunion politique connue sous le nom de *Société de l'Entresol*, parce que les séances se tenaient dans un entresol de l'hôtel du président Hénault, place Vendôme; elles étaient présidées par l'abbé

Alary. Montesquieu, l'abbé de Saint-Pierre, etc., faisaient partie de cette société, et y lisaient quelques-uns de leurs travaux avant de les faire imprimer. Balleroy y avait lu les fragments d'une *Histoire* (inédite) *des traités depuis la paix de Vervins*.

René d'Argenson, *Essai dans le goût de ceux de Montaigne*. — *Lettres de Bolingbroke*, t. III, p. 481.

BALLESTER ou **BALESTER** (*Joachim*), graveur espagnol, né vers 1750, mort en 1795. Il travailla avec Carmona et Selma aux magnifiques allégories qui accompagnent le texte de l'ouvrage d'Yriarte sur la musique. On lui doit aussi les gravures de la grande édition de *Don Quichotte* publiée à Madrid en 1780.

Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon*.

BALLESTEROS (*François*), général espagnol, né à Saragosse en 1770, mort à Paris le 22 juin 1832. Il entra au service en 1788 dans le régiment d'infanterie des volontaires d'Aragon, fit la campagne de Catalogne en 1792 et 1795, sous les ordres du comte de l'Union, général en chef de l'armée du Roussillon, et gagna le grade de capitaine. Destitué en 1804, par suite de l'accusation portée contre lui d'avoir détourné trois mille rations à son profit, il reçut une réparation éclatante de la part du prince de la Paix, alors tout-puissant, qui le fit nommer commandant du *resguardo* (des douaniers) d'Oviédo, dans les Asturies, emploi très-lucratif, ordinairement réservé à la faveur. Lors de l'invasion des armées françaises en Espagne en 1808, la junte provinciale des Asturies nomma Ballesteros colonel et commandant des troupes qu'il fut chargé de lever, et qu'il conduisit souvent à la victoire. Réuni avec son corps à l'armée de Castille, commandée par Castaños et Black, il fut nommé brigadier général et ensuite maréchal de camp par la junte centrale établie à Séville. Le gouvernement qui succéda à cette junte, sous le titre de *régence de Cadix*, l'éleva au grade de lieutenant général, et lui confia le commandement en chef de l'armée d'Andalousie, dans lequel il eut affaire aux chefs français les plus habiles et les plus renommés, tels que Soult, Mortier, etc., aux poursuites desquels il a toujours su échapper, à l'aide d'une tactique à lui particulière. La mesure de la régence de Cadix, par laquelle le commandement général de toutes les armées fut conféré au duc de Wellington, déplut souverainement à tous les généraux espagnols et aux patriotes. Elle trouva une opposition vigoureuse dans Ballesteros, qui, non content de la blâmer avec aigreur dans différentes brochures, voulut même en appeler au peuple. Cette conduite indisposa le gouvernement contre Ballesteros : il le destitua, le fit arrêter comme coupable de haute trahison, et l'envoya au préside de Ceuta. On l'accusa aussi d'avoir fait manquer quelques opérations militaires par pure jalousie; mais depuis il se justifia pleinement de cette imputation. Un *bataillon sacré* créé par Ballesteros, et auquel il avait donné le nom de *Barbones* (barbus), n'attendait que son ordre pour le soutenir les armes à la main. L'armée nombreuse qu'il commandait, et tous les patriotes en général, étaient dans les mêmes dispositions. Ballesteros eût pu résister aux volontés de la régence; bien loin de là, il s'y résigna. Pendant son trajet pour sa destination, et à Ceuta même, il ne cessa d'adresser au gouvernement et aux cortès de respectueuses suppliques pour obtenir sa liberté. Il la recouvra en effet, mais sans commandement et sans emploi.

C'est dans cet état que le trouva le retour de Ferdinand en Espagne. Ballesteros s'empressa d'aller au-devant du roi, de lui offrir ses services, et de faire abjuration de ses principes libéraux, en reconnaissant et proclamant avec enthousiasme le trop fameux décret du 4 mai 1814, destructeur des libertés espagnoles, à cause de la fausse sécurité qu'il inspira aux patriotes. Parvenu par ce moyen à la faveur de Ferdinand, il fut nommé ministre de la guerre en 1815; mais, plus propre à manier le sabre qu'à diriger les affaires du cabinet, Ballesteros ne sut point se maintenir. Il fut remplacé en 1816, et envoyé en résidence à Valladolid, avec ordre de se présenter tous les jours au capitaine général, qui était alors don Carlos O'Donel. A la première nouvelle de l'insurrection de l'île de Léon en 1820, il fit parvenir au roi un mémoire dans lequel il s'élevait avec violence contre les hommes qui l'avaient provoquée, et le suppliait de mettre sa fidélité à l'épreuve en lui confiant le commandement de l'armée destinée à agir contre eux. Ces offres non agréées, et la conduite antérieure de Ballesteros, étaient inconnues aux constitutionnels, dont les efforts venaient d'être couronnés du succès. Il s'agissait de contraindre le roi à rétablir la constitution. Ballesteros fut chargé, par les principaux chefs, de cette mission délicate, dans laquelle il réussit au delà de leurs espérances. Porté au conseil d'État et admis dans la société des *communeros*, il louvoya si bien, que chaque parti le regardait comme lui appartenant. En 1823, après l'entrée des Français en Espagne, Ballesteros fut mis à la tête de l'armée la plus belle, la mieux disciplinée et la plus aguerrie d'Espagne, dont il enchaina l'ardeur en signant avec le duc d'Angoulême une capitulation insidieuse qui la mettait dans la plus complète inaction. On a accusé Ballesteros et quelques-uns des autres généraux qui ont capitulé après lui et à son exemple sans coup férir, d'avoir cédé à des insinuations peu compatibles avec l'honneur : quoi qu'il en soit, au retour de Ferdinand à Madrid, ils se sont vus forcés de s'expatrier. Ballesteros est mort à Paris dans l'obscurité et dans l'oubli. [*Enc. des g. du m.*]

Conversations-Lexicon.

***BALLESTEROS** (*Louis-Lopez*), financier espagnol, né en Galice vers 1778. Il parvint, à force

d'intrigues, à remplacer, en 1825, son ancien protecteur Garay au ministère des finances. C'est de cette époque que datent ces emprunts ruineux pour la nation espagnole, mais extrêmement profitables pour ceux qui s'en sont mêlés. C'est sous l'influence de ce ministre que le comte d'Ofalia conclut, en 1828, un traité qui aurait dû avoir pour résultat l'ajournement du payement de la somme énorme que l'Angleterre réclamait de l'Espagne, attendu la situation critique de celle-ci, mais qui ne produisit qu'un surcroît de gêne dans les finances, la perspective de la banqueroute, et toujours des dépouilles opimes pour les mêmes coryphées des emprunts étrangers. Au demeurant, si le système financier de Ballesteros a contribué à plonger la nation dans des embarras dont elle ne sortira qu'à grand'peine, sa conduite politique, sa modération, et l'opposition qu'il n'a cessé de faire, avec le premier ministre Salmon, contre ses collègues Calomarde, Salazar et Zambrano, rachètent une grande partie de ses torts. Lorsque le malheureux général Torrijos fut pris, avec ses cinquante-quatre compagnons d'infortune, dans l'Andalousie, le roi Ferdinand, Ballesteros et Salmon voulaient qu'ils fussent régulièrement jugés; mais ils trouvèrent une telle résistance dans le reste du conseil, que le roi changea d'avis, et ces patriotes furent mis hors la loi, et fusillés sans jugement. Ballesteros fut renvoyé du ministère en 1833, lorsque la reine Christine prit les rênes du gouvernement. [*Enc. des g. du m.*]

Conversations-Lexicon.

BALLET (*François*), théologien français, de Paris, vivait dans la première moitié du dix-huitième siècle. Il fut curé de Gif et prédicateur de la reine. On a de lui, entre autres ouvrages : *Histoire des temples des païens, des juifs et des chrétiens;* Paris, 1760; — *Panégyrique de saint Remy;* Paris, 1755; — *Panégyriques de saint J.-Népomucène, de sainte Anne et de saint Gaëtan;* Paris, 1755, in-12; — *Panégyriques des Saints;* Paris, Prault, 1758, 5 vol. in-12; — *Vie de la sœur Françoise Bony, fille de charité;* Paris, 1761, in-12.

Quérard, *la France littéraire.*

BALLET (*Jean*), jurisconsulte, né vers 1760 dans la Marche, mort le 30 avril 1832. Il exerçait les fonctions de juge au tribunal d'Évreux, lorsqu'il fut nommé député de la Creuse à l'assemblée législative. Le 12 avril 1792, il fit, au nom du comité des finances, un rapport sur la caisse de l'extraordinaire, et demanda que les assignats en circulation fussent portés au chiffre de seize cent cinquante millions. Le 28 août, il fit décréter l'envoi, aux quatre-vingt-trois départements, des premières pages du *Livre rouge,* comme preuve des déprédations de la cour. Il ne fut pas réélu membre de la convention; en l'an XIII (1805), il était procureur général près la cour impériale de Limoges. A la réorganisation des tribunaux en 1811, il fut nommé avocat général près la même cour. En 1815, les électeurs du département de la Creuse l'envoyèrent à la chambre des représentants : sa conduite à ce moment fut honorable. Tandis que la chambre des représentants discutait, au milieu des baïonnettes ennemies, sur l'établissement d'une constitution, Ballet fit la proposition de n'élever de statue à aucun monarque vivant, voulant faire comprendre qu'il était inutile de s'occuper d'une constitution que le nouveau roi pouvait ne pas accepter. Ballet, destitué par les Bourbons rentra dans la vie privée.

Le Bas, *Encyclopédie de la France.*

BALLETTI. *Voyez* BALETTI.

BALLEXSERD (*Jacques*), médecin suisse, né à Genève le 3 octobre 1726, mort en 1774. Il s'est principalement fait connaître par les ouvrages suivants : *Dissertation sur l'éducation physique des enfants, depuis la naissance jusqu'à l'âge de puberté;* Paris, 1762, in-8°, couronnée par l'académie de Harlem; — *Dissertation sur cette question : Quelles sont les causes principales de la mort d'un aussi grand nombre d'enfants, et quels sont les préservatifs les plus efficaces et les plus simples pour leur conserver la vie;* Genève, 1775, in-8°. L'académie de Mantoue couronna ce mémoire en 1772, après l'avoir fait traduire en italien.

Biographie médicale.

BALLEYDIER, général français, né à Annecy (Mont-Blanc), le 12 février 1763, mort vers 1840. Il fut nommé au commencement de la révolution commandant des volontaires d'Annecy, et servit avec la plus grande distinction sous les généraux Kellermann et Dugommier. Il passa ensuite à l'armée d'Italie, où il se distingua également. Après la campagne de Franconie, qu'il fit sous les ordres du général Augereau, il devint commandant de l'île d'Elbe et colonel du dix-huitième régiment d'infanterie légère. Il se signala encore dans les campagnes de Hollande et de Russie. Nommé deux fois général de brigade, sa modestie lui fit constamment refuser ce grade, dont, au rapport de Dugommier, il n'y avait pas, dans l'armée, d'officier qui fût plus digne que lui.

Le Bas, *Encyclopédie de la France.*

***BALLI** *l'Ancien* (*Antoine*), jurisconsulte italien, natif de Trapani, mort à Palerme le 8 novembre 1591. On a de lui : *Annotationes ad bullam apostolicam Nicolai V et reg. pragm. Alphonsi regis de censibus,* dans l'ouvrage de Pierre di Gregorio, (Palerme), intitulé *De censibus;* Palerme, 1609, in-4°, et 1622.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.* — Adelung, Supplément à Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon.*

***BALLI** *le Jeune* (*Antoine*), jurisconsulte italien, neveu du précédent, mort le 23 avril 1598. Il fut juge à la cour royale de Sicile. On a de lui : *Variorum tractatuum libri VI omnem fere materiam criminalem judiciorum et torturam complectentes;* Palerme, 1606, in-fol.; et Lyon, 1662, in-4°.

* Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

***BALLI** (*Fabius*), poëte italien, mort à Palerme le 23 mai 1632. On a de lui (en dialecte napolitain) : *Palermo liberato*, poëme en rime octave; Palerme, 1612, in-4°; — *Canzoni Siciliane*, dans *Muse Siciliane;* Palerme 1647, 1662, in-12.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

***BALLI**. *Voyez* BALLO.

***BALLI** (*Paola*), peintre, née à Bologne, vivait à la fin du dix-septième siècle et au commencement du dix-huitième. Un de ses tableaux, une *Vierge* placée à Bologne dans l'église de la *Madonna della Grada*, porte la signature *Paola de Ballis fecit*. 1701. E. B—N.

Malvasia, *Pitture, Sculture ed Architetture di Bologna*.

***BALLI** (*Simon*), peintre, vivait au commencement du dix-septième siècle. Il quitta fort jeune Florence où il était né, pour aller se fixer à Gênes. Son style tient beaucoup de celui d'Andrea del Sarto. On trouve dans les galeries de cette ville un grand nombre de petits tableaux de sainteté peints sur cuivre par Balli. Il exécuta aussi deux grands tableaux pour l'église *del Carmine*, et pour l'oratoire de saint Barthélemy de Gênes. E. B—N.

Soprani, *Vite de' Pittori, Scultori ed Architetti Genovesi*, 1674. — Lanzi, *Storia Pittorica*. — Ticozzi, *Dizionario de' Pittori*. — Orlandi, *Abecedario Pittorico*.

BALLIANI (*Jean-Baptiste*), physicien génois, né en 1586, mort en 1666. On a de lui un traité remarquable, écrit en latin, *Sur le mouvement naturel des corps pesants*, 1638-1646. Balliani était sénateur de Gênes; il est à regretter que ses fonctions politiques ne lui aient pas permis de se livrer entièrement à l'étude des sciences, qu'il aurait pu enrichir par ses découvertes.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

BALLIÈRE DE LAISEMENT (*Charles-Louis-Denis*), musicographe français, né à Paris le 9 mai 1729, mort à Rouen le 8 novembre 1800. Il cultiva tour à tour la musique, les lettres, la chimie, les mathématiques, et devint vice-président de l'Académie de Rouen. Il eut des relations avec J.-J. Rousseau, d'Alembert, Diderot et Voltaire. On a de lui : *les Fêtes de l'Hymen*, ou *la Rose*, 1746; — *Deucalion et Pyrrha*, 1751; — *le Rossignol*, 1751; — *le Retour du Printemps*, 1753; — *Zéphyr et Flore*, 1754, opéras comiques, dont il a écrit les livrets; — *Éloge de Le Cat*, docteur en médecine; Rouen, 1769, in-8°; — *Essai sur les problèmes de situation;* Rouen, 1782, in-8°, avec sept planches; — une nouvelle édition du *Gazophylacium Græcorum* de Philippe Cattier; Paris, Didot, 1790, in-8° (1); — *Théorie de la musique;* Paris, 1764, in-4°. Les auteurs du *Dictionnaire des Musiciens* (Paris, 1810), ont remarqué que cette théorie était essentiellement vicieuse; elle fut cependant approuvée par l'Académie de Rouen.

Fétis, *Biographie universelle des Musiciens*. — *Journal des Savants*, année 1765, p. 291-320.

BALLIN (*Claude*), orfévre, né à Paris en 1615, mort le 22 janvier 1678. Il prit le goût du dessin en copiant les tableaux du Poussin, et se fit connaître du cardinal de Richelieu, qui acheta de lui quatre grands bassins d'argent sur lesquels Ballin, âgé à peine de dix-neuf ans, avait représenté admirablement les quatre âges du monde. Le cardinal, ne pouvant se lasser d'admirer ces chefs-d'œuvre de ciselure, lui fit faire quatre vases à l'antique pour assortir les bassins. Ballin porta son art au plus haut point. Il exécuta pour Louis XIV des tables d'argent, des guéridons, des canapés, des candélabres, des vases, etc. On estimait surtout les bas-reliefs, où il avait ciselé les songes de Pharaon. Mais ce prince se priva de tous ces ouvrages pour fournir aux dépenses de la longue guerre qui finit par la paix de Ryswick. Ce fut Ballin qui cisela la première épée d'or et le premier hausse-col portés par Louis XIV. Lorsque, après la mort de Varin, il eut la direction des balanciers des médailles et des jetons, il montra dans ces petits ouvrages le même goût qu'il avait fait paraître dans les grands. Il joignit à la beauté de l'antique les grâces du moderne.

Le Bas, *Encyclopédie de la France*.

BALLIN (*Claude*), orfévre, neveu et élève du précédent, né vers 1660 à Paris, mort le 18 mars 1754. Il avait dessiné la plupart des ouvrages de son oncle. Il travailla pour les principales cours de l'Europe, et ses ouvrages se distinguent par leur pureté et leur élégance. On cite comme un de ces chefs-d'œuvre la couronne du sacre et le cadenas de Louis XV. Il travaillait à un manteau d'or pour ce roi, quand la mort vint le surprendre.

Le Bas, *Dictionnaire encyclopédique de la France*.

***BALLINERT** (*Jean*), peintre italien, né à Florence vers 1580. On ignore la date de sa mort. Il était élève de Cigoli, qu'il imita si bien, que leurs tableaux ne pouvaient se distinguer. Il peignit à Rome pour Clément VIII, puis il retourna à Florence, où, étant devenu aveugle, il mourut de misère.

Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon*.

***BALLING** (*Emmanuel*), romancier danois, né en 1743, mort en 1795. On a de lui entre au-

(1) « Denis Ballière de Laisement, apothicaire à Rouen, sa patrie, et de l'Académie de cette ville ainsi que de celle de la Conception, a fait réimprimer à ses dépens (à Paris, chez P.-F. Didot, en 1790, in-8°) le *Gazophylacium Græcorum* de Philippe Cattier, avocat au parlement de Paris, publié pour la première fois à Paris en 1651, in-8°: pour la deuxième à Francfort en 1708, in-8°; pour la troisième en 1757, in-8°, à Utrecht. Ballière n'a fait tirer qu'un très-petit nombre d'exemplaires de sa réimpression, pour les donner à ses amis. Le même Ballière fit imprimer en 1786, encore à ses frais et pour être distribué à ses amis, un joli poëme latin de Jacques Catz, Hollandais, sous le titre : *Monita amoris Virginei, sive Officium puellarum in castis amoribus emblemate expressum;* Hamburgi (c'est-à-dire à Rouen), in-8° de 28 pages, au frontispice duquel, au lieu de fleuron, Ballière a fait mettre une espèce de carré magique en lettres majuscules et minuscules, au bas duquel on lit : *Connubia florum.* » [*Note de Mercier de Saint-Leger.*]

tres ouvrages : *Caroline og Lambert, en fortælling* (Caroline et Lambert, nouvelle); Copenhague, 1792, in-8°; — *Lindor og Elise, en original moralisk fortælling* (Lindor et Élise, nouvelle morale); Copenhague, 1799, in-8°.

Nyerup et Kraft, *Almindeligt Litteratur-Lexicon.*

* **BALLINGALL** (*George*), médecin écossais, contemporain, natif d'Édimbourg (on ignore la date précise de sa naissance). Il devint chirurgien du roi, professeur de chirurgie militaire à l'université, et remplit plus tard d'autres importants emplois de sa profession. On a de lui : *Dissertatio inauguralis de Apoplexia sanguinea*; Édimbourg, 1819; — *Practical observations on fever, dysentery and liver complaints, as they occur amongst the european troops in India, with introductory remarks on the disadvantages of selecting boys for Indian military service*; Édimbourg, 1818; — *Essay on Syphilis*; Édimbourg, 1818; — *Introductory lectures to a course of military surgery*; Édimbourg et Londres, 1830.

Callisen, *Medicinisches Schriftsteller-Lexicon.*

* **BALLINI** (*Camillo*), peintre vénitien, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. Il fut élève de Jacopo Palma, le jeune. Son style, qui, quoique maniéré et manquant de vigueur, n'était pas dépourvu d'agrément, le fit employer au palais ducal de Venise. Dans la salle dite *du Scrutin*, il a peint dans un grand ovale, au milieu du plafond, la *Victoire navale remportée par la république dans le port de Trapani.* E. B—N.

Zanetti, *Della Pittura Veneziana.* — Lanzi, *Storia Pittorica.* — Orlandi, *Abecedario Pittorico.*

BALLINO (*Jules*), jurisconsulte et littérateur vénitien, vivait dans la seconde moitié du seizième siècle. On a de lui : *Vita di Mose, composta da Filone ebreo*; Venise, 1560, in-4°; — *Trattato di Plutarco dell' Amor de' genitori verso i figliuoli*; Venise, 1564, in-8°; — *la Morale Filosofia brevemente descritta per due filosofi, Epitteto stoico e Aristotile peripatetico*; Venise, 1564-1565; Rome, 1689, in-8°; — *Trattato d'Aristotile della Virtù e de' Vizii*; Venise, 1565, in-8°; — *le Prediche del gran Basilio, arcivescovo di Cesarea*, etc.; Venise, 1566, in-8°; — *Disegni delle più illustri Citta e Fortezze del mondo, con una breve istoria delle origini ed accidenti loro*; Venise, 1560, in-4°. Ce volume est resté inachevé.

Tiraboschi, *Storia della Letteratura italiana.*

* **BALLIONI** (*Jérôme*), compositeur italien du seizième siècle. On trouve de lui un motet à six voix, dans le *Florilegium Portense* de Bodenschatz.

Fétis, *Biographie universelle des Musiciens.*

BALLISTA. *Voy.* BALISTA.

* **BALLIVET** (*Jean*), biographe et théologien français, natif de Séez, mort le 20 avril 1734. On a de lui : Une *Vie de Jacques Chevreteau, autrement dit Jérôme de Saint-Joseph*, ermite célèbre du diocèse de Langres, mentionné dans l'*Histoire littéraire de la France.* On ignore si cette biographie a été imprimée.

Lelong, *Bibliothèque historique de la France*, t. IV, n° 1291, suppl., éd. de Fontette.

* **BALLJOHR** (*J.-Chr.*), écrivain russe, vivait la fin du dix-huitième siècle. Il n'est connu que par la publication de cet ouvrage : *Praktische Anmerkungen über verschiedene die Haushaltung in Russland betreffende Artikel, aus lauter Erfahrung zusammengetragen*, etc. (Ouvrage sur l'économie rurale en Russie), in-8°; Saint-Pétersbourg, 1783.

Actes de la Société économique de Saint-Pétersbourg, 3° vol.

BALLO ou **BALLI**, nom commun à plusieurs Siciliens qui se sont distingués dans les lettres.

I. **BALLO** (*Fabio*), poëte et jurisconsulte, né à Palerme vers le milieu du seizième siècle, mort le 23 mai 1632. Il est auteur de quelques *Canzoni* imprimées dans le t. Ier, 2° partie, des *Muse Siciliane*; Palerme, 1647-1662, in-12, et d'une églogue intitulée *Alfesibeo.*

II. **BALLO** (*Jean-Dominique*), fils du précédent. Il fut d'abord avocat, puis ecclésiastique. Quelques-unes de ses *Canzoni* se trouvent imprimées avec celles de son père.

Muse Siciliane, t. Ier, 2° partie.

III. **BALLO** (*Joseph*), savant italien, né à Palerme le 29 juillet 1567, mort à Padoue le 2 novembre 1640. Il renonça à la carrière des armes, à laquelle ses parents l'avaient destiné, et se livra à l'étude des sciences. Il étudia ensuite la théologie, et entra en 1635 dans la compagnie de Jésus. Entre autres ouvrages, on a de lui : *De Fecundidate Dei circa productiones ad extra*; Padoue, 1635, in-4°; — *Demonstratio de motu corporum naturali*; Padoue, 1635, in-4°; — *Resolutio de modo evidenter possibili transsubstantiationis panis et vini, in sacrosanctum Domini Jesu corpus et sanguinem*, etc.; Padoue, 1640, in-4°; — *Assertiones apologeticæ cum suis dilucidationibus pro Scholasticorum reverentia exaratæ*; Padoue, 1641, in-4°. Ballo soutenait, selon Mazzuchelli, que « les accidents (*gli accidenti*) qui restent dans l'Eucharistie sont les accidents du corps de J.-C., modifiés de manière qu'ils représentent l'espèce du pain. » Une querelle allait s'engager sur cette matière entre les théologiens, quand la mort de l'auteur vint y couper court.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

IV. **BALLO** (*Thomas*), poëte, vivait à Palerme vers la fin du seizième et au commencement du dix-septième siècle. Il était chevalier de l'ordre de Saint-Étienne et membre de l'Académie des *Accesi.* On a de lui des poésies qui se trouvent dans les *Rime* de cette académie, et un poëme épique intitulé *Palermo liberata*; Palerme, 1612, in-4°. Cette œuvre, en rimes octaves, est dédiée à Cosme II, grand-duc de Toscane.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.* — Mongitore, *Bibliotheca Sicula.*

* **BALLOIS** (*Louis-Joseph-Philippe*), publiciste, né à Périgueux (Dordogne) en 1778, mort à Paris le 4 décembre 1803. Il publia à Bordeaux un journal plein de saines idées et de patriotisme (*l'Observateur de la Dordogne*). En 1798, son compatriote Lamarque, nommé ambassadeur en Suède, le choisit pour son secrétaire; mais le Directoire refusa d'approuver ce choix. Ballois, désespéré de cet acte d'injustice, tenta de se tuer; mais il se manqua, et continua d'écrire. Au 18 brumaire, son journal fut supprimé; alors Ballois s'occupa d'économie politique, et fonda les *Annales de statistique française et étrangère*; Paris, 1802-1804, 8 vol. in-8°. Ballois a été l'éditeur de la lettre du chevalier Sinclair sur l'*agriculture*, les *finances*, les *statistiques de longévité*, suivie d'un *aperçu sur les sources du revenu public*; 1802, in-8°. Nommé membre de l'Académie de Bordeaux, il vint à Paris où il mourut des suites de sa blessure.

Le Bas, *Encyclop. de la France*. — Quérard, *France littéraire*.

BALLON (*Louise-Blanche-Thérèse Perrucard* DE), fondatrice des Bernardines réformées, naquit en 1591, au château de Vanclie en Savoie, et mourut le 14 décembre 1668, au monastère de Seyssel. Elle entra fort jeune au couvent de Sainte-Catherine-sur-Annecy, et en entreprit la réforme sous la direction de saint François de Sales. Elle fit introduire sa nouvelle discipline à Saint-Jean-de-Maurienne, à Grenoble, à Seyssel, à Vienne, à Lyon, et dans d'autres monastères. Ses constitutions furent approuvées à Rome en 1631. Ses *œuvres de piété* ont été imprimées par le P. Grossi, de l'Oratoire; Paris, 1700, in-8°.

Vie de la mère Ballon, en tête de ses *OEuvres*, par le P. Grossi.

* **BALLONFFEAUX** (*George* D'), bailli d'Echternach, conseiller du roi au conseil provincial de Luxembourg, antiquaire lorrain, vivait dans la première moitié du dix-huitième siècle. On a de lui : *Réponse aux Observations de M. Galland sur les explications de quelques médaillons de Tetricus le père et d'autres*; Luxembourg, 1702, in-8°, et dans les *Opera selecta* de Hardouin. V. R.

D. Calmet, *Biblioth. de Lorraine*, p. 73. — Adelung, Supplément à Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*.

* **BALLUE**, député à l'assemblée législative par le département de la Somme. Il était notaire et juge de paix lors de l'élection. Ballue ne monta qu'une seule fois à la tribune, le 26 août 1792, pour déclarer qu'il avait écrit à la commune de Paris que plusieurs de ses collègues, appartenant au parti royaliste, avaient demandé des passe-ports pour se rendre dans les départements infectés d'aristocratie; l'assemblée approuva sa conduite. Depuis ce moment, Ballue ne reparut plus sur la scène politique.

Le Bas, *Encyclopédie de la France*.

* **BALLUERCA**, peintre espagnol, vivait dans la seconde moitié du dix-septième siècle. Il fit en 1695, pour le couvent de *las Baronesas* de Madrid, une copie du Christ de Burgos. Les œuvres de ce peintre, que l'on voyait encore au commencement de ce siècle, n'étaient pas dépourvues de mérite.

Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon*. — Quilliet, *Dictionnaire des Peintres espagnols*.

* **BALLY** (*Victor*), médecin français, membre de l'Académie de médecine, né à Beaurepaire (Isère) vers la fin du dix-huitième siècle. Il fit partie de l'expédition de Saint-Domingue, en qualité de chef du service de santé; et lorsque la fièvre jaune exerça ses ravages sur la malheureuse Barcelone en 1821, il fut un des médecins français qui se dévouèrent pour s'opposer à ce fléau. On a de lui : *Histoire de la fièvre jaune observée en Espagne, et particulièrement en Catalogne, dans l'année* 1821; in-8°, 1823 : MM. François et Pariset, ses collègues, ont pris part à la rédaction de cet ouvrage; — *Coup d'œil sur l'histoire de la gymnastique*; Paris, 1817, in-8°; — *Rapport au conseil supérieur sur la fièvre jaune*; Paris, Didot, 1824; — *Du typhus d'Amérique*; Paris, Smith, 1814; — *Mémoire sur les forces vitales*; — *Observations sur le scorbut*; — *Mémoires*, publiés dans la *Revue encyclopédique* (1819), la *Revue médicale* (1820) et la *Gazette des hôpitaux* (1849); en outre, deux éditions nouvelles, très-augmentées, du *Formulaire magistral*, etc., de Cadet de Gassicourt.

Le Bas, *Encyclop. de la France*. — Quérard, *la France littéraire*.

BALLYET (*Emmanuel*), antiquaire, évêque et consul de France à Bagdad, né en 1700 à Marnay (Franche-Comté), mort à Bagdad, de la peste, en 1773. Il avait été d'abord religieux carme-déchaussé. On a de lui un compte-rendu, écrit en latin, de sa mission, adressé sous forme de lettre au pape Benoît XIV; Rome, 1754. On y trouve des détails intéressants sur les peuples de l'Asie occidentale. Il y avait à la bibliothèque du duc d'Orléans le journal des voyages de Ballyet, d'où d'Anville a extrait la *Description d'un monument de sculpture découvert dans une montagne*.

Quérard, *la France littéraire*.

BALME (*Claude-Denis*), médecin français, né au Puy-en-Vélay le 24 janvier 1742, mort le 29 novembre 1805. Après avoir étudié à Montpellier et à Paris, il s'établit comme praticien dans sa ville natale, où il exerça jusqu'à sa mort. Il collabora au *Journal de Médecine* de Paris depuis 1768 jusqu'en 1790. On a de lui : *Dissertation sur le suicide*, 1789, in-8°; — *Mémoires de médecine pratique sur les efforts*; le Puy, 1791, in-12; — *Recherches diététiques du médecin patriote sur la santé et sur les maladies observées dans les séminaires, pensionnats*, etc.; le Puy, 1791, in-12; — *Réflexions sur le traitement de la petite vérole*; le Puy, 1761, in-12; — *Considérations cliniques sur les rechutes*; le Puy, 1797, in-12; — *Réclamations importantes sur les médecins ac-*

cusés d'irréligion, et sur les nourrices mercenaires; le Puy, 1804, in-8°.

Quérard, *la France littéraire*.

* BALME (*Henri* DE), et non *de Palma*, savant franciscain, natif de la Balme (Isère), mort le 23 février 1439. On a de lui un livre de théologie mystique, commençant par ces mots : *Viæ Sion lugent*, et qu'on a attribué à saint Bonaventure; il se trouve parmi les opuscules de ce dernier. Ce livre existait autrefois, sous le titre *de Triplici Via ad Sapientiam*, parmi les manuscrits de la bibliothèque de Saint-Victor de Paris. Il y avait à la bibliothèque Pauline de Leipzig d'autres traités mystiques qui portaient aussi son nom, et qui, à cause de leurs divers titres, *de Imitatione Christi*, *de Compunctione*, *de interna consolatione*, semblent présenter une grande ressemblance avec les opuscules attribués à Thomas à Kempis.

Oudin, *Com. de Script. Eccles.*, t. 2, col. 2241-2242. — Wadding, *Annales minorum*, t. IV.

*BALMÈS (*Jacques-Lucien*), publiciste et philosophe espagnol, né à Vich en Catalogne le 28 août 1810, mort le 9 juillet 1848. Il enseigna quelque temps les mathématiques au collége de sa ville natale, fut exilé sous la régence d'Espartero, et fonda en 1844, à Madrid, un journal politique hebdomadaire, intitulé *El Pensamientos de la Nacion*, organe du parti religieux et monarchique. On a de lui : *Observaciones sociales, politicas y economicas sobre los bienes del Clero*; Vich, 1840; — *Consideraciones politicas sobre la situacion de España*; Barcelona, 1840; — *Maximas de san Francisco de Sales paro todos los dios del anno*; *la Religion demostrada al alcance de los ninos*; Barcelona, 1846, 1 vol. in-8°; — *el Criterio*; Barcelona, 1845, in-8°; traduit en français sous le titre de *l'Art d'arriver au vrai*, un vol., 1851; — *Escritos politicos*, 1 vol. in-4°; *Filosophia fundamental*; Barcelona, 1846, 4 vol. in-8°; traduite en français, 3 vol., 1852; — *Curso de filosofia elemental*; Madrid, 1837; — *Pio IX, Madrid et Paris*; in-8°; — *el Protestantismo comparado con el catolicismo en sus relaciones con la civilisacion europea*; 3 vol. in-8°; Madrid, 1848. C'est le principal ouvrage de l'auteur.

Don Antonio Soler, *Biographia del doctor. D. J. Balmes*.— Garcia de los Santos, *Vida de Balmes*. — D. B. de Cordoba, *Noticia historico-literaria del doctor. D. J. Balmes*, *Revista hispano americana*. — A. de Blanche-Raffin, *Jacques Balmès, sa vie et ses ouvrages*, in-8°.

* BALMÈS (*François-Xavier*), chirurgien de la cour d'Espagne, vivait au commencement du dix-neuvième siècle. Il parcourut en 1803 les colonies espagnoles pour y répandre les bienfaits de la vaccine. Il consacra un an tout entier à ce pèlerinage, passant par les Canaries, Porto-Ricco, Caraccas, les îles Philippines, la Chine, Sainte-Hélène, etc. Au milieu de ses travaux incessants, il trouva encore le moyen d'étudier les plantes les plus rares de la Chine; il en dressa un album de dessins coloriés, qu'il déposa en 1816 à la bibliothèque du musée de Madrid. On a de lui un petit ouvrage *sur les propriétés antisyphilitiques de l'agava et du begonia*, traduit en italien (Rome, 1795, in-8°).

Rose, *New Biographical Dictionary*.

* BALMONT (la comtesse DE SAINT-), auteur tragique, vivait dans la seconde moitié du dix-septième siècle. Elle était d'une illustre famille de Lorraine, et se fit remarquer de bonne heure par ce caractère fortement trempé, particulier aux femmes du pays qui vit naître Jeanne d'Arc. Aussi bien recherchait-elle volontiers les exercices virils. Pendant que son mari, le comte de Saint-Balmont, suivait le duc de Lorraine à la guerre, et qu'elle vivait retirée à la campagne, un officier de cavalerie, en garnison sur ses terres, lui fit un outrage; elle lui envoya aussitôt un cartel signé *le chevalier de Saint-Balmont*, dans lequel celui-ci se déclarait décidé à venger sa belle-sœur. L'officier accepta le défi. La comtesse vint au rendez-vous, en habit d'homme. Elle désarma l'officier, et lui dit : « C'est une femme qui vous rend votre épée, monsieur, et non le chevalier de Saint-Balmont. Ayez désormais plus de considération pour les prières des dames. » L'officier fut si confus de cette aventure, qu'on ne le revit plus ensuite. La comtesse de Saint-Balmont ne s'en est pas tenue à ce drame en action; on a d'elle : *les Jumeaux martyrs*, ou *Marc et Marcelin*, tragédie composée en quinze jours, et imprimée en 1650. V. R.

Dictionnaire des femmes célèbres. — *Biographie universelle des femmes célèbres*. — *Bibliothèque du Théâtre*, t. 3, p. 86. — *Histoire littéraire des femmes savantes*, t. 1, p. 482. — Adelung, Supplément à Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*.

*BALNAVES (*Henri*), poëte écossais, né à Kirkaldy en 1520, mort à Édimbourg en 1579. Il se déclara hautement de la religion protestante, et fut en 1564 un des complices du meurtre du cardinal Beaton, et, en conséquence, accusé de trahison et excommunié. Il resta longtemps exilé en France; mais il fut rappelé plus tard, car il fut nommé en 1563, par le collége de justice, membre de la commission de révision du *livre de discipline*. On a de lui : *the Confession of Faith*; Édimbourg, 1584, in-8°; — un poëme commençant ainsi : *O Gallandis all, Icry and call...*, publié dans le second volume de la collection Ramsay.

Mackenzie, *Lives of scotch writers*; — Irving, *Lives of scotch poets*.

BALOCHI ou BALLOCO (*Louis*), poëte et jurisconsulte italien, né à Verceil en 1766, mort à Paris, du choléra, le 23 avril 1832. Il étudia le droit à Pise, et quitta bientôt le barreau pour les Muses. En 1802, lors de la réunion du Piémont à la France, il vint s'établir à Paris, où il travailla pour le théâtre italien. On a de lui : *il Merto delle Donne*, traduction italienne du poëme de Legouvé; Paris, 1802, in-18; — *i Virtuosi ambulanti, dramma giocoso in duo atti*; Pa-

ris, 1807, in-8° ; — en société avec M. Soumet, *le Siége de Corinthe*, tragédie lyrique en 3 actes; Paris, 1816, in-8°; — *Cantata per l'illustre nascita di Sua Altezza il duca di Bordeaux;* Paris, 1820, in-8°; — *il Viaggio a Reims, dramma giocoso in un atto, composto per l'incoronazione di S. M. Carlo X*, ital. et franç.; Paris, 1825, in-8°; — avec M. Jouy : *Moïse*, grand opéra en 4 actes; Paris, 1827, in-8°; — *Roberto il Diavolo*, imité de *Robert le Diable* de Meyerbeer. Il a fait, en outre, les paroles et la musique de plusieurs romances, cavatines, cantates, etc.

Tipaldo, *Biografia degli Italiani illustri*, etc.

*BALOGH (*Janos*), député hongrois, né en 1800, dans le comitat de Barsh. Il figura, à partir de 1825, en qualité de député de ce comitat et de celui de Komorn, dans toutes les diètes de Hongrie, et fit constamment partie de l'opposition. Aussi bien défendit-il avec énergie les droits du peuple contre la noblesse, ce qui fut l'occasion d'un duel entre lui et Zichy, député de Pesth. A une autre époque, il s'acquit une grande popularité en faisant siennes les paroles prononcées en pleine diète par Nicolas Wesselényi, déclaré, pour ce fait, coupable de haute trahison et privé de sa liberté. Balogh resta membre de la diète malgré les instances du pouvoir pour l'en faire exclure. Repoussé ensuite, lors d'une demande d'emploi au gouvernement qu'il avait combattu, il rentra dans l'opposition; et, après 1848, il siégea à l'extrême gauche. On l'a accusé, sans preuves, d'avoir trempé dans le meurtre du comte de Lamberg. On lui doit cette justice que, soit à l'armée, soit dans ses fonctions de commissaire civil, il servit énergiquement la cause de la nationalité hongroise. Et lorsqu'elle fut perdue, il gagna, avec Kossuth, le territoire turc.

Conversations-Lexicon.

*BALOGH DE ŒSA (*Pierre*), orateur hongrois, né au milieu du dix-huitième siècle, mort en 1816. Il fut une des sommités du parlement hongrois de 1790 à 1791, et y défendit avec talent et fermeté les droits des protestants. Dès l'âge de vingt-trois ans il était mêlé aux affaires publiques, et occupait les postes les plus importants. En 1789, il devint inspecteur général des communions protestantes d'Augsbourg. Plus tard, il s'asseyait à la chambre législative, et y recommandait avec talent, comme orateur, la tolérance mutuelle pour les opinions religieuses. Lors du synode de 1791, établi dans le but d'arranger les affaires des protestants en Hongrie, il déclina la présidence en faveur de Ladislas de Pronay, doyen d'âge, dont il reconnaissait d'ailleurs le mérite.

Kisch, *Epithalamium*; Pesth, 1819; — *Feralia piæ memoriæ Excell. Dni Petr. Balogh*, etc.; — Ersch et Gruber, *Allgemeine Encyclopädie*, etc.

*BALON (*Nersès*), hérésiarque, vivait au quatorzième siècle. Il étudia d'abord la rhétorique et la théologie dans un monastère de la haute Arménie, ensuite auprès d'un missionnaire romain venu dans cette contrée. Après avoir acquis les connaissances nécessaires, embrassé le rit catholique, et avoir été sacré évêque d'Ormy, Balon adopta les maximes des anabaptistes, excita de grands troubles dans toute l'Arménie, et se sauva en 1341 à Avignon, auprès du pape : là, il forma un parti, accusa l'église arménienne de 117 articles d'hérésie, et donna lieu à la tenue d'un concile à Sis en 1342. Balon, toujours poussé par les missionnaires, continua à aigrir les esprits, et empêcha la réunion des deux églises. Il resta en Europe jusqu'à sa mort. On a de lui : un *Abrégé historique des rois, des patriarches de l'Arménie depuis leur origine jusqu'à l'an* 1370; — une traduction, en arménien, des *Vies des papes et des empereurs*, écrites par le frère Polac-Martin et par Jacques Gaatan. Le traducteur a intercalé dans l'ouvrage les *Vies des princes rupéniens.*

Richard, *Biblioth. sacrée.*

*BALOUFEAU ou BALOUFFETEAU (*Jacques*), fameux chevalier d'industrie, né à Saint-Jean-d'Angely vers la fin du seizième siècle, mort en 1628. Il était fils d'un avocat au parlement de Bordeaux. Dès sa jeunesse il manifesta l'esprit d'intrigue, et se fit connaître par des aventures scandaleuses. Il parut dans le monde tantôt sous le nom de baron de Saint-Angel, tantôt sous le nom de baron de Sainte-Foy. Il courut dans différents pays, où il fit beaucoup de dupes et épousa plusieurs femmes. Emprisonné à Dijon, il parvint à s'évader, et se réfugia à Bruxelles. De là il vint à Paris, où il dénonça une prétendue conspiration, ce qui lui rapporta deux cents écus du roi de France et deux mille livres du gouvernement anglais, qui les lui fit compter à son passage à Londres. Ce héros d'escroquerie étant revenu en France pour y mener grand train, fut reconnu et pendu, après avoir subi la peine de la torture.

Guillonnet-Merville, *Recherches sur Saint-Jean-d'Angely*. — *Mercure de France*, t. XII.

*BALSAMINA (*Camille*), célèbre cantatrice italienne, née à Milan vers la fin du dix-huitième siècle, morte le 9 août 1810. Douée d'une sensibilité profonde, d'une très-belle voix de contralto, et possédant une vocalisation parfaite, elle fut accueillie avec enthousiasme partout où elle se fit entendre. Vers 1807, elle fut engagée comme première cantatrice à la cour du prince Eugène, vice-roi d'Italie. Appelée à Paris à l'occasion du mariage de Napoléon Bonaparte avec Marie-Louise, archiduchesse d'Autriche, elle fut surprise, par un temps affreux, sur le mont Cénis; sa santé en fut dérangée, le mal empira, et elle ne revint à Milan que pour y mourir.

Fétis, *Biographie universelle des Musiciens.*

*BALSAMINO (*Simon*), poëte tragique italien, natif de Saint-Marc, vivait dans la seconde moitié du seizième siècle. On a de lui : *la Perla, in rima libera;* Venise, 1596, in-8°.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

BALSAMO ou **BALSAMONE** (*Ignace*), jésuite italien, né dans la Pouille en 1543, mort le 2 octobre 1618. Il servit pendant trente-cinq ans les intérêts de son ordre, et ses supérieurs l'employèrent dans plus d'une mission délicate. On a de lui (en italien) : *Instruction sur la perfection religieuse, et sur la vraie méthode de prier et de méditer;* Cologne, 1611, in-12. Cet opuscule a été traduit en latin.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

BALSAMO (*Ignace*), jésuite, natif de Messine, mort dans cette ville en 1659. On a de lui : *Lettera di Nostra Signora alla città di Messina; canzone;* Messine, 1653, in-4°; — *Martirio de' santi Placido e compagni; canzone e rime;* Messine, 1653, in-4°.

On l'a confondu quelquefois avec *Laurent Balsamo*, poëte silicien, natif de Palerme, et auteur des *Canzoni sacre* et des *Octaves* insérées dans les *Muse Siciliane;* Palerme, 1653, in-12.

Mongitore, *Biblioth. Sicula.* — Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

BALSAMO (*Joseph*). *Voy.* CAGLIOSTRO.

***BALSAMO** (*Justinien*), théologien italien, natif de Messine, mort en 1670. Il devint chanoine et chantre de la cathédrale de sa ville natale, puis commissaire de l'inquisition en Sicile. On a de lui : *Discorso sopra favorita lettera della S. Vergine, scritta alla città di Messina;* Messine, 1646, in-4°.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

BALSAMO (l'abbé *Paul*), agronome italien, né à Termini (Sicile) le 7 mars 1763, mort à Palerme en 1818. Il était professeur d'agriculture à l'université de Palerme, et jouissait des bénéfices d'une riche abbaye. Il fut envoyé par le gouvernement de Naples en Lombardie, en France et en Angleterre, où il se lia avec Arthur Young, le rédacteur des *Annales d'Agriculture*. Il proposa d'importantes réformes financières, qui furent pour la plupart adoptées par le roi, qui nomma Balsamo son bibliothécaire. Ses écrits agronomiques, la plupart insérés dans les *Annales d'agriculture,* ont pour titre : *il Constante vile prezzo di generi non denota e non cagiona richezza e prosperità nello Stato; — lo Spendersi del denaro in un paese, quali utili effetti produca nel paese medesimo; — gli Interessi nazionali e la giustizia richiedono che non si avvilisca il valore della moneta; — Diligenze e pratiche perchè li vini regger possono alla navigazione ed alla lungua conservazione; — Sopra la birra, il sidro e l'idromele; — Pensieri sopra l'agricoltura di Sicilia; — Sopra l'influenza delle scienze nel miglioramento delle arti; — Sopra il piacere dell' agricoltura, memoria di A. Young; tradotta dall' inglese; — Sopra il dazji relativamente all' agricoltura ed alla richezza nazionale; — la Sentenza del villano; — il Villano filosofo.* — Tipaldo n'indique pas la date de ces publications.

Tipaldo, *Biographia degli Italiani illustri del secolo XVIII.*

BALSAMON (*Théodore*), canoniste grec, patriarche d'Antioche, né à Constantinople vers le milieu du douzième siècle, mort en 1204. Il fut nommé chancelier et bibliothécaire de Sainte-Sophie; on le regarde comme le plus habile canoniste qu'aient eu les Grecs. Ses ouvrages sont empreints d'une grande animosité contre les Latins. Le plus important est un commentaire sur les canons des apôtres et des sept conciles œcuméniques, sur le code de l'Église d'Afrique (réponses à soixante-quatre questions canoniques de Marc, patriarche d'Alexandrie), etc.; Oxford, 1692, in-fol. On a encore de lui : Commentaire sur le *Nomocanon* de Photius; Oxford, 1615, in-4°; — un Recueil de constitutions ecclésiastiques, avec des notes de Leunclavius et de Fabrot, publié sous le titre : *Paralitla.*

Leunclavius, *Jus græco-romanum.* — Cotelier, *Monumenta Ecclesiæ.*

***BALSARATI** (*Jean-Guy*), médecin hongrois, né à Dombegyhaza en 1529, mort le 7 avril 1575. On a de lui : *A Kereoztyeni Vallas Agazatenak vœvid summaia;* Pesth, 1571, in-8°; — *De remediis pestis prophylacticis,* 1564.

Horanyi, *Memor. Hungar.*

***BALSER** (*George-Frédéric-Guillaume*), médecin allemand, né à Giessen en 1780. Il devint médecin et chirurgien à Giessen en 1801, et professeur de médecine en 1803. On a de lui : *Dissertatio inauguralis, sistens primas lineas systematis scientiæ medicæ,* 1801, in-4°; ouvrage conçu dans les idées de Schelling.

Callisen, *Medicinisches Schriftsteller-Lexicon.*

***BALSER** (*Jean-Christophe*), jurisconsulte allemand, né le 31 janvier 1710, mort le 14 juin 1750. Il étudia à Giessen, sa ville natale, et y devint professeur de droit. On a de lui : *Diss. inaug. de pœna stupri;* Giessen, 1736, in-4°; — *Disquiss. de libertate religionis, qua Joh. Petri Bannizæ, prof. Wurzeb., doctrina de tolerantia diversarum religionum in eodem territorio ad rationes et Imperii R. G. leges expensa refellitur;* ibid., 1738, in-4°. La liste complète de ses œuvres se trouve dans Adelung.

Adelung, Suppl. à Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon.*

***BALSEV** (*Christophe*), médecin danois, né le 16 janvier 1628, mort en 1693. Après ses premières études, il voyagea à l'étranger, et se fit recevoir docteur en médecine à Utrecht. On a de lui : *Disputatio inauguralis de nephritide,* 1658, in-4°.

Nyerup et Kraft, *Almindeligt Litteratur-Lexicon.*

***BALTADJI** (*Mohammed*), grand vizir de l'empire ottoman, né vers le milieu du dix-septième siècle, mort à Lemnos en 1712. Il commença par appartenir au corps des *baltadjis* ou licteurs qui marchaient en tête du cortége du sultan. S'étant attiré la confiance de son maître, il arriva au grand viziriat. C'est en cette qualité

qu'il commanda l'armée destinée à s'allier avec Charles XII de Suède contre Pierre le Grand. Il commença par envelopper les Russes sur les bords du Pruth; et l'on ne comprend pas que le vizir, cédant aux suggestions de Catherine, ait signé le traité de paix de Falezi, qui lui faisait perdre tous les fruits de son habile stratégie. Charles XII lui reprochait avec colère de ne point s'être saisi du czar: « Si j'avais pris le czar, répondit Baltadji, qui aurait gouverné ses États?.. Il n'est pas bon que les souverains quittent leurs royaumes! » Charles fut si piqué de l'allusion, qu'il déchira d'un coup d'éperon la robe du vizir; et, plus tard, lorsqu'il connut les clauses du traité, il accusa de trahison Baltadji, qui fut exilé à Lemnos, où il mourut. Il y fut enterré près du fameux poëte mystique Misri-Effendi.

Hammer, *Histoire de l'Empire ottoman*. — Voltaire, *Histoire de Charles XII*.

*BALTARD (*Louis-Pierre*), architecte et graveur, né à Paris le 9 juillet 1765, mort le 22 janvier 1846. Il se livra d'abord à l'étude du paysage, et c'est dans ce but qu'il entreprit de parcourir l'Italie. La vue des admirables monuments qui couvrent la terre classique des arts modifia sa vocation; parti paysagiste, il revint architecte, et fut dirigé dans cette nouvelle voie par Peyre, le célèbre architecte du théâtre de l'Odéon. Nommé architecte du Panthéon et des prisons de Paris, il construisit les *Chapelles des maisons de détention de Saint-Lazare et de Sainte-Pélagie*. Il éleva vers 1820, sur le boulevard Baumarchais, un vaste *grenier à sel* qui fut démoli peu d'années après, pour faire place à des habitations particulières. Il a fourni les plans et presque achevé la construction du grand *palais de justice* de Lyon, fondé en 1834. Enfin, à l'époque de sa mort, il était membre du conseil des bâtiments civils et du conseil des travaux publics; il professait à l'École des beaux-arts depuis 1818. Malgré ces nombreux travaux, Baltard trouva dans sa longue carrière le temps de graver, tant pour ses propres ouvrages que pour d'autres publications, une multitude de planches à l'eau-forte, au burin ou à l'*aqua-tinta*, avec une habileté, une hardiesse égales, et une pureté de dessin supérieure à celles du fameux Piranesi.

Les principaux ouvrages de Baltard sont: *Paris et ses monuments*, dessinés et gravés au burin, 2 vol. in-fol., 1803, texte par Amaury Duval; — *Écouen, Saint-Cloud et Fontainebleau*, in-fol., faisant suite à l'ouvrage précédent; — Planches pour le *Voyage dans la basse et la haute Égypte*, par Vivant Denon; Paris, Didot, in-fol.. 1802; — *Voyage pittoresque dans les Alpes, suivi d'un recueil de vues des monuments antiques de Rome*, 48 pl. à l'*aqua-tinta*, précédées de lettres adressées à Percier, 1806, in-4°; — *la Colonne de la grande armée*, 145 pl. grand in-fol.; Calcographie du Musée, 1810; — Planches pour le *Voyage en Espagne du comte Al. de La Borde*, 2 vol. in-fol.; — *Athenæum*, journal d'art, texte et planches, par Baltard; — Planches pour *Antiquités de la Nubie*, par F.-C. Gau, in-fol., 1821-1827; — Planches pour le *Voyage à l'Oasis de Thèbes*, par F. Cailliaud, in-fol., 1822; — *Architectonographie des prisons*, in-fol., 1829; — *Grand prix d'architecture*; projets couronnés par l'Académie royale de France, gravés et publiés par L.-T. Vaudoyer et L.-P. Baltard; Paris, 1834, in-fol.: cet ouvrage est continué par Victor Baltard; — *Projet d'orangerie et de jardin d'hiver pour l'achèvement de la place du Louvre*; — *Mémoires et plans pour les embellissements de la ville de Lyon*, etc., etc.

Baltard a gravé avec un égal succès des sujets historiques, et n'ayant aucun rapport avec l'architecture, tels que *Rebecca et Eliézer, les Aveugles de Jéricho, et Saint Jean baptisant sur les bords du Jourdain*, d'après Nicolas Poussin; 11 planches pour le traité de Charles Lebrun sur les rapports de la face humaine avec celle des animaux; plusieurs portraits, dont *Napoléon, le Poussin, Jean Bullant*, etc. ERNEST BRETON.

Quérard, *la France littéraire*.

*BALTARD (*Victor*), architecte français, fils du précédent, est né à Paris en 1805. Il remporta le grand prix de Rome en 1833. Nommé architecte du gouvernement et de la ville de Paris, il a exécuté avec une rare intelligence les restaurations ou la décoration des églises *Saint-Germain-des-Prés, Saint-Severin* et *Saint-Eustache*. Il a dirigé la construction du nouvel *hôtel du Timbre*; enfin, au moment où nous écrivons, il est chargés conjointement avec M. Callet, de l'immense entreprise des *halles centrales*.

M. Victor Baltard a continué la publication des *Grands prix d'architecture*, commencée par son père; il est auteur d'une splendide *Monographie de la villa Medicis*, in-fol., 1847; enfin, c'est lui qui a dessiné d'après nature les belles et nombreuses planches qui accompagnent un ouvrage aussi remarquable par le fond que par sa magnifique exécution, imprimé par les soins de M. le duc de Luynes, les *Recherches sur les monuments de l'histoire des Normands et de la maison de Souabe dans l'Italie méridionale*, par A. Huillard-Bréholles; Paris, in-fol., 1844. E. B—N.

BALTAZARINI, dit *Beaujoyeulx*, musicien italien, vivait au milieu du seizième siècle. La reine Catherine de Médicis l'avait fait venir du Piémont, et l'avait nommé son premier valet de chambre, sous Henri III; il fut intendant de la musique et ordonnateur des fêtes de la cour. On trouve le détail de l'une de ces fêtes dans un écrit intitulé *Ballet comique de la royne, fait aux nopces de M. le duc de Joyeuse et de*

mademoiselle de Vaudemont; Paris, 1582, in-4°.

Fétis, *Biographie universelle des Musiciens.*

* **BALTER** (*Suen*), théologien suédois, né en 1713, mort le 19 novembre 1760. Il étudia à Upsal, y acquit ses degrés, et devint plus tard prévôt de la cathédrale de Wexiæ. On a de lui, entre autres ouvrages : *Vär frätsares, Jesu Christi historia*, Wexiœ et Stockholm, 1755-1760.

Gezelius, *Biograf. Lexicon.* — Adelung, Supplément à Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon.*

BALTHASAR (*Belchatzar*), roi de Babylone, contemporain de Cyrus, paraît avoir régné de 554 à 538 avant J.-C., et être le même que le personnage désigné par Bérose sous le nom de Laborosoarchod, et par Abydène sous le nom de Laborossoarchus; d'autres auteurs ont reconnu en lui Nabonnède. Rien de plus commun, pour ce qui concerne les monarques orientaux, que ces confusions de noms provenant sans doute de la diversité de prononciation, même dans les langues orientales qui avaient entre elles le plus d'affinité. L'histoire de l'infortune de Balthazar est rapportée au cinquième chapitre du livre de Daniel. Dans un grand festin qu'il donnait à sa cour, ce prince fit apporter, pour les faire servir à ses orgies, les vases sacrés que son aïeul Nabuchodonosor avait enlevés du temple de Jérusalem. En ce moment une main miraculeuse fut aperçue traçant sur un mur de la salle du festin des caractères que ne purent lire les sages de Babylone, appelés aussitôt par le monarque épouvanté. Sur l'avis de la reine, qu'on croit être, non l'épouse de Balthazar, mais son aïeule Nitocris, veuve de Nabuchodonosor, le prophète Daniel fut appelé, et déchiffra dès le premier coup d'œil les caractères menaçants, soit qu'ils fussent d'une écriture étrangère, soit qu'ils fussent entrelacés en manière de chiffre. Il les prononça *Méné Thekel Pharès*, et les traduisit ainsi : *Tes jours sont comptés : tu as été trouvé trop léger dans la balance, ton royaume est partagé.* En cette nuit même, en effet, continue Daniel, le roi fut mis à mort, et l'empire de Babylone tomba entre les mains du roi des Perses, deux cent neuf ans après sa fondation par Nabonasser. [*Enc. des g. du m.*]

Daniel, VI. — Hoefer, *Histoire de la Babylonie*, dans la collection de l'*Univers pittoresque.*

BALTHASAR (*Augustin* DE), jurisconsulte allemand, né à Greifswald (Poméranie) en 1701, mort à Wismar en 1779. Il étudia à Iéna, et devint membre du tribunal d'appel du roi de Suède à Wismar. Outre un grand nombre de dissertations, on a de lui : *Apparatus diplomatico-historicus, Tableau de toutes les lois qui servent à l'histoire de la Poméranie et de l'île de Rugen*, etc.; Greifswald, 1730-1735, in-fol.; — *Tableau historique des tribunaux du duché de la Poméranie suédoise*, etc.; ibid., 1733-1737, 2 vol. in-fol.; — *De Origine, Statu ac Conditione hominum propriorum in Pomerania*; ibid., 1735-1749; — *Discours sur les avantages du temps présent, sous le rapport du perfectionnement des sciences, spécialement de l'étude de l'histoire et du droit*; ibid., 1742, in-4°; — *Jus ecclesiasticum pastorale*; ibid., 1760-1763, 2 vol. in-fol.

Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*, avec le Supplément d'Adelung.

BALTHASAR (*Christophe*), jurisconsulte français, né à Villeneuve-le-Roi en 1588, mort à Castres vers 1670. Il fut avocat du roi à Auxerre. Il publia plusieurs ouvrages, afin de prouver la légitimité des droits de la France sur différents domaines de l'Espagne. Les titres de ces écrits sont : *Traité des usurpations des rois d'Espagne sur la couronne de France, depuis Charles VIII*; Paris, 1626, in-8°, augmenté d'un *Discours des droits et prétentions des rois de France sur l'Empire*; réimprimé en 1647, in-4°, sous le titre de *Justice des armes du roi très-chrétien contre le roi d'Espagne.*

Lelong, *Bibliothèque historique de la France*, édit. Fontette.

BALTHASAR (*Jacques-Henri* DE), théologien protestant, vivait dans la première moitié du dix-huitième siècle. Il fut surintendant général des églises de la Poméranie suédoise. On a de lui : *Recueil de faits relatifs à l'histoire ecclésiastique de la Poméranie*; Greifswald, 1723-1725, in-4°; — *Val. ab Eickstædt Epitome annalium Pomeraniæ*; ibid., 1728, in-4°.

Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*, avec le Supplément d'Adelung.

BALTHASAR (*Joseph-Antoine-Félix* DE), jurisconsulte suisse, né à Lucerne en 1737, mort en 1810. Il fut président du conseil municipal de sa ville natale, et consacra tous ses loisirs à recueillir des matériaux pour l'histoire de son pays. Outre un grand nombre de notices insérées dans la *Bibliotheca Helvetica*, de Haller, on a de lui : *De Helvetiorum Juribus circa sacra*, traduit en français par M. Viend; Lausanne, 1770, in-12; — *Défense de Guillaume Tell*; 1760, in-8°; — *Museum virorum Lucernatum fama et meritis illustrium*; Lucerne, 1777, in-4°.

Biographie des Contemporains.

BALTHASARI (*Théodore*), physicien allemand, vivait vers la fin du dix-septième et au commencement du dix-huitième siècle. Il devint professeur de mathématiques et de physique à Erlangen, et inventa en 1710 le microscope solaire. Son ouvrage, où il donne les détails de cette invention, attribuée aussi à Lieberkuhn, a pour titre : *Micrometrorum telescopiis et microscopiis applicandorum varia structura et usu multiplici opusculum*; Erlangen, 1710, in-8°.

Fischer, *Geschichte der Physik.*

BALTIMORE (*Cecil*, lord, baron de *Calvert*), fondateur de la colonie du Maryland, mort en

1676. Les Français s'étant emparés d'un établissement qu'il avait fondé à Terre-Neuve, lord Baltimore obtint de Charles Ier la concession de tout le territoire qui constitue aujourd'hui l'État de Maryland. La charte de concession, datée du 20 juin 1632, est motivée sur ce que lord Baltimore aurait représenté le dessein qu'il avait de convertir, à la morale et à la religion, les sauvages de cette partie de l'Amérique, en y envoyant une colonie. Il est dit dans le même acte que le concessionnaire payera à la couronne, à la fête de Pâques de chaque année, une redevance de deux flèches indiennes (*two Indian arrows*), et le cinquième du produit des mines d'or et d'argent qui pourront être découvertes. En conséquence, une colonie composée de deux cents individus, tous catholiques, entra, en février 1634, dans la baie de Chesapeake; et, après avoir fait l'acquisition d'un village habité par des Indiens, jeta les fondements de ce qui fut plus tard l'État de Maryland, ainsi appelé du nom de la reine Henriette-Marie, femme de Charles Ier. La colonie prospéra tout d'abord; elle se donna un gouvernement et une constitution. Mais cette prospérité fut troublée par l'antagonisme religieux des habitants de la Virginie, et cette partie de l'Amérique vit s'étendre chez elle les dissentiments parfois sanglants qui divisèrent la mère patrie. Mais tout se pacifia plus tard, et lord Baltimore vécut assez pour voir se réaliser les espérances qu'il avait conçues pour la colonie qu'il avait fondée.

History of the British Possessions in North America, from the first discovery by Sebastian Cabot, to the peace of 1763. — *The British empire in America*; London, 1708. — *Penny Cyclopædia.*

BALTIMORE (*Frédéric*), voyageur anglais, mort le 8 septembre 1771. Sa vie fut assez agitée. Après un voyage qu'il fit en Orient en 1763 et 1764, il perdit presque toute sa fortune, pour avoir séduit une jeune Anglaise du nom de miss Voodcock. Cette affaire attira sur lui une telle animadversion, qu'il s'expatria définitivement. Il se rendit d'abord à Florence, puis à Naples, où il mourut. Un fait assez curieux de la vie de ce lord, c'est qu'il fit une pension de 200 livres sterling au célèbre général corse Paoli. On a de lord Baltimore: une description en anglais de son *Voyage en Orient*, publiée en 1767 : on y trouve des observations sur la Turquie, sur la poésie orientale, etc.; — *Gaudia poetica, compared in latin, english and french*; Londres, 1769, in-4°.

Adelung, Supplément à Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon.*

BALTON, BALTEN ou **BALTENS** (*Pierre*), peintre hollandais, né à Anvers en 1540, mort en 1579. Il imita la manière de Pierre Breughel, et excella dans les miniatures. Dans son tableau de *Saint Jean prêchant dans le désert*, on ne se lasse pas d'admirer, relativement à la petitesse des figures, le fini des personnages qui forment la multitude, et qui paraissent écouter l'apôtre avec recueillement. L'empereur eut un jour la fantaisie de lui faire effacer saint Jean et de lui substituer un éléphant, afin de juger dans quelles proportions l'artiste exécuterait un animal aussi monstrueux près de personnages incomparablement plus petits. Balton s'en tira à merveille. Ce tableau est aujourd'hui dans la galerie de Vienne.

Fiorillo, *Geschichte der Malerei*, II, 494.

BALTUS (*Jean-François*), écrivain ecclésiastique, né à Metz le 8 juin 1667, mort à Reims le 9 mars 1743. Il était de l'ordre des Jésuites, commença par professer les belles-lettres et l'Écriture sainte dans divers colléges, et fut enfin appelé à Rome, où on le chargea de l'*Index* des livres écrits par les membres de la société de Jésus. Après son retour en France, il fut successivement recteur de plusieurs colléges. On a de lui : *Réponse à l'*Histoire des Oracles *de Fontenelle;* Strasbourg, 1707 et 1709, in-8°; — *la Défense des Saints-Pères accusés de platonisme;* Paris, 1711, in-4°; — *la Religion chrétienne prouvée par l'accomplissement des Prophéties;* in-4°, Paris, 1728; — *Défense des prophéties de la Religion chrétienne;* 3 vol. in-12, 1737, etc.; — *les Actes de saint Barlaam*, tirés d'un manuscrit grec, avec deux discours, l'un de saint Basile, l'autre de saint Jean-Chrysostome; Dijon, 1720, in-12. — *Sentiment du P. Baltus sur le traité de la faiblesse de l'esprit humain*, de Huet, dans les *Mémoires* du P. Desmolets.

Richard, *Bibliothèque sacrée.*

BALTUS (*Jacques*), historien, frère du précédent, né à Metz le 31 janvier 1670, mort dans sa ville natale en 1760. Il était notaire et conseiller échevin à Metz. On a de lui : *Annales de Metz*, depuis l'an 1724 inclusivement, pour servir de supplément aux preuves de l'*Histoire de Metz* (Lamort), in-4° de 369 pages, publié par Tabouillot en 1789 : ces annales, utiles à consulter, vont jusqu'au 27 décembre 1755; — *Journal de ce qui s'est fait à Metz au passage de la reine* (Marie Leczinska, fille de Stanislas).

Quérard, *la France littéraire.*

***BALTZ** (*Théodore-Frédéric*), médecin allemand, né dans les environs de Berlin le 15 janvier 1785. (On ignore s'il vit encore.) Il fut chirurgien de régiment en 1806, et assista dans cette année à la bataille d'Iéna. Plus tard, il vint en France avec les alliés, et fut nommé en 1816 professeur en chef de l'école de chirurgie militaire. On a de lui, entre autres ouvrages : *De Ophthalmia catarrhali bellica;* dissertatio inauguralis, Heidelberg, 1816; — *Freimüthige Worte über die innern und wesentlichsten Verhältnisse in der Kœnig. Preuss. Militair-Medicinalverfassung* (Quelques franches observations sur l'organisation intérieure et essentielle de la médecine militaire en Prusse). Berlin, 1820.

Callisen, *Medicinisches Schrift-Steller-Lexicon.*

* **BALTZAR** (*Thomas*), violiniste célèbre, né à Lubeck dans la première moitié du dix-septième siècle, mort en juillet 1663. Il vint à Londres en 1658, puis se rendit à Oxford. Sa réputation arriva jusqu'aux oreilles de Charles II, qui le nomma maître de ses concerts. Ses fréquents écarts de régime l'enlevèrent de bonne heure à la vie. On a de lui des sonates pour viole à six cordes, violon, basse de viole et basse continue, avec accompagnement de clavecin.

Burney, *General history of music.*

BALUE (*Jean* DE LA), cardinal français, principal ministre de Louis XI, naquit vers 1421 à Verdun, et mourut en 1491 à Ancône. Son père, meunier suivant les uns, cordonnier ou tailleur suivant les autres, fut métamorphosé ensuite, par les flatteurs du cardinal, en seigneur du bourg d'Angle en Poitou. Balue paraît avoir passé ses premières années dans ce pays. Étant entré dans les ordres, il s'attacha à Jean Juvénal des Ursins, évêque de Poitiers. A la mort de ce prélat, dont il avait su se faire nommer l'exécuteur testamentaire, il vola ses héritiers, et passa ensuite dans la maison de Jean de Beauvau, évêque d'Angers, qui le nomma son grand-vicaire, place dont il abusa encore, en se livrant à la simonie. Mais sa finesse sut cacher ces abus à son maître, qui le fit présenter à Louis XI par Charles de Melun, favori de ce prince. Balue fut très-goûté du roi, qui le fit son secrétaire et son aumônier, lui donna en 1464 une charge de conseiller clerc au parlement de Paris, et en 1465 l'évêché d'Évreux. Louis XI, attaqué par la ligue formidable dite *du Bien public*, était perdu si Balue et Charles de Melun, qu'il envoya à Paris, n'eussent décidé les bourgeois de cette capitale à lui rester fidèles, malgré les séductions et les menaces des princes confédérés. La garde bourgeoise, encouragée par Balue, résista même vigoureusement au comte de Charolais. Le roi, s'étant débarrassé du plus grand danger à force d'intrigues, vint lui-même à Paris; et, voyant la bonne tenue de la garde bourgeoise, voulut savoir combien sa capitale pouvait, au besoin, lui fournir d'hommes en état de porter les armes. Les bourgeois furent partagés en brigades, qui eurent des officiers et des drapeaux; et il s'en trouva quatre-vingt mille, dont trente mille armés et équipés comme les meilleures troupes. Balue, qui avait des goûts guerriers, en passa lui-même la revue dans la plaine Saint-Antoine. Ce fût alors qu'Antoine de Chabanes, comte de Dammartin, grand maître de France, dit au roi : « Sire, permettez que j'aille à Évreux faire l'examen des clercs et ordonner les prêtres, puisque l'évêque d'Évreux est occupé ici à passer en revue des gens de guerre. » La conduite droite et irréprochable de Chabanes le fit échapper à la vengeance de Balue. Charles de Melun, son bienfaiteur, fut moins heureux : des plaintes faites avec emportement, au sujet de la faveur que ce prélat lui avait enlevée, furent habilement exploitées auprès du roi, toujours disposé à se défaire des grands seigneurs; et Charles de Melun eut la tête tranchée à Loches. Jean de Beauvau, autre bienfaiteur de Balue, fut déposé, par suite de ses intrigues. Balue seconda encore la volonté du roi, mais surtout ses propres intérêts, dans l'affaire de la pragmatique sanction, que Louis XI consentait, contre le bien de la France, à laisser abolir, pour se concilier le pape Paul II. Le ministre présenta d'abord les lettres du pape au Châtelet, où elles furent enregistrées, puis au parlement, pendant le moment des vacations, dans l'espoir de rencontrer moins d'opposants; mais « la Balue trouva, dit Belleforest, un plus homme de bien de procureur général qu'il n'estoit d'évesque, qui lui résista en face; c'estoit Jean de Sainct-Romain : il protesta que tant qu'il seroit en estat, il se montreroit estre non-seulement le procureur du roy, ains du royaume et couronne de France. » Tout le parlement et l'université montrèrent la même énergie que le procureur général. Le recteur appela au prochain concile des lettres du pape; et son appel fut enregistré au Châtelet, où l'avaient été ces lettres. Telle était la force des institutions, que Louis XI et son ministre furent forcés de céder; et la pragmatique resta en vigueur, jusqu'au concordat fait entre Léon X et François Ier. Mais Balue fut récompensé de ses efforts en 1467, d'abord par l'évêché d'Angers, dont il avait dépouillé Jean de Beauvau, son bienfaiteur; enfin, la même année, par le chapeau de cardinal, qui, refusé une première fois, à cause de la dépravation de ses mœurs, lui fut accordé sous le titre de Sainte-Suzanne.

Protégé par cette pourpre révérée, il ne respecta plus rien. Charles le Téméraire, devenu duc de Bourgogne par la mort du duc Philippe le Bon, son père, était un des plus riches souverains de l'Europe. Le cardinal de la Balue entretint avec lui une correspondance secrète, dans laquelle il l'informait de tous les projets du roi aussitôt qu'ils étaient formés. Il conseilla à Louis XI d'aller trouver son ennemi à Péronne, puis au duc de Bourgogne d'y retenir le roi; ensuite, de le forcer à l'accompagner dans son expédition contre les Liégeois, révoltés à l'instigation de Louis, victime à la fois de ses fourberies et de la déloyauté de son vil ministre. Il tenait pourtant de la libéralité d'un prince si peu généreux d'ordinaire, outre les évêchés d'Évreux et d'Angers, les abbayes de Fécamp, du Bec, de Saint-Ouen, de Saint-Jean-d'Angély et de Saint-Thierry, la haute main sur les bourses dépendantes du collége de Navarre, sur les hôtels Dieu, aumôneries et maladreries dépendantes du roi, et sur tous les bénéfices vacants dont sa majesté pouvait disposer. Enfin, ayant ourdi de nouvelles intrigues pour empêcher l'accord du roi avec son frère, sa correspondance fut interceptée (1849); il fut aussitôt arrêté, et avoua tous ses crimes. Mais, comme il l'avait prévu, la pourpre romaine le sauva du sup-

plice. Le pape intervint, contesta au roi ses droits dans ce jugement, et Louis XI, pour ne pas laisser le cardinal impuni, préféra le garder indéfiniment à Loches, dans une prison qu'il comptait rendre perpétuelle. Cette prison fut une de ces cages de fer que la Balue lui-même avait inventées; elle avait huit pieds en carré, et on la voit encore, sous le nom de *case Balue*, au château de Loches. « Ces cages, dit Comines (qui les connaissait bien pour y avoir été enfermé lui-même huit mois), estoient couvertes de pattes de fer par le dehors et par le dedans, avec terribles fermures, de quelque huit pieds de large, de la hauteur d'un homme et un pied plus. » Il y resta onze ans, jusqu'à ce que le pape Sixte IV obtint sa liberté en 1480, à condition qu'il se retirerait à Rome, où on lui donnerait des juges. Mais, bien loin de là, le pape lui fit le meilleur accueil, et même, en 1484, l'envoya légat *a latere* en France, comme pour braver Charles VIII; et Balue eut l'audacieuse impudence de venir à Paris, sans demander au roi son agrément, et sans présenter au parlement ses lettres de légation. Mais à la mort du pape, qui le soutenait, il s'enfuit bien vite de France, craignant de ne plus échapper cette fois à la vengeance du roi de France. De retour en Italie, il fut fait évêque d'Albano, puis de Préneste, par Innocent VIII, successeur de Sixte IV. Il fut pourvu en outre des plus riches bénéfices, et décoré du titre de *protecteur de l'ordre de Malte*. Il mourut à Ancône au mois d'octobre 1491. Suivant les uns, il était d'une ignorance crasse; suivant d'autres, homme « de gentil esprit et de grandes lettres. » [M. BERGER DE XIVREY, dans l'*Enc. des g. du m.*]

Philippe de Comines, *Chron.* — Aubery, *Hist. des card.*

*BALUFFI (*Cagetano*), écrivain ecclésiastique contemporain. Il a été dans la Nouvelle-Grenade, et a séjourné à Santa-Fé de Bogota, où il s'est procuré de précieux renseignements sur l'histoire religieuse du nouveau monde. Ces recherches l'ont mis à même de publier à Rome, vers 1848, une *Histoire religieuse de l'Amérique*. FERDINAND DENIS.

*BALUGANI (*Filippo*), sculpteur, né à Bologne, mort en 1780. Il étudia le dessin sous Vittorio Bigari, et s'adonna à la sculpture et à la gravure de médailles. On conserve à Bologne plusieurs de ses ouvrages, dont les principaux sont des bustes de terre cuite au palais de l'université, des statues au palais Ranuzzi, et à Saint-Pétrone le médaillon de Mauro Tesi, sur le tombeau de ce peintre. E. B—N.

Malvasia, *Pitture, Sculture ed Architetture di Bologna.*

BALUZE (*Étienne*), historien et annotateur, né le 24 décembre 1630 à Tulle, mort à Paris le 28 juillet 1718. Après avoir commencé ses études dans sa ville natale, il vint les continuer à Toulouse, où son aptitude lui fit donner une bourse au collége Saint-Martial. Il était encore écolier lorsqu'il publia l'*Anti-Frizonius*, critique de l'ouvrage de Pierre Frizon, *Gallia purpurata*. Deux dissertations sur la vie et les reliques de plusieurs saints parurent ensuite, et le firent remarquer de M. de Montchal, archevêque de Toulouse, qui le prit pour secrétaire. M. de Marca, successeur du prélat, l'associa à ses savants travaux, et lui laissa, en mourant, ses œuvres manuscrites. Baluze avait renoncé depuis longtemps à l'étude du droit, qu'il avait suivie d'abord par soumission à son père. Après la mort de M. de Marca, plusieurs évêques adressèrent au jeune savant les plus belles propositions pour l'attirer près d'eux; il donna la préférence à Henri de la Motte-Houdancourt, archevêque d'Auch; mais n'ayant pas de goût pour la théologie scolastique, il accepta les offres de Colbert, qui le chargea du soin de sa bibliothèque. Celle-ci devint bientôt une des plus rares collections de livres de l'Europe, grâce au discernement de Baluze, qui découvrait chaque jour quelque nouvelle richesse littéraire, et qui faisait venir à grands frais des manuscrits précieux des pays les plus éloignés. Il conserva la direction de cette bibliothèque sous les fils de Colbert, et ne la quitta de son plein gré que pour se retirer, en 1700, dans une fort belle maison dépendante du collége des Écossais. Il y vivait dans l'oubli depuis sept ans, lorsqu'une ordonnance de Louis XIV l'appela aux fonctions d'inspecteur du Collége royal; déjà ce monarque avait créé pour lui une chaire de droit canon. Peu de temps après, il tomba en disgrâce; voici à quelle occasion. Le cardinal Emmanuel-Théodose de Bouillon, avec qui il s'était lié de vieille date, le pressa d'écrire l'histoire de la maison d'Auvergne, et il céda à ses instances. Cet ouvrage parut en 1709. Baluze y avait inséré quelques fragments d'un ancien cartulaire et d'un obituaire de Brioude, qui prouvaient que les Bouillon descendaient en ligne directe des anciens ducs de Guienne, comtes d'Auvergne. On assura qu'il avait voulu, par là, soutenir les prétentions du cardinal de Bouillon, qui se disait indépendant de Louis XIV, et fondait son droit sur ce qu'il était né d'une maison souveraine, dans la principauté de Sedan, avant que l'échange de cette souveraineté avec le roi eût été consommé. Ces imputations, qui coïncidaient précisément avec le départ du cardinal de Bouillon pour l'étranger, animèrent le roi contre l'auteur de l'*Histoire généalogique de la maison d'Auvergne*. On instruisit son procès, en vertu d'un ordre exprès de Louis XIV. Par arrêt du 20 juin 1710, rendu sur les conclusions du ministère public, l'ouvrage fut supprimé et son auteur frappé d'exil et de confiscation, sans qu'on voulût même entendre sa justification. Dépouillé de presque toute sa fortune, Baluze fut interné successivement à Rouen, à Blois, à Tours et à Orléans. Il n'obtint son rappel qu'en 1713, après la paix d'Utrecht; mais on ne lui rendit ni sa place, ni son traitement. Il se consola de ses revers par l'étude; ainsi, il s'occupa à revoir sur plus de trente manuscrits différents les œuvres de saint Cyprien, dont il se

proposait de publier depuis longtemps une nouvelle édition. La mort vint le surprendre au milieu de ses travaux; on l'inhuma à Saint-Sulpice. Il avait composé lui-même son épitaphe en ces termes :

Il gît ici le sire Étienne;
Il a consommé ses travaux :
En ce monde il eut tant de maux,
Qu'on ne croit pas qu'il y revienne.

Une certaine originalité, jointe à beaucoup de gaieté, faisait le fond du caractère de Baluze. Il institua, par exemple, une femme étrangère sa légataire universelle, et ne laissa presque rien à sa famille. Voici les termes de l'une de ses dispositions testamentaires, par laquelle il ordonne que sa bibliothèque soit vendue en détail : « Je « défends et prohibe expressément la vente de « ma bibliothèque en gros, voulant qu'elle soit « vendue en détail au plus offrant et dernier enchérisseur, afin que les curieux en puissent « avoir leur part, y ayant une très-grande quantité de livres rares, difficiles à trouver, et que « les gens de lettres seront bien aises d'avoir occasion d'acquérir. » — Baluze fut un des esprits éminents de son siècle, un ami éclairé du progrès. Il se montra l'adversaire décidé des ultramontains, et défendit avec chaleur les libertés de l'Église gallicane. Exilé par la monarchie, il fut aussi mis à l'index par la cour de Rome pour son ouvrage intitulé *la Vie des papes d'Avignon*, où il réfute les ultramontains qui comparèrent le séjour des papes à Avignon à la captivité des Juifs à Babylone. « Baluze, dit « M. Dupin, est un des hommes qui ont rendu « le plus de services à la république des lettres « par son application continuelle à rechercher « de tous côtés des manuscrits des bons auteurs, à les conférer avec les éditions, et à les « donner ensuite au public avec des notes pleines « de recherches et d'érudition. » Sa maison était le rendez-vous des savants et des gens de lettres, qu'il aidait non-seulement de ses conseils et de sa plume, mais encore de son argent. Il allait les trouver à Saint-Germain des Prés, quand ils ne venaient pas chez lui. C'est Baluze qui introduisit un des premiers, en France, l'usage des soupers littéraires, qui se prolongèrent avec tant d'éclat dans le dix-huitième siècle. La joyeuse humeur y était de mise, et nous tenons à citer ici un couplet de l'académicien Bernard de la Monnoye, qui fut chanté, un soir, à la santé de Baluze; il servira à montrer que, chez nos pères, l'habitude des travaux les plus sérieux et les plus graves n'excluait pas la gaieté :

Entonnons un couplet gaillard
Pour notre ami Baluze :
Entonnons un couplet gaillard
Pour ce docte vieillard :
A table il rit,
Il chante, il nous amuse :
Ce qu'il dit
Est plein d'esprit.
Exempts d'ennui,
Puissions-nous, dans vingt ans comme aujourd'hui,
Boire avec lui !

Outre de nombreux manuscrits, Baluze a laissé quarante-cinq ouvrages imprimés, dont quelques-uns ont plusieurs volumes. Voici les principaux : *Regum Francorum capitularia*, 1677, in-fol., 2 vol.; 2e édit., 2 vol. in-fol., 1780 : la préface de ce recueil a été traduite par l'Escalopier de Nourar, sous le titre de : *Histoire des capitulaires des rois français*, etc.; la Haye, 1755, in-12; 1779, in-8°; — *Epistolæ Innocentii papæ III*; 1682, in-fol., 2 vol.; — *Conciliorum nova collectio*, 1683, 1 vol. in-fol; — *les Vies des papes d'Avignon*, 1693, 2 vol. in-4°; — *Historia Tutelensis*, 1717, 2 vol. in-4°; — *S. Cypriani opera*; — *Miscellanea*; Paris, 1680, 7 vol. in-8°. Ses manuscrits, au nombre de quinze cents, tous annotés de sa main, se trouvent à la Bibliothèque nationale. Le catalogue complet des Œuvres de Baluze se lit à la page 66 des *Capitularia*. W.

Vie de Baluze, par lui-même, continuée par Martin. — Ses *Mémoires*. — L'abbé Lambert, *Histoire littéraire du règne de Louis XIV*. — J.-B. Vitrac, *Éloge de Baluze*; Limoges, 1777. — D. Mansi, *Éloge de Baluze*. — Dupin, *Bibl. des aut. ecclés.*, t. V. — Voltaire, *Siècle de Louis XIV*, t. Ier. — Le Courrayer, *Europe savante*, t. IV.

BALUZE (*Hyacinthe*), parent du précédent, est l'auteur d'un ouvrage intitulé *Pensées morales et chrétiennes*; Bordeaux 1705, 2 vol. in-12.

Moréri, *Dictionnaire historique*.

*BALVAS (*Antonio*), poëte espagnol, natif de Ségovie, mort en 1629. On a de lui : *el Poeta Castellano*; Valladolid, 1627, in-12; recueil de poésies que Lope de Véga proclame assez remarquables pour un temps où la vieille langue du pays lui faisait l'effet d'une langue étrangère.

Ticknor, *History of Spanish literature*, t. II, p. 498.

*BALVENTIUS (*T.*), centurion romain, vivait vers l'an 54 avant J.-C. Il fut grièvement blessé dans une attaque d'Ambiorix contre Q. Titurius-Sabinus.

César, *Bellum Gallicum*, V. 35. — Smith, *Dictionary of greek and roman Biography*.

BALZAC (*Jean-Louis-Guez*, seigneur DE), célèbre littérateur français, né à Angoulême en 1594, mort à Paris le 18 février 1654. C'est un des écrivains qui, au commencement du dix-septième siècle, contribuèrent le plus au perfectionnement de la langue française. L'affectation, le faste guindé, la pompe emphatique de ses écrits, peuvent impatienter ceux qui les lisent, mais ne doivent pas faire méconnaître les services qu'il a rendus. S'il n'a pas la gloire d'avoir épuré le goût, il a celle d'avoir formé la langue. Il est certain qu'on peut mettre dans le style des proportions, de la clarté, du nombre, alors même que dans les idées on est coupable de recherche et d'exagération. Balzac d'ailleurs, si inférieur à Montaigne, puisqu'il fut sans génie et qu'il eut très-peu de goût, a cependant été presque aussi utile que lui : il l'a été d'une autre manière. Pour hâter les progrès d'une littérature et la faire parvenir à son époque de maturité, il ne faut pas seulement des hommes de génie; peut-être même les hommes de

génie ne sont-ils pas les plus utiles au perfectionnement de la langue : leur originalité même les empêche de créer pour l'usage commun, et leur style est trop marqué à leur empreinte pour devenir la propriété de tous. Il faut, en même temps que les hommes de génie, des ouvriers patients, laborieux, habiles, sans enthousiasme pour les idées, mais pleins d'un soin religieux pour les mots; qui prennent pour tâche d'assouplir la langue, de la régler, de la polir, de lui donner plus de jeu, de netteté et d'harmonie. Ainsi a fait Balzac : son rôle s'est borné à perfectionner l'instrument, sans savoir profiter lui-même des qualités nouvelles qu'il lui donnait. Sa gloire est de l'avoir transmis, plus docile et plus ferme, à des mains qui devaient mieux l'employer. L'influence matérielle qu'il exerça sur la prose ressemble beaucoup à la réforme que Malherbe opéra dans la poésie. Avec plus de goût que Balzac, Malherbe manquait autant que lui d'imagination et de chaleur; tous deux se préoccupèrent à peu près exclusivement de la forme : l'un fut un versificateur net et concis; l'autre, un artisan habile de phrases et de périodes. Tous deux, par leur industrie persévérante, firent faire à la langue un pas immense, et doivent être regardés à ce titre comme les prédécesseurs directs de Pascal et de Racine. Balzac fut d'abord attaché au cardinal de la Valette, qui l'emmena avec lui en Italie, et dont il devint l'agent d'affaires à Rome. A son retour à Paris, Balzac reçut le plus brillant accueil d'une société sur laquelle il avait, de loin, produit par ses lettres la plus vive impression. Les plus grands personnages le recherchèrent; l'évêque de Luçon, depuis cardinal de Richelieu, lui témoignait l'estime la plus flatteuse. Son nom devint illustre. Toutefois, ses protecteurs firent pour sa fortune moins qu'il n'espérait.

En 1624, parut le premier recueil imprimé des lettres de Balzac. Le public les jugea comme la cour les avait jugées : les applaudissements furent unanimes. Cette noblesse de langage, cette fermeté de ton, ces phrases rigoureusement construites, harmonieusement cadencées, étaient des choses nouvelles; celui qui éloignait de ses écrits l'incorrection, la redondance diffuse, la gaucherie naïve des auteurs du seizième siècle, paraissait un homme supérieur. On ne faisait pas attention que des lettres eussent voulu beaucoup moins de majesté et d'apprêt : le goût du public était porté vers le grandiose et le pompeux. Ce qu'on recherchait alors dans la littérature comme dans la politique, c'était la régularité et l'éclat, l'ordre et la magnificence. On sentait un irrésistible besoin de rompre avec la naïveté et la familiarité du seizième siècle, comme avec son esprit de désordre et d'anarchie. Par impatience d'atteindre à la noblesse, on tombait dans l'affectation et dans l'emphase, et l'on trouvait l'idéal même de l'éloquence dans les lettres travaillées d'un rhéteur.

Un succès aussi éclatant devait soulever contre Balzac tous les auteurs jaloux ou attachés à l'ancienne école. Un jeune feuillant, nommé dom André de Saint-Denis, donna le signal de l'attaque par un livre intitulé *Conformité de l'éloquence de M. de Balzac avec celle des plus grands personnages du temps passé et du présent*. L'accusation de plagiat, que ce livre reproduisait sous toutes les formes, fut bientôt répétée par d'autres adversaires. Ce ne fut pas assez de contester au réformateur de la langue son talent, on calomnia sa vie. Le P. Goulu, général des feuillants, passa toutes les bornes dans l'ouvrage intitulé *Philarque*, diatribe violente en deux gros volumes. Balzac méprisa-t-il assez de tels assaillants pour garder le silence, ou bien se cacha-t-il pour leur répondre sous un nom emprunté, et doit-il être regardé comme l'auteur de l'*Apologie* publiée sous le nom du prieur Ogier? C'est ce qui n'a pas été complétement éclairci; toujours est-il que cette *Apologie* fournit un nouvel aliment à la querelle. Lassé d'être en butte aux coups de l'envie, et jaloux d'assurer son repos, Balzac se retira dans sa terre, sur les bords de la Charente. Là, il n'avait plus d'autre souci que de répondre aux lettres qu'on lui adressait de toutes parts, et dont plusieurs lui étaient écrites par des rois. Il est vrai que cette tâche lui devenait souvent pénible, à cause de la lenteur avec laquelle il composait, et des angoisses d'esprit que lui faisait éprouver le travail. Dans cette retraite, où il mourut le 18 février 1655, il composa aussi d'autres ouvrages où il se montre avec les mêmes qualités et les mêmes défauts. En 1634, il lui suffit de témoigner le désir d'entrer à l'Académie, pour y être appelé aussitôt par le suffrage de tous.

Sur la fin de sa vie, les sentiments de religion qu'il avait toujours eus se fortifièrent, et le conduisirent à la plus fervente dévotion. Il s'était fait bâtir deux chambres aux Capucins d'Angoulême, et s'y retirait souvent, pour se livrer sans distraction à ses devoirs de piété. Ce qui lui fait encore plus d'honneur que sa dévotion, c'est sa bienfaisance, qui nous est attestée par ces paroles de Bayle : « Il se priva, de son vivant, de huit mille écus de son bien, pour les distribuer en œuvres pies. » Quand on parle de bienfaisance, on peut faire honneur à Balzac du mot aussi bien que de la chose; car c'est lui qui, le premier chez nous, a donné à cette vertu ce beau nom, qu'elle a gardé. Il faut reconnaître que Balzac avait l'âme portée vers toutes les choses belles et honnêtes. Il eut de la noblesse dans les sentiments, mais il se laissa trop enivrer par ses succès. La complaisance avec laquelle il parla de lui-même dans ses écrits dénote une vanité extrême, et le lecteur est souvent choqué par le ton de fatuité qu'il prend dans ses lettres et dans ses préfaces. En mourant, Balzac légua à l'Académie une somme dont il affectait l'emploi à l'établissement d'un prix d'éloquence. Il est

donc l'auteur de cette institution, qui subsiste encore aujourd'hui, mais qui a produit peu d'ouvrages éloquents et beaucoup de déclamations. Il semble que le nom du fondateur ait porté malheur à tous ceux qui ont brigué cette distinction. Du reste, les premiers discours académiques roulaient toujours sur un sujet de piété, et n'étaient ordinairement que la paraphrase d'un texte des Livres saints. On peut prendre une idée de ce qu'ils étaient par *le Socrate chrétien*, de Balzac, sorte de dissertation érudite et pompeuse sur l'excellence de la morale et de la religion. L'ouvrage porte ce titre, parce que le personnage qui y tient la parole réunit à toute la sagesse des anciens philosophes toute la piété du véritable chrétien. On a encore de Balzac l'*Aristippe*, traité sur les mœurs de la cour et sur la manière de concilier le devoir avec la politique, qu'il dédia à la reine Christine. Cette reine fameuse fut un des admirateurs les plus passionnés de Balzac; et la reconnaissance de l'écrivain a souvent célébré cette femme singulière, chez laquelle il trouvait un mélange de pédantisme et de grandeur tout à fait en rapport avec sa propre nature. Avant ces deux traités, il avait publié *le Prince*, où il disserte sur les vertus des rois, en prenant toujours les exemples dont il appuie ses préceptes dans la vie de Louis XIII. Ce n'est qu'un panégyrique sans naturel et sans vérité; çà et là, toutefois, le souvenir des orateurs de Rome et d'Athènes, et une certaine indépendance naturelle à cet esprit fier, lui inspirent des pensées hardies pour l'époque, et telles qu'on en trouve dans *la République* de Bodin et *la Sagesse* de Charron. Aussi *le Prince* fut-il censuré par la Sorbonne. Les œuvres de Balzac, y compris ses poésies françaises et latines, et précédées d'une savante dissertation par l'abbé Cassaigne, ont été publiées en 2 vol. in-folio; Paris, 1665. On trouve imprimés séparément : *Aristippe*, ou *de la cour*; Leyde, J. Elzevir, 1658; et Amsterdam, D. Elzevir, 1664, petit in-12; — *Lettres choisies*; Leyde, Elzevir, 1648, 1652; ou Amsterdam, 1656 et 1678, petit in-12; — *Lettres familières à Chapelain* (1); Leyde, Elzevir, 1636; et Amsterdam, Elzevir, 1661, petit in-12; — *le Socrate chrétien*; Amsterdam, 1562, petit in-12; — *Lettres à Conrart*; Leyde, 1659; et Amsterdam, 1662, petit in-12; — *Œuvres diverses*; Leyde, J. Elzevir, 1651 ou 1658; — *les Entretiens* (ouvrage posthume); Leyde, J. Elzevir, 1658, petit in-12;— *Lettres de Balzac, de Voiture et de Boursault*; Paris, 1806, 2 vol. in-12; — *Pensées de Balzac*, par D.-F. Moreau de Mersan; Paris, 1807, in-12; — *Œuvres choisies de Balzac*, par A. Malitourne; Paris, 1822, 2 vol. in-8°.

(1) Environ deux cents lettres inédites de Balzac à Chapelain doivent être prochainement publiées dans un volume de *Mélanges* du comité des monuments historiques.

Bayle, *Dictionnaire historique*. — Baillet, *Jugements des Savants*. — Moreau de Mersan, notice en tête de ses *Pensées de Balzac*. — A. Malitourne, *Notice sur la vie de Balzac*, en tête de son édition des *Œuvres choisies*. — Le Bas, *Dictionnaire encyclopédique de la France*.

BALZAC (*Honoré* DE), romancier français, né à Tours le 20 mai 1799, mort à Paris le 20 août 1850. Ce fut l'un des plus laborieux et des plus féconds écrivains de notre époque. Son père avait été secrétaire au grand conseil sous Louis XV. Il fit ses premières études au collége de Vendôme, où il ne laissa d'autre souvenir que celui d'un écolier paresseux et insoumis. Il les acheva dans le pensionnat de M. Lepitre, fut placé ensuite par sa famille dans l'étude d'un notaire de la rue du Temple, et préluda à sa carrière littéraire par des articles de journaux. Ses premiers essais furent plutôt des témoignages de la persévérance que des monuments de son génie. En 1822, il avait déjà publié, sous les noms d'Horace de Saint-Aubin, de Veillergré, de lord R'hoone (anagramme d'Honoré), *les Deux Hector*;— *le Centenaire*; — *le Vicaire des Ardennes*; — *Charles Pointel*; — *l'Héritiere de Béragère*; — *le Tartare*, ou *le Retour de l'Exilé*; — *Clotilde de Lusignan*; — en 1823, *la Dernière Fée*; — *Michel et Christine*; — *l'Anonyme*; — en 1824, *Annette et le Criminel*; — en 1825, *Wanne Chlore*; — en 1827, *le Corrupteur*. Il s'était associé en 1826 avec l'imprimeur Barbier, pour la publication des *Annales romantiques*, et s'était fait à la fois imprimeur, libraire et écrivain. Ses spéculations ne furent pas heureuses. Il publia à cette époque une édition des œuvres de la Fontaine, en tête de laquelle figure une *Notice* de sa composition. Ce ne fut qu'en 1829 qu'il publia le premier ouvrage auquel il eût mis son nom. C'est le roman qui a pour titre : *le Dernier Chouan*, qu'il avait écrit dans la Vendée, près du théâtre des événements qu'il retraçait.

Enfin, l'attention publique fut éveillée sur le mérite du jeune écrivain par la publication de sa *Physiologie du Mariage*, où se révélaient à la fois l'originalité vive et piquante, la verve spirituelle, la profondeur d'observation et les libres allures qui distinguent ses œuvres. Ce fut alors qu'il proposa pour but, à un talent parvenu à la maturité, l'exécution d'un vaste monument littéraire qui ne devait être rien moins que le tableau complet de la civilisation de son temps. (Voir la préface du t. VIII de ses Œuvres complètes, édition de 1837). Sous le titre de *Comédie humaine*, il essaya de rattacher à un plan unique une suite de compositions, dont le nombre et l'importance eussent effrayé une énergie moins persévérante. De là cette multitude d'ouvrages, produit d'une imagination féconde, et qui devaient se dessiner en *scènes de la vie privée, de la vie de province, de la vie militaire, de la vie de campagne et de la vie politique, en études philosophiques et en études analytiques*. Pendant vingt ans l'écri-

vain infatigable s'est occupé de remplir ce cadre immense et dans la foule de ses compositions, dont quelques-unes sont des chefs-d'œuvre. La critique a dû reconnaître l'étonnante richesse de son imagination, et la sagacité merveilleuse avec laquelle il a su pénétrer dans les secrets replis du cœur humain plus profondément qu'aucun moraliste ne l'avait fait avant lui. Mais elle a signalé plus d'une fois, avec des reproches mérités, cette tendance exagérée à abuser de son talent pour la description, à s'arrêter sur des détails trop minutieux, et à s'égarer dans des peintures sur lesquelles un art plus délicat eût évité d'arrêter la vue. Son succès a été immense, non-seulement en France, mais dans toutes les contrées de l'Europe.

La vie d'Honoré de Balzac s'est composée des jouissances éphémères que procurent les triomphes littéraires, et des tracasseries au prix desquelles les plus heureux sont forcés de les acheter. Les incidents romanesques ne lui ont pas manqué. A l'occasion de la publication de son *Médecin de campagne* en 1835, une femme de la plus haute distinction, la comtesse Éveline de Hanska, lui écrivit de Genève une lettre de félicitations. Les propriétés de M. de Hanska faisaient partie de la Pologne russe, à Wierzchownia, près de Berdidcheff. Ce fut l'occasion d'une correspondance intime établie entre les nobles étrangers et l'écrivain, qui dédia à madame de Hanska son roman de *Séraphita*. Quelques mois après la révolution de février, Honoré de Balzac, déjà atteint de la maladie qui devait l'emporter, quittait la France pour aller épouser madame de Hanska, devenue veuve. Après avoir habité successivement Paris, Chaillot et Ville-d'Avray, il avait réuni, dans sa maison de la rue Fortunée (dans les Champs-Élysées), une multitude de chefs-d'œuvre d'art qu'il avait recueillis à grands frais, pour orner la retraite où il espérait trouver enfin le bonheur et la paix. Mais il y avait trois mois à peine qu'il était revenu de Russie, et qu'il s'était installé dans sa demeure avec sa nouvelle famille, qu'il succomba à une hypertrophie du cœur, contre laquelle tous les secours de la médecine essayèrent en vain de lutter. Une foule immense accompagna son cercueil jusqu'au Père-Lachaise, et l'auteur de *Notre-Dame de Paris*, caractérisa, en peu de mots éloquents, le grand écrivain que la France venait de perdre. « Tous ses livres, disait-il, ne font qu'un livre; livre vivant, lumineux, profond, où l'on voit aller, et venir, et marcher, et se mouvoir, avec je ne sais quoi d'effaré et de terrible, mêlé au réel, toute notre civilisation contemporaine; livre merveilleux, que le poëte intitulé *Comédie*, et qu'il aurait pu intituler *toire*, qui prend toutes les formes et tous les s, qui dépasse Tacite et va jusqu'à Suétone, q averse Beaumarchais et va jusqu'à Rabela re qui prodigue le vrai, l'intime, le bourgeo trivial, le matériel, et qui par moments, à travers toutes les réalités brusquement et largement déchirées, laisse tout à coup entrevoir le plus sombre et le plus tragique idéal... Balzac saisit corps à corps la société moderne. Il arrache à tout quelque chose, aux uns l'illusion, aux autres l'espérance; il fouille le vice, il dissèque la passion, il creuse et sonde l'homme, l'âme, le cœur, les entrailles, le cerveau, l'abîme que chacun a en soi. » On pourrait ajouter à cette appréciation, que l'auteur de la Comédie de la vie humaine a manqué d'un idéal élevé, d'une règle supérieure, capable de contenir et de diriger les riches facultés dont la nature l'avait pourvu. C'était une organisation vigoureuse et riche, et, en somme, un talent peu commun, dans lequel néanmoins l'absence de goût se fait trop souvent sentir. Ce n'est pas sans raison qu'un écrivain spirituel a donné, à son tableau de la société, le nom de *Musée Dupuytren de la nature morale*. C. HIPPEAU.

M. Sainte-Beuve, *Portraits contemporains*, vol. II. — M. de Loménie, *Galerie des Contemporains*. — M. Alphonse de Valconseil, *Revue analytique et critique des Romans contemporains*. — M. Gustave des Noires-Terres, *Vie de Honoré de Balzac*. — *Constitutionnel*, du 2 septembre 1850.

BALZAC (*Charles-Louis*), architecte et littérateur, né à Paris vers le milieu du dix-huitième siècle, mort dans sa ville natale le 31 mars 1820. Il fit partie de l'expédition française en Égypte, et enrichit de précieux dessins d'architecture le grand ouvrage, fruit de cette expédition. Pendant son séjour au Caire il fit jouer les *Deux Meuniers*, opéra-comique, dont Rigal avait composé la musique. Parmi ses autres productions littéraires on cite : une *Ode sur le mariage de l'empereur et la naissance du roi de Rome*, imprimée dans les *Hommages poétiques*, t. 2, p. 268; — *Poésies ad libitum*; Paris, 1817, in-8°; — *Douleurs et guérison*; Paris, 1819.

Quérard, *la France littéraire*.

* **BALZANI** (*Giovani-Girolamo*), peintre, né à Bologne en 1658, mort en 1735. Il peignit sous la direction de Pasinelli, et se distingua surtout par la ressemblance des portraits. E. B—N.

Crespi, *Felsina pittrice, Vite de' Pittori Bolognesi non descritta dal Malvasia*.

* **BALZANO** (*François*), historien italien, vivait dans la seconde moitié du dix-septième siècle. On a de lui : *Istoria dell' antico Ercolano, ovvero Torre dell' Greco*; Naples, 1688.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

* **BALZAVANO** (*Jean-Paul*), jurisconsulte napolitain du seizième siècle, a laissé des *Commentaria ad constitutiones utriusque Siciliæ*; — *Interpretationes luculentissimæ ad libros feudorum*; Naples, 1620, in-fol.; Venise, 1596, in-fol.

Toppi, *Bibliotheca Napolitana*. — Chaudon et Delandine, *Dictionnaire historique*.

BALZE (*Nicolas*), avocat célèbre, né à Avignon en 1735, mort dans sa ville natale en 1792. Il honora sa profession par un grand désintéressement, et cultiva les Muses avec pas-

sion et succès. Il composa un recueil de contes, où l'on trouve de la finesse et quelquefois une piquante originalité d'expressions, mais qui manquent souvent de naturel. Sa tragédie de *Coriolan*, imprimée en 1776, ne fut pas représentée. Doué d'une imagination brûlante, Balze semblait être né pour le genre lyrique. Ses *odes* offrent en effet des pensées brillantes et de l'enthousiasme, mais le mauvais goût s'y fait trop souvent sentir.

Le Bas, *Encyclopédie de la France*.

*BALZER, nom de famille d'artistes bohémiens au dix-huitième siècle. On trouve beaucoup de gravures signées de leurs noms. Les trois plus célèbres étaient *Jean*, *Mathias* et *Anton*. Jean a fourni une série de portraits à la *Biographie des savants et des artistes de la Bohême et de la Moravie*; Prague, 1773-1787. Mathias et Anton ont gravé des paysages.

Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon*.

*BALZO (*Charles* DE), théologien italien, vivait à Naples vers la fin du seizième siècle et au commencement du dix-septième siècle. On a de lui : *De modo interrogandi Dæmonem ab Exorcista*; — *Praxis confessariorum*; — *Tractatus de Judicio universali*; — *Selecta casuum conscientiæ*.

Toppi, *Bibliotheca Napolitana*.

*BAMBACARIUS (*Octave*), jurisconsulte italien, natif de Naples, mort en 1612. Il exerça la profession d'avocat devant les principales cours du royaume. On a de lui : *Commentaria feudalia*.

Toppi, *Bibliotheca Napolitana*.

*BAMBAGINOLI (*Graziolo*), théologien italien, né à Bologne (la date de naissance est incertaine), mort avant 1348. Il était ardent papiste, à cette époque où la puissance papale commençait à décliner; aussi fut-il banni avec son père en 1334. Dans son exil, il écrivit un poëme moral, intitulé *Trattato delle Virtù morali*, dédié à Robert, roi de Naples. Quadrio déclare que, selon lui, c'est un des ouvrages les mieux conçus dont la littérature italienne doive s'enorgueillir. On attribue aussi à Bambaginoli un commentaire sur la *Divina Commedia* de Dante.

Cenni Biographici.

BAMBAJA. *Voy*. BUSTI (*Agostino*).

*BAMBALIO (*Marcus-Fulvius*), Romain, beau-père de Marc-Antoine, qui épousa sa fille Fulvie, vivait dans la première moitié du premier siècle avant J.-C. La difficulté qu'il avait à s'exprimer lui valut le surnom, sous lequel il fut ensuite connu, de Bambalio. On ne doit pas le confondre avec Q. Fadius, dont la fille Fadia fut la première femme d'Antoine.

Cicéron, *Philippiques*, II, 86, III, 6. — Smith, *Dictionary of Greek and Roman Biography*.

*BAMBAM (*Hartwig*), théologien luthérien allemand, mort en 1742. Il étudia à Wittenberg, devint diacre de Saint-Pierre à Hambourg. On a de lui : *Apparatus enthymematico-exegeticus*, en 2 parties; — *Pietistisches catechismus*; — *Merckwürdige Historien in den Religions-Streitigkeiten mit den Reformirten*, ouvrages publiés quelque temps avant la mort de l'auteur.

Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*. — Moller, *Cimbria literata*. — Neubauer, *Nachricht von jetztlebenden Gottesgelehrten*.

*BAMBAM (*Jean*), savant allemand, mort à Hambourg en 1699. Il devint secrétaire du conseil des douze de Hambourg, et, après s'être fait recevoir docteur en droit en 1675, se livra à la pratique des lois. On a de lui : *Considerationes logicæ et metaphysicæ*; — *Ipse sui interpres Tacitus*; — *Apotheosis principum superstitum*; — *Taciti amnestia*; — *Taciti decalogus*; — *Laureata statua Wilhelmo III, regi Britanniæ posita*.

Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*. — Moller, *Cimbria literata*.

*BAMBANIUS (*M. Pierre*), poëte latin, né à Malchoss, dans le Mecklenbourg, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. On a de lui : *Carminum alcaicorum liber*; Rostock, 1608, in-8°.

Adelung, Supplément à Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*.

*BAMBERG (*Daniel*), théologien et grammairien allemand, mort en 1680. Il fut pasteur à Hettstadt et prédicateur à Eisleben, et laissa : *Prosodia latinæ linguæ*.

Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*.

*BAMBERGER (*Jean-Pierre*), littérateur allemand, né à Magdebourg en 1722, mort en 1804. Il était pasteur et théologien. On a de lui : la traduction allemande d'*Anderson's History of commerce*, 1773-1779; Riga; — *D'Entick's present state of the British empire*; in-8°, Berlin, 1778; — *De Knox's Essays*; in-8°, Berlin, 1781; — une compilation intitulée *Anecdotes biographiques et littéraires sur les écrivains les plus célèbres de la Grande-Bretagne*; — une traduction allemande des *Voyages de Miglius*. Bamberger a, en outre, édité plusieurs ouvrages théologiques.

Rose, *New Biogr. Dictionary*.

*BAMBINI (*cav. Nicolo*), peintre italien, né à Venise en 1651, mort en 1736. Il peignit beaucoup, soit à fresque, soit à l'huile, dans les principales villes d'Italie; ses meilleurs tableaux sont ceux qu'il fit retoucher par le Cassana, excellent coloriste génois.

Selon Zanetti, Bambini eut deux fils qui furent ses élèves, Giovanni et Stefano.

E. B—N.

Zanetti, *Della Pittura Veneziana*. — Lanzi, *Storia Pittorica*. — Ticozzi, *Dizionario dei Pittori*. — Orlandi, *Abecedario Pittorico*.

*BAMBINI (*Félix*), compositeur italien, [illegible] à Bologne vers 1742, mort vers 1800. Il v[illegible] en France avec une troupe de comédiens [illegible]liens dont son père était directeur. Il eut [illegible] maîtres Bordenave et Rigade, dont le m[illegible]

goût gâta les heureuses dispositions de cet enfant; car, après avoir été un prodige dans ses premières années, il finit par n'être qu'un artiste médiocre. On a de lui : *les Amantes de Village*, 1774; — *Nicaise*, 1776 (ces deux ouvrages à l'Opéra-Comique); — *les Fourberies de Mathurin*; — *l'Amour l'emporte* (aux Beaujolais); — *Huit œuvres de sonates de piano*; — *Une œuvre de trios pour violon, alto et basse*; — *Méthode pour le piano*, avec Nicolay; Paris, in-fol.; — *Six symphonies*; — *Petits airs pour le piano-forte, avec accompagnement de violon*, in-fol. oblong.

Fétis, *Biographie universelle des Musiciens*.

*BAMBINI (*Giacomo*), peintre, né à Ferrare vers 1590, mort en 1629. Il eut pour maître Domenico Mona, peintre fantastique et bizarre. Il ouvrit la première académie de nu qui ait existé à Ferrare. Il en profita tout le premier, et en peu de temps dessina mieux que Mona; Bambini a beaucoup travaillé à Ferrare et à Mantoue. E. B—n.

Baruffaldi, *Vite de' più insigni pittori e scultori Ferraresi*. — Lanzi, *Storia Pittorica*. — Ticozzi, *Dizionario de' Pittori*.

*BAMBOCCI (*Antonio*), sculpteur italien, né à Piperno vers 1368, mort à Naples vers 1435. Il peignait aussi, et eut pour maîtres dans cet art Colantino del Fiore et Zingaro. Ses monuments funèbres lui ont fait une grande réputation, entre autres le mausolée élevé à la mémoire du cardinal Philippo Minutolo, célébré par Boccace, et celui du cardinal Carbone. Rien de plus magnifique que le tombeau de Lodovico Aldemareschi : une inscription, portant le nom de l'artiste, lui donne les qualifications de *sculpteur*, *peintre* et *fondeur*. En 1407, il exécuta, sur la demande du cardinal Errico, archevêque de Naples, l'architrave et les autres ornements de la grande porte de la cathédrale. Plusieurs palais de Naples ont été construits d'après ses dessins. Comme sculpteur, Bambocci se rapproche de l'antiquité; son architecture est pleine d'intérêt, en ce qu'elle représente une transition entre le style gothique et un autre style plus simple encore. De son école sont sortis des artistes illustres, tels qu'Angelo Agnello del Fiore, Guglielmo Monaco, etc.

Biografia degli uomini illustri del Regno di Napoli, 1820, in-4°.

BAMBOCHE. *Voy.* Laar.

BAMBOCCIATE (*Michel-Angelo delle*). *Voy.* Cerquozzi.

*BAMBRIDGE (*Christophe*), archevêque d'York en 1508. Henri VIII l'envoya en ambassade à Rome auprès de Jules II, qui lui donna le chapeau de cardinal. En 1514, un domestique l'empoisonna, pour se venger d'un soufflet que le cardinal lui avait donné.

Biographie Britannique.

*BAMESBIER (*Jean*), peintre allemand, né à Amsterdam en 1500, mort en 1600 dans son pays natal. Il fut un des élèves les plus distingués de Lambert Lombard. Ses premiers tableaux sont fort estimés; mais ses débauches nuisirent à ses progrès. Il fut une négation vivante du proverbe qui dit que *sobriété est mère de longévité*; car il vécut jusqu'à cent ans passés.

Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon*.

*BAMFORD (*Jacques*), médecin anglais, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. On a de lui : *Dialogue concerning the plagues infection*; Londres, 1603, in-8°.

Biographie Médicale. — Adelung, Supplément à Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*.

*BAMFYLDE (*François*), théologien anglais, vivait vers le milieu du dix-septième siècle. Il a beaucoup écrit en faveur de l'observation du sabbat. On a de lui : *Argument in favour of observance of the Jewish or seventh day sabbath*, 1672; — *All in One, all Useful Sciences and profitable Arts in one book of Jehovah Ælohim*, etc., 1677, in-fol.; — *the House of Wisdom*, etc., 1681; — plus, une foule d'opuscules sur des sujets divers.

Rose, *New Biographical Dictionary*.

*BAMLER (*Gaspard*), théologien luthérien allemand, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. Il fut pasteur à Zwickau et à Schneeberg. On a de lui : *Predigten über den dritten Psalm* (Prédications sur le troisième psaume); Leipzig, 1599, in-4°; — *Acht Predigten über den Propheten Jonas* (Huit prédications sur le prophète Jonas); Leipzig, 1600, in-8°.

Adelung, Supplément à Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*.

*BAMMACARI (*Nicolas*), physicien napolitain, vivait au milieu du dix-huitième siècle. On a de lui : *Epistola exhibens tentamen de aere, sive de natura mundi corporei*; Naples, 1746, in-8°; — *Tentamen de vi electrica ejusque phænomenis, in quo aeris cum corporibus universis æquilibrium proponitur*; Naples, 1748, in-8°; ouvrage au sujet duquel il soutint une polémique avec l'abbé Nollet.

Journal des Savants, 1749. — Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

*BAMPFIELD (*Thomas*), théologien anglais, mort en 1684. On a de lui : *Letter containing his judgment for the observation of the Jewish or seventh Day Sabbath*; Londres, 1672.

Adelung, Supplément à Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*.

*BANAÏA, fils de Joiada, lieutenant de David, vivait dans la première moitié du onzième siècle avant J.-C. Il était de race sacerdotale, et devint un des conseillers de David. On cite de lui de nombreux actes de vaillance : c'est ainsi qu'il tua, dans un combat singulier, deux Moabites qui passaient pour les plus vaillants de leur armée; une autre fois, il tua un Égyptien dont la force était prodigieuse. Ailleurs, armé seulement d'un bâton, il assomma un lion qui était tombé dans une citerne pendant un temps de neige. Il fut un de ceux qui furent chargés par David de mettre Salomon en possession du royaume d'Israël. En-

fin il reçut du même Salomon l'ordre de mettre à mort Joab, auquel il succéda.

Rois, II et III. — Josèphe, *Antiquités*.

***BANAL**, horticulteur français, vivait au milieu du dix-huitième siècle. Il était directeur du jardin des plantes à Montpellier. Botaniste distingué, on a de lui : *Catalogue des Plantes usuelles, suivant l'ordre de leurs vertus*; Montpellier, 1755, in-8°. Il avait adopté les classifications de Tournefort.

Carrère, *Bibliothèque de Médecine*.

BANASTER (*Gilbert*), poëte et musicien anglais, vivait au quinzième siècle. Il y a lieu de croire qu'il avait une grande réputation, puisqu'en 1482 il recevait par an quarante marcs d'or, comme maître de chant des enfants de la chapelle du roi. On a de lui : *le Miracle de Saint-Thomas*, poëme volumineux publié en 1467. Warton pense que, quant aux *Prophéties* manuscrites portant le nom de *Banister of England*, et attribuées à Gilbert, on a confondu ce dernier avec un certain Guillaume Banister, qui écrivait sous le règne d'Édouard III.

Collier, *Hist. of dram. poetry and the stage*, I, 33. — Warton, *Hist. Eng. Poet.*, I, 73. — Ritson, *Bibl. Poet*, 44.

***BANAU** (*Jean-Baptiste*), médecin français, vers la fin du dix-huitième siècle. Il fut d'abord chirurgien des Suisses du comte d'Artois avant la révolution. On a de lui : *Observations sur les différents moyens propres à combattre les fièvres putrides et malignes*; 1778, 1784; — *Mémoires sur les épidémies du Languedoc*, etc.; Paris, 1787, in-8°; — *Histoire naturelle de la peau, et de ses rapports avec la santé et la beauté du corps; avec des observations importantes sur le caractère moral des enfants et sur la durée de la vie*; Paris, 1802, grand in-18 de 478 pages, avec figures.

Quérard, *la France littéraire*.

***BANC** (*Jean*), médecin, natif du Bourbonnais, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. Il était docteur et professeur à l'École de médecine de Paris. On a de lui : *la Mémoire renouvelée des merveilles des eaux naturelles de France*; Paris, 1605, in-4°; — *les Admirables vertus des eaux minérales de Pougues, Bourbon et autres, renommées en France*; ibid., 1618, in-8°.

Carrère, *Bibliothèque de la Médecine*.

BANCAL DES ISSARTS (*Jean-Henri*), magistrat français, né à Saint-Martin de Londres, diocèse de Montpellier, le 3 novembre 1750, mort à Clermont-Ferrand en juin 1826. D'abord notaire à Paris, il embrassa la cause de la révolution et remplit diverses fonctions publiques. Envoyé en 1791, par la Société des amis de la constitution de Clermont-Ferrand, pour demander à l'assemblée nationale le rapport du décret qui suspendait la tenue des assemblées électorales, il fut dénoncé comme un intrigant : cependant il fut ensuite élu député à la convention par le département du Puy-de-Dôme. Dans la séance du 27 septembre, il soutint, avec Louvet, que la Savoie, nouvellement conquise, ne devait pas être réunie à la France. Dans le procès de Louis XVI, il vota pour la détention, et le bannissement à la paix. Il siégea toujours au centre, accusa Marat de folie, s'opposa à la formation du comité de salut public, et demanda, comme amendement, que les membres de ce comité se bornassent à surveiller le conseil exécutif, et fussent réélus tous les quinze jours. Il demanda aussi que les ministres fussent pris hors du sein de la représentation nationale. Envoyé auprès de Dumouriez avec Beurnonville, Camus, Quinette et Lamarque, il fut livré par ce traître aux Autrichiens. Échangé avec ses collègues contre la fille de Louis XVI en décembre 1795, il entra l'année suivante au conseil des cinq-cents, et fut reçu au milieu des cris de joie. Peu de jours après, il fut élu secrétaire, et les conseils décidèrent qu'il avait bien rempli sa mission. Le 10 janvier 1797, il demanda l'abolition de la loi du divorce pour incompatibilité d'humeur, et la répression des désordres qui se commettaient dans les maisons de jeu. Sorti du corps législatif le 1er prairial an V, Bancal vécut dans la retraite à Clermont-Ferrand, et se livra à l'étude du grec et de l'hébreu, afin de pouvoir lire la Bible dans les textes originaux. On a de lui un ouvrage intitulé *Du nouvel ordre social fondé sur la religion*; Paris, an V (1797), in-8°.

La fille aînée de Bancal des Issarts avait réuni et se proposait de publier les œuvres inédites de son père : il n'en a rien paru, et cela paraît peu regrettable. On a trouvé dans les papiers de Bancal, et imprimé en 1835, un volume in-8° de *Lettres autographes de madame Roland, adressées à Bancal des Issarts..., précédées d'une* Introduction *par Sainte-Beuve*.

Biographie des Contemporains.

BANCBANUS, magnat de Hongrie, chargé de la régence de ce royaume vers 1217, pendant l'absence d'André II, parti pour la terre sainte. Sa femme avait été déshonorée par le frère de la reine Gertrude, qui avait prêté les mains à ce guet-apens; il s'en vengea en assassinant la reine. Après avoir publié partout les motifs de cette vengeance, il demanda à être frappé par la justice du roi. Ce prince jugea que la reine seule était coupable, et voulut épargner Bancbanus. Celui-ci fut mis à mort plus tard par les fils de la reine.

Horanyi, *Memoria Hungar*.

***BANCEL** (*Louis*), théologien français, de l'ordre de Saint-Dominique, mort le 22 décembre 1685. Il était de Valence en Dauphiné, et, le premier, il occupa la chaire de théologie de Saint-Thomas, fondée en 1654, dans l'université d'Avignon, par D. de Marinis. Il s'acquitta avec talent de ses fonctions, et fut plusieurs fois élu doyen des docteurs en théologie d'Avignon. On a de lui : *Moralis D. Thomæ doctoris angelici, ordinis prædicatorum, ex omnibus ipsius ope-*

ribus, exacte deprompta, avec des additions; en particulier, *Opusculum de Castitate*; Avignon, Offray, 2 vol. in-4°; — *Brevis universæ theologiæ tam Moralis quam Scholasticæ cursus in gratiam studentium editus, juxta inconsulta tutissimaque doctoris angelici D. Thomæ Dogmata*, 7 vol. in-12; — *Traité de la Chasteté*, en trois parties; — *Traité de la Vérité de la seule religion catholique et romaine*. Ces deux derniers ouvrages se trouvent manuscrits dans le couvent de l'ordre, à Avignon.

Échard, *Scriptores ordinum Prædicatorum*. — Richard et Giraud, *Bibliothèque sacrée*.

*BANCHEM ou BANCHEMIUS, jurisconsulte hollandais, né à Leyde en 1540, mort vers 1602. Il étudia à Utrecht, sous Macropédius; puis à Louvain et à Anvers (d'autres disent à Angers). De retour dans sa patrie, il fit partie du grand conseil de Hollande et de Zélande, institué par le prince d'Orange Guillaume Ier. On le voit figurer dans divers arbitrages, une première fois entre le magistrat de Leyde et l'intendant des digues de Rhynland; et une autre fois entre le même magistrat et le sénat académique. Il devint président du grand conseil après la mort de Théodore.

Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*. — Moréri, *Dictionnaire historique*.

*BANCHEREAU (*Richemont*), jurisconsulte et dramatiste français, natif de Saumur, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. On a de lui : *l'Espérance glorieuse*, ou *Amour et Justice*, tragi-comédie en 5 actes et en vers; Paris, 1632, in-8°; — *les Passions égarées*, ou *le Roman du Temps*, tragi-comédie en cinq actes et en vers; Paris, 1632, in-8°.

Bibliothèque du Théâtre-Français, t. II. — Adelung, Supplément à Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*.

*BANCHERELLI (*Gilbert*), poëte latin, d'origine italienne probablement. On a de lui : *Pleiades quibus diversi generis poemata continentur*; Poitiers, 1596, in-12, mentionné au catalogue de la Bibliothèque de Paris.

Adelung, Supplément à Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*.

*BANCHERO (*Angelo*), peintre italien, né à Sestri, sur le territoire génois, vers 1744, mort en 1793. Il est regardé comme le restaurateur du bon style en peinture. Son maître fut Pompeo Battoni, le rival de Mengs. Banchero, à son retour à Gênes, peignit deux tableaux pour l'église de Sesti-di-Ponente. Ses œuvres se font remarquer par une grande harmonie de ton; elles sont énumérées dans Tipaldo, avec une préface critique de Migliavini. Son portrait du cardinal Doria est fort apprécié.

Tipaldo, *Biographia degli Italiani illustri*, 1, 344.

BANCHI (*Séraphin*), dominicain, né à Florence vers le milieu du seizième siècle, mort à Paris en 1622. Protégé de Catherine de Médicis, il vint fort jeune en France, qui fut sa patrie adoptive. Il dénonça en 1593 le projet de Barrière d'assassiner Henri IV, et refusa l'archevêché d'Angoulême. On a de lui : *Apologie contre les jugements téméraires de ceux qui ont pensé servir la religion en faisant assassiner le roi de France*; Paris, 1596, in-8°; — *le Rosaire spirituel de la sacrée Vierge Marie*; Paris, 1610, in-12; — *Histoire prodigieuse d'un détestable parricide entrepris sur la personne du Roi, et comme il en fut miraculeusement garanti*; Paris, 1598, in-8°.

Echard, *Scriptores ordinis Prædicatorum*.

*BANCHIERI (*Adrien*), poëte et musicien italien, né à Bologne, mort en 1634. Ses principaux ouvrages sont : *la Pazzia Senile, ragionamenti vaghi e dilettevoli, composti e dati in luce colla musica*; Venise, 1598, in-4°; Cologne, 1601, in-4°; — *Lettere armoniche*; Bologna, 1628; — *Discorso, qual prova che la favella naturale di Bologna precede ed eccede la Toscana*; Bologne, 1626, 1630, in-8°.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

*BANCHIN, théologien anglais, vivait dans la seconde moitié du quatorzième siècle. Il appartenait à l'ordre des Augustins, et assista au concile tenu à Londres en 1332, à l'occasion des doctrines de Wicleff. On a de lui : *Contra positiones Wicleffi*; — *Determinationes variæ*, etc.

Joseph Pamphile, *Bibliotheca Augustina*. — Richard et Giraud, *Bibliothèque Sacrée*. — Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*.

BANCK (*Laurent*), jurisconsulte suédois, natif de Norkoping (Suède), mort le 13 octobre 1662. Il étudia le droit à Franecker, et devint professeur dans cette université. On a de lui : *Roma triumphans, seu Inauguratio Innocentii X, cum appendice de quarumdam ceremoniarum papalium Origine*; Franecker, 1645, 1656, in-12; — *De Tyrannide Papæ in reges et principes christianos Diascepsis*; Franecker, 1649, in-12; — *Commentarii de Privilegiis militum, jurisconsultorum, studiosorum, mercatorum, mulierum*; Franecker, 1649-1651; — *De Bancci ruptoribus*; Franecker, 1650, in-4°; — d'autres traités sur *les privilèges des nobles*, *les Duels*; etc.; — *Dissertatio de structura et ruptura aureæ bullæ Caroli IV*; Franecker, 1661, in-4°, etc.; — *Bizarrie politiche*; etc., contenant plusieurs pièces qui sont autant de satires contre la politique; dans quelques-unes l'auteur se moque de Machiavel; Franecker, 1658, in-12.

Bayle, *Dictionnaire historique*. — Nicéron, *Mémoires des hommes illustres*, t. XLI. — König, *Bibliotheca vetus et nova*. — *Athen. Frisiacæ*, n. LIV, p. 403-405; — David Clément, *Bibliothèque curieuse*, t. II, p. 390-396. — *Catal. Bibliot. Bunav.*, t. I, vol. II, p. 1080. — Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon*.

*BANCK (*Nicolas* DE), théologien allemand, vivait dans la seconde moitié du dix-septième siècle. Il était de l'ordre de Saint-Dominique, et remplit diverses fonctions, celles entre autres de recteur des études générales à Gratz. On a de lui : *Solenniores assertiones theologicæ ex universa summa D. Thomæ depromptæ*; Salzbourg, 1687, in-4°.

Echard, *Scriptores ordinis Prædicat.*

* **BANCK** (*Pierre Van-der*), graveur flamand, né à Paris en 1649, mort à Londres en 1697. Il fut un des bons élèves de Poilly. Mais il grava surtout et beaucoup le portrait; ce qui ne l'empêcha point de mourir dans la misère, son talent, comme il arrive trop souvent, n'ayant été apprécié qu'après sa mort. La vente posthume de ses œuvres enrichit ceux qui les acquirent. On trouve dans Horace Walpole la liste d'environ cinquante planches dues au talent de Pierre Banck, parmi lesquelles : *la Vierge à l'Enfant*, d'après Bourdon; — *le Christ sur le Mont des Oliviers*, d'après le même maître; — *la Victoire navale de Charles II*, d'après Veciro; — un *Mercure, et* un *Portrait de Charles II.*

Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon*. — Le Blanc, *Manuel de l'amateur d'estampes.*

* **BANCO** (*Nanni d'Antonio*), sculpteur et architecte italien, né à Sienne en 1374, mort en 1421. Il eut pour maître Donatello; ses statues et ses bas-reliefs lui acquirent une réputation qui aurait infailliblement grandi, s'il n'était mort si jeune. Sa statue de *Saint Philippe*, à Florence, est très-appréciée par Vasari. Il fut un des architectes de la cathédrale de Florence.

Vasari, *Vies des Peintres*, etc.

* **BANCROFT** (*Édouard*), célèbre naturaliste anglais, du collége royal des médecins à Londres, vivait dans la seconde moitié du dix-huitième siècle. Il resta longtemps en Amérique, et vécut dans l'intimité de Franklin et de Priestley. On a de lui : *Essay on the natural history of Guiana;* Londres, 1769, in-8°; traduct. en allemand; Leipzig et Francfort, 1769, in-8°; — *Experimental researches concerning the philosophy of permanent colours and the best means of procuring them by dyeing, callicoprinting;* Londres, 1794, in-8° : des fragments de cet ouvrage ont été traduits en allemand; — *Essay on the fellow fever, with observations concerning febrile contagion*, etc., etc. — On trouve encore de lui, dans les *Transactions philosophiques*, un travail sur le Woorora ou Wurali, substance vénéneuse dont se servent les sauvages de la Guyane pour empoisonner leurs flèches.

Rose, *New Biographical Dictionary.*

* **BANCROFT** (*Richard*), archevêque de Cantorbery, né en 1544 à Farnwarth dans le comté de Lancastre, mort en 1610. Élève du collége de Jésus, à Cambridge, il se fit une telle réputation par sa science en théologie, qu'il fut nommé évêque de Londres en 1597. Il joua le principal rôle dans la conférence de Hampton-Court, et, à la mort de l'archevêque Whithift, en 1604, il passa au siége de Cantorbéry. Ce prélat déploya une grande fermeté dans la défense de l'Église anglicane contre les puritains. On a de lui un traité intitulé *Survey of the pretended Holy Discipline, and dangerous Positions and Proceedings, published and practised within this Island of Britain, under pretence of reformation and of the Presbyterian Discipline.*

Biographia Britannica.

* **BANCROFT** (*Thomas*), écrivain anglais du dix-septième siècle, n'est connu que par un volume d'*Épigrammes* et d'*Épitaphes* publié en 2 volumes, 1649.

Rose, *New Biographical Dictionary.*

BANDARINI ou **BANDARINO** (*Marc*), poëte italien, natif de Padoue, vivait au milieu du seizième siècle. On a de lui : *Li due primi canti di Mandricardo innamorato;* Venise, 1542, in-8°; — l'*Impresa di Barbarossa contra la città di Cattaro*, etc., *poema diviso in tre canti;* Ferrare, 1543, in-4°; — *Sonetti in diversi e varj oggetti*, 1547, in-8°; — *Varco Vittorioso da questa mortale all' immortal vita fatto dal sig. conte Gio. Luigi del Fiesco, in ottava rima;* Venise, 1550, in-8°; — *le Due Giornate del poeta Bandarini, dove si tratta di tutti i costumi*, etc.; 1556, in-8°; cet ouvrage est regardé comme une imitation du traité latin d'Ortensio Landi, intitulé *Forcianæ Questiones.*

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

BANDARRA (*Gonçalo Annes*), poëte et thaumaturge, surnommé *le Nostradamus portugais*, né à Villa de Trancoso au seizième siècle, mort à Lisbonne en 1556. Il exerçait dans sa ville natale l'humble profession de savetier, tout en se livrant à la poésie. Ses *Trovas Redondilhas* étaient répétées dans les rues, mais ne pouvaient être imprimées sur les manuscrits de l'auteur, car l'auteur ne savait point écrire. Vers 1540, c'est-à-dire au temps des plus grandes prospérités du Portugal, l'inquisition, récemment établie dans ce pays, s'alarma des libertés que prenait le savetier de Trancoso, et l'arrêta au milieu de son triomphe. Le poëte ne fut pas accusé de judaïsme, comme l'ont prétendu quelques biographes : le saint office lui fit son procès comme à un faux prophète; il fit partie des pénitents qui parurent à l'auto-da-fé qu'on célébra à Lisbonne, sur la place de la Ribeira, le 23 octobre 1541. Plus heureux que l'infortuné Antonio Jozé da Sylva, qui fut brûlé au champ de Laã en 1745, Bandarra figura seulement comme pénitent dans la terrible cérémonie, et put retourner dans son village, où il eut bien le droit d'exercer son humble profession, mais non celui de chanter. Selon Barbosa, il a reçu les honneurs de la sépulture dans l'église de Trancoso, où D. Alvaro de Abranches lui fit élever une tombe.

Bandarra est quelquefois désigné par certains écrivains du dix-septième siècle sous le nom du Savetier saint (*o Sapateiro santo*); mais il est à remarquer que ce titre ne lui fut donné que près de cent ans après ses premiers démêlés avec le saint office : ses vers circulaient-ils en manuscrit ou étaient-ils imprimés vers la fin du seizième siècle, c'est ce qu'il nous a été impossible de constater : ce que l'on sait d'une manière positive, c'est qu'ils étaient déjà prohibés en 1581.

Nous ignorons s'il existe réellement une édition des œuvres de Bandarra, imprimées clandestinement en 1581 ; mais il en parut une à Paris en 1603, et elle fut donnée par un petit-fils de Jean de Castro, qui résidait alors dans cette ville, et qui ne la publia, disait-il, qu'en raison des vers inexacts ou même controuvés que l'on attribuait à Bandarra. Elle est intitulée *Paraphras e concordancia de algumas prophécias de Bandarra, sapateiro de Trancoso ;* 1703, in-8°. Bien qu'elle soit signalée par plusieurs bibliographes, nous n'avons jamais vu la première édition de cet ouvrage, qui précéda de trente-sept ans les grands faits politiques de 1640. Dix-neuf ans après l'événement qui mit sur le trône la maison de Bragance, les prophéties de Bandarra mirent aux prises avec le saint office un homme à l'âme ardente, au génie puissant, que la littérature portugaise met au rang de ses écrivains les plus éminents. Ses prophéties du poëte populaire de Trancoso étaient tombées entre les mains d'Antonio Vieyra au moment où il allait renouveler ses prédications dans les déserts de l'Amazonie : il les emporta avec lui, et en fit bientôt sa lecture la plus assidue. Couché dans une pirogue qui remontait lentement le fleuve des Amazones, émerveillé des magnificences que déroulaient à ses yeux ces plages inexplorées, où pouvaient s'élever des cités innombrables, le missionnaire crut voir, dans le livre qu'il méditait, l'annonce de la rénovation des sociétés au sein d'un empire de création toute mystique, dont le gouvernement était dévolu à João IV qui venait de mourir, mais dont les prophéties annonçaient la résurrection et le nouveau règne. Il composa alors le livre si peu connu et si curieux qui est passé des archives du saint office dans la vaste bibliothèque fondée nouvellement par Colbert. Ce traité, qui signale un moment d'aberration chez un des esprits les plus fortement trempés que nous connaissions, porte un titre qui ne laisse aucun doute sur le degré d'exaltation que la solitude, et surtout les magnificences de la nature, avaient imprimées à l'âme du missionnaire : *Esperança de Portugal, quinto imperio do mundo, primeira e secunda vida del rey D. João IV, escriptas por Gonsalianes (sic) Bandarra, e dadas a luz pelo padre Antonio Vieyra, da companhia de Jesus, no anno* 1659, in-fol.

La prophétie touchant un cinquième empire du monde fut adressée par l'illustre Vieira à l'évêque du Japon, et nous ignorons si ce prélat en accepta la dédicace : ce qu'il y a de certain, c'est que le livre fut immédiatement saisi par le saint office, et qu'il devint pour son auteur le sujet d'une longue persécution. Le mètre fort régulier des poésies de Bandarra, le caractère même de leur style, et plusieurs circonstances trop longues à rapporter ici, ont fait douter à bon droit de leur authenticité absolue. Si ces vers, falsifiés au moment même de leur publication, étaient prohibés dès l'année 1581 par Jorge de Almeyda, il est probable qu'ils prirent alors sous la plume de quelque Portugais de la vieille roche un caractère plus acerbe, plus inquiétant pour le pouvoir de Philippe II, qui se substituait à celui du cardinal-roi. Cette transformation leur donna, dès cette époque, une influence qu'ils n'ont pas encore absolument perdue. Les poésies prophétiques de Bandarra ont été imprimées deux fois en France au dix-septième siècle, et notamment à Nantes en 1644 ; elles n'en sont pas moins d'une excessive rareté : elles se lient essentiellement aux rêveries d'une secte encore subsistante, désignée sous le nom de *sébastianistas*.

FERDINAND DENIS.

Barbosa Machado, *Bibliotheca Lusitana*. — *Journal étranger*, 1757. — Da Sylva, *Deducção Chronologica*. — Général Foy, *Mémoires sur les guerres de la Péninsule*.

*BANDEL (*Joseph-Antoine* DE), théologien allemand, mort le 7 juin 1771. Il fut chambellan des deux princes Louis et Frédéric de Wurtemberg. Il écrivit de nombreux ouvrages de controverse empreints d'une certaine violence, entre autres : *Catholisches Kriegsgerecht über den Glaubens-Deserteur* (le Droit catholique au sujet du déserteur de la foi), 1752, in-4° ; — *Consilium utriusque medici ad Justinum Fabronium, de Statu Ecclesiæ et Potestate Papæ, ægerrime febricitantem ;* 1764, in-8°.

Adelung, Supplement à Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*.

*BANDELLI (*Mathieu*), théologien italien, né à Brescia dans le treizième siècle. Il entra dans l'ordre des Dominicains, et fut envoyé en 1298, par Boniface VIII, comme préfet et gouverneur de l'église de Constantinople. On a de lui : *Luoghi communi di tutta la santa Scrittura ;* 4 vol.

Leonardo Cozzanda, *Libraria Bresciana*; Brescia, 1694.

BANDELLO (*Mathieu*), novelliste italien, né en 1480 à Castel-Nuovo di Scrivia, mort vers 1562 à Agen. Il entra dans l'ordre de Saint-Dominique, et fut honoré de l'amitié de Pierre Gonzague et de sa femme Camille Bentivoglio, qui lui confièrent l'éducation de leur fille. Grand partisan des Français, Bandello fut obligé de se sauver après la bataille de Pavie, et de mener longtemps une vie errante en Italie. Plus tard il accompagna César Frégoso en France ; après la mort de son patron, qui était au service du roi de France, Bandello fut nommé évêque d'Agen vers 1550. Sans s'embarrasser de l'administration de son diocèse, qu'il fit soigner par l'évêque de Grasse, il s'occupa, déjà âgé de 70 ans, de ses *Nouvelles*, sans doute à la grande joie des protestants, qui ne laissèrent pas échapper une occasion aussi belle pour déverser un blâme sévère sur les mœurs du clergé catholique. Les Nouvelles de Bandello ne sont, il est vrai, rien moins que chastes : en fait de peintures obscènes, le joyeux évêque d'Agen pourrait en remontrer, au besoin, à Boccace, qu'il est loin d'égaler en grâce et en naïveté. La marche rapide et vive du récit,

la concision, la netteté des périodes, la variété des sujets, forment à Bandello un genre de mérite à part. Il fit paraître en 1554 les trois premiers volumes de ses *Nouvelles* (Lucques, 3 vol. in-4°); le quatrième ne vit le jour qu'en 1573, dix ou onze ans après la mort de l'auteur (Lyon, vol. in-8°. On connaît encore de lui : *Canti XI delle lodi della sig. Lucretia Gonzaga di Gazuolo, e del vero amore; col Tempio di pudicia;* Agen, 1545, in-8°. Les poésies manuscrites de Bandello ont été imprimées par Cotta à Turin, en 1816, sous le titre de *Rime di* M. Bandello. [*Enc. des g. du m.*, avec addit.]

Napione, *Piemontesi illustri*, t. 5. — Moréri, *Dict. hist.* — Sarazin Bazzi, *Degli uomini illustr. Domin.*; — Alfonse Fernandez à Sixte de Sienne, *de Vir. illust. Domin.* — Le Mire, *de Script. sæc. XVI.* — Leandre Alberti, *de Vir. illustr. ord. Præd.*

BANDELLO (*Vincent* DE), dominicain, né en 1435 à Castel-Nuovo, mort à Altomonte (Calabre) le 27 août 1506. Il étudia à Bologne, devint professeur de théologie, et, en 1501, général de son ordre. Il fut un des plus violents adversaires de l'immaculée conception de la Vierge, et traita les franciscains, qui la défendaient, d'impies, d'ignorants, d'hérétiques, jusqu'à ce que Sixte IV, par sa bulle de 1483, eût donné raison aux franciscains. On a de lui : *Libellus recollectorius de Veritate Conceptionis B. Mariæ Virginis;* Milan, 1749, in-4°; ouvrage (très-rare) réfuté par un cordelier nommé Louis della Torre; — *Tractatus de singulari puritate et prærogativa conceptionis Salvatoris;* Bologne, 1481, in-4°.

Touron, *Histoire des Hommes illustres de l'ordre de Saint-Dominiqué;* — Quétif et Échard, *Script. ordin. Prædic.*, t. II.

** **BANDELLONI** (*Luigi*), poëte et compositeur, né à Rome au commencement du dix-neuvième siècle. Kandler dit de lui dans sa *Dissertation sur l'état actuel de la musique à Rome:* « Nous considérons Bandelloni comme un génie « pour la poésie, comme un beau talent pour la « musique. Poëte, il crée; musicien, il arrange « avec goût. Ses ouvrages sont tous d'après les « règles de l'art, et prouvent une grande profon- « deur de jugement. » Le même critique ajoute dans un autre endroit : « Bandelloni vit très-re- « tiré, et regrette en philosophe les erreurs de « son époque, qu'il châtie souvent fort poétique- « ment dans ses satires. Son dernier poëme iné- « dit, dans le genre didactique, *Sulla musica* « *odierna*, contient tant de passages pleins d'es- « prit, tant de portraits piquants des composi- « teurs de nos jours, qu'il mériterait bien les « honneurs d'une traduction. » On a de Bandelloni : des sonnets de Pétrarque, des octaves du Tasse et quelques morceaux de Dante, mis en musique; — *Preghiere a Dio*, pour troix voix, publiées à Naples; — un *Tantum ergo*; — une *Hymne à sainte Agnès*; — des cantates intitulées *Azioni teatrali*, pour différentes voix, avec chœurs et instruments.

Fétis, *Biographie universelle des Musiciens.*

* **BANDELMONTE** (*Christophe*), voyageur italien, natif de Florence, vivait dans la première moitié du quinzième siècle. Il visita l'Archipel et laissa une relation de ce voyage, que l'on trouve dans quelques bibliothèques italiennes. Ce qui concerne l'île de Crète est imprimé dans la *Creta sacra* de Flamin. Cornaro; Venise, 1755, avec des annotations.

Adelung, Supplément à Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon.*

* **BANDERALI** (*David*), professeur de chant au Conservatoire de Paris, né à Lodi en 1780, mort à Paris le 13 juin 1849. Il débuta au théâtre *Carcano* de sa ville natale comme *buffo tenore*. Après avoir chanté à la *Scala* et dans plusieurs académies, il abandonna la scène. Rossini, consulté par le vicomte de la Rochefoucauld sur le choix d'un bon maître de chant italien pour le Conservatoire, désigna Banderali.

Fétis, *Biographie universelle des Musiciens.*

* **BANDETTINI** (*Teresa*), poëte italienne, née à Lucques le 12 août 1763, morte dans les premières années du dix-neuvième siècle. Elle était plus connue sous le nom d'*Amarilli Etrusca*. Ses parents l'avaient placée au théâtre pour en faire une danseuse; mais son talent d'improvisation poétique l'entraîna dans la voie des lettres. On a d'elle : *la Morte di Adonide*, poëme en quatre chants; — *il Polidoro*, tragédie; — *la Rosmunda*, drame; — *Rime diverse*, poésies diverses, 1788, etc., etc. Elle épousa, en 1789, Pietro Landucci de Lucques.

Tipaldo, *Biografia degli Italiani illustri*, IV, 398.

BANDIERA (*Alexandre*), jésuite, littérateur italien, né à Sienne en 1699, mort dans la seconde moitié du dix-huitième siècle. Il entra d'abord dans l'ordre de Saint-Ignace, et enseigna les belles-lettres dans plusieurs villes de l'Italie. On a de lui : *Gerotricamerone, ovvero tre sacre giornate*, etc.; Venise, 1745, in-8°, imité de Boccace; — *I. Pregiudizj delle umane lettere*, etc.; Venise, 1755, in-8°; — *Componimenti di varie maniere*, etc.; Venise, 1755, in-8°; — des traductions de Cornélius-Népos, de Cicéron, etc.

Notizia della Vita ed Opera del P. Alex. Bandiera; Palerme, 1858, in-8°.

BANDIERA (*François*), jurisconsulte, frère aîné du précédent : on a de lui un ouvrage sur le droit public, accompagné de notes historiques et critiques.

BANDIERA (*Jean-Nicolas*), frère des deux personnages qui précèdent. Il appartenait à la congrégation de l'Oratoire. On a de lui : *Duo libri de Augustino Dato;* Rome, 1733, in-4°, étude biographique et littéraire sur Augustin Dati; — *Trattato degli studj delle donne, opera d'un accademico intronato;* Venise, 1740, in-8°.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

* **BANDIERA** (*Dominique*), théologien italien, natif de Modène, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. Il devint protonotaire

apostolique et professeur de morale à la *Sapienza* de Rome. On a de lui : *De hominis activa Vita, seu moralis disciplinæ Compendium;* Rome, 1630, in-4°; — *Super adagio veteri : Veritas odium parit, problema ethicum ad libr. IV Moral. Aristotelis;* Rome, 1631, in-4°; — *Utrum nobis optandum sit, ut amici nostri ad supremum opum et dignitatum gradum evehantur;* Rome, 1631, in-4°.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.* — Adelung, Supplément à Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon.*

***BANDIERA** (*Attilius* et *Emilius*), nés à Naples, le premier en 1817, le second en 1819, exécutés tous deux à Cosenza le 25 juillet 1844. Fils de l'amiral Bandiera, les frères Bandiera, dont l'aîné était lieutenant de vaisseau et le plus jeune enseigne, conspiraient depuis longtemps d'accord avec les chefs de la *Jeune Italie* et de la *Légion italique*, quand ils résolurent de tenter une descente en Sicile. A force d'adresse, ils parvinrent à gagner une partie des équipages de la flotte autrichienne; déjà ils avaient en leur pouvoir la frégate *la Bellone;* mais, dénoncés au moment décisif, ils furent forcés de prendre la fuite, et de se réfugier à Corfou. Quelque temps après, ils revinrent en Italie, et débarquèrent à Crotone, toujours avec les mêmes projets. Ils n'y rencontrèrent qu'un petit nombre de leurs partisans. Pendant une halte faite au milieu des bois et tandis qu'ils dormaient, un de leurs compagnons les abandonna pour aller courir à Crotone donner l'éveil aux autorités. Attaquée par des forces supérieures, la petite troupe des frères Bandiera fut prise et désarmée, après quelque résistance. Les chefs furent traduits devant une commission militaire, condamnés à être fusillés, et exécutés. M.

Ricciardi, *Histoire de la Révolution d'Italie en 1848.*

***BANDIERA** (*Benedetto*), peintre de l'école Romaine, né à Pérouse en 1557, mort en 1634. Parmi ses principaux ouvrages à Pérouse, on remarque trois tableaux d'autel à Sainte-Catherine; les quatre *évangélistes*, fresque à la voûte de la croisée de l'église Saint-Pierre; un *Saint Benoît*, dans le couvent attenant; une *Sainte Ursule*, à Saint-Dominique; un *Couronnement de la Vierge*, à Saint-Angelo della Pace, portant la date de 1611; un *Saint Bonaventure*, à Saint-François; enfin, une *Vierge avec l'Enfant et saint Jean-Baptiste*, au palais Penna.

E. B—N.

Lanzi, *Storia Pittorica.* — Pascoli, *Vite de' Pittori, Scultori ed Architetti Perugini*, 1732. — Ticozzi, *Dizionario de' Pittori.* — Gambini, *Guida di Perugia*, 1826.

***BANDIERA** (*Louis*), théologien italien, vivait dans la seconde moitié du dix-septième siècle. On a de lui : *Descrizione di S. Antonio di Padova;* Pérouse, 1665, in-4°.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

BANDINELLI (*Bartolomeo* ou *Baccio*), chevalier, peintre et sculpteur italien, né à Florence en 1487, mort en 1559. Il était fils d'un certain Michel Agnolo di Viviano, orfèvre très-habile, et porta d'abord le nom de *Brandini*. Il entra d'abord dans l'atelier du célèbre sculpteur Gian-Francesco Rustici, et y fit de rapides progrès. Au rapport de Vasari, il avait fait faire une fausse clef de la salle du Palais-Vieux, dans laquelle était exposé le chef-d'œuvre de Michel-Ange, afin de pouvoir aller y étudier à toute heure et sans témoin. Il profita de l'émotion populaire causée en 1512 par la restauration des Médicis, pour s'introduire dans la salle et déchirer le carton en morceaux, soit pour s'en emparer, soit pour en priver ses rivaux, soit par affection pour Léonard de Vinci, qui n'avait pas eu l'avantage dans sa lutte avec Michel-Ange; soit enfin par une haine acharnée qu'il portait au prince de l'école florentine. Le désir de l'égaler, de le vaincre même dans tous les genres, lui fit prendre le pinceau : mais ses essais ne furent pas heureux; son coloris était dur et criard, son faire sec et sans grâce. Il essaya aussi de peindre à fresque, mais les difficultés pratiques de cet art l'eurent bientôt rebuté. Aujourd'hui, on ne connaît de Bandinelli que ses deux portraits peints par lui-même, dont l'un figure dans la galerie de Florence, et l'autre, moins authentique peut-être, dans la galerie du Louvre.

Bandinelli abandonna définitivement la palette pour le ciseau; et, pendant sa longue carrière, il exécuta un grand nombre de sculptures dont la plupart existent encore aujourd'hui. On cite d'abord un *Mercure jouant de la flûte*, qui fut envoyé à François Ier; un *Orphée* de marbre, pour lequel il s'était inspiré de l'Apollon du Belvedère; l'*Apollon*, la *Cérès* et la *Clémence* du jardin de Boboli; le *Terme femelle se terminant en un trône de laurier*, placé à la porte du Palais-Vieux; enfin un bas-relief représentant la *Nativité de la Vierge*, faisant partie de ceux qui entourent la Santa Casa de Lorette. Ce bas-relief, que Bandinelli avait laissé imparfait en quittant brusquement Lorette à la suite d'une querelle avec Sansovino, fut achevé par Raphaël de Monte-Lupo. A Rome, dans l'église de la Minerva, derrière le maître-autel, sont les tombeaux de Léon X et de Clément VII, composés et sculptés en grande partie par Bandinelli; mais la statue du premier de ces pontifes est de Raphaël de Monte-Lupo, celle du second, de Giovanni di Baccio Bigio. Les travaux de Bandinelli sont nombreux dans la cathédrale de Florence. Autour du chœur, on ne compte pas moins de quatre-vingt-huit figures en bas-relief, représentant des prophètes, des Vertus, et autres allégories, toutes dessinées par Bandinelli, et sculptées par lui avec l'aide de son élève Giovanni dell' Opera.

Bandinelli avait été chargé par Cosme Ier de décorer cette même salle; fort ignorant en architecture, il fut obligé d'appeler à son aide Giuliano di Baccio d'Agnolo. Mais parmi les sculptures de divers maîtres qui ornent la grande salle du Palais-Vieux, on voit de Bandinelli :

l'*Adam* et l'*Ève*; un groupe de *Clément VII couronnant Charles-Quint*; les statues de *Jean de Médicis*, de son fils *Cosme Ier*, d'*Alexandre de Médicis*, de *Léon X*, et de *Jean de Médicis*.

François Ier ayant demandé au pape une copie du Laocoon, Bandinelli en fut chargé, et se vanta même de surpasser l'original. Ce fut à cette occasion que Michel-Ange dit ce mot, devenu proverbe : *Chi va dietro ad alcuno, non puo mai passare inanzi* : « Lorsqu'on suit quelqu'un, on ne peut point passer devant lui. » Bandinelli, en effet, voulant perfectionner l'antique, ne réussit qu'à produire un groupe maniéré, tourmenté, qui lui attira une caricature du Titien exécutée en bois par Nicolas Boldrini, représentant un grand singe et deux petits entourés de serpents, et dans la position du Laocoon et de ses fils. Quoi qu'il en soit, on ne peut se refuser à reconnaître de grandes qualités de dessin et d'exécution dans le groupe de Bandinelli; et le pape en fut si charmé, qu'il ne put se résoudre à l'envoyer en France, et qu'en 1525 il le fit transporter à Florence, où il est encore dans la galerie publique; il a souffert de l'incendie qui, en 1662, dévora une partie du musée.

L'ouvrage le plus important de Bandinelli est le groupe colossal d'*Hercule tuant Cacus*, placé devant le Palais-Vieux, sur la place du Grand-Duc, en pendant avec le *David* de Michel-Ange. Jamais œuvre n'attira à son auteur pareil orage de critiques. Les sonnets, les épigrammes plurent de toutes parts. On n'a conservé que le tercet suivant, mis dans la bouche de Cacus :

Ercole, non mi dar; che i tuoi vitelli
Ti renderò, con tutto il tuo bestiame.
Ma il bue, l'ha avuto Baccio Bandinelli.

« Hercule, ne me frappe pas; je te rendrai tes veaux, et tout le reste de ton troupeau. Mais quant au taureau, demande-le à Baccio Bandinelli. » — Ce groupe est cependant d'un dessin et d'une exécution grandioses; mais sans doute encore cette fois espérant même en anatomie surpasser Michel-Ange, il accusa les formes d'une manière tellement tranchée, que ce ne fut pas sans quelque raison que son rival compara le corps d'Hercule à un sac rempli de pommes de pin. — Le dernier ouvrage de Bandinelli fut le *Christ au tombeau*, qu'il plaça à l'église de l'*Annunziata*, dans une chapelle appartenant à la famille Pazzi, qui lui avait permis d'y fonder une sépulture pour lui et les siens. Ce groupe avait, dit Valéry, été commencé par son fils Clément; Bandinelli l'acheva, et s'y représenta lui-même sous les traits de Nicodème. Bandinelli ayant voulu placer de ses propres mains les ossements de son père dans cette sépulture, soit par la fatigue, soit par l'impression que lui causa cette triste et pénible besogne, tomba malade, et mourut en peu de temps à l'âge de soixante-douze ans, laissant à ses enfants de grandes richesses acquises par son talent.

Bandinelli fut mieux apprécié après sa mort que de son vivant; son caractère envieux et hautain, son penchant à blâmer et dénigrer les ouvrages de ses confrères, l'avaient fait détester, et son orgueil n'avait plus connu de bornes, du jour où Charles-Quint l'avait décoré de l'ordre de Saint-Jacques. Nous avons déjà parlé de sa haine contre Michel-Ange; il était également l'ennemi juré de Benvenuto Cellini, qui ne cesse dans ses Mémoires de le poursuivre de ses injures. Vasari nous a transmis le récit d'une scène qui se passa en présence du grand-duc lui-même, et qui peut donner la mesure de l'aménité des deux antagonistes : « Munis-toi d'un autre monde, lui dit Cellini, car je veux t'arracher de celui-ci. » — « Préviens-moi un jour d'avance, répondit Bandinelli, pour que je puisse me confesser et faire mon testament, afin de ne pas mourir comme un animal de ton espèce. » Cependant Cellini reconnaissait le mérite réel de Bandinelli, et, dans son *Trattato sopra la Scultura*, il l'appelle *eccellentissimo artefice*, digne d'être placé à côté de Donatello et de Michel-Ange. Si ses œuvres manquent de souplesse et de grâce, on ne peut lui refuser une grande connaissance du dessin et de l'anatomie, jointes à une brillante imagination.

ERNEST BRETON.

Vasari, *Vite dei Pittori*. — Lanzi, *Storia Pittorica*. — Cellini, *Memorie*, *Trattato sopra la Scultura*. — Borghini, *Risposo*. — Orlandi, *Abecedario Pittorico*. — Pistolesi, *Descrizione di Roma*. — Fantozzi, *Nuova Guida di Firenze*. — Cicognara, *Storia della Scoltura*. — Valéry, *Voyages historiques et littéraires en Italie*.

* BANDINELLI (*Clemente*), sculpteur, né à Florence, mort jeune à Rome vers la moitié du seizième siècle. Il était fils naturel de Baccio Bandinelli, qui fut son maître, et qu'il aida dans ses travaux. Ce jeune homme montrait pour son art les plus brillantes dispositions, quand il fut obligé, par la bizarrerie et les mauvais traitements de son père, à quitter Florence. Il alla à Rome, où, se trouvant sans ressources, il travailla avec une telle ardeur qu'il mourut à la peine un an environ après son arrivée. E. B—N.

Vasari, *Vite de' Pittori*.

* BANDINELLI (*Marco*), peintre, né à Bologne, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. Il fut surnommé *Marchino di Guido Reni*, parce que, modèle, cuisinier et intendant du grand maître bolonais, il finit lui-même par devenir un peintre de quelque talent, à l'aide des conseils et de l'étude des ouvrages de son maître.

Malvasia, *Etruria Pittrice*. — Ticozzi, *Dizionario dei Pittori*.

* BANDINELLI (*Michel-Angelo*), peintre florentin, vivait au milieu du seizième siècle. Neveu de Baccio Bandinelli, il fut un peintre assez habile. Plusieurs de ses tableaux se voient à Sainte-Marie-Nouvelle de Florence.

Fantozzi, *Nuova Guida di Firenze*.

BANDINI (*Ange-Marie*), savant italien, né à Florence le 25 septembre 1726, mort en 1800, fut chanoine dans sa patrie et conservateur de la bibliothèque Laurentine. On a de lui :

une *Vie d'Améric Vespuce*; Florence, 1745; — un *Specimen de la littérature florentine* au quinzième siècle; Florence, 1747; — une *Description de l'obélisque d'Auguste retrouvé au Champ-de-Mars*; Rome, 1750; — un *Catalogue des manuscrits grecs, latins et italiens de la bibliothèque Laurentine*; Florence, 1764-1768; — un grand nombre de notices sur des personnages importants dans l'histoire de l'Italie, et plusieurs éditions savantes. Quelques-uns de ses écrits ont trait à l'histoire de la musique : *Dissertatio de saltationibus veterum*; — *De Vita et Scriptis Joan.-Bapt. Donii, Patricii Florentini*, etc.; Florence, 1755, in-fol.

Forkel, *Allgemeine Geschichte der Musik*; — Mearsius, t. V. — Guignené, *Histoire littéraire de l'Italie*.

* BANDINI (*François*), chroniqueur italien, natif de Sienne, mort en 1588. Il devint archevêque en 1529. On a de lui : *Pii II commentarii sui temporis, a Jo. Gobelino compositi et a Franc. Bandini recogniti*; Rome, 1584, in-4°, avec la continuation de Jacques Piccolomini; Francfort, 1614, in-fol.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

* BANDINI (*Giovanni*), sculpteur, né à Castello en Toscane, travaillait dans la seconde moitié du seizième siècle. Parmi ceux de ses ouvrages qui se voient à Florence, le plus estimé est la statue de l'*Architecture*, placée sur le tombeau de Michel-Ange à Santa-Croce. Il avait un talent tout particulier pour les portraits; il fit cinq fois ceux des grands-ducs Côme Ier et François Ier. E. B—N.

Baldinucci, *Notizie dei Professori*. — Orlandi, *Abecedario Pittorico*. — Borghini, *Il Riposo*.

BANDINI (*Salluste*), économiste italien, né à Sienne le 10 avril 1677, mort en 1760. Son goût inné pour la science le détourna de la carrière militaire que lui avait choisie sa famille; il s'appliqua à des études positives sur les causes qui rendaient insalubres les marais de Sienne, et il publia sur cette question un travail de la plus grande utilité, puisqu'il servit de guide à l'empereur François Ier et à son fils le grand-duc Léopold dans l'assainissement de la Maremma de Sienne.

Éloges de Sallust. Bandini et Franc. Badi; Sienne, 1784. — *Catal. Bibl. Bunav.*, t. I, v. 11, p. 1069.

* BANDINO (*Dominique*), écrivain italien, né à Arezzo en 1340, mort à Bologne vers 1415. Il devint célèbre comme professeur d'éloquence à Bologne et à Padoue. Il a laissé un immense travail intitulé *Fons Memorabilium universi*, divisé en cinq parties, théologie, astronomie, traité des éléments, géologie et philosophie.

Tiraboschi, *Storia della litteratura Italiana*.

* BANDITI (*Pierre*), poëte lyrique italien, mort en 1763. Il était natif de Rimini, et frère du cardinal Banditi, qui vivait encore en 1780. Ses poésies n'ont été imprimées qu'en partie, sous le titre : *Saggio di Poesie*; Ravenne, 1769, in-8°.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

* BANDOLE (*Antoine*), jurisconsulte français, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. Il fut avocat au parlement de Provence. On a de lui : *les Parallèles de Jules-César et de Henri IV*; Paris, 1609, in-4°, et Paris, 1625, in-4°; avec les *Commentaires de César* par Vigenère.

Lelong, *Bibliothèque historique de la France*, éd. Fontette, t. I, n° 3,880; II, 19,921 et 20,055; IV, S. 20,055.

* BANDONINA ou BLANDONIA, religieuse française, vivait dans la première moitié du septième siècle. Elle fut attachée au service de la reine Radegonde, femme de Clotaire Ier, avec laquelle elle embrassa la vie monastique. Elle continua la biographie de cette reine, commencée par Fortunat, évêque de Poitiers, mais interrompue par la mort du prélat.

Fabricius, *Bibl. med. et inf. ætatis*.

* BANDTKE (*George-Samuel*), historien et bibliographe polonais, né à Lublin le 24 novembre 1768, mort le 11 juin 1835. Après avoir fait d'excellentes études à Breslau, il entra dans l'instruction publique, qu'il quitta assez tard pour tenter la carrière des lettres. On a de lui : *Historisch-kritischen Analecten zur Erläuterung der Geschichte des Ostens von Europa*; Berlin, 1802 (Mélanges pour servir à l'histoire de l'Europe orientale); Breslau, 1802; — *Dictionnaire polonais allemand*, 2 volumes, 1806; — *Grammaire polonaise*, à l'usage des Allemands; Varsovie, 1813; — *Dzieje Narodu Polskiego* (Événements de l'histoire polonaise), 1810; — *Historya Drukarń Krakowkich* (Histoire de l'imprimerie à Cracovie), 1815; — *Historya Drukarń w Polsce* (Histoire de l'imprimerie en Pologne, 3 volumes, 1826; — *De incunabulis Cracoviensibus*; Cracoviæ, 1812.

Rose, *New Biographical Dictionary*.

* BANDTKIE (*Jean-Vincent*), jurisconsulte et légiste polonais, frère de George Samuel, né à Lublin en 1783, mort en 1851 à Varsovie. Avant 1830, il était professeur du droit romain et polonais à l'université de Varsovie, et notaire du royaume de Pologne. On a de lui, entre autres : *De studio juris Polonici*; Vratislaviæ, 1806; — *Chronicon Martini, Galli, cum commentariis*, etc.; Varsoviæ, 1812. — *Jus Culmense*; Varsoviæ, 1814. — *Jus Polonicum*; Varsoviæ, 1841. MOROZEWITCH.

BANDURI (*dom Anselme*), bénédictin de la congrégation de Méléda, né à Raguse en Dalmatie en 1671, mort à Paris le 14 janvier 1743. Il vint en France en 1702, pour s'y perfectionner dans les sciences. Le grand-duc de Toscane, dont on a prétendu qu'il était le fils naturel, pourvut à tous ses besoins. L'Académie des inscriptions le reçut parmi ses membres en 1715, et, neuf ans après, le duc d'Orléans le choisit pour son bibliothécaire. Le savant de la Barre passe pour avoir été de moitié dans la composition des ouvrages de Banduri, dont l'un est intitulé *Imperium*

Orientale, etc. (l'Empire d'Orient, ou les antiquités de Constantinople); Paris, 1712, 2 vol. in-fol., faisant partie de la *Collection Byzantine*; et l'autre : *Numismata imperat. Rom.*, etc. (Médailles des empereurs romains depuis Trajan jusqu'aux Paléologues, avec une bibliothèque numismatique); Paris, 1718, 2 vol. in-fol. On doit joindre à cet ouvrage le *Supplément*, publié par Tanini, en 1 vol. in-fol.; Rome, 1791, vol. in-fol. Ces deux ouvrages sont les plus complets qui existent sur les médailles du Bas-Empire de Rome et Constantinople. [*Enc. des g. du m.*]

Fréret, dans les *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, t. XVI, *Hist.*, p. 348. — *Bibliotheca nummaria*, part. V, p. 1. — G. Stolle *ad Heumannum*, p. 804.

*BANE (*Claudius* DE), théologien français, mort en 1658. Il fut conseiller au présidial de Nîmes, et élevé d'abord dans la religion réformée; il embrassa ensuite le catholicisme, et devint conseiller au présidial de Nîmes. Il remplit ces fonctions pendant plus de quarante ans, et laissa: *l'Écriture abandonnée par les ministres de la religion prétendue réformée*, œuvre posthume publiée en 1658.

Menard, *Histoire de Nîmes*, t. 6, p. 132. — Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*.

*BANEL (*Pierre*), général français, né à Lectoure (Gers) le 30 juillet 1766, tué à l'attaque du château de Cossaria en Piémont le 13 avril 1796. Soldat au 49e régiment d'infanterie, il quitta le service le 17 juillet 1789, et n'y rentra que le 20 juin 1792, avec le grade d'adjudant major du 2e bataillon du Gers. Nommé général de brigade en 1795, il continua de servir à l'armée des Pyrénées jusqu'au 6 novembre 1795, époque où il passa à l'armée d'Italie, sous les ordres d'Augereau. Le nom de Banel est inscrit sur les tables de bronze du palais de Versailles.

A. S....Y.

Archives du ministère de la guerre. — *Victoires et conquêtes*, t. V.

BANER, BANIER ou BANNER (*Jean*), célèbre général suédois, né le 23 juin 1595, mort en décembre 1641. Il descendait d'une ancienne famille de la Suède, et reçut une éducation très-distinguée. Étant, dans son enfance, tombé d'un quatrième étage, dans le château de Hœrningsholm, sans s'être fait la moindre blessure, on en conclut qu'il devait être prédestiné à de grandes choses. En 1615 il entra au service, et se distingua, de 1626 à 1629, en Pologne et en Russie, par des faits d'armes éclatants; il fut nommé conseiller du royaume et général en 1630; en cette qualité, il accompagna Gustave-Adolphe en Allemagne, où, lors de l'assaut près de Nuremberg, dans le camp de Wallenstein, il fut grièvement blessé. En 1632, après la mort du roi, Baner obtint le commandement d'un corps d'armée, et devint la terreur des Impériaux. Nommé feld-maréchal et général en chef, il pénétra en 1634 dans la Bohême, avec les Brandebourgeois et les Saxons; mais après la bataille de Nordlingue, où le Brandebourg et la Saxe se détachèrent de la Suède, il se vit forcé de retourner en Thuringe. Cependant, dès 1635, il battit les Saxons près de Dœmitz, avança jusqu'à Naumbourg, et ne contribua pas peu à ranimer le courage des Suédois. Ce fut la bataille de Wittstock qui lui fit le plus d'honneur; elle eut lieu le 24 septembre 1636 : il y battit complétement les Saxons, prit Torgau, et s'avança jusqu'à Leipzig; mais alors la fortune lui tourna le dos. Il eut toutefois le bonheur d'échapper à de grands dangers, et de se sauver en Poméranie. Ce n'est que vers la fin de 1638 qu'il reçut des renforts de la Suède. Aussitôt il fit une nouvelle invasion dans la Saxe, y ravagea tout d'une manière effroyable, battit l'armée saxonne, le 4 avril 1639, près de Chemnitz, pénétra dans la Bohême, et s'y maintint jusqu'en 1640. Puis il dévasta encore une fois la Saxe, et battit Piccolomini près de Hœxter. Mais le siége de Ratisbonne, dans l'hiver de 1641, ne réussit point. Baner se retira en Saxe, et mourut la même année à Harberstadt. Quelques-uns attribuent sa mort à un empoisonnement; mais elle s'explique assez par ses nombreuses fatigues et par ses excès dans la boisson. La Suède perdit en lui son général le plus expérimenté, et l'armée impériale son ennemi le plus redoutable.

Baner ne se déterminait, dans ses opérations militaires, que sur la vraisemblance du succès : habile à éviter le danger, il savait se soustraire à un ennemi dont il craignait la supériorité. Il se trouvait toujours à la tête des siens, et il sut maintenir constamment parmi eux une sévère discipline. Mais il fut fier et dur, trop adonné aux plaisirs de la table et de l'amour; et la manière barbare dont il ravagea la Saxe a laissé une tache sur sa mémoire. [*Enc. des g. du m.*]

Conversations-Lexicon.— Schiller, *Guerre de Trente ans*.

BANES (*Dominique*), théologien espagnol, né à Valladolid en 1527, mort à Médina del Campo le 1er novembre 1604. Il étudia à Salamanque, entra dans l'ordre des Frères Prêcheurs, et enseigna la théologie à Avila, à Alcala de Hénarès, à Valladolid et à Salamanque. On a de lui : *De Generatione et Corruptione, sive in Aristotelis eosdem libros commentaria et quæstiones*; Salamanque, 1585, in-fol.; Cologne, 1614, in-4°; — *Relectio de merito et augmento charitatis*; Salamanque, 1590, in-8°; — *In Aristotelis Dialecticam*; — *Institutiones minoris dialecticæ, hoc est summulæ*; — Cologne, 1618, in-8°; — *Commentaria scholastica in primam partem Summæ S. Thomæ, nec non in secundam*, etc.; Salamanque, 1584-1594; Venise, 1602, 5 vol. in-fol.; Douay, 1614-1616, 2 volumes in-fol.

Moréri, *Dictionnaire historique*. — Bazzi, *Huom. illustro Domin.*, p. 304. — Alfonse Fernandez, *de Script. Domin.* — N. Antonio, *hispana nova*. — Lemire, *Script. sac.*

* **BANFI** (*Antoine*), peintre italien contemporain. Il s'est particulièrement appliqué à la peinture historique. Parmi ses tableaux, il en est qui se font remarquer par l'imagination, en même temps que par la facilité et la vigueur du pinceau; ses effets de tête méritent surtout l'éloge des connaisseurs.

Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon*.

* **BANFI** (*Jérôme*), peintre italien, natif de Milan, vivait dans la première moitié du dix-huitième siècle. Il peignit des tableaux d'autel et d'histoire, que l'on voit encore dans quelques églises de Milan.

Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon*.

* **BANFI** (*Jules*), célèbre luthiste italien, né dans la première moitié du dix-septième siècle, mort vers 1670. Il fut élevé chez son oncle Carlo-Francesco Banfi, qui lui apprit à jouer du luth. Dans une traversée pour aller en Espagne, il fut fait prisonnier par des corsaires de Tunis, avec tous les passagers; devenu esclave, il utilisa son talent sur le luth, dont il joua devant le bey. Le bey en fit son favori, et lui accorda plus de liberté. Banfi se mit à étudier la fortification des places et l'artillerie. Au bout de quelque temps, il obtint la permission de passer en Italie, et de là en Espagne. Le roi d'Espagne ayant entendu parler de ses connaissances militaires, lui offrit le grade de lieutenant général d'artillerie, s'il voulait prendre du service. Banfi accepta, sans cesser de s'occuper de musique et de composition. On a de lui : *il Maestro di Ghitarna* (dédié à Ferdinand II); Milan, 1753.

Argelati, *Biblioth. Mediol.*, vol. II, p. 1887. – Forkel, *Litt. der Musik*. – Schilling, *Lexicon der Tonkunst*.

BANG (*Frédéric-Louis*), médecin danois, né dans l'île de Séeland le 4 janvier 1747, mort à Copenhague le 26 décembre 1820. Il visita la France et l'Allemagne pour se perfectionner dans ses études, et devint, en 1782, professeur à l'université de Copenhague. Outre quelques écrits ascétiques, et quelques mémoires insérés dans les *Actes* de la Société de médecine de Copenhague, on a de lui : *Selecta Diarii Nosocomii Fridericiani Hafniensis*; Copenhague, 1789, 2 vol. in-8°, traduit en allemand par Jugler, 1790, 2 vol. in-8° : c'est un recueil d'observations cliniques faites à l'hôpital de Frédéric depuis 1782 jusqu'en 1787; — *Praxis medica systematice exposita*; Copenhague, 1789, 1 vol. in-8° : plus de vingt mille observations pratiques sont consignées dans cet ouvrage, dont la 2e édition a paru en 1818; il en existe une traduction allemande par Heinze; — *Pharmacopæa in usum nosocomii Fridericiani Hafniensis*; Copenhague, 1788, in-8°.

Nyerup et Kraft, *Almindeligt Litteratur-Lexicon*. — Rualfl, *Laudatio memoriam Fred. Ludov. Bangii commendans*, Hafn., 1822, in-8°.

* **BANG** (*Jean*), médecin danois, né le 1er août 1737, mort en 1808. Il fut docteur en médecine en 1774, et professeur d'anatomie à Copenhague en 1805. On a de lui : *Disputatio de hominis proportione*; Copenhague, 1762, in-4°; — *Theses obstetriciæ*, 1764, in-8°; — *De partu secundo*; 1765, in-4°; — *Tabula synoptica myologiæ*, pars I, 1766; pars II, 1767; — *De utilitate saltationis*, pars I, 1769, in-4°. — *De nutritione*, 1770; — *Nervorum cervicalium anatome*, Copenhague, 1770, in-8°.

Nyerup, *Almindeligt Litteratur-Lexicon*.

* **BANG** (*Jean-Otton*), théologien danois, né le 9 septembre 1712 à Hillerod, mort vers 1780. Il fut professeur à l'université de Copenhague. On a de lui : *Disputatio Logicam esse limam Judicii*; Copenhague, 1734, in-4°; — *De tutissima explicatione Matth.*; ibid., 1738, in-4°; — *Introductio in Ep. Judæ*; ibid., 1752, in-4°.

Busching, *Nachrichten von den Wissensch. in Danemark*, 2e part., 275.

* **BANG** (*Niel*), théologien et historien danois, né le 3 août 1614, mort en 1676. Il devint évêque en 1663. On a de lui : *Oratio de Historia Græciæ*; 1638, in-4°.

Nyerup et Kraft, *Almindeligt Litteratur-Lexicon*.

* **BANG** (*Niel-Frédéric*), philologue danois, vivait dans la première moitié du dix-huitième siècle. Il voyagea dans les colonies danoises des Indes occidentales. On a de lui : *Doctor Fausts historie, oversat of Tydsk* (l'Histoire du docteur Faust, traduite de l'allemand); Copenhague, 1732; — *Grammatica over det franske Sprog* (Grammaire de la langue française); Copenhague, 1732; — *Italiensk Grammatik* (Grammaire italienne); Copenhague, 1733.

Nyerup et Kraft, *Almindeligt Litteratur-Lexicon*.

* **BANG** (*Olufhundt* DE), jurisconsulte danois, vivait dans la seconde moitié du dix-huitième siècle. Il remplit diverses fonctions judiciaires, entre autres celle de vice-procureur général. Ses principaux ouvrages sont : *Meditationes circa cautelas contractuum jure danico*, 1754; — *Quæstiones juridicæ*, 1755.

Nyerup et Kraft, *Almindeligt Litteratur-Lexicon*.

* **BANG** (*Oluf Lundt*), fils du précédent, médecin danois contemporain, natif de Copenhague. Il fut reçu docteur en médecine en 1813. On a de lui : *De Remediorum incitantium et roborantium discrimine*; Copenhague, 1810; — *Commentatio de fœtus in partu versione*; ibid., 1813.

Nyerup et Kraft, *Almindeligt Litteratur-Lexicon*. — Callisen, *Medic. Schriftsteller Lexicon*.

BANG ou **BANGIUS** (*Pierre*), théologien suédois, né à Helsinburg en 1633, mort en 1696. Il professa pendant trente-deux ans la théologie à Abo, et fut fait évêque de Wybourg en 1696. On a de lui : *Priscorum Sueo-Gothorum Ecclesia, seu Historia ecclesiastica de priscis Sueo-Gothicæ terræ colonis*; Abo, 1675, in-4°; — un *Traité de chronologie sacrée*, et plusieurs ouvrages en latin.

Quensel (Conrad), *Memoria Petri Bangii*; Wyburg, 1696, in-4°.

BANG ou **BANGIUS** (*Thomas*), philologue danois, né en 1600 dans l'île de Fionie, mort à

Copenhague le 27 octobre 1661. Il étudia d'abord à Copenhague, puis dans quelques universités de l'Allemagne. En 1630 il fut nommé professeur d'hébreu à Copenhague, et en 1652 il échangea cette chaire contre celle de théologie. On cite parmi ses ouvrages : *Observationum libri duo;* Copenhague, 1640, in-8° : ce sont des remarques sur la *Grammaire latine* de Denys Jersin, à l'usage des écoles de Danemark et de Norwége; — *Cœlum Orientis et prisci mundi triade exercitationum literariarum repræsentatum* (1); Copenhague, 1657, in-4°; ouvrage reproduit sous ce titre : *Exercitationes philologico-philosophicæ, quibus materia de Ortu et Progressu literarum ex intimis et genuinis suis principiis pertractatur;* Cracovie, 1691 : l'auteur y recherche l'origine des lettres, des signes astronomiques, caractères cabalistiques, etc., et réfute les opinions de Tesco-Ambrosio, Duret, Gaffaret, etc.; — *Exercitationes glottologicæ octo, de Ortu linguarum, de Hieroglyphicis, de Litteris antediluvianis*, 1634-1648; — *Tropæum protevangelicum*, 1649; — *Exercitatio acroamatica de curis bonis auditoris*, 1650; — *Hermes et Pan hebraicus;* Copenhague, 1651, in-4°; — *Exercitatio de Nephilimis contra Boulduchum*, 1652, in-4°; — *Aurora Latinitatis in usum incipientium puerorum;* Copenhague, 1638; — *Oliva sacræ pacis repurgata;* Copenhague, 1654, in-fol. Les deux derniers feuillets contiennent une liste des ouvrages imprimés ou inédits de l'auteur : les premiers sont au nombre de 25, les derniers de 14.

Albert Bartholin, *De Scriptis Danorum;* Copenhague, 1666. — Konig, *Biblioth. vetus et nova.* — Morrhof, *Polyh. liter.*, c. I, § 10. — Crenius, *Animadv. Philolog.*, Part. VIII. — Moller, *Cimbria literata.* — David Clément, *Bibliothèque curieuse*, t. II, p. 408. — *Catal. Bibl. Bunav.*, t. I, vol. II, p. 1089.

*BANGE (*Charles-George*), moraliste danois du seizième siècle. Après avoir étudié la philosophie dans son pays, il voyagea en Allemagne. On a de lui : Μέλος ἐπαινετικὸν *in honorem Resurrectionis Christi;* Wittemberg, 1596; — *Oratio de Calumnia;* ibid., in-4°; — *Epitome Scientiæ moralis ex libris Ethicorum Aristotelis et aliis repetita;* ibid., 1599, in-4°; — *Compendium Scientiæ naturalis;* ibid., in-4°.

Bartholin, *De Scriptoribus Danorum.* — Nyerup, *Almindeligt Litteratur-Lexicon.*

*BANGERT ou BANGERTUS (*Henri*), philologue et historien allemand, recteur de l'université de Lubeck, né le 20 mars 1610, mort le 30 juin 1665. On a de lui : *Chronica Slavorum Helmoldi et Arnoldi;* Lubeck, 1659, in-4°. Il a, pour cette édition, comparé le texte des deux précédentes avec quatre manuscrits; — *Oratio funebris Henrici Coleri;* Lubeck (1644), in-4°.

Sax, *Onomasticon literarium*, t. V. — Fabricius, *Bibliotheca mediæ et infimæ ætatis*, t. III.

(1) L'avis au lecteur placé en tête du *Cœlum Orientis* est daté *Die Concordiæ, qui auctori natalis.*

*BANICHI (*Barthélemy*), auteur dramatique italien, natif de Rome, vivait dans la seconde moitié du dix-septième siècle. On a de lui : *il Figlio ribello, ovvero Davide dolente*, opera in prosa; Milan, 1167, in-12; — *li Tradimenti nel traditore, ovvero la vigilanza sopera l'inganno*, opera scenica (en prose); 1671, in-12, et Bologne, 1688, in-12.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

BANIER. *Voy.* BANER.

BANIER (*Antoine*), littérateur français, né à Dalet, village de l'Auvergne, le 2 novembre 1673, mort à Paris le 2 novembre 1741. Il étudia au collége de Clermont, et vint fort jeune à Paris, où il eut bientôt dissipé ses ressources. Il prit alors la résolution de ne devoir qu'à lui-même sa subsistance. Il parvint d'abord à se procurer quelques élèves, et fut chargé de l'éducation des fils du président de Metz. En 1716, il fut admis à l'Académie des inscriptions et belles-lettres comme associé, et en 1728 comme pensionnaire. On a de lui un ouvrage intitulé *Explication historique des fables;* 1711, en 2 vol. in-12. En 1715 il en donna une édition augmentée d'un troisième volume, et distribuée en vingt-cinq dialogues; troisième édition en 3 vol. in-4°, 1740. Banier rédigea aussi le troisième *Voyage de Paul Lucas*, et y inséra des traits d'une érudition très-étendue, dont on fit alors honneur au voyageur, qui en était incapable. Il publia, en retouchant le style, les voyages de C. Lebruyn, Paris, 1725, 5 vol. in-4°, et enrichit le texte de notes savantes, qui offrent un parallèle exact de la géographie ancienne et moderne. Il donna en 1725 une quatrième édition fort augmentée des *Mélanges d'histoire et de littérature* de dom Bonaventure Dargonne, chartreux, connu sous le nom emprunté de Vigneul-Marville. Il donna aussi une édition de l'*Histoire poétique* du P. Gautruche, 1738, in-12. On a aussi de Banier une *Traduction des Métamorphoses d'Ovide*, ouvrage magnifique, enrichi des gravures de Bernard Picart, dont la première édition parut en 1732, in-fol., et la seconde en 1767, 4 vol. in-4°. Enfin il travailla, de concert avec l'abbé Le Mascrier, à une édition des *Cérémonies et coutumes religieuses de tous les peuples du monde;* Paris, 1741, 7 vol. in-fol. Cette édition est beaucoup moins curieuse et moins recherchée que celle de Hollande, que publia dans les années 1735 et 1737 J.-F. Bernard, et que Banier et Le Mascrier mutilèrent, sous le prétexte que la religion catholique avait été outragée par J.-F. Bernard.

Claude Gros de Boze, *Éloge de l'abbé Banier*, dans les *Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, tom. XVI, *Hist.*, p. 299.

*BANIÈRES (....), successivement abbé, avocat, géomètre, soldat, poëte, puis comédien, naquit à Toulouse d'une bonne famille, comme on disait alors, vers le commencement du dix-huitième siècle. Pour complaire à ses parents, qui le destinaient à l'état ecclésiastique, il entra, au sortir de ses classes, dans une congrégation ré-

gulière, et s'y fit remarquer par d'heureuses dispositions pour la chaire; mais une vocation en apparence plus décidée le poussant vers le barreau, il échangea le petit collet contre la toque d'avocat. Il est difficile de s'expliquer comment un esprit aussi remuant fut entraîné vers les études calmes et réfléchies de la géométrie, pour lesquelles il abandonna celles du droit. On comprend mieux que, malgré des succès marqués, il ait délaissé les mathématiques pour essayer de la vie des camps. *Essayer* est bien le mot : car Banières, à peine incorporé dans un régiment de dragons, se sentit bientôt une aptitude nouvelle; il était devenu poëte. Le loisir des garnisons lui permit d'essayer, entre camarades, la représentation d'une tragédie de sa façon (*la Mort de Jules-César*), dont la réussite se trouva confirmée par le suffrage du parterre toulousain, devant lequel elle fut jouée plus tard. A Toulouse comme à la caserne, l'auteur lui-même remplissait le rôle principal. S'il avait suffi d'un simple caprice pour quitter la soutane ou la robe d'avocat, il n'en pouvait être de même lorsqu'il s'agissait de l'uniforme de dragon. Banières le comprit sans doute, et se mit en règle avec ses supérieurs. On doit le penser en voyant les gentilshommes de la chambre du roi lui accorder un ordre de début à la Comédie française. En vertu de cet ordre, l'acteur toulousain (c'est ainsi que le désignait l'affiche) fit sa première apparition sur la scène de Paris le jeudi 9 juin 1729. Par une harangue modeste, il sut disposer favorablement le public, et reçut, dans la première partie de son rôle (Mithridate) des encouragements flatteurs : « mais, dit le *Mercure*, il mit dans son jeu et sa déclamation, outre le feu et la vivacité de son pays, tant d'emportements et d'autres choses peu convenables à la majesté de la tragédie, que le spectateur, au lieu d'être attendri, fit plusieurs éclats de rire. » Un tel résultat eût atterré tout autre que Banières; mais lui, sans se déconcerter : « Messieurs, dit-il aux rieurs, quelque humiliante que soit une leçon dans une première entreprise, j'ose vous inviter à venir voir samedi si j'en sais profiter. » Un public nombreux répondit, par curiosité, à ce singulier appel : il n'eut pas lieu de s'en repentir. Cette seconde soirée fut presque complétement satisfaisante, et terminée par une seconde harangue du débutant. L'acteur toulousain devint à la mode : il fallait l'avoir vu; il eut bientôt l'honneur de jouer à la cour le rôle de Cinna : mais, n'éprouvant que des dégoûts et des tracasseries de la part de ceux dont il aspirait à devenir le camarade, Banières se retira sans attendre un congé qu'il prévoyait. Que devint-il après avoir quitté la Comédie française? Nous ne saurions le dire. Nous aimons à douter de la triste fin qu'on lui donne. On prétend que l'éclat semi-burlesque de ses débuts, et la notice du *Mercure*, éveillèrent l'attention de ses chefs qu'il avait abandonnés sans permission; que les lois militaires lui furent appliquées dans toute leur rigueur; que, malgré l'intervention de la Comédie française et probablement des gentilshommes signataires des ordres de début, le pauvre acteur toulousain fut passé par les armes. On ajoute (et ceci rend encore moins vraisemblable une pareille cruauté) que Banières était possesseur d'un congé en bonne forme, mais qu'il l'avait momentanément égaré. Ceux au nom desquels on le poursuivait ignoraient-ils donc qu'ils avaient autorisé son absence? Les aventures comico-tragiques de Banières ont servi de données à M. Alexandre Dumas pour un roman (*Olympe de Clèves*; Paris, 1852, 9 vol. in-8°), dont l'acteur toulousain est le héros. On a de ce dernier : *Discours préliminaire sur la tragédie de Bélisaire*; Paris, 1729, in-8°. Il ne paraît pas que cette tragédie, non plus que *la Mort de Jules-César*, ait jamais été imprimée.

J. Ravenel.

Mercure de France, juin 1729, 1er volume. — Lemazurier, *Galerie historique du Théâtre-Français*, t. II.

*banim (*John*), romancier irlandais, né en 1800, mort, le 1er août 1842, à Windgap-Cottage, près Kilkenny. Il a exprimé les souffrances de son pays natal avec l'accent du désespoir, car il mourut lui-même de misère. On pourrait l'appeler *le Jérémie de l'Irlande*. Ses principaux ouvrages sont : *Tales of the O' Hara Family*; Londres, première partie, 1825; seconde partie, 1827; — *the Battle of the Boyne*, et *the Croppies*, 1828, scènes de la guerre civile d'Irlande en 1798; — *the Denounced*, 1830, qui retrace les persécutions exercées contre les catholiques après 1688; — *the Smuggler*; Londres, 1831; — *the Mayor of Windgap*, et *Father-Connell*, portraits peints d'après nature.

A. W.

*banister (*Jean*), violoniste anglais et directeur de la chapelle de Charles II, né dans la paroisse de Saint-Gilles (près Londres) vers 1630, mort le 3 octobre 1676. Son père lui enseigna les premiers principes de la musique; puis il vint en France pour s'y former. A son retour il fut nommé membre de la chapelle royale; mais il perdit cette place pour avoir dit devant le roi que le talent des Anglais sur le violon était inférieur à celui des Français. Il fonda alors une école de musique, à laquelle il donna le titre pompeux d'*Académie*. On a de lui l'opéra de *Circé*, représenté au théâtre de Dorset-Garden en 1676, et plusieurs morceaux composés pour le violon.

Fétis, *Biographie universelle des Musiciens*.

*banister (*Jean*) dit *le Jeune*, fils du précédent, né à Londres vers 1663, mort en 1725. Il apprit à jouer du violon sous la direction de son père, et devint violoniste au théâtre de Drury-Lane, place qu'il conserva jusqu'en 1720, époque où il fut remplacé par Carbonelli. On a de lui des caprices variés pour le violon, insérés dans la collection intitulée *Division violin*; et un Recueil de différents morceaux de musi-

que, composés par lui et par Godefroy Finger.

Fétis, *Biographie universelle des Musiciens.*

BANISTER (*Jean*), médecin anglais, né vers 1553, mort vers 1630 à Londres. Il fut reçu bachelier en 1573, et vint exercer à Nottingham, où il acquit une grande réputation. On a de lui : *A needfull, new and necessary treatise o chirurgery, briefly comprehending the general and particulare cure of ulcers*; Londres, 1575, in-8° : cet ouvrage est une compilation de Galien, de Chaumette et de Tagault; — *the History of man, sucked from the sappe of the mort approved anathomistes*; Londres, 1578, in-fol.; — *A compendious chirurgery, gathered and translated of Wecker*, etc.; Londres, 1585, in-8°; — *Antidotarie chyrurgicale, containing great varieties and choix of medicines that fall into the chirurgeon's use*; Londres, 1589, in-8°. Les œuvres de Banister (écrites en vieux langage) ont été réunies et publiées en 5 volumes, après sa mort; Londres, 1632-1633, in-4°.

Rose, *New Biographical Dictionary.*

BANISTER (*Jean*), célèbre botaniste anglais, né dans la première partie du dix-septième siècle, mort vers 1689. Envoyé comme missionnaire dans les Indes orientales, il étudia spécialement les plantes de la Virginie, et en envoya, vers 1680, un catalogue à M. Ray, qui le publia dans son *History of Plants* en 1704. Banister avait rassemblé toutes les plantes du pays dans un gigantesque herbier qui a fait partie depuis de la collection Sloane. Un jour qu'il gravissait un rocher escarpé pour aller y chercher une plante, le pied lui glissa, il tomba dans l'abîme, et s'y brisa la tête. Houston, pour honorer sa mémoire, a donné le nom de *Banisteria* à une plante dont il existe vingt-quatre espèces. On a de Banister : *Natural history of Virginia*; — *Observations on the Natural productions of Jamaica*; — *On the Insects of Virginiana*; — *On the musca lupus*; etc.; — *Description of the pistolochia, or serpentaria Virginiana*, etc.; — *Lettres* et *Mémoires* adressés à Lister, à Petiver, et à la Société royale de Londres.

Philosophical Transactions, v. XVII, n° 198; v. XXII, n° 270. — Jean Ray, *Hist. plant.*, 2., p. 1928. — Jacques Petiver, *Mémoires for the curious*, p. 227.

* **BANISTER** (*Jean*), du comté de Kent, a publié en 1799 : *A synopsis of husbandry; being cursory observations of the several branches of rural Economy*; Londres, in-8°.

* **BANISTER** (*Jean*), célèbre comédien anglais, né à Deptford le 12 mai 1760, mort à Londres le 7 novembre 1836. Il fut formé dans l'art théâtral par son père Charles Banister, qui était à la fois acteur et chanteur. Garrick, qui reconnaissait dans le jeune Banister de précieuses facultés, l'aida de ses conseils, et lui fit jouer les rôles de Zaphna, de Dorilas et d'Achmet. Jean fut engagé à Drury-Lane après la mort de son père, et obtint une réputation méritée.

Rose, *New Biographical Dictionary.*

BANISTER (*Richard*), médecin anglais, mort entre 1625 et 1630, s'attacha spécialement au traitement des maladies des yeux. On a de lui : *A Treatise of* 113 *desease of the eyes and eyelids*; Londres, 1622, in-8°. Cet ouvrage n'est que la traduction du traité de Guillemeau, dont la première édition lui avait été dédiée; après que celle-ci fut épuisée, il la fit réimprimer, et en tête il plaça un opuscule de sa façon, intitulé *Banister's Breviary*. On trouve dans ce bréviaire des considérations sur la vision, la structure de l'œil, et les maladies de cet organe.

Rose, *New Biographical Dictionary.*

BANK-BAN ou le **BAN-BANK**, fameux rebelle hongrois, vivait dans la première moitié du treizième siècle. Il se mit à la tête des nombreux mécontents du pays, assaillit le palais du roi André II de Hongrie, alors absent, et, parvenu jusqu'à la reine Gertrude, fille du duc de Méran, la fit hacher en morceaux, pendant que son frère Eckart gagnait à grande peine la Styrie. Au retour du roi André, le ban fut condamné à mort. Ce tragique événement a dû nécessairement inspirer les poëtes, entre autres Grillparzer, qui a puisé dans ce sujet sa tragédie intitulée *Un fidèle serviteur de Dieu*; et Katona, dont le *Bank-Ban* passe à juste titre pour le meilleur drame de la littérature magyare.

Conversations-Lexicon.

* **BANKERT** (*Adrien*), amiral hollandais, natif de Flessingue, mort à Middelbourg en 1684. Il se distingua en 1666 dans un combat naval livré aux Anglais, et, en 1672, contre les flottes réunies de la France et de l'Angleterre. En 1674, il échoua dans une tentative de descente sur la côte de France, et ne réussit qu'à s'emparer de l'île de Noirmoutier.

Art de vérifier les dates.

BANKERT (*Joseph Van-Trappen*), amiral hollandais, natif de Flessingue, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. Il se distingua d'abord sous l'amiral Tromp, dans le combat de Dunkerque. Chargé du commandement d'une flotte contre les Portugais, il prit à ceux-ci la petite île de Tagaripa et plusieurs vaisseaux avec une riche cargaison, et mourut pendant son retour en Hollande.

Art de vérifier les dates.

* **BANKES** (*Henri*), écrivain anglais, né en 1757, mort en 1835. Il fut membre du parlement de 1780 à 1826. On a de lui : *Civil and constitutional history of Rome*, 2 v. in-8°, 1818.

Rose, *New Biographical Dictionary.*

BANKES (*Jean*), jurisconsulte anglais, né en 1589 à Keswick, dans la province de Cumberland, mort à Oxford en 1644. Il avait fait ses études dans cette dernière ville, et fut nommé, en 1640, président de la cour des plaids communs, et ensuite conseiller privé. Bankes se distingua surtout, pendant la révolution, par sa fidélité à la cause royale. Sa femme, assiégée dans son château de Corff par des soldats de

l'armée parlementaire, tint pendant plusieurs jours avec un courage inouï jusqu'à l'arrivée des troupes de Caernarvon. Bankes a laissé en manuscrit plusieurs ouvrages de jurisprudence.

Biographia Britannica.

BANKS (*Jean*), écrivain anglais, né en 1709 à Sunning, mort à Islington en 1751. Il exerça successivement les métiers de tisserand, de libraire et de relieur. Outre quelques poésie, on a de lui : *Examen critique de la vie d'Olivier Cromwell*, en 1 v. in-12, ouvrage souvent réimprimé.

BANKS (*Jean*), auteur dramatique anglais du dix-septième siècle. Il se fit connaître par quelques tragédies qui eurent un succès de vogue. En voici les titres : *les Rois rivaux*, 1677 ; — *la Destruction de Troie*, 1679 ; — *la Vertu trahie*, 1682 ; — *les Reines d'Albion*, ou *la Mort de Marie, reine d'Écosse*, 1684 et 1702 ; — *le Favori malheureux*, ou *le Comte d'Essex*, 1685 ; — *l'Usurpateur innocent*, 1694 ; — *Cyrus le Grand*, 1696.

Biographia dramnat.

BANKS (*sir Joseph*), célèbre naturaliste anglais, compagnon du capitaine Cook, naquit à Londres, dans la rue d'Argyle, le 13 février 1740, de Guillaume Banks-Hedgenkson et de Marianne Bate, et mourut dans sa ville natale (Soho-Square) le 19 mai 1820. Son grand-père, Suédois d'origine, exerça la médecine dans le comté de Lincoln, et s'acquit une grande fortune, que le fils sut conserver. Le jeune Joseph Banks, après avoir été confié quelque temps aux soins d'un ecclésiastique, fut envoyé d'abord au collége de Harrow, près de Londres, puis au célèbre collége du Christ, dans l'université d'Oxford. A la mort de son père en 1761, il entra dans le monde à dix-huit ans, maître de lui-même et de sa fortune. Vers cette époque, l'histoire naturelle commençait à se relever par les tableaux éloquents de Buffon, et les classifications ingénieuses de Linné offraient de l'attrait aux esprits les plus divers. On voyait s'ouvrir sur les pas de ces hommes célèbres des routes neuves et pleines de charme ; et c'était à leur suite que devait naturellement s'engager un jeune homme qui ne se dévouait aux sciences que pour son plaisir. Banks s'occupa donc de bonne heure d'étudier les productions de la nature, et surtout celles du règne végétal ; bientôt son goût pour les plantes se changea en passion, et il fit à leur recherche tous les sacrifices qu'elle exige. Il raconte lui-même comment dans l'une de ses excursions de botaniste, on le prit pour un voleur ; et un jour que la fatigue l'avait obligé de s'endormir loin de la grande route, des officiers de police le saisirent violemment et le menèrent lié devant un magistrat, que cette aventure égaya beaucoup. Cependant cette ardeur pour l'étude ne lui faisait point oublier le soin de ses affaires : sa propriété la plus considérable était à Revesby, dans le comté de Lincoln, sur la lisière de cette vaste étendue de prairies marécageuses qui entourent la baie de Boston, et dont la nature est tellement semblable à celle de la Hollande, qu'elle porte dans une de ses parties le même nom que cette province. Il passait une partie de l'année dans cette campagne ; il y perfectionnait l'art de conduire les canaux et d'élever les digues, si important pour l'amélioration d'un pareil territoire ; il peuplait les étangs et les petits lacs de cette contrée aquatique, et s'y amusait quelquefois à la pêche : on dit même que ce fut dans cet exercice qu'il se lia d'amitié avec ce Jean de Montagu, comte de Sandwich, devenu dans la suite chef de l'amirauté, et qui a vu son nom immortalisé par l'extension surprenante que la connaissance du globe a obtenue au temps de son administration. A peine âgé de vingt-trois ans, Banks visita, en compagnie d'un capitaine de ses amis, les plages de Terre-Neuve et du Labrador. Ce n'était pas diriger ses premières courses vers le côté le plus attrayant.

George III, dès son avénement au trône, s'empressa d'envoyer quelques vaisseaux dans la mer du Sud, avec des instructions générales pour le perfectionnement de la géographie. Le commodore Byron s'y était rendu en 1764 ; deux autres officiers, le capitaine Wallis et le capitaine Carteret, y furent envoyés en 1766. Ils n'étaient pas encore de retour, lorsqu'une quatrième expédition fut ordonnée, sous la conduite de ce Jacques Cook qui, par ce voyage et par les deux autres qu'il a exécutés, a plus contribué à faire connaître le globe qu'aucun des navigateurs qui l'avaient précédé, Ce voyage avait été conçu à la fois dans l'intérêt de la géographie et de l'astronomie ; car la commission principale de Cook était d'observer le passage de Vénus sur le disque du soleil, qui, ayant déjà eu lieu en 1761, allait se reproduire en 1769. Banks résolut de faire tourner ce voyage aussi au profit de l'histoire naturelle, et demanda d'en partager les dangers et d'y consacrer une partie de sa fortune. Il n'épargna rien pour en assurer la réussite, en ce qui le concernait. Une grande provision d'objets, utiles aux peuples qu'il allait visiter, fut rassemblée à ses frais ; il fit placer sur le vaisseau tous les appareils nécessaires aux observations de physique et à la conservation des objets naturels ; il engagea un élève distingué de Linné, depuis peu établi en Angleterre, le docteur Solander, à se dévouer avec lui pour la science, objet commun de leur amour : il emmena deux peintres pour représenter ce qui ne pourrait se conserver ; il prit les hommes de service nécessaire ; enfin, il pourvut à tout ce qui pouvait rendre son entreprise commode et fructueuse. Il est inutile de rapporter en détail les événements de ce premier voyage du capitaine Cook, commandant l'*Endeavour*, parti de Plymouth le 26 août 1768 et rentré dans la rade des Dunes le 21 juin 1771. Qui n'en a pas lu dès l'enfance la relation avec une sorte de délice ? Tout,

dans cette expédition, et les dangers des voyageurs, et leurs plaisirs, et les mœurs variées des peuples chez lesquels ils abordent, jusqu'aux caresses des nouvelles Circés d'O-Taïti et aux combats avec les anthropophages de la Nouvelle-Zélande, jusqu'à cet incendie général des herbes dans lequel les habitants de la Nouvelle-Galles du Sud furent au moment de les envelopper, semblent réaliser ces amusantes féeries de l'*Odyssée*, qui ont fait le charme de tant de nations et de tant de siècles. Or, c'est incontestablement à la présence de deux hommes nourris d'autres idées que de simples marins, qu'est dû, en grande partie, ce puissant intérêt. Rien ne leur avait coûté pour enrichir leurs collections ou pour satisfaire leur curiosité. Banks surtout se montra toujours d'une activité étonnante; la fatigue ne le rebute pas plus que le danger ne l'arrête. On le voit au Brésil se glisser comme un contrebandier sur le rivage, pour arracher quelques productions à cette riche contrée, malgré la stupide jalousie du gouverneur. A O-Taïti, il a la patience de se laisser peindre de noir de la tête aux pieds, pour faire un personnage dans une cérémonie funèbre qu'il n'aurait pu voir autrement; et ce n'est pas seulement pour voir, pour observer, qu'il déploie son caractère : en tout lieu, bien que, sans autorité légale, il semble prendre naturellement le rang que lui auraient donné en Europe les conventions de la société. Il est toujours le premier en tête; il préside aux marchés, aux négociations; c'est à lui qu'on s'adresse des deux parts dans les embarras; c'est lui qui poursuit les voleurs, qui recouvre les objets volés : s'il n'eût ainsi retrouvé le quart de cercle qui avait été adroitement enlevé par un insulaire, le but principal de l'entreprise, le passage de Vénus sur le disque du soleil aurait été manqué. Une seule fois, il n'osa se faire rendre justice; mais ce fut lorsque la reine Obéréa, l'ayant logé trop près d'elle, lui fit, pendant la nuit, voler tous ses vêtements. Cette sorte de magistrature à laquelle il se trouva porté tenait à ce que dès lors sa figure, sa contenance imposaient le respect, en même temps que sa bonté soutenue captivait l'amitié. Il donnait aux sauvages des outils d'agriculture, des graines de plantes potagères, des animaux domestiques; il veillait à ce qu'on ne maltraitât point les sauvages, et même à ce qu'on les traitât avec indulgence lorsque les torts étaient de leur côté.

Ses récoltes, pendant les trois années que dura le voyage, furent immenses, bien qu'il en eût perdu une partie lors de l'accident arrivé au vaisseau *l'Endeavour*, dans les parages de la Nouvelle-Galles du Sud. Longtemps on espéra que Solander et Banks en feraient jouir le public; et il est difficile de savoir ce qui les en a empêchés. Solander n'est mort qu'en 1782, et il aurait pu disposer de dix ans pour sa part dans ce travail; d'ailleurs leur journal commun, leurs notes, tous les dessins faits sous leurs yeux, existent encore dans la bibliothèque de Banks. On avait même commencé à exécuter des gravures qui devaient être portées à deux mille; mais, au grand déplaisir des naturalistes, il n'en a rien paru, du moins sous les auspices des auteurs. Peut-être Banks jugea-t-il que ses richesses n'en profiteraient pas moins à la science, quand il ne les mettrait pas en œuvre lui-même.

Un des traits les plus remarquables de son caractère fut la générosité avec laquelle il communiquait ses trésors scientifiques à quiconque lui paraissait digne d'en faire usage : il avait confié à Fabricius tous ses insectes; il avait donné à Broussonnet, pour l'ichthyologie qu'il avait commencée, des échantillons de tous ses poissons. Les botanistes qui ont eu besoin de voir ses plantes ont consulté librement ses herbiers. Gærtner en a sans cesse profité pour son admirable Histoire des fruits et des graines, et Wahl pour ses *Eclogæ;* et dans ces derniers temps, l'ouvrage de Robert Brown sur les plantes de la Nouvelle-Hollande, ouvrage fait chez Banks et au milieu de ses collections, a rempli et au delà tout ce que l'on aurait pu espérer. Banks avait d'ailleurs répandu dans tous les jardins de l'Europe les graines de la mer du Sud, comme dans la mer du Sud il avait distribué les nôtres. Enfin, il se reposait sur l'idée que, pour ce qui pouvait toucher à l'utilité immédiate, le but de son voyage était rempli autant qu'il pouvait l'être. Effectivement, une foule de beaux arbustes qu'il a rapportés le premier ornent aujourd'hui nos bosquets et nos terres; la canne d'O-Taïti, qui donne plus de sucre et se récolte plus souvent, est venue réparer en partie les désastres de nos colonies; l'arbre à pain, porté dans les contrées chaudes de l'Amérique, leur rendra des services non moins grands que ceux que l'Amérique nous a rendus en nous donnant la pomme de terre; le lin de la Nouvelle-Zélande est cultivé parmi nous, et sera infailliblement quelque jour une acquisition importante pour notre marine; plusieurs de nos bassins se sont embellis de cygnes noirs; le kanguroo, le phascolome, se sont répandus dans quelques-uns de nos parcs, et rien n'empêche qu'ils ne deviennent dans nos bois des gibiers aussi utiles que le daim ou le lapin, qui n'étaient pas non plus autrefois des animaux indigènes. Mais ce ne sont encore là que des résultats peu importants, en comparaison de la connaissance générale que ce voyage a commencé à nous donner de la mer Pacifique, de cette foule d'îles dont la nature l'a semée, et de cette création en quelque sorte toute spéciale dont elle s'est peuplée. La Nouvelle-Zélande surtout, si l'on en excepte l'homme et le chien, qui sans doute n'y sont arrivés que depuis peu, tant ils s'y trouvent encore dans un état misérable, la Nouvelle-Zélande, par sa nature vivante, ne ressemble pour ainsi dire en rien au reste du monde : ce sont d'autres animaux, souvent bizarres, paraissant allier des formes qui

se contrarient, des végétaux qui semblent destinés à renverser toutes les règles, tous les systèmes des zoologistes. Depuis une trentaine d'années, les Anglais ont formé un établissement au milieu de ce continent, parmi cette nature presque aussi nouvelle pour l'Europe que le serait celle d'une autre planète. Tels seront, tels sont déjà, en grande partie, les résultats du voyage de Cook, Banks et Solander, et ils seront tels, uniquement parce que ce voyage, fait par des hommes instruits, a été dirigé dans des vues plus éclairées et conduit avec plus de philosophie que ceux que l'on faisait depuis trois siècles.

L'Angleterre, l'Europe entière, avaient applaudi trop unanimement à ce genre si nouveau et si généreux d'entreprises, pour que le gouvernement anglais ne se crût pas obligé de le renouveler. En 1772, le capitaine Cook dut repartir pour son second voyage, de toutes les expéditions nautiques la plus étonnante par le courage et la persévérance de ceux qui s'y sont livrés. Banks aussi était résolu de l'accompagner de nouveau; il devait encore emmener Solander; tous les préparatifs étaient faits : mais ils demandaient (et cela était trop juste pour de pareils hommes) de se donner sur le vaisseau les commodités qui, sans gêner l'expédition, pouvaient rendre leur dévouement moins pénible. Il est difficile de comprendre comment le capitaine put se résoudre à se priver de leur secours. Fut-ce jalousie, ou regret d'avoir vu partager sa gloire par des hommes qui avaient partagé si efficacement ses travaux? Fut-ce le souvenir de quelques embarras que lui avaient occasionnés pendant son premier voyage les égards dus à des personnages considérables? Nous ne prétendons pas le décider. Ce qui est certain, c'est qu'il fit détruire de son chef, sur le vaisseau, divers arrangements que Banks y avait fait faire. Celui-ci, dans un mouvement d'humeur, renonça à tous ses projets, et résolut alors de diriger son ardeur d'un autre côté. Les contrées du Nord, l'Islande surtout, si remarquable par ses phénomènes volcaniques, lui offraient encore assez de sujets de recherches. En quelques semaines un navire fut nolisé, meublé de tout ce qui était nécessaire à des naturalistes; et Banks partit le 12 juillet 1772, accompagné de son fidèle Solander, du Suédois Uno de Troïl, depuis évêque de Linkoping et de quelques autres personnages, dignes de prendre part à une telle entreprise. Un hasard heureux leur fit visiter en passant cette île de Staffa, si intéressante par l'immense amas de colonnes basaltiques qui en forme le massif, et par cette grotte de deux cent cinquante pieds de profondeur, tout entourée de ces colonnes dont la régularité naturelle égale ce que les arts de l'homme ont produit de plus surprenant. Il est singulier que cette merveille de la nature, si voisine d'un pays très-habité, ait été si peu connue; mais, bien que l'île eût été nommée par Buchanan, personne n'avait rien dit de sa structure extraordinaire, et l'on peut la regarder comme une découverte de nos voyageurs. Bientôt ils arrivèrent en Islande. Ce n'était plus ce peuple heureux de la mer du Sud, à qui la nature a prodigué tous ses dons : un sol également désolé par le feu des volcans et par des hivers de neuf mois, la plaine hérissée presque partout de roches pelées et tranchantes, des hauteurs toujours couvertes de neige, des montagnes de glace que la mer apporte encore pendant un été si court, et qui souvent font recommencer l'hiver, tout semble annoncer aux Islandais la malédiction des puissances célestes. Notre caravane savante employa un mois à parcourir cette île; et M. de Troïl a publié une relation très-intéressante de ce qu'ils observèrent. Quant à Banks, toujours peu occupé de lui-même, il se borna à donner à Pennant, pour son *Voyage en Écosse*, les dessins qu'il avait fait faire de l'île de Staffa et de sa grotte, ainsi que la description rédigée par lui. En Islande comme dans la mer du Sud, comme à Terre-Neuve, il lui suffisait que ses observations ne fussent point perdues pour le public, et sa gloire personnelle lui paraissait satisfaite. Au reste, encore ici, il a mieux fait que d'écrire; il est devenu pour les Islandais un bienfaiteur non moins zélé et plus effectif que pour les Ot-Taïtiens : non-seulement il attira sur eux l'attention de la cour de Danemark, mais, veillant lui-même sur leur bien-être, deux fois, lorsqu'ils étaient tourmentés par la famine, il leur envoya à ses frais des cargaisons de grains. De retour de deux entreprises où il avait donné des preuves si éclatantes de son amour désintéressé pour les sciences, Banks devait naturellement trouver sa place dans les premiers rangs de ceux qui les cultivent. Dès longtemps membre de la Société royale des sciences de Londres, il prit alors une grande part à son administration et à ses travaux; sa maison, ouverte avec une égale hospitalité aux savants anglais et étrangers, devint elle-même une sorte d'académie; l'accueil du maître, le plaisir d'y voir réunis les amis pleins de mérite qu'il s'était faits, une bibliothèque riche et d'un usage commode par la méthode qui avait présidé à sa distribution, des collections que l'on aurait vainement cherchées même dans les établissements publics, y attiraient les amis de l'étude. Banks est le premier qui ait eu le bon esprit de se donner ce genre honorable d'existence, et de créer ainsi une sorte d'institution dont l'utilité était si frappante, qu'elle fut promptement sanctionnée par le sentiment général. Le choix que la Société royale fit de lui, quelques années après, pour son président, y mit le sceau; mais, comme il n'est que trop commun parmi les hommes, ce fut au moment où il obtenait cet honneur, qu'il lui arriva d'essuyer les chagrins les plus amers. Voici à quelle occasion. Les physiciens de la Société royale, consultés sur la forme qu'il convenait de donner à

un paratonnerre que l'on voulait placer sur un édifice public, avaient proposé, à la presque unanimité, de le terminer en pointe : un seul d'entre eux, nommé *Wilson*, imagina de prétendre qu'il devait être fait en bouton arrondi, et mit un entêtement incompréhensible à soutenir ce paradoxe. La chose était si claire, qu'en tout autre pays on se serait moqué de cet homme; mais l'Angleterre se trouvait alors dans le fort de sa querelle avec les colonies d'Amérique, et c'était Franklin qui avait découvert le pouvoir qu'ont les pointes de soutirer la foudre. Une question de physique devint donc une question de politique. Elle fut portée, non pas devant les savants, mais devant les partis : il n'y avait, disait-on, que les amis des *insurgents* qui pussent vouloir des pointes; et quiconque ne soutenait pas les boutons était évidemment sans affection pour la métropole. Comme à l'ordinaire, la foule et même les grands se partagèrent en deux camps, avant d'avoir rien examiné. Wilson trouva des protecteurs, comme on en trouverait contre le théorème de Pythagore, si jamais la géométrie devenait aussi une affaire de parti. On assure même que le roi George III, en toute autre occasion ami généreux et éclairé des sciences, eut cette fois la faiblesse de se faire solliciteur. Il en parla au président d'alors, John Pringle, savant d'un esprit judicieux et d'un caractère élevé. Pringle, dit-on, représenta respectueusement que les prérogatives du président de la Société royale n'allaient pas jusqu'à changer les lois de la nature; et comme depuis trois ans il était l'objet de mille tracasseries, il crut convenable à son repos de donner sa démission.

Banks fut élu à la place de Pringle au mois de novembre 1778. De quel côté s'était-il rangé dans la guerre des pointes et des boutons électriques? on l'ignore; mais ce qu'il y a de certain, c'est que le président de la Société royale devait être accueilli par de grandes inimitiés. Banks devait y être plus exposé, précisément parce qu'il jouissait de la faveur du roi, à qui son prédécesseur avait déplu; en outre, il était riche, il était jeune, et, bien qu'il eût fait pour les sciences plus que beaucoup d'écrivains, il avait peu écrit. Que de motifs et que de prétextes pour l'attaquer! Un simple amateur allait occuper le fauteuil de Newton, comme si l'on avait pu espérer que jamais un autre Newton l'occuperait! un naturaliste allait se voir à la tête de tant de mathématiciens! Peu à peu ces murmures dégénérèrent en ressentiment. Enfin, à l'occasion d'un règlement qui exigeait que les secrétaires résidassent à Londres, et dont la conséquence fut la démission du docteur Hutton, ces ressentiments éclatèrent en un violent orage. Le docteur Horseley, mathématicien instruit et théologien ardent, qui depuis a été successivement évêque de Saint-David et de Rochester, se fit l'organe principal de l'opposition. Il prononça des discours et fit imprimer des écrits d'une amertume excessive : il prédit à la Société et aux sciences tous les malheurs imaginables; et, soutenu de quelques membres plus considérés que lui, tels que l'astronome Maskelyne, il allait renverser Banks, lorsqu'on s'aperçut qu'il prétendait aussi à le remplacer. Cette découverte calma tout ce qu'il avait excité de passions; un tel chef parut à ses amis même un mal plus certain qu'aucun de ceux qu'il avait prédits : on l'abandonna; et quelques séances après, le 8 janvier 1784, la Société, par une délibération solennelle, déclara qu'elle était satisfaite de son choix. Horseley et quelques hommes violents comme lui se retirèrent, et depuis lors Banks, constamment réélu, a rempli en paix ce noble poste pendant quarante et une années consécutives, durée plus longue qu'aucun de ses prédécesseurs. Newton lui-même n'a occupé la présidence que pendant vingt-quatre ans. Certainement, si l'on jette un coup d'œil sur l'histoire de la Société royale de Londres pendant ces quarante et une années, on ne trouvera pas qu'elle ait eu à se repentir de sa résolution.

Il était impossible que des services aussi réels ne fussent pas enfin reconnus par les hommes impartiaux; l'opinion publique les proclama, et le gouvernement se crut obligé de les proclamer comme elle. Élevé à la dignité de baronnet en 1781, décoré en 1795 de l'ordre du Bain, faveur insigne dont il jouit l'un des premiers parmi ceux qui n'étaient ni pairs du royaume, ni pourvus de grands offices militaires, Banks fut, en 1797, nommé conseiller d'État et membre du conseil privé. Pour lui, cependant, ce n'était qu'un titre; mais ce titre était une faveur, et il n'en fallait pas davantage pour réveiller l'envie. Déjà, à son retour d'O-Taiti, un plaisant lui avait adressé une *Héroïde* au nom de la reine Obéréa; dans une autre occasion, on lui avait prêté une prière instante à Dieu de multiplier les insectes, comme du temps des plaies d'Égypte. Cette fois, feignant qu'il était admis aux véritables conseils politiques, on le représentait courant après des papillons, pendant que ses collègues délibéraient sur les intérêts de l'Europe. De pareilles piqûres n'excitèrent que ses risées. Du reste, s'il ne donnait pas officiellement au roi des conseils politiques, il n'en était pas moins pour lui un conseiller très-réel et très-utile. Il partageait ses occupations rurales; il lui faisait connaître les productions intéressantes des pays éloignés, et entretenait ainsi en lui ce goût pour la nature, qui avait déjà valu aux sciences tant d'acquisitions, et qui leur en valut davantage à mesure que l'exemple du prince fut imité par les grands. C'est ainsi que, pendant trente ans, l'Angleterre a été en quelque sorte le centre de la botanique, et le marché des plantes et des arbustes nouveaux. Jamais Banks n'usa de sa position, ni pour sa fortune ni pour sa vanité. Ce qu'il eut de faveur, il l'appliqua aux sciences, auxquelles il en était redevable : partout où une réunion se formait pour une entreprise utile, il s'empressait d'y prendre part; tout ou-

vrage qui avait besoin de l'appui des riches ou de l'autorité, pouvait compter sur son aide; chaque fois qu'une occasion se présentait d'entreprendre quelque recherche importante, il l'indiquait et faisait connaître les moyens les plus efficaces d'y réussir. Il concourut ainsi aux plans de tous les grands voyages de mer faits après le sien, et contribua beaucoup à faire établir le Bureau d'agriculture. L'un des membres les plus actifs de la Société d'Afrique, il a sans cesse fait encourager ceux qui ont essayé de pénétrer dans cette partie du monde. C'est d'après ses avis réitérés qu'on a cherché à faire le tour de l'Amérique par le nord-ouest, et qu'on y a persévéré, malgré le mauvais succès d'une première tentative. Toutes les opérations relatives à la mesure de la méridienne, soit que des Anglais ou des Français y travaillassent, furent favorisées par lui; en temps de guerre comme en temps de paix, les passe-ports, l'hospitalité, leur étaient assurés par ses soins.

Louis XVI, à l'ouverture de la guerre d'Amérique, avait, de son chef, fait donner partout à ses vaisseaux l'ordre de respecter le capitaine Cook et ses compagnons. Ce bel exemple est devenu un article de la loi des nations; mais c'est principalement le zèle constant de Banks qui est parvenu à l'y faire inscrire. Jamais il ne manqua une occasion d'engager le gouvernement anglais à s'y conformer; plus d'une fois il a fait parvenir ses sollicitations jusqu'à des gouvernements étrangers. Dès le commencement de la guerre, il avait obtenu que des ordres semblables seraient donnés en faveur de la Pérouse, s'il existait encore, et il s'était fait enquérir de lui sur toutes les mers. Lorsque la discorde eut mis fin à l'expédition d'Entrecasteaux, et que les collections de la Billardière furent transportées en Angleterre, il réussit à se les faire remettre; et non-seulement il s'empressa de les renvoyer à Paris, il ajouta à tant de soins la délicatesse de les renvoyer sans même les avoir regardées; il aurait craint d'enlever, écrivait-il à de Jussieu, une seule idée botanique à un homme qui était allé les conquérir au péril de sa vie. Dix fois des collections adressées au Jardin du Roi, et prises par des vaisseaux anglais, furent recouvrées par lui, et rendues de la même manière; il envoya jusqu'au cap de Bonne-Espérance, pour faire racheter des caisses appartenant à M. de Humboldt, qui avaient été prises par des corsaires, et n'a jamais voulu en recevoir le remboursement : il se croyait pour ainsi dire solidaire de toutes les atteintes que ses compatriotes portaient aux sciences et aux arts. Bien plus, il se croyait obligé de réparer le mal que leur faisaient les autres peuples. Ayant appris par les journaux que notre Broussonnet avait été obligé de s'exiler de sa patrie, il fit donner aussitôt à ses correspondants en Espagne l'ordre de ne le laisser manquer de rien. Les secours l'atteignirent à Madrid, à Lisbonne, le suivirent jusqu'à Maroc. Lorsque le grand minéralogiste Dolomieu, par la plus insigne violation du droit des gens, et pour satisfaire la vengeance d'une femme passionnée, fut jeté dans les cachots de Messine, ce fut l'ingénieuse humanité de Banks qui pénétra la première dans le souterrain où il gémissait, et qui lui donna, avec quelques soulagements, des nouvelles de son pays et de sa famille : s'il ne parvint pas à le faire rendre à la liberté, ce ne fut pas faute d'employer tous les moyens imaginables auprès du gouvernement qui le détenait avec tant d'injustice. En 1802, l'Institut de France s'associa cet homme éminent; et cette distinction si méritée réveilla toutes les fureurs de ce Horseley qui semblait l'avoir oublié depuis quinze ans, et à qui l'on devait croire que son âge et sa dignité épiscopale auraient inspiré plus de modération : il écrivit contre Banks une brochure virulente ; et, après sa mort, il a laissé des héritiers de sa haine, que la mort de Banks lui-même n'a pu calmer.

Banks mourut âgé de quatre-vingts ans, et entouré des soins de sa sœur. Il ne laissa pas d'enfants ; mais il légua en mourant au Muséum britannique sa riche bibliothèque d'histoire naturelle, collection formée par cinquante ans de recherches assidues, et que le catalogue, dressé sous ses yeux par Dryander (Londres, 1796-1800, 5 vol. in-8°) a rendue célèbre dans toute l'Europe, et utile même à ceux qui n'ont pu la voir, par l'ordre avec lequel les ouvrages qui la composent, et même les mémoires particuliers qui entrent dans ces ouvrages, y sont énumérés et classés sous chacune des matières auxquelles ils se rapportent. Banks a cherché à assurer l'existence du grand botaniste Robert Brown. Il a porté l'attention jusqu'à assigner des fonds pour faire continuer des dessins botaniques qui avaient été commencés dans le jardin royal de Kew par M. Bauer.

Andrew Duncan, *Short account of the life of the right honourable sir Jos. Banks*; Edinb., 1821 in-8°. — G. Cuvier, *Éloge de Jo. Banks*.

BANKS (*Thomas*), sculpteur anglais, vivait dans la seconde moitié du dix-huitième siècle. Ses meilleurs ouvrages sont une statue de *Caractacus* et une autre de l'*Amour*, placée dans le jardin impérial de Tzarskoe-Selo, près de Saint-Pétersbourg. Les monuments de Nelson et du capitaine Burgesse, dans l'église de Saint-Paul de Londres, sont des compositions assez médiocres. On admire cependant le monument qu'il a élevé dans l'abbaye de Westminster à sir Eyre Coote.

Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon*.

* **BANNAKER** (*Benjamin*), astronome américain, né à Maryland en 1734, mort en 1807. Nègre et par conséquent esclave, il sut s'affranchir par sa propre intelligence. Guidé par son génie, sans autres livres que les ouvrages de Ferguson et les *Tables* de Tobie Mayer, il s'éleva à la plus haute science par des études opiniâtres dans les intervalles de loisir que lui laissait la

culture des terres. Il a calculé et publié, pendant un certain nombre d'années, des *Éphémérides astronomiques*, accompagnées d'observations sur le Maryland et les États voisins. Il a laissé des manuscrits fort curieux qui, peut-être, sont maintenant publiés.

Allen, *American Biograph.*

BANNELIER (*Jean*), jurisconsulte français, né à Dijon en 1683, mort en 1766. Il fut professeur et doyen de la Faculté de droit à Dijon. Il a donné son nom à une des rues de cette ville. On a de lui : *Introduction à l'étude du Digeste;* Dijon, 1730, brochure in-8° de 60 pages; — *Observation sur la coutume de Bourgogne*, imprimée dans le 8e vol. des *Traités sur diverses matières de droits français*, à l'usage du duché de Bourgogne, de Gab. Davot, 1751-1756; Dijon, 8 vol. in-12.

Camus, *Bibliothèque d'un avocat.* — Girault, *Essais historiques sur Dijon*, p. 288.

BANNER. *Voyez* BANER.

***BANNER** (*Jacques*), médecin allemand, vivait dans la seconde moitié du dix-septième siècle. On a de lui : *Chimia philosophica perfecte delineata;* Nuremberg, 1689, in-8°.

Adelung, Supplément à Jöcher, *Allgemeines-Gelehrten-Lexicon.* — *Biographie Médicale.*

***BANNER** (*Richard*), savant ecclésiastique anglais, docteur en théologie à l'université d'Oxford, naquit vers la fin du dix-septième siècle. Il a fait imprimer un discours d'inauguration qu'il avait prononcé sous le titre de *Music at Worcester;* Londres, 1737, in-8°.

Fétis, *Biographie universelle des Musiciens.*

***BANNERET** (*Jean*), théologien français, vivait dans la seconde moitié du dix-septième siècle. Il professa la langue hébraïque à Paris, et laissa : *Triumphus, panegyrica oratione sex encomiis heroicis epiniciis, pæane lyrico expressus, solennibus paranymphi prædicatorum seriis, adjectæ tres odæ, hymni totidem;* Paris, 1638, in-8°; — *De Summis et præcipuis linguæ S. et hebraicæ laudibus, Oratio publica;* Paris, 1664, in-4°.

Catal. Bibl. reg. Paris. — Adelung, Supplément à Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon.*

***BANNERMANN** (*Alexandre*), graveur anglais, né à Cambridge en 1730, mort au commencement du dix-neuvième siècle. Une gravure d'après Vélasquez, *la Mort de Saint-Joseph*, a suffi pour établir sa réputation. Le dessin en est très-fini. Son talent ne fit que grandir, si l'on en juge par la série de portraits qu'il a laissés, et qui font partie de la célèbre collection Walpole.

Horace Walpole, *Anecdotes sur les Arts et les Artistes qui ont séjourné en Angleterre;* Londres, 1762.

BANNIER. *Voyez* BANER ou BANIER.

***BANNIERI** (*Antoine*), chanteur italien, né à Rome en 1638, mort à Paris en 1740. Laid et contrefait, mais doué d'une des plus belles voix de soprano qu'on eût jamais entendues, il fut amené de bonne heure à Paris. Anne d'Autriche le prit sous sa protection. Pour prévenir la perte de sa voix, Bannieri engagea un chirurgien à lui faire l'opération de la castration. Celui-ci n'y consentit que sous la promesse d'un secret inviolable. Mais comme la voix de Bannieri embellissait, on en devina la cause. Le roi voulut savoir le nom de l'opérateur; Bannieri s'obstina à le cacher. « Tu fais bien, lui dit Louis XIV, « car je le ferais pendre; et c'est ainsi que je « ferai traiter le premier qui s'avisera de com« mettre une pareille abomination. » Le roi voulait d'abord chasser le chanteur, mais il lui rendit ses bontés, et ne lui accorda sa retraite que lorsqu'il eut atteint l'âge de soixante-dix ans. Bannieri en vécut encore plus de trente; car il mourut à cent deux ans.

Fétis, *Biographie universelle des Musiciens.*

***BANNITZA** (*Jean-Pierre*), jurisconsulte allemand, né le 4 janvier 1707 à Aschaffenbourg, mort à Vienne le 11 juin 1775. Il étudia le droit et la théologie à Heidelberg et à Mayence, devint successivement conseiller aulique et conseiller d'État. Ces fonctions ne l'empêchent pas d'enseigner les Pandectes et le droit criminel à l'université de Vienne. On a de lui : *Enleitung zu dem Kaiserl. Kammergerichts Processen*, in-8°; Wetzlar, 1769; — *Systema jurisprudentiæ Cameralis;* Vienne, 1755 in-8°.

Pütter, *Litt. des T. Staatsrechts.*

***BANNITZA** (*Joseph-Léon*), fils du précédent, jurisconsulte comme son père, né à Würzburg le 29 mars 1733, mort le 20 décembre 1800. Il fut professeur de droit civil et criminel à Inspruck, puis conseiller d'État. Ses ouvrages les plus importants sont : *Disquisitiones Juris pleni ac controversi;* Wurzb. 3 vol. in-8°, 1780-1782; *Gründl. Anleit. zu dem Allgem. bürgerlich. Gesetzbuch;* in-8°, Vienne, 1777; — *Delineatio Juris Criminalis sec. constitut. Theresian. et Carolin.*, 2 parties in-8°; Æniport, 1771; — *Sätze auf die. heut. gemeine Rechtsgelehrsamkeit*, in-8°; Inspruck, 1777.

Pütter, *Litt. des T. Staatsr.*

***BANNO DE PENNIXFELEL** (*Jean*), jurisconsulte et historien bohême, né à Prague le 25 janvier 1529. On a de lui quelques poëmes latins dans les *Deliciæ Bohemorum poetarum;* — la continuation du *Cosmas* et la Chronique de Bohême jusqu'en 1560. Mais cette œuvre paraît s'être perdue.

Balbini, *Bohemia docta*, t. II, p. 260.

***BANNUS** (*Jean-Albert*), professeur de droit et compositeur de musique, vivait dans le dix-septième siècle à Harlem. On a de lui : *Dissertatio epistolica de musicæ natura*, Harlem, 1636, qui a eu 4 éditions; — Bœcler dit qu'il a écrit aussi : *Deliciæ Musicæ veteris;* mais ce traité est fort rare.

Bœcler, *Bibliotheca critica.* p. 808. — Forkel, *Litteratur, d. Musik.* — Schilling, *Lexicon der Tonkünstler.*

***BANOV** (*Jean*), médecin anglais du dix-huitième siècle. On a de lui : *Universal Dictio-*

nary of physic; Londres, 1749, in-8°. C'est un dictionnaire des termes usités en médecine et dans les sciences accessoires.

Biographie Médicale.

BANQUO, *thane* ou chef royal de Lochaber (province septentrionale de l'Écosse), mort vers 1050. Son profond amour de la justice et sa promptitude à punir les crimes lui suscitèrent des ennemis qui le surprirent un jour, et, après l'avoir couvert de blessures, le laissèrent pour mort. Banquo guérit cependant, et alla montrer ses cicatrices au roi Duncan, qui chercha vainement à s'emparer des coupables. Macbeth, cousin germain du roi, se chargea de les châtier : dans ce but, il fut investi, avec Banquo, du commandement absolu de sa province. Les rebelles furent battus. D'un autre côté, les Danois cherchaient à occuper l'Écosse. Banquo aida Duncan à les repousser à plusieurs reprises. Macbeth, qui avait eu sa part dans la victoire, en conçut un orgueil criminel; il voulut détrôner Duncan, et parvint à l'assassiner. Banquo eut le tort de rester, non le complice, mais le témoin muet de ce crime; il devint importun à Macbeth, qui le choisit pour sa première victime. Il l'invita, lui et son fils, à un souper où ils devaient s'asseoir entre leurs assassins. Le fils de Banquo échappa seul; son père fut frappé à mort. Cet épisode d'Écosse a inspiré à Shakspeare cette terrible scène du festin où Macbeth, frappé de vertige, croit voir le spectre de Banquo se dresser devant lui.

Robertson, *Histoire d'Écosse.*

BANTI ou **BANDI** (*Georgina Brigida*), célèbre cantatrice italienne, née à Créma en 1757, morte à Bologne le 18 février 1806. Elle débuta en 1778 à Paris, dans un des cafés du boulevard; elle fut ensuite engagée à l'Opéra, et s'acquit une grande renommée en Italie et à Londres, où elle resta neuf ans. Sa voix était d'une étendue prodigieuse. On dit qu'à l'autopsie de son cadavre on trouva des poumons d'un volume extraordinaire.

Magasin Encyclopédique, 1806, t. II.

* **BANTIUS** (*L.*), de Nole, servait dans l'armée romaine à la bataille de Cannes, en 216, où il fut grièvement blessé pour n'avoir pas voulu abandonner le consul Paul-Émile (l'Ancien) : il avait reçu la plupart des traits destinés à ce général. Annibal l'ayant rencontré en cet état, admira son courage et lia amitié avec lui. Il devint également l'inséparable compagnon de Marcellus Claudius, préteur des Romains.

Tite-Live, l. XXIII, c. 15. — Plutarque, *Marcellus*, 10, etc.

* **BANWART** (*Jacques*), musicien compositeur suédois, né au commencement du dix-septième siècle, mort en 1656. Il fut maître de chapelle à la cathédrale de Constance. On a de lui : *Deutsche mit neucomponirten Stücken gemehrte Tafel-Musik*, etc.; Constance, 1652, in-4°; — *Motetæ sacræ ex thesauro musico*, 1661; — des messes, dont une seule, à trois chœurs, mérite des éloges.

Corn. a Beughem, *Bibl. Math.* — Walther, *Musikalisches-Lexicon*. — Gerber, *Neues Hist. biographisches Lexicon der Tonkünstler*. — Schilling, *Lexicon der Tonkünstler*.

* **BANYAL** (*Étienne*), traducteur hongrois, vivait à Patak vers le milieu du dix-huitième siècle. Il traduisit en langue hongroise l'ouvrage de Fr. Campe de Balsamo, contenant une histoire de la peste qui éclata en 1739 dans la Hongrie, imprimé en 1741 à Franecker.

Horanyi, *Memor. Hungar.*

BANYER (*Henri*), chirurgien anglais, vivait dans la seconde moitié du dix-huitième siècle. On a de lui : *Methodical introduction to the art of surgery*; Londres, 1718, in-8°; — une *Pharmacopée des pauvres*, en langue anglaise; ouvrage qui lui est attribué par Carrère.

Carrère, *Bibliothèque littéraire de la Médecine.* — *Biographie Médicale.*

* **BANZER** (*Marc*), médecin allemand, né à Augsbourg en 1592, mort en 1664. Il étudia la médecine en France et en Italie, et fut reçu docteur à Bâle en 1616. Reçu dans le collége des médecins de son pays, il fut obligé d'en sortir, ses opinions religieuses n'étant pas celles de ses confrères. Il erra alors de ville en ville, et se fixa enfin à Wittemberg, où il obtint une chaire de médecine. On a de lui : *Fabrica receptarum, id est, methodus brevis, perspicua et facilis, in qua, quæ sint remediorum compositorum formæ*, etc.; Vienne, 1622, in-8°; — *Dissertatio de auditione læsa*; Wittemberg, 1640, in-4°; — *Controversiarum medico-miscellanearum decadas III*; Leipsick, 1649, in-4°.

Rose, *New Biographical Dictionary.*

BAODAN, roi d'Irlande, vivait dans le sixième siècle. Il monta sur le trône vers l'an 565, lorsqu'il en fut renversé par Colman, fils de Dermod. Baodan, vaincu et poursuivi, se réfugia dans un monastère gouverné par Columba, le même qui devint plus tard l'apôtre des Pictes. Colman ne respecta point cette retraite sacrée; il vint s'y emparer de Baodan jusque dans l'église, au milieu des autels qu'il tenait embrassés, et le fit massacrer à la porte du saint asile. Columba, indigné d'une pareille violation, demanda vengeance aux populations voisines, et excita une croisade qui eut pour résultat la mort de Colman. Baodan eut pour successeur Hugues II ou Aodh, fils d'Inmérie.

Lingard, *Histoire de l'Angleterre.*

* **BAOUR** (*Jean-Florent*), imprimeur-libraire et poëte français, père de Baour-Lormian, vivait dans la seconde moitié du dix-huitième siècle. On a de lui : *Pièces en vers français et en patois* dans les *affiches et annonces* de Toulouse commencées et éditées par lui en 1775; — *Almanach de Toulouse et de la province de Languedoc*, qui parut pendant une vingtaine d'années. C'est une histoire abrégée de la capitale du Languedoc.

Quérard, *la France littéraire.* — *Biogr. Toulousaine.*

*BAOUR-LORMIAN (*Pierre-Marie-François-Louis*), poëte français, né à Toulouse le 24 mars 1770. Animé du sentiment des arts, si répandu dans ce beau pays, où depuis cinq siècles rayonne l'image poétique de Clémence Isaure, Lormian exerça sa verve naissante dans le genre satirique; mais il s'aperçut bientôt que, pour censurer avec justesse, il faut de l'expérience; il changea la direction de ses études, et tenta de traduire en vers la *Jérusalem délivrée*. Son instinct poétique devina le Tasse : sa version cependant ne fut qu'une promesse. Pour reproduire un grand poëte, il est nécessaire d'avoir acquis la puissance de talent qui permet à l'interprète de marcher du même pas que son modèle, de s'appuyer sur lui avec aisance, et de le soutenir quelquefois; enfin il faut qu'il puisse dire :

Fixa pedum pono pressis vestigia signis.

Le jeune poëte vint à Paris, et s'y livra à des études sérieuses. Mais il se sentit bientôt ramené à son goût pour la satire. L'exemple de Lebrun l'encouragea, sans doute; il osa même jouter avec ce redoutable athlète. Ils se prirent corps à corps, et ce pugilat littéraire attira l'attention maligne du public, qui applaudit tour à tour les coups bien portés et bien rendus du vieil Entelle et du jeune Darès. La réputation de Lormian s'étendit par ses défaites comme par ses succès. Exercé aux luttes hardies, il publia, sous le titre des *Trois mots*, une satire adressée à Despaze, poëte mordant, que Chénier ne dédaigna pas de combattre. Cette pièce, remarquable par l'originalité, obtint et mérita la vogue. Le goût de la littérature renaissait alors avec la sécurité publique. Delille, Chénier, Arnault, Népomucène Lemercier, et plusieurs prosateurs, se distinguaient par d'importants ouvrages. Lormian fit paraître sa brillante imitation des poésies calédoniennes, que l'ingénieux Macpherson avait attribuées hardiment au vieil *Ossian*. Ce genre de composition héroïque et rêveuse obtint la faveur publique; elle attira même l'attention de l'homme de génie qui de l'abîme révolutionnaire faisait surgir une France nouvelle, alliait la gloire antique à la gloire récente, et rendait au pays, avec la splendeur monarchique, l'éclat des sciences et des arts. Napoléon demandait des talents, il les recherchait, les provoquait de sa voix puissante; il aurait prodigué des trésors, si des trésors avaient pu faire apparaître un homme supérieur. « Si je retrouvais un Corneille, disait-il, je le ferais prince. » Le dominateur du monde ne découvrit pas un pareil phénomène; mais il contribua à mettre en évidence d'excellents ouvrages. Des récompenses descendues du trône impérial vers tous les hommes distingués, s'étendirent sur Lormian en 1806.

Il fit représenter au Théâtre-Français *Omasis*. Cette œuvre, qui n'a ni l'élévation ni la force de la haute tragédie, produisit cependant une vive sensation. Elle intéresse par des situations touchantes et le naturel du dialogue, qui, toujours harmonieux et pur, semble inspiré par les conseils de la muse de Racine. Ce drame biblique fut placé, dans le concours des prix décennaux, immédiatement après *les Templiers*. A cette pièce succéda *Mahomet II*, drame où l'on distingue des beautés de style, mais qui n'obtint et ne méritait qu'un faible succès. Lormian avait publié le salutaire *Rétablissement du culte*; — *les Fêtes de l'Hymen*; — *l'Atlantide*, ou *le Géant de la montagne Bleue*; — *Rustan*, ou *les vœux*, — *les Trente-huit Songes*; un opéra en cinq actes, intitulé *la Jérusalem délivrée*; — *l'Oriflamme*, opéra fait en société avec Étienne; enfin un recueil, sous le titre d'*Hommages poétiques* (1), qui renferme un fort grand nombre de pièces de vers remarquables. Lormian fut appelé en 1815 à l'honneur de remplacer à l'Académie française le chevalier de Boufflers. En pleine possession d'une juste renommée, placé au plus haut rang de la littérature, le poëte résolut de refaire son importante version de la *Jérusalem*. Quand le talent s'élève, il s'éclaire, et devient sévère pour lui-même. Il n'y a que la médiocrité qui n'aille guère au delà de ses premières tentatives. Lormian sentit ce qu'il pouvait faire, et il le fit. Le succès de sa poétique version fut complet, et retentit dans l'Europe entière. Vers les premières années de la restauration, Lormian fit un grand opéra, *Alexandre à Babylone*, dont Lesueur composa la musique. Cet ouvrage, déjà mis en répétition, ne fut pas joué, malgré la double célébrité du poëte et du musicien. On touchait à cet interrègne des arts où la démagogie littéraire outrageait, renversait toutes les gloires passées, et proscrivait le talent qui tentait de suivre les traces de nos maîtres. Comme la plupart des hommes de mérite, Lormian se tint à l'écart jusqu'au jour où le public qu'on dit le plus spirituel de la terre releva ce qu'il avait cessé d'adorer, et redemanda aux arts ses plaisirs nobles et délicats. Lormian, pendant la terreur du mauvais goût, s'abrita dans sa féconde pensée. Souffrant, aveugle, presque octogénaire, le feu de son âme poétique se ralluma pour le consoler. Il traduisit les plaintives poésies de Job, sympathiques à ses propres douleurs. Dans ce fruit de la vieillesse on retrouve la chaleur et l'éclat du talent. Cette version, empreinte de la plus pure couleur biblique, surpasse toutes les versions qui l'ont précédée, sans excepter celle de Levavasseur, classée à juste titre parmi les bons ouvrages de ce genre.

L'Académie française, pour rendre hommage à la noble vétérance de l'un de ses plus anciens membres, a décidé que le nom de Lormian serait inscrit d'office sur sa feuille de présence, honneur qui n'avait été offert qu'à Suard et à notre Delille.

DE PONGERVILLE.

* Jourdain, *Actes français*, t. p. 140; 398, 448, t. II, p. 126 259.

(1) Les *Hommages poétiques* contiennent des vers de B. L.; mais il n'en est ni le seul auteur, ni même l'éditeur.

* **BAPHIUS**, commentateur grec, vivait probablement entre le dixième et le onzième siècle. Il laissa un *Commentaire sur les Basiliques*. Selon Suarez, Baphius n'aurait été que le nom d'un annotateur de *Rubriques sur les Basiliques*. Mais Bach pense le contraire. On ne doit pas non plus donner à ce Baphius le prénom de Salomon.

Basilica, VII, p. 787. — Ed. Fabrot. — Tigerstroem, *Röm. Rechtsgesch.*, p. 380. — Smith, *Dictionary*, *of greek and Roman Biography*.

* **BAPHOMETUS**, personnage mystique du moyen âge, dont il est parlé dans les livres et documents relatifs aux gnostiques, templiers et francs-maçons de l'époque. On a pensé aussi qu'on entendait Mahomet par cette désignation; mais ce n'est là qu'une conjecture.

Hammer, *Mines de l'Orient*.

BAPST ou **PABST** (*Michel*), médecin et naturaliste allemand, né à Rochlitz en 1540, mort le 19 avril 1603. Il fit ses études à l'école de sa ville natale, et devint en 1579 pasteur à Mohorn, près de Freyberg. On a de lui : *Arzneykünste und Wunderbuch* (Livre de la Médecine et des Merveilles), t. Ier, Mulhausen, 1590, in-4°; t. II, Leipsick, 1592, in-4°; t. III, Eisleben, 1596, in-4°; 1597, in-4°; 1607, in-4°; — *Vom Nutzen des Schmeers, Marks*, etc., *des Menschen* (de l'Utilité de la graisse, moelle, etc., de l'homme); Eisleben, 1600, in-4°; — *Juniperetum oder Wachholdergarten, wie man aus diesem Gewaechse Œl, Wasser, Extracten und Salien bereiten soll*; Eisleben, 1601, in-4°; ibid., 1605, in-4°; ibid., 1575, in-4° : c'est une nomenclature stérile de toutes les propriétés réelles ou supposées qu'on attribuait au genévrier. Jöcher indique encore du même auteur (sans date de publication) : *Calendarium oder Zeit-Büchlein*; — *Unterricht vom wunderbaren Gänse-und Enten-kriege bey Weibisch auf der Croatischen Gräntze* (sur la Guerre des oies et des canards à Weibisch, sur la frontière de la Croatie); — *Mirabilia mundi*; — *Deutsches Chronicon von des türkischen Reichs Ursprung und Untergange* (Chronique allemande de l'origine et de la destruction de l'empire turc).

Nova litteraria Hamburgensia, 1708. — Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*.

BAPTISATUS (*Bernard*), théologien français, vivait dans la première moitié du quinzième siècle. Il assista au concile de Constance en 1416, et y prononça des discours parmi lesquels celui intitulé *Invectiva in corruptum clerum, in concilio Constantiensi emendandum*, dans le recueil de Herm. Von der Hardt, t. I *Concilium Constantiense*.

Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*.

* **BAPTISTA** ou **BATTISTA**, savante italienne, morte en 1447. Elle était femme de Gui, comte d'Urbin, et fille de Galéas Malaleste, seigneur de Pesaro. En 1445, elle se fit religieuse de l'ordre de Sainte-Claire. Baptista prit part aux controverses importantes de l'époque, et laissa, outre des lettres, *Oratio in laudem Martini V*.

Jocher, *Neues Allgemeines Gelehrten-Lexicon*.

* **BAPTISTA** (*Alfonse* ou *Jean-Ildefonse*), dominicain et théologien espagnol, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. Il professa la théologie à Saragosse, et laissa : *Commentaria in primam secundæ D. Thomæ*, 3 vol.; — *Apologia por la Autoridad de los Doctores de la Iglesia y Santos Padres, contra un memorial intitulado A los juezes de la verdad y doctrina*; Saragosse, 1628, in-8°. C'est une réponse au jésuite Jean-Baptiste Posa.

N. Antonio, *Bibl. hispana nova*.

* **BAPTISTA** (*Anselme*), théologien espagnol, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. Il était moine de l'ordre de Cîteaux à Huestas. On a de lui : *Relacion de las vidas y triunfos de los gloriosos martires, de los milagros de Nuestra Señora de Loreto*; — *Ars amandi Deum*; traduction de l'italien en espagnol.

N. Antonio, *Bibl. hispana nova*.

* **BAPTISTA** (*Grégoire*), théologien portugais, natif de Funchal, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. Il entra d'abord chez les Bénédictins, devint docteur en théologie et prédicateur général de l'ordre, puis il passa aux franciscains. On a de lui : *Commentaire sur le treizième chapitre de Saint-Jean*; Coïmbre, 1621 (première partie); les deux autres n'ont pas été publiées; — *Completas da Vida de Christo cantadas a harpa da Cruz, per ille mismo*; traduction du portugais en espagnol par Ferd. de Camargo.

Barbosa Machado, *Bibl. Lusitana*.

BAPTISTA ou **BATTISTA** (*Hortensius*), évêque et théologien italien, natif de Frosignone, mort en 1594. Il fut docteur en théologie et évêque de Veroli, et laissa : *Comment. de rerum universitate*.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

* **BAPTISTA** (*Jean*), dominicain et biographe espagnol, vivait au seizième siècle. On a de lui : *Chronica de la Vida y admirabiles hechos de Muley Abdelmelech, emperador de Maroccos y rey de los reynos de Fez*, 1577, in-4°; ouvrage où se rencontrent de curieux et importants détails.

Nic. Antonio. *Bibl. hisp. nova*. — Échard, *Scriptores ord. Prædicatorum*.

* **BAPTISTA** (*Jean*), juif converti et médecin du quinzième siècle. Il laissa : *De Confutatione hebraicæ sectæ*; Strasbourg, 1500, in-4°, traduit ensuite en latin.

Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*.

* **BAPTISTA** (*Jean*), compositeur français, vivait dans la seconde moitié du seizième siècle. On trouve des morceaux de sa composition dans l'ouvrage d'Ammerbach, intitulé *Orgel oder Instrumenten Tabulatur* (Tablature pour orgue et autres instruments); Leipzig, 1571 in-fol.

Un autre musicien du même nom qui vivait dans la première moitié du dix-huitième siècle, a composé des sonates de flûte, gravées à Paris.

Fétis, *Biographie universelle des Musiciens*.

*BAPTISTA ou BATTISTA (*Jo.*), médecin italien, natif de Bologne, vivait dans la seconde moitié du seizième siècle. On a de lui : *Periochæ in Galeni Libros; — in Galenum de Differentiis febrium; — de Febribus; — de Ratione cognoscendi signa et causas morborum; — De Maturitate materiæ in morbis; — De Compositione theriacæ; — de Materia turgente et de Anevrysmate.*

Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon.*

BAPTISTA (*Joseph*), théologien mexicain, vivait dans la seconde moitié du seizième siècle. Il appartenait à l'ordre de Saint-François, fut gardien du couvent de Tetzuca, et professa la théologie. Il laissa en espagnol : *Informationes confessariorum in India vel America; — De casibus conscientiæ circa confessiones occurrentibus; — Placitas morales de los Indios; — De miseria et brevitate vitæ*; en mexicain.

Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon.*

BAPTISTA ou BATTISTA (*Joseph*), poëte et théologien italien, natif de Naples, mort le 6 mars 1675. Il perdit de bonne heure ses parents, vécut longtemps solitaire, en proie à une noire mélancolie, et eut beaucoup à souffrir, vers la fin de sa vie, d'une goutte sciatique. Il ne se distingua pas moins comme orateur, philosophe et théologue, que comme poëte. On a de lui : *Epicedii eroici*; Venise, 1667, in-12: selon Crescenbeni, il employa le premier le mot grec *epicedium* pour désigner la poésie funèbre; — *Poesie meliche*; poésies lyriques, publiées spécialement à Venise de 1653 à 1664, in-4°; — *la Poetica di Giuseppa Battista*; Venise, 1676, in-12 (ouvrage posthume); —*Vita del B. Felice capucino; le Giornate accademiche* (en prose); Venise, 1670 et 1673, in-12; — *l'Asselone*, tragédie; Venise, 1676; — *Epigrammatum contrariæ*; Venise, 1653 et 1659, in-12.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

*BAPTISTA (*Marie*), religieuse portugaise, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. Elle laissa en portugais une *Histoire de la maison professe de Saint-Sauveur de Lisbonne*, en manuscrit.

Barbosa Machado, *Bibliotheca Lusitana.*

BAPTISTE *aîné* (*Nicolas* ANSELME, dit), acteur célèbre, né à Bordeaux le 18 juin 1761, mort à Paris le 30 novembre 1835. Il débuta en 1791 au théâtre de la rue Culture-Sainte-Catherine, au Marais, l'un des nombreux spectacles qu'avait fait éclore le décret de l'assemblée constituante, qui rendait libre l'exploitation des entreprises dramatiques. L'imitation, faite par Lamartelière, des *Rœuber* de Schiller, sous le titre de *Robert chef de brigands*, attira tout Paris à ce théâtre. Baptiste y remplissait le principal rôle, dans lequel sa taille presque colossale ajoutait beaucoup à l'effet de la scène. Mais son talent avait d'autres ressources; et lorsqu'il entra l'année suivante au théâtre dit *de la République*, l'une des fractions de la Comédie française, son aplomb, son jeu toujours soigné, sa rare intelligence, ne tardèrent pas à l'y placer au premier rang. Toutefois, quelques défauts physiques, et un son de voix sourd et nasal, que ne pouvait entièrement dissimuler sa diction habile, nuisirent toujours un peu à ses succès dans la tragédie. Il réussit davantage dans la comédie et le drame. Aucun acteur n'avait mieux joué *le Glorieux*, et l'on se rappelle la supériorité avec laquelle il créa le rôle du capitaine dans *les Deux Frères*, de Kotzebue. Après la réunion des artistes de notre première scène et la réorganisation complète du Théâtre-Français, Baptiste aîné continua d'y mériter et d'y obtenir la faveur publique. Dans les *pères*, dans les *raisonneurs*, et même dans une partie de ce qu'on appelle les *premiers rôles*, l'ancien et le nouveau répertoire trouvèrent en lui un interprète également distingué. En 1827 il prit sa retraite, et devint professeur à l'École de déclamation.

BAPTISTE *cadet* (*Paul-Eustache* ANSELME, dit), né à Grenoble vers 1766, mort à Paris le 31 mars 1839. Il partagea de bonne heure le goût de son frère pour le théâtre, et se sentit entraîné dans cette carrière, par ses dispositions naturelles, vers un but tout opposé. Avant d'arriver au comique il passa par le bouffon, puisqu'il commença par jouer les *niais* au spectacle de mademoiselle Montansier. Il y fut le prédécesseur de Brunet en créant le type des *Jocrisse*. C'est là aussi que ses mots plaisants, ses *lazzis* burlesques dans le rôle de Danières, firent, d'une comédie de Desforges, l'amusante farce du *Sourd*. Après avoir fait partie pendant quelque temps du théâtre de la République, qu'il avait quitté en 1792 pour celui de Feydeau, il fut rappelé au Théâtre-Français pour y tenir en chef l'emploi des *comiques*. Si dans quelques rôles qui prêtent à la *charge*, tels que celui de Thomas Diafoirus, on retrouva encore parfois quelques traces de bouffonnerie, il sut dans Bazile, dans Bridoison, dans l'Intimé des *Plaideurs*, et dans une foule d'autres rôles, se montrer à la fois l'acteur de la vérité et de la bonne plaisanterie. [*Enc. des g. du m.*]

Annales du Théâtre-Français.

*BAPTISTE (dont le vrai nom était *Renard*), domestique de Dumouriez, mérite une place dans l'histoire nationale par l'important service qu'il rendit à sa patrie. A la bataille de Jemmapes, des escadrons autrichiens, cachés dans un bois qui se trouvait au centre de l'armée française, débouchèrent au moment où les colonnes républicaines marchaient en avant, et y jetèrent le plus grand désordre. La bataille paraissait perdue et le salut de la France était compromis; mais Baptiste courut au-devant des fuyards, rallia l'infanterie d'après un ordre supposé de Dumouriez, fit avancer sept escadrons, et, chargeant à leur tête, enfonça l'ennemi et rétablit le combat. Cet acte de courage fut récompensé par la convention nationale. Cependant Baptiste oublia en-

suite ce qu'il devait à la France, et suivit Dumouriez lorsqu'il passa à l'ennemi.

Le Bas, *Dict. encycl. de la France.*

* **BAPTISTE** (*Ambroise*), moine prémontré et théologien espagnol, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. On a de lui : *Discurso breve de las miserias de la vida y calamidades de la religion catholica.*

N. Antonio, *Biblioth. hispana nova.*

* **BAPTISTE ANET** ou **BAPTISTE**, musicien français, vivait dans la première moitié du dix-huitième siècle. Il s'appliqua à l'étude du violon, et y réussit au point de passer en France pour le plus habile violiniste de son temps. Corelli lui apprit l'art de jouer correctement ses sonates, ce qui était rare alors. A Paris, il fut considéré comme un prodige; c'est qu'alors la musique instrumentale était encore à l'état d'enfance. Baptiste fut, dit-on, un des premiers violinistes qui jouèrent sur la double corde; mais cette assertion manque d'exactitude. De Paris, où il vint en 1700, il passa en Pologne, où il est mort chef de la musique du roi. On a de lui : *Sonates de violon*, 1er, 2e, 3e liv.; — *Deux suites de pièces à deux musettes*, œuvre 2e; — *Six duos pour deux musettes*, œuvre 3e.

Fétis, *Biographie universelle des Musiciens.*

* **BAPTISTE** *de Ferrare*, surnommé *Panætius*, religieux de l'ordre du mont Carmel, vivait dans la seconde moitié du quinzième siècle. Versé dans la littérature tant sacrée que profane, il a laissé plusieurs ouvrages la plupart inédits, parmi lesquels on remarque : *Chronica sui ordinis*; — *De ruina romani imperii*; — *De monte Sina*; — *Vita Mechtildis*; — *Chronica Ferrariensis*; — *Sermones varii.* Il a traduit aussi en latin plusieurs discours de saint Jean Chrysostome. CH. R.

Vossius, *De Histor. lat.* — Agostino Superbo, *Apparato degli illustri Ferraresi*, 1620, in-4°. — Joh. Trithemius, *De Scriptoribus eccles.*, cap. 860.

BAPTISTE (*Jean*), *Monoyer* ou *Monnoyer*. *Voy.* MONOYER.

* **BAPTISTE** (*Louis-Albert-Frédéric*), compositeur et violoniste allemand, né à Attingen (Souabe) le 8 août 1700. A trois ans, il vint avec son père à Darmstadt, où il resta jusqu'à dix-sept ans. Plus tard, il parcourut l'Italie ainsi que plusieurs autres parties de l'Europe. En 1723, il se fit maître de danse à Cassel. On a de lui : *Douze solos pour le violon*; — *Six solos pour le violoncelle*; — *Six trios pour hautbois et basse*; — *Plus de trente-six solos pour la basse de viole*; — *Douze concertos pour le même instrument*; — *Six sonates pour la flûte traversière*; ces dernières publiées à Augsbourg.

Fétis, *Biographie universelle des Musiciens.*

* **BAPTISTE** (*Pierre*), médecin italien, natif de Crémone, vivait dans la première moitié du seizième siècle. Il vint en France, et professa avec succès la médecine à Nantes. On a de lui : *Epistolæ tres, ut non indoctæ ita nec ingratæ futuræ doctis præcipue medicis; ac nunc primum natæ et excussæ*; Paris, 1504; ouvrage composé à l'occasion des discussions qu'il eut avec le médecin italien Capella.

Biographie Médicale.

BAPTISTE *de Saulis*, théologien français du quinzième siècle. Il était de l'ordre des Cordeliers. On a de lui : *une Somme de cas de conscience*; Paris, 1449, in-fol. — On l'a confondu avec *Battista*, surnommé *Trovamala*, théologien, qui écrivit aussi, vers 1580, une *Summa Casuum conscientiæ*, dont Bellarmin (*De Scriptor. eccles.*) parle avec éloge.

Richard et Giraud, *Bibliothèque sacrée.*

* **BAPTISTI** ou **BATTISTI** (*Pierre*), médecin italien, natif de Crémone, vivait dans la première moitié du seizième siècle. Il professa la médecine à Crémone et voyagea en France. Il laissa : *Epistolæ medicæ tres*; Paris, 1504.

Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon.*

* **BAPTISTI** (*Pierre*), théologien italien, natif de Pérouse, mort le 13 juillet 1677. Il était de l'ordre des Franciscains. On a de lui : *Scala dell' anima per giungere in breve alla contemplatione, perfettione e unione con Dio.*

Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon.*

BAPTISTIN ou **BATTISTIN** (*Jean-Baptiste Stuck*, dit), musicien italien, né à Florence vers 1677, mort à Paris le 8 décembre 1755. On a de lui trois opéras : *Méléagre*; paroles de Jolly, 1709; — *Manto la fée*, paroles de Menesson, 1720; — *Polydore*, paroles de Laserre, 1720. Sa réputation est principalement fondée sur des *cantates* qu'il a publiées en plusieurs livres. On remarque surtout celle qui a pour titre : *Démocrite et Héraclite*, dont la musique est pleine d'onomatopées. C'est Baptistin qui le premier a fait connaître en France le violoncelle, instrument sur lequel il était d'une grande force, et qui le premier en joua à l'Opéra. Louis XIV lui accorda une pension viagère.

Chaudon et Delandine, *Dictionnaire historique.*

* **BAPTISTIS** (*Alexandre* DE), poëte italien, vivait dans la seconde moitié du dix-septième siècle. Il laissa : *De Pulchritudine Deiparæ*, en vers latins, 1653.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

* **BAPTSANSZKI** (*Didaius*), religieux hongrois de l'ordre des Franciscains, vivait dans la première moitié du dix-huitième siècle. Il laissa : *Fasciculus Myrræ*; Vienne, 1701. C'est une dissertation approfondie sur la Passion.

Horanyi, *Memor. Hungar.*

BAQUENOIS (*Nicolas*), imprimeur et écrivain français du seizième siècle. Il a publié entre autres ouvrages : *Précations et forme de prier Dieu*, trad. du latin de Jean Fère, docteur en théologie; Reims, Baquenois, 1551, in-16; — *Traité de l'ordre du divin office des religieuses*, etc.; Reims, Baquenois, 1558.

La Croix du Maine, *Bibliothèque française*, édition de Rigoley de Juvigny, t. 2, p. 187. — Du Verdier, t. 3, p. 108.

* **BAQUOY** (*Maurice*), graveur français, né vers 1680, mort à Paris le 6 août 1747. Il laissa des paysages datés de 1710; — un *Combat naval*,

d'après P.-D. Martin, pour le czar de Russie; — une suite de vignettes d'après Boucher, pour l'*Histoire de France* du P. Daniel.

Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon*. — Le Blanc, *manuel de l'Amateur d'estampes*.

BAQUOY (*Jean-Charles*), fils du précédent, graveur français, né à Paris le 16 juin 1721, mort dans cette ville le 24 février 1777. Il grava avec talent des *vignettes*. On cite, entre autres, celles qu'il fit pour les *Métamorphoses d'Ovide*.

Chaudon et Delandine, *Nouveau Dictionnaire historique*. — Nagler, *Neues Allgemeines Kunstler-Lexicon*. — Ch. Le Blanc, *manuel de l'Amateur d'estampes*.

BAQUOY (*Pierre-Charles*), graveur français, fils du précédent, né à Paris le 27 juillet 1759, mort dans sa ville natale le 4 février 1829. Il grava, d'après Moreau, Muris et Monsian, les planches pour la belle édition in-8° des *Œuvres de Voltaire* et de *Racine*, puis celles d'une *Histoire Romaine*, in-4°. Il grava aussi de fort jolies vignettes pour les *Œuvres de Delille* et celles de *Berchoux*. Son chef-d'œuvre est une estampe du *Martyre de saint Gervais et saint Protais*, d'après le Poussin.

Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon*. — Ch. Le Blanc, *Manuel de l'Amateur d'estampes*.

*__BAR__ (*comtes et ducs* DE). Les possesseurs de cette province portèrent le titre de ducs depuis 958 jusque vers l'an 1034. A partir de cette dernière année, ils ne prirent plus que celui de comtes. Mais, en 1355, ils se qualifièrent de nouveau du titre de ducs, qu'ils gardèrent jusqu'à la fin. Les seigneurs de ce nom se succédèrent dans l'ordre suivant :

Frédéric ou *Ferri Ier*, comte de Bar, mort en 984. Il devint comte du palais sous Charles le Simple, et, en 951, possesseur du comté de Bar, qu'il obtint, par suite de son mariage avec Béatrix, du roi de Germanie Othon, dont cette princesse était la nièce, en même temps qu'elle était sœur de Hugues Capet. En 959, le comte de Bar devint duc de la Lorraine Mosellane ou haute Lorraine.

Thierri Ier, fils du précédent, comte de Bar, mort vers 1024. Il marqua peu dans l'histoire.

Frédéric ou *Ferri II*, vivait vers la première moitié du onzième siècle. Il laissa deux filles, dont l'aînée, Sophie, ayant épousé Louis, comte de Montbelliard et de Mousson, recouvra le château de Bar après la mort d'Eudes, comte de Champagne, qui s'en était emparé en 1037.

Thierri III succéda à Thierry II, et se fit connaître par ce fait, que, devenu odieux aux Barrois, il fut forcé d'abdiquer en faveur de son frère Renaud.

Renaud Ier, le Borgne, mort en 1150. Il ne sut pas plus se faire aimer de ses sujets que le précédent. La ville de Verdun, en particulier, échappa plusieurs fois à sa domination. Il mourut peu de jours après son retour de la croisade, où il avait accompagné Louis le Jeune.

Renaud II, fils du précédent, mort en 1170. Il fut constamment en guerre avec ses voisins, et il ne fallut pas moins que la méditation de saint Bernard, pour prévenir la guerre entre Renaud et les habitants de Metz.

Henri I, fils du précédent, mort en 1191. D'abord excommunié par l'évêque de Verdun, contre lequel il avait pris les armes, il accompagna Philippe-Auguste à la croisade, et mourut au siége d'Acre.

Thibaut Ier, frère du précédent, comte de Bar, mort en 1214. Il ne put faire valoir contre Baudoin V, comte de Hainaut, les droits qu'il prétendait sur les comtés de Namur et de Bruxelles, du chef de sa femme Ermanson, fille de Henri l'Aveugle, qu'il avait épousée lorsqu'elle n'avait que huit ans. Il fut plus heureux dans la guerre qu'il fit à Ferri II, duc de Lorraine, son gendre; et en 1211 il alla se croiser contre les Albigeois.

Henri II, fils du précédent, mort en 1240. Il combattit et se fit remarquer à la bataille de Bouvines; et, après avoir ravagé plusieurs fois la Lorraine et la Champagne, il fut fait prisonnier de Jean de Châlons et de Henri de Vienne. Comme la plupart des seigneurs du temps, il se croisa, et périt en combattant contre les musulmans.

Thibaud II. Ce prince avait succédé à son père le comte Henri II au commencement de l'année 1240. Malheureusement pour lui, il s'engagea dans le parti de la comtesse de Flandre, la célèbre Marguerite, alors en guerre avec les enfants de son premier mari, Bouchard d'Avesnes. Il faut ici rappeler en quelques mots que, par un dernier traité la Flandre était demeurée aux héritiers de Guillaume de Dampierre, et le Hainaut à ceux de Bouchard d'Avesnes. A peine assuré du Hainaut, Jean, fils de Bouchard, avait réclamé l'île de Zélande, et c'est en prenant les armes qu'il avait plaidé sa cause. L'agresseur trouva des auxiliaires intéressés dans les princes voisins, et surtout dans Florent, comte de Hollande. Marguerite réunit contre eux une armée nombreuse, sous la conduite de ses deux fils bien-aimés Guillaume et Jean de Dampierre, de Godefroi, comte de Guines, et de notre Thibaud, comte de Bar. Ils descendirent dans l'île de Walcheren; et quand ils furent engagés dans les marais de West-Cappel, les Hollandais et Hannuyers les forcèrent d'accepter un combat inégal dans ce terrain humide et mouvant. Le carnage fut horrible du côté des Flamands : au nombre des captifs se trouvèrent les deux fils de Marguerite, les comtes de Guines et de Bar, le brave Érard de Valery, qui devait partager plus tard avec Charles d'Anjou la gloire de la conquête de Naples. Florent choisit pour sa part de butin les principaux chevaliers; les gens du comte de Hainaut s'accommodèrent des autres prisonniers les plus riches. Quant à la foule des soudoyés qui n'avaient aucun moyen de se racheter, on les dépouilla de leurs habits, et, dans un état de nudité complète, ils furent chassés sur les terres

de la comtesse Marguerite de Flandre. On était alors au mois de juillet 1253. Ces pauvres gens ayant aperçu des champs plantés de tiges de pois, les arrachèrent et s'en couvrirent comme ils purent, avant de reparaître aux yeux de leurs compatriotes. Les chroniqueurs français nous ont conservé le dicton fait à l'occasion de leur malheur :

L'an mil deux cent cinquante-trois,
Firent Flamans brajes de pois.

Le comte de Bar paraît avoir été conduit sur les terres de l'Empire, et pendant longtemps, en dépit des tentatives faites par saint Louis pour sa délivrance, il fut retenu dans la plus rigoureuse captivité. C'est alors qu'il essaya de tromper ses ennuis en adressant à ses amis de France des couplets destinés à ranimer leur bonne volonté. Peu de temps avant la guerre de Hollande, il avait épousé Jeanne de Dampierre, fille de la comtesse de Flandre. Mais Jeanne n'avait pas vécu longtemps après son mariage, et Marguerite, tout entière au soin de ses vengeances, ne fit aucune tentative en faveur de son gendre. Dans sa chanson adressée à Érard de Valery, le comte de Bar rappelle sa belle-mère; et il se recommande aux souvenirs du comte Othon de Gueldres, de Henri III, duc de Brabant, de Henri le Blond, comte de Luxembourg et marquis d'Erlon, son beau-frère. Ces détails sont indispensables à l'intelligence de la pièce dont voici la traduction :

« Mon cher Érard, que pensez-vous de nos barons? Quitterons-nous bientôt, avec leur aide, ce maudit pays des Allemands? Pour moi, je mets surtout mon espoir dans le comte Othon.

Duc de Brabant, j'étais votre ami quand je me trouvais libre. Vous comptiez avec raison sur moi, quand vous aviez à combattre quelque ennemi. Par le Dieu du ciel, ne m'abandonnez pas aujourd'hui. La fortune m'a trompé, mais elle en a trompé bien d'autres aussi puissants que je l'étais.

Et vous, belle-mère, avez-vous eu jamais occasion de me faire un reproche? J'ai suivi tous vos vœux depuis le jour où j'épousai votre fille; et c'est pour votre cause que je suis aujourd'hui livré à nos communs ennemis. Ah! vous en prendrez vengeance, si vous avez un noble cœur!

Va, chanson, vers mon frère le marquis et vers mes hommes. Recommande-leur de veiller à ma délivrance. Dis-leur que loyauté avance le vassal. Je verrai quels seront mes amis, je distinguerai ceux qui me veulent du mal; et, quand je serai libre, je m'en souviendrai.

Cette belle chanson nous est conservée dans un seul manuscrit de la Bibliothèque nationale, et elle s'y trouve précédée d'une grande initiale représentant notre comte de Bar sur un coursier caparaçonné d'un long drap d'azur chargé des *bars* et des *croisillons* qui dès lors formaient l'écu des comtes de Bar. Les vers originaux ont été publiés dans les notes de la dernière édition des grandes chroniques de France, et dans le Recueil des chants historiques français que l'on doit à M. Leroux de Lincy. Seulement, dans ce dernier recueil on les attribue à Henri Ier, comte de Bar, mort au siége d'Acre en 1191, et nous croyons qu'en cela l'on s'est trompé.

Thibaud, qui avait perdu un œil à la funeste bataille de West-Cappel, sortit de captivité au bout de quelques années. Il guerroya ensuite contre son beau-frère le marquis, comte de Luxembourg, auquel il s'était vainement recommandé. Puis, après diverses autres luttes dont on peut voir le détail dans la grande histoire de dom Calmet, il mourut en 1296 ou 1297, laissant douze enfants de sa seconde femme Jeanne de Tocy. C'est lui qui commença la construction de la Ville-Neuve de Pont-à-Mousson. P. PARIS.

Henri III, successeur du précédent, mort en 1302. Il prit parti pour son beau-père Édouard Ier, roi d'Angleterre, contre Philippe le Bel. En 1297, il fut battu près de Comines par Jeanne de Navarre, et fait prisonnier. Il recouvra sa liberté à la condition de rendre hommage au roi de France du comté de Bar, avec sa châtellenie et tout ce qu'il y tenait en franc-aleu par deçà la Meuse. La noblesse barroise protesta, dit-on, contre cette aliénation. Henri alla, dans la même année, au secours du royaume de Chypre, envahi par les Turcs, et mourut au retour.

Édouard Ier, fils du précédent, mort en 1337. Devenu prisonnier, en 1309, de Thibaut, duc de Lorraine, il combattit à Cassel avec Philippe de Valois, et mourut à Chypre.

Robert, successeur d'Édouard II. Il fit la guerre en Lorraine, et épousa Marie de France, fille du roi Jean, pour qui Jean d'Arras écrivit le *roman de Mélusine*.

Édouard III, fils du précédent, mort à la bataille d'Azincourt en 1415.

Louis, cardinal-évêque de Châlons-sur-Marne, frère et héritier du précédent. Il se démit en 1419 en faveur de René d'Anjou, son petit-neveu, contre lequel Adolphe VIII, duc de Berg, soutint les armes à la main, mais sans succès, de prétendus droits au duché de Bar, du chef d'Yolande sa femme, sœur du cardinal Louis.

Art de vérifier les dates, t. III, p. 47. — Dom Calmet, *Histoire de Lorraine*. — *Chroniques de Saint-Denis*, édition de M. P. Paris. — Le Roux de Lincy, *Recueils des Chants historiques français*. — *Manuscrits de la Bibliothèque nationale*, n° 7222. — Duchêne, *Histoire de Bar-le-Duc*. — Moréri, *Dictionnaire historique*.

* **BAR**, famille du Berry, fixée à Bourges dès 1270. Elle dut principalement son élévation, du quatorzième au quinzième siècle, à la protection que lui accorda Jean, duc de Berry, et que lui continua Charles VII, successeur de Jean, son oncle. Nous mentionnerons parmi les membres de cette famille :

Jean III de Bar, sieur de Villemenard, valet de chambre et apothicaire du roi. Il figure en cette qualité dans le compte de l'écurie du Dauphin, qui fut Charles VII, de 1421 à 1423. Il exerçait encore la même charge, d'après des titres originaux en 1442, et fut père de :

Jean IV de Bar, seigneur de Baugy, la

Guerche, etc. Celui-ci fut successivement chambellan, maître des comptes, général des finances, capitaine des châteaux de Tours et d'Amboise, et enfin bailli de Touraine, sous les rois Charles VII et Louis XI. Il rendit au premier de ces princes des services constants et variés, tantôt comme militaire, tantôt comme diplomate, et plus souvent comme administrateur des finances. C'est surtout dans la campagne de Normandie, l'un des grands événements du règne de Charles VII et de notre histoire, que le seigneur de Baugy eut occasion de déployer ses talents divers. Nommé, dès l'ouverture des hostilités, l'un des commissaires du roi pour traiter avec l'ennemi et négocier les capitulations des villes et places fortes, il fut fait chevalier sur le champ de bataille, à l'ouverture même de la campagne. Il prit part, comme parlementaire, au traité de soumission de plusieurs places importantes, et notamment à celle de la ville de Rouen. Le chroniqueur Gilles le Bouvier, dit *Berry*, le cite en compagnie du célèbre Jacques Cœur, comme ayant, de concert avec l'infortuné trésorier ou *argentier* du roi, contribué puissamment au succès de cette conquête si précieuse et si rapide, en subvenant, par d'habiles et fécondes mesures, aux dépenses énormes que dut à cette occasion supporter le trésor royal. Le roi Charles VII (qui n'était point, comme on l'a dit, naturellement ingrat), reconnut les services de Jean de Bar par des grâces multipliées et de nombreux bienfaits. C'est alors que le seigneur de Baugy vit s'élever sa maison à un degré de richesse et de prospérité inouïe pour elle par le passé. Père de cinq enfants, il plaça deux de ses fils dans les rangs les plus élevés du clergé; de ses deux filles, l'une épousa Charles de Gaucourt, bailli de Berry et capitaine de la maison de Louis XI; l'autre s'allia à Pierre d'Oriole, chancelier de France de 1472 à 1483. Jean IV mourut en 1470, et fut inhumé aux Jacobins de Bourges, où son effigie, sculptée en pierre sur son tombeau, se voyait encore au dix-septième siècle.

Pierre ou *Pyon de Bar*, seigneur de Villemenard et de Saint-Germain-du-Puy, était frère cadet du précédent. A l'exemple de Jean, il servait dès 1436 le roi Charles VII en qualité de valet de chambre, d'écuyer, et principalement en matière d'administration et de finances. En 1445, il fut un des premiers commissaires chargés d'appliquer la réforme si importante connue sous le nom *d'établissement de la milice d'ordonnance*, et qui consistait à substituer aux vieilles bandes anarchiques une armée régulière, permanente et nationale.

VALLET DE VIRIVILLE.

La Thaumassière, *Histoire du Berry*, p. 707 et suiv. — *Ordonnances des Rois de France*, t. XIV (*table.*) — *Bibliothèque de l'École des Chartes*, t. 8, p. 128. — Archives nationales, *Comptes, royaux*. 50. — *Titres généalogiques de la Bibliothèque nationale* (Bar).

BAR (*François* DE), savant bénédictin, né en 1538 à Seizencourt, près de Saint-Quentin, mort le 25 mars 1606. Il fut, depuis 1574, grand prieur de l'abbaye d'Anchin, ordre de Saint-Benoît, sur la Scarpe. Il était fort versé dans l'histoire ecclésiastique. Ses ouvrages sont restés inédits. A l'époque de la révolution, ils furent transportés de la bibliothèque d'Anchin à la bibliothèque de Douay, où on les conserve encore. On y remarque : *Epistolæ*, petit in-4°; — *Cosmographia*, in-12; — *Opera varia*, petit in-4°; — *Chronicon ab origine mundi ad annum* 1573, in-fol.; — *Compendium Annalium ecclesiasticarum Cæsaris Baronii*, in-fol.; — *Historia archiepiscopatus Cameracensis et cœnobiorum ejus*, in-fol.; — *Historia episcopatus Atrebatensis et cœnobiorum Artesiæ*, in-fol.; — *Historia episcopatus Tornacensis*, *item Audomarensis et Gandensis*, in-fol.; — *De Ordinibus monasticis*, in-fol.; — *Opus Ordinum monasticorum*, in-4°; — *Historia monastica*, in-fol.; — *Historia monastica Franciæ, Italiæ et Hispaniæ*, in-fol.; — *Historia Aquicinctensis ecclesiæ*, in-4°; — *Electio et Gesta Warneri de Daure, abbatis Aquicinctini*, in-fol.; — *Opera varia*, in-fol.

Lelong, *Bibl. de la France*. — Moréri, *Dict. historique*.

BAR (*George-Louis*, baron DE), littérateur, né vers 1701 en Westphalie, mort dans sa terre de Barnau le 6 août 1767. Il employa sa fortune à l'encouragement des lettres, qu'il cultiva lui-même avec distinction. On a de lui : *Épîtres diverses sur des sujets différents*; Londres, 1740, 2 vol. in-12; Amsterdam, 1751, 3 vol. in-8°; Francfort, 1763, 3 vol. in-12 : il existe une traduction allemande de cet ouvrage, Berlin, 1756, 3 vol. in-12; — *Consolations dans l'infortune*, poëme en 7 chants, Hambourg et Leipsick, 1758, in-8°; — *Babioles littéraires et critiques*, en prose et en vers; ibid., 1761-1764, in-8°, 5 parties; — *l'Anti-Hégésias*; ibid., 1762, in-8°; dialogue en vers contre le suicide.

Barbier, *Examen critique des dictionnaires*, p. 72.

***BAR** (*Jacques-Charles*), savant français, vivait dans la seconde moitié du dix-huitième siècle. Il se qualifiait lui-même d'*historiographe* des ordres religieux et militaires de toutes les nations. On a de lui : *Recueil de tous les costumes des ordres religieux et militaires, avec un abrégé historique et chronologique, enrichi de notes et de planches coloriées*, 6 v. in-fol. Sous le nom d'*ordres militaires*, l'auteur a compris les milices et castes guerrières de différents peuples. [*Enc. des g. du m.*]

BAR (*Jean* DE), bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, né à Reims en 1700, mort à Paris dans la maison des Blancs-Manteaux le 25 septembre 1765. Il publia, conjointement avec Franc. Pradier et Nicolas Jalabert, l'*État présent de la France*; Paris, 1749, 6 v. in-12. Il recueillit et mit en ordre les papiers de Dantine, et y trouva les matériaux d'une quatrième édition des *Psaumes avec des notes tirées de l'É-*

criture et des Pères, traduction faite sur l'hébreu, et qui parut pour la première fois en 1738.

Lelong, *Bibliothèque historique de la France*.

BAR (*Jean-Étienne*), avocat, né à Anneville (Manche) en 1748, mort en 1801. Il était avocat à Thionville à l'époque de la révolution, et fut envoyé à la convention par le département de la Moselle. Dans le procès de Louis XVI, il vota pour la mort sans sursis; ensuite il contribua au 9 thermidor, et fut chargé d'une mission à l'armée du Nord. Après la mort de Robespierre, il fut nommé secrétaire de la convention, et sauva la vie au représentant Dechezeau, condamné à mort par la commission militaire de Rochefort. Il demanda que l'on supprimât toute radiation de la liste des émigrés, qui rentraient alors en foule sur le sol français. Membre du conseil des cinq-cents, il vota pour l'exclusion de Job Aymé, et cessa de faire partie de cette assemblée en 1797; mais bientôt il rentra au conseil des anciens, se prononça pour le Directoire au 30 prairial an VII, et fut éliminé au 18 brumaire. Il devint ensuite président du tribunal civil de Thionville.

Biographie des Contemporains. — Le Bas, *Dictionnaire encyclopédique de la France*.

*BAR (*Louis* DE), théologien français, originaire de Sens, mort en 1617. A trente ans il se rendit à Rome, où il embrassa l'état ecclésiastique, devint secrétaire du cardinal de Ferrare, légat en France auprès de Charles IX, et suivit en Espagne le cardinal Hugues Buon-Campagno, devenu depuis le pape Grégoire XIII, qui le nomma prodataire. Après la mort de ce pontife, de Bar se donna tout entier à ses fonctions de doyen des sous-diacres apostoliques de Saint-Pierre de Rome, et au soulagement des pauvres. On cite de lui, entre autres, *Ex quatuor Evangelistarum textu confecta narratio*, ouvrage imprimé quatre mois avant la mort de l'auteur.

Moréri, *Dictionnaire historique*. — Richard et Giraud, *Bibliothèque sacrée*.

*BAR (*Nicolas* DE), peintre célèbre, natif des environs de Bar, vivait dans le dix-septième siècle. Il était connu sous le nom d'*el signor Nicoleto* en Italie, où il passa presque toute sa vie. On a de lui un *Saint Sigebert* et un grand nombre de *Vierges*. Son fils, surnommé *du Lys*, mort en Lorraine en 1732, a fait un grand nombre de tableaux d'église.

Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon*.

*BAR (*Adrien-Aimé-Fleury* DE), général français, né à Thiais (Seine) le 13 décembre 1783. Engagé comme simple volontaire en 1805, il conquit successivement tous ses grades sur le champ de bataille. Il fit la campagne du Portugal et celle d'Allemagne; grièvement blessé à Bautzen (en 1813), il tomba au pouvoir de l'ennemi, qui le retint prisonnier jusqu'en 1814. A la bataille de Waterloo, il commandait le 151e de ligne, et fut blessé au bras gauche. En 1823, il fit la guerre d'Espagne comme lieutenant colonel du 20e léger. Depuis 1830, il fut au nombre des officiers qui s'illustrèrent sur la terre d'Afrique. Il repoussa, à Cherchel, Abd-el-Kader qui menaçait la province d'Alger, et s'acquit l'estime particulière du maréchal Bugeaud, qui le fit nommer successivement maréchal de camp et lieutenant-général. En qualité de doyen des généraux d'Afrique, il remplit plusieurs fois les fonctions intérimaires de gouverneur général de l'Algérie. Après 1848, il fut élu colonel de la 3e légion de la garde nationale, et, le 8 juillet 1849, représentant de la Seine. M. de Bar fait actuellement partie du sénat.

Biographie des membres du sénat.

*BAR HADBSCIABA, théologien syrien, a laissé selon Ebed-Jésu, dans son catalogue : *Des disputes touchant les fausses religions*; — une *Histoire ecclésiastique*, et des *Commentaires sur les Psaumes et sur l'Évangile de saint Marc*.

Richard et Giraud, *Bibliothèque sacrée*.

*BARA (*Jean*), traducteur hollandais, vivait dans la seconde moitié du dix-septième siècle. On a de lui une *traduction hollandaise du voyage de Benjamin de Tudèle*; Amsterdam, 1666, in-12.

Adelung, Supplément à Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*.

*BARA (*Jérôme*), écrivain héraldique français, natif de Paris, vivait au seizième siècle. Il laissa : *le Blazon des Armoiries, auquel est montré la manière de laquelle les anciens et modernes ont usé en icelles*; Lyon, 1511, in-4°, d'après Lelong; Lyon 1581, et Paris, 1628.

Lelong, *Bibliothèque historique de la France*, éd. de Fontette. — Adelung, Supplément à Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*.

*BARABALLI ou BARABALLO, poëte italien, natif de Gaëte, vivait dans la seconde moitié du quinzième siècle. Il voulut se poser en rival de Pétrarque et, pour ne point laisser de doute à ce sujet, il allait partout, improvisant et chantant de mauvais vers italiens, où il n'y avait ni mesure ni sens. Le pape Léon X, résolu de punir Baraballi de son outrecuidance, lui prodigua la louange, et lui conseilla de se faire couronner au Capitole comme avait fait Pétrarque. Le poëte vaniteux donna dans le piége : il demanda et obtint du pontife les honneurs du triomphe. Plusieurs poëtes italiens furent invités à se trouver à Rome au jour indiqué « revêtus de la toge, et du laticlave, couverts de pourpre et d'or. » (*Hist. litt.*) Baraballi fut conduit au son des instruments en présence du pape, qui célébrait à table la fête de Saint-Cosme et de Saint-Damien. Le poëte débita alors d'un ton emphatique et bizarre des vers de sa composition. On feignit de l'admirer; on le déclara digne du triomphe; on le fit monter enfin sur un éléphant qui devait le porter au Capitole. Arrivé sur le pont, l'animal jeta le triomphateur à terre, fit tomber plusieurs personnes de l'escorte et revint dans la cour du palais, tandis que le rival de Pétrarque, hué

par la populace, s'en retournait tristement à pied.

Ginguené, *Histoire littéraire*, t. IV.

*BARABAS ou BARABANSCH (*Nicolas*), peintre hongrois, né en 1810. Il eut d'abord à lutter contre la pauvreté qui lui ôtait les moyens de s'instruire, et contre la volonté paternelle qui le destinait à la carrière ecclésiastique. Mais sa persévérance l'emporta; à dix-neuf ans, il fut admis à l'Académie des arts de Vienne. Il y connut son compatriote le célèbre paysagiste Marko, qui le protégea et l'éclaira de ses conseils. Ses études faites, il se mit à voyager, et gagna, en peignant le portrait, la somme nécessaire pour se rendre à Rome. A son retour, il vint à Pesth, où il trouva à s'occuper avantageusement, et devint membre de l'Académie hongroise. Il reprit ses voyages en 1832, et se fit connaître également à l'étranger. Il réussit surtout dans la peinture des portraits : ses chefs-d'œuvre en ce genre sont les portraits des palatins Joseph et Étienne et du baron Wessélengi, etc. Il peignit aussi quelques personnages politiques actuels : Goergei, Klapka et d'autres.

Conversations-Lexicon.

*BARABBAS, Juif séditieux et meurtrier, vivait dans les premières années du premier siècle. Emprisonné pour ses méfaits, il fut relâché par Pilate, sur les instances des Juifs, qui voulaient qu'on lui appliquât la coutume de délivrer un prisonnier le jour de Pâques, plutôt qu'à J.-C., dont ils demandaient impérieusement la mort.

Matth., 27. — Marc, 15. — Luc, 23. — Jean, 18. — Act. 3.

*BARABINO (*Simone*), peintre de l'école génoise, né dans la vallée de Polcevera, dans l'état de Gênes, vivait dans la seconde moitié du seizième siècle. Il eut pour maître Bernardo Castelli, qui devint jaloux du talent de son élève. Il résida longtemps à Milan, où il exécuta un grand nombre de peintures, soit à fresque, soit à l'huile, pour les églises et les palais; et sa fortune semblait aussi assurée que sa gloire, quand le désir de s'enrichir plus promptement lui fit quitter le pinceau pour le commerce des couleurs. Dans cette nouvelle carrière, il ne rencontra que la ruine; hors d'état de faire face à ses engagements, il fut mis en prison par ses créanciers, et bientôt, dans la fleur de l'âge, il y mourut de chagrin et de misère. E. B—n.

Soprani, *Vite de' pittori, scultori et architetti Genovesi*. — Lanzi, *Storia Pittorica*. — Ticozzi, *Dizionario dei Pittori*. — Orlandi, *Abecedario Pittorico*. — Pirovano, *Guida di Milano*.

*BARAC, fils d'Abinoëm, juge d'Israël, vivait dans la première moitié du treizième siècle avant J.-C. Choisi de Dieu pour affranchir les Hébreux de la servitude de Jabin, roi des Cananéens, il ne voulut partir qu'avec Déborah. Ils vainquirent ensemble, avec dix mille hommes, l'armée ennemie, commandée par Sisara et composée de neuf cents chariots. On sait ce qui arriva ensuite : la fuite de Sisara, et l'hospitalité decevante et mortelle que lui offrit Jahel pendant qu'il était poursuivi par Barac. Celui-ci n'eut point la gloire d'avoir tué son ennemi; ce fut, comme l'avait prédit Déborah, le châtiment qu'il dut encourir pour n'avoir pas voulu obéir aux ordres de Dieu sans être accompagné de la prophétesse. On connaît le cantique d'action de grâces de Déborah.

Juges, 4, 5, 9.

*BARAC-HAGEB, premier sultan cara-cathaïte, vivait dans la première moitié du treizième siècle. Envoyé par le roi des Mogols en ambassade à Mohammed, roi du Khowaresme, il fut retenu par ce prince, qui se l'attacha; ce qui valut à Barac la haine jalouse du vizir, et l'obligea de se retirer vers Galal-eddin, fils du sultan. Sur la route il fut attaqué par Ruzeni, gouverneur du pays qu'il fallait traverser, et qui convoitait les femmes qui faisaient partie de la suite du voyageur; mais celui-ci avait fait habiller en hommes les femmes, objets de cette brutale convoitise. On se battit, et Ruzeni fut vaincu. Après cette affaire, dont le récit ne déparerait pas le roman des *Mille et une Nuits*, Barac, devenu maître du Kerman, province gouvernée par son ennemi vaincu, se rendit indépendant. Il épousa même la mère du sultan Mohammed, qui fut loin, comme on voit, de s'opposer à ses desseins. Il gouverna onze ans, et eut son fils aîné pour successeur.

D'Herbelot, *Bibliothèque orientale*. — Moréri, *Dictionnaire historique*.

*BARACHIAS, fils de Mésézabel, vivait au cinquième siècle avant J.-C. Il fut un de ceux qui revinrent de la captivité de Babylone et qui rebâtirent Jérusalem.

Esdras, II, 3, 4 et 30. — Richard et Giraud, *Bibliothèque sacrée*.

*BARÆNUS (*Juste*), théologien hollandais, peu connu, du dix-septième siècle. On a de lui : *Epist. ad Abr. Scultetum*; Anvers, 1620, in-4°. Il y défend les doctrines luthériennes.

Adelung, Supplément à Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*.

*BARAGA (*F.*), missionnaire illyrien, contemporain. Il a visité en qualité de missionnaire le lac Supérieur aux États-Unis. On a de lui : *Abrégé de l'histoire des Indiens de l'Amérique septentrionale*, traduit de l'allemand; à Paris, rue des Saints-Pères, 1837, in-12; — *Des écrits de dévotion*, en langue ottawanienne.

Quérard, *la France littéraire*.

BARAGUAY-D'HILLIERS (*Louis*), général français, né à Paris le 13 août 1764, mort à Berlin en 1812. Entré de bonne heure au service, il était lieutenant au régiment d'Alsace quand éclata la révolution. Aide de camp des généraux Crillon et la Bourdonnaye, puis chargé d'organiser la légion des Alpes, il se distingua dans la campagne du Palatinat, et fut blessé au combat de Hochheim. Promu au grade de général de brigade le 4 avril 1793, il fut choisi par Custine pour chef d'état-major, et même proposé pour être ministre de la guerre. Détenu jusqu'au 9 thermidor, pour avoir voulu défendre le général Cus-

tine, son ami, devant le tribunal révolutionnaire, il fut traduit lui-même devant ce tribunal. Après sa mise en liberté, il devint chef d'état-major de l'armée de l'intérieur et de celle des côtes de Cherbourg; puis il servit en Italie sous les ordres de Bonaparte, qui l'investit du commandement civil et militaire de la Lombardie. Devenu maître de Bergame par une ruse de guerre, il fit quatre mille prisonniers à la seconde bataille de Rivoli; et le lendemain, n'ayant que cinq cents hommes du même corps, il enleva les importantes batteries de Puisonna, ce qui rendit complète la déroute des Autrichiens. Nommé général de division le 10 mars 1797, il passa à l'armée d'Angleterre le 12 janvier 1798. Admis au traitement de réforme le 16 janvier 1799, il fut remis en activité le 10 juillet, et envoyé à l'armée du Rhin, puis à celle de réserve le 20 juin 1800. Inspecteur général d'infanterie le 24 juillet 1801, et des dragons en septembre 1803, il fut chargé, le 29 septembre de la même année, du commandement de la deuxième division de dragons à Compiègne. Membre de la Légion d'honneur le 11 décembre 1803, grand officier le 14 juin 1804, et colonel général des dragons par décret du 6 juillet suivant, il passa en 1805 au commandement des dragons à pied de la grande armée, et se distingua d'une façon toute particulière à Stuttgart, à Elchingen et sur les frontières de la Bohême, où, après avoir battu un corps de trois mille Autrichiens retranchés à Waldmünchen, il s'empara à Bolsen de tous leurs magasins. Ayant reçu, le 22 septembre 1806, l'ordre de se rendre en Italie, il fut investi du commandement dans le Frioul. Gouverneur de Venise par décret du 28 août 1808, il quitta ce poste pour faire la campagne contre l'Autriche. Il contribua puissamment à la victoire de Kaal, gagnée le 14 juin par le vice-roi d'Italie. Passé le 22 août 1810 à l'armée de Catalogne, il chassa les Espagnols d'Olot, investit le fort de Figuières et battit le corps de Campo-Verde, auquel il enleva un convoi de douze cents voitures de vivres destinés à ravitailler cette place. Appelé, le 8 juillet 1812, à prendre le commandement d'une division de l'armée de Russie, il eut le malheur de tomber, ainsi que la plus grande partie de sa division, au pouvoir de l'ennemi. Suspendu de ses fonctions par Napoléon, qui avait ordonné une enquête sur sa conduite pendant la fatale journée du 9 novembre, Baraguay-d'Hilliers ne put survivre au chagrin de voir sa bravoure et sa fidélité mises en doute; il tomba malade à Berlin, et y mourut à l'âge de quarante-neuf ans. Barbier lui attribue : *Mémoires posthumes du général français comte de Custine, rédigés par un de ses aides de camp*; Hambourg et Francfort, 1794, 2 parties in-8°.

Archives de la guerre. — *Moniteur* (réimpression), t. XVIII, 365; XXI, 216; XXVIII, 519, 525, 533, 657, 768; XXIX, 326, 333, 358, 732, 823. — *Victoires et conquêtes*, t. 8, 9, 10, 11. 12, 13, 15, 19, 20, 21.

* **BARAGUAY-D'HILLIERS**, général français, fils du précédent, est né le 6 septembre 1795. Il s'engagea, le 1er juillet 1806, dans le 1er régiment de dragons, et après un an de service il entra comme élève au Prytanée militaire. Il débuta comme sous-lieutenant dans la campagne de Russie, devint, en 1813, aide de camp du maréchal Marmont, avec lequel il fit la campagne d'Allemagne, reçut à Coulmaci un coup de sabre sur la tête, et combattit vaillamment à la journée de Leipzig, où il eut (18 octobre 1813) le poignet gauche emporté par un boulet de canon. Il se distingua de même en Espagne, et se retira, le 8 juin 1815, avec le grade de capitaine. Le 1er septembre de la même année, il entra dans le 2e régiment de la garde royale. En 1823 il fit la campagne d'Espagne, et fut élevé, le 4 octobre 1826, au grade de major du 2e d'infanterie de la garde. En 1830 il fit, comme lieutenant-colonel du 1er régiment d'infanterie légère, partie de l'expédition d'Afrique, qui se termina par la prise d'Alger, et gagna les épaulettes de colonel. Après la révolution de Juillet, il fut nommé gouverneur de l'école militaire de Saint-Cyr, d'où il expulsa, par suite de la répression d'un complot républicain, MM. de Tréveneuc et Guinard, alors élèves, et seize ans plus tard ses collègues à l'assemblée nationale. Promu aux grades de maréchal de camp (29 septembre 1836) et de lieutenant général (le 6 août 1843), il occupa pendant près d'un an le poste de commandant supérieur de Constantine (jusqu'au 14 janvier 1844), époque à laquelle il fut mis en disponibilité. Les Arabes l'avaient surnommé *Bou-dra* (le Père du bras), faisant allusion à la perte de son avant-bras.

A la révolution de 1848, il commandait Besançon. Il reçut, l'année suivante, le commandement en chef du corps principal de la Méditerranée, et (le 10 novembre 1849), il fut envoyé en mission temporaire auprès du pape. Peu de temps après son retour de l'Italie, le 4 mai 1850, il reçut le commandement des troupes de la 3e division militaire. M. Baraguay-d'Hilliers a été aussi représentant du Doubs à la constituante et à l'assemblée législative. Il est aujourd'hui grand-croix de la Légion-d'Honneur, et l'un des vice-présidents du sénat.

Biographie des membres du sénat.

***BARAGUE**, auteur comique français, natif de Rouen, mort en 1755. On a de lui : *Aphos*, comédie en un acte et en vers; Paris, 1748, in-8°; *Bibl. du théâtre*, t. III, p. 299.

Adelung; suppl. à Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon.*

BARAHONA Y PADILLA (*Jean*), littérateur espagnol, natif de Xérès, vivait dans la seconde moitié du seizième siècle. On a de lui une paraphrase du traité italien d'Alexandre Piccolomini qui a pour titre : *Institutione di tutta la vita dell' uomo nato nobile*; Séville, 1577, in-8°.

Moréri, *Dictionn. histor.* — Wanding, *Biblioth. Min.* — N. Antonio, *Bibl. hisp. nova.*

BARAHONA (*Pierre*), surnommé *Valdivieso*, théologien espagnol, vivait dans la se-

conde moitié du seizième siècle. On a de lui en latin : une *interprétation du Psaume* 86, de l'*Épître de Saint-Paul aux Galates*, de l'*Épître aux Hébreux;* etc.

N. Antonio, *Bibliotheca hisp. nova*. — Richard et Giraud, *Bibliothèque sacrée*.

***BARAHONA Y SOTO** (*Louis* DE), poëte et médecin espagnol, natif de Lucène (Andalousie), vivait vers la fin du seizième siècle. Il exerça la médecine pendant plusieurs années à Archidone, dans le royaume de Séville. On a de lui : une traduction espagnole d'une partie des *Œuvres d'Ovide*, aujourd'hui perdue; — *la Hermosura de Angelica*, poëme dont la première partie, intitulée *les Larmes d'Angélique*, font suite au *Roland* de l'Arioste. Cervantes était enthousiaste de ce livre; on peut en juger par l'éloge suivant qu'il met dans la bouche du curé, quand il passe en revue la bibliothèque de don Quichotte, et qu'après avoir examiné *les Larmes d'Angélique*, il s'écrie : « Je pleurerais ce poëme s'il fallait que j'ordonnasse de « le brûler; car son auteur fut un des plus fameux poëtes, non-seulement de l'Espagne, « mais encore de l'univers. Il ne fut pas moins « heureux dans la traduction de quelques poésies d'Ovide que dans l'invention de son « poëme, » publié pour la première fois à Grenade, 1598, in-12; Barcelone, 2e édit., 1602-1605; — *Satires* et *églogues :* une des plus curieuses de ces églogues a été conservée dans l'importante collection d'Espinosa, intitulée *Flores ;* — *Épîtres poétiques*, imprimées dans les *Œuvres de Silvestre ;* Grenade, 1599, in-12.

Georges Ticknor, *History of Spanish literature ;* Londres, 1849.

BARAILLON (*Jean-François*), médecin et membre de la convention nationale, né à Vierzat (Auvergne) le 12 janvier 1743, mort à Chambon le 14 mars 1816. Avant la révolution il était médecin à Chambon, et s'était fait connaître par quelques dissertations de médecine et d'archéologie. Les principes qu'il adopta le firent d'abord nommer juge de paix de cette ville, et, en septembre 1792, député à la convention. Vers la fin de la même année, il accusa le ministre Pache d'une mauvaise organisation des armées; et, peu de temps après, il reprocha à Robespierre lui-même des prétentions arrogantes et une ambition mal dissimulée. Dans le procès de Louis XVI il vota pour la détention et pour l'exil, quand la guerre serait terminée. « Je ne crois pas, ajoute-t-il, être ici pour juger des criminels : ma conscience s'y refuse. » Plus tard, il fit demander compte au pouvoir exécutif des contre-ordres donnés aux gardes nationaux qui allaient au secours de la Vendée, et proposa une amnistie en faveur des habitants de ce pays, qui mettaient bas les armes. Au commencement de l'an III, il invoqua l'humanité de la convention en faveur des prêtres détenus; il demanda qu'on mît en accusation les dilapidateurs publics, qu'on poursuivît les successeurs de Robespierre. Le 25 avril 1795 il devint membre de la commission d'instruction publique, et en cette qualité il présenta, le 15 juin 1796, un programme pour la fête anniversaire de la mort du roi; il fit décréter, le 4 février suivant, que les jardins botaniques de Montpellier et de Strasbourg seraient une dépendance des écoles de médecine, et organisa en trois mois les écoles centrales de dix-sept départements. Il critiqua vivement le plan d'organisation de l'École polytechnique, des écoles secondaires, et des écoles spéciales de médecine. A la fin de 1795, il demanda qu'on rapportât la loi du 10 juin 1793, relative au partage des biens communaux.

Baraillon fut un des députés qui pansèrent les blessés de la journée du 13 vendémiaire an IV (10 octobre 1795). Le 9 brumaire, il proposa, comme emblèmes pour le sceau de l'État, le bonnet de la liberté et le niveau. Lorsque la convention fut dissoute, il entra au conseil des cinq-cents et en devint secrétaire. Il n'eut aucune part à la journée du 18 fructidor : il était alors absent; mais, le 23 vendémiaire an VI, il adressa à ses collègues une lettre dans laquelle il les engageait à sévir contre les prêtres fanatiques, les ci-devant nobles, les agents des princes et les fonctionnaires infidèles. Le 27 décembre 1797, tout en louant le patriotisme de l'abbé Grégoire, il l'accusa d'exciter le fanatisme par sa correspondance épiscopale. Il parla encore sur le recrutement de l'armée et sur plusieurs autres sujets; enfin, il entra en l'an VII au conseil des anciens. Ce député, dont les intentions étaient sincères, aima toujours la liberté, en faveur de laquelle il proposa quelquefois des moyens dont l'énergie ressemblait à la violence. Ce fut sans doute par une suite des mêmes principes qu'à cette époque il devint le défenseur du pouvoir. Il fit passer l'ordre du jour sur la demande d'envoyer une députation aux funérailles de l'ex-ministre Lecarlier. A l'occasion des tentatives des jacobins du Manége, il prononça un discours dans lequel il s'éleva contre les partisans de la terreur. Il combattit ensuite la résolution qui retirait au Directoire le droit de faire entrer des troupes dans le rayon constitutionnel; enfin, bien qu'opposé aux mesures qui préparaient la journée du 18 brumaire, il siégea au corps législatif, dont il fut, en 1801, élu président. Rendu à la vie privée en 1806, il reprit sa profession médicale et ses études archéologiques.

Outre plusieurs articles insérés dans divers recueils, on a de Baraillon : *Observations sur une espèce d'épilepsie qui reconnaît pour cause le virus miliaire* (*Mémoires de la Société de médecine*, t. Ier, 1re part., p. 225); — *Mémoire sur les fièvres miliaires*, couronné par l'Académie d'Amiens, et divisé en deux parties (*Mémoires de la Société de médecine*, t. I, p. 153-244; t. II, p. 198-206; — *Mémoire sur*

la nature et les causes de différentes espèces d'hydropisie (ibid., t. VI); — *Mémoire sur les avantages et les dangers du quinquina* : il lui valut le second prix en 1783; — *la Battue générale des brigands et des fripons*; Paris, an III, in-8°; — *Recherches sur les peuples Cambiovicenses de la carte Théodosienne, dite de Peutinger*; *sur l'ancienne ville romaine de Néris*; *sur les ruines de plusieurs autres villes romaines de l'ancien Berry*; *sur divers monuments celtiques*; *sur les ruines et les monuments de la ville celtique de Touil*; *sur les premiers ouvrages de tuilerie et de briqueterie*, etc.; Paris, 1806, in-8° de 444 pages.

Biographie des Contemporains. — *Biographie médicale*. — *Le Moniteur* du 16-23 mars 1807.

*BARAK-KHAN. *Voyez* BARKA-KHAN.

*BARALE (*Joffroy* DE), noble poëte français du treizième siècle, dont nous avons conservé deux chansons amoureuses et un jeu-parti. Il proposa le jeu-parti à un certain messire Aimeri. Voici le sujet : Quand on a le choix de posséder sa maîtresse en plein midi et sans le moindre retard, ou de passer avec elle toute la nuit suivante, vaut-il mieux saisir l'occasion ou différer, pour rendre le bonheur plus complet? Joffroy se prononce contre tout retard, et dit à la dame chargée de résoudre la question :

> Dames vaillans, pleine de courtoisie,
> Jugiés se cil doit jà d'amour joïr
> Qui met respit en son plus grant desir,
> Quant ne sut pas le terme de sa vie.

Barale est un village situé à deux lieues et demie d'Arras, et les seigneurs de cet endroit sont fréquemment cités dans les documents historiques du nord de la France. PAULIN-PARIS.

Arthur Dinaux, *Trouvères Cambrésiens*, p. 109. — Laborde, *Essai sur la Musique*, II, p. 162. — Mss. de la Bibliothèque nationale, n° 7222, et fonds de Mouchet, 8.

*BAZALLI (*Libertus*), auteur italien qui vivait à une époque restée inconnue. Il laissa *la Coltivazione di vitabile Magazzini*; Venise, 1625, in-4°.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

*BARALT (*Rafael-Maria*), écrivain hispano-américain, né à Maracaïbo au commencement de notre siècle. Il séjourna quelque temps en France, où il recueillit des documents sur l'histoire de son pays. On lui doit : *Resumen de la historia de Venezuela desde el de seu brimiento de su territorio por los Castellanos en el siglo XV, hasta el año de* 1797, etc.; Paris, 1841, 1 vol. in-8°; cet ouvrage est en quelque sorte le complément de la *Description géographique* de l'État de Vénézuéla, par Augustin Codazzi. Les deux autres volumes du *Resumen de la Historia de Venezuela*, conduisant le récit des événements jusqu'à l'année 1837, portent sur le titre les noms de R. M. Baralt et de Ramon Diaz. Ce livre, imprimé chez Fournier, est devenu tellement rare en France, que nous ne croyons pas qu'on puisse en découvrir plus de cinq ou six exemplaires en circulation : il renferme cependant d'utiles renseignements sur une vaste région à peine connue : l'édition entière a été transportée en Amérique, où elle s'est écoulée. M. Baralt est, dit-on, fixé aujourd'hui à Madrid, où il fait partie de la rédaction d'un journal intitulé *el Clamor publico*. FERD. DENIS.

*BARAN (*Henri* DE), poëte français, vivait dans la seconde moitié du seizième siècle. Il laissa : *l'Homme justifié par la foi*, tragi-comédie en cinq actes et en vers, 1554.

Mouhy, *Tablettes dramatiques*. — Adelung, Supplément à Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*.

*BARANIUS (*François*), jurisconsulte italien, natif de Palerme, vivait dans la seconde moitié du dix-septième siècle. Il fut docteur en droit civil et en droit canon. On a de lui : *De Corpore ejusque partibus et membris tractatus, in quo agitur de corpore tam vivo quam mortuo, et quot modis sumatur, de irregularitate, de immunitate ecclesiastica, de homicidio, de licita sui ipsius defensione*; Palerme, 1664 et 1668, 2 vol. in-f°.

Adelung, Supplément à Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*.

*BARANOV (*Alexandre-André Vith*), gouverneur des possessions russes dans l'Amérique du Nord-Ouest, mort en avril 1819. Il fit d'abord le commerce dans la Sibérie occidentale, lorsque, cédant aux conseils de Shelikov qui revenait d'Amérique, il s'embarqua au mois d'août 1790, pour se rendre à l'île de Kadyak. A peine arrivé, il chercha à nouer des relations de commerce avec les indigènes. En 1796, il fonda une colonie marchande au détroit de Behring; et en 1799, il prit possession de la grande île de Sitkhy. Et ce ne fut pas sans avoir eu à lutter contre des obstacles de toute nature, qu'il parvint à atteindre ce but. Ses efforts lui valurent enfin l'appui de la compagnie russe de l'Amérique; et il obtint des titres de noblesse de l'empereur Alexandre. Dans l'intervalle, il avait perdu, puis recouvré en octobre 1804, la forteresse de l'île de Sitkhy. Il y établit alors une factorerie importante, et bientôt il fut en rapport d'affaires et de commerce avec Canton, Manille, Boston, New-York, la Californie; il fonda même une petite colonie dans le voisinage du port espagnol de San-Francisco. Tant de travaux et de fatigues le déterminèrent à prier le gouvernement russe de lui accorder un successeur; mais il ne lui fut donné de quitter ces parages qu'en 1818, et encore ne revit-il pas sa patrie; il toucha à Batavia, dont le climat lui fut mortel : il mourut à l'âge de soixante-treize ans, après avoir passé en quelque sorte toute sa vie sur l'Océan.

Rose, *Biographical Dictionary*.

*BARANOVITCH (*Lazare*), théologien russe, mort en 1693. Après avoir rempli diverses fonctions académiques ou ecclésiastiques, il devint archevêque de Tchernigov. Il défendit l'Église greco-russe contre les jésuites polonais, et son influence sur ses compatriotes devint si grande,

qu'il contribua à faire rentrer dans le devoir les Cosaques qui s'étaient insurgés en 1669. Outre ses travaux théologiques, on a de lui : *Platch* : poëme élegiaque sur la mort d'Alexis Mikhaelovitch, imprimé à Kiev en 1674 ; — un autre poëme, en polonais, sur les *Vicissitudes de la vie humaine* ; Tchernigov, 1678.

Rose, *New Biographical Dictionary*.

BARANOWSKI ou **BARANOVIUS** (*Albert*), théologien polonais, mort en septembre 1615. Il fut en faveur à la cour de Sigismond III, et devint successivement évêque de Przemisl, de Plotzk, de Wladislaw, enfin archevêque de Gnesen. Il laissa : *Constitutiones synodi diœcesanæ Uladislaviensis, anno* 1607 *celebratæ* ; Cracovie, 1607, in-4° ; — *Concilium provinciale regni Poloniæ a.* 1607 *celebratum* ; Cracovie, 1611, in-4° ; — *Synodus diœcesana Gnesnensis habita* 1612 ; Cracovie, 1612, in-4°.

Adelung, Supplément à Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*.

BARANOWSKI (*Stanislas a Rzeplin*), biographe polonais, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. On a de lui : *Insignia facinoraque præclara nobilitatis Poloniæ ac Lithuaniæ*, continuation en polonais de l'ouvrage de Paprocius, ms.

Adelung, Supplément à Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*.

BARANTE (*Claude-Ignace* Brugière de), écrivain français, né en 1670 à Riom en Auvergne, mort en 1745. Il étudia le droit à Paris où il se lia d'amitié avec le Sage, Furetière, Regnard. Il débuta comme eux dans la carrière littéraire par quelques comédies qu'il fit pour l'ancien Théâtre-Italien ; elles ont été imprimées, sans nom d'auteur, dans le recueil de Gherardi (*Théâtre-Italien*, 1700, 6 vol. in-12). Outre une traduction des trois livres d'Apulée et de la fable de Psyché, on a de lui : un *Recueil des plus belles épigrammes des poëtes français depuis Marot jusqu'à présent, avec des notes historiques et critiques, et suivi du Traité sur la vraie et la fausse beauté dans les ouvrages d'esprit, traduit du latin* de *MM. de Port-Royal* ; Paris, 1698, 2 vol. in-12 ; la seconde édition porte le nom de l'auteur, et contient les *Bergeries* et les *Odes* de Racan, avec une notice sur ce poëte : ce travail fut attribué à Richelet, et l'on prétendit que, pour se donner un air de Port-Royal, il avait pris le pseudonyme de Brugière, sieur de Barante ; — *Observations sur Pétrone trouvé à Belgrade* en 1688, *et imprimé* à Paris en 1693, *avec une lettre sur l'ouvrage et la personne de Pétrone* ; Paris, 1694, in-12 : l'auteur conteste l'authenticité de ce fragment de Pétrone, et son opinion fut adoptée par le plus grand nombre des érudits. — A l'âge de vingt-sept ans Brugière de Barante quitta Paris, et retourna à Riom ; il occupa pendant quelque temps une place de magistrature, puis la quitta pour suivre la carrière du barreau. Il acquit une grande considération dans sa province, où il mourut à l'âge de soixante-quinze ans, laissant une famille nombreuse qui a continué à occuper un rang distingué en Auvergne. Un de ses fils, officier de dragons, fut tué en 1734 à la bataille de Parme.

Lelong, *Bibliothèque historique de la France*.

BARANTE (*Claude-Ignace* Brugière, baron de), écrivain français, petit-fils du précédent, naquit à Riom le 10 décembre 1745, et mourut le 20 mai 1814. Il se destina au barreau, et occupa, dans sa ville natale, une charge de magistrature. Depuis la révolution de 1789, il vécut dans la retraite, lorsque, après le 18 brumaire, le premier consul le nomma préfet de l'Aude en 1803. Il passa à la préfecture de Genève, où il fut remplacé en 1810. Barante retourna en Auvergne pour y vivre de nouveau dans la retraite, et y consacra le reste de ses jours à l'éducation de ses enfants. Il composa pour eux une *Introduction à l'étude des langues* ; Riom, 1791, in-12 ; et des *Éléments de géographie*, 1 vol. in-12, qui ont eu plusieurs éditions. On a, en outre, de lui une *Statistique du département de l'Aude* ; Carcassonne, 1802, et Paris, 1803, in-8° ; — un *Examen du principe fondamental des Maximes de la Rochefoucauld*, placé en tête d'une édition des *Maximes* ; Riom, 1798, in-12 ; — des articles dans quelques journaux, surtout dans l'*Historien* en 1796 et 1797, et dans la *Décade philosophique* en 1799. Enfin, il fut un des rédacteurs de la première édition de la *Biographie* publiée par les frères Michaud.

Quérard, *la France littéraire*.

*BARANTE (*Amable-Guillaume-Prosper* Brugière, baron de), fils du précédent, est né à Riom le 10 juin 1782. Il fit ses premières études à l'École militaire d'Effiat ; elles furent interrompues lorsque l'administration révolutionnaire ferma ce collége. Son père continua à lui donner une instruction classique, puis le plaça dans une pension à Paris. Il fut reçu à l'École polytechnique en 1798, et y passa deux années. En 1802, il entra comme surnuméraire au ministère de l'intérieur. En 1806, il fut nommé auditeur au conseil d'État, et à ce titre remplit plusieurs missions en Espagne, en Pologne et en Allemagne. Sous-préfet à Bressuire pendant l'année 1808, il devint préfet de la Vendée en 1809. Au bout de quatre ans, il passa à la préfecture de Nantes. Après le 20 mars 1815, il donna sa démission. Au second retour du roi Louis XVIII, il fut nommé conseiller d'État et secrétaire général du ministère de l'intérieur. Les départements du Puy-de-Dôme et de la Loire-Inférieure le choisirent pour député à la chambre de 1815. Peu après il fut appelé à la direction générale des contributions indirectes. En 1819, le roi le nomma pair de France. En 1820, la mission de ministre en Danemark lui fut proposée ; il ne l'accepta point, et jusqu'en 1830 il n'exerça d'autres fonctions publiques que la pairie. — Après la révolution de Juillet, il fut ambassadeur près la cour de Sar-

daigne. En 1835, il se rendit avec le même titre à la cour de Russie; en 1848, il était encore titulaire de cette ambassade. Depuis la révolution de Février il s'est retiré des affaires publiques, et vit en Auvergne à la campagne.

Toutes les fois que M. de Barante n'a pas eu de fonctions à remplir, il s'est livré à des occupations littéraires. A la fin de 1808, il fit paraître, sans nom d'auteur, le *Tableau de la littérature française au dix-huitième siècle*. Ce livre, qui a eu sept éditions, résume avec talent, esprit et précision, un sujet qui n'avait été traité qu'en partie par Chénier dans son *Tableau de l'état et des progrès de la littérature française depuis* 1789. En 1814, furent imprimés les *Mémoires de madame de la Rochejaquelein*, à la rédaction desquels il avait participé. En 1821, parut la traduction des *Œuvres dramatiques de Schiller*, qui a eu aussi plusieurs éditions. La *Collection des théâtres étrangers* renferme plusieurs pièces traduites par M. de Barante, et dans la traduction de Shakspeare, publiée par M. Guizot, *Hamlet* est de lui. En 1828, il publia *Des Commerces et de l'Aristocratie*, livre qui eut en 1828 une seconde édition. De 1824 à 1828, parurent successivement les douze volumes de l'*Histoire des ducs de Bourgogne;* elle a déjà eu six éditions.

A l'époque où M. de Barante publiait son *Histoire de Bourgogne*, extraite en grande partie des chroniques contemporaines, et la présentait tout en narration d'après le précepte de Quintilien, pris à la lettre : *Scribitur ad narrandum, non ad probandum* (on écrit l'histoire pour narrer, et non pour prouver), M. Daru venait de faire paraître son *Histoire de Venise*, où, tout en fondant son récit sur les documents historiques, il en discutait la valeur, selon la méthode dite *philosophique*. Nous ne rappelons qu'en passant les longues et vives discussions qui s'engagèrent à cette époque sur les deux méthodes. Le résultat fut la décision de Pline le Jeune : *Histori quoquo modo scripta, delectat :* « Quelle que soit la manière dont l'histoire est écrite, elle charme. »

M. de Barante fut élu membre de l'Académie française en 1828, en remplacement de M. Desèze. Il donna en 1834 trois volumes de *Mélanges littéraires*. En 1844, une longue notice sur le comte de Saint-Priest, ministre de Louis XVI, fut placée dans un volume de lettres de Louis XVIII. Depuis, M. de Barante a écrit des notices sur M. le comte Mollien et sur M. le comte Alexis de Saint-Priest. En 1850, parut un volume intitulé *Questions constitutionnelles*. Il publie en ce moment, en six volumes, l'*Histoire de la Convention nationale*, où l'on remarque particulièrement le récit touchant du procès de Louis XVI, appuyé sur les preuves les plus authentiques.

Biographie des Contemporains.

*BARANY (*George*), traducteur et théologien hongrois, vivait dans la première moitié du dix-huitième siècle. On a de lui, entre autres traductions de l'allemand en hongrois : *Rambach, Handbüchlein für Kinder*, etc. (Rambach, Manuel à l'usage des enfants, etc.); Jéna, 1740, in-12.

Horanyi, *Memoria Hungarorum.*

* BARANYI (*Paul*), jésuite et théologien hongrois, vivait dans la première moitié du dix-huitième siècle. Il s'acquit dans son pays un grand renom comme prédicateur, et laissa : *Imago vitæ et mortis*, ou *Az életnek es hatálnak Kepe;* Tyrnau, 1712, in-4°. C'est un recueil d'oraisons funèbres en langue hongroise.

Adelung, Supplément à Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon.*

BARANZANE ou BARANZANO (*Jean-Antoine*), surnommé *Redemptus* philosophe piémontais, né à Serra-Valle, diocèse de Verceil, en 1590, mort à Montargis le 23 décembre 1622. Il entra chez les barnabites en 1609. Ceux-ci le chargèrent de professer la philosophie à Annecy. Il s'y fit remarquer par l'indépendance de son esprit, en cherchant de nouveaux systèmes, et surtout en s'écartant de ce qu'on appelait alors, en les défigurant, les doctrines d'Aristote (1). Baranzane était en rapport avec les savants les plus illustres de l'Europe, notamment avec Bacon, qui lui écrivit une lettre où il traite de diverses questions philosophiques. Baranzane se distingua aussi comme prédicateur : le voisinage de Genève excita souvent sa verve. Envoyé en France pour obtenir l'autorisation d'y établir des maisons de son ordre, il réussit dans cette mission, et mourut à trente-trois ans dans le couvent établi, sur sa demande, dans la ville de Montargis. La Mothe-le-Vayer, qui en fait l'éloge, dit que Baranzane avait promis, sous le bon plaisir de Dieu, de se faire revoir à lui (la-Mothe-le-Vayer), s'il partait le premier de ce monde. Il ne paraît pas que le bon barnabite ait tenu sa promesse. On a de Baranzane : *Uranoscopia, seu de cælo in qua universa cælorum doctrina clare, dilucide et breviter tractatur;* Genève, 1617, in-4°; — *Summæ philosophicæ Anneciacensis Pars prima, Logica;* Lyon, 1618, in-8°; — *Novæ opiniones physicæ;* Lyon, 1619, in-8°; — *Campus philosophicus, in quo omnes dialecticæ quæstiones breviter et subtiliter agitantur;* Lyon, 1620; — *Dissertation sur la fontaine* de la Ruche, en Savoie. V. R.

La Mothe-le-Vayer, *Discours chrétien de l'immortalité de l'Ame.* — Bayle, *Dictionnaire.* — Nicéron, *Mémoires*, t. III.

BARAS (*Marie-Marc-Antoine*), économiste, né à Toulouse en 1764, mort le 13 avril 1794. Avocat au parlement de Toulouse, il renonça au barreau pour se livrer à l'étude de l'économie politique; et, dans un voyage à Paris, il se lia d'amitié avec Condorcet, Bailly et Rabaut de Saint-Étienne. En 1791, élu membre du conseil municipal de Toulouse, et dénoncé comme fédéraliste, il fut ramené à Paris, où il périt sur l'échafaud. Outre quelques rapports, on a de lui : *Arith-*

(1) *Voy.* l'article *Aristote.*

métique politique; Paris, 1790, in-8°; — *Éloge du docteur Price*; Toulouse, 1791, in-4°; — *Tableau de l'instruction publique en Europe*; ibid., 1793, 2 vol. in-8°.

Quérard, *la France littéraire*.

BARAT (*Nicolas*), orientaliste français, né à Bourges, vers le milieu du dix-septième siècle; mort vers 1706. Il étudia à Sens et à Paris où il fut élève de Richard Simon et collaborateur du P. Thomassin, l'auteur du *Glossarium universale hebraïcum* (Paris, 1697, in-fol.). Il aida aussi J. B. Duhamel dans l'impression de la Bible (Paris, 1706, in-fol.).

Barat s'était particulièrement appliqué aux langues orientales. Outre une édition nouvelle du *Glossarium universale Hebraicum de Thomassin*, il laissa un ouvrage qui ne fut publié qu'après sa mort, sous le titre : *Nouvelle bibliothèque choisie, où l'on fait connaître les bons livres en divers genres de littérature et l'usage qu'on en doit faire*; Amsterdam, 1714, 2 vol. in-12. Cet ouvrage est en quelque sorte le complément de la *Bibliothèque choisie*, et publiée sous le nom de Saingore.

Hist. de l'Acad. des Inscript. et Belles-Lettres, Éloge de Barat. — Adelung, Supplément à Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*. — Chaudon et Delandine, *Nouveau Dictionnaire historique*.

BARATA (*Manuel*), calligraphe portugais, maître d'écriture du roi D. Sébastien, mort après 1572. Il se fit une si grande renommée dans son art, que Camoëns en parle. Il a publié : *Arte de escrever*, en 1572, c'est-à-dire en l'année où parurent les deux premières éditions des Lusiades. Après sa mort, on publia de lui : *Exemplares de diversas sortes de letras tirados da Poligrafia de Manoel Barata, escritor portuguez, acrecentadas pelo mesmoautor*, etc.; *dirigido a D. Theotonio, duque de Braganza*.

FERDINAND DENIS.

Francisco Dias Gomes, *Memorias da Academia real das Sciencias de Lisboa*. — Barbosa Machado, *Bibliotheca Lusitana*. — Bispo Conde, *Lista dos Artistas*, etc. — Raczynski, *Dictionnaire historico-artistique du Portugal*; Paris, 1847, in-8°.

BARATELLA (*Antoine-Lauregio*), poëte italien, natif de San-Piero, dans le territoire padouan, mort à Feltre en 1448. Il professa la rhétorique à Udine, et fut grand ami de Xicho Polentano. Il vécut solitaire une partie de sa vie dans une campagne voisine de Campo San-Piero, appelée Lauregia, d'où le surnom de *Lauregio*. Il écrivit beaucoup de vers latins, dont la somme totale ne se serait pas élevée à moins de 60,000, dit-on; ils ne furent pas imprimés, quoique l'on comparât leur auteur à Ovide. Les titres de ses poëmes sont bizarres : *Palifodia Lavandula, Echaton, Polidemonareis*, etc. Il fit aussi de nombreuses élégies, comprenant en tout 2,000 vers, ainsi qu'il le dit lui-même dans le distique suivant :

Continent hæc elegis bis duo millia versus.
Ter senis minor est calculis ille tamen.

Scardeon, *de Claris Patav. poet.*

*BARATIER (*François*), fabuliste et polygraphe français, père de Jean-Philippe, né à Romans dans le Dauphiné en 1682, mort en 1751. Lors de la révocation de l'édit de Nantes, il se réfugia en Suisse avec sa mère, visita à Vevay et à Lausanne les écoles publiques, et vint à Berlin en 1699. A Francfort-sur-l'Oder, il se fit admettre au ministère sacré, et prêcha en cette qualité en divers endroits jusqu'en 1735. Le roi lui confia ensuite l'inspection de l'Église française réformée de Magdebourg. Baratier laissa : *Curieuse relation au sujet d'un enfant précoce*; Stettin et Leipzig, 1728, in-4°; — *Fables et histoires possibles*, écrites pour son fils, 1723; — *Lecture rendue facile et agréable*; Halle, 1763, in-8°, publiée aussi sous le titre : *le Jouet des jolis petits garçons*; Göttingue, 1776.

Adelung, Supplément à Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon*.

BARATIER (*Jean-Philippe*), jeune homme d'un talent si précoce, que, né en 1721 et mort en 1740, il laissa néanmoins divers ouvrages d'érudition en français et en latin. Fils d'un pasteur réformé, il vit le jour à Schwabach, principauté d'Anspach, et dut aux heureux efforts de son père de savoir, à quatre ans, lire et écrire en français et en allemand, et à cinq ans en latin. Il n'avait que treize ans lorsqu'il publia son premier ouvrage, *Itinéraire de Benjamin de Tudèle* (Amst. 1734, 1 vol.), et fut reçu magister à l'université de Halle à quatorze ans. Le roi de Prusse, auquel son père l'avait présenté, accorda à Baratier une bourse de cinquante écus pour quatre ans, lui fit don d'instruments de mathématiques, et donna à son père une cure à Halle, où il voulait que le fils étudiât le droit. Mais le développement trop rapide de l'intelligence du jeune homme épuisa ses forces physiques; après avoir longtemps souffert, il mourut à dix-neuf ans.

Franç. Baratier, *Nachricht von seinem frühzeitig gelehrten Sohne*, publiée par Paul-Émile Mauclerc, Stett., 1728; — *Merkwurdige Nachricht von einem sehr frühzeitig gelehrten Kinde und jetzt Vierzehnjährigen Majistro (Joh. Phil. Baratier)*; Stett. et Leipz., 1735, in-4°. — *Johan Juncker, Programma in funere Joh. Phil. Baratieri*; Hal., 1740, in-fol. — Jean-Henri-Samuel Formey, *Vie de M. Jean-Phil. Baratier le fils*; Utr., 1741; Franc. et Leipz., 1755, in-8°.

BARATON (.... DE), poëte français, né à Paris vers le milieu du dix-septième siècle, mort vers 1725. Il collabora au *Dictionnaire des rimes* de Richelet, et composa un grand nombre de pièces insérées en partie dans le *Recueil de vers choisis* du P. Bouhours; Paris, 1693, et dans le *Nouveau Recueil des épigrammatistes français*; Amsterdam, 1720, 2 vol. in-12. Il fit paraître en 1704 ses *Poésies diverses*, réimprimées en 1705, in-12. C'est de Baraton qu'est cette épigramme si connue :

Huissiers, qu'on fasse silence,
Dit, en tenant audience,

Un président de Baugé.
C'est un bruit à tête fendre,
Nous avons déjà jugé
Dix causes sans les entendre.

Mercure galant, juillet 1682, p. 122.

* **BARATTA** (*François*), sculpteur italien, natif de Massa di Carrara, mort en 1666. Il eut Algardi et Bernini pour maîtres. Pénétré des principes de celui-ci, Baratta exécuta la statue colossale d'un Maure, représentant le fleuve de la Plata en Amérique et destinée à l'ornement de la fontaine de la place de Ravenne. On voit à Rome et à Dresde d'autres œuvres de ce statuaire, un *Hercule*, un *Achéloüs*. Baratta est mort à Rome, des suites de l'usage immodéré du tabac et du vin.

Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon*.

* **BARATTA** (*François*), peintre italien contemporain, natif de Gênes. Il est allé à Rome en 1824, et produit quelques œuvres remarquables. Son premier grand tableau est un *Jacques de Veragine*, épisode de l'histoire des Guelfes et des Gibelins.

* **BARATTA** (*Jean*), sculpteur italien natif de Massa di Carrara, vivait dans la seconde moitié du dix-septième siècle. Il se forma à Florence sous Saggini et, plus tard sous Soldani-Benzi. Il fit de nombreux travaux pour la noblesse de Florence et de Turin.

Nagler, *Neues Allgemeines Gelehrten-Lexicon*.

* **BARATTA** (*Jean* et *François*), peintres prussiens, mort le premier en 1687, l'autre en 1700. *Jean* peignit pour l'électeur de Brandebourg, et en 1675 il fut préposé à la garde du musée. *François* Baratta fut employé à des travaux de même nature.

Nicolai, *Nachricht von Künstlern Berlins*. — Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon*.

BARATTA (*Pierre*), sculpteur italien, natif de Venise, vivait dans la seconde moitié du dix-septième siècle. On voit de lui à Venise, dans l'église Saint-Jean et Saint-Paul, une statue colossale qui ne manque point de mérite. Le musée de Dresde possède une *Renommée* et trois autres statues représentant *la Force*, *l'Orgueil* et *la Magnanimité*, dues au ciseau de cet artiste, mais qui donnent de lui une idée peu favorable : peu d'invention et une assez maigre exécution.

Nagler, *Neues Allgemeines-Künstler-Lexicon*.

BARATTI (*Antoine*), peintre et graveur italien, né à Florence en 1726. Il travailla au *Recueil d'estampes d'après les meilleurs tableaux du cabinet du marquis Gerini*, dont la première partie parut en 1759; il grava ensuite d'après Carraccio *la Vie et le Martyre de sainte Ursule*; quelques planches pour le *Virgile* de Monaldini, pour la traduction italienne du *Dictionnaire mythologique* de Declaustre, etc.

Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon*.

* **BARATTI** (*Jacques*), voyageur italien, vivait dans la seconde moitié du dix-septième siècle. En 1655 il alla en Abyssinie, et laissa : une *Description* de ce pays, écrite probablement en italien, et dont il a paru une traduction allemande dans les *Asiastischen* et *Africanischen Denkwürdigkeiten*; Nuremberg, 1676, in-4°, et une traduction anglaise; Londres, 1670, in-8°.

Adelung, Supplément à Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*.

* **BARATTIERI** (*Barthélemy*), jurisconsulte italien, natif de Plaisance, vivait dans la première moitié du seizième siècle. Il fut conseiller du duc de Milan et de Ferrare, et professeur de droit dans cette dernière ville et à Pavie. Il accompagna les députés de Plaisance auprès du pape Jules II, et parla avec élégance devant le consistoire pontifical. Jules II combla Barattieri d'honneurs et de marques de considération. Selon Savigny, les dates données par Mazzuchelli doivent être remplacées par l'année 1421 pour l'époque où Barattieri professa le droit à Pavie, et 1442 pour le temps où il écrivit l'ouvrage qu'on a de lui. Il laissa *De Feudis*, 1442.

Savigny, *Geschichte des Roemischen Rechts im Mittelalter*. — Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

BARATTIERI (le comte *Charles*), physicien, né vers 1738 à Plaisance, mort à Milan en 1806. Il étudia d'abord les langues vivantes et les mathématiques; puis il voyagea en Allemagne, en France et en Angleterre. De retour dans sa patrie, il consacra ses loisirs à des expériences de physique, dont les résultats sont imprimés dans les *Opusculi scelti*, de Milan. On y remarque surtout un mémoire sur l'action de l'organe de la vue dans la production de la lumière, intitulé *Congiettura sulla superfluità della materia colorata, o de' colori nella luce e del supposto intrinseco e suo splendore*.

Éloge de Barbier dans Duburqua, à la tête de la *Physique mis à la portée de tout le monde*; Paris, in-8°. — Barbier, *Examen critique*, p. 73.

* **BARATTIERI** (*François*), jurisconsulte italien, né à Plaisance en 1738, mort en 1806. Il laissa : *Oratio ad Hieronymum Priolum, principem Venetiarum nomine Octavii Farnesii Parmæ ducis*; — un discours également en latin sur la mort de Charles-Quint.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

* **BARATTIERI** (*Jean*), diplomate italien, natif de Bologne, vivait dans la première moitié du quatorzième siècle. Il fut reçu docteur en 1328, et remplit en 1332 les fonctions d'ambassadeur à Ferrare.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

* **BARATTIERI** (*Jean-Baptiste*), ingénieur italien, vivait au milieu du dix-septième siècle. On a de lui : *Architettura d'acque, divisa en VIII libre*; Plaisance, 1650, in-fol. en deux parties, 1663 et 1699.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

* **BARATTIERI** (*Octavien*), poëte italien du dix-huitième siècle. On a de lui : *le Nozze del Ant. Farnese*, liv. 4°; Plaisance, 1728; —

Poema della Communità di Piacenza, 1732, in-4°.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

BARATTIERI (*Pierre*), notaire et juge italien du treizième siècle. Il laissa un formulaire de diplômes, lettres royales et actes conservés parmi les manuscrits de la bibl. de Florence.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

* **BARATTO** (*Paul*), jurisconsulte et poëte italien, natif de Brescia, vivait dans la première moitié du seizième siècle. Il fut élu en 1522 professeur de droit civil à Padoue. Il laissa plusieurs poëmes latins.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

* **BARATYNSKI** (*Jesgenij-Abram*), l'un des poëtes les plus remarquables qu'ait produits la Russie, mort en septembre 1844. Quoique ami de Pouschkine, ses dispositions poétiques ne se révélèrent pas tout d'abord. Il paya son tribut aux entraînements de la jeunesse durant son séjour à l'école des pages de Saint-Pétersbourg. Devenu ensuite officier et envoyé en Finlande, il eut le temps de se calmer pendant les huit années qu'il vécut sous ce rude climat. La nature du pays et la solitude développèrent son génie poétique. *Eda* fut la première production de sa muse solitaire. Ce poëme est empreint de la couleur locale et de l'esprit finnois. Libéré enfin par l'empereur Nicolas, et à la sollicitation de Yukowskij, du service rigoureux qu'il remplissait en Finlande, Baratynski put donner l'essor à ses inspirations : il se retira tantôt à Moscou, tantôt dans un domaine voisin de cette capitale. *La Bohémienne*, charmant tableau de mœurs russes, et le plus gracieux des poëmes de Baratynski, fut le résultat de ce changement de situation. Aux yeux des juges sérieux, *la Bohémienne* vaut, si elle ne surpasse, les meilleurs poëmes de Pouschkine. Baratynski est mort en Italie. Le recueil de ses poésies a été publié en 1833, en 2 volumes.

Conversations-Lexicon.

BARAVALLE (*Christophe de Mondovi*), médecin, vivait dans la première moitié du seizième siècle. Il professa la médecine au collége de sa ville natale, et laissa : *Trattato della Peste*, et *De tempore dandi catapotica*; — Mondovi, 1562; Mont-Réal, 1565, in-8°.

Adelia Chiesa, *Scrittori Piemontesi*, Turin, 1614, in-8°. — *Biographie medicale*.

BARAX ou **BARAZE** (*Cyprien*), missionnaire français, mort le 16 septembre 1702. Envoyé par la compagnie de Jésus, dont il faisait partie, en mission chez les Moxes et d'autres peuplades sauvages de l'Amérique méridionale, il les rassembla, et leur enseigna la culture du sol, le tissage de la toile et les autres arts utiles. Il se voua pendant vingt-sept ans à cette tâche apostolique, qui finit par le martyre. Les Baures, autre nation sauvage qu'il essaya en vain de convertir, le firent mourir lorsqu'il n'avait encore que soixante et un ans.

Chaudon et Delandine, *Dictionnaire historique*.

BARAZE (*Cyprien*), jésuite missionnaire en 1641, mort le 16 septembre 1702.

BARBA (*Alvarès-Alonzo*), métallurgiste espagnol, vivait au commencement du dix-septième siècle. Il était curé de Saint-Bernard du Potosi. On a de lui un livre fort rare, intitulé *Arte de lo metallos, es que se enseña el verdadero beneficio de los oros*, etc.; Madrid, 1620, in-4°. Ce livre a été réimprimé en 1729, in-4°, et l'on y a joint le traité d'Alonzo Cerillo Lasso sur les anciennes mines d'Espagne, imprimé auparavant à Cordoue en 1724, in-4°. Il a été traduit en allemand, 1636, 1696, 1739; et en français (abrégé du *Traité de l'Art métallique* de Barba) par Hautin de Villars; Paris, 1730, in-12; nouvelle traduction, sous le titre : *Métallurgie, ou l'Art de tirer et de purifier les métaux*, par Grosford (pseudonyme de Lenglet-Dufresnoy), avec un discours préliminaire par l'abbé Lenglet-Dufresnoy; Paris, 1751, 2 vol. in-12.

Hoefer, *Histoire de la Chimie*, t. II.

* **BARBA** (*Antoine*), médecin italien contemporain. On a de lui : *Osservazioni microscopiche sul cervello*; Naples, 1807, in 8°.

Biographie médicale.

* **BARBA** (*Genario del*), peintre italien, natif de Massa di Carrara, vivait dans la seconde moitié du dix-septième siècle. Il se fit surtout remarquer par son coloris, comme le prouvent quelques-uns de ses tableaux, ceux notamment qui décorent le palais Corsini à Rome.

Lanzi, *Storia pitt.*

* **BARBA** (*Jean*), avocat et évêque italien, natif de Naples, mort le 11 septembre 1749. Il fut chargé de représenter le gouvernement de Naples, parmi les douze avocats consistoriaux. Ce fut lui qui décida le pape Clément XII à instituer la congrégation des études, déjà projetée par Sixte V. Barba laissa : *Delle' Arte e del Methodo delle Lingue, libri III*; Rome, 1734, in-4°.

Adelung, Supplément à Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*.

* **BARBA** (*Jean-Sanchez*), sculpteur espagnol, natif de Madrid, mort en 1670. Il est l'auteur de la célèbre statue représentant le *Sauveur mourant*, et placée dans l'église de Sainte-Croix, du couvent della Merced à Madrid.

Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon*.

BARBA (*Pierre*), médecin espagnol, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. Il professa la médecine à Valladolid. En 1621 Barba devint archiatre de Philippe IV, roi d'Espagne. On a de lui : *Vera praxis de Curatione Teritanæ stabilitur, falsa impugnatur, liberantur hispanici medici a calumniis*; Séville, 1642 et 1644, in-4°; — *Resunta de la materia di peste*; Madrid, 1648.

Biographie médicale.

BARBA (*Pompeo della*), médecin et philosophe, natif de Brescia, mort en 1582. Il étudia en

même temps l'histoire naturelle, la poésie et la médecine. Une traduction italienne de l'histoire naturelle de Pline, commencée par Barba, fut interrompue par l'appel que lui fit le pape Pie IV pour se l'attacher comme médecin. On a de lui : *Sposizione d'un sonnetto platonico*; Florence, 1549, in-8°, en cinq chapitres. Il y est question de l'immortalité de l'âme selon les deux plus grands philosophes de l'antiquité, Aristote et Platon; — *Discorsi filosofici sopra il platonico e divino Sogno di Scipione, di M. Tullio*; Venise, 1553 et 1554, in-4°; — *Dialogo delle armi e delle lettere*; Venise, 1558 et 1578, in-8°; — *De secretis naturæ*; Venise, 1558; — *De Balneis montis Catini*, dans le Voyage en Toscane de Targioni Tozzetti.

Biographie médicale.

BARBA (*Simon della*), savant italien, frère de Pompeo della Barba, vivait dans la seconde moitié du seizième siècle. Il laissa : *Nuova sposizione del sonetto che comincia : In nobil sangue vita umile e queta*; Pescia, 1554, in-8°; — *la Topica di Cicerone, col commento*; Venise, 1556, in-8°.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*. — Adelung, Supplément à Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*.

***BARBA** (*Thomas*), dominicain dont on ignore le pays, vivait dans la première moitié du seizième siècle. Il vint et séjourna à Paris au collége Saint Jacques. On a de lui : *Apparitores VII tam diaboli quam Dei cum suis armis atque insignibus, quæ sunt septem capitalia vitia et totidem eisdem oppositæ virtutes, cum suis definitionibus, comparationibus et cæteris proprietatibus*, in-8°.

Échard, *Scriptores ordinis Prædicat.*

BARBACENA (*Fehsberto-Caldeira-Brant*, marquis DE), maréchal et sénateur brésilien, né à Sabora en 1772, mort à Rio-Janiero le 10 juin 1842. Il servit d'abord dans la marine portugaise; entré ensuite dans l'armée de terre, il arriva au grade de maréchal. Déjà connu par son habileté et sa grande activité, il fut choisi par le prince-régent, devenu empereur, pour négocier avec la mère-patrie l'indépendance du Brésil. Un traité signé à Rio-Janeiro le 27 août 1823, par la médiation de l'Angleterre et de l'Autriche, consacra la séparation des deux couronnes de Portugal et de Brésil. En récompense de ses efforts dans cette occasion, Barbacena fut nommé vicomte et marquis. Il fut ensuite chargé d'accompagner en Europe la jeune reine de Portugal. On lui avait confié l'ordre secret qui changeait la destination apparente du bâtiment qui devait porter dona Maria vers Livourne. Il défendit avec une habile fermeté les droits de la fille don Pedro. Là ne s'arrêta point la carrière du diplomate brésilien : il devint deux fois ministre des finances; et il ne soutint pas avec un moindre zèle les intérêts de Pierre II pendant la minorité de cet empereur. Le Brésil doit à Barbacena de grandes améliorations. Il importa dans ce pays la première machine et le premier bâtiment à vapeur.

Biographie universelle (édit. espagnole).

BARBADILLO (*Alfonse-Jérôme* de Salas), poëte, romancier et dramatiste espagnol, né à Madrid vers 1580, mort en 1630 (1). Il vécut pauvre, quoiqu'il fût attaché à la cour, ainsi qu'il le rappelle lui-même en se qualifiant de *criado de Su Magestad*. Ce qui lui fit plus d'honneur que son emploi, c'est son intime liaison avec Cervantes, dont il vanta les *Nouvelles* lors de leur première publication. Il mérite lui-même une mention particulière, soit pour les *Nouvelles* dont il fut l'auteur, et qui sont conçues dans le bon style castillan, en même temps qu'elles sont empreintes du véritable esprit national, soit pour quelques-unes de ses comédies, qui eurent du succès et n'étaient point dépourvues de mérite. Parmi ses autres poëmes, il en est de faibles sans doute; mais il en est aussi qui font une assez bonne caricature des mœurs du temps, dont le génie de Cervantes avait si bien fait ressortir l'un des côtés ridicules. On a de Barbadillo les ouvrages suivants : *Da Ingeniosa Helena, Hija de Celestina*; Lerida, 1612; Milan, 1616, in-8° : c'est l'histoire agitée et en même temps tragique d'une courtisane; cet ouvrage fut souvent réimprimé; — *el Caballero puntual, primera parte*; Madrid, 1614; — *Segunda parte*; Madrid, 1619, in-12, avec un appendice intitulé *los Prodigios de Amor*; on y trouve l'histoire burlesque d'un individu qui prétend avoir le premier pas en toute occasion; — *Correccion de Vicios*; 1615; — *Boca de totas verdudes*, 1615, in-8°; — *Sagas, estacio marido examinado*, comédie; Madrid, 1620; — *Rimas Castellanas*; Madrid, 1618, in-12 : la moitié de ces poëmes consiste en sonnets et épigrammes; — *la Sabia, flora malsabidilla*; Madrid, 1621, in-8°; — *el Subtil Cordovez Pedro de Urdemalas*, avec un traité *del Caballero perfetto*; Madrid, 1620; — *los Triumphos de la beata soror Juana de la Cruz*, en vers héroïques; 1621; — *el Necio bien Afortunado*; Madrid, 1621, in-12; — *Don Diego de Noche*; Madrid, 1623, in-12 : c'est l'histoire amoureuse et toujours déçue d'un cavalier espagnol, racontée en neuf nuits : on trouve ici, comme dans les autres œuvres de l'auteur, moins d'invention que de facilité; il demeure à la surface, et ne va pas, comme l'auteur de *Don Quichotte*, au fond des choses et des caractères; — *Cazadel plazer honesto*; Madrid, 1620, in-8°; — *el Caballero descortes*; Madrid, 1621, in-4° : il touche de nouveau dans cet ouvrage aux ridicules qui ont excité la verve de l'immortel Cervantes, en décrivant une joute soutenue pour recouvrer un chapeau perdu; — *la Incasable mal casade*; Madrid, 1622, in-8°; — *Coronas del Parnaso, y Platos de las Musas*; Madrid, 1635, in-12.

(1) Et non 1635, comme le disent quelques biographes.

On y trouve comme une réminiscence du *Convito* de Dante; mais il est peu probable que l'auteur ait songé à imiter la manière allégorique du grand poëte italien. C'est dans les *Coronas del Parnaso* que sont imprimées deux des comédies de Barbadillo : la première, intitulée *Victoria de España y Francia;* l'autre, *el Galan Tramposo y Pobre;* l'une de ces pièces rappelle la manière de Térence. V. R.

Baena, *Hijos de Madrid*, I, 48. — Antonio, *Bibliotheca Nova*, I, 28. — Ticknor, *History of Spanish Literature*, II et III.

*BARBADINO, savant portugais, vivait dans la seconde moitié du dix-huitième siècle. Il s'éleva avec énergie contre l'ignorance qui régnait dans son pays, et s'attira par là de nombreux ennemis, parmi lesquels le jésuite Joseph François de Isla. On a de Barbadino : *Verdadero methodo de estudiar para ser util a la republica y a la Iglesia;* Valence, 1746.

Barbosa Machado, *Bibliotheca Lusitana*.

BARBADORI (*Donato*), diplomate italien, né à Florence, mort en 1379. En 1375, il fut chargé d'aller justifier à Avignon la guerre que les Florentins faisaient au pape. En 1379, lorsque la populace se fut emparée du gouvernement, Barbadori paya de sa tête son attachement au parti de Pierre Albizzi, lorsque le parti opposé l'emporta.

Sismondi, *Républiques Italiennes*.

BARBADORI (*Nicolas*), Italien, natif de Florence, petit-fils du précédent, vivait dans la première moitié du quinzième siècle. Comme son aïeul, il s'attacha aux Albizzi, et s'opposa avec courage aux Médicis. Il fut exilé en 1434 avec Renaldo Albizzi, chef de son parti.

Sismondi, *Républiques Italiennes*.

*BARBADORO (*Barthélemy*), savant italien, natif de Florence, vivait dans la seconde moitié du seizième siècle. Il contribua à faire revivre la littérature de l'antiquité, et surtout à mettre en lumière les auteurs grecs. Secondé par Jérôme Mei, il tira de l'oubli l'*Électre* d'Euripide, qui fut publiée en 1545 par Pierre Victorius. Il découvrit, encore avec Mei, l'*Agamemnon* d'Eschyle, publié par Victorius; Paris, 1557, in-4°.

Victorii variæ lectiones, XX, 19. — Ersch et Gruber, *Allgemeine Encyclopædie*.

*BARBAGALLO (*Benoît*), jurisconsulte italien, né en Sicile, mort le 13 février 1699. On a de lui : *Practica super ritu curiæ Neapolitanæ;* Naples, 1665, in-f°; — *Practica novissima et theorica super ritu magnæ regiæ regni Siciliæ;* Palerme, 1667, in-f°.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

*BARBALHO BEZERRA (*Agostinho*), voyageur brésilien, natif de Saint-Paul, mort vers 1667. Nommé administrateur général des mines du Brésil par une ordonnance d'Alfonse VI, en date du 19 mai 1664, il reçut en même temps le pouvoir de faire grâce à tous les coupables qui, pour échapper à la rigueur des lois, s'étaient réfugiés dans les forêts. On supposait dès lors avec raison qu'il existait dans ces vastes solitudes des mines de métaux précieux, et l'on espérait tirer un grand avantage des indications géographiques fournies par ces aventuriers. Il entra courageusement dans les vastes forêts de la province d'Espirito-Santo; mais, après avoir erré dans ces dangereuses contrées parcourues par les Aymores, il ne put jamais découvrir les fameuses mines d'émeraudes qui l'y avaient attiré; et, en 1664, il écrivit à la chambre municipale de Saint-Paul pour lui rappeler ses priviléges et lui demander du secours. Tant d'efforts furent inutiles : toujours entraîné par ses espérances de riches découvertes, l'infortuné Barbalho Bezerra entra dans des marais sans fin, où toutes les nécessités de la vie lui manquaient; il y prit sans doute le germe de fièvres pernicieuses, et il y mourut avec la plus grande partie de son monde. Ses explorations n'ont pas été inutiles au point de vue géographique. On prétend même que l'expédition avait pour ainsi dire atteint le but qui lui était assigné, et qu'elle était dans le voisinage de la Serra das Esmeraldas, lorsque le chef succomba. FERDINAND DENIS.

Balthazar da Sylva Lisboa, *Annales do Rio de Janeiro, contendo a descoberta e conquista deste paiz*, etc.; Rio de Janeiro, 1834, in-8°.

BARBALUNGA. *Voy.* RICCI.

BARBANÇOIS (*Charles-Hélion*, marquis DE), savant agronome, né le 17 août 1760 au château de Villegongis, près de Châteauroux; mort le 17 mars 1822. Il suivit d'abord la carrière des armes, parvint au grade de lieutenant-colonel, et quitta le service quelque temps avant la révolution, pour se livrer aux travaux agricoles dans ses domaines de la contrée du Berry, connue sous le nom de Champagne. Il y introduisit le premier les moutons d'Espagne en 1776, et les toisons de la Champagne purent bientôt rivaliser avec les laines étrangères les plus renommées. Il modifia les systèmes d'assolements suivis jusqu'alors, et obtint en 1809 le prix proposé par la Société d'agriculture de Paris, pour le meilleur mode d'irrigation. Outre un grand nombre d'ouvrages manuscrits, on a de lui : *Mémoire sur les moyens d'améliorer les laines et d'augmenter les produits des bêtes à laine dans le département de l'Indre;* Châteauroux, 1804, in-8°; réimprimé dans les *Éphémérides de la Société d'agriculture du départ. de l'Indre, pour l'an* 13; Châteauroux, in-8°, p. 33; — *Petit Traité sur les parties les plus importantes de l'agriculture en France;* Paris, 1812, in-8°; on y trouve des notions pratiques très-utiles aux cultivateurs; — *le Rêve singulier, ou la Nation comme il n'y en a point, par M. de B.*, t. 1er; Paris, 1808, in-8°; ouvrage tiré à un très-petit nombre d'exemplaires; — *Principes généraux d'instruction, rédigés par demandes et par réponses;* 2e éd., Paris, 1820, in-8°; c'est un écrit rempli de théories

vagues, sans application; — *Des droits et des devoirs des députés;* Paris, 1818, in-8°; — *les Majorats dans la Charte, ou réponse à la brochure de M. Lanjuinais, intitulée la Charte, la Liste civile et les Majorats;* Paris, 1819, in-8°; — *Lettres* (deux) *écrites en* 1819 *à M. le Président de l'Académie des sciences : la première, relative à un système sur l'électricité; la seconde, relative à un tableau synoptique des sciences;* Paris, Barrois aîné, 1819, in-8°; — *Lettre adressée à M. de la Métherie, rédacteur du Journal de Physique, contenant un essai sur le fluide électrique,* 1817, in-8°; — plusieurs articles d'économie rurale, dans les *Éphémérides de la Société d'agriculture de l'Indre* de l'an 13 à 1818, dans les *Annales de l'Agriculture française* de Tessier et Bosc, et dans les *Mémoires de la Société des sciences et arts du département de l'Indre*, pour 1803. Ce dernier recueil renferme, entre autres, une *Opinion* de Barbançois *sur une question de morale délicate* : l'auteur cherche à définir ce que l'on doit entendre par « grand homme, homme célèbre, homme illustre. »

Bonneau, *Notes sur la vie de M. Barbançois*, présentées à la Société d'agriculture de l'Indre.

*BARBANÇON (*Marie* DE), héroïne française, vivait à Paris dans la seconde moitié du seizième siècle. Fille de Michel de Barbançon, seigneur de Cani, lieutenant du roi en Picardie, elle épousa Jean de Barret, seigneur de l'Allier. Assiégée, après la mort de son mari, dans son château de Bénégon en Berry, par Montare, lieutenant du roi en Bourbonnais, elle paya de sa personne, et si bien que les hommes qu'elle dirigeait eurent honte de reculer. Le siége dura quinze jours; la famine obligea l'héroïque femme de rendre la place le 6 novembre 1569. Elle stipula et obtint la vie sauve pour elle et ses soldats, contre une rançon qui fut refusée ensuite par ordre du roi, informé de la belle conduite de Marie de Barbançon, qui fut honorablement rétablie dans sa maison.

De Thou, *Historia sui temporis*. — Hilarion de Coste, *Des dames illustres.*

BARBANÈGRE (le baron *Joseph*), général français, né à Pontacq (Basses-Pyrénées) en 1772, mort à Paris le 9 novembre 1830. Il avait déjà servi quelque temps dans la marine, lorsqu'à vingt-deux ans il entra comme capitaine dans le 5e bataillon des volontaires de son département. Ses débuts ne furent pas heureux : blessé dès sa première campagne, il resta sans avancement jusqu'au 18 brumaire, époque à laquelle il passa dans la garde des consuls, avec le grade de chef de bataillon (1804). L'année suivante, il fut nommé colonel du 48e de ligne; et, à la tête de ce régiment, il se signala par un beau fait d'armes à la journée d'Austerlitz : il débusqua des hauteurs de Sokolnitz un corps de grenadiers russes, auquel il enleva trois drapeaux et quatre pièces de canon. Sa conduite ne fut pas moins brillante à Iéna et à Eylau. Nommé général de brigade (1809), il eut sa part de gloire aux journées d'Eckmühl, de Ratisbonne et de Wagram. L'année suivante, il fut chargé d'occuper, à l'embouchure de l'Elbe, l'île de Neuwerk, qui servait aux Anglais de point de communication avec Hambourg. Après avoir commandé successivement Borissof et Smolensk pendant la campagne de Russie, Barbanègre fit partie de l'arrière-garde lors de la retraite; ses efforts ne furent pas sans succès pour sauver les débris de notre armée à Krasnoï, où il reçut deux blessures. Il parvint, malgré tous les obstacles semés sur sa route, à s'enfermer dans Stettin avec les restes du 1er corps d'armée, et il ne remit cette place aux Prussiens qu'après l'abdication de Napoléon. De retour en France, Barbanègre ne balança pas à associer de nouveau sa fortune à celle de l'empereur. Chargé par lui de la défense d'Huningue, il vint, dans les derniers jours de mai 1815, prendre le commandement de cette place, où malheureusement rien ne se trouvait disposé pour la résistance qu'elle allait avoir à opposer à l'ennemi. Les fortifications, abattues en l'an VII, après l'occupation de la tête du pont d'Huningue par les Autrichiens, restaient délabrées; la garnison ne se composait que de soldats invalides ou de recrues rassemblées à la hâte. On n'avait aucune confiance dans la possibilité de résister à une attaque sérieuse; aussi la désertion réduisit-elle à la moitié de ce nombre les 4 bataillons de gardes nationales mobiles destinés à soutenir dans Huningue le choc des Autrichiens.

Le 26 juin, lendemain du jour où la nouvelle du désastre de Waterloo était officiellement parvenue à Barbanègre, il connut la funeste retraite de l'avant-garde de l'armée du Jura, aux ordres du général Abbé, dont les postes avancés formaient notre chaîne de frontière avec ceux d'Huningue. Les défenseurs de cette place, animés par les exhortations et l'exemple de leur général, avaient senti leur enthousiasme s'accroître avec les périls; cet enthousiasme était soutenu aussi par les bonnes dispositions d'une partie des habitants des campagnes environnantes. Enfin, telle était l'animosité de part et d'autre, qu'après un échange de dures représailles, on se disposait à une guerre d'extermination, dans laquelle les Français ne songeaient plus qu'à vendre chèrement leur vie. C'est dans cette conjoncture qu'eurent lieu les premières opérations du siége d'Huningue par l'archiduc Jean. Impatient de se voir maître de la place, où chaque jour une affreuse disette ajoutait aux ravages causés par le fer et le feu que l'ennemi lançait dans ses murs, le prince autrichien, afin de hâter le terme de sa résistance, pratiqua, par des moyens de corruption, des intelligences avec l'intérieur, destinées à exciter la sédition parmi nos soldats. Cependant l'espoir de conserver une place importante à notre frontière avait soutenu jusque-là la fermeté et l'énergie de Barbanègre. Mais les moyens

de défense s'épuisaient, et force fut au brave général d'accéder, le 26 août, à la seule capitulation qu'il pût accepter en désespoir de cause. A la tête de son état-major et suivi de la garnison d'Huningue, c'est-à-dire de deux pelotons de canonniers, d'un autre d'infanterie de ligne et de quelques gendarmes, Barbanègre sortit de la place avec les honneurs de la guerre, emmenant une partie de ses blessés. Conformément aux stipulations faites, il s'achemina vers la Loire pour y rejoindre les restes de cette armée dont le licenciement, ordonné par Louis XVIII, devait s'opérer sous la surveillance des ennemis. En 1819, Barbanègre fut employé en qualité d'inspecteur général. Mais, remis en disponibilité le 1er janvier 1820, il vint se fixer à Paris, et y passa, dans le repos, les dernières années de sa vie. Son frère (*Jean*), colonel de cavalerie, commandait une compagnie de la garde consulaire à la bataille de Marengo, et fut frappé d'un boulet de canon à la bataille de Iéna (1806). [*Enc. des g. du m.*]

Biographie des Contemporains.

*BARBANT (*Charles*), compositeur et organiste anglais, vivait dans la seconde moitié du dix-huitième siècle. Il fut organiste de la chapelle du comte Haslang, ambassadeur de Bavière à Londres en 1764. Il laissa : *Symphonies* à grand orchestre, œuv. 5; — un livre de *trios de clavecin;* — un œuvre de *duos de flûte;* — deux *Sonates pour clavecin.*

Fétis, *Biographie universelle des Musiciens.*

BARBANTANE. *Voy.* PUGET.

*BARBA PICCOLA (*Josepha-Eleonora*), savante italienne du dix-huitième siècle. Elle était nièce du fameux dominicain Thomas-Maria Alfani. On a d'elle : *Principi della Filosofia,* traduits du français de Descartes en italien; Turin, 1729, in-4°.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.* — Adelung, Supplément à Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon.*

*BARBARACI (*Gaëtan*), ecclésiastique et savant italien, né à Palerme, vivait dans la seconde moitié du dix-huitième siècle. On a de lui : *Dissertazione sopra un vase di Creta Greco-siculo rappresentante le cistefore di Cerere,* dans les *Saggi di Dissertat. dell' Acad. Palermit. del Buon Gusto,* t. I.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.* — Adelung, Supplément à Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon.*

*BARBARANO (*François*), théologien italien, de l'ordre des Capucins, natif de Vicence, mort en 1656. On a de lui : *Orologio spirituale; cioè Predichè per tutte le Feste della S. V.;* Vicence, 1641; — *Direttorio alla vita spirituale e cristiana;* Venise, 1647, in-8°; — *Historia ecclesiastica della città, territorio e diocesi di Vicenza;* Vicence, 1649-1653; — *Giojello spirituale del Cristiano;* Vicence, 1651, 1657, in-4°.

Wadding, *De script. ord. Min.* — Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.* — Adelung, Supplément à Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon.*

*BARBARASA (*Hercule*), savant italien, natif de Terni, vivait dans la seconde moitié du seizième siècle. Il remplit tantôt les fonctions de secrétaire, tantôt celles de chargé d'affaires de plusieurs grands personnages. On a de lui : *il Commento di Mars. Ficino sopra il convito di Platone, tradotto;* Rome, 1544; Venise, 1544; Florence, 1594; — *le Antichità di Roma di Bartoli Marliano tradotte;* Rome, 1548.

Paitoni, *Bibl. degli Autor. Volgarizz.*, t. III, p. 114. — Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

*BARBARI (*Joseph-Antoine*), compositeur italien, natif de Savignano, vivait dans la seconde moitié du dix-septième siècle. On a de lui : *l'Iride, opera fisico-matematica;* Bologne, 1678.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

BARBARIGO (*Augustin*), doge de Venise, mort en 1501. Il succéda à son père dans la dignité de doge, s'opposa à Charles VIII en Italie, lutta contre les Turcs en Grèce, et réunit Chypre à la république de Venise, par suite d'une cession consentie par la reine de cette île moyennant 8,000 ducats annuels.

Daru, *Hist. de Venise.*

BARBARIGO (*Grégoire*), cardinal italien, né à Venise le 25 septembre 1625, mort à Padoue le 18 juin 1697. Destiné d'abord à l'administration publique, il embrassa ensuite la carrière ecclésiastique, après avoir étudié à Padoue le droit et la théologie. Il devint chanoine et prélat domestique. En cette qualité, il reçut du pape Alexandre VII la mission de soigner les pestiférés qui se trouvaient au delà du Tibre, mission qu'il remplit avec zèle. En 1657 il fut appelé à l'évêché de Bergame, où sa charité lui mérita d'être surnommé *le nouveau Charles Borromée.* Le chapeau de cardinal fut la récompense de Barbarigo en 1660. De l'évêché de Bergame il passa à celui de Padoue en 1663. Il institua dans cette dernière ville un séminaire qu'il dota, et où il introduisit des professeurs de langue hébraïque, chaldéenne, syriaque, arabe, grecque et latine, en même temps qu'il attachait à l'établissement une imprimerie pourvue des caractères appartenant à toutes ces langues. On a de ce prélat, outre plusieurs règlements pour son église : *Vingt-cinq lettres* écrites en italien à Magliabecchi, dans les *Epistolæ clarorum Venetorum ad Antonium Magliabecchum,* t. II.

Richard et Giraud, *Bibliothèque sacrée.*

BARBARIGO (*Jean-François*), savant cardinal, neveu du précédent, naquit à Venise en 1658, et mourut à Padoue le 27 janvier 1730. Il fut successivement ambassadeur à la cour de Louis XIV, prieur de l'église de Saint-Marc à Venise, évêque de Vérone, cardinal et évêque de Padoue. Il fit réimprimer à ses frais les œuvres de saint Zénon; Padoue, 1710, in-4°; la première édition des œuvres de saint Gaudence, publiée par le P. Gagliardo; Padoue, Comino, in-4°, 1720; et un ouvrage posthume, intitulé *Numismata virorum illustrium ex Barbadica gente, Patavii, ex typis seminar.*, gr. in-fol., 80 pl.; Padoue, 1732, dont Ant. Fabri publia un supplément : *Ad Numismata gentis Barbadicæ*

Additamentum, avec 4 pl. et une explication par le P. Noël Lastesio.

J.-B. Ferrari, *Vitæ illustrium virorum seminarii Patavini*; Padoue, 1816, in-8°. — Moschini, *Storia della Letterat. Venezian. del secol.* 18, t. II, p. 96.

* **BARBARINI**, peintre contemporain. Il était à Vienne en 1833. On a de lui des tableaux à l'huile et des aquarelles.

Nagler, *Neues Allgemeines Kunstler-Lexicon*.

* **BARBARINUS** ou **BARBARINO** (*Jules*), écrivain italien, vivait dans la seconde moitié du seizième siècle. Il laissa : *Promptuarium rerum electarum præsertim in re romana*; Venise, 1564-1569, 3 vol. in-4°.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

BARBARO ou **BARBARUS**, nom de plusieurs Italiens célèbres. Nous mettons ici en tête, par ordre chronologique les *Barbaro* antérieurs au seizième siècle. Les autres sont classés par ordre alphabétique de prénoms.

* **BARBARO** (*François*), savant italien, né à Venise en 1398, mort en 1454. Il devint successivement podestat de Trévise, de Vicence et de Vérone, et défendit en 1438 Brescia, assiégée par Piccinino, général milanais. La ville témoigna sa reconnaissance à Barbaro par le don d'un étendard et d'un écu relevés en or. Il n'était pas moins orateur distingué que guerrier éprouvé. Cependant sa renommée d'orateur subit un échec dans une occasion importante : il parlait devant Philippe, duc de Milan, et resta court au milieu de sa harangue après ces mots : *Magnum est nomen tuum, principe maxime, in universa terra*. Barbaro mourut procurateur de Saint-Marc. On a de lui : *De re uxoria*, traduit en français par Claude Joly, sous le titre de *l'État du mariage*, par Claude Joly, Paris, 1667; en italien par Alberto Lollio ; Venise, 1548, in-8°; enfin en latin; in-12, Amsterdam 1639; — *Ev. Manelmi Vicentini commentariolum de obsidione Brixiæ, anno* 1438; Brescia, 1728, in-4°; — *Francisci Barbari et aliorum ad ipsum Epistolæ, ab anno* 1425 *ad annum* 1453 ; Brescia, 1743, publié par le cardinal Quirini

Ghilini, *Teatro d'Uomini letterari*. — Papadopoli, *Historia Gymnasii Patavini*. — Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*. — Bernard Pez, *Thesaurus anecdotorum*, t. 6, 3e partie.

BARBARO (*Ermolao*), savant italien, né à Venise vers l'an 1410, mort à Venise en 1471. On ne doit pas le confondre avec le précédent. Il étudia à Vérone et à Florence, sous Guarino. A douze ans il était en état de traduire Ésope. A Padoue, où il alla ensuite, il s'appliqua à l'étude des lois, et en 1436 il devint protonotaire du pape Eugène IV, puis en 1443 évêque de Trévise; et, en 1459, il assista au concile de Mantoue tenu par Pie II. Enfin, en 1460, il remplit les fonctions de légat auprès du roi de France Charles VII. Ses ouvrages, tels que sa traduction latine d'Ésope, ses harangues contre les poëtes, ses sermons, sont restés manuscrits.

Moréri *Dictionnaire historique*.

BARBARO (*Josaphat*), voyageur vénitien, né vers le commencement du quinzième siècle, mort en 1494. Il était négociant, et fit en 1436 un voyage à Tana (aujourd'hui *Azof*), dans l'intérêt du commerce vénitien avec la Chine. Il était en Tartarie en qualité d'agent consulaire de Venise, lorsque les mahométans soumirent cette contrée. Sa relation, qui renferme des détails fort intéressants relatifs à la Perse, à la Géorgie et au khanat de Kaptchak, a été imprimée pour la première fois dans une petite collection assez rare, intitulée *Viaggi fatti da Venezia alla Tana, in Persia, India e in Constantinopoli, con la descripzione delle città, luoghi, siti, costumi*, etc.; Venise (Alde Manuce), 1543 et 1545, in-8°. On la trouve aussi dans la collection de Ramusio, et dans Gender de Herolzberg, *Rerum Persicarum Historia*.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

BARBARO ou **BARBARUS** (*Ermolao* ou *Hermolaüs*), savant diplomate italien, petit-fils de François et fils de Zacharie, né à Venise le 21 mai 1454, mort le 14 juin 1495. A huit ans il fut envoyé à Rome, où il étudia dix ans sous la direction de Pomponius Lætus; et, dès l'âge de dix-huit ans, il écrivait sur le *Célibat* un traité resté manuscrit. Mais si le livre n'a pas été publié, les sentiments du jeune auteur ressortent d'une lettre latine qu'il adressa au père Arnold. « Vous me demandez, lui dit-il, si je suis marié? Je vous répondrai que je ne le suis pas, et je n'y songe pas. Les lettres me suffisent. Rien d'ailleurs n'est contraire à leur culture comme l'empire d'une épouse et le soin qu'il faut prodiguer à des enfants. » (*Quæris an sim maritus? Non sum. Uxorum ne cogito quidem. Satis mihi rerum est ac negotii cum litteris. Nihil porro litteris tam infestum, quam uxoris jugum et cura liberorum*). Il ne condamne pas pour cela le mariage, mais, à ses yeux, l'homme qui étudie Dieu et la nature doit vivre dégagé d'autres soins. De retour à Venise, il alla encore étudier à Padoue, où il commença sa traduction de la paraphrase de Thémistius; il n'avait encore que dix-neuf ans. Il fut chargé ensuite de prononcer l'éloge funèbre du doge Nicolas Marallo, mort le 1er septembre 1474. Après quoi il remplit, en 1477, la chaire de philosophie à l'université de Padoue, et fit de la morale d'Aristote le sujet de ses cours très-suivis. Revenu à Venise en 1479, il en sortit lorsque la peste sévit dans cette ville, et retourna à Padoue, où il expliqua aux jeunes Padouans, qui le lui demandaient avec instance, les poëtes et les orateurs grecs, Théocrite et Démosthène notamment. En 1488, il alla en ambassade à la cour de Ludovic Sforze, duc de Milan; et, en 1491, il fut envoyé en la même qualité auprès du pape Innocent VIII. Nommé patriarche d'Aquilée par ce pontife, il dut renoncer à cette dignité, pour l'avoir acceptée sans le consentement du sénat vénitien, et contrairement aux lois de

la république sur cette matière. Il céda surtout devant la menace qu'on lui fit de faire porter à son père la peine de cette infraction à la règle établie. Il resta alors à Rome, réduit à une faible pension que lui faisait le gouvernement pontifical, et mourut à trente-neuf ans, dans une maison de campagne voisine de Rome, atteint de la peste qu'il avait évitée, comme on l'a vu, une première fois. Dans cette carrière si prématurément interrompue, il eut le temps de se rendre utile aux lettres par des travaux aussi sérieux que le comportait le cours d'une vie trop tôt moissonnée. On a de lui : *Castigationes Plinianæ Hermolai Barbari, Aquilensis pontificis;* Rome 1492, ouvrage dédié à Alexandre VI : l'auteur se vante d'avoir introduit dans l'histoire naturelle de Pline plus de cinq mille corrections; — *Castigationes secundæ :* ouvrage entrepris sur les instances adressées à l'auteur pour qu'il s'expliquât sur certains points obscurs, et également dédié au pape; — *Themistii peripatetici lucidissimi Paraphrasis in Aristotelis posteriora et Physica; in libros item de anima, memoria ac reminiscentia, somno et vigilia, insomniis et divinatione per somnum, interprete Hermolao Barbaro;* Venise, 1480, in-fol.; — *Dioscoridis Anazarbei de medicinali materia libri V latinitate primum donati ex versione Hermolai Barbari, cum corollariis ejusdem et cum notis Joannis-Baptistæ Egnatii;* Venise, 1516, in-fol.; Strasbourg, 1529; Cologne, 1534, in-fol.; — *Rhetoricorum Aristotelis libri tres, interprete Hermolao Barbaro;* Venise, 1544, in-4°, et Paris, 1549, in-8°; — *Compendium ethicorum librorum;* Venise, 1544, in-8°, édition posthume, publiée par Daniel Barbaro; — *Compendium Scientiæ naturalis ex Aristotele;* Venise, 1545, par les soins du même éditeur; — *Castigationes in Pomponium Melam;* Anvers, 1582, édition de Plantin; — *Oratio in funere Nicolai Marcelli, Venetiarum principis,* probablement à Venise 1474; et dans les *Orationes clarorum Virorum;* Venise 1558; — *Catena græcorum Patrum in quinquaginta psalmos;* Venise, 1567, in-fol.; — des *épîtres* répandues dans divers ouvrages; — des *vers* restés manuscrits (plus de douze mille, au rapport de Trithème).

P. Jove, *Elogia.* — *Acta eruditorum latina.* — Boissard, *Icones virorum illustrium.* — Teissier, *Éloges des Savants.* — Nicéron, *Mémoires,* t. XIV. — D. Clément, *Bibliothèque curieuse.* — *Giornale de' letterati d'Italia,* t. XXXVIII.

* **BARBARO** (*Antoine*), poëte et jurisconsulte italien, natif de Venise, vivait au milieu du dix-huitième siècle. On a de lui : *Pratica criminale, divisa in due parti;* Venise, 1739; — *Vita di san Francesco di Paolo,* poëme sacré; Venise, 1747, in-4°.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.* — Adelung, Supplément à Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*

* **BARBARO** (*Antoine-Thomas*), polygraphe italien, natif de Naples, vivait dans la seconde moitié du dix-huitième siècle. On a de lui: *il Pellegrino geografo cronistorico da Napoli sino a Venezia;* Venise, 1638, in-12; — *Ragionamenti e Discorsi morali sopra i vizi capitali e le virtù a loro contrapposte;* Venise, 1743; — *Componimenti poetici in lode dell immaculata concezione della V. M.;* Venise, 1746, in-8°; — *Il vizio sgridato da cui l'antidoto a preservarsi è la solitudine della villa,* ottave rime; Venise, 1754, in-8°.

Adelung, Supp. à Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon.*

BARBARO (*Daniel*), théologien italien, natif de Venise, mort en 1569. Il devint coadjuteur du patriarche d'Aquilée, et assista au concile de Trente, où il se fit remarquer. On a de lui : *Græcorum Patrum catena in psalmos quinquaginta Davidis;* Rome et Venise, 1588.

Le Mire, *De Scriptor. seculi sexdecimi.* — Giraud et Richard, *Bibliothèque sacrée.*

* **BARBAROSSA** (*Paul-Émile*), poëte mystique italien, natif de Trapani, mort en 1614. Il appartenait à l'ordre des Augustins, et devint vicaire général à Milan. On a de lui : *la Scala di Giacobbe, ad istruzione de' Predicatori;* — *la Corona di Minerva,* 1584; — *Quatuor temporum ætatisque temperamentorum mystica Theoria,* 1584; — *Canzoni VIII spirituali, in versi sciolti;* Pavie, 1594, in-4°, — *Rime;* Venise, 1616, in-12, dans le *Nuovo concerto di Rime sacre;* — *il Serafico Eroe,* canzone in lode di San-Francesco, dans la *Corona d'Apollo de' Gentili;* Venise, 1605, in-12; — *Scudo o Specchio de' Predicatori.*

Mazzuchelli, *Scritt. d'Italia.* — Argellati, *Biblioth. Mediol.* — Adelung, Supplément à Jocher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon.*

BARBAROUX (*Charles-Jean-Marie*), membre de la convention nationale, né à Marseille le 6 mars 1767, guillotiné à Bordeaux le 25 juin 1794. Il se livra d'abord à l'étude des sciences, et fut en correspondance avec Franklin; on a même de lui un mémoire intéressant sur les volcans éteints des environs de Toulon. Avocat au barreau de Marseille, il s'était déjà fait connaître par quelques plaidoyers remarquables, lorsque la révolution vint l'appeler à jouer un rôle plus important. Il fut nommé secrétaire de la commune de Marseille; et, après avoir contribué à la pacification d'Arles, qui s'était soulevé en faveur de la royauté, il fut envoyé à Paris comme député extraordinaire de la ville de Marseille auprès de l'assemblée législative. Il se fit alors recevoir au club des Jacobins, et y rencontra Brissot, Vergniaud et Gensonné, qui à cette époque étaient les membres les plus influents de cette société. S'étant lié intimement avec Roland, il soutint, dans une réunion tenue chez ce ministre, le projet d'établir une république dans le midi, dans le cas où la cour parviendrait à étouffer le mouvement révolutionnaire dans le nord. Il prit ensuite une part active à la journée du 10 août. On le récompensa de son patriotisme en le nommant président de l'assemblée électorale, et ensuite

membre de la convention. Dès le début de sa carrière législative, il attaqua violemment ceux de ses collègues qui siégeaient à l'extrême gauche, dénonça Robespierre et Marat, et insista avec force sur la mise en accusation des auteurs des sanglantes journées de septembre. « Je n'aurai de repos, s'écria-t-il, que lorsque les avanies seront punies, les vols restitués, et les dictateurs précipités de la roche Tarpéienne. » Savant économiste, Barbaroux traita d'une manière remarquable les questions d'administration générale et de commerce : il s'opposa à l'emprunt forcé d'un milliard, vota contre la taxe des grains, et indiqua une manière sage de consacrer les fonds destinés aux travaux publics, de régler l'approvisionnement des armées et l'organisation du ministère de la guerre. Dans le procès de Louis XVI, il demanda la peine de mort, avec l'appel au peuple. Des pétitions demandèrent alors son renvoi de la convention, et la journée du 31 mai le força à quitter Paris. C'est alors qu'il devint coupable de trahison, en soulevant plusieurs départements contre l'autorité de la convention ; si toutefois c'était trahir que de chercher à soulever le pays contre une pareille tyrannie. Déclaré traître à la patrie, il se sauva à Caen, et y vit Charlotte Corday; ce qui le fit accuser d'avoir inspiré à cette jeune fille le projet d'assassiner Marat. Déjà la beauté remarquable de Barbaroux avait fait soupçonner entre lui et madame Roland des relations coupables. Poursuivi d'asile en asile, il se réfugia aux environs de Bordeaux ; et, bientôt découvert, il se tira deux coups de pistolet qui lui laissèrent assez de vie pour que la commission révolutionnaire de Bordeaux pût constater son identité et le faire conduire à l'échafaud. On a de lui un mémoire curieux sur *les volcans éteints des environs de Toulon*, ouvrage de sa jeunesse; — plusieurs rapports administratifs, entre autres : *De l'influence de la guerre maritime sur le commerce ; de l'organisation des travaux publics* ; — quelques poésies, parmi lesquelles on distingua une ode *sur les Volcans*, insérée par Cambry dans le second volume de son *Voyage dans le Finistère;* Paris, 1799, 3 vol. in-8°.

Mémoires de Ch. Barbaroux (inédits), *avec une notice sur sa vie* par M. Ogé Barbaroux fils; — *Éclaircissements historiques*, par MM. Berville et Barrière; Paris, 1822. — *Biographie des Contemporains*.

*BARBARY (*Jacques* DE, ou *François* BABYLONE), peintre et graveur d'origine incertaine, vivait dans la première moitié du seizième siècle. On l'a surnommé *le Maître au Caducée*, à cause du monogramme qu'il avait adopté. On voit à Nuremberg une *Tête de Christ*, tableau signé des lettres L. A. D. B., avec un caducée; et au musée d'Augsbourg, un autre tableau représentant une *Solitude*, et portant, avec le nom de Barbary, la date de 1504. Les estampes de Barbary sont rares et recherchées; les plus connues sont : une *Sainte Famille; —* un *Saint Jérôme; —* une *Sainte Catherine; — Satyre jouant ; — Deux Vieillards faisant une lecture ; — Mars et Vénus ; — le Triton et la Sirène.*

Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon*.

BARBATELLI. *Voy.* POCCETTI.

BARBATO (*Barthélemy*), poëte et commentateur italien, natif de Padoue, vivait dans la seconde moitié du dix-septième siècle. Il laissa : *Poésies*, Padoue, in-12 ; — *il Valaresso, istoria della peste*, 1630 et 1631; Padoue, in-fol., et Rovigo, 1640; — *la Jerusalemme liberata di Tasso, con la Vita dell' autore e con gli argomenti;* Padoue, 1628, in-4°.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*. — Adelung, Supplément à Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*.

*BARBATO (*Horace*), jurisconsulte italien, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. On a de lui : *Modestinus elucidatus, sive de fideicommisso, majoratu ac primogenitura personali ; de Restitutorio interdicto*, etc.; 1637, in-fol.; — *De Divisione fructuum inter plures, illosque diversos tractatus ;* Gaffari, 1638.

Toppi, *Bibliotheca Napolitana*. — Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*.

*BARBATO (*Jérôme*), médecin italien, vivait dans la seconde moitié du dix-septième siècle. Le premier il découvrit le *serum* du sang, sujet sur lequel il écrivit ensuite. Le mérite de cette découverte ayant d'abord été attribué à Thomas Willis, a été restitué à Barbato par Anduoli, qui le seconda dans ses expériences. On a de Barbato : *De Arthritide libri duo;* Venise, 1665, in-4°; — *Dissertatio elegantissima de sanguine et ejus sero;* Pavie, 1667, in-12, et Leyde, 1736, in-8°; — *Dissertatio anatomica de formatione, organisatione, conceptu et nutritione fœtus in utero;* Padoue, 1676, in-12.

Biographie médicale. — Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*.

BARBATO (*Petronio*), poëte italien, natif de Foligno, mort le 22 novembre 1554. Il étudia le droit, et devint secrétaire des cardinaux Nicolas Gaëtano et Sermoneta. On a de lui : *Rime di Petro Barbato;* Foligno, 1712, in-8°.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

BARBATO *de Sulmone* (*Marc*), orateur et poëte italien, vivait dans la première moitié du quatorzième siècle. Il fut ami de Pétrarque, qui lui donna ce titre dans ses lettres. On a de lui des poésies restées manuscrites dans la bibliothèque des frères mineurs de Sulmone.

Toppi, *Bibliotheca Napolitana*.

*BARBATUS, nom de famille de la *gens Horatia*. Ce fut le surnom de Cornélius-Scipion, devenu consul en l'an 328 avant J.-C., et de quelques autres personnages, tels que Quinctius Capitolinus et Valerius Messala, consul en l'an 12 avant l'ère chrétienne.

*BARBATUS (*Horace*), vivait dans la première moitié du cinquième siècle avant J.-C. Il fut un des plus ardents adversaires du second décemvirat. A la mort de Virginie, il prit avec

Valerius Publicola la direction du mouvement populaire, et fut envoyé avec son collègue vers le peuple retiré sur le mont Sacré. Les résultats sont connus : le décemvirat ayant été aboli, Horatius Barbatus fut élu consul avec Publicola en l'an 449 avant J.-C., et donna son nom aux lois *Valeriæ Horatiæ*, confirmatives des libertés du peuple. Barbatus fut encore vainqueur des Sabins, qui de longtemps n'osèrent plus prendre les armes contre les Romains.

Tite-Live, III, 39, et passim. — Diod., XII, 26.

BARBAULD (*Anna-Letitia*), femme savante, née à Knilworth-Harcourt en Leicestershire, morte le 9 mars 1825. Fille d'un maître d'école, le docteur Aikin, elle épousa en 1774 Rochemont-Barbauld, protestant d'origine française. Elle se fit d'abord connaître par un petit recueil de poésies (*Miscellaneous Pieces*), qui eut successivement quatre éditions. Livrée longtemps à l'enseignement, elle composa quelques livres élémentaires (*Early Lessons*), et écrivit aussi quelques articles politiques et religieux. En 1804, elle publia un choix du *Spectateur*, du *Babillard*, du *Tuteur*, du *Franc-Tenancier*, précédé d'un essai contenant la vie des auteurs, et des jugements sur leurs écrits. Dans la même année, elle publia un choix de lettres de Samuel Richardson (Londres, 1804, 6 vol. in-8°), que les héritiers venaient de lui vendre. On lui doit, en outre : une édition des *Romanciers anglais*, 50 vol. in-12, 1810, avec une introduction et des notices biographiques, rédigées par elle ; — un poëme intitulé *Mil huit cent onze* ; 1811 ; — *the Female Speaker*, mélange de vers et de prose ; 1 vol. in-12, 1811. Le recueil de ses poésies et de ses écrits en prose, précédé d'une notice biographique, a été publié par Lucy Aikin, une de ses nièces, en 1825, in-8°. Plusieurs des productions de madame Barbauld ont été traduites en français.

Notice biographique de madame Barbauld dans le *Recueil de ses œuvres*, par Lucy Aikin, 1825.

BARBAULT (*Antoine-François*), né à Paris en 1705, mort dans la même ville le 14 mars 1784. Reçu maître en chirurgie à Saint-Côme le 2 juillet 1732, il se livra ensuite à la pratique des accouchements, et professa de longues années cette partie de la chirurgie. On a de lui : *Splanchnologie, suivie de l'angéiologie et de la névrologie* ; Paris, 1739, in-12 ; — *Principes de chirurgie* ; Paris, 1739, in-12 ; — *Cours d'accouchements en faveur des étudiants, des sages-femmes, et des aspirants à cet art* ; Paris, 1776, 2 vol. in-12.

Biographie médicale.

BARBAULT-ROYER (*P.-F.*), homme de couleur et publiciste, vivait dans la seconde moitié du dix-huitième siècle. Il défendit l'indépendance des noirs, et prit part au soulèvement de Saint-Domingue en 1792. Chargé d'exposer au corps législatif de la métropole les plaintes des colons contre les commissaires du gouvernement, et contre Sonthonax en particulier, Barbault-Royer ne fut pas même entendu par le conseil des cinq-cents. L'année suivante, il fut nommé haut-juré dans sa colonie, où il était revenu. A son retour en France, il coopéra à la rédaction de plusieurs journaux, notamment au journal officiel du Directoire ; puis il fut employé au ministère des affaires étrangères. On a de Barbault-Royer : *De la guerre contre l'Espagne* ; 1795 ; — *les Loisirs de la liberté*, nouvelle républicaine, 1795 ; — *Craon, ou les Trois Opprimés* ; 1795 ; — *Voyages dans les départements du Nord, de la Lys et de l'Escaut, pendant les années VII et VIII* (1800) ; — *les Pergamines, ou Tablettes suivies de notes et de remarques*, 1802 ; — *Résumé sur l'Angleterre*, 1803.

Quérard, *la France littéraire*. — Rabbe, etc. *Biographie universelle*.

* **BARBAVARA** (*Louis*), mathématicien italien, mort en 1638. Il était d'une famille noble du Milanais, et devint chancelier de l'archevêché. On a de Barbavara : *Tabulæ sinuum, tangentium positionum generalium, numericæ*, etc., en manuscrit.

Argellati, *Bibl. Mediol.* — Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

* **BARBAVARA** (*Marc-Marie*), jurisconsulte et théologien italien, mort en 1715. Il fut protonotaire apostolique et chanoine. On a de lui : *Raccolta di divote orazioni ed avvisi salutari, e di varie istruzioni per bene confessarsi e communicarsi* ; Milan, 1706 ; — *il Consigliere fedele, che insegna fuggire le occasioni pericolose di perdere l'anima* ; Milan, 1709.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

BARBAZAN (*Arnauld-Guilhem*, sire DE), capitaine français, surnommé *le Chevalier sans reproche*, né d'une famille distinguée dans le Bigorre, vers la fin du quatorzième siècle, mort en 1432. Jeune encore, il fit preuve de son goût pour les armes, et en 1404 il figura dans un de ces combats singuliers conformes à l'esprit du siècle. Ce combat eut lieu sous les murs du château de Montendre en Saintonge, en présence des deux armées anglaise et française, attentives à la lutte de leurs champions. Il y en avait six de chaque côté : les Français furent victorieux, et Barbazan, qui avait beaucoup contribué à un triomphe si flatteur pour l'honneur national, en renversant d'un coup de lance le plus habile des chevaliers anglais, acquit dès lors un grand renom. Charles VI lui fit présent d'une épée sur laquelle était gravée cette devise : *Ut lapsu graviore ruant*, et lui décerna le titre de *chevalier sans reproche*, si noblement porté depuis par Bayard. Barbazan se signala dans le cours des funestes guerres civiles qui désolèrent alors le royaume : il défendit Corbeil en 1417 contre le duc de Bourgogne, revint à Paris où il livra un sanglant combat au faubourg Saint-Antoine, et de là se renferma dans Melun, qu'il fut contraint, par la famine, de rendre à discrétion au roi d'Angleterre quelques mois après. Ainsi livré aux

mains de ceux à qui son courage avait été si nuisible, Barbazan subit une dure et longue captivité au château Gaillard, près de Rouen. Ce ne fut qu'après huit ans, en 1430, qu'il fut délivré par la Hire, qui emporta la place par escalade. Au sortir même de sa prison, Barbazan reprend les armes, s'empare de Pont-sur-Seine, et gagne sur les Anglais et les Bourguignons réunis la bataille de la Croisette en Champagne, victoire qui concourut puissamment à la délivrance définitive du pays. Charles VII, en récompense, le nomma gouverneur de Champagne et de Brie, et lui donna par lettres patentes le titre de *restaurateur du royaume et de la couronne de France*, avec trois fleurs de lis sans brisure dans ses armes. En 1431 il fut envoyé en Lorraine, pour aider René d'Anjou à s'emparer de cette province; mais René s'étant engagé imprudemment à Buégueville près de Nancy, malgré les conseils de Barbazan, fut complétement battu; et le brave capitaine, qui avait été percé de plusieurs coups, mourut quelques mois après de ses blessures. Il fut enterré à Saint-Denis comme Duguesclin. [DUFAU, dans l'*Enc. des g. du m.*]

Du Chêne, *Hist. de la maison du Plessis de Richelieu.*

BARBAZAN (*Étienne*), littérateur français, né à Saint-Fargeau en Puisaye, diocèse d'Auxerre, en 1696; mort à Paris le 8 octobre 1770. Il fit une étude particulière des patois de la France et de la littérature française depuis le douzième jusqu'au seizième siècle, dont il a donné les éditions suivantes : *Fabliaux et Contes des poëtes français des douzième, treizième, quatorzième et quinzième siècles;* Paris, 1756, 3 vol. in-12; — *l'Ordène de chevalerie;* Lausanne et Paris, 1759, in-12, ouvrage précédé d'un discours sur les étymologies, et d'une dissertation sur l'origine de la langue française; — *le Castoiement*, ou *Instruction d'un père à son fils;* Paris, 1760; ouvrage moral, traduit dans le treizième siècle, d'après le *Disciplina clericalis* de Pierre Alfonse, juif portugais, qui l'avait luimême traduit de l'arabe; livre précédé d'une dissertation sur la langue des Celtes, avec quelques observations sur les étymologies. En 1808, Méon a publié, en 4 vol. in-8° (fig.), une édition revue et augmentée de ces trois ouvrages.

Brunet, *Manuel du libraire.*

* **BARBAZZA** (*André*, le comte), poëte et prosateur italien, né en 1582, mort le 7 août 1656. Il devint sénateur, et vécut presque toujours à la cour. Chambellan du cardinal Gonzague de Mantoue, Barbazza visita avec lui l'Espagne et la France. Il était à Rome en 1630 et en 1632. On a de lui : *le Strigliate a Tommaso Stigliani*, sous le pseudonyme de Robuste Pogommega; Spire, 1629, in-12; Nuremberg, 1649, in-12; c'est une défense de Maréno dirigée contre Stigliani; — *Amorosa costanza, favola tragicom. bochereccia* (en prose); Bologne, 1646, in-4°; — *Armidoro, favola pastorale;* ibid., 1646.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

BARBE (sainte), martyrisée à Héliopolis vers l'an 306, sous le règne de Galère, ou, selon d'autres, à Nicomédie en 235, sous le règne de Maximin Ier. D'autres prétendent que son père Dioscore, n'ayant pu lui faire abandonner la foi de Jésus-Christ, lui trancha lui-même la tête, et fut ensuite frappé de la foudre; c'est pourquoi on l'invoquait dans les temps d'orage. Il y avait autrefois près d'Édesse un monastère qui portait le nom de Sainte-Barbe. Cette sainte était aussi en grande vénération à bord des vaisseaux, comme à terre parmi les soldats d'artillerie. On la fête encore le 4 décembre de chaque année. Les canonniers font, plusieurs mois d'avance, des économies pour donner de l'éclat à cette solennité militaire et surtout gastronomique, qui est annoncée par des salves et des bordées. Les capitaines des bâtiments et leurs officiers ne manquent guère d'ajouter quelques sommes à la masse faite par les canonniers. Des repas, où l'on ne boit pas seulement à la santé de la sainte patronne, ont lieu à bord de tous les navires de guerre et dans les ports, où le matin l'on a promené processionnellement l'effigie de sainte Barbe, enrubanée, parée, et placée debout sur une espèce de bastion. A Toulon, les canonniers font figurer, aux processions de la Fête-Dieu, sainte Barbe au milieu des saints des corporations. La fête de la Sainte-Barbe est très-bruyante à bord : ce jour-là, indulgence plénière pour les excès qui se commettent en sortant de table. Il y a encore des maîtres canonniers qui, dans leurs chambres, ont l'image de sainte Barbe. Jadis, au moment d'un combat, les canonniers s'agenouillaient pieusement devant cette image, puis ils allaient boire une ration d'eau-de-vie, et la sainte faisait des miracles.

Moréri, *Dictionnaire historique.*

BARBE, surnommée *Esther*, reine de Pologne, fille d'Étienne Zapoly, palatin de Transylvanie, épousa en 1512 Sigismond Ier, roi de Pologne, et mourut le 2 octobre 1525. Elle laissa deux filles dont l'une mourut jeune, et l'autre fut mariée à l'électeur de Brandebourg.

BARBE RADZIWIL, reine de Pologne, morte vers 1551. Fille de George Radziwil, castellan de Wilna, et veuve de Stanislas Gastold, palatin de Trocki, elle inspira une passion violente au jeune Sigismond (Auguste), fils de Sigismond, roi de Pologne, qui l'épousa secrètement, et ne publia son mariage qu'à la mort du roi, en 1548. La noblesse polonaise, dans l'assemblée de Petrikow, en 1549, voulut faire casser ce mariage, dont elle se montra fort mécontente. Mais la menace du roi, de faire revivre une ancienne loi contre le cumul des places et des dignités, les fit immédiatement rentrer dans le silence. La reine mourut six mois après son couronnement.

Schæffer, *Histoire de Portugal.*

* **BARBE** (....), lazariste et prédicateur français du dix-huitième siècle. Il dirigea le séminaire des *Bons-Enfants*, à Paris, et laissa : *Prières*

touchantes et affectives; Paris, 1712, in-12; — *Prières durant la sainte Messe;* ibid., 1712, in-12.

Adelung, Suppl. à Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon.*

*BARBE (*N...*), officier français, mort en 1798. Il n'était que sergent lorsqu'en 1798, au siége de Fribourg, il escalada le premier les remparts, et s'élança dans la place avec une dizaine de soldats. D'autres braves, entraînés par son exemple, se précipitèrent dans la place par une porte que le canon avait brisée en partie. Quinze cents Bernois et environ cinq mille paysans, qui défendaient la ville, prirent la fuite précipitamment. Barbe reçut, des mains du général Brune, les épaulettes de lieutenant sur le champ de bataille; et, trois jours après, il s'élança encore le premier au milieu de la mitraille sur le pont Neuenech, pour forcer le passage de la rivière de Seuse. Moins heureux cette fois, il paya de sa vie ce nouvel acte de courage.

Le Bas, *Dictionnaire encyclopédique de la France.*

*BARBE (le père *Philippe*), prêtre de la Doctrine chrétienne, né à Londres en 1723 de parents français, mort à Chaumont-en-Bassigny en 1792. Après des études brillantes au collége Louis-le-Grand, à Paris, il entra dans les ordres sacrés. Il fut bientôt appelé à la tête du collége de Langres, et ensuite de celui de Chaumont. Rappelé à Paris en 1785, il fut chargé de la traduction des Pères grecs pour la collection que préparait M. de Juigné, archevêque de Paris. A l'époque de la révolution il vint se fixer à Chaumont, où il mourut peu de temps après. On a de lui : *Fables et contes philosophiques;* Paris, 1771, in-12; — *Manuel des Rhétoriciens,* ou *Rhétorique moderne,* imprimé à Vitry-le-Français en 1759 et 1762, et à Paris chez Savoie en 1763. Barbier, dans son *Dictionnaire des Anonymes,* lui a attribué à tort le recueil ayant pour titre : *Fables nouvelles, divisées en 6 livres;* Paris, 1762, in-12. N. M....Y.

Biographie des hommes célèbres de la Champagne. — Mathieu, *Notice sur le P. Barbe.* — Barbier, *Dictionnaire des Anonymes.*

BARBÉ (*Grégoire-Auguste*), capitaine au 5e régiment d'infanterie légère, entra au service comme volontaire en 1805, et fut nommé capitaine le 8 novembre 1813. Après s'être fait remarquer dans plusieurs occasions, il se signala particulièrement à l'affaire d'Allecos (Vieille-Castille). Il défendait cette place avec vingt-trois hommes seulement, lorsque, le 3 janvier 1810, elle fut attaquée par trois cent cinquante Espagnols; il soutint pendant cinq heures un feu continuel, et fut assez heureux pour repousser l'ennemi et se retirer en emportant ses blessés. Pendant le siége de Tarragone, aux assauts du fort de Francoli, du bastion Saint-Charles et de celui de la Place, il montra tant d'énergie et d'intrépidité qu'il reçut trois mentions honorables à l'ordre de l'armée. Barbé, au péril de sa vie, sauva le général Maison à la bataille de Leipzig, le 16 octobre 1813 : ce général était tombé au pouvoir de l'ennemi; sept hommes l'avaient saisi et l'emmenaient prisonnier, lorsque Barbé, qui n'était encore que lieutenant, courut à lui, étendit à terre les deux premiers qui résistèrent, et arriva jusqu'au général, qui, se voyant secouru, ressaisit son épée, et parvint, avec son libérateur, à mettre en fuite les cinq autres. Plus tard, Barbé servit comme capitaine dans la légion de la Moselle, et on ignore l'époque de sa mort.

Le Bas, *Dictionnaire encyclopédique de la France.*

BARBÉ-MARBOIS (*François* DE), comte et marquis, magistrat français, né à Metz le 31 janvier 1745, mort le 14 janvier 1837. Précepteur des enfants du maréchal de Castries, il suivit d'abord la carrière diplomatique. Depuis 1769 il fut successivement secrétaire de légation à Ratisbonne et à Dresde, chargé d'affaires auprès de l'électeur de Saxe, puis auprès de l'électeur de Bavière, et consul général de France près du congrès des États-Unis. Dans ce pays où il résida dix ans, il épousa en 1784 la fille de Moore, président et gouverneur de l'État de Pensylvanie. En 1785, Louis XVI le nomma intendant à Saint-Domingue. Les réformes qu'il opéra dans l'administration des finances de cette colonie lui firent des ennemis, qui le calomnièrent auprès du gouvernement; mais il se justifia, et sa conduite fut approuvée par le roi. De retour en France en 1790, il fut employé dans les bureaux du ministère des affaires étrangères. L'année suivante, il se rendit à la diète de l'Empire en qualité d'adjoint à M. de Noailles, ambassadeur de France, pour traiter des droits des princes possessionnés en Alsace et en Lorraine. Peu de temps après, il revint dans sa patrie, et y vécut éloigné des affaires jusqu'en 1795, époque où il fut élu membre du conseil des anciens par le département de la Moselle. Il eut d'abord à s'y justifier de l'accusation d'avoir participé à la rédaction du traité de Pilnitz en 1791; mais il se défendit avec énergie de cette accusation, et le conseil passa à l'ordre du jour (1). En août 1796, il parla en faveur des rentiers de l'État, et fut élu, dans le mois suivant, secrétaire du conseil. Plusieurs fois il attaqua, mais sans succès, la loi du 3 brumaire an IV, qui excluait des fonctions publiques les nobles et les parents des émigrés. Se trouvant désigné pour le ministère, sur une liste saisie chez Berthelot de la Villeheurnois, agent des princes français, il fut accusé de royalisme, et, au 18 fructidor an V, déporté à la Guyane. Habitué au climat de Saint-Domingue, il fut préservé des maladies qui enlevèrent la plupart des exilés. Bientôt après, il obtint sa translation à l'île d'Oléron, d'où il revint à Paris après le 18 brumaire an VII. Grâce à l'intervention du consul Lebrun, son ami, il fut nommé conseiller d'État en 1801, puis directeur du trésor public : sa direction fut érigée en

(1) Il publia, à cette occasion : *Dénonciation d'un membre du Conseil des anciens pour fait de trahison;* Paris, 1796, in-8°.

ministère par arrêté consulaire du 5 vendémiaire an X. L'année suivante, il présida le collége électoral du département de l'Eure, qui l'élut candidat au sénat conservateur. En 1803, il fut nommé grand officier de la Légion d'honneur, reçut le titre de comte et le grand cordon de Saint-Hubert de Bavière. Vers la même époque, il fut chargé de céder la Louisiane aux États-Unis au prix de cinquante millions. Marbois eut l'habileté d'en obtenir quatre-vingts, dont vingt applicables aux indemnités dues aux négociants de l'Union, pour des prises indûment faites sur eux. Napoléon le récompensa d'un don de 192,000 francs. Une baisse imprévue dans les fonds publics, survenue en 1806, et causée principalement par une fausse opération de finances qu'il avait approuvée, produisit les plus funestes effets sur le crédit public. Napoléon, à son arrivée à Paris, manda le ministre, le traita fort durement, et le destitua sur-le-champ. Barbé-Marbois, en quittant le cabinet de l'empereur, lui dit, les larmes aux yeux : « J'ose espérer que Votre Majesté ne m'accusera pas d'être un voleur. » Napoléon lui répondit : « Je le préférerais cent fois ; la friponnerie a des bornes, la bêtise n'en a point. » Cependant la disgrâce cessa en 1808, et Napoléon, qui connaissait sa probité, le nomma alors premier président de la cour des comptes. En 1813, il entra au sénat. En avril 1814, il vota la déchéance de l'empereur, l'établissement d'un gouvernement provisoire, et le rétablissement de la dynastie des Bourbons. Dans le mois de juin suivant, il fut nommé pair de France, ensuite conseiller honoraire de l'université, et, par ordonnance du 27 février 1815, il fut confirmé dans les fonctions de premier président de la cour des comptes.

Après le retour en France de Napoléon le 20 mars 1815, Barbé-Marbois fit sonder par le général Lebrun, son gendre, les dispositions de l'empereur à son égard. Napoléon, irrité, pour toute réponse lui fit donner l'ordre de quitter Paris, et nomma en sa place M. Collin de Sussy à la présidence de la cour des comptes. Barbé-Marbois reprit ces fonctions lors du retour des Bourbons. Nommé président du collége électoral du département du Bas-Rhin, dont le territoire était encore occupé par les armées étrangères, il obtint de leurs généraux que les électeurs pussent entrer dans Strasbourg, dont le blocus était formé. Pendant tout le cours de sa vie politique, Barbé-Marbois ne s'est écarté qu'une seule fois de sa modération habituelle, à l'occasion de M. Carret, maître des requêtes, qui avait été nommé président de la fédération parisienne pendant les Cent-Jours. Après le 8 juillet 1815, ce fonctionnaire se présenta à la cour des comptes : « Monsieur, lui dit Barbé-Marbois, vous êtes nommé à vie, et personne n'a le droit de vous destituer; mais toutes les fois que vous paraîtrez ici, la séance sera levée. » Au mois d'août 1815, Barbé-Marbois remplaça M. Pasquier au ministère de la justice. Il prit part dans la chambre des pairs aux discussions les plus importantes. Lors du projet de loi sur *les cris séditieux*, il s'éleva avec force contre l'opinion de la majorité qui voulait substituer la peine de *mort* à la *déportation*, et parvint à ramener la majorité à son avis. Dans le procès du maréchal Ney, il intervint comme porteur d'accusation, et s'abstint, ainsi que les autres ministres, de voter au moment du jugement. Le 10 mai 1816, il quitta les sceaux et le portefeuille de la justice, et fut de nouveau nommé premier président de la cour des comptes. Le 18 juillet 1830, il félicita officiellement, pour la conquête d'Alger, Charles X, et le proclama « son roi bien-aimé, le bienfaiteur des hommes. » Après la révolution de Juillet, il prononça à l'avénement de Louis-Philippe les mêmes discours adulateurs et les mêmes serments de fidélité, qu'il avait, sauf quelques variantes, prononcés devant Napoléon et devant les princes de la branche aînée des Bourbons. Le 5 août suivant, il vint avec empressement haranguer le duc d'Orléans comme lieutenant du royaume, puis cinq jours après comme roi supplantant « son roi bien-aimé. » En 1833, une maladie le décida à offrir sa démission de la charge de premier président à la cour des comptes : cette démission ne fut pas acceptée à cette époque. Barbé-Marbois continua d'exercer ses fonctions jusqu'au 4 avril 1834, où il eut pour successeur M. Barthe. Pour le consoler, le roi lui envoya son portrait avec une lettre autographe. — Les principaux écrits de Barbé-Marbois ont pour titres : *Complot d'Arnold et de sir Henri Clinton contre les États-Unis d'Amérique et contre le général Washington*, en septembre 1780; Paris, Didot l'aîné, 1816, in-8°, avec carte et portraits; — *Culture du trèfle, de la luzerne et du sainfoin*; Paris, 1792, in-8°; — *Essai sur les moyens d'inspirer aux hommes le goût de la vertu*, 1769, in-8°; — *De la Guyane, de son état physique, de son agriculture, de son régime intérieur, et du projet de la peupler avec des laboureurs européens*; Paris, Trouvé, 1822, in-8°; — *Lettres de madame la marquise de Pompadour*, depuis 1746 jusqu'à 1762; Londres, 1771, 2 vol. in-8°; 1772, 3 vol. in-12; 1772, 4 vol. in-12; 1773, in-8° ou in-12, nouvelle édition précédée d'une notice sur madame de Pompadour; Paris, Longchamps, 1811, 2 vol. in-12; — *Réflexions sur la colonie de Saint-Domingue*, ou *Examen approfondi des causes de sa ruine et des mesures pour la rétablir*, 1796, in-8°; — *Socrate en délire*, traduit de l'allemand de Wieland; — *Histoire de la Louisiane et de la cession de cette colonie par la France aux États-Unis*, etc.; Paris, F. Didot, 1828, in-8°; — *Journal d'un déporté non jugé*, ou *déportation en violation des lois décrétées le* 18 *fructidor an* V; Paris, F. Didot, 1834, 2 vol. in-8°; Châtel, 1835, 2 vol. in-8°.

Biographie des Contemporains. — *Mémoires de M.-Barbé de Marbois*; Paris, 2 vol. 1838.

BARBEAU DE LA BRUYÈRE (*Jean-Louis*), savant littérateur, né à Paris le 29 juin 1710, mort le 20 novembre 1781. Fils d'un marchand de bois, il fut d'abord destiné au commerce de son père; mais son penchant l'entraîna vers la littérature. Il embrassa l'état ecclésiastique, qu'il quitta quelque temps après pour se retirer en Hollande, où il passa une quinzaine d'années. Il rapporta de ce pays différentes cartes peu connues en France; il les communiqua à Buache, qui les garda chez lui environ vingt-trois ans, et aux ouvrages duquel il eut la plus grande part. En 1759, il publia une *Mappemonde historique* : carte ingénieuse et alors vraiment nouvelle, où l'auteur a su réunir en un seul système la géographie, la chronologie et l'histoire. Il s'était proposé de développer cette carte générale dans des cartes particulières; mais il fut forcé d'y renoncer, par la nécessité où il était de gagner sa vie en travaillant pour les libraires. On lui doit un grand nombre d'éditions, parmi lesquelles on remarque : *Tablettes chronologiques* de l'abbé Lenglet, 1763 et 1778; — la *Géographie moderne* de l'abbé Lacroix, 2 vol. in-12, 1773; — les deux derniers volumes de la *Bibliothèque de France* du père Lelong, 1768-1778; et il aida beaucoup M. de Poulette dans la publication des trois premiers en 1758, 5 vol. in-fol. On a encore de lui une *Description de l'empire de Russie*, traduite de l'allemand du baron de Strahlemberg, 1757, 2 vol. in-12; et une vie de François Pâris, diacre, 1751, in-12. — Barbeau était du petit nombre de ces littérateurs modestes qui, sans avoir ni places ni pensions, n'en sont pas moins estimables.

Chaudon et Delandine, *Dictionnaire historique*.

BARBEAU-DUBARRAN. *Voy.* DUBARRAN.

BARBEDETTE-CHERMELAIS (*Joseph-Jean*), jurisconsulte français, né aux Faucheries (Ille-et-Vilaine) le 11 octobre 1784, mort au Planty le 28 janvier 1826. Il se plaça au premier rang dans le barreau. On a de lui : *Traité des Attributions des Juges de paix*; Paris, 1810, in-8°. Barbedette collabora au *Répertoire de la Nouvelle Législation*.

Favard, *Répertoire de la Nouvelle Législation*.

*__BARBELLO__ (*Jacopo*), peintre italien, né à Crema en Lombardie en 1590, tué d'un coup d'arquebuse en 1656. Il a beaucoup travaillé, soit à l'huile, soit à fresque, à Brescia et à Bergame. Le *Saint Lazare*, dans l'église de ce nom de cette dernière ville, passe pour son meilleur ouvrage. E. B—N.

Lanzi, *Storia della pittura*. — *Guida di Bergamo*. — Averaldi, *Guida di Brescia*. — Ticozzi, *Dizionario dei Pittori*. - Orlandi, *Abecedario Pittorico*.

*__BARBER__ (*Mary*), femme poëte irlandaise, née à Dublin vers 1712, morte en 1757. C'était une personne digne d'estime. On a d'elle un Recueil de poésies, publié sous le patronage de Dean Swift et de lord Orrery. Ses poésies sont remarquables par les pensées morales qui s'y rencontrent.

Rose, *New Biographical Dictionary*.

*__BARBERAN__ (*Antoine*), théologien espagnol : il fut prieur et chanoine de la cathédrale de Saragosse, et laissa : *Historia ecclesiastica de Saragoza*, conservée manuscrite dans la bibliothèque de Saragosse.

Lanuza, *Hist. eccl. regni Aragoniæ*. — Antonio, *Bibl. hispana nova*.

*__BARBEREAU__ (....), médecin et alchimiste du dix-septième siècle. On a de lui : *l'Esprit universel*, ou *le Principe des grands remèdes*, in-8°, sans indication de date ni de lieu; — *Remèdes souverains et incomparables heureusement découverts et employés par l'auteur*; Paris, 1669, in-4°.

Carrère, *Bibliothèque littéraire de la Médecine*.

*__BARBEREAU__ (*Mathurin-Auguste-Balthasar*), compositeur français, né à Paris le 14 novembre 1799. Il entra au Conservatoire le 14 août 1810, et eut Reicha pour maître le contre-point. En 1824, au concours de l'Institut, Barbereau obtint le grand prix de composition musicale pour sa cantate intitulée *Agnès Sorel*, exécutée le 4 octobre même année. Devenu pensionnaire du gouvernement, il voyagea en Allemagne et en Italie; revenu à Paris, il fut chef de l'orchestre du théâtre des Nouveautés. On a de lui : *les Sybarites de Florence*, opéra-pasticcio, composé en partie par lui.

Fétis, *Biographie universelle des Musiciens*.

BARBERET (*Denys*), médecin, né à Arnay-le-Duc en Bourgogne en 1714, mort vers la fin de 1770. Après avoir étudié la médecine à Montpellier, où il fut reçu docteur, il voyagea en Italie pour se perfectionner dans ses connaissances. En 1743 il vint s'établir à Dijon, puis à Bourg-en-Bresse en 1743; il quitta cette ville en 1766, pour aller remplir la charge de médecin de la marine au département de Toulon. Les ouvrages qu'il a laissés sont : *Dissertation sur le rapport qui se trouve entre les phénomènes du tonnerre et ceux de l'électricité*; Bordeaux, 1750, in-4° : cette dissertation fut couronnée par l'Académie de Bordeaux; — *Mémoire qui a remporté le prix de physique de l'année* 1761, *au jugement de l'Académie des sciences, belles lettres et arts de Lyon*; Lyon, 1762, in-12. Ce mémoire roule sur cette question : « Quelles sont les causes qui font mousser le vin? Quels sont les moyens de prévenir cet accident et d'y remédier, sans que la qualité du vin devienne nuisible à la santé? » — *Mémoire sur les maladies épidémiques des bestiaux*; Paris, 1766, in-8°; ouvrage couronné en 1765 par la Société d'agriculture de Paris; — *Dissertation sur la nature et la formation de la grêle*, dans le tome Ier des *Mémoires de l'Académie de Dijon*.

Biographie Médicale.

*__BARBERI__ (*Antoine*), architecte et graveur italien, vivait dans la seconde moitié du dix-sep-

tième siècle. Il ne faut pas le confondre avec Louis Barberi, connu par un plan de Paris. Outre des gravures d'après Mignard, on a d'Antoine Barberi un *Plan de Rome* daté de 1697. M. Le Blanc conjecture que ce plan, attribué à Barberi par quelques auteurs, pourrait bien être celui que publiait, également en 1697, Antoine Barbey, auquel il conviendrait de le restituer.

Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon*. — Ch. Le Blanc, *Manuel de l'Amateur d'estampes*.

BARBERI (*François*), jurisconsulte italien, vivait à Rome dans la 2e moitié du dix-huitième siècle. Il fut procureur fiscal sous Pie IV. Il fit condamner Cagliostro à la détention perpétuelle, et publia, sur l'affaire de Basseville (*voy.* ANTONELLI), une brochure destinée à prouver que l'on ne devait attribuer son assassinat qu'à l'effervescence populaire.

Biographie universelle, édit. belge.

* **BARBERI** (*Jean*), peintre en perspective et architecte romain, vivait dans la seconde moitié du dix-huitième siècle. En 1786, il fit avec succès, sur l'ordre du pape, la façade de la nouvelle sacristie de Saint-Pierre de Rome.

Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon*.

* **BARBERI** (*Jean-Antoine*), médecin italien, natif de Carmagnola, mort en 1666 ou 1667. Il professa la médecine, l'astronomie et les mathématiques dans la capitale du Piémont, et fut membre de l'Académie des ignorants. Il laissa : *Medicus practicus*; — *Medicus consiliarius*.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

* **BARBERI** (*Marc-Aurèle*), jurisconsulte italien, natif du Piémont, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. Il devint avocat du trésor, et professeur de droit civil à Turin. On a de lui quelques *Discours*; Turin, 1750.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

* **BARBERI** (*Philippe* DE), théologien italien, natif de Syracuse, vivait dans la seconde moitié du quinzième siècle. Il fut nommé inquisiteur de la foi en Sicile et dans les îles de Malte et de Goze, en 1481. On a de lui, entre autres ouvrages : *Tractatus de Discordia, inter Eusebium, Hieronymum et Aurelium Augustinum*; *Approbatus Sibyllarum et Prophetarum dictis omniumque Gentilium philosophorum et veterum poetarum, qui de Christo vaticinati sunt atque aliqua prædixerunt*; — *Donatus theologus, quo theologicæ quæstiones grammatica arte solvuntur*; tous ces ouvrages publiés à Rome, 1481; — *Libellus de animarum immortalitate*; — *Libellus de divina Providentia mundi gubernatione, hominum prædestinatione atque reprobatione* : l'auteur y prêche la doctrine de saint Thomas; — *Virorum illustrium chronica*, publiée en 1475, in-4°, sans indication de lieu ni d'imprimeur; — *De inventoribus scientiarum et artium mechanicarum Libri tres*; — *Sermonum quadragesimalium volumen pergrande*; — *Dominicarum ac Sanctorum volumen*.

Fontana, in *Theatro et Monumentis*. — *Bibl. sacrée*.

BARBERINI (*Famille* DES). Les Barberini sont originaires de Semifons en Toscane. Vers l'an 1024, ils quittèrent leur patrie ruinée par les guerres, et vinrent s'établir à Florence. Leur grande illustration date de MAFFEO Barberini, né en 1568, élu pape en 1623, sous le nom d'Urbain VIII (*voy.* ce nom); son frère et deux de ses neveux furent élevés par lui au cardinalat; ANTOINE, le duc de Segni, etc., fut envoyé dans le Piémont avec le titre de légat *a latere*, pour régler les affaires du Montferrat, dans lesquelles la France était intervenue; il eut beaucoup de part à la paix qui se conclut peu de temps après. La fortune d'un troisième neveu (TADDEO) ne fut pas moins brillante; son oncle lui donna la principauté de Palestrine avec 60,000 écus de rente; l'avidité des Barberini, plutôt irritée qu'assouvie par des faveurs si grandes, convoita bientôt les duchés de Castro et de Ronciglione, fiefs de la maison de Parme; ils en accomplirent facilement en 1642 la conquête; mais ensuite, lorsqu'ils osèrent porter leurs prétentions jusque sur le duché de Parme, Édouard Farnèse leur opposa une vigoureuse résistance, dispersa, avec 3,000 cavaliers, 20,000 hommes de l'armée du pape commandés par Taddeo, et vint ravager la Romagne. L'année suivante, les Vénitiens, le duc de Modène, le grand-duc de Toscane, se liguèrent avec Édouard pour mettre une digue à l'ambition des neveux d'Urbain. Montecucculli, général du duc de Modène, battit de nouveau l'armée pontificale, commandée cette fois par le cardinal Antoine; et sa victoire amena la paix. De ces ambitieuses tentatives il ne resta aux Barberini que la douleur d'avoir échoué, et la crainte d'un soulèvement de la part des peuples accablés d'impôts : en effet, à la mort d'Urbain VIII (1644), de violentes clameurs s'élevèrent contre eux dans Rome. Pourtant leur influence était grande dans le conclave; et le nouveau pape (Innocent X) ne fut élu que lorsqu'ils y eurent donné leur assentiment; une fois élevé sur le saint-siége, il se montra tellement leur ennemi, qu'ils crurent devoir quitter l'Italie et chercher un appui près du cardinal Mazarin, alors tout-puissant en France. Grâce à la médiation de ce ministre, les Barberini obtinrent la restitution de leurs biens, qu'on avait mis en séquestre. Taddeo mourut à Paris en 1647; mais les deux cardinaux revinrent en Italie, et leur famille a conservé jusqu'à nos jours la principauté de Palestrine. On reproche aux Barberini d'avoir, pour la construction d'un palais, enlevé des pierres du Colisée; de là ce mot de Pasquin : *Quod non* Barbari *fecerunt*, Barberini *fecere*. [*Enc. des g. du m.*]

Sismondi, *Hist. des Républiques italiennes*. — Muratori, *Annali d'Italia*.

BARBERINI et non **BARBERINO** (*Antoine*), surnommé *il Vecchio*, théologien italien, né à Florence en 1569, mort en 1646. Il était frère d'Urbain VIII. Simple capucin en 1569, il était

cardinal de Sinigaglia en 1624. On a de lui : *Constitutiones synodales et decreta pro diœcesi Senegallensi*; Rome, 1627, in-4°; — *Constitutiones et decreta pro monialibus suæ diœcesis*; Rome, 1628, in-12; — *Tractatus de antiquo modo eligendi in religione Capuccinorum*; Rome, 1640; — *Ordinationes pro bono regimine religionis Capuccinorum*; Rome, 1640.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

BARBERINO (*Antoine*), le jeune, cardinal et poëte italien, né à Rome en 1608, mort en 1671, Il était neveu d'Urbain VIII, et fut élevé au cardinalat en 1628. Il laissa des *poésies* latines et italiennes, dans les *Ædes Barberinæ* de Jérôme Tesio; Rome, 1642, in-fol.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*. — Adelung, Supplément à Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*.

* **BARBERINI** (*Bonaventure*), archevêque de Ferrare, théologien italien, né à Ferrare en 1674, mort le 15 octobre 1743. Il entra dès l'âge de seize ans dans l'ordre des Capucins, d'où sa mauvaise santé le fit sortir pour passer à celui des Franciscains. Il remplit ensuite diverses fonctions ecclésiastiques subalternes, à la suite desquelles il fut appelé à l'archevêché de Ferrare par le pape Benoît XIV. On a de Barberini : *Orazione italiane*, sur divers sujets, imprimées à Forli vers 1718, et qui eurent beaucoup de succès; — *Epistola ad Em. Francisc. Barberinum de Canone Nicæno; Appellationes ad summum Rom. Pontific. ac de numero viginti canonum Nicænæ synodi*, dans les *Opusc. scientif. e filol.*, t. 34; — *Prediche dette nel sacro Palazzo Apostolico per il corso di diecinove*; Venise, 1752.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*. — Adelung, Supplément à Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*. — Tipaldo, *Biographia degli Italiani illustri*, IV, 380.

BARBERINI et non **BARBERINO** (*François*), poëte et jurisconsulte italien, né en 1264 à Barberino, dans le pays Florentin; mort en 1348. Son père s'appelait *Neri di Rinuccio*. François étudia d'abord sous la direction de Brunetto Latini. Tout jeune encore, il improvisa publiquement sur vingt-quatre questions concernant une thèse alors à la mode : *l'Amour*. Il se livra ensuite à l'étude de la jurisprudence, et devint notaire public après la mort de son père. Après avoir voyagé ensuite en Provence et dans d'autres parties de la France, il revint en 1313 à Florence, où il obtint *la laurea* ou laurier de docteur en droit. A la mort d'Antoine Orso son ami, qui lui laissa une partie de ses biens, il eut à soutenir un procès contre les nonces apostoliques, qui réclamaient ce qui provenait des aumônes reçues par Orso pour l'envoi de secours dans la terre sainte; Barberino gagna le procès. — Il est connu par l'ouvrage intitulé *Documenti d'Amore*; Rome, 1640, in-4°, édition de Frédéric Ubaldini, avec une excellente table explicative et d'autres poésies de l'auteur. Cet ouvrage, malgré le titre, est en quelque sorte la philosophie morale de l'amour. Les douze parties qui le composent sont intitulées : *de la Docilité*; *l'Adresse*; *la Constance*; *la Discrétion*; *la Patience*; *l'Espérance*; *la Prudence*; *la Gloire*; *la Justice*; *l'Innocence*; *la Reconnaissance*; *l'Éternité*.

Crescembeni, *Historia della volgar poesia*. — Ghilini, *Teatro dell' Uomini letterati*.

* **BARBERINI** (*Giovanni-Battista*), sculpteur, né à Côme, mort à Crémone en 1666. Aidé de son frère, il s'adonna surtout à la sculpture d'ornement, genre dans lequel il avait acquis une grande habileté. C'est à lui que l'on doit les jolies statues qui ornent les orgues et le ciboire de Sainte-Pétrone de Bologne. E. B—N.

Malvasia, *Pitture, Sculture ed Architetture di Bologna*. — Panni, *Pitture di Cremona*.

BARBERINO. *Voy.* BARBERINI.

* **BARBERIUS** (*Fabius*), médecin italien, natif d'Ariano dans le royaume de Naples, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. On a de lui : *De prognostico cinerum quos Vesuvius, dum conflagrabat, eructavit*.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

* **BARBERIUS** (*Louis-Marie*), médecin italien, natif d'Imola, vivait dans la seconde moitié du dix-septième siècle. Il laissa : *Tract. de spiritus nitro-aerei operationibus in microcosmo*; Bologne, 1680, in-12.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

BARBEROUSSE, roi d'Alger. *Voy.* AROUDJ.

BARBEROUSSE, l'empereur. *Voy.* FRÉDÉRIC I.

* **BARBÈS** (*Armand*), né en 1810 à la Pointe-à-Pitre (Guadeloupe), vint dès son enfance habiter le midi de la France, à Fortoul près de Carcassonne, d'où sa famille est originaire, et fit ses études à l'école de Sorèze. La mort de son père, riche négociant, l'ayant mis de bonne heure en possession d'une fortune importante, il fut envoyé par son tuteur à Paris, pour y suivre les cours de droit peu de temps après la révolution de Juillet. Affilié à la *Société des Droits de l'homme*, il fut compromis dans l'insurrection d'avril 1834, arrêté préventivement, et emprisonné à Sainte-Pélagie pendant quatre ou cinq mois; il ne fut pas trouvé suffisamment coupable pour figurer sur le banc des accusés, et une ordonnance de non-lieu le rendit à la liberté. Enveloppé de nouveau dans les nombreuses arrestations opérées à l'occasion de l'attentat Fieschi (18 août 1835), il fut une seconde fois relaxé sans jugement. Enfin, quelques mois plus tard, le gouvernement, qui le considérait avec raison comme un ennemi déterminé, obtint contre lui, devant le tribunal correctionnel de la Seine, une première condamnation à une année d'emprisonnement, pour fabrication clandestine de poudre.

A l'expiration de sa peine, Barbès conspira de nouveau, avec Auguste Blanqui, Martin Bernard et quelques autres chefs de la *Société des Familles*, s'élança, suivi d'un petit nombre d'hommes (le 12 mai 1839), à l'attaque du poste de la Conciergerie, qu'il voulait enlever pour

s'emparer ensuite de la préfecture de police. L'officier commandant du poste, le lieutenant Drouineau, étant sorti avec sa troupe, fut atteint d'une balle partie des rangs des insurgés, et tomba mort. L'alerte fut donnée, et quand les auteurs de cet audacieux coup de main débouchèrent par la rue de la Barillerie, ils trouvèrent, sur le quai des Orfèvres, des forces prêtes à la résistance. Ils se replièrent alors sur les rues étroites de la Cité, pour s'y retrancher derrière des barricades; mais, la nuit même, l'insurrection, qui comptait à peine deux cents combattants, fut mise en déroute, et Barbès tomba au pouvoir des gardes municipaux.

Traduit devant la cour des pairs, et personnellement accusé de l'assassinat de Drouineau, Barbès fut condamné à mort. Louis-Philippe, contrairement à l'avis de ses ministres, commua la peine capitale en celle de la détention perpétuelle, quand déjà le condamné, qui n'espérait rien de la clémence royale, avait écrit à ses amis ses derniers adieux.

La révolution de Février 1848 lui rouvrit les portes de la prison. Bientôt la 12e légion le proclama son colonel, et le département de l'Aude le chargea de le représenter à l'assemblée constituante. Barbès n'y siégea pas longtemps. L'habitude de conspirer étant pour lui une seconde nature, il prit part à l'affaire du 15 mai. Les envahisseurs du Palais-Bourbon l'entraînèrent jusqu'à l'hôtel de ville, où il fut arrêté dans la soirée, et transféré au donjon de Vincennes.

Traduit devant la haute cour de justice convoquée à Bourges, sous la prévention de complot tendant au renversement du gouvernement républicain, il fut déclaré coupable (2 avril 1849), et condamné à la déportation, peine qui, faute d'un établissement spécial, se trouva commuée de fait en celle d'une détention perpétuelle qu'il subit aujourd'hui dans la prison de Belle-Ile-en-Mer. On a de lui : *Deux jours de condamnation à mort*; Paris, 1848, in-8°, et 1849, in-8°; cette seconde édition est précédée d'une lettre de M. Louis Blanc; — *Quelques mots à ceux qui possèdent, en faveur des prolétaires sans travail*; ibid., 1848, in-8°.

J.-F. Destigny (de Caen).

BARBÉSIEU (*Richard* de). *Voy.* Richard *de Barbesieu.*

BARBÉSIEUX (*Louis-François* Letellier, marquis de), ministre de Louis XIV, troisième fils du marquis de Louvois, naquit à Paris en 1668, et mourut le 5 janvier 1701. Ce ministre incapable fit regretter son père. Il se livra à ses passions et négligea les affaires publiques. Louis XIV, mécontent de sa conduite, s'en expliqua ainsi à l'archevêque de Reims, son oncle : « Votre neveu a des talents, mais il n'en fait pas bon usage. Il donne trop souvent à souper aux princes, au lieu de travailler. Il néglige les affaires pour ses plaisirs; il fait attendre trop longtemps les officiers dans son antichambre; il leur parle avec hauteur, et quelquefois avec dureté. » Barbésieux mourut en 1701, dans sa trente-troisième année. L'archevêque de Reims, en parcourant les papiers de son neveu, trouva cette note écrite de sa main. « J'aurai, à ma trente-troisième année, une grande maladie, de laquelle je n'échapperai pas. » Barbésieux, héritier de la crédulité de son père pour l'astrologie, consultait souvent le père Alexis, cordelier, qui, d'après la connaissance des passions du jeune adepte, avait hasardé cette prédiction.

Moréri, *Dictionnaire historique.*

* **BARBET** (*Adrien*), musicien français, vivait vers la fin du seizième siècle, et laissa : *Exemplaire des douze tons de la musique et de leur nature*; Anvers, 1599, in-4°.

Fétis, *Biographie universelle des Musiciens.*

* **BARBETA** (*Jean*), historien hongrois, vivait dans la seconde moitié du dix-septième siècle. Il appartenait à l'ordre de Saint-Dominique. On a de lui : *Histoire de la Dalmatie, ou de Laudibus Dalmatiæ.*

Échard, *de Scriptoribus ordinis Dominicanorum.*

* **BARBETTE** (*Paul*), médecin et chirurgien hollandais, vivait à Amsterdam dans la seconde moitié du dix-septième siècle. Le premier il proposa la gastrotomie dans le cas d'intussusception des intestins, maladie dont il donne une claire définition. Il corrigea aussi, et avec succès, la canule de Sanctorius, en usage pour l'opération de la paracentèse, en substituant à la pointe conique une pointe aplatie en fer de lance. Il fit des sudorifiques un spécifique de toutes les maladies, et proscrivit sans raison les évacuations sanguines. A ses yeux, le principe de toutes les maladies était dans l'épaississement de la lymphe par l'âcreté acide. Sans être originaux, ses ouvrages sont nombreux et surchargés de formules. Ils ont pour titre : *Chirurgie, seu Heelkonst na de hedendaagze practyk beschreeven* (Chirurgie, ou l'art de guérir décrit suivant la pratique du jour); Amsterdam, 1657; Lyon, 1693; — *Anatomie practica, ofte entleeding des menschelycken lichnams*; Amsterdam, 1659, in-8°; et Amsterdam, 1657, in-8°; — *Anmerkingen op d'anatomyche Schriften van L. de Bils*; Amsterdam, 1660, in-8°; — *Opera anatomico-chirurgica, ad circularem sanguinis motum aliaque recentiorum inventa, accommodata; accedit de peste tractatus, observationibus illustratus*; Leyde, 1672; Bologne, 1692, in-8°; — *Opera omnia medica et chirurgica, notis et observationibus, nec non pluribus morborum historiis et curationibus illustrata et aucta, cum appendice eorum, quæ in praxi omnia vel concisa nimis pertracta fuerant, opera et studio Johannis Jacobi Mangeti*; Leyde, 1672, in-8°; en français, Lyon, 1687; en anglais, Londres, 1675; — *Praxis medica, cum notis et observationibus Frederici Deckeri*; Leyde, 1669; Lyon,

1694; — *Tractatus de peste, cum notis Frederici Deckers*; Leyde, 1697, in-12.

Vander Linden, *De script. med.* — *Biographie Méd.*

*BARBETTI (*Angelo*), sculpteur en bois, né à Sienne en 1803. Il remit son art en honneur en se basant sur le type grec. Le style de ses compositions est gracieux et pur. Un coffre orné de sculptures remarquables lui valut une médaille d'or à l'exposition de Londres en 1851; il en obtint trois autres à Florence. Ce qui lui fait le plus d'honneur, c'est l'exécution des façades des dômes de Sienne et d'Orvieto.

Conversations-Lexicon.

*BARBETTI (*Jules-César*), luthiste et musicographe italien, vivait dans la seconde moitié du seizième siècle. On a de lui : *Tabulæ Musicæ Testudinariæ hexacordæ et heptacordæ*, in-4°. C'est une méthode de doigté pour les deux luths à six et sept cordes, encore en usage du temps de l'auteur.

Fétis, *Biographie universelle des Musiciens.*

BARBEU-DUBOURG (*Jacques*), médecin et botaniste, né à Mayenne le 12 février 1709, mort à Paris le 13 décembre 1779. Il étudia d'abord les langues anciennes, puis la médecine, et vint exercer sa profession à Paris. Il se livra par goût à l'étude de la botanique, et particulièrement à celle des champignons, sur lesquels il fit de nombreuses expériences. On a de lui : *le Botaniste français*; Paris, 1767, 2 vol. in-8° : C'est un des meilleurs livres sur les plantes des environs de Paris; cependant il n'est presque jamais cité par les botanistes; le 1er volume contient l'exposé des principes de la *Philosophia botanica* de Linné; le 2e volume comprend toutes les plantes (indigènes) désignées dans l'ouvrage, et rangées par familles naturelles : le *Botaniste français* attira à l'auteur de vives altercations avec Adanson, qui lui reprocha de lui avoir emprunté ses idées sans le citer; — *Petit Code de la raison humaine*; dédié à Franklin, Londres, 1774, in-8°; Passy, imprimerie de Franklin, in-24; 1782 et 1789, in-12; — *Projet d'un cours complet de médecine*; — *Recherches sur la durée de la grossesse et le terme de l'accouchement*; Amsterdam, 1765, in-8°, etc.; — traduction des *Lettres sur l'histoire*, de Bolingbroke, 1752, 2 vol. in-12; — *Chronographie*, ou *Description des temps*; Paris, 1754, in-4°; — *le Calendrier de Philadelphie*, ou *Constitution de Sancho-Pança et du bonhomme Richard en Pensylvanie*; Philadelphie et Paris, 1778, in-12; — *Éléments de médecine*; etc., Paris, 1780, in-12; — *Manuel de botanique*; 1768, in-12; — *Opinion d'un médecin de la Faculté de Paris en faveur de l'inoculation de la petite vérole*; Paris, 1769, in-12; — *Usage des plantes*, faisant suite au *Botaniste français*; Paris, 1767, 2 vol. in-12. Barbeu a édité les œuvres de Franklin, traduites de l'anglais par Lecuy, 1773, 2 vol. in-4°, et fut l'un des collaborateurs de la *Gazette d'Épidaure*, continuée sous le titre de *Gazette de Médecine* (1761-1762). Du Petit-Thouars a consacré à la mémoire de ce savant, sous le nom de *Barbeuia*, un genre de plantes découvert à Madagascar.

Raynouard, *Notice sur Barbeu-Dubourg*, dans ses *Essais historiques sur le Maine*, t. 2.

*BARBEY (*Marc le*), médecin français, natif de Bayeux, mort vers l'an 1600. Il devint premier médecin du roi Henri IV, et fut anobli en récompense de ce que, tout en employant les moyens les plus efficaces pour préserver ses concitoyens de la peste, il refusa de secourir les ligueurs atteints par le fléau. Barbey vit alors vendre ses meubles, piller sa maison, et fut obligé de quitter la ville; mais rien ne put ébranler sa fidélité.

Chaudon et Delandine, *Nouveau Dictionnaire historique.*

BARBEYRAC (*Charles*), médecin, né en 1629 à Céreste en Provence, mort à Montpellier en 1699. Il exerça sa profession à Montpellier, où il avait été reçu docteur en 1649, et s'acquit une grande réputation. Il reçut du cardinal de Bouillon le brevet de son médecin ordinaire avec une pension de 1000 livres, quoiqu'il ne fût pas obligé de rester auprès de lui. Il n'employait que peu de remèdes, et n'en guérissait que plus de malades. Le célèbre philosophe Locke, ami de Sydenham et de Barbeyrac, qu'il avait connus à Montpellier, disait n'avoir jamais vu deux hommes dont les manières et la doctrine se ressemblassent davantage. Barbeyrac était calviniste. On a de lui : *Questiones medicæ duodecim*; Montpellier, 1658, in-4°, thèse de concours.

BARBEYRAC (*Jean*), jurisconsulte français, né à Béziers le 15 mars 1674, mort le 3 mars 1744. Lors de la révocation de l'édit de Nantes, il suivit ses parents en Suisse. Destiné à la théologie par son père qui était ministre calviniste, il suivit sa vocation, qui le portait vers la jurisprudence et surtout vers les questions de droit international. Après avoir séjourné à Genève en 1693, et plus tard à Francfort-sur-l'Oder, il s'arrêta à Berlin, professa les belles-lettres au collége français de cette ville en 1697, l'histoire et le droit civil à Lauzanne en 1711, enfin le droit public à Groningue. En 1714 il fut appelé à diriger l'académie de cette ville, et devint membre de la Société des sciences de Prusse. Il vécut paisible pendant près de vingt-six ans à Groningue, tout en exerçant les fonctions de professeur. On a de lui : *Du Pouvoir des souverains et de la Liberté de conscience*, traduit du latin de Noodt; Amsterdam, 1614, avec le discours sur *la loi royale* de Gronovius, et un discours du traducteur sur *la Nature du sort*; et Amsterdam, 1731, 2 vol. in-12; — *le Juge compétent des ambassadeurs, traduit du latin de M. de Bynkershoek*; la Haye, 1723; — *Supplément au grand corps diplomatique*, avec des notes; Amsterdam, 1739, in-fol., 5 vol. On y trouve une *Histoire curieuse des anciens traités*, jusqu'à

Charlemagne; — *le Droit de la guerre et de la paix*, traduit du latin de Hugues Grotius, avec des notes; Amsterdam, 1724, et Bâle, 1746, 2 vol. in-4°; — *Traité du Jeu*, 1737, 2e édition; ouvrage inspiré, dit-on, à l'auteur, à l'occasion des jeux qui avaient lieu chez sa belle-mère; — *Traduction de divers sermons de Tillotson*; Amsterdam, 1722, 6 vol. in-8°; — *Traités du droit de la nature et des gens, des devoirs de l'homme et du citoyen*, traduits de Puffendorf, avec des notes; Londres, 1740 et 1741; — *Traité de la morale des Pères*, 1728; — des articles dans la *Bibliothèque raisonnée des ouvrages des savants de l'Europe*, 1728-1753; — d'autres articles dans la *Bibliothèque Britannique* et dans la *Nouvelle Bibliothèque* ou *Histoire littéraire des principaux écrits*, 1738-1744. Barbeyrac était, comme on voit, un écrivain fécond, mais qui avait le défaut de cette qualité.

Goettes, *Jetzt lebendes Gelehrtes Europa*.

*BARBIANI (*Andrea*), peintre de l'école bolonaise, supposé petit-fils de Jean-Baptiste-Simon, né à Ravenne, vivait vers le milieu du dix-huitième siècle. On a de lui une foule de tableaux d'autel, à Rimini et à Ravenne. Dans cette dernière ville, il a peint à fresque les *quatre évangélistes* aux pendentifs de la petite coupole de la cathédrale. E. B—N.

Lanzi, *Storia Pittorica*. — *Guida di Rimini*. — Ticozzi, *Dizionario dei Pittori*.

*BARBIANI (*Giovanni-Battista-Simone*), peintre de l'école bolonaise, né à Ravenne, mort en 1650. Ses principaux ouvrages sont, à Ravenne, un *Saint André* et un *Saint Joseph* dans l'église *San-Francisco*, et la petite coupole de la chapelle de la *Madonna del Sudore* dans la cathédrale; il y a représenté une *Assomption*, qui passe pour son chef-d'œuvre. Il eut un fils qui ne fut qu'un peintre médiocre, mais que l'on croit avoir été le père d'Andrea Barbiani.

Ticozzi, *Dizionario dei Pittori*. — Lanzi, *Storia Pittorica*. — Orlandi, *Abecedario Pittorico*.

*BARBIANI (*Marcello-Vestrio*), fils du suivant, se distingua dans l'art oratoire, et publia : *Oratio ad cardinales, cum post obitum Clementis VIII conclave ingrederentur*; Rome, 1605, in-4°; *Responsio ad Orat. Bern. Scotti pro canonizatione B. Raymundi*; Rome, 1601, in-4°; — Un poëme latin : *de Fœdere in Turcas*, dans *Carmin. illustr. Poet. Ital.*

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

*BARBIANI (*Octavien*), jurisconsulte italien, mort à Rome en 1572. On a de lui : *Practica judiciorum de officiis et officialibus aulæ romanæ, cum notis Nic.-Ant. Gravalii*; Cologne, 1573, in-8°; Rome, 1609, in-8°.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

BARBIANO (*Alberic Ier*, comte), guerrier italien, mort en 1409. Il eut le courage de renoncer à l'usage antinational d'employer des troupes étrangères, en armant le premier un corps d'Italiens avec lesquels il prit part à la terrible affaire de Césène en 1377, époque à laquelle il était sous les ordres du cardinal de Césène, devenu depuis l'antipape Clément VII. Il mit le corps qu'il commandait, et qu'il appela *le Saint-George*, au service de ce pontife; et, le 28 avril 1379, il remporta un avantage signalé sur les Bretons, les plus vaillants des soldats étrangers qui servaient en Italie. Le *Saint-George* devint dès lors l'école de l'art militaire italien. Barbiano se mit ensuite au service du roi de Naples Charles III et de Galéas Visconti, duc de Milan. Il obtint du premier le titre de connétable, et du second, celui de président du conseil de régence et de tuteur des princes. A l'époque de sa mort, il était au service du roi de Naples, Ladislas.

Sismondi, *Républiques Italiennes*.

BARBIANO (*Albéric II*, comte de Zagonara), fils du précédent, vivait dans la première moitié du quinzième siècle. Pour se maintenir sûrement dans ses fiefs, situés dans les Apennins, il se mit sous la protection des Florentins. Assiégé ensuite en 1424 dans son château de Zagonara par Ange de la Pergola, général du duc de Milan, il dut se soumettre à ce prince, et se séparer des Florentins ses premiers alliés, qu'il vainquit dans plusieurs rencontres.

Sismondi, *Républiques Italiennes*.

BARBIANO (*Jean*), frère d'Albéric Ier, seigneur italien, mort en 1401. Quoique élevé à l'école militaire de son frère, il suivit rarement le même parti. C'est ainsi que, s'étant mis au service des Bolonais, il combattit avec eux et les Florentins contre les souverains de Naples et de Milan. Durant les troubles de Ferrare en 1394, il se rangea du côté d'Azzo d'Este contre Nicolas III. Il se laissa ensuite engager, par les conseillers de ce pape, à commettre un de ces forfaits trop fréquents dans les mœurs italiennes de l'époque : il s'agissait de faire périr ce même Azzo, son ami et son confident. Il l'avertit, il est vrai; mais un malheureux domestique placé à dessein dans une salle écartée du château de Barbiano, de la même taille qu'Azzo et portant ses vêtements, fut victime de ce complot homicide. On le frappa au visage, pour le mieux défigurer. Barbiano fit ensuite appeler l'ambassadeur du marquis d'Este, lui montra le cadavre, et réclama la récompense promise, à savoir : les châteaux de Lugo et de Concelice, en Romagne. Mais, lorsqu'il eut obtenu le salaire de son crime, il fit reparaître Azzo, et s'applaudit d'avoir joué des traîtres. Il eut son tour sur un simple soupçon de Bentivoglio, à la solde duquel il s'était mis en 1401, et il eut la tête tranchée.

Sismondi, *Républiques Italiennes*.

BARBIÉ DU BOCAGE (*Jean-Denis*), géographe et philologue, né à Paris le 28 avril 1760, mort le 28 décembre 1825. Il fit ses études au collége Mazarin, où il se distingua bientôt par son aptitude à résoudre les difficultés géographiques que présente la lecture des anciens. Il ne cessait de comparer entre elles les nomenclatures des diverses époques. Constant

dans ses goûts, il consacra toute son existence à la science de son choix. Les difficultés sans nombre qu'il rencontra, dès ses premiers pas dans la carrière, lui firent sentir le besoin de recourir aux lumières du savant illustre qui devait lui enseigner à les surmonter. A dix-sept ans, Barbié du Bocage suivit les premiers conseils de d'Anville dont il fut l'unique élève, et qui reconnut en lui son digne continuateur. Choiseul-Gouffier revenait alors de la Grèce. Barbié du Bocage fut chargé de classer ses matériaux ; en 1782, il joignit au premier volume plusieurs cartes, et ce premier travail de sa jeunesse devint aussi le dernier soin de sa vieillesse ; car ce ne fut qu'en 1824 qu'il termina le *Voyage pittoresque de la Grèce*, par Choiseul-Gouffier, de concert avec M. Letronne. Anacharsis parut en 1788 ; tout l'atlas appartient à Barbié du Bocage. Cependant la révolution éclata. Barbier du Bocage avait été attaché au ministère des affaires étrangères et au cabinet des médailles ; il perdit l'une et l'autre place ; cela n'arrêta point le cours de ses travaux. En 1793, il fit des cartes pour le mémoire du baron de Sainte-Croix *sur le cours de l'Araxe*, et plus tard ses travaux jetèrent un grand jour sur l'examen critique que fit ce savant des historiens d'Alexandre. Les étrangers se sont fait gloire de l'avoir pour collaborateur ; et, en 1817, M. Stanhope publia ses Mémoires sur Onoé et Phylé, bourgs de l'Attique, et sur la ville d'Éleuthères en Béotie.

Barbié du Bocage n'a pas négligé la réputation de son maître d'Anville ; et, dans sa *Notice sur la vie et les ouvrages de d'Anville*, Paris, 1802, in-8°, il fait voir que ses erreurs étaient inévitables avant les découvertes dues aux voyageurs modernes, auxquels, selon la spirituelle expression de Dacier, il reprochait « de n'avoir pas voyagé avant la mort de d'Anville. » La carte de la Morée, qu'en 1807 Barbié du Bocage avait terminée par ordre du ministre de la guerre, a guidé la dernière expédition française. Il allait tourner ses vues vers l'Afrique, lorsqu'une attaque d'apoplexie l'enleva aux sciences et à sa famille. Il était membre de l'Institut et d'un grand nombre de sociétés étrangères.

Outre les travaux déjà indiqués, on a de lui : une traduction des *Voyages de Chandler dans l'Asie Mineure ;* Paris, 1806, 3 vol. in-8° ; — *Notice sur un manuscrit de la bibliothèque du prince de Talleyrand*, 1807 : il essaie d'y montrer que la côte orientale de la Nouvelle-Hollande a été reconnue par les Portugais en 1525. — *Cartes historiques de l'État de l'Inde* en 1605, en 1707, en 1812, pour les *monuments* de l'Indoustan, par Langlès. [*Enc. des g. du m.* avec addit.]

Quérard, *la France littéraire*. — *Biographie des Contemporains*.

BARBIER (*Antoine-Alexandre*), savant bibliographe, né le 11 janvier 1765 à Coulommiers (Seine-et-Marne), mort à Paris le 5 décembre 1825. Il fit ses études au collége de Meaux, et il était vicaire à Dammartin lorsque la révolution éclata. Barbier ne refusa point de prêter le serment que les lois exigeaient des ecclésiastiques, et fut nommé bientôt curé de la Ferté-sous-Jouarre. En 1793, il renonça à la prêtrise et se maria. L'année suivante, élu membre de l'École normale, il vint à Paris, s'y distingua par son érudition, fit partie de la commission temporaire des arts, fut adjoint au comité d'instruction publique de la convention nationale, et chargé de recueillir dans les couvents et dans les établissements publics supprimés les livres et autres objets d'arts, pour les placer dans les divers dépôts du gouvernement. En 1798, Barbier fut nommé conservateur de la bibliothèque qu'il avait formée pour le Directoire, à l'instigation de François de Neufchâteau. Après le 18 brumaire, cette bibliothèque ayant été donnée au conseil d'État, il fut nommé bibliothécaire. Dans cette dernière place, Napoléon eut plusieurs occasions d'apprécier son mérite, et le nomma en 1807 son bibliothécaire particulier. Barbier venait alors de publier les premiers volumes du *Dictionnaire des ouvrages anonymes et pseudonymes ;* Paris, 1806. Les nouvelles fonctions de Barbier le rapprochèrent souvent de la personne de l'empereur : il lui présentait, avec des analyses détaillées, les meilleurs ouvrages qui paraissaient, ou ceux que les auteurs avaient offerts. Il fut aussi chargé par Napoléon de lui faire des rapports sur divers points de controverse religieuse. C'est ainsi que, le 5 janvier 1811, l'empereur voulut savoir *s'il y avait des exemples d'empereurs qui aient suspendu ou déposé des papes*. On doit à Barbier la création des bibliothèques du Louvre, de Compiègne, de Fontainebleau. A la restauration, il fut nommé administrateur des bibliothèques particulières du roi. Il perdit cette place en 1822, peu de temps après qu'il eut reçu la décoration de la Légion d'honneur, et dans le moment où il venait de publier le premier volume de la seconde édition de son *Dictionnaire des Anonymes*. Quoiqu'il parût supporter cette disgrâce avec courage, Barbier fut très-sensible à cette destitution inattendue, qui l'arrachait aux habitudes de toute sa vie ; il mourut trois ans après.

Outre un grand nombre de notices et d'articles insérés dans *le Mercure, le Magasin Encyclopédique, la Revue Encyclopédique*, dans *l'Encyclopédie Moderne* de Courtin, on a de lui : *Catalogue des livres de la bibliothèque du Conseil d'État ;* Paris, 1801-1803, 2 vol. in-fol. ; — *Dictionnaire des ouvrages anonymes et pseudonymes ;* Paris, 1806-1809, 4 vol. in-8°, 2° édit., 1822-1827 ; — *Nouvelle Bibliothèque d'un homme de goût*, 1807, 5 vol. in-8° ; — *Dissertation des soixante traductions françaises de l'*Imitation de Jésus-Christ, *suivie de*

considérations sur l'auteur de l'Imitation (par M. Gence), 1812, in-8°; — *Examen critique et complément des dictionnaires historiques les plus répandus*, depuis le *Dictionnaire* de Moréri jusqu'à la *Biographie Universelle* inclusivement, 1820, in-8°, t. 1er (ouvrage inachevé). — Son neveu *André-Thomas* Barbier a donné plusieurs articles dans la *Biographie Universelle* de Michaud. Son fils est actuellement bibliothécaire du Louvre. [*Enc. des g. du m.* avec addit.]

Le Voyage de Dibdin, t. IV, p. 48. — René Tourlet, *Notice sur Barbier* dans le *Moniteur* du 3 juin 1826. — *L'Annuaire nécrologique de Mahul*, X. — Barbier fils, *Notice sur la vie et les ouvrages* de A.-A. Barbier, en tête du tome IV du *Dictionnaire des ouvrages anonymes*.

*BARBIER (*Edmond-Jean*), jurisconsulte français, né à Paris en 1636, mort dans la même ville le 2 mars 1735. C'était l'un des plus célèbres avocats de son temps. Il avait acquis, dans un long exercice de sa profession, une connaissance profonde de la coutume de Paris, et l'on disait de lui que, si le texte de cette coutume était perdu, il le restituerait. Il se réunit à Bretonnier pour donner, sur l'*Institution au droit français*, par Argou, des notes insérées sans noms d'auteurs dans la troisième édition de cet ouvrage; mais ces noms sont indiqués dans la préface de la huitième édition, publiée par A.-G. Boucher d'Argis en 1753. E. R.

Moréri, *Dictionnaire historique*.

*BARBIER (*Edmond-Jean-François*), fils du précédent, né à Paris le 16 janvier 1689, mort dans la même ville le 29 janvier 1771. Reçu avocat au parlement en 1708, ses travaux de cabinet le placèrent bientôt dans les premiers rangs de son ordre. Il fréquentait de grands personnages, et vivait dans l'intimité de M. d'Argenson et de la famille Nicolaï. Mais ce qui recommande surtout son nom, c'est le *Journal historique et anecdotique du règne de Louis XV*, qu'il commença en 1718 et continua jusqu'à la fin de l'année 1762. Barbier y consigna chaque soir les nouvelles de la cour et de la ville, en mentionnant l'impression qu'elles ont produite dans Paris. Ce journal, rempli de détails piquants que l'on chercherait en vain dans les gazettes, embrasse la longue période comprise entre la fin des Mémoires de Saint-Simon et le commencement de ceux de Bachaumont, et présente un grand intérêt pour l'histoire de ce temps. Il se compose de sept volumes in-4°, et fait partie des manuscrits de la Bibliothèque nationale, où il porte le n° 2036 du supplément français. M. de la Villegille a commencé en 1847, pour la Société de l'Histoire de France, la publication de cet ouvrage qui formera 4 vol. in-8°, dont le dernier est sous presse. É. REGNARD.

M. de la Villegille, *Notice sur E.-J.-F. Barbier*.

BARBIER (*François de Sales*), théologien français, né en 1759, mort le 1er avril 1824. Après avoir étudié à l'abbaye de Bellelai, il devint chanoine régulier de cette abbaye, et y professa les mathématiques et les belles-lettres. La révolution ayant amené la dispersion des élèves et la destruction du pensionnat, le P. Barbier voyagea en Allemagne. Au retour, il se voua de nouveau à l'instruction. On a de lui : *Geneviève de Brabant, histoire touchante du vieux temps, sous une nouvelle forme, à l'usage des mères et des enfants*, traduit de l'allemand de Schmidt.

Journal de la Librairie.

*BARBIER (*Jean-Baptiste-Grégoire*), médecin français, contemporain. Professeur de botanique au jardin des plantes d'Amiens, il a écrit les ouvrages suivants : *Exposition des nouveaux principes de pharmacologie qui forment de la matière médicale une science nouvelle*; Paris, 1803, in-8°; — *Principes généraux de pharmacologie ou de matière médicale*; Paris, 1805, in-8°, ouvrage qui développe le précédent; — *Traité d'hygiène appliqué à la thérapeutique*; Paris, 1811, 2 vol. in-8°; — *Traité élémentaire de matière médicale*; Paris, 1819.

Biographie médicale.

BARBIER (*Louis*), surnommé *l'Abbé de la Rivière*, évêque de Langres, mort en 1670. Fils d'un tailleur d'habits d'Étampes, il devint professeur au collége du Plessis, aumônier de Gaston, duc d'Orléans, qu'il régalait de contes rabelaisiens, puis évêque de Langres. L'épiscopat fut la récompense qu'il mérita de Mazarin, pour la révélation qu'il faisait des secrets de son maître. Barbier fut même sur le point d'obtenir le cardinalat, mais cette nomination fut révoquée. Il avait besoin d'une épitaphe, et laissa cent écus à qui lui en ferait une. Il obtint celle-ci de la Monnoye :

Ci-gît un très-grand personnage,
Qui fut d'un illustre lignage,
Qui posséda mille vertus,
Qui ne trompa jamais, et qui fut toujours sage.
Je n'en dirai pas davantage :
C'est trop mentir pour cent écus.

Chaudon et Delandine, *Dictionnaire historique*.

*BARBIER (*Marc-Antoine*), poëte latin du dix-septième siècle, né à Verdun-sur-Saône. Il était professeur de rhétorique à Châlon, curé de Verdun-sur-Saône, et chanoine d'Autun. Il a publié : des *vers latins* à la louange d'Étienne Ladone, insérés en tête des *Antiquités d'Autun* de ce même Ladone, 1640; — d'autres *vers latins*, en l'honneur de Guillaume Bernardon, doyen de Châlon, imprimés au devant de son *Traité de la Résidence*. J. B.

Jacob, *De claris scriptoribus Cabilonensibus*, p. 78. — Papillon, *Bibliothèque des Auteurs de Bourgogne*, tome I.

BARBIER (*Marie-Anne*), femme de lettres, née à Orléans vers la fin du dix-septième siècle, morte à Paris en 1742. Elle vint s'établir à Paris, et y donna au théâtre quatre tragédies, une comédie et trois opéras, dont voici les titres : *Arrie et Petus*, tragédie représentée en 1702;

— *Cornélie*, 1703; — *Tomyris*, 1707; — *la Mort de César*, en 1709; — *le Faucon*, comédie en un acte et en vers; — *les Fêtes de l'été*, opéra dont la musique est de Montéclair; — *le Jugement de Pâris, et les plaisirs de la campagne*, ballet en trois actes donné en 1719. Les pièces de M[lle] Barbier ont été recueillies en un vol. in-12; Paris, 1755. On a prétendu à tort qu'elle n'était que le prête-nom de l'abbé Pellegrin, qui ne lui donnait que des conseils. Elle a aussi écrit des *Saisons littéraires*, ou *Mélanges de poésie, d'histoire et de critique*; Paris, 1774, in-12. La conduite des tragédies de M[lle] Barbier est assez régulière, et les scènes assez bien liées; mais rien de plus commun que la manière dont elle traite ses sujets. Elle tâche de rendre les héroïnes de ses pièces grandes et généreuses, mais c'est en rabaissant tous ses héros. On sent la faiblesse d'un pinceau timide, qui tend à exagérer les vertus de son sexe.

Quérard, *la France littéraire*. — Le Bas, *Dictionnaire encyclopédique de la France*.

*BARBIER (*Pierre-François*), appelé aussi *Barbier de Saint-Preux*, musicien et compositeur français, né à Paris le 2 septembre 1793, mort le 23 mars 1839. Quoiqu'il eût un goût prononcé pour la peinture, puisé chez son père qui faisait le commerce de tableaux, c'est dans la musique qu'il devait surtout se faire remarquer. Reçu pensionnaire au Conservatoire en 1810, il entra et devint plus tard chef des chœurs à l'Opéra-Comique. En 1833, il entra comme haute-contre à Saint-Roch, et comme maître de chapelle en 1836 à Sainte-Élisabeth. Il laissa : des *motets* presque toujours à trois parties; quelques-unes de ces compositions ont été gravées; — des *chansonnettes* ou *romances*. — Son frère, *Constant* Barbier, se fit également remarquer par un grand talent musical.

Fétis, *Biographie universelle des Musiciens*.

*BARBIER (*Henri-Auguste*), poëte satirique, naquit à Paris le 29 avril 1805, y fit ses études classiques, suivit les cours de la Faculté, et devint licencié en droit en 1828. Ce ne fut qu'après les journées de Juillet qu'il se révéla tout à coup comme poëte dans une satire de circonstance intitulée : *la Curée* (publiée, en août 1830, dans *la Revue de Paris*). Cette satire fut bientôt suivie du *Lion* (décembre 1830), des *Quatre-vingt-treize*, de *l'Émeute*, de *la Popularité*, de *l'Idole*, œuvres d'un patriotisme exalté et d'une grande richesse de poésie. Il faut en dire autant des morceaux : *Varsovie*, *Melpomène*, *Terpsichore*, *l'Amour de la mort*, *Désolation*, *la Reine du monde*, satire dirigée contre les lois de la presse (septembre 1835).

Les *Iambes* se composent de morceaux produits presque tous en 1830 et 1831; ce sont, à notre avis, les plus riches diamants de l'écrin de M. Auguste Barbier. Son second recueil, intitulé *il Pianto*, dont il recueillit les inspirations dans son voyage en Italie, et le troisième, *Lazare*, dont l'Angleterre lui a fourni les sujets, présente des vers d'une facture plus correcte sans doute et d'une harmonie plus suave; mais ils ne sauraient faire oublier la sublime fougue de leurs aînés.

Toutes les pièces de ces trois recueils, publiées successivement dans la *Revue des Deux Mondes*, de 1831 à 1833, furent éditées ensuite : les *Iambes* (1 vol. in-8° de 11 f[lles]; Paris), en 1831, et *il Pianto* (in-8° de 8 f[lles]; Paris), en 1833, puis réunis avec *Lazare*, sous le titre *Satires et poëmes*, en 1837 (un vol. in-8° de 23 f[lles]), et enfin transformés en un volume (grand in-8° de 8 f[lles]) qui parut en 1840.

M. Auguste Barbier qui, dans les premiers mois de 1830, avait produit, en collaboration avec M. Alphonse Royer, un roman de mœurs, *les Mauvais garçons* (2 vol., in-8°; Paris), dans lequel il fustigeait rudement, sur le dos des étudiants, des clercs, des marquis et des abbés de cour, les débordements éhontés de Paris au quinzième siècle, fournit en 1838, à *la Revue des Deux Mondes*, deux articles de critique, l'un sur le salon de peinture, et l'autre sur un roman de M. Léon de Wailly. Ce sont les seules œuvres en prose que nous connaissions de lui.

En 1838, il fit, en collaboration avec M. Léon de Wailly, le *Benvenuto Cellini*, opéra en 2 actes, musique de Berlioz, représenté pour la première fois, sur le théâtre de l'Académie de Musique, le 10 septembre de la même année. — (Paris, in-8° de 2 f[lles] 1/4, 1838.)

De 1841 à 1843, il publia *les Chants civils et religieux* (1 vol. grand in-8°, Paris), comprenant une vingtaine de morceaux divers, d'une inspiration assez tiède; — deux poëmes, *Pot-de-vin* et *Erostrate*, qui, ayant déjà paru en 1837 sous le titre *Satires nouvelles* (1 vol. in-8° de 23 f[lles]), furent réédités en 1842, dans le même format, sous le titre : *Satires dramatiques*; — *les Rimes héroïques*, recueil de trente sonnets ayant pour but de glorifier des personnages célèbres, et suivis de courtes notices explicatives (édition unique un vol. grand in-18; Paris, 1843).

En 1848, il publia le *Jules-César* de Shakspeare, traduit en vers français (1 petit vol. in-18 de 6 f[lles]; Paris).

En 1851 enfin, parurent les *Chansons et Odelettes* (1 vol. grand in-18, édition de luxe tirée à 100 exempl.; Paris), gracieuses poésies tout anacréontiques, soupirs et chants d'amour, publiés sous le voile de l'anonyme.

J.-F. Destigny (de Caen).

BARBIER D'AUCOUR (*Jean*), littérateur français, né à Langres vers 1641, mort à Paris le 13 septembre 1694. Il fut d'abord répétiteur au collége de Lisieux, et se livra ensuite au barreau. On l'appelait l'avocat *Sacrus*, parce que, se trouvant un jour dans l'église des jésuites, un de ces pères lui dit de s'y tenir avec décence, parce que *locus est sacer*. D'Aucour répondit tout de suite : *Si locus est sacrus, quare ex-*

ponitis........ On y voyait exposés ce jour-là des tableaux énigmatiques, pour être expliqués par les assistants. Ce solécisme de *Sacrus* courut à l'instant de bouche en bouche, et lui resta. Boileau fait allusion au malheur qu'il eut de rester court en plaidant, dans ces derniers vers du *Lutrin :*

Le nouveau Cicéron, tremblant, décoloré,
Cherche en vain son discours sur sa langue égaré....

Il n'était hardi qu'avec la plume, et sa timidité était entretenue par sa mauvaise fortune encore plus que par son caractère. Il fut chargé de l'éducation d'un des fils de Colbert, et devint membre de l'Académie française. — Les députés de l'Académie qui le visitèrent dans sa dernière maladie, furent touchés de le voir mal logé : « Ma consolation, leur dit-il, et ma très-grande consolation, c'est que je ne laisse point d'héritiers de ma misère. » L'abbé de Choisy, l'un d'entre eux, lui ayant dit : « Vous laissez un nom qui ne mourra point, » — « Ah ! c'est de quoi je ne me flatte pas, répondit d'Aucour; quand mes ouvrages auraient par eux-mêmes une sorte de prix, j'ai péché dans le choix de mes sujets. Je n'ai fait que des critiques, ouvrage peu durable; car si le livre qu'on a critiqué vient à tomber dans le mépris, la critique y tombe en même temps, parce qu'elle passe pour inutile; et si, malgré la critique, le livre se soutient, alors elle est pareillement oubliée, parce qu'elle passe pour injuste. »

Barbier n'était point ami des jésuites, et la plupart de ses ouvrages sont dirigés contre cette société, ou contre les écrivains jésuites : celui qui a fait sa réputation est intitulé *Sentiments de Cléanthe sur les entretiens d'Ariste et d'Eugène, par le père Bouhours, jésuite*, 1671 et 1672, en 2 vol. in-12. Ce livre a été souvent cité et avec raison comme un modèle de la critique la plus ingénieuse. Le jésuite Bouhours, qui écrivait d'un style précieux des choses frivoles, ne put se relever du coup que lui porta son adversaire. L'abbé Granet donna en 1730, in-12, une nouvelle édition de cet ouvrage. Les autres écrits de d'Aucour sont un recueil de satires : *les Gaudinettes, l'Onguent pour la brûlure*, contre les jésuites (Paris, 1664 ; nouvelle édition, Paris, 1826, in-32); *Apollon vendeur de mithridate*, contre Racine; deux *Satires*, en mauvais vers. On ne comprend point comment il a pu railler si finement Bouhours, et si grossièrement les autres. On a encore du même auteur : *Entretien d'un abbé commendataire et d'un religieux sur les commendes, avec des réflexions sur ces entretiens ;* Cologne, 1674, in-12 ; — *Réflexion du sieur de Bonnefoy sur un livre intitulé* Entretiens d'un abbé commendataire, etc.; Cologne, 1674, in-12 ; — *Remarques sur deux discours prononcés à l'Académie française, sur le rétablissement de la santé du roi*, le 27 janvier 1687 ; Paris, 1688, in-12.

Nicéron, *Mémoires*, t. XIII et XX.

***BARBIER - WALBONNE** (*Jacques-Luc*), peintre d'histoire et de portrait, né à Nîmes en 1769. Il était de l'école de David, et laissa plusieurs portraits et tableaux remarqués : en 1797, *Scène morale d'un père à son fils*, qui obtint un prix de 3,000 francs; en 1816, pour l'exposition, les *portraits* de Moncey, Marmont et Moreau, destinés à la salle des maréchaux ; *la mort de Paul-Emile;—Numa chez la nymphe Égérie*, exposés tous deux en 1827. M. Barbier-Walbonne compte parmi les artistes d'un talent remarquable.

Nagler, *Neues Allgemeines Gelehrten-Lexicon*. — Gabet, *Dictionnaire des artistes*.

***BARBIER-VÉMARS** (*Joseph-Nicolas*), philologue français naquit à Louvres (Seine-et-Oise) le 7 avril 1775. Il fut successivement professeur au lycée Bonaparte, puis conservateur de la bibliothèque du Roi. Il a contribué à la rédaction de plusieurs publications importantes : entre autres, à celle des *Annales des arts et manufactures*, 55 vol. in-8°, de 1807 à 1814. M. Barbier-Vémars a été aussi le rédacteur principal de l'*Hermes romanus*, ou *Mercure latin*. On ignore s'il n'est pas mort.

Le Bas, *Encyclopédie de la France*.

***BARBIER** (*Dominico del*), dit *le Florentin*, *Florentino*, peintre, sculpteur et graveur, né à Florence en 1501, vivait encore à la moitié du siècle. Il vint en France en 1544 pour aider le Rosso, son maître, dans ses travaux à Fontainebleau et à Meudon. Habile graveur à l'eau-forte et au burin, il a laissé des planches très-estimées et devenues fort rares. Les principales sont : *le Repos de la Sainte Famille, le martyre de saint Étienne, la Madelaine pénitente*, d'après le Titien; plusieurs groupes tirés du *Jugement dernier* de Michel-Ange; *Vénus, Mars et l'Amour*, d'après le Rosso; *le Festin d'Alexandre*, d'après le Primatice; enfin une *Cléopâtre*. E. B—N.

Vasari, *Vite de' pittori*.— Bottari, *Note alle vite de' Vasari*. — Lanzi, *Storia pittorica*. — Orlandi, *Abecedario pittorico*. — Ticozzi, *Dizionario dei Pittori*. — Bartsch, *le Peintre graveur*.— Basan, *Dictionnaire des graveurs*. — Ch. Le Blanc, *Manuel de l'Amateur d'estampes*.

BARBIERE (*Domenico-Fiorentino*). Voy. DOMINIQUE.

***BARBIERI** (*Alessandro*), sculpteur, né à Reggio de Modène, vivait dans la seconde moitié du dix-huitième siècle. Il fut élève de Pietro Tadolini. On a de lui, à Bologne, des figures de marbre accompagnant l'une des portes de Saint-Petrone, et quatre saints à l'entrée du chœur de la *Madonna di Mezzaratta*.

Malvasia, *Pitture, Sculture ed Architecture di Bologna*.

***BARBIERI** (*Francesco*), dit *le Legnano*, peintre de l'école vénitienne, né à Legnago en 1623, mort à Vérone en 1698. D'abord cordonnier, puis soldat à Brescia, il entra dans l'atelier de Bernardino Gandini, et ses progrès furent

assez rapides pour que bientôt il pût aider son maître. Il traita avec esprit toutes sortes de sujets d'histoire et de fantaisie; il s'y montra plein d'âme et de chaleur. E. B—N.

Lanzi, *Storia Pittorica*. — Ticozzi, *Dizionario dei Pittori*.

BARBIERI (*Jean-Marie*), philologue italien, né en 1519 à Modène, mort le 9 mars 1574. Il étudia le grec et le latin sous Fr. Portus; il fut précepteur du comte Louis de la Mirandole, avec lequel il resta huit ans en France, où il apprit le provençal. De retour en Italie, il devint chancelier de sa ville natale. On a de lui : *la Guerra d'Attila, Flagello di Dio, tratta d'all archivio di principi d'Este*; Venise, 1564; Ferrare, 1569, in-4°; c'est la traduction d'un ouvrage italien abrégé, écrit par Nicolas de Casola en vieux français; — *Canzone in lode della reina di Francia, moglie di Francesco II*, dans Atanagi, *Raccolta di Rime di diversi*, t. I, p. 52; c'est un éloge de Marie Stuart; — *Dell' Origine della poesia rimata*; Modène, 1790, in-4°, annoté par Tiraboschi.

Tiraboschi, *Bibliotheca Modenese*, I, 158-169.

BARBIERI. *Voy.* GUERCHIN.

* **BARBIERI** (*Lodovico*), peintre et graveur, né à Bologne, travaillait de 1660 à 1704. Élève d'Alessandro Tiarini, il a laissé un grand nombre de peintures dans les palais et les églises de Bologne. Il fut aussi habile graveur à l'eau-forte. Orlandi, et quelques biographes d'après lui, le nomment Luca au lieu de Lodovico; c'est une erreur. On a de lui une belle et rare gravure faite dans le goût de Pietro Cantarini, représentant un moine servite, Pellegrino Laziosi, et portant la signature : *Lodovico Barbieri invenit et fecit*. E. B—N.

Malvasia, *Pitture, Sculture ed Architetture di Bologna*. — Ticozzi, *Dizionario de' Pittori* — Orlandi, *Abecedario pittorico*. — Ch. Le Blanc, *Manuel de l'Amateur d'estampes*.

* **BARBIERI** (*Lucas*), peintre italien, natif de Bologne, vivait dans la seconde moitié du dix-septième siècle. Il fut élève de Tiarini, et travailla avec Castelli et Carbone dans diverses églises de Bologne.

Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon*.

* **BARBIERI** (*Paolo-Antonio*), peintre de l'école bolonaise, mort en 1640. Il était frère du Guerchin, qu'il ne quitta jamais, et pour lequel il professait autant d'attachement que d'admiration. Désespérant de jamais l'égaler, il se résigna à adopter un genre plus humble, et s'adonna à la peinture d'animaux et de fruits, qu'il reproduisait avec une telle vérité, qu'un chat fut trompé par des poissons qu'il avait peints, et qu'un enfant voulut détacher une grappe de raisin d'un de ses tableaux. Aussi rangé que modeste, il s'était chargé d'administrer la maison de son frère; et on possède un registre très-curieux où il a consigné ses ouvrages et le prix qu'ils étaient payés. Il mourut longtemps avant le Guerchin, qui fut inconsolable de sa perte, et voulut plus tard être enterré près de lui dans l'église Saint-Salvator de Bologne. E. B—N.

Lanzi, *Storia Pittorica*.— Ticozzi, *Dizionario dei Pittori*. — Orlandi, *Abecedario pittorico*.

* **BARBIERI** (*Pietro-Antonio*), peintre de l'école milanaise, né à Pavie en 1663, vivait encore en 1704. Il fut élève de Bastiano Ricci, comme dit Lanzi, et non pas de Gian-Battista Ricci, comme l'ont avancé par erreur Orlandi et Ticozzi. G.-B. Ricci était mort en 1620, quarante-trois ans avant la naissance de Barbieri. Il a orné de tableaux et de fresques les nombreuses églises de Pavie. En 1704, il décora la chapelle de Notre-Dame du mont Carmel dans l'église de *Sancta-Maria in Pertica*.

Lanzi, *Storia pittorica*. — Ticozzi, *Dizionario dei Pittori*. — Orlandi, *Abecedario pittorico*.

* **BARBIERI** (*Vincent*), abbé et poëte italien contemporain. Professeur de rhétorique à Padoue, il a composé un poëme des *Saisons*, imité de Thompson et de Saint-Lambert, inséré dans un recueil publié en 1811, sous le titre : *Opere dell' abate Vincenzo Barbieri*; — *Epithalame botanique*, emprunté aux *Amours des plantes* du docteur anglais Darwin, suivi d'un discours en prose sur la *Poésie descriptive*.

Biographie universelle des Contemporains.

* **BARBIERI** (*Vittorio*), sculpteur italien, natif de Florence, vivait dans la première moitié du dix-huitième siècle. Il exécuta en marbre plusieurs œuvres qui décorent la cathédrale de sa ville natale.

Nagler, *Neues Allgemeines-Künstler-Lexicon*.

* **BARBIERS** (*Barthélemy*), paysagiste hollandais, fils de Pieter, né à Amsterdam en 1740, mort en 1808. Il eut son père pour maître; et, quoique obligé de peindre de la main gauche, il laissa des tableaux remarquables. Il ne réussit pas moins dans le dessin d'ornement et de perspective.

Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon*.

* **BARBIERS** (*Pieter*), peintre hollandais, né en 1717, mort en 1780. Il était d'une famille d'artistes : privé trop tôt de son père, et dirigé par des maîtres peu éclairés, il dut s'en tenir à la copie des exquisses, études et gravures paternelles. Il monta ensuite une fabrique de tapis, puis se mit à peindre des décors pour les théâtres d'Amsterdam, Rotterdam, la Haye et Leyde. Quant à ses dessins, ils portèrent presque toujours sur des scènes dramatiques; c'est ainsi qu'il reproduisit, en 1772, l'*Incendie* de l'Opéra d'Amsterdam.

Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon*.

* **BARBIERS** (*Pieter-Bartsz*), fils du précédent, peintre d'histoire et de paysage, né à Amsterdam en 1772. Il fut élève de son père. Il obtint en 1807, de la Société *Felix meritis* de Harlem, un prix pour le dessin représentant *Cléobis et Biton*. Les années suivantes furent marquées par d'autres succès du même genre. Ses paysages reproduisent fidèlement la nature, et ses aqua-tinta méritent également d'être re-

marquées. Cet artiste distingué vivait encore en 1823.

Van Eynden et Van der Willingen, *Geschichte*, etc.

* **BARBIERS** (*Pieterszoon*), peintre hollandais, né à Amsterdam en 1749. Son père fut son premier maître, et lui-même peignit avec distinction les paysages des environs de Harlem et du pays de Gueldre. Cet artiste se fit remarquer aussi comme théoricien, et par un certain talent de perspective.

Van Eynden et Van der Willigen, *Geschichte*, etc.

* **BARBILLUS** (Βάρβιλλος), astrologue romain, vivait dans la première moitié du premier siècle. Il fut consulté par Vespasien, quoique tous les autres gens de sa profession fussent exclus de la cité. L'empereur lui accorda la permission d'établir à Éphèse des jeux publics, qui portèrent ensuite le nom de cet astrologue.

Dion Cassius, LXVI, 9.

* **BARBIN** (*François*), écrivain français, vivait dans la seconde moitié du dix-septième siècle. On a de lui : *Recueil des plus belles pièces des poëtes français, anciens et modernes*; Paris, 1692.

Adelung, Supplément à Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*.

* **BARBIN** (*Jean*), avocat et conseiller du roi en sa cour du parlement, naquit en 1406. Jeune encore, il prit rang, pour le service du roi, au sein du premier corps de magistrature qui siégeait alors à Poitiers, et fut en rapport avec la Pucelle, probablement comme un des clercs chargés de l'examiner lorsqu'elle se présenta dans cette ville en 1429. Une quittance originale de 1436 nous le montre revêtu des titres ci-dessus exprimés, et recevant une gratification sur les aides de la province de Poitou. En 1445, il prit la parole au criminel lors du procès d'État intenté au comte d'Armagnac (Jean IV). A partir de cette époque, il fut investi par le roi Charles VII et par la reine Marie d'Anjou, dont il était le conseil judiciaire, d'une haute et intime confiance. Admis au grand conseil ou conseil privé, son nom se lit dans les formules finales de plusieurs ordonnances qui marquèrent la fin du règne de Charles VII; il prit part notamment au grand édit de 1453, portant réformation de la justice.

VALLET DE VIRIVILLE.

Godefroy, *Histoire de Charles VII*, p. 547. — Quicherat, *Procès de la Pucelle*, t. III, p. 83. — *Ordonnances des rois de France*, t. XIV (table). — *Arch. nat.* (*Comptes, Roy.* 55, f° 106, verso). — *Titres général. Bibl. nat.* (Barbier).

* **BARBIN** (*Jean*), ministre de la religion réformée, vivait dans la seconde moitié du dix-septième siècle. On a de lui : *les Devoirs des fidèles réfugiez*; Amsterdam, 1688, in-12.

Adelung, Supplément à Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*.

* **BARBINGANT**, musicien contrapuntiste et compositeur français, probablement originaire de la Picardie, vivait dans la première moitié du quinzième siècle. Tinctor parle souvent de ce musicien. Il fut le successeur de Dufay et de Binchois, et le contemporain de Damars. On ne connaît de ses compositions musicales qu'un court fragment à deux parties, conservé par Tinctor.

Fétis, *Biographie universelle des Musiciens*.

* **BARBION** (*Eustache*), musicien et compositeur français, vivait probablement dans la première moitié du seizième siècle. Il laissa des *Chansons* à quatre parties, qui se trouvent dans une collection manuscrite ayant appartenu à la reine Marie-Amélie.

Fétis, *Biographie universelle des Musiciens*.

* **BARBISONE** (*Louis*), jurisconsulte italien, natif de Brescia, vivait dans la seconde moitié du seizième siècle. Il fut chargé de plusieurs négociations importantes, entre autres celle qui avait pour objet la délimitation des territoires de Mantoue et de Brescia. On a de lui une *Lettre de condoléance* adressée au comte Martinengo; Venise, 1580.

Cozzando, *Libr. Bresc.*

* **BARBO** (*Barnabé*), jurisconsulte et sénateur milanais, mort en 1701. Il remplit dans sa ville natale diverses fonctions importantes, et laissa : *Allegationes*, publiées en 1640; — *De Oneribus extraordinariis ducatus Mediolanensis disquisitio*, ms.; — une *Ode saphique*, publiée par Brivio.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

BARBO (*Jean-Baptiste*), poëte italien, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. On a de lui, entre autres ouvrages : *Rime piacevoli*; Vicence, 1614, in-12; — *Oracolo ovvero invettiva contre le donne*; Vicence, 1616, in-12; — *il Ratto di Proserpina di Claudiano, tradotto*; Padoue, sans indication de date.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*. — Adelung, Supplément à Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*.

* **BARBO** (*Louis*), évêque de Trévise et historien italien, né en 1381, mort en 1443. Il était fils d'un sénateur vénitien de la famille de Paul II. Après avoir embrassé la vie religieuse, il réforma les élèves réguliers de Saint-Augustin. Il assista au concile de Constance, et devint évêque de Trévise, où il mourut. On a de lui : une *Histoire de la Réforme des Augustins*, des *Discours* et des *Méditations*.

Chaudon et Delandine, *Dictionnaire historique*.

* **BARBO** (*Marie*), diplomate italien, vivait dans la seconde moitié du quinzième siècle. Il était cousin germain de Paul II, et devint successivement patriarche d'Aquilée, évêque de Palestrine, et cardinal. Envoyé par Sixte-Quint en Allemagne, en Pologne et en Hongrie, pour y représenter Rome dans les différends soulevés au sujet de la couronne de Bohême, Barbo s'acquitta avec habileté de ces diverses missions.

Botta. *Histoire d'Italie*.

BARBO (*Paul*), orateur latin, d'origine vénitienne, né vers 1415. Il était frère de Pierre Barbo, devenu le pape Paul II, et remplit à Venise plusieurs emplois considérables. Ce fut lui qui en 1454 conclut à Lodi la paix entre Venise et Milan. En 1461, il vint avec Justiniano com-

mis la dernière main à un livre beaucoup moins étendu, mais qui devait concourir au même but que celui du savant abbé de Sever; Soarez de Brito avait écrit son répertoire en latin, sous le titre suivant : *Theatrum Lusitaniæ literarium, sive Bibliotheca scriptorum omnium lusitanorum, autore Joanne Suarez de Brito, Lusitano Mathosiniensi S. Theol. Conimbric., atque Eborensi, doctore sedis apostolicæ protonotario, antiqui D. Jacobi d'Antas monasterii abbate*, etc., in-fol.

Ce dictionnaire, dont la Bibliothèque nationale de Paris possède dès le dix-septième siècle l'original en autographe, muni de toutes les licences nécessaires pour l'impression, reste encore à l'état de manuscrit; il y a mieux : soit que certaines libertés d'expression aujourd'hui fort innocentes, soit que des difficultés matérielles en eussent empêché la publication, il fut perdu dès lors pour les rares érudits qui s'occupaient de la littérature portugaise. Si Barbosa Machado y puisa, comme il l'avoue, de nombreuses et utiles indications, ce fut grâce à une copie faite par les ordres d'un seigneur portugais, sur l'original conservé à Paris. L'auteur de la Bibliothèque lusitanienne ne posséda jamais dans son intégrité le livre qui lui servit de modèle ; et une lettre écrite à l'abbé Sallier, par un savant jésuite de Dijon, prouve que certaines suppressions avaient eu lieu dans la copie qui dut servir à Barbosa : tel qu'il était, ce dictionnaire lui fut d'un secours incontestable (1).

D'après cette lettre, dès l'année 1735 les membres de l'Académie d'histoire fondée récemment à Lisbonne avaient conçu le dessein d'entreprendre une biographie générale des écrivains nationaux; ils abandonnèrent sans doute leur projet, mais l'œuvre gigantesque qui avait fait reculer un corps savant composé de membres nombreux et instruits n'effraya point l'infatigable Barbosa, et dès l'année 1741 le premier volume de son répertoire parut, et constata pour la première fois, on peut le dire, toute la richesse et toute la variété de la littérature portugaise. Ce fut alors seulement que l'on eut sur cette littérature des renseignements bibliographiques exacts et des dates précises; éléments précieux, qui manquent presque totalement à la *Bibliothèque* manuscrite de Soarez de Brito. En soumettant toutefois à un examen attentif le vaste répertoire de Barbosa, on s'aperçoit que si les titres des ouvrages cités sont reproduits avec une certaine étendue, ils laissent beaucoup à désirer quant à l'exactitude typographique. Les langues étrangères, et notamment le français, y sont fréquemment outragées : il y a même souvent des omissions considérables. Ces défauts, appartenant à l'époque où parut le livre, ne sont sensibles que dans les articles concernant les personnages du quatorzième, du quinzième et de la première moitié du seizième siècle.

Nicolas-Antonio avait eu à sa disposition, dès l'année 1648, les innombrables documents bibliographiques renfermés dans le monastère de Saint-Benoît près de la porte de Carmona, à Séville; il avait pu profiter de la vaste bibliothèque composée par le savant abbé Laserna; puis, durant un séjour de dix-huit ans à Rome, qui s'était prolongé jusqu'en 1659, il avait été à même de profiter des richesses accumulées dans la Vaticane : non-seulement Barbosa se servit de ses indications souvent par trop sommaires en ce qui concerne le Portugal, mais il y joignit les innombrables renseignements renfermés dans les dépôts que fondait João V, passionné, comme on sait, pour les beaux livres; et il compléta ses recherches en explorant les riches bibliothèques des couvents, existant encore dans leur intégrité, avant le déplorable tremblement de terre qui détruisit une partie de Lisbonne en 1735, et qui fut si funeste aux archives de cette capitale.

Cette épouvantable catastrophe n'arrêta pas dans ses laborieuses investigations le savant abbé de Sever; et, quatre ans après le tremblement de terre, on vit paraître le quatrième tome, renfermant les suppléments et les corrections indispensables à son vaste ouvrage. Ce volume complémentaire est d'autant plus utile, qu'il contient de nombreux index établissant parfaitement les subdivisions de la littérature portugaise. Il permet de suivre un ordre rationnel dans les recherches, et fait disparaître jusqu'à un certain point l'inconvénient que l'on remarque dans toutes les anciennes biographies de l'Italie et de la Péninsule, où les noms patronymiques précèdent toujours les noms de famille.

Outre la traduction de l'ouvrage italien de Mucio Dandini, qu'il a intitulée *As verdades principaes e mais importantes da fe e da justiça christãa*; Lisboa, 1729, in-4°, Barbosa Machado est encore auteur d'un grand ouvrage historique sur le règne de D. Sebastien; ce livre, trop rarement consulté, porte le titre suivant : *Memorias para a historia de Portugal, que comprehendem o governo d' el rey D. Sebastião, unico em o nome, e decimo sexto entre os monarchas portuguezes*; Lisboa occidental, 1736, 1737, 1747 et 1751, 4 vol. grand in-4°. Ses travaux à l'Académie d'histoire forment six mémoires imprimés en 1722, 1724, 1726, 1727, 1731 et 1735, sous le titre général de *Contas de seus estudos*

(1) Nous croyons devoir transcrire ici, à titre de renseignement bibliographique, un passage de la lettre anonyme adressée à l'abbé Sallier : « Il y a une copie de cet « ouvrage à Lisbonne ; elle a été faite sur l'original que « vous avez : j'en juge ainsi sur ce que le manuscrit de « Lisbonne, dont j'ai reçu quelques extraits, est moins « ample que le vôtre, et que l'on n'y lit pas quelques « lignes qui sont radiées dans celui-ci. Je crois que ces « ratures ont été faites par les réviseurs portugais. Deux « de ces endroits effacez (*sic*) sont rappelés dans la nou- « velle Bibliothèque des dominicains. Comme ils contien- « nent des faits qui m'intéressent, j'écrivis à Rome pour « en être eclairci. Un de nos Portugais écrivit à Lis- « bonne; heureusement le jésuite auquel il s'adressa « connaissait le seigneur portugais dépositaire de la co- « pie écrite à Paris par ses ordres, dans le temps qu'il y « était. Ce seigneur ajouta que son exemplaire était l'u- « nique qui fût en Portugal. »

academicos. — Son frère Ignacio-Barbosa Machado, qui était historiographe en titre des pays d'outre-mer, a donné : *Fastos politicos e militares da antiga e nova Lusitania*; Lisboa, 1745, in-fol., t. I, et un grand nombre d'opuscules dont on trouvera les titres dans la bibliographie de Figanière. FERDINAND DENIS.

Barbosa Machado, *Bibliotheca Lusitana*. — *Journal étranger*, juin 1757. — Jorge-César de Figanière, *Bibliografia historica Portugueza*. — *Documentos e memorias da Academia real da historia*, in-fol. — *Journal de Trevoux de 1758*. — *Catalogo dos autores*, en tête du grand Dictionnaire de l'Académie des sciences de Lisbonne. — Jozé-Carlos Pinto de Souza, *Bibliotheca historica*.

* BARBOSA (*Machado-Ignace*), historien portugais, né à Lisbonne en 1770, mort en 1682. Il étudia chez les oratoriens, puis à Coimbre. Il alla ensuite à Bahia, en qualité de juiz de fora, et embrassa la carrière ecclésiastique après la mort de sa femme. Il laissa, entre autres ouvrages : *Panegyrico historico de infante don Manuel*; Lisbonne, 1717, in-4°; — *Nova relação das importantes victorias que alcançaordo as armas portuguesas na India*; ibid., 1742; — *Fastos politicos e militares da antiqua e nova Lusitania*; ibid., 1745, in-fol.

Machado, *Biblioth. Lusit.*

BARBOT (*Jacques*), l'aîné, voyageur anglais, vivait vers la première moitié du dix-huitième siècle. En 1699, il partit de Londres avec son frère et plusieurs négociants, pour visiter la Nouvelle-Calabre et plusieurs points de la côte d'Afrique. Il remplissait, sur le bâtiment, l'emploi de secrétaire naval. On a de lui une *Relation du voyage* dans l'*Histoire générale des voyages*, t. IV.

Adelung, Suppl. à Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon*.

BARBOT (*Jean*), voyageur français, connu par une *Description des côtes occidentales de l'Afrique et des contrées adjacentes*, paraît avoir été employé jusqu'en 1682 comme inspecteur des établissements formés par les diverses compagnies françaises qui se succédèrent sous le nom de compagnies des Indes occidentales. Forcé de quitter la France en 1685, par suite de la révocation de l'édit de Nantes, il se retira en Angleterre, où il publia la relation de ses voyages, sous le titre que nous venons de donner, d'abord en français, puis en anglais. On la trouve dans la *Collection des voyages de Churchill*; Londres, 1732, 7 vol. in-fol. Barbot est mort à Londres en 1720.

Le Bas, *Dictionnaire encyclopédique de la France*.

BARBOT (*Marie-Étienne*, vicomte), général français, né à Toulouse le 2 avril 1770, mort le 17 février 1839. Il fut d'abord employé en qualité d'adjudant à l'armée des côtes de Brest et de Cherbourg en 1795. On le trouve employé dans le même grade jusqu'en 1811. En 1805, il fit partie de l'expédition aux Antilles, contribua puissamment, à la tête de cinq cents hommes, à la prise de la Dominique et à celle de Saint-Christophe, qu'on évacua après y avoir enlevé toutes les munitions de l'île et brûlé plusieurs navires richement chargés. Nommé maréchal de camp le 6 août 1811, il fut employé dans la 11e division militaire jusqu'en 1815. Il signa, le 12 mars, en qualité de commandant supérieur de la ville de Bordeaux, l'adresse au roi, dans laquelle tous les officiers généraux et supérieurs de cette division militaire renouvelaient leur serment de fidélité. Il servit ensuite sous le général Clauzel, et fut nommé au commandement militaire de Bordeaux, puis à celui de Toulouse. Son nom est inscrit sur l'arc de triomphe de l'Étoile.

Biographie des Contemporains.

* BARBOT (*Prosper*), peintre français, né à Nantes en 1798. Élève de Coignet et d'autres artistes distingués, il alla ensuite en Italie, où il fit de brillantes études, dont il traduisit les résultats sur la toile. On remarque parmi ses tableaux une *Vue du théâtre de Taormina en Sicile*, et une *Vue d'Agrigente*, qui lui valut en 1827 une médaille d'or.

Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon*. — Gabet, *Dictionnaire des Artistes*.

BARBOTAN (*Claire-Joseph*, comte DE), général français, né vers 1719, mort le 11 avril 1794. Il représenta la noblesse de Dax aux états généraux de 1789. Membre du côté droit de la constituante, il fut accusé plus tard d'être à la tête d'une conspiration, et traduit devant le tribunal du Gers, qui l'acquitta. Mais Dubarran fit casser le jugement. Renvoyé devant le tribunal révolutionnaire, Barbotan fut condamné à mort et exécuté.

Biographie nouvelle des Contemporains.

BARBOU, nom d'une famille d'imprimeurs qui se sont fait connaître par l'élégance et la correction des livres sortis de leurs presses. Le premier d'entre eux, Jean, dont le souvenir remonte jusqu'au seizième siècle, publia en 1539, à Lyon, une édition remarquable des *Œuvres de Clément Marot*. — *Hugues* Barbou, son fils, publia à Limoges, en 1580, une très-belle édition, en caractères italiques, des *Épîtres de Cicéron à Atticus*. Les premiers imprimeurs du nom de Barbou qui vinrent s'établir à Paris au commencement du siècle dernier furent à la fois imprimeurs et libraires, mais ne laissèrent rien après eux que l'on puisse particulièrement citer. — *Joseph-Gérard*, leur neveu, qui leur succéda en 1746, attacha son nom à la jolie collection de classiques latins, qui s'élève aujourd'hui à 76 volumes in-12. L'idée première de cette entreprise ne lui appartient pourtant pas : ce fut, dit-on, l'abbé Lenglet-Dufresnoy qui conçut en 1743 le projet de réimprimer les jolies éditions des auteurs latins publiés par Elzevir, et qui réussit à faire partager ses espérances de succès à une société d'imprimeurs qui publia successivement les œuvres de Catulle, Tibulle, Properce, Lucrèce, Salluste, Virgile, Cornélius Népos, Lucain, Phèdre, Horace, Velléius-Paterculus, Eutrope, Juvénal, Perse, Martial et Térence. C'est

alors que, voyant le zèle des entrepreneurs se ralentir, Joseph-Gérard Barbou acheta le fond des auteurs déjà publiés, et y ajouta, depuis 1755 : César, Quinte-Curce, Plaute, Tacite, *Selecta Senecæ*, Ovide, Cicéron, Justin, Pline l'Ancien, Pline le Jeune, et Tite-Live. Il publia plusieurs autres ouvrages remarquables, parmi lesquels il faut mettre au premier rang le *Nouveau Testament* (1767 et 1785), *l'Imitation de Jésus-Christ*. — En 1789, *Hugues* Barbou succéda à son oncle; et ce ne fut qu'à sa mort, arrivée en 1808, que le fonds des Barbou fut vendu à Auguste Delalain. [*Enc. des g. du m.*]

BARBOU DESCOURIÈRES (*Gabriel*), général français, né le 23 novembre 1761, mort à Paris le 8 février 1816. Engagé volontaire le 14 mai 1779 dans le régiment d'Artois, il fit partie de l'expédition de Saint-Domingue; à son retour, il se distingua à la bataille de Fleurus, s'empara de Valenciennes qu'occupaient les Autrichiens, obtint le 7 septembre 1794 le grade de général de brigade, et, placé à la tête de l'une des brigades de la division Bernadotte, à l'armée de Sambre-et-Meuse, il contribua à l'attaque de Weissenthurm, au blocus de Cassel; et le 22 août 1795 il défendit pendant 24 heures la position importante de Tenning; qu'attaquaient des forces bien supérieures aux siennes. A l'armée de Hollande, il se distingua au combat d'Alkmaër, et détermina, le 1er octobre 1798, le succès de la journée de Bergen, en enlevant à la baïonnette ce village, qu'occupaient les Russes. La part glorieuse qu'il prit à la bataille de Castricum, où il commandait la cavalerie, lui valut, le 17 octobre 1798, le grade de général de division; commandant d'une division de l'armée de Boulogne, il succéda au maréchal Bernadotte dans le commandement de l'armée de Hanovre. Appelé en 1807 à faire partie du deuxième corps d'observation de la Gironde, il passa l'année suivante en Espagne. Fait prisonnier à Baylen, il fut échangé le 7 septembre 1808, et passa l'année suivante à l'armée d'Italie, où il commanda la cinquième division. Chargé de la défense de Venise, il obligea l'archiduc Jean à lever le blocus du fort Malghera; gouverneur d'Ancône de 1810 à 1814, il fit sa soumission aux Bourbons, qui le nommèrent chevalier de Saint-Louis et grand officier de la Légion d'honneur. Commandant de la troisième division militaire en 1815, il prit sa retraite le 8 février 1816. Le nom de ce général est inscrit sur l'arc de triomphe de l'Étoile. S—Y.

Archives de la guerre. — *Victoires et conquêtes*, t. III, VI, XI, XVIII, XIX. — *Moniteur* (réimpression), t. XXVIII, 670; XXIX, 222.

BARBOUR (*Jean*), historien, théologien et poëte écossais, né vers 1316, mort à Aberdeen vers 1395. Il fut pourvu de l'archidiaconat de cette ville par le roi David Bruce, et devint ensuite chapelain de ce monarque. Il remplit aussi plusieurs missions en Angleterre, où il fut l'objet de la considération d'Édouard III, et laissa : *La Vie et les Hauts Faits du roi Robert Bruce*, en ancien écossais et en vers, publié par Pinkerton, avec notes et glossaires, d'après un ancien manuscrit; Londres, 1790, 3 vol. in-12. Il est surtout fait mention de Barbour dans l'*Antiquaire* de W. Scott.

Rose, *New Biographical Dictionary*.

***BARBOVIUS** (*Marc-Antoine*), philosophe et médecin italien, natif de Crémone, mort en 1537. Au rapport d'Arisi, Barbovius aurait laissé : *In operibus Galeni commentaria novem digesta codicibus*; — *De morali Philosophia*, lib. III.

Biographie Médicale.

***BARBUCALLUS** (*Jean*), écrivain grec, vivait probablement vers la seconde moitié du sixième siècle. Il laissa onze *épigrammes* qui se trouvent dans l'*Anthologie grecque*. Le scoliaste fait dériver le nom de cet auteur de Barbucala, ville espagnole sur l'Èbre, mentionnée par Polybe, Étienne de Byzance et Tite-Live.

Smith, *Dictionary*. — Pauly, *Encyclopædie*. — Anthol. *Anal.*, III. II et 222, Leipzig. — Jacobs, *Comment. in Anthol. Græc.*, t. XIII.

BARBUD, célèbre musicien persan, vivait sous la quatrième dynastie des rois de Perse. Il excellait tellement dans son art, que son nom est devenu le surnom des musiciens renommés qui sont venus après lui. On lui attribue l'air *Aurenki*, c'est-à-dire l'*Air du trône*, et l'invention d'une sorte de lyre appelée *barbud*.

Fétis, *Biographie universelle des Musiciens*.

***BARBUGLI** ou **BARBALIUS** (*Démétrius*), jésuite et théologien italien, vivait dans la première moitié du dix-huitième siècle. On a de lui entre autres ouvrages : *Lezioni spirituali ad uso delle Monache formate sopra alcuni documenti di S. Bernardo*; Venise, 1727, 1752, in-12; — *Enchiridion Propositionum damnatarum*; Rimini, 1729; — *Salviani Massiliensis, episc. Concordantiæ, operibus ejus adnexæ, alphabetice dispositæ*; Pesaro, 1729, in-4°.

Adelung, Suppl. à Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon.*

***BARBULA**, nom d'une famille romaine faisant partie de la gent patricienne des Émiliens. Les personnages les plus marquants de cette famille furent les suivants :

I. **BARBULA** (*Q. Æmilius*), consul en l'an 317 avant J.-C. A cette époque la Pouille fut entièrement soumise, et Barbula contribua à ce résultat. Il redevint consul en 311 avant J.-C. et livra, au rapport de Tite-Live, une bataille restée indécise.

II. **BARBULA** (*L. Æmilius*). Les Tarentins, résolus de lutter contre les Romains, avaient invoqué l'assistance de Pyrrhus. Barbula fut chargé de soutenir la lutte pour Rome; il remporta plusieurs avantages, et prit plusieurs villes. L'arrivée des troupes auxiliaires de Pyrrhus donna quelque temps une autre face aux événements. Rencontrée par l'ennemi, peut-être l'armée romaine eût-elle été détruite, si Barbula n'avait imaginé un moyen qui la sauva. Il fit placer au milieu les Tarentins qu'il avait fait prisonniers; leurs

concitoyens craignirent alors de les atteindre en lançant leurs traits contre les Romains, et ceux-ci furent ainsi sauvés. Barbula se distingua de même plus tard contre les Samnites, les Salentins, les Étrusques.

III. **BARBULA** ou **BARBULAS** (....). Il fut partisan et ami de Marc-Antoine en l'an 43 avant J.-C. Après la bataille de Philippes, un Romain du nom de Marcus, qui était dans le camp opposé, se donna à Barbulas comme esclave, pour échapper, au moyen de ce stratagème, à la proscription. Barbula emmena le prétendu esclave à Rome, où il fut reconnu. L'ami de Marc-Antoine obtint d'Octave, par l'intermédiaire d'Agrippa, la grâce de Marcus. La bataille d'Actium fournit à celui-ci le moyen de rendre à Barbula ce qu'il en avait reçu. Il retrouva son sauveur, tombé à son tour aux mains de l'ennemi, et se donnant aussi pour esclave : Marcus obtint pour son ancien maître le pardon du vainqueur.

Tite-Live, IX, XX, XXI, et passim. — Diodore, XIX, XVII, XX, III. — Orose. IV. — Appien, *Histoire romaine*.

BARBUO ou **BARBO SONCINO** (*Scipion*), jurisconsulte italien, vivait à Padoue, dans la seconde moitié du seizième siècle. On a de lui : *Summario delle vite de' duchi di Milano*, etc.; Venise, 1574 et 1584, in-fol. de 18 pages. Cet ouvrage, assez rare, est orné des portraits des ducs de Milan, gravés sur cuivre par Porro Girolmo, graveur padouan.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

BARBUOT (*Jean*), médecin français, né à Flavigny en 1630, mort en 1665. Il était docteur de la faculté de Montpellier. On a de lui : *Fontis San. Reginalis naturalis medicati virtutum admirabilium in gratiam ægrotantium explicatio*; Paris, Bessin, 1661, in-12.

Jean-Jacques Scheuchzer, *Bibliotheca scriptorum Historiæ naturalis omnium terræ gentium inservientium*; Tiguri, 1716, in-8°, p. 214. — Papillon, *Bibliothèque des Aut. de Bourgogne*, t. 1, p. 9. — Adelung, Supplément à Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*.

* **BARBUS** (*Marc*), cardinal italien natif de Venise, mort à Rome le 11 mars 1490. Il étudia le droit à Padoue, vint ensuite à Rome, fut évêque de Vicence et archevêque d'Aquilée, puis cardinal en 1457. On a de lui : *Relatio legationis in partibus septemtrionalibus*; — *Decreta de cœlibatu*; — une traduction des *Responsiones Gennadii ad Mahometum*.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

* **BARBUS** (*Paul*), surnommé *Soncinas*, philosophe italien, mort en 1494. Il était de l'ordre de Saint-Dominique, et professa à Milan, Sienne, Ferrare et Bologne. On a de lui : *Quæstiones ad Aristotelis Metaphysica*; — *In VIII libros physicorum et super artem veterem Aristotelis*; — *Disputatio in epitomen operum Capreoli et Th. Aquinatem*.

Échard, *Scriptores ordinis Prædicat*.

BARCA (*Alexandre*), chimiste italien, né à Bergame le 26 novembre 1741, mort le 13 juin 1814. On a de lui : un mémoire sur la décomposition de l'acide phlogistique (acide nitrique). Ses idées sur les saturations chimiques ont de l'analogie avec celles de Berthollet.

Wood, *Athenæ Oxonienses*.

BARCA (*François*), musicien et compositeur portugais, natif d'Évora, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. Il fut chanoine régulier à Palmella en 1625, et devint maître de chapelle de son couvent. Ses compositions se trouvèrent, avant le tremblement de 1755, dans la bibliothèque musicale du roi.

Machado, *Bibliotheca Lusitana*. — Fétis, *Biographie universelle des Musiciens*.

* **BARCA** (*Giovanni-Battista*), peintre de l'école vénitienne, né à Mantoue, travaillait à Vérone en 1650. Il quitta jeune sa patrie pour aller se fixer à Vérone, et se livrer à l'étude de la peinture. On a quelques raisons de croire que le Feti fut son maître. Barca enrichit les palais et les églises de Vérone d'ouvrages qui lui firent décerner le titre de chevalier. Ce maître est plein de grâce, de qualités précieuses, et il mériterait d'être plus connu. E. B—n.

Lanzi, *Storia Pittorica*. — Ticozzi, *Dizionario de' Pittori*. — Orlandi, *Abecedario Pittorico*.

* **BARCA** (*Joseph*), général italien, originaire de Milan, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. Il s'éleva jusqu'au grade de capitaine général au service de l'Espagne, et laissa : *Compendio di Fortificazione moderna*; Milan, 1639; in-4°; Bologne, 1643, in-4°.

Argelati, *Biblioth. Mediolan*. — Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*. — Adelung, Supplément à Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*.

* **BARCA** (*Pierre-Antoine*), ingénieur italien, natif de Milan, vivait dans la seconde moitié du dix-septième siècle. On a de lui : *Avertimenti e regole sopra l'Architettura civile e militare, la Pittura, Scultura e Perspettiva*; Milan, 1620, in-fol.

Adelung, Supplément à Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*. — Nagler, *Neues Allgem. Künstler-Lexicon*.

* **BARCA DE ASTORGA** (*Pierre*), médecin espagnol, vivait dans la seconde moitié du dix-septième siècle. Il étudia la médecine à Alcala de Hénarez, sous Pierre-Michel de Heredia, professa avec succès dans la même ville, et se fit remarquer dans la pratique de son art. On a de Barca de Astorga une *édition des Œuvres* de Michel de Heredia; Lyon, 1665.

Adelung, Supplément à Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*. — Carrère, *Bibliothèque littéraire de la Médecine*. — *Biographie Médicale*.

* **BARCA** (*D. Vincent Caldéron de la*), peintre espagnol, mort en 1794. Il était de l'école de Francisco de Goya : ses portraits, peints dans le goût de ce maître, ont de l'expression et de la vivacité. Il fit aussi des tableaux d'histoire, notamment une *Nativité de saint Norbert*, pour le collége des prémontrés d'Avila.

Nagler, *Neues Allgem. Künstler-Lexicon*.

* **BARCALI**, surnommé *Mohammed-Ben-Pir-Ali*, théologien mahométan, vivait au seizième siècle. On a de lui : *Tharikat Mohammediat*

(Instruction sur les principes du Mahométisme); — *Emadh-al-halekin* (Exhortation à ceux qui attendent la mort pour se repentir); — *Icadh al naimin* (le Réveil de ceux qui sont assoupis).

D'Herbelot, *Bibliothèque Orientale*.

*BARCELONETA (*Ugone di*), théologien et prédicateur italien, né dans le Piémont vers l'an 1230. Il était de l'ordre de Saint-Dominique, et devint cardinal de Sainte-Sabine. Ses prédications lui firent un grand renom. On a de lui : *Manipulus Curatorum*; Lyon, 1599; — *Compendium theolog. veritatis*; — *Dialogus de Creatione mundi*, en manuscrits à la Bibliothèque de Vienne.

Chiesa, *Scr. Savoy*. etc.

*BARCELLON (*Jean*), graveur espagnol, natif de Madrid, vivait dans la seconde moitié du dix-huitième siècle. On connaît de lui, outre des gravures éparses dans plusieurs ouvrages espagnols, deux *planches* remarquables exécutées pour le *Don Quichotte* édité en 1780.

Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon*.

*BARCELLONA (*Antonio dell' Oratorio*), oratorien italien, né à Palerme en 1726, mort en 1805. Entré dans son ordre, il employa ses loisirs à composer des tragédies que les novices du monastère représentaient. Chargé ensuite de la garde de la bibliothèque de l'ordre, il l'ouvrit aux lecteurs du dehors. On a de lui : *la Felicità de' Santi*; Palerme, 1810, 3 vol. in-4°.

Biographia delli Uomini illustri della Sicilia.

*BARCELLOS (*Fr. Francisco* DE), poëte portugais, mort le 29 juin 1570. Il entra au couvent de la Pena en 1525, où il se fit remarquer par l'exercice de toutes les vertus de son état; et, plus tard, il devint prieur du couvent de Saint-Marc, dans le voisinage de Coimbre. Les poésies latines de ce religieux lui valurent une grande considération. On a de lui : *Salutiferæ Crucis triumphus in Christi Dei Optimi Maximi gloriam*, en vers élégiaques; Coimbre, 1503.

Barbosa Machado, *Bibliotheca Lusitana*.

*BARCELOS ou BRACELOS (*Pierre*), généalogiste portugais, mort en 1340. Il était fils naturel du roi Denys de Portugal, se fit soldat et cultiva plus tard les lettres. Il laissa la *Généalogie des principales familles portugaises*, ouvrage imprimé en 1540, trad. en espagnol à Madrid en 1646 sous le titre de *Nobiliario*, in-fol.

Barbosa Machado, *Bibliotheca Lusitana*.

*BARCENA (*Alfonse*), jésuite et grammairien espagnol, natif de Cordoue, mort à Cusco dans le Pérou en 1598. Il eut pour maître Jean d'Avila, surnommé *l'apôtre de la Beltique*. Ses missions dans l'Amérique méridionale lui firent une grande réputation. Il laissa : *Lexica*; — *Præcepta grammatica*; — *Doctrina christiana*; — *Liber Confessionis ratione*, ouvrages écrits en plusieurs langues, à l'usage des Indiens.

Antonio, *Biblioth. hisp. nova*.

*BAR-CEPHA (*Moïse*), évêque et théologien syrien, mort vers 913. Il entra de bonne heure dans le monastère de Sergius, situé sur le Tigre, devint évêque sous le nom de Sévère, et exerça ses fonctions épiscopales à Bethraman, à Betz-Ceno. On a de lui : *Commentaire sur le Paradis*, trad. en latin par Masius; Anvers, 1569, in-8°.

D. Cellier, *Histoire des Auteurs ecclésiastiques*, t. 20, p. 77 et suiv. — Richard et Giraud, *Bibliothèque Sacrée*.

*BARCHAM (*Jean*, docteur), théologien et antiquaire anglais, mort le 25 mars 1642. Il étudia au collége d'Exeter, et remplit ensuite diverses fonctions ecclésiastiques; il était en dernier lieu recteur et doyen à Bocking. On a de lui : une partie de l'ouvrage intitulé *the Display of Heraldry*, publié sous le nom de John Guillims; — *the Lives of Henri the second and King John*, dans l'*History of England* de Speed.

Wood, *Athen. Oxonienses*.

*BARCHETTA (*André*), sculpteur italien, natif de Naples, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. On estime fort ses statues en bois, représentant saint François d'Assise et saint Antoine de Padoue dans l'église de Sainte-Marie-la-Neuve.

Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon*.

*BARCHEWITZ (*Ernest-Christophe*), voyageur allemand, vivait dans la première moitié du dix-huitième siècle. Il exerça d'abord la profession de tanneur; plus tard, en 1711, il s'embarqua sur un bâtiment hollandais qui se rendait aux Indes Orientales, et s'éleva jusqu'au grade de gouverneur de l'île Lethy. Après son retour en Europe, en 1722, il se retira à Erfurt où il mourut. On a de lui : *Neu vermehrte Ostindianische Reise-Beschreibung* (Nouvelle et plus ample relation d'un voyage aux Indes Orientales), 1730, in-8°; Erfurt, 1752, in-8°.

Adelung, Supplément à Jocher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*.

*BARCHIELLO (*Dominique*), poëte florentin, mort en 1448. Le genre bizarre et presque incompréhensible dont il est le créateur lui a valu, en Italie, une grande célébrité. Il était fils d'un barbier : la boutique où il exerçait la profession que lui avait léguée son père était le rendez-vous des beaux esprits du temps; elle est peinte sur l'une des voûtes de la galerie de Médicis. Ses sonnets, imprimés pour la première fois à Bologne en 1475, l'ont été très-souvent depuis; on en comptait déjà sept éditions avant la fin du quinzième siècle. [*Enc. des g. du m.*]

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

*BARCHOU DE PENHOEN (*Auguste-Théodore-Hilaire*, baron), écrivain français contemporain, natif de Brest, membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres et de l'assemblée nationale, à laquelle il fut envoyé par les électeurs du Finistère. Ses principaux ouvrages sont : *Souvenir de l'expédition d'Afrique*; Paris, Renouard, 1832, in-8°. (Extrait de la *Revue des deux Mondes*); — *Destination de l'homme de Fichte*; traduit de l'allemand; Paris, Paulin, 1833, in-8°, et Charpentier, 1836, in-8°; —

Mémoires d'un officier d'état-major; Expédition d'Afrique; Paris, 1835, in-8°; — *Guillaume d'Orange et Louis-Philippe* (1688-1839); Paris, 1835, in-8°; — *Philosophie de Schelling;* Paris, Paulin, 1834, in-8° (déjà publié dans la *Revue des Deux Mondes*, t. Ier et IIe, 2e série); — *Un automne au bord de la mer;* Paris, 1838; — *Histoire de la Domination anglaise dans les Indes Orientales;* Paris; — *Un mot sur la situation politique;* Paris, 1849, in-8°; — *Lettre d'un membre de la majorité à ses commettants;* Paris, 1850, in-8°.

Quérard, Supplément à la *France littéraire*.

BARCIA (*André Gonzales* DE), savant littérateur espagnol, vivait au commencement du dix-huitième siècle. Il était auditeur au conseil suprême de la guerre, et publia, sous le nom supposé de *Gabriel de Cadenas*, un ouvrage intitulé *Ensayo cronologico para la historia general de la Florida des de ano* 1512 *que descabrio la Florida Juan Ponce de Léon;* Madrid, in-fol., 1723.

Adelung, Supplément à Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*.

* **BARCIAT**, poëte burlesque français, vivait dans la seconde moitié du dix-septième siècle. On a de lui : *la Guerre d'Enée en Italie, appropriée à l'histoire du temps, en vers burlesques;* Paris, 1650, in-4°.

Lelong et Fontette, *Bibliothèque historique de la France*. — Adelung, Supplément à Jocher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*

* **BARCINO** (*Paul-Jérôme*), écrivain italien, vivait dans la seconde moitié du seizième siècle. Il fut vice-correcteur des lettres apostoliques, et laissa : *Practica Cancellariæ Apostolicæ, cum stylo et formis in Curia Romana usitatis;* Lyon, 1549, in-8°, et Paris, 1664.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*. — Marchand, *Dictionnaire historique*, t. II, p. 271. — Adelung, Supplément à Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*.

BARCKHAUSEN ou **BARCHUSEN** (*Jean-Conrad*), médecin allemand, né à Horn dans le comté de Lippe le 16 mars 1666, mort le 1er octobre 1723. Il étudia la pharmacie et la chimie à Berlin, à Mayence et à Vienne en Autriche : puis, entraîné par son goût pour les voyages, il parcourut en 1693 l'Allemagne, la Hongrie et l'Italie, d'où il passa en Morée avec le général des troupes vénitiennes, qu'il servit en qualité de médecin. A la mort de ce général en 1694, il se rendit en Hollande, et devint professeur de chimie à l'université d'Utrecht, après y avoir été reçu docteur en médecine. Il occupa cette chaire jusqu'à sa mort, et légua à l'université d'Utrecht plusieurs beaux ouvrages de botanique et d'histoire naturelle. Barckhausen avait pour rival le célèbre Boerhaave, qui cependant rendait justice à l'exactitude des travaux de son collègue. Ses ouvrages ont pour titre : *Synopsis pharmaceutica;* Francofurti ad Mœnum, 1690, in-12; Ultrajecti, 1696, in-8°, sous le titre de *Pharmacopœus Synopticus;* Lugduni Batavorum, 1712, in-8°, sous celui de *Synopsis pharmaciæ;* — *Pyrosophia;* Lugduni Batavorum, 1698, in-4°; ibidem, 1718, in-4°, avec fig., sous le titre d'*Elementa chemiæ, quibus subjuncta est confectura lapidis philosophici imaginibus repræsentata;* — *Acroamata, in quibus complura ad iatro-chemiam atque physicam spectantia jocunda rerum varietate explicantur;* Trajecti Batavorum, 1703, in-8°; — *Historia medicinæ, in qua, si non omnia, pleraque saltem medicorum ratiocinia, dogmata, hypotheses, sectæ*, etc., *quæ ab exordio medicinæ usque ad nostra tempora inclaruerunt, pertractantur;* Amstelodami, 1710, in-8°; Trajecti ad Rhenum, 1723, in-4°, avec des augmentations : à la fin de cette histoire de la médecine, qui est beaucoup inférieure à celles de Leclerc et de Freind, on trouve une dissertation *De nepenthe Homeri;* où Barckhausen prétend que le népenthès d'Homère est notre opium; — *Compendium ratiocinii chemici more geometrarum concinnatum;* Lugduni Batavorum, 1712, in-8° : c'est l'abrégé du traité intitulé *Pyrosophia;* on y trouve beaucoup d'expériences, mais aucune démonstration exacte. — *Collecta medicinæ practicæ generalis;* Amstelodami, 1715, in-8°. La chimie est redevable à Barckhausen de plusieurs faits nouveaux. C'est lui qui a découvert l'acide succinique, et évalué aux $\frac{23}{24}$ la quantité d'eau contenue dans l'urine. Il était un des adversaires de la *Théorie du phlogistique*. Moench a dédié à Barckhausen, sous le nom de *barkhausia*, un genre de plantes qui comprend plusieurs *crepis* de Linné.

Éloy, *Dictionnaire de Médecine*. — G. Burmann, *Trajectum eruditum*, p. 14. — Hollar, *ad Heumannum*, p. 540.

BARCLAY (*Alexandre*), poëte et prosateur écossais, mort en 1552. Il voyagea en Allemagne, en Hollande, en Italie et en France, et cultiva les langues étrangères. On a de lui : *the Introductory to writ and to pronounce french*, 1512; — *the Ship of fools*, traduit de l'allemand de Sébastien Brandt, 1508; — *the Castle of labour*, poëme allégorique, 1506; — *Mirror of good manners*, sans date; — une *traduction* en anglais de la *Guerre de Jugurtha*, de Salluste.

Wood, *Athenæ Oxonienses*, I, 208, éd. Bliss. — Rose, *New Biographical Dictionary*.

* **BARCLAY** (*George*), Écossais, partisan de Jacques II, vivait dans la seconde moitié du dix-septième siècle. En 1696, il se mit à la tête d'un complot qui avait pour objet de s'emparer mort ou vif du prince d'Orange. La chose fut découverte, et Barclay n'eut que le temps de fuir. Ses complices, moins heureux, furent pris et exécutés.

Rose, *New Biographical Dictionary*.

BARCLAY (*Guillaume*), jurisconsulte écossais, né à Aberdeen en 1543, mort en 1606. D'une ancienne famille écossaise, il fut de bonne

heure en faveur à la cour de Marie Stuart; mais la renonciation de cette princesse à la couronne ne permit pas à Barclay de tirer parti de sa position. Il se détermina alors à faire un premier voyage en France en 1573, et vint d'abord à Bourges assister aux leçons des Cujas, des Daneau et des Leconte. Formé à l'école de ces lumières du droit, il fut en état de passer maître dans la science à son tour. Le duc Charles III de Lorraine lui confia, sur la proposition d'Edmond Hay, son oncle, la chaire de jurisprudence nouvellement créée à Pont-à-Mousson; et dès lors il se fit tellement remarquer par son savoir, qu'il devint conseiller d'État et maître des requêtes de l'hôtel ducal. Il épousa ensuite Anne de Malleville, dont il eut un fils, Jean Barclay, qui produisit plus tard entre Guillaume Barclay et les jésuites une animosité presque aussi vive que celle qui éclata entre les pères de cette compagnie et le fameux jurisconsulte Pierre Ayrault. La cause fut la même : les jésuites voulaient enrôler Jean, et le père s'y refusait. Seulement, ce qui n'arriva pas à Pierre Ayrault, Guillaume Barclay fut obligé de quitter la Lorraine; et d'autre part son fils, à la différence de René Ayrault, ne désirait pas, à ce qu'il paraît, son admission parmi les jésuites. Il résulta de là que Guillaume Barclay et son fils se rendirent en 1603 à la cour de Jacques Ier, qui voulut bien employer le célèbre professeur, à la condition qu'il embrasserait la religion anglicane, ce qu'il n'accepta point; il revint en France, où il obtint à Angers une chaire de droit vacante depuis 1599. Par un singulier hasard, ce fut Pierre Ayrault, alors lieutenant criminel de cette ville, qui fut chargé de traiter avec lui. Mais il n'était pas à la fin des ennuis qu'éprouvent habituellement ceux qui s'élèvent à un titre quelconque au-dessus de leurs contemporains. Ses collègues, parmi lesquels François Davy, qui se montra le plus ardent, lui disputèrent le décanat, qui lui fut néanmoins maintenu par décision de l'université en date du 7 février 1705. Il remplit ses fonctions avec talent et avec une certaine pompe. Ménage dit qu'il tenait de son père que le professeur écossais allait faire son cours en simarre et une chaîne d'or au cou; qu'il était accompagné de son fils, et suivi de deux valets en livrée. Barclay fit une vive opposition aux ligueurs; il ne combattait pas moins les ultramontains, tels que Bellarmin, Bécan, Jean-Eudémon. Il passait à bon droit pour un des meilleurs jurisconsultes de son époque. On a de lui : *De Regno et Regali potestate adversus Buchanum, Brutum, Bouchrium et reliquos Monuchomachos; libri VI;* Paris, 1600, in-4°, et Hanovre, 1612, avec l'ouvrage intitulé *De Potestate Papæ*, in-8°; — *Commentarius in Titt. Pandectarum de Rebus creditis et de jurejurando;* Paris, 1605, in-8°; — *De Potestate Papæ, an quatenus in principes sæculares jus et imperium habeat;* Londres, 1607, in-8°; Pont-à-Mousson, 1610, in-8°; traduit en français, sous ce titre : *Traité de la puissance du Pape, sçavoir s'il a quelque droit sur les princes séculiers;* Pont-à-Mousson, 1611, in-8°; en anglais, Londres, 1511, in-4° : l'auteur y pose avec chaleur le principe de l'indépendance des rois; — *Præmetica in vitam Agricolæ*, dans l'édition de Tacite publiée à Paris en 1599, avec les notes de Lipse et de Jos. Mercier. V. R.

Ménage, *Remarque sur la Vie de Pierre Ayrault*, p. 228. — Tomasini, *Elogia*, t. II, p. 181. — Ghilini, *Teatro d'Uomini letterati*. — Bayle, *Dictionnaire*. — Nicéron, *Mémoires*, t. 17. — Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon*.

BARCLAY (*Jean*), poëte et théologien français, né à Pont-à-Mousson en 1582, mort le 12 août 1621. Il refusa d'entrer dans la société de Jésus, et suivit son père en Angleterre. Il publia ensuite sur le couronnement de Jacques Ier un *poëme latin* qui lui valut la faveur de ce prince et des emplois considérables. Il fit imprimer à Londres la suite de son *Euphormion*, satire latine en deux livres, et le traité de son père *de Potestate Papæ*, auquel Bellarmin répondit. *Jean Barclay* répliqua dans un écrit intitulé *Pietas*. Le jésuite Jean Eudémon revint à la charge, et accusa Barclay d'hérésie. Celui-ci n'eut pas grand'peine à prouver que, même en Angleterre, il avait su être bon catholique. Il fut ensuite appelé par le pape Paul V à Rome, où il mourut. Outre l'*Euphormion*, satire latine, 1627, in-12, Elzevir, et Leyde 1784, on a de Barclay : *Pietas;* in-4°; — *Parenæsis ad sectarios;* — *Argenis*, roman mêlé de prose et de vers; Leyde, 1630, et Paris 1776 : c'est un tableau des vices et des révolutions des cours; il a été traduit en français par Drouet de Maupertuis; Anvers, 1711; — *Trois livres* de poésies, in-4°; — *Icon animorum;* Londres, 1612, in-8°.

Chandon et Delandine, *Dictionnaire historique*.

* **BARCLAY** (*Jean*), médecin écossais, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. On a de lui un ouvrage intitulé *Nepenthes seu de Nicotianæ herbæ viribus;* Edimb., 1614. L'auteur y prône l'usage de ce qu'il appelle *this happie and holie herbe* (cette bienheureuse et sainte plante). Les deux vers suivants donnent la mesure de l'enthousiasme de Barclay :

Tobacco neither altereth health nor hew
Ten thousand thousand know that this is true.

Rose, *New Biographical Dictionary*.

BARCLAY (*Henri*), théologien américain, né à Albany en 1734. Il entra dans les ordres en Angleterre, et alla ensuite en mission chez les Indiens Mohawk, d'où il revint à New-York pour y remplir les fonctions de recteur de l'église de la Trinité. Il collabora à la *traduction* de la *Liturgie* en langage mohawk; elle fut imprimée en 1769.

Rose, *New Biographical Dictionary*.

BARCLAY (*Robert*), célèbre quaker, naquit en 1648 à Gordonstown, comté de Murray, et mourut le 13 octobre 1690, dans sa terre d'Ury. Envoyé au collége des Écossais de Paris, dont un

de ses oncles était principal, il allait être converti au catholicisme, lorsque son père le tira de ses doutes et de son incertitude en lui insinuant les doctrines des quakers. Robert apprit le grec, l'hébreu; se jeta, à dix-huit ans, dans l'étude sérieuse de la théologie, et devint, en peu d'années, l'un des plus fermes appuis de son parti. Mais son esprit avait trop de maturité, son jugement trop de rectitude, pour qu'il partageât les niaises contemplations et les pratiques superstitieuses des sectaires qui l'entouraient. Il ne ménagea pas plus les enthousiastes de sa secte que ceux des partis opposés, et présenta l'image rare d'un théologien de bonne foi, discutant avec soi-même, et n'écrivant que d'après l'inspiration d'une raison sévère. On persécutait les quakers : Barclay écrivit leur apologie, et la cour suspendit pour quelque temps les mesures rigoureuses auxquelles l'entraînait le fanatisme religieux de l'époque. Mais cette mansuétude fut de courte durée : Barclay revenant d'un voyage en Hollande et en Allemagne, où il avait accompagné le célèbre Penn, fut jeté avec son père dans les prisons d'Aberdeen. Il en sortit cependant bientôt après, par l'entremise d'Élisabeth, princesse palatine du Rhin, et jouit même de quelque faveur à la cour de Jacques II, jusqu'au moment de sa mort. Les principaux ouvrages de Barclay sont : *Catéchisme et confession de foi*, etc.; Rotterdam, 1675; — *Apologie de la vraie théologie chrétienne*, etc.; Amsterdam, 1676, in-4°; — *Theses theologicæ; Traité sur l'amour universel*; 1677. [*Enc. des g. du m.*]

Fabricius, *Histor. Biblioth.*, pars III, p. 385, et pars VI, p. 164. — Chaufepié, *Nouveau Dictionnaire*.

BARCLAY DE TOLLY (*Michel*, prince), feld-maréchal russe, né en Livonie en 1750, mort à Insterbourg le 25 mai 1818. Descendant d'une famille écossaise établie en Livonie depuis 1689, il prit part successivement aux campagnes contre les Turcs, contre les Suédois et contre les Polonais. En 1806 il fit la campagne de Pologne, et commanda l'avant-garde de Bennigsen. Il fut blessé au bras droit à la bataille d'Eylau, et obtint le grade de lieutenant général. Vers la fin de 1808, sa blessure l'obligea au repos; mais déjà en mars 1809 il reprit son commandement, et surprit les Suédois à Umeo, en Vestrobothnie, par une marche de deux jours sur les glaces qui couvraient le golfe Bothnique. L'empereur Alexandre nomma Barclay de Tolly gouverneur général de la Finlande, nouvellement conquise, et le fit en 1810 ministre de la guerre. Barclay de Tolly fut l'auteur du plan d'opérations que suivit d'abord l'armée russe dans la campagne de 1812. Pour mieux en assurer la réussite, il se chargea lui-même de l'accomplir, et prit le commandement de la première armée de l'Ouest. La seconde armée, placée à une distance un peu trop grande vers le nord, avait pour chef le prince Bagration. Le but de Barclay était d'attirer l'ennemi dans l'intérieur du pays, de lui couper les vivres, de l'affaiblir par de longues marches à travers des déserts, pendant qu'il serait harcelé de tous côtés par la cavalerie légère. Détruisant donc les magasins à Vilna et à Vilkomir, il se retira sur la Duna, dans son camp retranché de Drissa, gouvernement de Vitebsk. Mais voyant Napoléon prêt à le tourner pour marcher sur Moscou, et craignant d'être coupé de l'armée de Bagration, il se précipita vers Smolensk où il arriva le 28 juillet, protégé par le général Wittgenstein, et après avoir lui-même repoussé l'ennemi. Là s'opéra la jonction des deux armées de l'Ouest; mais bientôt la mésintelligence se mit entre les deux chefs; « car, dit M. de Ségur, Bagration, ce vieux Russe, sur les frontières de la vieille Russie, frémissait de honte à l'idée de reculer encore sans combattre, » ainsi que le projetait « la valeur froide, le génie savant, méthodique et tenace de Barclay, dont l'esprit, allemand comme la naissance, s'obstinait de devoir tout à la tactique et rien à la fortune; » Le même écrivain dit que « cette retraite des Russes se faisait avec un ordre admirable, » que leurs positions étaient si bien choisies, prises si à propos, défendues chacune tellement en raison de leur force et du temps que leur général voulait gagner, que leurs mouvements semblaient tenir à un plan arrêté depuis longtemps. « Parmi nous, ajoute M. de Ségur, on le louait de s'être maintenu dans cette sage défensive.... » Et cependant, en Russie, il s'était attiré l'animadversion générale! L'empereur Alexandre dut lui retirer le commandement pour le confier (le 29 août) à Koutousof, que la faveur publique lui désignait. Aussitôt Barclay de Tolly se rangea sous les ordres du nouveau généralissime, et le seconda de tous ses moyens. Il commandait l'aile droite de l'armée à la bataille de la Moskwa. Mais, le 22 septembre, sa santé altérée l'obligea de quitter l'armée; il y reparut après quelques mois de repos, et publia, le 3 janvier 1813, sa fameuse proclamation aux troupes allemandes comprises dans l'armée des Français. Après avoir pris Thorn, il s'avança sur Posen, entra en Lusace, et se signala à la bataille de Bautzen le 26 mai; il fut ensuite chargé du commandement en chef de l'armée prusso-russe; sous lui, Wittgenstein commandait les Russes, Blücher les Prussiens, et le grand-duc Constantin la garde impériale; Barclay conserva ce commandement général après que le prince de Schwartzemberg eut été placé à la tête de toutes les forces de la coalition. Ce fut Barclay qui se rendit maître, à Culm, de Vandamme et de tout son corps d'armée; et à la bataille de Leipzig il fit de grands efforts pour se maintenir dans sa position. Le 31 mars 1814, jour de l'entrée des alliés à Paris, il fut nommé feld-maréchal-général. Après avoir accompagné à Londres l'empereur Alexandre, Barclay rejoignit son armée, et prit son quartier général à Varsovie. Mais à la nouvelle du retour de Napoléon il reporta l'armée russe, par marches forcées, sur

le Rhin, et de là à Châlons-sur-Marne, à Melun et à Vertus. Bientôt la majeure partie de l'armée russe quitta la France sous les ordres de Barclay, qui fixa son quartier général à Mohilef, d'où il se rendit en 1817 à Saint-Pétersbourg, où Alexandre lui fit l'accueil le plus distingué, et ordonna en son honneur une revue solennelle. L'année suivante, pour rétablir sa santé délabrée, il voulut faire un voyage à l'étranger; mais il mourut en route, à peu de distance d'Insterbourg, en Prusse, à l'âge de cinquante-neuf ans; il fut enterré à Riga. [*Enc. des g. du m.*]

Biographie des Contemporains.

* **BARCO** (*Jean-Rodrigues Garcia* DEL), peintre espagnol du quinzième siècle. Il peignit les fresques, et acquit par son talent un tel renom, qu'il fut chargé de peindre les corridors et les galeries du château de Barco d'Avila appartenant au duc d'Albe, château auquel il donna le nom de l'artiste décorateur.

Quilliet, *Dictionnaire des Peintres espagnols.* — Rose, *New Biographical Dictionary.*

* **BARCO** (*Alonso* DEL), peintre espagnol, né à Madrid en 1645, mort en 1685. Élève d'Antolinen, Barco voulut d'abord peindre l'histoire; mais il comprit bientôt que ses dispositions étaient autres, et ne s'adonna plus qu'au paysage, qui lui valut une grande célébrité. Les tableaux de ce peintre se distinguent par la fraîcheur du coloris, la grâce et la délicatesse.

Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon.*

BARCO-CENTENERA (*Martin* DEL), missionnaire espagnol, natif de l'Estremadure, vivait dans la deuxième moitié du seizième siècle. Il passa au Paraguay en 1573, et écrivit, sous le titre d'*Argentina*, l'histoire en vers de la rivière de la Plata; Lisbonne; 1602, réimprimée dans le tome III du *Recueil de Barca*; Madrid, 1749. C'est un poëme fort médiocre, mêlé de fables et d'épisodes étrangers au sujet.

N. Antonio, *Bibl. hispana nova.*

BARCOK. *Voy.* BARKOK.

BARCOKHEBA ou **BARCOKEBAS**, fameux imposteur juif, vivait dans la première moitié du deuxième siècle de J.-C. Il tint, sous Adrien, un moment tête à toutes les forces de l'empire romain. Ce nom est composé de deux mots orientaux qui signifient *fils de l'étoile*, et faisait allusion à ces paroles du Pentateuque : « Il sortira une étoile de Jacob, et il s'élèvera un sceptre d'Israël. » Il fut plus tard changé par ses ennemis en *Bar-Coziba*, c'est-à-dire, fils du mensonge. Le véritable nom de Barcokheba était *Siméon* : c'est du moins celui qu'il porte sur les médailles qui nous restent encore de lui, et qui sont chargées de légendes samaritaines. On sait que la nation juive ne fut pas anéantie en Palestine sous Titus, et qu'à différentes époques, particulièrement sous Trajan, elle chercha à reconquérir son indépendance. Barcokheba, voyant ses compatriotes impatients du joug romain, résolut d'opérer un nouveau mouvement. Dans cette vue, il chercha à sonder les dispositions des Juifs de Mésopotamie, d'Égypte, de Grèce, d'Italie et même des Gaules. Par ses ordres, des émissaires, entre autres le célèbre Akiba (*voy.* ce nom), parcoururent toutes les provinces de l'empire romain. Quand tout fut prêt, Barcokheba se fit reconnaître solennellement comme roi et comme *messie*, et s'empara par surprise de plusieurs places fortes. Tous les habitants, particulièrement les chrétiens qui refusèrent de se soumettre à lui, furent mis à mort. Cela arriva vers l'an 131 de notre ère. D'abord, l'entreprise de Barcokheba eut le plus grand succès : une multitude innombrable de Juifs accourut des diverses parties du monde pour se ranger sous son étendard; Julius Sévérus, général des armées d'Adrien et l'un des plus grands capitaines de son temps, fut d'abord obligé d'agir avec circonspection, et se contenta de surprendre les corps qui n'étaient pas sur leurs gardes. Mais peu à peu la discipline eut la supériorité sur le fanatisme, privé de toute expérience militaire. L'armée juive, enfermée dans la forteresse de Bethar, finit par succomber sous la faim et les fatigues. Barcokheba périt dans les supplices, et presque tous ses partisans furent massacrés ou faits esclaves. C'est de cette époque que date l'entière dispersion du peuple israélite sur la face de la terre. Non-seulement Adrien défendit aux Juifs l'entrée de Jérusalem; mais, voulant effacer jusqu'au souvenir de leur ancien état religieux et politique, il fit raser la ville sainte, et la fit reconstruire sous un autre nom. Les Juifs ont encore dans leur liturgie des hymnes qu'ils chantent en mémoire de ce terrible événement. Mais si cette guerre fut si fatale aux vaincus, elle coûta beaucoup de sang aux vainqueurs. Elle dura environ cinq ans, et ne fut terminée qu'en l'an 136. Il existe une histoire particulière de cette guerre, en allemand, par Münter (*Der Jüdische Krieg unter den Kaisern Trajan und Hadrian*); Altona, 1821. [M. REINAUD, dans l'*Enc. des g. du m.*]

Bayle, *Dictionnaire Critique.* — Moréri, *Dictionnaire Historique.*

BARCOS (*Martin* DE), théologien français, né à Bayonne en 1600, mort le 22 août 1678. Il était neveu, par sa mère, de Jean Duvergier de Hauranne, fameux abbé de Saint-Cyran, et eut pour maître Jansénius, évêque d'Ypres, alors professeur de théologie à Louvain. Il se chargea ensuite de l'éducation du fils d'Arnauld d'Andilly, et succéda en 1644 à son oncle, dans l'abbaye de Saint-Cyran, qu'il rétablit et réforma. Ses liaisons avec le docteur Antoine Arnauld lui firent jouer un rôle important dans les disputes du jansénisme. Ses principaux ouvrages, aujourd'hui oubliés, ont pour titre : *la Grandeur de l'Église romaine établie sur l'autorité de saint Pierre et saint Paul*, in-4°; — *Traité de l'autorité de saint Pierre et saint Paul, qui réside dans le pape successeur de*

ces deux apôtres, 1645, in-4°; — *Éclaircissement de quelques objections que l'on a formées contre la grandeur de l'Église romaine*, 1646, in-4° : ces trois ouvrages furent composés pour défendre cette proposition insérée par l'auteur dans la préface de *la Fréquente communion*, et censurée par la Sorbonne : « Saint Pierre et saint Paul sont deux chefs de l'Église romaine, qui n'en font qu'un; » — *une Censure du Prædestinatus* du père Sirmond, 1644, in-8°; — *De la Foi, de l'Espérance et de la Charité*; 1691, 2 vol. in-12; — *Exposition de la foi de l'Église romaine, touchant la grâce et la prédestination*; Cologne, 1700, in-8°, ou 1697, in-12. Cet ouvrage parut pour la première fois en 1697, sous le voile de l'anonyme; l'archevêque de Paris, de Noailles, en fit saisir l'édition et condamner le livre.

Moréri, *Dictionnaire historique*.

*BARD (*Jean*), médecin américain, né à Burlington dans le New-Jersey le 1er février 1716, mort en 1799. Sa famille, française d'origine, était venue en Amérique après la révocation de l'édit de Nantes. Il commença à pratiquer la chirurgie en 1737, et, à la demande de plusieurs habitants de New-York, vint s'établir dans cette ville à partir de 1743. En 1750, il fit avec le docteur Middleton la dissection de l'assassin Hermann Carrolt; c'est la première opération de ce genre que l'ont eût encore vue en Amérique. Bard laissa : *Essay on the Pleuresy of Long-Island in* 1749.

Rose, *New Biographical Dictionary*.

BARD (*Samuel*), médecin américain, né à Philadelphie le 1er avril 1742, mort le 24 mai 1821. Il étudia la médecine à Londres et à Édimbourg, où il fut reçu docteur en 1765. De retour dans sa patrie, il fonda à New-York une école de médecine, une bibliothèque publique, et un hôpital pour l'instruction des élèves. Il compta parmi ses nombreux élèves Washington, et fut nommé en 1813 président du collége des médecins et chirurgiens de New-York. Bard a publié un mémoire *sur l'Angine gangréneuse* (traduit en français par Pruette, Paris, 1810, in-8°), et un traité d'accouchements sous ce titre : *A compendium of the theory and practice of midwifery*; New-York, 1811-1815, in-8°.

Allen, *American Biography*.

*BARDAJI Y AZARA (*Don Eusebio* DE), homme d'État espagnol, né à Huete dans la province de Cuença en 1765, mort à Madrid le 7 mars 1844. Destiné à la carrière diplomatique par son oncle, qui avait représenté son gouvernement à Paris et à Rome, il fut d'abord chef de bureau à la chancellerie d'État à Madrid, en 1808; puis il accompagna D. Pedro Cevallos dans sa mission à Bayonne. Ce fut Bardaji qui rédigea les notes qui mirent l'Europe au courant des conférences dont cette ville fut le siége. Il suivit ensuite la junte centrale à Séville; et, au retour d'une mission qu'il alla remplir à Vienne, il fut appelé par la régence de Cadix au ministère des affaires étrangères. L'influence de l'ambassadeur d'Angleterre le fit ensuite envoyer en mission à Lisbonne en 1812, puis à Saint-Pétersbourg. C'est alors qu'il amena la conclusion du traité de Welicki-Lucki, en vertu duquel la Russie reconnaissait la constitution des cortès de 1812. Ambassadeur à Turin à partir de 1816, il y favorisa la révolution de 1821; et lorsqu'elle fut comprimée, il fut chargé d'une mission à Paris. En 1822 il fut appelé de nouveau, mais pour peu de temps, au ministère des relations extérieures; après quoi il vécut loin des affaires politiques jusqu'en 1834, époque où il fut appelé à la dignité de *Procer* du royaume et chargé, pour la troisième fois, de diriger le département des affaires étrangères. Il appartenait au parti *modéré*, favorisait la politique française, et faisait opposition au ministère Calatrava. Lors de la retraite de cette administration il obtint, le 10 août 1837, et grâce à l'influence d'Espartero, la présidence du conseil des ministres, qu'il dut céder peu de temps après, le 17 décembre de la même année, au comte d'Ofalia. A dater de ce jour, Bardaji quitta définitivement le champ de la politique.

Conversations-Lexicon.

BARDANES, surnommé *le Turc*. *Voy.* IRÈNE et NICÉPHORE.

BARDANES. *Voy.* PHILIPPICUS.

BARDAS, patrice de Constantinople, mort le 21 avril 866, frère de l'impératrice Théodora, mère de l'empereur Michel III, fut un des tuteurs de ce prince après la mort de Théophile, en 842. Homme instruit, il rétablit les sciences dans l'empire, en décadence depuis Léon l'Isaurien qui avait fait brûler la bibliothèque de Constantinople. Pour acquérir plus d'autorité, il massacra en 856 Théoctiste, général des troupes de l'empereur Michel III, et fut mis à sa place. Il fit ensuite cloîtrer l'impératrice sa sœur, répudia sa femme pour vivre avec sa belle-fille, et fit chasser saint Ignace du siége patriarcal, qu'il donna à l'eunuque Photius, son neveu, en 858. Cette injustice fut la source du schisme de l'Église grecque vers 860. Bardas, se frayant un chemin à l'empire, engagea Michel à l'honorer de la dignité de César. Ce titre ne l'empêcha pas de concevoir une forte jalousie contre Basile le Macédonien, homme de basse naissance, mais adroit et entreprenant, qui gagna la confiance de l'empereur en servant ses plaisirs. Leur haine mit tout en mouvement à la cour de Constantinople. Bardas, voyant l'ascendant qu'avait Basile, feignit de se réconcilier avec son ennemi; mais Basile, aussi fourbe que lui, l'assassina.

BARDAS-SCLERUS, général sous l'empereur Jean Zimiscès mourut vers 990. Il s'acquit une grande autorité à Constantinople par ses intrigues, sa hardiesse et son courage. Après la mort de Jean Zimiscès, en 975, il se souleva contre Basile II et Constantin le jeune Porphyrogénète, et se fit proclamer empereur par les troupes.

On lui opposa divers généraux; il fut presque toujours vainqueur; mais il échoua contre Bardas Phocas. Une bataille livrée à Amorée en Phrygie n'ayant pu terminer la guerre, les deux généraux résolurent de se battre le lendemain en duel. Sclérus, blessé dangereusement, fut réduit à chercher un asile dans les États du khalife de Bagdad, qui le fit arrêter en 979. Ayant obtenu sa liberté l'année d'après, il se joignit à Bardas Phocas, qui avait pris la pourpre, et partagea l'empire avec lui. Phocas, poursuivi par les troupes de l'empereur, fut tué bientôt après en 986. Sclérus, las d'une vie orageuse, se rendit à Constantinople, et se soumit volontairement à Basile. Lorsqu'on le présenta à l'empereur, ce prince ne put s'empêcher de sourire, en voyant ce vieillard presque octogénaire que l'ambition n'avait cessé de dévorer. Cependant, loin de l'humilier, il lui conserva sa charge de grand maître du palais, et le traita comme un ancien officier qui avait autrefois rendu des services à l'État, en repoussant les Russes, les Bulgares et les autres ennemis de l'empire.

Le Beau, *Histoire du Bas-Empire.*

* **BARDE** (Vicomte DE), peintre d'histoire naturelle, contemporain. On a de lui des *aquarelles* représentant certains minéraux du cabinet du Roi, des vases grecs, des oiseaux; ces ouvrages figurèrent aux expositions de 1817, 1819 et 1822.

Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon.*

BARDE (*Jean* DE LA) ou *Labardæus*, diplomate, né à Marolles-sur-Seine vers 1600, mort à Paris en 1692. Il fut protégé par le cardinal Mazarin, et occupa pendant douze ans le poste d'ambassadeur français en Suisse. On a de lui, en latin, l'*Histoire de son temps;* les dix premiers livres (Paris, 1671, in-4°) renferment le récit des événements arrivés de 1643 à 1652; la suite est restée inédite. Il a aussi publié sous le voile de l'anonyme un livre de théologie : *de Eucharistia;* Soleure, 1662, in-8°; réimprimé en 1663 avec le nom de l'auteur.

Bayle, *Dictionnaire critique.* — Wicquefort, *De l'Ambassadeur*, t. I, p. 869.

* **BARDELEBEN** (*Kurt* DE), député prussien, né le 24 avril 1796. Il s'associa, comme avait fait son père, mort pendant le siége de Kustrin, au dévouement patriotique des Allemands en 1813, bien qu'il ne fût âgé alors que de dix-sept ans. Il se retira du service après le rétablissement de la paix, épousa en 1819 la fille du président d'Auerswald de Königsberg, et vécut dans la retraite jusqu'en 1834. Il fut appelé alors à représenter la noblesse à la diète provinciale. En 1840, lors de la prestation de foi et hommage au roi, il s'associa à ceux qui pétitionnèrent pour l'introduction d'un nouveau système gouvernemental, c'est-à-dire pour l'organisation du gouvernement représentatif. La diète de 1847 le vit se poser en adversaire prononcé des hommes placés au pouvoir, et notamment de M. de Bodelschwing. Il ne s'écarta pas de cette ligne de conduite en 1848. Député du cercle de Königsberg à l'assemblée nationale de Francfort, il siégea au centre droit. Après le meurtre du général d'Auerswald, son beau-frère (18 septembre 1848), il se rendit à Berlin avec les enfants mineurs de la victime. Nommé représentant à l'assemblé nationale de Prusse, il ne put y siéger, à cause du retard dans la confirmation de son élection, que lorsque le siége de l'assemblée fut transporté à Brandebourg; il vota alors avec la droite, et signa le manifeste des députés conservateurs contre la démagogie. Il ne fit point partie de l'assemblée de 1849; mais il représenta Königsberg dans celle qui suivit, et s'y éleva, avec une énergie qui eut du retentissement, contre la politique de M. de Manteufel.

Conversations-Lexicon.

* **BARDELLI** (*Alexandro*), peintre de l'école florentine, né à Uzzano près Pescia, mort en 1633. Il fut élève du Currado, et se forma un style qui tient de celui de son maître et de celui du Guerchin. On a de lui quelques tableaux dans l'église de Pescia.

Lanzi, *Storia Pittorica.* — Ticozzi, *Dizionario dei Pittori.* — L. Crespi, *Descrizione delle Sculture, Pitture ed Architetture di Pescia.*

BARDESANES, hérétique valentinien du second siècle. Il réfuta, après les avoir embrassées, les doctrines de son maître Valentin. Il défendit ensuite le christianisme, quoique contraire sur plusieurs points à l'orthodoxie. En vain Apollonius de Chalcédoine, maître de Marc-Aurèle, voulut-il faire abandonner la religion du Christ à Bardesanes; celui-ci résista. Il fit des disciples qui s'appelèrent les bardesaniens, et développèrent le système de leur maître. Bardesanes laissa un ouvrage dirigé contre l'astrologue Abidas; on en trouve un curieux fragment dans la *Préparation évangélique* d'Eusèbe.

Eusèbe, *Prépar. evang.*, l. VI, c. 10.

BARDET (*Pierre*), avocat, né à Montaguet en Bourbonnais le 11 décembre 1591, mort à Moulins le 20 septembre 1685. Il étudia à Toulouse, et exerça quelque temps son état à Paris. On a de lui un *Recueil d'arrêts au parlement de Paris*, 2 vol. in-fol.; Paris, 1690, et Avignon, 1773, in-fol., 2 tom. en 1 vol., publiés la première fois par Berruyer, son compatriote, qui les accompagna de notes et de dissertations. La deuxième édition a été donnée avec des augmentations par Lalaure.

Moréri, *Dictionnaire historique* (édit. de 1759).

BARDET DE VILLENEUVE. *Voy.* VILLENEUVE.

BARDI (*Deada*'), religieuse italienne, native de Florence, vivait au quinzième siècle. On a d'elle : *Canzone* ou *Ode sur la mort d'un geai*, insérée dans le t. III des *Opere burlesche di Berni.*

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

BARDI (*Jean*), comte de Vernio, musicographe italien, natif de Florence, vivait dans la dernière

moitié du seizième siècle. Il fut membre de l'Académie de la Crusca et de celle des *Alterati* de Florence. Il fut appelé à Rome par Clément VIII, qui le nomma *maestro di camera*. Au rapport de Doni, Bardi aurait eu le premier l'idée de mettre les opéras en musique. On a de lui : *Discorso mandato da Giov. de Bardi à Giulo Caccini detto Romano sopra la Musica antica e'l cantar bene*, dans Doni, t. II, p. 233.

Fétis, *Biographie universelle des Musiciens.*

BARDI (*Jérôme*), historien italien, né à Florence vers 1544, mort le 28 mars 1593. Il entra dans l'ordre des Camaldules, qu'il quitta bientôt pour se retirer à Venise, où il devint curé de la paroisse de Saint-Mathieu et Saint-Samuel. On a de lui : une continuation (de 1535 à 1575), à *Joannis Lucidi Samothæi Chronicon ab orbe condito usque ad annum* 1535, etc.; Venise, 1575, in-4°; — *Cronologia universale della creazione d'Adamo sino al* 1581; Venise, 1581, 2 vol. gr. in-fol. et petit in-4°; — *Vittoria navale ottenuta della republica de Venezia contra Ottone, figliuolo di Federigo I, imperadore*, etc.; Venise, 1584, in-4°, et 1619, in-4°; — une *explication des tableaux historiques qui ornent le palais du doge à Venise*, 1587, in-8°, souvent réimprimée; — *Delle cose notabili della città di Venezia e degli uomini illustri di quella dominante*; ibid., 1587, 1592, 1601, 1660, in-8°; — une traduction italienne du *Martyrologe romain*, etc.; Venise, 1585, in-4°.

Tiraboschi, *Storia della lett. ital.*

BARDI (*Jérôme*), médecin et théologien italien, né à Rapallo le 7 mars 1603, mort vers 1670. Sa mauvaise santé l'obligea de se séparer de la compagnie de Jésus, à laquelle il appartint pendant cinq ans. De Gênes où il alla ensuite, et où il fut reçu docteur en médecine et en théologie, il vint à Pise, où il obtint de Julien de Médicis, archevêque de cette ville, la chaire de philosophie. Il se rendit plus tard à Rome, où il resta depuis 1651 jusqu'en 1667, et obtint d'Alexandre VII la permission d'exercer la médecine. Ses principaux ouvrages sont : *Prolusio philosophica habita in Pisarum celeberrimo Athenæo, XI mensis novembris* 1633; Pise, 1634, in-4°; — *Medicus politico-catholicus*; Gênes, 1643, in-8°; — *Theatrum naturæ iatrochymicæ rationalis*; Rome, 1654, in-4°; — *Xaverius Peregrinus, pede pari et impari descriptus*; Rome, 1659, in-4°, poëme qui valut à Bardi une pension de cinquante écus romains, de la part du pape. Il laissa un manuscrit sous le titre singulier : *Musica medica, magica, dissona*, etc.

Feller, *Biographie universelle.*

BARDI (*Laurent*), philosophe italien, natif de Florence, vivait dans la seconde moitié du dix-septième siècle, et laissa : *Sapientiæ pignus amabile, philosophia universa*; Florence, 1647, in-fol.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.* — Adelung, Supplément à Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon.*

***BARDI** (*Minello-Antoine* DE), sculpteur italien, natif de Padoue, vivait dans la seconde moitié du seizième siècle. On ne saurait le classer parmi les artistes de premier ordre. Il y a, dans la chapelle de Saint-Antoine de Padoue, un *bas-relief* en marbre et une *statue de sainte Justine*, sortis du ciseau de Minello Bardi.

Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon.*

BARDI (*Pierre* DE), comte de Vernio, critique italien, natif de Florence, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. Il fut membre de plusieurs académies d'Italie. On a de lui : *Discorso di Massimo Tirio, filosofo platonico*; Venise, 1642, in-4°, traduit du latin de Pazzi; — *Avolio Ottone e Berlinghieri, poema eroico*. C'est un poëme comique portant l'anagramme de l'auteur; Florence, 1643, in-12.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.* — Adelung, Supplément à Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon.*

***BARDILI** (*Burckhardt*), jurisconsulte allemand, vivait dans la seconde moitié du dix-septième siècle. Il professa les Pandectes à Tubingue, et laissa : *Conclusiones theoretico-practicæ ad Pandectas*, et de nombreuses dissertations sur divers points de droit.

Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon.*

***BARDILI** (*Jean Wendel*), écrivain allemand, natif de Reuslingen, mort le 29 août 1740. Après avoir étudié à Tubingue, il accompagna en qualité de prédicateur le prince Maximilien-Emmanuel de Wurtemberg, vint ensuite professer à Stuttgart en 1710, fut nommé conseiller ducal en 1730, et laissa : *Reisen und Campagnen durch Deutschland, in Polen Litthauen, Rothund Weiss-Russland, Volhynien, Sibirien und Ukraine* (Voyages et campagnes en Allemagne, Pologne, Lithuanie, dans la Russie-Blanche et Rouge, en Volhynie, en Sibérie et dans l'Ukraine); — *Reisebeschreibung von Pultawa nach Bender* (relation d'un voyage de Pultawa à Bender.)

Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon.*

BARDIN (*Pierre*), jurisconsulte français, natif de Toulouse, vivait dans la première moitié du quinzième siècle. Sa famille avait marqué parmi les capitouls dès le quatorzième siècle, et lui-même devint membre du parlement en 1424. On a de lui : *De immunitate monachorum*; — *De jurisdictione ecclesiastica*; — *Media pro reprimenda nimia Episcoporum autoritate*, ouvrage très-hardi pour l'époque; — un commentaire sur le titre des décrétates, intitulé : *De Episcopali audientia*. La plupart de ces écrits sont remarquables pour le temps où ils furent composés.

La Taille, *Annales de Toulouse.*

BARDIN (*Jean*), peintre français, né à Montbard le 31 octobre 1732, mort à Orléans le 6 octobre 1809. Il eut pour maîtres Lagrenée l'aîné et Pierre, premier peintre du roi, et devint membre de l'Institut et directeur de l'école des beaux-arts d'Orléans. Il eut pour élèves David et Regnault. On cite parmi ses œuvres : *Tullie fai-*

plantes. Voici comment il parle de sa compatriote : *Vestigia nostra secuta est per celsissimas freti Magellanici Alpes, profundissimasque insularum Australium sylvas, Dianæ instar pharetrata, Minervæ instar sagax et austera, ferarum hominumque insidias non sine plurimo vitæ et pudicitiæ periculo sospes et integra, afflante prospero quodam numine, evasit.*

Suppl. au Voyage de Bougainville, trad. de l'anglais de Fréville. — Commerson, *Martyrologe de la Botanique*.

BAREBONE (*Praise God*, c'est-à-dire *Louez Dieu*), fanatique anglais vers le milieu du dix-septième siècle. Il était corroyeur, et devint en 1654 un des membres les plus ardents du parlement de Cromwell. Lorsque Monk vint à Londres pour y rétablir la royauté, Barebone se présenta à la tête d'une populace si nombreuse, qu'il intimida ce général. Barebone présenta au parlement une pétition pour l'exclusion du roi et de sa famille ; et Monk se plaignit, par une lettre au parlement, de l'encouragement qu'on donnait à ce forcené et à ses compagnons.

Biographia Britannica.

BARELLA (*Augustin*), architecte italien, vivait dans la seconde moitié du dix-septième siècle. Il commença la reconstruction des églises de Sainte-Adélaïde et de Gaëtan à Munich, qui fut continuée quant à la façade par F. de Couvillier. On ignore si Barella mourut en Bavière ou en Italie.

Nagler, *Neues Allgmeines Künstler-Lexicon.*

* **BARELLA** (*Christophe*), théologien italien, vivait dans la seconde moitié du dix-septième siècle. Ses études terminées à Milan, il devint secrétaire de Visconti, évêque de Crémone, et fut attaché plus tard au service spirituel d'un autre Visconti, archevêque de Milan. On a de Barella : *Elogj d'Uomini illustri che* 1658 *pugnarono in difesa di Trevi ;* ms.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.* — Argellati, *Biblioth. Mediol.* — Adelung, Supplément à Jocher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon.*

* **BARELLA** (*Jean-Baptiste*), jésuite et écrivain italien, natif de Milan, mort le 23 février 1687. Il laissa : *Venetus de classe Othomana ad Abydenas fauces triumphus*, carmen; Milan, 1657, in-fol. ; — *Relazione delle esequie reale di Filippo IV ;* Milan, 1665, in-fol. ; — *Gloriæ Theatrum in solemnibus inferiis D. Felicis Sandovaliæ, Ucedæ ducis ;* Milan, 1671, in-fol.

Argelati, *Bibliothèque Mediol.* — Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.* — Adelung, Supplément à Jocher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon.*

* **BARELLAS** (*Étienne*), historien espagnol, né en Catalogne, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. On a de lui : *Centuria o Historia de los condes de Barcelona D. Bernardo Barcino y D. Zinofre su hijo, Barcinone ;* 1600, in-fol. C'est un roman historique. Au jugement de Bosch, l'ouvrage ne serait point de Barellas : il aurait été emprunté à un rabbin appelé Cap-de-Ville, qui l'aurait écrit à l'époque de la domination des Maures en Espagne.

Bosch, *de Titulis Honorum.* — Nic. Antonio, *Bibl. hispana nova.*

* **BARELLI** (*François-Louis*), religieux et biographe italien, natif de Nice, mort en 1725. Il appartenait à l'ordre des Barnabites, et vécut ensuite à Bologne. Il laissa, entre autres ouvrages : *Memorie dell' origine, fondazione, avanzamenti, successi e uomini illustri in lettere e in santità de' Barnabiti ;* Bologne, 1703-1707, 2 vol. in-f° ; — *Vita del P. Anton.-Maria Zaccaria, fondatore degli Barnabiti ;* Bologne, 1706, in-12.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.* — Adelung, Supplément à Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon.*

* **BARENGER** (*André-Thomas*), théologien français de l'ordre des Augustins, vivait dans la seconde moitié du dix-septième siècle. On a de lui : *la Guide fidelle* (sic) *de la Vraie Gloire*, présentée à monseigneur le duc de Bourgogne vers 1687.

Journal des Savants, 1688. — Adelung, Supplement à Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon.*

* **BARENGHI** (*Jean*), astronome italien, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. On a de lui : *Considerazioni sopra il Dialogo de' due massimi Sistemi Ptolemaico e Copernicano ;* Pise, 1638, in-4°.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.* — Adelung, Supplément à Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon.*

* **BARENIUS** (*George*), grammairien suédois, vivait dans la première moitié du dix-huitième siècle, et laissa : *Nova grammatica linguæ germanicæ*, 1707, quatrième édition revue par l'auteur, in-8°.

Adelung, Suppl. à Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon.*

BARENTIN (*Charles-Louis-François de Paule* DE), ancien ministre de Louis XVI, naquit en 1738, et mourut à Paris le 30 mai 1819. Il entra de bonne heure dans la magistrature, et s'y distingua comme premier président de la cour des aides. Le 19 septembre 1788, il fut nommé garde des sceaux, en remplacement de Lamoignon. Ce fut lui qui ouvrit la deuxième assemblée des notables et ensuite les états généraux. Le discours qu'il prononça dans ces deux solennités sont assez insignifiants. Pendant la lutte des trois ordres, il proposa vainement divers moyens de conciliation. Plus tard, il attira sur lui le mécontentement de l'assemblée nationale, en lui notifiant la réponse de Louis XVI à l'adresse dans laquelle elle réclamait l'éloignement des troupes. Mirabeau le dénonça, en cette occasion, comme un des plus dangereux conseillers du roi. Barentin, effrayé, donna sa démission. Le comité de recherches l'accusa, le 18 novembre 1789, d'avoir voulu rassembler autour de Paris une armée, dans le but de comprimer la révolution. Un mois plus tard, Garran de Coulon releva cette accusation qu'on avait laissée tomber, et fit traduire l'ancien ministre devant le tribunal du Châtelet, qui l'acquitta. Barentin émigra

peu de temps après (1). Il revint en France au 18 brumaire; et, à la restauration, Louis XVIII le nomma chancelier honoraire.

La Bibliothèque royale fit, en mai 1830, l'acquisition d'un manuscrit de Barentin, intitulé *Réfutation des erreurs et des faits inexacts ou faux répandus dans un ouvrage publié par M. Necker en* 1796, *intitulé* De la Révolution française. Cet écrit a été imprimé, par les soins de M. Maurice Champion, sous ce titre : *Mémoire autographe de M. de Barentin, chancelier et garde des sceaux, sur les derniers conseils du roi Louis XVI;* Paris, 1844, in-8°.

Biographie des Contemporains.

BARENTIN-MONTCHAL (vicomte DE), général et savant français, né à Paris en 1737, mort dans la même ville en mars 1824. D'une famille dont plusieurs membres s'étaient distingués au service de l'État, il entra à son tour dans la carrière des armes, et fit la guerre de sept ans en qualité de capitaine de cavalerie. A la paix, il devint officier supérieur dans la compagnie écossaise des gardes du corps, et suivit plus tard dans l'exil les Bourbons proscrits. Il se trouva à l'armée de Condé, et commanda à Mittau la garde de Louis XVIII. Revenu en France en 1814, il reprit du service malgré son grand âge, et ne prit sa retraite qu'en 1816. Il avait profité des loisirs qu'avaient pu lui laisser les armes, pour cultiver les lettres. On a de lui : *Voyage dans les États-Unis de l'Amérique, fait en* 1784, traduit de l'anglais de J.-F.-D. Smith; Paris, Buisson, 1791, 2 vol. in-8°; — *Géographie ancienne et historique, composée d'après les cartes de d'Anville;* Paris, Égron, 1807, 2 vol. in-8°, avec atlas; — *Traité sur les haras, extrait de l'ouvrage italien de Brugnone, traduit et rédigé à l'usage des haras de France et de toutes les personnes qui élèvent des chevaux;* Paris, 1807, in-8°; — M. Quérard attribue à Barentin l'ouvrage intitulé *Rapport fait à sa majesté Louis XVIII sur la monarchie française, contre le tableau de l'Europe par M. de Calonne;* 1798, in-8°. Il paraît que ce rapport est dû à M. de Montyon.

Quérard, *la France littéraire.* — Mahul, *Annuaire nécrologique*, 1824, p. 16.

BARENTIN-MONTCHAL (*madame* DE), moraliste française, vivait dans la première moitié du dix-neuvième siècle. On a d'elle : *Histoire abrégée de l'Ancien et du Nouveau Testament, semée de courtes réflexions pour tous les enfants et les adolescents;* Paris, 1804, 2 vol. in-12.

Quérard, *la France littéraire.*

BARENTS ou **BARENTSEN** (*Thierry*), appelé aussi *Bernard Dirk*, peintre hollandais, né à Amsterdam en 1534, mort dans la même ville en 1592. Il eut pour premier maître son père Barentz *le Sourd;* et dès l'âge de vingt ans il se rendit en Italie, où il reçut du Titien le meilleur accueil et le plus précieux enseignement. Ce grand peintre appréciait les connaissances littéraires et musicales du jeune Hollandais. Barentsen séjourna sept ans en Italie. A son retour en Hollande, il se souvint des leçons du Titien, et peignit d'abord le portrait. Celui du peintre italien fut une des premières œuvres de Barents, qui l'apporta d'Italie. Parmi les grands ouvrages qu'il exécuta ensuite, on remarque *Judith*, et *Une chute de Lucifer,* pour la communauté des arquebusiers d'Amsterdam. Ce tableau périt à l'époque des guerres de religion.

Descamps, *Vies des Peintres.* — Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon.*

BARENTZEN ou **BARENT** (*Guillaume*), navigateur hollandais, vivait dans la seconde moitié du seizième siècle. En 1594 il tenta d'aller en Chine par la mer du Nord, et atteignit entre les 77 et 78 degrés de latitude. En 1596, nouvelle tentative; mais Barentzen n'alla encore pas plus loin que le 77e degré. Il laissa : *Noordsche-Schip-Vaert*, 1644; Amsterdam, 1644, in-4°, traduite en français dans l'*Histoire générale des Voyages.*

Mentelle, *Histoire générale des Voyages.* — Rose, *New Biographical Dictionary.* — Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon.*

BARÈRE DE VIEUZAC (*Bertrand*), célèbre conventionnel, né à Tarbes le 10 septembre 1755, mort le 15 janvier 1841. Il étudia le droit, et fut reçu avocat au parlement de Toulouse et à l'Académie des Jeux Floraux, pour un *Éloge de Louis XII.* Puis il revint à Tarbes, où il obtint la charge de conseiller à la sénéchaussée du Bigorre. En 1789, il fut député aux états généraux, et publia un journal sous le titre : *Point du jour.* Cet écrit périodique, qui n'eut qu'un faible succès, donnait le détail des opérations de l'assemblée. En juin 1789, Barère fit un rapport dans lequel il développait les causes de la disette qui régnait dans la capitale et dans les départements. Il s'opposa ensuite à la création des mandats impératifs, et vota pour que les biens des ecclésiastiques ne fussent pas affectés à la garantie de l'emprunt qu'avait proposé le ministre Necker. Il parla en faveur de la liberté de la presse, et fit observer que c'était à cette liberté d'imprimer que la France devait le bienfait de l'assemblée constituante. « Le moment est venu, dit-il, où aucune vérité ne peut être dérobée aux regards humains. » La réponse que le roi fit à l'assemblée, sur la proposition d'accepter quelques articles de la constitution, fournit à Barère l'occasion de prononcer un discours où il établit que le roi devait acquiescer à ces articles, sans qu'il eût la faculté de les refuser ni d'en retarder la sanction. A la séance du 11 janvier 1790, il demanda que les membres du parlement de Rennes fussent exclus de toute fonc-

(1) Il publia alors un *Mémoire pour M. de Barentin, ancien garde des sceaux de France, commandeur des ordres du roi, sur la dénonciation dans laquelle il est nommé, et qui a donné lieu à la plainte de M. le procureur du roi au Châtelet;* Paris, Volland, 1790, in-8° de 68 pages.

tion publique, jusqu'à ce qu'ils eussent juré de se soumettre aux décrets de l'assemblée nationale. Barère publia alors, sous le titre d'*Étrennes au peuple*, la déclaration des droits de l'homme et du citoyen, précédée d'une épître aux nations, dans laquelle il développe les principes sur lesquels était fondée la constitution française. Dans la même année, il fit déclarer les biens de la couronne aliénables par la nation, proposa de faire élever sur les ruines de la Bastille un obélisque où seraient gravées l'époque de la prise de cette forteresse, celle de la fédération, et la déclaration des droits de l'homme; il fit encore décréter que les grandes forêts appartenant à la nation seraient exceptées de la vente des biens nationaux; il demanda, dans la discussion sur l'organisation de l'ordre judiciaire, que l'accusateur public fût remplacé par un magistrat sans honoraires, appelé censeur public et nommé par le peuple. Le 21 décembre 1790, Barère proposa d'accorder à la veuve de J.-J. Rousseau une pension de 600 livres, qui fut aussitôt décrétée, et portée à 1,200 livres sur la proposition du député Aymard. En 1791, Barère présenta à l'assemblée un projet de loi tendant à fixer la résidence du roi, des membres de la famille royale et des fonctionnaires publics. Le jour de la mort de Mirabeau, Barère demanda que toute l'assemblée assistât à ses funérailles. Il proposa d'accorder aux hommes de couleur libres les mêmes droits qu'à tous les citoyens; il appuya les mesures proposées par le comité contre les émigrés; il se prononça, dans l'examen du projet de loi sur le pouvoir exécutif, contre la faculté qu'avaient les ministres de prendre part à toutes les discussions de l'assemblée, et vota pour qu'ils fussent restreints à n'être entendus que sur des matières relatives à leurs fonctions. Quelques jours après, il fit aussi la proposition de leur refuser l'initiative dans la demande des contributions publiques. Il fit décréter que le tableau commencé par David, représentant le *Serment du jeu de paume*, serait achevé aux frais du trésor public. L'assemblée nationale ayant terminé sa session, Barère devint membre du tribunal de cassation, et fut en 1792 député à la convention par le département des Hautes-Pyrénées. Le 29 septembre, il s'opposa à ce que les ministres Roland et Servan fussent engagés par la convention à continuer leurs fonctions, « regardant cette invitation comme contraire à la majesté du peuple et dangereuse pour la liberté. » Barère fut à cette époque nommé membre du comité de constitution. Le 27 octobre, il s'éleva contre la proposition de Gensonné, tendant à ce que les membres de la convention ne pussent remplir aucune fonction publique avant l'expiration de six années, à compter de la promulgation de la nouvelle constitution. Dans la même session, il demanda la suppression de la municipalité, disant « qu'il fallait abattre le monstre de l'anarchie, qui s'élevait du sein de la commune de Paris. » Il s'opposa en même temps à ce qu'on créât une force armée pour protéger la convention, vota l'ordre du jour sur les accusations que Louvet et Barbaroux élevèrent courageusement contre Robespierre, et prétendit que le crime du 2 septembre 1792 était excusable aux yeux de l'homme d'État.

Président de la convention le 1er décembre 1792, Barère répondit, à une députation envoyée par la commune de Paris pour presser le jugement de Louis XVI, que la convention nationale allait s'occuper du procès de *Louis le Traître*. Le côté droit de l'assemblée s'étant réuni pour demander qu'on retardât la mise en jugement du roi, Barère répliqua que « *l'arbre de la liberté ne saurait croître, s'il n'était arrosé du sang des rois.* » Il vota la mort sans appel au peuple et sans sursis. Dans le cours de 1793, il appuya la proposition d'ostracisme contre le duc d'Orléans, et contre les ministres Roland et Pache; demanda pour Lepelletier les honneurs du Panthéon, et fit proposer la peine de mort contre les auteurs de toute proposition de loi agraire. Élu membre du comité de salut public, Barère, jusqu'à l'époque du 31 mai, sembla n'appartenir à aucun parti, et garda une neutralité apparente. Le triomphe des montagnards sur les girondins lui donna tout à coup la couleur qui l'a rendu depuis si malheureusement célèbre. Il se dévoua au parti le plus fort, à qui il consacra toute sa peur. Le style fleuri, poétique, gracieux même, dont il orna les mesures de proscription, lui fit donner l'étrange surnom de *l'Anacréon de la guillotine*. Il parut à la tribune le 1er juin, comme rapporteur du comité, et proposa de faire au peuple une proclamation pour le rassurer sur les derniers événements. Le lendemain, il invita ceux de ses collègues qui avaient été dénoncés par la commune de Paris, à donner leur démission.

Nommé de nouveau membre du comité de salut public le 10 juillet 1793, Barère, à compter de cette époque, fut constamment l'organe de ce comité, et fit en son nom une foule de rapports sur la politique, les armées, l'administration. Ce fut sur sa demande que fut ordonnée la destruction des tombeaux des rois de France; que Paoli fut déclaré traître à la patrie, et le général Custine décrété d'accusation; qu'on prononça l'expulsion des Bourbons, celle des Anglais arrivés en France après le 14 juillet, le jugement de la reine, et la confiscation des biens appartenant aux citoyens mis hors la loi. Barère fit encore décréter la démolition du château de Caen, annonça la prise de Valenciennes, la persécution exercée à Toulon contre les patriotes, et le blocus de Cambrai. Après avoir demandé la levée en masse des Parisiens, il fit adopter la réquisition de dix-huit à vingt-cinq ans, et, peu de temps après, la confiscation des propriétés françaises appartenant aux Espagnols. Il justifia

les opérations de Rewbell et de Merlin de Thionville à Mayence, fit décréter l'envoi des troupes contre la ville de Lyon, et annonça à l'assemblée qu'on venait d'arrêter François de Neufchâteau, auteur de *Paméla* (pièce que Barère dit être pleine de *modérantisme*). Il obtint, le 5 septembre, la création d'une *armée révolutionnaire,* fit décréter que *la terreur était à l'ordre du jour*, prédit aux royalistes le prochain supplice de la reine et de Brissot, proposa et fit adopter la tradition au tribunal révolutionnaire de toute personne qui sèmerait de fausses nouvelles, et voulut que l'on condamnât à la déportation les Français qui n'auraient pas signalé leur civisme avant le 10 août. Malgré tant de gages donnés à la Terreur, Barère fut accusé de *feuillantisme* au club des Jacobins, d'abord par Saintex, et peu après par Dufourny. Cette dernière dénonciation fut repoussée par Robespierre, qui s'étonna que le zèle ardent de Barère pour le gouvernement révolutionnaire n'eût pas encore fait perdre de vue quelques opinions qui se rattachaient à des événements antérieurs. Forcé de rétrograder, ou de justifier les éloges de Robespierre, il choisit ce dernier parti. Il se montra dès lors l'un des plus chauds partisans de la Montagne, et la crainte d'être encore dénoncé comme modéré le rendit implacable. Rien n'échappa à la pénétration et à l'activité naturelles de son esprit pour signaler le nouveau patriotisme auquel il résolut de tout sacrifier, excepté sa vie. Il débuta en conséquence par faire révoquer la loi qui donnait aux députés accusés la faculté d'être entendus avant qu'on les décrétât d'accusation. A la suite d'un rapport sur l'armée du nord, il en fit conférer le commandement à Pichegru, en remplacement de Jourdan, et fit nommer Richard et Chaudieu commissaires près de cette armée. Il s'opposa en janvier 1794 à l'adoption des propositions de paix faites par les puissances, et dit qu'il importait peu que la république fût reconnue par les souverains étrangers. Il dénonça à plusieurs reprises la conspiration d'Hébert, et rédigea, à ce sujet, une adresse au peuple; il fit supprimer l'armée révolutionnaire comme dangereuse à la liberté; il s'opposa à ce que Danton fût entendu pour se justifier des accusations élevées contre lui par Robespierre; fit proclamer que l'armée des Alpes avait bien mérité de la patrie; accusa de nouveau les *alarmistes;* fit ordonner une fête pour la translation des cendres de Barra et de Vialla au Panthéon, et proposa d'abolir la mendicité. Après un rapport détaillé sur la tentative d'assassinat commise sur Collot-d'Herbois, il fit décréter que l'Admiral et ses complices seraient traduits devant le tribunal révolutionnaire; exposa les attentats projetés à Londres contre certains membres de la convention, et notamment contre Robespierre; annonça que Lebon venait de découvrir à Calais quarante-huit caisses de poignards destinées aux quarante-huit sections de Paris; fit décréter *la mise à mort* de tous les Anglais ou Hanovriens qui seraient faits prisonniers; demanda la réunion des armées de la Moselle, du Nord et des Ardennes, sous la dénomination d'armée de Sambre-et-Meuse; fit ordonner que les barrières de Paris seraient érigées en monuments à la gloire nationale, et que les garnisons des places de Condé et de Valenciennes seraient passées au fil de l'épée, si elles ne se livraient à discrétion. Il engagea aussi l'assemblée à sévir rigoureusement et sans remise contre les ennemis de l'intérieur : « Transigez aujourd'hui, dit-il, ils vous massacreront demain.... Non, non, il n'y a que les morts qui ne reviennent pas. » Maxime horrible, qui rappelle celle d'un courtisan de la reine Élisabeth pour la décider à faire périr Marie Stuart : « Les morts ne peuvent pas mordre. » Barère était aussi un courtisan, celui de la Terreur. On le vit, le 8 thermidor, demander l'impression du discours de Robespierre, et en faire presque en même temps rapporter le décret. Cette irrésolution tomba avec les événements du lendemain et la chute de Robespierre. Celui dont peu de jours auparavant il vantait les vertus, le patriotisme, le désintéressement, dont il déplorait les dangers, devint tout à coup l'objet de sa haine et de ses dénonciations. Il signala à l'assemblée la dissimulation, l'hypocrisie, le faux civisme du conspirateur, dont les projets avaient été jusque-là, dit-il, voilés du plus profond mystère. Cependant plusieurs dénonciations s'élevaient contre lui; celle qui fut faite le 26 août 1794, par Lecointre de Versailles, fut néanmoins déclarée calomnieuse. Barère se plaignit alors des progrès de la réaction, et dit qu'on proscrivait le cri de *Vive la république!*

Legendre ayant, le 3 octobre suivant, dirigé une nouvelle accusation contre Barère, Collot-d'Herbois et Billaud-Varennes, la convention ordonna qu'on examinerait leur conduite, et nomma, à cet effet, une commission de douze membres. L'arrestation de ces députés fut décrétée le 2 mars 1795, et leur défense eut lieu le 23 du même mois. Barère et ses collègues furent condamnés à la déportation, et envoyés provisoirement dans les prisons de Rochefort. Après le soulèvement du 1er prairial, la convention fit rapporter ce jugement, et ordonna qu'ils seraient traduits devant le tribunal criminel de la Charente-Inférieure; mais quand ce décret arriva, deux des accusés, Billaud de Varennes et Collot-d'Herbois, avaient été déjà embarqués. Le départ de ces deux députés fit ajourner la procédure et sauva Barère. Au 13 vendémiaire, le décret qui ordonnait sa tradition devant le tribunal de la Charente-Inférieure ayant été annulé et sa déportation maintenue, on allait mettre cette dernière mesure à exécution, quand il s'échappa des prisons de Saintes. En 1795, Barère trouva encore le moyen de se faire nommer au corps législatif; mais cette nomination fut rejetée.

Son arrestation fut ordonnée de nouveau, et il parvint encore à se soustraire à toutes les recherches jusqu'à l'époque du 18 brumaire, où il fut compris parmi les amnistiés. Depuis lors il resta éloigné des affaires jusqu'aux Cent-Jours, où il fut nommé député. En 1816, banni de France comme régicide, il se réfugia en Belgique, où il vécut de son modique patrimoine et du produit de ses travaux littéraires. Après la révolution de 1830, il revint à Paris. En 1832, il fut élu député de son département, mais son élection fut annulée pour vice de forme. En 1840, il donna sa démission de membre du conseil général des Hautes-Pyrénées, et mourut un an après, à l'âge de quatre-vingt-six ans.

Voici la liste des ouvrages qu'il a publiés : *Esprit des séances des États généraux*; in-8°, 1789; — *Opinion sur le jugement de Louis XVI*; in-8°, 1792; — *B. Barère à Dubois-Crancé*; in-8°, 1795; — *De la Pensée du gouvernement républicain*; in-8°, 1797; — *Montesquieu peint d'après ses ouvrages*; in-8°, 1797; — *la Liberté des mers, ou le gouvernement anglais dévoilé*; 3 vol. in-8°, 1798; — *Lettres d'un citoyen français, en réponse à lord Grenville*; in-8°, 1800; — *Réponse d'un républicain français au libelle de sir Fr. d'Yvernois, naturalisé Anglais, contre le premier consul*; in-8°, 1801; — *Lettres politiques, commerciales et littéraires sur l'Inde, par Taylor*, que Barère a traduites de l'anglais avec Madgett; in-8°, 1801; — *Essai sur le gouvernement de Rome*, traduction d'un ouvrage anglais de W. Moyle; in-8°, 1802; — *les Beautés poétiques d'Ed. Young*, traduit de l'anglais avec le texte en regard; in-8°, 1804; — *les Veillées du Tasse*; in-8°, 1804; — *les Anglais au dix-neuvième siècle*; in-12, 1804; — *les Chants de Tyrtée*, traduit de l'italien en français; in-8°, 1805, réimprimé en 1806; — *Histoire des révolutions de Naples depuis 1789 jusqu'en 1806*, in-8°; — *Voyage de Platon en Italie*, traduit de l'italien; 3 vol. in-8°, 1807; — *Cinq Nouvelles athéniennes, sybarites, italiennes*, traduites de l'italien de F. Pepe; 2 vol. in-8°, 1808; — *la Vie de Cléopâtre*, traduite de l'italien de Z. Landi, in-8°, 1808; — *Esprit de madame Necker*; in-8°, 1808; — *Géochronologie de l'Europe*, traduit de l'anglais; in-8°, 1810; — *Nouveau Voyage en Turquie*, par Griffils, traduit de l'anglais; in-8°, 1812; — *De la théorie de la constitution de la Grande-Bretagne*, trad. de l'anglais de Brooke; in-8°, 1815; — *les Époques de la nation française, et les quatre dynasties*; in-8°, 1815; — *Considérations sur la Chambre des Pairs ou sur la chambre des représentants héréditaires avant qu'elle soit acceptée, établie et composée*; in-8°, 1815; — *Mémoires*; Paris, 1834, 2 vol. in-8°, précédés d'une notice par M. Carnot fils. — On a encore de Barère les éloges de J.-J. Rousseau, de Montesquieu, de Louis XII, de Georges d'Amboise, de P. Séguier, etc. Il a aussi rédigé un journal intitulé *Mémorial anti-britannique*.

Biographie nouvelle des Contemporains. — M. Carnot, *Notice historique sur Barère*; Paris, 1842.

*BARET (*J...*), professeur et mathématicien français, mort en 1814. Il professa à l'école centrale de Nantes, et laissa : *Mémoire sur les deux trigonométries*, in-8°; — *Résolutions (nouv.) des problèmes de l'astronomie nautique*; Nantes, Malassis, 1792; — *Mémoire sur le calcul des longitudes de mer*, lu à la Société académique de Nantes, imprimé par cette société.

Quérard, *la France littéraire*.

BARET (*Jacques* DE LA GALANDERIE), écrivain français, né à Tours en 1599, mort vers 1650. Il était référendaire à la chancellerie de France : *le Chant du Cocq Français, où sont rapportées les prophéties d'un hermite allemand*; 1621, in-8°. Dans la première partie l'auteur engage Louis XIII à faire la guerre aux Turcs, pour les convertir au christianisme; et dans la seconde il prédit le triomphe de l'Église sur l'hérésie de Calvin; 1621, in-8°.

Lelong et Fontette, *Bibliothèque de la France*. — Adelung, Supplément à Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*. — Chalmel, *Histoire de Touraine*, t. IV, p. 18.

BARET (*Jean*), jurisconsulte français, né à Tours en 1511. Il fut conseiller au présidial de cette ville, et se distingua parmi les magistrats de son temps. On a de lui : *le Style de Touraine*; Tours, 1588; — *Coutume du duché et bailliage de Touraine*, avec *la forme du style des procédures des cours et juridictions de ce duché*; Tours, 1591, in-4°.

Chalmel, *Histoire de Touraine*, t. IV.

*BARET (*René*), écrivain vétérinaire français, petit-fils du précédent, vivait dans la seconde moitié du dix-septième siècle. Il fut maître d'hôtel du roi et chevalier de l'ordre de Saint-Michel. On a de lui : *De la parfaite connaissance des chevaux et de toutes leurs maladies*; Paris, 1661.

Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon*.

BARET (*Jean*), historien français du dix-septième siècle. Il rédigea, sur les Mémoires de Charles de Joppecourt, l'*Histoire des derniers troubles de Moldavie*; Paris, 1620, in-8°.

Chalmel, *Histoire de Touraine*, t. 4, p. 18.

*BARET (*Nicolas*), publiciste français, né près de Boulogne-sur-Mer, mort à Valenciennes en 1799. Il se fit d'abord connaître par des vers adressés à l'archevêque de Malines, et publia en 1785 le *Courrier de l'Escaut*, devenu depuis le *Courrier Belge*. Il travailla ensuite aux *Éphémérides de l'humanité* et aux *Annales de la Monarchie*. Lorsque Dumouriez entra en Belgique, Baret fut membre des clubs et du comité de sûreté générale de Bruxelles, puis successivement accusateur public près le tribunal révolutionnaire d'Anvers et de la Lys. Au conseil des anciens, où il siégea en l'an VIII, Baret appuya la prohibition des marchandises anglaises. Lors de

l'établissement du consulat, Baret fut envoyé dans le nord pour y organiser les administrations, et il était désigné pour siéger au tribunat lorsqu'il mourut en revenant à Paris.

Biographie nouvelle des Contemporains.

*BARETA (*Rodriano*), compositeur italien, vivait dans la seconde moitié du seizième siècle. Il fut attaché en qualité de musicien à la cathédrale de Crémone. On a de lui : *il Primo libro de' Madrigali a cinque voci ;* 1615, Venise, in-4° ; — *il Secondo libro ;* ibid., 1615, in-4°.

Fétis, *Biographie universelle des Musiciens.*

BARETTI (*Joseph*), littérateur et poëte italien, né à Turin le 22 mars 1716, mort à Londres le 5 mai 1789. Il fut d'abord destiné au barreau ; mais il se dégoûta bientôt de l'étude des lois, et fut ensuite placé à Guastalla chez un négociant, où il se lia d'amitié avec un associé nommé Cantoni, qui l'encouragea dans la poésie. Il s'y adonna, en effet, avec succès. Deux ans plus tard il voyagea, revint à Turin, visita Milan, Venise, Londres, où il donna des leçons d'italien, et devint en 1772 secrétaire de l'Académie des arts pour la correspondance étrangère. On a de lui : *Tragedie di Pier Cornelio, tradotte in versi Italiani con Originale a fronte ;* Venise, 1747, 1748, in-4° : cette traduction fut commandée et payée à Baretti par un libraire de Venise ; — *Lettere ad un suo amico di Milano sopra un certo fatto del dottor Biagio Schiavo ;* Lugano, 1747, in-8° ; — *Primo Cicalamento sopra le cinque lettere del sig. Gius. Bartoli, intorno il libro che avra per titolo : la Vera spiegazione del Dittico Quirintano ;* Lugano, 1749, in-8° ; — *Poesie piacevoli ;* Turin, 1750, in-8° ; — *Fetonte sulle rive del Po, componimento drammatico ;* Turin, 1750, in-4° ; — *Dei Rimedj d'amore d'Ovidio volgarizzati*, dans les *Raccolta de' Poeti Latini*, t. 29 ; Milan ; — *li Tre libri degli Amori d'Ovidio volgarizzatti ;* même recueil, t. 30 ; — *Account of Manners and Customs of Italy ;* Londres, 1767, traduit en français par Fréville, 1773, in-12 ; imprimé à la suite des *Nouveaux Mémoires* ou *Observations de deux gentilshommes suédois sur l'Italie ;* — *Dizionario italiano inglese e inglese italiano, con una grammatica per le dette lingue ;* Londres, 1771, in-4° ; — *Travels through England, Portugal, Spain and France ;* Londres ; — *Introduction to the most usefull European Languages, consisting of select passages from the most celebrated English, French and Italian and Spanish Authors ;* Londres, 1772 ; — un *Recueil* intitulé *Pamphlets*, en anglais, où l'on trouve une dissertation contre le *Traité de la Poésie épique* de Voltaire ; — *Projet pour avoir un opéra italien à Londres dans un goût tout nouveau*, en anglais et en français ; Londres, 1754.

Joseph Franchi, *Notizie intorno alla vitae degli scritti de Gius. Baretti ;* Turin, 1790, in-8° ; Milan, 1818, in-8°.

BAREUTH ou BAREITH (*Frédéric-Sophie-Wilhelmine*, margrave DE), née à Potsdam le 3 juillet 1709, morte le 14 octobre 1758. Elle était fille de Frédéric-Guillaume Ier, roi de Prusse, et par conséquent sœur du grand Frédéric. C'était une princesse fort instruite, qui eut, dans sa jeunesse, beaucoup à souffrir des brutalités de son père. Elle épousa, le 20 novembre 1731, le prince héréditaire de Bayreuth, et mourut dix-sept ans après son mariage. Frédéric II apprit avec un violent chagrin la mort de cette sœur chérie, qui expira le jour même où il perdit la bataille de Hochkirchen. Il demanda à Voltaire une ode pour immortaliser la margrave de Bayreuth. Elle a laissé des *Mémoires* fort intéressants, dont la dernière édition parut à Paris, 1813, 2 vol. in-8°.

Pfister, *Histoire de l'Allemagne.*

*BAREZZI ou BAREZZO, imprimeur et savant italien, natif de Crémone, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. Il exerça sa profession à Venise, et se fit remarquer en même temps par son érudition. On a de lui : *Relazione della conquista del paterno imperio di Moscova, consequito da Demetrio ;* Florence, 1606, in-4° ; — *Delle croniche dell' ordine de' Fratri Minori ;* Venise, 1608, in-4° ; — *Vita del Picaro Gusmano d'Alfarace, osservatore della vita umana descritta da Matteo Alemanno e tradotta ;* Venise, 1615, 1616, 1622, 2 vol. in-8° ; — *il Picariglio Castigliano, ovè la vita di Lazarillo di Tormes, tradotta dallo spagnuolo ;* Venise, 1622, 1636, in-8° ; — *Specchio della Scienza politica ;* Venise, 1623, in-4° ; — *Della vita della Picara Giustina Diez, cioè la Dama vagante, tradotta dello spagnuolo di Franc. Ubeda ;* Venise, 1629, in-8° ; — *lo Spagnuolo Gerardo felice et sfortunato, storia tragica tradotta dallo spagnolo ;* Venise, 1630, in-4° ; — *Proprinomio istorico, geografico-poetico ;* Venise, 1643, in-4°, et Venise, 1694, in-4°.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.* — Adelung, Supplément à Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon.*

*BAREZZI ou BARETIUS (*François*), théologien italien, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. Il était fils du précédent, et devint vicaire général de l'évêque de Torcello. On a de lui : *Additiones ad Manuale confessorium Mart. Navarri ;* Venise, 1616, in-4° ; — *Greg. Sayri Thesaurus casuum conscientiæ, c. addit. Franc. Baretii ;* Venise, 1518, in-fol., ouvrage que ne connut point Mazzuchelli ; — *Monumenta legalia Jul. Clari*, mis en ordre par Barezzi ; — *Discorsi Quaresimali del P. Diego Lopez d'Endrada, tradotti dallo spagnuolo ;* Venise, 1645, in-4°. Barezzi collabora au *Dizzionario delle sette lingue*, édité par son père en 1644.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.* — Adelung, supplément à Jöcher, *allgemeines Gelehrten-Lexicon.*

*BAREZZI (*Étienne*), peintre de Milan, encore vivant. On lui doit le procédé au moyen du

quel les peintures à fresque peuvent être enlevées des murs et portées sur des tables de bois. [*Enc. des g. du m.*]

*BARFKNECHT (*Christophe*), théologien allemand, né en 1657, mort en 1739. Après de sérieuses études à Königsberg, il visita les autres universités allemandes, et revint occuper à Cœslin des fonctions pastorales, qu'il dut bientôt quitter par suite de dissentiments avec le conseil urbain. En 1702, il était à Wittenberg, où il mourut à un âge avancé. On a de lui : *Der Schulredner* (l'Orateur classique); Berlin, 1686; — *Lippi Aurelii Brandolini Augustani eremitæ oratio de virtutibus Domini Nostri Christi*, édité par lui en 1708.

Adelung, Suppl. à Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon.*

*BARFKOVIUS (*Jean*), auteur et prédicateur allemand, vivait dans la première moitié du dix-huitième siècle. Il laissa : *Piesni Niektore*, chants allemands traduits en polonais; Thorn, 1727, in-4°. Barfkovius travailla à la révision officielle du *Livre des chants* de Königsberg, et à la traduction encore manuscrite de la Bible polonaise.

Adelung, Suppl. à Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon.*

*BARFOD (*Paul-Frédéric*), publiciste et poëte danois, né en 1811, aux environs de Grenoë, dans le Jutland. Comblé d'honneurs par le roi Frédéric VI, il professa d'abord les opinions les plus monarchiques. Plus tard, il se montra démocrate avancé et ardent propagateur de ce qu'on appelle l'idée scandinave, c'est-à-dire de la fusion de la Suède, de la Norvége et du Danemark en une seule nation; idée qui trouve naturellement un adversaire non moins prononcé, parce qu'il y est intéressé, dans le cabinet de Copenhague. Cependant le gouvernement de Suède se défendit, en 1839, de toute participation au mouvement d'opinion excité par la fondation du *Brage-og-Idun*, revue trimestrielle dans laquelle Barfod invitait les écrivains des trois nations à entrer dans l'arène de la politique de l'avenir. Outre cette publication, qui n'a pas acquis l'importance à laquelle s'attendait son fondateur, on a de lui : *Histoire du Danemark et de la Norvége sous Frédéric III*; — *les Juifs en Danemark*; — *Biographie de la famille Rantzau*. Ces ouvrages ne sont point dépourvus de mérite. M. Barfod cultive aussi la poésie.

Conversations-Lexicon.

*BARFUSS (*Jean-Albert*, comte DE), général prussien, né en 1631, mort en 1704. En 1688 il était parvenu au grade de lieutenant général. Il prit part à la campagne du Rhin, sous l'électeur Frédéric III; et en 1689, il fut envoyé avec cinq mille hommes au secours du duc de Lorraine. En 1691, il commanda six mille Brandebourgeois, auxiliaires de l'empereur Léopold Ier, contre les Turcs en Hongrie, et fut l'objet des félicitations de cet empereur après la bataille de Salakamen. Barfuss remplit d'autres commandements militaires en 1698 et 1699. Mais il se retira du service de la Prusse devant les intrigues du baron de Kolbe, devenu tout-puissant à la cour de Berlin.

O. Hoffmann, *Preuss. National-Encyclopädie.*

*BARGAGLI (*Celse*), jurisconsulte et professeur italien, vivait dans la seconde moitié du seizième siècle, et laissa : *Comment. de Dolo malo*; Francfort, 1604, in-fol.

Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon.*

BARGAGLI (*Jérôme*), jurisconsulte et auteur dramatique, frère de Scipion et de Celse, mort en 1586. Il fut membre de l'Académie des *Intronati* de Sienne, professa le droit civil à Sienne, et devint auditeur de rote à Gênes. Revenu ensuite à Sienne, il y exerça avec éclat la profession d'avocat. On a de lui : *Dialoghi de' giuochi che nelle vegghie Sanesi si usano di fare*; Sienne, 1572, et Venise, 1581; — *la Pellegrina*, comédie en prose, représentée à Florence en 1589, après la mort de l'auteur, et lors des fêtes célébrées à l'occasion du mariage de Ferdinand de Médicis, imprimée à Sienne par Scipion Bargagli; Venise, 1606 et 1611.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

*BARGAGLI (*Scipion*), écrivain italien distingué, mort le 27 octobre 1612. Il fut créé chevalier et comte palatin par l'empereur Rodolphe II, qui lui conféra en même temps le droit d'ajouter à ses armes l'aigle à deux têtes. Il devint aussi membre de l'Académie des *Intronati* de Sienne et de l'Académie de Venise, fondée en 1593. On a de lui : *Orazione delle Lodi delle academie*, prononcée à Sienne devant l'Académie des *Accesi*; Florence, 1569, in-4°; — *Orazione nella morte di monsig. Alessandro Piccolomini, arcivescovo di Patrasso ed eletto di Siena*; Bologne, 1579, in-4°; — *i Trattenimenti dove da vaghe donne e giovanni uomini rappresentati sono onesti e dilettevoli giuochi, narrate novelle, e cantate, alcune amorose canzonette*; Florence, 1581, et Venise, 1592; — *le Imprese*; Venise, première partie, 1589; deuxième partie, 1594; — *i Rovescj delle medaglie*; Sienne, 1599, in-12; — *Jephté*, en italien, du latin de Buchanan; Venise, 1600 et 1601; — *il Turamino, ovvero del parlare e dello scrivere Sanese*; Sienne, 1602, in-4°. Cet opuscule est intitulé *Turamino* du nom d'un des interlocuteurs.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

*BARGAS (*A.-F.*), peintre belge, né à Bruxelles vers 1690. Il peignit dans le genre de l'école hollandaise plusieurs tableaux que l'on trouve dans divers musées. Il reproduisit aussi, d'après P. Bout son maître, plusieurs paysages, des fêtes de village, des foires, etc. Il ne doit pas être confondu avec Marc Bargas, graveur français, natif de Toulouse vers 1659, qui reproduisit également les œuvres de Bout.

Nagler, *Neues Künstler-Lexicon.*

*BARGE (*Constantin-Roger* DE), jurisconsulte italien, vivait dans la seconde moitié du

quinzième siècle. Il laissa sur le droit de nombreux écrits dont on trouve la liste dans les *Scritt. Piemontesi*.

A. Della Chiesa, *Scritt. Piemontesi*. — Rose, *New Biographical Dictionary*.

BARGEDÉ (*Nicole* ou *Nicolas*), littérateur et jurisconsulte français, vivait dans la seconde moitié du seizième siècle. Avocat, puis président du présidial d'Auxerre, il cultiva aussi les lettres, et composa des poésies qui témoignent de son penchant à la mélancolie et au mysticisme. On a de lui : *Moins que rien, fils aîné de la terre* (c'est-à-dire l'homme), poëme en vers de dix syllabes; Paris, Thibault, 1550, in-8°; — *les Odes pénitentes du moins que rien*; Paris, Sertenas, 1550; — *Églogue sur le trépas de Marie d'Albret, duchesse de Nivernois*; Paris, Groulleau, 1550; — *l'Arrêt des trois Esprits sur le trépas du prince Claude de Lorraine, duc de Guise*; Paris, le même, 1550, in-8°.

BARGEDÉ (*Élie*), fils du précédent, jurisconsulte et poëte français. On a de lui : *la France triomphante*, poëme en six livres.

Papillon, *Bibliothèque des Auteurs de Bourgogne*. — Lelong, édition de Fontette, *Bibliothèque historique de la France*.

***BALGELESE** (*Nicolas*), théologien italien, natif de Bologne au seizième siècle. Ses principaux ouvrages sont : *De perfectione filiorum Dei, primum editi opera Nic. Bargilesi*; Bologne, 1538, in-8°; — *Trattato sopra la vera e sincera Istoria della Casa santa di Loreto*; Bologne, 1558, in-8°.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*. — Adelung, Supplément à Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*.

***BARGEMON** ou **BERGAMON** (*Guilhem*), poëte provençal, mort vers 1285. Selon Jehan de Notre-Dame, Bargemon fut bon poëte, bon gentilhomme, mais menteur et mauvais plaisant. Il fut chassé de la cour du comte Bérenger, pour avoir adressé trop de railleries aux dames. On n'a pas d'autres détails sur ce troubadour.

Laveleye, *Hist. de la langue et de la litt. provençale*.

BARGEO. *Voy.* ANGELO.

***BARGÈS** (*Antoine*), maître de chapelle *alla Casa grande* de Venise, au seizième siècle. Il laissa : *Il primo libro de Villotte a quattro voci, con un altro canzon della Gatina*; Venise, 1550, in-4°. C'est un recueil curieux pour le style des airs de ce temps.

Fétis, *Biographie universelle des Musiciens*.

***BARGÈS** (*Jean-Joseph-Léandre*, abbé), orientaliste français, né le 27 février 1810 à Auriol, arrondissement de Marseille (Bouches-du-Rhône). Il fit ses études classiques à Marseille. Pendant les vacances, un commentaire de l'Écriture sainte rempli de citations hébraïques lui étant tombé entre les mains, il forma le dessein d'étudier cette langue; ce qu'il fit ensuite en cachette et à l'insu de ses maîtres : il avait alors atteint à peine sa quinzième année. Après son cours de théologie qu'il termina avant l'âge requis pour recevoir les ordres sacrés, il consacra tout son temps à l'étude de l'hébreu et de l'arabe, et il suivit le cours de dom Gabriel Taouil, qui, après avoir exercé les fonctions d'interprète auprès de l'armée française en Égypte, avait été nommé professeur d'arabe à Marseille par l'empereur Napoléon. Pour se perfectionner dans la connaissance de l'hébreu, il s'adressa au khazan, c'est-à-dire le ministre officiant de la synagogue de Marseille, gradué grand rabbin et élève de l'école thalmudique de Livourne. Ordonné prêtre au commencement de l'année 1834, M. Bargès fut placé comme vicaire dans l'une des paroisses de sa ville natale; mais au bout de six mois il quitta le service diocésain, pour se livrer avec plus de liberté à ses études orientales. En 1837, il fut nommé professeur suppléant à la chaire d'arabe de Marseille. En 1839, il fit un voyage en Algérie, d'où il rapporta plusieurs manuscrits, entre autres l'*Histoire des Beni abd'il-Wady*, par Yahia Ibn-Khaldoun, frère cadet du célèbre historien Abd'er-Rahman Ibn-Khaldoun, manuscrit dont il révéla l'existence aux savants dans le *Journal asiatique* (cahier de novembre 1841). En 1842, il fut appelé à Paris par Mgr Affre pour occuper la chaire d'hébreu de la faculté de théologie, à la place de M. l'abbé Glaire qui avait passé à la chaire d'Écriture sainte. En 1846, il entreprit un second voyage en Algérie, où il se proposait de visiter particulièrement la province de l'ouest et l'antique cité de Tlemcen, dont il étudiait depuis longtemps l'histoire. Il en rapporta deux ouvrages manuscrits, dont l'un renferme l'histoire des Beni-Zeiyan, rois de Tlemcen, par Mohammed-et-Tenessy, et l'autre traite de médecine. En 1850, il fut nommé chanoine honoraire de la métropole par Mgr Sibour, archevêque de Paris. Outre un grand nombre de *Mémoires* et notices insérés dans le *Journal asiatique* et dans d'autres feuilles périodiques, on a de M. l'abbé Bargès : *Rabbi Yaphith, Bassorensis karaïtæ, in librum Psalmorum commentarii arabici e duplici codice manuscripto Bibliothecæ regiæ Parisiensis, edidit specimen et in latinum convertit L. Bargès, professor linguæ hebreæ et chaldaicæ*, etc.; Paris, 1846, in-8°; — *Temple de Baal à Marseille*, ou *grande inscription phénicienne découverte dans cette ville dans le courant de l'année 1845, expliquée et accompagnée d'observations critiques et historiques*; Paris, 1848, in-8°. — *Aperçu historique sur l'Église d'Afrique en général, et en particulier sur l'église épiscopale de Tlemcen*; Paris, 1848, in-8°; — *Mémoire sur deux inscriptions puniques découvertes dans l'île du Port-Cothon à Carthage*; Paris, 1848, in-4°; — *Mémoire sur trente-neuf nouvelles inscriptions puniques expliquées et commentées*; Paris, 1852, in-4°; — *Histoire des Beni-Zeiyan, rois de Tlemcen, par l'imam Cidi-Abou-Abd'Allah Mohammed Ibd-abd' el-*

Diélyl et-Tenessy, ouvrage traduit de l'arabe; Paris, 1852, in-8°.

Documents inédits.

BARGETON (*Daniel*), jurisconsulte et publiciste français, né à Uzès vers 1678, mort à Paris le 28 mars 1757. Impliqué dans la conspiration de Cellamare et enfermé à la Bastille, il n'eut pas de peine à faire reconnaître son innocence, et fut rendu à la liberté le 14 mai 1719. Sur l'invitation du contrôleur général Machault, Bargeton écrivit les *Lettres* connues sous le nom de *Ne repugnate vestro bono* (Londres [Paris], 1750, in-8° et in-12), d'après l'épigraphe adoptée par l'auteur, et qui avaient pour objet de prouver l'utilité d'un projet d'impôt sur le clergé. L'influence de ce corps fit supprimer les *Lettres*, par arrêt du conseil du 1[er] juin 1750. Elles furent réimprimées à Amsterdam (1750, in-12), et réfutées par Duranthon et l'évêque de Grenoble, J. de Caulet.

Quérard, *la France littéraire*. — Feller, *Biographie universelle*.

* **BARGHIOCHUS** (*Jean-Baptiste*), théologien italien, mort à Rome en 1664. Il appartenait à la société de Jésus. On a de lui : *Epigrammata sacra*.

Alegambi, *Bibliotheca scriptorum societatis Jesu*.

* **BARGINET** (*Alexandre-Pierre*), né à Grenoble le 29 juin 1798, mort en 1843. Journaliste et romancier, il appartenait à la phalange des écrivains libéraux de la Restauration. Voici les ouvrages qu'il a laissés, en dehors de ses travaux de journalisme : *les Dauphins français*, poëme, 1817; — *la Guerre de trois jours*, poëme, 1819; — *Aperçu topographique et médical sur les eaux minérales et sulfureuses d'Enghien*, sous le nom pseudonyme de *Damien*, 1821; — *Dieu le veut!* considérations politiques et religieuses sur l'émancipation des Grecs, 1821; — *la Nuit de Sainte-Hélène, héroïde sur le tombeau de Napoléon le Grand*, 1821; — *Histoire véritable de Tchen-Tcheouli, mandarin lettré, premier ministre et favori de l'empereur Tien-Ki*, 1822 (histoire du ministre Decazes et de son ministère) : l'auteur fut condamné à quinze mois de prison et à 3,000 d'amende; — *les Muses du Midi*, 1822; — sur *Napoléon*, ou réponse aux journaux contre-révolutionnaires, 1822; — *Lettre à M. le vicomte de Chateaubriand, sur l'affaire de M. Magalon*, 1823; — *Souvenirs poétiques* de deux prisonniers, avec Magalon, 1823; — *De la reine d'Angleterre et de Bonaparte, tous deux morts d'un cancer à l'estomac*, 1823. — *Funérailles des rois de France, et cérémonies anciennement observées pour leurs obsèques*, 1824; — *Histoire du Gouvernement féodal*, 1825; — *les Montagnards*, tradition dauphinoise, 1826; — *Deux Seigneurs de village*, 1829; — *la Chemise sanglante*, roman, 1820; — *le Grenadier de l'île d'Elbe*, 1830; — *Introduction* aux chansons de Poutignac, 1830; — *la 32[e] Demi-brigade, chronique militaire du temps de la république*, 1822; — *Discours* sur l'histoire de l'ordre du Temple, 1833; — *Chroniques impériales*, 1833; — *Martin Luther*, 1839.

* **BARGNANI** (*Octave*), compositeur italien, natif de Brescia vers le milieu du seizième siècle. Il fut organiste de l'église de Salò, et composa : *Canzonette à quattro e otto voci;* Venise, 1595; — Motetti à 1, 2, 3, 4; Venise, Magni; — *Madrigale a cinque voci;* Venise, 1601.

Fétis, *Biographie universelle des Musiciens*.

* **BARGONE** (*Giacome*), peintre italien, natif de Gênes, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. Il se fit remarquer par son dessin, son coloris, et le fini qu'il savait imprimer à ses inventions. Cet artiste eut une de ces fins déplorables dont on a de trop nombreux exemples dans les annales italiennes : il fut empoisonné par un envieux, Lazzaro Calvi, qui avait été son maître.

Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon*.

* **BARGUANI** (*François*), poëte et orateur italien, né à Brescia en 1664, mort en 1742. Il entra dans les ordres en 1679, et enseigna les belles-lettres dans sa ville natale. Il laissa des poésies et des harangues latines éparses dans plusieurs recueils.

Adelung, Supplément à Jöcher, *Allgemeines Gelehrten Lexicon*.

* **BARI** (*Thomas*), théologien italien, vivait probablement dans la seconde moitié du dix-septième siècle. Il laissa : *Rhetorica ecclesiastica;* Naples, 1691.

Adelung, Supplément à Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*.

* **BARIA** (*Jérôme*), théologien italien, natif de Nice, vivait au commencement du dix-septième siècle, et laissa : *Pontificum decreta et constitutiones pro regularibus;* Turin.

Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*.

* **BARIC** (*Arnaud*), prêtre et médecin français, vivait dans la seconde moitié du dix-septième siècle. On a de lui : *les Rares secrets ou remèdes incomparables, universels et particuliers, préservatifs et curatifs, contre la peste des hommes et des animaux dans l'ordre admirable, intérieur et extérieur, du désinfectement des personnes et des maisons, des animaux et des estables;* Toulouse, 1646, in-12. Cet ouvrage a été réimprimé sous ce titre : *la Conduite assurée du désinfectement des personnes et des maisons en temps de contagion;* Paris, 1668. Quelques-uns des moyens indiqués eurent des résultats efficaces et furent, dit-on, communiqués à l'auteur par un prêtre nommé Louis Ribeyron.

Lelong et Fontette; *Biblioth. hist. de la France*. — Adelung, Supplément à Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*. — *Biographie médicale*.

* **BARICELLI** (*Jules-César*), médecin et philosophe italien, natif de Saint-Marc, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. Il fut

en grande réputation, et laissa : *De hydronosa natura, sive sudore humani corporis*, libr. IV; Naples, 1614, in-4°; — *Hortulus genialis, sive arcanorum valde admirabilium, tam in arte medica quam, reliqua philosophia in compendium, curiosis scrutatoribus naturæ lectu tam utile, quam jucundum*; Bologne, 1617, in-12, et Genève, 1620; — *De lactis, seri et butyri facultatibus et usu; accessit de chymico butyro non inutilis conventus*; Naples, 1623, in-4°.

Biographie médicale.

*BARIER (*François-Julien*), graveur en pierres fines, mort à Paris en 1746. Il fut graveur ordinaire du roi, et excellait dans son art. Il exécuta souvent des figures presque imperceptibles, et qui cependant ne donnaient lieu à aucune confusion. Son dessin seul n'était pas irréprochable.

Heinecken, *Dictionnaire des Artistes.*

*BARIFFE (*Guillaume*), écrivain militaire anglais, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. Il parvint à un grade supérieur, celui de major, et laissa : *Military discipline*, imprimé plusieurs fois; la dernière édition est de 1661, in-fol. On a d'un autre Bariffe : *the Young Artillerie Man*; Londres, 1739, in-4°.

Granger, *Biographie historique*, t. III, p. 126. — Adelung, Suppl. à Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon.*

*BARILE (*Giovanni*), peintre et sculpteur florentin, vivait dans la première moitié du seizième siècle. Comme peintre, il n'eut aucune réputation; mais il était très-habile sculpteur en bois, et travailla aux portes et aux plafonds du Vatican, sur les dessins de Raphaël. Toutefois, son talent ne l'eût peut-être pas sauvé de l'oubli, s'il n'eût eu l'honneur d'enseigner les premiers principes de l'art à l'un des plus illustres peintres florentins, Andrea del Sarto.

E. B—N.

Vasari, *Vite de' Pittori.* — Lanzi, *Storia Pittorica.*

*BARILE (*Jean-Dominique*), prédicateur et théologien italien, vivait dans la première moitié du dix-huitième siècle. Il était de l'ordre des Théatins, et se fit remarquer comme prédicateur. On a de lui : *le Moderne conversazioni giudicate nel tribunale coscienza*; Ferrare et Rome, 1716, in-8°; — *Scuola di teologi che verità aperta al mondo cristiano d'oggidi, osia l'amor platonico smascherato*; Modène, 1716, in-4°, publié sous l'anagramme de Nicodème Belari.

Adelung, Supplément à Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon.*

*BARILETTO (*François*), gondolier et poëte vénitien, vivait probablement dans la seconde moitié du dix-septième siècle. On a de lui : *il Simbolo apostolico, poema eroico col suo comento*; Venise, 1682, in-12; — *il Gloria in excelsis Deo, ovverò li furti del Tempio, poema, col suo comento*; Venise, 1700.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.* — Adelung, Supplément à Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon.*

*BARILI (*Antonio di Neri*), sculpteur et architecte siennois, travaillait de 1485 à 1511. On a de lui, dans la cathédrale de Sienne, une tribune placée au-dessus de la porte de la sacristie, et richement sculptée avec l'aide de son fils Domenico. De jolies sculptures en bois, du même artiste, sont conservées au palais Petrucci.

Romagnoli, *Cenni Storico-Artistici di Siena.*

*BARILI (*Aurelio*), peintre de l'école de Parme, florissait en 1588. On a de lui, dans l'église de la *Steccata*, des fresques qui ne sont pas sans mérite, mais qui, malheureusement pour leur auteur, sont écrasées par les chefs-d'œuvre qui les entourent.

Lanzi, *Storia Pittorica.* — Ticozzi, *Dizionario de' Pittori.* — Affo, *Notizie su le pitture di Parma.*

*BARILIS (*Bernard*), jurisconsulte français, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. On a de lui : *Tractatus de potestate legis municipalis in advenas*; Lyon, 1641, et Francfort, 1654, in-4°. L'énoncé même du titre indique l'importance du sujet traité par l'auteur. Il a été donné à notre temps et au code civil de trancher, dans le sens de la civilisation, cette grande question de droit international.

Adelung, Supplément à Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon.*

*BARILIUS (*Jean*), médecin français, vivait dans la seconde moitié du dix-septième siècle, et laissa : *Physiologia humana et pathologia per tabulas synopticas, ex Hippocratis et Galeni genio*; Caen, 1653, in-fol.

Dictionnaire des sciences médicales. — Carrère, *Bibliothèque littéraire de la médecine.* — Adelung, Supplément à Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon.*

BARILLI (*Louis*), célèbre chanteur, né à Bologne vers 1767, mort à Paris le 26 mai 1824. Il débuta en 1805 à l'Opéra italien de Paris, et eut un grand succès de vogue dans *le Cantatrici villane, la Prova d'un opera seria, il Pazzo per la musica*, etc. Il se distingua principalement dans l'opéra buffa. Il dirigea pendant plusieurs années l'Opéra italien, à la satisfaction du public et de ses camarades.

Sa femme, *Marie-Anne*, née à Dresde le 18 octobre 1780, morte le 24 octobre 1813, le seconda avec talent. La pureté de sa voix charma pendant plus de dix ans ses nombreux admirateur à l'Odéon.

Biographie des Contemporains.

BARILLÈRE (...., sieur de la), publiciste français, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. On a de lui : *l'Anti-pseudo-pacifique, ou Censeur français : Au Pseudo-pacifique réfuté*; Paris, 1604, in-12, deux éditions; — *Lettres et avis d'État sur la navigation générale en l'association des quatre rivières royales navigables qui dégorgent dans l'Océan, avec l'état des difficultés formées depuis l'an* 1601 *jusqu'en* 1618, in-8°.

Cet ouvrage témoigne évidemment d'un esprit sérieux et préoccupé des progrès des voies

de communication du pays à une époque où ces questions étaient rarement soulevées.

Lelong, *Bibliothèque historique de la France*, édition Fontette.

BARILLON (*Jean*), ou *Jehan Bourdel*, historien, né à Issoire vers la fin du quinzième siècle, mort en 1553. Il était secrétaire du chancelier Duprat, et laissa une histoire inédite des sept premières années du règne de François Ier. Cette histoire, qui se conserve en manuscrit à la Bibliothèque nationale (n° 8437), renferme un grand nombre de documents diplomatiques précieux.

Catalogue de la Bibliothèque nationale (mss.).

BARILLON (*Henri* DE), évêque de Luçon, né en Auvergne le 4 mars 1639, mort à Paris en avril 1699, à la suite d'une opération de la taille. Il fonda un grand nombre d'établissements de charité, et laissa : *Statuts synodaux de Luçon*, 1681; — *Ordonnances synodales du diocèse de Luçon*; Paris, 1685, in-8°; — *Prônes et ordonnances du diocèse de Luçon*; Fontenay, 1693, in-4°.

Charles François Dubois, *Abrégé de la vie de messire Henri de Barillon, évêque de Luçon*; Delft (Rouen), 1700, in-12.

BARING (*Daniel-Eberhard*), historien allemand, né en 1690 à Oberg près de Hildesheim, mort en 1753. Il étudia la théologie et la médecine, et obtint la place de sous-conservateur à la bibliothèque de Hanovre. Ce fut lui qui le premier recueillit les matériaux pour former une bibliothèque diplomatique. Son principal ouvrage est intitulé : *Clavis diplomatica, specimina veterum scripturarum tradens*, etc.; Hanovre, 1737, in-4° : la seconde édition (*Sic ab auctore recognita emendata et locupletata, ut novum opus videri possit*; ibid., 1754, in-4°) renferme une bibliothèque des auteurs sur la diplomatie. On a aussi de lui un *Essai sur l'histoire ecclésiastique et littéraire* du Hanovre.

Ersch et Gruber, *Allgemeine Encyclopædie*.

***BARING** (*Éverard*), savant allemand, né à Lubeck en 1608, mort en 1659. Ses études faites, et après quelques voyages en Allemagne, il entra dans un régiment au service impérial. Blessé au bras dans une rencontre, il quitta les armes pour s'adonner à l'enseignement privé. Il s'ennuya bientôt de cette position et de celle de secrétaire du diplomate suédois Jacques Steinberg, et rentra dans la carrière militaire en 1633, pour l'abandonner encore après la bataille de Nordlingue. Il se livra alors aux travaux d'érudition, commença l'éducation des princes Ernest-Auguste et Jean-Frédéric de Brunswick, et devint enfin co-recteur, puis recteur du gymnase à Hanovre. Il rentra dans la vie privée à partir de 1649. On a de lui : *Panegyricus scriptus sereniss. principi domino Christiano-Ludovico, duci Br. et Lüneb., cum celsitudini ejus senatus populusque Hanoveranus adstrinxissent homagio solenni*; Hanovre, 1645; — *Homeri* Ὄνειρος, *seu prima pars Iliados, cum notis marginalibus ex Eustathio et veteri interprete illustr., in usum scholæ*; Hanovre, 1644; — *Tractatus de Rhapsodia Homeri, ad Henricum Rhodenium*; 1645, in-4°.

Daniel-Éverard Baring, *Beytrag zur Hannoverischen Kirchen und Schul-Historie*, t. II, p. 65. — Adelung, Supplément à Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*.

***BARING**, célèbre famille financière de Londres, dont les principaux membres sont :

I. **BARING** (*Jean*), fils d'un pasteur de Brême, vivait dans la seconde moitié du siècle dernier. Il vint établir un petit commerce à Exeter, dans le comté de Devon.

II. **BARING** (*Francis*), troisième fils du précédent, né à Exeter le 18 avril 1740, mort le 12 septembre 1810. Membre du comité directeur de la compagnie des Indes orientales, il seconda les vues politiques de Pitt, et entraîna, par ses *Observations on the establishement of the Bank of England* (Observations sur l'institution de la Banque d'Angleterre), le renouvellement du privilége de cette banque. Il mourut laissant deux enfants.

III. **BARING** (*Henri*), troisième fils du précédent, né en 1776, mort le 13 avril 1848. Il suivit lord Macartney en Chine, et fut employé dans la factorerie de la compagnie des Indes à Calcutta.

IV. **BARING** (*Alexandre*, lord Ashburton-), né le 27 octobre 1773, mort le 22 mai 1848, le second fils de Francis. Sa vie tout entière fut consacrée aux opérations ou aux études financières industrielles. Il travailla d'abord dans les bureaux de sa maison, et plus tard dans les succursales qu'elle avait fondées aux États-Unis et au Canada. En 1817, il écrivait son *Inquiry into the causes and consequences of the orders in council*; Londres, 1818; il assista ensuite au congrès d'Aix-la-Chapelle, et y négocia l'emprunt français. En 1820, il figura parmi les négociants pétitionnaires pour l'abrogation des mesures restrictives du développement du commerce extérieur. Il devançait ainsi le triomphe des idées qui devaient plus tard donner à ce commerce un essor nouveau sous Robert Peel. En 1834, il fut appelé par cet homme d'État à la direction des monnaies et à la présidence du bureau de commerce, fonctions qu'il abandonna l'année suivante. Cependant attaché aux principes de liberté commerciale des whigs, il se montra l'adversaire du système de banques proposé par Robert Peel. Devenu pair sous le nom de baron Ashburton, il se relâcha de son penchant pour les idées de franchise en matière de commerce; il vota même en 1846 contre le bill proposé dans ce sens par le chef des torys. En 1842, il mena à bonne fin les difficultés survenues entre les États-Unis et l'Angleterre.

Conversations-Lexicon.

V. **BARING** (*Tornhill Francis*), fils de Thomas Baring. Il devint en 1830 l'un des lords

de la trésorerie, puis successivement sous-secrétaire d'État, ministre des finances, lord de l'amirauté, dignité dont il est encore revêtu.

* **BARIOL** ou **BARJILS** (*Elyas*), poëte provençal, vivait dans la seconde moitié du douzième siècle. Destiné d'abord au commerce, il préféra la profession de jongleur, qu'il exerça de compagnie avec un certain Olivier. Ils parcoururent ensemble les castels. Quant à Bariol, il adressa à une dame, Garsande de Sabran ou Garsène de Forcalquier, dix-huit chansons, dont sept se trouvent à la Bibliothèque de Paris. Il aurait encore composé, au rapport de Nostradamus, une *Guerra dels Baussencs*. Le même Nostradamus ajoute, d'après le moine de Montmasour, que « la princesse ne se fût pas tenue honorée de lire ni chanter aucune des chansons que ce poëte eût faites, parce qu'elles étaient sans rime ni raison. » D'après Millot, Bariol aurait fini par prendre l'habit monastique.

Millot, *Histoire des troubadours*.

* **BARISANI** (*Joseph*), médecin allemand, né le 25 novembre 1756, mort le 2 septembre 1787. Il commença ses études à Salzbourg sa ville natale, et se fit recevoir médecin à Vienne en 1780. Il alla ensuite en Italie, et étudia quelque temps à Pavie, sous des maîtres habiles. Revenu à Salzbourg, il fut médecin des communes qui entourent cette ville, et conseiller de l'archevêque. On a de lui : *Dissertatio inauguralis de thermis Gastinensibus*; Vienne, 1780, in-4°; — *Ehrenrettung der hiesigen Hebamme Magdalene Geyerin* (Réhabilitation de la nommée Madeleine Geyerin, sage-femme); Salzbourg, 1798, in-8°; — un autre ouvrage sur le même sujet; Salzbourg, 1798, in-8°.

Biographie Médicale.

* **BARISANI** (*Sigismond*), frère de Joseph, médecin allemand, né en 1758, mort en 1787. Comme son frère, il fit ses premières études à Salzbourg sa ville natale, et devint plus tard premier médecin de l'hôpital de Vienne, au retour d'études faites en Italie et dans la compagnie de son frère, sous le célèbre Tissot. On a de lui : *Dissertatio inauguralis medica de insitione variolarum*; Vienne, 1780, in-4°.

Biographie Médicale.

BARISANO (*François-Dominique*), philosophe et médecin, natif d'Albe dans le Montferrat, vivait à Turin dans la deuxième moitié du dix-septième siècle. On a de lui : *Magnus Hippocrates medico-moralis ad utramque, corporum scilicet atque animarum salutem.... accommodatus*; Turin, 1682, in-4°; — *Tractatus de thermis Valderianis prope Cuneum in Pedemontio sitis*; Turin, 1690, in-8°.

BARISON, roi de Sardaigne, vivait dans la seconde moitié du douzième siècle. Héritier des Sardi de Pise, qui avaient soustrait la Sardaigne à la domination des Sarrasins, il était seigneur d'Arborea lorsqu'il tenta, en 1164, de recouvrer ses droits. Il fut secondé dans ce dessein par Frédéric Barberousse, auquel il paya un tribut de 4,000 marcs d'argent, et par les Génois qui, voulant soustraire la Sardaigne aux Pisans, firent l'avance du tribut et armèrent une flotte. Il paya cher ce concours intéressé : après l'avoir promené le long des côtes de Sardaigne, dans la pensée que le peuple ferait un mouvement en sa faveur, les Génois gardèrent la personne de ce prince, en gage des avances faites pour le triomphe de sa cause. Il mourut en prison.

Feller, *Biographie universelle*.

BARISONI (*Albertin*), jurisconsulte italien, né le 7 septembre 1587, mort le 15 août 1667. D'une noble famille de Padoue, il fit ses études dans cette ville et à Rome; devenu docteur, il obtint à vingt-trois ans, en 1610, le canonicat de la cathédrale de Padoue, qu'il échangea bientôt contre une abbaye en Allemagne. Mais l'air du pays, peu favorable à sa santé, le fit revenir en Italie. Il alla ensuite en ambassade à Rome, d'où il revint enseigner le droit féodal à Padoue en 1627, et les Pandectes en 1631. En 1636, il fut élu vicaire général de l'évêché de Padoue; en 1647, il rentra dans l'enseignement pour faire un cours de philosophie morale; enfin, en 1653, il devint évêque de Cénéda dans l'État de Venise, où il mourut. Il laissa : *Poesis Encomium*; Padoue, 1619, in-4°; — une édition de *la Secchia rapita, poema eroicomico, d'Andro Vinci Melisone* (Alexandre Tassoni), *con gli argomenti*; Pavie, 1622, in-12; — *Degli Antiventagli d'Ermidoro Filalete*; Venise, 1625, in-4°, adressé à Ange Portenari, pour défendre Signoria, ami de l'auteur; — *De Archivis antiquorum Commentarius*, publié dans le 1[er] volume des *Nova supplementa antiquitatum romanarum de Poleni*; Venise, 1737, in-fol.; — *Notæ in chronicon Rolandini Patavini, seu Memoriale temporum de factis in Marchia et prope ad Marchiam Turvisinam*, ouvrage qui dut être publié, suivant sa promesse, par Fétis Osio.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

* **BARJAC** (*Pierre* DE), poëte français provençal, vivait dans la seconde moitié du douzième siècle. Il était de noble famille. On trouve, dans un poëme de Guillaume Balaum, des vers où Barjac exprime tout son amour pour la dame de ses pensées.

Millot, *Histoire littéraire des Troubadours*. — M. de Laveleye, *Histoire de la langue et de la littérature provençale*; Bruxelles, 1845.

* **BARJAC** (*Gabriel*), théologien génois, vivait dans la seconde moitié du seizième siècle. On a de lui : *Introductio in artem jesuiticam, in eorum gratiam qui ejus artis mysteriis aut jam initiati, aut prope diem initiandi sunt, conscripta*; 1599, in-8°.

Adelung, Supplément à Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*.

BARJAUD (*Jean-Baptiste-Benoît*), littérateur, né à Montluçon le 28 novembre 1785, mort en 1813. Il montra beaucoup de goût pour

la poésie, composa plusieurs comédies avec M. de Cormenin, chanta la gloire de nos armes, et demanda, en 1812, du service au ministre de la guerre. Il obtint l'épaulette de sous-lieutenant, se distingua à la bataille de Bautzen, et fut blessé mortellement le 18 octobre 1813, à la bataille de Leipzig. Ses ouvrages imprimés sont : *Poésies nouvelles, ou les Premiers Essais d'un jeune littérateur* (anonyme); Paris, 1805, in-8°; — (avec M. D.), *le Bavard et l'Entêté*, comédie en un acte et en vers, représentée à l'Odéon en 1809; Paris, 1809, in-8°; — *Description de Londres*, texte de l'ouvrage de Landon; Paris, 1810, in-8°; — *Homère ou l'Origine de l'Iliade et de l'Odyssée*, poëme, suivi de celui de *Charlemagne* et autres poésies; Paris, 1811; — *Odes Nationales*, deux recueils, avec des fragments en vers traduits de Juvénal, de Claudien et de Sénèque; Paris, 1811 et 1812, in-8°; — *Ode à M. Lemaire sur la mort de son fils*, 1812, in-8°.

Échard, *Notice de M. Barjaud*, dans le *Moniteur* du 4 décembre 1818.

BAR-JÉSU. *Voy.* ÉLYMAS.

BARJOLS. *Voy.* ÉLIAS *de Barjols*.

*BARKAB-KHAN Ier, appelé aussi *Barbacan*, chef kharizmien, mort en 1246. Il était à la tête des bandes kharizmiennes, lorsque, poursuivies et chassées de leur pays par les Mongols, elles se jetèrent dans la Palestine. Il contracta alors, avec Nojm-ed-din, sultan des Ayoubites d'Égypte, une alliance aux termes de laquelle Barkab s'empara de Jérusalem et en massacra les habitants en l'an 1244. Cette conquête de la cité sainte fut suivie d'une bataille aux environs de Gaza, livrée la même année, et dont le résultat fut l'extermination des ordres militaires chrétiens. Barkab vint ensuite demander au sultan l'exécution de ses promesses. Sur le refus de ce dernier, un engagement eut lieu. Barkab et ses troupes furent battus; le reste se réfugia dans la Mésopotamie, où les habitants des campagnes achevèrent de l'exterminer.

Malcolm, *Hist. of Pers.*

*BARKAH-KHAN II, souverain mongol du Kapchak, mort vers 1265. Il succéda en 1255 à son frère Batu, et reçut du grand khan Mangu l'investiture de la souveraineté de tous les peuples mongols. Le premier acte de son règne fut d'embrasser la foi mahométane, en quoi il fut imité par la majorité de ses sujets; il n'adopta pas moins les mœurs déprédatrices de ses ancêtres. C'est ainsi qu'en 1258 il ravagea impitoyablement la Lithuanie, dont les habitants russes eurent à payer une capitation, que le khan vint percevoir lui-même à Novogorod en 1259. Il eut ensuite à comprimer la rébellion de son lieutenant Nogai. En 1264 il se laissa entraîner, par les conseils du sultan des mameluks d'Égypte et de Syrie, à attaquer Abaka-khan, mongol de Perse, dont les sujets étaient attachés au déisme de leurs ancêtres. Il fut d'abord repoussé avec perte par le frère d'Abaka; mais, ayant mis sur pied en 1265 une armée de 300,000 cavaliers, il s'avança vers Téflis. Mais la mort l'arrêta dans ses desseins, et son frère Mangu Timour ramena les troupes dans leur pays. Barkah fut supérieur au temps où il vivait. On lui doit la fondation de la ville de Serai, sur le Wolga; et il releva d'autres cités ruinées sous son prédécesseur. On dit même qu'il protégea les lettres, et ses lois furent longtemps suivies sous ses successeurs. Il est appelé *Borga* par Gibbon, et *Bereke* par de Guignes.

Gibbon, *Decline and fall of Roman Empire*, ch. 64. — De Guignes, *Histoire générale des Huns*, etc.

*BARKER (*André*), marchand anglais, vivait dans la seconde moitié du seizième siècle. En 1576, il arma de ses deniers deux vaisseaux pour aller venger de sa personne, aux Indes occidentales, les injustices dont il avait été l'objet, quelques années auparavant, de la part des Espagnols qu'il avait rencontrés à Ténériffe.

Hakluyt, *Collection of Voyages and discoveries*. — Rose, *New Biographical Dictionary*.

*BARKER (*Edmond-Henri*), philologue anglais, né à Hollym, dans le comté d'York, en décembre 1788, mort en mai 1839. Il fit ses humanités sous le recteur Jackson, à Beverley; de là il passa à l'université de Cambridge, où il remporta, en 1809, le prix d'une médaille d'or pour une épigramme latine et une épigramme grecque. En 1811, il donna à Cambridge des éditions correctes des discours de Cicéron *de Senectute* et *de Amicitia*, d'après le texte d'Ernesti, ainsi que de la *Germanie* et de l'*Agricola* de Tacite, avec des notes en anglais. Un volume de *Récréations classiques*, plusieurs saines critiques dans le *Classical Journal*, la *Retrospective Review*, et le *British Critic*, attestent son activité. Il a eu aussi une part considérable à l'édition du dictionnaire grec de Henri Estienne (*Thesaurus Græcæ Linguæ*), publiée par Valpy. En 1820, M. Barker a donné à Leipzig une édition correcte d'Arcadius, *de Accentibus*, avec une Épître critique à M. Boissonade. En 1831 il publia, de concert avec le professeur Dunbar, un *Dictionnaire grec et anglais*. — Vers la fin de sa vie il perdit toute sa fortune par un procès, et mourut à Londres dans un état voisin de l'indigence. [*Enc. des g. du m.*]

Gentleman's Magazine, mai 1839.

BARKER (*Jean*), médecin anglais, né vers la fin du dix-septième siècle, mort en 1748. Il était médecin d'un hôpital de Londres. On a de lui : *Recherches sur la nature des fièvres qui ont régné à Londres* en 1740 et 1741 (en anglais), in-12; — *Essai sur la conformité de la médecine ancienne et moderne dans le traitement des maladies aiguës*, in-12, traduit en français par Schomberg; Amsterdam, 1749, in-12, avec des notes de Lorry; Paris, 1768, in-12.

Biographie médicale.

*BARKER (*Mathieu-Henri*), romancier anglais, connu sous le pseudonyme de *Old Sailor*

(le Vieux Matelot), né vers 1790, mort le 29 juin 1846. Fils d'un ecclésiastique de Deptford, il entra dans la marine à seize ans, et fut appelé en 1813 au commandement du schooner de guerre *le True-Briton*. A l'issue de la guerre continentale, il s'établit à Demerari, où il publia la *Demerara Gazette*. A Londres, où il revint en 1823, il écrivit dans la *Literary-Gazette*, *the Greenwich-Pensioners* (les Pensionnaires de Greenwich), qui eurent un grand succès. De 1828 à 1841, il rédigea le *Nottingham-Mercury*, journal whig, publié en province. Malgré ses nombreuses publications, il était presque réduit à la misère lorsqu'il mourut. Ses principaux romans et nouvelles sont : *Land and sea tales ; — Toughh Yarns ; — Walks sound Nottingham ; — the Literary Mousetrap ; — Hamilton King ; — Jem Bunt ; — the Holly boat ; — Nights at Sea ; — the Life of Nelson*. La plupart de ces ouvrages, signés tantôt *Father Ambrose*, tantôt *the Wanderer*, tantôt enfin *the Old Sailor*, ont été publiés dans divers recueils, tels que la *Literary Gazette* ; le *Bentley's Miscellany* ; le *Pictorial Times* ; l'*United Service Gazette*, ainsi que dans divers almanachs et keepsakes.

Conversations-Lexicon.

*BARKER (*Robert*), peintre irlandais, né en 1739, mort le 8 avril 1806. Il débuta par la peinture du portrait, et se fit ensuite connaître par l'invention de ce qu'on appelle le *panorama*, au moyen duquel les objets pris d'une certaine élévation, une tour par exemple, et peints à la détrempe autour du mur d'un édifice circulaire, reproduisent en quelque sorte la réalité. La première peinture de ce genre fut une vue d'Édimbourg que Barker exposa dans cette ville en 1788, et à Londres l'année suivante. D'autres tableaux se succédèrent, tels que : une *bataille de Copenhague* ; — une *bataille de Waterloo*.

Supplément à *Lysen's Environs of London*. — Rose, *New Biographical Dictionnary*. — Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon*.

*BARKEY (*Nicolas*), professeur et théologien allemand, né à Brême le 11 septembre 1709, mort le 8 juin 1788. Il prêcha successivement en divers endroits ; professa la théologie à Brême en 1754, et en 1765 il se rendit à la Haye. Il est connu pour avoir publié le *Museum Haganum*, 3 vol. in-8° ; la Haye, 1775-80 ; la *Bibliotheca Bremensis nova* (Brême, 1760-1767, 6 vol. in-8°), qu'il enrichit de ses travaux d'érudition, et la collection intitulée *Bibliotheca Hagana*, dont il parut six volumes (Amsterdam, 1768-1777), suivis en 1777 des *Symbolæ litterarítæ Haganæ*. Il a traduit de l'allemand de F. Nüscheler, en hollandais, *la Vie d'Ulrich Zwingle* ; la Haye, 1778, in-8°.

Ersch et Gruber, *Allgemeine Encyclopædie*.

*BARKHAUSEN (*Henri-Louis-Wilibald*), publiciste allemand, né en 1742, mort le 19 juin 1813. Après avoir étudié à Halle, il occupa diverses fonctions publiques, entre autres celle de président à Halle. En 1798 il se retira des affaires, et profita de ses loisirs pour voyager en France et dans les Pays-Bas, où il publia ses idées en économie politique. On a de lui : *Briefe über die Polizei des Kornhandels* (Lettres sur la Police du commerce des céréales) ; Lemgo, 1773, in-8° ; — *Die Polizei des Kornhandels aufs neue untersucht* (la Police du commerce des céréales soumise à un nouvel examen) ; Halle, 1804, in-8° : son opinion sur cette importante matière tient le milieu entre la prohibition et la liberté absolue ; — d'autres écrits sur d'autres sujets d'intérêt public, que l'on trouve dans Schloetzer.

Schloetzer, *Staatsanzeigen*. — Ersch et Gruber, *Allgemeine Encyclopædie*.

BARKOK, premier sultan des mameluks circassiens ou borgistes, mourut le 15 de chawal, 801 de l'hégire (20 juin 1399). Il renversa en 1390 la dynastie des mamluks baharites, et s'assit sur le trône d'Égypte. Il protégea les savants, fonda un collége au Caire, fit construire un pont sur le Jourdain, réparer l'arsenal d'Alexandrie, et défricher le Fayoum. Son règne fut troublé par des séditions sanglantes. Barkok eut pour successeur Faradj, son fils.

D'Herbelot, *Bibliothèque Orientale*.

*BARKOWICH (*François-Wenceslas*), savant italien, natif de Venise, vivait dans la seconde moitié du dix-huitième siècle. Il appartenait à l'ordre des Somasques, au sein duquel il professa les mathématiques, la philosophie et la théologie. On a de lui : *Dell' esistenza, providenza, e degli altri attributi de Dio ; della natura de miracoli ; della immaterialità, libertà ed immortalità della mente umana ; della distinzione del bene e del mal morale* ; Venise, 1730, in-8° ; — *Saggio dell' origine e natura delle passioni ; — Dialoghi astronomici dell' Harris, tradotti colle sue annotaz.* ; Venise, 1751, in-8°.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

BARKYAROC, quatrième prince seldjoucide de Perse, vivait dans la seconde moitié du onzième siècle. Il succéda à son père Mélekshah en 1092 ; mais il lui fallut lutter pendant huit ans avant de se voir reconnu sultan du Djébal, de Hamadan, d'Ispahan, de Bagdad et dépendances. Son frère Mohammed eut tout le pays depuis la rivière d'Ispidaz jusqu'au Derbend, le Dyarbekir et la Syrie. Sandjar, son autre frère, eut le Khoraçan. Une dernière convention intervint entre les trois frères : il fut convenu qu'ils n'auraient de relations que par l'intermédiaire d'un vizir ; que la prière se ferait au nom de chacun d'eux individuellement. Barkyaroc mourut jeune : il avait à peine vingt-cinq ans. Il eut soin, avant sa mort, de faire jurer aux troupes qu'elles seraient fidèles à son fils Mélekschah.

D'Herbelot, *Bibliothèque orientale*.

*BARLAAM (*saint*), martyr de Syrie ou de Cappadoce vers le troisième ou quatrième siècle.

Quoique de basse extraction, il se montra de bonne heure attaché à la foi chrétienne. Emprisonné pour ce motif par le gouverneur, il ne se départit point de sa constance, comme en témoigne la relation de son martyre. Aux tortures du fouet et du chevalet succéda celle de tenir la main étendue sur des charbons allumés avec de l'encens, afin qu'on pût soutenir qu'il avait sacrifié aux idoles. Au rapport de saint Basile et de saint Chrysostome, il renouvela en quelque sorte l'héroïsme de Mutius Scévola, en se laissant brûler la main par le charbon allumé. Son martyre ne cessa qu'avec la vie. Sa fête se célèbre le 19 novembre.

Basile, *Homélies*, XVIII. — Tillemont, V, 166 et 646. — Baillet, *Vies des Saints*, III. — D. Ceillier, *Hist.*, IV, 83.

BARLAAM, moine et théologien grec de Saint-Basile, né à Seminara dans la Calabre, mort vers 1348. Déjà célèbre par ses connaissances en théologie, en philosophie, en mathématiques et en astronomie, il passa en Orient pour y apprendre le grec, et y obtint de l'empereur Andronic le Jeune, qui le prit en affection, l'abbaye du Saint-Esprit. Envoyé en Occident par ce prince, avec la mission d'opérer la réunion des Églises grecque et latine, et pour faire armer les souverains de la chrétienté contre les mahométans, il eut, à son retour, de vives controverses avec Palamas, moine du mont Athos et chef des quiétistes, qui, en appuyant leur barbe sur la poitrine et fixant leurs yeux sur leur nombril, prétendaient voir la lumière des apôtres sur le mont Thabor, et soutenaient en même temps qu'elle était incréée. Barlaam, qui combattit ces ridicules doctrines, fut obligé, tant il se fit d'ennemis, de revenir en Occident. A Constantinople, où il séjourna ensuite, il écrivit contre les Latins; devenu ensuite évêque de Giéraci, il écrivit contre les Grecs; ce qui a fait supposer qu'il y avait eu deux Barlaam. Le siége de l'évêché fut transféré à Locri, grâce à Pétrarque, à qui Barlaam, étant à Avignon, avait donné des leçons de grec. On a de Barlaam : *Contra Primatum Papæ liber*, imprimé d'abord en grec à Oxford, 1592, in-4°, puis à Hanovre en 1603 et 1608, avec les notes de Saumaise; — Δολιστικῆς, sive *Arithmeticæ algebraicæ, libri VI*, avec le texte et la traduction latine; Strasbourg, 1572, in-8°, et Paris, 1606, avec des scolies de J. Chamber; — *Ethicæ secundum stoicos*, lib. 2, dans Canisius, édition d'Anvers, t. IV, et dans la *Bibliotheca Patrum*, t. XXVI, édition de Paris et de Cologne; — *Orationes*, harangues prononcées à Avignon devant Benoît XII, au sujet de la réunion des deux églises; dans les *Annales* de Bzovius, année 1359, § 25; — des *Lettres* de controverse, dans les *Antiquæ Lectiones* de Canisius et dans les *Annales* déjà citées de Bzovius, où se trouve aussi un traité de Barlaam, intitulé *Probatio per sanctam Scripturam, quod Spiritus Sanctus et ex Filio est, quemadmodum et ex Patre.*

Canisius, *Antiquæ Lectiones*. — Rocaberti, *Bibliotheca Pontificia*. — Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*. — Léon Allacci, *De Ecclesia orientali*.

BARLÆUS. *Voy*. BAERLE.

BARLAND. *Voy*. BAARLAND.

BARLAND (*Michel*), poëte hollandais; il était jurisconsulte de la ville de Goës, et laissa un *Mélange de Poésies*; Dordrecht, 1658, in-8°.

BARLAND (*Hubert* DE), natif de Zélande, exerça la médecine à Namur. On a de lui : *Velitatio medica*; Antverpiæ, 1532, in-8°; — *Epistola medica de aquarum distillatarum facultatibus*; ibid., 1536, in-8°; — une traduction du livre de Galien, intitulé *de Medicamentis paratu facilibus*; Wexiæ, 1533.

Nicéron, *Mémoires*, t. 44. — Érasme, lib. XX, c. 101. — Justus, *In Chron. medic.* — Valère André, *Bibl. Belg.* — Van der Linden, *De Script. med.* — Le Mire, *In Elog. Belg.* — Melchior Adam, *In Vit. germ. philos.* — Le P. de la Rue, *Gelehrtes Zeeland*.

BARLES (*Louis*), médecin, vivait à Marseille dans la deuxième moitié du dix-septième siècle. On a de lui deux ouvrages qu'on peut regarder comme une traduction de ceux de Degraaf sur les organes de la génération; il y a joint quelques notes de *Van Hoorn* et *Veslingius*, avec plusieurs planches. Voici les titres de ces ouvrages : *les Nouvelles Découvertes sur les organes des femmes servant à la génération*; Lyon, 1674, in-12; — *les Nouvelles Découvertes sur les organes des hommes servant à la génération*; Lyon, 1675, in-12. Ces deux traités ont été réunis, Lyon, 1680, 4 vol. in-12.

Biographie médicale.

BARLESIO. *Voy*. BARLEZIO.

***BARLET** (*Annibal*), médecin français, vivait dans la seconde moitié du dix-septième siècle. Il fut démonstrateur de chimie à Paris. On a de lui : *le Vray et Méthodique Cours de la physique résolutive ou chymie, représenté par figures, pour connoistre la Théotechnie ergocosmique, c'est-à-dire l'art de Dieu en l'ouvrage de l'univers*; Paris, 1653, in-4°; — *Abrégé des choses nécessaires au cours de la chymie ou physique résolutive*; Paris, 1657, in-12. Une troisième édition a paru en 1677, in-4°. C'est surtout d'alchimie qu'il est question dans ces ouvrages.

Biographie médicale. — Éloy, *Dictionnaire de la Médecine*.

BARLETTA (*Gabriel*), prédicateur italien, natif de Barletta, place ou château situé dans le royaume de Naples, vivait dans la seconde moitié du quinzième siècle. On a peu de détails sur sa vie; on sait seulement qu'il existait encore en 1480. Il s'est rendu célèbre par un genre d'éloquence diversement jugé, mais qui s'explique autant par l'époque où vivait ce prédicateur que par son caractère particulier. Il appartenait à l'ordre de Saint-Dominique, et ses sermons eurent, lorsqu'il les prononça, un grand succès, dû surtout à l'étrangeté de la forme; témoin le sermon où il parle du mauvais prêtre : « Malus presbyter, s'écrie-t-il, non dicit *Pater noster* cum

corde. Incipit : Pater noster qui es in cœlis (Præpara equum, o serve, ut eamus ad villam); sanctificetur nomen tuum (O Catharina, pone ad focum illam carnem); panem nostrum quotidianum da nobis hodie (Prohibe catum a farcimine), et dimitte nobis debita nostra (Da equo bladum). » Évidemment ce sont là des parenthèses de bien mauvais goût; mais le prédicateur n'ayant en vue que de peindre les préoccupations profanes d'un ministre de Dieu oublieux de ses devoirs, devait être rapidement compris, presque applaudi, par la multitude à laquelle il s'adressait. C'est ce qui explique la vogue du dominicain, vogue qui fut telle, qu'au rapport d'Altamura, on disait en forme de proverbe : *Nescit prædicare, qui nescit Barlettare.* Nous ne multiplierons pas ici les citations de cette éloquence singulière; nous dirons seulement, avec Bayle, que très-souvent le prédicateur napolitain se laissa aller à dire des choses dont il ne mesurait pas exactement la portée : comme il lui arriva lorsqu'il se demanda à quels signes la Samaritaine reconnut que Jésus-Christ était juif. Nicéron et d'autres auteurs graves citent la réponse inconvenante de l'orateur mal inspiré, et qui assurément ne prévoyait point qu'elle pût être fâcheusement interprétée. Bayle compare Barletta à Guillaume Pépin, orateur du seizième siècle; peut-être lui trouvera-t-on aussi, en tenant compte des temps, et quant à la fougue seulement, quelque ressemblance avec Bridaine, ce missionnaire impétueux qui, las d'attendre un jour un auditoire négligent, sortit du lieu saint en surplis, et tenant à la main une clochette qu'il fit retentir de carrefour en carrefour. On trouverait même, si ce n'était peut-être aller trop loin, dans d'autres traits de Barletta, une analogie plus récente avec un prédicateur contemporain du même ordre, par exemple cette apostrophe souvent citée du dominicain italien : « Femmes de seigneurs et d'usuriers, si l'on mettait vos robes de gala sous le pressoir, le sang des pauvres en dégoutterait. » Tous ceux qui ont entendu M. Lacordaire se rappellent des mouvements de ce genre, marqués, il est vrai, au coin du génie, du bon goût et de la civilisation. On a de Barletta un recueil de sermons (*A Septuagesima ad Feriam tertiam post Pascha; de Sanctis; de Paucitate salvandorum; de Ira Dei et de Choreis*, etc.); Brescia, 1497-1498, 2 vol. in-4°. On compte en tout environ vingt éditions de ces sermons. Au jugement de Mazzuchelli, celle de Venise, 1571, 2 vol. in-8°, est la meilleure. On cite aussi celle de Rouen, 1515, petit in-8° gothique. V. Rosenwald.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*. — Nicéron, *Mémoires*, t. III. — Bayle, *Dictionnaire*. — Henri Estienne, *Apologie d'Hérodote*, c. 15, 19 et 21. — Cavé, *Scriptorum ecclesiasticorum historia*. — Altamura, *Bibliothèque des Jacobins*. — Fontanini, *Bibliotheca Napolitana*.

***BARLETTA** (*André*), jurisconsulte italien, natif de Barolo dans la province de Naples, au seizième siècle. Il fut conseiller du roi, et laissa : *Commentaria in leges longobardicas*; Venise, 1537, in-8°; — d'autres *commentaires* sur le code romain; Venise, 1601, in-4°.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

BARLETTI. *Voy*. Saint-Paul.

BARLEZIO, BARLESIO ou **BARLETIUS** (*Marino*), historien italien, vivait dans la seconde moitié du quinzième siècle; on l'a souvent confondu avec *Marino Becichemo*. On a de lui : *De Obsidione Scodrensi*, en 1477; Venise, 1504, in-4°; — *De Vita et Laudibus Scanderbergii libri XIII*; Rome, 1506, in-4°; — *Compendium vitarum summorum pontificum et imperatorum Romanorum usque ad Marcellum II*; Rome, 1555.

Sax, *Onomasticon literarium*, II, 505. — Fabricius, *Bibliotheca mediæ et infimæ ætatis*, I, 467-468.

BARLOTTA (*Joseph*), théologien et auteur dramatique italien, vivait dans la seconde moitié du dix-septième siècle. Il appartenait à l'ordre des Oratoriens, et se fit remarquer comme prédicateur. On a de lui : *la Forza del suffragio*, dialogue; Trapani, 1684, in-4°; — *l'Angelo protettore*, dialogue; ibid., 1685; — *il Morire vittorioso*, dialogo; ibid., 1686; — *il Casto connubio dello spirito*, dialogo; ibid., 1691; — *l'Eustachio, dramma melotragico*; ibid., 1692; — *la Voce del verbo troncata in bocca al martirio a' colpi dell' incontinenza d'Erode*; ibid., 1695, in-4°; — *l'Estasi in prospettiva dell' universo*; dialogo; ibid., 1695, in-8°; — *Prediche quaresimali*; ibid., 1698-1707, in-4°.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

BARLOW (*François*), graveur à l'eau-forte, né à Cambridge en 1646, mort en 1702. On a de lui une édition des fables d'Ésope (Londres, 1666, in-fol.), ornée de 110 figures dessinées et gravées par lui. Barlow a fait d'autres sujets représentant des animaux, et entendait fort bien ce genre, auquel il s'était exercé dès son enfance.

Strutt, *History of Engravers*. — Ch. Le Blanc, *Manuel de l'Amateur d'estampes*.

BARLOW (*Joël*), poëte et diplomate américain, né à Reading dans le Connecticut vers 1755, mort le 26 décembre 1812. Il étudia au collége de Darmouth dans le New-Hampshire, servit ensuite sous Washington dans la guerre de l'Indépendance, et se fit connaître par des chants nationaux (*American poëm en*, 1778). A la paix de 1783, il quitta la place d'aumônier de régiment qu'il occupait depuis quelques années, et se fit libraire à Hartford, puis avocat. Dans cette dernière profession, un peu improvisée comme les précédentes, il n'eut pas de grands succès, et partit en 1788 pour l'Angleterre et la France, comme agent de la compagnie de l'Ohio. A Paris, il assista à l'ouverture du grand drame de la révolution, et se lia surtout avec les girondins. En 1791, il publia à Londres un *Avis aux classes privilégiées*; — en 1792, un petit poëme, *la Conspiration des rois*. Cette même année, il adressa une *lettre à la Convention nationale*, pour l'engager à abolir le pouvoir royal, et porta

lui-même à cette assemblée une adresse des républicains anglais; aussi la convention lui décerna-t-elle le titre de citoyen français. Lors de la mission de l'abbé Grégoire dans la Savoie nouvellement conquise, Barlow suivit son ami, et adressa de Chambéry une proclamation aux Piémontais, pour les sommer d'en finir avec « cet homme de Turin, qui se dit leur roi. » Puis il fixa pendant trois ans sa résidence à Paris, spéculant sur les assignats, et observateur de tous les mouvements politiques, jusqu'à sa nomination de consul américain à Alger et à Tripoli. En cette qualité, il négocia avec les deys un traité fort avantageux pour sa patrie. En 1797, il revint à Paris, s'adonnant de nouveau aux spéculations commerciales, et publia en 1800 une brochure sur le système commercial des États-Unis à l'égard de l'Angleterre et de la France. En 1805 il retourna dans les États-Unis, et s'établit à Washington. Là, dans ses loisirs, il prépara une magnifique édition de sa *Colombiade* (*the Columbiad*), qui avait paru déjà en 1787, sous le titre de *Vision de Colomb*, poëme en dix chants, où le récit est noyé dans des déclamations philosophiques et politiques : ce poëme fut imprimé à Philadelphie en 1807, et à Londres en 1809, in-8°. En 1811, Barlow fut nommé ministre plénipotentiaire en France. Appelé au mois d'octobre 1812, par le duc de Bassano, à Wilna, il tomba malade en route, et mourut dans un misérable village près de Cracovie. Les ouvrages en prose de Barlow portent l'empreinte d'un esprit énergique; ses opinions sont hardies, mais les vues d'ensemble y manquent; on n'y rencontre point ce jugement mûr et solide que réclament les spéculations politiques et morales. Outre les œuvres poétiques déjà citées, on peut mentionner encore un poëme burlesque, *Hasty pudding* (la Polenta), composé pendant son séjour en Savoie, et sa traduction anglaise des *Ruines de Volney*. [M. SPACH, dans l'*Enc. des g. du m.*]

C.-T. Oelsner, *Notice sur la vie et les écrits* de Joël Barlow; Paris, 1813, in-4°.

BARLOW (*Nicolas*), célèbre horloger anglais, qui inventa en 1676 les pendules à répétition, et, environ quinze ans après, les montres de la même espèce. Il eut pour rival dans le même genre un habile artiste nommé Quare, dont les montres obtinrent la préférence sur les siennes; mais la gloire de l'invention resta toujours à Barlow.

Biographia Britannica.

* **BARLOW** (*Peter*), né en 1785, professeur à l'Académie royale militaire de Woolwich, est l'un des plus remarquables savants que l'Angleterre ait produits de nos jours; membre des Académies de Saint-Pétersbourg et de Bruxelles, de la Société des sciences et des arts d'Amérique, et de la Société royale de Londres, membre correspondant de l'Institut de France. Il a été décoré en 1825 de la médaille de Copley, la plus haute distinction que puisse décerner la Société royale. M. Barlow est connu dans le monde savant à triple titre pour ses travaux sur les mathématiques, sur la physique et sur la mécanique. Comme mathématicien, il a débuté par un Traité élémentaire de la théorie des nombres, et par de nouvelles Tables mathématiques; ces ouvrages firent connaître son nom, et lui ouvrirent les rangs de la Société royale. Comme physicien, ses études les plus remarquables ont porté sur le magnétisme, et ce sont elles qui lui ont valu la médaille de Copley et son élection à l'Institut de France. Lorsque les progrès de l'art nautique tendirent à substituer partout le fer au bois dans la construction des vaisseaux, lorsque enfin des bâtiments entiers furent construits avec cette matière, on s'aperçut que l'aiguille aimantée de la boussole s'impressionnait fortement par l'action d'une si grande masse de métal, et qu'il pouvait s'ensuivre dans la direction des navires les erreurs les plus regrettables. M. Barlow se préoccupa spécialement de cette difficulté, et les résultats de ses études ont été consignés dans un livre sur le magnétisme qui parut en 1820, et qui a été réimprimé avec de nombreuses additions en 1824. L'auteur proposait d'obvier à l'action locale au moyen d'un disque de fer posé près de l'habitacle, et destiné à détruire l'action de la masse considérable de fer placée à l'avant du navire, au-dessous du plan horizontal de la boussole. Ce moyen a été heureusement employé, et a diminué de beaucoup les effets de l'action locale; il n'a pas cependant complétement résolu le problème, non plus que les autres procédés employés jusqu'à ce jour, mais ce n'était là qu'un des côtés du travail de M. Barlow. L'auteur, entraîné plus loin que son premier but, fit un traité complet de l'électro-magnétisme, où l'on remarque surtout de nombreuses et importantes expériences sur la loi d'attraction magnétique, sur l'attraction locale des bâtiments en fer, sur le pouvoir magnétique des diverses qualités de fer et d'acier, une théorie du magnétisme terrestre de l'axe magnétique et de son mouvement annuel; et enfin une esquisse historique sur l'électro-magnétisme, une détermination de ses lois mathématiques, et une série d'expériences sur cet objet. La science physique est aussi redevable à M. Barlow d'une amélioration importante dans les télescopes achromatiques : il a publié dans les *Transactions philosophiques* de 1827 une série de curieuses expériences sur la courbure des verres objectifs dans les télescopes achromatiques, travail remarquable, où il essaya le premier de déduire d'une théorie rigoureuse les principes faciles pour la construction de ces instruments. M. Barlow avait plusieurs fois éprouvé une difficulté très-grande à se procurer des pièces de flintglass d'une dimension suffisante; l'idée lui vint alors de les remplacer par un fluide. Après de nombreux essais, il s'arrêta au sulfure de carbone, qui possède une puissance de dispersion

égale à celle du verre, et une puissance de réfraction double. Il construisit d'après ce principe, avec l'aide de l'amirauté, un télescope dont l'ouverture avait huit pouces, le plus grand qui existât alors dans l'Angleterre. Avec cet instrument d'une remarquable portée, M. Barlow put corriger des erreurs dans les catalogues de South et de Herschell; il rendit compte de ses travaux dans les *Transactions philosophiques* de 1829 et de 1831, et la Société royale lui confia la mission de construire pour elle un télescope semblable.

Comme mécanicien, M. Barlow s'est spécialement occupé des chemins de fer, et ses travaux lui ont acquis en ces matières une autorité européenne. Sous ce point aussi, il a surtout tenté d'appuyer la pratique sur la théorie. Au premier rang de ses œuvres de ce genre, il faut placer son grand ouvrage *sur les Matériaux de construction ;* c'est le fruit de longues expériences accomplies sur toutes les espèces de bois des chantiers de Woolwich, et plus tard en compagnie avec l'habile ingénieur M. Telford sur les barres de fer du célèbre pont que ce dernier construisit à Menxi. Ce livre, plusieurs fois réimprimé, a été traduit dans toutes les langues de l'Europe, et il est considéré en Angleterre et à l'étranger comme faisant loi sur les matières dont il traite. On doit aussi à M. Barlow un travail important sur les manufactures de la Grande-Bretagne, considérées au point de vue de leur puissance de production, et de leur influence sur la fortune et sur la santé des habitants. Consulté souvent par les grandes compagnies de la Grande-Bretagne et du continent en matière de locomotion par la vapeur, M. Barlow a écrit de plus sur la force des locomotives, sur la rapidité dont elles sont susceptibles, sur la résistance de l'air, etc.; enfin un assez grand nombre de rapports d'une très-haute valeur, et qu'il nous serait impossible d'énumérer ici. Voici les titres de ses ouvrages : *An Elementary investigation of the Theory of numbers ;* London, 1811, in-8°; — *New mathematical Tables;* London, 1814, in-8°, 1840, in-8°; — *An Essay on magnetic attractions and on the laws of the terrestrical electrico-magnetism ;* London, 1820, in-8°; — 2° édition, *with an appendix;* London, 1824, in-8°; — *An Essay on the strength of timber;* London, 1826, in-8°; — *Experiments on the transverse strenght and other properties of malleable iron with reference to its uses for rail ways;* London, 1835, in-8°; — *On the machinery and manufactures of Great Britain;* London, 1837, in-8°; — *Treatease on the materials*, dernière édition, in-8°; London, 1851 ; — *Investigation on the power consumed in overcoming the inertie of railway trains and of the resistance of the air in the motion of railway trains of high velocities;* London, in-8°; 1848. T. D.

Quarterly Review, vol. 30-35, 50, 51, 63. — *Nautical Almanach.*, 1823, 7 vol. — *Philosophical Transactions*, vol. 25, 27, 29, 31, 34, 35, 36.

BARLOW (*Thomas*), théologien anglais, né en 1607 à Langhill, mort à Bugden le 8 octobre 1691. Après avoir étudié à Oxford, il professa les mathématiques en 1635. Il se fit parlementaire, lorsque Oxford prit parti pour le long parlement, et redevint royaliste après la restauration. Il gagna dans cette double occurrence, et au moyen de cette conduite également double, des places et d'autres faveurs. C'est ainsi qu'en 1654 il fut chargé de la garde de la bibliothèque Bodléienne; en 1660 il fut appelé à professer la théologie, et en 1675 il devint évêque de Lincoln. D'abord opposé au parti catholique, dont il signala les tendances, il plaida la thèse contraire à l'avénement de Jacques II, auquel il témoigna toute sa soumission, sauf à jouer un nouveau rôle sous le prince d'Orange : ce qui eut lieu. Type de versatilité politique et religieuse, Barlow passait pour un savant théologien, et, ce qui s'accordait avec sa conduite, pour un bon casuiste. Ses principaux ouvrages sont : *the Case of toleration in matters of religion*, 1660; — *Popery, or the Principles and opinions approved by the church of Rome*, traduit en français, 1679; — *the Origine of sinecures*, 1676; — *Exercitationes aliquot metaphysicæ de Deo;* Oxford, à la suite de la Métaphysique de Scheibler, et réimprimé en 1658, in-4°. Une de ses leçons porte sur la question de savoir : « S'il vaut mieux ne pas vivre que vivre malheureux, » question qu'il résout dans un sens peu chrétien, en donnant la préférence au trépas ; — des *Lettres* où il défend les doctrines d'Aristote et des *Cas de conscience* dont il donne la solution : ce dernier ouvrage publié après sa mort; Londres, 1692, in-8°.

Giraud, *Bibliothèque sacrée*. — Wood, *Athenæ Oxonienses*. — Rose, *New Biographical Dictionary*.

BARLOWE ou **BARLOW** (*Guillaume*), théologien anglais, mort en août 1568. Il appartenait à l'ordre des Augustins. Reçu docteur en théologie à Oxford, et pourvu du prieuré de Bisham à cause de son mérite, il fut envoyé en Écosse par Henri VIII en 1535. Il sut se ménager la faveur de ce prince, lors de la suppression des monastères, en s'abstenant de toute désobéissance à cette mesure, et en conseillant à ses subordonnés d'en faire autant. Il ne tarda pas à obtenir les évêchés de Saint-Asaph (nov. 1535), de Saint-David (1547), puis de Bath et de Wells. Il fit plus : il se convertit au protestantisme, et se maria. Cependant des lettres de lui à Henri VIII témoignent que cette conversion lui laissa des regrets : sous Édouard VI, il se montra de nouveau protestant zélé. Mais il perdit son évêché, et même temporairement sa liberté, sous la reine Marie. Plus tard, il alla vivre en Allemagne jusqu'à l'avénement d'Élisabeth. En 1559, il devint évêque de Chichester, et conserva ces fonctions jusqu'à sa mort. Barlow laissa onze enfants. On a de lui : *Cosmography*, mentionné par Wood, et des ouvrages de controverse peu im-

portants, tels que : l'*Enterrement de la Messe;* — Réponses *à certaines questions concernant les abus de la messe :* ces deux ouvrages se trouvent dans l'*Histoire de la Réformation*, de Burnet; — *l'Ascension des moines et religieux représentée avec des figures ; — le Livre de l'Évêque;* Londres, 1537. Barlowe y a travaillé.

Burnet, *History of the Reformation*. — Wood, *Athenæ Oxonienses*.

BARLOWE ou **BARLOW** (*Guillaume*), physicien et mathématicien anglais, fils du précédent, né dans le comté de Pembroke, mort le 25 mai 1625. Après avoir étudié à Oxford, il acquit, en voyageant sur mer, une grande science nautique. Mais en 1573 il abandonna les hasards de l'Océan pour le ministère sacré, et alors il devint d'abord chapelain du prince Henri, fils de Jacques Ier, ensuite archidiacre de Salisbury. Le premier, il écrivit sur les propriétés de l'aimant; et il fit en cette matière d'intéressantes découvertes, consignées dans ses ouvrages. On a de lui : *the Navigator's Supply* (l'Aide du Navigateur); Londres, 1597, in-4° : on y trouve d'utiles enseignements, et des notions sur l'usage des instruments nécessaires au navigateur; — *Magnetical advertissements or diverse pertinent Observations and improved Experiments concerning the nature and properties of the loadstone* (Avertissements magnétiques, ou Expériences concernant la nature et les propriétés de l'aimant); Londres, 1616; — *Court examen des frivoles remarques* (idle Observations) de Mark Ridley *sur l'Avertissement magnétique*; Londres, 1618, in-4°.

Hutton, *Mathematical Dictionary*. — *British Annual I.*

BARMÉCIDES (ou plutôt *Barmékides*), nom d'une famille persane qui florissait au huitième siècle de J.-C. dans le Khoraçan, province où commença la fortune des khalifes abassides. Les *enfants de Barmek* s'attachèrent à ces princes. *Khaled ben Barmek*, le premier des Barmécides sur qui l'histoire n'ait point de doutes, fut principal ministre de Aboul-Abbas-Saffah, le premier khalife abasside; son influence ne diminua point sous les règnes d'Al-Mansour et d'El-Mahdi. Ce dernier remit entre les mains de Khaled l'éducation de son fils, qui devint si célèbre sous le nom d'Haroun-al-Rachid. *Yahia*, fils de Khaled, réunit, selon les historiens orientaux, les vertus les plus éclatantes, et rendit les plus éminents services au khalife Haroun, qui le nomma son vizir à son avénement, l'an 786 de J.-C. Également habile dans l'administration civile et dans tout ce qui tient à l'art militaire, brillant surtout par une libéralité héréditaire dans sa famille, et qui était passée en proverbe parmi les Arabes, Yahia eut la plus grande part à la prospérité du règne d'Haroun-al-Rachid. Ce prince lui donnait le titre de *père*: *Fadhl*, frère de lait de Haroun, et l'un des quatre fils d'Yahia, non moins généreux que lui, devait épouser la fille du khan des Khazars; mais cette princesse mourut en 788, au moment où elle venait rejoindre son époux; on répandit le bruit que celui-ci l'avait fait empoisonner. Le khan irrité envahit, quelques années après, les provinces de Chirvan et de Gandjah. Fadhl fit rentrer dans le devoir un prince Alide révolté contre Haroun, lui sauva la vie malgré le khalife, et fut aidé dans cette circonstance par son frère puîné Djâfar, le favori du maître.

La fortune des Barmécides, arrivée au plus haut période en dix-sept années, devait bientôt s'écrouler. On les accusait de n'être attachés qu'en apparence à la foi de Mahomet, et de rester secrètement fidèles aux antiques croyances de leur patrie; on fit au khalife un épouvantail de leur crédit et de l'influence dont ils jouissaient sur les peuples. Djâfar (*le Gidfar* des *Mille et une Nuits*) avait mécontenté Haroun, en favorisant l'évasion du prince Alide son ennemi : Haroun résolut la perte de son favori et de toute sa maison. Cependant, les historiens orientaux attribuent à un motif moins probable, mais plus romanesque, la ruine des Barmécides. Abbassa, sœur du khalife, lui était aussi chère que Djâfar : afin de pouvoir jouir en même temps de leur présence et de leur entretien, il fit épouser sa sœur à son favori, mais il exigea que celui-ci jurât de ne jamais user des droits du mariage. Djâfar tint longtemps sa promesse; mais un jour Abbassa écrivit à son époux des vers où elle peignait en traits de feu un amour que le malheureux Barmécide ne partageait que trop; le terrible serment fut oublié, et Abassa eut un fils qui fut secrètement élevé. Le khalife sut tout : il fit, en 803, trancher la tête à Djâfar, avec des circonstances qui certes ne doivent point confirmer à Haroun le titre de *Juste* (*al-Rachid*) que l'histoire a attaché à son nom. Dans toute l'étendue de l'empire, les Barmécides furent arrêtés, et on confisqua leurs biens; une seule branche de leur famille fut exempte de ce désastre; la veuve de Djâfar, ignominieusement chassée du palais, mourut dans la misère; le malheureux fruit de son amour fut précipité dans un puits, que le khalife fit combler aussitôt.

Les vertus et la gloire de cette famille ont été célébrés par presque tous les poëtes et tous les historiens musulmans, quoique Haroun eût poussé la démence jusqu'à défendre, sous peine de mort, de publier leurs louanges et de prononcer leur nom. La Harpe est l'auteur d'une tragédie médiocre intitulée *les Barmecides* [M. Reinaud, dans l'*Enc. des g. du m.*].

Ersch et Gruber, *Encyclopædie*.

BARNABÉ (*saint*), c'est-à-dire, *fils de consolation* ou de *prophète*, disciple de Jésus-Christ et apôtre de Milan. Il était né dans l'île de Chypre, d'une famille de la tribu de Lévi. On croit qu'il étudia sous Gamaliel avec saint Paul, qu'il présenta, en l'an 37, aux autres apôtres,

trois ans après sa propre conversion. En l'an 42 il fut envoyé à Antioche par l'Église de Jérusalem, pour affermir dans la foi les nombreux gentils récemment convertis; il partit ensuite d'Antioche avec saint Paul, pour prêcher la foi. Cette mission leur fut confirmée par le concile de Jérusalem, où ils avaient contribué au décret contre les cérémonies légales. Ils exercèrent dès lors leur apostolat dans plusieurs contrées, en Syrie, en Grèce, et ne se séparèrent que pour mieux étendre leur saint ministère. Barnabé se rendit aussi en Chypre avec saint Marc, son cousin. On n'a plus ensuite que des données conjecturales sur cet apôtre. Selon les Grecs, d'après une relation d'Alexandre, moine de Chypre au sixième siècle, il aurait subi le martyre à Salamine; d'après d'autres, il aurait continué son apostolat dans diverses contrées. Il est reconnu par l'église de Milan pour son apôtre, parce que, d'après une tradition locale, il y aurait, le premier, prêché la foi. Il vivait encore en 56, d'après saint Paul; et sa mort est placée en 63 par saint Chrysostome. Toujours est-il qu'il atteignit un âge avancé. Son tombeau fut découvert en 488, dans les environs de Salamine, et on lui aurait trouvé, dit-on, sur la poitrine l'évangile de saint Mathieu, en hébreu et de sa main. Les *Actes* et l'*Évangile* qu'on lui attribue sont évidemment supposés; mêmes doutes au sujet de l'*Épître* dont il serait l'auteur, selon saint Clément d'Alexandrie, et que saint Eusèbe et saint Jérôme rangent parmi les livres apocryphes. Cette épître n'a jamais été admise parmi les ouvrages canoniques. Il y est dit que les six jours de la création signifient six mille ans, à l'expiration desquels il y aura un embrasement général. On n'a plus le texte grec des cinq premiers chapitres; mais il en reste une autre version entière et très-ancienne. Elle a été imprimée in-4° en 1645, par d'Achéry, avec une préface de lui et les notes de Nicolas-Hugues Ménard. On la trouve aussi dans Cotelier et dans les *Varia Sacra* de Lemoyne. Elle a été traduite par le P. Legras, oratorien. La fête de saint Barnabé se célèbre le 11 juin.

Richard et Giraud, *Bibliothèque sacrée*.

BARNARD ou **BERNARD** (*Jean*), lord maire de Londres, né en 1685 à Reading dans le Cherkshire, mort à Clapham le 27 août 1766. Ses parents étaient quakers; il succéda au commerce de son père, qui était marchand de vin. Il quitta la secte des quakers, rentra dans l'Église anglicane, et fut en 1722 appelé à représenter au parlement d'Angleterre la Cité de Londres. En 1727, nommé alderman de Dorgate-Ward, il présenta à la chambre des communes un bill pour assujettir à un service plus régulier les matelots de la marine marchande. En 1730, la cour de Vienne ayant entamé en Angleterre une négociation pour un emprunt de 400,000 livres sterling, il s'opposa avec force et avec succès au bill qui fut alors proposé pour défendre à qui que ce fût de prêter à aucun prince étranger sans une autorisation de S. M. Quelques années après, il proposa un bill pour diminuer le nombre des spectacles et la licence des comédiens. En 1737 il forma, pour réduire l'intérêt de la dette nationale, un plan dont l'exécution n'eut lieu que quelque temps après. Successivement schériff de la ville de Londres et du comté de Middlesex, promu ensuite à la dignité de lord-maire, il ne cessa, dans ces différentes places, de s'attirer l'estime et la reconnaissance de ses concitoyens; il en reçut en plusieurs occasions l'honorable témoignage, et mérita le nom de *Père de la Cité*.

Un autre Jean BARNARD, théologien anglais, mort à Newmark en 1683, a publié, entre autres, *Censura cleri* (Contre les ministres de mauvaises mœurs); Londres, 1660, in-4°, et *Theologus historicus* (Vie de Pierre Heylin); ibid., 1683, in-8°.

Biographia Britannica.

***BARNAUD** (*Jean*), jésuite et théologien français, né à Charolles en 1575, mort à Lyon le 1er novembre 1640. Sotwel lui attribue un livre intitulé *Doctrina christiana*, dont il ne donne pas la date. J. B.

Sotwel, *Scriptores Societatis Jesu*, p. 660. — Papillon, *Biblioth. des Aut. de Bourgogne*, t. I, p. 10.

BARNAUD (*Nicolas*), philosophe et théologien protestant, originaire de Crest en Dauphiné, vivait dans la deuxième moitié du seizième siècle. Il voyagea en Espagne, en France, en Suisse et en Allemagne, à la recherche de la pierre philosophale. Le temps de sa mort est aussi inconnu que l'époque de sa naissance. Il publia un grand nombre de traités alchimiques, énumérés dans le Dictionnaire de Prosper Marchand, et imprimés dans le t. III du *Theatrum chemicum* (Strasb., 1659). Barnaud est au nombre des mille et un auteurs auxquels on a attribué le fameux traité *de Tribus Impostoribus*, que personne ne vit jamais. Il n'est pas plus démontré qu'il ait écrit un commentaire latin sur le fameux logogriphe du moyen âge qu'on appelle l'épitaphe d'*Alix Lælia Crispes*, etc. Mais Barnaud semble s'être déguisé sous le nom de *Nicolas de Montaud*, dans deux ouvrages imprimés à un an d'intervalle l'un de l'autre, et faits absolument dans le même esprit : le premier, intitulé *Cabinet du roi de France, dans lequel il y a trois perles précieuses* (les trois ordres), par le moyen desquelles le roi s'en va devenir le premier monarque du monde, in-8°, 1581; réimprimé à Londres en 1624, in-8° (l'auteur y est désigné par *N. D. C.*); l'autre, *le Miroir des François, compris en trois livres contenant l'estat et le maniement des affaires de France, tant de la justice que la police*, 1582, in-8°. Ce dernier ouvrage est curieux et rare, quoiqu'il en existe au moins deux éditions. Il déroule avec une franchise quelquefois cynique le tableau des malheurs de la

France sous Henri III; et les remèdes qu'il y propose ont une conformité singulière avec le régime révolutionnaire établi plus de deux siècles après. On y trouve la sécularisation des biens du clergé, la déportation, le maximum, le mariage des prêtres, la fonte des cloches, la garde nationale, la réunion de la Belgique, du comtat d'Avignon, du Milanais, etc. Voyez une analyse piquante de ce *Miroir*, dans un ouvrage intitulé *Malesherbes*, de M. de Lisle de Sales; Paris, 1803, vol. in-8°, pages 282 à 247. On attribue aussi à Barnaud *le Réveille-Matin des François et de leurs voisins* (*prétendus*), composé par Eusèbe, philosophe cosmopolite, en forme de dialogue; à Édimbourg, de l'imprimerie de Jacques James, avec permission, 1581, in-12 de 159 et de 192 pages.

David Clément, *Bibliothèque curieuse*, t. II, p. 438. — Prosper Marchand, *Dictionnaire*. — F. Hœfer, *Hist. de la Chimie*, t. II.

BARNAVE (*Antoine-Pierre-Joseph-Marie*), né à Grenoble le 22 octobre 1761, mort à Paris le 30 novembre 1793. C'est une des plus grandes figures de la révolution française, dont il mourut, comme tant d'autres, la victime. Son père, homme sévère, instruit, était procureur au parlement : on vivait alors dans un temps où les professions se transmettaient héréditairement, et où l'influence du foyer domestique était bien plus forte qu'aujourd'hui. Sa mère était fille et sœur d'officiers supérieurs. Le jeune Barnave fut destiné au barreau. D'un caractère vif et impétueux, il se fit remarquer, dès l'âge de seize ans, dans l'affaire d'un duel qu'il soutint pour son frère.

Il est intéressant de suivre les progrès du jeune Barnave, dont Mirabeau, à son lit de mort, a dit : « Ce jeune arbre deviendra un mât de vaisseau. » En 1781 (il avait alors vingt ans) il rédigea un recueil intitulé *Dictionnaire de pensées*, ou *Recueil de morale, de philosophie, de poésie, de sublime, de frivole, d'exact, de vrai, de faux*. Il contracta dès lors l'habitude de se rendre compte tous les ans des progrès qu'il avait faits dans la théorie ou dans la pratique de la vie. Ainsi, en 1784, à vingt-trois ans, il écrivait : « L'été de cette année et le printemps précédent ont été le temps où l'exaltation de la tête, la fierté des idées, la grandeur du sentiment, ont été le plus haut; et ces choses ont été accompagnées d'une active vivacité d'esprit, d'une finesse de tact, d'une perfection d'exécution non encore connues: j'ai eu plus de facilité à apercevoir, plus d'idées nouvelles, mais aussi moins de suite, de constance et d'attention. Cette année a amené en moi un progrès de la pratique sur la théorie en tout genre; j'ai plus observé les faits, et mes réflexions ont porté plus immédiatement sur eux. Mes manuscrits ont été modifiés comme mes pensées; mon estime pour les hommes et les choses a un peu suivi la pente de mes idées; ma sensibilité en a été plus émue, mais ma vie en est devenue plus dissipée, plus pratique, plus éloignée du cabinet. »

En effet, Barnave avait au même degré (ce qui est fort rare) l'intelligence de la théorie et de la pratique de la vie. Il travaillait beaucoup dans son cabinet, et fréquentait beaucoup le monde; sa mise était élégante, ses manières gracieuses et distinguées. Le monde ne voyait en lui qu'un jeune homme frivole, et n'y distinguait pas un observateur.

Au sujet du choix de sa carrière, on trouve les notes suivantes dans ses manuscrits : « Quelque carrière publique que j'embrasse, il me convient essentiellement d'adopter d'abord celle du barreau. Sera-ce dans le corps judiciaire? Il en résultera pour moi certitude d'admission. Sera-ce dans l'administration? L'habitude du travail, le poids public résultant de la réputation d'un homme utile, tous les avantages de l'éloquence, serviront à m'y placer et à m'y faire réussir. En attendant, je recueillerai, dans cet état de l'indépendance domestique, une grande consistance publique, en réunissant au talent la probité et la noblesse que j'y porterai, incroyablement relevées par la jeunesse, par les avantages de la fortune et par cette élégance de mœurs, qui y sont si fort étrangères. »

Au retour des audiences, le jeune avocat avait l'habitude de consigner par écrit ses propres impressions, « Travailler, disait-il, mûrir davantage une cause, et puis la traiter d'abondance, ou avec des extraits fort courts, en homme rompu. Exercer ce genre dans ma chambre, m'attacher à la netteté, à la brièveté. »

En 1783, il fut désigné par les avocats du barreau de Grenoble pour prononcer devant le parlement le discours de clôture. Il choisit pour sujet la *Division des pouvoirs politiques*. Son discours eut un grand retentissement, et le mit hors ligne dans sa province. Il avait vingt-deux ans.

On sait que la province du Dauphiné fut une des premières qui donnèrent le signal de la révolution. Le parlement de Grenoble s'insurgea contre certains édits du roi, qui détruisaient les libertés de la province. Or, un matin, parut à Grenoble une petite brochure, sans nom d'auteur ni d'imprimeur, intitulée *Esprit des édits enregistrés militairement le 20 mai 1788*. Cette brochure, toute de circonstance, fit alors beaucoup de bruit. Barnave en était l'auteur. Il ne tarda pas à être délégué du bourg de Saillans avec son père aux états du Dauphiné, et prit une grande part aux délibérations de cette assemblée. Quelques mois après il fut élu député aux états généraux, qui allaient s'ouvrir à Versailles. C'est ici que commence la vie publique de Barnave. Il avait vingt-huit ans.

Il nous apprend lui-même, dans le chapitre II du tome Ier de ses *Mémoires*, quelles étaient les dispositions de son esprit, lorsqu'il quitta sa

ville natale pour aller prendre part aux affaires générales de la nation : « Je n'étais point exalté au delà de la raison ; mes principes politiques étaient, à quelques nuances près, ce qu'ils sont aujourd'hui, ce qu'ils n'ont jamais cessé d'être, passionnés pour la Liberté ; je la voulais sous des formes capables de lui imprimer un caractère durable. Je désirais qu'on fît non pas le plus, mais le mieux ; je pensais et j'imprimais que la liberté française ne pouvait exister que sous un gouvernement monarchique. J'étais assez nourri des idées politiques *pour savoir que la ruine de la liberté était toujours dans son excès*. J'avais reçu de la nature une âme assez forte pour penser que le véritable courage n'existe jamais sans mesure, que la puérile exaltation est un des attributs de la faiblesse : j'abhorrais la fausseté. Tous ceux avec qui j'ai vécu ont vu que je faisais surtout consister l'élévation du caractère dans ces deux choses : la franchise et la mesure.

« J'arrivai à Versailles peu de jours avant l'ouverture des états généraux. Ami de Mounier, et remarqué dès les premières séances des communes par quelque facilité dans l'expression, je fus bientôt plus ou moins rapproché de tous les hommes qui paraissaient devoir marquer dans le parti populaire. Ma position personnelle, dans ces premiers moments, ne ressemblait à celle d'aucun autre : trop jeune pour concevoir l'idée de diriger une assemblée aussi imposante, cette situation faisait aussi la sécurité de tous ceux qui prétendaient à devenir chefs ; nul ne voyait en moi un rival, et chacun pouvait y apercevoir un élève ou un sectateur utile ; car déjà je commençais à exercer dans l'assemblée un ascendant que je devais surtout à la franchise et à la bonté de mes opinions : je fus donc accueilli avec bienveillance par la plupart des chefs. »

Les états généraux s'ouvrent. Barnave fut, dès les premières séances, nommé par le tiers état commissaire à la conférence proposée entre les délégués des trois ordres, pour s'entendre sur leurs prétentions respectives. Il parla en faveur de la vérification des pouvoirs en commun ; et à cette occasion un journal du temps, *le Point du jour*, dit : « Il est impossible de parler mieux, avec plus de raison et d'énergie que ne l'a fait M. Barnave, jeune député du Dauphiné. » C'est lui qui rédigea la première adresse au roi. Quelques jours après, il défendit la proposition de Mounier, qui demandait que l'assemblée se constituât en assemblée légitime des représentants de la majeure partie de la nation, agissant en l'absence de la mineure partie. Il combattit Mirabeau, qui dans la réplique s'exprima ainsi : « Je n'imagine pas pouvoir être accusé de dégrader le *peuple*, si je réfute l'opinion de M. Barnave, dont la jeunesse ne fait qu'ajouter à mon estime pour ses talents. » A la fameuse séance du jeu de paume, il défendit la motion de Mounier, qui demandait que les représentants prêtassent le serment solennel de ne jamais se séparer, et de se rassembler partout où les circonstances l'exigeraient, jusqu'à ce que la constitution du royaume fût établie, et affermie sur des fondements solides.

C'est à l'une des séances suivantes qu'il prononça, au sujet de la mort violente de Berthier, cette phrase célèbre : » Le sang qui vient de couler était-il donc si pur ? « Voici comment il se juge lui-même dans ses Mémoires : « Je pense qu'il est impossible de justifier cette expression inconsidérée, comme ayant été prononcée dans une assemblée publique, et que, si elle eût été réfléchie, elle serait absolument inexcusable. M. de Lally dénonça le fait. On aurait cru qu'il allait parler de Foulon, de Berthier, de l'état de Paris, de la nécessité de réprimer les meurtres. Non ; il parla de lui, de sa sensibilité, de son père, et proposa une proclamation. — Je me levai alors ; j'avoue que mes muscles étaient crispés. Je dis que je m'affligeais de ces événements ; mais que je ne pensais pas qu'il fallût, pour cela, renoncer à la révolution ; que toutes les révolutions entraînaient des malheurs, etc. ; et, entraîné peut-être trop loin, je prononçai cette phrase. Telle est cette circonstance dont la haine et l'esprit de parti se sont emparés avec tant de succès, que j'ai vu depuis beaucoup de gens qui, s'étant formé sur ces deux mots une idée complète de ma personne, s'étonnaient de ne trouver en moi ni la physionomie, ni le son de voix, ni les manières d'un homme féroce. » — Il est impossible de se justifier avec plus de simplicité.

Le 14 juillet éclata sur ces entrefaites. Quiconque avait le regard exercé à juger des effets politiques par leurs causes voyait l'abîme où glissait la monarchie. Barnave fut un de ceux qui cherchèrent à la retenir sur le bord de l'abîme, en substituant au point d'appui d'une aristocratie celui d'une classe moyenne, c'est-à-dire en organisant un gouvernement constitutionnel.

L'espace ne nous permet pas de suivre les séances de l'assemblée constituante, où Barnave prit part à la discussion de tant de questions de premier ordre. Dans la question du *veto*, il soutint le veto suspensif ; dans celle de l'organisation du corps législatif, il soutint le système des deux chambres ; dans celle de l'organisation judiciaire du royaume, il demanda l'extension du jury aux matières civiles. La lutte qu'il engagea avec Mirabeau sur la question de savoir si la nation déléguerait au roi l'exercice du droit de faire la paix et la guerre, est une des plus belles scènes historiques de l'assemblée constituante.

A cette époque eut lieu son duel avec Cazalès. A treize pas Barnave tira et ne toucha pas. Cazalès fit deux fois long feu : « Mon Dieu ! dit-il, « que je vous fais d'excuses ! » — « Mais je suis là pour attendre, » reprit Barnave. On rechargea les armes. Les deux adversaires cependant causaient amicalement. « Je serais désolé de vous tuer,

« disait Cazalès ; mais vous nous gênez beaucoup. « Je voudrais seulement vous éloigner de la tri- « bune pour quelque temps. » — « Je suis plus « généreux, répliquait Barnave ; je désire à peine « vous toucher, car vous êtes le seul orateur de « votre côté, tandis que du mien on ne s'aper- « cevrait seulement pas de mon absence. » — Cette fois Cazalès tomba, frappé au front.

Tant de succès de tribun avaient couronné la parole de Barnave, que le 25 octobre 1790 l'assemblée l'appela à la présidence.

Les affaires des colonies, la question de la régence l'amenèrent ensuite à la tribune. Le 2 avril 1791, mourut le grand Mirabeau, ce Shakspeare de l'éloquence (comme dit si bien Barnave dans ses Mémoires). Voici les paroles qu'il prononça à ce sujet : « Les détails auxquels nous obligerait dans ce moment une discussion, troubleraient et dégraderaient le sentiment profond dont nous sommes pénétrés. Ce sentiment juge M. de Mirabeau, puisqu'il est le souvenir de tous les services qu'il a rendus à la liberté de sa patrie. Je propose de décréter qu'il a mérité les honneurs qui seront décernés par la nation aux grands hommes qui l'ont bien servie, et de renvoyer pour l'exécution au comité de constitution. »

Cependant les événements marchaient à pas précipités. La famille royale venait d'être arrêtée à Varennes. Barnave fut chargé, avec Pétion et Latour-Maubourg, de la ramener à Paris. « Époque à jamais gravée dans ma mémoire, dit-il, qui a fourni à l'infâme calomnie tant de prétextes, mais qui, en gravant dans mon imagination ce mémorable exemple de l'infortune, m'a servi sans doute à supporter plus facilement les miennes. » La question de l'inviolabilité royale, qui surgit immédiatement après le retour du roi, fournit à Barnave le plus beau succès de tribune qu'il eût encore obtenu.

La discussion sur la révision de l'acte constitutionnel commença le 8 août 1791, et se termina le 3 septembre. Le 14, le roi jura le maintien de la constitution, et le 30 du même mois l'assemblée constituante se sépara. — Ici finit la carrière publique de Barnave. La France, habituée à applaudir aux accents de sa voix, ne le reverra plus qu'une fois à une autre tribune, confessant encore avec son sang les principes qu'il avait proclamés si éloquemment.

Barnave revint à Grenoble dans les premiers jours de janvier 1792. A cette date se trouvent dans ses papiers ces lignes, empreintes d'une profonde mélancolie : « Quel espace immense franchi dans ces trois années ! nous avons remué la terre bien profond ; nous avons trouvé un sol fécond, mais combien en est-il sorti d'exhalaisons corrompues ! Arrivé sur mes foyers, je me demande s'il n'eût pas autant valu ne jamais les quitter. » Il écrivit alors sa remarquable *Introduction à la Révolution française*. Le 15 août, le député la Rivière dénonça à la tribune un écrit trouvé dans un des secrétaires du cabinet du roi, et intitulé *Projet du comité des ministres, concerté avec MM. Alexandre Lameth et Barnave.* L'esprit de parti, qui était à cette époque tout puissant, vit dans cet écrit un plan de conjuration, et le 29 Barnave fut décrété d'accusation avec Alexandre Lameth et les ex-ministres. Il fut arrêté à sa maison de campagne à Saint-Robert. Après dix mois de séjour dans les prisons de Grenoble, il fut transféré au fort Barreaux. Son noble caractère ne se démentit pas un instant. « J'aime mieux souffrir et mourir, disait-il, « que de perdre une nuance de mon caractère « moral et politique. » Le 3 novembre 1793, il fut enfin transféré à Paris. Malgré les efforts de Boissy d'Anglas, il comparut le 28 devant le tribunal révolutionnaire en même temps que Duport-Dutertre. Le surlendemain, ils périrent tous deux. Barnave s'adressa au peuple du haut de l'échafaud, et sa dernière parole fut un doute terrible. « Voilà donc, s'écria-t-il en tendant le cou à la hache fatale, voilà donc le prix de ce que j'ai fait pour la liberté ! » La révolution, en effet, est le Saturne qui dévore ses propres enfants.

La dernière lettre que Barnave écrivit à sa sœur est en quelque sorte son testament spirituel. « Ma chère amie, disait-il, je vais peut-être m'éloigner pour toujours de toi. Ce moment est cruel ; mais ne nous l'exagérons pas ; et, au lieu de nous abandonner à la tristesse des pensées qu'il fait naître, cherchons à recueillir les consolations qu'il peut nous laisser. Je suis encore dans la jeunesse ; et cependant j'ai déjà connu, j'ai déjà éprouvé tous les biens et tous les maux dont se forme la vie humaine. Doué d'une imagination vive, j'ai cru longtemps aux chimères. Je m'en suis désabusé, et, au moment de quitter la vie, les seuls biens que je regrette sont l'amitié (personne plus que moi ne pourrait se flatter d'en goûter les douceurs) et la culture de l'esprit, dont l'habitude a souvent rempli mes journées d'une manière délicieuse. Mais, disons la vérité, il y a peut-être trop d'activité dans mon âme, il y a un ressort trop puissant dans mon caractère, pour que ces biens purs et sans mélange aient pu me suffire. La mort n'est rien. Plus j'ai eu le temps de l'envisager, plus je m'en suis convaincu, non-seulement par réflexion, mais par sentiment. Aujourd'hui, c'est mon idée habituelle ; j'existe avec elle aussi calme que si je ne l'apercevais, comme les autres hommes, que dans un vague éloignement. Ma pauvre mère avait élevé deux fils, dont elle avait fait des hommes distingués par l'élévation des idées et du cœur. Peut-être, au moment où tu liras ceci, elle les aura perdus tous deux à la fleur de l'âge. Notre malheur, ma bonne amie, n'est rien à côté du sien, etc... »

Barnave fut le second orateur de l'assemblée constituante. Sa manière était grave, recueillie, très-lucide, un peu froide. C'était le défaut de son éloquence. Il improvisait toujours avec une

extrême facilité d'élocution. Il avait l'organe de la voix très-pur, la figure irrégulière, mais remplie d'expressions, les cheveux blonds, les yeux bleus et doux, la taille moyenne, et des manières infiniment gracieuses. La fermeté de son caractère, la loyauté de son âme donnaient beaucoup d'éclat à sa parole. Il était vraiment l'orateur dont parle Cicéron : *Vir bonus, dicendi peritus*. A la fin d'une séance où Barnave venait d'obtenir un beau succès oratoire, Mirabeau caractérisait ainsi son éloquence : « Je n'ai jamais entendu parler si bien, si clairement et si longtemps; mais il n'y a pas de divinité en lui. »

Comme publiciste, il a laissé des travaux importants, mais inachevés, qui se distinguent par des observations justes et des vues synthétiques. Il y a de très-belles pages dans son *Introduction à la Révolution :* c'est dans la seconde partie de ces fragments que se trouvent les jugements qu'il porte sur sa conduite politique à l'assemblée. Ses *Réflexions politiques* sont supérieures ; mais il est regrettable qu'elles ne soient pas coordonnées. Les *Études sur l'homme moral et physique*, et ses *Études littéraires*, sont loin, à mon sens, d'égaler les deux ouvrages dont je viens de parler. C'est aux soins de M. Bérenger (de la Drôme) et à la tendre sollicitude de la sœur de Barnave, que nous devons les quatre volumes de ses œuvres.

Comme homme d'État, Barnave partageait les qualités et les défauts de ses plus célèbres collègues à l'assemblée. Le gouvernement constitutionnel fut le but de sa vie. Il aspira à remplacer l'aristocratie de naissance par une classe moyenne, qui est devenue la bourgeoisie de nos jours. Telle fut la pensée de Mirabeau, de Sieyes, de Dupont, de Mounier, de Bailly, de Chapelier. Il voulut donc comme eux, comme la majorité qu'ils représentaient, reprendre une à une les diverses pièces de la machine sociale, et les retoucher; mais les étais qu'il posa, pour opérer ce grand remaniement de notre société, ne furent pas assez solides; et quand il croyait tout terminé, tout s'écroulait. Il avait travaillé à la réédification de la société avant d'en avoir étayé les ruines par un pouvoir énergique.

Barnave, comme tous les législateurs de 1791, excepté Mirabeau, manquait de cet esprit pratique qui fut le trait caractéristique du génie de Napoléon. H. Bosselet.

Œuvres de Barnave, en 4 volumes publiés par M. Bérenger (de la Drôme.) — *Le Moniteur*.— M. de Salvandy, *Vie de Barnave*. — *Barnave* de J. Janin. — Sainte-Beuve, *Causeries*, tome 2.

BARNER (*Jacques*), médecin et chimiste allemand, né à Elbing en 1641, mort dans la même ville en 1686. Après avoir étudié à Leipzig, il enseigna la chimie à Padoue vers 1670; puis il revint à Leipzig pour y professer la médecine et la philosophie. Il se retira ensuite à Elbing, où il mourut. On a de lui : *Dissertatio epistolica ad virum summi nominis Joelem Langelott, seu prodromus vindiciarum experimentorum ac dogmatum suorum, quæ David van der Becke cornicula, plumis alienis ornata, in Epistola de volatilisatione salis tartari, ac nupero tractatu de experimentis ac meditationibus circa principia naturalia pro suis vindicavit, agiturque de genuino alcalisata volatilisandi modo;* Vienne, 1667, in-8°; — *Exercitium chimicum delineatum;* Padoue, 1670, in-4°; — *Prodromus Sennerti novi, seu delineatio novi medicinæ systematis, in quo quidquid a primis sæculis in hunc usque diem prodiit, Hippocratis, Galeni, Paracelsi, Helmontii, Sylvii, Willisii dogmata de arte ex principiis anatomico-chymicis examinantur;* Vienne, 1674, in-4°; — *Spiritus vini sine acido, hoc est, in spiritu vini et oleis indistincte non esse acidum nec ea propterea a spiritu urinæ revera coagulari demonstratio curiosa, cum modo conficiendi salia volatilia oleosa, eorumque usu;* Leipzig, 1675, in-8°; — *Chymia philosophica perfecte delineata, docte enucleata, et feliciter demonstrata, a multis hactenus desiderata, nunc vero omnibus philiatris consecrata, cum brevi sed accurata et fundamentali salium doctrina, medicamentis etiam sine igne culinari parabilibus necnon exercitio chymiæ, appendicis loco locupletata;* Nuremberg, 1698, in-8°.

Biographie médicale. — Hœfer, *Hist. de la Chimie*, t. II

***BARNES** (*Barnabé*), poëte anglais, né vers 1569. On ignore la date de sa mort. La vie de ce poëte est de même peu connue. Au rapport de Wood, il quitta Oxford, où il avait étudié, sans se faire donner les titres habituels. Wood ajoute à ce détail : *What became of him afterwards i know not* (Ce qu'il advint ensuite de lui, je l'ignore). Il embrassa (cela est incontestable) la carrière des armes, et employa ses loisirs à la culture de la poésie; sa versification a du charme et de l'élégance, mais il y a peu d'invention. On a fait peser sur la mémoire de Barnes une accusation qui paraît peu fondée : il aurait fui devant l'ennemi, et aurait commis un vol domestique. C'est Thomas Nash, ennemi de Gabriel Harvey, ami du poëte, qui rapporte ce fait; et par cela même il y a lieu d'en douter. On a de Barnes : *Divine century of spiritual sonnets;* 1595; — *Cicero's Offices*, traduit vers 1606; — *the Devils charter* (la Charte du diable), représentée devant le roi Jacques vers la même époque. C'est un sujet emprunté à la vie d'Alexandre VI.

Wood, *Athenæ Oxonienses*. — Ellis, *Additions* to Wood.

BARNES ou **BARNS** (*Jean*), théologien anglais du dix-septième siècle. Il étudia d'abord à Oxford, et alla compléter ses études en Espagne. Il entra ensuite chez les bénédictins. Revenu en Angleterre en qualité de missionnaire, il fut déporté en Normandie; quelque temps après, il fut appelé à Dieulouan en Lorraine, pour y professer la théologie : c'est ce qu'il fit encore à Douai,

d'où il vint se fixer à Oxford. Les œuvres de controverse qu'il composa soit au sujet de la querelle des *équivoques*, soit contre les restrictions mentales et contre certaines prétentions ultramontaines, troublèrent sa vie et son esprit. Après s'être réfugié successivement à Paris, en Flandre et à Rome, à cause des craintes que lui inspirait l'inquisition, il fut arrêté le 5 décembre 1626, au moment où il travaillait à réfuter Reyner, et conduit par la force armée jusqu'au château de Wærden, à quelque distance de Bruxelles. Il finit ensuite, au rapport de Goujet, ses jours dans les prisons de l'inquisition, après y avoir gémi trente ans. Les ouvrages qui lui valurent toutes ces persécutions sont les suivants : *Dissertatio contra æquivocationes*; Paris, 1625, in-8°; traduit en français, même année; — *De la suprématie des conciles*, en anglais; — *Catholico-romanus pacificus*; Oxford, 1680, in-8°. C'est l'ouvrage qui lui fit le plus d'ennemis; — *Examen trophæorum congregationis prætensæ anglicanæ ordinis S. Benedicti*; Reims, 1622, in-8°; ouvrage qui fut réfuté par Clément Reynier dans l'*Apostolatus benedictorum in Anglia*; Douai, 1626. La querelle venait du refus de Barnes de se réunir à ses confrères sous un chef national, reconnu par le pape.

Wood, *Athenæ Oxonienses*. — Dodd, *Histoire de l'Église catholique anglicane*; Bruxelles, 1742. — Moréri, *Dictionnaire historique*.

BARNES (*Josué*), savant théologien anglais, né à Londres le 10 janvier 1654, mort le 3 août 1712. Élevé à l'université de Cambridge, il fut appelé à y professer la langue grecque, qu'il écrivait d'ailleurs avec facilité, mais sans élégance; aussi a-t-on dit de lui « qu'il savait le grec comme un savetier d'Athènes » (*Barnes knew as much Greek as an Athenian cobbler*). Le docteur Clarke renchérit sur ce propos de Bentley, et va jusqu'à la négation du savoir de Barnes comme helléniste. Le caractère de ce savant a été également l'objet de critiques tout aussi peu charitables. C'est ainsi qu'on disait de lui qu'il plaçait à intérêt ses aumônes, persuadé que la Providence les rembourserait avec usure. Un calcul analogue, mais plus mondain, lui aurait fait dédier ses ouvrages aux grands personnages du temps. L'anecdote suivante s'accorde avec les assertions qui précèdent : Mistress Mason, riche veuve de quarante-cinq ans, étant venue un jour demander à Barnes la permission de le coucher sur son testament pour une rente de 100 liv. sterl., le savant demanda et obtint qu'elle y joignit le don de sa main. Le mariage fut célébré en 1700. Barnes calcula-t-il bien cette fois? Il serait difficile de répondre d'une façon péremptoire. Lorsqu'il mourut, sa femme imita Artémise en faisant élever à son mari un monument avec une inscription conçue partie en latin, partie en vers grecs. On a de lui : *Poëmes et poésies* en latin et en anglais, 1669 et 1673; — Γερανία; Londres, 1675; le sous-titre est *la Découverte d'une petite espèce d'hommes appelés Pygmées* (A new discovery of people called Pygmies); Londres, 1675; — Αὐλικοκατόπτρον, c'est-à-dire *le Miroir de la vie des cours*; c'est la paraphrase de l'histoire d'Esther, en vers grecs, avec des scolies dans la même langue et une traduction latine; — *the History of king Edward III*, 1688, in-fol. : l'auteur applique dans cet ouvrage la manière de Thucydide, ce qui ne s'accorde guère avec les exigences de l'histoire moderne; — *Euripidis quæ extant opera omnia*; Cambridge, 1694 : cette édition, revue par Barnes, renferme le texte et la traduction de Guillaume Canter, une notice sur le célèbre tragique grec, une dissertation sur la tragédie des anciens Grecs, des index et des notes; — *Anacreon Teius, poeta lyricus, summa cura et diligentia ad fidem etiam manusc. Vaticani emendatus*; Cambridge, 1705 et 1725, in-8°; — *Homeri opera*, grec-latin; Cambridge, 1710, 2 vol. in-4°; avec les scolies, des variantes et des notes latines. Cette édition, très complète, est encore estimée. V. R.

Gorton, *General Biographical Dictionary*. — Campbell, *Biographia Britannica*.

BARNES ou **BERNERS** (*Juliana*), fille de sir James Berners, qui eut la tête tranchée sous Richard II, naquit à Roding, dans le comté d'Essex, au commencement du quinzième siècle, et mourut vers 1480 ou 1486. Prieure du couvent de Sepewell, situé près de Saint-Albans, elle fut célèbre par sa beauté, son courage, et la passion des exercices que les hommes semblent s'être réservés, tels que la chasse, la pêche, etc.; elle écrivit sur les amusements qui faisaient ses délices. Il existe quatre éditions de son ouvrage : la première est de 1481 (réimprimée à Londres en 1550 et 1555, in-4°); la partie qui traite de la chasse et de la fauconnerie qui fut imprimée au monastère de Saint-Albans, est rare, et recherchée en Angleterre. Le style en est quelquefois un peu libre.

Lingard, *History of England*.

BARNES (*Robert*), théologien anglais, mort le 30 juillet 1540. Il s'éleva dans ses prédications, sous une forme déguisée, contre le cardinal-ministre Wolsey. Emprisonné une première fois, il s'échappa et gagna l'Allemagne, où il se joignit aux réformés. Revenu en Angleterre, il s'y acquit d'abord la faveur du roi Henri VIII, qui le fit son chapelain et l'employa à diverses missions en Allemagne. Il ne garda pas longtemps les bonnes grâces du capricieux monarque. Ayant soutenu en 1540 la doctrine de Luther, dans son sermon dirigé contre Gardiner, celui-ci se plaignit au roi, qui exigea que Barnes se rétractât. Il obéit, mais en termes blessants. Il fut conduit alors à la Tour, condamné sans examen, et brûlé comme hérétique. Il persista jusqu'au dernier moment dans les opinions qu'il avait soutenues. On a de cette victime du fanatisme religieux : *Lives of the Popes, from S. Peter to Alexander II, published with*

a préface by Luther, 1536; — *Supplication to king Henry VIII, with a declaration of his Artales condemned for Heresy by the Bishopes.*

Rose, *New Biographical Dictionary*.

BARNEVELDT (*Jean Van-Olden*), grand pensionnaire de Hollande, né vers 1549, mort sur l'échafaud le 13 mai 1619. En 1585, lorsque les Espagnols eurent pris Anvers, les Provinces-Unies, après s'être vainement offertes à Henri III, roi de France, s'étaient livrées à la protection intéressée de l'Angleterre. Barneveldt contribua puissamment à faire nommer Maurice de Nassau stathouder de la nouvelle république. En 1609, son habileté, jointe à celle du président Jeannin, ministre de Henri IV, amena une trêve de douze ans avec l'Espagne, qui reconnut l'indépendance des Provinces-Unies. Maurice était l'âme et le chef du parti presque entièrement militaire, qui voulait accroître son autorité. Olden Barneveldt était regardé comme le chef du parti opposé. « Ce vertueux citoyen était républicain par ses mœurs et son caractère, encore plus que par ses principes. Il ne séparait jamais la cause de la liberté, dans son cœur ni dans sa tête, de celle de l'ordre et de la justice; mais il se défiait de l'ambition et des grands talents de Maurice; il craignait les excès auxquels la reconnaissance pouvait entraîner les Bataves. A un esprit lumineux, sage, profond, il joignait une grande expérience des affaires, un zèle infatigable pour son pays, et une simplicité vraiment antique. Il avait blanchi dans des travaux utiles à l'État; sa vigilance inquiète avait veillé sur la république naissante; il avait conjuré les dangers extérieurs par sa fermeté dans les moments critiques, et par l'art des négociations. C'était principalement à lui que les Hollandais devaient les avantages de la trêve de 1609, conclue pour douze ans entre l'archiduc d'Autriche et les états, et tout récemment il avait engagé le roi d'Angleterre (Jacques Ier) à leur rendre la Brille, Flessingue et Ramekens. Trente-trois années de services lui avaient acquis un crédit mérité. » (Ancillon, *Tableau des révolutions du système politique de l'Europe*, etc., t. II). Les deux partis se seraient bornés peut-être à une surveillance réciproque, si la querelle politique n'eût été envenimée par des querelles théologiques. Deux sectes opposées étaient nées à l'université de Leyde. Jacques Arminius avait mitigé les principes durs et sévères de Calvin sur la prédestination et la grâce; François Gomar soutenait les principes de Calvin dans toute leur rigueur. Des écoles, ces discussions passèrent dans toutes les familles : bientôt la Hollande fut divisée d'opinion sur des objets incompréhensibles pour la plupart des hommes, obscurs pour tous. Les nouveaux sectaires achevèrent de tout perdre : on ne vit plus que des *gomaristes* et des *arminiens* ou *remontrants*. Maurice redoutait l'ascendant de Barneveldt, et le haïssait comme l'ennemi secret de sa personne et de sa maison. Il suffisait que Barneveldt épousât le parti d'Arminius, pour que le prince d'Orange se déclarât en faveur de Gomar. Les deux partis se prononçaient chaque jour davantage, et les chaires retentissaient d'injures et de déclamations violentes; on crut que le vrai moyen de mettre un terme à cette lutte scandaleuse serait de porter le procès devant un synode national.

Barneveldt et les états de Hollande, qu'il dirigeait de concert avec Grotius, étaient contraires à la convocation d'un synode. Pour appuyer cette résistance, et faire régner l'ordre dans les villes que les gomaristes troublaient par leur violence, les états de Hollande levèrent des troupes sans le concours de Maurice, capitaine général de la république. Celui-ci ouvrit en 1618 le synode de Dordrecht, composé de députés de toutes les églises calvinistes de l'Europe, à l'exception de celles de la France. Le synode condamna les arminiens, comme des amis secrets de l'Espagne. Ce fut le signal des vengeances. Maurice fit arrêter et enfermer à la tour de Lœwenstein le respectable et courageux Barneveldt, avec ses amis Hogerberts, Grotius et Ledenberg. Les états généraux, fanatisés par les gomaristes, approuvèrent cet acte arbitraire. Barneveldt fut jugé par vingt-six commissaires vendus à Maurice. Dans l'impossibilité de trouver même des torts à cet illustre citoyen, on lui imputa des crimes imaginaires : on l'accusa d'avoir trahi la patrie qui lui devait son indépendance. L'envoyé de France, du Maurier, et la princesse douairière d'Orange, voulant épargner à Maurice et à la république un éternel sujet de honte et de regrets, élevèrent leur voix en faveur de Barneveldt : tout fut inutile. Sa femme et ses enfants demandèrent d'autres juges : leur demande fut refusée; mais ils ne voulurent pas descendre à demander sa grâce, qu'ils auraient peut-être obtenue de l'orgueil de Maurice. A l'âge de soixante-douze ans (1619), Barneveldt porta sur l'échafaud sa tête blanchie dans des travaux honorables. Tout en protestant de son innocence, il abandonna sans peine à la fureur de ses ennemis les restes d'une vie que la nature devait bientôt terminer; et son dernier soupir fut un vœu pour cette patrie ingrate qui récompensait par le dernier supplice trente-trois ans de dévouement. — Ses deux fils, *René* et *Guillaume*, ayant formé le dessein de venger la mort de leur père, entrèrent dans une conspiration qui fut découverte. Guillaume prit la fuite; René fut pris et condamné à mort. Sa mère demanda sa grâce au prince Maurice, qui lui dit : « Il me paraît étrange que vous fassiez pour votre fils ce que vous n'avez pas fait pour votre mari! » Elle répondit : « Je n'ai pas demandé grâce pour mon mari, parce qu'il était innocent; mais je la demande pour mon fils, parce qu'il est coupable. » — La lettre d'Olden Barneveldt à sa femme et à ses enfants avant d'être conduit au supplice, qu'on trouve dans les *Præstantium virorum epistolæ*, est un monu-

ment de tendresse et de grandeur d'âme. [*Enc. des g. du m.*, avec addit.]

Moréri, *Dictionnaire historique*. — De Thou, *Hist. nostr. temp.*, lib. I. — Durival, *Histoire de ce siècle*, liv. II. — Dumarlier, *Mémoires*.

* **BARNIER** (*Jean*), poëte français, né à Nîmes vers 1660. Il écrivit des poëmes de divers genres, sonnets, pastorales, odes, épigrammes, etc., dont les principaux sont : *Guirlande donnée aux dames de Nîmes par l'Amour; — le Camail donné aux dames de Nîmes par une des Grâces*. Ces poëmes, restés manuscrits, sont d'une bonne versification, et la pensée ne manque ni de finesse ni de grâce.

Ménard, *Histoire de la ville de Nîmes*, t. V et t. VII.

BARNSTORF (*Bernard*), médecin allemand, né à Rostock le 14 septembre 1625, mort en 1686. Il étudia la médecine à Wittemberg et dans sa ville natale; il visita ensuite la Hollande, la France et l'Angleterre, et revint à Rostock, où il reçut le titre de docteur en 1671. Il pratiqua alors son art, et fut nommé professeur en 1686. On a de lui : *Dissertatio inauguralis de morbo Virgineo, sive fœdis Virginum coloribus*; Rostock, 1671, in-4°; — *Programma de resuscitatione plantarum*; Rostock, 1703, in-4°. L'auteur y traite de la palingénésie des plantes par leurs cendres; mais son opinion est réfutée par l'expérience : les cendres ne peuvent pas se combiner de façon à former un être vivant, pas du moins entre les mains de l'homme.

Biographie Médicale.

* **BARNSTORF** (*Everard*), fils du précédent, médecin allemand, né à Rostoch le 24 avril 1672, mort le 3 janvier 1712. Après avoir étudié à Helmstædt, à Iéna, à Leipzig et à Halle, il devint docteur en 1696, et passa ensuite deux années à Halle, où il professa les mathématiques et la médecine. En 1698, il revint et pratiqua à Wismar. En 1699, il fut appelé à l'emploi de physicien de la ville d'Anclam, où il resta jusqu'en 1703. En 1704, il s'établit au même titre à Greifswald. On a de lui : *Dissertatio inauguralis de amputatione membrorum sphacelatorum eorumque secura medela*; Halle, 1696, in-4°; — *Programma invitatorium ad anatomen cadaveris juvenilis, in quo de eruditionis natura, effectu, necessitate et latitudine disserit, ejusque non infimam partem notitiam sui ipsius, qua animam esse probat*; Greifswald, 1706, in-4°; — *Dissertatio inauguralis de viribus phantasiæ in sensus, Resp. Sigism. August. Pfeiffer*; ibid., 1708, in-4°; — *Programma ad dissertationem inauguralem Pfeifferii de loquela*; ibid., in-4°; — *Consilium præservatorium, oder wohlgemeinte Gedanken wie man sich bey grassirender und herumschleichender pestilenzialischer Contagion zu verhalten und zu verwahren habe* (Conseils préservatifs, ou ce qu'il convient de faire pour se préserver de la contagion pestilentielle etc.); ibid., 1709, in-8°.

Biographie Médicale.

BARNUEVO (*Pedro de Peralta*), poëte espagnol, vivait dans la seconde moitié du dix-huitième siècle. C'était un officier espagnol, employé de son gouvernement dans l'Amérique du Sud. Au jugement de l'historien de la littérature espagnole (Ticknor), Barnuevo était moins un poëte qu'un savant. Il laissa : *Lima fundada, poema heroico*; Lima, 1732, in-4° : ce poëme, divisé en deux parties, célèbre la conquête du Pérou par Pizarre; mais il ne vaut pas l'histoire de l'inca Garcilasso, d'où le fond a été tiré. L'auteur a donné à son œuvre un tour mystique assez curieux. On y voit, par exemple, les Américains se présentant devant Dieu, et le suppliant de leur donner des conquérants qui les puissent convertir. Barnuevo oubliait alors de quel prix l'Amérique paya cette conversion.

Ticknor, *History of the Spanish literature*, t. III.

BARO (*Balthasar*), poëte et jurisconsulte français, né à Valence en 1600, mort en 1650. Secrétaire de d'Urfé, et patronné par la duchesse de Chevreuse, il devint procureur du roi au présidial de Valence, et trésorier de France à Montpellier. On a de lui : *Célinde*, poëme héroï-tragi-comique en 5 actes et en prose, 1629, in-8°; — *Parthénie*, 1642, in-8°; — *Clorise*, pastorale, 1632, in-4°; — *Clarimonde*, tragédie, 1643, in-4°; — *le Prince fugitif*, et *Saint Eustache*, martyr, poëmes dramatiques, 1649, in-4°; — *Carista*, ou les *Charmes de la beauté*; *l'Ame vindicative*, poëmes dramatiques; — *Rosemonde*, tragédie, 1651, in-4°; — *Ode sur la mort du maréchal de Schomberg*, publiée dans les recueils de l'Académie; — *Contre l'auteur d'un libelle, ode pour M. le cardinal de Richelieu*, 1637, in-4°. Ces ouvrages sont inédits, et depuis longtemps oubliés.

Moréri, *Dictionnaire historique*. — Pellisson, *Histoire de l'Académie française*.

* **BAROCCI** (*Ambrogio*), peintre et sculpteur milanais, mort dans le quinzième siècle. Il était venu se fixer à Urbin où l'appelaient des travaux, et il devint la souche de la famille qu'illustra plus tard *Frederico Barocci*. Son portrait, peint par lui-même, figure dans la collection iconographique de Florence. E. B—N.

Galleria di Firenze.

BAROCCI, (*Fiori Frederico d'Urbino*), dit *le Baroche*, peintre, né à Urbin en 1528, et mort dans la même ville en 1612. Son père était sculpteur, et son oncle architecte. Il apprit de l'un les éléments du dessin et à manier l'argile; l'autre lui enseigna la géométrie, l'architecture et la perspective. A l'âge de 21 ans il alla à Rome, et mérita par ses progrès les éloges et les encouragements de Michel-Ange. De lâches envieux l'empoisonnèrent dans un repas, et il fut près de quatre ans sans pouvoir reprendre le pinceau. Sa santé, restée constamment délicate, l'empêcha d'accepter les offres honorables de plusieurs princes qui voulurent l'attirer dans leurs États.

Le Baroche contribua puissamment à soutenir l'art à une époque où les peintres commençaient à s'écarter des exemples donnés par les Raphaël, les Titien, les Corrége. Après avoir étudié successivement les ouvrages de ces grands maîtres, et produit des tableaux dans la manière particulière à chacun d'eux, le Baroche adopta enfin celle du Corrége, qui s'accordait davantage sans doute avec sa façon de sentir et d'envisager la peinture. Sa couleur, comme celle de ce dernier, a une fraîcheur, une transparence, une délicatesse étonnantes, mais elle est peut-être un peu trop rosée et violacée; son clair-obscur est savant dans ses reflets et harmonieux dans ses effets; ses figures sont correctes, grandioses dans leurs attitudes comme dans leur disposition, par rapport à l'ensemble; et, si l'on n'y reconnaît pas toujours l'étude approfondie de la nature quant aux formes et à la disposition des draperies, on y voit, à la belle et juste répartition de la lumière, qu'elles sont peintes d'après des maquettes disposées et éclairées pour arriver à un effet longtemps médité. Ainsi que le Corrége, le Baroche affectionna les effets de plein jour. La *Cène de J.-C.*, le *Saint François stigmatisé* et le *Saint Sébastien*, qu'on voit à Urbin; une *Descente de Croix*, peinte en 1569 pour la cathédrale de Pérouse; la *Vocation de saint Pierre et de saint André*, signée de 1586, et que Sadeler a gravée en 1594; une *Annonciation* exécutée pour la chapelle des ducs d'Urbin dans l'église de Lorette, tableau répété plusieurs fois par le peintre; la *Circoncision*, composition de 13 figures grandes comme nature, peinte en 1580; *Sainte Micheline en extase sur le Calvaire*; enfin son grand tableau du *Pardon* ou de *Saint François en extase à l'apparition du Sauveur et de la Vierge*, qui l'occupa sept années, et qu'il a gravé lui-même d'une pointe aussi spirituelle que savante (en 1581), sont les ouvrages les plus renommés du Baroche. Ce peintre a marqué ses estampes, peu nombreuses d'ailleurs, des initiales F. B. U. F.

Les tableaux du Baroche sont rares dans le commerce, surtout ceux de grande dimension; par cette raison, autant que par leur mérite, ils s'élèvent à des prix excessifs : une composition de deux figures de grandeur naturelle ne vaut pas moins de 15 à 20,000 fr. [M. Soyez, *Enc. des g. du m.*]

Cicognara, *Storia della Scultura*. — Bellori, *Vite dei Pittori, Scultori et Architetti moderni*. — Baldinucci, *Notizie de' Professori*. — Ticozzi, *Dizonario dei Pittori*.

*BAROCHE (*Pierre-Jules*), jurisconsulte français, né à Paris le 8 novembre 1802. Orphelin dès l'âge de onze ans, il étudia le droit, et fut inscrit au tableau des avocats en 1823; ses succès lui valurent à deux reprises, en 1846 et 1847, le titre de bâtonnier de l'ordre. Parmi les causes célèbres qu'il eut à plaider, on remarque celle de Colombier, compromis dans l'affaire *Quénisset*, et celle du général Despans-Cubières. En 1847, élu député de la Charente, il signa, le 23 février 1848, l'acte d'accusation déposé par M. Odilon Barrot contre le ministère Guizot, pour avoir interdit le banquet réformiste du douzième arrondissement. Membre de l'assemblée constituante, il fit partie du comité des affaires étrangères, combattit la loi sur les incompatibilités, et vota pour les deux chambres. Réélu en mai 1849 à l'assemblée législative, il fut porté, le 15 mars 1850, au ministère de l'intérieur, qu'il échangea, le 10 avril suivant, contre le portefeuille du ministre des affaires étrangères. M. Baroche est aujourd'hui vice-président du conseil d'État.

Dictionnaire de la Conversation.

BARCERO (*Jacques*), chirurgien italien, né à Soglio (dans le comté d'Asti) en 1790, mort le 9 juillet 1831. Il étudia à l'université de Turin, où il devint professeur de chirurgie. Il fut attaché à l'hospice de la Charité et à l'hospice dit l'*Opera Bogetta* (maladies vénériennes). On a de lui un *Traité de chirurgie pratique;* Turin, 1824, 2 vol. in-8°. Cet habile praticien mourut noyé dans le Pô où le traînèrent les chevaux de sa voiture, qu'un orage avait effrayés.

Callisen, *Schriftsteller-Lexicon*.

BARON (*Bonaventure*), moine irlandais, né à Clonmell (dans le comté de Tipperary) vers le commencement du dix-septième siècle, mort à Rome en 1696. Son véritable nom était FITZ GÉRALD. Il étudia à Rome, et s'y fit franciscain. Ses principaux ouvrages sont : *Metra miscellanea;* Rome, 1645, in-24; — *Opuscula varia;* Wurtzbourg, 1566, in-fol.; — *Theologia*, 6 vol.; Paris, 1676.

Tanner, *Bibl. Hibern-Brit.*

*BARON (*Claude-Jean-Accary*), architecte, né à Paris en 1783, élève de Labarre. Il a remporté le second grand prix d'architecture en 1812. Il a dirigé les travaux du collége Saint-Louis, et d'une partie des prisons de la Seine.

Gabet, *Dictionnaires des artistes*.

*BARON (*Éguinaire*), jurisconsulte français, né en 1495 à Saint-Pol de Léon, mort à Bourges le 22 août 1555. Il professa le droit à Poitiers, à Angers et à Bourges, où il eut pour rival F. Duaren. Cujas le surnomma *le Varron de la France*. On a de lui : *Pandectarum juris civilis Œconomia, in adversariis miræ vetustatis apud Pictones inventa;* Poitiers, 1555, in-4°; — *Notæ in titulum de Servitute libr. VIII Pandectarum;* Angers, 1258, in-4°; — *De dividuis et individuis Obligationibus;* Lyon, 1542, in-4°; inséré dans le *Tractatus tractatuum*, t. VI, 2e part.; — *De Beneficiis commentarii;* ibid., 1549, in-4°; — *Commentaria in quatuor Institutionum libros;* ibid., 1574.

Sainte-Marthe, *Éloges*. — Taisand, *Vies des célèbres Jurisconsultes*, p. 33. — Miorcec de Kerdanet, *Notices sur les écrivains de la Bretagne*.

BARON (*Ernest-Théophile*), célèbre luthiste, né à Breslaw le 27 février 1696, mort à

Berlin le 12 avril 1760. Il séjourna cinq ans à Eisenach, fut d'abord attaché à la cour de Saxe-Gotha, puis à celle de Berlin. On a de lui : *Historisch-theoretisch und praktische Untersuchung des Instruments der Lauten*, etc. (Recherches historiques, théoriques et pratiques sur le luth); Nuremberg, 1727, in-8°; — *Beitræge zur Historich-theoretischen und praktischen Untersuchung der Laute* (Essais de recherches historiques, théoriques et pratiques sur le luth), dans les *Essais historiques et critiques* de Marbourg, t. I, p. 65; — *Abhandlung von dem Notensystem der Laute und der Theorbe* (Traité du système de notation du luth et du téorbe), dans le même ouvrage, p. 119; — *Abrisse einer Abhandlung von der Melodie* (Essai d'une dissertation sur la mélodie); Berlin, 1756, in-4°; — *Zufællige Gedanken über verschiedene Materien* (Notices sur diverses matières musicales); — une traduction allemande de l'*Essai sur le Beau* du P. André, sous ce titre : *Versuch über das Schœne*, etc.; Altenbourg, 1757, in-8°; — une traduction du *Discours sur l'harmonie* de Gresset, sous ce titre : *Vom dem uralten Adel und dem Nutzen der Musik*; Berlin, 1757, in-8°.

Fétis, *Biographie universelle des Musiciens.*

BARON (*Hyacinthe-Théodore*), médecin français, né à Paris en 1686, mort le 29 juillet 1758. Il fut professeur de chirurgie et de matière médicale, puis doyen de la Faculté en 1730. Il fit des réformes utiles dans l'enseignement, créa la bibliothèque de la Faculté, et fit imprimer le *Codex*. On a de lui : *Est-ne humor acidus χυλωσεως opifex?* Paris, 1711, in-4°; — *An senibus chocolatæ potus*; Paris, 1739, in-4°; — *Question dans laquelle on examine si c'est aux médecins à traiter les maladies vénériennes*; Paris, 1735, in-4°; — *Quæstio medica : An ut sanandis sic et præcavendis pluribus morbis æquæ novæ minerales Passiacæ*; Paris, 1743, in-4°.

Biographie Médicale.

BARON (*Hyacinthe-Théodore*), médecin, fils aîné du précédent, né à Paris le 12 août 1707, mort le 27 mars 1787. Il fut reçu docteur le 29 octobre 1732, sous le décanat de ce père, qui lui avait servi de modèle et de guide dans ses études. Comme la Faculté trouva ensuite dans le fils le même zèle et le même attachement à tout ce qui l'intéressait, elle le choisit doyen en novembre 1750, et le mantint dans ce poste en 1751, 1752 et 1753. Baron fit imprimer en 1752 une notice chronologique des thèses soutenues dans l'école de Paris depuis 1536 jusqu'en 1752. Cette notice a pour titre : *Quæstionum medicarum series chronologica*, in-4°; on y a joint : *Compendiaria medicorum Parisiensium notitia*; c'est une liste des doyens, bacheliers, licenciés et docteurs depuis 1295 jusqu'en 1752. Baron continua ce double recueil, et en publia le premier supplément, qui va jusqu'en 1763. On lui doit aussi : *Ritus, usus et laudabiles facultatis Medicinæ Parisiensis consuetunides*; Parisis, 1751, in-12; — *Formule des médicaments à l'usage des hôpitaux de l'armée*; Paris, 1758, in-12. L'emploi de médecin en chef des armées du roi en Allemagne et en Italie lui avait fourni de nombreuses occasions de compléter ce travail.

Biographie médicale.

BARON D'HÉNOUVILLE (*Théodore*), médecin et chimiste français, frère du précédent, né à Paris le 17 juin 1715, y est mort le 10 mars 1768. Il fut reçu docteur en 1741, et s'occupa moins de l'exercice de la médecine que de la chimie, sur laquelle il émit l'un des premiers des notions saines. Il était élève de Rouelle, auquel il succéda dans la place d'adjoint-chimiste au Jardin du Roi. Ses travaux, insérés dans les Mémoires de l'Académie des sciences, dont il fut membre, ont été souvent consultés et médités par Lavoisier. Les plus importants ont pour titre : *de la Précipitation des sels neutres par le sel de tartre* (t. Ier, 1750); — *Expériences pour servir à l'analyse du borax* (deux mémoires); — *Examen chimique du sel apporté de Perse sous le nom de borech*, dédié à la Société royale de Londres (t. II, 1755); — *sur l'Évaporation de l'eau*; — *sur la Nature de la base de l'alun*, etc. En 1756, Baron donna une nouvelle édition du *Cours de Chimie* de Lemery; Paris, in-4°, avec des additions utiles. Il édita aussi la Pharmacopée de Fuller : *Pharmacopæ Thomæ Fulleri, editio castigatior*; Paris, 1768, in-12.

F. Hœfer, *Hist. de la Chimie*, t. II.

BARON (*Jules*), jurisconsulte et écrivain héraldique français, mort en 1691. On a de lui : *l'Art héraldique, ou manière d'apprendre le blason*; Paris, 1672 et 1705.

Lelong, *Bibliothèque historique de la France*, édition de Fontette.

* **BARON** ou **BARONIUS** (*Martin*), théologien polonais, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. On a de lui : *Icones et miracula sanctorum Poloniæ*; Cologne, 1605; *Vita, gesta et miracula B. Stanislai*; Cracovie, 1609, in-4°; — *Vitæ, gesta et miracula sanctorum quinque fratrum Polonorum eremitorum Casimiriensium Santi Romualdi*; Cracovie, 1710, in-4°.

Ianozki, *Bibliotheca*. — Adelung, Supplément à Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon.*

BARON (*Michel* BOYRON, dit), célèbre acteur, né à Paris le 8 octobre 1653, mort en cette ville en décembre 1729. Son père, marchand de cuirs, épris d'une comédienne ambulante qui, à la vérité, était la plus belle personne de son temps, avait quitté son commerce pour s'engager dans la même troupe. Appelé ensuite à Paris, où il remplit avec succès l'emploi des rois à l'hôtel de Bourgogne, il inspira de bonne heure à son fils le goût de la scène. Les avantages physiques, le talent précoce du jeune Baron, furent distingues

par Molière, qui le fit entrer au théâtre qu'il dirigeait, et les conseils du grand écrivain lui furent très-utiles pour se perfectionner dans son art. Racine trouva dans Baron un digne interprète. Également supérieur dans les deux genres, il savait ramener au naturel et à la vérité des rôles comiques un peu trop chargés; et la noble simplicité de son jeu dans la tragédie fit justice de la déclamation ampoulée de son temps. Pendant près de trente années, cet excellent acteur fut proclamé, avec raison,

Du théâtre français l'honneur et la merveille;

et la chronique scandaleuse de l'époque nous a conservé plus d'une anecdote qui prouve qu'il n'obtint pas des succès moins flatteurs pour son amour-propre près des grandes dames de son siècle. On ne sait trop quel motif lui fit abandonner le théâtre en 1691, dans toute la force de l'âge et la maturité de son talent. Il persista près de trente ans dans cette résolution; puis, lorsqu'on était loin de s'y attendre, il reparut à soixante-sept ans, en 1720, sur la scène française, où son retour fut accueilli avec enthousiasme. Pendant une dizaine d'années encore il y joua, avec la même verve, la même finesse qu'autrefois, une foule de rôles tragiques et comiques, et jusqu'au *jeune Rodigue*, où son action, toute juvénile, faisait oublier chez lui *le nombre des années*. Comme son maître Molière, la mort vint le frapper au milieu d'une représentation dramatique, d'une atteinte moins subite toutefois, puisque, après avoir été porté chez lui sans connaissance, il n'expira que plus de deux mois après cet accident. Baron fut aussi auteur. Ses comédies ont été recueillies en 3 volumes in-12; Paris, 1759. La première édition est de 1736, 2 vol. in-12. La meilleure de ses pièces est *l'Homme à bonnes fortunes*, production plus amusante que morale, dans laquelle l'écrivain avait en grande partie dramatisé ses aventures galantes. Baron avait une haute idée de son art et de lui-même : « Tous les cent ans, disait-il, on peut voir un César; mais il en faut dix mille pour produire un Baron. » Un de ses principes était que les bras, dans le geste ordinaire, ne devaient pas s'élever au-dessus de l'œil; mais, ajoutait-il, laissez faire, la passion en sait plus que les règles. » [*Enc. des g. du m.*, avec add.]

Annales du théâtre français. — Lemazurier, *Galerie historique des acteurs du théâtre français*, I, 78 118.

BARON (*Pierre*), théologien protestant du seizième siècle, surnommé *Stempanus*, probablement parce qu'il était d'Étampes. Il quitta la France, et obtint en 1505 une chaire de théologie au collége Marguerite, de l'université de Cambridge. A la suite d'une longue polémique avec un de ses collègues, Whitaker, sur la doctrine de Calvin concernant la prédestination, il quitta sa chaire, et vint habiter Londres, où il mourut vers 1599. Outre plusieurs ouvrages de théologie aujourd'hui complétement oubliés, on a de Baron : *Summa trium de prædestinatione sententiarum et prædictiones in Jonam*; Londres, 1575, in-4°.

Bayle, *Dictionnaire critique.* — Atling, *Théologie historique.* — Chaufepié, *Dictionnaire.*

***BARON** (*Richard*), publiciste anglais, natif du Yorkshire, vivait dans la seconde moitié du dix-huitième siècle, et mourut le 22 février 1768. étudia à l'université de Glasgow, qu'il quitta en 1740; et en 1753 il devint ministre d'une congrégation. Quelques années plus tard, il laissa ses fonctions pour se charger, à la demande de Thomas Hollis, de la publication des écrits politiques de Milton, Harrington et d'autres, tels que : *the Pillars of Priesterhood and Orthodoxy shaken*; 2 vol. in-12, 1768, ouvrage écrit en partie par Gordon, le traducteur de Tacite.

Biographia Britannica.

***BARON** (*Robert*), écrivain anglais du dix-septième siècle. On a de lui : *Cyprian academy*, 1647, in-8° : cet ouvrage lui fit des amis, et fit bien augurer de son avenir; — des *comédies* et des *tragédies*, parmi lesquelles *Mirza*, que l'on estime la meilleure; — *Poems*, 1650, in-8°.

Granger, *Biograph. hist.*

BARON (*Vincent*), théologien, né en 1604 à Martres, diocèse de Rieux, mort à Paris le 21 janvier 1674. Il étudia à Toulouse, où il entra dans l'ordre de Saint-Dominique. Il fut élu en 1657 prieur de la maison du noviciat à Paris, et eut une vive controverse avec le jésuite Capisucchi, à propos de sa théologie morale. Les principaux de ses écrits, dont on trouve la liste complète dans le P. Échard, t. II, p. 655, *Scriptores ordinis Prædicatorum*, ont pour titre : *Theologia moralis*, etc.; Paris, 1655; 2e édition corrigée, 1667, 2 vol. in-8°; — *SS. Augustini et Thomæ vera et una mens de humana libertate*, etc.; ibid., 1666, 2 vol. in-8°; — *Ethica christiana*; ibid., 1673, in-8°. Ces cinq volumes forment la théologie du P. Baron.

Le P. Touron, *Histoire des hommes illustres de l'ordre de Saint-Dominique*, t. V, p. 489 498. — Bayle, *Dictionnaire critique.* — Moréri, *Dictionnaire historique.* — *Journal des savants*, années 1666 et 1667.

***BARONCINI** (*André*), jurisconsulte italien, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. Il séjourna assez longtemps à Rome. On a de lui : *la Griselsa, favola pastorale (in versi)*; Florence, 1638, in-12.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

***BARONCINO** (*Purpurinus*), théologien et antiquaire italien, natif de Faënza, vivait dans la seconde moitié du dix-septième siècle. On a de lui : *la Galleria Cesarea, aperta agli occhi degli eruditi, nella quale con le note istoriche, medaglie, lapidi e altre figure si mostreranno le immagini degle mogli e di tutti gli imperatori dell' Oriente e Occidente*; Faënza, 1672, in-12 : il y est question des femmes des douze premiers empereurs romains; — *Ad Kalendarium Romanum Amiterni effossum minuscula com-*

mentaria Ludiorum geniale; Naples, 1680, sous le nom de *Porporino di Faenza*.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

* **BARONE** (*Dominique*), auteur dramatique italien, vivait dans la première moitié du dix-huitième siècle. On a de lui les comédies suivantes : *la Contessa*; Naples, 1725, in-8°; — *l'Abbate*; ibid., 1741; — *il Governatore*; ibid., 1742; — *il Corsale*; ibid., 1744, in-8°; — *Claudia*; ibid., 1745, in-8°; — *Gian Fecondo*; ibid., 1745, in-8°.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

* **BARONE** (*François*), poëte italien, né à Palerme le 11 novembre 1622, mort en 1705. Il composa des poëmes en dialectes toscan et sicilien, intitulés *Canzoni Siciliani sopra lu funerali di lu re Filippu IV*; Palerme, 1666, in-8°; — *l'Innondazione di Palermo*; Palerme, 1668, in-8°; — *la Porta d'Austria, o vera Portu nova rinovata*; ibid., 1669, in-8°; — *Martirio di santa Agata, poema epico*; ibid., 1692, in-8°; — *Glorie di Palermo, panegirico in sesta rima*; ibid., 1701, in-8°.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

* **BARONE** (*Marcellus*), théologien italien de l'ordre de Saint-Dominique, mort en 1699. Il devint prieur puis vicaire général de la congrégation de Saint-Marc, à Naples. On a de lui : *Rime Spirituale*; Naples, 1678, 1679; — *De exacto annorum numero ac mundi creatione opusculum chronologicum*; Naples, 1694, in-12.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

* **BARONI** (*Adrienne-Basile*), Italienne du dix-septième siècle, renommée pour sa beauté. Elle était telle, que la plupart des poëtes du temps lui décornèrent leurs hommages. Les vers qu'elle a inspirés ont été réunis en un gros volume publié en 1623, sous le titre de *Teatro della gloria d'Adriana*.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

* **BARONI** (*Bernardino di Simone*), peintre siennois, né en 1675. On conserve de lui à Sienne quelques fresques à la confrérie *della Grotta*, et un *Saint Jean Évangéliste* à la confrérie consacrée à ce saint.

Romagnoli, *Cenni storico-artistici di Siena*.

* **BARONI** (*Bernardino*), peintre siennois, mort en 1686, nommé quelquefois Baroni *il Vecchio*. A Bologne, il a peint une *Assomption* pour l'église des *Convertite*. Une autre *Assomption*, ancienne bannière de la cathédrale de Sienne, orne aujourd'hui l'autel de la Chartreuse de cette ville. Baroni travaillait déjà en 1630. E. B—N.

Malvasia, *Pitture, Scolture ed Architetture di Bologna*. — Romagnoli, *Cenni storico-artistici di Siena*.

* **BARONI** (*Catherine*), femme poëte italienne, vivait vers le dix-septième siècle. Elle était fille de Mutius Baroni et d'Adrienne Basile. On a d'elle des poëmes qui se trouvent dans *Idea della veglia*; Rome, 1640, in-12.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

BARONI (*Cavalcabo-Gaspar-Antonio*), peintre, né près de Roveredo en 1682, mort en 1759. Il fut élève de Balestra. On a de lui cinq belles fresques dans le chœur de l'église des Carmes de Roveredo. Parmi ses meilleurs tableaux on remarque les prophètes *Élie et Élisée*, et *la Cène*.

Vanetti, *la Vie de Baroni*; Vérone, 1781, in-8°.

* **BARONI** (*Domenico*), peintre de l'école bolonaise, mort en 1671. Il est l'auteur d'une *Prédication de saint Jean*, placée sur un autel de l'église Saint-Jean des Florentins, à Bologne.

Crespi, *Felsina Pittrice*. — Orlandi, *Abecedario Pittorico*.

* **BARONI** (*Léonore*), célèbre chanteuse italienne du dix-septième siècle. Elle était fille d'Adrienne de Mantoue, renommée pour sa beauté, et se fit tellement remarquer par son chant qu'elle fut célébrée dans toutes les langues. On trouve réunis sous ce titre, *Applausi poetici alle glorie della signora Leonora Baroni*, Rome, 1636, des poëmes et dithyrambes dont Léonore Baroni fut l'objet.

Maugars, *Discours sur la Musique d'Italie*; Paris, 1672. — Bayle, *Dictionnaire historique*. — Fétis, *Biographie universelle des Musiciens*. — Vincenzo Costazuti, *Aplausi poetici alle glorie della signora Baroni*.

BARONIO (*Ange*), poëte italien, natif de Crémone, vivait dans la seconde moitié du seizième siècle. Il enseigna les belles-lettres dans sa ville natale. On a de lui : *Cremon. Genethliacon*, poëme héroïque; Crémone, 1598, in-8°; — *De urbis Cremonæ laudibus oratio*; Crémone, 1628, édité par son fils Théodore; — *Thesaurus latinæ linguæ Cæsarianus ex vocibus et sententiis Julii Cæsaris collectus*, manuscrit.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

BARONIUS ou **BARONIO** (*César*), historien et cardinal, né à Sora dans le royaume de Naples le 30 août 1538, mort le 30 juin 1607. Il étudia à Naples et à Rome, où il se rendit en 1557, et fut un des premiers disciples de saint Philippe de Néri. Il entra dans la congrégation des prêtres de l'Oratoire, fondée par Néri, et en devint le supérieur lorsque ce dernier eut résigné ses fonctions en 1593; bientôt après il fut nommé confesseur de Clément VIII, protonotaire apostolique, cardinal, et enfin bibliothécaire du Vatican. Il fut redevable de toutes ces dignités aux services éminents qu'il rendit à l'Église catholique, en travaillant sans relâche, depuis l'année 1580 jusqu'à sa mort, à ses *Annales ecclésiastiques*, qui aujourd'hui encore, par la richesse des documents authentiques, puisés tous dans les archives papales, sont d'un secours indispensable pour l'étude de l'histoire de l'Église. De pareils services, et l'honorable caractère de Baronius, lui avaient acquis une telle réputation que deux fois il fut près d'être nommé pape par le conclave, où il obtint trente-trois voix lors de l'élection de Paul V, malgré le parti espagnol, qui était hostile à Baronius à cause de son traité de *la Monarchie de la Sicile*, où il s'était opposé à l'usurpation de Philippe III. Chargé d'un cours d'histoire ecclésiastique dans le sein de la con-

grégation, les études auxquelles il se livra le firent désigner par saint Philippe de Néri pour entreprendre cette grande publication; mais son humilité s'y refusa longtemps, et il fallut l'ordre exprès de son supérieur pour vaincre ses scrupules. L'histoire de l'Église catholique avait été représentée sous un jour défavorable par les Centuries de Magdebourg, qui voulaient favoriser le protestantisme, en prouvant que la doctrine et la constitution de l'Église romaine avaient souvent varié. La manière habile avec laquelle Baronius produit les preuves, le talent avec lequel il les dispose, l'éclat même de son style, admiré par Scaliger, font de cet ouvrage un livre qui sera perpétuellement consulté, malgré les erreurs qui lui ont été reprochées et qu'il était impossible d'éviter, puisque le premier il ouvrait une si vaste carrière, hérissée de tant de difficultés. Parmi les critiques qui se sont montrés les plus sévères, figure Holstenius, qui lui reproche de connaître peu la langue grecque, ainsi que l'histoire grecque ecclésiastique. Fleury, quoique obligé souvent de s'éloigner de l'opinion de Baronius, se plaît à rendre hommage à sa profonde érudition, et déclare les *Annales*, nonobstant quelques erreurs qu'on y trouve, un des plus beaux monuments et des plus utiles que l'Église ait produits.

Les *Annales ecclesiastici a Christo nato, ad annum* 1198 (Romæ, 1588-1593, 12 vol. in-fol.), ont souvent été réimprimées. Le traité *de Monarchia Siciliæ* manque dans la belle édition d'Anvers (1589-1603, 12 vol. in-fol.) : comme l'auteur contestait les priviléges ecclésiastiques du roi d'Espagne sur la Sicile, la cour d'Espagne avait prohibé ce livre par une ordonnance. Baronius a fourni lui-même des corrections pour l'édition de Mayence (1601-5, 12 vol. in-fol.), et l'avait revue pour qu'elle servît d'original à celles que l'on réimprimerait. Le savant franciscain Pagi a corrigé un certain nombre de fautes chronologiques des Annales dans sa *Critica in Ann. Ecclesiast. Baronii* (Anv., 1705, 4 vol. in-fol.) On doit la continuation des *Annales*, qui commence à l'année 1198, et s'arrête à l'année 1571 (Rome, 1646-77), 10 vol. in-f°, au père Raynaldi. Le père Laderki a repris l'œuvre à l'endroit où s'arrête Raynaldi : cette continuation est peu estimée, et inférieure à celle de Raynaldi (Rome, 1728), 3 vol. in-f°, qui elle-même est fort au-dessous de l'œuvre de Baronius. Les observations critiques de Pagi, insérées à leur place dans l'édition de Lucques (1738-1787, 38 vol. in-fol., avec les diverses continuations), rendent cette édition préférable à toutes les autres, attendu qu'on y trouve des notes de Mansi, et de plus les Index en 3 volumes, qui ne sont pas dans l'édition de Rome. En voici la division : *Baronius*, 1738-49, 19 volumes; — *Raynaldus*, 1747-56, 15 vol.; — *Apparatus*, 1740, 1 vol.; — *Indices*, 1757-59, 3 vol.

Les trois volumes de Laderki ne s'y trouvent pas, mais on peut y joindre : *Tornielli Annales sacri, cum comment. Aug. Mar. Negri*; Lucæ, 1756, 4 vol. in-f°; ouvrage estimé, et qui sert d'introduction aux *Annales* de Baronius.

Le révérend Aug. Theiner, prêtre de l'Oratoire, préfet coadjuteur des archives secrètes du Vatican, prépare la continuation de ce grand ouvrage, qui formera 8 vol. grand in-fol.

Nicéron, *Mémoires*, t. 27. — Moréri, *Dict. hist.* — Michel-Angelo Buzzi, *Oratio in funere cardinalis Cæs. Baronii*; Mogunt., 1607, in-4°. — J. Barnabæus, *Purpura sancta S. Vita purpurati principiis Cæs. Baronii cardinalis*; Rom., 1651, in-4°. — Pope Blount, p. 861. — Baillet, *Jugements*, t. II, p. 83, n. 237, et t. VI *des Anti.*, n. 156, p. 185. — Morhof, *Polyhistor*, t. III. — Crenius, *Animadv. Philolog.* — A. Banduri, *Bibliotheca Nummaria.* — Alb. Fabricius, *Bibl. Lat.* — Gottl. Krantzius, *ad Coringium de scriptoribus*, sæc. XVII, p. 221. — Freytag, *Analecta litteraria*, p. 71. — M. La Croze, *Vie de Baronius.* — Bacci, *Vita de san Philippo Neri Append.* — Gesnerus, *ad Isagogen Catal. Bibl. Bunav.*, t. I, vol. II, p. 1061. — David Clément, *Bibliothèque curieuse*, t. II, p. 448. — *Conversation-Lexicon.*

BARONIUS (*Juste*), théologien, né à Xanten, dans le duché de Clèves, abjura le calvinisme au commencement du dix-septième siècle, entre les mains du pape Clément VIII. On a de lui : *Motifs de la conversion*, etc.; — *Traité de préjugés et de prescription contre les hérétiques*; et un recueil de lettres intitulé : *Epistolarum sacrarum ad pontif. libri sex*; Mayence, 1605, in-8°.

Moréri, *Dictionnaire historique.* — Le Mire, *Script. sacr.*, XVIII.

***BARONNAT** (l'abbé), écrivain contemporain. On a de lui : *le Prétendu Mystère de l'Usure dévoilé*, ou *le Placement d'argent connu sous le nom de Prêt à intérêt, démontré légitime par l'autorité écrite et par l'autorité ecclésiastique*; Paris, 1822, 2 vol. in-8°. Cet ouvrage a été réfuté par l'abbé Bouyon dans le livre intitulé *Réfutation des systèmes de M. l'abbé Baronnat et de monseigneur de la Luzerne sur la question de l'Usure*; Clermont-Ferrand, 1824, in-8°.

Quérard, *la France littéraire.*

***BAROTIUS** (*Scipion*), chanteur et compositeur allemand, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. Il était chanteur à l'église Saint-Martin de Cologne. On a de lui : *Sacri concentus* à 8 voix, suivis d'une *Messe* et d'un *Magnificat*; Cologne, 1622.

Fétis, *Biographie universelle des Musiciens.*

BAROTTI (*Jean-André*), littérateur italien, né à Ferrare en 1701, mort vers 1775. Il étudia le droit pour obéir à ses parents, et suivit ses penchants en cultivant la poésie. Ses principaux écrits ont pour titre : *Ragionamento sopra l'intrinseca ragione del proverbio* : NESSUN PROFETA ALLA SUA PATRIA È CARO; Ferrare, 1729; — *Difesa degli scrittori Ferraresi*, etc.; Venise, 1739, in-4°; — *Del dominio delle donne, discorsi accademici*; Bologne, 1745, in-8°; — *la Via della Croce, rime sacre di Girolamo Baruffaldi, con le Considerazioni di Gio.-Andr. Barotti*; Bologne, 1732, in-fol; — *Bertoldo, Bertoldino e Cacasenno, poema in ottava rima*; Bologne, 1736, in-4°; — *le*

Opere di Lodovico Ariosto, con le Annotazioni del medesimo; Venise, 1741, 4 v. in-12; — *Memorie historiche dei letterati Ferraresi*; Ferrare, 1778, in-fol., réimprimés, avec une continuation de Lorenzo Barotti; Ferrare, 1792-1811, 3 vol. in-4°.

Ginguené, *Histoire littéraire de l'Italie*. — Brunet, *Manuel du Libraire*.

BAROU-DU-SOLEIL (*Pierre-Antoine*), littérateur français, né à Lyon le 1er avril 1742, mort le 13 décembre 1793. Il fut membre de l'Académie de Lyon, et remplissait avant la révolution les fonctions de procureur du roi au présidial de la même ville. Il perdit la vie dans l'insurrection de 1793. On a de lui quelques traductions d'ouvrages anglais, et l'*Éloge de Prost de Royer*, où l'on trouve de la sensibilité et de la philosophie.

Boissy d'Anglas, *Études littéraires*, t. III, p. 377. — *Archives du Rhône*, t. XII, p. 26-34.

BAROUD (*Claude-Odile-Joseph*), jurisconsulte, né à Lyon en 1755, mort en 1824. Il fut protégé par M. de Calonne, alors contrôleur général des finances. En 1798 il rédigea le mémoire dirigé contre Barellon, banquier, qui fit une faillite scandaleuse. Baroud a publié en outre, *Adresse des contribuables aux créanciers de l'Arriéré*; Lyon, 1816, in-4°; — *Observations nouvelles en faveur des acquéreurs de biens d'émigrés et en faveur des émigrés eux-mêmes, ci-devant propriétaires de ces biens*; 2e édit., Lyon, 1818, in-4°; — *le Vœu général en faveur des créanciers des rentes sur l'État*; Paris, sous le pseudonyme de H. Duveyrier.

Rabbe, etc., *Biographie des Contemporains*. — Quérard, *la France littéraire*.

* **BAROZZI** (*Giuseppe* et *Serafino*), peintres bolonais, vivaient dans la seconde moitié du dernier siècle. Giuseppe fut élève de Giovanni Zanardi, et fut lui-même le maître de son frère Sérafino. Ces deux artistes s'adonnèrent principalement à la peinture d'ornement; et, bien qu'ils aient passé une partie de leur vie en Russie, ils ont cependant laissé à Bologne une assez grande quantité de travaux, à Saint-Simon et Saint-Thadée, à Saint-George, à Saint-Antoine, à Saint-Côme et Saint-Damien, à Sainte-Catherine, à *Santa-Maria della Vita*, aux palais *Gini* et *Bovi Silvestri*, etc.; enfin à l'Académie des beaux-arts.

E. B—N.

Malvasia, *Pitture, Scolture ed Architecture di Bologna*.

BAROZZI ou **BAROCCI** (*François*), jurisconsulte italien, mort en 1471. Il était parent des papes Eugène IV et Paul II, et professa, en jurisconsulte éminent, le droit canon à Padoue en 1447. Il était de plus orateur distingué, et profondément versé dans les langues grecque et latine. Il obtint de Paul II le canonicat de Bergame et l'évêché de Trévise.

BAROZZI (*François*), deuxième du nom, savant littérateur italien, vivait dans la seconde moitié du seizième siècle. Il était de noble famille, et s'appliqua à l'étude des langues grecque et latine, qu'il parlait comme sa propre langue. Mais il donna toute sa préférence aux mathématiques. Les facultés dont il était doué furent balancées par de singulières faiblesses : il croyait à la magie, et il se livra, dit-on, à des pratiques de cette nature pour donner cours à sa passion pour les femmes. Après un procès qui dura dix mois, il fut emprisonné par l'inquisition en 1587, et condamné, après une confession de ses erreurs, à payer différentes sommes destinées à la fabrication de croix d'argent, à pratiquer certains actes de piété, et à rester emprisonné aussi longtemps qu'il conviendrait au tribunal. Sa confession nous apprend qu'il avait un fils et une fille mariée, instruits l'un et l'autre dans la magie par leur père; qu'il avait donné la même instruction à Daniel Malipiero; et qu'il avait vécu à Candie, où il avait amené, par voie de sortilége, la pluie attendue après une longue sécheresse. Il est bien plus probable que toute sa magie consistait à être plus instruit que ses contemporains. Il laissa à Jacques Barozzi, son neveu, une bibliothèque considérable, avec des instruments de physique et de mathématiques; cette bibliothèque fut achetée en Angleterre. On a de François Barozzi : *Procli Diadochi Commentaria in lib. primum Elementorum Euclidis, latine per Fr. Barocium, cum ejusdem scholiis*; Padoue, 1560, in-fol; — *Hieronis liber de Machinis bellicis et Geodesia, etc., cum scholiis*; Venise, 1572, in-4°; — *De Cosmographia libri* 4; Venise, 1585 et 1598, in-8°; traduit en italien; Venise, 1607, in-8°; — *Geometricum problema tredecim modis demonstratum, quod docet duas lineas in eodem plano designare quæ numquam invicem coincidant, etsi in infinitum protrahantur*; Venise, 1586, in-4° : on voit qu'il s'agit ici de la théorie des parallèles; — *il Nobilissimo ed antichissimo giuoco Pitagorico chiamato Ritmomachia, cioè battaglia di consonanze di numeri, in lingua volgate a modo di parafrasi composto*; Venise, 1572, in-4°, avec figures : cet ouvrage, imité de Buxérius, a été traduit en allemand par Auguste, duc de Brunswick-Lunebourg, sous le pseudonyme de *Gustave Scieno*; Leipzig, 1616, in-fol. — *Description de l'île de Crète* en italien, restée manuscrite, et qui se trouve à la Bibliothèque de Paris.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*. — Sax, *Onomasticon*, III, 283.

BAROZZI (*Jacques*), neveu du précédent, littérateur et mathématicien, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. On a de lui : *Commentaire sur la Sphère*; — *Traité de mathématiques*; — des *Discours latins*, des traductions du grec également en latin. Il ajouta de nombreux manuscrits à la bibliothèque que lui avait léguée son oncle, et il en fit imprimer le catalogue à Venise en 1617. Elle fut achetée, au rapport de Tomasini, par le comte d'Arundel, et, selon Foscarini, par le comte de Pem-

brock, qui en dota en 1629 l'université d'Oxford.

Tomasini, *Bibl. manuscr. Venetiana.* — Foscarini, *Letteratura veneziana*, p. 316.

BAROZZIO (*Giacomo*). *Voy.* VIGNOLA.

* **BARPO** (*Jean-Baptiste*), géographe et agronome italien, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. On a de lui : *le Delizie e i frutti dell' Agricoltura e della villa;* Venise, 1633, 1634, in-4°; — *Descrizione della cività di Belluno e suo territorio;* Bellune, 1640, in-4°.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

* **BARRA** (*Joseph*), soldat français, né à Falaise en 1780, mort en 1793. S'étant engagé à treize ans dans les troupes républicaines qui combattaient dans la Vendée, il s'y fit remarquer un jour par sa valeur. Entraîné loin de ses camarades, il fut sommé par l'ennemi de crier *Vive le roi !* Nouveau d'Assas, il répondit *Vive la république!* en embrassant sa cocarde tricolore; et à l'instant il tomba percé de coups. La convention nationale décréta que les honneurs du Panthéon lui seraient accordés, et qu'une gravure représentant sa mort serait envoyée à toutes les écoles primaires, afin que chaque citoyen pût apprendre dès l'enfance que le dévouement à la patrie est un devoir. Une pension fut accordée à la mère de Barra; c'était une dette, car le jeune soldat la nourrissait avec sa paye. Un statuaire qui cherche ses inspirations dans la gloire du peuple, a exposé au salon de 1839 une belle statue qui représente Barra expirant : le jeune républicain, couché à terre, serre contre son cœur la cocarde nationale, et semble protester jusque dans la mort contre le drapeau blanc, qu'on a voulu lui faire saluer; sa main tient encore son sabre brisé. Sur le piédestal, l'artiste avait gravé le décret de la convention qui honorait la mémoire de l'héroïque Barra; le directeur du Musée a jugé à propos de faire cacher sous du plâtre cette inscription.

Le Bas, *Encyclopédie de la France.*

BARRA (*Pierre*), médecin, vivait à Lyon vers la moitié du dix-septième siècle. On a de lui : *de l'Abus de l'antimoine et de la saignée;* Lyon, 1664, in-12; — *de l'Usage de la glace, de la neige et du froid*, 1671 et 1675, in-12; — *de Veris terminis Partus humani; accessit historia mulieris romanæ, jam ab annis quatuor gravidæ*, 1666, in-8°.

Biographie médicale.

BARRABAND (*Pierre-Paul*), célèbre peintre d'oiseaux, professeur à l'école des arts à Lyon, né à Aubusson en 1767, mort à Lyon le 1er octobre 1809. Il dessina et peignit pour la collection des oiseaux de le Vaillant (*Histoire naturelle des oiseaux d'Afrique*), et fournit aussi des planches au Buffon publié par Sonnini, à l'*Histoire des insectes* de Latreille, au magnifique ouvrage sur l'Égypte, et exécuta de nombreux dessins pour la manufacture des Gobelins.

Joullette, *Histoire de la Manche*, t. II, p. 111.

BARRABAS, meurtrier rebelle, destiné à la mort, que Pilate délivra, à la prière des Juifs, préférablement à Jésus, suivant la coutume usitée chez les Juifs, de délivrer tous les ans à Pâques un malfaiteur.

Les Évangiles.

* **BARRACCO** (*Maurice*), écrivain italien, natif de Cosenza dans le royaume de Naples. On a de lui : un *Libro di piu Comedie curiose;* 1615.

Toppi, *Bibliotheca Napolitana.*

BARRADAS ou **BARRADIUS** (*Sébastien*), théologien portugais, né en 1542, mort le 14 avril 1615. Il était issu d'une famille noble, et appartenait à la compagnie de Jésus. Il professa à Coïmbre et à Évora la rhétorique et la philosophie avec un tel éclat, qu'on le surnomma *le saint Paul* du Portugal. Sa conduite était en effet celle d'un saint; et il fut en si grande vénération, qu'on venait de loin pour le voir et emporter un morceau de ses vêtements. Il mourut à soixante-treize ans, et laissa : *Comment. in historiam et concordiam evangelicam;* — *Itinerarium filiorum Israël ex Ægypto in terram promissionis.*

Alegambe, *Bibliotheca scriptorum Societatis Jesu.* — Lemire, *De script. sæculi XVII.*

BARRAL (*Joseph-Marie* DE), magistrat, connu aussi sous le nom de marquis de Montferrat, né à Grenoble en 1742, mort le 14 juin 1828. Il était président à mortier au parlement de cette ville, lorsque la révolution éclata. Ses concitoyens le mirent en 1789 à la tête de leur municipalité. A l'organisation des administrations départementales en 1790, il fut fait président du département de l'Isère, et, l'année suivante, juge au tribunal de cassation. La modération de ses principes mit ses jours en danger, sous le régime de la terreur. Mis en liberté après le 9 thermidor, il revint à Grenoble, et fut nommé commandant de la garde nationale de cette ville. Après le 18 brumaire, on lui confia une seconde fois la place de maire; il ne la quitta que pour occuper celle de président du tribunal d'appel. Nommé en 1805 membre du corps législatif, il en sortit en 1808, et, peu de temps après, il devint premier président de la cour impériale de Grenoble. On lui doit une *Description du département de l'Isère*, Grenoble 1800, broch. in-8° (de 40 pages).

Biographie des Contemporains.

BARRAL (*André-Horace-François*, vicomte DE), général, frère du précédent, né à Grenoble le 17 août 1745, mort à Voiron le 15 août 1829, fit d'abord les dernières campagnes de la guerre de sept ans comme sous-lieutenant au régiment de la Ferronnays; après 1760, il revint dans l'état-major de M. Bourcet, et rédigea par ordre de cet officier général des *Mémoires sur la chaîne des Alpes*, depuis le col de Tende jusqu'au Saint-Gothard. En 1792, il servait comme maréchal de camp dans l'armée des Alpes, commandée par Kellermann. Un ordre de la convention, d'après lequel il devait se rendre dans la Vendée, le dé-

termina à émigrer. De retour en France, il fut nommé en 1805 préfet du Cher, et exerça ses fonctions jusqu'en 1813, où il sollicita sa retraite. Il habitait sa terre du Voiron, lorsque les Autrichiens occupèrent en janvier 1814 le département du Mont-Blanc. Son âge avancé et la rigueur de la saison ne l'empêchèrent pas de payer de sa personne; il se mit à la tête du petit nombre de troupes qui se mirent à sa disposition, et défendit ce poste des Échelles jusqu'à ce que des forces supérieures l'eussent obligé de l'abandonner pour se replier sur Grenoble. On a de lui : *Mémoire sur les usines employées à la fabrication du fer dans le département du Cher;* Paris, 1805, in-8° (*Journal des Mines*, t. XXVI); — *Lettre à M. Éloi Johanneau, en réponse à un mémoire de M. Mongez sur les signaux chez les Gaulois* (Mémoires de l'Académie celtique, t. II).

Quérard, *la France littéraire*. — *Biographie des Contemporains*.

BARRAL (*Louis-Mathias*, comte DE), archevêque de Tours, né le 26 avril 1746, mort le 6 juin 1816. Il étudia au séminaire de Saint-Sulpice à Paris. A peine eut-il terminé ses études, que le cardinal de Luynes se l'attacha, l'emmena avec lui à Rome, et le choisit à son retour pour grand archidiacre de son diocèse. En 1785, l'abbé Barral fut nommé agent général du clergé. Au commencement de la Révolution, l'abbé de Barral était coadjuteur de l'évêque de Troyes, son oncle, qui, devenu infirme, lui céda son évêché. En 1788, il fut nommé évêque *in partibus*. Il refusa de prêter le serment de la constitution civile, et fut obligé de s'expatrier. Il se retira d'abord en Suisse auprès de M. de Belloy, depuis archevêque de Paris; de la Suisse, il passa en Angleterre, où se trouvait une grande partie du haut clergé de France. Après l'événement du 18 brumaire, il donna sa démission, avec quarante-quatre autres évêques, pour faciliter la conclusion du concordat. Le prélat démissionnaire eut bientôt lieu de se louer de cette déférence aux volontés du chef de l'Église. De retour en France, il obtint l'accueil le plus flatteur du premier consul, qui lui confia la mission délicate de soumettre à la nouvelle constitution les prêtres du diocèse de Poitiers. Son esprit conciliateur parvint à les ramener à son opinion, et il obtint le siége de Meaux pour récompense de ses services. Après l'établissement du gouvernement impérial, il fut successivement aumônier de la princesse Caroline et de l'impératrice Joséphine. Vers la même époque, l'archevêque de Tours vint à mourir, et l'évêque de Meaux fut nommé pour le remplacer. L'empereur, qui avait souvent éprouvé l'habileté de Barral dans les différends qu'il avait eus avec le clergé, se servit de lui dans toutes ses négociations avec le pape, et lui témoigna tout le prix qu'il attachait à ses services en le nomment sénateur et comte de l'empire. Le nouvel archevêque, sensible à tant de marques de l'affection de son souverain, ne laissa échapper aucune occasion de lui prouver sa reconnaissance, et, ce qui est plus rare, il lui resta fidèle et attaché. Ce fut lui qui, le 2 juin 1814, prononça l'oraison funèbre de l'impératrice Joséphine; et à la messe qui eut lieu le jour de l'assemblée solennelle du champ de mai, le 1er juin 1815, il officia pontificalement. A la rentrée de Louis XVIII, Barral fut déclaré démissionnaire par l'ordonnance royale du 24 juillet 1815, et il donna lui-même la démission de son archevêché. Depuis, il crut devoir publier un mémoire justificatif, que peut-être la pureté de ses intentions et la droiture connue de son caractère auraient pu le dispenser de produire. On a de lui : une *Lettre à M. C. Butler*, contre le serment de liberté et d'égalité; — *Sentiment de M. l'évêque de Troyes*, résidant à Londres, sur la légitimité et la fidélité, ou réponse à un écrit intitulé *Véritable état de la question de la promesse de fidélité à la constitution, demandée aux prêtres;* Paris, 1800; — *Fragments relatifs à l'histoire ecclésiastique du dix-neuvième siècle;* Paris, 1814, in-8°: on trouve dans ces fragments des mémoires relatifs aux négociations avec le pape en 1810 et en 1812, et d'autres écrits qui ont rapport au même sujet; — *Discours prononcé par M. l'archevêque de Troyes aux obsèques de S. M. l'impératrice Joséphine;* Paris, 1814, in-8°; — *Défense des libertés de l'Église gallicane, et de l'assemblée du clergé de France tenue en 1782*, ou *Réfutation de plusieurs ouvrages publiés récemment en Angleterre sur l'infaillibilité du pape*, ouvrage posthume; Paris, 1817, in-4°.

Biographie des Contemporains.

BARRAL (l'abbé *Pierre*), savant littérateur, né à Grenoble vers le commencement du dix-huitième siècle, et mort à Paris le 21 juin 1772. Il vint de bonne heure à Paris, où il fit quelques éducations particulières. Il était janséniste, et au nombre de ceux qui écrivaient avec le plus de violence contre les ennemis de Port-Royal. Il développa, de concert avec les PP. Guibaud et Valla, oratoriens, ses sentiments dans son *Dictionnaire historique, littéraire et critique des hommes célèbres*, 1758 (Soissons et Troyes), 6 vol. in-8°. On a dit avec quelque raison, que ce livre était le martyrologe du jansénisme, fait par un convulsionnaire. Malgré ce défaut, ce dictionnaire peut être lu avec intérêt. On a encore de lui : un extrait des lettres de madame de Sévigné, 1788, in-12, sous le titre *Sevigniana;* — un abrégé estimé du *Dictionnaire des antiquités romaines*, Paris, 1776, et (seconde édition) 1796, 2 vol. in-8°; — un *Dictionnaire historique, géographique et moral de la Bible*, 1758, 2 vol. in-8°; — *Lettres à M**** (sur l'ouvrage intitulé *Querelles littéraires*); 1762, in-12; — *Appelants célèbres*, avec un *Discours sur l'appel;* Paris, 1763, in-12; — *Maximes sur le devoir des rois et le bon usage de leur*

autorité; Paris, 1754, in-12 : cet ouvrage parut encore sous les deux titres suivants : *Manuel des souverains,* 1754, in-12; *Principes sur le gouvernement monarchique;* Londres, 1755, in-12. Barral a été l'éditeur des *Mémoires historiques et littéraire de l'abbé Goujet,* 1767, in-12.

Chaudon et Delandine, *Nouveau Dictionnaire historique.*

*BARRAL (*Jean-Augustin*), chimiste français, né à Metz (Moselle) en 1819. Il fit ses études au collége de Metz, et fut reçu en 1838 à l'École polytechnique, d'où il sortit en 1840 pour entrer dans l'administration des tabacs. Dès ce moment il se livra à l'étude des sciences. Il débuta par rechercher dans la feuille de tabac la substance toxique qu'on y soupçonnait, mais qu'on n'était pas encore parvenu à obtenir pure et à analyser. Il parvint ainsi à isoler la nicotine, alcali puissant dont une seule goutte suffit pour donner la mort à un chien, et dont les propriétés vénéneuses ont été employées pour commettre un crime fameux dans les annales judiciaires (1).

M. Barral quitta bientôt l'administration des tabacs pour se livrer exclusivement à l'enseignement et aux sciences. En 1845 il fut nommé répétiteur de chimie à l'École polytechnique, et depuis 1841 il professe la chimie et la physique à l'École préparatoire du collége Sainte-Barbe.

Ses principaux travaux ont porté successivement : sur *la Précipitation de l'or à l'état métallique;* — sur *la Constitution des faïences émaillées;* — sur *la Puissance magnétique des aimants artificiels.* En 1850, il exécuta deux voyages aéronautiques avec M. Bixio. Dans le second de ces voyages, les deux observateurs se trouvèrent au milieu de petits glaçons qui réfléchissaient la lumière du soleil de manière à en former une image placée au-dessous du ballon; ils ont ainsi vérifié l'hypothèse de l'abbé Mariotte sur la cause des halos et parasélènes, qu'il attribuait à des glaçons suspendus dans les hautes régions de l'atmosphère. MM. Barral et Bixio se trouvaient à une hauteur de plus de 7,000 mètres, et ils enduraient le froid excessif de — 40°, celui de la congélation du mercure, précisément à la même hauteur où, en 1806, Gay-Lussac n'avait trouvé que — 10°. Il a été ainsi démontré que la température des différentes couches atmosphériques subit les variations analogues aux variations de la température à la surface de la terre.

Dès le début de M. Barral dans la carrière scientifique, ses idées s'étaient portées vers les applications de la science à l'agriculture. Ainsi, dès 1843, il publia un travail sur la chimie agricole pour montrer que toute la théorie des engrais ne résidait pas dans l'appréciation de l'azote, mais qu'il fallait tenir compte, comme on commence à le faire aujourd'hui, du mode de combinaison de cet élément, et de son association avec les autres matériaux utiles à la végétation. Depuis cette époque, M. Barral n'a fait qu'entrer plus avant dans cette voie. Il a publié un long mémoire sur *la Statique chimique de l'homme,* contenant de longues expériences faites sur lui-même et sur ses enfants; puis un mémoire sur *la Statique chimique du mouton;* enfin un livre sur *la Statique chimique de tous les animaux domestiques,* en envisageant surtout la question au point de vue des effets que peut produire l'emploi du sel marin. M. Barral a fait en outre diverses expériences sur les engrais, la fabrication du beurre, et enfin un travail considérable sur l'analyse des matières contenues dans les eaux de pluie. Ce dernier travail se continue sous les auspices de l'Académie des sciences, qui a fourni à l'auteur des appareils de platine qui permettront de résoudre toutes les questions sur le sujet comporté.

M. Barral a publié de nombreuses notices scientifiques dans la *Revue des Deux Mondes,* dans le *Dictionnaire des arts et manufactures,* l'*Encyclopédie moderne,* dans le *Journal d'agriculture pratique,* dans les *Annales de chimie et de physique,* et l'*Annuaire météorologique.* Depuis 1850, il dirige le *Journal d'agriculture pratique,* publication fondée en 1837 par M. Bixio.

(1) Voyez dans la *Gazette des Tribunaux,* 1850, les détails du procès *Bocarmé.*

*BARRALIS (*Barthélemy*), médecin français, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. Il fut docteur régent de la faculté de Paris. On a de lui une *traduction* de l'ouvrage de Sylv. Facio sur la peste (Paris, 1620, in-8°, et 1624). D'après l'opinion de Barralis, la peste n'est pas contagieuse.

Biographie médicale.

BARRALLIER (*Honoré-François-Noël-Dominique*), enfant prodige, né à Marseille le 10 avril 1805, mort le 24 juillet 1821. A quinze ans il avait achevé ses études, et se proposait d'aller à Paris pour y étudier les langues orientales, lorsqu'il mourut à l'âge de seize ans, à la suite d'un bain pris en sortant d'un repas. On a de lui : *Discours sur l'immortalité de l'âme,* œuvre posthume; Marseille, 1822, in-8°.

Quérard, *la France littéraire.* — Mahul, *Annuaire nécrologique,* 1821, p. 2.

*BARRANCO (*François*), peintre espagnol, vivait en Andalousie dans la seconde moitié du dix-septième siècle. C'était un peintre de genre; on a de lui des bambochades, auxquelles il savait donner de la couleur et de la vérité.

Quilliet, *Dictionnaire des Peintres espagnols.*

BARRAS (*Louis*, comte DE), général de marine, natif de Provence, mort vers la fin du dix-huitième siècle. Il suivit le comte d'Estaing dans sa campagne au nord de l'Amérique, et combattit en 1782, sous les ordres de Grasse, contre l'amiral Hood, dans la baie de Saint-Christophe, aux Antilles. Il s'empara ensuite des colonies anglaises de Névis et de Montferrat, et prit

sa retraite à la conclusion de la paix, en 1783.
De Courcelles, *Dictionnaire des généraux français*.

BARRAS (*Paul-François-Jean-Nicolas*, comte DE), membre du Directoire, né le 30 juin 1755 à Lohempoux (Provence), mort à Chaillot, près Paris, le 29 janvier 1829. Il embrassa d'abord la carrière militaire, servit comme sous-lieutenant au régiment de Languedoc, se rendit à l'île de France en 1775, et passa dans le régiment de Pondichéry. Après la prise de cette ville, il servit sur l'escadre de Suffren, puis au cap de Bonne-Espérance, et revint enfin en France avec le grade de capitaine. La dépravation de ses mœurs l'entraina dans des dépenses qui absorbèrent bientôt toute sa fortune. La révolution éclata : c'était pour les hommes perdus de dettes une occasion favorable; Barras en profita. Il avait deviné, à l'énergie de la manifestation populaire, que la victoire ne serait pas pour la royauté; aussi se rapprocha-t-il du tiers état, dans les assemblées des bailliages de Provence. Après avoir fait acte de patriotisme dans sa province, il accourut à Paris, où il espérait pouvoir utiliser cette brûlante activité qui le tourmentait. Le 14 juillet, il assista à l'attaque de la Bastille; le 10 août, à la prise des Tuileries. Ce n'étaient point ses opinions républicaines qui le jetaient ainsi au milieu des assaillants : on peut en avoir la preuve en l'écoutant déposer, comme témoin, dans les poursuites que fit le Châtelet sur les journées des 5 et 6 octobre. Il raconte « qu'ayant entendu, le 5, trois personnes dire des horreurs du roi et de la reine, il avait voulu leur représenter l'innocence du roi; mais qu'ayant été mal reçu, il s'était éloigné en frémissant d'horreur. » Au mois d'août 1792, il fut nommé juré à la haute cour d'Orléans, et, en septembre, député du département du Var à la convention nationale : il y vota la mort de Louis XVI sans sursis ni appel. En octobre 1783, il fut envoyé en mission dans le Midi avec Fréron; là, les deux représentants punirent sévèrement les contre-révolutionnaires de Marseille, et ramenèrent tout à l'obéissance. Alors Barras, se séparant de Fréron, s'embarqua à Saint-Tropez, arriva à Nice, et arrêta, au milieu de la nuit, le général Brunet, accusé d'avoir livré Toulon aux Anglais, de concert avec l'amiral Trogoff. Il revint ensuite presser le siége de cette ville; et, lorsqu'elle eut été prise par les troupes de la convention, il sévit contre les traîtres qui avaient appelé les Anglais. Sa réputation de patriotisme était si bien établie dans le Midi, que lui et Fréron furent les seuls représentants qui ne fussent pas dénoncés aux Jacobins par les sociétés populaires de ce pays. Mais Robespierre ne s'abusa pas sur ses semblants de patriotisme : il connaissait la profonde immoralité de Barras; plusieurs fois il eut l'intention d'en provoquer l'arrestation. Barras le sut; alors il travailla à renverser la Montagne, et fut un des plus violents auteurs de l'événement du 9 thermidor : c'est lui qui se mit à la tête des troupes qui s'emparèrent de Robespierre à l'hôtel de ville. « Cet événement lui donna une grande célébrité. Tous les thermidoriens, après la chute de Robespierre, devinrent les hommes de la France. » (*Mémorial de Sainte-Hélène.*) Le lendemain, il se démit du commandement, et fut élu secrétaire de la convention. Le 23 septembre, il accusa Moyse, Bayle et Granet, d'avoir causé les soulèvements du Midi, et fut lui-même accusé par Escudier et Granet d'avoir dilapidé les deniers publics. Un décret vint à son secours et le justifia, à défaut de preuves valables. Au mois de novembre 1794, il fut adjoint au comité de sûreté générale, et se montra l'un des plus ardents persécuteurs des montagnards. En janvier 1795; il parla contre les émigrés de l'Alsace, en faveur desquels Bentabolle réclamait, et provoqua la célébration de l'anniversaire de la mort de Louis XVI. Le 4 février, il fut élu président de la convention; le 12 germinal, il fit déclarer Paris en état de siége, lorsque le peuple vint aux portes de la salle demander du pain et la constitution de 1793. Le 1er prairial suivant, il fut chargé de la direction de la force armée qui repoussa la tentative du parti populaire. Le 13 vendémiaire, il commanda encore les troupes de la convention, et s'adjoignit le général Bonaparte, qui, sous son nom, réprima l'insurrection royaliste. On imagina, pour se défaire subitement des trois commissaires près de l'armée de l'intérieur, de réunir dans la personne de Barras les pouvoirs de commissaire et ceux de commandant de cette armée; mais les circonstances étaient trop graves pour lui : elles étaient au-dessus de ses forces. — « Barras, dit l'empereur, n'avait pas fait la guerre, il avait quitté le service n'étant que capitaine; il n'avait d'ailleurs aucune connaissance militaire. Les événements de thermidor et de vendémiaire le portèrent au Directoire. Quoiqu'il n'eût point les qualités nécessaires pour cette place, il fit cependant mieux que ceux qui le connaissaient n'attendaient de lui. Il donna de l'éclat à sa maison; il avait un grand train de chasse, et faisait une dépense considérable. Quand il sortit du Directoire, au 18 brumaire, il lui restait encore une grande fortune; il ne la dissimulait pas. Cette fortune n'était pas, il s'en faut, de nature à avoir influé sur le dérangement des finances; mais la manière dont il l'avait acquise, en favorisant les fournisseurs, altéra la morale publique. » (Napoléon, dans le *Mémorial de Sainte-Hélène.*)

Barras, incapable d'aucun travail suivi, laissait le soin de l'administration à ses collègues, et s'entourait de femmes perdues et d'agioteurs, qu'il encourageait par son exemple et par la promesse de son appui. Malgré la turpitude de Barras, ses collègues divisés lui accordèrent beaucoup d'influence pour l'amener à eux. Il sentit l'avantage de sa position, et ne se prononça pour aucun parti. Cependant il se forma dans le sein

des conseils une violente opposition, dont le but était de limiter la puissance du Directoire et surtout celle de Barras. Attaqué avec véhémence par les journaux de la faction clichyenne, il se vengea en attirant au Luxembourg un des rédacteurs de ces feuilles, et le fit fouetter indignement par ses laquais. Cette odieuse affaire fut assoupie au moyen d'une grosse somme d'argent que Barras donna, et des menaces qu'il fit. Il contribua ensuite au renouvellement des conseils par le coup d'État du 18 fructidor an V. « Après cette journée, Barras fut, en apparence, l'homme le plus considérable du Directoire ; mais en réalité c'était Rewbell qui avait la véritable influence des affaires. Barras soutint constamment, en public, le rôle d'un ami chaud de Napoléon. Lors du 30 prairial, il eut l'adresse de se concilier le parti dominant de l'assemblée, et ne partagea pas la disgrâce de ses collègues. » (Napoléon, dans le *Mémorial de Sainte-Hélène*). Depuis ce moment il régna presque seul, jusqu'au moment où Sieyes entra au Directoire, le 30 prairial an VII. Il resta en fonctions même après la violente sortie des conseils contre Larevellière-Lépeaux, Treilhard et Merlin; mais son influence diminua beaucoup. La révolution du 18 brumaire annula son rôle politique ; le lendemain, il envoya sa démission, avec son acquiescement à des événements auxquels il ne pouvait plus s'opposer. Quelques jours après, il demanda au consul Bonaparte de protéger sa sortie de Paris ; et il se retira à Grosbois, avec une escorte. Il renoua alors les négociations qu'il avait presque toujours entretenues avec le parti royaliste ; puis, sachant qu'il était sévèrement surveillé par le gouvernement, dont il n'avait voulu accepter aucunes fonctions, il se retira à Bruxelles, où le fruit de ses dilapidations le mit à même de déployer un luxe effréné. En l'an XIII, il obtint la permission de se retirer à Marseille. Depuis cette époque, il parut renoncer à jouer un rôle politique. Cependant il paraît certain qu'il eut connaissance de la conspiration de Mallet, et qu'il travailla à préparer les patriotes de la Provence au coup de main que ce général tenta à Paris. Il fut alors exilé à Rome, et mis sous la surveillance spéciale d'un commissaire de police, ancien émigré. Il refusa d'entrer dans le parti de Murat en 1814, partit de Rome, fut arrêté à Turin et conduit à Montpellier, où il se mit à intriguer dans le sens des royalistes. Pendant les désastres de la campagne de 1814, l'ex-directeur conspira ouvertement pour les Bourbons, et revint à Paris lors de la rentrée de Louis XVIII. Consulté sur la marche du gouvernement par MM. de Blacas et d'André, il répondit : « Vous perdrez le roi, et vous ramènerez nos calamités et Bonaparte. » N'ayant pu obtenir une audience du roi, il se retira en Provence, et ne revint à Paris qu'après la seconde restauration. Il continua jusqu'à sa mort à louvoyer entre la royauté et la république. Voici le portrait de Barras, tracé par l'empereur Napoléon lui-même : « Barras était d'une haute stature ; il parla quelquefois dans des moments d'orage, et sa voix couvrait alors la salle. Ses facultés morales ne lui permettaient pas d'aller au delà de quelques phrases. La passion avec laquelle il parlait l'aurait fait prendre pour un homme de résolution. Il ne l'était point ; il n'avait aucune opinion faite sur aucune partie de l'administration publique (1). »

Mémoires de Barras. — *Biographie des Contemporains*. — Buchez et Roux, *Hist. parlementaire*. — Thiers, *Hist. de la Révolution*. — *Mémorial de Sainte-Hélène*.

***BARRAS DE LA PENNE** (*Jean-Antoine*), officier de marine, natif d'Arles, mort à Marseille le 18 juillet 1750. Il fut commandant du port de Marseille et inspecteur des constructions navales. N'étant encore que lieutenant de galère, il se fit remarquer au bombardement de Gênes, où il commandait un détachement de cinquante grenadiers. On a de lui : *Remarques sur la dissertation des Trirèmes, ou vaisseaux de guerre, par le P. Languedoc, de la compagnie de Jésus* ; Marseille, Boy, 1722, in-8° ; — *Lettre critique au P. Laval, de la compagnie de Jésus, professeur royal de mathématiques* ; Marseille, 1826, in-4° ; — *Lettre critique écrite à M. le Bailly de ***, à Marseille, le dernier décembre* 1725, *au sujet d'un livre intitulé « Nouvelles découvertes sur la guerre*, etc., *» avec des remarques critiques sur les trois nouveaux systèmes de trirèmes, ou vaisseaux de guerre des anciens, imprimées dans les Mémoires de Trévoux, août, septembre, octobre* 1722 ; Marseille, 1727, in-fol. grand pap. de 67 pages, avec planche et vignettes ; — *Réplique à la réponse du P. de la Maugeraye, insérée dans les Mémoires pour l'histoire des sciences, mars* 1728, *art.* 25 ; Marseille, 1728, petit in-8° de 76 pages, avec une planche représentant la coupe de l'ordre des thranites de la galère de Philopator. La *Réponse du P. de la Maugeraye* se trouve dans les *Mémoires de Trévoux* du mois de mars 1727. Barras s'était en outre occupé de plusieurs ouvrages que son âge, les devoirs de son état et sa faible santé ne lui permirent pas de terminer. — Nous citerons entre autres : un *Dictionnaire instructif et critique des termes propres aux galères* ; un *Portulan de la mer Méditerranée*, et un *Mémoire sur la description des rames*, dans lequel il se proposait de rectifier les erreurs d'Isaac Vossius. Les idées de Barras sur l'architecture navale des anciens furent attaquées par M. Turin, son compatriote.

P. Levot.

Histoire de Provence et de la Marine.

BARRAU (*Pierre-Bernard*), économiste français, né à Toulouse en 1767, mort en 1843. Il débuta en 1793 dans la carrière administrative, et obtint ensuite une place dans les bureaux de la guerre, mais il n'y resta que peu de temps ; un

(1) Napoléon, dans le *Mémorial de Sainte-Hélène*.

riche mariage l'ayant rappelé dans ses foyers, il ne s'occupa plus du soin de faire valoir ses propriétés, et ce soin il le traduisit en principes : « De petites dépenses, disait-il, prévues et faites « avec ordre, sont à peine sensibles, tandis que « les fortunes les mieux établies sont souvent « dérangées par une perte inopinée; qu'un si- « nistre quelconque perd de son intensité, selon « qu'il est supporté par un plus grand nombre « d'intéressés. » Fort de ces vérités, il établit pour les départements du midi la première société d'assurances mutuelles qui ait existé en France, et publia en 1800, sur cette matière, son projet primitif, qu'il étendit à tous les sinistres qui menacent la propriété et les individus. Il fit paraître à ce sujet : *Traité des Fléaux et des cas fortuits*, ou *Manuel du propriétaire de toutes les classes*, 1816, in-8° : ce traité donna l'essor à toutes les compagnies qui se créèrent depuis. On a encore de lui : *Projet d'assurances pour les récoltes en grains et vins, contre les ravages de la grêle;* Toulouse, 1801, in-8°; et *Projet d'assurances réciproques pour les maisons contre l'incendie;* Toulouse, 1803, in-8°; — *l'Ensemencement et la culture rendus plus simples, plus économiques et plus productifs, au moyen du semoir et du sarcloir-Barrau;* Paris, 1833, in-8°. N. MAUROY.

Biographie des Hommes du jour.

*BARRAU (*Théodore-Henri*), neveu du précédent; pédagogue français, né à Toulouse en 1794. Après avoir enseigné successivement aux collèges de Riom, d'Agen et de Niort, il fut appelé en 1830 à la direction de celui de Chaumont (Haute-Marne), et prit sa retraite en 1845. On a de lui, entre autres : *Histoire d'Agis IV, roi de Lacédémone, condamné à mort par ses propres sujets;* Clermont-Ferrand et Paris, 1817, in-8°; — *Skander, nouvelle grecque du quinzième siècle;* Paris, Eymery, 1825, in-12; — *De l'Amour filial. Leçons et récits adressés à la jeunesse;* Paris, 1836, in-8°; — *Des devoirs des enfants envers leurs parents;* Paris, 1837, in-18, souvent réimprimé depuis; — *Direction morale pour les instituteurs;* Paris, Hachette, 1840, 1 vol. in-18, 3e édition; — *Simples notions sur l'agriculture, le jardinage et les plantations;* Paris, in-12, 3e édit. N. M.

BARRAUD (*Jacques*), jurisconsulte français, né à Poitiers en 1555, mort dans la même ville en 1626. Il étudia le droit à Toulouse, et vint ensuite plaider au barreau de Poitiers. Parvenu à un âge avancé, il écrivit sur le droit de sa province. On a de lui : *Coustumes du comté et pays de Poictou*, avec *Annotations sommaires de M. Jacques Barraud;* Poitiers, 1625, in-4°. Ces annotations se retrouvent dans le *Coutumier général* du Poitou, publié en 1727 par J. Boucheul, 2 vol. in-fol. L'ouvrage de Barraud a été comparé à celui de Domat sur le droit romain, et Jean Faulcon, commentateur de Barraud, l'a mis sur la même ligne que Cujas.

*BARRAUD (*Jacques*), fils du précédent, jurisconsulte et poëte latin, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. On a de lui : *Recitatio solemnis de sponsalibus et matrimonio*, 1632, in-8°; — une *Traduction du discours de la jeunesse* de Fox Morzillo; Paris, 1579. Cette traduction lui est attribuée par Duverdier.

Dreux du Radier, *Bibliothèque historique et critique du Poitou*, t. III, p. 278. — Duverdier, éd. Rigoley de Juvigny, I, 607. — Chaudon et Delandine, *Nouveau Dictionnaire historique*.

BARRE (*Antoine* LE FÈVRE DE LA), général français, né vers le commencement du dix-septième siècle, mort le 4 mai 1688, fut d'abord conseiller au parlement, et remplit successivement les fonctions de maître des requêtes, d'intendant du Bourbonnais et de l'Auvergne, et enfin de Paris. Il quitta ensuite la magistrature pour la marine, et parvint en peu de temps au grade de capitaine de vaisseau. Nommé gouverneur de la Guyane en 1663, il reprit Cayenne sur les Hollandais, qui s'en étaient emparés. Il fut créé lieutenant général en 1667 et envoyé aux Antilles, où il battit les Anglais, qu'il força à lever le blocus de Saint-Christophe. En 1682, il fut nommé gouverneur du Canada, en remplacement du comte de Frontenac. Mais d'un âge fort avancé déjà, il ne pouvait plus déployer l'activité nécessaire dans un poste où il fallait sans cesse lutter contre les Anglais et les sauvages. Il éprouva quelques échecs contre les Iroquois, et fut rappelé en 1685. On a de lui : *Description de la France équinoxiale, ci-devant appelée la Guyane, et par les Espagnols El Dorado;* Paris, 1666, in-4° (livre rare); — *Journal d'un voyage à Cayenne*, imprimé à la suite de la *Relation de ce qui s'est passé dans les îles et la terre ferme de l'Amérique pendant la dernière guerre avec l'Angleterre* en 1666 et 1667 (relation attribuée à Clodoré); Paris, 1671, in-12.

Pinard, *Chronologie historique*, t. IV, p. 217. — Le P. Charlevoix, *Histoire de la Nouvelle-France*, liv. X et XI. — Labat, *Nouveau voyage aux îles de l'Amérique*.

BARRE (*Jean-François* LE FÈVRE, chevalier DE LA), petit-fils du précédent, périt le 1er juillet 1766, à l'âge de dix-neuf ans, victime de l'intolérance religieuse. Ce malheureux jeune homme doit toute sa célébrité à sa fin tragique et aux circonstances qui l'accompagnèrent. Ainsi que Calas, il ne sortit de l'obscurité que le dernier jour de sa vie. Le chevalier de la Barre naquit à Abbeville en 1747. Son père ayant dissipé une fortune de plus de quarante mille livres de rente, sa tante, abbesse de Villancourt, appela le jeune de la Barre auprès d'elle, en prit soin comme de son propre fils, et, lui voyant du goût pour l'état militaire, elle sollicita une compagnie de cavalerie qu'elle était près d'obtenir. Sur ces entrefaites, un sieur Duval de Saucourt, chargé de quelques affaires du couvent, et qui avait souvent occasion de voir l'abbesse, en devint amoureux. Duval,

qui avait soixante ans, se rendit ridicule, et fut repoussé avec mépris. Le jeune de la Barre partagea l'indignation de sa tante, et traita Duval avec une hauteur insultante. Celui-ci, le cœur ulcéré, jura de se venger. Ayant appris que le chevalier, et le jeune d'Étallonde de Morival, fils du président de l'élection, avaient passé depuis peu, au mois de juillet 1765, devant une procession sans ôter leur chapeau, s'en fit le dénonciateur : il peignit cette légère distraction comme un horrible attentat contre la religion. Le hasard lui vint bientôt en aide, et prêta de nouvelles armes à sa calomnie et à sa fureur. Le 9 du mois d'août de cette même année, un crucifix de bois, posé sur le pont neuf d'Abbeville, fut mutilé. L'évêque d'Amiens, de la Motte d'Orléans, exagéra la gravité de cette irrévérence, publia un monitoire pour obliger les fidèles à révéler les auteurs de ce crime, sous peine d'excommunication. Saucourt en accusa le chevalier de la Barre, et rattacha méchamment cette dernière aventure à celle du mois de juillet. Il fouilla dans la vie passée du jeune homme, et découvrit qu'il avait une fois chanté des chansons libertines à la suite d'un souper. Il exalta le fanatisme de quelques hommes du peuple, en intimida d'autres au nom de la religion, pour les faire déposer contre le chevalier; et lorsqu'il crut sa trame assez habilement ourdie pour réussir, il alla chez le premier juge de la sénéchaussée d'Abbeville, déposa contre son ennemi, et força le juge d'entendre les dénonciateurs. La procédure une fois commencée, il y eut une foule de délations. Mais ce qui surprit étrangement, et parut presque un châtiment infligé par la Providence, c'est que quelques-uns des témoins, suscités par Duval lui-même, dénoncèrent son propre fils comme un des principaux complices des impiétés secrètes reprochées au chevalier. Duval fit évader son fils, et, chose inconcevable, n'en poursuivit pas moins son horrible procès. Le tribunal d'Abbeville condamna le jeune d'Étallonde, âgé de dix-huit ans, à souffrir l'amputation de la langue jusqu'à la racine, et l'amputation de la main droite, à la porte de la principale église; ensuite il devait être conduit dans un tombereau à la place du marché, être attaché à un poteau avec une chaîne de fer, et être brûlé à petit feu. Heureusement le jeune d'Étallonde parvint à s'échapper, et se réfugia en Prusse, où il fut très-bien accueilli de Frédéric II, qui le mit au nombre de ses officiers. « Il est, dit Voltaire, regardé par tout le régiment comme un excellent sujet : qui sait si un jour il ne viendra pas se venger de l'affront qu'on lui a fait dans sa patrie? » Le chevalier de la Barre fut condamné à avoir la langue et la main droite coupées, et à être ensuite brûlé vif. Un arrêt du parlement de Paris, rendu à la majorité de cinq voix sur vingt-cinq, mitigea le jugement, en ordonnant que le chevalier de la Barre serait décapité avant d'être livré aux flammes. « Enfin, dit Voltaire, le 1er juillet 1766, se fit dans Abbeville cette exécution trop mémorable. Cet enfant fut d'abord appliqué à la torture. Voici quel est ce genre de tourment : les jambes du patient sont serrées entre des ais; on enfonce des coins de fer ou de bois entre les ais et les genoux, les os en sont brisés. Le chevalier s'évanouit; mais il revint bientôt à lui, à l'aide de quelques liqueurs spiritueuses, et déclara sans se plaindre qu'il n'avait pas de complices. Il fut ensuite conduit au lieu du supplice, dans un tombereau, avec un écriteau sur la poitrine, portant : *Impie blasphémateur, sacrilége abominable et exécrable.* On avait envoyé de Paris cinq bourreaux pour cette exécution. Il monta sur l'échafaud avec un courage tranquille, sans plainte, sans colère, sans ostentation. Tout ce qu'il dit au religieux qui l'assistait se réduisit à ces paroles : « Je ne croyais pas qu'on pût faire mourir un jeune gentilhomme pour si peu de chose. » « Il serait devenu, continue Voltaire, un excellent officier : il étudiait la guerre par principes; il avait fait des remarques sur quelques ouvrages du roi de Prusse et du maréchal de Saxe, les deux plus grands généraux de l'Europe. » « Vous vous étonnez sans doute, monsieur, » dit Voltaire à Beccaria, auquel il avait adressé la *Relation de la mort du chevalier de la Barre,* « qu'il se passe tant de scènes si tragiques dans un pays qui se vante de la douceur de ses mœurs, et où les étrangers même venaient en foule chercher les agréments de la société; mais je ne vous cacherai point que s'il y a toujours un certain nombre d'esprits indulgents et aimables, il reste encore dans plusieurs autres un ancien caractère de barbarie que rien n'a pu effacer. Vous retrouverez encore ce même esprit qui fit mettre à prix la tête d'un cardinal premier ministre, et qui conduisait l'archevêque de Paris, un poignard à la main, dans le sanctuaire de la justice. Certainement la religion était plus outragée par ces deux actions que par les étourderies du chevalier de la Barre; mais voilà comme va le monde : *Ille crucem sceleris pretium tulit, hic diadema.* » (Œuvres de Voltaire, tome XLII, édition de Beuchot). La mémoire du malheureux de la Barre fut réhabilitée par un décret de la convention, le 15 novembre 1793.

Voltaire, *Correspondance.* — *Dictionnaire historique.*

BARRE (*César-Alexis* CHICHEREAU, chevalier DE LA), littérateur, né vers 1630 à Langeais, dans la Touraine, mort dans les premières années du dix-huitième siècle. Il suivit la carrière militaire, et se retira avec le grade de capitaine. Il cultiva avec succès la poésie. On a lui : des *Fables;* Cologne, 1687, in-8°; — *Conseils à une jeune dame qui entre dans le monde;* Tours (vers 1690), in-4° (38 pages); — une épître en vers libres.

Chalmel, *Histoire de Touraine,* t. IV.

BARRE (*François* POULAIN DE LA), littérateur, né à Paris en juillet 1647, mort à Genève en mai 1723. Il s'adonna à la philosophie, aux belles-lettres et à la théologie. Il eut la cure de la Flamengrie (dans le diocèse de Laon), qu'il quitta pour se retirer à Genève, où il se maria en 1690. Il y enseigna la langue française. On a de lui un traité *De l'égalité des deux sexes*, 1673, in-12. Ses autres ouvrages sont : *De l'excellence des hommes contre l'égalité des sexes*, 1675, in-12, 1692, in-8° ; — *la Doctrine des protestants sur la liberté et le droit de lire l'Écriture sainte, sur le service divin en langue entendue, sur l'invocation des saints, sur le sacrement de l'Eucharistie, justifiée par le missel romain et par la raison*; Genève, 1720, in-8° ; et quelques traités d'éducation, assez médiocres.

Lelong, *Bibliothèque historique de la France*.

BARRE (*Jean-Jacques* DE LA), théologien protestant, fils du précédent, naquit à Genève en 1696, et mourut en 1751. Il a publié : *Pensées philosophiques*, in-12 ; — *Dialogues sur divers sujets*, in-12.

Quérard, *la France littéraire*.

BARRE (*Jean* DE LA), antiquaire, prévôt de Corbeil, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. On a de lui : *Antiquités de la ville, comté et châtellenie de Corbeil*, 1647, in-4°.

Lelong, *Bibliothèque historique de la France*.

BARRE (*Jean* DE LA), littérateur français, né vers 1650 à Paris, mort vers 1711. Il était avocat au parlement, et se livrait à la culture des lettres. On a de lui une continuation du *Discours sur l'Histoire universelle* de Bossuet, imprimée à part; Paris, 1703, in-12, et une traduction de Sénèque, *de la Brièveté de la vie*, 1703, in-12.

Journal des Savants, 1708 et 1715.

BARRE (*Joseph*), chanoine régulier de Sainte-Geneviève et chancelier de l'université de Paris, mort dans cette ville le 23 juin 1764, âgé de soixante-douze ans. Il entra jeune dans sa congrégation, et y fit de grands progrès dans les sciences ecclésiastiques et profanes. Voici les titres de ses principaux ouvrages *Vindiciæ librorum Deutero-Canonicorum Veteris Testamenti*, 1730, in-12; — *Histoire générale d'Allemagne*, 1748, en 11 vol. in-4° : cette histoire est pleine de recherches, mais quelquefois inexacte et peu élégante; on a remarqué que l'auteur a inséré dans son ouvrage beaucoup de faits et de discours empruntés à l'*Histoire de Charles XII* par Voltaire; — *Vie du maréchal de Fabert*, 1752, 2 vol. in-12 : cette histoire est curieuse, mais la diction n'en est pas assez pure; — *Examen des défauts théologiques*; Amsterdam, 1744, 2 vol. in-12; ouvrage diffus et mal écrit; — Notes ajoutées aux œuvres de Bernard Van Espen, 1753, 4 vol. in-fol.

Quérard, *la France littéraire*.

BARRE (*Louis-François-Joseph* DE LA), érudit français, né à Tournay le 9 mars 1688, mort le 24 mai 1738. Il étudia, et se fit d'abord correcteur d'imprimerie. En cette qualité il surveilla l'impression de deux ouvrages importants d'Anselme Banduri (*Imperium orientale*, et *Numismata imperatorum Romanorum*). Il devint membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Outre une nouvelle édition du *Spicilegium* d'Achéry, il a édité *Vetera Analecta* de Mabillon; Paris, 1723, in-fol.; — *Dictionnaire* de Moréri, avec des additions considérables; ibid., 1725 ; — *Mémoires de l'Histoire de France et de Bourgogne*, connus sous le titre de *Journal de Charles VI*, 1729, 2 vol. in-4° ; — *le Secrétaire du Cabinet*, et *le Secrétaire de la Cour*, 1732, 2 vol. in-12; — *l'Histoire de Louis XIV*, par Larrey, 1733, 9 vol. in-12; — l'*Histoire de Paris* de D. Lobineau, 1735, 5 vol. in-12. Voilà les principaux ouvrages dont de la Barre a donné des éditions. Depuis 1727, il dirigea le *Journal de Verdun*, et publia, dans les *Mémoires* de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, plusieurs dissertations, parmi lesquelles on remarque des *Éclaircissements sur l'histoire de Lycurgue*, et un *Traité complet du Poëme épique*. De la Barre était affecté de surdité : il fut très-heureux en ménage.

Moréri, *Dictionnaire historique*.

BARRE (*Michel* LA), compositeur de musique et virtuose, né à Paris vers 1680, mort en 1744. C'était le plus célèbre joueur de flûte de l'Opéra de Paris, pour lequel il composa : *le Triomphe des Arts*, en 1700; — *la Vénitienne*, en 1705; remise en musique par d'Auvergne, 1768.

Fétis, *Biographie universelle des Musiciens*.

BARRE (*Nicolas*), fonda en 1678 l'ordre des Frères et Sœurs des écoles charitables et chrétiennes, appelés *Piétistes*. Cet ordre est obligé, par ses instituts, à se consacrer entièrement à l'éducation des pauvres enfants de l'un et de l'autre sexe.

Hélyot, *Histoire des Ordres*, I, 8, ch. 30, p. 232.

***BARRE** (*Jean-Jacques*), graveur en médailles, né à Paris le 3 août 1793. A l'âge de dix-sept ans, il entra dans les ateliers de M. Tiolier, graveur de la monnaie, sous lequel il fit de rapides progrès.

M. Barre a exécuté un grand nombre de médailles historiques et artistiques, dont voici les sujets principaux : *Shakspeare*, pour la *Galerie universelle*; — les *Victoires et Conquêtes des Français*, de 1792 à 1815; — *la Mort du prince de Condé*; — *l'Offrande à Esculape*; — *l'Eglise de Sainte-Geneviève rendue au culte*; — *le Sacre de Charles X* (deux médailles de grand module); — *Boïeldieu*, pour la ville de Rouen; — *le docteur Gall*; — *la Pose de la première pierre du Trocadero*, et *Pozzo di Borgo*, en 1830. C'est lui qui a gravé les médailles destinées à rappeler l'inauguration de la

statue de Louis XIV à Montpellier, et de celle de Louis XVI à Bordeaux; la visite de la famille royale à la Monnaie, en 1834; et de 1834 à 1838, les poinçons et bigornes de la garantie, qui ont rendu depuis lors la contrefaçon impossible; de 1841 à 1843, les billets de la banque de France et de celles de Rouen, de Lyon et de Toulouse; une médaille de M. Firmin Didot; le Retour des cendres de Napoléon; la statue du duc d'Orléans, en 1842; le roi des Belges et le prince Czartoriski, en 1847; les sceaux de l'État et de l'assemblée nationale, en 1848. Au concours des monnaies de la république, M. Barre a obtenu les trois accessits. Il a aussi gravé la médaille du comité des arts et monuments historiques, dont il est membre, et devant lequel il a fait, en 1851, un rapport remarquable *sur les procédés anciens et modernes du monnayage en France;* enfin, il a gravé la *médaille du prince président de la république*, en 1850; celle des *comices agricoles rétablis*, par M. Albert de Luynes, en 1851 et 1852; les médailles à décerner aux exposants du dernier salon, pour la gravure en taille-douce et la lithographie, etc.

M. Barre est, depuis le 22 décembre 1842, graveur général de l'hôtel des Monnaies.

D. DE C.

*BARRE (*Jean-Auguste*), statuaire, fils aîné du précédent, né à Paris en 1811, fut élève de Cortot et de son père. Il exposa pour ses débuts, aux salons de 1831 et de 1833, des médaillons et des bustes; en 1834, deux statues, l'une de *David posant sur sa fronde la pierre qui va tuer Goliath*, et l'autre, en marbre et de grandes proportions, représentant *Ulysse reconnu par son chien;* en 1840, une statue de François de Lorraine, et le buste en marbre de M. Alexandre Duval, de l'Académie française; en 1842, une statue d'enfant, en marbre, et un bas-relief en bronze; en 1843, une statue d'Achille de Harlay; en 1846, un buste de femme; en 1849, une statuette, en ivoire, de mademoiselle Rachel; en 1851, un bas-relief en marbre, représentant la Liberté, un flambeau à la main, et assise sur un lion, destiné au piédestal de la statue monumentale de la Constitution, qui devait être élevée sur la place de Bourgogne; en 1852 enfin, le buste en marbre du président de la république, accepté comme modèle officiel pour les coins des nouvelles monnaies. D. DE C.

BARRE DE BEAUMARCHAIS (*Antoine* DE LA), littérateur, né à Cambrai vers le commencement du dix-huitième, mort vers 1757. Il étudia à Paris, et fut d'abord chanoine régulier de la maison de Saint-Victor. Il séjourna ensuite successivement à Leyde, à la Haye, à Hambourg, à Francfort-sur-le-Mein, où il se mit aux gages des libraires. On a de lui : *Aventures de don Antonio de Bufalis;* la Haye, 1712, 1722, 1724, in-12; — *Lettres sérieuses et badines sur les ouvrages des savants;* la Haye, 1729-1733, 8 vol. in-12 : « Cet ouvrage contient, dit Barbier « (*Examen critique*, etc.), quelques analyses « très-bien faites, quelques morceaux d'his- « toire littéraire très-curieux, entre autres une « Histoire des traductions françaises des ouvrages « de Cicéron; » — *Journal littéraire*, de 1732 à 1737 : ce recueil (24 vol. in-12) fut commencé en 1713, et rédigé jusqu'au 13[e] vol. par S' Gravesande, de Joncourt et autres; — *la Monarchie des Hébreux*, traduit de l'espagnol du marquis de Saint-Philippe; la Haye, 1727, 4 vol. in-12; — *le Temple des Muses, orné de soixante tableaux dessinés et gravés par B. Picart;* Amsterdam, 1736, in-fol.; — *le Hollandais*, ou *Lettres sur la Hollande ancienne et moderne;* Francfort, 1738, in-12; — *Amusements littéraires*, ou *Correspondance politique, philosophique, critique et galante* (années 1738 et 1739), 1741, 3 vol. in-12, divisés chacun en 2 parties : l'ouvrage est dédié *à très-haut et très-puissant prince le Public;* — *le Héros chrétien*, traduit de l'anglais de Steele, avec un traité *des Vertus païennes*, dont l'objet est de ramener les hommes à la loi naturelle; la Haye, 1729, in-12; — une nouvelle édition de l'*Histoire des sept Sages de la Grèce* par de Larrey, avec des notes et un discours préliminaire; la Haye, 1734, 2 vol. in-12.

Barbier, *Examen critique des Dictionnaires*, etc.

BARRÉ (*Guillaume*), publiciste, né en Allemagne vers 1760, d'une famille de protestants français réfugiés, suicidé à Dublin en 1829. Il vint à Paris au commencement de la révolution, et comme il savait la plupart des langues vivantes, il devint interprète de Napoléon. Il composa contre ce dernier des couplets satiriques, et s'enfuit en Angleterre. Là il publia, dans un esprit de vengeance personnelle, *Histoire du consulat français sous Bonaparte;* Londres, 1807; — *l'Origine, les progrès, la décadence et la chute de Bonaparte en France;* Londres, 1815, in-8°. Barré a traduit en français l'ouvrage de Sidney-Smith sur l'expédition d'Égypte.

Quérard, *la France littéraire*.

BARRÉ (*Léonard*), publiciste, natif de Bordeaux, mort vers 1825, eut la raison altérée par suite de quelques revers de fortune et des révolutions politiques. En 1804, il adressa à Napoléon et au pape Pie VII un écrit intitulé *le Véritable système de gouvernement du corps politique et d'économie générale*, en deux volumes, traitant, l'un de la direction du pouvoir temporel; l'autre, de la direction du pouvoir spirituel. Vers la même année il pria le maire de Bordeaux de mettre sous le cachet municipal un paquet « des étincelles qui jaillissent sans cesse du cerveau de l'auteur, afin que les préposés des postes ne regardassent pas, écrivit-il, ce paquet *comme renfermant les ouvrages de quelque fou :* » il ne s'agissait pas

moins, dans cet envoi, que *du salut de l'empire et de celui de l'univers*. Après les événements de 1814 et 1815, il publia un livre sous le titre *Traits de lumière*, dont il adressa des exemplaires au pape, « *pour en faire ce que bon lui semblera;* » et quelques autres à l'empereur d'Autriche, « *président du congrès de Vienne, en quelque lieu qu'il soit.* » En 1818, il écrivit encore à *S. S. le pape Pie VII et à tous les grands maîtres de la franc-maçonnerie, principaux membres de la diplomatie*. En 1819, il se mit en correspondance avec les ambassadeurs de Perse, d'Angleterre, d'Autriche, de Prusse, de Russie, et avec une foule d'autres personnes plus ou moins célèbres.

Quérard, *la France littéraire*.

BARRÉ (*Pierre-Yves*), littérateur, né à Paris le 17 avril 1749, mort le 3 mai 1832. Il fut d'abord avocat et greffier commis au parlement de Paris; puis il se livra à la poésie et fonda le théâtre du Vaudeville (12 janvier 1792), pour lequel il écrivit un grand nombre de pièces parmi lesquelles on remarque : *Arlequin afficheur*, qui eut plus de huit cents représentations; *la Danse interrompue; — Colombine mannequin; — le Mariage de Scarron; — Gaspard l'Avisé*. En 1815 Barré prit sa retraite, et fut remplacé dans la direction du Vaudeville par Désaugiers.

Quérard, *la France littéraire*.

BARRÉ DE SAINT-VENANT (*Jean*), agronome, né en 1737 à Niort, mort en février 1810. Il fonda un des plus riches établissements dans l'île de Saint-Domingue, et fut nommé membre de la chambre d'agriculture et de commerce des colonies. Il fonda au Cap une académie, connue sous le nom de *Cercle des Philadelphes*. Il revint en France en 1788, et communiqua à la Société d'agriculture du département de la Seine plusieurs mémoires sur le code rural, sur la possibilité et sur les moyens d'introduire dans les parties méridionales de l'Europe la culture du coton, du café, de l'indigo. et surtout de la canne à sucre. On a de lui un ouvrage intéressant : *Des colonies modernes sous la zone torride, et particulièrement de celle de Saint-Domingue;* Paris, 1802, in-8°, avec cartes.

Biographie des Contemporains.

***BARRÉ** (*Louis*), littérateur français, né à Lille en 1799. Appelé, comme professeur de langues en Belgique, il y prit part à la rédaction de plusieurs journaux, et, de 1830 à 1836, il enseigna la philosophie au collége de Lille. Sa réputation de linguiste le fit rechercher par les éditeurs pour l'accomplissement de divers travaux lexicographiques, tels que : *la Révision du Dictionnaire de Boiste*, en collaboration avec Ch. Nodier; Didot, 1835; — *le Complément du Dictionnaire de Napoléon Landais;* Didier, 1852. Entre autres ouvrages, on a de lui : *Texte des Antiquités d'Herculanum et de Pompéi*, 8 vol. in-8°; Didot, 1840; — *Petite Biographie classique;* Didot, 1844; — *Conclusion du roman comique* de Scarron; Bry aîné, 1849. — M. Barré a donné en outre un grand nombre de traductions françaises, parmi lesquelles nous citerons : *Clarisse Harlowe*, 4 vol. in-8°; Didot, 1842; — *Poëmes* de Walter Scott, 2 v. in-8°; Didot, 1838.

Catalogues de librairie.

BARREAU (*Alexandrine-Rose*), femme héroïque, née à Sartens, département du Tarn, vers 1771, morte à l'hôtel des invalides d'Avignon le 2 août 1843. Elle a servi en qualité de grenadier dans le deuxième bataillon du Tarn, à l'armée des Pyrénées-Orientales, et se fit surtout remarquer à l'attaque de la redoute d'Alloqui, le 16 août 1794. L'artillerie faisait un feu terrible : Alexandrine voit tomber son frère mortellement blessé, et presque au même moment son mari est frappé par une balle. Loin d'être intimidée par ce terrible spectacle, elle s'élance sur les batteries, qui portent partout la mort; pénètre dans la redoute avec deux de ses compagnons d'armes, et venge son mari et son frère en immolant un grand nombre des assiégés. Revenant bientôt sur la place où elle a laissé les objets de sa tendresse, elle leur prodigue tous les soins qui sont en son pouvoir, panse leurs blessures, et les porte elle-même à l'ambulance. Elle se distingua dans presque toutes les campagnes de la république et de l'empire.

Le Bas, Dictionnaire encyclopédique de la France.

BARREAU (*François*), célèbre tourneur, né à Toulouse le 26 septembre 1731, mort le 2 août 1814. Il s'établit d'abord à Avignon, puis à Paris. Il se fit remarquer par les travaux de sa profession, jugés le 10 juin 1800 par une commission de l'Institut, composée de Monge, Charles et Perrier. Le rapport signala la variété, le bon goût, l'élégance, les belles proportions, la précision et la délicatesse de ces travaux de tourneur. Il donna des éloges mérités à l'auteur, qui avait vaincu des difficultés jusqu'alors insurmontables, ainsi qu'à l'extrême simplicité, à la justesse et à la solidité des outils qu'il avait exécutés et perfectionnés lui-même, et surtout de son tour en l'air et de son tour à pointes, bien préférables aux tours plus compliqués. Parmi ses ouvrages les plus délicats, on cite une sphère en ivoire de 4 pouces de diamètre, portée sur un piédestal en ébène, et percée à jour de trente ouvertures au moyen desquelles l'artiste a travaillé dans le même bloc une urne dont le pied tient à la sphère par un pivot à vis, et dont le couvercle se divise à volonté. Dans cette urne se trouve une autre boule également percée à jour, et qui contient une étoile de douze rayons. Barreau fit une autre pièce semblable, connue sous le nom de *Kiosque*, et l'offrit à Napoléon, qui la plaça à Trianon. Barreau n'a point fait connaître le secret de ses procédés. Plusieurs de ses ouvrages figurent au Conservatoire des arts et métiers.

Biographie des Contemporains.

BARREAUX (*Jacques Vallée*, seigneur DES), poëte et sybarite, né à Paris en 1602, mort à Châlons-sur-Saône le 9 mai 1673. Il changeait de séjour suivant les saisons, et composa quelques vers, dont il ne nous reste qu'un célèbre sonnet :

Grand Dieu ! tes jugements sont remplis d'équité.

Encore ce sonnet lui est-il contesté par Voltaire : « Il est faux, dit-il, que ce sonnet, aussi mé« diocre que fameux, soit de des Barreaux; il « est de l'abbé de Lavau; j'en ai vu la preuve « dans une lettre de Lavau à l'abbé Servien. »

Voltaire, *Correspondance*.

***BARREIROS** (*Gaspar*), géographe portugais, né à Viseu à la fin du quinzième siècle, mort en 1574. Il étudia sous son oncle le célèbre Joao de Barros, devint chanoine d'Évora, et en 1545 il fut chargé par le roi Emmanuel d'aller remercier à Rome le pape Paul III, qui venait d'envoyer le chapeau de cardinal à l'infant don Henrique. Préoccupé du vaste travail géographique qu'il avait entrepris, Joao de Barros recommanda à son neveu de recueillir soigneusement les documents qu'il pourrait se procurer pendant le voyage qui le contraignait à traverser la Péninsule et une partie de la France. Il commença son itinéraire à partir de Badajoz, et ne l'arrêta qu'à Milan. Les renseignements si curieux qu'il se procura alors enrichirent plus tard sa chorographie. De retour en Portugal, Barreiros se livra plus que jamais à l'étude de la géographie et à des travaux de haute érudition. Bientôt abandonnant les dignités de l'Église, il embrassa l'ordre de Saint-François, et ce fut dans un couvent de franciscains qu'il mourut. Son parent Lopo de Barros, comme lui chanoine d'Évora, fit imprimer son principal traité. Il est intitulé *Chorographia*; Coimbra, 1561 : on a de lui également *Observacoes-cosmograficas*; il s'y occupe surtout de la description maritime de la Péninsule. Dans le premier de ces ouvrages, et grâce aux observations de Barros, il réforma un grand nombre d'erreurs qui circulaient sur la géographie de l'Asie. Il est encore auteur d'un savant traité de *Ophira regione*, et d'observations sur Bérose et sur Manéthon, qui ont été traduites en latin par André Scott, dans sa *Bibliotheca hispaña*. FERD. DENIS.

Barbosa Machado, *Bibliotheca Lusitana*. — João-Baptista de Castro, *Mappa de Portugal*.

BARRELIER (*Jacques*), botaniste français, né à Paris en 1606, mort le 17 septembre 1673. Il étudia d'abord la médecine, obtint en 1634 le grade de licencié, et renonça ensuite à la profession médicale, pour entrer en 1635 dans l'ordre de Saint-Dominique. Dès lors il se voua à la théologie, et consacra ses moments de loisir à l'étude de la botanique, qui devint sa science favorite. En 1646, dans une tournée d'inspection, le père Thomas Tarco, général de l'ordre des Dominicains, se l'adjoignit en qualité d'assistant; et ce fut ainsi que Barrelier visita la Provence, le Languedoc et l'Espagne, d'où il rapporta de nombreux échantillons de plantes. De retour de son voyage en Espagne, il parcourut les Apennins, visita une grande partie de l'Italie, et séjourna vingt-trois ans à Rome, où il fonda le jardin des plantes du couvent de Saint-Xyste. A la mort du P. Martin, nouveau général de l'ordre, auprès duquel il avait continué ses fonctions d'assistant, il revint en 1672 dans sa ville natale, et s'établit au couvent de la rue Saint-Honoré. Ce fut là qu'il essaya de terminer son grand ouvrage, qui devait avoir pour titre : *Hortus Mundi* ou *Orbis Botanicus*, et pour la rédaction duquel il entretenait une correspondance régulière avec les principaux botanistes de l'Europe. Il avait déjà fait graver à Rome (1) une partie des plantes dont il devait donner la description. Cette entreprise était généreusement encouragée par Gaston, duc d'Orléans, pour lequel il avait formé un herbier, composé particulièrement des plantes du Dauphiné. Il était tout occupé de son travail, lorsqu'il succomba à un accès d'asthme, dont il avait contracté le germe en Italie. Ses manuscrits précieux, qu'il avait légués à la bibliothèque des Jacobins-Saint-Honoré, furent dispersés après sa mort; ses papiers de botanique devinrent la proie d'un incendie, et on ne sauva que les planches en cuivre de l'*Hortus Mundi*.

Ces planches, et quelques citations de Plumier, de Boccone, de Tournefort et de Morison, ont préservé le nom de Barrelier de l'oubli. Antoine de Jussieu les a recueillies, et en a fait le sujet d'un beau travail qui a pour titre : *Plantæ per Galliam, Hispaniam et Italiam observatæ, iconibus æneis exhibitæ a R. P. Jacobo Barreliero, Parisino; opus posthumum, accurante Antonio de Jussieu, Lugdunæo, etc.*; Paris (Et. Ganeau), 1714, in-fol. Cet ouvrage contient 1324 figures réparties sur 334 planches, sans compter 3 planches de coquillages; le texte succinct qui les accompagne n'implique aucune idée de classification. La plupart de ces figures sont d'un dessin fort net, mais laissent beaucoup à désirer pour l'exactitude des organes de la reproduction. — Plumier, pour honorer la mémoire de Barrelier, a établi le genre *Barreliera*, de la famille des acanthacées. F. H.

Notice biographique, placée en tête de l'ouvrage posthume de Barrelier.

BARRÊME (*François*), arithméticien célèbre, né à Lyon vers le milieu du dix-septième siècle, mort à Paris en 1703. Il donnait à Paris des leçons de tenue de livres en partie double, et jouissait de la protection de Colbert. On a de lui : *les Comptes faits du grand commerce*, etc., dédiés au célèbre voyageur Tavernier; Paris, 1670; la meilleure édition est celle de 1708, revue par Barrême fils; — *l'Arithmétique, ou le Livre facile pour apprendre l'arithmétique*

(1) Les dessins ont été faits, en partie, d'après ceux de Columna.

soi-même, etc.; Paris, 1677, in-12, souvent réimprimé; — *le Livre nécessaire pour tous les comptables*, etc., contenant les calculs des intérêts; Paris, 1694 et 1704, in-12; — *la Géométrie servant à l'arpentage*, 1673, in-12, avec une ode dédicatoire à Legendre, négociant; — *le Grand Banquier*, ou *le Livre des monnaies étrangères réduites en monnaies de France;* Paris, 1681 et 1696, in-8°, dédié à Colbert; réédité et augmenté d'un 2e volume, par Barrême fils; Paris, 1717; — *le Cahier curieux de Barrême arithméticien*, etc., brochure in-8°, dédiée au duc de la Feuillade. Par ses connaissances théoriques et pratiques, l'auteur rendit son nom proverbial : *C'est un Barrême, il compte comme un Barrême*, etc.

Barbier, *Examen critique.*

BARRÈRE (*Pierre*), naturaliste français, né à Perpignan vers 1690, mort le 1er novembre 1755. Il étudia la médecine dans sa ville natale, fut reçu docteur en 1717, et se mit aussitôt à voyager pour satisfaire son goût pour la botanique. En 1722, il fut envoyé à Cayenne, où il passa près de trois ans. De retour en France, il obtint en 1727 la chaire de botanique à Perpignan, et se livra en même temps à la pratique médicale. En 1753 il fut nommé premier médecin de la province du Roussillon, et, quelques mois avant sa mort, il occupa le décanat de la faculté de Perpignan. Willdenow honora la mémoire de ce naturaliste en lui consacrant, sous le nom de *Barrera* (*Meisteria* de Scopoli), un genre de plante de la Guyane.

On a de Barrère : *Questions de médecine, où l'on examine si la théorie de la botanique ou la connaissance des plantes est nécessaire à un médecin;* Narbonne, 1740, in-4°; écrit dirigé contre Thomas Carrère, qui niait l'utilité de la botanique pour les médecins; — *Essai sur l'histoire naturelle de la France équinoxiale, ou dénombrement des plantes, des animaux et des minéraux qui se trouvent dans l'île de Cayenne ou à la Guyane;* Paris, 1741, in-12; 1749, in-12 : c'est une simple énumération des plantes, d'après la nomenclature de Tournefort et de Plumier; — *Nouvelle relation de la France équinoxiale;* Paris, 1743, in-12; on y trouve la description de la culture du café, de la canne à sucre, du rocou, de l'aloès et du manioc; — *Dissertation sur la cause physique de la couleur des Nègres, de la qualité de leurs cheveux, et de la génération de l'une et de l'autre;* Paris, 1741, in-8° et in-12 : l'auteur cherche à établir, avec Pechlin, Santorini et Thomas Browne, que la couleur des nègres est due au passage de la bile dans le sang, qu'il suppose noirâtre; — *Dissertatio physico-medica, cur tanta humani ingenii diversitas;* Paris, 1742, in-4°; — *Ornithologiæ specimen novum, sive series avium, in Ruscinone, Pyrenæis montibus, atque in Gallia æquinoxiali observatorum;* Perpignan, 1745, in-4° : l'auteur propose une nouvelle classification des oiseaux, d'après les caractères des pattes; — *Sur la manière dont les Espagnols cultivent le riz*, dans les *Mémoires de l'Académie des sciences*, année 1743; — *Observations sur l'origine et la formation des pierres figurées;* Paris, 1746, in-8; — *Observations anatomiques, tirées de l'ouverture des cadavres;* Perpignan, 1751, in-8°; 1753, in-4°; on y trouve quelques observations fort intéressantes d'anatomie pathologique sur les maladies du foie, la péricandite, etc. F. H.

Biographie médicale.

BARRÈRE. *Voyez* BARÈRE.

BARRERIA ou **BARRIÈRE** (*Pierre* DE), cardinal, et évêque d'Autun, natif de Rodez, vivait dans la fin du quatorzième siècle. Il refusa d'abord d'accepter la barrette des mains du pape Urbain VI, parce qu'il pensait que ce pontife n'avait été élu ni librement ni canoniquement. Il accepta plus tard le cardinalat qui lui fut offert de nouveau par Clément VII, élu dans des conditions plus régulières. On a de lui un traité *du Schisme*, composé contre Jean de Lignano, défenseur d'Urbain; il a été publié dans le t. IV, p. 429, de l'*Histoire de l'Université de Paris*, de Duboulay.

Casim. Oudin, *Comment. de Scriptor. eccles.*, tom. 3, colon 1380-1381.

* **BARRES** (*Jean* DES), seigneur de Chaumont-sur-Yonne, maréchal de France. Conseiller de Philippe IV le Bel, il fut chargé en 1311, avec Anseau de Joinville et Simon de Menou de soutenir contre Thibault II, duc de Lorraine, les droits que le roi de France avait sur la terre de Passavant en Argonne. Élevé, en novembre 1318, à la dignité de maréchal en remplacement de Jean de Corbeil, dit *de Grez*, il fut envoyé le 27 septembre 1319, avec Pierre de Galart, maître des arbalétriers, pour sommer Robert III, comte de Flandre, de comparaître en personne devant le roi de France au jour de Noël suivant. Philippe V, par lettres patentes du 19 janvier 1319, lui assura une rente de cinq cents livres parisis à prendre, tant qu'il tiendrait l'office de maréchal de France, sur la terre et les hommes taillables de Pontbelin. Il vivait encore en 1322. A. S....Y.

Pinard, *Chronol. milit.*, t. II, p. 119. — Anselme, *Hist. générale, et chron. de la maison royale de France*, t. VI, p. 686.

* **BARRETO** (le P. *Melchior Nunez*), voyageur portugais, né à Porto en 1520, mort le 10 août 1571. Il se destina à l'état ecclésiastique, et entra en 1543 dans l'ordre des Jésuites. Voué à l'apostolat, il partit fort jeune pour les Indes orientales, et ce fut saint François-Xavier lui-même qui le reçut à son arrivée au collége de Goa. Il ne tarda pas à devenir supérieur de la résidence de Baçaim; puis il obtint le titre de provincial des Indes. Il visita successivement Malaca, le Japon, puis revint à la côte de Coromandel; bientôt on le voit, à la tête de quarante Por-

tugais, s'aventurant dans les domaines du roi de Bungo, et allant trouver ce souverain lui-même. Un évêque nestorien, nommé Marc-Joseph, contre-balançait, par ses prédications dans les montagnes du Malabar, l'influence des missionnaires catholiques. Le P. Nunez Barreto se rendit au lieu où il résidait, et parvint, dit-on, à le convaincre; à peine âgé de trente et un ans, l'ardent missionnaire succomba à ses travaux, et mourut aux Indes. On doit à ce religieux des lettres importantes sur l'Asie; il y en a une qui est recherchée entre toutes, et qui, écrite en 1554, ne fut imprimée qu'en 1570, à Louvain : le missionnaire y rappelle les circonstances qui accompagnèrent la mort de saint François-Xavier, et la manière dont on procéda à ses obsèques. F. D.

Barbosa Machado, *Bibliotheca lusitana*.

*BARRETO (*Francisco* DE), gouverneur des Indes, conquérant du Monomotapa, né au commencement du seizième siècle, mort sur les rives du Rio-Sena en 1574. Il était fils de Ruy Barreto, et s'était d'abord marié avec une fille de don João de Menezès, *alferes mór* ou grand porte-étendard : ce fut probablement cette alliance qui lui ouvrit la porte des honneurs. Quoique dépourvu de fortune, il menait un train de seigneur; et les rois de Portugal le revêtirent toujours de hauts emplois. Il vint d'abord aux Indes, en qualité de commandant de la forteresse de Baçaim; et de ce poste militaire il passa au gouvernement des Indes : ce fut, selon toutes probabilités, avant de parvenir à cette dignité qu'il épousa en secondes noces une sœur de don Luiz de Ataïde, troisième comte de Atouguia, dont il n'eut pas d'enfants; il perdit les deux fils nés de son premier mariage en Afrique et aux Indes.

Barreto, devenu quatorzième gouverneur des Indes, succéda à don Pedro Mascarenhas en 1555, et il occupa ce haut emploi jusqu'au 7 avril 1558. Malheureusement son nom se trouve mêlé aux persécutions que le plus grand poëte du Portugal subit jadis dans ces contrées. Mais, par son ordre, Camoëns fut exilé à Macao; il n'en a pas moins accompli des travaux dont l'histoire doit lui tenir compte. Après avoir été nommé commandant général des galères, il entreprit par ordre du gouvernement portugais la conquête de ces vastes régions de l'Afrique, qu'on désignait alors sous la dénomination si vague du Monomotapa, et qui se trouvaient comprises entre le Rio-Cucama et les côtes de l'Abyssinie. Il partit pour cette expédition à la fin d'avril 1569, alla hiverner au Brésil, et après s'être rendu à Mozambique entra en Afrique, à l'endroit où se jette à la mer le Rio-Quilanamé. Il tenta de pénétrer dans ces mines de Masapa, d'où la reine de Saba tirait, dit-on, ses trésors, et d'où l'on avait extrait récemment une pépite d'or évaluée à douze mille crusades, et dont la configuration offrait l'aspect d'un gros igname. Francisco Barreto établit le siége principal de ses opérations dans un village appelé Inhaparapalla, sur les bords du Rio-Sena, et de là il s'avança dans l'intérieur. Après d'incroyables fatigues et à la suite de fortunes diverses, il mourut misérablement de maladie, au milieu des missionnaires qui l'avaient suivi, et qui le suppliaient de s'arrêter dans ses expéditions périlleuses. FERDINAND DENIS.

Diogo de Couto, *Da Asia, decada nona*. — Pedro Barreto de Resende, *Tratado dos vizorreys da India*, etc., manuscrit de la Bibliothèque impériale.

*BARRETO (*François*), missionnaire portugais, né à Montemayor en 1588, mort à Goa le 26 octobre 1663. Il faisait partie de la société de Jésus. Envoyé aux Indes en qualité de missionnaire, il y enseigna la philosophie et la théologie, et remplit en dernier lieu les fonctions de visiteur de sa compagnie à Malabar et à Goa. On a de lui : *Relation des missions et de l'état du christianisme dans la province de Malabar* (en italien).

Alegambe, *Bibliotheca scriptorum societatis Jesu*.

*BARRETO (*Jean-François*), savant diplomate et linguiste portugais, vivait dans la seconde moitié du dix-septième siècle. Il fut secrétaire de l'ambassade portugaise en France. On a de lui : une *Relation* de cette ambassade; — un *Traité d'orthographe portugaise*; — une *Bibliotheca lusitana*; — l'*Énéide* de Virgile traduite en portugais; Lisbonne, 1763, 2 vol. in-8°.

Nic. Antonio, *Biblioth. hispana nova*.

BARRETO (*Moniz* DE), vice-roi des Indes en 1573, sous le règne de Sébastien, et gouverneur général des côtes orientales de l'Afrique en 1589. Il pénétra dans les États du roi de Mongas, et s'empara de sa capitale. Il préparait une expédition contre le Monomotapa, lorsqu'il mourut.

* BARRETO DE RESENDE (*Pedro*), historien et statisticien portugais, né dans les dernières années du seizième siècle, mort à Lisbonne en 1651. Il était chevalier-profès de l'ordre militaire d'Aviz, et il accompagna dans l'Inde en 1629 don Miguel de Noronha, comte de Linharès, lorsque celui-ci fut envoyé avec le titre de vice-roi à Goa. Fixé dans cette ville, Barreto de Resende s'occupa à rassembler les documents de statistique les plus nombreux que l'on eût encore réunis sur les Indes portugaises, et il ne revint en Portugal qu'avec le comte de Linharès.

Barreto de Resende a laissé sur l'Inde un splendide ouvrage qui n'a jamais été imprimé, et dont la Bibliothèque impériale de Paris possède probablement le manuscrit original. Barbosa Machado ne paraît pas l'avoir connu, car il en altère le titre. Nous reproduisons ici celui que lui a donné l'auteur : *Breue tratado ov epilogo de todos os vizorreys que tem havido no Estado da India, successos que tiverão no tempo de seus gouernos, Armadas de Navios e galões, que do reyno de Portugal forão ao dito Estado; e do que succedeo em particulara alguãs nas viagens que fizerão, feito por Pedro Barreto de Rezende, secretario do senhor conde de Lin*

hares, vizorrey do Estado da India, no anno de 1635, gr. in-fol.

Ce précieux volume donne les plans coloriés de toutes les forteresses possédées jadis par les Portugais aux Indes et en Afrique; on l'a enrichi également des portraits de tous les gouverneurs et de tous les vice-rois qui se sont succédé depuis Vasco da Gama jusqu'au comte de Linharès. Malheureusement ces gouaches, dues probablement à un artiste de Goa, laissent beaucoup à désirer sous le rapport de l'exécution; elles ont été faites sur les peintures qui forment aujourd'hui la collection conservée à Pangim. Il existe plusieurs copies de ce fameux manuscrit; et la reine de Portugal en a fait faire une récemment, qui orne aujourd'hui sa bibliothèque particulière. La copie en petit format, que possède la Bibliothèque impériale de Paris, n'offre point les plans des forteresses. FERDINAND DENIS.

Barbosa Machado, *Bibliotheca Lusitana*. — Raczynski, *les Arts en Portugal*, 1 vol. in-8°.

BARRETT (*George*), célèbre peintre de paysages, né à Dublin vers 1732, mort en 1784. Il apprit son art sans aucun maître. Il vint à Londres en 1762, et forma le plan de l'Académie de peinture, dont il fut membre. Ses meilleurs ouvrages se trouvent chez les ducs de Portland et de Buccleugh.

Nagler, *Neues Allgemeines-Künstler-Lexicon*.

BARRETT (*Guillaume*), chirurgien anglais, natif du comté de Sommerset, mort en 1789. Il mit vingt ans à écrire un ouvrage intitulé *Histoire et antiquités de la ville de Bristol*, etc., avec planches; 1790, Londres, in-4°.

Biographie médicale.

BARRETT (*Jean-Jacques* DE), littérateur d'origine anglaise, né à Condom le 12 novembre 1717, mort à Paris le 18 août 1792. Il étudia à Paris la littérature ancienne, et devint professeur de langue latine et inspecteur général de l'École militaire. Il a traduit plusieurs ouvrages de Cicéron (*de la Vieillesse, de l'Amitié, les Paradoxes, le Songe de Scipion, Lettre politique à Quintus, les Offices*), 1759 et 1776, in-12; — *les Métamorphoses* d'Ovide, 1778, 1796, 2 vol. in-12; — *les Œuvres de Virgile* (révision de la traduction de Catrou), 1782, 1787, 2 vol. in-12; — *Histoire de Florence*, de Machiavel, 1784, 1789, 2 vol. in-12, — *l'Éloge de la Folie*, d'Érasme, 1789, in-12; — *les Œuvres de Tacite*, traduction littérale et classique; Paris, Aug. Delalain, 1811, 3 vol. in-12.

On a souvent confondu cet auteur avec *Paul* BARRETT ou BARRAT, né à Lyon le 28 juin 1728, mort à Paris vers 1795, et qui a publié : *les Amours d'Alcidor et de Charisée*, traduction (supposée) du grec; Amsterdam (Paris), 1751, 2 parties in-12; — *le Grelot*, ou *les Etc., ouvrage dédié à moi* (1754), 2 parties in-12; nouvelle édit., augmentée de *l'Anti-Grelot*, et suivie de *l'Ivrogne*, conte tragi-comique, 1762, in-12; — *Mademoiselle Javotte, ouvrage moral, écrit par elle-même et publié par un de ses amis*; Londres et Paris, 1762, in-12; — *l'Homme*, ou *le Tableau de la vie, histoire des passions, etc., trouvé dans les papiers de l'abbé P****; Francfort, 1765, 3 vol. in-18; ouvrage attribué à l'abbé Prévost; — *Foka*, ou *les Métamorphoses, conte chinois dérobé à M. de V****; Paris, 1777, in-12; — *les Petits Spectacles de Paris* (l'année 1773), in-18; — *les Colifichets*, comédie en 1 acte et en vers; Paris, 1751, in-12; — *l'Amant supposé*, comédie en un acte et en prose; Paris, 1760, in-12.

Quérard, *la France littéraire*.

BARRETT (*John*), savant anglais, né en 1753, mort le 15 novembre 1807. Il fut membre du collége de la Trinité à Dublin, bibliothécaire et professeur de langues orientales. Il affecta beaucoup d'originalité dans ses habitudes, et laissa, par son testament, près de 100,000 liv. sterl. destinées, suivant ses ordres, « à nourrir « ceux qui ont faim, et à vêtir ceux qui sont « nus. » On a de lui : *Recherches sur l'origine des constellations qui composent le zodiaque, et sur les usages auxquels elles furent destinées*, 1800; — *Essai sur la première partie de la vie de Swift*, 1808, in-8° de 232 p.; — *Evangelium secundum Matthæum, ex codice rescripto in bibliotheca collegii SS. Trinitatis, juxta Dublin*.

Biographia Britannica.

BARRETT (*Eaton-Stannard*), poëte irlandais, né en 1785, mort le 20 mars 1820. On a de lui : *la Comète*, œuvre burlesque, 1803, in-8°; — *Tous les Talents*, poëme satirique, 1807, in-8°; — *la Femme*, poëme, 1810, in-8°; — *l'Héroïne*, ou *aventures de Chérubin*, 3 vol. in-12, 2e édition, 1814.

Rose, *New Biographical Dictionary*.

*BARREY (*Claude-Antoine*), médecin français, né à Besançon le 29 juillet 1771, mort dans la même ville le 27 novembre 1837. Ses études faites, il embrassa d'abord en 1792 l'état ecclésiastique, auquel il renonça ensuite, pour ne se donner qu'à l'étude de la médecine. Il fut employé à la pharmacie des hôpitaux; et plus tard, lors de la réorganisation des écoles, il vint suivre à Paris les leçons des maîtres de la science. A Besançon, où il revint ensuite pour y exercer son art, il s'acquit de nombreux clients, et employa ses loisirs à écrire sur la médecine. Mais son plus beau titre à la reconnaissance de l'humanité souffrante, ce fut le zèle qu'il mit à propager la vaccine à une époque où son efficacité était contestée, même par les médecins. On a de lui : *Mémoire sur les Maladies épidémiques*; Besançon, 1813, in-8°; — *De la vaccine et de ses effets*; ibid., 1808, in-8°; — *Histoire impartiale de la vaccine*; ibid., 1831, in-8°; — *Mémoire sur l'influence de l'air atmosphérique dans la production des maladies épidémiques*, couronné par la Société de Toulouse en 1820; — *Rapports* (*annuels*) *sur l'état de la vaccine*

dans le département du Doubs, à partir de 1804.

Quérard, *la France littéraire*.

BARRI et non **BARRIO** (*Gabriel*), théologien humaniste et géographe italien, né à Francica (Calabre), vivait probablement dans la seconde moitié du seizième siècle. On a de lui : *De Antiquitate et Situ Calabriæ, libri quinque*; Rome, 1571, in-8°, et dans l'*Italia illustrata*; Francfort, 1600, in-fol.; enfin dans le *Thesaurus antiquitatum Italiæ*, de P. Burmann : une autre édition estimée est celle de Rome, 1737, avec additions et notes de Thomas Aceti, et des remarques de Quattromanni; on trouve encore cet ouvrage dans le *Delectus Scriptorum rerum Neapolitanarum*, édité, in-fol., à Naples par D. Giordani; quoique publié si souvent, cet ouvrage a été critiqué par Quattromanni, et même attribué tantôt au cardinal Sirlet, tantôt au cardinal Santorio; — *Pro lingua latina libri tres*; — *de Æternitate urbis liber unus; de Laudibus Italiæ liber unus*, publiés tous trois à Rome, 1571 : une première édition moins complète avait paru en 1554. Comme il arriva plus tard à un grand roi (Frédéric le Grand), l'auteur n'aimait pas sa langue maternelle : dans son livre *de Situ Calabriæ*, il maudit ceux qui seraient tentés de le traduire en italien.

Burmann, *Thesaurus Antiquitatum Italiæ*, t. V, part. 1. — D. Giordani, *Delectus scriptorum rerum Neapolitanarum*. — Ginguené, *Histoire littéraire*. — Tiraboschi, *Storia della Letteratura italiana*.

* **BARRI** (*Giacomo*), peintre et graveur, né à Venise vers 1630, mort après 1684. Il imita le Titien, le Tintoret, et Paul Véronèse. Ses œuvres principales, assez estimées, sont : *l'Adoration des Bergers*, et *la Madeleine aux pieds du Christ*. Il a publié : *Viaggio pittoresco, in cui si notano distint. tutte le pitture famose de' più celebri pittori che si conservano in qualsivoglia città dell' Italia*; Venise, 1671, in-12; livre assez rare, traduit en anglais par William Lodge; Londres, 1679, in-8°. E. B—N.

Melchiori, *Vite de' Pittori Veneti*; mss. — Lanzi, *Storia Pittorica*. — Ticozzi, *Dizionario de' Pittori*. — Orlandi, *Abecedario Pittorico*. — Ch. Le Blanc, *Manuel de l'Amateur d'estampes*.

BARRIENTOS (*Barthélemy*), commentateur espagnol du seizième siècle. Il était né à Grenade, et enseigna à Salamanque les humanités et les mathématiques. On cite de lui : *Sylva annotationum*; — *Comment. in Somnium Scipionis*; — *Cometarum explicationes*; — *Lima barbarici et synonyma latina*; — *Syntaxis partium orationis*; — *Notæ in Christoph. Calveti Stellæ Aphrodisum expugnatum*; — *Opuscula de periodis, de monetis antiquis, de coloribus et de calendis*.

Antonio, *Bibliotheca hispana vetus*.

* **BARRIENTOS** (*Genès* DE), théologien espagnol, mort en 1694. Il étudia à Salamanque, entra dans l'ordre de Saint-Dominique, et se fit connaître comme théologien et comme prédicateur. Applaudi à la cour de Charles II pour son éloquence, il ne se laissa pas éblouir par ces succès, et se consacra aux missions étrangères. En 1685 il était aux îles Philippines, et devint successivement évêque titulaire de Troie et suffragant de l'archevêque de Manille. On a de lui : *Expugnacion de el probalismo reflexiones theologicas*; Manille, 1684, in-4°.

Echard, *Scriptores ordinis Prædicatorum*, t. II, p. 740.

* **BARRIENTOS** (*Lopez* DE), théologien espagnol, né à Medina del Campo en 1382, mort le 21 mai 1469. Il entra dans l'ordre de Saint-Dominique, et devint au concours professeur de théologie à Salamanque. Il occupa cet emploi depuis 1416 jusqu'en 1433, époque à laquelle il fut chargé par le roi de Castille, Jean II, de diriger l'éducation de l'infant don Henri. En 1438 il fut nommé évêque de Ségovie et grand chancelier de Castille, et assista en 1440, avec le roi, aux états-généraux de Valladolid; en 1442 il changea le titre d'évêque de Ségovie contre celui d'évêque d'Avila; et après la réconciliation qu'il ménagea entre le prince Henri et le roi son père, il devint évêque de Cuença, et inquisiteur général pour toute la Castille. Il refusa l'évêché de Compostelle, et se tint dans son diocèse de Cuença jusqu'à sa mort. Les pauvres furent ses héritiers. On a de lui : *Clavis sapientiæ*; — *Index latinus ad sancti Antonini, archiepiscopi Florentini, summam Theologicam*; — plusieurs ouvrages non imprimés, mais dont les sujets paraissent singuliers : *Del caso y fortuna*; — *Del dormir y despertar y del sonar y de las adivinanças, y agueros y profecias*; — *Del adevinar y de sus especies y del arte magica*.

Echard, *Scriptores ordinis Prædicatorum*. — Touron, *Hommes illustres de l'ordre de Saint-Dominique*.

BARRIÈRE (*François*), jésuite et théologien français, vivait dans la première moitié du dix-huitième siècle. On a de lui : *les Grandes véritez de la Religion pour purifier le Chrestien, le conformer à Jésus-Christ et l'unir à Dieu*; en trois parties; Toulouse, 1704, in-12.

Journal des Savants; 1705, p. 148; 1re éd.; 118, 2e éd. — Richard et Giraud, *Bibliothèque sacrée*.

BARRIÈRE (*dom Jean* DE LA), fondateur de l'ordre des Feuillants, né à Saint-Céré en 1544, mort à Rome en 1600. A dix-huit ans il était pourvu de l'abbaye de Feuillant, dans le diocèse de Rieux, dont il prit possession en 1565. Venu à Paris avec le cardinal d'Ossat pour compléter ses études, il revint faire profession à Toulouse en 1573, et résolut de faire revivre au sein de son ordre l'esprit de saint Bernard. Ces sortes de projets eurent toujours à vaincre de violentes oppositions : c'est ce qui arriva à Barrière; mais il vint à bout des obstacles, et plusieurs maisons embrassèrent sa réforme. Son institut fut reconnu par un bref de Sixte V en date du 5 septembre 1586, et affranchi de l'obédience de Cîteaux. Attaché à la cause royale, il obtint du roi Henri III le monastère de la rue Saint-Honoré,

dont il se mit en possession en 1587. Quelques-uns des religieux placés sous son obéissance prirent parti pour la Ligue, et le firent suspendre par Sixte V, après l'avoir fait interroger par l'inquisiteur Alexandre de Francissis, auquel il répondit humblement qu'il était en effet un grand pécheur; ce que l'on prit pour un aveu. On lui interdit de dire la messe, et il eut Rome pour prison.

Richard et Giraud, *Bibliothèque sacrée*.

BARRIÈRE (*Pierre*), surnommé *La Barre*, régicide, mort à Melun le 26 août 1593. Il conçut le projet que Ravaillac mit si fatalement à exécution, celui de tuer Henri IV. Il communiqua son dessein à un dominicain italien du nom de Séraphin Banchi, qui, l'en ayant vainement détourné, fit avertir le roi. Arrêté à Melun au moment où il allait exécuter son régicide, Barrière fut rompu vif dans cette ville, sans témoigner aucun repentir. Il affirma sur l'échafaud ce qu'il avait déjà déclaré dans son testament, savoir, qu'il avait été poussé à cet attentat par un capucin lyonnais, par le curé Aubri et par le P. Varade.

Pasquier, *Lettres*, liv. II, lettre 2e. — De Thou, *Histoire*, liv. 107. — *Relation du régicide Barrière*; Paris, 1594, in-8°.

BARRIÈRE (*Pierre* DE LA). *Voy.* BARRERIA.

BARRIÈRE (*Dominique*). *Voy.* DOMINIQUE.

BARRIN DE LA GALLISSONIÈRE. *Voy.* GALLISSONNIÈRE.

BARRIN (*Jean*), littérateur et vicaire général à Nantes, vivait vers la fin du dix-septième et au commencement du dix-huitième siècle. On a de lui : une traduction des *Épîtres* et *Élégies* d'Ovide; Paris, 1676; la Haye, 1692 et 1701, in-12; — *la Vie de la bienheureuse Françoise d'Amboise*, femme du duc de Bretagne, Pierre II; Rennes, 1704, in-12. Barbier lui attribue *Vénus dans le cloître*, ou *la Religieuse en chemise*, publiée sous le pseudonyme de l'*abbé Durat*, 1683, 1739, 1740; Londres, 1761, in-12; Pékin, 1776, in-8°, et qualifié de *livre infâme* par Lenglet-Dufresnoy.

Barbier, *Examen critique des Dictionnaires*, etc.

BARRINGTON (*Jean-Shute*), publiciste et théologien protestant, né en 1678 à Théobald (Hertfordshire), mort en 1734 dans le comté de Berks. Il publia plusieurs écrits en faveur de l'Église anglicane, fut nommé en 1708, commissaire des douanes, et entra en 1720 au parlement, d'où il fut expulsé en 1723, pour l'affaire de la loterie de Harburgh, dont il était sous-gouverneur. Ses principaux ouvrages sont : un *Essai sur l'intérêt de l'Angleterre relativement aux protestants non conformistes*, 1701 et 1703, in-4°; — *les Droits des protestants non conformistes*, 1705, in-4°; — *Miscellanea sacra*, 1725, 2 vol. in-8°; 2e éd. augmentée, 1770; — *Essai sur les diverses dispensations de Dieu sur le genre humain*, etc., 1725, in-8°.

Biographia Britannica.

BARRINGTON (*Daines*), savant anglais, fils du précédent, naquit vers 1730, et mourut le 14 mars 1800. Il étudia d'abord la jurisprudence en 1751, et devint maréchal du tribunal supérieur de l'amirauté en Angleterre; mais en 1753 il résigna cette place, lorsqu'il fut nommé secrétaire de l'administration de l'hôpital de Greenwich. En 1757 il accepta une place de juge dans le Northwales, et ensuite à Chester; en 1765 il se démit de ses différents emplois, à l'exception de celui de commissaire général de l'approvisionnement de Gibraltar, et du titre de conseiller du roi, qui lui avait été donné quelque temps auparavant. Il remplit à diverses reprises les fonctions de vice-président de la Société royale de Londres. Son premier ouvrage parut sous le titre : *Observations on the statutes chiefly the most ancient from magna charta to 21 Jac. I, c. 27, with an appendix, being a proposal for new modeling the statutes*, 1766, in-4°; ouvrage qui eut cinq éditions. En 1767, il publia *the Naturalist's calendar*, et inséra différents essais sur la physique dans les Mémoires de la Société royale des sciences. En 1773, il fit paraître *the Anglo-Saxon, from the historian Orosius, by Alfred the Great; together with an English translation from the Anglo-Saxon*, grand in-8°, avec des observations. A cet ouvrage est jointe une carte de l'Europe, avec des observations et des conjectures par J.-R. Forster. Barrington s'occupa activement des recherches relatives au passage du Nord dans la mer des Indes, et provoqua le voyage du capitaine Philips par son livre intitulé *Probabilty of reaching the north pole*; 1775, in-4°; il le réimprima dans ses *Miscellanies*, 1787, in-4°, ainsi qu'une *Dissertation sur le système de Linné*, qu'il trouvait obscur et inintelligible sous plus d'un rapport. Il y inséra aussi : *Voyage d'Othar, et éclaircissements sur la géographie du neuvième siècle, d'après Orosius*; un *Voyage espagnol, de l'année* 1775, *pour examiner les côtes de l'Amérique, au nord de la Californie*. Parmi les Mémoires de Barrington qu'on trouve dans le Recueil des Antiquairès de Londres, il s'en trouve un qui contient des *Recherches sur l'invasion de Jules-César en Angleterre, et surtout sur le passage de la Tamesis*. Il y soutient l'opinion avancée par le docteur Owen, savoir, « que la *Tamesis* n'était pas la Tamise, mais la rivière de Medway. »

BARRINGTON (*Shute*), théologien anglican, sixième fils du lord de ce nom, naquit à Becket dans le Berkshire en 1734, et mourut le 27 mars 1826. Jouissant de l'estime particulière de George III, il obtint successivement l'évêché de Salisbury et celui de Durham. Il publia divers écrits pour démontrer que la révolution française avait pour cause la corruption de l'Église de Rome. Ses écrits (brochures politiques, sermons, mandements) ont été réunis en un volume, publié à Londres en 1811. En 1815, il publia une *Esquisse de la vie politique de William, deuxième vicomte Barrington*, son frère.

Sa maison était le rendez-vous des hommes les plus éminents de l'époque.

Rose, *New Biographical Dictionary.*

* **BARRIO ANGULO** (*Gabriel Perez*), écrivain espagnol, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. Il fut secrétaire royal, et écrivit des ouvrages qui se rapportent à ces fonctions. On a de lui : *Secretario y consejero de sennores y ministros*, intitulé originairement : *Direccion de secretarios*; Madrid, 1613.

Antonio, *Bibliotheca hispana nova.*

* **BARRIO NUEVO** ou **BARNUEVO** (*Garcia* DE), vice-roi espagnol, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. Il fut vice-roi de Naples et conseiller d'État. On a de lui : *Panegyricus ad comitem de Lemos, Neapolitanum proregem*; — *Defensa de D. Franc. di Barnuevo Peralta su hizo.*

Antonio, *Bibliotheca hispana nova.*

* **BARRIO-NUEVO** ou **BARNUEVO** (*Francisco Mosquera* DE), poëte espagnol, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. On a de lui : *la Numantina del Licenciado don Francisco Mosquera de Barnuevo, dirigida a la nobilissima ciudad da Soria y á sus doce Linages y casas á ellas agregadas*; Séville, 1612, in-4°. Ce long titre annonce que le poëme est consacré à la gloire de Soria, patrie du poëte, et qui n'aurait été autre que l'ancienne Numance. L'œuvre comprend quinze chants assez boursouflés, auxquels se joint une relation historique en prose ayant trait au même sujet. Barnuevo appelle sa *Numantina* une composition de sa jeunesse, mais imprimée, dit-il, lorsqu'il était déjà avancé en âge. Au jugement de Ticknor, le poëme témoigne en effet de peu de maturité.

Ticknor, *History of Spanish Literature*, II, 464. — Antonio, *Bibliotheca hispana nova.*

* **BARRIOS** ou **BARIOS DE** (*Daniel-Lévi*), appelé aussi Michel, théologien et poëte juif espagnol, vivait dans la seconde moitié du dix-septième siècle. Il résida à Amsterdam, se livra à la culture des lettres et de la poésie, et laissa en langue espagnole : *le Triomphe du gouvernement et de l'antiquité belge*; — *Relation des poëtes et des écrivains espagnols d'origine juive*; — *Coro de las Musas*; — *l'Histoire universelle des Juifs*; — *Casa de Jacob*, où il est question de l'état actuel des Juifs; — *Theologia Natural.*

Wolf, *Bibliotheca Hebr.*

* **BARRIOS** (*Jean* DE), chirurgien espagnol de la fin du seizième siècle. On a de lui : *De la verdadera cirurgia, medicina y astrologia*; 1607, in-fol. Cet ouvrage valut à l'auteur un certain renom.

Biographie Médicale.

BARRIS (*Pierre-Joseph-Paul*), président de la cour de cassation, né à Montesquiou (Gers) le 30 juin 1759, mort à Paris le 27 juillet 1824. Il fut nommé député à l'assemblée législative en septembre 1791. En 1792, il fit rendre un décret sur le remplacement des membres des directoires administratifs, à défaut de suppléants. Après la session, il fut nommé juge à la cour de cassation, et ensuite président de la même cour. Il a signé toutes les délibérations qu'elle a prises collectivement tant en faveur des Bourbons qu'en faveur de Napoléon. Il présidait la section criminelle qui, le 14 décembre 1815, rejeta le pourvoi de Lavalette, directeur général des postes, condamné à mort par la cour d'assises de la Seine.

Le Courrier français, 30 juillet 1824. — *Le Moniteur*, 10 août 1824.

* **BARROILHET** (*Paul*), artiste chanteur français, né à Bayonne (Basses-Pyrénées) le 22 septembre 1810. Fils d'un honorable commerçant, il dut lutter fort longtemps contre la volonté bien prononcée d'un père qui voyait en lui son successeur, avant de pouvoir s'adonner sans réserve au penchant qui l'entraînait vers l'étude de la musique. A l'âge de dix-huit ans il entra au Conservatoire, et fut confié aux soins de Benderali. Deux années lui suffirent pour compléter ses études; et, n'osant point aborder du premier coup la scène de l'Opéra de Paris, il partit pour l'Italie à la fin de 1830, muni de recommandations de Rossini. Il resta quelque temps à Milan, et visita successivement Gênes, Vérone, Brescia, Bergame, Trieste, Turin, fut engagé à Palerme en 1835, et à Rome en 1836. Il y créa avec un rare succès *l'Assedio di Calais* que Donizetti écrivit exprès pour lui; il se fit applaudir bien plus encore dans le *Roberto Devereux* et le *Colombo* du même auteur. C'était sous les auspices de la Pasta, de Rubini et de Galli que M. Barroilhet avait fait ses premières armes et partagé leurs couronnes. Une maladie du larynx, qui s'est reproduite à Paris en 1840, l'éloigna momentanément de la scène en 1839.

Adolphe Nourrit le retrouva à Naples, et les deux grands artistes, frères par le talent, le devinrent bientôt par le cœur. Après la mort de Nourrit, Barroilhet quitta l'Italie, et vint s'engager au grand Opéra de Paris, objet de son ambition. Il y débuta dans *la Favorite* avec un succès complet. Il fut surtout applaudi dans *Guillaume Tell*, *Charles VI*, *le Lazzarone*. Rarement on avait entendu un baryton aussi parfait. En 1847 il quitta l'Opéra, parce qu'il ne voulut point renouveler son engagement aux conditions que l'administration lui offrait; depuis lors, il s'est fait entendre fréquemment dans des soirées musicales et dans des concerts.

VINCENT DE JOZERAN.

La France musicale, 4e année n° 10. — *Revue générale biographique*, année, 1846, 4e livraison. — *Dictionnaire de la Conversation.*

BARROIS (*Jacques-Marie*), libraire à Paris, né en 1704, mort le 20 mars 1769, à soixante-cinq ans. « Il connaissait, dit Ladvocat, non- « seulement les éditions et les prix des livres, « mais leur contenu. » On a de lui un grand nombre de catalogues, parmi lesquels on remarque surtout son *Catalogue des livres de Fal-*

connet, avec des éclaircissements et une table; 1763, 2 vol. in-8°.

France littéraire.

*BARROIS (*Étienne*), historien français, vivait vers le milieu du dix-huitième siècle. On a de lui : ***Histoire mémorable du siége de la ville d'Orléans par les Anglais*** en 1428 et 1429; Orléans, 1739, in-8°. Cet ouvrage manque de critique, et le style en est mauvais.

Lelong, *Bibliothèque historique de la France*, édit. de Fontette.

BARROIS (*dom Humbert*), théologien de l'ordre de Saint-Benoît. Il entra dans l'ordre à Moyen-Moutier en 1711, devint abbé en 1727, et fut revêtu des principales dignités de la congrégation de Saint-Vanne. Il a publié divers ouvrages sur la constitution de son ordre et sur d'autres sujets.

Calmet, *Bibl. de Lorraine.*

BARROS (*le P. André*), écrivain portugais, né à Lisbonne au dix-septième siècle, mort au dix-huitième. Il étudia chez les jésuites en 1691, et, après avoir suivi leurs cours, il entra dans leur institution. Il occupa successivement les fonctions de professeur et de maître des novices à la maison de Lisbonne. L'Académie royale d'histoire l'admit parmi ses membres. Outre le compte rendu de ses travaux académiques, on a de lui une vie estimée de Vieyra, qui a paru sous ce titre : ***Vida do padre Antonio Vieyra, da companhia de Jesus, pregador de S. Magestad.*** F. D.

Barbosa Machado, *Bibliotheca Lusitana.*

BARROS (*João* DE), historien, surnommé *le Tite-Live portugais*, né à Viseu en 1496, mort à Alitem près de Villa-do-Pombal en 1570 (1). Il entra, encore enfant, au service du roi Emmanuel, et raconte lui-même, avec une naïveté charmante, « qu'il était de la hauteur d'un pion du jeu des échecs, » lorsqu'il fut admis en qualité de *moço fidalgo* dans le palais. Les facultés peu communes qui se manifestèrent de bonne heure chez le jeune Barros le firent attacher particulièrement au service de l'infant dom João, reconnu déjà comme héritier du trône. Ce fut pendant qu'il appartenait à la maison de ce prince, qu'il composa un roman de chevalerie intitulé ***o Emperador Clarimundo***, qui, pour n'être point signalé par Cervantes, n'en a pas moins tous les défauts du genre, comme il a aussi toutes les qualités de style qui font pressentir l'habile écrivain. Composé à vingt ans, sous les yeux du prince, qui en corrigea, dit-on, certains passages, le *Clarimundo* laissait voir en germe toutes les qualités de l'historien. Emmanuel ne s'y trompa point; il fit au jeune Barros la proposition de raconter les événements dont le bruit retentissait alors; là s'arrêtèrent les bonnes dispositions du monarque. Un peu plus d'un an après l'apparition du ***Clarimundo***, Emmanuel mourait, et léguait à son fils le soin de mettre en lumière le génie naissant dont, mieux que tout autre, il avait dû comprendre la portée.

Les premières années du règne de João III furent occupées d'une manière trop active pour que le fils d'Emmanuel pût réaliser immédiatement la pensée de son père; il fit mieux peut-être, car il accorda au jeune gentilhomme de sa chambre, qui ne s'était fait connaître que par une œuvre d'imagination, la direction de la factorerie du château de Mina, sur les côtes d'Afrique, et le mit ainsi à même d'étudier autre part que dans les livres le grand mouvement commercial qui allait changer le monde, et les régions encore peu connues où s'était manifesté pour la première fois ce besoin incessant d'explorations, cette activité de découvertes, que lui-même il provoquait.

Barros, qui s'était marié jeune, quitta l'Europe, et ne fit qu'un assez court séjour à Castello-de-Mina; il ne resta en Afrique que le temps nécessaire pour colorer les récits merveilleux dont la brillante réalité devait effacer les fictions rêvées durant sa première jeunesse. Parti en 1522, nous retrouvons Barros pourvu en 1523 d'un poste plus important; il est nommé trésorier de la douane de l'Inde, de Mina et de Ceuta, et il exerce ces fonctions jusqu'en décembre 1525; deux ans plus tard, la peste qui se manifeste à Lisbonne l'oblige à chercher un air plus pur, et il se réfugie dans cette retraite *da Ribeira de Alitem*, près de Pombal, dont le séjour lui fut toujours si cher, qu'après la réalisation de ses entreprises littéraires, ou l'accomplissement des devoirs nombreux imposés par ses fonctions difficiles, ce sera toujours là qu'il viendra chercher quelques heures de repos. Ce fut à Alitem que Duarte de Resende, son parent, dont la célébrité scientifique était grande alors, lui fit tenir un récit ignoré de la mémorable expédition de Magellan, et l'engagea à le publier en le revêtant de ce style dont il venait d'admirer la suprême élégance. Barros ne suivit pas le conseil; mais il médita l'écrit. Les travaux du grand navigateur portugais ne sortirent plus dès lors de sa mémoire. En faisant par la pensée le tour du monde, et en parcourant du regard les vastes mers de l'Orient asservies aux Portugais, Barros sentait son amour patriotique grandir, et l'historien se révélait.

La haute probité du fonctionnaire est connue, comme son talent est admiré; et toujours quelque nouvelle faveur de la cour l'éloigne des travaux qu'il médite, les propositions qui lui ont été faites naguère par Emmanuel sont oubliées. En 1533 (1), Barros est revêtu du titre de *feitor da*

(1) L'origine de Barros a soulevé quelques discussions; selon les uns, il serait fils naturel de Lopo de Barros, gentilhomme d'une excellente famille, possédant un majorat aux environs de Braga, et il aurait vu le jour dans cette ville : selon d'autres autorités, il serait né en légitime mariage, et le nom déjà illustre qu'il portait viendrait d'un lieu désigné sous le nom de Barros, et qui se trouve situé dans la province d'entre Douro-e-Minho. Severim de Faria, qui entre dans des détails assez nombreux à ce sujet, se tait malheureusement sur le fait principal, et ne nous dit rien sur les premières années du célèbre historien.

(1) Et non en 1532, comme le dit en hésitant Manuel

casa da India e minas, ce qui équivaut à celui de directeur général des douanes.

Les nombreux détails administratifs qu'entraînait après soi un emploi de cette nature, servirent et retardèrent à la fois les travaux de l'écrivain. Si d'innombrables documents historiques vinrent comme d'eux-mêmes se présenter sous ses yeux, il avait une probité trop haute, un trop grand amour du bien public, pour employer à une occupation purement littéraire le temps qui appartenait à l'État; et il a soin de faire remarquer lui-même à son fils que ses nombreux ouvrages peuvent être lus par lui sans crainte, et sans qu'il redoute rien pour le salut de son âme; leur publication est le fruit de ses veilles, ils ont été pour la plupart écrits durant la nuit.

L'œuvre de Barros n'est pas l'œuvre d'un simple chroniqueur; et l'on ne saurait se faire une idée exacte des travaux préparatoires qui précédèrent la publication de sa grande histoire de l'Orient. En effet, depuis la chronique d'Azurara jusqu'au Tarigh et aux grandes cartes du Céleste Empire qu'il se fait expliquer par un Chinois tombé en esclavage, et qu'il a acheté uniquement pour qu'il le puisse servir dans ses investigations, tout est consulté par lui sans qu'il néglige le moindre détail; et plus tard, lorsque João III, se rappelant le style plein d'élégance de l'auteur de *Clarimundo*, le charge officiellement d'écrire le récit que d'autres ont entrepris, mais que nul n'a su achever, il n'y a point d'archives des vice-rois de l'Inde qui ne soient soumises à ses investigations : les papiers de Nuno da Cunha, qui lui passèrent, dit-il, tous sous les yeux, étaient à eux seuls si nombreux, que deux vastes coffres ne pouvaient les contenir. A partir du moment où il s'est chargé de déveiler enfin les mystères de l'Orient à l'Europe, tout chez Barros concourt à l'accomplissement de cette grande mission, et il n'y a pas de moyen, si humble qu'il soit, que ce grand esprit ne mette en œuvre pour parvenir à ses fins. Des enfants des Paravias du Malabar arrivent-ils en effet à Lisbonne, et doivent-ils être élevés avec les jeunes Abyssins, auxquels le gouvernement portugais fait donner une éducation qu'on veut répandre plus tard parmi les antiques chrétiens de l'Éthiopie, aussitôt Barros se met à l'œuvre : non-seulement il compose une grammaire portugaise pour ces jeunes Indiens, mais il fait graver pour eux un abécédaire; et le premier (ce que l'on ignore) il a l'idée ingénieuse de placer chaque caractère de l'alphabet au-dessous d'un objet gravé, dont la dénomination commence par la lettre qu'il figure. « Il veut, dit-il d'une façon touchante, enseigner ainsi à ces enfants de la Perse, de l'Éthiopie, des bords du Gange, une langue que l'on n'a pas encore entendue dans leurs temples, et dont on doit se servir pour y célébrer le Seigneur. »

Severim de Faria, le biographe le plus accrédité de Barros, un précieux ms. de la Bib. imp. donne l acte de nomination : il émane d'Evora, où était alors João III, et il est daté du 28 decembre 1533.

A cette époque de sa vie, Barros porte un regard investigateur sur toutes les contrées inconnues qui composent le nouvel empire d'au delà les mers : malheureusement pour sa tranquillité, il ne se contenta pas de décrire quelques-unes de ces régions, il voulut coloniser les plus récentes découvertes; et João III lui ayant fait la concession de cinquante lieues de terrain le long des côtes du Brésil, dans la région fertile que l'on désigne aujourd'hui sous le nom de province du Maranham, il s'associa en 1539, pour peupler ces contrées, Ayrès da Cunha, et Andrada, le grand trésorier du royaume. Un naufrage dans lequel il faillit perdre ses enfants, et où il perdit sa fortune, fut le résultat de cette expédition malheureuse; il paya plus tard jusqu'aux dettes de ses associés, oubliant l'exiguïté de sa situation personnelle, et n'ayant pitié, dit un contemporain, que de la situation déplorable de quelques femmes et de quelques enfants.

Ce ne fut que deux ans après cet événement, c'est-à-dire en 1541, que Barros fut chargé officiellement d'écrire l'*Histoire de la conquête des Indes*. Dès 1549, les décades sont tellement avancées, que Jean Riccio de Montepulciano ayant demandé en Portugal, par ordre de Paul III, des renseignements sur ces régions de l'extrême Orient, que l'on ne connaissait pour ainsi dire que de nom, Barros livra ses précieux documents à Paul Jove, qui en fit usage, sans jamais citer le nom de l'écrivain portugais.

Trois ans plus tard, en 1552, la première décade de l'*Asie* parut. Ce fut une révélation pour les peuples de l'Occident; et le succès du livre fut tel, qu'en dépit des fonctions attribuées à l'historiographe en titre de la couronne, Jean III commanda officiellement à Barros d'écrire l'histoire du règne de son père; mais cette histoire, quelque brillante, quelque variée qu'elle fût, se confondait dans l'esprit de l'écrivain avec celle des conquêtes de l'Asie; il avait, par le fait, rempli comme à son insu l'ordre qu'on lui transmettait. Lorsqu'en 1553 la seconde décade eut paru, les grands faits qui avaient illustré le règne d'Emmanuel se trouvaient dignement exposés : les historiens postérieurs ne firent que copier le maître. Les deux volumes qui constataient la gloire du Portugal furent traduits immédiatement en italien par Alphonse d'Ulhoa. Sous cette forme ils se répandirent dans le reste de l'Europe (1), et le nom de Jean de Barros acquit bientôt une telle autorité, que ses récits dissipèrent tout à coup les fables ridicules que l'on débitait depuis des siècles, et que Marc Paul lui-même n'avait pu extirper. Toujours préoccupé des de-

(1) Les deux premières décades traduites en français, qui existent à la Bib. impériale sous le n° S. F [illegible], sont restées inédites. C'est, du reste, une version faite sur le travail d'Ulhoa et où l'orthographe vicieuse des noms fait reconnaître un travail de seconde main.

voirs que lui imposaient ses fonctions, et consacrant d'ailleurs ses veilles à l'achèvement de divers ouvrages qu'il ne put jamais terminer, ou dont la publication n'eût guère de retentissement hors du Portugal, Barros ne parvint à donner sa troisième décade qu'en l'année 1563; celle-ci ne trouva point d'interprète, et c'était peut-être celle où le talent de l'écrivain apparaissait à son plus haut point de maturité : les premières navigations des Portugais vers la Chine, la description complète de Sumatra, la peinture de Java, des Célèbes et d'une foule de régions inconnues, complétaient le vaste tableau qu'il avait déjà tracé. Ce livre fut moins connu d'abord que ceux qui l'avaient précédé; le nom de Barros allait toutefois grandissant, mais avec la gloire venaient les infirmités : celui qu'on appelait déjà *le Tite-Live portugais* voulut se réserver ce qui lui restait de force pour accomplir son œuvre; en 1567 il se démit de sa charge, et l'année suivante il se retira dans sa riante solitude de la Ribeira d'Alitem. Il emporta, pour y mettre la dernière main, cette quatrième décade, qui était, dit-on, pour ainsi dire terminée, et que le dix-septième siècle nous a transmise mutilée d'une façon déplorable, ou n'offrant plus qu'un reflet presque effacé du style primitif : celui auquel Philippe II l'avait confiée pour la faire connaître au monde, Lavanha, nous avoue ingénument qu'il en a rajeuni les expressions surannées !...

Pourvu d'une pension de mille cruzades, et muni d'un privilége sur certaines marchandises qu'il avait droit de faire venir des Indes orientales, Barros vécut encore quelques années; mais s'il fut à l'abri du besoin, il s'aperçut trop tard qu'il n'avait jamais profité de la faveur royale pour accroître sa fortune; et pour tout héritage il ne put léguer à ses nombreux enfants qu'un grand nom, uni au souvenir d'une intacte probité. Il mourut à Ribeira-de-Alitem le 20 octobre 1570 ou 1571; il avait alors environ soixante-quatorze ans. On l'enterra d'abord dans un ermitage solitaire sous l'invocation de Saint-Antoine, au delà du Rio-Arunca. Son corps resta dans ce lieu presque ignoré jusqu'en l'année 1610, époque à laquelle un dignitaire ecclésiastique qui avait pour lui une vénération particulière, et que l'on nommait dom Jorge de Ataïde, recueillit ses ossements. Il les fit transporter dans le somptueux monastère d'Alcobaça, où il prétendait les déposer dans une riche sépulture; une mort prématurée l'empêcha d'accomplir son dessein. Le buste du grand historien se voyait dès le dix-septième siècle au Vatican, et dans une des salles du conseil de Venise.

Barros a beaucoup écrit; et, selon l'opinion d'un savant professeur de Coïmbre, l'inquisition, à une certaine époque, a détruit plusieurs de ses ouvrages. Nous ne connaissons en France que ses décades, dont les titres sont même altérés dans certaines bibliographies : nous allons reproduire ici dans leur intégrité ceux des quatre volumes qui constituent la première publication, et que l'on réunit bien rarement : *Asia de Ioam de Barros, dos fectos que os Portuguezes fizeram no descobrimento e conquista dos mares e terras do Oriente*, *impressa per Germão Galharde em Lixboa*, *a 28 de junho anno* 1552, *in-fol. max. goth*; — *Segunda decada da Asia de Ioã de Barros dos feitos que os Portuguezes fizeram no descobrimento e cõquista dos mares e terras do Oriente*, *impressa per Germão Galharde em Lixboa.*, *aos* 28 *dias de março de* 1555, *in-fol. max.*; — *Terceira decada da Asia de Ioãm de Barros : Dos feytos que os Portuguezes fizeram no descobrimento, e conquista dos mares e terras do Oriente; em Lisboa, por Ioam de Barreira*, 1563, *in-fol.* : le frontispice est gravé en bois, et à la fin on lit les lignes suivantes : *Foy impressa a presente obra em Lixboa, por Ioãm de Barreira, impressor del rey nosso senhor; acabouse aos* 18 *dias do mes de agosto* 1563; M. de Figanière fait observer que dans quelques exemplaires on lit 1553, par pure erreur typographique; — *Quarta decada da Asia de Joãm de Barros, dedicada a el rey D. Filippe II, reformada, acrescentada e illustrada com notas e taboas geographicas, por João-Baptista Lavanha; Madrid, na impressão real*, 1615, *in-fol.*

Les décades I, II, III, ont été réimprimées pour la seconde fois à Lisbonne en 1628, in-fol., par Jean Rodriguez, et la première seulement en 1752, in-fol., par Pedro Ferreira; puis les quatre décades réunies ont été publiées de nouveau de 1777 à 1778 à Lisbonne, en 8 vol. in-8°, avec index; et dans cette dernière réimpression elles se joignent aux décades de Diogo de Couto. Outre l'histoire de l'*emperador Clarimundo*, réimprimée en 1553, Barros publia à diverses époques les livres suivants : *Rhopica Pneuma*, ou la *Mercadoria spiritual; Lisboa*, 1532, *in-4°* : c'est un dialogue métaphorique entre l'entendement et la vérité; — *Cartinha para aprender à ler*; Lisboa, 1539, in-4°; — *Grammatica da lingua portugueza; Olyssipone*, 1540, in-4°; — *Dialogo da Viciosa Vergonha;* Olyssipone, Luiz Rodriguez, 1540, in-4°; — *Dialogo de preceitos moraes com pratica delle em modo de Jogo;* Lisboa, Luiz Rodriguez, 1540, in-4°; — *Panegyrico à mui alta e esclarecida princeza infanta D. Maria*; Lisboa, 1655, in-fol., dans les *Noticias de Portugal de Severim de Faria* : ce biographe donne également la liste des ouvrages manuscrits de Barros, mais on pourrait l'étendre encore; nous la reproduisons : *Problemas moraes exclamação contra as opiniões e abusos de mundo presente* (c'est un traité de morale en vers, composé vers 1561, et qui n'a pas moins de 460 *redondilhas*); — *Decada de Africæ Geographia universalis*; — *Historia natural do Oriente, que consta de plantas e animaes daquellas provincias e das obras artificiaes pertencentes a commentação*,

e commercio de ambas estas materias; — *Summario, que trata das provincias do Mundo, em especial das Indias assim de Castella comò de Portugal, e trata largamente da arte de marear juntamente com a esfera em romance como regimento do sol e do norte e outras derrotas, e alcunas das terras e com outra muitas causas necessarias aos navegantes*, in-fol.; — *Historia dos rey de Persia Grão Tamorlão e Preste João*. Soarez Toscano parle d'un *traité d'Antiquités* que Barros aurait laissé en manuscrit dans la province de Douro e Minho, où on le conservait de son temps; mais ce qu'il y a de plus regrettable sans contredit, c'est cette histoire du Brésil, pour laquelle l'auteur des décades avait dû réunir des documents à jamais perdus aujourd'hui. FERDINAND DENIS.

Manoel Severim de Faria. — *Vida de João de Barros*. — Barbosa Machado, *Bibliotheca Lusitana*. — Léon Pinelo, *Bibliotheca Oriental y occidental*. — *Retratos e elogios dos varoes, e donas que illustraram a nação Portugueza*. — *Panorama, jornal litterario*.

*BARROS (*João* DE), né à Porto au seizième siècle, mort après 1549. Il étudia la jurisprudence à Coïmbre, et acquit assez de célébrité dans la science du droit pour être revêtu des hautes charges de la magistrature. Lorsque le cardinal dom Henrique devint administrateur du couvent de Pedroso, il lui ordonna de réformer les archives de plusieurs couvents, et le zèle dont le loue Barbosa Machado en cette occasion pourrait bien nous avoir privé de plus d'un document original jugé alors parfaitement inutile. Il a écrit plusieurs ouvrages, dont le principal a pour titre : *Espelho de Cazados, em que se disputa quao excellente seja o cazamento*; Porto, 1540, in-4°. F. D.

Barbosa Machado, *Bibliotheca Lusitana*.

BARROSO (*Michel*), peintre espagnol, né à Consuegra dans la Nouvelle-Castille en 1538, mort en 1590. Il étudia à Madrid, sous le célèbre Becerra, à la mort duquel il revint dans sa ville natale. En 1585 il peignit à Tolède, pour l'église Saint-Jean, un tableau qui lui valut, le 15 novembre de la même année, l'obtention du titre de peintre de Philippe II. On lui confia le soin de peindre l'un des quatre angles du cloître des Évangélistes de l'Escurial; ce qu'il exécuta, secondé par Louis de Carbajal, Romulus Cincinnatus, et Peregrino Tibaldi. Il représenta alors à l'intérieur et à l'extérieur des portes de l'Oratoire : *l'Ascension*; — *l'Arrivée du Saint-Esprit*; — *l'Apparition de Jésus à ses disciples*; — *la Descente du Saint-Esprit lors de la prédication de saint Pierre*; et sur les murailles du dehors il peignit à fresque les mêmes sujets. Le tout est correctement rendu, mais souvent il y a absence de vigueur et inintelligence du clair-obscur. A la mort de ce peintre distingué, qui cultiva aussi d'autres branches des connaissances humaines, telles que l'architecture, la musique et les langues, sa veuve reçut de Philippe II un don de cent ducats d'or.

Quilliet, *Dictionnaire des peintres espagnols*. — Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon*.

*BARROT (*Jean-André*), conventionnel, père du suivant, mourut le 19 novembre 1845. Il vota à la convention contre la mort de Louis XVI et pour l'appel au peuple; et, ce qui semble contradictoire, il ne voulut pas du sursis. Plus tard, au sein du corps législatif et de la chambre des députés de 1814, il témoigna, dans des conjonctures importantes, son attachement à la cause royale. Le 18 mars 1815, il proposa et fit voter par acclamation, par la chambre, un manifeste dirigé contre Napoléon. Pendant les Cent-Jours il resta étranger aux affaires; et, lors de la seconde restauration, il demanda et obtint des fonctions dans la magistrature : il fut nommé membre du tribunal de première instance. Il avait sollicité la place de conseiller. On rappela alors son vote contre le sursis, et il fut défendu dans cette occasion par son fils, M. O. Barrot. « Dans le corps législatif, disait ce dernier, M. Barrot soutint son caractère; seul dans ce corps il vota contre l'empire; les registres en font foi; et son département lui doit d'avoir été le seul dont le représentant n'ait pas sanctionné l'usurpation. A une époque plus récente, lorsque le corps législatif, réveillé de sa trop longue léthargie par l'excès de nos malheurs, se dressa enfin contre le despotisme, M. Barrot fut l'un des plus ardents promoteurs de cette fameuse opposition qui arracha le masque du tyran. » M. Barrot père est mort à quatre-vingt-treize ans.

Moniteur universel.

*BARROT (*Camille-Hyacinthe-Odilon*), homme d'État français, né à Villefort (Lozère) le 19 juillet 1791, commença ses études au prytanée de Saint-Cyr, et les continua au lycée Napoléon. Fils d'un homme qui avait figuré dans nos luttes politiques, il y fut mêlé lui-même de bonne heure. A dix-neuf ans il plaidait devant les tribunaux ordinaires; et à vingt-trois ans, au moyen d'une dispense d'âge, il figurait parmi les avocats à la cour de cassation. Parmi les causes qui le firent connaître, on cite celle de Wilfrid Regnault, sauvé par ses efforts, unis à ceux de Benjamin Constant, d'une condamnation capitale prononcée par la cour d'assises de l'Eure (1818), et celle des protestants du Midi, prévenus de n'avoir point tapissé leurs maisons le jour de la procession de la Fête-Dieu (1817-1819). L'avocat, sans s'arrêter à l'article de la charte qui proclame une religion de l'État, s'appuya sur celui qui consacrait la liberté des cultes; et la cour de cassation consacra cette thèse. « La loi est donc athée en France! s'écria alors M. de La Mennais dans le journal *le Conservateur*. — « Oui, elle est athée et doit l'être, » répondit M. Odilon Barrot lorsque la question revint devant les chambres assemblées, sous la présidence de M. de Serre, garde des sceaux. « Elle doit l'être, ajoutait-il, en ce sens qu'elle protége toutes les religions et ne s'identifie avec aucune. » Cette

doctrine, quoique blâmée par le garde des sceaux, prévalut. Une dernière cause émouvante était réservée à M. Odilon Barrot : celle de l'infortuné colonel Caron. Il l'eût sauvé, s'il avait pu l'être; mais il ne put le soustraire à la juridiction militaire.

Allié par son mariage à Labbey de Pompières, dont il avait épousé la petite-fille, M. Odilon Barrot débuta dans la carrière politique en présidant la société *Aide-toi, le ciel t'aidera*. Il essaya d'imprimer à cette société une direction lentement et légalement progressive. Au banquet dit des *Vendanges de Bourgogne*, offert aux deux cent vingt et un membres de l'opposition, il proposa un toast « Au roi! » mais, pour donner quelque satisfaction à ceux qui s'y refusaient, il imagina cette formule plus élastique : « Au concours des trois pouvoirs! » Au nom des électeurs de Paris qu'il avait mission de représenter à ce banquet, il harangua les deux cent vingt et un dans un discours où se trouvait ce passage souvent cité : « Que les voies légales suffisaient au triomphe de la liberté; que si néanmoins ces voies étaient violemment fermées par l'autorité, alors il n'y aurait de ressources que dans le courage des citoyens, et que ce courage ne manquerait pas. » Paroles imprudentes qui devaient, non prédire, mais provoquer une révolution.

En juillet 1830, M. Barrot fut secrétaire de la commission municipale. Ses précédents devaient le rendre partisan d'une royauté mitigée par des institutions libérales; et ce fut lui, dit-on, qui conseilla à la Fayette de refuser la présidence de la république, qui lui était offerte par plusieurs députations. Il fut l'un des trois commissaires chargés de conduire jusqu'à Cherbourg la dynastie déchue. On ajoute qu'il se serait fait donner par le vieux roi un écrit constatant sa conduite dans cette conjoncture. Au retour de sa mission, il fut appelé à la préfecture de la Seine, où il resta six mois, qui furent marqués par des conflits d'autorité avec M. Guizot, ministre de l'intérieur, par le procès des ministres de Charles X, et par l'émeute de Saint-Germain l'Auxerrois. M. Barrot fut remplacé comme préfet de la Seine par M. de la Borde.

Devenu membre de la chambre des députés, il entra dans la période d'opposition parlementaire qui le fit chef de la gauche modérée. Il se prononça contre le ministère *Casimir Périer*, dit du *13 mars*; combattit l'hérédité de la pairie, et proposa l'élection directe des pairs par les conseils municipaux; se mêla activement et en jurisconsulte aux discussions sur la révision du code pénal; fut rapporteur du projet relatif au rétablissement du divorce; et, revenant dans une occasion assez délicate à son rôle parlementaire, il protesta contre la dénomination de sujet que l'on voulait remettre à la mode, et qu'il déclara insultante et inconstitutionnelle. A la mort de Casimir Périer, il provoqua et signa le manifeste extra-parlementaire désigné sous le nom de *Compte rendu* et que lui-même qualifia de *faute de tactique*. Vinrent les journées des 5 et 6 juin, à l'occasion des funérailles du général Lamarque. A partir de ce moment, M. Barrot refusa de suivre ou d'arborer un autre drapeau que celui de la gauche dynastique. Toutefois, homme de légalité, et s'appuyant sur le principe posé par la charte, que nul ne pouvait être distrait de ses juges naturels, il fit annuler par la cour suprême la mise en état de siége de Paris, à la suite des événements de juin. Puis il reprit son rôle de chef d'une opposition presque invariablement systématique. C'est ainsi qu'il combattit les lois de septembre et de disjonction; qu'il soutint toutes les propositions de réforme électorale et parlementaire, et qu'après avoir combattu les ministères du 11 octobre et du 22 février, il fut un des chefs de la coalition contre le ministère Molé.

M. Barrot refusa au ministère les fonds secrets qu'il accorda au président du conseil du 1er mars 1840 (M. Thiers), dont il adopta la théorie des *faits accomplis*, théorie éclose particulièrement à l'occasion de la question d'Orient. Cette phase ministérielle de M. Barrot s'arrêta à l'avénement du ministère du 29 octobre. S'il consentit, mû sans doute par un sentiment de patriotisme, à ce que Paris fût fortifié, il vota contre la loi de régence, et combattit éloquemment la faiblesse du gouvernement dans la question du droit de visite, qui préoccupa si vivement l'opinion publique.

Enfin une nouvelle révolution à laquelle M. Barrot et ses amis n'ont pas peu contribué, chassa du trône la branche cadette des Bourbons. A la veille du 24 février 1848, il se trouvait à la tête de cette partie de la chambre qualifiée d'*aveugle* par le pouvoir qu'elle combattait. Défenseur du droit de réunion dans la question des banquets, il accepta d'abord l'invitation de se rendre à celui du douzième arrondissement, puis se retira devant l'interdiction émanée de la police. Il porta alors à la chambre le fameux acte d'accusation, contre-signé de cinquante-trois de ses collègues. Le 24 février en fit un ministre avec M. Thiers, mais un ministre de quelques heures, débordé par un mouvement qui n'avait plus rien de dynastique. Il revint à la chambre envahie, pour y plaider la cause, désertée par M. de Lamartine, de la régence de la duchesse d'Orléans.

A l'assemblée constituante, où il vint siéger ensuite, il demanda la nomination directe des ministres, fit partie du comité de constitution, et présida la commission d'enquête nommée à la suite des événements du 15 mai et du mois de juin.

Le 10 décembre 1848 donna à M. Barrot la présidence du conseil et les fonctions de garde des sceaux. Après avoir été si jaloux du pouvoir parlementaire, il conseilla à l'assemblée de se dissoudre, par l'adoption de la proposition de M. Rateau; il prit la défense de l'expédition de Rome;

présenta des projets contre la presse, contre le droit de réunion; et après le 13 juin 1849, l'ancien président du banquet réformiste demanda le renvoi, devant la haute cour de Versailles, des gardes nationaux qui s'étaient rendus en pétitionnaires à l'assemblée, à l'occasion de l'expédition de Rome.

Forcé par sa santé de s'éloigner momentanément des affaires (sept. 1849), il se trouva remplacé par M. Rouher à la suite du message du 31 octobre, qui appréciait en ces termes le ministère qui se retirait : « Sans rancune contre aucune individualité, contre aucun parti, j'ai laissé arriver aux affaires les hommes d'opinions les plus diverses, mais sans obtenir les heureux résultats que j'attendais de ce rapprochement. Au lieu d'opérer une fusion de nuances, je n'ai obtenu qu'une neutralisation de forces. » Redevenu simple représentant, l'ancien président du conseil vota en faveur de la loi relative à la déportation, et se prononça pour la révision de la constitution qu'il voulait moins républicaine, révision qui ne fut pas adoptée. Depuis le 2 décembre, M. Odilon Barrot vit en dehors des affaires publiques. V. R.

Moniteur, 1830-1852. — Lesur, *Annuaire historique* (même période). — Cormenin, *Études sur les orateurs parlementaires*. — Louis Blanc, *Histoire de dix ans*. — *Dictionnaire de la Conversation*.

*BARROT (*Ferdinand*), frère d'Odilon Barrot, né en 1805. Devenu substitut du procureur du roi après juillet 1830, il reprit la robe d'avocat en 1836. A la chambre des députés où il fut appelé ensuite, il se fit remarquer par un discours sur l'état de l'Algérie, et obtint la concession de 600 hectares de terrain en Afrique. L'Algérie fit de lui son représentant en 1848. Il vota avec les membres composant la réunion de la rue de Poitiers. Après le 10 décembre, le président de la république, dont il avait été le conseil devant la cour des pairs, se l'attacha en qualité de secrétaire général. Le 31 octobre 1849, lors de la retraite de son frère, il prit le porte-feuille de l'intérieur, et fut remplacé, le 15 mars, à la suite d'un refus de concours de la majorité, par M. Baroche. Chargé de remplacer M. Lucien Murat à l'ambassade de Sardaigne, il resta à Turin jusqu'en novembre, et fut réélu à Paris, au mois de juillet, membre de l'assemblée législative. Au mois de janvier 1852 il fut nommé membre de la commission consultative, et, par suite, du nouveau conseil d'État, où il fait partie de la section des travaux publics, de l'agriculture et du commerce.

Moniteur, 1848-1852.

*BARROUGH (*Philippe*), médecin anglais. On a de lui : *Method of Physics*; Londres, 1610, in-4°, souvent réimprimée depuis.

Carrère, *Bibliothèque de la Médecine*.

BARROW (*Isaac*), géomètre et théologien anglais, né à Londres en octobre 1630, mort le 4 mars 1677. Les partis qui troublaient alors l'État et l'Église le gênèrent d'abord dans le choix d'une carrière. Après avoir vainement sollicité la place de professeur de langue grecque à Cambridge, il quitta l'Angleterre en 1655, voyagea en France et en Italie, combattit vaillamment contre un corsaire algérien qui l'attaqua dans un voyage à Smyrne, se rendit ensuite à Constantinople, retourna en Angleterre en 1659, et y fut attaché à l'Église métropolitaine. L'année suivante, il fut nommé professeur de langue grecque à Cambridge, ensuite professeur des sciences mathématiques. La lecture d'Eusèbe et de Scaliger le conduisit à l'étude de la chronologie, et celle-ci le conduisit à l'astronomie, qui l'obligea de se livrer à la géométrie. Barrow fut le maître de Newton, dont il devina le génie. Pour conserver à l'université de Cambridge un si grand talent, il céda sa chaire à cet élève, et, retiré dans la solitude, il se livra tout entier à l'étude de la théologie. En 1670 il fut nommé docteur en théologie et chapelain de Charles II; en 1675 il devint chancelier de l'université de Cambridge. Également célèbre comme théologien et comme historien des sciences mathématiques, Barrow est regardé comme l'inventeur du triangle appelé *différentiel*, et duquel se déduit sur-le-champ la sous-tangente d'une courbe quelconque. Il y prépara l'application du calcul différentiel à la géométrie. Barrow se fonda sur la théorie de Fermat; mais son exposition est plus simple, et elle a l'avantage de parler aux yeux. On aurait tort cependant de regarder le géomètre anglais comme le véritable inventeur du calcul différentiel. Barrow a été enterré dans l'église de Westminster. Ses principaux ouvrages ont pour titre : *Lectiones opticæ et geometricæ, in quibus phænomenon opticorum genuinæ rationes investigantur ac exponuntur, et generalia curvarum linearum symptomata declarantur*; Londres, 1674, in-4°, 1 vol.; — *Archimedis Opera, Apollonii Pergæi Conicorum libri 4, Theodosii Spherica, methodo nova illustrata et succincte demonstrata*; Londres, 1675, in-4°, 1 vol.; — *Euclidis Elementorum libri 15, breviter demonstrati*; Londres, in-12, 1 vol. : ce livre est très-estimé; il a eu plusieurs éditions, la première est de 1659, et ne comprend que les *Éléments*; — *Isaaci Barrow, mathematicæ professoris Lucasiani, Lectiones habitæ in scholis publicis academiæ Cantabrigiensis*; Londres, 1684, 1 vol. in-12. Enfin, on a de lui des *Œuvres théologiques, morales et poétiques*, en 3 volumes in-fol., édit. par Tillotson.

Moréri, *Dictionnaire historique*. — *Vie et Angoisses d'Isaac Barrow*. — *Conversations-Lexicon*. — Ward, *the Live of the professors of Gresham College*. — König, *Bibl. vet. et nov.* — Montucla, *Histor. des Mathématiques*, t. II, part. IV, c. 3, p. 310.

*BARROW (*John*), médecin anglais, vivait vers le milieu du dix-huitième siècle. On a de lui : *Medical Dictionary, or explication of all the terms used in Physic, Anatomy, Surgery, Chymistry, Pharmacy, Botany*;

Londres, 1749, in-8°; — *New essay of the practice of Physic;* Londres, 1767, in-12. Cet ouvrage contient des remarques pratiques sur les fistules, sur les médicaments dits *spécifiques*, sur la ciguë, etc.

Carrère, *Bibl. de la Médecine.*

BARROW (*John*), compilateur anglais, mort vers la fin du dix-huitième siècle. Il s'est fait connaître comme auteur d'un *Dictionnaire géographique*, d'un *Abrégé chronologique*, ou *Histoire des découvertes faites par les Européens dans les différentes parties du monde;* Londres, 1756; d'abord publié sous le voile de l'anonyme, puis, en 1765, sous le nom du véritable auteur; Paris, 1766, 12 vol. in-12. Le t. 1er et le 2e contiennent les voyages de Christophe Colomb, de Vasco de Gama, d'Alvarez Cabral et de Fernand Cortez, de 1402 à 1523; et les deux derniers les voyages d'Ulloa, d'Anson, d'Ellis, et le naufrage du vaisseau *le Dodington*, de 1735 à 1755. Les autres renferment les voyages de Pizarre, Dampier, Soto, Magellan, Wafer, Raleigh, Thomas Rowe, Nieuhoff, Rogers, etc.

Biographia Britannica.

* **BARROW** (*John*), écrivain anglais, né en 1764, mort en 1849. Il était professeur dans une institution de Greenwich lorsque lord Malartrey se l'attacha dans sa célèbre ambassade en Chine, et voulut aussi l'avoir pour secrétaire dans sa mission au cap de Bonne-Espérance. En quittant ce poste, il n'hésita pas à lui confier les fonctions importantes d'auditeur général pour les affaires civiles et militaires. De retour dans sa patrie, Barrow publia une relation de son séjour dans le sud de l'Afrique, ouvrage qui l'éleva assez haut dans l'estime publique pour que, trois ans après, il fût promu au poste honorable de secrétaire de l'amirauté. Il y resta sous les gouvernements politiques les plus opposés, et il sut, dans ces fonctions élevées, servir doublement sa patrie par ses ouvrages, et par l'intelligent appui qu'il donna aux expéditions scientifiques qui méritèrent alors à l'Angleterre la reconnaissance du monde savant. Les Franklin, les Ross, les Back, les Buckey, lui en témoignèrent hautement leur reconnaissance en donnant son nom à un cap du continent américain, et en lui offrant en 1845, lorsqu'il crut devoir quitter la vie publique, un magnifique candélabre. Créé baronnet en récompense de ses services, John Barrow devint président de la Société géographique de Londres, et membre de la plupart des sociétés savantes de l'Angleterre. On a de lui, entre autres ouvrages : *Travels in South Africa*, 1 vol. in-4°; Londres; — *Excursion in the North of the Europa*; in-12; Londres, 1834; — *A tour round Island*, in-12; Londres, 1836; — *the Life of Richard Carl Howe*, in-8°; Londres, 1838; — *A chronological history of voyages into the Arctic regions*, in-8°; Londres, 1838; — *the Life of Georges lord Anson*, in-8°; Londres, 1839; — *Tour in austrian Lombardy*, in-12; Londres, 1841; — *the Life, Voyages and Exploits of amiral sir Francis Drake*, in-8°; Londres, 1843; — *Memoirs of the Naval Worthies of quens Elisabeth's reign*, in-8°; Londres, 1845; *the Life and correspondance of admiral sir William Smith*, 2 vol. in-8°; Londres, 1848; — *the Life of Peter the Great*, dans le *Family library;* in-12, New-York, 1845. T. D.

* **BARROWBY** (*Guillaume*), médecin anglais, né à Londres au commencement du dix-huitième siècle. On a de lui : *A treatise of the venereal disease, in six books, translated out of the latin of D. John Astruc;* Londres, 1737, 2 vol. in-8°.

Carrère, *Bibl. de la Méd.* — Éloy, *Dict. de la Médec.*

BARRUEL (l'abbé *Augustin* DE), savant jésuite, né le 2 octobre 1741 à Ville-Neuve de Berg, près de Viviers; mort à Paris le 5 octobre 1820. Après avoir concouru avec Fréron à la rédaction de *l'Année littéraire*, il rédigea le *Journal ecclésiastique* jusqu'au mois d'août 1792. Il émigra alors et se réfugia en Angleterre, où il fit paraître un ouvrage contre la révolution française, sous le titre de *Mémoires sur le jacobinisme*. Cet ouvrage, écrit *ab irato*, fut prohibé en France, ce qui le fit rechercher par l'esprit de parti. Après la révolution du 18 brumaire an VIII (9 novembre 1799), l'abbé Barruel s'empressa de solliciter sa rentrée en France; et, le 8 juillet 1800, il fit circuler à Paris un opuscule dans lequel il recommandait avec chaleur la fidélité au gouvernement consulaire. Cet écrit valut à Barruel la bienveillance du premier consul, qui, pour le récompenser, le nomma chanoine de la cathédrale de Paris. En 1803, l'abbé Barruel publia en deux gros volumes une apologie du concordat, intitulée *De l'autorité du Pape*. Cette apologie fut attaquée avec autant d'énergie que de persévérance par l'abbé Blanchard, qui fit paraître à Londres trois réfutations successives, sous le titre de *Controverse pacifique*, etc. (*Voy.* BLANCHARD). Les principaux ouvrages de l'abbé Barruel sont : *Ode sur le glorieux avénement de Louis-Auguste* (Louis XVI), 1774, in-8°; — une traduction du poëme sur les *Éclipses*, élégamment écrite en latin par le jésuite ragusain Boscovich; — *les Helviennes*, ou *Lettres provinciales philosophiques*, 1781 et 1812, 5 vol. in-12; — *le Patriote véridique*, ou *Discours sur les vraies causes de la révolution*, 1789, in-8°; — *Lettre sur le divorce*, 1790, in-8°; — *les Vrais principes sur le mariage*, opposés au rapport de M. Durand-Maillane, 1790, in-8°; — *Collection ecclésiastique*, ou *Recueil complet des ouvrages faits depuis l'ouverture des états généraux, relativement au clergé*, 1791-92, 14 vol. in-8° (1); — *Histoire du clergé de France pendant la révolution*, 1794, in-8°, et 1804, 2 vol. in-12; — *Questions*

(1) Picot, qui devait être bien informé, assure (*Ami de la religion*, XXV, 404) que Barruel ne fut que le prête-nom du collecteur, l'abbé N.-M.-S. Guillon.

décisives sur les pouvoirs ou la juridiction des nouveaux pasteurs, 1791, in-12; — *Mémoires pour servir à l'histoire du jacobinisme*, 1797 et 1803, 5 vol. in-8°. Il en a paru un abrégé en 2 vol. in-12. Ces divers écrits, tous dirigés contre les principes et les événements de la révolution, sont déparés par exagération et par une critique acerbe.

Biographie nouvelle des Contemporains. — Jean-Joseph Dussaut, *Notice sur la Vie et les ouvrages de Barruel*; Paris, 1825, in-8°.

BARRUEL-BEAUVERT (*Antoine-Joseph*, comte DE), publiciste français, né, le 17 janvier 1756, au château de Beauvert près de Bagnols en Languedoc; mort à Turin au mois de janvier 1817. Ses parents étaient pauvres. Cousin de Rivarol, il crut avoir les mêmes droits que lui à devenir comte; il en prit le titre, ce qui lui fit faire un mariage avantageux. Il entra alors dans la carrière militaire, et fut successivement capitaine d'une compagnie de milice de la province de Bretagne, et colonel de la garde nationale de Bagnols. Lorsque la révolution éclata, il défendit la noblesse au sein de laquelle il s'était introduit, et travailla au violent pamphlet connu sous le titre des *Actes des Apôtres*. Après l'arrestation de Louis XVI à Varennes, il s'offrit en otage pour le roi, et reçut, pour ce fait, la décoration de Saint-Louis. Il disparut pendant la terreur, et fut, après le 18 brumaire, condamné, comme journaliste, à la déportation; mais il se cacha, et ne put être découvert. Il publia ensuite, à l'occasion du 18 brumaire, quelques brochures, qui le firent enfermer au Temple pendant deux ans. Mis en liberté, grâce à l'intercession de Joséphine, il sollicita une préfecture, et obtint la place d'inspecteur des poids et mesures à Besançon. En 1816, il se fit dénonciateur : un nommé Biennais fut accusé par lui d'avoir été un des acteurs des massacres des 2 et 3 septembre 1792. Le tribunal punit Barruel et acquitta Biennais, qui, ruiné par cette calomnie, devint fou et se tua.

On a de Barruel : *Vie de Rousseau*; Londres et Paris, 1789, in-8°; — *Actes des philosophes et des républicains*; Paris, 1807, in-8°; — *Histoire tragi-comique de la soi-disant ci-devant princesse Stéphanie-Octavie de Bourbon-Conti*; Besançon, 1810, in-8°; — *Lettres sur quelques particularités secrètes de l'histoire pendant l'interrègne des Bourbons*; Paris, 1815, 3 vol. in-8°; — *Adresse aux immédiats représentants et organes du peuple, membres du premier corps législatif en France qui ait, en se réunissant, l'intention et le pouvoir de protéger la religion, de consolider sur le trône l'antique et respectable famille des Bourbons, de fermer et cicatriser les plaies profondes que les jacobins ont faites à l'État, etc.*; Paris, 1815, in-8°; — *Dix-huit gentilshommes purs, au nom de tous les royalistes, sollicitent en faveur de M. Barruel-Beauvert, leur digne client, frère d'armes et compagnon d'infortune, les justes récompenses de S. M. Louis le Désiré et l'Obtenu*; 1816, in-8°.

Rabbe, etc., *Biographie universelle et portative des Contemporains*.

***BARRY** (*Charles*), architecte irlandais, né vers la fin du dix-huitième siècle, occupe aujourd'hui le premier rang parmi les architectes de la Grande-Bretagne. Il s'est acquis une haute réputation dans sa patrie par la construction d'un très-grand nombre de monuments, parmi lesquels on remarque le Club des voyageurs, le Club de la réforme avec son immense salle, les écoles de Birmingham, la Galerie nationale de Bridgewater, et l'élégante bibliothèque du Collége des chirurgiens. Son œuvre la plus importante est le Nouveau Parlement, édifice immense, destiné à recevoir la chambre des pairs et celle des communes, avec toutes les administrations qui en dépendent. Commencé en 1836, le Parlement n'est pas encore terminé, et il coûte déjà un million et demi de livres sterling (37 millions et demi de francs). Ses proportions sont immenses, et l'architecture en est assez belle.

T. D.

BARRY (*Édouard*), médecin anglais, mort en 1776. Il exerça d'abord la médecine à York, en Irlande; il fut ensuite professeur de médecine à Dublin, et premier médecin des armées royales en Irlande. On a de lui : *Treatise on the three different digestions and discharges of the human body*; Londres, 1759, in-8°; — *A treatise on a consumption*; Londres, 1759, in-8°.

Carrère, *Bibliothèque de la Médecine*. — Éloy, *Dictionnaire de la Médecine*.

BARRY (*Édouard*), théologien anglican, né à Bristol en 1759, mort le 16 janvier 1822. Il étudia à l'université de Saint-André, et fut curé de Mary-le-Bone à Londres, et de Saint-Léonard à Walling-Fort. Parmi ses écrits on remarque : *Appel amical à une nouvelle espèce de dissenters*, imprimé plusieurs fois; — *Lettre à M. Cumberland, à l'occasion de sa Lettre à l'évêque de Landaff*, 1783, in-8°; — *Sermon prêché, le 14 août 1786, devant la compagnie d'assurance britannique*, in-4°; — *Sermon prêché aux criminels condamnés à mort, à Newgate, le 20 avril 1788*; in-4°; — *Douze Sermons prêchés en diverses circonstances*, 1789, in-8°; — *Lettre sur l'usage de boxer, adressée au roi, aux lords et aux communes*, 1789.

Chalmers, *Biographical Dictionary*.

BARRY (*George*), théologien, géographe, né au Berwikshire en 1747, mort dans l'île de Shapinshay vers la fin de 1804. Il étudia à Édimbourg, prêcha l'Évangile dans les îles des Orcades, et particulièrement à Kirkwall et à Shapinshay. La description de ces deux diocèses parut dans le recueil de John Sinclair. Un an après sa mort, parut la première histoire complète des îles Orcades, sur lesquelles Torfée, Wallace et Buchanan n'avaient donné que de faibles renseignements. Cette histoire politique,

physique et morale, a pour titre : *A statical Account of Scotland drawn up from the communications of the ministers of the different parishes;* Édimbourg, 1792, 1799, in-8°.

Chalmers, *Biographical Dictionary*.

BARRY (*Gérald*), appelé aussi *Giraldus Cambrensis*, savant anglais, né au château de Manorbeers vers l'an 1146. Il commença ses études en Angleterre, et vint ensuite les continuer à Paris. Revenu dans son pays il s'y fit connaître à la fois par ses talents et l'ardeur de son ambition. Neveu de l'évêque de Saint-David, il fut élu à la place de ce prélat, mais constamment écarté de son siége par Henri II. Il retourna alors à Paris, et s'y adonna à l'étude de la théologie et des décrétales. On lui offrit, mais il refusa une chaire de droit canon; et à son retour en Angleterre il fut chargé d'administrer le diocèse de Saint-David, dont le titulaire venait d'être expulsé par ses diocésains. Lors de la réintégration de ce prélat, Barry fut nommé chapelain du roi Henri II, qui l'appela à remplir les fonctions de secrétaire et de conseiller du prince Jean en Irlande. Comme il n'approuvait pas les actes de ce prince à l'égard des Irlandais, il refusa de recevoir de lui l'épiscopat. Ce fut alors qu'il rassembla les matériaux de sa topographie de l'Irlande; et lorsqu'il revint en Angleterre, il lut publiquement ce livre à Oxford pendant trois jours consécutifs. En 1188 il prêcha avec l'archevêque Baudoin la croisade aux Gallois, et donna l'exemple en faisant vœu de se croiser avec le roi Richard. Mais, chargé d'administrer le royaume en l'absence de ce monarque, il fut relevé de son vœu par le pape. En 1192 il se retira de la cour, à la suite de quelques discussions avec le chancelier d'Angleterre, et vint se fixer à Lincoln. L'évêché de Saint-David, qui avait déjà fait l'objet de son ambition, étant devenu de nouveau vacant en 1198, Barry fut engagé à ne présenter aucun candidat. A quoi il répondit « qu'un personnage épiscopal devait être sollicité, et non solliciter (*virum episcopalem peti, non petere debere*). » Élu par le chapitre l'année suivante, il ne fut point agréé par le roi Richard; ce qui lui fit entreprendre trois fois le voyage de Rome, pour en référer au pape. Il ne fut pas plus heureux dans son ambition que par le passé; aussi lorsque cet évêché lui fut encore offert en 1285, le refusa-t-il décidément. Il était opposé aux moines, et on lui prête même cette variante à l'Oraison dominicale : *A monachorum malitia libera nos, Domine.* — On a de lui : *Topographia Hiberniæ*, en 3 livres; — *Historia Vaticinalis de expugnatione Hiberniæ*, en 2 livres : ces deux ouvrages ont été publiés par Camden, à Francfort, en 1602; — *De Illaudabilibus Walliæ;* — *Itinerarium Cambriæ*, en 2 livres; on y trouve des détails intéressants sur la prédication des croisades; ce livre est suivi de la *Cambriæ Descriptio* du même auteur, et a été traduit en anglais en 1806, par Colt Hoare; — *De Rebus a se gestis*, dans l'*Anglia sacra* de Wharton; — *Ecclesiæ speculum, sive de monasticis ordinibus libri IV*.

Camden, *English chronicles*. — Wharton, *Anglia sacra*. — Bachmann, *Histoire littéraire des anciens voyages*. — Malte-Brun, *Annales des voyages*, t. III, p. 410.

BARRY (*Jacques*), jurisconsulte, lord de Santry, et premier juge du banc du roi en Irlande, naquit vers le commencement du dix-septième siècle à Dublin, où son père était un des représentants au parlement. Il mourut en 1678. Il était fort attaché à la cause des royalistes, et intime ami du comte de Stafford. A la restauration, il obtint la pairie et la charge de juge-mage. On a de lui un ouvrage intitulé : *the Case of tenures;* Dublin, in-fol., 1637, et in-12, 1725.

Tanner, *Bibl. Brit. Hiber.*

BARRY (*Jacques*), peintre d'histoire, né à Cork en Irlande en 1741, mort en 1806. A dix-neuf ans, il fit un tableau représentant *Saint Patrice baptisant le roi de Cashel*. Cet ouvrage fut exposé à la Société de Dublin pour l'encouragement des arts, et fut pour l'artiste un titre de recommandation auprès de Burke, qui présenta l'auteur à sir Josué Reynold, au docteur Johnson, et à plusieurs autres hommes influents. Burke lui procura les moyens de visiter l'Italie, et c'est là que Barry se perfectionna dans ses études. A son retour en 1775, il publia ses *Recherches sur les obstacles réels et imaginaires a l'amélioration des arts en Angleterre*, in-8°; l'auteur y réfute les théories de Dubos, de Montesquieu et de Winkelmann, sur l'influence du climat. Deux ans après, il fut reçu membre de l'Académie de peinture, et en 1786 il fut nommé professeur. En 1799 sa place lui fut ôtée, et peu après il fut exclu de l'Académie. Il mit sept ans à faire, pour la Société de l'encouragement des arts, une suite de six grands tableaux nommée *l'Élysée*, représentant le progrès de la société et de la civilisation, tableaux fort admirés des Anglais. On les voit dans la salle des Adelphi. La mort l'empêcha d'achever un grand tableau, *la Pandore*, de 16 pieds de long sur 10 de large. Barry était d'un caractère original, peu sociable et menait une vie très-sobre. Il a été enterré à la cathédrale de Saint-Paul. Outre les tableaux nommés, on a de lui : *Adam et Ève;* une *Vénus;* — *Jupiter et Junon sur le mont Ida;* — *la Mort du général Wolf*.

Œuvres de Barry, avec une notice sur sa vie; Londres, 1809, 2 vol. in-4°.

BARRY (*Marie-Jeanne* GOMARD DE VAUBERNIER, comtesse DU), maîtresse de Louis XV, née à Vaucouleurs le 19 août 1746, guillotinée le 7 décembre 1793. Elle était fille d'une couturière, nommée Bécu (1), dite *Cantigni*, et de Vaubernier,

(1) Anne Bécu, dite *Cantigny*, née à Vaucouleurs le 16 avril 1713, devenue veuve le 14 septembre 1749 (si tant est qu'elle eût épousé Vaubernier), se remaria à Paris, le 18 juillet 1749, avec un nommé Nicolas Rançon, domestique, et mourut le 20 octobre 1788. L'étrange célé-

commis aux barrières à Vaucouleurs, patrie de Jeanne d'Arc. Douée d'une beauté peu commune, elle vint fort jeune à Paris, prit en y arrivant le nom de Mlle Lange, se plaça comme ouvrière chez une marchande de modes, et ne tarda pas à tomber dans la débauche. Renonçant bientôt à toute occupation honnête, elle se laissa entraîner dans les boudoirs de la Gourdan, qu'un trafic infâme mettait en relation journalière avec les grands seigneurs d'alors. Le comte Jean du Barry, fameux parmi les *roués* les plus éhontés et les plus dépravés, vit Mlle Lange dans cette maison, et l'en retira pour la conduire dans la sienne, où il tenait un jeu public dont le revenu fournissait à ses dissipations. Il comptait que les charmes de sa nouvelle conquête ne pourraient manquer de grossir chez lui le nombre des joueurs et des dupes; puis, le succès dépassant son espérance, il fonda sur elle les plus hauts projets de fortune, et la présenta à Lebel, valet de chambre de Louis XV, qui cherchait par tous les moyens à procurer à son maître, insatiable de voluptés, des jouissances que ses sens émoussés se refusaient à lui donner. Ce fut par cet intermédiaire que Mlle Lange arriva jusqu'au roi, qu'elle enivra d'amour. Sa faveur, quelque temps dissimulée, devint bientôt publique; et ni la clameur du monde, ni le mépris des courtisans, ni la colère et les pleurs de la famille royale, ni les avis de la plupart de ses conseillers, ne purent détacher le monarque de cette folle passion. Il entendit les murmures, les souffrit patiemment, vit toutes les femmes de la cour s'éloigner de sa favorite, apprit qu'il était en butte aux satires et aux brocards de l'Europe entière, fut quelquefois personnellement exposé aux sarcasmes de ses courtisans, et n'en persista pas moins dans son avilissante tendresse. « Je sais bien, dit-il un jour au duc d'Ayen (Noailles), que je succède à Sainte-Foix. — Oui, sire, répondit le duc en s'inclinant, comme V. M. succède à Pharamond. » Mlle de Vaubernier (c'est le nom sous lequel on désigna d'abord *la petite Lange* à Versailles) fut mariée au comte Guillaume du Barry, frère de Jean son ancien amant, qui, ayant une femme, n'avait pu l'épouser lui-même; et la cérémonie de sa présentation à la cour, sous le nom de la comtesse du Barry, eut lieu le 22 avril 1769. Dès que la faveur de la du Barry eut reçu cette sanction publique, elle n'eut plus de bornes, et elle a duré, sans s'affaiblir, jusqu'à la mort de Louis XV. Les courtisans qui furent les plus empressés à s'abaisser devant sa fortune devinrent, par son crédit, les maîtres du royaume; le duc de Choiseul, qui refusa avec hauteur toute proposition d'accommodement avec elle, fut disgracié (janvier 1771); le duc d'Aiguillon devint son confident intime, son conseil, son amant même, dit-on, et, de concert avec elle, gouverna le monarque. Le chancelier Maupeou, son vil complaisant, l'appela « ma cousine, » chercha entre elle et lui des titres de parenté lointaine; revêtu de la simarre, il lui présentait à genoux ses pantoufles à son petit lever, et se prêtait aux espiègleries de son petit nègre Zamore. L'abbé Terray, aussi souple avec elle qu'il était insolent avec le reste de la France, prodiguait sans relâche à ses dilapidations les trésors qu'il extorquait au peuple. L'administration corruptrice, déprédatrice, inepte et souvent violente de ce triumvirat hâta, autant que l'avilissement de la personne royale, la ruine de la monarchie. Cependant plusieurs enfants de Louis XV et plusieurs autres membres de sa famille se tinrent constamment éloignés de Mme du Barry, et ne l'accueillirent, lorsque la volonté souveraine exigea quelques entrevues avec elle, qu'avec une méprisante froideur. Ce dédain isola le roi de sa famille; il fit bâtir en quelques mois, pour la courtisane favorite, le magnifique pavillon de Luciennes, et passa les dernières années de sa vie dissolue, au sein de l'abjection, dans le boudoir de sa maîtresse, entouré d'un petit nombre de courtisans diffamés, compagnons habituels de ses orgies. Il faut rappeler, pour donner une idée du ton que Mme du Barry avait apporté à la cour, quelques anecdotes bien connues, mais trop éminemment caractéristiques pour qu'il soit possible de les omettre. On rapporte que quand Mme du Barry travaillait à ruiner le duc de Choiseul dans l'esprit de son maître, elle se plaisait, n'osant encore attaquer de front et d'une manière sérieuse un ministre puissant, à prendre dans chaque main une orange, et les faire sauter l'une après l'autre, en répétant : *Saute, Choiseul! saute, Praslin!* Ce jeu fréquemment répété faisait rire Louis XV, et l'accoutumait à lui entendre demander le renvoi d'un homme qu'il aimait, et dans lequel il avait à juste titre placé sa confiance. Louis XV aimait à faire son café lui-même; un jour que, préoccupé, il laissait la liqueur bouillir et se répandre sur les cendres de sa cheminée, « Prends donc garde, la France, lui cria la comtesse qui s'en aperçut, ton café f..t le camp. » Une autre fois, pour exciter la haine de Louis XV contre le parlement, elle lui dit, en lui montrant du doigt un tableau de Van-Dyck, où l'on voyait Charles Ier, seul dans une forêt, fuyant ses sujets révoltés : « Eh bien, la France! tu vois ce tableau : si tu laisses faire ton parlement, il te fera couper la tête, comme le parlement d'Angleterre l'a fait couper à Charles. » La similitude des noms empêchait Mme du Barry de faire aucune différence entre le corps de la magistrature française et la chambre des communes en Angleterre.

Le duc d'Orléans s'était rapproché de Mme du Barry, dans l'espoir d'obtenir du roi, par son entremise, la permission d'épouser publiquement Mme de Montesson, dont il était épris : « Épousez toujours, gros père, lui répondit la

brité de la fille nous fait penser qu'on ne lira pas sans intérêt ces quelques détails sur la mère. J. R.)

favorite en lui frappant sur le ventre ; après cela nous verrons. » La mort de Louis XV (10 mai 1774) mit fin au règne honteux de cette courtisane : un ordre de Louis XVI l'exila sur-le-champ à l'abbaye de Pont-aux-Dames, près Meaux ; mais la reine, que madame du Barry détestait, et n'avait jamais appelée, du temps de sa faveur, que *la petite rousse*, intercéda pour son rappel, et il lui fut permis, l'année suivante, de fixer son séjour à Luciennes, avec une pension. Elle y vécut dans le luxe et dans les plaisirs, n'ayant guère d'autre société que celle du duc de Brissac, son amant, jusqu'au commencement de la révolution. Elle partit, au mois de juillet 1792, pour l'Angleterre, afin d'y mettre en sûreté ses diamants et une partie de ses richesses ; mais elle revint quelques mois après, pour n'être pas atteinte par les lois qui venaient d'être rendues contre les émigrés. Un sort plus cruel l'attendait : elle fut arrêtée en juillet 1793, traduite au mois de novembre au tribunal révolutionnaire, et accusée d'avoir dissipé les trésors de l'État, conspiré contre la république, et *porté*, à Londres, *le deuil du tyran*. Condamnée à mort le 7 décembre 1793, elle fut traînée à l'échafaud le lendemain, à cinq heures du soir. Dès l'instant de sa condamnation, elle perdit la tête ; quelques heures avant de mourir, elle espéra sauver ses jours par de prétendues révélations, fut conduite à l'hôtel de ville, et y dénonça, en présence de la commune assemblée pour l'entendre, deux cent quarante personnes dont elle citait les noms au hasard, et dont plusieurs furent saisies et mises à mort d'après sa déposition. Sur la charrette qui la conduisit de la Conciergerie à la place de la Révolution, elle continua de donner des signes d'un désespoir qui allait jusqu'à l'égarement : « Bon peuple, criait-elle à la multitude qui la poursuivait de ses injures, bon peuple, délivrez-moi : je suis innocente ! » Sur l'échafaud elle recouvra ses sens, qu'elle avait un instant perdus, pour se débattre encore, et supplier l'exécuteur de prolonger sa misérable vie.

« Monsieur le bourreau, lui disait-elle, ayez pitié de moi ! Encore un moment, plus rien qu'un moment ! » Elle était âgée de quarante-sept ans. Mme du Barry, pendant son règne, montra quelques velléités de protéger les lettres et les arts. Billardon de Sauvigny publia, sous ses auspices, une collection de poésies composées par des femmes sous le titre de *Parnasse des Dames*, et plusieurs écrivains célèbres pourraient être comptés au nombre de ses adulateurs. Mais elle était dénuée de discernement et de goût, autant que d'instruction ; et les encouragements qu'elle fit donner à la littérature ne furent dus au fond qu'à ses caprices, ou aux calculs de sa vanité. Les satires, les épigrammes, les diatribes, les libelles auxquels sa faveur donna lieu, sont infiniment plus nombreux que les vers composés à sa louange ; nous bornerons à citer le couplet d'une chanson qui lui était adressée, et qui passe pour être du duc de Nivernais :

Lisette, ta beauté séduit
Et charme tout le monde :
En vain la bourgeoise en gémit
Et la duchesse en gronde :
Chacun sait que Vénus naquit
De l'écume de l'onde.

On évalue à 35 millions de francs les sommes que la faveur de cette courtisane a coûté à la France.

Les seuls ouvrages qu'on puisse consulter avec confiance sur Mme du Barry, sont : *Histoire de France pendant le dix-huitième siècle*, par M. Ch. de Lacretelle, et *la Vie privée de Louis XV* (par Moufle d'Angerville, avocat) ; Londres, 1781, 4 vol. in-12. — Quant aux suivants : *Lettres originales de Mme la comtesse du Barry*, etc. (fabriquées par Pidansat de Mairobert) ; Londres, 1779, in-12 ; — *Anecdotes sur Mme la comtesse du Barry, depuis sa naissance jusqu'à la mort de Louis XV* (attribuées à Théveneau de Morande ou à Pidansat de Mairobert) ; Londres, 1776-1777, 2 parties in-12 ; — *Mémoires de Mme du Barry* (par Mme Guérard, baronne de Méré) ; Paris, 1803, 4 vol. in-12 ; — *Mémoires de Mme la comtesse du Barry* (attribués à MM. Paul La Croix et La Mothe-Langon) ; Paris, 1829-1830, 6 vol. in-8° ; 1843, 5 vol. in-8° ; ce ne sont que des romans tout à fait indignes de confiance. [*Encycl. des g. du m.*, avec addit.]

Saint-Edme, *Amours et galanteries des rois de France.*

BARRY ou **BARRI** (*Paul* DE), écrivain ascétique, né en 1585 à Leucate, diocèse de Narbonne, mort à Avignon le 28 juillet 1661. Il était jésuite : son nom serait oublié, si Pascal n'eût versé le ridicule sur ses livres. On a de lui : *le Paradis ouvert à Philagie, par cent dévotions à la Mère de Dieu* ; Lyon, 1636, in-12 ; — *la Sainte Faveur auprès de Jésus, par cent dévotions aux sacrés mystères* ; — *les Saintes Résolutions de Philagie*, trad. en latin, Ingolstadt, 1646, in-32 ; — *les Saints Accords de Philagie avec le Fils de Dieu* ; — *la Riche Alliance avec les saints du Paradis* ; Lyon, 1638, in-12 ; — *la Pédagogie céleste* ; — *les Cent illustres de la maison de Dieu* ; Lyon, 1660, in-8° ; — *les Illustres Amants de la Mère de Dieu* ; — *Pensez-y bien* : ce dernier ouvrage, dans lequel on a fait des corrections et des retranchements, est très-souvent réimprimé, et le seul que lisent encore les personnes pieuses.

Alegambe, *Bibliotheca scriptorum Societatis Jesu.*

***BARRY** (*René*), historiographe du roi, vivait au dix-septième siècle. On a de lui : *Vie de Louis XIII*, en latin ; cet éloge, traduit en français par Jean Nicolaï, se trouve dans l'ouvrage intitulé *le Triomphe de Louis le Juste*, poëme latin de Charles Beys ; Paris, 1649, in-fol. ; — *Rhétorique française* ; Paris,

in-4° ; — *Conversations;* Paris, 1675, 2 vol. in-4°. Il a encore laissé divers ouvrages sur la logique, la morale, la physique et la métaphysique.

Lelong, Bibliothèque historique de la France.

BARRY (*Spranger*), célèbre acteur, né à Dublin le 20 novembre 1719; mort vers 1780. Son goût pour le théâtre l'éloigna de l'état d'orfévre auquel on l'avait d'abord destiné; il débuta avec succès, en 1744, dans le rôle d'Othello. Après avoir joué quelque temps à Cork, il revint à Dublin, où les premiers acteurs de l'Angleterre, Garrick, Sheridan, Quin et Cibber, se faisaient applaudir du public. Barry sut égaler ses compétiteurs. L'affluence des spectateurs fut si grande, qu'on disait comme en proverbe; « *Un tel est mort d'un rhume donné par Garrick, Quin ou Barry.* » Ce dernier vint à Londres, en 1746, partager à Drury-Lane les travaux et presque la gloire de Garrick, qui était le principal acteur et directeur de ce théâtre. Souvent dans les mêmes rôles ils balancèrent les applaudissements du public; mais Barry se lassa de cette concurrence, et retourna en Irlande. Cependant il ne tarda pas à revenir en Angleterre, où il obtint les mêmes succès. Il excella dans les rôles d'amoureux, dans l'expression de la douleur et du désespoir, dans l'art de peindre à la fois les diverses passions qui agitaient les personnages qu'il avait à rendre.

Biographia Dramatica.

BARRY-CÈRES (le comte *Jean* DU), dit *le Roué*, beau-frère de la fameuse comtesse du Barry, naquit à Lévignac, près de Toulouse, en 1722, et fut guillotiné dans cette dernière ville le 17 janvier 1794. Il arriva à l'âge de vingt-huit ans à Paris, où il mena une vie d'intrigues et de débauches, dont la du Barry faisait les frais. Il se montra d'abord partisan de la révolution, et fut nommé colonel d'une des légions de la garde nationale; mais bientôt il désapprouva les innovations des révolutionnaires, fut arrêté après le 10 août 1792, et condamné à mort par le tribunal révolutionnaire établi à Toulouse.

Biographie Toulousaine.

BARSABAS, nom donné dans le Nouveau Testament à deux disciples de Jésus-Christ, amis et compagnons des apôtres. *Joseph* Barsabas fut l'un des deux candidats élus pour remplacer l'apôtre Judas; mais le sort favorisa son compétiteur Matthias. *Jude* Barsabas, qui, suivant les uns, était frère du précédent, et, suivant les autres, frère de l'apôtre Judas Thaddée, fut élu par les apôtres, par les anciens et par toute l'Église de Jérusalem, pour accompagner Paul et Barnabé à Antioche. [*Enc. des g. du m.*]

Actes des Apôtres; I, 23, XV, 22.

BARSINE, fille d'Artabaze, et concubine d'Alexandre le Grand, qui en eut un fils, appelé Hercule. Alexandre la donna en mariage à Eumènes de Cardie. Elle fut probablement tuée en même temps que son fils, par l'ordre de Cassandre, l'an 309 avant J.-C. C. R.

Diodore, liv. II. — Justin, liv. V.

***BARSONY DE LOVAS BERENY** (*George*), théologien hongrois, né à Peterfalva, en Hongrie, vers le commencement du dix-septième siècle; mort le 18 janvier 1678. Il embrassa l'état ecclésiastique, prêcha plusieurs années à Szerdahely, devint chanoine à Gran en 1653, et fut nommé évêque de Gross-Wardein en 1663. Il se fit remarquer par son zèle contre le protestantisme. On a de lui : *Veritas toti mundo declarata : argumento triplici ostendens J.-C. Regiamve Majestatem non obligari tolerare in Hungaria sectas lutheranam et calvinianam;* Kaschau, 1671, in-12; Vienne, 1672, in-12. D. Joh. Posahazi fit paraître une réfutation de cet ouvrage sous le titre : *Falsitas veritatis toti mundo declarata*, etc.

Horanyi, *Memor. Hungar.*

***BARSOTTI** (*Jean-Charles*), théologien italien, vivait à Florence vers le milieu du dix-huitième siècle. On a de lui : *Vita del servo di dio Gaetano Pratesi marescalco Fiorentino;* Florence, 1756, in-4°.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

***BARSOTTI** (*Nicolas*), écrivain ascétique italien, était capucin à Lucques vers le milieu du dix-septième siècle. On a de lui : *Spirituale humanæ semper peregrinæ mortalis vitæ remigium, habens portum suum immortalem, æternam vitam :* cet ouvrage fut d'abord imprimé en italien, puis il en parut un abrégé en latin à Vienne, 1647; — *Cynosura, seu Maria stella polaris duodecim diffusa radiis, septenisque sphærica planitie circumplexa orbibus, Mariæ, nomen rutilans, versibus*, 361, 184, 624, 640, etc., in-fol.; Vienne, 1655, in-fol.; — *Sermones evangelici pro quadragesima et adventu;* Vienne, 1667, in-4°; — *Sermones de sanctis per annum occurrentibus;* Vienne, 1668, in-4°.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.* — Bernh. à Bononia, *Bibl. Capuccin.*

BARSUMA, célèbre hérétique, métropolitain de Nisibe, mort en 489 de J.-C. Il propagea dans la Perse et la Chaldée le nestorianisme, presque anéanti à la mort de son auteur. Il soutint que le mariage devait être permis aux évêques, aux prêtres et aux clercs, d'après cette parole de l'apôtre : *Melius est nubere, quam uri.* Il fit mettre à mort Babucéus, évêque de Séleucie, son antagoniste, et fit, avec le concours de Sirouz, roi de Perse, une guerre sanglante aux partisans de l'Église d'Occident. Il reste encore aujourd'hui quelques débris de sa secte.

Richard et Giraud, *Bibliothèque Sacrée.*

BART. *Voy.* BARTH.

BARTA (*Balthasar*), chroniqueur hongrois, né à Szobozlo vivait dans la seconde moitié du dix-huitième siècle. On a de lui, en langue hongroise, une chronique de la ville de Debriczin, où il était conseiller.

Horanyi, *Memor. Hung.*

***BARTA** (*George*), tacticien espagnol, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. On a de lui : *Govierno della cavelleria ligera*; Bruxelles, 1624, in-fol.

Cat., *Bibl. Dubois*, part. 2, p. 687.

***BARTALI** (*Jean-Baptiste*), chroniqueur italien, né à Casciano, dans le territoire de Sienne. Il vivait vers la fin du dix-septième siècle. On a de lui : *Diario Sanese, in cui si reggono alla giornata tritte le cose piu importanti, accordate nella città di Siena*; Sienne, 1697, in-8°.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

***BARTALINI** (*Francesco*), peintre, né à Sienne en 1569, mort en 1609. Il fut l'élève favori de Francesco Vanni. On a de lui une *Vierge* de la plus douce expression, dans l'oratoire de Saint-Joseph à Sienne; ce tableau porte la date de 1604.

Romagnoli, *Cenni storico-artistici di Siena*. — Valéry, *Voyages historiques et litteraires en Italie*.

***BARTALUCCI** (*Giovanni*), architecte, né à Sienne en 1732, mort en 1802. Il peignit l'ornement avec habileté, comme on peut en juger par ceux de ses travaux en ce genre qui se voient encore à Sienne dans le palais Gori. E. B—N.

Romagnoli, *Cenni storico-artistici de Siena*.

BARTAS (*Guillaume de Salluste* DU), poëte gascon, né en 1544 et mort en 1590. Il appartient à cette classe d'écrivains qui, célèbres autrefois, ont été dédaignés de nos jours. Mais entre les mystères religieux ou païens que l'on jouait en plein air sur d'ignobles tréteaux, et les tragédies de Corneille ou de Racine, il y a une différence énorme, un vide immense. L'art se développe lentement à travers les siècles. Alors sont venues les pléiades du moyen âge, comme pour préparer la grande époque littéraire. Le nom de Salluste, auquel il avait ajouté celui de son château, fut illustré non-seulement dans les lettres, mais encore dans l'art militaire; ce qui le fit employer dans plusieurs négociations importantes auprès des souverains étrangers, qui voulaient le garder auprès d'eux. Enfin, pour achever de ne pas ressembler aux poëtes ses amis et ses contemporains, qui presque tous portaient la robe, et toutefois se laissaient aller à la plus honteuse dissolution, du Bartas eut pour vertus principales la modestie et la chasteté, ainsi que ses œuvres en font foi. De Thou, qui l'avait connu dans ses voyages en Guyenne, parle de sa candeur et de sa bonne foi. *La Première Semaine*, ou *la Création*, est celui de ses ouvrages qui lui fait le plus d'honneur; *la Seconde Semaine*, histoire abrégée des faits et des héros primitifs, est le plus faible de ses poëmes. *L'Uranie*, production de sa première jeunesse, est un poëme consacré à l'éloge de la poésie. Dans celui de *Judith*, dans son hymne sur la *bataille d'Ivry*, et dans quelques autres pièces qu'il adressa à la reine de Navarre et au roi d'Écosse, on retrouve ses défauts, mais non pas ses qualités : c'est partout une affectation de tournures grecques et latines, une sorte de jeux de mots presque continuels, et du plus mauvais goût. Il fut, dit La Croix du Maine, réimprimé plus de trente fois en six ans, et traduit en latin, en italien, en anglais, en allemand et en espagnol; ce qui n'empêcha pas du Bartas d'être qualifié de *très-méchant poëte* par le cardinal Duperron. D'après Charles Sorel, *la Semaine* « n'est quasi que l'Histoire Naturelle de Pline, mise en vers, avec quelques autres remarques sur le même sujet prises dans des livres fort communs. »

Le père Rapin accuse du Bartas d'avoir fait consister l'essence de la poésie dans la grandeur et la magnificence des paroles, et d'avoir créé des mots composés à la manière des Grecs. Ronsard, consulté sur ce qu'il pensait de *la Semaine*: « M. du Bartas, répondit-il, a plus fait en une semaine que je n'ai fait en toute ma vie. » Cette reponse, qui n'avait de rapport qu'à la fécondité du poëte, fut mal interprétée : on s'imagina que Ronsard se croyait inférieur à du Bartas. Ronsard, pour démentir ce bruit, composa le *sonnet à Dorat*, où il déclare en quelque sorte qu'il se croirait déshonoré s'il avait pu donner à supposer rien de tel. La première édition des œuvres de du Bartas est de 1601, 2 vol. in-12; celle de 1611, 2 vol. in-fol., avec les commentaires de Simon Goulard de Senlis, est plus complète. [*Enc. des g. du m.*, avec addit.]

Sainte-Marthe, *Elog.*, l. IV. — Duverdier et la Croix du Maine, *Bibliothèques françaises*.

***BARTELETT** (*Jean*), chirurgien anglais, vivait dans le dix-huitième siècle. On a de lui : *Pharmacopœa hippiatrica*; Londres, 1765. Dans cet ouvrage, l'auteur applique aux chevaux la médecine employée pour les hommes.

Carrère, *Bibliothèque de la Médecine*.

BARTELS (*Ernest-Daniel-Auguste*), médecin allemand, né à Brunswick le 26 décembre 1778, mort à Berlin le 26 juin 1838. Il étudia la médecine à Iéna, et fut successivement professeur d'anatomie et de physiologie à Helmstædt, à Marbourg et à Breslau. En 1827, il fut appelé à Berlin pour remplacer A. Berends dans la chaire de clinique médicale. Ses ouvrages, écrits en allemand, ont pour titre : *Fondements d'une nouvelle théorie de la chimie et de la physique, d'après l'expérience*; Hanovre, 1804, in-8°; — *Remarques anthropologiques sur le crâne et le cerveau chez l'homme, principalement dans leurs rapports avec les découvertes de Gall*; Berlin, 1806, in-8°; — *Plan systématique d'une biologie générale*; Francfort, 1808, in-8°; — *Physiologie de la force vitale chez l'homme*; Fribourg, 1810, in-8°; — *Esquisse d'une physiologie et d'une physique du magnétisme animal*; Francfort, 1812, in-8°; — *Recherches pathologiques*, t. Ier; Marbourg, 1812, in-8°; — *la Respiration considérée chimiquement, et comme une dépendance du cerveau*; Breslau, 1813, in-8°; — *Eucharisten*,

ou *des rapports du monde avec la Divinité*, 1819, in-8°; — *Principes des sciences naturelles*; Leipzig, 1821, in-8°; — *Manuel de thérapeutique générale*; Marbourg, 1824, in-8°; — *Sur les Mouvements internes et externes des plantes et des animaux*; Marbourg, 1828, in-8°; — *Considérations sur la philosophie de la religion et ses principaux problèmes*; Leipzig, 1828, in-8°; — *Physiologie pathogénique*, ou *les doctrines physiologiques considérées dans leur application à la pathologie*; Cassel, 1829, in-8°; — *Esquisse de pathologie et de thérapeutique du choléra oriental*; Berlin, 1832, in-8°; — *Traité théorique et pratique sur les fièvres nerveuses, contenant non-seulement les fièvres nerveuses proprement dites, mais encore les fièvres épidémiques et les fièvres intermittentes*; Berlin, 1837-1838, 2 vol. in-8°.

Callisen, *Medis. Schriftsteller-Lexicon*. — *Conversations-Lexicon*.

BARTENSTEIN (*Laurent-Adam*), mathématicien, poëte et linguiste allemand, né à Heldburg le 28 août 1711, mort le 25 février 1796. De 1726 à 1732, il étudia à Cobourg, et resta ensuite à Iéna jusqu'en 1735. Il devint professeur d'éloquence et de poésie en 1757, et de mathématiques en 1765. On a de lui : *Religionis christianæ excellentia*; Cobourg, 1757; — *Anweisung zur Griechischen Sprache* (Méthode simplifiée pour apprendre la langue grecque); Cobourg, 1757, in-4°; — *Latinæ linguæ commendatio ex ipsa discendi difficultate et molestia repetita*; pars I-III; Cobourg, 1765, in-4°; — *Cur Virgilius moriens Æneida comburi jusserit*; Cobourg, 1772, 1774; — *Discussio recentissimæ machinæ quadraturæ circuli*; ibid., 1772, in-4°.

Meusel, *Gelehrtes Deutschland*.

BARTENSTEIN (*Jean-Christophe* DE), jurisconsulte, vice-chancelier d'Autriche et de Bohême, né en 1690, mort à Vienne le 6 août 1766. Il écrivit plusieurs manifestes, parmi lesquels on remarque la déclaration de guerre contre la France en 1741, et rédigea pour l'instruction du prince, depuis empereur sous le nom de Joseph II, un *Droit de la nature et des gens*; Vienne, 1790, in-8°.

BARTH (*Christophe-Godefroy*), savant allemand, né à Blech, en Bavière, le 27 septembre 1675; mort à Bayersdorf le 25 juillet 1723. Après avoir rempli différentes fonctions, il fut nommé archevêque de Bayersdorf. On a de lui : *Disp. de studiis Romanorum litterariis in urbe et provinciis*; Halle, 1698, in-4°; — *Disp. Paradigma viri prudentis in T. Pomponio Attico*; Halle, 1699, in-4°; — *De axiomatibus et definitionibus metaphysicis*; Halle, 1699; — *De recitatione et retractatione veterum*; Halle, 1701, in-4°; — *De secessibus veterum ad mentem sententiamque Plinii*; Halle, 1701, in-4°; — *De imaginibus veterum in bibliotheca vel alibi positis*; Halle, 1702, in-4°. Il a aussi laissé des cantiques spirituels.

Wesel, *Liederdichter*, t. I.

BARTH ou **BARTHIUS** (*Gaspard* DE), savant philologue allemand, né le 22 juin 1587 à Custrin, mort à Halle le 17 septembre 1658. Il étudia à Gotha et à Eisenach; il visita la France, la Suisse, l'Italie, l'Espagne, l'Angleterre et la Hollande. A douze ans, il traduisit en vers latins les *Psaumes* de David, et à seize ans il publia une dissertation sur la manière de lire les auteurs anciens. Il passa le reste de sa vie à Leipzig et à Halle. On a de lui de savants commentaires sur Claudien; Francfort, 1650, in-4°; sur Stace, Zeitz, 1664, 4 vol. in-4°; et sur plusieurs autres auteurs classiques. Son principal ouvrage porte le titre *Adversaria*; Francfort, 1624, in-fol. La liste de ses écrits se trouve dans les *Mémoires* de Nicéron.

BARTH (*Frédéric-Gottlieb*), philologue, né à Wittenberg le 5 août 1738, mort à Pforta le 6 octobre 1794. On a de lui une édition peu estimée de Properce, avec des notes, des variantes et un index; Leipsick, 1777, in-8°; — *Scripturæ aliquot animadversionum ad Anacreontem*; Naumbourg, 1777, in-4°.

Hieronymus Kromayer, *Programma academicum in Casp. Barth*. — Lage, *Parentalia memoriæ Casp. Barthii*; Lips., 1661, in-fol. — Weinhold, *Programma de Casp. Barthio*; 1718, in-fol.

BARTH ou **BART** (*Jean*), célèbre marin, fils d'un simple pêcheur, naquit à Dunkerque en 1651, et y mourut le 27 avril 1702. Il servit très-jeune dans la marine hollandaise, et entra au service de la France lorsque celle-ci fit la guerre à la Hollande. A cette époque, les roturiers ne pouvaient être officiers dans la marine royale; aussi Jean Barth se fit-il capitaine de corsaire. Il se signala tellement par son audace et par son indomptable bravoure, que Louis XIV lui donna une commission pour croiser dans la Méditerranée. Ses exploits forcèrent le roi à le nommer lieutenant de vaisseau. Dans une action où il lutta contre les Anglais avec des forces bien inférieures, et dont le chevalier de Forbin partagea l'honneur avec lui, il fut fait prisonnier, et enfermé à Plymouth. Il parvint à s'évader, fit plus de soixante lieues en mer sur un bateau de pêcheur, et arriva en France, où Louis XIV l'éleva au grade de capitaine de vaisseau. En 1696, Jean Barth alla à Versailles : le roi le reçut avec distinction, et lui parla avec ménagement du seul échec qu'il eût éprouvé l'année auparavant. Aussitôt Jean Barth retourne à Dunkerque, fait une croisière, quoique les Anglais bloquent le port, se couvre de gloire, rentre triomphant, et adresse au comte de Toulouse, amiral de France, un rapport simple et énergique sur ce qu'il a fait et sur la peur qu'il a causée aux Hollandais, avec prière d'en faire part au roi : ce rapport existe encore aujourd'hui, et n'a jamais été imprimé. Louis XIV le nomma chef d'escadre en 1697, et à cette occasion l'on

raconte que le roi ayant lui-même annoncé à Barth son avancement, celui-ci répondit : « Sire, vous avez bien fait. » Les courtisans rirent aux éclats de cette réponse, qui, selon eux, exprimait une sotte vanité. « Vous n'avez pas compris Jean Barth, leur dit Louis XIV; sa réponse est celle d'un homme qui sent ce qu'il vaut, et qui compte m'en donner de nouvelles preuves. » La confiance du monarque ne fut pas trompée. Cependant la paix de Riswyck interrompit les exploits de Jean Barth. Il passa ses dernières années à Dunkerque, où il mourut âgé de cinquante et un ans. Son inébranlable résolution, sa rude franchise, sa téméraire bravoure, ont fait de lui le modèle populaire du marin français. Au milieu des traits de courage ou des réparties saillantes qu'on a conservées de ce marin, nous ne citerons qu'un fait, parce que, mieux que tout autre, il peint son caractère. Il avait été chargé de conduire à Elseneur le prince de Conti, qui venait d'être élu roi de Pologne. Il fut attaqué en chemin par les Anglais, et courut le danger d'être pris. Après l'action, le prince de Conti lui témoigna sa joie d'être libre encore. « Nous n'avions pas à craindre d'être faits prisonniers, répondit Jean Barth : mon fils était à la sainte-barbe, prêt à nous faire sauter s'il eût fallu nous rendre. » [*Enc. des g. du m.*]

André Richer, *Vie de Jean Bart*; Paris, 1780, in-12; ibid., 1782, in-12; ibid., 1784, in-12; ibid., 1798, in-12; 1818, in-12; ibid., 1835, in-12. — Louis-Eugène Poirier, *Éloge historique de Jean Bart*, etc.; 1807, in-8°. — *Leben des berühmten Seefahrers Joh. Bart*; Leipz., 1782, in-8°; ibid., 1807, in-8°. — Vanderest, *Histoire de Jean Bart*; Paris, 1841, in-8°.

BARTH (*Michel*), médecin allemand, né vers 1650 à Annaberg en Saxe, mort en 1684. Il professa à Leipzig. On a de lui : *Lettres sur la Médecine*, et des vers latins estimés, insérés en partie dans *Deliciæ poetarum germanorum*, vol. I.

Van der Linden, *De Scriptoribus medicis*. — Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*.

BARTH (*Paul*), orientaliste allemand, né à Nuremberg le 20 décembre 1635, mort dans la même ville le 4 août 1688. Il était très-versé dans les langues orientales, remplit différentes fonctions ecclésiastiques, et devint diacre de Saint-Sebald, à Nuremberg, en 1676. On trouve à la bibliothèque de Nuremberg un ouvrage écrit de sa propre main; il a pour titre : *Versio Evangeliorum Actorumque apostolicorum arabica, cum latina ejusdem translatione junctim apposita*.

G.-Andr. Wills, *Nürnb. Gel.-Lex.*

***BARTH-BARTHENHEIM** (*Jean-Baptiste-Louis-Honoré*, comte DE), publiciste franco-autrichien, né à Haguenau (Alsace) le 5 mars 1784, mort à Vienne le 22 juin 1846. Il étudia à Fribourg et à Goettingue, et entra au service de l'administration publique en Autriche, parcourut rapidement tous les degrés de la hiérarchie, et devint conseiller aulique de la chancellerie de cour de l'empire d'Autriche. On a de lui entre autres : *Rapports politiques des diverses autorités constituées à l'égard des paysans de la basse Autriche*, 1818; — *Système de la police administrative à l'égard de l'Autriche, en deçà de l'Ens*; 1824. Outre ces livres si utiles à tous ceux qui veulent s'initier à la législation politique ou administrative de l'empire d'Autriche, on doit à M. de Barthenheim la fondation d'une société de patronage, ainsi que d'une maison de refuge et d'éducation pour les jeunes détenus. V. DE JOZET.

Almanach de Gotha. — *Revue générale biographique*. — *Documents particuliers*.

****BARTHE** (*Félix*), jurisconsulte, ancien garde des sceaux de France, né à Narbonne le 28 juillet 1795. Il fit ses premières études dans sa ville natale, puis il étudia le droit à Toulouse, et vint à vingt-deux ans à Paris achever son stage. En juin 1820, à l'occasion de la mort du jeune Lallemand, il s'affilia au carbonarisme, et jura une haine profonde au gouvernement alors établi. Il se fit d'abord connaître comme défenseur de Gravier et de Bouton, accusés d'avoir voulu, par l'explosion de pétards jetés aux environs des Tuileries, faire avorter la duchesse de Berry, alors grosse du duc de Bordeaux. Quoique les accusés eussent été condamnés à mort, et que leur pourvoi eût été rejeté par la cour de cassation, cette défense attira sur le jeune avocat l'attention du public. Il se fit remarquer successivement par ses plaidoyers dans l'affaire du colonel Caron, dans celle de Béfort, jugées par la cour d'assises de Colmar, dans le procès des quatre sergents de la Rochelle. En 1823, il entreprit la défense de M. Nicolas Kœchlin, contre lequel l'autorité avait fait diriger des poursuites à cause de la brochure que cet ancien député avait publiée, sous le titre de *Relation des événements qui ont eu lieu les 2 et 3 juillet 1822*, relativement à la malencontreuse affaire du colonel Caron. A la suite d'un chaleureux plaidoyer, où il apporta les preuves de tous les faits allégués par son client, M. Barthe fut suspendu de ses fonctions d'avocat pendant un mois; M. Kœchlin fut condamné. — Après la publication des fameuses ordonnances du 26 juillet 1830, M. Barthe se rendit à une réunion d'avocats et de quelques journalistes, chez M. Dupin aîné; à une heure, le même jour, au bureau du *National*, il assistait à une assemblée où l'on décidait qu'il serait fait une protestation; le soir, il lisait comme président, aux journalistes réunis, ce monument d'une hardie résistance. Les journaux devaient donc paraître le lendemain; mais plusieurs imprimeurs refusèrent leurs presses, entre autres celui du *Journal du Commerce*. M. Barthe le fit assigner dans les vingt-quatre heures. Mais le mercredi, lorsqu'il se rendit au palais pour soutenir la dernière lutte en faveur de la liberté de la presse, le combat des trois journées s'engageait de toutes parts. Les tribunaux vaquèrent. Le jeudi 29, M. Barthe se rendit à l'hôtel de ville : il fut invité à se réunir à la commission municipale, et partagea les tra-

vaux de cette nuit. Le lendemain, il soumit à la commission et fit imprimer le premier acte public de rupture entre la France et la famille alors régnante. La révolution était faite : le nouveau pouvoir cherchait à s'entourer de tous les hommes qui, dans l'opposition, avaient montré du talent; le garde des sceaux imposa comme un devoir à M. Barthe les fonctions de procureur du roi. Quelque temps après, au mois d'octobre, les électeurs des 11e et 12e arrondissements réunis lui donnèrent leurs suffrages. Il prononça son premier discours à la chambre le 9 décembre 1830, dans la discussion de la loi sur le fonds commun de l'indemnité accordée aux émigrés. Dans sa réponse au discours de M. Berryer, il établit avec lucidité la justice de la loi qui disposait pour la sûreté du pays de ce fonds commun, sur lequel aucun droit n'était acquis à personne; et, relevant les éloges donnés par son adversaire au gouvernement de la restauration, il évoqua les plus funestes souvenirs, et demanda qu'au moins par pudeur on retranchât quelques pages de ces *quinze années d'honneur et de gloire*. — Le 28 décembre suivant, M. Barthe fut nommé ministre de l'instruction publique, et eut à réprimer des troubles qui avaient éclaté aux écoles de droit et de médecine. Le 13 mars, il fit partie, comme ministre de la justice, du cabinet de Casimir Périer. On lui doit les lois du 31 août 1831 et du 17 janvier 1832, qui adoucissent le code pénal et la contrainte par corps. M. Barthe, devenu ministre de la branche cadette, oublia le libéralisme qu'il professait sous la branche aînée; le défenseur des quatre sergents de la Rochelle poursuivit rigoureusement les accusés politiques de juin. Après sa sortie du ministère le 4 avril 1834, il fut nommé premier président de la cour des comptes, en remplacement de Barbé-Marbois.

Dictionnaire de la Conversation.

*BARTHE (*Girard* DE LA), peintre français contemporain. Il résida au commencement du siècle à Moscou, et y dessina les *Vues* de cette ancienne capitale de la Russie, gravées et coloriées aux frais de Walzer d'Hérisau par Guttenberg, Lamenit et Lorry. On a de lui des paysages et de gracieuses aquarelles.

Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon*.

BARTHE (*Nicolas-Thomas*), littérateur, né à Marseille en 1737, mort à Paris le 15 juin 1785. Il étudia au collége de Juilly, et débuta dans le monde littéraire par quelques pièces fugitives. Son épître à Thomas *sur le Génie, considéré par rapport aux beaux-arts*, est remarquable; c'est son meilleur ouvrage : le dialogue en est facile et brillant. En 1764, il fit représenter à la Comédie-Française la pièce intitulée *l'Amateur*; en 1768, il donna *les Fausses infidélités*; en 1772, *la Mère jalouse*; et en 1778, *l'Homme personnel*, comédie en cinq actes. Quelques-unes de ces pièces sont imprimées dans le *Répertoire du Théâtre-Français*; on les trouve, avec quelques morceaux de poésie et quelques fragments de l'*Art d'aimer* (imitation d'Ovide), dans les *Œuvres choisies de Barthe*; Paris, 1811, in-12. Ce littérateur a plus d'analogie avec Desmahis qu'avec Gresset. Recherché dans le monde par son esprit, il était de tous les dîners et de tous les soupers. Il mourut à la suite d'une opération chirurgicale, qu'il supporta courageusement. Un de ses amis venait lui apporter un billet de loge pour la première représentation de l'*Iphigénie en Tauride* de Piccini : « Mon cher ami, lui dit-il, on va me porter à l'église; je ne puis aller à l'Opéra. »

Biographie des Contemporains.

*BARTHÉE (*Melchior*), sculpteur saxon, mort en 1674. Il étudia à Venise sous Just le Curt, et y exerça lui-même son art. Il travailla dans le goût du Bernin, et devint un des élèves les plus distingués de cette école. C'est à lui que fut confiée l'exécution des statues du tombeau de Pesaro, dans l'église de Frari. Et c'est encore à son ciseau qu'est due la statue de *saint Jean-Baptiste* à l'église *degli Scalzi*.

Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon*.

BARTHEL (*Jean-Gaspard*), jurisconsulte allemand, né à Kissingen en 1697, mort à Wurtzbourg le 18 avril 1771. Il étudia à Wurtzbourg sous les jésuites, et se rendit ensuite à Rome, où il continua à s'instruire auprès du cardinal Lambertini, depuis pape Benoît XIV. De retour dans sa patrie, il fut nommé successivement professeur de droit canonique, chanoine du chapitre et vice-chancelier de l'université de Wurtzbourg. Il introduisit dans les universités catholiques d'Allemagne une meilleure méthode d'enseigner le droit ecclésiastique, et publia de nombreux écrits concernant les rapports de l'Allemagne avec la cour de Rome. Ses principaux ouvrages ont pour titre : *Historia generalis pacificationum Imperii circa religionem sistens*, 1736, in-4°; — *De jure conformandi antiquo et novo*, 1744, in-4°; — *De restituta canonicorum in Germania electionum politia*, ibid., 1740; — *Tractatus de eo quod circa libertatem exercitii religionis ex lege divina, et ex lege Imperii justum est*, etc.; 1764, in-4°.

Vita J. Casp. Barthell, nunc primum seorsim excusa; Francf. et Leipz., 1782, in-8°.

*BARTHEL ou BARTEL (*Jean-Christian-Frédéric*), peintre et graveur allemand, né à Leipzig en 1775. Aussi bon dessinateur que graveur habile, on a de lui soixante-sept planches qui se trouvent énumérées dans Mensel. La plus remarquable est celle qui représente une *grotte* avec un paysage, d'après Thormeyer. On cite aussi le *Château de Heidelberg*, d'après Primavesi; et *Vaucluse*, d'après la seule imagination de Barthel. Il travailla ensuite pour les libraires, s'occupa de peinture, et se rendit à Brunswick, où il peignit pour le château *les Quatre heures, le Dieu du jour*, et quelques sujets homériques. Il s'occupa aussi de la philo-

sophie ancienne et moderne dans ses rapports avec les beaux-arts, et publia : *Eumorphea*; Leipzig, 1807.

Mensel, *Deutsches Künstler-Lexicon*.

BARTHÉLEMY (saint), apôtre. On ignore le lieu de sa naissance; on sait seulement qu'il était de la Galilée. L'Évangile ne nous apprend rien de particulier sur sa personne. Au rapport de plusieurs anciens écrivains, il pénétra dans les Indes. Eusèbe nous dit même que saint Pantène étant allé dans ces régions pour réfuter les brahmanes, y trouva des traces du christianisme, et qu'on lui montra une copie de l'évangile de saint Mathieu, en hébreu, que saint Barthélemy y avait apportée. A son retour, le saint apôtre rencontra saint Philippe à Hiérapolis, en Phrygie. De là il se rendit en Lycaonie. Saint Chrysostome assure qu'il y prêcha la religion chrétienne. On ne sait rien de certain ni sur le lieu ni sur le genre de sa mort. Les Grecs modernes et les Latins s'accordent à dire qu'il mourut dans la ville d'Albane ou Albanie, sur la mer Caspienne. Les uns prétendent qu'il fut condamné à être crucifié; les autres veulent qu'il ait été écorché vif, ce qui n'exclut pas le crucifiement. Ce double supplice était en usage non-seulement en Égypte, mais encore chez les Perses. Son supplice (d'après la légende il fut écorché vif, puis crucifié) a souvent été représenté par les artistes; et Michel-Ange lui-même, dans son *Jugement dernier*, qui est peint sur les murs de la chapelle Sixtine, nous le montre tenant sa peau dans une main, et l'instrument de son supplice dans l'autre.

Saint Barthélemy n'a laissé aucun écrit. Le pape Gélase déclara apocryphe l'évangile que quelques hérétiques lui attribuaient. Théodore le Lecteur rapporte que l'empereur Anastase enrichit des reliques de l'apôtre la ville de Duras, qu'il fit bâtir en Mésopotamie. Saint Grégoire de Tours assure qu'elles furent portées dans l'île de Lipari, avant la fin du dixième siècle. Selon Anastase le Bibliothécaire, elles furent transférées, en 809, de Lipari à Bénévent; selon Baronius, on les transporta de Bénévent à Rome, en 983. Depuis ce temps-là, elles sont conservées dans un monument de porphyre placé sous le grand autel de la célèbre église qui porte à Rome le nom du saint. On croit que saint Barthélemy est le même que Nathanaël.

Eusèbe, l. V, c. 10. — Grég. Nas., *Homil.* 18. — S. Chrysost. *in Joan.*, *homil.* 19. — Grégoire de Tours, l. I, c. 34. — Théodore le Recteur, l. II, c. 27. — Othon de Frising, l. VI, c. 26. — Les Martyrologes. — Baronius, *Annal.* — Bollandus, *Acta Sanct.* — Baillet, *Vies des Saints*.

* **BARTHÉLEMY** ou **BARTHOLOMÆUS** *d'Édesse*, moine qui paraît avoir vécu en Syrie vers l'an 730 après J.-C. Il écrivit une *Réfutation du Coran* (manuscrit à la bibliothèque de Leyde), publiée en 1685 dans le tom. I des *Variorum Sacrorum*, gr. et lat., in-4°, pag. 302-428, avec un autre traité du même écrivain *contra Muhammetum*, pag. 429-441.

Cas. Oudin, *Com. de Script. Eccles.*, t. I, col. 1788-85.

BARTHÉLEMY ou **BARTHOLOMÆUS** (*Pierre*), prêtre, né à Marseille, accompagna en 1096 Raimond de Saint-Gilles, et Adhémar, évêque du Puy, dans la première croisade. Il joua un grand rôle dans le siége d'Antioche. Il raconta aux croisés que saint André lui était apparu, et qu'il lui avait indiqué l'endroit (sous l'autel saint Pierre d'Antioche) où était cachée la lance avec laquelle fut percé le flanc du Sauveur. Cette lance devait mettre en fuite les infidèles. L'authenticité de cette découverte ayant été contestée, il se soumit, le vendredi saint 1099, à l'épreuve du feu, et mourut à la suite de cette épreuve. Dès lors on oublia la lance miraculeuse.

Michaud, *Histoire des Croisades*.

* **BARTHÉLEMY** ou **BARTHOLOMÆUS**, évêque d'Urbin, vivait au milieu du quatorzième siècle. On a de lui, par ordre alphabétique, un extrait des pensées de saint Augustin et de saint Ambroise, intitulé *Milleloquium Ambrosii* et *Milleloquium Augustini*. Ce dernier ouvrage, dédié au pape Clément VI, fut imprimé à Lyon, en 1444, in-fol., et réimprimé à Paris en 1645, in-fol. Quant au *Milleloquium Ambrosii*, il fut aussi publié à Lyon, en 1446 et in-fol.

Cas. Oudin, *Com. de script. Eccles.*, t. III, col. 884-88. — Possevin, *Apparatus sacer*. — Ughelli, *Italia sacra*, t. II, col. 865.

BARTHÉLEMY, **BARTHOLOMÆUS** ou **BARTOLE** *de Cologne*, savant littérateur, né en cette ville vers 1460, mort à Minden vers 1514. Il étudia les langues grecques et latines à Deventer, sous Alexandre Hegius, et fut condisciple d'Érasme. Il professa ensuite la littérature ancienne à Zwolle et à Minden. Il fut un des plus zélés restaurateurs des études classiques. On a de lui : *Sylva carminum*; Deventer, 1491 et 1505, in-4°; — *Dialogus mythologicus*; Deventer, 1496, in-4°; — *Epistola mythologica*, suivie des fables d'Ésope traduites en latin par Laurent de Valle (*Vallensis*), et d'une traduction en vers latins des *Géorgiques* d'Hésiode, par Nicolas de Valle; Zwolle, 1499, in-4°; — *Canones*, ibid., 1500, in-4°; — *Libellus elegiacus de septem doloribus Virg. Mariæ*; Deventer, 1514, in-4°.

Montfaucon, *Biblioth. manuscript.* — Trithème, *De script. Eccles.* — Possevin, *Apparatus sacer*.

BARTHÉLEMY DES MARTYRS ou **BARTHOLOMÆUS** *a Martyribus*, archevêque de Braga, né à Lisbonne en mai 1514, mort le 16 juillet 1590. Son surnom lui vient de l'église où il fut baptisé. Il entra jeune dans l'ordre de Saint-Dominique. A l'âge de trente ans, il fut adjoint au provincial; et en 1551 il devint précepteur de l'infant don Louis, frère de Jean III, et archevêque de Braga en 1559. Il se rendit à pied au troisième concile de Trente, et il y avait trois cent trente-deux lieues de Braga à Trente. Sa conduite dans le concile lui concilia l'estime et la vénération de tous les prélats. Assistant un jour à une conférence où les

cardinaux se tenaient couverts devant le saint-père, tandis que les évêques étaient debout et tête nue, il en témoigna hautement son indignation, et fut approuvé par le souverain pontife, qui réforma cet abus, attentatoire à la dignité épiscopale. A Trente, il se lia d'une étroite amitié avec saint Charles Borromée et le cardinal Michel Grislerio, qui fut depuis le pape Pie V. En 1566 il convoqua en Portugal un concile provincial, qui dura sept mois; et on y arrêta beaucoup de points de discipline. Philippe l'invita, en 1581, à assister aux cortès de Thomar, et l'y reçut avec de grands honneurs. Barthélemy des Martyrs passa les huit dernières années de sa vie dans les exercices de piété.

On a de lui plusieurs ouvrages, dont le plus souvent réimprimé est le *Stimulus Pastorum*; il en existe une traduction française par G. de Mello (Paris, 1672, in-12), sous ce titre : *le Devoir des Pasteurs*. Le *Compendium spiritualis Doctrinæ* a été traduit en français par Michel Godeau (Paris, 1699, 2 volumes, ou plutôt deux parties, in-12). La totalité des *œuvres* de Barthélemy des Martyrs, réunies par les soins du P. d'Inguimbert, a été publiée à Rome, 1734-1735, en 2 volumes in-fol.

Nic. Antonio, *Bibl. Hisp. nova*.

BARTHÉLEMY (*Nicolas*), poëte latin et bénédictin, né en 1478 à Loches, petite ville de la Touraine; mort vers 1535. Il fut d'abord prieur de Fretteval, près de Vendôme et Châteaudun, et ensuite de Notre-Dame de Bonne-Nouvelle à Orléans. C'était un ami de Guillaume Budé. Outre les vies inédites de Louis XII, de Charles VIII et de Charles d'Orléans, on a de lui : *Epigrammata*, *Momiæ*, *Idyllia*, etc.; Paris, 1514, in-8°, et 1532, in-8° : suivant La Monnoye, c'est d'un hendécasyllabe de Barthélemy que Rabelais a tiré le conte de Dodin et du Cordelier, qu'on lit dans le *Pantagruel*, liv. 3, chap. 23. (*Voy.* le *Menagiana*, t. Ier, p. 367, édition de 1715.) — *De Vita activa et contemplativa liber unus*; ibid., 1523, in-8°; — *Ennœæ* (c'est-à-dire Méditations); ibid., 1531, in-8°; — *Christus xilonicus*; ibid., 1531, in-8°; tragédie en quatre actes, réimprimée; Anvers, 1537, in-8°.

Nicéron, *Mémoires*, t. XXXVIII. — D. Clément, *Bibliothèque curieuse*.

BARTHÉLEMY (*Nicolas*), avocat à Senlis, est l'auteur de l'*Apologie du banquet sanctifié de la veille des Rois*; Paris, 1664, in-12. Il fut réfuté par Deslyons.

BARTHÉLEMY (*Jean-Chrétien*), historien allemand, né à Ilmenau le 26 février 1708, mort à Weimar le 1er février 1778. Il étudia la théologie à Iéna. La faiblesse de sa santé ne lui permettant pas de remplir les fonctions du ministère ecclésiastique, il s'adonna à la philologie et à l'histoire ecclésiastique. En 1750, il devint bibliothécaire ordinaire du prince de Weimar. On a de lui : *Acta historica ecclesiastica*, depuis la 96e partie jusqu'à la 120e; Weimar, 1753-1758; — *Beiträge zu den Actis hist. eccles. des Iten Bandes uter his Itar Theil*; Weimar, 1754-1761, in-8°; — *Nova Acta historica ecclesiastica*; Weimar, 1758-1772, 11 vol. in-8°.

Éloge de J.-C. Barthélemy; Weimar, 1778, in-8°.

BARTHÉLEMY (*Jean-Jacques*), savant littérateur français, né le 20 janvier 1716 à Cassis, près Aubagne en Provence, mort à Paris le 30 avril 1795. « Dans ces parties méridionales de la France, dit Sainte-Croix dans son Éloge de Barthélemy, où jadis florissaient des colonies grecques, naquit un homme qui devait un jour retracer à nos yeux le tableau fidèle et animé de l'histoire, des opinions, des mœurs, des sciences et arts de leur métropole. » A l'âge de douze ans, Barthélemy entra au collége de l'Oratoire à Marseille; il s'était destiné lui-même à l'état ecclésiastique; mais comme le célèbre Belzunce, évêque de Marseille, refusait d'y admettre ceux qui étudiaient à l'Oratoire, il fit ses cours de philosophie et de théologie chez les jésuites, après s'être fait cependant un plan d'études qui le rendait indifférent, comme il le dit lui-même, « aux belitres et aux fureurs de ses nouveaux régents, » dont l'un prenait son bonnet à trois cornes pour donner l'idée d'un cube, et dont l'autre écumait et gesticulait, en bornant sa théologie à prouver que les cinq propositions étaient dans Jansénius. Barthélemy entra bientôt au séminaire dirigé par les lazaristes; là, dans ses moments de loisir, il étudia les langues orientales; et, quoique pénétré des sentiments de la religion, peut-être même, dit-il, parce qu'il en était pénétré, il n'eut pas la moindre idée d'entrer dans le ministère ecclésiastique. Il se contenta d'en garder l'habit, qui, comme on le sait, était à cette époque une sorte de passe-port. Retiré à Aubagne dans le sein de sa famille, Barthélemy y aurait passé sa vie dans une tranquille obscurité, si le hasard n'avait favorisé son amour pour les sciences, et n'avait déterminé la carrière dans laquelle il s'est illustré. Dans plusieurs voyages qu'il fit à Marseille, il rencontra M. de Cary, savant antiquaire, qui l'initia dans les secrets de la numismatique. Il puisa les premiers éléments de la science archéologique dans les manuscrits de Peiresc, qui enrichissaient la bibliothèque du président de Mazangues, à Aix. Il sentit bientôt que la province n'offrait ni ressources à son talent, ni espoir à sa fortune : il vint à Paris, et fut reçu chez Gros de Boze, ancien secrétaire de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, et garde du cabinet des médailles. Ce savant sut tellement apprécier le jeune Barthélemy, que, dix-huit mois après son arrivée dans la capitale, il le fit nommer son adjoint à la garde des médailles. Barthélemy n'avait alors que trente ans.

Deux ans après, il fut élu membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, et en 1753 il succéda à de Boze comme garde du cabinet des médailles, après avoir été huit ans son

adjoint. Pour compléter ses études et mettre, pour ainsi dire, le sceau à ces connaissances pratiques, Barthélemy sentit la nécessité de visiter l'Italie. Il partit, muni d'une commission du roi et d'une gratification de 6,000 francs. Benoît XIV le reçut avec cette affabilité et cette bonhomie spirituelle qui le caractérisaient. Ce fut dans ce voyage que Barthélemy connut M. de Stainville, depuis duc de Choiseul, dont la protection influa si puissamment sur toute son existence. Protégé par ce ministre, Barthélemy n'abusa jamais de sa position; il refusa presque autant de bienfaits qu'il fut obligé d'en recevoir. Sa conduite fut toujours noble et généreuse. Il ne voulut accepter la place de directeur du *Mercure*; qu'on enlevait à Marmontel, que pour lui en rendre le brevet; et pourtant sa démarche, mal interprétée, lui fit des ennemis, parmi lesquels d'Alembert se montra le plus acharné. On peut vanter sa modération, et citer sa conduite délicate dans le combat de générosité qui s'éleva entre lui et le savant Le Beau, à l'occasion de la place de secrétaire perpétuel de l'Académie des inscriptions. — Sa vie fut active et laborieuse. On sait peu dans le monde combien le désir de s'instruire coûte de veilles, et combien d'heures il fait dérober aux plaisirs et même au repos. Chaque jour Barthélemy se levait à cinq heures et travaillait jusqu'à neuf, heure à laquelle il se rendait chez M. de Boze. Il y restait jusqu'à deux, et, après dîner, reprenait son travail jusqu'à sept ou huit heures. L'histoire de Barthélemy est dans ses travaux, et cette histoire est intimement liée à celle du cabinet des médailles, au milieu duquel il vécut près d'un demi-siècle. Il arrangea toutes les médailles transportées de Versailles à Paris, dans le cabinet où elles sont maintenant, les vérifia toutes sur les catalogues, et classa dans la suite les médailles du maréchal d'Estrées, celles de l'abbé de Rothelin, le cabinet de M. de Cary, celui de M. de Clèves, et enfin le superbe cabinet de M. Pellerin, et les pièces acquises de celui de M. d'Ennery. Les médailles antiques acquises par Barthélemy et classées par lui dans le cabinet des médailles, montèrent à 20,000, et égalèrent, autant pour la rareté que pour la quantité, celles qui depuis son établissement l'avaient placé au premier rang de tous les cabinets de l'Europe. En 1789, Barthélemy succéda à Beauzée dans l'Académie française, qui avait résolu de l'élire malgré sa modeste résistance. A l'époque de la révolution il perdit ses emplois, et fut incarcéré. Cependant il resta peu de temps en prison, et obtint de Paré, ministre de l'intérieur, la place de bibliothécaire, qu'il conserva jusqu'à sa mort.

L'ouvrage qui acquit à Barthélemy une réputation européenne, est le *Voyage du jeune Anacharsis en Grèce*, dont la première édition est de 1788, 4 vol. in-4°, avec atlas. L'auteur y avait travaillé trente ans. Outre cet ouvrage capital, il a publié un grand nombre de notices et de dissertations sur divers sujets d'archéologie : on les trouve en grande partie insérées dans les Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Les plus remarquables sont : *Réflexions sur l'alphabet et la langue de Palmyre*; Paris, 1754; — *Explication de la mosaïque de Palestrine*; Paris, 1760; — *Dissertation sur une inscription grecque relative aux finances d'Athènes*; Paris, 1792; — *Essai d'une palæographie numismatique*. — *Caryte et Polydore*, roman; Paris, 1760. Sainte-Croix a publié les œuvres diverses de Barthélemy en 1798, 2 vol. in-8°, ou 4 vol. in-18. On y remarque *la Chanteloupée*, petit poëme inspiré par le séjour de l'auteur à la campagne du duc de Choiseul; et d'excellentes notes relatives au cabinet des médailles, à la manière de l'administrer, aux connaissances préliminaires et pratiques nécessaires pour l'étude de la numismatique. Les *Œuvres* de l'abbé Barthélemy ont été publiées, avec une notice de M. Villenave, à Paris, 1821, 4 vol. in-8, avec atlas in-4°, ou in-8°, de 68 planches. C'est la seule édition complète. La plus belle édition du *Voyage du Jeune Anacharsis* est celle de Didot jeune, 7 vol. grand in-4°, et atlas grand in-fol., Paris, 1799. Peu d'ouvrages ont été aussi souvent réimprimés; maintenant il aurait besoin de quelques améliorations, dues au progrès des sciences historiques et achéologiques. [*Enc. des g. du m.*]

L.-J.-B. Mancini-Nivernais, *Essai sur la vie de Jean-Jacques Barthélemy*; Paris, an III, 1795, in-8°. — Math. G.-Ch. Villenave, *Notice sur les ouvrages de Jean-Jacques Barthélemy*; Paris, 1821, in-8°.

BARTHÉLEMY (*François*, marquis DE), diplomate français, né à Aubagne (Bouches-du-Rhône) le 20 octobre 1747, mort à Paris le 3 avril 1830. Il fut élevé par son oncle l'abbé Barthélemy, qui le fit admettre, très-jeune encore, dans les bureaux des affaires étrangères, sous M. de Choiseul, dont le célèbre écrivain était l'ami. Le jeune Barthélemy accompagna le baron de Breteuil dans sa mission en Suisse et en Suède; puis il fut envoyé en Angleterre, où il résida jusqu'à la fin de 1793, d'abord comme secrétaire de légation, et ensuite avec le titre de chargé d'affaires. Ministre plénipotentiaire en Suisse dans les années 1792-1793, tout en servant activement les intérêts de la France, il se montra généreux envers les réfugiés français, et ferma les yeux sur les trames de plusieurs d'entre eux. Les talents de Barthélemy le faisaient rechercher par les hommes influents de cette époque. Il négocia successivement la paix de Bâle avec la Prusse, avec l'Espagne, et avec l'électeur de Hesse. Cette suite de services avait porté l'attention publique sur Barthélemy; en 1797 il fut élu, par les deux conseils législatifs, membre du Directoire. Cette élection n'ayant réussi que par l'influence du parti *clichyen*, il lui fallut partager, au 18 fructidor, le sort de ce parti. Arrêté, emprisonné, envoyé avec Pichegru et Ramel à la Guyane et à Sinnamari, il s'évada de ce dernier lieu, gagna les États-Unis, et,

après y avoir fait un court séjour, passa en Angleterre. Le Directoire ne manqua pas de le faire porter sur la liste des émigrés. Mais, après le 18 brumaire, le premier consul rappela ce diplomate, le fit entrer au sénat le 13 février 1800, et lui conféra le titre de comte de l'empire. Sincèrement dévoué au grand homme, Barthélemy paya, par ses services actifs dans les commissions, la faveur signalée qu'il lui marquait; et, le 15 août 1802, il parut devant Bonaparte comme président de la députation du sénat qui lui offrit le consulat à vie. Dans les années suivantes, Barthélemy ne se montra pas moins dévoué; mais sa conduite en 1814, lors de la chute de l'empire, a été l'objet de censures très-sévères. Dès les premiers jours d'avril 1814, on le vit briguer, malgré ses antécédents, la présidence de la commission du sénat où fut prononcée la déchéance de Napoléon et des siens. Le 21 mai, Barthélemy fut nommé par Louis XVIII membre de la commission chargée de rédiger la charte accordée aux besoins de l'époque. Le 4 juin, il fut appelé à la chambre des pairs, et, le 4 janvier 1815, il reçut le cordon de grand-officier de la Légion d'honneur. Pendant les Cent-Jours, Napoléon ne voulut pas comprendre l'ancien vice-président du sénat dans la nouvelle chambre des pairs. Cette exclusion que l'empereur prononça contre Barthélemy lui permit de reprendre sa place à la première chambre des pairs, dès le mois de juillet suivant. Il fut nommé alors ministre d'État, et créé marquis. Pendant cinq ans, Barthélemy appuya d'un vote silencieux le gouvernement; mais, au mois de février 1819, il se sépara du système politique suivi par le ministère Decazes, rompit le silence, et fit à la chambre des pairs une des motions qui ont le plus agité la France pendant la restauration. L'objet de cette motion était de supplier le roi de changer la loi des élections, jugée alors trop démocratique par la cour. Barthélemy soutenait qu'en réunissant le droit de patente à la contribution foncière, dans le but de faire participer dans de plus larges proportions l'industrie et le commerce aux droits politiques, on donnait une latitude funeste au droit d'élection. Cette proposition, repoussée alors, fut reproduite dans la session suivante (1819 à 1820) par le gouvernement, qui l'avait combattue l'année précédente. Barthélemy n'ayant point été marié, il laissa à son petit-neveu, M. Sauvaire, son titre et sa fortune. Ce dernier a siégé à l'assemblée constituante, sous le nom de *Sauvaire-Barthélemy* [*Enc. des g. du m.*, avec add.]

Biographie des Contemporains.

BARTHÉLEMY (*Antoine-Joseph*), jurisconsulte belge, né à Bruxelles en 1764, mort le 10 novembre 1832. Il étudia le droit à Louvain, devint en 1794 membre du conseil provisoire, après la conquête de la Belgique par les Français; vota, en 1830, pour l'exclusion de la maison de Nassau, et fut, en 1831, ministre de la justice. On a de lui: *Dissertation sur l'ancien et le nouveau système hypothécaire*; Bruxelles, 1806, in-8°; — *Exposé succinct de l'état des Pays-Bas, depuis le quinzième siècle jusqu'au traité de paix, signé à Paris le* 30 *mai* 1814; Bruxelles, 1814, in-8°; — *Des gouvernements passés et des gouvernements à créer* (suite à l'ouvrage précédent); Bruxelles, 1815.

Dictionnaire des Littérateurs belges.

* **BARTHÉLEMY** (*Jean-Simon*), peintre français contemporain, né à Laon en 1742, mort à Paris en 1811. Il fut élève de Nat. Hallé. En 1770, il peignit pour l'ambassadeur d'Autriche le *plafond* d'une salle de bal, œuvre qui excita l'admiration générale. Il alla ensuite à Rome; après son retour en 1779, il fut nommé membre de l'Académie, et continua de peindre et d'exposer des tableaux toujours remarqués. Son *Siége de Calais* mérite d'être cité. En 1808, il représenta *l'Empereur traversant le détroit de Suez*; et en 1809, il le peignit *visitant le mont Sinaï*. Antérieurement il avait représenté *Eustache de Saint-Pierre* et *Édouard III*.

Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon.*

BARTHÉLEMY (*Régis-François*), historien français, né en 1739 à Grenoble, mort le 14 novembre 1812. Il embrassa l'état ecclésiastique, et devint chanoine de la cathédrale de Grenoble. On a de lui: *Éloge historique de Marguerite de Bourgogne*, épouse du dauphin Guigues IV, imprimé dans les *Mémoires de la Société littéraire de Grenoble*, t. I, 1787, in-8°; — *Oraison funèbre de Louis XV*; Grenoble, in-8° de 52 pages; — et une *Histoire* (inédite) *de Grenoble et des Dauphins*, dont deux fragments ont paru dans l'*Annuaire de l'Isère*, an IX: le manuscrit de cette histoire (2 vol. in-fol.) a été légué à M. Albert Duboys, avocat.

Biographie des Contemporains.

BARTHÉLEMY (l'abbé *Louis*), littérateur français, né à Grenoble le 19 février 1759, mort vers 1815. Il vécut quelque temps à Genève et à Paris, et se retira en 1791 à Beaujeu, en Beaujolais. Il s'est fait particulièrement connaître par sa *Grammaire des Dames*; 6e édit.; Lyon, 1806, in-8°; la 1re édit. est de 1785. Ses autres ouvrages sont: *la Cantatrice grammairienne*, ou *l'Art d'apprendre l'orthographe française sans le secours d'aucun maître, par le moyen de chansons*, etc.; Genève et Lyon, 1787, in-8°; — *Tableau de l'histoire de France*; Paris, 1788, 2 vol. in-12; — *Mémoires secrets de madame de Tencin, ses tendres liaisons avec Ganganelli*, ou *l'heureuse découverte relativement à d'Alembert*; Grenoble (Paris), 1790, 2 parties in-8°; espèce de roman composé pour prouver que d'Alembert est né dans le Dauphiné; — *le Destin de la France*; Paris, 1790, in-8° et in-12; — *Vie privée de Mably, précédée du Destin de la France*; ibid., 1791, in-8°; — *Tableau de la cour de Rome*; ibid., 1791, in-8°; — *Accord de la*

religion et de la liberté; ibid., 1791, in-8°; — *l'Ami des peuples et des rois, précédé d'une nouvelle édition du Destin de la France, augmenté de plus de cinq cents pages, enrichi d'autant de notes et de la vie privée de Mably*; Lyon, 1809, in-8°, 2 vol.; — *Nouvel abrégé des sciences et des arts, précédé d'un discours sur la religion*; ibid., 1808, in-12.

⁑ BARTHÉLEMY (*Auguste-Marseille*), poëte satirique, né à Marseille en 1796. Il entra fort jeune au collége de Juilly, et y fit ses études classiques. Avant de quitter son pays natal, il débuta dans la carrière littéraire par une violente *Satire contre les Capucins*; puis, changeant subitement de parti, il écrivit dans le *Drapeau blanc*, journal ministériel alors, un article *contre la liberté de la presse*, dont Charles X se montra si satisfait, qu'il octroya à l'auteur une gratification de 1500 fr. prise sur sa cassette. Quelque temps après, ce jeune poëte composa une *Ode sur le Sacre* (une feuille in-4°; Paris, 1825).

Une *Épître à M. de Chalabre, administrateur des jeux publics* (in-8°, Paris, 1825), qui avait précédé l'*Ode sur le Sacre*, ayant eu pour résultat une rencontre entre le fils du personnage attaqué et le poëte satirique, M. Barthélemy prit pour témoin son compatriote M. Méry; et c'est de ce jour, si l'on en croit Jacques Arago, que date l'intimité des deux amis, devenus collaborateurs assidus. D'autres prétendent que M. Méry ayant adressé une *Épître à Sidi-Mahmoud*, M. Barthélemy lui répondit par ses *Adieux* au même personnage (une feuille in-8°, Paris, 1825), et que les deux poëtes s'associèrent dès lors pour la publication d'une troisième pièce intitulée *Réponse de Sidi-Mahmoud*. C'est cette version que nous adoptons; car elle est justifiée de tous points pour les petits poëmes dont il s'agit, qui furent aussitôt réunis sous ce titre : *les Sidiennes, épîtres et satires sur le dix-neuvième siècle*, par MM. Méry et Barthélemy.

Bientôt parurent *les Grecs, épître au Grand Turc*, par M. Barthélemy *seul* (in-8° de 2 feuilles; Paris, 1826); — *la Villéliade*, poëme héroi-comique en quatre chants, qui furent portés à cinq, puis à six, dans les deux éditions suivantes (in-8°, 1826); — *les Jésuites, épître au président Séguier* (Méry et Barthélemy, in-8° de 3 feuilles, 1826), satire que *le Constitutionnel* et *le Courrier français* portèrent aux nues; — *Rome à Paris*, poëme en quatre chants, plein de virulentes attaques contre le fanatisme religieux (in-8° de 5 feuilles, 1826; 8 éditions successives); — *Biographie des Quarante de l'Académie française*, critique mordante, en prose, par MM. Barthélemy, Léon Vidal et Méry : biographie qui eut un grand succès (in-8°; Paris, 1826); — *Malagutti et Ratta*, ou *les Deux Ultramontains* (poëme sans nom d'auteur), à propos d'une tentative d'assassinat et de vol sur un sieur *Brodat*, changeur au Palais-Royal (in-8°, 1826); — *la Peyronnéide*, ou *épître à M. de Peyronnet*; — *la Bacriade*, ou *la guerre d'Alger*, poëme en cinq chants; — *la Censure*, *le Congrès des ministres*, à propos du licenciement de la garde nationale de Paris, et *Une Soirée chez M. de Peyronnet* : brochures en vers incisifs, qui donnaient au public un avant-goût de la *Némésis*, dont MM. Barthélemy et Méry préparaient ainsi le succès (in-8°, 1827).

M. Barthélemy, qui venait d'inaugurer l'année 1828 par ses adieux au ministère, sous le titre *Étrennes à M. de Villèle*, publia aussitôt, en collaboration avec M. Méry, son grand poëme en 8 chants, *Napoléon en Égypte* (in-8° de 9 feuill., 1828), dont le plan manque, il est vrai, d'unité et de portée, mais qui présente à chaque page des descriptions éminemment poétiques et des images sublimes. Cette fois, du moins, son encens paraissait se purifier au culte de la gloire et du malheur. M. Barthélemy, non content d'adresser des exemplaires de son poëme, avec une dédicace, à tous les membres de la famille de son héros, disséminés, par la proscription, à Rome, à Florence, à Trieste et jusqu'à Philadelphie, résolut de porter lui-même son offrande au prince que la maison d'Autriche tenait captif dans le palais de Vienne. Mais son voyage n'eut d'autre résultat que de lui permettre d'entrevoir un instant, au théâtre, celui dont il s'était flatté d'avoir une audience; et il n'obtint pas même la faveur de lui faire parvenir son œuvre.

Le poëte, de retour à Paris, que M. Méry avait quitté pour aller rétablir au soleil de Provence une santé délabrée, composa, sur les impressions qu'il venait de ressentir, un opuscule intitulé *le Fils de l'homme* (in-8° de 3 feuill. et demie; Paris, 1829), auquel son ami collabora par correspondance. Cette brochure, de trois cent cinquante vers, fut saisie; et M. Barthélemy, poursuivi seul, comparut devant le tribunal, assisté de M. Mérilhou, et présenta lui-même sa défense en très-beaux vers, qui ne purent conjurer une condamnation à trois mois d'emprisonnement et à mille francs d'amende. Le jugement, rendu à la fin de juillet 1829, ayant été confirmé le 7 janvier suivant par la cour d'appel, M. Barthélemy, qui, dans l'intervalle, avait publié sa défense et les diverses pièces de la procédure, sous le titre, *Procès du Fils de l'homme* (in-8° de 5 feuill., Paris, 1829), se rendit à la prison de Sainte-Pélagie, pour y subir sa condamnation.

Mal recommandé aux faveurs ministérielles par ses précédents, et notamment par une satire intitulée *Waterloo* (in-4° de 4 feuill. et demie), écrite d'indignation, sur des notes à lui fournies par les généraux Gérard et Gourgaud, et dirigée contre Bourmont devenu ministre, Barthélemy n'était pas dans une position plus favorable vis-à-vis du préfet de police, qu'il avait rudement heurté dans son *Épître à M. de Saintine* (in-8° de 2 feuill., 1830). Aussi le prisonnier reçut-il, au moment où ses

troisième mois de captivité touchait à sa fin, une missive toute fiscale qui le sommait de payer sans délai 1181 francs pour amende et frais, sous peine de voir son incarcération prolongée de trois nouveaux mois... Le critique paya de sa personne; et, comme appoint, il adressa à M. Guillebert, receveur de l'enregistrement, une verte épître ayant pour titre *la Bourse ou la Prison* (in-8° de 3 feuill.).

La révolution de juillet venait d'éclater. M. Barthélemy, qui avait déjà publié, sous le titre de *Dix-huit-cent-trente*, une satire politique (in-8° de 3 feuill. trois quarts), en recouvrant sa liberté entra de nouveau en collaboration avec M. Méry, revenu de Marseille; et tous deux ils chantèrent la victoire dans un petit poëme, *l'Insurrection*, dédié aux Parisiens (in-8° de 3 feuill. et demie), mais où Louis-Philippe trouva surtout d'emphatiques éloges. « Sous ce prince, disaient les bardes marseillais,

« Sous lui, sous sa féconde race,
« Vivons sans ployer les genoux;
« Soyons fiers d'avoir parmi nous
« Un roi que la Fayette embrasse. »

Le roi qu'embrassait la Fayette gratifia Barthélemy d'une pension de 1200 francs... Mais, soit que le besogneux Juvénal fût déjà tributaire du trente-et-quarante, soit qu'il eût espéré mieux de la générosité royale, il lança, comme un brûlot, contre la flottille ministérielle, sa *Némésis* hebdomadaire. Persil, Guizot et d'Argout crièrent à la trahison! La pension mensuelle du critique audacieux fut biffée d'un trait de plume, et la muse vengeresse sembla puiser dans sa rancune une énergie nouvelle :

« Je respire, affranchi de leur étau de fer :
« Le pain de servitude à ma bouche est amer, »

s'écria le poëte; et le peuple, dont il convoitait « *la volontaire obole*, » crut à son désintéressement, et lui battit des mains. *Némésis* fit siffler pendant cinquante-deux semaines son fouet de serpents (depuis mars 1831 jusqu'au 1er avril 1832); puis soudain sa lanière lui tomba des mains. Barthélemy publia, sans nom d'auteur, après l'insurrection de juin 1832, *la Justification de l'état de siége* (en prose, in-8° de 2 feuilles), qui, dénoncée par tous les journaux, fut avouée par son auteur, et signée de son nom à la seconde édition. Cette pièce fut bientôt suivie de *Ma Justification*, où se lit ce vers de caméléon :

« L'homme absurde est celui qui ne change jamais! »

Les douze journées de la Révolution, dont la publication commençait (24 feuill. in-8°, en douze livres, Paris, 1832), passèrent dès lors comme inaperçues, quel qu'en fût le mérite littéraire.

En voici la nomenclature bibliographique, par ordre de date : *la Dupinade*, ou *la Révolution dupée, poëme héroï-comique en trois chants* (de Barthélemy et L. Reybaud), publié sans nom d'auteur (in-8° de 88 pag.; Paris, 1831); — *Œuvres poétiques de Barthélemy et Méry*, comprenant, outre les satires déjà citées, une notice sur les deux auteurs, par M. Louis Reybaud; — *Épître à M. de Villèle*; — *Marseille*, ode lue par M. Méry à la séance d'ouverture de l'Athénée de Marseille, le 31 mai 1829; — *les Imitations*, au nombre de cinq; — *le Banquet de Juilly et le Jardin des Plantes*, qui avait déjà paru dans le *Livre des Cent-et-un* (4 vol. in-8°); — *la Mort du général Lamarque*, en vers alexandrins (in-8° d'une feuille); — *l'École du peuple*, ou *l'Instruction primaire*, par M. Barthélemy (1 feuill. in-8°; Paris, 1833); — *les Aygalades et Fontanieu*, strophes à M. le comte de Castellane, par MM. Méry et Barthélemy (in-8° d'une feuille et demie; Marseille, 1835); — *l'Énéide*, traduite en vers français par M. Barthélemy seul, ouvrage commencé en 1835 et terminé en 1838 (4 vol. in-8°; Paris); — *Cinquième Anniversaire*, poëme (in-8° de 4 feuill.; Paris, 1836); — *Constantine*, chant de guerre dédié à l'armée d'Afrique (1 feuille in-4°; Paris, 1837); — *Paris*, revue satirique, à Gabriel Delessert (in-8°, 1 feuille et demie, 1838); — *la Bouillotte*, poëme en cinq parties (in-8° de 5 feuill.; Paris, 1839); — *la Syphilis*, traduction en vers français d'un fragment du poëme latin de Frascator (demi-feuill. in-8°; Paris, 1840); — *le Mardi des Cendres*, épitaphe en vers sur Napoléon (1841); — *Marseille*, petite revue d'une grande ville (in-4° de 2 feuill., 1842); — *le Bacara*, poëme didactique, suivi du *Crape*, dédié aux Bordelais (in-8° de 2 feuill., 1843); — *Nouvelle Némésis*, en 24 livraisons (24 feuill. in-8°; Paris, 1844); — *la Vapeur*, poëme (in-8° d'une feuill. et demie; Paris, 1845); — *le Zodiaque*, suite de satires publiées en feuilletons dans *le Siècle* (1846); — *A S. S. Pie IX*, épître imprimée en encre rouge (in-8° de 4 feuill., 1846); — *A M. le baron de Rothschild*, le Peuple juif, poëme (grand in-8°, 2 feuill., 1847); — *Aux Électeurs de la Manche*, satire électorale, en feuilleton dans *le Siècle* (mai 1848); — enfin, *le Deux décembre*, poëme apologétique de 400 vers, publié en feuilleton dans *la Patrie* du 22 février 1852.

J.-F. Destigny (de Caen).

Biographie des Hommes du jour, t. I, p. 98. — *Le Sacerdoce littéraire*, Montpellier, 1836. — Quérard, *la France littéraire*.

BARTHÉLEMY-HADOT. *Voy.* Hadot.

BARTHÉLEMY ET PISE. *Voy.* Albizzi.

BARTHEMA. *Voy.* Vartomanus.

BARTHEZ ou BARTHÈS DE MARMORIÈRES (*Guillaume*), savant, vivait vers le milieu du dix-huitième siècle. Il était ingénieur des ponts et chaussées de la province du Languedoc. On a de lui : *Essai sur divers avantages que l'on pourrait retirer de la côte du Languedoc, relativement à la navigation et à l'agriculture*; Montpellier (sans date), in-4° avec 2 planches; — *Mémoires d'agriculture et de mécanique, avec le moyen de remédier aux abus du jau-*

geage des vaisseaux dans tous les ports du royaume; Paris, 1762, in-8°; — *Traité des moyens de rendre la côte de la province de Languedoc plus florissante que jamais;* Montpellier, 1785, in-8°, avec une carte; — deux mémoires, l'un *sur les Soufflets à chute d'eau*, l'autre *sur les Soufflets de certaines forges*, insérés dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences;* Montpellier.] L-M-s

Quérard, *la France littéraire.*

BARTHEZ ou **BARTHÈS DE MARMORIÈRES** (le baron *Antoine*), littérateur, fils du précédent, naquit à Saint-Gall en Suisse en 1736, dans un voyage qu'y firent ses parents, et mourut à Condé-Saint-Libiaire, près de Meaux, le 3 août 1811. Avant la révolution, il était colonel d'un régiment suisse, et secrétaire du comte d'Artois. Il eut quelques relations avec J.-J. Rousseau, qui en parle dans le dernier livre de ses *Confessions*. On a de lui : un roman (supposé traduit du chaldéen) intitulé *Elnathan, ou les Ages de l'homme;* 3 vol. in-8°, 1802; — *la Mort de Louis XVI*, tragédie en trois actes, avec *le Martyre de Marie-Antoinette;* Neufchâtel (Suisse), 1793, in-18, rare; — *Observations sur une brochure du colonel Weiss*, par un officier suisse; 1793, in-8°; — *Moïse en Égypte et chez les Madianites, par un solitaire du canton d'Appenzell;* Paris, 1802, in-8°. — Son fils a publié des *Nouveaux Essais sur la noblesse*, Neufchâtel, 1781, in-4°, dont il n'a paru que le tome I, et un discours *sur la liberté helvétique;* Lucerne, 1800, in-8°.

Quérard, *la France littéraire.*

BARTHEZ ou **BARTHÈS** (*Paul-Joseph*), frère du précédent, célèbre médecin français, né à Montpellier le 11 décembre 1734, mort le 15 octobre 1806. Il étudia la médecine à Montpellier, et vint à Paris, où Falconet le mit en rapport avec l'abbé Barthélemy, le président Hénault, Mairan, d'Alembert, etc. En 1756, il fut nommé médecin militaire, et employé en cette qualité à Coutances. Il mit à profit cette occasion pour observer avec soin l'épidémie qui frappa le camp de Granville, et la décrivit dans un mémoire imprimé dans le recueil de l'Académie des sciences. De retour à Paris en 1757, il devint censeur royal, et l'un des collaborateurs du *Journal des Savants* et de l'*Encyclopédie méthodique*. Trois années plus tard, il concourut pour une place vacante à la faculté de médecine de Montpellier, et parvint, non sans obstacles, à l'emporter sur ses concurrents. Il brilla d'un plus grand éclat dans la carrière de l'enseignement; ses succès comme professeur donnèrent un nouveau lustre à l'école de médecine de Montpellier. Barthez fut nommé en 1773 coadjuteur et survivancier du chancelier de la faculté, et commença, dès cette époque, à jeter les fondements de la grande réputation dont il a joui comme médecin praticien. La même année vit naître le germe de la méthode philosophique qu'il développa, six années plus tard, dans ses *Nouveaux éléments de la science de l'homme*. L'immense célébrité qu'il devait à ses connaissances médicales lui fit ambitionner d'autres succès. Il étudia la législation, fut reçu docteur en droit en 1780, et acquit une charge de conseiller à la cour des aides de Montpellier. Barthez ne retira pas de ses études et de son argent les bénéfices qu'il en attendait : la hauteur et la violence de son caractère, l'excessive irritabilité de son amour-propre fatiguèrent ses collègues, qui lui suscitèrent des querelles et des désagréments de toute espèce, par suite desquels il se détermina à quitter Montpellier et à venir s'établir à Paris. De grands succès l'attendaient dans la capitale : il fut nommé médecin consultant du roi, et, en 1781, premier médecin du duc d'Orléans. La plupart des sociétés savantes de l'Europe inscrivirent son nom sur la liste de leurs membres; il entra au conseil d'État, et était consulté de toutes les parties de l'Europe. A la révolution, il perdit ses places et ses titres, et se retira dans le Languedoc, où il se livra à des travaux scientifiques. Lors de la réorganisation des écoles de médecine, il fut nommé professeur honoraire de la faculté de Montpellier, et prononça un discours remarquable pour l'inauguration du buste d'Hippocrate, donné par le gouvernement. Il mourut quelque temps après, de la gravelle. « Barthez, dit l'auteur de son éloge, M. Lordat, était d'une taille au-dessous de la médiocre, mais d'ailleurs assez bien prise : il avait la tête volumineuse, le front découvert, les yeux inégaux, le nez épaté, la bouche manquant de symétrie, la face large et carrée, le teint pâle et cachectique, mais une physionomie pleine d'expression. » Barthez peut être considéré comme le chef des doctrines spiritualistes de l'école de Montpellier. Entraîné par une imagination brillante, il établit des principes sur des abstractions, sur des subtilités métaphysiques; il néglige trop les faits, et attache trop peu d'importance aux expériences. Lorsque ce grand médecin parut, la doctrine hippocratique était presque abandonnée; les physiologistes expliquaient la plupart des fonctions de l'économie animale par des lois physiques ou chimiques; Van Helmont et Stahl avaient tenté vainement d'opérer une révolution dans la philosophie médicale; les médecins n'avaient pas de théorie satisfaisante sur la vie. Barthez étudia les phénomènes qui se passent dans les corps organisés vivants, les isola de toute cause étrangère, les subordonna à des facultés spéciales, et soumit ces facultés à un principe unique, qu'il nomma principe vital. Quel est ce principe? Lui-même avoue qu'il lui est impossible d'en déterminer la nature, de savoir s'il doit être distingué de l'âme et du corps, s'il n'est qu'un mode de l'organisation. Cependant il personnifie cet être abstrait, il en fait un agent auquel il soumet tous les actes des organes. La base de

sa philosophie est l'individualité physiologique, l'unité d'action dans l'économie animale. Barthez avait trop de génie pour être patient observateur; il n'ouvrait pas de cadavres, et cependant combien de dogmes il a établis! Barthez a été le Hegel de la médecine, et sa doctrine a éprouvé le sort de celle du philosophe de Berlin : elle a fait des enthousiastes, elle a rencontré un nombre plus grand de critiques, et elle a été mère de doctrines qui lui ont survécu.

Barthez a beaucoup écrit, et sur un grand nombre de sujets divers; on a de lui : *Mémoires sur ces questions : En quel temps et par quels moyens le paganisme a-t-il été entièrement détruit dans les Gaules? Quel fut l'état des villes et des républiques situées dans le continent de la Grèce européenne, depuis qu'elle eut été réduite en province romaine, jusqu'à la bataille d'Actium?* mémoires couronnés par l'Académie des inscriptions en 1754 et 1755; — *Dissertation sur l'épidémie qui régna au camp de Coutances* en 1756 (dans les *Mémoires des savants étrangers, Académie des sciences*, tome III); — *Oratio de principio vitali hominis;* Montpellier, in-4°, 1773;—*Nova doctrina de Functionibus corporis humani;* ibidem, 1774 : ces deux derniers écrits sont l'exposé des idées nouvelles de Barthez sur la plupart des fonctions de l'économie animale, et le germe de l'ouvrage suivant; — *Nouveaux éléments de la science de l'homme*, in-8°; Montpellier, 1778; seconde édition fort augmentée, Paris, 1806, 2 vol. in-8° : c'est peut-être de tous les livres de physiologie celui qui contient le plus de pensées grandes et neuves; seulement il est écrit dans un style trop métaphysique : l'une des parties les plus importantes de ce livre est celle qui traite des sympathies, sujet dont Barthez s'était occupé avec prédilection; — *Libre discours sur la prérogative que doit avoir la noblesse dans la constitution et dans les états généraux de France ;* Paris, in-8°, 1789; — *Nouvelle mécanique des mouvements de l'homme et des animaux;* Carcassone, in-4°, 1798 : c'est l'ouvrage le plus savant qui existe sur cette matière; Barthez a beaucoup ajouté aux travaux de Borelli sur la mécanique et le mouvement des animaux, non-seulement en faisant connaître ses erreurs, mais encore en expliquant d'une manière nouvelle et plus vraie les différents genres de locomotion; — *Discours sur le génie d'Hippocrate;* in-4°, Montpellier, 1801 : l'auteur montre Hippocrate comme le fondateur de la médecine, le modèle des observateurs, l'inventeur des vrais principes sur lesquels doivent être établies les divisions des espèces de maladies et les méthodes de traitement, enfin comme le créateur de la médecine pratique; — *Traitement des maladies goutteuses;* 2 vol. in-4°, Paris, 1802 ; réimprimés en 1819. On trouve dans cet ouvrage les vues générales de Barthez sur les méthodes thérapeutiques. C'est sans doute par amour-propre, ou par la conviction de la vérité de ses théories, qu'il n'a fait aucune modification à sa doctrine dans la seconde édition de ses *Nouveaux éléments de la Science de l'homme*, qui parut trente ans après la première : il y paraît totalement étranger aux découvertes qui signalaient une physiologie nouvelle, il se tait sur ses contemporains, et n'a foi qu'en lui-même. Ses ouvrages posthumes sont : *Traité du Beau;* in-8°, Paris, 1807, édité par le frère de l'auteur; — *Consultation de médecine;* 2 vol. in-8°., Paris, 1810, l'un des recueils de consultations les plus estimés.

Nouvelle Biographie des Contemporains. — M. Lordat, *Exposition de la doctrine médicale de P.-J. Barthez, et Mémoires sur la vie de ce médecin ;* Paris, 1818, 1 vol. in-8°.

BARTHIUS. *Voy.* BARTH.

BARTINELLI (*Maurice*), chirurgien italien, vivait à Novarre dans la première moitié du dix-septième siècle. On a de lui : *il Nobile e Dilettevole giuco dello Sbaracplino;* Bergame, 1607, in-12; Venise, 1668, in-12.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

* **BARTLETT** (*Jean*), musicographe anglais, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. On a de lui : *A book of aires with a triplicity of musick, whereof : the fist part is for the lute or orpharion, and the viol da gamba and 4 parts to sing; the second is for trebles to sing to the lute and viole ; the third part is for the lute and voice, and the viole da gamba* (livre d'airs avec un triple arrangement de musique, savoir : la première partie pour le luth ou orpharion, la basse de viole, et quatre parties de chant; la seconde, pour des voix de dessus, le luth et la viole; la troisième, pour le luth, les voix et la basse de viole); Londres, 1606, in-f°.

Fétis, *Biographie universelle des Musiciens.*

* **BARTOLDO**, sculpteur de l'école florentine, vivait dans la seconde moitié du quinzième siècle. Élève de Donatello, il exécuta sur les dessins de son maître les deux admirables chaires de bronze de Saint-Laurent de Florence. La *Descente de Croix*, bas-relief de l'une de ces chaires, rappelle, pour les poses, les formes, la variété et la force de l'expression, les bas-reliefs antiques.

Fantozzi, *Nuova Guida di Firenze.*

BARTHOLDY (*Jacob-Salomon*), diplomate prussien, né à Berlin le 13 mai 1779, mort le 26 juillet 1825. Il étudia le droit et la philosophie à l'université de Kœnigsberg. Il séjourna quelque temps à Paris, à Rome et à Naples, et fit avec le dessinateur Gropius un voyage en Grèce. En 1805, il se lia à Dresde avec le célèbre pasteur Reinhard, entre les mains duquel il abjura le judaïsme, et se fit baptiser. Après la bataille d'Iéna, il conçut une haine invincible contre Napoléon. En 1809, il s'engagea comme volontaire, et signala sa bravoure dans diverses

rencontres, particulièrement à la bataille d'Ébersberg, où il fut grièvement blessé. En 1813, il fut employé dans la chancellerie d'état de Prusse, et suivit, en 1814, les armées alliées à Paris. En 1816, il fut nommé consul général à Rome, où il mourut. Outre quelques mémoires manuscrits et quelques articles insérés dans la *Gazette d'Augsbourg*, on a de lui : *Mémoires pour servir à la connaissance de la Grèce moderne et de la république ionienne*, composés pendant un voyage en Grèce dans les années 1803 et 1804 (en allemand); 1 vol. avec 9 planches; Berlin, 1805, in-4° (traduit en français par A. du C.; Paris, 1807, 2 vol. in-8°); — *la Guerre des Tyroliens en* 1809; Berlin, 1814, 1 vol. in-8° (en allemand), avec une carte; — *Traits de caractère du cardinal Hercule Consalvi*; Stuttgard, 1825, 1 vol. in-8° (en allemand), avec le portrait du cardinal.

Conversations-Lexicon.

BARTHOLE ou **BARTOLE**, jurisconsulte, né en 1313 à Lasso-Ferrato, dans l'Ombrie; mort à Pérouse en 1356. Le nom de Cujas et celui de Barthole sont souvent cités ensemble; mais l'on ne saurait donner une raison satisfaisante de ce rapprochement: ils n'appartiennent point à la même école; ils ont vécu à des époques différentes, l'un en France, l'autre en Italie; et leurs travaux ont des caractères bien distincts. Barthole eut pour père François Bonnacurse. Dans un endroit de ses écrits, il dit qu'il apprit à lire de Pierre Minorita, qui s'était dévoué à l'instruction des enfants trouvés: d'où l'on avait conclu à tort qu'il était bâtard. Il étudia sous Cinus Butrigare et Reiner. Quelque temps juge à Todi et à Pise, il se consacra à l'enseignement du droit, d'abord à Pise, puis à Pérouse. Ses succès le rendirent le personnage le plus recommandable de la ville, qui, dans une occasion importante, l'envoya comme député à l'empereur Charles IV. Le savant jurisconsulte se montra aussi habile diplomate: il obtint pour ceux qui l'envoyaient ce qu'ils demandaient, et pour lui de grandes faveurs, notamment des armoiries qui représentaient, *dans un champ d'or, un lion de même à double queue*. On a prétendu que ce dernier présent fut le prix du concours qu'il prêta à l'empereur dans la rédaction de la *Bulle d'or*. Il a laissé des ouvrages qui ne sont plus consultés que par un petit nombre d'érudits. La sagacité la plus déliée s'y trouve jointe à l'érudition la plus vaste, et quelquefois aussi à une naïveté qui nous paraît aujourd'hui singulière. Par exemple, pour bien faire comprendre la marche d'une procédure, il avait composé un livre intitulé *Procès de Satan contre la Vierge, devant le tribunal de Jésus* (Processus Satanæ contra Virginem, coram judice Jesu), imprimé dans le *Processus juris joco serior*; Hanau, 1611, in-8°. Le diable réclame le genre humain comme sa propriété, invoquant sa longue possession; la Vierge Marie lui répond qu'il a possédé de mauvaise foi, etc.; la Vierge gagna son procès. — Barthole a écrit sur toutes les parties du droit; il savait l'hébreu, la théologie, la géométrie, enfin toutes les sciences en honneur de son temps. On raconte qu'il avait tant de passion pour l'étude, qu'il pesait ses aliments, afin, disent les historiens, *d'entretenir l'équilibre et la vigueur de son âme*. Barthole laissa six enfants et une médiocre fortune. Pasquier lui reproche de la prolixité. « Barthole et ses contemporains, dit-il, se débordèrent en torrent en l'application du droit. » Mais Dumoulin l'appelle *le premier et le coryphée des interprètes en droit*. Les œuvres de Barthole ont été imprimées à Lyon, 1644, à Turin, 1577, 10 vol. in-fol., et à Venise avec les notes de J. Ancellus, de Bottise et de Pierre Mangrella, 1590, 11 vol. in-fol. [*Enc. des g. du m.*]

Paul Jove, in *Alog.*, cap. 7. — Lancelot, *in vita Barth.* — Fabricius, *Bibl. græc.*, l. VI, c. VI, p. 555; vol. XII. — Fabricius, *Bibl. lat. med.*, t. I, p. 486. — Terrasson, *Histoire de la jurisprudence*. — *Catal. Bibl. Bunav.*, t. I. — Hommelius, *Litterat. juris.*

BARTHOLI. *Voy.* BARTOLI.

BARTHOLIN, BARTHOLINUS, famille danoise qui, de père en fils, s'est distinguée dans les sciences. En voici les principaux membres :

I. **BARTHOLIN** (*Gaspard*), médecin danois, né le 12 février 1585 à Malmoë, en Scanie; mort le 13 juillet 1630. Il voyagea en Allemagne, en France, en Angleterre et en Italie; puis il enseigna la médecine à Padoue, à Wittemberg et à Copenhague, où il fut nommé recteur de l'université en 1618. Il laissa six fils, qui tous se distinguèrent par leurs écrits. De quarante-neuf ouvrages qu'il publia, nous ne citerons que les principaux: *Paradoxa medica*; Bâle, 1610, in-4°; — *Anatomicæ Institutiones*; Alby, 1611, in-8°, traduit en français par Abr. Duprat; Paris, 1647, in-4°; — *Rhetorica major*, 1616; — *Manuductio ad verampsychologiam ex sacris litteris*; Copenhague, 1619, in-8°; — *Oratio de ortu, progressu et incrementis Hafniensibus*; Copenhague, 1620, in-4°; — *Logica major locupletata*; Strasbourg, 1621, in-8°; — *de Pygmæis*; id.; 1623, in-8°; — *de Lapide nephritico, ubi simul de amuletis præcipuis, etc.*; Copenhague, 1627, in-8°; — *De Unicornu*; ibid.; — *Systema physicum*; Copenhague, 1628, in-8°.

Niceron, *Mémoires*, t. VI et X. — Van der Linden, *de Script. medic.* — *Catal. bibl. Bunav.*, t. I. — Haller, *Bibliotheca anatomica.*

II. **BARTHOLIN, BARTOLE** ou **BARTHÉLEMY**, antiquaire, fils aîné du précédent, n'est connu que par sa *Bibliotheca selecta*, publiée en 1669. On cite le talent précoce de cet antiquaire, qui, à quatorze ans, prononça en public des discours en langue grecque. Il fut professeur d'éloquence et archiviste du roi Frédéric III.

III. **BARTHOLIN** (*Albert*), médecin, frère du précédent, né en 1597, mort en 1643, dans l'île de Seeland : il laissa un traité *de Scriptis Danorum*, publié après sa mort par son frère Thomas; Copenhague, 1666, in-8°.

IV. **BARTHOLIN** (*Érasme*), médecin et géomètre, frère des précédents, né à Roskild le 13 août 1625, mort en 1698. Après un voyage en Italie, il revint à Copenhague enseigner la géométrie et la médecine. On a de lui : *de Cometis annorum 1664 et 1665*; — *Opusculum, ex observationibus Hafniæ habitis adornatum*, 1665, in-4°, fig.; — *Experimenta crystalli Islandici disdiaclasti, quibus mira et insolita refractio detegitur*; Copenhague, 1670, in-4°; — *de Naturæ mirabilibus Quæstiones academicæ*; ibid., 1674, in-4°. L'auteur y traite de la forme cristalline, de la neige, de l'attraction, de la mémoire, etc. Enfin on a de lui des observations de physique, dans les *Éphémérides des cur. de la nat.*, dans les *Mém. de l'Acad. de Copenh.*

Nicéron, *Mémoires*, t. XXXII.

V. **BARTHOLIN** (*Thomas*), médecin danois, le plus célèbre des fils de Gaspard Bartholin, naquit à Copenhague le 20 octobre 1619 et mourut le 4 décembre 1680. Il voyagea dans presque toute l'Europe, et se lia d'amitié avec la plupart des savants de son temps. En 1646, il fut nommé professeur d'anatomie à Copenhague, et enrichit cette science de plusieurs découvertes. En 1670, il perdit sa nombreuse bibliothèque par un incendie. Pour le dédommager de cette perte, Christian V lui donna les émoluments de médecin du roi, l'exempta d'impôts, le nomma directeur de la bibliothèque de l'université, et, en 1675, conseiller d'État. Ses principaux ouvrages, dans l'ordre chronologique, sont: *Anatomica, ex Gasparis parentis Institutionibus, omniumque recentiorum et propriis observationibus locupletata*; Leyde, 1641, in-8°, souvent édité; — *de Luce animalium, libri III*; Leyde, 1647, in-8°; et Copenhague, 1669, in-8°, sous ce titre : *de Luce hominum et brutorum* : il y est question de la phosphorescence des matières organiques; — *de Armillis veterum*; Copenhague, 1647, in-8°; Amsterdam, 1676, avec des figures et notes d'Olaüs Wormius; — *de Cygni Anatome ejusque Cantu*; Copenhague, 1650, in-4°, et 1668, in-8°; — *de Cruce Christi*; ibid., 1651, in-8°; — *de Lacteis thoracicis in homine brutisque nuperrime observatis, historia anatomica*; ibid., 1652, in-4°, souvent réédité; — *Vasa lymphatica nuper Hafniæ in animantibus inventa et in homine, et hepatis exequiæ*; ibid., 1653, in-4°, souvent édité; — *Historiarum anatomicarum et medicarum centuriæ VI*; ibid., 1654 à 1661, in-8°; — *Cista medica Hafniensis*; ibid., 1652, in-8°; — *de Medicina Danorum domestica*; ibid., 1666, in-8° : c'est une topographie médicale, enrichie d'observations curieuses; — *de Cometa Consilium medicum, cum monstrorum nuper in Dania natorum Historia*; ibid., 1666, in-8°; — *Epistolarum medicinalium a doctis vel ad doctos scriptarum centuriæ IV*; ibid., 1663, 1667, 3 vol. in-8°; — *de Medicis poetis Dissertatio*; ibid., 1669, in-8°; — *de Bibliothecæ incendio Dissertatio ad filios*; ibid., 1670, in-8°; — *de Morbis biblicis*; ibid., 1672, in-8°; — *Disquisitio medica de sanguine vetito, cum Salmasii judicio*; Francfort, 1673, in-8°; — *de Peregrinatione medica*; Copenhague, 1674, in-4°; — *de Anatome practica ex cadaveribus morbosis adornanda*; ibid., 1674, in-4°; — *de Puerperio veterum*; id., 1675, in-4°; Amsterdam, 1716, avec fig., in-16; — *Acta medica et philosophica Hafniensia*, années 1672-1679, 5 vol. in-4°, fig.; recueil périodique, rempli de documents curieux; — *de Unguento armario*; traité sur la poudre de sympathie, réimprimé dans le *Theatrum sympatheticum*; Nuremberg, 1662, in-4°; — *Mantissa ex Miscellaneis medicis de annulis aurium*; Amsterdam, 1676, in-12; — *Dissertationes de libris legendis*; Copenhague, 1672 et 1676, in-8°; la Haye, 1711, in-12, avec une préface de Jean-Gérard Meuschen; — des articles scientifiques dans les *Ephemerides curiosorum naturæ*; — des éditions de plusieurs ouvrages, parmi lesquels on remarque celui de J.-H. Meibom : *de Usu flagrorum in re medica et venerea*, avec des additions; Francfort, 1670, petit in-8°.

Van der Linden, *de Script. med.* — Nicéron, *Mémoires*, t. IV et X. — Georg. Hannæus, *Oratio in obitum Thomæ Bartholini*; Hafn, 1680, 4. — Wormius, *Oratio in excessum Thomæ Bartholini*; Hafn, 1681, 4. — Jac. Oliger, *Oratio in ejusdem obitum*; Hafn, 1681, 4. — Freher, *Theatrum*, part. III, p. 1306. — Morhof, *Polyh. liter.* — Haller, *Bibliotheca anatomica*, t. I. — Haller, *Bibliotheca chirurgica*, t. I. — Ejusd., *Bibliotheca medicinæ practicæ*, t. II.

BARTHOLIN (*Gaspard*), médecin danois, fils du précédent, naquit vers 1650, et mourut vers 1705. Il fut professeur à Copenhague, et médecin du roi de Danemark. On a de lui : *Exercitationes miscellaneæ varii argumenti, in primis anatomici*; Leyde, 1675, in-8°; — *Diaphragmatis Structura nova*; Paris, 1676, in-8° : l'auteur y a traité des préparations anatomiques par voie d'injection; — *de Inauribus veterum Syntagma*; Amsterdam, Wetstein, 1676, in-12; — *de Tibiis veterum et earum antiquo usu, libri tres*; Amst., 1679, in-12, fig.; — *de Ovariis mulierum et generationis historia epistola anatomica*; Rome, 1677; Amsterdam, 1678; Nuremberg, 1679; Lyon, 1696, in-12; — *de ductu salivali hactenus non descripto, Observatio anatomica*; Copenhague, 1684, in-4°; — *Specimen Compendii physici*; ibid., 1687, in-4°; — *Specimen Philosophiæ naturalis*; ibid., 1692, in-4° : c'est une nouvelle édition de l'ouvrage précédent; on y trouve aussi : *de fontium, fluviorumque Origine ex pluviis*, opuscule déjà publié en 1689; — *de Respiratione animalium*; ibid., 1700, in-4°; — *Specimen Historiæ anatomicæ partium corporis humani, ad recentiorum mentem accommodatæ, novisque observationibus illustratæ*; ibid., 1701, in-4° : c'est le meilleur ouvrage de l'auteur; — *Præfatio ad Vegetii Artem vete-*

rinarium; ibid., 1701, in-8°; — *Dissertatio de glossepetris*; ibid., 1704, in-4°, et 1706, in-12.

Son frère, *Thomas* BARTHOLIN, médecin, jurisconsulte, antiquaire et archiviste du roi de Danemark, mort en 1690, a publié : *Observatio de variis miris circa glaciem islandicam*; Copenhague, 1670, in-12; — *de Vermibus in aceto et semine*; ibid., 1671, in-12; — *Antiquitates Danicæ*; ibid., 1689, in-4°.

Brochmand, *Oratio de vita et morte Casp. Bartholini*; Hafn., 1629, in-8°; Fal., 1676, in-8°. — König., *Bibl. vet. et nov.* — Morhof., *Polyh. Liter.* — A. Haller, *Bibl.*

BARTHOLIN (*Laurent*), médecin, vivait vers 1500. On a de lui : *Tractatus de balneis Porsennæ*; ce traité se trouve dans le recueil *de Balneis*, édité à Venise.

Carrère, *Bibliothèque de la médecine.*

BARTHOLIN ou **BARTOLINI** (*Richard*), savant littérateur, natif de Pérouse, vivait dans la première moitié du seizième siècle. Il fut chanoine de Spolète, et aumônier du cardinal de Gurck, archevêque de Salzbourg. On a de lui : *de Bello Norico, Austriados libri duodecim*; Strasbourg, 1516, in-4°, réimprimé dans les *Veteres Scriptor. Germanic.* de Just Reuber, p. 469; — *Hodoporicon, id est itinerarium cardinalis Gurcensis, quæque in conventu Maximiliani et regum Vladislai, Sigismundi et Ludovici memoratu digna gesta sunt*; Vienne, 1515, in-4°, très-rare; imprimé dans Freher, *Germanic. rerum Scriptores*, t. II : on y trouve quelques détails sur la géographie et les mœurs de l'Allemagne; — *de Conventu Augustensi concinna Descriptio; rebus etiam externarum gentium quæ interim gesta sunt, cum elegantia intersertis*; Augsbourg, 1518, in-4°; réimprimé par Schelhorn en 1738, dans *Amœnitat. Hist. ecclesiast.*, etc., 657-709, et par Senkenberg, dans les *Selecta juris et histor.*, t. IV, 625-680; — *Oratio ad Maximilianum August. de expeditione contra Turcos suscipienda*; Augsbourg, 1518, in-4°; réimprimée dans l'*Anti-Turcicum* de Nicol. Reusner; — *Carmen heroicum, geniale, laudabundum et triumphans super Caroli Romanorum regis electione*; Strasbourg, 1519, in-4°; — une lettre de Bartholin à son imprimeur, dans Goldast, *Philologicar. Epistolar. centur.*; Francfort, 1610, in-8°.

Oldoin, *Athen. Rom.*

BARTOLOMÆUS. *Voy.* BARTHÉLEMY.

***BARTHOLOMÆUS** ou **BARTHÉLEMY DE GLANTVILLE**, savant anglais, vivait dans la seconde moitié du quatorzième siècle. Il descendait des comtes de Suffolk, et fut moine franciscain. On a de lui : *de Proprietatibus rerum*, traduit en français par Jean Corbichon (1372), et en anglais par Jean Trévisa (1398). La plus ancienne édition connue du texte latin est celle de Nicolas Pistor de Bensheim et Marc Reinhardt de Strasbourg, sans indication de ville (1480, in-fol., gothique). Il y est question des instruments en usage à cette époque, de la trompette, du chalumeau, de la sambuque, de la symphonie, de la cythare, du psaltérion, de la lyre, des cimbales, du sistre et des cloches. Hawkins a souvent eu recours à cet ouvrage.

Hawkins, *Hist. of the science of Music*, II, 122. — *Biog. Britan.*

***BARTHOLOMEI** (*Ange-Michel*), musicographe français du dix-septième siècle. On a de lui : *Table pour apprendre facilement à toucher du théorbe*; Paris, Ballard, 1669.

Fétis, *Biographie universelle des musiciens*.

BARTISCH (*George*), chirurgien allemand; natif de Kœnigsbruck (et non de Kœnigsberg), vivait dans la seconde moitié du seizième siècle. Il se livra particulièrement à la médecine oculistique et herniaire. On a de lui, sous le titre d'Ὀφθαλμοδουλεία, un *traité pratique sur les maladies des yeux* (en allemand); Dresde et Francfort, 1584, in-fol.; Nuremberg, 1646, in-4°; Leyde, 1725, avec des planches faites d'après celles de l'ouvrage de Vésale : *de corporis humani Fabrica*. Il s'est fait connaître aussi par un instrument (dont l'invention a été revendiquée par Rau) destiné à fixer la paupière dans certaines opérations.

Biographie médicale.

BARTLEMANN ou **BARTHELMONT**, *Barthelemon* (*Hippolyte*), célèbre violoniste et compositeur, né vers 1740, mort vers 1800. Il résida quelque temps à Paris, et fut directeur de musique du Wauxhall à Londres. On a de lui plusieurs opéras, parmi lesquels on remarque *Pelopida* (en 1766), *le Fleuve Scamandre* (en 1768), et *la Ceinture enchantée* (en 1776).

Jacques BARTLEMANN, peut-être fils du précédent, natif de Londres, se rendit célèbre, vers 1778, comme chanteur et compositeur.

César Gardeton, *Annales de la Musique*, année 1820.

BARTOLE. *Voy.* BARTHOLE.

***BARTOLI** (*Domenico*), appelé aussi *Domenico d'Asciano*, peintre de l'école de Sienne, florissait vers la moitié du quinzième siècle. Il était élève et neveu de Taddeo Bartoli. En 1470, il décora la salle des Pèlerins de l'hôpital de la *Scala* de Sienne de cinq fresques occupant autant de grandes lunettes, et représentant l'histoire de cet établissement. Toutes les figures sont de grandeur naturelle. Ces fresques ont un peu souffert, et la salle où elles se trouvent est sombre : cependant on peut y puiser des renseignements fort précieux sur les costumes du temps. La perspective est mieux observée que dans les ouvrages de Taddeo; les mouvements des chevaux sont rendus avec une habileté rare pour l'époque; enfin, tel est le mérite de ces peintures, que Raphaël et Pintaviochio ne dédaignèrent pas de les consulter. Elles sont signées : *Dominicus Bartoli de Senis me pinxit anno Do.* MCCCCXXXX. E. B—N.

Romagnoli, *Cenni storico-artistici di Siena*. — Orlandi, *Abecedario Pittorico*. — Ticozzi, *Dizionario de' Pittori*.

***BARTOLI** (*Cajetan*), chirurgien italien, vivait dans la dernière moitié du dix-huitième

siècle. On a de lui : *Primizie chirurgico-pratiche*; Ferrare, 1714.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

BARTOLI (*Cosme*), célèbre littérateur italien, vivait dans la seconde moitié du seizième siècle. Il cultiva avec un égal succès les mathématiques et les belles-lettres. Il fut en 1540 un des premiers membres de l'Académie *degli Umidi*, dont il rédigea les règlements. En 1568 le grand-duc le nomma résident à Venise où il séjourna trois ans. A son retour à Florence, Bartoli obtint le prieuré de Saint-Baptiste. Ses principaux ouvrages sont : *Marsilio Ficino sopra l'amore ovvero convitto di Plattone, translatato da lui della greca lingua nella latina, e appresso volgarizzato nella toscana*; Florence, 1544, in-8°, collationné sur le texte de Ficin, et accompagné d'un discours sur la nouvelle orthographe employée dans l'ouvrage; — *l'Architettura di Leon-Batista Alberti, tradotta in lingua fiorentina coll' aggiunta de' disegni*; Florence, 1650, in-fol., fig.; Venise, 1565, in-4°; et Rome, 1584, in-4°; — *Opuscoli morali di Leon-Batista Alberti, tradotti e parte corretti da Cosmo Bartoli*; Venise, 1568; — *Manlio Severino Boezio, della Consolatione, della Filosofia, tradotto in volgare*; Florence, 1551, traduction faite par ordre du duc pour être envoyée à Charles-Quint; mais la version de Varchi fut préférée; — *Modo di misurar le distanze, le superficie, i corpi, le piante, le provincie, le prospettive, e tutte le altre cose terrene secondo le vere regole di Euclide*; Venise, 1564 et 1589, in-4°; — *Vita di Federigo Barbarossa imperatore romano*; Florence, 1556, in-8°; — *Ragionamenti accademici sopra alcuni luoghi di Dante, con alcune invenzioni e significati*, etc.; Venise, sans date, in-4°; ibid., 1567 et 1707 : à la fin du troisième de ces *ragionamenti* se trouve une *canzone* qui a suffi à Crescimbeni pour mettre Bartoli au nombre des poëtes italiens; — *Discorsi istorici universali* (ils sont au nombre de quarante); Venise, 1569, in-4°; Gênes, 1582, in-4°.

Tiraboschi, *Storia della Letteratura italiana*. — Ginguené, *Histoire littéraire de l'Italie*.

BARTOLI (*Daniel*), savant italien, de l'ordre des Jésuites, né à Ferrare le 12 février 1608, mort à Rome, le 13 janvier 1685. Ses principaux ouvrages sont : une *Histoire de la compagnie de Jésus*, en italien; Rome, 1653-1675; 6 vol. in-fol. : cette histoire, puisée en partie dans les manuscrits du Vatican, renferme des documents curieux; plusieurs parties de cet ouvrage, telles que l'Asie, ont été publiées à part en 1667, troisième édition, augmentée de la mission en Mongolie et de la vie du P. Ridolphe Aquaviva; — *Uomo di lettere*, traduit en français par le P. Livoy; 1769, in-12; — *il Torto e il Diritto del non si può*, ouvrage dirigé contre les puristes; — *il Trattato del suono, de tremorici armonici e dell' udito*; Rome, 1680, in-4°; — *del Ghiaccio e della coagulatione*; Rome, 1681, in-4°; — *della Tensione e Pressione*.

Tiraboschi, *Storia della Letteratura italiana*.

BARTOLI (*Dominique*), poëte italien, né dans le voisinage de Lucques le 14 décembre 1629, mort le 8 septembre 1698. Il étudia à Lucques, et aida le P. Bévérini dans sa traduction de l'*Énéide*. Il eut ensuite une querelle littéraire qui dura pendant toute une année, au sujet du *Psalmista toscano de Loretto Mattei*, dans lequel il avait signalé, sous l'anagramme de *Nicodemo Liberato*, des fautes de langue. Mattei répliqua sous l'anagramme d'Oretto Tameti. La querelle, entrecoupée ainsi de répliques et de contre-répliques, se termina pacifiquement : les deux contendants devinrent amis, s'adressèrent des sonnets réciproquement élogieux, et, ce qui ne se verrait guère de notre temps, s'envoyèrent l'un à l'autre leur portrait. Cette liaison, commencée par voie de correspondance, devint plus étroite lors du voyage de Bartoli à Rome en 1693, et de son entrevue avec Mattei. On a de Bartoli : *l'Asta, d'Achille che ferisce per sanare el Psalmista Toscano del signore Loretto Mattei, censura cortese del signore Domenico Bartoli, col breve raconto delle principali contese de' poeti volgari*; Modène, 1695, in-12; — *Canzoniero*, part. 1 et 2; Lucques, 1695, in-12; — *Rime giocose*, œuvre posthume; Lucques, 1703, in-12.

Tiraboschi, *Storia della Letteratura italiana*. — Ginguené, *Histoire littéraire de l'Italie*.

* **BARTOLI** (*Francesco*), peintre de l'école de Modène, mort en 1779. Il fut élève de Francesco Bibliena, et s'adonna principalement à la décoration théâtrale.

Tiraboschi, *Notizie degli artefici modenesi*.

* **BARTOLI** (*Jean-Baptiste*), canoniste italien, né à Venise le 21 juillet 1695, mort vers 1765. Il fut successivement chanoine de l'église cathédrale de Ceneda, professeur de droit canon à Padoue et évêque de Feltre. Il vivait encore à Rome en 1758, avec le titre d'archevêque de Nazianze. On a de lui : *De Æquitate*; Venise, 1728; — *Institutiones juris canonici*; Ausugii, 1749, in-4°; — *Apologia pro Honorio, pontif. rom.*; Ausugii, 1750, in-4°; — *De pontifice maximo, post obitum Benedicti XIV deligendo oratio*; Rome, 1758, in-4°.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

BARTOLI (*Joseph*), antiquaire italien, né à Padoue en février 1717, mort vers 1788. Il étudia le droit pour plaire à ses parents, occupa pendant quelque temps la chaire de physique expérimentale à l'université de Padoue, et fut nommé en 1745 professeur de belles-lettres à Turin : il fut aussi correspondant de l'Académie des inscriptions de Paris. Outre quelques poésies, lettres et opuscules, on a de lui : *Due dissertazioni*; Vérone, 1745, in-4° : la première est relative au Musée d'inscriptions récemment ouvert à Vérone; la seconde a trait à une inscription grecque inédite qui se trouve au même

musée; — *Lettere apologetiche sopra alcuni novellierie giornalisti*; Turin, sans date, in-4° : ces lettres apologétiques paraissent avoir été publiées postérieurement à l'année 1753; elles avaient pour objet d'expliquer un ancien diptyque publié par le cardinal Quirini, et parurent séparément depuis la fin de 1757; — *il Vero disegno delle tue Tavolette d'avorio chiamate dittico quiriniano, ora la prima volta dato in luce da Giuseppe Bartoli*, in-4° : il s'agit encore dans les trois dissertations que contient ce volume du diptyque, de son antiquité attaquée par Maffei, et de la fausse explication qui est donnée de ce même diptyque; — *la Quarta Egloga di Virgilio spiegata*; Rome, 1758; — des poésies insérées dans différents recueils.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*, II, 2e partie, p. 445.

BARTOLI (*Minerve*), femme poëte italienne, native d'Urbin, vivait dans la seconde moitié du seizième siècle. On a d'elle des poésies, imprimées dans Federigo Ricciuoli, *Eglogheerime*; Urbin, 1594, in-4°; et dans Alexandre Miari, *Poésie*; Reggio, 1591; — des sonnets dans le *Parnasso de' poetie delle più illustri rimatrici d'ogni secolo*, recueillis par la comtesse Louise Bergalli.

Tiraboschi, *Storia della Letteratura italiana*.

BARTOLI (*George*), littérateur italien, frère de Cosme, vivait dans la seconde moitié du seizième siècle. Il fut membre de l'Académie florentine. On a de lui : *Degli elementi del parlar toscano*; ouvrage posthume, édité à Florence par Cosme Bartoli, en septembre 1584.

Tiraboschi, *Storia della Letteratura italiana*.

BARTOLI (*Sébastien*), médecin italien, natif de Montelle, mort en 1676. C'était un médecin *spagirique*, beau parleur, hardi dans la pratique, et surtout très-heureux. Il obtint les bonnes grâces du vice-roi et de la noblesse de Naples. On a de lui : *Examen artis medicæ dogmatum communiter receptorum in decem exercitationes paradoxas distinctum*; Venise, 1666, in-4°; — *Triumphus spagiricæ medicinæ*; — *Breve ragguaglio de' bagni di Pozzuolo*; Naples, 1667; — deux traités sur les bains; Naples, 1679.

Biographie médicale.

BARTOLI (*Pietro Sante*), peintre et graveur à l'eau-forte, né vers 1635, selon les uns à Bartola, selon d'autres à Pérouse, mort en 1700. Il fut élève de P. Lemaire et de Nicolas Poussin. Il réussissait à copier les ouvrages du dernier avec une telle perfection, que le maître lui-même y fut quelquefois trompé. Quoi qu'il en soit, il est beaucoup plus connu comme graveur. Il dessinait l'antique avec autant de pureté que d'exactitude, et ses gravures contribuèrent puissamment à populariser en Europe les chefs-d'œuvre de l'art grec et romain. Il a reproduit un grand nombre de peintures des Catacombes. Ses principaux ouvrages sont des *sujets de l'Ancien et du Nouveau Testament*, d'après les fresques de Raphaël au Vatican; — *Daniel dans la Fosse aux lions*, d'après Pierre de Cortone; — *la Nativité de la Vierge*, d'après l'Albane; — *la Nativité de J.-C.*, d'après Annibal Carrache; — *la Prédication de saint Jean-Baptiste*, d'après le tableau de Mola aujourd'hui au Louvre; — *Jupiter foudroyant les Géants*, d'après la fresque de Jules Romain au palais ducal à Mantoue; — *les Noces Aldobrandines*, d'après l'antique; — les bas-reliefs de la *colonne Trajane* et de la *colonne Antonine*; — un recueil de *peintures antiques*; — une foule de monuments de Rome, etc.

Bartoli mourut à Rome, où il avait passé la plus grande partie de sa vie, et fut enterré près du Poussin dans l'église de S. Lorenzo in Lucina.

Son fils *Francesco Bartoli* fut aussi un graveur habile, et continua les travaux de son père.

E. B—N.

Orlandi, *Abecedario Pittorico*. — Lanzi, *Storia Pittorica*. — Pascoli, *Vite de' Pittori, Scultori e Architetti moderni*. — Ch. Le Blanc, *Manuel de l'Amateur d'estampes*.

***BARTOLI** (*Taddeo*), peintre de l'école de Sienne, florissait de 1390 à 1414. Son véritable nom est Taddeo di Bartolo Battilori; il était fils de Bartolo Fredi, et petit-fils de maestro Fredi, également peintres tous deux. Taddeo les surpassa de beaucoup; ses principaux ouvrages se voient au Palais-Public de Sienne, où il travailla à deux époques éloignées, ce qui permet d'apprécier ses progrès. A la voûte du vestibule est une demi-figure de *Christ* de proportion colossale et d'un grand caractère, entourée de cinq charmantes têtes de chérubins, et de quatre médaillons représentant les *Évangélistes*. Ces fresques datent de 1390. Peu de temps après, Taddeo peignit à Pise *le Couronnement de la Vierge*, qui se voit encore aujourd'hui au-dessus de la porte de la chapelle du *Campo-Santo*. En 1393, il peignit dans l'église de San-Gemignano les *douze Apôtres, le Paradis* et *l'Enfer*. Taddeo, après avoir exécuté à Pérouse des fresques aujourd'hui détruites, revint en 1398 à Sienne, où nous le retrouvons, huit ans plus tard, travaillant de nouveau au Palais-Public. De 1406 à 1414, il y peignit la chapelle, et le vestibule fort obscur qui la précède et paraît avoir été son dernier ouvrage. Dans deux grandes lunettes de ce vestibule sont des figures isolées dans des arcades peintes, une espèce de galerie d'hommes illustres de l'antiquité, accompagnés chacun d'une légende latine. Cet ouvrage, plein d'originalité et de noblesse, a été imité par le Perugin dans les *Stanze del Cambio*, de Pérouse. E. B—N.

Lanzi, *Storia Pittorica*. — Orlandi, *Abecedario Pittorico*. — Ticozzi, *Dizionario de' Pittori*. — Vasari, *Vite de' Pittori*. — Romagnoli, *Cenni Storico-Artistici di Siena*.

***BARTOLINI** (*Giuseppe-Maria*), peintre de l'école bolonaise, né à Imola en 1657, mort en 1725, ainsi que l'apprend l'inscription gravée sur son tombeau dans l'église *del Carmine*, à Imola. Il fut élève de Lorenzo Pasinelli dans sa patrie, puis de Carlo Cignani à Forli; il garda

toujours quelque chose de la manière du premier. Ce peintre avait de la facilité, et il mériterait d'être plus connu; malheureusement pour sa réputation, ses principaux ouvrages, tels que *le Miracle de saint Blaise* et quelques autres, sont restés à Imola, petite ville peu visitée des voyageurs.

Orelli, *Memorie*. — Lanzi, *Storia Pittorica*. — Orlandi, *Abecedario Pittorico*.

*BARTOLINI (*Lorenzo*), célèbre sculpteur, né à Florence vers 1778, mort le 20 janvier 1850. Dans sa jeunesse il eut pour maître Desmarets, peintre français établi à Florence, et sous lequel il fit de rapides progrès comme dessinateur; mais sa vocation le portant à manier l'ébauchoir et le ciseau plutôt que le pinceau et la palette, il vint se fixer à Paris, et entra dans l'atelier du sculpteur Lemot. C'est une chose digne de remarque que l'un des plus grands artistes de l'Italie moderne ait eu pour maîtres deux Français, et n'ait guère étudié son art qu'en France. Au commencement de ce siècle, Bartolini remporta le second prix de sculpture par un bas-relief dont le sujet était *Cléobis et Biton*. Cet ouvrage, que les connaisseurs mirent bien au-dessus de ceux de ses concurrents, et même de celui qui avait obtenu le premier prix, fit véritablement époque et révolution dans l'art; on crut voir revenir les beaux temps de la sculpture grecque; et en effet, aucun artiste, pas même Canova, n'approcha aussi près que Bartolini de la pureté idéale et de la noble simplicité des œuvres du siècle de Périclès. Sa réputation fut bientôt établie; Denon lui demanda des projets de médailles; Napoléon lui commanda une foule de travaux, dont plusieurs malheureusement ne furent pas terminés, Bartolini ayant quitté Paris pour retourner à Florence à la chute de l'empire. Antérieurement il avait fait plusieurs voyages en Italie, et avait fondé l'école de sculpture de Carrare, qui a rendu à l'art de si grands services.

Les principaux ouvrages exécutés en France par Bartolini sont le buste colossal de *Napoléon*, placé aujourd'hui sur la porte du Musée du Louvre; les bustes de *Cherubini*, de *Méhul*, et de madame *Regnauld de Saint-Jean d'Angely*; une magnifique statue de l'*Empereur*, qui ne fut point livrée au gouvernement par suite des événements de 1815, et qui depuis est passée en Amérique. Depuis son retour à Florence, Bartolini n'a cessé de produire de nombreux travaux. Je ne citerai pas une foule de bustes d'Anglais et d'Anglaises; il me suffira d'indiquer les groupes de la *Charité* et d'*Hercule et Lycas*, plusieurs tombeaux, dont un des plus remarquables est celui de lady Stratford-Canning, morte en Suisse en 1817. Ce beau monument, placé dans la cathédrale de Lausanne, se compose d'une grande urne de marbre blanc, enrichie de figures de demi-relief de la plus rare perfection.

Bartolini a envoyé aux expositions de France plusieurs ouvrages également dignes de sa réputation; il a exposé en 1834 le buste de *Rossini*; en 1840, le petit modèle, en marbre de Carrare, d'un monument consacré à la mémoire de M. *Nicolas Demidoff*; en 1841, une statue en marbre d'*Arnima, nymphe de l'Arno*; en 1844, un buste de femme; enfin, en 1845, la *Nymphe au scorpion*, délicieuse figure de marbre qui prouva que l'âge n'avait porté aucune atteinte à la fraîcheur de son talent.

Lorenzo Bartolini est mort dans sa patrie, admiré de tous comme artiste, aimé et estimé comme homme de ceux qui avaient le bonheur de le connaître. Une étroite amitié l'unissait à notre célèbre peintre Ingres, auquel nous devons une partie des renseignements que renferme cette notice. ERNEST BRETON.

*BARTOLINO (*Teseo*), sculpteur, né à Pienza en Toscane, vivait au milieu du seizième siècle. Il est le plus moderne des artistes qui ont travaillé aux stalles de la cathédrale de Sienne. Il en a exécuté une partie en 1569, en compagnie de Benedetto de Montepulciano, sur les dessins de Ricci. Bartolino est aussi l'auteur d'un bel autel qui, de l'église de Certano, a été apporté dans la sacristie de la chapelle moderne de Saint-Bernard, hors la porte *Tufi* de Sienne.

Romagnoli, *Cenni Storico-Artistici di Sienna*.

*BARTOLO (*Fredi*, abrév. de *Manfredi*), peintre de l'école de Sienne, travaillait déjà en 1356, et mourut fort âgé en 1410. Il était fils d'un peintre assez médiocre des premières années du quatorzième siècle, nommé maestro Fredi. Bartolo surpassa son père dans le dessin aussi bien que dans le coloris, quoique sa manière soit encore sèche, barbare, et tenant beaucoup de celle des maîtres grecs. Ses principaux ouvrages sont les fresques qui se voient encore dans l'église de San-Gemignano, et sur lesquelles on lit cette inscription : *Ann. Dom. MCCCLVI, Bartolus magistri Fredi de Senis me pinxit*. Lanzi attribue par erreur cette peinture à Taddeo Bartoli, fils de Bartolo Fredi. A San-Gemignano, Bartolo a peint toute la muraille de la basse nef de gauche, et y a représenté une foule de sujets tirés de l'Ancien Testament. Sous la tribune de l'orgue, est une autre fresque du même maître, *la Tentation de Job*. Toutes ces peintures, d'une grande médiocrité, ne sont guère intéressantes que sous le rapport historique; elles sont en outre fort endommagées par le temps, et les plus voisines de la porte ont évidemment été retouchées par une autre main.
E. B—N.

Valle (della), *Lettere Senesi*. — Lanzi, *Storia Pittorica*.

BARTOLOCCI ou BARTOLOCCIUS (*Jules*), savant italien, né en 1613 à Celano, dans l'Abruzze; mort le 1er novembre 1687. Il était religieux de l'ordre de Saint-Bernard : il professa la langue hébraïque et rabbinique au collége de la Sapience à Rome. On a de lui : *Bibliotheca magna rabbinica*, etc.; Rome, 4 vol. in-fol.; le 1er vol. parut en 1675; le 2e vol., en 1678; le 3e vol., en 1683; et le 4e, en 1693. Les trois pre-

miers ont été publiés par l'auteur, et le quatrième par Imbonat, disciple de Bartolocci. Imbonat a ajouté un cinquième volume, sous le titre : *Bibliotheca latina hebraica*, etc.; Rome, 1694, in-fol. Ce grand travail de Bartolocci est estimé ; cependant il a été souvent critiqué. « Beaucoup d'érudition juive, » dit B. Simon dans sa *Bibliothèque critique*, « mais peu de jugement, et par-dessus tout une ignorance profonde dans les matières les plus communes qui regardent la critique. »

Wolf, *Bibliotheca Hebraica*.

BARTOLOMMEI (*Jérôme*), poëte italien, né à Florence vers 1584, mort le 8 mai 1662. Il fut membre de l'Académie de la Crusca et de l'Académie florentine, et séjourna quelque temps à Rome sous Urbain VIII. Ses principaux ouvrages sont : *Tragédies;* Rome, 1632, in-12; les mêmes corrigées et augmentées de trois tragédies; Florence, 1655, 2 vol. in-4° ; — *l'America, poema eroico, al cristianissimo Luigi XIV, re di Francia e di Navarra;* Rome, 1650, in-fol.; — *Drami musicali morali;* Florence, 1656, in-4° ; — *Dialoghi sacri musicali intorno a diversi sogetti;* Florence, 1657, in-4°; — *Didascalia, sive dottrina comica;* Florence, 1658, in-4°.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

BARTOLOMMEI (*Mathias-Marie*), littérateur, fils du précédent, naquit à Florence le 14 août 1640, et mourut dans sa ville natale le 24 décembre 1695. Il joua lui-même quelques-unes de ses comédies sur le théâtre du cardinal Léopold de Toscane. Le grand-duc Cosme III se l'attacha comme gentilhomme de sa chambre. Les pièces de Bartolommei ont pour titre : *Amore opera a caso;* Florence, 1668, in-12; — *la Sofferenza vince Fortuna;* Florence, 1669, in-4°; — *le Gelose cautele;* Bologne, 1669 et 1694; — *il Finto marchese;* Rome, 1676; — *la Prudenza vince Amore;* Venise, 1682; — *Trattenimento scenico;* Bologne, 1697. Bartolommei publia, en 1644, le joli poëme villageois de Baldovini, intitulé *Lamento di Cecco da Varlungo* (*voy.* Baldovini).

Ginguené, *Hist. littéraire de l'Italie*.

***BARTOLOMMEI** (*Simon-Pierre*), antiquaire italien, né le 16 novembre 1709 à Pergine, dans le territoire de Trente, mort en 1764. On a de lui : *Diss. de Tridentinarum, Veronensium, Moranensiumque monetarum speciebus et valore;* Trente, 1749, in-4°; — les ouvrages suivants ont été publiés dans l'année 1758 : *Origines et idiomata populorum incolentium Alpes Perginenses; — Historia Perginensis; — Origines gallicæ in principatu Tridentino;— Qui fuerint Galli, et unde venerint; — De Vestibus, modo accumbendi et potandi veterum Thracum; — De tempore quo Hetrusci a Gallis ab Hetruria pulsi in Rhetiam sese receperunt.*

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

BARTOLOMMEO DELLA PORTA. *Voy.* Baccio della Porta.

***BARTOLOMMEO**, de Florence, l'un des plus anciens peintres de l'école florentine, peignit vers 1250 la belle *Annonciation* si vénérée dans l'église des Servites de Florence, et qu'on a cru longtemps pouvoir attribuer à Cavallini, élève du Giotto, tant cette œuvre paraissait au-dessus de son siècle.

Lanzi, *Storia Pittorica*. — Lami, *Dissertazione su i Pittori e Scultori Italiani che fiorirono dal 1000 al 1300*.

BARTOLOMMEO, de Messine, helléniste, vivait dans le treizième siècle. Il fut chargé par Mainfroi, fils de l'empereur Frédéric II, de traduire Aristote; et il le fit sans recourir aux traductions arabes. D'ailleurs, les croisades venaient d'enrichir la littérature de l'Occident des ouvrages de physique et de métaphysique d'Aristote. La traduction de l'*Éthique* par Bartolommeo existe manuscrite à la bibliothèque de Santa-Croce, à Florence.

Schœll, *Hist. de la Littérature grecque*, t. VII, p. 271.

***BARTOLOMMEO** (*maestro*), sculpteur et architecte vénitien, de la fin du quatorzième siècle. Il est l'auteur de la porte principale du palais des Doges, porte dite *della Carta*, et des statues qui la décorent; son nom est gravé sur l'architrave. Dans la même ville, on voit de lui plusieurs statues à la façade de la confrérie de Saint-Marc; mais c'est au-dessus de la porte de l'ancienne confrérie de la Miséricorde qu'il faut aller admirer son chef-d'œuvre, une grande, noble et belle figure de la *Vierge accueillant les prières des fidèles*. Il faut se garder de confondre, ainsi qu'on l'a fait souvent, maestro Bartolommeo avec Bartolommeo Buono (*Voy.* Buono). E. B—n.

A. Quadri, *Otto giorni in Venezia*. — Valéry, *Voyages historiques et littéraires en Italie*.

***BARTOLONI** (*Pierre-Dominique*), médecin italien, né à Empoli dans l'état de Florence, vivait vers la fin du dix-septième siècle. Il accompagna le grand-duc Jean-Gaston dans son voyage en Allemagne et en Bohême. On a de lui : *Bacco in Boemia, dithyrambi;* Prague, 1717, in-4°. Domin.-Maria Manni assure qu'il a aussi laissé quelques ouvrages de médecine, et une histoire de la Bohême en 4 vol.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

BARTOLOZZI (*François*), graveur italien, né à Florence en 1725, mort à Lisbonne en 1813. Il eut pour maître Ugo Ferreti, de Florence, et Joseph Wagner, de Venise. En 1764 il se rendit en Angleterre, et s'établit dans une petite ville aux environs de Londres, où il exécuta un grand nombre de gravures remarquables par la netteté du burin. En 1806 il fut invité à se rendre en Portugal, où le roi lui fit une pension. Tour à tour graveur à l'eau-forte, au burin, au pointillé, peintre en miniature, au pastel, il excella dans chacun de ces genres. Tous ses ouvrages décèlent l'homme inventif, l'homme de génie, l'homme de goût; ses travaux sont innombrables. Son œuvre a été vendue jusqu'à 1,000 livres sterling en Angleterre, à l'époque

où sa réputation éclipsait celle de tous ses rivaux. Aujourd'hui que l'enthousiasme est passé, que le genre du pointillé dans lequel il a excellé est apprécié à sa juste valeur, l'on ne recherche plus que ceux de ses ouvrages qui sont placés hors ligne par l'excellence de leur exécution. Ils sont trop nombreux pour pouvoir être cités ici. M. Ch. Le Blanc, dans son *Manuel de l'amateur d'estampes*, décrit jusqu'à sept cents pièces de Bartolozzi. Parmi ses estampes les plus estimées, on cite : *la Mort de Didon*, d'après Cipriani; *le Silence*, *la Naissance de Pyrrhus*, *la Femme adultère*, d'après les Carrache; *Clytie changée en tournesol*, *le Massacre des Innocents*, d'après le Guide; *la Mort de Chatham*, d'après Copley; une *Circoncision*, d'après le Guerchin; *le dictateur Camille*, d'après Sébastien Ricci; une *Sainte Famille*, d'après Benoît Luti. Bartolozzi fut le collaborateur de Bracci pour l'ouvrage intitulé *Memorie degli antichi incisori che scolpirono i loro nomi nelle gemme e cammei, con molti monumenti inediti*; Florence, 1784-1788, 2 vol. in-fol.

Ch. Le Blanc, Man. de l'Amat. d'estampes.

BARTOLUCCI (*Jean-Baptiste*), médecin italien, né à Assise. Il exerça la médecine à Nocera. On a de lui : *Del Bagno dell' acqua Bianca o Santa di Nocera*; Pérouse, 1636, 1656, in-4°.

Mazzuchelli, Scrittori d'Italia.

BARTOLUCCI (*Vincent*), jurisconsulte, né à Rome le 22 avril 1753, mort en 1823. Il étudia le droit, et obtint sous Pie VI la place d'avocat fiscal consistorial. Lors de la réunion des États romains à l'empire français, il fut nommé par Napoléon premier président de la cour impériale de Rome, et en 1811 il entra au conseil d'État. A la restauration, il prit sa place d'avocat fiscal à Rome, et fut chargé par Pie VII de la rédaction du *bref* qui rendit aux séculiers les places de magistrature dans les légations.

Biographie des Contemporains.

BARTON (*Benjamin-Smith*), médecin américain, né en 1766 à Lancastre, ville de la Pensylvanie, mort en 1816. Il étudia la médecine à Édimbourg et à Goettingue. A son retour en Amérique, il fut nommé professeur d'histoire naturelle dans sa ville natale. Atteint de phthisie pulmonaire, il fit un voyage en France pour rétablir sa santé; mais ce voyage lui fut plutôt funeste qu'utile, car il mourut peu de temps après. On a de lui en anglais : *Mémoire sur la faculté de la fascination qui a été attribuée à divers serpents d'Amérique*; Philadelphie, 1796, in-8°, avec un supplément publié en 1800. Ce mémoire a été traduit en allemand, avec des notes, par E.-A.-G. de Zimmermann; Leipzig, 1798, in-8°; — *Essai d'une matière médicale pour les Etats-Unis*; Philadelphie, 1798, in-8°, et 1810; — *Nouveaux Aperçus sur l'origine des tribus et des nations de l'Amérique*; Philadelphie, 1798, in-8°; — *Fragments de l'histoire naturelle de la Pensylvanie*; Philadelphie, 1799, in-fol.; — *Notes relatives à quelques antiquités américaines*; Philadelphie, 1796, in-4°; — *Mémoires sur le goître et la fréquence de cette maladie dans différentes parties de l'Amérique du Nord*; Philadelphie, 1800, in-4°; traduit en allemand, avec des notes, par G. Leibsch; Goettingue, 1802, in-8°; — *Éléments de botanique*, ou *Esquisse de l'histoire naturelle des végétaux*; Philadelphie, 1804, 2 vol. in-8°, avec planches coloriées, réimprimés en 1812 et 1814; — un grand nombre d'articles dans les *Transactions de la Société américaine*, et dans le *Magasin Philosophique* de Tilloch. — Il ne faut pas confondre ce médecin avec un autre Barton, professeur de botanique à Philadelphie, auteur d'une *Matière médicale des États-Unis*, 1817, in-4°, et d'une *Flore des environs de Philadelphie*; 1818, 2 vol. in-8°.

Biographie Médicale.

***BARTON** (*Bernard*), poëte anglais, généralement connu sous le nom du *Poëte quaker*, né en 1784, mort le 19 février 1849. Il fit, en 1812, sa première apparition dans le monde littéraire par un volume de poésies. On s'étonna de voir un poëte sortir de la secte des quakers, qu'un injuste préjugé faisait considérer comme hostile aux beaux-arts. La presse tout entière répéta son nom, et lui fit une réputation que son talent seul ne lui eût probablement pas méritée. Il obtint même les honneurs de la scène, qu'il n'avait sans doute pas ambitionnés; il fut en correspondance avec les hommes les plus éminents de son temps. Il demeurait à Woodbridge où il était commis de banque, et où il resta jusqu'à sa mort, qui arriva par une maladie de cœur. Ses vers, très-nombreux, sont répandus un peu partout; échappés sans travail à une plume facile, ils laissent beaucoup à désirer sous le rapport de la correction; mais on y trouve un sentiment vrai de la nature, qui offre parfois beaucoup de charme. On a de lui : *Metrical effusions*, 1812; — *Poems*, in-8°; Londres, 1820; — *Others Poems*, in-8°; Londres, 1822; — *Minor poems including Napoleon*, 2e édit., 1824; — *Poetic vigils*, in-8°; Londres, 1824; — *Devotion verses*, in-12; 1826, Londres; — *A widow's tale and other poems*, 1828; — *Fisher's Juvenile scrap book*, 1836; — *the Reliquary*, 1836; — *Household verses*, 1845; — *Selections from the poems and letters of Bernard Barton by his daughter*; 1849, Londres. T. D.

BARTON (*Élisabeth*), visionnaire anglaise, née dans le comté de Kent vers le commencement du seizième siècle, morte le 22 avril 1554. Atteinte d'une maladie hystérique, elle se disait inspirée de Dieu, et faisait des prophéties. Elle prédit à Henri VIII que, s'il épousait Anne de Boulen, il perdrait sa couronne et mourrait un mois après son mariage. Excitée par son curé, prêtre fanatique, elle disait aussi que Henri n'était plus roi depuis qu'il était hérétique. Henri VIII

la fit mettre à mort comme criminelle d'État. Fischer, évêque de Rochester, et le célèbre chancelier Thomas Morus, furent enveloppés dans la condamnation de cette prophétesse, quoique Morus la qualifiât de *sotte nonne*.

Biographia Britannica.

BARTRAM (*Jean*), naturaliste américain, vivait dans la première moitié du dix-huitième siècle. Fils d'un riche quaker de la Pensylvanie, il parcourut plusieurs contrées de l'Amérique septentrionale à une époque où elles étaient encore couvertes d'immenses forêts vierges, et en fit, l'un des premiers, connaître les principales productions naturelles. En 1743, il parcourut l'Onondago et les environs du lac Ontario; et en 1765 et 1766, il visita les bords de la rivière Saint-Jean, dans la Floride. Il publia les résultats de ses pérégrinations, et en communiqua une partie à Linné, à Dillon et à Kalin, qui en parlent dans leurs écrits. On a de lui : *Observations on the inhabitants, climate, soil, productions, animals, etc.; made in his travels from Pensylvania to Onondago, Oswego and the lake Ontario*; Londres, 1751, in-8°. Guillaume Stork, dans son ouvrage intitulé *Description of the Cast-Florida*, Londres, 1769, in-4°, donne un extrait du journal du voyage de Bartram en Floride. Parmi les plantes qu'on y trouve indiquées pour la première fois, on cite l'*Illicium Floridanum*, joli arbrisseau, aujourd'hui cultivé dans nos serres. Linné a consacré à la mémoire de Bartram le genre *Bartramia*, de la famille des liliacées.

F. H.

Biographie médicale.

***BARTSCH** (*J.-Adam* DE), dessinateur et graveur à l'eau-forte et au burin, né à Vienne (Autriche) en 1757, mort dans cette ville le 21 août 1820. Il était membre de l'Académie des beaux-arts, et premier garde de la Bibliothèque impériale. Son œuvre se compose de cinq cent cinq pièces, dont quelques-unes sont fort rares. Il en existe un excellent *Catalogue* dressé par le fils de l'auteur; Vienne, 1818, in-8°. Parmi les ouvrages nombreux relatifs à l'art de la gravure, que l'on doit à Bartsch, on distingue surtout celui qui a pour titre *le Peintre-Graveur*; Vienne, 1803-1821, 21 vol. in-8°.

Ch. Le Blanc, *Manuel de l'Amateur d'estampes*.

***BARTSCH** (*Henri*), savant allemand, né à Kœnigsberg le 26 février 1667, mort le 25 juin 1728. Après avoir étudié dans sa ville natale le droit, la théologie, la philosophie, les mathématiques et les langues orientales, il parcourut l'Allemagne, la Hollande, l'Italie, la Suisse, la Hongrie et la Bohême. De retour à Kœnigsberg, il fut successivement avocat, secrétaire et gardien des archives de la ville. On a de lui : *Nachrichten von seinen Reisen* (Relations de ses voyages). On la trouve en manuscrit à la bibliothèque de Kœnigsberg.

Gadebusch, *Lief. Bibl.*

BARTSCH (*Jean*), médecin hollandais, vivait dans la première moitié du dix-huitième siècle. Il fut l'ami de Linné et de Boerhaave, qui l'envoyèrent à Surinam pour y étudier les productions naturelles du pays. Mais il succomba bientôt à l'insalubrité du climat et aux tracasseries que lui avait suscitées le gouverneur. On a de lui : *De Calore corporis humani hydraulico*; Leyde, 1737, in-4° : l'auteur y attribue la production de la chaleur animale au frottement des liquides contre les parois des vaisseaux qui les contiennent. Linné a établi, en mémoire de Bartsch, le genre *Bartsia*, de la famille des rhinanthacées.

Biographie médicale.

***BARUCCO** (*Giacomo*), peintre de l'école vénitienne, né à Brescia, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. Il marcha sur les traces de Palma, et, comme lui, prodigua les teintes sombres dans ses tableaux. Un grand nombre de ses ouvrages se trouve dans les églises de Brescia; les principaux sont : des *Mystères*, à Saint-Dominique; *l'Enfer*, à Sainte-Afra; *le Christ allant au Calvaire*, à la Miséricorde.

E. B—N.

Lanzi, *Storia Pittorica*. — Orlandi, *Abecedario Pittorico*. — Ticozzi, *Dizionario de Pittori*. — Averoldi, *Scelte Pitture di Brescia*.

BARUCH, fils de Néri, de la tribu de Juda, servit, vers 606 av. J.-C., de secrétaire au prophète Jérémie, qu'il ne quitta qu'après sa mort. Ce fut Baruch qui, sous sa dictée, écrivit ses prophéties. Joakim, roi de Juda, eut connaissance de cette collection de prophéties : il en fit faire la lecture devant lui, et, après en avoir entendu quelques passages, il prit le livre, le coupa avec le canif du secrétaire, et le brûla tout entier dans un brasier qui était devant lui. En même temps il ordonna d'arrêter Baruch et Jérémie; mais on ne les trouva pas. Jérémie fit de nouveau écrire ses inspirations par Baruch, et il ajouta de nouvelles prophéties aux anciennes. La quatrième année de Sédécias, Baruch alla à Babylone pour y porter une lettre de Jérémie, dans laquelle le prophète prédisait les malheurs qui devaient arriver à cette ville. Jérémie étant mort en Égypte, Baruch se retira à Babylone, où il acheva ses jours. Le livre qui porte le nom de *Baruch* n'existe qu'en grec, et n'est pas canonique pour les Israélites. Outre la version des Septante, il existe de Baruch des versions en syriaque et en arabe. Le livre de Baruch est reconnu pour authentique par l'Église catholique. [*Enc. des g. du m.*]

Baruch, I, 1. — Jérémie, XXXVI, 48. — Usser, *Annal. Vet. Testam.*

BARUFFALDI (*Jérôme*), littérateur et poëte italien, né à Ferrare le 17 juillet 1675, mort le 1er avril 1753. Il fut professeur de belles-lettres et grand vicaire de l'archevêché de Ravenne. Il avait fondé à Ferrare une réunion littéraire qui devint une académie, sous le titre de *la Vigna*. Depuis sa nomination à l'archiprêtrise de l'église collégiale de Cento, il partagea son séjour entre Cento et Ferrare. Il écrivit plus de cent ouvrages,

dont Mazzuchelli donne la liste. Les principaux sont : *Dissertatio de poetis Ferrariensibus*; Ferrare, 1698, in-4°, et dans le *Thesaur. Antiquit. ital.* de Grævius; — *Dissertatio de præficis ad illustrationem urnæ sepulchralis Fl. Quartillæ præficæ*, etc.; Ferrare, 1713, in-8°; — *Studiorum Ephemerides almæ Ferrariensis universitatis ejusque collegiorum*; 6 petits vol. in-12, Ferrare, depuis 1725 jusqu'en 1730; — *Della Storia di Ferrara lib. IX*, etc.; Ferrare, 1700, in-4°; — *Lettera difensiva di messer Antonio Tibaldeo di Ferrara al sig. dottore Lod. — Ant. Muratori da Modena*; 1709; — *Rime scelte de poeti Ferraresi antichi e moderni*, etc.; Ferrare, 1713, in-8°; — *la Tabaccheide, ditirambo, colle annotazioni*; etc., Ferrare, 1714, in-4°; — *il Grillo*, poëme en dix chants; Vérone, 1738, in-8°; — *il Canapajo, lib. VIII*; Bologne, 1741, in-4° : poëme sur la culture du chanvre, l'un des meilleurs poëmes didactiques italiens; — *i Baccanali*, poëmes dithyrambiques, moins considérables que la *Tabaccheide*; Venise, 1722, in-12; — *Clizia, scena pastorale, cantata in musica nel teatro Scroffa*; Ferrare, 1716, in-4°; — *Ezzelino, tragedia in versi sciolti*; Venise, 1721, in-8°; corrigée et améliorée, Ferrare, 1722, 1726 et 1727, in-8°; — *Giocasta la giovine, tragedia di scena mutabile*, etc., avec un discours sur les changements de scène; Faenza, 1725, in-8°; Venise, 1727, in-8°; — *la Deifobe, tragedia*; Paris, 1727, in-8°; — *il Sacrifizio d'Abele, rappresentazione sacra*; Bologne, 1739, in-8°.

P. Burmannus, *in præfatione ad Thes. Ital.*, tom. IX, part. VI, p. 27. — Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*, vol. II, part. I, p. 483.

BARUFFALDI (*Jérôme*), bibliographe italien, neveu du précédent, naquit le 15 janvier 1740 à Ferrare, et mourut au mois de février 1817. Il entra dans l'ordre des Jésuites, et, après la suppression de cet ordre, il fut nommé inspecteur des études dans le Ferrarois. On a de lui : *Saggio della tipografia Ferrarese*; Ferrare, 1777, in-8° : catalogue des ouvrages imprimés dans cette ville, de 1471 à 1500; — *Commentario storico della bibliotheca Ferrarese*; ibid., 1782, in-8°; — *Vita di Claudio Tedeschi*; ibid., 1784, in-8°; — *Notizie delle Accademie letterarie Ferraresi*; ibid., 1787, in-8°; — *Catalogo di tutte l' edizioni dell' Orlando Furioso*; ibid., 1787, in-8°; — *Vita di Lodov. Ariosto*; ibid., 1807, in-4° : c'est la meilleure biographie d'Arioste; — *Continuazione delle memorie istoriche de' letterati Ferraresi*; ibid., 1811, in-4° (*voy.* BAROTTI); quelques articles insérés dans les *Opuscoli Ferraresi*.

Tipaldo, *Biographia degli Italiani*, etc.

BARUTEL (*Grégoire* de), poëte languedocien, né vers 1620 à Villefranche de Lauraguais, mort vers la fin du dix-septième siècle. Il remporta, en 1651, le premier prix à l'Académie des Jeux Floraux de Toulouse, sur le jeu du lansquenet, poëme qu'il publia, avec ses premiers essais de poësie, sous le titre *le Triomphe de l'Églantine*; Toulouse, 1651, in-4°.

Biographie Toulousaine.

BARUTEL (*Thomas-Bernard*, le P.), prédicateur, né à Toulouse en 1720, mort à la Chartreuse de Saix en 1792. Il entra dans l'ordre de Saint-Dominique, et se distingua par son talent de prédication. On a de lui : *Sermons, panégyriques et discours*; Toulouse, 1788, 3 vol. in-12.

Biographie Toulousaine.

BARWICK (*Pierre*), médecin anglais, né vers l'an 1619 à Wetherstack, dans le Westmoreland, mort à Londres en 1705. Il étudia à l'université de Cambridge, et fut médecin ordinaire de Charles II. On a de lui : *Défense de la découverte de la circulation du sang par Hervey*; — *Vie de Jean Barwick*, son frère, écrite en latin; 1721, in-8°. On attribue aussi à Barwick un livre intitulé *De iis quæ medicorum animos exagitant*; Londres, 1671, in-4°.

Biographie médicale.

***BARY** (*Henri*), graveur flamand, né vers 1625, mort vers la fin du dix-septième siècle. Ses estampes sont remarquables par la pureté du burin. On estime les suivantes : une *Vieille qui jette de l'eau par une fenêtre*, d'après P. Mieris; — une *Jeune Personne endormie, ayant derrière elle un jeune homme*; — un *Mendiant et un Faiseur de balais*, d'après le même; — *l'Été et l'Automne*, tableau allégorique copié sur Van-Dyck; — un *Ménage rustique*, d'après Pierre Van-Aersan; — les portraits d'*Hugues Grotius*, de *Corneille Kettel*, de *Michel Ruyter*, de *l'amiral Vhigh*, de *Tromp*, de *Jacob Backer*, etc. Elles sont, pour la plupart, marquées des initiales H. B.

Descamp, *Vie des Peintres*, etc.

***BARYE** (*Antoine-Louis*), statuaire et graveur, né à Paris en 1796, fut élève de Bosio et de Gros. Il apprit tout à la fois à manier avec art le ciseau, le pinceau et le burin. En 1819, il obtint une médaille d'argent au concours de gravure, et, l'année suivante, le deuxième grand prix de sculpture, dont le sujet était *la Malédiction de Caïn*. Il exposa, en 1827, plusieurs bustes et médaillons; en 1831, un *Saint Sébastien* et le groupe du *Tigre et du crocodile*, dont le succès éclatant détermina la spécialité de son talent, incertaine jusqu'alors, et lui valut une médaille de deuxième classe; en 1833 et 1834, un groupe représentant *Charles VI* au moment où une vision lui apparut, dans la forêt du Mans, œuvre que la princesse Marie acheva sur sa composition; un buste du duc d'Orléans, un Cavalier du quinzième siècle, et plusieurs animaux parmi lesquels on remarque le *Lion saisissant un serpent dans ses griffes*, que l'on admire aujourd'hui dans le jardin des Tuileries, à l'entrée de la terrasse du bord de l'eau.

On lui doit aussi ce charmant groupe de *Jeunes ours* jouant ensemble, dont les marchands de bronze vendent si cher les réductions, aussi

délicates que gracieuses, et les neuf groupes de merveilleuses figurines représentant une chasse, dont il couronna un surtout de table commandé par le duc d'Orléans. M. Barye resta plusieurs années sans rien exposer. En 1850 enfin il a fourni, pour son contingent au salon, deux groupes, un *Centaure* et un *Lapithe*, commandés par le ministre de l'intérieur, et le modèle en plâtre d'un *Jaguar dévorant un lièvre*, dont le bronze a eu les honneurs de l'Exposittion de 1852. J.-F. Destigny (de Caen).

BARYPHONUS. *Voyez* Grobstimm.

BARZENA (le père *Alphonse*), jésuite, surnommé l'*Apôtre du Pérou*, né en 1528 à Cordoue, mort à Cusco en janvier 1598. Il fut disciple de Jean d'Avila, et passa au Pérou. Il apprit les langues du Tucuman et du Paraguay, et consacra sa vie à l'instruction des indigènes. Outre des catéchismes et quelques opuscules ascétiques, on lui doit : *Lexica et præcepta grammatica, item liber confessionis et precum, in quinque Indorum linguis, quarum usus per Americam Australem, nempe Puquinica, Tenocotica, Catamareana, Guaranica, Natixana, sive Moguazana;* Lima, 1590, in-fol.; livre très-rare, qui passa pour le premier qui ait été imprimé au Pérou (1).

Sotvel, *Biblioth. Societ. Jesu.*

BARZINI (*François*), astrologue florentin : on a de lui : *il Supretario delle stelle por l'anno* 1667, *aggiuntovi la difesa dell' astrologia*; Venise, 1667, in-4°; — *la Nascita, vita ed accidenti occorsi al capitano Tiberio Squiletti;* Venise, 1677.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

BARZIZIO. *Voyez* Gasperini.

BARZONI (*Victor*), publiciste italien, né à Lonato, dans l'État de Venise, en 1768; mort à Naples en 1829. Il étudia à Brescia, et se montra pendant toute sa vie hostile à la révolution française, et particulièrement à Napoléon. Parmi ses écrits, on remarque : *les Romains en Grèce;* 1797, broch. in-8° : Napoléon fit saisir cette brochure, et l'auteur fut obligé de se tenir caché; — *le Solitaire des Alpes;* 1794; — *la République française;* Venise, 1799, in-8°; — *Revoluzioni della republica Veneta del signore Vittorio Barzoni, autore de' Romani in Grecia;* vol. in-8°, Philadelphie (Milan), 31 mai 1800; 2ᵉ édit., 1814, Milan; — *Motifs de la rupture du traité d'Amiens;* vol. in-12, Malte, 1804; 2ᵉ édition, Malte, en 1811; et 3ᵉ en 1815, à Milan; — *Descrizioni*, n° 14, *presso Baret, a Milano;* ouvrage curieux, qui renferme un tableau très-pittoresque des Apennins, une description de plusieurs statues de Canova, les horreurs des prisons de Venise, et la peste qui ravageait Malte en juillet 1813.

William Thompson, *Life and Writtings of Vict. Barzoni*, Lond. 1831.

(1) La Bibliothèque impériale possède un *Vocabulario* imprimé à Los Reyes en 1586. R.

BAS. *Voyez* Lebas.

***BAS** ou **BASSE**, nom de deux graveurs : *Martin*, graveur hollandais, vivait vers 1600. On reconnaît à sa manière qu'il était élève de Wierixe. Il a laissé des portraits remarquables, entre autres celui de Philippe Gening, jésuite, qui figure en tête de ses Mémoires, à la date de 1591. Le portrait de Philippe Bosqueri est signé *Mart. Basse*. Martin a encore gravé, sous la date de 1622, un *Saint Pierre et saint Paul* pour un petit frontispice.

William, autre graveur qui n'a laissé qu'une *Vierge avec l'enfant Jésus et saint Jean*, gravés en ovales, et signés *W. Basse*. On lui attribue encore un paysage gravé à l'eau-forte, dans lequel on voit des satyres.

Strutt, *Dictionary of Engravers.* — Bryan, *Dictionary*, etc. — Heinecken, *Dict. des Artistes.* — Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon.*

BASACOMATRIUS (*Borromée*), théologien français ou italien, de l'ordre de Saint-Dominique, vivait dans la première moitié du quatorzième siècle. On a de lui : *Tractatus de philosophia et philosophis.*

Echard, *Scriptores ordinis Dominicanorum.*

***BASADONNA** (*Jean*), poëte italien, vivait à Venise vers 1540. Il était jurisconsulte et membre du sénat. La république de Venise l'envoya en ambassade auprès du pape Paul III. On a de lui des *dialogues latins;* Venise, 1518.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

***BASAÏTI** (*Marco*), peintre de l'école vénitienne, vivait au commencement du seizième siècle. Né de parents grecs dans le Frioul, il passa à Venise la plus grande partie de sa vie; aussi ne connaît-on de lui à Friuli qu'une *Descente de croix*, à l'abbaye de Sesto. En revanche, ses ouvrages sont nombreux à Padoue et à Venise, où l'on admire surtout *la Prière au Jardin*, tableau peint en 1518, fort endommagé aujourd'hui, et *la Vocation de saint Pierre*, qui passe pour son chef-d'œuvre, et dont une répétition sur bois existe dans la galerie impériale de Vienne. N'oublions pas la belle *Assomption* qui se voit à Saint-Pierre et Saint-Paul de Murano. Basaïti fut un des rivaux les plus redoutables de Giovanni Bellini. Ses figures ont une beauté, une élégance que l'on trouverait difficilement dans les autres ouvrages de cette époque de l'école vénitienne; son coloris est agréable, mais faible. E. B—n.

Zanetti, *della Pittura Veneziana.* — Vasari, *Vite de Pittori.* — Lanzi, *Storia Pittorica.* — Orlandi, *Abecedario Pittorico.* — Ticozzi, *Dizionario de' Pittori.* — Baldinucci, *Notizie dei Professori.*

BASAN ou **BAZAN** (*Pierre-François*), graveur et marchand d'objets d'art, né à Paris le 23 octobre 1723, mort le 12 janvier 1797. Élève de Fessard et de Daullé, il étudia le dessin et la gravure, qu'il laissa ensuite pour se livrer au commerce. Tout en formant en France et à l'étranger un grand nombre d'amateurs, il grava lui-même plusieurs sujets, dont quelques-uns se trouvent

au musée de Dresde et dans la galerie du comte de Brühl. Parmi les œuvres qui portent son nom, on remarque : *Antiope*, d'après le Corrége, gravé sous la direction de Basan; — un *Ecce Homo*, d'après le Caravagge (galerie du comte de Brühl); — *Saint Maurice*, d'après Giordano, même galerie; — *Bacchus et Ariane*, d'après le même (musée de Dresde); — *le Sauveur rompant le pain*, d'après Dolce (même musée); — *les Joueurs de cartes*, d'après Teniers; — *la Lecture diabolique*, d'après le même; — *le Bourgmestre Six*, d'après Rembrandt : l'ensemble des œuvres signées *Basan* ou *Bazan* comprend quatre cent cinquante pièces. Enfin, on a de lui un ouvrage intitulé *Dictionnaire des graveurs anciens et modernes*, le meilleur qui ait encore été publié; 1767, 3 vol. in-12; 1789, 2 vol. in-8°; et 1809, avec une *Notice sur l'art de la gravure*, par Choffard, avec la vie de l'auteur.

Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon*. — Ch. Le Blanc, *Manuel de l'Amateur*, etc.

*BASANIER (*Martin*), mathématicien et musicien, vivait à Paris vers 1584. On a de lui : *Plusieurs beaux secrets touchant la théorique et pratique de la musique*. Cet ouvrage est extrêmement rare.

Fétis, *Biographie universelle des Musiciens*.

BASCAPÉ (*Charles*), abréviation de *Basilica Sancti-Petri*, savant prélat italien, né en 1550 à Milan, mort à Novarre le 6 octobre 1615. Il étudia d'abord le droit, embrassa ensuite l'état ecclésiastique, et prit l'habit des clercs réguliers de Saint-Paul. Honoré de la confiance du pape Paul, il fut chargé d'une mission à Madrid, et obtint à son retour l'évêché de Novarre. Ses principaux ouvrages sont : *De Metropoli Mediolanensi;* Milan, 1575, 1596, 1598, in-8°, et 1628, in-fol.; — *De regulari disciplina Monumenta Patrum;* Milan, 1588; — *De vita et rebus gestis caroli, card. archiep. Mediol.;* Ingolstadt, 1592, in 4°; Brescia, 1602, in-4°; — *Novarria, seu de Ecclesia Novarriensi libri duo ;* Novarre, 1612, in-4°.

Argellati, *Bibliotheca scriptor. Mediolan.*, t. I, p. 124, et t. II, p. 1027; et Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*, t. II, p. 512.

*BASCAPÉ (*Jérôme*), jurisconsulte italien, mort en 1641. Il fut successivement patrice de Milan, sénateur et podestat de Crémone. On a de lui : *Consilium in Controversia Jurisdictionali cum ecclesiasticis ;* Milan, 1599, in-fol.; — *Discursus Jurisdictionalis pro Detentione Presbyteri ejecti a religione ;* ibid., 1610, etc.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

*BASCARINI (*Jean*), médecin, astronome et poëte italien, né à Florence au commencement du dix-septième siècle, mort le 22 mars 1673. Il obtint une chaire de médecine et de philosophie à l'université de sa ville natale. On a de lui : *Dispensationum medica moralium Canones XII;* Ferrare, 1661-1673; Mantoue, 1718, in-4°, avec des notes de Benetti; — *Pix stirpis Procerum Elogia historica ;* — *Discorso sopra la Cometa Barbata, comparsa nel sols tizio iemale del* 1654.

Kestner, *Med. Gelehrten-Lexicon*.

*BASCETTI (*Clément*), théologien, né à Monastica, vivait vers 1680. Il était frère mineur et prêcheur. On a de lui : *Viridiarium theologicum*, etc.; Vicence, 1688, 4 vol. in-12; — *Giardinetto di verità*, etc.; 1693, in-4°.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

*BASCH (*Sigismond*), professeur de philosophie, né à Juliusburg (Silésie) le 3 septembre 1700, mort le 2 avril 1771. Il fut successivement co-inspecteur à Christianstadt en 1730, archidiacre, membre du consistoire, premier prédicateur de la cour et surintendant général à Hildbourghausen en 1732; puis il occupa les mêmes places à Weimar en 1756, où il fut aussi inspecteur du gymnase. On a de lui un livre de *Chorals*, et la *Préface* d'un livre intitulé *Von der Sprache des Herzens im Simgen* (le Langage du chœur dans le chant), 1754.

Fétis, *Biographie universelle des Musiciens*.

*BASCH (*Simon*), philosophe et astronome allemand, né à Hermanstadt, vivait dans la seconde moitié du dix-septième siècle. On a de lui : *Dissertatio philosophica de materia prima peripatetica adversus Ildefonsium de Pennafiel ;* — *Astronomica de Stellis erraticis extraordinariis, seu Cometis ;* Wittenberg, 1659, in-4°; — *De acerbis Transylvaniæ vicissitudinibus ;* resté manuscrit.

Horanyi, *Memoria Hungarorum*. — Benke, *Transylvania*.

*BASCHENIS (*Evarista*), peintre de l'école vénitienne, né à Bergame en 1617, mort en 1677. Baschenis, quoique prêtre, s'adonna à la peinture; on ignore sous quel maître; du reste, il peut être regardé comme le créateur de son genre. Il peignait des trophées d'instruments et des cahiers de musique, mêlés d'écritoires et autres objets, avec une vérité dont personne n'a approché depuis; il savait rendre jusqu'à la poussière qu'il supposait couvrir ses compositions. Les petits tableaux de cet artiste sont encore fort recherchés aujourd'hui. E. B—N.

Zanetti, *Della Pittura veneziana*. — Tassi, *Vite de Pittori, Scultori ed Architetti Bergamaschi*. — Lanzi, *Storia Pittorica*.

*BASCHENOW (*Wassili*), architecte russe, né au commencement du dix-huitième siècle, mort en 1798. Il était élève de l'Académie de Moscou, qui le fit voyager en pays étranger. A son retour, en 1765, il fut nommé académicien. Il projeta un plan pour la reconstruction du palais Kremli à Moscou. Il a aussi bâti le palais de Zarizin, dans le goût gothique; mais ce palais fut démoli bientôt après, par les ordres de l'impératrice Catherine II. Sous le règne de Paul Ier, il fut nommé vice-président de l'Açadémie des Arts.

Encyclop. Russe.

BASCHI (*Mathieu*), visionnaire, né dans le duché d'Urbin (Italie) vers la fin du quinzième

siècle, mort à Venise en 1552. Il entra comme frère mineur au couvent de Montefalconi, où une sorte de folie religieuse s'empara de lui. Une nuit, il rêve qu'un spectre couvert d'un habit singulier lui recommande de se vêtir de la même manière. Baschi part immédiatement pour Rome, paraît avec son bizarre accoutrement devant Clément VII, qui croit voir un fantôme, et lui demande ce qu'il veut. « Saint-père, répond Mathieu, je suis un frère mineur, enfant de Saint-François. Je veux observer la règle de mon séraphique père, comme il l'observait lui-même. Il est démontré que ce grand saint ne portait qu'un habit grossier, avec un capuchon pointu, sans scapulaire, comme vous me voyez. » Le saint-père hésita d'abord; mais, après quelques difficultés, il approuva, sur la foi de la vision et du visionnaire, la réforme du costume des franciscains (1528). Cette réforme suscita contre Mathieu une foule d'ennemis, dans l'ordre même. La plupart refusèrent de s'y soumettre. Les frères mineurs mirent tout en œuvre pour l'annuler, et parvinrent à faire mettre momentanément frère Mathieu en prison. Le nouveau costume consistait en une robe assez ample, en grosse étoffe de laine marron clair, serrée à la ceinture par une corde; par-dessus, un petit manteau de même étoffe, auquel s'adaptait un immense capuchon. C'est ce capuchon qui, depuis, a fait donner le nom de *capucins* aux religieux qui l'ont porté, et dont Mathieu Baschi fut le premier général.

Marc de Lisbonne, *Hist. seraphita*. — Baverius, *Annal. Capucinorum*.

BASCHI. *Voy.* AUBAIS.

***BASCHIERA** (*Nicolas* DE), colonel et artiste romain, qui a dessiné le superbe fronton en marbre de Saint-Pierre à Mantoue. Il est mort vers 1760.

Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon*.

***BASCIACOMARI** (*Borromée*), savant italien, né à Bologne d'une famille noble, vers le commencement du quatorzième siècle. Il était de l'ordre des Dominicains, et docteur de droit canon et de droit civil. On a de lui : *Commentaria in Aristotelis Logicam ; — In universam Aristotelis naturalem philosophiam; — In universam moralem philosophiam Aristotelis; — De sectis et moribus Gentilium.* Mazzuchelli n'indique ni la date ni le lieu de la publication de ces ouvrages.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

BASCHILOW ou **BASHILOF** (*Semen*), savant russe, né en 1740 à Moscou, mort en 1770. Après d'excellentes études il devint professeur de mathématiques au séminaire de Troitzki. Il fut successivement traducteur de l'Académie des sciences à Saint-Pétersbourg et secrétaire du sénat. Une maladie de consomption l'enleva fort jeune à la science et aux lettres. On a de lui : *Édition critique des premiers chroniqueurs russes,* 2 vol. 1767, in-8°; — *Dialogues des animaux*, 1768; — traduction du *Candide* de Voltaire, 1769; — divers articles dans l'*Encyclopédie Méthodique;* — des *pièces satiriques*, et des *lettres latines* à Schlözer.

Rose, *New-Biographical Dictionary*.

***BASCO** (*Godislas*), historien polonais, mort en 1253. Il fut trésorier de Boguphale II, évêque de Posen, et laissa : *Continuation* de l'ouvrage intitulé *Chronicon Lechitarum et Polonorum*, 1253-1271. On trouve cette continuation dans les *Scriptores Silesiæ* de Sommerberg, t. II; elle a été aussi publiée à part par Zaluski; Varsovie, 1752, in-4°.

Adelung, Suppl. à Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon*.

BASEDOW (*Jean-Bernard*), célèbre pédagogue, connu aussi sous le nom de *Bernard de Nordalbingen*, qu'il substitua en plusieurs occasions à son véritable nom, naquit le 8 septembre 1723 à Hambourg, où son père était perruquier, et mourut à Magdebourg le 25 juillet 1790. Il fréquenta d'abord le *Johanneum* de sa ville natale, étudia ensuite la philosophie et la théologie à l'université de Leipzig, et accepta plus tard une place de précepteur dans le Holstein. En 1753 il devint professeur de morale et de belles-lettres à l'Académie de Soroë (Danemark), et en 1761 il passa, en la même qualité, au gymnase d'Altona. Là il publia quelques ouvrages théologiques qui furent mis à l'index comme hétérodoxes. L'apparition de l'*Émile*, de Rousseau (1762), lui suggéra l'idée de se faire le réformateur de l'éducation, et de mettre en pratique les méthodes proposées par Jean-Jacques et par Coménius, auteur pour lequel il avait une grande estime. Pour exécuter un pareil projet, Basedow ne manqua ni d'habileté ni d'énergie, et les circonstances ne lui furent point défavorables. Une somme de 15,000 thalers (environ 56,000 francs) qu'il obtint, à titre de secours, de plusieurs souverains et particuliers en Allemagne, suffirent pour couvrir les frais de publication de son *Ouvrage élémentaire* (Elementar-Werk) qui parut en 1774, 3 vol. in-4°, Altona, souvent réimprimé. Cet ouvrage, que Basedow fit annoncer par de pompeux prospectus, était une espèce d'*Orbis pictus*, composé de cent planches gravées par le célèbre Chodowiecky, et accompagné d'un texte explicatif en langues allemande, française et latine. Il était destiné à procurer à la jeunesse, tout en l'amusant, la connaissance d'une foule de choses du monde réel, propres à faire naître des sentiments cosmopolites, c'est-à-dire contraires à toute nationalité étroite et exclusive, sentiments dont le développement constituait le but spécial de sa méthode.

Dès 1771, Basedow avait été appelé auprès du prince François-Frédéric-Léopold d'Anhalt-Dessau, qui méditait une réforme dans l'instruction publique; et en 1774 Basedow ouvrit, à Dessau, le *Philanthropinum*, la première école où sa méthode ait été appliquée, et qui devint, pour ainsi dire, le modèle de toutes celles qui l'adop-

tèrent dans la suite. Cependant Basedow tint moins qu'il n'avait promis. Son esprit inquiet, et toujours occupé de plans immenses et en partie chimériques; son caractère dur et impérieux, qui choquait tous ceux avec qui il avait des rapports, s'opposaient à ce qu'il restât longtemps attaché à son établissement. Après maintes altercations avec ses collaborateurs, et particulièrement avec Wolke, il quitta le *Philanthropinum* en 1778. Mais son zèle pour la propagation de ses doctrines ne se ralentit pas; il continua à les développer dans un grand nombre d'écrits pédagogiques et philosophiques, qui se distinguent moins par la profondeur que par une certaine recherche de popularité. Depuis sa sortie du *Philanthropinum*, Basedow séjourna tour à tour dans les principales villes d'Allemagne, et se fixa enfin à Magdebourg, où il mourut âgé d'environ soixante-sept ans. L'influence morale que Basedow exerça sur son époque fut très-considérable, et l'on peut dire que l'enseignement primaire en Allemagne reçut par ses soins une puissante et salutaire impulsion. Si les érudits de profession se sont crus en droit de lui reprocher des exagérations, des erreurs, des puérilités, et surtout une certaine indifférence pour les littératures classiques (qui provenait sans doute de ce qu'il ne les avait pas assez approfondies), personne ne lui contestera le don d'une éloquence mâle, entraînante, par laquelle il sut répandre d'excellentes idées, inspirer à ses contemporains un vif intérêt pour l'éducation de la jeunesse, et appeler l'attention du gouvernement sur différentes écoles où sa méthode fut suivie. La liste complète des ouvrages de Basedow se trouve dans l'*Allemagne littéraire*, de Mensel, t. Ier, p. 189-195. [*Enc. des g. du m.*, avec addit.]

J.-Ch. Meyer, *Vie, caractère et écrits de Basedow*, 2 vol. in-8°; Hambourg, 1791 et 1792 (en allemand). — Thierbach, *Prolusio de rebus Joh.-Bern. Basedovii*; Lubeck., 1778, in-4°. — Ruthmann, *Beiträge zur Lebensgeschichte Joh.-Bern. Basidow's*; Magdeb., 1791, in-8°.

* **BASEGGIO** (*Lorenzo*), né à Venise, a composé la musique de *Equivoci del caso*; Venise, 1712, et *Laomedonte*; Venise, 1715.

Fétis, *Biographie universelle des Musiciens.*

* **BASELIUS** ou **VAN-BASLE** (*Jacques*), théologien et historien hollandais, né en 1530, mort à Berg-op-Zoom en 1598. Il prêcha à Flessingue et à Berg-op-Zoom, et laissa une *Relation* du siége de cette ville en 1588, imprimée en 1603, in-4°.

Kœnig, *Bibliotheca vetus et nova.*

BASELIUS (*Jacques*), théologien hollandais, petit-fils du précédent, natif de Leyde, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. Il fut pasteur à Kerkwerven, et s'adonna à l'histoire civile et ecclésiastique. On a de lui : *Sulpitius Belgicus, sive Historia religionis instauratæ, corruptæ et reformatæ in Belgio et a Belgis*; Leyde, 1657, in-12, traduit en hollandais par Melchior Leydekker, et imprimé à la suite du *Nederlandsche Historie* de Z. Van-Boxhorn, 2e édition; Amsterdam, 1739.

Kœnig, *Bibliotheca vetus et nova.*

BAZELIUS (*Nicolas*), chirurgien, vivait dans la seconde moitié du seizième siècle. Il fut chirurgien à Bergues-Saint-Winox en Flandre, et laissa : *Descriptio cometæ quæ apparuit 14 nov. anno* 1577, *una cum prognosticis anni calamitosissimi* 1578; Anvers, 1578, in-4°.

Adelung, Suppl. à Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon.*

* **BASELLI** (*Benoît*), médecin et chirurgien italien, né à San-Pellegrino au milieu du seizième siècle, mort le 17 mai 1621. Il étudia la médecine à Padoue sous Jérôme Massaria, Fabrice d'Aquapendente et Campo-Longo. En 1594, il voulut être admis dans le collége des médecins de sa patrie; mais on refusa de l'adopter parce qu'il exerçait la chirurgie, spécialité que les vieux médecins regardaient comme au-dessous d'eux. C'est pour combattre ce préjugé que Baselli écrivit cet ouvrage : *Apologiæ, qua pro chirurgiæ nobilitate chirurgi strenue pugnantur, libri tres*; Bergame, 1604, in-4°.

Biographie médicale.

* **BASHAW** (*Édouard*), théologien anglais, né au commencement du dix-septième siècle, mort en 1671. Il fut un des plus ardents de la secte des non-conformistes. Il avait étudié à l'église de Christ à Oxford où il prit ses degrés, et reçut les ordres à Exeter. C'était un homme de beaucoup de talent, mais d'un caractère violent. Il fut mis à Newgate pour avoir refusé de prêter le serment d'allégeance et suprématie, et mourut en prison. On a de lui deux *Dissertations antisociniennes*, et une autre *Dissertation sur la monarchie absolue et politique.*

Chalmers, *Biogr. Dict.*

* **BASHKIN** (*Mattei-Semenof*), hérésiarque, vivait à Moscou dans le milieu du seizième siècle. Il se déclara l'adversaire des Églises grecque et romaine, et nia la divinité du Christ. Ses opinions offraient un mélange d'arianisme et de socinianisme; elles étaient répandues en Pologne, en Lithuanie, et pénétraient déjà dans la Russie. Ivan le Terrible, qui était alors czar, fit emprisonner Bashkin; celui-ci, une fois captif, commença par se rétracter, et dévoila les noms de l'association qui adhérait à ses doctrines, et qui comptait des membres dans le clergé et dans les ordres religieux. Un synode fut convoqué par Ivan et par Makarius, patriarche métropolitain; on examina les charges qui pesaient contre Bashkin, et il fut condamné seulement à la détention. Cette modération, dans le pays du despotisme, contraste singulièrement avec l'intolérance qui régnait à Genève, par exemple, où, dans le même temps, on brûlait Michel Servet.

Rose, *New Biographical Dictionary.*

BASHUYSEN (*Henri-Jacques* **VAN**), orientaliste allemand, né à Hanau en 1679, mort en 1758. Il étudia à Brême, Leyde et Franeker, devint professeur de langues orientales et d'histoire ecclésiastique à Hanau en 1701, professeur

de théologie en 1703; prédicateur réformé à Steniau en 1705; pasteur à Hanau en 1707; professeur de philologie en 1709; membre de l'Académie des sciences de Berlin en 1712; recteur en 1716; enfin professeur de langues orientales et d'histoire à Zerbst. Tous ces emplois, il les remplit avec distinction et activité. Son goût très-prononcé pour les langues orientales et surtout pour l'hébreu le porta à établir, à ses frais et dans sa maison, une imprimerie spéciale, destinée à éditer les meilleurs commentaires hébreux. Les principaux de ces nombreux ouvrages sont : *Panegyricus Hebraicus de lingua hebraica in scholam Solitariensem introducta*, 1706; — *Encomium Linguæ hebraicæ*, 1706; — *Cattieri Methodus admirabilis discendi linguam græcam*; Francfort, 1705, in-8°; — *Abarbanelis commentarii in Pentateuchum Mosis, cum additione locorum Bibliæ et Talmud*; Hanau, 1710, in-fol : cette édition, en caractères plus soignés que dans les éditions de Venise, restitue les endroits supprimés par les inquisiteurs; — *Psalterium Davidicum, cum notis rabbinicis*; Hanau, 1710, in-12; — *Alphabetum conversionis Judæorum*, 1713; — *Specimen clavis talmudicæ, cum annexis*, 1714; — *Clavis talmudica maxima*; Hanau, 1714, in-4°; — *Clavis talmudica maxima, constans ex R. Josuæ libro et R. Jamaelis, cum versione et notis l'Empereur*; Hanau, 1740, in-4°; — *Commentaria scripturaria*, contenant les vingt et un premiers chapitres de la Genèse, avec notes tirées des rabbins et en caractères rabbiniques, 1707.

Gœtten, *Gelehrtes Europa*, t. I, p. 465. — Adelung, Supplément à Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*.

BASI (*Antoine*), médecin italien, né à Padoue. Il vivait vers le commencement du seizième siècle. On a de lui : *Florida corona, quæ ad sanitatis hominum conservationem ac longævam vitam perducendam sunt pernecessaria, continens*. Cet ouvrage, d'après Mangetti, est imprimé dans Lugo Emperio, 1510, in-fol.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

BASILE, archevêque de Thessalonique en l'an 300 de notre ère, mort en 384. Il était généralement connu sous le nom d'*Ascolius* ou d'*Acholius*. L'empereur Théodose, se sentant un jour indisposé, voulut être baptisé par lui. Saint Ambroise honora Basile d'une amitié toute particulière, sentiment dont il fit preuve, du reste, dans des lettres écrites après la mort de l'archevêque. Basile fut présent au concile qui eut lieu à Rome en 382.

Baronius, *Annales*. — Tillemont, *Mémoires eccles.*

BASILE (*saint*), prêtre de l'église d'Ancyre, mort le 29 juin 362. Il était fort opposé à l'arianisme, et périt au milieu des supplices, après avoir annoncé, dit-on, à l'empereur Julien, qui se disposait à marcher contre les Perses, qu'il perdrait l'empire avec la vie. L'Église célèbre la fête de ce martyr le 22 mars.

Baillet, *Vies des Saints*, 22 mars. — Richard et Giraud, *Biblioth. sacrée*. — *Magasin Encycl.*, 1818, t. 3 p. 193.

BASILE (*saint*), évêque de Césarée, né à Césarée en Cappadoce en 329, mort le 1er janvier 379. Il occupe un rang illustre parmi les évêques qui honorèrent non-seulement l'Église, mais leur siècle et l'humanité tout entière. Sa première éducation fut confiée aux soins de sainte Macrine, son aïeule, qui faisait sa résidence dans le Pont, où sa famille tenait un rang considérable. Sa jeunesse fut environnée des images les plus propres à le former à la vertu : « Je n'ai jamais oublié, dit-il, quelles fortes impressions faisaient sur mon âme encore tendre les exemples que j'avais sous les yeux. » Émilie sa mère, Macrine sa sœur, deux de ses frères, Grégoire et Pierre, évêques, l'un de Nysse, l'autre de Sébaste, ont mérité d'être mis au nombre des saints. Des maîtres habiles le dirigèrent dans l'étude des lettres et des sciences, et en peu d'années ses progrès ne lui avaient plus laissé de rivaux. On l'envoya d'abord à Constantinople, puis à Athènes, pour y écouter les leçons des philosophes. Ce fut dans cette dernière ville qu'il se lia de la plus étroite amitié avec saint Grégoire de Nazianze. L'un et l'autre s'y formèrent à l'éloquence, et se firent remarquer de Julien, depuis empereur, que le même motif avait amené dans ce sanctuaire des arts de la Grèce. Basile y laissa son ami Grégoire de Nazianze, et revint dans sa patrie ouvrir une école de rhétorique, et se livrer aux exercices du barreau, qu'il abandonna pour la solitude. Se délivrant de tous ses biens, dont il fit d'abondantes aumônes, il partit pour visiter les principaux sanctuaires. Après avoir pendant deux ans voyagé dans l'Égypte, visité les solitaires d'Orient, il fixa sa retraite dans le Pont, sur une montagne dont l'élévation, en lui ménageant les aspects les plus pittoresques, semblait le rapprocher de plus près des cieux. Il en a décrit le site en termes pittoresques et poétiques; c'est même un des beaux morceaux de la littérature chrétienne, nourrie des souvenirs des anciens modèles que saint Basile avait étudiés à Athènes.

« Un autre, écrit-il à saint Grégoire de Na-
« zianze, admirerait la variété des fleurs et le
« chant des oiseaux; mais je n'ai pas le loisir d'y
« faire attention. Ce séjour me donne le plus doux
« des biens pour moi, la tranquillité. Non-seu-
« lement il est affranchi du bruit des villes, mais
« il ne reçoit pas même de voyageur, excepté
« parfois quelques chasseurs qui viennent se
« mêler à nous; car nous avons aussi des bêtes
« fauves, non pas les loups de vos montagnes,
« mais des troupeaux de cerfs et de chèvres sau-
« vages. Pardonnez-moi donc de fuir dans cet
« asile. Alcméon lui-même s'arrêta, quand il eut
« rencontré les îles Échinades. »

Saint Grégoire, cédant enfin à ses pressantes sollicitations, vint se réunir à lui. Leur temps se trouvait partagé entre l'étude et les travaux

des champs. « Saint Basile, dit M. Villemain, suivait dans cette retraite avec ses amis une règle de vie religieuse, dont il était le fondateur, et qui s'est perpétuée de nos jours dans les monastères de la Grèce et de l'Orient. Cette règle, mêlant à la vie contemplative les travaux des champs et l'étude, s'éloignait également des rigueurs impitoyables et de l'indolente quiétude de quelques moines d'Orient, vrais fakirs du christianisme.

« En face de son asile, sur l'autre rive de l'Iris qui, descendu des montagnes d'Arménie, se jette dans l'Euxin, était un bien de campagne héréditaire dans la famille de Basile, et où sa mère et sa sœur venaient de fonder un couvent de femmes, tandis que son frère aîné habitait un ermitage au bord du même fleuve. Ainsi entouré, Basile s'éloignait rarement de la retraite. Sa petite communauté était pauvre, mais la sobriété et le travail des mains suppléaient à tout; on bêchait, on arrosait la terre; on exploitait des bois, des carrières. Une part des journées était consacrée à l'étude des lettres chrétiennes, à l'instruction de quelques disciples venus de Grèce et d'Asie, à la prière et aux chants religieux; et Grégoire de Naziance se souvient avec plaisir des belles hymnes qu'il avait entendues dans le chœur de la rustique chapelle, et du platane qu'il avait planté lui-même dans le jardin du monastère naissant (1). »

La Providence ne permit pasque ces deux amis restassent l'un et l'autre ensevelis dans un monastère. Une famine étant survenue dans la Cappadoce, Basile vola au secours de ses compatriotes, signala à la fois sa charité par d'éloquentes homélies en faveur des pauvres, et son orthodoxie en soutenant avec autant de vigueur que de sagesse la cause de la foi catholique contre l'empereur Valens et les évêques ariens qui dominaient à sa cour. Il n'était encore que simple prêtre. Après la mort d'Eusèbe, évêque de Césarée, tous les vœux l'appelaient au gouvernement de cette église, l'un des siéges les plus considérables de l'Orient. Césarée était la métropole des deux grandes provinces de la Cappadoce et du Pont, c'est-à-dire de la meilleure partie de l'Asie Mineure; c'en était assez pour éveiller les ambitions. L'élection fut orageuse. La faction arienne s'agitait pour repousser l'intrépide défenseur de la foi de Nicée. Les catholiques tinrent bon : Basile fut proclamé. Cependant Valens essayait de vaincre par la persécution ceux des évêques qu'ils n'avaient pu attirer à son parti; Basile ne fut pas épargné. Plusieurs d'entre eux avaient fléchi devant ses menaces; mais Valens croyait n'avoir rien gagné tant qu'il n'avait pas triomphé de l'archevêque de Césarée. Le préfet Modeste avait ordre de lui assurer cette conquête. Il manda à son tribunal Basile, qui comparut, « non pas, dit saint Grégoire de Nazianze, comme s'il eût été cité en jugement, mais comme s'il se fût rendu à une fête nuptiale. » Modeste était assis sur son tribunal, entouré de ses licteurs, armés de leurs faisceaux, et de tout l'effrayant appareil de la tyrannie. Basile était debout, comme Jésus-Christ devant Pilate, dit encore l'éloquent panégyriste. Le magistrat le menace des châtiments les plus sévères, parle de confiscation de biens, d'exil, de tortures, de la mort même, si l'évêque ne se réunit à la religion du prince. Basile, par la fermeté de ses réponses, remplit l'âme du préfet d'admiration. Modeste finit par dire : « Personne ne m'a jamais parlé de la sorte. — Apparemment, répond Basile, que vous n'aviez pas encore rencontré d'évêque. » Le préfet calmé renvoya saint Basile, et alla sur-le-champ retrouver l'empereur pour lui dire : « Nous sommes vaincus : cet évêque est au-dessus des menaces; on n'obtiendrait de lui rien de plus par les promesses. » Valens en voulut faire l'essai par lui-même. Il se rendit à l'église un jour de fête solennelle. Quand il eut entendu le chant majestueux des psaumes, qu'il eut vu le bel ordre et la modestie d'un peuple immense qui ressemblait à une assemblée de pieux solitaires; quand surtout il eut aperçu la pompe toute céleste du culte et des cérémonies, l'évêque, tel que le sacrificateur éternel qu'il représentait, immobile devant l'autel et aussi recueilli que si l'on eût été en pleine paix, le prince demeura lui-même immobile, et comme glacé d'une sainte terreur. Mais s'étant un peu remis de ce saisissement, il vint présenter son offrande; les ministres hésitaient s'ils devaient aller au-devant du prince pour le recevoir. Basile l'attendit, et reçut l'offrande de Valens arien comme celle des orthodoxes. Ce grand caractère de sagesse, uni à la charité, dirigea constamment la conduite du saint évêque de Césarée. Il se manifesta dans ses rapports tant avec les dissidents, à quelque secte qu'ils appartinssent, qu'avec son digne ami saint Grégoire de Nazianze, dont l'histoire est liée intimement à la sienne. Selon le témoignage universel, saint Basile savait concilier tous les devoirs sans en exagérer ni affaiblir aucun. Faible de corps, consumé par la souffrance et les austérités, accablé par les chagrins que lui causaient les maux de l'Église, saint Basile ne se dévouait pas moins au service de tous : ne négligeant aucune affaire, entretenant la correspondance la plus étendue, il prêchait assidûment, publiait de savants traités de controverse ou de morale, réfutait l'hérésiarque Eunomius, traçait les règles de la vie monastique et de la pénitence, voyageait par delà son diocèse pour apaiser ou prévenir les schismes, bâtissait à Césarée une magnifique église; et tandis que lui-même n'avait qu'une seule tunique et ne vivait que de gland et de grossiers légumes, il construisait de vastes hôpitaux, où il servait de ses propres mains les pauvres et les lépreux. Il mourut âgé de cinquante et un ans.

(1) *Tableau de l'Éloquence chrétienne*, p. 122.

Tout le peuple de la province accourut à ses funérailles. « Les païens et les Juifs le disputaient aux chrétiens par l'abondance de leurs larmes, car il avait été le bienfaiteur de tous. Plusieurs personnes ayant péri dans la foule prodigieuse qui se pressait à son convoi, on les trouvait heureuses d'être mortes un tel jour; et plus d'un enthousiaste, dans son christianisme idolâtre, les nommait des *victimes funéraires* : θύματα ἐπιτάφια (1).

Les lettres de saint Basile sont ce qu'il y a de plus savant et de plus curieux dans ses ouvrages, et peut-être dans toute l'antiquité ecclésiastique. Le style en est aussi pur que les pensées en sont élevées ; l'histoire de son temps s'y reproduit pour ce qui concerne l'histoire de l'Église. Elles traitent d'une infinité de questions de doctrine, de discipline et de morale. Celles même de compliments, de consolations ou d'exhortations, sont écrites avec esprit et remplies de pensées solides ; partout on y sent la présence ou le reflet de la littérature antique. Passionné pour l'éloquence et la poésie des anciens modèles, il en inspire le goût, et en recommande les monuments aux jeunes chrétiens de ce monde grec d'Europe, d'Afrique et d'Asie. Il écrivit même pour eux un traité *sur le bon usage à tirer de la lecture des auteurs profanes*, « c'est-à-dire, dit M. Villemain, sur la manière d'y chercher les semences de vérités naturelles et les principes de vertus qu'ils renferment. Julien avait voulu désarmer le christianisme de la puissance intellectuelle, en faisant fermer les écoles; saint Basile et les Pères de l'Église grecque cherchaient à ranimer le feu sacré, qui en s'éteignant aurait privé la religion d'une des plus nobles parties de sa puissance. Il envoyait de la province de Cappadoce de nombreux disciples au rhéteur païen Libanius; il lui demandait pour eux des paroles élégantes, qui devaient servir à embellir les vertus de la religion.

« Plusieurs de ses homélies, dit M. Villemain, ne sont que des traités de morale contre l'avarice, l'envie, l'abus de la richesse; mais l'onction évangélique leur donne un caractère nouveau. Saint Basile est surtout le prédicateur de l'aumône; il a compris mieux que personne ce grand caractère de la loi chrétienne, qui ramenait l'égalité sociale par la charité religieuse. L'état malheureux du monde exigeant de grands efforts pour rendre les hommes secourables les uns aux autres, ce n'est pas une fiction oratoire que le passage où saint Basile décrit le désespoir et les incertitudes d'un père forcé de vendre un de ses enfants pour avoir du pain. »

Un état de choses aussi barbare sanctionné par les lois, une dureté d'âme engourdie par la mollesse et par l'absence de la charité, enflammait l'indignation et l'éloquence de saint Basile, lorsque dans l'une de ses homélies il s'écrie :

(1) M. Villemain, *Tableau de l'Éloquence chrétienne*, p. 123.

« Dieu n'est pas injuste dans le partage inégal des biens qu'il a fait entre les hommes. Pourquoi donc êtes-vous riche, et pourquoi celui-là est-il pauvre? C'est afin que vous qui êtes riche vous receviez la récompense d'une fidèle administration, et que ce pauvre soit récompensé de sa patience. Aussi, quand vous vous appropriez ce bien qui est à plusieurs particuliers, et dont vous n'êtes que le dispensateur, vous êtes un voleur, vous retenez ce qui n'est pas à vous. Oui, le pain que vous gardez chez vous, dont vous avez trop pour votre famille, est aux pauvres qui meurent de faim; les habillements que vous serrez dans vos armoires sont à ceux qui sont nus; l'argent que vous cachez est à ceux qui sont ruinés, etc. Ces discours sont beaux, me répondrez-vous; mais l'or est encore plus beau. C'est ainsi que parlent les avares, quand ils nous entendent prêcher; plus nous leur parlons contre les richesses, plus ils conçoivent d'amour et de passion pour elles. Mais qu'ils songent aux terribles paroles de J.-C. : *Allez, maudits, aux feux éternels; car j'ai eu faim, et vous ne m'avez pas donné à manger; j'ai eu soif, et vous ne m'avez pas donné à boire*. Ce ne sont pas seulement ceux qui prennent le bien d'autrui qui seront damnés, mais encore ceux qui ne font pas part aux pauvres de leurs richesses. »

Saint Basile n'excelle pas moins dans les peintures de la brièveté de la vie, des maux des biens terrestres, de la tromperie des joies les plus pures. Après les anciens philosophes, il est éloquent d'une autre manière. « De même, dit-il, que « ceux qui dorment dans un navire sont poussés vers le port, et sans le savoir arrivent au « terme de leur course, ainsi, dans la rapidité « de notre vie qui s'écoule, nous sommes entraînés d'un mouvement insensible et continu « vers notre dernier terme. Tu dors, le temps « t'échappe ; tu veilles et tu médites, la vie ne « t'échappe pas moins. Nous sommes comme « des coureurs obligés de fournir la carrière. « Tu passes devant toutes choses, tu laisses « toutes choses derrière toi ; tu as vu sur la « route des arbres, des prés, des eaux, et ce qui « peut se rencontrer d'agréable aux regards. Tu « as été un moment charmé, et tu as passé « outre ; mais tu es tombé sur des pierres, des « précipices, des rochers, parmi les bêtes féroces, les reptiles venimeux, et autres fléaux. « Après en avoir souffert, tu les as laissés « encore derrière toi. Telle est la vie ; ni ses « plaisirs ni ses peines ne sont durables. »

Le plus exellent ouvrage de saint Basile, selon Photius, c'est celui où les *six jours de la création* sont racontés et expliqués; et, malgré les erreurs de la physique connue alors, on croirait lire parfois, dit M. Villemain, de belles pages détachées des *Études de la nature*. C'est le même soin pour montrer partout Dieu dans son ouvrage, pour s'élever aux bontés du Créateur, les faire comprendre et les faire aimer.

« Si quelquefois, dit saint Basile, dans la sé-
« rénité de la nuit, portant des yeux attentifs sur « l'inexprimable beauté des astres, vous avez « pensé au Créateur de toutes choses; si vous « vous êtes demandé quel est celui qui a semé « le ciel de telles fleurs; si quelquefois, dans le « jour, vous avez étudié les merveilles de la « lumière, et si vous vous êtes élevé, par les « choses visibles, à l'Être invisible; alors vous « êtes un auditeur bien préparé, et vous pouvez « prendre place dans ce vaste amphithéâtre. « Venez : de même que, prenant par la main « ceux qui ne connaissaient pas une ville, on la « leur fait parcourir; aussi je vais vous con- « duire, comme des étrangers, à travers les « murailles de cette grande cité de l'univers. »

On voit que saint Basile sait prendre tous les tons. Ses écrits devraient donc être plus répandus qu'ils ne le sont généralement. On n'avait même de traduction française que d'un petit nombre de ses ouvrages, lorsqu'en 1847 M. Roustan en a donné pour la première fois une traduction complète en 12 vol. in-8°; Paris, chez Périsse.

La première édition en grec a été donnée par Froben en 1532, in-fol. Quelques parties parurent à Venise en 1535 chez Étienne Sabio, in-fol. Le tout fut réimprimé à Bâle en 1551; in-fol., puis en grec et en latin par les soins de Fronton du Duc, Paris, 1618; trois parties en 2 vol. in-fol. L'édition imprimée par Morel en 1638, en trois parties, est préférable. J. Garnier et Prud. Maran en ont donné une nouvelle édition en 1721; Paris, 3 vol. in-fol. Elle était devenue rare, mais MM. Gaume frères en ont donné une nouvelle et très-bonne édition, grec et latin, en 4 volumes grand in-8°; Paris, 1839. [L'abbé GUILLON, évêque de Maroc, dans l'*Enc. des g. du m.*, avec addit.]

Théodoret, *Eccles. Hist.*, IV. — Socrate, *Hist. Eccles.*, c. 26. — Sozomène, lib. VI, c. 16, 17. — Fabricius, *Biblioth. Græca*. — *Catal. Biblioth. Bunav.* — Dom Ceillier, *Auteurs ecclés.* — Dupin, *Nouv. Bibl. des auteurs ecclésiastiques*, t. II. — Villemain, *Tableau de l'Éloquence chrétienne*.

BASILE, archevêque de Séleucie, élu vers l'an 440, mort vers 458. « Le style de ses discours, dit Photius en parlant de lui, est animé, plein de feu, d'une cadence plus égale que celle d'aucun autre écrivain grec; seulement l'excessive accumulation d'ornements en rend la lecture fatigante. Ce n'est point là le langage de la nature. » Aussi a-t-il bien moins de célébrité que l'évêque de Césarée. Il nous reste de lui quarante homélies qui portent pour la plupart sur des sujets de l'Ancien Testament. La plus intéressante est celle du *Sacrifice d'Abraham*. Le pathétique y est porté au plus haut degré. Une certaine confusion qui parut dans son langage devant les conciles de Constantinople et d'Éphèse, dans la cause d'Eutychès, le rendit suspect et causa sa disgrâce : il fut déposé, mais réhabilité peu de temps après. On trouve ses discours réunis à ceux de saint Grégoire le Thaumaturge, dans l'édition de ce Père publiée en 1626, 1 vol. in-fol. [M. l'abbé GUILLON, dans l'*Enc. des g. du m.*]

Photius, *Bibliotheca*.

***BASILE**, surnommé *le Cilicien*, qui vivait à la fin du cinquième siècle et au commencement du sixième. Il avait écrit une *Histoire Ecclésiastique*, depuis le temps de l'empereur Marcien jusqu'au commencement du règne de Justin de Thrace. Nicéphore en fait mention au commencement de son ouvrage. Il avait écrit aussi seize livres *contre Jean Scytopolite*. Selon Photius (cod. 42 et 107), Basile était partisan de l'hérésie de Nestorius. CH. R.

Fabricius, *Bibliothèque Ecclésiastique*.

BASILE I[er], surnommé *le Macédonien*, empereur d'Orient, naquit dans un bourg de Macédoine, près d'Andrinople, en 813, de parents très-pauvres, et mourut en 886. Il embrassa le métier des armes, et fut fait prisonnier par les Bulgares. Échappé de sa prison, il vint à Constantinople, n'ayant qu'une besace et un bâton. L'empereur Michel le fit son écuyer, puis son grand chambellan, et l'associa enfin à l'empire. Basile essaya de la persuasion pour faire renoncer Michel à ses excès. Celui-ci, ennuyé d'avoir un censeur dans un homme à qui il avait donné la pourpre, résolut de le faire mourir. Basile le prévint, et jouit seul de l'empire dès 867. Il donna ses premiers soins à fermer les plaies de l'Église et celles de l'État : il remit sur le trône patriarcal Ignace, et en chassa Photius, qu'il rétablit un an après. Il se fit craindre des Sarrasins d'Orient, et s'empara de Césarée. Le trésor public était épuisé par les profusions de Michel. Une sage économie remplit ce vide; tous les exacteurs furent recherchés et punis. Les complices des débauches du dernier empereur furent condamnés à rendre la moitié des folles largesses dont ils avaient été gratifiés. Après un règne de dix-sept ans, Basile fut tué à la chasse par un cerf qui lui enfonça son bois dans le ventre. Il laissa la réputation d'un prince doux, faible, et néanmoins ambitieux. Photius le séduisit en lui dressant une généalogie par laquelle il le faisait descendre de parents illustres. C'est sous son règne que les Russes embrassèrent le christianisme et la doctrine de l'Église grecque. On a de lui quelques *Lettres* dans la Bibliothèque des Pères, et des *Avis à son fils Léon le Philosophe* dans le t. I de l'*Imperium orientale* du P. Banduri; traduction française par D. Porcheron, Paris, 1690, in-12, puis par l'abbé Gavleaux; Nantes, 1782, in-12, en géorgien; Moscou, 1734, in-12.

Curopalate; Nicétas; Constantin Porphyrogénète. — *Basilius Macedo, seu Historia de Vita et ejus Rebus gestis*; Frf., 1551, in-8°. — Le Beau, *Histoire du Bas-Empire*.

BASILE II, empereur d'Orient, fils de l'empereur Romain le Jeune, naquit en 956, et mourut en 1025. Il succéda en 976 à Jean Zimiscès. Son frère Constantin, qui lui fut donné pour collègue, n'eut que les dehors du pouvoir. C'était un prince sans vertu et sans talents, qui ne jouit

d'une ombre d'autorité que pour se livrer à la débauche. Basile ne lui ressemblait en rien; il avait de la bravoure, mais n'aima pas les lettres. Il y eut deux révoltes sous son règne; d'abord celle de Bardas, qui fut vaincu dans la Perse par Phocas; puis celle de Phocas, qui ne se croyait pas assez récompensé de ce service : sa défaite et sa mort rétablirent la tranquillité. Basile alors tourna ses armes contre les Bulgares, en tua cinq mille dans une bataille livrée en 1014, et en fit quinze mille prisonniers, qu'il traita avec une inhumanité singulière. Les ayant partagés par bandes de cent, il fit crever les yeux aux quatre-vingt-dix-neuf de chacun, et ne laissa qu'un œil au centième pour conduire les autres à leur roi. Ce cruel spectacle jeta la consternation parmi les Bulgares, qui, craignant la même destinée, se rangèrent sous l'obéissance de l'empereur de Constantinople. Les Sarrasins, qui faisaient des courses sur les terres de l'empire, furent aussi vaincus. Basile, heureux dans toutes ses expéditions, et ayant occupé le trône plus longtemps qu'aucun de ses prédécesseurs, mourut à soixante-dix ans; il en avait régné trente.

Zonaras; Cedrène. — Le Beau, *Hist. du Bas-Empire.*

BASILE, surnommé *le Grec*, natif de l'Arménie, vivait vers la fin du neuvième siècle. On a de lui : *Ordo præsidentiæ Sanctissimorum Patriarcharum*, que Guill. Bevereg a publié en grec et en latin à la fin du tome II des *Concilia et Canones ab Ecclesia græca recepta;* Oxon., 1672, 2 vol. in-fol.

Oudin, *Comm. de Script. eccles.*, t. II, col. 339-340.

BASILE, patricien de Constantinople, vivait vers l'an 930 de notre ère. Il était chambellan de l'empereur Constantin Porphyrogénète. On a de lui un traité écrit en grec *sur la Tactique navale.*

Fabricius, *Bibliotheca Græca*, t. VIII.

BASILE, surnommé *l'Oiseau*, d'une origine obscure, aida, en 944, Constantin Porphyrogénète à se défaire de Romain Lécapène et de ses fils, pour être seul maître de l'empire. Lorsque Romain le Jeune eut succédé, en 959, à son père Constantin, Basile trama un complot contre la vie du jeune empereur. Le complot fut découvert, et Basile, atteint d'aliénation mentale, fut relégué dans l'île de Proconnèse.

Le Beau, *Histoire du Bas-Empire.*

BASILE, médecin, fondateur de la secte des bogomiles, hérétiques de Bulgarie, fut brûlé vif en 1118. (Le nom de *bogomiles* vient du slavon, *Bog*, Dieu, et *milotti*, ayez pitié de nous). Vers 1110 il attaqua le mystère de la sainte Trinité, en avançant que Dieu avait eu, avant Jésus-Christ, un autre fils nommé Sathanaël, qui, s'étant révolté contre son père, avait été chassé du ciel avec les anges compagnons de sa révolte, et s'était établi sur la terre; que c'était lui qui avait trompé Moïse, en lui donnant la loi; que Jésus-Christ, envoyé pour détruire sa puissance, l'avait renfermé dans l'enfer, et avait retranché la dernière syllabe de son nom; en sorte que ce fils déchu ne se nommait plus que *Sathan*. Basile rejetait la résurrection, les livres de Moïse et l'Eucharistie; regardait le baptême comme inutile, proscrivait les églises comme autant d'habitations du démon, et ne voulait pas d'autres prières que le *Pater*. Les deux démoniaques dont il est parlé dans l'Écriture, qui habitaient dans les sépulcres, lui paraissaient désigner les prêtres et les moines qui habitaient les églises où l'on garde les os des morts. Il comparait aussi les moines enfermés dans leurs monastères aux renards qui se cachent dans leurs tanières. Il condamnait, de plus, l'usage de la viande et des œufs. Il déclamait contre le mariage, et permettait la communauté des femmes. Comme il enseignait avec le plus grand secret, on usa de la ruse pour le convaincre. L'empereur de Constantinople, Alexis Comnène, feignit de vouloir embrasser ses principes; et Basile, flatté de l'honneur d'avoir un disciple si illustre, débita sa doctrine le plus élégamment qu'il lui fut possible. Mais pendant qu'il parlait, un secrétaire, caché par ordre du monarque derrière un rideau, écrivait, jusqu'au moindre mot, tout ce que l'hérésiarque dogmatisait. Alors l'empereur convoqua un concile à Constantinople; Basile y soutint ses opinions, et déclara qu'il était prêt à tout, plutôt que de se rétracter. On lui permit d'opter entre le bûcher et la croix. Il choisit le bûcher, et s'y précipita, persuadé que les anges viendraient le délivrer. Les derniers bogomiles furent condamnés, en 1143, au concile de Constantinople. Euthyme Zygabène fut chargé par Alexis de réfuter la doctrine de Basile, dans un ouvrage intitulé *Orthodoxæ Fidei Panoplia dogmatica.*

Moréri, *Dictionnaire historique.*

BASILE-VALENTIN, célèbre alchimiste. Presque tous les auteurs s'accordent à placer Basile-Valentin au commencement du quinzième siècle (vers l'année 1413); et ils ajoutent qu'il vivait, en qualité de moine de l'ordre de Saint-Benoît, dans le couvent de Saint-Pierre, à Erfurt en Prusse. Maurice Gudenus a le premier contribué à répandre cette opinion. Cependant il y a des raisons puissantes pour admettre que, non-seulement il n'y a jamais eu de moine bénédictin de ce nom, mais que l'auteur pseudonyme des ouvrages de Basile-Valentin appartient à la fin du quinzième siècle, ou peut-être même à une époque plus récente. Le nom de Basile-Valentin ne se trouve ni sur la liste provinciale des bénédictins d'Erfurt, ni sur la liste générale de tous les religieux de cet ordre, déposée dans les archives de Rome. Deux faits démontrent d'une manière péremptoire que l'auteur en question n'est pas aussi ancien qu'on le pense généralement : 1° la préparation des caractères d'imprimerie avec un alliage d'antimoine, qui se trouve désignée dans un de ses principaux ouvrages; 2° l'indication de la maladie syphilitique, sous

le nom de *mal français*, ou de *nouvelle maladie des militaires* (*Newe Krankheit der Kriegsleut*), et que l'auteur conseille de combattre par les sels de mercure, d'antimoine et de plomb. Ceux qui font vivre cet alchimiste au commencement du douzième siècle n'ont donc aucune raison plausible à alléguer. Les principaux ouvrages de Basile-Valentin ont pour titre : *Microcosmus deque Magno mundi mysterio et medicina hominis;* Marpurg, 1609, in-8°; — *Azoth, sive Aureliæ philosophorum;* Francfort, 1613, in-4°, traduit en français en 1660 et 1669; — *Les douze clefs de la philosophie de frère Basile-Valentin, traitant de la vraie médecine métallique*, à la suite de la traduction française de l'*Azoth*, 1660, in-12, et 1669, in-8°; — *Practica una cum duodecim clavibus et appendice;* Francfort, 1618, in-4°; — *Apocalypsis chymica;* Erfurth, 1624, in-8°; — *Manifestatio artificiorum*, etc.; Erfurt, 1624, in-4°, traduit en français par J. Israël, sous ce titre : *Révélation des mystères des teintures essentielles des sept métaux, et de leurs vertus médicales;* Paris, 1646, in-4°; — *Currus triumphalis antimonii;* Leipzig, 1624, in-8°; idem, *cum commentariis Theod. Kerkringii;* Amsterdam, 1671, in-12; — *Tractatus chimico-philosophicus de rebus naturalibus et præternaturalibus metallorum et mineralium;* Francfort, 1676, in-8°; — *Haliographia, de Præparatione, Usu, ac Virtutibus omnium salium mineralium, animalium ac vegetabilium, ex manuscriptis Basilii Valentini collecta ab Ant. Salmincio;* Bologne, 1644, in-8°. On raconte qu'une des colonnes de l'église d'Erfurt s'étant ouverte tout à coup, comme par miracle, on y avait trouvé les écrits de cet alchimiste. On se rappelle que cette vieille anecdote est empruntée aux maîtres de l'art sacré. Aucun des ouvrages de Basile-Valentin, dont la plupart sont écrits dans l'ancien dialecte haut-saxon, n'a été imprimé antérieurement au dix-septième siècle. Les éditions les plus anciennes sont de 1602 ou de 1604. La bibliothèque de l'Arsenal possède plusieurs manuscrits du dix-septième siècle (n° 162, n° 163, n° 164, n° 165), contenant la traduction française de quelques-uns des ouvrages de Basile-Valentin. H.

Ferd. Hœfer, *Histoire de la Chimie*, t. I, p. 454-456. — Carrère, *Bibliothèque littéraire historique*, t. I.

BASILE, prince de Moldavie dans le dix-septième siècle, fut chassé par ses sujets, aidés d'Étienne XII, dit *Burduze*, c'est-à-dire *le Gros*. Il essaya de remonter sur le trône par la force des armes, et s'adressa, pour cela, à son beau-père Kiemielnisky, hetman des Cosaques. Celui-ci, adonné à l'ivrognerie, lui présenta pour toute réponse une coupe de *koumis* (petit-lait fermenté), sa liqueur favorite; Basile, indigné, s'écria : « J'avais cru jusqu'ici que les Cosaques « étaient hommes et engendrés par des hommes, « mais je vois qu'il n'y a que trop de fondement « à ce qu'on dit parmi nous, que les Cosaques « sont ou des ours changés en hommes, ou que, « d'hommes qu'ils étaient, ils sont devenus « ours. »

BASILE (*Dominique*), poëte napolitain, vivait au commencement du dix-septième siècle. Il a traduit en dialecte napolitain *il Pastor Fido* de Guarini, imprimé à Naples en 1628, in-12.

Quadrio, *Storia della poesia italiana.*

BASILE (*Jean-Baptiste*), poëte napolitain, mort en 1637. Il était gentilhomme du duc de Mantoue. On a de lui : *Opere poetiche;* Mantoue, 1612, in-12, comprenant : *Madrigali ed Ode; — la Venere addolorata, favola tragica da rappresentarsi in musica; — Egloghe amorose e lugubri; — le Avventurose Disventure, favola maritima; — il Pianto della Vergine, poemetto sacro*, etc.; — les ouvrages suivants, écrits en dialecte napolitain et publiés sous le nom de *Gian-Alesio Abbattutis*, anagramme de Giovan-Batista Basile : *le Muse Napoletane, egloghe* (9 églogues); Naples, 1635, in-12, et 1678, in-12; — *lo Cunto de li Cunti, ovvero lo trattenemiento de li peccerille;* Naples, 1637, 1684, in-12; Rome, 1679, in-12 : il a paru deux traductions de cet ouvrage, l'une en langue italienne vulgaire, Naples, 1754, in-12; l'autre en patois bolonais, Bologne 1742, et Venise, 1813, in-4°; — *la Vajasseide*, poëme en cinq chants, de Giulio-Cæsare Cortesi, édition accompagnée de morceaux en prose de Jean-Baptiste Basile.

Toppi, *Bibliotheca Napolitana.*

BASILE (*Adrienne*), sœur du précédent, poëte et musicienne. On a d'elle un recueil de poésies intitulé *Composizioni in versi*. Elle a publié à Rome, 1637, in-4°, un poëme de son frère, intitulé *Théagène*, imité des *Éthiopiques* d'Héliodore.

Toppi, *Bibliotheca Napolitana.* — J.-B. Marini, *Adone*, VII° chant.

* **BASILE** (*Gennaro*), peintre napolitain, vivait à Brünn (Moravie) vers 1756. Son meilleur ouvrage est un tableau d'autel qui se trouve dans la chapelle du château de Seeberg, à Salzbourg. La plupart de ses œuvres sont restées en Moravie.

Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon.*

BASILE DE SOISSONS, théologien français. Il vivait dans la dernière moitié du dix-septième siècle. Il était de l'ordre des Capucins, et fut longtemps missionnaire en Angleterre. Ses principaux ouvrages sont : *Défense invincible de la présence réelle de J.-C. en l'Eucharistie, où elle est prouvée par près de trois cents arguments, dont toutes les majeures sont prises de l'Écriture sainte;* Paris, 1676, 1677, 1679, in-8°; — *Defensio, seu vera religio clare demonstrata, et novarum sectarum falsitas penitus eversa;* Paris, 1676; — *Fondement inébranlable de la doctrine chrétienne;* Paris, 1680-1683, in-8°; — *la Véritable Décision*

de toutes les controverses par la résolution de la question; quel doit être le juge des controverses; Paris, 1685, in-8°; — *Abrégé de la doctrine chrétienne;* Paris, 1685, in-12; — *la Science de bien mourir;* Paris, 1686, in-12; — *De existentia Dei contra infideles, ubi probatur quod Deus sit, aut nihil.*

Bernhardi a Bononia, *Bibliotheca scriptorum capucinorum.*

* **BASILETTI** (*Louis*), peintre italien contemporain, natif de Brescia. Il étudia d'abord dans sa ville natale, et se perfectionna ensuite à Rome, où il peignit des tableaux d'histoire et des portraits. Il se livra aussi au paysage et à l'architecture. On a remarqué à l'exposition de Milan, en 1828, une *Vue de l'église Saint-Paul d'Ostie.* Basiletti doit être compté parmi les bons peintres italiens.

Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon.*

* **BASILI** (*Pier-Angelo*), peintre de l'école romaine, né à Gubbio vers 1540, mort en 1604. Il fut élève de Félice Damiani et de Roncalli, qu'il surpassa en délicatesse et en intelligence de la perspective. L'arrangement de ses figures montre qu'il avait étudié les gravures d'Albert Dürer, qui furent d'une si grande ressource pour tous les artistes italiens de cette époque. Ses ouvrages sont, pour ainsi dire, enterrés dans la petite ville de Gubbio, sa patrie; les fresques du cloître de Saint-Ubalde, et *la Prédication de J.-C.*, à Saint-Martial, sont les plus estimés.

E. B—N.

Ranghiasci, *Elenco de' professori Eugubini nelle arte del disegno.* — Ticozzi, *Dizionario dei Pittori.* — Lanzi, *Storia Pittorica.*

* **BASILI** (*D. André*), compositeur de l'école romaine, fut maître de chapelle de l'église de Lorette vers le milieu du dix-huitième siècle, et mourut en 1775. Il a beaucoup écrit pour l'Église. Fétis possède huit messes à quatre voix de ce maître, en manuscrits, et deux à huit voix. Dans la bibliothèque musicale de l'abbé Santini, à Rome, on trouve cinq offertoires à trois, quatre et cinq voix, de Basili, deux *Christus factus est*, à quatre, un *Miserere* à huit, et un autre à dix. Le *Miserere* à huit voix a été publié à Leipzig (Breitkopf et Hærtel), sous ce titre : *Miserere a otto voci, concertati con repieno ed un versetto a sedici voci reali, senza accompagnamento.*

Fétis, *Biographie universelle des Musiciens.*

* **BASILI** (*François*), fils d'André Basili, musicien italien, né à Lorette en 1766. Il était élève de l'abbé Tannacomi qui enseignait à Rome, et devint maître de chapelle à Foligno. Il écrivit, tant à Foligno qu'à Macerata, des cantates et des opéras. Il fit aussi de la musique d'église, dont plusieurs morceaux ont été imprimés à Florence, à Leipzig et à Milan.

Schilling, *Univ. Lexic.*

* **BASILI** (*D.-Francisco*), né à Pérouse vers le milieu du dix-septième siècle, fut maître de chapelle de l'église neuve de cette ville. En 1696, il écrivit pour l'Académie des *Unissoni* un drame qui fut exécuté sous le titre de *Santa Cecilia virgine*, et, peu de temps après, un oratorio intitulé *i Martiri.*

Fétis, *Biographie universelle des Musiciens.*

BASILIEN ou **BASILIANUS**, gouverneur de la province d'Égypte vers l'an 213. Il était en Égypte lors du meurtre de Caracalla et de l'avénement de Macrin, qui lui confia le commandement des prétoriens. Avant de prendre possession de cet emploi, il fit mettre à mort les émissaires chargés d'annoncer l'accession d'Élagabale au trône impérial; mais lorsqu'il apprit que le fait était réel, il se réfugia en Italie, y fut trahi par un ami, arrêté, et conduit vers le nouvel empereur, par ordre duquel il fut tué.

Dion Cassius, LXXVIII.

BASILICO (*Cyriaque*), poëte italien, natif de Naples, vivait dans la seconde moitié du dix-septième siècle. On a de lui : *i Successi di Eumolpione* (en vers); Naples, 1678, in-12 : c'est une traduction du *Satyricon* de Pétrone; — *il Moreto* (*in versi sciolti*); traduit de Virgile, selon les uns, et de Cornélius Severus, selon les autres.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

BASILICO (*Jérôme*), jurisconsulte italien, natif de Messine, mort en 1670. Il exerça d'abord sa profession en Sicile, ensuite en Espagne; devint juge du tribunal suprême dans son pays, et mourut à Madrid. Il ne s'en tint pas à l'étude du droit : il cultiva encore avec succès les belles-lettres, l'éloquence et la poésie. Les académies de Messine et de Palerme le comptèrent au nombre de leurs membres. On a de lui : *gli Anelli de S. Agata, discorso accademico;* Messine, 1654, in-4°; — *il Fato nemico all' armi francesi in Sicilia;* Palerme, 1655; — *le Dame guerriere, discorso accademico;* Palerme, 1655; — *la Ruota degli umani avvenimenti, discorso accademico;* Palerme, 1662; — *gli Applausi della Siciglia al governo dell' eccellentissimo signore D. Francisco Gaeteno, duca di Sermoneta;* Messine, 1663 : ce duc de Sermoneta était vice-roi et capitaine général en Sicile; — *Panegirico scritto a Gio. Everardo Nitardo, confessore della regina;* Madrid, 1668, in-fol.; — *Felicitades de España y del mundo christiano, applauso panegirico en la acclamacion del rey senor Carlos II;* Madrid, 1666, in-fol.; — *Decisiones criminales magnæ regiæ curiæ regni Siciliæ;* Florence, 1691, in-fol., et Séville, 1699, même format.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

BASILIDE, chef de l'une des écoles religieuses les plus remarquables d'Alexandrie, naquit selon les uns en Syrie, selon d'autres en Perse ou en Égypte, et vécut sous les règnes de Trajan, d'Adrien et d'Antonin le Philosophe; il mourut vers 130 de J.-C. Il connaissait le christianisme, mais il était persuadé que cette religion avait subi de grandes altérations depuis la mort de son fon-

dateur; qu'elle était d'ailleurs incomplète, qu'elle se séparait trop du judaïsme bien compris, et qu'elle était susceptible de recevoir d'utiles compléments des anciennes doctrines de la Perse et de l'Égypte. En cela Basilide se rencontre avec Manès et une foule de docteurs des premiers siècles de l'Église, flétris par elle du nom commun d'hérésiarques, et qui sont moins des déserteurs de l'Église que des chefs d'école indépendants. Disciple de Glaucias, interprète de saint Pierre, et peut-être aussi disciple de Ménandre, Basilide avait la prétention d'enseigner le christianisme primitif; et il rédigea sur les Évangiles, en 24 livres, un commentaire malheureusement perdu pour nous (1). Sa doctrine, telle que l'indique saint Clément d'Alexandrie et que l'expose saint Irénée, n'était qu'un reflet de celle de Zoroastre. Il admettait deux principes primitifs indépendants l'un de l'autre, disait-il, celui du bien ou de la lumière, et celui du mal ou des ténèbres. Tout ce qui existe est émané de l'un ou de l'autre. Le principe du bien, le Dieu suprême, forme avec ses perfections, qui sont au nombre de sept, la bienheureuse *ogdoade*. Les sept perfections ou puissances dans lesquelles il se reflète sont reflétées à leur tour dans sept nouvelles puissances qui en émanent, et desquelles il en émane d'autres qui les reflètent toujours plus faiblement. De ces émanations il y en a 365, qui forment 365 mondes ou cieux, compris dans le mot *abraxas*, dont les lettres, d'après le système de la numération grecque, forment le nombre 365, nombre mystérieux, souvent énoncé sur les pierres symboliques des diverses écoles gnostiques, dont celle de Basilide fut l'une des principales. Le chef du 365e monde, le dernier, le plus imparfait de tous les mondes, le plus rapproché de la matière, gouverne l'univers matériel, d'après les desseins de Dieu, il est vrai, mais il n'en saurait comprendre les lois éternelles. La vie de l'homme est une carrière de purification dirigée par des génies qui président aux peuples comme aux individus. Toute souffrance est une expiation. Le martyre, la plus grande de toutes, est une grâce divine. Pour assurer à tous la purification nécessaire, l'intelligence céleste s'est unie, au baptême du Jourdain, à l'homme Jésus, dont elle s'est hâtée de se séparer avant la passion. La purification se ferait aisément, sans les instincts que donne la matière et sans les passions qu'inspire à l'âme une sorte de puissance brute et de mauvaise nature, émanée des animaux, des plantes et des pierres. Cette influence explique la nécessité de la métempsycose qu'enseigne Basilide. Sa morale se résume en ces mots : *Aimer tout comme Dieu; n'avoir, comme lui, ni haine ni désir.* Les disciples de Basilide (*basilidiens*) furent nombreux en Égypte, en Syrie, en Italie et même dans la Gaule, où ils se maintinrent jusqu'au quatorzième siècle de l'ère chrétienne. Sauf la morale, ils changèrent peu la doctrine de leur maître. Ils enseignaient que celui qui s'élève à la connaissance du monde intellectuel et de la cause première est égal à l'Intelligence divine; qu'il n'est plus lié, dans cet état de perfection, à aucune loi, et peut se livrer à tous ses désirs. On les accusa aussi de magie. Leur doctrine et leur école s'éteignirent dans l'obscurité. [M. MATTER, dans l'*Enc. des g. du m.*]

(1) On trouve quelques fragments de ce commentaire dans le *Spicilegium* de Grot.

Tertullien, *de Præsc.*, c. 46. — Clément, *Stromat.*, 2, 3 et 4; — Saint Irénée, II, 23, *de Hær.* — Saint Épiphane, *Hær.*, 23. — Matter, *Hist. critique du gnosticisme*; Paris, 1828, 2 vol. in-8°. — Ritter, *Hist. de la Philosophie littéraire*.

BASILINE, seconde femme de Jules Constantin et mère de l'empereur Julien, vivait vers 330. Elle embrassa la religion chrétienne, et devint bienfaitrice de l'Église d'Éphèse, à laquelle elle donna des terres. Elle favorisa ensuite l'arianisme et persécuta saint Eutrope, évêque d'Andrinople, qu'elle fit exiler.

Le Beau, *Histoire du Bas-Empire*.

BASILIQUE, empereur d'Orient, frère de Vérine, femme de Léon Ier mourut en 477. Sous le règne de Léon Ier, en 468, il fut chargé de la guerre contre Genséric, qui s'était rendu maître de l'Afrique. Mais les ariens, craignant de voir détruire la puissance d'un roi qui était de leur secte, corrompirent Basilique par la promesse de l'empire. Ce général donna le temps au roi vandale de rassembler des troupes et une flotte, qui dispersa ou brûla celle des Romains. Basilique fut obligé de se cacher jusqu'à ce que sa sœur eût calmé son époux l'empereur Léon. Après la mort de ce prince en 474, il usurpa l'empire, et fut bien accueilli par le peuple de Constantinople. Il favorisa les ariens, protégea les eutychéens, et persécuta les orthodoxes. Zénon l'Isaurien, légitime empereur, qui avait été obligé de prendre la fuite, revint à Constantinople avec une armée, et livra bataille, en août 476, à Basilique, qui fut vaincu et n'eut d'autre asile qu'une église des catholiques qu'il avait persécutés. Zénon se fit livrer l'usurpateur avec sa femme et ses enfants, et les fit renfermer dans une tour d'un château de Cappadoce, où ils moururent bientôt de froid et de faim. Pendant sa courte administration, Basilique ne fit usage de sa puissance que pour piller les peuples et les accabler d'impôts. Il avait pour principe, « qu'un roi qui veut gouverner avec autorité doit dévorer la haine que ses injustices inspirent. » De son temps (en 476), une partie de Constantinople fut réduite en cendres; et l'on regretta surtout la bibliothèque publique, qui renfermait, dit-on, plus de cent vingt mille volumes. Au nombre de ces volumes, manuscrits, qui devinrent la proie des flammes, se trouvaient les quarante-huit livres de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*, écrits en lettres d'or sur l'intestin d'un serpent, dans une longueur de plus de cent pieds.

Procop. *de Bello Vandal.* — Évagre, III, 3 et 4. — Nicéphore, XV, 27.

***BASILIUS** ou **BASILE** (*de Glemona*), missionnaire français en Chine au dix-huitième siècle. Il composa un *Dictionnaire chinois*, intitulé *Hán tsú sī ǐ*, 1726, dont plusieurs exemplaires circulèrent en Chine et en Europe : il a été traduit en espagnol, en russe, en portugais et en français; il a servi de modèle à celui que de Guignes publia en 1813, d'après les ordres de Napoléon; — un *Dictionnaire chinois, français et latin*, grand in-fol. Julien Klaproth a publié en 1820 un *supplément* à l'œuvre du père B. de Glemona.

Rose, *New Biographical Dictionary*.

BASILIUS (*Nicolas*), chroniqueur allemand. Il était bénédictin dans le couvent d'Hirson, et vivait vers le commencement du seizième siècle; il a continué la *Chronicque* de Naucler, de 1501 à 1514. On trouve cette continuation dans les éditions de Cologne, 1514; d'Augsbourg, 1516.

Adelung, Supplément à Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*.

BASILOWITCH. *Voy.* IVAN Ier.

BASILUS, nom que portait une branche de la *Minucia gens*. Les personnages les plus importants de ce nom sont les suivants :

I. BASILUS MINUCIUS, tribun militaire, vivait vers l'an 86 avant J.-C. Il fut sous les ordres de Sylla, lors de la guerre contre Archélaüs, général de Mithridate.

II. BASILUS MINUCIUS, dont on ne sait rien, si ce n'est qu'il fut noté d'infamie pour ses déprédations, et que son tombeau se trouvait sur la voie Appienne.

III. BASILUS MINUCIUS (*L.*), appelé aussi *M. Satrius* du nom de son oncle adoptif, vivait vers l'an 54-44 avant J.-C. Il combattit dans les Gaules lors de la guerre contre Ambiorix, et fut mentionné à cette occasion par César. Il commanda ensuite deux légions en quartier d'hiver aux environs de Reims; et, lors de la guerre civile, il fut mis à la tête d'une partie de la flotte de César, et cependant il fut un des meurtriers de ce grand homme. L'année suivante, il tomba lui-même sous les coups de ses esclaves, dont il avait châtié quelques-uns de la façon la plus inhumaine. On a une lettre où Cicéron félicite Basilus du meurtre de César.

Appien, *Mithridate*, 50. — Cicéron, *de Officiis*. — Cicéron, *Epist. ad familiares*, VI, 15. — Cicéron, *ad Atticum*, VII, 9. — César, *Bellum gallicum*, VI, 29, 30.

***BASIN** ou **BAZIN** (*Thomas*), prélat chroniqueur et moraliste français, né en 1412 à Caudebec, mort le 30 décembre 1491. Il se destina d'abord au barreau, et fit ses études à Paris et à Louvain. Deux années de pérégrinations romanesques le conduisirent ensuite à Rome, à Rouen, puis à Londres; puis, par la Hollande, le Rhin, les Alpes, à Ferrare et à Florence; là, il fut témoin du fameux concile écuménique de 1439, destiné à faire cesser le schisme des Grecs et des Latins. Ainsi revenu en Italie, il fit partie, grâce aux relations qu'il y avait formées, d'une ambassade envoyée par la cour de Rome en Hongrie, à la suite du cardinal-archevêque d'Otrante. De retour à la cour papale, Eugène IV le gratifia, pour prix de sa mission, d'un canonicat à la cathédrale de Rouen, accompagné de quelques moindres bénéfices. Bientôt il fut appelé par le gouvernement anglais, toujours maître de la Normandie, à remplir la chaire de droit canon au sein de l'université de Caen, récemment instituée. La manière dont il remplit ce poste attira sur lui une distinction nouvelle et de nouvelles faveurs. Il devint successivement chanoine de Bayeux, conservateur de l'université, official de l'évêque, et fut enfin promu en 1447 au siége épiscopal de Lisieux, l'un des plus riches et des plus importants de la Normandie. Cette fonction lui donnait en outre un siége au conseil royal, qui exerçait la régence en Normandie, sous le nom de Henri V.

Basin occupait cette éminente position, lorsqu'en 1449 les Anglais ayant rompu les trêves jurées, Charles VII résolut de reconquérir cette belle partie de son royaume. L'expédition, réunie tout d'abord autour de Pont-Audemer, fit un premier mouvement sur Lisieux, et vint mettre le siége devant cette ville. L'évêque Basin, par le titre dont il était revêtu, par l'étendue de son pouvoir temporel joint à son caractère moral et religieux, se vit alors chargé de la plus grave responsabilité. Pris en quelque sorte à la fois pour arbitre et pour otage par les assiégeants et par les assiégés, il se conduisit avec une habileté extrême; et, tout en donnant le signal de l'obéissance au roi de France, il dicta une capitulation, dont les termes furent acceptés des deux partis. Dès lors cet exemple et ce traité servirent en quelque sorte de modèles, et contribuèrent puissamment à déterminer la soumission successive des divers siéges épiscopaux, c'est-à-dire des points importants de la province. Charles VII récompensa le zèle du prélat rallié en l'admettant à son tour comme membre de son conseil privé ou grand conseil, avec une pension de six cents à mille livres, et lui donna de nombreuses marques d'affection et de confiance. Aussitôt qu'il fut maître de la Normandie, le roi songea à remplir un devoir dont l'accomplissement lui eût été jusque-là impossible, en provoquant auprès de la cour de Rome la réformation du jugement qui avait frappé Jeanne d'Arc, et la réhabilitation de la victime. Basin fut un des prélats employés à préparer le succès de cette entreprise. En 1453, il écrivit dans ce but, et à la prière du roi, un mémoire justificatif en faveur de l'héroïne (1). Deux ans après, il rédigea et dédia à Pierre de Brézé, grand sénéchal de Normandie, un autre mémoire important sur la réforme de la procédure à l'échiquier de Normandie, mais qui ne reçut aucune application dans la pratique.

Vers cette époque, le prélat vivait renfermé dans l'exercice de son ministère. Le Dauphin, qui

(1) Publié par M. J. Quicherat, *Procès de la Pucelle*, t. III, p. 313.

fut depuis Louis XI, tenta de nouer avec lui des intelligences secrètes, dans le but de se faire déférer, par des voies frauduleuses, le gouvernement de la Normandie. Basin repoussa les ouvertures et les moyens de séduction pratiqués auprès de lui. Par là il s'attira le ressentiment du terrible monarque, qui ne tarda pas à remplacer sur le trône le prince sous lequel il s'était conduit en sujet rebelle et en fils dénaturé. Basin accrut encore l'animosité de ce redoutable adversaire en prenant une part active à la *Ligue du bien public*. Ce mouvement eut, comme on sait, pour résultat le triomphe éphémère de cette ligue, et l'élévation de Charles, frère du roi, au titre de duc de Normandie.

Mais bientôt les chances de la guerre et de la politique tournèrent en faveur de Louis XI. A partir de ce moment, l'infortuné Basin expia les torts de son imprudence, ou plutôt de sa droiture et de sa loyauté, par une suite continue de persécutions, empreintes tantôt d'une iniquité et d'une cruauté cyniques, tantôt distillées avec un art infernal, ou déguisées sous les semblants d'une abominable hypocrisie. Banni ou rappelé, tour à tour par les caprices d'une haine implacable, mais habile à prendre tous les masques, et à couvrir, sous des amorces trompeuses, les piéges tendus à ses victimes, il se rendit successivement à Louvain et à Bruxelles, auprès du duc de Bourgogne. C'est alors que le roi, redoutant à son tour la présence chez son rival d'un homme inoffensif, mais justement ulcéré, le fit venir à Orléans où se tenait la cour, en employant auprès de lui force instances et flatteries mensongères. Puis une fois qu'il le tint en sa présence, il le reçut avec une froideur insultante, présage certain des sentiments vindicatifs qu'il lui réservait pour l'avenir. En effet, promptement éloigné avec le titre de chancelier de Roussillon, puis d'ambassadeur en Aragon auprès du duc de Calabre, Basin, averti à temps lorsqu'il revenait de cette mission, se croisa sur la route avec un agent du roi chargé de l'arrêter. Il dut alors chercher un refuge en Savoie auprès d'Yolande de France, qui gouvernait ce duché. De là il passa en Allemagne, habita par intervalles Genève, Bâle, Trèves, Louvain, Utrecht, Bréda, et se fixa finalement à Utrecht, où il demeura jusqu'à la mort de Louis XI, et où lui-même termina, plein de jours, une carrière sans cesse agitée. En 1474, Louis XI, à l'aide d'obsessions, de violences détournées, exercées sur les parents et amis de Basin, lui avait arraché sa démission du siége de Lisieux, dont les revenus étaient déjà séquestrés. Basin reçut en compensation, de la cour de Rome, le titre d'archevêque de Césarée en Palestine, avec une modique pension sur la riche prélature dont il avait été dépouillé. Il devint, peu de temps après, l'hôte et l'ami de David, bâtard de Bourgogne, évêque et seigneur d'Utrecht, qui l'associa, en qualité de coadjuteur, à l'administration de son diocèse. Basin mourut à l'âge de quatre-vingt-neuf ans, et fut inhumé dans le chœur de l'église de Saint-Jean.

Outre les écrits déjà cités, on a de lui : *Histoire de Charles VII et de Louis XI* (*De rebus gestis Caroli VII et Ludovici XI Historiarum libri XII*); — *Apologia* (apologie de l'auteur contre les soupçons et imputations de Louis XI); — *Breviloquium peregrinationis*, etc., intitulé aussi *Brief discours du pèlerinage et des quarante-deux stations qu'a faits dans le désert du monde*, etc.; — un opuscule théologique ayant pour titre *Censure du chartreux de Ruremonde*, dirigé contre les opinions religieuses de Paul Middelbourg. Ces ouvrages sont tous écrits en latin, et le mémoire justificatif en faveur de la Pucelle est le seul qui jusqu'à présent ait reçu les honneurs d'une publication intégrale (1). Cependant l'*Histoire de Charles VII et de Louis XI* est du plus haut intérêt. Le ton dans lequel cet ouvrage est conçu, et les circonstances au milieu desquelles il fut écrit, ont engagé Basin à ne point y attacher son nom, et à n'en faire connaître l'auteur que d'une manière en quelque sorte énigmatique. Le nom d'*Amelgard, prêtre liégeois*, accolé à l'*ex libris* sur un exemplaire manuscrit de cet ouvrage, a longtemps fait attribuer à cet inconnu la chronique de Thomas Basin. (*Voy.* AMELGARD). Mais cette question a été parfaitement éclaircie de nos jours par M. Quicherat. Cette chronique reprend la série des faits à l'assassinat de Louis, duc d'Orléans, en 1407, et les conduit jusqu'à la mort de Louis XI (1483). L'histoire de Charles VII y occupe moins d'étendue que celle de son successeur. Jusqu'au moment où l'auteur joua lui-même un rôle sur la scène des affaires publiques, il paraît s'être borné à une sorte d'épitomé des principaux événements, recueilli de sources connues ou indirectes. Son récit commence à prendre vers 1449 l'intérêt d'un témoignage direct, oculaire, animé, principalement en ce qui concerne les faits mémorables dont la province qu'il habitait fut le théâtre à divers intervalles. Cet intérêt s'accroît singulièrement sous le règne de Louis XI, à cause des circonstances biographiques ci-dessus rapportées.

VALLET DE VIRIVILLE.

Manuscrits de la Bibliothèque impériale, n° 5962; 5970, 5970 A, 5970 B., 664. — M. Quicherat, *Sur la Vie et les Ouvrages de Thomas Basin*, dans la *Bibliothèque de l'École des Chartes*, t. III, p. 313 et suiv.

BASIN (*Bernard*), théologien espagnol, chanoine de Saragosse, vivait à la fin du quinzième siècle. On a de lui, entre autres ouvrages : *Tractatus de Artibus magicis et magorum maleficiis*; Paris, 1485, in-4° gothique, et 1506, in-8°.

Moréri, *Dict. hist.* — Gaguin, in *Lud. XI*; — Sainte-Marthe, *Gallia christ.*, t. II.

BASIN (*Jean*), littérateur lorrain, natif de Sandancourt, mort à Saint-Dié (Vosges) vers

(1) Voy. ci-dessus, col. 680.

1522. Il fut chapelain de la chapelle du Saint-Esprit, située dans l'église collégiale de Saint-Dié. Il n'est connu que par son édition du poëme intitulé *Insigne Nanceidos Opus* de Pierre de Blaru, son compatriote et son ami.

Jean Ruyr, *Recherches des saintes antiquités des Vosges*, p. 260. — D. Calmet, *Bibliothèque de Lorraine*.

BASIN (*Simon*), dominicain, né à Paris le 12 mars 1608, mort dans sa ville natale le 18 juillet 1671. Il fut chapelain d'Anne d'Autriche, femme de Louis XIII; puis il se retira chez les dominicains, où il prit le nom de *Thomas*. Il a écrit en français des odes, des sermons, et une tragi-comédie. Il a laissé quelques poésies grecques et latines. La plupart de ses ouvrages sont manuscrits.

Échard, *Script. ord. Prædicat.*

BASINE ou **BAZINE**, femme de Childéric Ier, mère de Clovis, vivait en 400 de J.-C. Childéric, forcé de fuir en Germanie pour échapper à la fureur des Francs, qui voulaient le mettre à mort après l'avoir déposé, avait trouvé un asile dans la Thuringe. Lorsqu'il eut été rappelé par les Francs, et remis en possession de la royauté, Bazine, femme du roi des Thuringiens, quitta son mari, et vint le trouver. « On rapporte, » dit Grégoire de Tours, à qui nous empruntons cette légende, « que Childéric lui demandant avec curiosité pourquoi elle était venue vers lui d'un pays si éloigné, elle répondit : « J'ai reconnu tes mérites et ton grand courage, et c'est pour cela que je suis venue, afin d'habiter avec toi; car il faut que tu saches que si, dans les pays d'outre-mer, j'avais connu quelqu'un plus capable et plus brave que toi, j'aurais été de même le chercher, et cohabiter avec lui. » Le roi, tout joyeux, s'unit à elle en mariage. Or, la nuit de la noce, il arriva que Bazine, repoussant les embrassements de son nouvel époux, le pria d'aller devant la porte du palais, et de revenir lui dire ce qu'il aurait vu. Childéric, ne croyant pas devoir mépriser les avis d'une femme, fit ce qu'elle lui disait, et vit passer devant sa porte des léopards, des licornes et des lions. Effrayé, il se hâta de retourner auprès de Bazine, et de lui tout dire. Elle l'engagea à être sans inquiétude, et à sortir une seconde fois. Le roi vit alors passer des ours et des loups, et vint l'annoncer à la reine, qui le renvoya une troisième fois; il vit des chiens, et des animaux plus petits encore, qui se déchiraient entre eux. Surpris d'un pareil spectacle, il retourna dans le lit conjugal, et demanda à sa femme, plus expérimentée que lui, l'explication de tous ces prodiges. Bazine le pria de passer cette nuit dans une chaste continence, et promit de lui tout expliquer au point du jour. En effet elle lui dit, quand le soleil fut levé : « Cela nous révèle les choses à venir, et l'histoire de notre postérité. Notre fils sera puissant et fort comme un lion ou une licorne; ses enfants seront rapaces et audacieux comme les loups et les ours; la postérité qui naîtra d'eux, et les derniers rejetons de notre race, seront lâches comme des chiens. Quant aux plus petits animaux que tu as vus se déchirer entre eux, ils sont l'image du peuple, en proie aux factions et aux guerres intestines quand il n'est plus retenu par la crainte de ses chefs. » Childéric se réjouit de voir qu'une si nombreuse postérité devait naître de lui. »

Une autre BAZINE, fille de Chilpéric et d'Audovère, fut violée par les domestiques de Frédégonde, et renfermée dans un couvent à Poitiers.

Aimoin. lib. 1, cap. 8. — Grégoire de Tours, *Histoire des Français*, lib. II, chap. X. — Le Bas, *Dictionnaire encyclopédique de la France*.

BASINGE ou **BASINGSTOKE** (*Jean*), philologue du treizième siècle. Il fut archidiacre à Londres et à Leicester, et mourut en 1252. Il alla étudier à Athènes, où la fille de l'archevêque lui apprit le grec. Il a laissé une traduction latine d'une grammaire grecque, qu'il intitula *Donatus Græcorum*; — *la Concordance des Évangiles*; — un commentaire sur une partie des sentences de Lombard, intitulé *Particulæ sententiarum per distinctiones*; — et un volume de *Sermons*. C'est lui qui fit connaître en Angleterre les figures et les chiffres dont les Grecs se servaient pour exprimer les nombres.

Schœll, *Hist. de la litt. grecque*, t. 7, p. 280. — Schneider, *ad Aristotelis Historiam naturalem*. — Fabricius, *Bibliotheca mediæ et infimæ ætatis*, tom. IV, p. 180.

BASINIO DE BASANII, poëte italien, né vers 1425 à Parme, ou dans le voisinage de cette ville, mort en 1457. Il étudia le grec sous Théodore de Gaza, et devint, en 1448, professeur d'éloquence latine à Ferrare. Il perdit cette place pour n'avoir pas défendu assez bravement les intérêts de Lionel d'Este contre François Sforza, duc de Milan, et se retira à Rimini, à la cour de Sigismond Malateste, dont il chanta les louanges. Ses principaux ouvrages sont : *Libri quatuor, Isottæi inscripti*; recueil de trente épîtres à l'imitation des *Héroïdes d'Ovide*, en honneur d'Isotta, maîtresse de Sigismond. Ces épîtres ont été publiées par Prudhomme, dans un volume intitulé *Trium Poetarum Porcelii, Basinii et Trebani Opuscula*; Paris, 1539, in-8°; — *Epistola versibus exarata ad Sigismund. Pandulphum Malatestum, de linguæ græcæ laudibus et necessitate*, imprimé dans les *Anecdota litteraria*, t. 2, p. 401; — *Epistola ad Robertum Ariminensem*, ibid., p. 300; — *Hesperidos libri tredecim* : on y trouve l'histoire de la guerre de Sigismond contre Alfonse d'Aragon (*Voy.* une analyse de ce poëme dans *le Conservateur*, ann. 1757, t. 3, p. 199-338); — *Astronomicon libri duo*, poëme imité de celui d'Aratus. L. Drudi a publié un choix des œuvres de Basinio, sous le titre : *Basinii poemata præstantiora, nunc primum edita et commentariis illustrata*; Rimini, 1794-1795, 2 vol. in-4°.

P. Affo, *Scrittori Parmigiani*, t. II.

* **BASIRE** (*Claude*), conventionnel, né à Dijon en 1764, mort le 3 avril 1794. Il était commis aux archives des états de Bourgogne lorsque la révolution éclata. Il fut d'abord nommé membre du directoire du district des Cordeliers, puis député de la Côte-d'Or à l'assemblée législative. Dans la séance du 11 novembre, il dénonça un receveur général des finances qui engageait ses employés à émigrer. Le 23, il vota la suppression des costumes religieux et la liberté des cultes; le 25, il fit créer le comité de surveillance. Le 4 février 1792, il s'éleva contre l'exportation du numéraire, et demanda, trois jours après, comme remède à ce mal, la séquestration des biens des émigrés. C'est par lui que la nation fut instruite de l'existence du *comité autrichien*, dont le but était une réaction contre-révolutionnaire. Un juge de paix, nommé La Rivière, lança contre lui un mandat d'amener; mais l'assemblée le prit sous sa protection, et mit La Rivière en accusation. Depuis ce temps, Basire coopéra activement aux journées du 20 juin et du 10 août 1792. Après cette dernière journée, il sauva plusieurs soldats suisses en faisant décréter qu'ils étaient sous la sauve-garde de la loi. C'est à lui que l'on doit la prohibition des inhumations dans les églises. Représentant du département de la Côte-d'Or à la convention, il se rangea d'abord parmi les montagnards, demanda la peine de mort contre tout individu qui proposerait de créer « *une puissance héréditaire et individuelle,* » dénonça, le 14 décembre 1792, Brissot et Louvet, et vota la peine de mort dans le procès de Louis XVI. Dans le mois de février 1793, il fut nommé au comité de sûreté générale, et ensuite envoyé en mission à Lyon, avec Legendre et Rovère. Il cassa la municipalité de cette ville, qui était du parti girondin, et la recomposa avec des hommes qui partageaient ses principes. Au 31 mai, il parla contre la commission des *Douze*, et demanda que la convention allât fraterniser avec le peuple, qui attendait à la porte que l'assemblée expulsât de son sein les partisans de Vergniaud et de Brissot. Le 22 juillet, il dénonça Custine; le 28 août, il provoqua la loi qui déclarait la république en état de révolution jusqu'à la paix. Quelques jours après, il fut nommé secrétaire de la convention, et proposa la loi qui ordonnait le tutoiement. Le 10 novembre, il combattit la motion qui avait pour but de forcer les représentants du peuple à rendre compte de leur fortune, et parla contre le système de la *Terreur*. Accusé de complicité avec Chabot et d'autres députés convaincus d'avoir, en vue d'un sordide intérêt, falsifié un décret de la convention relatif à la liquidation de la compagnie des Indes, et d'avoir corrompu Fabre pour acheter son silence; Basire, quoiqu'il eût dénoncé le crime au comité de salut public, fut décrété d'arrestation le 16 janvier 1794. Après une détention de quatre mois au Luxembourg, il fut traduit devant le tribunal révolutionnaire, condamné à mort le 3 avril, et exécuté le même jour. Le corps législatif accorda, le 2 mai 1797, une pension à sa veuve.

Le Bas, *Dict. encyclop. de la France*. — *Moniteur*.

BASIRE (*Isaac*), théologien anglican, né dans l'île de Jersey en 1607, mort en 1676. Il fut d'abord maître d'école à Guernesey, puis chapelain de Charles Ier. Pendant le règne de Cromwell, il parcourut la Morée, la Palestine, la Mésopotamie; il professa la théologie en Transylvanie, à l'université de Weissembourg. A la restauration, il rentra en Angleterre et devint chapelain de Charles II. On a de lui, entre autres ouvrages: *Deo et Ecclesiæ sacrum*, ou *le Sacrilége jugé et condamné par saint Paul dans l'épître aux Romains*, II, 22; — *Diatriba de antiqua Ecclesiæ britannicæ libertate;* Bruges, 1656, in-8°; — *Historie du presbytérianisme anglais et écossais;* Londres, 1659 et 1660, in-8°.

Biographia Britannica.

* **BASIRE** (*Jacques*), graveur anglais, né à Londres le 6 octobre 1730 (1), mort le 6 septembre 1802 (2). Élève de son père Isaac Basire, il laissa quelques œuvres de mérite, gravées d'après les maîtres; les plus estimées sont: *le Camp du Drap d'or* ou *l'Entrevue de François Ier, et d'Henri VIII* en 1520; — *le capitaine Cook* en 1777, d'après Hodjes, in-fol.; — *Lady Stanhope*, d'après Wilson; — *lord Camden*, d'après Reynolds; — *Oreste et Pylade*, d'après West. Le portrait de Basire, gravé par son fils, se voit en tête du neuvième volume des *Anecdotes littéraires* de Nichols.

Nichols, *Literary anecdotes of the eighteenth century*.

BASIRE (*Jacques*), fils du précédent, né en 1769, mort à Chigwell, près de Londres, le 13 mai 1822. Il grava la plupart des planches publiées par la Société royale et celle des antiquaires de Londres, ainsi que les planches qui accompagnent un grand nombre de volumes des *Parliamentary Records*. L'aîné de ses enfants, Jacques Basire, dessinateur et graveur estimé, a continué la plupart de ses travaux.

Strutt, *History of Engravers*. — *Annual Biography and Obituary*, 1823.

BASKERVILLE (*Jean*), célèbre imprimeur et graveur, né à Wolverby en 1706, mort en 1775 à Birmingham. Il quitta sa profession de maître d'école pour se faire imprimeur. Il grava et fondit lui-même ses caractères, et leur donna une grande perfection. Il fit le premier fabriquer le papier non filigrané, dit *papier vélin*. Ses principales éditions se distinguent encore par leur noble simplicité, sans vignettes ni ornements superflus. Cependant son *Orlando Furioso*, 1775, 4 vol. in-8°, en est orné. On recherche ses éditions de Virgile, 1757, in-4°, d'Horace, de Juvénal et de Perse, aussi bien que de la *Bible anglaise*, imprimée aux frais de l'université de

(1) Et non 1740, comme il est dit dans quelques biographies.

(2) Et non 1780, comme on l'a prétendu par erreur.

Cambridge. Il est fâcheux que ce magnifique ouvrage in-fol. soit imprimé sur un papier trop mince et trop transparent, qui laisse apercevoir le verso des pages. La société littéraire qui a donné, en 1785, une édition de Voltaire in-4° et in-8° (édition de Kehl), a acquis les poinçons de Baskerville pour servir à son impression.

A. F. Didot, *Essai sur la Typographie*.

* **BASKO**, historien polonais, vivait vers le milieu du quatorzième siècle. Il est considéré comme le plus ancien historien après Kadlubko, et a écrit une *Histoire de Pologne* (1370) sous le règne de Casimir le Grand.

Catal. Script. polon. — Hartknoch, *Catal. quorund. Script. polon.*

BASKUAL, PASKUAL ou **PASQUAL** (*Abul-Hussem*), lexicographe, né à Cordoue au commencement du douzième siècle, mort en 1182. On a de lui une *Bibliothèque arabico-espagnole* divisée en dix parties (manuscrite, sous le n° 1672, à la bibliothèque de l'Escurial). On lui attribue une *Histoire des cadis de Cordoue* et une *Histoire d'Espagne*.

D'Herbelot, *Biblioth. orientale*. — Casiri, *Bibliotheca arabico-hispana*.

BASMADJI (*Ibrahim*), imprimeur hongrois, mort en 1746. Il fonda à Constantinople la première imprimerie. Par un *fetva* du sultan Achmet III, il lui fut permis de tout imprimer, excepté le Koran et les commentaires canoniques. On cite, parmi les ouvrages sortis de ses presses : un dictionnaire arabe-turc par Djévhéry et Wan-Kouli, en 2 vol. in-fol., 1729; — *Tarikhi Seyiar* (Journal du Voyageur), ou *histoire de l'irruption des Aghuans et de leur guerre avec les Persans*, ouvrage traduit du latin en langue turque; — *Tarikhi Hindi Garbi* (Histoire d'Amérique); — *Tarikhi Tymour Kourkan de Nazami Zadeh* (Histoire de Tamerlan), in-4°, traduit de l'arabe; — *Tarikhi mers el-cadym Weldjédyd*, ou *Histoire de l'Égypte ancienne et nouvelle*, par Sohaïli-Effendi; — *Gulcheni Kholafa*, ou *Bouquet de roses des Califes*, par Nazami-Zadeh, in-fol.; — *Grammaire turque-française*, du P. Holdermann, jésuite allemand, missionnaire à Galata; — le *Djihan numa*, ou *Petit atlas*, d'Hadjy-Khalfa, in-fol.; — *Kitab Tarikhi Neima*, ou *Annales ottomanes de Neima*, 2 vol. in-fol., de l'année 1728; — *Ahrali-Ghazevatder dyari-Bosna*, ou *Guerres de Bosnie depuis* 1736 *jusqu'en* 1739, par Omar-Effendi.

BASMAISON POUGNET (*Jean* DE), jurisconsulte français, natif de Riom, vivait au seizième siècle. Il appartenait à une famille distinguée, fit de bonnes études, et se lia à Paris avec Étienne Pasquier. De retour à Riom, il exerça avec distinction la profession d'avocat. En 1576, il représenta la province d'Auvergne aux états de Blois, où il émit l'opinion, remarquable pour l'époque, qu'il fallait user d'indulgence envers les protestants. Cette modération lui valut d'être choisi, avec l'évêque d'Autun et le seigneur de Montmoin, pour aller inviter le prince de Condé à assister aux états. Basmaison fut encore envoyé deux fois vers Henri III pour les affaires de sa province. Les ligueurs, auxquels il était opposé, le persécutèrent dans les dernières années de sa vie. Il paraît qu'il eut le projet de laisser le barreau pour la lieutenance de la sénéchaussée d'Auvergne, et qu'il en fut détourné par Pasquier, qui lui écrivit à ce sujet une lettre où l'on remarque ce passage : « Il y a trente ans et plus que vous tenez l'un des premiers lieux entre ceux de notre ordre en notre pays, étant chéri et aimé des grands, respecté du commun peuple, vivant en une honnête liberté, sans altération de votre conscience; et maintenant qu'êtes arrivé sur l'âge, désirez ambitieusement, poursuivez d'être lieutenant de province. Étant avocat du commun, votre fortune dépend de vous et de votre fonds; étant appelé à cet état, vous dépendrez désormais des grands qui le vous auront octroyé. » Ce sage conseil, si sagement exprimé, fut suivi. On a de Basmaison : *Sommaire discours de fiefs et arrière-fiefs*; Paris, 1579; ouvrage intitulé *Paraphrase sur la coutume* (d'Auvergne), 1590, réimprimé plusieurs autres fois, et digne de l'être à raison des connaissances que l'auteur y a répandues; — un dernier *commentaire* écrit en latin, et entrepris par le conseil du célèbre Charles Dumoulin, mais qui ne s'est point retrouvé. V. R.

Pasquier, *Lettres*. — Moréri, *Dictionnaire historique*.

BASMANOFF (*Pierre*), général russe, aida en 1605 au faux Démétrius ou Dmitri à monter sur le trône au préjudice de Fédor, fils du czar Boris. Il fut, le 18 mai 1606, assassiné par Michel Tatistcheff, au moment où il essayait de tenir tête à une foule de conspirateurs qui voulaient pénétrer dans le Kremlin.

Encyclopédie Russe.

BASNAGE (*Benjamin*), théologien protestant, né à Carentan en 1580, mort en 1652. On a de lui un traité *de l'Église*, estimé de ses coreligionnaires.

BASNAGE DE FLOTTEMANVILLE (*Samuel*), petit-fils du précédent, né en 1638 à Bayeux, mort à Zutphen en 1721. On a de lui : *Annales politico-ecclesiastici annorum* 645, *a Cæsare-Augusto usque ad Phocam*; Rotterdam, 1706, 3 vol. in-fol.; — *de Rebus sacris et ecclesiasticis Exercitationes historico-criticæ, in quibus cardinalis Baronii Annales ab A. C.* 35, *in quo Casaubonus desiit, expanduntur*; 1662, in-4°.

BASNAGE DU FRAQUENAY ou **FRANQUESNAY** (*Henri*), jurisconsulte français, fils puîné de Benjamin, né le 16 octobre 1615 à Sainte-Mère-Église, dans le voisinage de Carentan, mort à Rouen le 20 octobre 1695. Il fut un des plus habiles et des plus éloquents avocats du parlement de Normandie. Consulté et plaidant dans toutes les affaires importantes, il eût été appelé à prendre part à la révision générale des

droits coutumiers de France, si ce projet conçu par Letellier eût abouti. En 1677 il fut commissaire pour les affaires de religion, et s'acquitta avec distinction de son mandat. Quoique singulièrement érudit, il était doué de l'imagination la plus vive, et estimé de tous au rapport de Bayle, bien qu'il fût protestant. On a de lui : *Coutumes du pays et duché de Normandie*, avec commentaires, 2 vol. in-fol., 1678, 1681, 1694; — *Traité des hypothèques*, in-4°, 1687, 1724. Les œuvres complètes de Henri Basnage ont été publiées à Rouen en 2 vol. in-fol., 1709, 1776, par Jacques Basnage de Beauval; il y a une 4e édition avec des notes de La Guesnerie, Rouen, 1778, 2 vol. in-fol. V.-R.

Bayle, *Dictionnaire*. — Moréri, *Dict. hist.* — *Bibliot. univ.*, t. XXII, p. 436-438. — Faisand, *Vies des plus célèbres Jurisconsultes*.

BASNAGE DE BEAUVAL (*Jacques*), fils aîné du précédent, né à Rouen le 8 août 1653, mort le 22 décembre 1722. Son père l'envoya fort jeune à Saumur, pour étudier sous Tannegui Le Fèvre. Doué des plus heureuses dispositions, à dix-sept ans le jeune Basnage était déjà familiarisé avec les auteurs grecs et latins, et savait presque toutes les langues modernes. Se sentant du goût pour la profession de ministre, Basnage, malgré les avis pleins de sollicitude de Tannegui Le Fèvre, son maître, se rendit à Genève, où il commença ses études de théologie, et ensuite à Sedan, où il les acheva sous Jurieu et Beaulieu. De là il retourna à Rouen, où il fut reçu ministre au mois de septembre 1676. Il se maria en 1684, et épousa Susanne du Moulin, petite-fille du fameux Pierre du Moulin. Le temple de Rouen ayant été interdit le 6 juin 1685, Basnage obtint du roi la permission de se retirer en Hollande. S'étant fixé à Rotterdam, il y fut ministre pensionnaire jusqu'en 1691, où il fut nommé pasteur ordinaire de l'église wallone de cette ville. Le pensionnaire Heinsius, qui l'avait pris en amitié, désirant l'avoir auprès de lui, le fit demander en 1709 par l'église wallone de la Haye. Là, par le crédit de son protecteur, Basnage se vit appelé à jouer un rôle politique qui ne fut pas sans éclat. Chargé de plusieurs missions importantes, il s'en acquitta avec habileté. L'abbé Dubois, venu à la Haye en 1716, pour y négocier une alliance défensive entre la France, l'Angleterre et les états généraux, eut ordre du régent de s'entendre avec Basnage. Ils agirent de concert, et réussirent à faire conclure l'alliance le 14 février 1717. Le duc d'Orléans, reconnaissant des services que Basnage avait rendus en cette circonstance, lui fit restituer tous les biens qu'il avait en France. Cependant, au milieu de toutes ces distractions, Basnage cultivait toujours les lettres avec ardeur; mais sa santé, qui jusque-là lui avait permis de suffire à ces soins divers, s'altéra sensiblement en 1722.

Basnage avait de la douceur, du liant dans le caractère, et il joignait à ces qualités naturelles ce que donne l'usage du grand monde, une exquise politesse. Le Vier lui prête aussi une grande franchise, ce qui se concilie plus difficilement avec sa vocation pour la diplomatie. Quant à la solidité et à l'étendue de son savoir, elles sont suffisamment attestées par les nombreux ouvrages qu'il a laissés, et dont les principaux sont : *la Communion sainte*, ou *Traité sur la Nécessité et les Moyens de communier dignement*; Rotterdam, 1688, in-18 : cet ouvrage, qui fut approuvé même des catholiques, a eu un grand nombre d'éditions; — *Traité de la Conscience, dans lequel on examine sa nature, ses illusions, etc.*; Amsterdam, 1696, 2 vol. in-8°; on y trouve la réfutation des arguments de Bayle sur la conscience errante; — *Histoire de l'Église, depuis Jésus-Christ jusqu'à présent*; Rotterdam, 1699, 2 vol. in-fol.; — *Histoire des Juifs, depuis Jésus-Christ jusqu'à présent, etc., pour servir de supplément à l'Histoire de Josèphe*; Rotterdam, 1606, 5 vol. in-12 : ce livre est un de ceux qui font le plus d'honneur à Basnage; il a été réimprimé à Paris en 1710, avec quelques changements et suppresions par l'abbé Dupuis, sans nom d'auteur; — *Dissertation historique sur les duels et les ordres de chevalerie* (Amsterdam, 1720, in-8°). Cet ouvrage, rempli d'une curieuse érudition, a été depuis souvent mis à contribution par des auteurs qui ne l'ont pas nommé; — *Histoire des ouvrages des savants*; Rotterdam, 1687-1709 : c'est un recueil périodique, composé de 24 vol. in-12.

Le Bas, *Encyclopédie de la France*, etc.; vol. in-12. — Nicéron, *Mémoires*, t. IV et X.

BASNAGE DE BEAUVAL (*Henri*), jurisconsulte, frère du précédent, naquit à Rouen le 7 août 1656, fut avocat au parlement de cette ville, et, après la révocation de l'édit de Nantes, se réfugia en Hollande, où il mourut le 19 mars 1710. On a de lui : *Tolérance des religions*, 1784, in-12; — *Histoire des ouvrages des savants*, 1687 et 1709, 24 vol. in-12; — *Dictionnaire universel, recueilli et compilé par feu Antoine Furetière*; 2e édition augmentée, 1701, 3 vol. in-fol. L'édition du *Dictionnaire de Trévoux*, 1704, 3 vol., n'en est qu'une réimpression. « Tout y est semblable, dit le P. Nicéron, méthode, orthographe, exemples...; « on y a laissé jusqu'aux fautes d'impression; « il y a, à la vérité, quelques additions, dont la « plupart sont entièrement étrangères au dictionnaire. » Une nouvelle édition a paru en 1626 (4 vol. in-fol.), après la mort de Basnage.

Bayle, *Dictionnaire historique*. — Nicéron, *Mémoires*, t. II et X.

***BASOLI** (*Antoine*), peintre italien contemporain, natif de Bologne. Il forma son talent à l'Académie de cette ville, d'où il se rendit à Rome pour s'y perfectionner à l'école des maîtres. Il peignit les décors, surtout ceux de théâtre. On

sait que ce genre de peinture est singulièrement estimé en Italie. On a de lui : *Raccolta di prospettive serie, rustiche, e di paesaggio;* Bologne, 1810, in-fol. obl.

Orlof, *Histoire de la peinture en Italie.*

*BASQUE (*Michel* LE), nom d'un fameux capitaine boucanier qui, de concert avec l'Olonnais, prit les villes de Maracaïbe et de Gibraltar, à la tête de 600 hommes à peu près, dans le golfe de Vénézuela. Leur butin fut estimé à 400,000 couronnes.

Charlevoix, *Histoire de la Nouvelle France.*

*BASS (*Édouard*), théologien américain, né à Dorchester en 1726, mort en 1803. Il fut le premier évêque de Massachussetts et laissa la réputation d'un savant canoniste.

Biographie universelle (édition belge).

*BASS (*George*), explorateur anglais, vivait à la fin du dix-huitième siècle, et mourut dans les premières années du dix-neuvième. Il était chirurgien de *la Confiance*, vaisseau de guerre anglais, et découvrit le détroit de Bass, entre le continent de la Nouvelle-Hollande et la terre de Van-Diémen. Bass mourut sans recevoir aucune marque de distinction ou récompense pour une exploration qui faillit lui coûter la vie, puisque lui et son équipage restèrent plusieurs jours sans vivres.

Flinder's *Journey of Discovery to terra Australis.*

BASS ou BASSIUS (*Henri*), médecin allemand, né à Brême en 1690, mort en 1754. Il se rendit en 1713 à Halle, où il suivit les leçons du célèbre Hoffmann. En 1715 il passa à Strasbourg, et deux ans après à Bâle, où il se livra tout entier à l'étude de l'anatomie et de la chirurgie. Reçu docteur à Halle en 1718, il y fut quelque temps après nommé professeur extraordinaire d'anatomie et de chirurgie, place qu'il a remplie jusqu'à sa mort. On a de lui : *Disputatio de fistula ani feliciter curanda;* Hale, 1718 : c'est la thèse inaugurale que Haller inséra dans son recueil des thèses chirurgicales; Macquart l'a traduite en français; Paris, 1759, in-12 : l'auteur y compare les méthodes adoptées par les anciens avec celles qui étaient en usage de son temps, et il croit trouver beaucoup de conformité entre elles; — *Gründlicher Bericht von Bandagen;* Leipzig, 1720 et 1723, in-8°; Amsterdam, 1748 : c'est un traité sur les bandages; — *Observationes anatomico-chirurgico-medicæ;* Halle, 1731, in-8° : l'auteur y a joint plusieurs bonnes figures et la description de plusieurs instruments de son invention; — *Tractatus de Morbis venereis;* Leipzig, 1764, in-8° : l'auteur y a ajouté quelques observations. Bass a encore donné en allemand des *Commentaires sur la chirurgie de Nuck*, qui ont été imprimés à Halle, en 1728, in-8°.

Biographie Médicale.

BASSA (*don Pedro-Holasco*), colonel espagnol, natif de Reus (Catalogne), massacré en 1835 par le peuple de Barcelone. Il se fit remarquer dans les guerres contre les Français en Catalogne (1808), et par son attachement à Ferdinand VII.

Biographie Universelle (édit. espagnole).

BASSÆUS (*Nicolas*), typographe allemand, natif de Francfort-sur-le-Mein, vivait dans la seconde moitié du seizième siècle. On lui doit l'impression de nombreux ouvrages de médecine et de botanique et la publication des œuvres de Tabernæmontanus, remarquables par leurs planches. C'est ainsi, qu'à la mort de Tabernæmontanus (en 1590), qui laissait inachevé son *Kraüterbuch* (herbier), Bassæus fit continuer l'ouvrage par N. Braun, et le publia dans la même année en trois parties qui se suivirent, en même temps que la seconde édition de l'*Icones plantarum*, 4 vol. in-4°. Quant aux figures de ce dernier ouvrage, elles furent publiées sous le nom de Bassæus, sans le texte et sous ce titre : *Icones plantarum;* Francfort, 1590, 4 vol. in-4°. On y trouve gravées sur bois 2,555 figures de plantes officinales et autres. C'était la plus riche collection que l'on eût encore vue.

Haller, *Bibliotheca Botanica.*

BASSAL (*Jean*), prêtre et diplomate, né à Béziers le 12 septembre 1752, mort en 1802. Il se fit remarquer par son enthousiasme au commencement de la révolution, et devint en 1790 curé constitutionnel de Saint-Louis, à Versailles, puis député du département de Seine-et-Oise à l'assemblée législative. Dans le mois de mars 1792, il proposa une amnistie sur les massacres de la Glacière, à Avignon; en mai, il provoqua un décret d'accusation contre Brissac, commandant de la garde constitutionnelle du roi. Nommé membre de la convention, il vota la mort de Louis XVI, et le 22 janvier 1794 fut élu secrétaire de l'assemblée. Envoyé dans le Jura pour étouffer l'insurrection fédéraliste, il eut à se justifier à son retour du peu d'énergie qu'il avait déployé; mais les jacobins acceptèrent les explications qu'il donna, et l'élurent président de leur société. Il fut ensuite envoyé en Suisse pour surveiller les opérations diplomatiques de Barthélemy. Après la session conventionnelle, Bassal devint le secrétaire de Championnet, et le suivit en Italie; l'année suivante, il fut traduit devant une commission militaire, comme dilapidateur des deniers publics. Sauvé par la chute de Merlin, Treilhard et Larevellière-Lépeaux, le 30 prairial an VII, il rejoignit Championnet à l'armée des Alpes, et revint à Paris à la mort de ce général.

Le Bas, *Encyclopédie de la France.* — *Biographie des Contemporains.*

BASSAN ou BASSANO, nom de plusieurs peintres italiens, appartenant tous à la même famille.

I. BASSAN (*François da Ponte*, dit *le*), peintre italien, natif de Vicence, mort en 1530. Il appartenait à la première école vénitienne, et suivit les principes des deux Bellin. Distingué par ses connaissances, il put devenir chef

d'école. Ses ouvrages témoignent de ses progrès successifs. Les fresques de Milan, dues à ce maître, sont d'un bon dessin; mais les lumières et les ombres sont, au jugement de Lomazzo, mal distribuées.

Lomazzo, *Traité de peinture*. — Lanzi, *Storia pittorica*.

II. **BASSAN** (*Jacques da Ponte*, dit *le vieux*), peintre italien, fils de François, naquit en 1510 à Bassano, ville des États de Venise, et mourut à Venise en 1592. Il fut élève de son père, travailla quelque temps à Venise, et forma ce qu'on appelle son troisième style d'après le Corrége. Admirateur de la nature, il peignit des paysages et des animaux avec beaucoup de vérité. Mais son pinceau n'est pas si vrai dans les sujets historiques, parce qu'il connaissait très-peu les beautés de l'antique. On voit plusieurs de ses tableaux à Paris, au Louvre (*le Christ porté au tombeau*; — *Joseph d'Arimathie*). « Bassan, dit le célèbre Annibal Carrache, fut un peintre excellent, digne d'une plus grande louange que celle que Vasari lui donne, parce qu'entre les beaux tableaux qu'on voit de lui, il a fait encore de ces miracles qu'on rapporte des anciens Grecs, trompant par son art non-seulement les bêtes, mais les hommes; ce que je puis témoigner, puisque, entrant un jour dans sa chambre, je fus trompé moi-même, avançant la main pour prendre un livre que je croyais un vrai livre, et qui ne l'était qu'en peinture. » Le Bassan avait mis dans son jardin diverses figures de reptiles et d'animaux qu'à la première vue on croyait vivants. Ce peintre excellait aussi dans le portrait. Il fit ceux de l'Arioste et du Tasse, et de plusieurs hommes célèbres de son temps. Lui-même se peignit avec les attributs de son art. Il partageait son temps entre la lecture, la musique, la peinture, et les soins du jardinage. Il laissa quatre fils, tous peintres. Plusieurs de ses tableaux sont en Italie, d'autres dans la galerie de Dresde et dans celle de Vienne; ce sont des sujets tirés de la Bible : *Noé avec sa famille*; — *les Vendeurs chassés du temple*; — *le Repas chez Marthe*; — *le Retour de Jacob*; — *le Repas chez le Pharisien*; — *la Reine de Saba*; — *la Naissance de Jésus-Christ*, etc.

III. **BASSAN** (*François*), peintre, fils du précédent, né en 1548, mort à Venise en 1591. Il travailla avec le Tintoret au palais de Saint-Marc, et y peignit quelques fresques, sur les dessins de Paul Véronèse. Il fit aussi beaucoup d'ouvrages pour les églises et pour différents particuliers. Des marchands en répandirent plusieurs dans les pays étrangers; et l'on prétend que des copies faites par les élèves de François Bassan furent vendues pour des originaux. Il avait peint un magnifique tableau représentant *l'Enlèvement des Sabines*, qu'il vendit très-cher au maréchal d'Ancre. L'humeur mélancolique de cet artiste lui fit croire, sur la fin de sa vie, qu'il était sans cesse poursuivi par des archers. Un jour qu'on frappa violemment à sa porte, il crut que les archers arrivaient : il se jeta par la fenêtre, et mourut quelque temps après. Le Louvre possède de lui un tableau représentant *Jésus dans la maison de Marthe et de Marie*.

IV. **BASSAN**, dit *le Chevalier* (*Léandre*), frère de François, peintre, né en 1560, mort à Venise en 1623. Il excella dans le portrait. Il peignit entre autres le doge Grimani, qui le fit chevalier de Saint-Marc. Il était toujours vêtu magnifiquement; il avait un goût passionné pour la musique. Avec les mêmes talents que son frère François, Léandre Bassan avait les mêmes accès de folie : il s'imaginait toujours qu'on voulait l'empoisonner. Il y a cinq tableaux de cet artiste à Dresde : *le Départ de Jacob*; *l'Adoration des Bergers*; un *Marché d'animaux*; *le Portrait d'un doge de Venise*, et un *sujet pastoral*. La galerie de Vienne possède de lui *le portrait d'un ecclésiastique* et un *tableau de famille*; et au musée du Louvre on voit de lui *les Juifs surpris de la résurrection de Lazare*.

V. **BASSAN** (*Jean-Baptiste* et *Jérôme*), peintres, le premier, mort en 1613, âgé de soixante ans, et le second, en 1622, âgé de soixante-deux ans, s'appliquèrent presque uniquement à copier les tableaux de leur père. Ils parvinrent si bien à saisir sa manière aisée et naturelle, que les marchands vendent souvent leurs copies pour les originaux; et voilà pourquoi on voit tant de tableaux que l'on dit être de la main de Jacques Bassan.

Pilès, *Vie des Peintres*. — Vasari. — Lanzi, *Storia della Pittura*. — Lomazzo, *Traité de Peinture*. — Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon*.

***BASSAND** (*Jean-Baptiste*), médecin, né en 1680 à Baume-les-Dames, petite ville de Franche-Comté; mort à Vienne (Autriche) le 30 novembre 1742. Il étudia la médecine à Leyde sous le célèbre Boerhaave, avec lequel il se lia d'amitié. Nommé chirurgien militaire au service de l'Autriche, il parcourut une grande partie de l'Allemagne, de l'Italie, de la Hongrie, et envoya à son maître, avec lequel il entretenait une correspondance, beaucoup de minéraux et de plantes. La correspondance de Boerhaave avec Bassand (*ad Joan.-Bapt. Bassandum, Herm. Boerhavii Epistolæ*) a été publiée à Vienne en 1778, in-8°, sur les autographes conservés à la bibliothèque de Vienne.

Biographie Médicale.

***BASSANI** ou **BASSIANO** (*Alexandre*), l'Ancien, surnommé Maggi ou Magius, jurisconsulte italien, mort à Ravenne en 1495, où il était préteur de la ville. Il fut dans plusieurs villes assesseur du podestat, après avoir pratiqué le droit à Padoue, sa ville natale. Il laissa manuscrit : *De officio prætoris*, dont Scardeoni fait un grand éloge.

Scardeoni, *De Antiquitatibus urbis Patavii*, II, 10.

***BASSANI** ou **BASSIANO** (*Alexandre*), antiquaire italien, natif de Padoue, vivait au seizième siècle. Il fut chargé, avec Jean Cavaccio,

de la description des figures des empereurs romains qui ornent la salle du chef militaire de Padoue. Il laissa aussi manuscrites les vies des douze Césars, ouvrage mentionné par Scardeoni.

Scardeoni, *De Antiquitatibus urbis Patavii.*

* **BASSANI** ou **BASSANO** (*Cesare*), peintre et graveur italien, né à Milan vers 1581, vivait encore en 1630. Il est moins connu par ses tableaux que par les planches qu'il a gravées d'après Crespi, le Guide, Jacopo da Ponte, Giacomo Lodi, Orazio da Ferrara, etc. Une des estampes les plus curieuses de son œuvre est celle qui représente l'exécution des malheureux si injustement accusés pendant la peste de Milan d'avoir répandu des onguents mortifères. E. B—n.

Heinecken, *Dictionnaire des Graveurs.* — Huber, *Notice des Graveurs.* — Ch. Le Blanc, *Manuel de l'Amateur d'estampes.*

BASSANI (*Jacques-Antoine*), prédicateur et poëte italien, né à Venise en 1686, mort le 21 mai 1747. Il appartenait à l'ordre de Jésus, et prêcha dans presque toutes les villes d'Italie. Il compta parmi ses auditeurs, à Rome et à Bologne, le pape Benoît XIV. Il séjournait habituellement à Padoue, où il mourut. On a de lui : *Trente sermons*; Bologne, 1752, in-4°; Venise, 1753, in-4° : ses autres sermons, quoiqu'ils aient eu du succès, n'ont pas été imprimés; — des *poésies* latines et italiennes, publiées par le P. Roberti, à Padoue, 1749.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

* **BASSANI** (*Jean*), compositeur italien, vivait à Venise au commencement du dix-septième siècle. Il inventa un instrument appelé *bassanello*, dans lequel on soufflait avec un roseau creux. Bodenchatz a inséré un motet à huit voix de la composition de Bassani, dans son *Florilegium musicum Portense.*

Fétis, *Biographie universelle des Musiciens.*

* **BASSANI** (*Jean-Baptiste*), compositeur italien, né à Padoue vers 1657. Un cordelier, le père Castrorillari, lui enseigna la musique. Il fut d'abord maître de chapelle de l'église cathédrale de Bologne, de l'Académie des philharmoniques de cette ville, et ensuite maître de chapelle à Ferrare, et de l'Académie *della Morte*. Ses compositions lui assurent une place distinguée parmi les plus habiles musiciens de son temps. Il fut aussi grand violiniste, et eut pour élève le fameux Corelli. Ses ouvrages furent publiés de 1680 à 1703 : ils se composent de six opéras et de trente-un œuvres de musique religieuse et instrumentale. Voici les titres de ses opéras : *Falaride, tiranno d'Aggrigente*; Venise, 1684; — *Amorosa preda di Paride*; Bologne, 1684; — *Alarico, re de' Goti*; Ferrare, 1685; — *Genevra, infanta di Scozzia*; Ferrare, 1690; — *il bonte di Bacheville*; Pistoie, 1696; — *la Morte delusa*; Ferrare, 1696.

Fétis, *Biographie universelle des Musiciens.*

* **BASSANI** (*Jérôme*), compositeur dramatique et habile contrapuntiste, né à Venise vers la fin du dix-septième siècle. Il a composé beaucoup de messes, de vêpres, de motets, et quelques opéras, parmi lesquels on remarque : *il Bertoldo*, représenté à Venise en 1718, et *l'Amor per Forza*, dans la même ville, en 1721. Bassani a joui de la réputation d'un très-habile maître de chant.

Fétis, *Biographie universelle des Musiciens.*

* **BASSANI** (*Louis*), historien italien, qui vivait vers le milieu du dix-septième siècle. On a de lui : *il Costume e i Modi particolari delle vite dei Turchi*; 1645, in-8°.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

* **BASSANI** (*Mathieu-Antoine*), jurisconsulte italien, né à Solarolo, dans l'évêché de Faënza; il vivait encore en 1757. On a de lui : *Praxis theorico criminalis, addita ad modernam praxim D. Thomæ Scipioni, hic per extensum insertam*; Ferrare, 1755, in-fol.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

* **BASSANINO** (*François*), hagiographe vénitien, qui publia *Vita e morte di sancta Rosalia Palermitana*; Venise, 1733, in-12.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

BASSANO (*Alvarez de Sainte-Croix*). *Voy.* Sainte-Croix.

BASSANO (duc de). *Voy.* Maret.

BASSANO (*Annibal*), architecte italien, natif de Padoue, vivait dans la seconde moitié du quinzième siècle. Il dessina en 1493 la *Loggia del conseil* de la ville. Milizia mentionne cet artiste remarquable, tout en le confondant, selon Ticozzi, avec Alexandre Bassano, auteur du livre : *Dichiarazione della arca fatto in Padova alla venuta della regina Bona di Polonia*, imprimé à Padoue en 1556.

Milizia, *Vite dei Architetti.*

BASSANTIN ou **BASSENTIN** (*Jacques*), astronome écossais, né vers 1504, mort en 1568. Il s'appliqua particulièrement à l'étude des mathématiques, qu'il enseigna pendant quelque temps avec distinction dans l'université de Paris. Il feignit d'ajouter foi aux prédictions de l'astrologie judiciaire; car à cette époque un astronome ne pouvait dédaigner les pratiques de l'astrologie judiciaire sans passer pour un ignorant aux yeux de ses confrères. De retour dans sa patrie en 1562, il eut, sur la frontière d'Écosse une entrevue avec Robert Melvill, célèbre par son attachement chevaleresque à Marie Stuart. Cette rencontre fut interprétée singulièrement : on dit et répéta que Bassantin avait écarté devant Melvill les voiles qui couvraient l'avenir, et ce bruit fit regarder l'astronome comme un savant profondément versé dans les choses occultes. Au vrai, Bassantin était un profond politique, et sa pénétration lui tenait lieu du don de prophétie. On a de lui : *Astronomia, opus absolutissimum*, imprimé trois fois en français ou en latin (dern. édit.); Genève, 1599, in-fol.; — *Paraphrase de l'astrolabe, avec une amplification de l'usage de*

cet instrument; Lyon, 1555, et Paris, 1617, in-8°; — *Discours astronomiques;* Lyon, 1557, in-fol.; — *Super mathematica genethliaca*, ou *calculs des horoscopes;* — *Arithmetica;* — *Musique selon Platon;* — *De Mathesi in genere.*

Montucla, *Histoire des Mathématiques.*

BASSARABA (*Constantin* BRACOVAN ou CANTACUZÈNE), prince de Valachie, mort en 1714. Après son mariage avec Hélène, fille de Constantin Cantacuzène, il ajouta à son nom celui de la famille de cette princesse, qu'il changea ensuite contre celui de Bassaraba, nom d'une ancienne maison valaque, en même temps qu'il avait obtenu par le crédit de ses beaux-frères la principauté de Valachie. Lorsqu'en 1710 la Turquie voulut faire gouverner cette province par Démétrius Cantemir, Brancovan embrassa le parti russe, pour se vouer de nouveau aux intérêts de la Porte; et Cantemir, devenu prince de Moldavie, associa sa fortune à celle du czar. Accusé de trahison après la campagne du Pruth, Brancovan fut étranglé en 1714 aux Sept-Tours, avec ses quatre fils Constantin, Étienne, Raducanut et Mathieu.

Voltaire, *Histoire de Charles XII.* — *Biographie universelle* (édition belge).

* **BASSAS** (*Barthélemy*), grenadier à la 73° demi-brigade d'infanterie de ligne, né à Roquemond (Gard), fit preuve d'un courage remarquable à l'affaire d'Airolo en Suisse, le 27 mai 1799. Grièvement blessé, après avoir fait des prodiges de valeur, il se précipita avec une intrépidité extraordinaire dans les rangs ennemis, fit quinze prisonniers, les ramena au quartier général, courut de nouveau sur le champ de bataille, fit de nouveaux prisonniers, revint une troisième fois à la charge, et fut tué par la mitraille en courant sur une pièce de canon.

Le Bas, *Encyclop. de la France.*

* **BASSE** (*Guillaume*), littérateur anglais, né au commencement du dix-septième siècle. On ignore la date de sa mort. Il est connu par quelques vers sur la mort de Shakspeare, qui furent remarqués. On lui attribue : *the Sword and Buckler* (poëme), 1602; — *Great Brittaines Sunnes-set, bewailed with a shower of teares* (poëme), 1613; — *Annalia Dubrensia*, 1636.

Rose, *New Biographical Dictionary.*

BASSÉE (*Bonaventure* DE LA), capucin, se nommait dans le monde *Louis le Pippre*. Il naquit vers la fin du seizième siècle à la Bassée, petite ville d'Artois, et mourut au couvent de Soignies, en Hainaut, le 11 septembre 1650. Il enseigna d'abord la philosophie au collége de Douai, se fit chanoine régulier à Hénin près Arras, et passa ensuite dans l'ordre des Capucins. On a de lui : *Parochianus obediens, seu de duplici debito parochianorum audiendi verbi et Missæ parochialis;* Douai, 1633, in-12. Il a été traduit en français sous ce titre : « *le Paroissien obéissant*.... du latin du R. P. B. B. C. P., translaté par François de la Tombe (curé de Saint-Quentin à Tournay), et par lui augmenté d'aucunes annotations; Tournay, 1634, in-12 : le même ouvrage, revu et corrigé, parut sous le titre : *Theophilus parochialis, seu de quadruplici debito in propria parochia per salvendo*.....; Anvers, 1635, in-12; Rouen, 1635, in-8°; Rome, 1638, in-12; et sous le titre de *Parochophilus, seu libellus de quadruplici debito*.....; Paris, 1657, in-12, 3° edit.; ibid., 1679, in-16, avec le nom de l'auteur. La première partie de cet ouvrage, qui concerne la messe de paroisse, a paru en français sous ce titre : *le Théophile paroissial*, par le R. P. B. B. C. P., traduit du latin par Benoît Puys, docteur en théologie....; Lyon, 1649, in-12. Le P. Henri Albi publia contre cet ouvrage *l'Anti-Théophile paroissial;* Lyon, 1649, in-12. Benoît Puys répliqua par une *Réponse chrétienne* à un libelle anonyme; Lyon, 1649. Le jésuite revint à la charge par son *Apologie pour l'Anti-Théophile paroissial;* Lyon, 1649, in-12. Il se déguisa sous le pseudonyme de *Paul de Cabiac*, prêtre régulier. Cette dispute, continuée avec une grande vivacité, se termina par une réconciliation qui se fit entre les parties, en présence de dix-sept personnes. Les détails ci-dessus sont nécessaires pour l'intelligence d'une partie de la 15° lettre provinciale de Pascal. Ils expliquent aussi pourquoi, dans plusieurs catalogues, les noms de Louis le Pippre, chanoine régulier, sont mis entre deux parenthèses, à la suite de ceux de Bonaventure de la Bassée.

Paquot, *Mémoires* pour servir à l'*Histoire littéraire des Pays-Bas*, t. I, 2° édit. in-fol. — Barbier, *Examen critique des Dictionnaires.*

* **BASSÉE** ou **DE LA BASSÉE** (*Éloi*), théologien français, né vers 1585, mort en 1670. Il professa la théologie aux capucins de Lille, et laissa : *Flores theologiæ practicæ;* Douai, 1639; — *Supplementum*, 1658.

Biographie universelle (édition belge).

BASSELIN (*Olivier*), poëte ouvrier (son nom s'écrit aussi *Vasselin*, *Bachelin*, *Bisselin*), naquit dans le Val-de-Vire, en Normandie, vers le milieu du quatorzième siècle, et mourut vers 1418 ou 1419. Il était fouleur de draps, et cette industrie occupe encore beaucoup d'ouvriers dans la ville natale de Basselin. Doué d'une imagination féconde, d'une gaieté franche et d'un esprit piquant, il composa un grand nombre de chansons bachiques qui attestent son talent naturel et son ignorance complète des règles de l'art. Sa vie est fort peu connue. Ses chansons et ses rondes joyeuses n'ont été imprimées que longtemps après sa mort. « Les chansons, origine de nos vaudevilles, devraient, dit Ménage, s'appeler *vau-de-Vire*, parce qu'elles furent premièrement chantées au Vau-de-Vire, nom d'un lieu proche de la ville de Vire. » Après avoir longtemps passé de bouche en bouche, les *vaux-de-Vire* furent re-

cueillis par un compatriote de Basselin, Jean le Houx, qui les fit imprimer vers 1576. Cette première édition a disparu. Entre 1664 et 1670 (la date manque), parut une nouvelle édition (excessivement rare), sous le titre : *le Livre des chants nouveaux de Vaudevire, par ordre alphabétique*, etc. M. Asselin a publié en 1811, Vire [Avranches], in-8°, au nombre de cent quarante exemplaires seulement, une édition des chansons de Basselin, à laquelle on préfère celle que donna, plus tard, M. L. Dubois; Paris, 1825, in-8°. On doit enfin à M. Julien Travers la plus récente édition du poëte virois; Avranches, 1833, in-18. Basselin passe à juste titre pour un de nos plus anciens auteurs de chansons, et sous ce rapport il mérite des éloges pour son style naturel et facile, et pour son originalité.

Nicot, *Trésor de la langue française*. — Dubois, dans le *Mercure* du 7 septembre 1811.

* **BASSEN** (*Van*), peintre et sculpteur hollandais, vivait vers le milieu du dix-septième siècle. Il est surtout renommé pour les perspectives et la mise en lumière de ses tableaux. Il vécut longtemps à Londres, où il fut très-apprécié. Les portraits de Charles Ier et de sa femme, du roi et de la reine de Bohême, qu'on voit au palais de Kensington, sont de Bassen. On a vendu à Oxford, il y a quelques années, à un prix fort élevé, une armoire d'ivoire sculptée, ornée de dessins de la main de Bassen.

Fiorillo, *Dictionnaire des Peintres*. — Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon*.

* **BASSENGE** (*Égide*), maître de chapelle de l'archiduc Mathias et du roi de Pologne, né à Liége dans la première moitié du seizième siècle. On a de lui : *Motettorum quinque, sex et octo vocum liber*; Vienne, 1591.

Fétis, *Biographie universelle des Musiciens*.

BASSENGE (*Jean-Nicolas*), poëte belge, né à Liége en 1758, mort le 16 juillet 1811. En 1789, il prit une grande part à la révolte des Liégeois contre leur prince-évêque. Après la réunion du pays de Liége à la France et après le 18 brumaire, il fut nommé député du nouveau corps législatif. Il passa ses dernières années dans sa ville natale. Ses poésies, réunies à celles de ses amis Regnier et Henkart, ont été publiées sous le titre : *Loisirs de trois amis*, 2 vol. in-8°; Liége, 1820.

Dictionnaire des littérateurs de la Belgique.

* **BASSENN** (*Théodore-Regnier* DE), jurisconsulte hollandais, vivait dans la première moitié du dix-huitième siècle. On a de lui : *De jurejurando veterum, imprimis Romanorum Liber singularis*; Utrecht, 1728, in-8°.

Adelung, Supplément à Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*.

BASSEPORTE (*Madeleine-Françoise*), femme peintre de fleurs et d'oiseaux, née à Paris le 5 septembre 1700, morte vers 1780. Elle fut l'élève du fameux Robert, et succéda en 1732 à Aubriet dans la place de dessinateur du Jardin des plantes. Naturellement bonne et bienfaisante, elle se plaisait à encourager les talents naissants ; c'est à sa faveur et à son crédit que l'Archevêque, peintre du roi de Suède, et le chimiste Rouelle, durent une partie de leur avancement. Elle fut liée avec l'abbé Pluche, auteur du *Spectacle de la nature*, et orna cet ouvrage de quelques dessins. Ses œuvres se trouvent répandues dans les porte-feuilles des amateurs; il ne reste d'elle que la continuation de la collection des plantes peintes sur vélin, commencée par Gaston, duc d'Orléans, frère de Louis XIII, et qui se voit au Muséum d'histoire naturelle (*Voy*. NÉCROLOGE de Palissot).

Le Bas, *Encyclop. de la France*. — Mahul, *Annuaire nécrologique*.

* **BASSERMANN** (*Frédéric-Daniel*), publiciste et homme politique allemand, né à Manheim en 1811. Il débuta par la carrière commerciale qui le porta à se rendre au Havre et à Paris, où il occupa le modeste emploi de commis, tout en employant ses loisirs à étudier les mathématiques, la physique et l'histoire. Il revint ensuite étudier à l'université d'Heidelberg. Puis il s'occupa d'industrie, et n'arriva à la vie publique qu'en 1837, par le choix que fit de lui la ville de Manheim pour la représenter dans l'administration locale. Il justifia ce choix en contribuant à diverses améliorations intérieures. La confiance de ses concitoyens l'appela ensuite à siéger au sein de la chambre élective de Bade, où se manifestait alors une ardente opposition au gouvernement. Il se rangea de ce côté, et en devint bientôt un des membres influents. La classe moyenne eut enfin un représentant digne d'elle. Mais, quoique animé des intentions les plus libérales, il y avait en lui quelque chose de conservateur qui devait l'empêcher de suivre son parti dans les tendances extrêmes. A la session de 1847-1848, il fit une motion dans le sens de la formation d'une assemblée nationale allemande. C'était peu de temps avant la révolution de Février. Il se montra l'énergique défenseur du gouvernement lorsqu'il le vit aux prises avec les agitations populaires. Devenu membre de l'assemblée nationale allemande, il combattit l'extrême gauche comme il venait de le faire à Francfort en mars 1848, et devint sous-secrétaire du ministère d'empire créé en août 1848; il en fit partie jusqu'à la retraite du cabinet Gagern. En novembre 1848 et en mai 1849 il alla à Berlin, pour s'y entendre avec la cour de Prusse. Sa carrière politique active touchait alors à sa fin, entravée qu'elle était par une maladie nerveuse, et il ne put même plus occuper son siége de représentant dans la chambre badoise. Il a publié : *Deutschland und Russland* (Allemagne et Russie); Manheim, 1839; livre où l'auteur signale l'envahissement progressif du gouvernement de Saint-Pétersbourg.

Conversations-Lexicon.

BASSET (....), médecin français; il exerçait la médecine à Montpellier. On a de lui : *l'Art de faire des Garçons;* Montpellier, 1755, in-8°.

Carrère, *Bibliothèque de Médecine.*

BASSET (*Claude*), échevin de Lyon en 1685, cultiva les belles-lettres. En 1657, il fit représenter par la troupe de Molière, à son passage à Lyon, une tragédie intitulée *Irène*, mais qui ne fut jamais imprimée.

Chorier, dans son poëme intitulé *Indignatio*, Grenoble, 1680. — Pernetti, *Recherches pour servir à l'histoire des Lyonnais dignes de mémoire*, t. II, p. 417.

BASSET (*César-Auguste*), bénédictin, né à Soissons le 2 avril 1760, mort à Paris le 24 novembre 1828. Il était professeur de rhétorique à l'école de Sorèze en 1791. Il émigra, et ne rentra en France qu'en 1806, lorsque le calme fut entièrement rétabli. A l'organisation de l'université, il fut nommé censeur des études du collége Charlemagne, et devint ensuite sous-directeur de l'École normale, emploi dont il était digne et par ses lumières et par son expérience. Sous la restauration il se montra un des plus zélés propagateurs de la méthode d'enseignement mutuel, et fut l'un des fondateurs et des membres les plus distingués de la Société pour l'amélioration de l'instruction élémentaire. Ses principaux ouvrages, par ordre chronologique, sont : *Essais sur l'éducation et sur l'organisation de quelques parties de l'instruction publique*; Paris, 1811, in-8°; 2ᵉ édition, augmentée; ibid., 1814, in-8°; — *Coup d'œil général sur l'éducation et l'instruction publiques en France, avant, pendant et depuis la Révolution*; ibid., 1816, in-8°; — *Direction pour les fondateurs et fondatrices, pour les maîtres et maîtresses des écoles d'enseignement perfectionné*; ibid., 1807, in-12; 2ᵉ édit., 1819; — *Manuel du Comité cantonal sous le rapport de l'inspection des maîtres*, etc.; ibid., 1817, in-8°; — *Manuel de l'Inspecteur, ou qualités principales à observer dans une école d'enseignement*, etc.; ibid., 1819, in-12; — *Explication morale des proverbes populaires français*; ibid., 1826, in-8°; — *Établissement et direction des écoles primaires et gratuites d'adultes*, tenues les soirs et les dimanches, pour la classe ouvrière; ibid., 1828, in-12.

Revue encyclopédique, t. XXV. — Le Bas, *Dictionnaire encyclopédique de la France.*

* **BASSET** (*Françoise*), femme graveur française, vivait dans la seconde moitié du dix-huitième siècle. On a d'elle des *Académies*, quelques gravures d'après Boucher, et vingt planches intitulées *Habillements modernes et galants.*

Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon.*

* **BASSET** (*Jean-Guido*), jurisconsulte français. Il vivait vers la fin du dix-huitième siècle. On a de lui : *Plaidoyez et arrêts de la cour de parlement, aipdes et finances de Dauphiné;* Paris, 1695, in-4°.

Adelung, Suppl. à Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon.*

BASSET (*Pierre*), historien anglais du quinzième siècle. Il fut chambellan du roi Henri V, qu'il suivit en France, et laissa *Acta regis Henrici*, resté manuscrit dans la bibliothèque du collége d'Hérald.

Tanner, *Bibliotheca Britannico-Hibernica.*

BASSET DE LA MARELLE (*Louis*), jurisconsulte français, né à Lyon vers 1750, mort à Paris le 7 juillet 1794. D'abord conseiller au parlement de Paris, il fut nommé ensuite président du grand conseil. Passionnément opposé à la révolution, il fut, en haine aux jacobins, dénoncé à leur tribune; arrêté avec son fils, il demeura prisonnier au Luxembourg jusqu'en juillet 1794. Il fut impliqué alors dans une de ces conspirations de prison si fréquentes à cette époque, puis condamné à mort vingt jours avant la chute de Robespierre. Son fils fut exécuté sous ses yeux. On a de Basset de la Marelle : *la Différence du patriotisme national chez les Français et chez les Anglais;* Lyon, 1762, et Paris, 1766, in-8°, lu à l'Académie de Lyon.

Rabbe, etc., *Biographie universelle des Contemporains.*

* **BASSETT** (*Thomas*), jurisconsulte anglais, qui vivait dans la dernière moitié du dix-huitième siècle. On a de lui : *Catalogue of the common and Statute-Law Books of England and some others, relating thereunto;* Londres, 1671, in-12.

Adelung, Suppl. à Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon.*

* **BASSETTI** (*Marc-Antonio*), peintre de l'école vénitienne, né à Vérone en 1588, mort en 1630. Il fut élève de Bruciasorci à Vérone, puis il alla étudier à Venise d'après le Tintoret et le Titien, et se rendit ensuite à Rome, où il fit un assez long séjour. Il y a peint deux fresques dans l'église de *Santa-Maria dell' Anima*, *la Naissance* et *la Circoncision de J.-C.* De retour dans sa patrie, il ne put malheureusement jouir longtemps de la considération et du titre de chevalier que lui avait mérité son talent; victime de son charitable dévouement dans la terrible peste de 1630, il succomba à ce fléau à l'âge de quarante-deux ans. Le dessin de Bassetti est grandiose; son coloris est digne de l'école; son tableau de l'église Saint-Étienne de Vérone représentant *cinq évêques* n'eût pas été désavoué par le Titien. E. B—N.

Ridolfi, *Vite de' Pittori veneti.* — Lanzi, *Storia Pittorica.* — Orlandi, *Abecedario Pittorico.* — *Guida di Verona*, 1828. — Pistolesi, *Descrizione di Roma.*

* **BASSETTI** (*Simon*), savant italien, vivait à Bergame au commencement du dix-septième siècle. On a de lui : *Virtutum et vitiorum monomachia;* Bergame, 1616; — *De Laurentii Justin. Bergami præfecti discessu Dialog.*, 1617.

Calvi, *Script. Bergam.*

BASSEVILLE. *Voy.* BASSVILLE.

* **BASSEWITZ** (*Henri-Frédéric*), historien russe, né en 1680, mort en 1749. Il était président du conseil privé du duc de Schleswig-Holstein, et chevalier de première classe de l'ordre de Saint-André. Il resta comme ambassadeur à

la cour de Pierre le Grand, et, pendant sa résidence en Russie, composa des *Mémoires historiques sur les affaires du pays,* depuis 1713 jusqu'à 1725. Des extraits ont été publiés dans le *Magazin für die neue historie*, sous le titre d'*Éclaircissement sur plusieurs faits relatifs au règne de Pierre le Grand.* A la mort du czar, Bassewitz contribua à l'avénement de Catherine Ire au trône.

Rose, *New Biographical Dictionary.*

*BASSI (....), chanteur italien du dix-huitième siècle, mort en 1825 à Vicence, un des meilleurs bouffes que l'Italie ait produits, peut-être le dernier de l'ancienne école. En 1797, il visita l'Allemagne avec Guardasoni, et il s'y fit une grande réputation dans *Don Giovanni.*

Schilling, *Lexicon der Tonkunst.*

*BASSI (*Bartolommeo*), peintre, né à Gênes dans les premières années du dix-septième siècle, mort à l'âge de quarante ans. Il fut élève d'Andrea Ansaldi, et s'adonna à la peinture de perspective, genre dans lequel il acquit beaucoup de réputation par le charme et la fécondité de ses compositions. E. B—N.

Ticozzi, *Dizionario de' Pittori.* — Orlandi, *Abecedario Pittorico.* — Soprani, *Vite dei Pittori, Scultori ed Architetti Genovesi.*

BASSI (*Ferdinand*), naturaliste italien, né à Bologne, mort le 9 mai 1774. Il voyagea beaucoup, et légua à l'institut de Bologne sa bibliothèque, ses herbiers, et tout ce qui pouvait, dans sa succession, servir au progrès des sciences. On a de lui une dissertation intitulée *Delle terme Porretane;* Rome, 1767, in-4° : c'est l'histoire naturelle du mont Boccone; — des *Mémoires* insérés dans la collection de l'institut de Bologne; on y remarque, entre autres, son *Iter ad Alpes* (*Apenninas*), où il traite de plusieurs plantes curieuses des Apennins. Il consacra à la mémoire des frères Ambrosini, sous le nom d'*Ambrosinia,* un genre de plantes dont il avait, le premier, bien observé les organes floraux. Linné a donné, en l'honneur de Bassi, le nom de *Bassia* à un genre d'arbres de la côte de Malabar.

Biographie médicale.

*BASSI (*Francesco*), peintre de Bologne, mort en 1732. Selon Crespi, Malvasia, et la plupart des auteurs, il fut élève de Pasinelli, et mourut à vingt-neuf ans; mais Oretti, dans ses mémoires manuscrits, affirme tenir du fils même de Bassi qu'il avait quatre-vingts ans en 1732, époque de sa mort, et qu'il avait été disciple de Barbieri et de Gennari. Deux grandes fresques de l'église Saint-Blaise de Bologne, *la Conversion de saint Guillaume d'Aquitaine* et *la Communion de sainte Véronique,* passent pour être ses premiers ouvrages. On voit de lui dans la même, ville à Saint-Antoine-Abbé, *l'Ame du saint montant au ciel;* et à Saint-Jérôme, *le B. Niccolo Albergati.* Bassi fut très-habile copiste, et excella surtout à reproduire les ouvrages du Guerchin. E. B—N.

Malvasia, *Pitture, Scolture ed Architetture di Bologna.* — Oretti, *Memoria mss.* — Lanzi, *Storia Pittorica.* — Crespi, *Felsina Pittrice.*

*BASSI (*Francesco*), peintre, né à Crémone en 1642, mort en 1700. Il passa la plus grande partie de sa vie à Venise, où on l'avait surnommé *il Cremonese dai paesi.* C'est en effet au genre du paysage qu'il s'adonna. Ses tableaux sont d'un goût varié, gracieux; ses ciels sont pleins de chaleur; sa touche est ferme, vraie et spirituelle. Bassi animait ses paysages par des figures et des animaux bien rendus, et posés avec intelligence.

Lanzi, *Storia Pittorica.* — Ticozzi, *Dizionario dei Pittori.* — Winckelmann, *Neues Mahlerlexicon.*

*BASSI (*Giovanni-Maria*), sculpteur bolonais, vivait vers 1710. Il fut élève de Gabriele Brunelli, et exécuta un grand nombre de statues, de bustes, de médailles ou médaillons. Ses principaux ouvrages sont, au palais archiépiscopal de Bologne : une *Sainte Famille* de terre cuite coloriée, à l'église Saint-Blaise; les statues de *la Foi* et de *la Charité,* à la confrérie des Anges; un *Saint Antoine abbé* et quatre autres figures; enfin, dans le dortoir du couvent de Saint-François, plusieurs bustes de papes et de cardinaux. E. B—N.

Malvasia, *Pitture, Scolture ed Architetture di Bologna.*

BASSI (*Hugues-Visconti* DES), Sarde, originaire de Pise, vivait dans la seconde moitié du quatorzième siècle. Il hérita des seigneurs d'Arborea et d'Oristagne, en Sardaigne, après avoir payé 10,000 florins à la république pisane, qui les exigea de lui. Devenu, par ces fiefs, possesseur d'un tiers de la Sardaigne, il résolut de se venger à tout prix des Pisans, qui l'avaient mis ainsi à contribution, et, dans ce but, de livrer la Sardaigne au roi Jacques II d'Aragon. Les Doria et les Malaspina s'engagèrent à servir ce complot. Hugues des Bassi, pour mieux ourdir sa trame, dénonça aux Pisans le plan de la cour d'Aragon, et leur demanda des secours pour le déjouer; mais aussitôt que ces nouveaux alliés lui furent accordés, il les isola les uns des autres, et les fit massacrer séparément le 11 avril 1323. Un massacre général fut organisé contre les autres Pisans, marchands ou voyageurs, qui se trouvaient dans l'île. Cependant le roi d'Aragon n'entra pas immédiatement en possession de la Sardaigne; le traité qui consacre son droit d'occupant ne fut signé que le 10 juin 1327.

Sismondi, *Hist. des Républiques italiennes.*

*BASSI (*Joseph*), comte de VILLETRI, écrivain italien, vivait à Rome vers 1630. Il jugeait les choses humaines en philosophe, et les stigmatisait en satirique. On a de lui : *Se le cose umane sieno più degne di riso o di pianto;* Rome, 1625, in-12; — un autre traité en italien sur *le Propre des hommes de prendre les imperfections de leurs voisins, plutôt que d'applaudir à leurs perfections*, 1625, in-12.

L. Allatius, *Opes Urbanæ.* — Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

* **BASSI** (*Jules*), mathématicien, natif de Plaisance, vivait vers le milieu du dix-septième siècle. On a de lui: *Arithmetica pratica libri VII, e della pratica geometria trattati VIII;* Plaisance, 1666, in-fol.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

BASSI (*Laure-Marie-Catherine*), savante italienne, née à Bologne le 31 octobre 1711, morte le 20 février 1778. A l'âge de vingt et un ans, elle soutint publiquement une thèse de philosophie devant les cardinaux Lambertini et Grimaldi, et reçut le titre de docteur. Le sénat de Bologne l'appela, en outre, à une chaire de philosophie. Elle épousa en 1738 le docteur Joseph Verati, dont elle eut plusieurs enfants. La réputation de madame Verati reçut un nouvel éclat, par les leçons de physique expérimentale qu'elle donna depuis 1745 jusqu'à sa mort. Madame du Bocage, dans ses *Lettres sur l'Italie,* dit qu'elle l'entendit dans un cours public développer avec autant de précision que de profondeur les phénomènes de l'irritabilité. La plupart des savants de l'Europe, avec lesquels Bassi était en relation, admiraient sa vaste littérature grecque, latine, française, italienne, et aimaient son caractère. Elle se distingua encore par une grande charité envers les pauvres et les orphelins.

Bibliothèque Italique, t. XVI. — Jean Fantuzzi, *Éloge de Laure Bassi;* Bologne, 1778, in-4°.

* **BASSI** (*M...*), secrétaire du prince de Condé, membre de la Société des amateurs fondée et dirigée par Gossec, a publié un pamphlet sur l'Opéra italien que Léonard, coiffeur de la reine, avait essayé d'établir à Versailles, avant que ce spectacle, qu'on appelait alors *les Bouffons*, fût établi à Paris à la foire Saint-Germain. Cette brochure a pour titre : *Lettre adressée à la Société olympique, à l'occasion de l'Opéra bouffon italien établi à Versailles;* Paris, novembre 1787, 24 pages.

Mercure de France, 1787, n° 51.

* **BASSI** (*Martino*), architecte milanais, qui florissait au seizième siècle. Il coopéra à la construction de la cathédrale de Milan. Lorsque le Pellegrini, abandonnant le style ogival suivi depuis deux siècles dans ce célèbre édifice, voulut élever un portail de style grec, Bassi s'opposa de tout son pouvoir à cette funeste innovation; il en appela au jugement de Palladio, de Vasari, de Bertano, qui tous trois désapprouvèrent hautement le projet de Pellegrini. Bassi publia à cette occasion un ouvrage intitulé *Dispareri in materia d'architettura e prospettiva* (Manières de voir différentes en fait d'architecture et de perspective); Brescia, 1572, in-4°; Milano, 1771, in-4°. Cette dernière édition, donnée par F.-B. Ferrari, est augmentée de quelques écrits de Bassi relatifs à l'église de Saint-Laurent-le-Majeur de Milan. E. B—N.

Quatremère de Quincy, *Dictionnaire d'Architecture.*

***BASSI** (*Pierre-André* DE), poëte italien, vivait à Ferrare vers 1470. Il publia *la Teseide, poema di Giovanno Boccaccio;* Ferrare, 1475, in-fol. On a de lui : *le Forze d'Ercole;* Ferrare, 1475.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

BASSI (*Siméon*), écrivain italien, natif de Bénévent, vivait à la fin du seizième et au commencement du dix-septième siècle. On a de lui : *Apologia per la monarchia di Spagna,* en réponse à *la Pietra del Paragone politico* de Trajano Boccalini; — *Rime toscane;* Madrid, 1610, in-4°; — *Frammenti dell' Epica poesia;* Venise, 1615, in-4°.

Ginguené, *Hist. littéraire d'Italie.*

BASSI. *Voy.* POLITIEN.

* **BASSIANI** (*Bernardino*), peintre et graveur au burin, travaillait en 1641. Son portrait du *duc de Feria* est une pièce rare et recherchée.

Ch. Le Blanc, *Manuel de l'Amateur d'estampes.*

* **BASSIANI** (*Jean*), jurisconsulte italien, né à Crémone vers la fin du douzième siècle; il mourut centenaire, au rapport d'Odefrède. Il est remarquable comme écrivain, pour la précision avec laquelle il expose ses opinions et celles des autres. Savigny, dans son *Histoire du droit romain au moyen âge,* donne la liste et l'appréciation des ouvrages de Bassiani.

Savigny, *Geschichte des Römischen Rechts im Mittelalter.*

BASSIANO (*Landi*), dit communément *Bassianus Landus,* célèbre médecin de Plaisance en Italie, assassiné en 1562 par un soldat, qui le perça de plusieurs coups de baïonnette au moment où il rentrait le soir chez lui. Il a laissé : *De humana historia, vel de singularum hominis partium cognitione libri duo;* Bâle, 1542, in-4°; — *De incremento libellus;* Venise, 1556, in-8°; — *Iatrologia, sive dialogi duo, in quibus de universæ artis medicæ, præcipue vero morborum omnium et cognoscendorum et curandorum absolutissima methodo disseritur;* Bâle, 1543, in-4°; Venise, 1537, in-4°.

Biographie Médicale.

* **BASSIANO** (*Ulysse*), poëte italien, natif de Bologne, vivait à Rome vers 1549. Plusieurs de ses poëmes ont été insérés dans le rare travail d'Ubaldini, *Carm. poet. nobil. Mediol.,* 1563, in-8°.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

BASSIANUS. *Voy.* CARACALLA.

BASSIANUS. *Voy.* ÉLAGABAL.

BASSIANUS (*Landus*). *Voy.* BASSIANO.

* **BASSIGNANA** (*Jean-Étienne* DE), frère carmélite, vivait de 1480 à 1520. On a de lui : *Oratio de Animæ immortalitate, cum exhortatione contra infideles.*

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

BASSINET (l'abbé *Alexandre-Joseph* DE), publiciste, né le 22 janvier 1733 à Avignon, mort le 16 novembre 1813. Il vint de bonne heure à Paris, où il prêcha à la cour et devant l'Académie française, qui avait aussi ses prédicateurs. Il fut nommé grand-vicaire à Verdun. Lors de l'inva-

sion de la Champagne par les armées coalisées, il reçut dans sa maison le comte de Provence, ce qui lui fit éprouver des persécutions qui l'obligèrent à se cacher (1). Revenu à Paris en 1806, il fut inquiété par le gouvernement, et renfermé au Temple; il en sortit pour se retirer à Chaillot, dans l'établissement de Sainte-Périne, où il est mort. Bassinet a rédigé des ouvrages périodiques et particulièrement *le magasin encyclopédique*. On a de lui : *Panégyrique de saint Louis*; Paris, 1767, in-8°; — *Histoire moderne de Russie*, traduite de l'anglais de William Tooke; Paris, 1802, 6 vol. in-8°; — *Histoire sacrée de l'Ancien et du Nouveau Testament, représentée par figures, accompagnées d'un texte historique*; Paris, 1804-1806, 8 vol. in-8°, avec six cent quatorze gravures. L'abbé Lecuy est auteur du huitième volume, qui contient *les Actes des apôtres* et *l'Apocalypse*. L'abbé Bassinet fut aussi l'éditeur des *Sermons et panégyriques de Cicéri*, Avignon, 1761, 6 vol. in-12, et des *Œuvres complètes de Luneau de Boisgermain*.

Nouvelle Biographie des Contemporains.

*BASSINI (*Tommaso*), peintre du quatorzième siècle. C'est, selon Tiraboschi, un des plus anciens maîtres de l'école de Modène.

Tiraboschi, *Notizie degli artifici Modenesi.*

*BASSIRON (*Philippe*), contrapuntiste français du quinzième siècle, dont Ottavio Petrucci (de Fossombrone) a inséré des messes dans sa précieuse collection intitulée *Missæ diversorum auctorum*; Venise, 1513, in-fol.

Fétis, *Biographie universelle des Musiciens.*

BASSIUS (*Henri*). *Voy.* BASS.

BASSO, nom commun à plusieurs écrivains d'Italie, dont les principaux sont :

*BASSO (*Jean*), professeur de philosophie à Padoue, qui combattit un des premiers les doctrines d'Aristote sur la génération spontanée.

Nov. Letter. di Venezia.

*BASSO (*Antonio*), jurisconsulte et poëte napolitain, prit une grande part dans la révolution de 1647. Le duc de Guise dit de lui dans ses *Mémoires* : « Basso fut celui qui porta la « parole, homme éloquent et d'un esprit fort « chaud et fort emporté. Il me dit que l'établis- « sement de la république était si nécessaire, qu'il « me priait d'en vouloir jeter les premiers fon- « dements. » Basso mourut décapité, après avoir subi la torture. On a de lui : *Parte prima delle poesie*; Naples, 1645, in-4°.

Toppi, *Bibl. Napol. e Addizioni.*

*BASSO (*Charles-André*), ami du cardinal Gilbert Borromée, a écrit quelques livres religieux.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

(1) On trouve dans les *Pièces de l'Armoire de fer* (n° 8, t. I, p. 19) la note suivante, relative à un projet de mission contre-révolutionnaire qui devait être confiée à Bassinet : « Bassinet, abbé, ci-devant prévôt de l'église de Verdun, connu en littérature par un éloge du Dauphin, père du roi, homme de beaucoup d'esprit, aristocrate violent, mais plein d'activité. — Il verra Verdun, Nancy, Thionville, Pont-à-Mousson, Metz, Hagueneau, Strasbourg, Landau. Son voyage coûtera, frais de route et honoraires, par mois, mille livres. » B.

*BASSOL (*Jean*), scolastique écossais de la fin du treizième siècle, mort en 1347. Après avoir étudié les belles-lettres et la philosophie à Oxford, il entra dans l'ordre des Minorites. Scott avait l'habitude de dire : « Si Jean Bassol était présent, j'aurais un auditoire suffisant : » Plus tard, Bassol étudia la médecine et s'occupa de philosophie scolastique. On a de lui : *Commentaria seu lectura in quatuor libros Sententiarum, cura Orontii Finei Delphinatis edita*; Paris, 1517, in-fol.; — *Miscellanea philosophica et medica.*

Cave, *Historia literaria*, etc.

BASSOMPIERRE (*François*, baron DE), marquis d'Harouel, maréchal de France, né au château d'Harouel, en Lorraine, le 12 avril 1579; mort le 12 octobre 1646. Il descendait d'une branche de la maison de Clèves, qui tirait son origine d'Ulric III, comte de Ravenstein. C'est sous le règne de Henri IV qu'il parut à la cour, où sa galanterie et le luxe qu'il déploya dans les fêtes le rendirent bientôt un personnage à la mode. Il fit, en 1602, ses premières armes en Savoie; en 1603, il alla servir dans l'armée impériale, contre les Turcs. De retour en France, et recherché pour son esprit, sa bonne tournure, son origine et son mérite, il devait épouser la fille du connétable de Montmorency, dont Henri IV était éperdument amoureux, lorsque celui-ci lui dit un jour : « Bassompierre, je « veux te parler en ami; je suis devenu non- « seulement amoureux, mais fol et outré de ma- « demoiselle de Montmorency. Si tu l'épouses « et qu'elle t'aime, je te hairai; si elle m'ai- « moit, tu me haïrois : il vaut mieux que ce ne « soit pas la cause de notre mésintelligence. » Bassompierre céda en ami, et oublia une femme charmante qu'il aimait. Il paraît, du reste, d'après Tallemant des Réaux, que Bassompierre a singulièrement embelli cette aventure dans ses Mémoires. Tallemant dit simplement : « M. de Bassompierre, au bout de quelques années, voulut aussi la prendre sans biens; mais, quoiqu'il fût bien fait et fort bien avec le connétable, et que l'affaire fût fort avancée, madame d'Angoulême la rompit. Bassompierre, depuis, fit tout ce qu'il put, mais en vain, pour faire croire qu'il était bien avec elle. »

Bassompierre devint colonel général des Suisses, et conserva son crédit sous la régence de Marie de Médicis. Il était grand maître de l'artillerie en 1617, au siége de Château-Porcien; il fut blessé à celui de Rethel, et prit part au combat du Pont-de-Cé, ainsi qu'aux siéges de Saint-Jean-d'Angely et de Montpellier. En 1622, Louis XIII lui donna le bâton de maréchal de France. Le favori de Luynes, auquel le crédit de Bassompierre portait ombrage, lui proposa, pour l'écarter de la cour, des emplois éminents. Peu disposé à disputer une faveur dont peut-être il ne se souciait guère, le maréchal accepta l'ambassade d'Espagne. Là il prit part aux négociations

entamées au sujet de la Valteline, et qui furent terminées par le traité de Madrid (1623). L'année suivante, il fut successivement envoyé en Suisse et en Angleterre. Au siége de la Rochelle, Bassompierre commanda un corps de troupes séparé; mais, quoiqu'il poussât l'attaque avec la bravoure et l'ardeur qui lui étaient naturelles, il n'en reconnaissait pas moins que la chute de cette ville entraînerait celle du parti protestant dont elle était le boulevard, et donnerait une nouvelle force au cardinal de Richelieu, déjà si redoutable à l'aristocratie. Convaincu que ce ministre cherchait à établir la puissance royale sur les ruines de la noblesse, il disait un jour : « Je crois que nous serons assez fous pour prendre la Rochelle. » La place se rendit le 28 octobre 1623, malgré les efforts des Anglais et la résistance opiniâtre de ses défenseurs. — Toujours dévoué à la cause des grands, Bassompierre seconda tant qu'il put leurs attaques contre Richelieu. Quand il ne pouvait agir, il parlait. Le ministre, offensé de la hardiesse de ses discours, trouva bientôt l'occasion de s'en venger. Bassompierre, accusé d'avoir pris part à l'intrigue qui amena le mariage de Gaston d'Orléans avec la princesse Marguerite, sœur du duc de Lorraine, fut mis à la Bastille le 23 février 1631. On dit qu'avant d'être arrêté il brûla plus de 6,000 lettres, preuves et souvenirs de ses succès auprès des dames. La princesse de Conti, Louise de Lorraine, dont il était l'amant, et qu'il avait épousée en secret, mourut de douleur en apprenant son arrestation. La liberté ne lui fut rendue que douze ans après, à la mort de Richelieu. Bassompierre fut réintégré, par Mazarin, dans la charge de colonel général des Suisses, dont il avait été forcé de se défaire. On songeait même à le nommer gouverneur de Louis XIV, lorsqu'il mourut d'apoplexie, à l'âge de soixante-cinq ans. — Quand Bassompierre sortit de la Bastille, Louis XIII lui demanda son âge; il ne se donna que cinquante ans, quoiqu'il en eût plus de soixante. Le roi paraissant surpris, « Sire, répondit Bassompierre, je retranche dix années passées à la Bastille, parce que je ne les ai pas employées au service de Votre Majesté. » On trouve dans ses écrits et dans les mémoires du temps des détails piquants sur ses aventures, tour à tour romanesques, plaisantes et bizarres. Ses amours avec Mlle d'Entragues, sœur de Mlle de Verneuil, maîtresse du roi, firent beaucoup de bruit. Pendant huit ans cette dame réclama, sans succès, le titre de maréchale de Bassompierre, qu'elle croyait devoir porter, en vertu d'une promesse de mariage que le maréchal lui avait faite. Le rencontrant un jour au Louvre, elle le pressa de la reconnaître pour sa femme : « Pourquoi, lui répondit-il ironiquement, prenez-vous un nom de guerre? » — « Vous êtes le plus sot des hommes, » s'écria-t-elle indignée. — « Que diriez-vous donc, répliqua le maréchal, si je vous avais épousée? » Un fils né de leurs amours mourut évêque. Le maréchal de Bassompierre ne laissa pas d'autre postérité.

On a de lui : *Mémoires du maréchal de Bassompierre depuis* 1598 *jusqu'à son entrée à la Bastille en* 1631; Cologne, 1665, 2 vol. in-12; Amsterd., 1723, 4 vol. Ces Mémoires, écrits avec assez de pureté et d'un style quelquefois animé et toujours spirituel, renferment une foule de détails précieux sur les hommes et sur les événements de l'époque où a vécu l'auteur : on y lit avec intérêt des anecdotes sur sa vie orageuse, ses duels, ses amours, ses folles dépenses; ainsi il avoue, entre autres, qu'il devait 1,600,000 fr. somme énorme alors. La nièce du cardinal de Richelieu, la duchesse d'Aiguillon, lui offrit 500,000 francs pour en disposer comme bon lui semblerait. Bassompierre les refusa avec fierté : « Madame, lui dit-il, votre oncle m'a fait trop de mal pour que je reçoive de vous tant de bien. » — *Ambassades de M. le maréchal de Bassompierre en Espagne, en Suisse et en Angleterre;* Cologne, 1661, 1 vol. in-12; — *Notes*, écrites dans sa prison, sur la marge d'un exemplaire des *Vies des rois Henri IV et Louis XIII*, par Dupleix : ces notes, ou plutôt ces critiques hardies et amères, qui n'étaient pas destinées à voir le jour, ont été publiées sans son consentement par un minime auquel il les avait confiées (Paris, 1665, 1 vol. in-12); — de nouveaux *Mémoires* du maréchal de Bassompierre, recueillis par le président Hénault, et publiés en 1802 par Serieys, 1 vol. in-8°, mais dont on ne saurait garantir l'authenticité.

Tallemant des Réaux. — M. de Puymaigre, *Vie de Bassompierre*, 1848. — De Feletz, *Jugements historiques et littéraires*, p. 78. — Le Bas, *Dictionnaire encyclopédique de la France*. — Anselme, *Histoire générale et chronologique des grands officiers de la couronne*, t. VII, p. 64.

BASSOT (*Jacques*), auteur apocryphe, du commencement du dix-huitième siècle. Ce nom est devenu célèbre, parce qu'il a passé pour être celui de l'auteur d'une brochure qui eut un grand retentissement, et qui est intitulée *Histoire véritable du géant Teutobochus, roi des Teutons, Cimbres et Ambrosins, défaits par Marius, consul romain, cent cinquante ans avant la venue de notre Sauveur; lequel fut enterré auprès du château nommé Chaumont, en Dauphiné;* Paris, 1613, in-8°; édit. à Lyon (la même année), sous le titre de *Discours véritable de la vie, mort et des os du géant Teutobochus*, in-8°. Le véritable auteur de ce livre paraît être un chirurgien de Beaurepaire, nommé Pierre Masuyer, qui montra au public, pour de l'argent, les ossements d'un animal fossile qu'il voulait faire passer pour ceux d'un roi gaulois, *Teutobochus*. Cette histoire excita une vive discussion entre deux anatomistes habiles, Habicot et Riolan. Les ossements du prétendu roi *Teutobochus* étaient ceux d'un mastodonte ou éléphant fossile.

Biographie médicale. — Lelong, *Bibliothèque his.*

torique de la France, édit. Fontette. — Barbier, *Dictionnaire des ouvrages anonymes*. — Prosper Marchand, *Dictionnaire historique*, t. Ier, p. 86.

*BASSOTTI (*Giovanni-Francesco*), peintre de l'école romaine, né à Pérouse, florissait vers 1665. Ceux de ses ouvrages qui se voient dans sa patrie justifient les éloges que lui donnent Pascoli et Orlandi.

Pascoli, *Vite dei Pittori, Scultori e Architetti moderni*. — Orlandi, *Abecedario Pittorico*.

BASSUEL (*Pierre*), chirurgien, né à Paris en 1706, mort le 4 juin 1757. Il fut un des premiers membres de la Société académique de chirurgie fondée en 1731. Quelques-uns de ses *Mémoires* ont été insérés parmi ceux des Académies des sciences et de chirurgie. On y remarque : *Recherches sur le changement de figure dans la systole du cœur* (année 1731, Mémoires de l'Académie des sciences); — *Dissertation hydraulico-anatomique*, ou *nouvel aspect de l'intérieur des artères et de leur structure, par rapport au cours du sang*, dans le *Recueil des savants étrangers*, année 1750.

Biographie médicale.

BASSUS, nom commun à plusieurs personnages de l'antiquité. En voici les principaux dans l'ordre chronologique :

*I. BASSUS (*Cesius*), poëte latin, vivait vers l'an 40 de notre ère. On trouve des fragments de ses poésies dans le *Corpus poëtarum*, et ce fut à lui que Perse adressa sa sixième satire.

Smith, *Greek and Roman Biography*.

II. BASSUS (*Lollius*), poëte grec, natif de Smyrne, vivait vers l'an 19 de notre ère, comme on le voit d'après un poëme qu'il avait fait sur la mort de Germanicus. Il est auteur de dix *épigrammes* qu'on trouve dans l'*Anthologie grecque*.

Tacite, *Annales*, II, 71. — Schœll, *Histoire de la Littérature grecque*.

III. BASSUS (*Cesellius*), chevalier romain, carthaginois d'origine, vivait dans le premier siècle de J.-C. Il avait, sur la foi d'un songe, promis à Néron de lui faire trouver d'immenses trésors qui avaient été cachés par Didon lorsqu'elle fuyait en Afrique. L'empereur ajouta foi à ce conte, et envoya des vaisseaux vers le lieu indiqué. Bassus y partit de son côté; mais n'ayant pu rien trouver, il se donna la mort par désespoir.

Tacite, *Annales*, XVI, 1-3. — Suétone, *Néron*, 31.

IV. BASSUS (*Saleius*), poëte romain, contemporain de Stace, vivait, par conséquent, vers l'an 60 de notre ère. Il paraît qu'il mourut jeune. Quintilien caractérise ainsi son talent : « il était véhément et poétique. » Vespasien l'estimait beaucoup; il lui donna en une seule fois cinq cent mille sesterces.

Quintilien, X, I. 90. — *Dialog. de Orat.*, c. 5, 9. — Juvénal, VII, 80. — Wernsdorff, *Poetæ lat. minores*, v. IV.

V. BASSUS (*Cnéius-Aufidius-Orestes*), orateur et historien romain, vivait vers l'an 60 de notre ère. Il a écrit un récit des guerres des Romains en Germanie, et aussi une histoire générale de Rome qui a été continuée en trente et un livres par Pline l'Ancien. Il ne nous en reste aucun fragment.

Dialog. de Orat., 23. — Pline, *Epist.*, III, 5, 9.

VI. BASSUS (*Lucilius*), préfet des flottes de Ravenne et de Misène, sous Vitellius, vers l'an 69 de notre ère. Il succéda, dans le gouvernement de la Judée, à Céréalis Vitalianus. Comme les Juifs continuaient à se révolter après la prise de Jérusalem, Bassus les poursuivit partout où ils s'étaient retirés. Il prit les châteaux d'Hérodion et de Machéronte, et éteignit la rébellion. Il mourut dans son gouvernement, et eut pour successeur Flavius Sylva.

Josèphe, *De Bell. Judaico*, l. VII, c. 30.

VII. BASSUS (*Pomponius*), consul romain vers 211 de notre ère, sous Septime Sévère. Héliogabale étant épris de sa femme, Annia Faustina, le fit condamner à mort par le sénat sous un prétexte frivole, et put ainsi épouser, avec le plus odieux cynisme, la femme devenue veuve.

Dion Cassius, LXXVIII, 21; LXXIX, 5. — Hérodien, V, 6, 5.

VIII. BASSUS, hérétique, dans le second siècle de notre ère. Il était disciple de Cérinthe, d'Ebion et de Valentin. Selon lui, la vie des hommes et la perfection de toutes choses consistaient en sept planètes et en vingt-quatre lettres, parce que J.-C. aurait dit de lui-même qu'il était l'*alpha* et l'*oméga*. Il ajoutait qu'il ne fallait pas attendre son salut de J.-C. seul.

Philastrius, *De Hæres.*

BASSUS BASSIANUS. *Voy.* BASSIANUS.

BASSUS (*Jean-Marie*, baron DE), peintre et musicien allemand, né à Boschiavo le 1er mai 1769, mort à Neubourg en 1830. Conseiller aulique à Munich, il profita de sa position pour protéger les arts. Il était bon violiniste, élève d'Eck, et dirigea plusieurs concerts. Il créa à Munich une société musicale d'où sont sortis des virtuoses, et composa lui-même des morceaux qui furent appréciés. Le baron de Bassus était aussi peintre; il a laissé des tableaux qui sont plutôt d'un artiste que d'un amateur.

Gerber, *Lexicon der Tonkünstler*.

BASSVILLE ou BASSEVILLE (*Nicolas-Jean* HUGOU ou HUSSON DE), littérateur et diplomate, assassiné, le 13 janvier 1793, par la populace de Rome. On ignore le lieu et la date de sa naissance. Il se livra d'abord à l'instruction publique, travailla, pendant la révolution, à la rédaction du *Mercure national*, et fut nommé en 1792 secrétaire de légation à Naples. Nous empruntons à l'*Histoire du pape Pie VII*, par M. le chevalier Artaud (t. I, p. 17), les circonstances de cette horrible violation du droit des gens : « M. de Bassville avait été nommé, sous le ministère de Dumouriez, secrétaire d'ambassade à Naples; il y résidait lorsqu'il reçut l'ordre d'aller à Rome pour protéger les intérêts de

nos négociants. Il y tenait personnellement une conduite réservée ; mais on lui envoya un nommé Flotte, qui était porteur des ordres les plus violents, avec l'injonction de faire prendre aux Français la cocarde nationale, et d'arborer, sur la porte du consul, l'emblème de la liberté. Le cardinal Zélada, secrétaire d'État, déclara qu'il y aurait une émeute à Rome, si l'on exécutait ces ordres. Malgré cette défense, Flotte força Bassville à faire prendre la cocarde au cocher et au domestique qui devaient les conduire à l'Académie de France, le 13 janvier 1793. C'était l'heure de la promenade du *Corso :* il y eut alors une effroyable émeute près de la place Sciarra. Le cocher ramena vivement la voiture au logis de Bassville. Des flots de peuple le poursuivirent ; et au moment où, rentré dans son cabinet, il écrivait à la secrétairerie d'État, un barbier le frappa d'un rasoir, avant que la troupe appelée au secours pût entrer dans le cabinet. Bassville, transporté dans un corps de garde voisin, expira peu d'heures après, dans les plus vives douleurs, en recevant les secours de la religion, et en disant : « Je meurs victime d'un insensé. » Flotte se cacha, et fut en vain cherché par le peuple pendant trois jours. La maison de l'agent du commerce Moutte, où logeait Bassville, fut pillée. »

La convention vit dans ce crime, auquel les intrigues des agents du gouvernement pontifical n'étaient peut-être pas étrangères, un outrage manifeste contre le droit des gens : une vengeance éclatante fut ordonnée ; et, en effet, par l'article II de l'armistice signé à Bologne le 23 juin 1796, « le pape fut obligé d'envoyer le plus tôt possible son plénipotentiaire à Paris, pour obtenir du Directoire exécutif la paix définitive, en offrant les réparations nécessaires pour ce meurtre, et pour les outrages et les pertes que les Français avaient essuyés dans ses États. Par l'article XVIII du traité du 19 février 1797, le pape s'obligea « à faire désavouer par un ministre à Paris l'assassinat commis sur la personne du secrétaire de légation Bassville, et à mettre à la disposition du gouvernement français une somme de trois cent mille livres, pour être répartie entre ceux qui avaient souffert de cet attentat. » L'adoption du fils du malheureux Bassville fut décrétée par la convention. Plusieurs écrivains italiens et nationaux ont traité cet événement en prose et en vers. Monti, entre autres, a fait de Bassville le héros d'un poëme renommé. Bassville était membre de plusieurs académies ; il a publié : *Mémoires historiques, critiques et politiques sur la révolution de France*, etc., 2 vol. in-8° ; — *Éléments de mythologie*, in-8°, 1784 ; — *Précis historique sur la vie du Genevois Lefort, premier ministre de Pierre le Grand*, in-8°, 1785 ; — *Mémoires secrets sur la cour de Berlin*, in-8°. On lui doit aussi un recueil de *Poésies fugitives*.

Le Bas, *Encyclopédie de la France*.

BAST (*Dominique* DE), peintre paysagiste flamand, contemporain. Après avoir étudié les rudiments de son art à Gand, travaillé dans plusieurs maisons de commerce, il voyagea, et étudia soigneusement la mer. Aussi ses *marines* sont-elles bien faites et fort appréciées. Il ne peignit qu'en amateur, et s'acquit cependant une grande considération. On trouve ses œuvres dans plusieurs galeries.

De Bast, *Annales du salon de Gand*.

BAST (*Frédéric-Jacques*), philologue et diplomate allemand, né en 1772 dans le duché de Hesse-Darmstadt, mort à Paris le 13 novembre 1811. Il fut successivement attaché à la légation hessoise à Vienne et à Paris. On a de lui une lettre adressée à M. Boissonade, sous le titre : *Lettre critique sur Antoninus Liberalis Parthenius Aristenète ;* Paris, 1805, in-8° ; — des *notes* et *dissertations paléographiques* dans la nouvelle édition de Grégoire de Corinthe, publiée en 1811 à Leipzig par les soins de M. Schœfer.

Quérard, *la France littéraire*.

BAST (*Lievin-Amand-Marie* DE), publiciste, neveu du précédent, né à Gand le 2 mars 1787, mort le 10 septembre 1832. Il devint, en 1808, un des fondateurs de la Société des arts et de littérature de Gand, et créa en 1824 *le Messager des Sciences et des Arts du royaume des Pays-Bas*. Il fut conservateur du cabinet des médailles à Gand, et secrétaire du collége des Curateurs. On a de lui : *Description de l'arc de triomphe érigé par la Société du commerce de Gand, à l'occasion du mariage de Napoléon et de Marie-Louise, et de leur entrée à Gand* le 17 mai 1810, in-4° ; Gand, 1811 ; — *Projet d'un palais* (par l'architecte T.-F. Suys, d'Ostende) *pour la Société royale des beaux-arts et de littérature de Gand*, in-8° ; ibid., 1821 ; — *Annales du salon de Gand et de l'école moderne des Pays-Bas*, in-8° ; ibid., 1823 ; — *Notice sur le chef-d'œuvre des frères Van Eyck*, traduit de l'allemand de M. G.-F. Waagen, in-8° ; Gand, 1825 ; — *Notice historique sur Antonello de Messine*, traduite de l'italien ; Gand, 1825, in-8°.

A. Voisin, *Notice biographique sur de Bast*, dans la deuxième livraison du *Nouveau Messager des Sciences*.

BAST (*Martin-Jean* DE), prêtre et antiquaire, né à Gand le 26 octobre 1753, mort dans la même ville le 11 avril 1825. Entré dans les ordres en 1775, il était curé dans sa ville natale lorsqu'en 1789 il prit une part active à la révolution brabançonne. En novembre de la même année, il célébra la messe sur une caisse de tambour, dans la place du Marché aux grains, et donna l'absolution aux auteurs du pillage de cinq des principales maisons de Gand. Nommé membre du comité de la Flandre, dans lequel il était fort influent, il fit rejeter les propositions contenues dans un placard de la gouvernante Marie-Christine ; mais l'autorité de l'Autriche ayant été rétablie, il renonça pour toujours aux affaires publiques. Après l'invasion française, de Bast, pour se soustraire aux persécutions dirigées contre les prêtres, se cacha, et se livra, dans

sa retraite, à l'étude des antiquités et surtout de la numismatique. Sous le gouvernement impérial, il devint chanoine de la cathédrale de Gand. En 1817, ses infirmités le forcèrent à renoncer au ministère ecclésiastique. Plus tard il céda, moyennant une pension viagère, sa précieuse collection de médailles et d'objets d'antiquité au roi Guillaume, qui la partagea entre l'université de Gand et les cabinets de la Haye et de Leyde. De Bast était membre de l'institut des Pays-Bas, de l'Académie de Bruxelles et de la Société des antiquaires de France. Ses principaux ouvrages sont : *Recueil d'antiquités romaines et gauloises, trouvées dans la Flandre proprement dite*, etc.; Gand, 1804, in-8°, 2e édit. avec fig. gravées par P.-J.-J. Tiberghien; Gand, 1808, gros in-4°; — *Premier supplément au Recueil d'antiquités romaines et gauloises, en réponse à l'ouvrage intitulé la Topographie de la ville de Gand*, par C.-L. Diericx; Gand, 1809, in-4°; — *Second supplément au Recueil des antiquités romaines et gauloises, contenant la description de l'ancienne ville de Bavai et de Famars, suivi de remarques historiques et critiques sur les prétendus forestiers de Flandre, sur les Missi Dominici, sur nos premiers comtes*, etc.; Gand, 1813, in-4°; — *Recherches historiques et littéraires sur les langues celtique, gauloise et tudesque*; Gand, 1815-1816, 2 vol. in-4°; — *l'Institution des communes dans la Belgique pendant les douzième et treizième siècles, suivie d'un traité sur l'existence chimérique de nos forestiers de Flandre*; Gand, 1819, in-4°; — *l'Ancienneté de la ville de Gand établie par des chartes et d'autres monuments authentiques*, etc.; Gand, 1821, in-4°; — *Méditations sur la vie et la mort de Jésus-Christ* (en flamand); Gand, 1805, deux parties in-8°.

E. Regnard.

Messager des Arts et des Sciences de la ville de Gand, année 1830. — *Archives historiques et littéraires du nord de la France*, t. I.

* **Bast** (*Pierre*), graveur, dans la seconde moitié du seizième siècle. Le lieu de sa naissance et les détails de sa vie sont ignorés. Il a gravé six paraboles qui ont été publiées en 1598 par C. Wæscher. Quelques-unes de ses gravures se trouvent dans l'*Histoire Néerlandaise* de Meteren.

Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon*.

* **Bast** (*Louis-Amédée de*), romancier français, né à Paris le 8 septembre 1795. Officier en demi-solde sous la restauration, il quitta la carrière des armes pour celle des lettres, et débuta par une épître intitulée *Ma destinée*. Outre un grand nombre d'articles imprimés dans des recueils périodiques, on a de lui : *Malfilâtre*, roman historique; Paris, 1834; — *le Testament de Polichinelle*, 1835; — *les Aventures des fleurs*, avec une notice historique sur leur origine; Paris, 1839.

Quérard, *la France littéraire*, t. I.

Basta (*George*), écrivain militaire, natif de Rocca, près de Tarente, mourut en 1607. Il commandait un régiment de cavalerie albanaise en 1579, époque où le duc de Parme prit possession du gouvernement des Pays-Bas. Il parvint, en 1596, à approvisionner la ville de la Fère, assiégée par Henri IV. Il passa ensuite au service de l'Autriche, et se signala par sa bravoure en Transylvanie et en Hongrie. On a de lui : *Maestro di campo generale*; Venise, 1606; — *Governo della cavalleria leggiera*; Francfort, 1612.

Spontini, *Hist. Transylv.* — Strada, *de Bello Belgico*. — *Mercure Français*, t. I.

* **Basta** (*Joseph*), jurisconsulte italien, né en 1743, mort en 1819. Il étudia à Naples, entra d'abord dans les ordres, puis il ouvrit une école particulière pour les étudiants en droit. Ferdinand Ier le nomma professeur de l'université. On a de lui : *Institutiones Jurium Universitatum*; Naples, 1777; — *Institutiones juris Romano-Neapolitani*, 1780.

Tipaldo, *Biogr. degli Italiani illustri*, t. IV, p. 331.

* **Bastard** ou **Bestard** (....), peintre natif de Majorque, et élève de Maratta. On trouve de ses œuvres dans l'île de Palma; son meilleur tableau est celui des *Anges servant le Christ dans le désert*, qu'on voit dans la maison de l'université à Palma.

Fiorillo, *Dictionnaire des Peintres*. — Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon*.

Bastard (*Dominique de*), jurisconsulte et doyen du parlement de Toulouse, naquit dans cette ville le 18 janvier 1683, et mourut en novembre 1777. Il rédigea, entre autres rapports remarquables, celui qui est relatif aux célèbres propositions de l'Église gallicane, consacrées par l'édit de 1682.

Son fils (né à Toulouse le 16 décembre 1722, mort le 20 janvier 1780), fut premier président du parlement de Toulouse, et rendit des services signalés sous les règnes de Louis XV et de Louis XVI.

Biographie toulousaine.

Bastard ou **Bastart** (*Guillaume de*), vicomte de Fussy et de Terlan, né à Bourges vers la fin du quatorzième siècle, mort à Paris en 1447. Il était maître des requêtes, capitaine de la grosse tour de Bourges, lieutenant général pour le roi en Berri, sous Charles VI et Charles VII. — Son frère *Vespasian* et plusieurs de ses descendants se distinguèrent dans la carrière des armes.

Moréri, *Dictionnaire historique*.

Bastard (*Thomas*), poëte anglais, natif de Blandfort, dans le comté de Dorset, mort en 1618. Il étudia à Oxford, prit l'habit ecclésiastique, composa des satires et mourut dans une prison pour dettes. On a de lui : des *épigrammes*; — un poëme latin en trois chants, intitulé *Magna Britannia*; Londres, 1605, in-4°; — *Sermons*, 2 vol. in-4°; Londres, 1615.

Biographia Britannica.

* **BASTARD** (T....), botaniste français, contemporain. On ignore la date de sa naissance et de sa mort. Avant 1815, il était professeur de botanique et directeur du jardin des plantes à Angers; il perdit ces deux places à la seconde restauration, pour avoir été membre du bureau central de la congrégation angevine, qui signa, le 7 mai 1815, le pacte fédératif du département de Maine-et-Loire en faveur de Napoléon. Bastard a publié : *Essai sur la Flore de Maine-et-Loire*, un vol. in-12; Angers, 1807; — *Notice sur les végétaux les plus intéressants du Jardin des Plantes d'Angers*, in-12; Angers, 1809; — *Supplément à la Flore de Maine-et-Loire*, 1 vol. in-12; Angers, 1812. C'est une des meilleures flores locales qui aient paru en France; quelques plantes y sont décrites pour la première fois.

Le Bas, *Dict. encyclop. de la France*.

BASTARD D'ESTANG (*Dominique-François-Marie*, comte DE), pair de France, président de chambre à la cour de cassation, grand-croix de la Légion d'honneur, né le 31 octobre 1783 à Nogarogers, mort à Paris le 23 janvier 1844. Il embrassa de bonne heure la carrière du barreau, et s'y fit remarquer dans plusieurs circonstances par une sagacité peu commune. Il devint bientôt conseiller-auditeur à la cour d'appel de Paris, puis conseiller à la cour impériale de cette même ville en 1810. Lors des Cent-Jours, il continua de siéger à cette cour; mais il vota contre l'acte additionnel, ce qui le fit maintenir dans ses fonctions après le second retour de Louis XVIII. Nommé à la présidence trois ou quatre mois après, il se rendit à Lyon, par ordre du gouvernement, vers la fin de l'année 1815, avec le titre de premier président de la cour royale de cette même ville. En 1819, il fut rappelé à Paris, fut nommé membre de la chambre des pairs, et chargé en 1820 d'instruire le procès de Louvel, assassin du duc de Berri. Dans cette douloureuse affaire il déploya autant d'intégrité que de jugement : toujours indépendant dans ses opinions politiques, et surtout dans sa manière équitable de poser les questions, il repoussa victorieusement l'opinion de ceux qui osaient, sans pourtant y croire, accuser une partie de la nation d'un crime isolé, et qui était détesté de la France entière. M. de Bastard, l'un des membres de la commission chargée de l'instruction du procès des ministres de Charles X accusés par la chambre des députés, fut aussi choisi pour en faire le rapport à la cour des pairs, dans la séance du 29 novembre 1830. Il résuma, avec prudence et impartialité, le récit des graves événements qui venaient d'avoir lieu. Ce magistrat a toujours montré beaucoup de prudence et de sagacité dans les diverses fonctions qu'il a remplies. Un de ses frères, *Armand* de Bastard, fut préfet de la Haute-Loire en 1817. [*Encyc. des g. du m.*]

Le Bas, *Dictionnaire encyclopédique de la France*.

* **BASTARDI** (*Zaccheria*), natif de Modène, moine du mont Cassin, mort à Reggio vers 1650. On a de lui : *Ceremoniale monasticum Casinense*; Venise, 1639, in-4°, et quelques autres travaux.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

BASTARO (*Giuseppe del*), peintre de l'école romaine, vivait au commencement du dix-septième siècle. On a de lui à Rome, à la voûte de la sacristie de la *Minerve*, un *Saint Dominique*. E. B—N.

Orlandi, *Abecedario Pittorico*. — Pistolesi, *Descrizione di Roma*.

BASTE (*Pierre*), contre-amiral français, né à Bordeaux le 21 novembre 1768, mort le 29 janvier 1814. Il s'engagea comme simple marin en 1781, et franchit rapidement tous les grades inférieurs. Il se distingua au siége de Mantoue, où il commandait la flottille armée sur les lacs. Au siége de Malte, à la bataille d'Aboukir et à l'expédition de Saint-Domingue, il donna de nouvelles preuves de son courage. En 1805, il combattit avec une rare intrépidité contre un brick anglais. Il commandait alors un des équipages du bataillon des marins de la garde impériale. Il fit partie de la grande armée en 1807, fut chargé d'équiper à Dantzick une flottille pour faciliter les opérations du siége de Pillau, et s'empara d'un convoi de quarante-deux voiles qui amenait des vivres à l'ennemi. En 1808, la guerre d'Espagne lui fournit de nouvelles occasions de se distinguer. A la tête de douze cents hommes, il conserva intactes vingt lieues de terrain, et s'empara de vive force de la ville de Jaen. En 1809, il fut élevé au grade de colonel des marins de la garde, arma une flottille sur le Danube, et fut chargé de se rendre maître de l'île de Mulheiten. Ces travaux furent exécutés avec autant d'habileté que de promptitude, et couronnés d'un plein succès. Baste revint ensuite en Espagne, et s'y rendit maître de la ville d'Almanza. Napoléon le nomma comte de l'empire le 15 août 1809, et l'éleva au grade de contre-amiral en 1811. Baste mourut des suites d'une blessure qu'il avait reçue au combat de Brienne.

Le Bas, *Dictionnaire encyclopédique de la France*. — *Victoires et Conquêtes*, t. XVI.

* **BASTELL** (*André*), médecin italien, né à Melfi, dans le royaume de Naples. Il vivait vers la fin du seizième siècle. On a de lui : *Speculum medicinæ*; Madrid, 1599, in-4°.

Carrère, *Bibliothèque de la Médecine*.

* **BASTENAIRE-DAUDENART** (*F.*), manufacturier contemporain, dont nous ignorons la date de naissance. On a de lui : *Art de la vitrification*, etc.; Paris, 1825; — *Art de fabriquer la porcelaine*, etc.; Paris, 1827; — *Art de fabriquer les poteries communes, usuelles, les poêles, les grès fins et grossiers, les creusets, les carreaux*, etc.; Paris, 1835.

Quérard, *la France littéraire*.

BASTER (*Job*), botaniste hollandais, né à Ziriskee (Zélande), en 1711, mort en 1775. Il se

voua presque exclusivement à l'étude de l'histoire naturelle, et particulièrement de la botanique. Il fut reçu médecin à Leyde en 1731, où il soutint une thèse *De Osteogenia*. On a de lui : *Natunrlyke uytspaningen behelzende eeninge Waarneemingen over somige Zee-Planten en Zee-Insecten* (Observations sur quelques plantes et insectes de la mer); Harlem, 1759; — *Opuscula subseciva, observationes miscellaneæ de animalibus et plantis quibusdam marinis, eorumque ovariis et seminibus, continentia*; ibid., 1762-1765, 2 vol. in-4°; plusieurs mémoires d'histoire naturelle, dans les *Verhandelingen* (Mémoires) des Académies de Harlem et de Flessingue, dans les *Transactions philosophiques*, et dans les *Ephém. de l'Académie des curieux de la nature*. Le nom de *Bastera* a été donné à des genres de plantes très-différents.

Haller, *Bibl. Botanica*.

* **BASTERIO** (*Nicolas di Carmagnola*), philosophe et théologien italien, au commencement du dix-septième siècle. Il professa pendant quelques années à Pavie. On a de lui : *Trattato dei silogismi, con alcuni commentarii sopra la Logica di Paulo Veneto*; Pavie, 1610.

Chiesa, *Scritt. Piemont.*

BASTERRÈCHE (*Jean-Pierre*), financier français, né à Bayonne le 19 février 1762, mort le 5 janvier 1827. Il fut député en 1815 pendant les Cent-Jours, et laissa une réputation d'homme intègre. On a de lui : *Choix de discours prononcés dans les sessions de* 1820-1826, *avec une notice sur sa vie par le lieutenant général Lamarque*; Paris, 1828, in-8°. — Un de ses parents, *Léon Basterrèche*, régent de la banque de France, mort en 1802, a publié un *Essai sur les Monnaies*; Paris, 1801, in-4°.

Quérard, *la France littéraire*.

* **BASTHOLM** (*Chrétien*), célèbre ecclésiastique danois, né à Copenhague en 1740, mort en 1819. Il étudia la théologie, et consacra ses moments de loisir aux sciences naturelles, pour lesquelles il montra beaucoup de goût. En 1764 il composa un écrit qui remporta le prix à l'université de Copenhague, et qui avait pour titre : *An omnia officia, tam naturalia quam socialia, e studio propriam nostram felicitatem promovendi deduci queant*; mais le professeur Holm, chargé de la censure, refusa l'*Imprimatur*, parce que, disait-il, l'opinion de l'auteur s'exprimait trop librement à propos des relations des princes avec leurs sujets. Bastholm se refusa aux retranchements qu'on exigeait de lui, et l'écrit resta inédit. On a de lui : *De morte æterna ut consequente naturali vitæ anteactæ*, 1764; — *Traité sur la résurrection* (en allemand); Copenhague, 1774; — *Éloquence spirituelle* (en danois), 1775; — *Histoire juive* (en allemand); Copenhague, 1777; — *Philosophie pour les illettrés*, 1787 (en allemand); — *Courte revue de la religion révélée*; Copenhague, 1789; — *Lettres philosophiques sur l'état de l'âme et sur la mort du corps*, 1790; — *Voies de la Providence pour ennoblir la race humaine par le moyen de la religion de Jésus*; et une foule d'autres œuvres, la plupart élémentaires, sur la religion.

Ersch et Gruber, *Allgem. Encyclopädie der Wissenschaften*.

* **BASTIANI** (*François*), graveur vénitien, qui grava d'après le Guide, Francesco Salviati et d'autres maîtres.

Heinecken; *Dictionnaire des Artistes*.

* **BASTIANI** (*Giuseppe*), peintre de l'école romaine, né à Macerata dans la marche d'Ancône, vivait à la fin du seizième siècle. Il fut élève de Gasparini. Plusieurs fresques de cet artiste existent encore à Macerata; les plus estimées, qui furent exécutées par lui dans la chapelle des Carmes, datent de 1594. E. B—N.

Lanzi, *Storia Pittorica*. — Ticozzi, *Dizionario de' Pittori*.

* **BASTIANI** (*Jacob-Philippe*), médecin italien, né à Orbitello, mort à S.-Casciano en 1746. On a de lui : *Dell' efficacia de' Bagni di S. Casciano*; Montefiascone, 1733.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

BASTIANI (l'abbé *N.*), favori de Frédéric le Grand, né dans la première moitié du dix-huitième siècle, mort à Potsdam en 1787. Sa vie est un véritable roman. Sorti on ne sait comment de l'Italie, sa patrie, il vécut longtemps dans la plus grande misère. Après diverses aventures, résultat d'une conduite un peu déréglée, il s'engagea à Francfort-sur-le-Mein dans la milice prussienne. Plus tard il entra dans les ordres, devint secrétaire de l'évêque de Breslau, puis chanoine, et fut chargé par Frédéric le Grand de plusieurs négociations importantes à la cour de Rome.

Chaudon et Delandine, *Dictionn. historique*.

BASTIANINO (*Sébastien-Philippi*), peintre de l'école de Ferrare, surnommé *il Gratiello*, naquit vers 1523, et mourut dans sa ville natale en 1602. Il étudia à Rome sous Michel-Ange, dont il devint un des plus heureux imitateurs. Son principal ouvrage est un *Jugement dernier*, fresque dont il décora le chœur de la cathédrale de Ferrare.

Lanzi, *Storia Pittor.* — Valéry, *Voyage en Italie*, t. III, p. 82.

* **BASTIANO DI FRANCESCO**, peintre et sculpteur siennois de la seconde moitié du quinzième siècle. En 1481, il a peint à fresque des *Prophètes* sur l'attique de la cathédrale de Sienne; en 1485, près de la chapelle dite *Del voto*, il a gravé dans le pavé une vaste composition d'Antonio Frederighi, *la Victoire de Jephté*.

E. B—N.

Romagnoli, *Cenni Storici artistici di Siena*.

* **BASTIANO DI SAN-GALLO**, artiste italien du quinzième siècle, élève du Pérugin, condisciple et ami de Raphaël. Il peignait les décorations et les brillantes perspectives des théâtres d'alors. Il avait acquis une telle supériorité dans ce genre,

qu'il s'y livra presque exclusivement tout le reste de sa vie.

Vasari, *Vite de' Pittori*.

* **BASTIAT** (*Frédéric*), économiste français, né à Bayonne le 29 juin 1801, mort à Rome le 24 décembre 1850. Fils d'un négociant qui le destinait à la carrière commerciale, il commença ses études au collége de Saint-Sever, et les acheva à celui de Sorèze. Il entra ensuite dans la maison de commerce d'un de ses oncles établi à Bayonne, et employa ses loisirs à étudier les arts et la littérature, particulièrement les questions économiques. Juge de paix en 1831, il fut élu quelque temps après membre du conseil général des Landes. Appelé en Espagne et en Portugal en 1840 par la liquidation de quelques créances, il ne perdit pas cette occasion d'étudier les mœurs et les institutions de ces deux pays, qui ont encore tant à faire pour être au niveau financier et économique des autres nations. Ce fut en 1844 qu'il se décida à faire part au public du fruit de ses méditations. Il rencontra l'obstacle ordinaire, la difficile hospitalité que l'on accorde aux inconnus ; enfin il débuta dans le *Journal des Économistes* par un travail intitulé *de l'Influence des tarifs français et anglais sur l'avenir des deux peuples*. C'était débuter par une question presque vitale, et qui contenait en germe la théorie économique de l'auteur, qui s'y posait dès lors en adversaire prononcé du système protecteur. Cependant les événements marchaient, et le moment vint où l'économie politique devait s'ériger en doctrine politique et gouvernementale. Bastiat combattit, dans le même journal, le socialisme et le droit au travail.

Dans un voyage qu'il avait fait en Angleterre, il s'était lié avec l'O'Connel du libre échange : avec Cobden. A son retour à Mugron, où il s'était établi, il traduisit en 1845 les discours des libres-échangistes, et fit précéder cette traduction d'une introduction intitulée *Cobden et la Ligue*, ou *l'agitation anglaise pour la liberté des échanges*. L'auteur y fait ressortir tous les inconvénients du système prohibitif; et, sans vouloir trancher ici une question d'une si haute importance, on peut prévoir que le libre échange sera un jour le dénoûment général des théories économiques, à mesure surtout que la rapidité des communications fera des peuples comme une seule famille. Venu à Paris, Bastiat continua, comme il avait fait à Bordeaux, sa propagande des principes du libre échange. Il devint secrétaire de la société et rédacteur en chef du journal créé par les sociétés libre-échangistes. Après la révolution de 1848, il siégea successivement à la constituante et à l'assemblée législative, et mourut pendant un voyage qu'il avait fait en Italie pour rétablir sa santé, depuis quelque temps délabrée.

Outre l'écrit cité, on a de Bastiat : *Sophismes économiques*, dirigés contre le système prohibitif; — *Propriété et Loi*, *Justice et Fraternité*, opuscule destiné à combattre le socialisme; — *Protectionisme et Communisme ;* Paris, 1849, in-16 : l'auteur de la lettre démontre que le protectionisme est le communisme par en haut et en faveur du riche, comme l'autre est le communisme par en bas et en faveur du pauvre; — *Capital et Rente*, brochure contre le prêt gratuit ; — *Paix et Liberté*, ou *le Budget républicain ;* Paris, 1849, in-32 ; — *Incompatibilités parlementaires ;* Paris, 1849, in-32 ; — *l'État, maudit argent ;* ibid., 1849, in-32; — *Harmonies économiques :* ce livre est peut-être le plus important de l'auteur. V. R.

Dictionnaire de la Conversation. — *Journal des Économistes*.

BASTIDAS (*Rodrigue* DE), navigateur espagnol, de la fin du quinzième siècle. A l'époque des découvertes de Christophe Colomb, il s'associa avec Jean de la Casa pour entreprendre de nouvelles expéditions. Il visita, entre autres, les côtes de la mer des Antilles, donna son nom au port où s'éleva plus tard Carthagène, et fut arrêté dans le cours de ses explorations par la jalousie de Bovadilla, qui lui reprochait d'avoir traité avec les Indiens sans l'autorisation du gouvernement de la métropole.

Al. de Humboldt, *Examen critique des Déc. géographiques*, etc.

BASTIDE (*dom Philippe*), savant bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, né à Saint-Benoît du Sault, diocèse de Bourges, vers 1620; mort à l'abbaye de Saint-Denis le 23 octobre 1690. Il fut successivement prieur de Saint-Nicaise de Reims, de Corbie et d'autres grands monastères. On a de lui deux savantes dissertations : *De antiqua ordinis Sancti-Benedicti intra Gallias propagatione ;* — *De decimis et earum origine apud Judæos, gentiles et christianos*. Dom Bastide a encore laissé plusieurs ouvrages manuscrits.

Lelong, *Bibliothèque historique de la France*.

* **BASTIDE** (*J.-H.*), artiste anglais, qui a dessiné, en collaboration avec le capitaine Lemprière, huit grandes vues sous le titre de : *A general and particular prospectus of the Islands of Jersey, Guernsey*, etc.

Heinecken, *Dictionnaire des Artistes*.

BASTIDE (*Jean-François* DE), littérateur français, né à Marseille le 13 juillet 1724, mort à Milan le 4 juillet 1798. Il était fils du lieutenant criminel de Marseille, petit-neveu de l'abbé Pellegrin, et vint fort jeune à Paris, où il se lia avec Dorat, Voisenon et Crébillon fils. Sous de tels maîtres, il fit des progrès rapides. Entraîné par le torrent et encouragé par des amis complaisants, il se jeta sans réflexion dans le genre qui donnait des acheteurs, sans trop s'inquiéter s'il donnait aussi la réputation; alors on vit sortir de sa plume facile *les Confessions d'un fat*, en 1749; — *la Trentaine de Cythère*, 1752 ; — *les Têtes folles*, 1753 ; — *Aventures de Victoire Ponty*, 1758. Il donna ensuite des comédies, des

traités d'histoire, etc.; puis il rédigea successivement *le Spectateur français*, la *Bibliothèque universelle des romans*, *le Mercure de France*... Les ouvrages de Bastide sont fort superficiels, et lui attirèrent de nombreuses critiques. Voltaire, entre autres, lui adressa, en 1758, une lettre philosophique fort mordante. Quoi qu'il en soit, si ses ouvrages ne firent rien pour sa gloire, ils furent très-utiles à sa fortune. Dans la seconde partie de ses *Variétés historiques, littéraires, galantes*, etc., on trouve une *lettre sur les grandes écoles de musique*, où les styles de Lulli, de Pergolèse et de Hændel sont analysés.

Le Bas, *Dict. encyclop. de la France*. — Barbier, *Examen critique*.

BASTIDE (*Jean-Baptiste* DE), frère du précédent, né à Berlin vers 1747, mort à Paris le 1er avril 1810. Il légua ses manuscrits et toute sa fortune à la Bibliothèque impériale de Paris. Il a fourni au Recueil de l'Académie de Berlin plusieurs *dissertations grammaticales et philosophiques*.

Quérard, *la France littéraire*.

***BASTIDE** (*Jules*), publiciste, né à Paris en 1800. Il étudia au lycée Henri IV, suivit les cours de l'École de droit, s'associa un instant à l'opposition soulevée contre le gouvernement de la restauration, et finit par se faire marchand de bois. Pendant les journées de juillet 1830, il paya de sa personne en arborant, dit-on, le premier, le drapeau tricolore au haut des Tuileries. Plus tard, il s'associa au parti qui entreprit, par tous les moyens, de renverser la dynastie de la branche cadette. Arrêté lors du mouvement insurrectionnel organisé à Grenoble en 1832 par Buonarotti, il fut acquitté par le jury. Condamné à mort pour la part qu'il avait prise à l'émeute qui éclata le 5 juin suivant, à l'occasion des funérailles du général Lamarque, il se réfugia à Londres, où il resta deux ans. En 1834 il revint à Paris, après avoir obtenu sa grâce. Il prit alors avec M. Thomas, son associé dans le commerce de bois, la direction du *National*, qui ne prospéra que lorsque la verve de M. Marrast eut réparé la brèche qu'avait faite à l'influence de ce journal la mort de Carrel. M. Bastide se sépara du *National* en 1846, et fonda avec M. Buchez la *Revue nationale*.

L'un des organes du parti qui parvint, le 24 février 1848, à subsistuer inopinément la république à la monarchie constitutionnelle, il remplit successivement les fonctions de secrétaire général et de ministre des affaires étrangères. Il siégea en même temps à l'assemblée constituante, et garda son portefeuille jusqu'au 20 décembre 1848. Écrivain de quelque mérite, M. Bastide fut, comme homme politique, complétement au-dessous de la situation.

Moniteur, de 1833 à 1848. — Regnault, *Histoire de huit ans*.

BASTIDE (*Louis*), jurisconsulte et théologien, vivait vers la fin du dix-septième siècle et au commencement du dix-huitième. On a de lui, entre autres ouvrages : *De l'accomplissement des Prophéties*, 1702, 2 vol.; en réponse au livre de Jurieu; — *Caractère des officiers de l'évêque*, avec deux traités en latin, l'un *de la Juridiction* et l'autre *de l'Usure*, Paris, 1692, in-12; — *Des Panégyriques*, cités avec éloge par Fléchier.

Moréri, *Dictionnaire historique*.

***BASTIDE** (*Marc*), bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, natif de Saint-Benoît du Sault, en Berri, mort le 7 mai 1668. Il a laissé : *Traité de la manière d'élever les novices*; — *le Carême bénédictin*; — *Traité de la congrégation de Saint-Maur*.

D. Lecerf, *Bibliothèque de la congrégation de Saint-Maur*.

BASTIDE (*Marc-Antoine* DE LA), diplomate et publiciste, né à Milhau en Rouergue vers 1624, mort le 4 mars 1704. Il vint fort jeune à Paris, fut protégé par le célèbre financier Fouquet, et resta sept ans à Londres en qualité de secrétaire d'ambassade. Il fit paraître à Rouen, en 1672, une *réponse* au livre de Bossuet sur l'exposition de la doctrine de l'Église catholique; et en 1680, une *seconde réponse*, ou plutôt une critique de l'avertissement et des pièces mises à la tête de la nouvelle édition. C'est lui qui a traduit Ratramne en 1672, et publié des *remarques* sur le livre du ministre d'Huisseau, intitulé *la Réunion du Christianisme*. Il a revu et corrigé la version des psaumes par Conrat, Paris, vers 1680, in-12; Londres, 1701. Bastide était l'un des anciens de l'église de Charenton lors de la révocation de l'édit de Nantes. Il fut relégué à Saint-Pierre-le-Moutier, puis à Chartres; on lui fit obtenir un congé en 1687 pour passer en Angleterre. Dans cet asile il publia le *Livre des Psaumes*, nouvelle version retouchée sur l'ancienne de 1688, Amsterdam, 1692, in-12, et composa diverses pièces sur des sujets de controverse, pour servir de réponse à Pellisson. Il a laissé, entre autres, un *Traité de l'Eucharistie*, où il rapporte exactement les sentiments et la croyance des Pères de la primitive Église jusqu'au quatrième siècle. Bayle attribue à Bastide une réponse apologétique à MM. du clergé de France, sur les actes de leurs assemblées de 1682; Amsterdam, H. Desbordes, 1683, in-12.

Basnage, *Histoire des ouvrages des savants*, année 1704. — Barbier, *Examen critique*, etc.

BASTIEN (*Jean-François*), libraire et agronome, né le 14 juin 1747 à Paris, mort en 1824. Outre des éditions des Œuvres de Montaigne, de Charron, de Rabelais, de Scarron, de d'Alembert, on lui doit plusieurs compilations utiles, faites d'après les meilleurs ouvrages agronomiques. Parmi ces compilations on remarque : *la Nouvelle Maison rustique*; Paris, 1798; 2e éd., 1804, 3 vol. in-4°; — *l'Année du jardinage*, compilation faite d'après les meilleurs auteurs, anciens et modernes; ib., 1799, 2 vol. in-8°; — *le Calendrier du Jardinier*; ibid.,

1805; 3e éd., 1812, in-12; — *le Nouveau Manuel du jardinier*; ibid., 1817, 2 vol. in-12.

Musset-Pathey, *Bibl. agronom.*, p. 98.

* **BASTINELLER** (*André*), jurisconsulte allemand, né à Halle le 11 mars 1650, mort le 20 mars 1724. On a de lui : *Disp. de dominio in genere ac in specie cum primis vero imperio*; Iéna, 1672, in-4° : — *Disput. inaug. de denuntiationibus, civili, canonica et evangelica*; Altorf, 1675, in-4°.

Von Dreyhaupt, *Beschreibung des Saalkreises*; Halle, 1749. — Dunkel, *Nachrichten von verstorbenen Gelehrten.*

BASTINELLER (*Gebhard-Christian*), jurisconsulte allemand, fils du précédent, né à Halle le 15 mai 1689, mort à Wittemberg le 18 octobre 1755. On a de lui un grand nombre de dissertations sur différents sujets de droit. On en voit l'énumération dans Adelung, Supplément à Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*.

Weidlich, *Geschichte der jetzt lebenden Rechts-Gelehrten in Deutschland* (Vie des jurisconsultes allemands, etc.); Merseburg, 1748.

* **BASTINELLER** (*Jean-Frédéric*), jurisconsulte allemand, frère aîné du précédent, né à Halle le 8 juillet 1682, mort à Leipzig le 24 août 1754. On a de lui : *De differentia juris Madeburgici a jure civili circa materiam contractuum*.

Adelung, Supplément à Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon.*

* **BASTINI** (*Vincent*), compositeur italien, vivait vers le milieu du quinzième siècle. Il a fait imprimer : *Madrigali a sei voci*; Venise, 1567.

Fétis, *Biographie universelle des Musiciens.*

BASTIOU (*Yves*), pédagogue, né le 13 mai 1751 à Pontrieux en Bretagne, mort à Paris le 8 mai 1814. Il fut d'abord principal du collége de Tréguier, puis aumônier à l'hôtel-Dieu, enfin au collége Louis-le-Grand. On a de lui : *Association aux saints anges, proposée à tous les fidèles zélés pour la gloire de Dieu*; Paris, 1780, in-12; — *Exposition des principes de la langue française*, sous le nom du citoyen Yves; ibid., 1798, in-12; — *Éléments de logique, pour servir d'introduction à l'étude de la grammaire et de l'éloquence*; ibid., 1804, in-12; — *Grammaire de l'adolescence*; ibid., 1810, in-12; — *Grammaire de l'enfance, par demandes et par réponses*, ibid., 1814, in-12; — *Manuel chrétien des jeunes demoiselles*, in-18; — *Manuel chrétien des étudiants*, in-18; Paris, 1825, édition revue et augmentée par l'abbé Guillon.

Quérard, *la France littéraire.*

BASTON (*Guillaume-André-René*), théologien et publiciste, né à Rouen le 29 novembre 1741, mort à Saint-Laurent (Eure) le 26 septembre 1825. Il embrassa l'état ecclésiastique, fut professeur de théologie à Rouen, émigra pendant la révolution, et devint, après le concordat, grand-vicaire à Rouen. En 1813, il fut nommé évêque de Séez; mais à la restauration il fut obligé de quitter son évêché. Ses principaux ouvrages sont : *Cours de Théologie*, publié de concert avec l'abbé Tuvache; Paris, 1773 à 1784. — *Lettres de M. Philétès sur une controverse avec les curés du diocèse de Lisieux*, 1775, in-4°; — *les Entrevues du pape Ganganelli, servant de suite à ses Lettres*, 1777, in-12; — *Voltairimeros, ou première journée de M. de V. dans l'autre monde*, 1779, in-12; — *Narrations d'Omaï, compagnon de Cook*, 1790, 4 vol. in-8°; — *Réclamations pour l'Église de France contre M. de Maistre*, 2 vol. in-8°, qui parurent en 1821 et en 1824; — *Antidote contre les erreurs et la réputation de l'Essai sur l'indifférence*, etc., 1823, in-8°; — *Jean Bockelson, ou le roi de Munster, fragment historique*, 1824, in-8°; — *Précis sur l'usure attribuée aux prêts du commerce*, 1824, in-8°; — *Concordance des lois civiles et des lois ecclésiastiques de France sur le mariage*, 1824, in-12.

Notice biogr. sur l'abbé Baston; Rouen, broch. in-8°. — *Ami de la Religion*, n° 1276, 1281 et 1288.

* **BASTON** (*Josquin*), compositeur flamand, vivait en 1556. On l'a quelquefois confondu avec Josquin des Prez. Saiblinger a placé quelques motets de Baston dans sa collection intitulée *Concentus musicus*, etc.; Augsbourg, 1545, in-4°.

Fétis, *Biographie universelle des Musiciens.*

BASTON (*Robert*), poëte et historien anglais, né, vers le milieu du treizième siècle, aux environs de Nottingham; mort vers 1310. Il fut prieur d'un couvent de carmes à Scarborough, et accompagna Édouard Ier dans son expédition en Écosse, pour en chanter les exploits. Mais Baston, fait prisonnier, fut obligé de chanter la bravoure de Robert Bruce, ennemi d'Édouard. Il a laissé entre autres : *de Strivilniensi obsidione*; — *de altero Scotorum Bello*; — *de Scotiæ guerris variis*; — *de Variis mundi statibus*; — *de Sacerdotum luxuriis*; — *de Divite et Lazaro*.

Vossius, *de Histor. Lat.*, c. 63. p. 470. — Fabricius, *Bibl. Lat. Med. ætat.*

* **BASTOUL** (*Louis*), général français, né à Monthouteux le 19 août 1753. Soldat au régiment de Vivarais le 8 avril 1773, il quitta le service le 10 septembre 1789. Élu lieutenant du deuxième bataillon du Pas-de-Calais le 25 septembre 1791, chef de ce bataillon le 1er avril 1792, et général de brigade le 15 septembre 1793, il prit part aux campagnes des armées du Nord, de Sambre-et-Meuse, d'Allemagne, de Mayence, et du Rhin. Blessé mortellement à la bataille de Hohenlinden le 3 décembre 1800, il mourut à l'âge de quarante-sept ans. Le nom de ce général est inscrit sur les tables de bronze du palais de Versailles.

Archives de la Guerre. — *Victoires et Conquêtes.*

BASTWICK (*John*), théologien et médecin anglais, né en 1593 dans le comté d'Essex, mort vers le milieu du dix-septième siècle. Il étudia la médecine à l'université de Cambridge, voyagea

longtemps sur le continent, fut reçu docteur à Padoue, et s'établit à Colchester en 1624. Il consacra tous ses moments de loisirs à des controverses religieuses. C'est ainsi qu'il fit imprimer à Leyde un petit ouvrage intitulé *Elenchus religionis papisticæ, in quo probatur neque apostolicam, neque catholicam, imo neque Romanam esse*, in-24. De retour en Angleterre, il publia le *Flagellum pontificicum et episcoporum* (Londres, 1635, 1636 et 1641), qui souleva contre lui les évêques anglais. Il fut poursuivi, dégradé, frappé d'excommunication; son livre fut brûlé : lui-même fut condamné à une amende de cent livres sterling, aux frais de procédures, et à rester en prison jusqu'à ce qu'il se fût rétracté. Pendant deux ans de captivité, il écrivit une apologie intitulée *Apologeticus ad præsules Anglicanos criminum ecclesiasticorum in curia celsa commissiones ;* Londres, 1636, in-8°, et un ouvrage intitulé *la Nouvelle litanie*, dans lequel il inculpait les évêques, et se plaignait amèrement de l'injustice et de la sévérité de la commission qui l'avait condamné. Ses plaintes ne firent qu'aggraver son sort. Il fut condamné de nouveau à une amende de cinq mille livres, au pilori, à avoir les oreilles coupées, et à une prison perpétuelle. Il fut d'abord transféré au château de Launceston, dans le pays de Cornouailles, et ensuite dans celui de Sainte-Marie, dans l'île de Scilly, où il resta jusqu'en 1640. A cette époque la chambre des communes le rappela à Londres; la procédure fut annulée, le jugement fut révoqué, et Bastwick obtint des dédommagements convenables, pris sur les biens de ses juges.

Kœnig, *Biblioth. vetus et nova.*

BASUEL (*François*), curé de Granvillers dans la Franche-Comté, de la deuxième moitié du seizième siècle, n'est connu que par un recueil de sermons intitulé *Sermons familiers et très-chrétiens sur les évangiles des dimanches et fêtes, nouvellement imprimés en l'an* 1561; volume in-8°, divisé en 2 parties.

La Croix-du-Maine et du Verdier, *Biblioth. franç.*

BASVILLE (LAMOIGNON DE), historien français, vivait vers la fin du seizième siècle. On a de lui : *Mémoires pour servir à l'histoire du Languedoc;* Amsterdam, 1735.

Lelong, *Bibl. hist. de la France.* — *Anecdotes secrètes sur divers sujets de littérature*, 1734, p. 573.

BASZKO (*Godislas*), chanoine de Posen, vivait vers la fin du treizième siècle : il a laissé une *chronique de la grande Pologne*, commençant à l'année 1227, où finit celle de Boguchwal. On la trouve dans le recueil de Sommersberg.

Fabricius, *Bibl. med. et inf. ætatis.*

BATACCHI (*Dominique*), poëte et romancier italien, né à Livourne en 1749, mort en 1802. On a de lui : *Raccolta di Novelle* (Londra, anno VI della reppublica francese, 4 vol. in-12), sous le nom du père Athanase de Verrocchio, traduit en français par Louet, de Chaumont, sous ce titre : *Nouvelles galantes et critiques;* Paris, 1803, 4 vol. in-18; — *Poemetto burlesco, dodici canti*; Paris (1805), in-12; — *le Rete di Vulcano, poema;* Sienne, 1779 (1797), 2 vol. in-12; — *il Zibaldone*, en douze chants. Cet auteur est tenu en peu d'estime par ses compatriotes, qui considèrent ses œuvres comme diffamatoires, et lui reprochent des obscénités.

Biographie universelle (édition belge).

***BATAGLIA.** *Voyez* BATTAGLIA.

***BATAGLIA** (*N...*), colonel du corps des gardes d'honneur en 1810. C'était un des propriétaires les plus riches de l'Italie : il périt de misère et de fatigue à Smolensk, dans la désastreuse campagne de Moscou.

Rabbe, etc., *Biographie des Contemporains.*

***BATAGLIOLI** (*Francesco*), peintre de vues et de paysages. On a de lui une collection de dix vues prises de la ville de Brixen. Elles ont été gravées par Francesco Zucci à Venise.

Heinecken, *Dictionnaire des Artistes.*

***BATAILLARD** (*Charles*), homme de lettres, vivait à Paris au commencement du dix-neuvième siècle. On a de lui : *De la paix générale, ou Tableau politique et moral de la France*, etc., Paris, 1801, in-8°; — *l'Ami des gouvernements, ou les Principes et les lumières de la saine philosophie opposés aux paradoxes et aux maximes pernicieuses du philosophisme*, in-8°, 1802; — *Mon offrande aux parents et aux instituteurs*, 1802; — *Accord du Christianisme avec la Philosophie*, 1802, in-8°; — *le Double concordat*, 1802; — *Du duel considéré sous le rapport de la morale, de l'histoire, de la législation et de l'opportunité d'une loi répressive;* ouvrage dédié aux chambres, suivi du *Combat et duel des seigneurs de la Chastaigneraye et de Jarnac, raconté par Scipion Dupleix, conseiller du roi Louis XIII;* Paris, 1829, in-8°.

Biographie des Contemporains. — Quérard, *la France littéraire.*

***BATAILLE** (*Gabriel*), célèbre luthiste, vivait à Paris au commencement du dix-septième siècle. Il a publié des *airs mis en tablature de luth;* premier cahier, Paris, Ballard, 1608, in-4°; les autres cahiers parurent en 1609, 1611 et 1613. Il composa, en société avec Guédron, Mauduit et Bochet, le ballet dansé par Louis XIII en 1617, le ballet sur la dernière victoire du roi en 1620, et plusieurs autres, qui furent exécutés dans les appartements du Louvre.

Fétis, *Biographie universelle des Musiciens.*

***BATALLIER** (*Jean*), religieux dominicain, natif de Lyon, réforma *la Légende dorée*, et la publia en 1476. C'est, dit-on, le second ouvrage avec date sorti des presses de l'imprimerie lyonnaise. Cette édition, exécutée en lettres rondes, est fort rare.

Échard, *Script. ord. Præd.* — Péricaud, *Bibliographie lyonnaise du quinzième siècle.*

BATALUS (*d'Éphèse*). *Voyez* BATTALUS.

BATE ou **BATUS** (*Jean*), théologien anglais, né dans le comté de Northumberland vers le milieu du quatorzième siècle, mort en 1429. Il étudia à York et à Oxford, et devint prieur d'un couvent de carmes à York. On cite, parmi ses ouvrages : sur *les Universaux de Porphyre*; — sur *les Catégories d'Aristote*; — *Questions sur la nature de l'âme*; — *Abrégé de Logique*, etc. Dans ces ouvrages, peu connus et presque tous inédits, on voit déjà poindre le protestantisme.

Chalmers, *Biograph. Dict.*

BATE (*Guillaume*), médecin et historien anglais, né à Maidsmorton en 1608, mort le 19 avril 1669. Il étudia à Oxford, se distingua comme praticien, et sa réputation le fit choisir pour premier médecin par Charles Ier lors de son séjour à Oxford. Après la défaite des royalistes, Bate se fit admettre dans le collége des médecins de Londres. Son dévouement à Charles Ier ne l'empêcha pas de se concilier la faveur du parlement, qui l'envoya en 1651, avec Whrigt, auprès de Cromwell malade, et dont il devint ensuite le premier médecin. Plus tard il occupa le même emploi auprès de Charles II. Accusé d'avoir hâté par le poison la mort du protecteur, il ne se justifia que difficilement. Jean Shipton, apothicaire de Londres, qui avait préparé pendant près de vingt ans les médicaments dont ce médecin faisait usage, en a formé un recueil alphabétique qui parut sous ce titre : *Pharmacopœa Bateana*; Londres, 1688, in-8°; 1691, in-12; 1694, in-8°; Francfort, 1702, in-12; Amsterdam, 1731, in-12. Cette pharmacopée a été traduite en anglais; Londres, 1694, 1706, 1713, et 1720, in-8°. Bate y a donné quelques observations sur le rachitis, qui ont été publiées avec ce que Glisson a écrit sur cette matière, *de Rachitide, sive morbo puerili*, etc.; Londres, 1668, in-8°; la Haye, 1682, in-4°. On a encore de lui *the Royal apology, or the declaration of the commons in parliament, the 11th february*; 1647, 1648, in-4°. C'est une apologie de Charles Ier. Il composa ensuite une autre pièce en latin sur le même sujet, et qui a pour titre : *Elenchus motuum nuperorum in Anglia, simul ac juris regii et parlamentarii brevis narratio*; Paris, 1649, in-12 : l'édition de 1663, in-8°, est la plus estimée. Il en existe une traduction française sous le titre *Abrégé des mouvements d'Angleterre*; Anvers, 1650, in-16.

Van der Linden, *De Scriptor. med.* — *Biographie Médicale.*

BATE (*Henri*), ecclésiastique et journaliste anglais, du dix-huitième siècle. Il harcela avec acharnement les membres de l'opposition dans la feuille ministérielle qu'il rédigeait; plusieurs se déclarèrent insultés, et le provoquèrent en duel. Il écrivit pour le théâtre quelques pièces bouffonnes, telles que : *Henri* et *Eugène*, 1774, 1776; — *la Flèche de lard*, 1788; — *le Maure blanchi*, 1776. Leur succès fut éphémère.

Biographia Britannica.

BATE (*Jules*), théologien anglais, mort en 1771. C'était un disciple de Jean Hutchinson (*Voy.* ce nom), dont il a édité les ouvrages. Il est auteur d'un *Dictionnaire anglais et hébreu.*

Pitseus, *De Scrip. Anglicis.*

BATECUMBE ou **BATECOMBE** (*Guillaume*), mathématicien anglais, étudia à Oxford et vivait vers l'année 1420, sous le règne de Henri V. Il a laissé : *de Sphæræ concavæ fabrica et usu*; — *de Sphæra solida Conclusiones Sophiæ*; — *de Operatione astrolabii.*

Pitseus, *De Scrip. Angl.* — Voss, *De Mathematicis.*

BATELIER ou **BATHELIER** (*Jacques* LE), sieur d'Aviron, jurisconsulte de la deuxième moitié du seizième siècle. Il était avocat au présidial d'Évreux, et composa, vers l'an 1587, des *Commentaires sur la coutume de Normandie*, imprimés avec ceux de J. Bérault et de Godefroy; Rouen, 1626, 1684, 1776, 2 vol. in-fol.

Lelong, *Bibliothèque historique de la France.*

BATEMAN (*Thomas*), médecin anglais, né en 1778, mort à Whitby (Yorkshire) le 9 avril 1821. Il s'occupa spécialement du traitement des maladies de la peau. On a de lui : *Delineations of the cutaneous diseases comprised in the classification of the late doctor Willan*; Londres, 1817, in-4°; c'est un atlas explicatif de l'ouvrage suivant : *A practical Synopsis of cutaneous diseases*; Londres, 1813, in-8° : on y trouve une classification des maladies de la peau, fondées sur les caractères extérieurs; l'ouvrage a été traduit en français par M. G. Bertrand, sous le titre : *Abrégé pratique des maladies cutanées, classées d'après le système nosologique du docteur Willan*; Paris, 1820, in-8°; et en allemand par Abr. Hahneman, avec préface et notes de K. Sprengel; Halle, 1815, in-8° : une traduction italienne fut publiée à Pavie, 1822, 2 vol. in-8°; — *Report on the diseases of London, and the state of the weather from* 1804 *to* 1816; Londres, 1816, in-8°; — *A succinct Account of this country, as exemplified in the epidemical disease now prevaling in London*; Londres, 1818, in-8°.

Account of the life and character of Thom. Bateman; Lond., 1826, in-8°.

BATEMENT (*S.*), peintre anglais, auteur d'un portrait de mistress Siddons, pris de profil. Thomas Burke l'a gravé au pointillé.

Heinecken, *Dictionnaire des Artistes.*

***BATEN** (*Henri*), astronome flamand, du treizième siècle. Il écrivit en 1256 une critique de l'édition des *Tables Alfonsines* (voir ALFONSE X, *le Savant*, t. II, p. 42), en 1256. On la trouve en manuscrit à la Bibliothèque impériale. Il a laissé un autre travail intitulé *Speculum Divinorum et Naturalium* en manuscrit, à la bibliothèque de Saint-Omer. L'auteur y traite de la musique et des principales questions philosophiques de son temps.

Haenel, *Catalogi librorum manuscr.*

BATES ou **BATEMAN** (*Guillaume*), théologien et prédicateur presbytérien, né en 1625,

mort à Hackney, près de Londres, en 1699. Il était pasteur à Durham, dans la partie méridionale de l'Angleterre, lorsqu'il fut destitué de son emploi peu de temps avant sa mort. Ses principaux ouvrages sont : *Réflexions sur l'Existence de Dieu et sur l'Immortalité de l'âme, avec un discours sur la divinité de Jésus-Christ ; — l'Harmonie des attributs divins dans la rédemption des hommes par Jésus-Christ ; — le Souverain Bonheur*, etc.; —*Vitæ selectæ virorum qui doctrina, dignitate et pietate inclaruere*; Londres, 1681, in-4°.

Pitseus, *De Script. Angl.*

BATES (*Jean*), musicien et organiste anglais, né en 1740 à Halifax (duché d'York), mort à Londres en 1799. Il joignit dans sa jeunesse l'étude de la musique à celle des mathématiques. Son ouvrage, *On Harmonies*, fit grand bruit en Allemagne, en France et en Italie. Bates occupa plusieurs charges à Londres, entre autres celle de directeur de l'hôpital de Greenwich. L'orgue était son instrument favori. Depuis 1784, il conduisait tous les ans l'orchestre réuni pour célébrer l'anniversaire de Hændel, et y touchait l'orgue. On a de lui : *Pharnacès*, opéra, et les opérettes suivantes : *Theatrical Candidates, Flora et Lady's frolic*; plusieurs sonates pour piano.

English Dictionary of Music.

* **BATES** (*Thomas*), chirurgien anglais, vivait à Londres au commencement du dix-huitième siècle. On a de lui : *An Enchyridion of fevers, incident to seamen*; Londres, 1708, in-8°.

Carrère, *Bibliothèque de la Médecine.*

* **BATESON** (*Thomas*), organiste de la cathédrale de Chester vers 1600. Il a publié une collection de madrigaux anglais pour trois, quatre et cinq voix. Il a aussi collaboré à la collection de madrigaux de Morley, appelée *the Triumphs of Oriana*. Il est regardé comme un des meilleurs compositeurs de musique légère.

Dict. of Music.

BATHE (*Guillaume*), jésuite irlandais, né à Dublin en 1564, mort à Madrid le 17 juin 1614. A trente ans, il abjura le protestantisme dans lequel il était né, quitta son pays, et se fit jésuite en Flandre. Après avoir voyagé quelque temps en Italie et en Espagne, il fut nommé directeur du séminaire irlandais à Salamanque. On a de lui : *A briefe Introduction to the true art of Musicke*, etc.; Londres, 1584, in-4°; — *Janua linguarum*; Salamanque, 1611, petit in-4°; ouvrage remarquable, rédigé d'après le plan de la *Janua linguarum* de Comenius; — *A briefe Introduction to the skill of song*, etc.; Londres, sans date. Thomas Este, à qui l'on doit cette édition, y a fait des corrections et des changements. Enfin Bathe a publié en espagnol, sous le pseudonyme de *Pierre Manrique*, un livre ascétique sur *la Préparation au sacrement de pénitence*; Milan, 1614, in-4°.

Fétis, *Biographie universelle des Musiciens.* — Rose, *New Biographical Dictionary.*

BATHEM ou **BATTEM** ou **BATTUM** (*Gérard van*), peintre de paysage, mort à Amsterdam vers 1690. Les paysages qu'il a peints sont d'un grand effet : on y voit des montagnes couvertes de moutons et de bergers, avec des brigands fuyant dans les gorges. Son style est plus large et plus hardi que celui de Snellink. Cependant les dessins de cet artiste sont regardés comme supérieurs à ses peintures. Ils sont recherchés à des prix très-élevés pour les collections de choix. Heinecken s'est trompé en faisant de Bathem un élève de Rembrandt.

Descamp, *Vies des peintres flamands.*

BATHILDE ou **BATILDE** (*sainte*), épouse de Clovis II, d'origine anglo-saxonne, morte en 680. D'abord esclave d'un seigneur danois, elle fut achetée à vil prix par Archambaud, qui la fit ensuite épouser à Clovis II. Ce prince étant mort fort jeune, Bathilde devint régente du royaume. Elle gouverna avec sagesse pendant la minorité orageuse de Clotaire III son fils, et mourut religieuse à l'abbaye de Chelles, qu'elle avait restaurée. Elle avait fondé aussi l'abbaye de Corbie. « L'histoire, dit Hénault, lui rend le témoignage qu'elle n'oublia point sur le trône son premier état, et que, devenue religieuse, elle ne se souvint jamais qu'elle eût porté la couronne. » Pendant son règne, elle mit tous ses soins à supprimer l'esclavage et les exactions qui réduisaient les particuliers à vendre leurs enfants ; elle réprima les brigues pour l'épiscopat et la simonie. Ébroïn, le plus grand homme d'État de la première race, lui servit longtemps de conseil. « Bathilde, dit un historien, était parfaitement belle ; et son esprit juste et délicat répondait à tout ce que promettait sa physionomie. Ses charmes étaient soutenus, non-seulement de ces grâces touchantes, et sans lesquelles la beauté est imparfaite, mais encore de beaucoup de vertu. » Elle fut canonisée par le pape Nicolas Ier. Sa fête est célébrée le 30 janvier, qui passe pour le jour de sa mort. Ses reliques reposaient sous le grand autel de l'abbaye de Chelles, avec celles de saint Genès, évêque de Lyon, son aumônier, et celles de sainte Bertile, abbesse de ce monastère. Bathilde eut de Clovis II trois princes : Clotaire III, Childéric II, et Thierri III.

Vie de sainte Bathilde, traduite par Arnauld d'Andilly, dans les *Vies de plusieurs saints illustres de divers siècles, etc., choisies et traduites en français*; Paris, 1665, 2 vol. in-8°. — Baillet, *Vita sanctæ Bathildis, reginæ Francorum*, p. 571-574.

BATHORI ou **BATTORI**, nom d'une famille princière de Transylvanie, d'origine allemande, qui s'était fixée dans ce pays sous le roi Pierre, vers le milieu du quatorzième siècle. Parmi les membres les plus distingués de cette famille, on remarque les suivants :

I. **BATHORI** (*Étienne*) élu en 1571 prince de Transylvanie, et confirmé dans cette dignité par le sultan Sélim II, ainsi que par l'empereur

Maximilien. Son rival Gaspard Béthesi pénétra avec une troupe considérable en Transylvanie; mais il fut battu en 1575 à Saint-Paul, et exécuté. A cette époque les Polonais élurent Bathori à la place de Henri de Valois. Il fut couronné roi de Pologne en 1576 à Cracovie, épousa la fille du dernier roi de la race des Jagellons, et régna glorieusement jusqu'à sa mort en 1586.

II. BATHORI (*Christophe*), prince de Transylvanie, mort en 1581. Il était frère et successeur du précédent, élu roi de Pologne. Il appela les jésuites dans le pays, et les chargea de l'éducation de son fils.

III. BATHORI (*Sigismond*), frère du précédent, prince de Transylvanie, mort à Prague le 27 mars 1613. Il fut élu du vivant même de son père, et laissa prendre au clergé une influence excessive, dont le premier résultat fut une rupture avec la Porte. Les états opposèrent alors une résistance qu'il étouffa dans le sang. Il se maria ensuite avec une princesse de Habsbourg, et promit à l'empereur Rodolphe qu'en cas de décès sans enfants, la couronne de Transylvanie passerait aux héritiers de l'empereur. Presque aussitôt, grâce à l'influence du jésuite Simon Genga, il abdiqua en faveur de Rodolphe et embrassa l'état ecclésiastique. Les états résistèrent de nouveau; un des orateurs les plus éloquents, Étienne Josibia, eut la tête tranchée; et en 1588 Bathori livra le pays au gouvernement autrichien, qui lui avait promis, en récompense, le chapeau de cardinal. Mais il l'attendit vainement, et revint en Transylvanie pour y installer son frère Balthazar; puis il alla trouver en Pologne son beau-frère Zamoliski. L'empereur Rodolphe envoya contre Balthazar George Basta et Michel, voïvode de Valachie, qui le battirent sous les murs de Kronstadt, et le forcèrent de fuir. Balthazar tomba alors entre les mains du peuple, qui l'égorgea. Les vainqueurs s'étant divisés, les Autrichiens furent chassés du pays par les Transylvaniens (1601); et Sigismond Bathori fut rétabli dans sa principauté. Bientôt de nouvelles péripéties l'accablèrent : Bathori fut battu par Basta et Michel réconciliés, et fut obligé de se réfugier en Valachie. Il rentra une dernière fois en Transylvanie et abdiqua, contre une pension de 300,000 thalers et le château de Lobkowitz pour résidence. Ce prince qui défendit si mal les intérêts de son pays, mourut à Prague.

IV. BATHORI (*Élisabeth*, princesse DE), nièce d'Étienne Bathori, roi de Pologne, née à la fin du seizième siècle, morte en 1614. Elle fut mariée à François Nadasty, grand seigneur hongrois. Elle restera dans l'histoire comme un type de férocité sans exemple. Son bonheur était de trouver en faute ses filles d'honneur, afin d'avoir une occasion de les faire souffrir. Un jour ayant frappé l'une d'elles avec violence, son sang vint rejaillir sur son visage, et elle crut remarquer que sa peau était devenue plus blanche à la place qu'il avait recouverte. Un projet infernal lui traversa alors l'esprit. Elle invita à une grande fête, dans son château de Czeilhe, toutes les jeunes filles de la contrée. Persuadée qu'un bain de sang la rajeunirait, elle fit égorger en secret plus de trois cents de ces invitées. La disparition d'une fiancée révéla le secret de ce crime inouï. La justice s'empara des coupables. Deux femmes d'Élisabeth eurent la main droite et la tête tranchées; un nain qui les secondait eut la main droite coupée, et fut brûlé vif; Élisabeth fut enfermée dans un cachot muré, où elle mourut au bout de trois ans.

V. BATHORI (*Gabor* ou *Gabriel*), mort le 11 octobre 1613. Élu en 1608, il se rendit odieux par ses débauches et son orgueil. Il comprima d'abord une révolte de la noblesse (1610); mais les Saxons, soulevés à leur tour, le battirent sous les murs de Kronstadt, grâce à l'appui du voïvode de Valachie. Le roi de Hongrie Mathias se mêla à la querelle, et jugea le moment opportun pour conquérir la Transylvanie. Il s'empara de Weisenburg, et assiégea Bathori dans Hermanstadt. Un secours de troupes turques amené par Bethlen Gabor, cousin de Bathori, sauva ce dernier, et fit conclure la paix en 1611. Mais ce service fut mal récompensé : Bathori, poussé par une jalousie mal fondée, attenta à la vie de son bienfaiteur, qui s'enfuit en Turquie, et revint avec le titre de prince de Transylvanie et une armée turque. Abandonné par ses sujets, Bathori se réfugia à Clausenburg, puis à Grosswardein, où il fut poignardé par ses ennemis.

Conversations-Lexicon. — Servlez, *Bathori, roi de Pologne.*

BATHORI (*Ladislas*, comte), savant théologien hongrois, vivait dans la seconde moitié du seizième siècle. Il entra dans l'ordre de Saint-Paul l'ermite, et passa presque toute sa vie dans le cloître de Saint-Laurent, à Ofen. On a de lui une traduction de la *Bible*, et les *Vies des Saints* en langue hongroise.

Horanyi, *Memoria Hungaror.*

BATHORI (*Sophie*), princesse hongroise qui vivait au dix-septième siècle. Elle épousa George Rakotzi, prince de Transylvanie, à la mort duquel elle se convertit au catholicisme et vécut dans la retraite et la méditation. Elle laissa ses biens aux jésuites, qui en furent dépouillés à main armée par Tökeli. On a d'elle un *Livre de prières*, publié à Tyrnau.

Horanyi, *Memoria Hungarorum.*

BATHURST, famille anglaise dont l'origine se rattache à la conquête de l'Angleterre par les Normands, et dont quelques membres ont figuré à divers titres dans l'histoire.

BATHURST (*Allen*), homme d'État anglais, né à Westminster en 1684, mort en 1775. Il étudia à Oxford, prit pendant vingt-cinq ans une part active aux débats de la chambre des lords, et fit la plus vive opposition à l'administration de Robert Walpole. Il fut membre du conseil privé de George II, trésorier du prince de Galles

(George III); Sterne en trace le portrait suivant dans sa troisième *lettre à Élisa* : « Ce seigneur, je le répète, est un prodige. A quatre-vingts ans, il a tout l'esprit, toute la vivacité d'un homme de trente ans, une disposition à se laisser charmer, et le pouvoir de plaire au delà tout ce que je connais; ajoutez à cela de l'instruction, de la politesse, de la sensibilité. »

Notice biographique sur Allen Bathurst, dans l'Annual Registre, 1778, p. 22.

BATHURST (*Benjamin*), né à Londres le 14 mars 1784. Envoyé à Vienne en 1807 avec des dépêches du gouvernement anglais, il disparut mystérieusement près de Hambourg, sans qu'on ait jamais pu retrouver sa trace. Un lambeau de vêtement jeté sur le bord de l'Elbe ferait supposer que cet envoyé fut assassiné.

Rose, *New Biographical Dictionary*.

BATHURST (*Henri*), baron D'APSLEY, chancelier d'Angleterre, fils du précédent, né en 1714, mort en 1794. En 1771 il fut créé lord Apsley, et remplit les fonctions de sénéchal au procès de la duchesse de Kingston. On a de lui : *the Case of miss Swordfeger*, br. in-4°, et un livre sur la *Théorie de l'Évidence*, in-8°.

BATHURST (*Henri*, comte DE), homme d'État anglais, fils du précédent, naquit le 22 mai 1762, et mourut le 26 juillet 1834. Il eut la confiance de George IV, même avant l'avénement de ce prince au trône. Il fut nommé en 1795 membre de la commission pour l'Inde, puis, en 1809, secrétaire d'État pour les colonies dans le ministère de lord Castlereagh. Pendant son administration deux établissements coloniaux fondés, l'un sur la côte occidentale de l'Afrique, dans l'île Sainte-Marie, à l'embouchure de la Gambie, l'autre dans les terres australes, à 140 milles de Sidney, reçurent son nom. Dans la chambre des pairs et au conseil du cabinet, ce ministre tory se montra ardent adversaire de Napoléon et de la France. Il demanda, lors du retour de Napoléon de l'île d'Elbe, des mesures hostiles contre lui, en s'écriant que l'Angleterre se déshonorerait si elle le laissait régner. Il se fit accorder un *alien-bill* très-arbitraire, pour pouvoir éloigner les Français des États britanniques. Il insista pour que l'Angleterre garantît et payât une partie de l'emprunt fait par la Russie en Hollande. Lord Bathurst appuya vivement la proposition de l'établissement des forteresses en Belgique. Il demanda en 1816, contre le vœu d'une grande partie de la nation, que l'Angleterre maintînt sur pied une armée nombreuse. Lord Bathurst fut constamment opposé à l'émancipation des catholiques, à la réforme parlementaire, et à toutes les mesures libérales demandées par les whigs. Lorsque enfin les vœux de la nation se furent prononcés avec assez d'énergie pour porter Canning au ministère, lord Bathurst sentit qu'il devait se retirer, et suivit, en avril 1829, l'exemple de Wellington, de Peel et du chancelier Eldon. Cependant les torys ne tardèrent pas à rentrer dans le ministère, et en 1828 lord Bathurst fut nommé président du conseil. Ce nouveau ministère, s'il avait pu se maintenir, aurait probablement secondé le ministère Polignac en France; mais la révolution française de 1830 l'ébranla si fortement, que déjà avant la fin, de cette année il fut obligé, par l'opinion publique, de prendre sa retraite. [*Enc. des g. du m.*]

Gorton, *Biographical Dictionary*.

BATHURST (*Ralph*), médecin, poëte et théologien anglais, né en 1620 dans le comté de Northampton, mort en 1704. Il étudia à Oxford, devint médecin de la marine sous Cromwell, et fut, en 1688, président de la Société royale de Londres. Après la restauration, il quitta la médecine pour embrasser l'état ecclésiastique. Il fut successivement chapelain de Charles II, président du collége de la Trinité d'Oxford, doyen de Wells, et vice-chancelier de l'université d'Oxford en 1673. En 1691, il refusa l'évêché de Bristol. On a de lui : *Prælectiones tres de respiratione*; Oxford, 1654; ouvrage très-curieux. « L'auteur, dit Carrère, présente la respiration comme une fonction volontaire qui « dépend de l'action du diaphragme et des « muscles épigastriques. Bathurst prétend que « l'air est chargé de parties nitreuses qui pénètrent dans les poumons à chaque inspiration. « Il est partisan de la doctrine de Vanhelmont, et « admet un acide dans l'estomac. » — *Nouvelle de l'autre monde*, en anglais; Oxford, 1651, in-4° : c'est l'histoire miraculeuse d'Anne Green, pendue à Oxford, le 14 décembre 1650, pour crime d'infanticide, et rappelée à la vie par les soins de Bathurst et du docteur Willis, son ami; — quelques poésies latines, imprimées dans les *Analecta Musarum anglicanarum*. Un choix de ses œuvres a été publié sous le titre de *Literary remains*.

Carrère, *Bibliothèque littéraire, historique, etc., de la médecine*. — Warton, *Vie de Bathurst*, 1761, in-8°.

* **BATHURST** (*Théodore*), traducteur anglais, vivait au milieu du dix-septième siècle. On a de lui : traduction en vers latins de *Spenser's Shepherd's Calendar*, publiée en 1653 par W. Dillingham. Dans sa dédicace à Francis Lane, Bathurst dit de Dillingham : *Poeta non minus elegans quam gravis idem postea theologus*. Il a également traduit le premier livre de *Lucrèce*.

Rose, *New Biographical Dictionary*.

BATHYANI ou **BATTYANI**, famille hongroise, dont plusieurs membres, princes, comtes, bans de Croatie, évêques, grands dignitaires, ont joué un rôle marquant dans l'histoire de leur pays et de la monarchie autrichienne. Le premier, *Benoît* Bathyani, fut, à la fin du quinzième siècle, trésorier du roi Vladislaf II. Outre le bourg de Battyan, cette famille possède la seigneurie de Rakitsan, et la dignité de comte ou de chef du comitat d'Eisembourg lui appartient héréditairement. — Le prince Charles-Joseph

de Bathyani, mort le 15 avril 1772, fut feld-maréchal au service de l'Autriche, et se distingua dans les guerres contre Frédéric II, roi de Prusse.

Les autres membres de cette illustre famille sont dans l'ordre chronologique :

I. BATHYANI (*Ignace*, comte DE), savant canoniste et évêque de Weissembourg (Transylvanie), naquit le 30 janvier 1741, et mourut à Carlsbourg le 17 novembre 1798. Il étudia à Prague et à Vienne, et fut nommé évêque en 1781. Il fonda en 1796, à Carlsbourg, un observatoire auquel il légua sa bibliothèque et une somme de 40,000 florins. On a de lui : *Responsa ad dubia anonymi adversus privilegium Sancti-Stephani, Sancti-Martini de Monte-Pannoniæ archi-abbatiæ concessum, anno* 1001, *proposita sine loco;* 1779, in-8°, sous le pseudonyme d'*Adamas Palladius;* — *Mathæi Beuvelet norma cleri, pro institutione clericorum seminarii Sancti-Nicolai Chardonensis, olim gallice edidit, nunc in usum seminarii Albensis, et totius cleri Transylvaniæ latinam reddidit, et quorumvis ecclesiasticorum necessitatibus accomodavit;* 2e édit., Vienne, 1784, in-8°; — *Leges ecclesiasticæ regni Hungariæ et provinciarum adjacentium collectæ et illustratæ;* Weissembourg, 1785, in-fol.; — *Sancti Gerardi episcopi Chanadensis scripta et acta hactenus inedita, cum serie episcoporum Chanadensium* (*ab anno* 1035 *ad* 1687); Albæ-Carolinæ, 1790, in-4°.

Ant. Martonfi, *Initia astronomica speculæ Barthianæ ;* Weissembourg, 1798, in-8°.

*II. BATHYANI (*Casimir*, le comte), homme d'État hongrois, naquit le 4 juin 1807. Après avoir achevé ses études, il visita toute l'Europe, et s'arrêta surtout en Angleterre. Peut-être cette circonstance ne fut-elle pas sans influence sur la couleur politique qu'il adopta à son retour en Hongrie. En effet, durant les diètes de 1840, 1843, 1844, il se rangea constamment du côté du parti libéral, encouragea les entreprises nationales, et favorisa surtout l'impression d'ouvrages libéraux écrits en langue hongroise, parmi lesquels ses discours, publiés en 1847, à Leipzig. Appelé en 1848 à remplir les fonctions d'*Obergespan* (grand-bailli) et de commissaire du gouvernement dans le comté de Barany, il fut à la fois fonctionnaire actif et guerrier plein d'énergie. C'était au moment où la lutte hongroise et croate se trouvait engagée. Il occupa avec les troupes hongroises la place forte d'Esseg, assura la navigation du Danube et de la Drave, et remporta d'importants avantages dans les journées de Szarwas (13 novembre 1848) et Chezin (19 décembre). Lors de la reddition d'Esseg aux Autrichiens en février 1849, il se réfugia à Debreczin, et fut nommé gouverneur civil et militaire de la petite Koumanie, de Szegedin, de Theresiopel et de Zombor; c'est en cette qualité qu'il participa à l'expédition de Perczel dans la Bacska. Le 14 avril 1849, date de la proclamation de l'indépendance de la Hongrie, Bathyani fut appelé au ministère des affaires étrangères. Il suivit Kossuth dans sa retraite sur Szegedin et Arpad, et protesta contre la dictature donnée à son insu à Georgey. Après la catastrophe de Vilagos, il se retira sur Widdin, et fut interné, avec Kossuth et les autres chefs de la révolution, d'abord à Schumla, ensuite à Kutayeh. Rendu à la liberté par le gouvernement turc en même temps que les autres réfugiés, il vint à Paris, et vit encore aujourd'hui en exil.

*III. BATHYANI (*Louis*, comte), homme d'État hongrois, né à Presbourg en 1809, mort le 6 octobre 1849. A seize ans, il entrait dans l'armée avec le titre de cadet. Envoyé en garnison à Venise, il sentit son intelligence se développer à la vue des chefs-d'œuvre qui font l'ornement de cette ville. A la suite d'un procès gagné contre sa mère, qui se laissait aller à des prodigalités ruineuses, et devenu possesseur, lors de sa majorité, d'une fortune considérable, il écouta les conseils de Rumohr, et se livra tout entier aux études scientifiques et politiques. Puis, accompagné de la comtesse Antonie Zichy, sa femme, il voyagea en Europe et en Orient. A son retour, il fut tellement frappé du mouvement national, qu'il s'appliqua à approfondir, sous la direction de Horvath, la langue et l'histoire de la Hongrie. On le voit, dès 1840, figurer parmi les orateurs de l'opposition, dans la chambre des magnats. Applaudi par l'opinion publique, il s'attacha au parti libéral : dès 1843 et 1844, il s'éleva contre le gouvernement autrichien, appuya les motions tendantes à favoriser l'industrie hongroise, et prit ouvertement parti contre le chancelier Appony et l'Institut des administrateurs. D'abord opposé à Kossuth, il se lia ensuite avec cet homme politique, qu'il s'efforça de faire élire à la diète de 1847, comme représentant du comitat de Pesth. Il devint surtout influent, lorsque l'archiduc Étienne, son ami depuis de longues années, fut investi du palatinat de Hongrie, et nommé président du ministère créé par suite des journées de mars 1848. Il s'efforça d'abord de maintenir l'union politique de la Hongrie et de l'Autriche; mais il résigna ses fonctions le 11 septembre, après l'invasion de Jellachich, et après des négociations infructueuses entamées avec le cabinet autrichien. Le 12 septembre, il fut chargé par l'archiduc de composer un cabinet nouveau, qui n'obtint pas la sanction royale.

La diète ayant été dissoute, à la suite du meurtre du comte Lambert, commissaire civil, Bathyani se rendit à Vienne, tant pour prévenir les effets de ce sanglant épisode, que pour faire établir, s'il était possible, une nouvelle administration. Mais après de vains efforts il revint dans son domaine d'Ikervar, pour combattre, à la tête de

ses domestiques, dans le corps franc de Vidos. Une chute qu'il fit quelque temps après l'empêcha de prendre une plus longue part aux opérations de la guerre. En novembre 1848, il se rendit à Pesth pour y occuper son siége à la diète; mais il ne fut pas appelé à faire partie du comité de défense. A la dernière séance tenue à Pesth par la diète, il fit nommer une députation chargée de traiter avec Windischgraetz, au moment où ce général s'approchait avec une armée autrichienne. La députation ne fut point reçue. Bathyani, qui était resté à Pesth pendant la retraite du gouvernement hongrois à Debreczen, fut arrêté chez sa belle-sœur la comtesse Karoly, après l'arrivée de Windischgraetz (8 janvier 1849). Il fut transféré à Ofen, puis à Olmütz et à Laibach; enfin (août 1849) à Pesth, où, le 5 octobre, le noble comte fut condamné, par un conseil de guerre, à être pendu. Il chercha, en se portant plusieurs coups de poignard, à prévenir un supplice infamant, et obtint enfin la grâce d'être fusillé. Ses biens furent confisqués, et sa veuve se retira avec ses enfants à l'étranger.

Conversations-Lexicon. — Horvath, *Louis Bathyani, martyr politique*; Hambourg, 1850.

BATHYCLÈS, sculpteur grec, natif de Magnésie, vécut environ vers l'an 530 avant l'ère chrétienne. Il se rendit célèbre par les *bas-reliefs* dont il orna le fameux trône d'Amyclée.

Pausanias, III, 18.

BATHYLLE, célèbre pantomime, natif d'Alexandrie, vivait environ 30 ans avant J.-C. Il était affranchi, et l'un des intimes de Mécène. Il excellait dans la pantomime comique, tandis que Pylade remplissait à merveille les rôles tragiques. Bathylle était très-aimé du peuple romain, qui l'applaudissait avec enthousiasme dès qu'il entrait en scène. Il avait fait école, et un grand nombre de comiques suivirent ses préceptes. Les Romains se partagèrent en deux camps pour les deux célèbres acteurs; il y avait les *bathylliens* et les *pyladiens*. Les partisans du genre comique s'étant trouvés en plus grand nombre, Pylade, qui représentait le genre tragique, fut banni de Rome. — Il y eut un Bathylle qui fut favori d'Anacréon. Ce poëte en célébra la beauté, et les Samiens lui élevèrent une statue.

Tacite, *Annales*, I, 54. — Sénèque, *Quæstiones naturales*, VII, 32. — Juvénal, VI, 63. — Suétone, *Octavius*, 45. — Cahusat, *Traité de la Danse*. — De l'Aulnaye, *de la Saltation théatrale*; Paris, 1790, in-8°.

* **BATIGNE** (...), médecin français, mort en 1773. Il fut reçu docteur à Montpellier, et vint occuper à Berlin l'emploi de médecin de la maison française des pauvres, établie dans cette ville. On a de lui : *Essai sur la digestion et sur les principales causes de la vigueur et de la durée de la vie*; Berlin, 1768, in-12; Paris, 1769, in-8°.

Carrère, *Bibliothèque de la Médecine*.

BATILDE. *Voy.* BATHILDE.

* **BATINSKOF** ou **BATIUSHKOV** (*Constantin-Nicolawitch*), écrivain russe, né à Vologda en 1787, mort en 1816. Il servit d'abord dans l'armée russe, mais une grave blessure qu'il reçut à la jambe l'empêcha de continuer son service. Il avait une prédilection marquée pour la littérature italienne, et s'attachait à en imiter les beautés. On a de lui : *Critique des œuvres de Lomonoşof et de Muraviev*; — *Une soirée avec le prince Kantemir*; — *Visite à l'Académie des beaux-arts*; — *Extraits d'une correspondance de Finlande*; — *Critiques du Tasse, de l'Arioste et de Pétrarque*. Plusieurs de ses poésies ont été publiées dans l'*Anthologie russe* de Bowring.

Dictionn. encyclop. russe. — *Foreign Quarterly Review.*

* **BATISTE** (*N...*), célèbre violiniste du dix-huitième siècle. Après avoir reçu la consécration de son talent en France, son pays natal, il parcourut l'Allemagne, la Pologne et l'Italie. Le célèbre musicien Corelli, l'entendant jouer, se sentit tellement ému, qu'il courut l'embrasser, et lui fit présent de son archet. Batiste se retira, sur la fin de ses jours, à la cour du roi de Pologne, dont il fit les délices. Il excellait moins dans la difficulté du jeu que dans l'expression. Il tirait de son instrument les sons les plus ravissants. On lui attribue l'invention de la double corde.

Gerber, *Neues Lexic. der Tonkünstler*, etc.

* **BATISTIN** (*Jean-Baptiste-Struck*), musicien célèbre, Allemand d'origine, né à Florence à la fin du dix-septième siècle, mort à Paris le 9 décembre 1755. Il était à la fois directeur de l'Opéra, et chargé ordinaire de musique de la maison du duc d'Orléans. Le premier, avec Labbé, il joua du violoncelle à l'Opéra. Louis XIV lui accorda une pension pour le fixer en France : il en obtint une autre de 500 fr., le 15 décembre 1718, sur le produit des représentations et des bals de l'Opéra, pour en jouir pendant tout le temps qu'il demeurerait à Paris. Il a fait représenter à l'Opéra : *Méléagre* (1709), *Manto la Fée* (1711), *Polydore* (1720). Ses autres ouvrages, ballets ou opéras, ont été écrits pour la cour, et n'ont pas été représentés à Paris; ce sont : *l'Amour vengé*, *Céphale*, *Thétis ou la Naissance d'Achille*, *Neptune et Amymone*, *Proserpine*, *Diane*, *Flore*, *Héraclite et Démocrite*, *Philomèle*, *Ariane*, *les Fêtes bolonaises*, *Lérida*, *Mars jaloux*, *le Sommeil de l'Amour*, *les Troubles de l'Amour*. On a aussi de lui quatre livres de *Cantates* (1708-1714), ainsi qu'un recueil d'*airs nouveaux*.

Fétis, *Biographie universelle des Musiciens*.

* **BATIZI** (*André* et *Michel*), deux protestants hongrois du seizième siècle. Le premier a écrit des hymnes nationaux; le second, des livres religieux.

Horanyi, *Memor. Hung.*

BATKA (*Laurent*), musicien allemand, né à Lischau (Bohême) en 1705, mort à Prague en 1759. Il fut directeur de musique à plusieurs églises de cette dernière ville. Il laissa cinq fils, dont les noms suivent :

Wenceslas, musicien de chambre de l'évêque

de Breslau, natif de Prague, mourut vers 1800. Il était excellent ténor, et jouait fort bien du basson. Des concertos qu'il a composés sont restés en manuscrit.

Martin, virtuose sur le violon, succéda à son père, et mourut à Prague en 1779. Il a laissé en manuscrit plusieurs concertos et des études pour le violon.

Michel, excellent violiniste, né le 29 septembre 1755, mort vers 1810. On ne connait rien de sa composition.

Antoine, habile chanteur, né le 21 novembre 1759, mort vers 1820, devint musicien de chambre de l'évêque de Breslaw.

Jean, fils de *Michel*, né à Prague vers 1791, est un pianiste fort distingué qui s'est fixé à Pesth en Hongrie. Il a laissé des rondes, danses, valses, quadrilles, chansons, et une *Marche nationale hongroise* pour le piano.

Fétis, *Biographie universelle des Musiciens*.

***BATLOWSKY**, peintre polonais, vivait à Dresde à la fin du dix-septième siècle. Bodenehr a gravé d'après lui le portrait de George Meister, jardinier de la cour, et celui d'Étienne Pilarick, en 1698.

Heinecken, *Dict. des Artistes*.

***BATMAN** (*Stephen*), théologien anglican et poëte, né en 1537 à Bruton (Sommersetshire), mort en 1587. On a de lui : *the Travayled Pilgrim bringing news from all Parts of the World* (poëme), 1580, in-4° ; — *A christall Glass of christian Reformation*, 1569 ; — *Joyfull news out of Helvetia from Theophrastus Paracelsus declaring che ruinate fall of the papal dignity*, 1570 ; — *Treatise against usury*, 1575 ; — *Golden book of the leaden gods*, 1577 ; — *the Doom, warning all men to judgement, wherein are contained all the strange prodigies happened in the world, with secret figures of revelation, gathered in the manner of a general Chronicle out of approved Authors*, 1581.

Rose, *New Biographical Dictionary*.

BATMANSON (*Jean*), publiciste anglais, mort le 16 novembre 1531. Il était prieur d'un couvent de chartreux à Londres, et écrivait contre Érasme et contre Luther. On cite de lui : *Animadversiones in annotationes Erasmi in Novum Testamentum ; — Commentaria in Proverbia Salomonis, in Cantica Canticorum ; — De unica Magdalena ; — Institutiones noviciorum ; — De contemptu mundi*.

Pitseus, *De Script. Angl.*

***BATON** ou **BATTUS**, poëte comique, vivait probablement vers 420 avant J.-C. Il avait composé en grec les comédies : *le Meurtrier, les Bienfaiteurs, le Trompeur*, dont il ne reste que des fragments.

Schœll, *Hist. de la Litt. grec.*, t. II, p. 112.

***BATON** (Βάτων), de Sinope (et non de Syracuse), rhéteur et historien grec, vivait vers l'an 277 avant J.-C. Il laissa les écrits suivants, mentionnés par plusieurs écrivains de l'antiquité : Περσικά (Commentaires sur les Affaires perses) ; — *des Tyrans d'Éphèse ;* — sur *la Thessalie et l'Hémonie ;* — une *Histoire de l'Attique ;* — sur *le poëte Ion*.

Plutarque, *Agis*, 15. — Strabon, XII, p. 546. — Athénée, VII, p. 289 ; VI, p. 251 ; XIV, p. 639 (édit. Schweigh.).

BÂTON (*Charles*), musicien, mort en 1758. Il fut surnommé *le Jeune*, pour le distinguer de son frère Henri Bâton *l'aîné*. L'un excellait à jouer de la musette, l'autre de la vielle. Charles Bâton perfectionna ce dernier instrument. On a de lui : *Examen de la lettre de M. Rousseau sur la musique française ;* Paris, 1753, in-8° ; 2e édition en 1754.

Fétis, *Biogr. des Mus.* — *Mercure*, 1757.

BATONI (*Pompeo*), peintre italien, né à Lucques en 1708, et mort à Rome le 4 février 1786, élève de Conca, de Masucci et de Francesco Fernandi, peintres presque inconnus aujourd'hui, est un de ces artistes dont la renommée dépasse le mérite. Plusieurs admirateurs de Batoni ont voulu le placer sur la même ligne que Mengs ; mais il serait à désirer que Batoni eût réuni aux dons qu'il tenait de la nature et à ses talents pittoresques les connaissances et les pensées profondes de Mengs. Pour être juste envers Batoni, il faut convenir qu'il surmonta l'influence du siècle de décadence dans lequel il vécut, et que si ses tableaux n'annoncent ni une étude approfondie de la nature, ni celle de l'antique, non plus que celle des ouvrages des grands maîtres dont l'Italie, qu'il ne quitta pas, lui offrait mille modèles, ils n'en ont pas moins droit à l'estime des amateurs de l'art, par un sentiment précieux de vérité, un bon caractère de dessin, une couleur nette, vive, brillante, fondue sans sécheresse, et par une prestesse et une adresse de pinceau rares. Batoni peignit d'une manière variée, tantôt par touches, tantôt par empâtement ; parfois il terminait du premier jet, d'autres fois il ébauchait l'ensemble, et donnait ensuite, d'un seul trait, la force nécessaire. Il était si sûr de ses effets, qu'il couvrait souvent son tableau d'un voile avant d'opérer, et ne descendait ce voile qu'à mesure que l'ouvrage avançait. On cite, comme ses chefs-d'œuvre : *le Saint Celse*, dans l'église de ce nom à Rome ; *la Chute de Simon le Magicien*, à la Chartreuse de la même ville ; *le Martyre de saint Barthélemy*, dans l'église des PP. Olivetains à Lucques ; *la Sainte Catherine de Sienne ; les Filles de Darius ; l'Enfant Prodigue* de la galerie impériale de Vienne ; *la Madeleine*, de la galerie de Dresde. Batoni excella dans le portrait. Celui de Joseph II, qu'il exécuta à Rome en 1769, lui valut des lettres de noblesse de la part de l'impératrice Marie-Thérèse. Les dessins crayonnés de ce peintre, conservés à l'Académie impériale de Vienne, sont d'un fini précieux, et plus savants d'anatomie que ses peintures. On a regardé Ba-

toni comme le restaurateur de l'école romaine moderne. [*Enc. des g. du m.*]

Onofrio Boni, *Eloge de Pompeo Batoni*; Rome, 1787, in-8°. — Pistolesi, *Descrizione di Roma*. — Mazzarosa, *Guida di Lucca*.;— Lanzi, *Storia Pittorica*. — Ticozzi, *Dizionario dei Pittori*.

BATRACUS et **SAURUS**, architectes de Sparte, vécurent vers le premier siècle de notre ère, bâtirent à leurs frais les *portiques d'Octavie* à Rome, et les entourèrent de galeries. Ils espérèrent obtenir la permission d'écrire leurs noms sur le frontispice. Cette demande leur ayant été refusée, ils gravèrent sur les socles de colonnes des *grenouilles* et des *lézards*, et par là exprimèrent leurs noms, qui, en grec, signifient l'un *grenouille*, et l'autre *lézard*. En 1771, on voyait encore dans le couvent de Saint-Eusèbe, à Rome, quelques-unes de ces colonnes et leur piédestal.

Smith, *Greek and Roman Biography*.

BATSCH (*Auguste-Jean-George-Charles*), naturaliste allemand, né à Iéna le 28 octobre 1761, mort le 29 septembre 1802. Fils d'un avocat d'origine livonienne, il étudia la médecine sous Gruner, Loder, Starcke; s'établit en 1781, à Weimar comme praticien, et consacra tous ses loisirs à des recherches d'histoire naturelle. En 1784, le comte de Reuss le chargea de mettre à Koestriz en ordre un riche muséum zoologique et minéralogique qu'il venait d'acquérir, ce qui exigea une année de travail. De 1787 jusqu'à sa mort, Batsch remplit successivement à l'université de Iéna les fonctions de professeur suppléant d'histoire naturelle et de médecine, de professeur titulaire de philosophie, et de directeur de la Société pour l'avancement des sciences naturelles. Gmelin lui a consacré le genre *Batschia*, de la famille des borraginées. Les principaux ouvrages de Batsch sont : *Elenchus fungorum*; Halle, 1783, in-4°; suites de cet ouvrage, ibid., 1786, in-4°, et 1789, in-4°, avec 232 figures : c'est une excellente monographie des champignons qui croissent aux environs de Iéna; — *Catalogue du cabinet d'histoire naturelle du comte de Reuss-Plauen, à Kœtritz* (en allemand); Iéna, 1785, 2 vol. in-8°; — *Dissertatio inauguralis botanica, sistens dispositionem generum plantarum Ienensium, secundum Linnæum et familias naturales*; Iéna, 1786, in-4°; — *Naturgeschichte der Bandwurmgattungen*, etc. (Histoire des lombrics intestinaux, et particulièrement du ténia); Halle, 1786, in-8°; — *Versuch einer Anleitung zur Kenntniss und Geschichte der Pflanzen*, etc. (Essai d'une introduction à la connaissance et à l'histoire des plantes); Halle, 2 vol. in-8°, avec 11 planches, 1787-1788; — *Versuch einer historischen Naturlehre*; etc. (Essai d'une Histoire des doctrines naturelles, etc.); ibid., 2 vol. in-8°; 1789-1791; — *Erste Gründe der systematischen Chemie* (Éléments de la chimie systématique); Iéna, 1789, in-8°; — *Blumenzergliederung ausverschiedenen Gattungen der Pflanzen*; Halle, 1790, in-4°, 20 planches color. : cet ouvrage, sur l'anatomie des organes floraux des plantes, renferme des observations neuves et originales; — *Versuch einer Arzneymittelehre* (Essai d'une doctrine de la matière médicale); Iéna, 1790, in-8°; — *Testaceorum arenulæ marinæ*, etc.; ibid., 1791, in-4°; — *Botanische Bemerkungen* (Observations de botanique); Halle, 1792, in-8°; — *Botanische Unterhaltengen für Naturfreunde* (Entretiens botaniques, etc.); Iéna, 2 vol. in-8°, 1792-1793; — *Synopsis universalis analytica generum plantarum fere omnium cognitarum, secundum methodum sexualem*, etc.; ibid., 2 vol. in-4°, 1793-1794; — *Geoeffneter Blumengarten*, etc., ouvrage botanique élémentaire; Weimar, 1797, in-8°; traduit en français avec des notes par Bourgoing; Weimar, 1799, in-8°; — *Tabulæ affinitatum regni vegetabilis*; Weimar, 1802, in-8° : on y trouve les premiers essais d'une classification par familles naturelles.

F. H.

Biographie médicale.

BATT (*Charles*), médecin flamand du seizième siècle. Il était médecin ordinaire de la ville de Dordrecht en 1593 et 1598. On a de lui : *Livre de Médecine, où sont décrites toutes les parties internes du corps humain, et leurs maladies depuis la tête jusqu'aux pieds, avec la manière de les guérir*, traduit de l'allemand de Christophe Wirtsung; 2ᵉ édition, Dordrecht, 1593 et 1601, in-fol.; — *Pratique de la Chirurgie*, composée en français par Jacques Guillaume; Dordrecht, 1598, in-fol.; — *la Chirurgie et toutes les œuvres d'Ambroise Paré*, en 28 livres, avec des figures d'anatomie, d'instruments de chirurgie, de divers monstres, etc.; Amsterdam, 1615, in-fol. : les gravures sont sur bois et fort grossières; — *Livre contenant divers secrets pour les arts et pour la médecine*, Amsterdam, in-12; — *Manuel des Chirurgiens, avec le traité d'Hippocrate sur les plaies de la tête*, et celui de Guillaume Fabricius de Hilden *sur la brûlure*; Amsterdam, 1653, in-12.

Biographie Médicale.

BATT (*Corneille*), né à Tervière (en Zélande) en 1449, mort en 1517. Il exerça la médecine avec distinction. On a de lui : *Description du monde*, en flamand, et quelques autres ouvrages principalement destinés à servir à l'éducation d'Adolphe de Bourgogne son élève, entre autres une *Cosmologie* en hollandais (1512), qui fut très-utile à Neijersberg pour sa *Chronologie de Zélande*.

Éloy, *Dict. de méd.*

* **BATT** (*Jacques*), frère du précédent, savant zélandais, ami d'Érasme. Jacques était secrétaire de la ville de Flessingue. Goudhoeven, dans sa *Chronologie de Hollande*, donne la liste de ses ouvrages.

* **BATT** (*Liévin*), médecin hollandais, né à Gand en 1545, mort en 1591. Il professa pen-

dant six ans les mathématiques à Rostock, jusqu'en 1565, époque où la peste et la guerre le contraignirent de se retirer ailleurs. Reçu docteur en médecine à Venise, il revint à Rostock pour y enseigner dans l'université. On a de lui : *Epistolæ aliquot medica tractantes*, insérées dans les *Miscellanea* de Henri Smétius; Francfort, 1611, in-8°.

Conrad, son fils, né à Rostock le 13 mai 1573, mort le 20 décembre 1605, professa également la médecine. On a de lui plusieurs articles dans les *Miscellanea* de Smétius.

Goudhoeven, *Chronique de Hollande*.

BATT ou **BATTUS**, nom de plusieurs savants hollandais.

BATT (*Barthélemy*), né à Alost (Flandre) en 1515, mort à Rostock en 1559. Il fut persécuté par l'inquisition pour avoir embrassé le luthéranisme. On a de lui : *de Œconomia christiana libri duo*; Anvers, 1558, in-12.

BATT (*Guillaume*), médecin, né à Calingborn (Angleterre) en 1744, mort à Gênes en 1812. Il fut reçu docteur à Montpellier en 1770, et devint professeur de chimie à Gênes, où il introduisit la vaccine. On a de lui quelques articles insérés dans les Mémoires de la Société médicale d'émulation de Gênes.

Biographie Médicale.

* **BATTAGLIA**, célèbre architecte du dix-huitième siècle, qui se distingua par l'achèvement du magnifique couvent de Catanea. Un seul fait donnera une idée de cette magnificence; les masses de pierre qui soutenaient les cloîtres furent remplacées en 1605 par 104 colonnes de marbre de Carrare. La plupart furent détruites par une éruption de l'Etna. Ce couvent ressemblait plus à un palais qu'à une retraite religieuse; les stucs, les bas-reliefs, les sculptures, es arabesques, avaient été prodigués sur les murs. Des cours immenses reliaient harmonieusement entre eux ces divers monuments; l'église, le musée, la bibliothèque, les réfectoires et jusqu'à la cuisine, tous ces édifices étaient entretenus avec la plus grande somptuosité. La position du couvent était surtout admirable vis-à-vis de l'Etna, qui projetait presque sur sa façade une terrible majesté.

Hittorf et Zanth. *Architecture moderne de la Sicile*.

* **BATTAGLIA** ou **BATTALEA** (*Aron*), savant italien, natif de Trevi, vivait dans la seconde moitié du seizième siècle. Il fut professeur d'éloquence à Milan, et secrétaire d'Ange de Médicis, devenu pape sous le nom de Pie IV. On a de lui : *Recta interpretatio et dispositio versuum aliquot in heroidas Ovidii*; Venise, 1543.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*. — Argellati, *Bibliotheca Mediolan.*

* **BATTAGLIA** (*César*), écrivain italien, né à Milan en 1605. Il étudia la philosophie à Crémone, la théologie à Bologne, et se mit à prêcher avec succès dans la plupart des villes d'Italie. Il fut intimement lié avec François, duc d'Este. On a de lui : *l'Esemplare e il diadema del Principe, predica fatta alla republica di Lucca*; Lucca, 1670, in-4°.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

* **BATTAGLIA** (*Dionisio*), peintre de l'école vénitienne, né à Vérone, travaillait dans la première moitié du seizième siècle. Pozzo et Lanzi indiquent comme étant de Battaglia une *Sainte Barbe*, placée dans l'église Sainte-Euphémie de Vérone : ce tableau est du Torbido; c'est une *Madone avec plusieurs saints*, qui est l'œuvre de Battaglia. Près de l'église Sainte-Catherine, sur la façade d'une maison, cet artiste a peint à fresque *la Vierge entre saint Sébastien et saint Roch*. Il a décoré également à fresque, en 1537, la façade entière de la *Casa Sanguinetti*, près *San Pietro in Carcere*. E. B—n.

Pozzo, *Vite de' Pittori, degli Scultori e degli Architetti Veronesi*. — Lanzi, *Storia Pittorica*. — *Compendio storico della città di Verona*.

BATTAGLIA (*François*), sénateur de Venise, mort en 1799. Il fut un des plus zélés partisans de la révolution française, et proposa, en 1796, une alliance entre les deux républiques. La déclaration de guerre qui parut en 1797 contre les Français, fut démentie par ce sénateur, comme une pièce fausse (elle était de Salvadori, rédacteur du *Thermomètre politique*). Il mourut de chagrin de voir sa patrie livrée aux Autrichiens.

Tipaldo, *Biog. degli Italiani illustri del secolo XVIII*.

BATTAGLIA (*Michel-Angelo della*). *Voy.* Cerquozzi.

* **BATTAGLINI** (*François*), savant italien, natif de Rimini, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. Il cultiva avec ardeur les lettres et la poésie ancienne, devint docteur en droit, puis chanoine de Rimini. On a de lui : *Heraclitus humanæ vitæ miserias lugens*; Rome, 1629, in-4°.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

BATTAGLINI (*Marc*), antiquaire italien, né le 25 mars 1645 dans une petite ville du diocèse de Rimini, mort à Césène le 19 septembre 1717. Il fut évêque de Nocera et de Césène. On a de lui : *Istoria universale di tutti i concilj generali e particolari di Santa-Chiesa*; Venise, 1686, in-fol. : il parut en 1689 une deuxième édition, augmentée de quatre cent trois conciles; trois autres éditions parurent successivement à Venise en 1696, 1704 et 1714; — *Annali del Sacerdozio e dell' Imperio intorno all' intero secolo decimo settimo di nostra salute*; Venise, 4 vol. in-fol.; le 1er, 1701, le 2e, 1704, le 3e, 1709, et le 4e, 1711. Une édition des œuvres complètes de Battaglini a paru à Ancône, 1742, 3 vol. in-fol.

Ughelli, *Italia sacra*.

* **BATTALUS** ou **BATALUS** (Βάταλος), joueur de flûte, natif d'Éphèse, vivait vers l'an 408 avant J.-C. Sa mollesse devint proverbiale, et fut le sujet d'une comédie d'Antiphane. On sait que Démosthène fut surnommé Battalus dans sa jeunesse.

Libanius, *Vita Demosthenis*, p. 2, édition Reiske. — Plutarque, *Démosthène*.

BATTARA (*J. Antoine*), théologien, médecin et botaniste italien, natif de Rimini, mort en 1789. Il fut curé dans sa ville natale, et s'occupa surtout de botanique. Les champignons attirèrent particulièrement son attention. Il a même donné son nom à un champignon classé comme une espèce nouvelle par Persoon. On a de lui : *Fungorum agri Ariminensis historia;* Faënza, 1755 et 1759, in-4°, avec deux cents figures. Il s'attache à prouver que les champignons sont des plantes, issues des graines et non de la putréfaction; — *Pratica agraria, distributa in varii dialoghi;* Rome, 1778, 2 vol. in-12, et Césène, 1783; — *Litteræ ad C. Soninium,* dans les *Atti dell' Academia de Siena*, t. IV; — *Epistola selecta de Re naturali observationes complectens;* Rimini, 1774, in-4° : ce sont des lettres sur l'histoire naturelle; — *Rerum naturalium historia;* Rome, 1773-82, 2 vol. in-fol. C'est une nouvelle édition, classée dans un autre ordre et annotée, du *Musæum Kircherianum* de Bonanni.

Biographie médicale.

BATTEL (*André*), voyageur anglais, né dans le comté d'Essex vers 1565, mort vers 1640. Il s'embarqua le 20 avril 1589, à Londres, pour le Rio de la Plata. Tombé entre les mains des Portugais sur la côte du Brésil, il fut envoyé à Loanda, sur la côte occidentale de l'Afrique, où il passa trois ans en esclavage au service des Portugais. Après la conclusion de la paix, lors de l'avénement de Jacques Ier, il revint en Angleterre, et passa le reste de sa vie à Leigh, dans sa contrée natale.

Collection des *Voyages en Afrique* de M. Walckenaër.

* **BATTELLI** (*Jean-Christophe*), savant antiquaire italien, né à Sasso-Corvario en 1658, mort le 30 juillet 1725. Il devint successivement camérier et bibliothécaire de Clément XI, secrétaire des brefs, référendaire, enfin archevêque d'Amasie, dignité dans laquelle il mourut. On a de lui : *Expositio aurei numismatis Heracliani ex musæo Clementis XI;* Rome, 1702, in-8°; — *Dissertatio de sarcophago marmoreo Probi Anicii et Probæ Falconiæ;* Rome, 1705, in-8°; — *Oratio de laudibus Pii V;* Rome, 1712, in-4°; — *Vita Clementis XI;* Rome, 1723, in fol.; — *De Vestigiis villæ Plinianæ, epistola ad Jos. Mar. Lancisium.*

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

* **BATTELY** (*Jean*), prêtre anglican et antiquaire, né en 1647, mort en 1708. On a de lui : *Antiquitates Rutupinæ;* cet ouvrage est écrit en latin élégant, sous la forme d'un dialogue entre deux amis, 1711. Un abrégé en fut publié en 1774 sous le titre : *the Antiquities of Richborough and Reculver*, 1774.

Rose, *New Biographical Dictionary.*

* **BATTEN** (*Adrien*), organiste et vicaire du chœur de Saint-Paul, à Londres, exerça ces emplois sous les règnes de Charles Ier et de Charles II, c'est-à-dire de 1640 à 1680. C'était un bon harmoniste de l'ancienne école. Plusieurs de ses antiennes ont été insérées dans la collection de Barnard.

Fétis, *Biographie des Musiciens.*

* **BATTERA** (*Doroteo*), frère capucin et prêcheur célèbre. Il publia : *Sette ricordi principali necessarii à ciaschedun christiano;* Brescia, 1590.

Cozzando, *Libr. Bresciana.*

BATTEUX (*Charles*), littérateur, né le 6 mai 1713 au village d'Alland'huy, près de Vouziers; mort à Paris le 14 juillet 1780. Il fit ses études à Reims, entra dans les ordres et professa la rhétorique. Une ode latine en l'honneur de la ville où il avait été initié aux éléments des lettres, fut la première production qui le fit connaître. Elle fut imprimée en 1739 (1). Vers la même époque, Batteux vint à Paris. Il occupa d'abord la chaire d'humanités au collége de Lisieux, puis celle de rhétorique au collége de Navarre, et enfin celle de philosophie grecque et latine au collége de France. Il débuta dans la carrière de la critique littéraire par un *Parallèle de la Henriade et du Lutrin;* Paris, 1746, in-12. La même année, il donna son traité des *Beaux-Arts réduits à un même principe.* « Le principe auquel l'abbé Batteux ramène les arts, dit Fétis, est l'imitation de la nature; principe fécond en apparence, mais vague et de peu d'utilité lorsqu'on vient à l'application, surtout en musique, de tous les arts le moins positif. Son objet n'est pas d'imiter, mais d'émouvoir. Malheur au compositeur qui en cherche le secret dans des déclamations académiques, au lieu de le trouver dans son âme! Au reste, il est arrivé à l'abbé Batteux, comme à tous les savants qui ont écrit sur la musique, de prouver à chaque page qu'il n'en avait pas la plus légère notion. On a cependant beaucoup loué son ouvrage. »

Quelque temps après, parut le *Cours de belles-lettres* (Paris, 1765, 5 vol. in-12), qui, plus précis que le *Traité des études* de Rollin, a dans le style trop de roideur et de sécheresse. Les règles des différents genres, tant en poésie qu'en prose, y sont exposées avec méthode, et rendues sensibles par des exemples d'un choix souvent heureux, tirés des littératures grecque, latine et française. Batteux publia en 1750 une *Traduction d'Horace* (Paris, in-12), qui n'a que le mérite de l'exactitude : c'était, du reste, le seul auquel il déclarait lui-même avoir visé. De 1754, époque à laquelle il fut admis à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, jusqu'à son entrée à l'Académie française, qui eut lieu en 1761, il ne paraît pas avoir donné d'autre publication nouvelle que celle de *la Morale d'Épicure tirée de ses propres écrits* (Paris, 1758, in-12). Ce petit volume servit à fixer l'opinion sur les principes du philosophe grec. Le *traité de la*

(1) *In civitatem Remensem Ode;* Reims, 1739, in-4° de 11 pages. Batteux avait publié précédemment *In pacis reditum Ode;* Reims, 1737, in-4° de 6 pages. R.

Construction oratoire parut en 1763, et fut plus tard suivi du *Nouvel Examen du préjugé sur l'inversion* (Paris, 1767, in-12), opuscule en réponse aux attaques dirigées par Beauzée contre la doctrine émise dans le premier ouvrage. Accordant aux langues inversives, pour la peinture des sentiments, l'avantage sur celles où la construction est fixe, Batteux explique la marche des premières par un besoin de l'esprit, satisfait selon lui, chez celles-là seulement, c'est-à-dire par la faculté que, grâce aux désinences de la déclinaison, elles possèdent de faire sentir les rapports des mots dans le discours, tout en y conservant l'ordre de filiation des idées. En 1769, il donna son *Histoire des causes premières, exposé sommaire des pensées des philosophes sur le principe des êtres* (Paris, 2 vol. in-8°); il y ajouta, comme pièces à l'appui, la traduction de la *Lettre* d'Aristote à Alexandre le Grand; *De la nature de l'univers*, d'Ocellus Lucanus; et *de l'Ame du monde*, de Timée de Locres. Cette publication, où l'auteur s'élève contre l'abus que l'on fait du principe de l'autorité en matière de philosophie, et rappelle à l'observation directe de la nature, ne contribua pas peu, dit Lemierre, son successeur au fauteuil académique, à faire supprimer après lui la chaire qu'il occupait au collége de France. Il publia en 1771, avec des traductions et des remarques, *les Quatre poétiques d'Aristote, d'Horace, de Vida et de Boileau* (Paris, 2 vol. in-8°), et réunit en 1774, sous le titre de *Principes de la littérature*, son traité des *Beaux-Arts*, le *Cours de Belles-Lettres*, et le *Traité de la Construction oratoire*. Son *Cours d'études à l'usage des élèves de l'École militaire*, 45 vol. in-12, fut composé par ordre du gouvernement, et avec une rapidité qui nuisit autant à la santé de l'auteur qu'au succès de l'ouvrage. L'année de sa mort, c'est-à-dire en 1780, il fit encore paraître un recueil de *Chefs-d'œuvre d'éloquence poétique, à l'usage des jeunes orateurs*. — Une *Collection de mémoires sur l'histoire et les mœurs des Chinois*, qu'il avait commencée en 1776, fut achevée après lui par de Guignes.

Le Bas, *Dictionn. encyclop. de la France*. — Lemierre, *Disc. à l'Acad. franç.* — Mme Dacier, *Éloge de Batteux*, dans les *Mém.* de l'Acad. des inscript., tom. XLV. — *Le Nécrologe des hommes célèbres de France*, t. XVI, p. 47-84, année 1781. — L. Dupuy, *Éloge de Batteux*, dans les *Mémoires de l'Académie des inscriptions*, t. X, l. V; *Hist.*, p. 91. — Fétis, *Biographie des Musiciens*.

BATTIE (*Guillaume*), médecin anglais, né en Devonshire en 1704, mort en 1776. Il étudia d'abord à Éton, puis à l'université de Cambrige. Il exerça successivement la médecine à Uxbridge et à Londres. Le docteur Battie prit une part si active dans la dispute entre le collége des Médecins de Londres et le docteur Schomberg, en 1750, qu'elle lui valut un poëme satirique intitulé *la Battiade*. Il fut nommé médecin de l'hôpital Saint-Luc, et fonda à Islington une maison particulière pour les aliénés. On a de lui entre autres : un *Traité de la folie*; — une *édition d'Isocrate*; Cambridge, 1749, en 2 vol. in-8°, et deux opuscules de médecine : *De principiis animalibus exercitationes in Collegium regium medicorum*, 1751 et 1752; — *Aphorismi de cognoscendis et curandis morbis ad principia animalis accommodati*, 1762.

Biographie médicale.

***BATTIER** (*Samuel*), médecin suisse, né à Bâle le 23 janvier 1667, mort le 23 avril 1744. Il étudia la médecine, après avoir appris la langue grecque, la philosophie et les mathématiques, que lui enseigna le célèbre Bernoulli. En 1690, il fut reçu docteur en médecine, et il vint à Paris, où il se lia d'amitié avec Malebranche, Homberg et Tournefort. On a de lui : *Dissertatio de generatione hominis*, 1690, in-4°; — *Specimen Philologicum, sive Observationes in Diogenem Laertium*, etc., 1695, in-4°; — *Dissertationes de mente humana*, 1697-1701, in-4°; — *Descriptio Œconomiæ Corporis humani*, 1711; — *Disquisitio de Idea Dei non innata, in qua Lockius adversus Sherlokium vindicatur*, 1721, in-4°. Il a publié aussi des *commentaires* et des *notes* sur le *Nouveau Testament*, sur les *tragédies de Sophocle et d'Euripide*; et il revit les éditions de Julius Pollux (par Hemsterhuys) et d'Hippocrate (par Triller).

Nov. Bibl. germ., t. III.

BATTIER (*Simon*), jurisconsulte suisse, né le 1er mars 1629, mort le 18 juillet 1681. Il étudia le droit en philosophe et en historien, autant qu'en jurisconsulte, et fit de nombreux voyages pour joindre l'expérience à l'instruction. C'est ainsi qu'il visita Genève, où il séjourna deux ans, et plusieurs villes d'Italie, telles que Vérone, Padoue, Ferrare, et surtout Rome, où il se livra à l'étude des mœurs et des institutions de l'antiquité. Il revint en Suisse en passant par Naples, Florence, Pise et Milan, et fut chargé d'enseigner la rhétorique, la morale; et plus tard, en 1678, le Code, après avoir déjà professé les Institutes. Ses principaux ouvrages sont : *Dissertatio de Virtute*; Bâle, 1660, in-4°; — *Politia de Legatis et Legationibus*; Bâle, 1665, in-4°; — *Disputatio de præmiis et congrua illorum distributione*; ibid., 1666, in-4°; — *De Liberalitate*; ibid., 1667, in-4°; — *Positiones aliquot controversæ ex diversis utriusque juris civilis et canon, articulis coactæ*; ibid., 1666, in-4°; — *Exercitatio de Republica mixta*; ibid., 1672, in-4°; — *Disputatio de Majestate*; ibid., 1674; — *Disputatio de Exercitio jurium magistratus*; ibid., 1674; — *Disputatio de Pacificationibus*; ibid., 1674; — *Tractatio politica armorum iisque connexorum*; ibid., 1674, in-4°.

Athenæ Rauricæ, p. 148.

BATTIFERRI (*Laure*), femme poëte italienne, née en 1523, morte à Florence en 1589. Elle était fille naturelle, mais légitimée, de Jean-Antoine Battiferri d'Urbin. Elle épousa, en 1550,

Barthélemy Ammanati, célèbre artiste florentin. Torquato Tasso dit en parlant d'elle, dans le centième chant d'*Amalis :*

Laura Battiferra, onore d'Urbino.

Battiferri fit partie de l'Académie des *Intronati* de Sienne. On a d'elle : *il Primo Libro delle opere toscane;* Florence, 1560, in-4°; Naples, 1694, in-12; — *i Sette Salmi Penitenziali, tradotti in lingua toscana, con gli argomenti sopra ciascuno di essi, e con alcuni suoi sonetti spirituali;* Florence, 1564, 1566 et 1570, in-4°; Naples, 1597, in-12.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

***BATTIFERRI** (*Louis*), compositeur italien, vécut au commencement du dix-septième siècle. Il est auteur de messes, de psaumes, de motets, de litanies, et d'un *Salve Regina;* morceaux indiqués dans le catalogue de Pastorff, imprimé en 1633.

Fétis, *Biographie des Musiciens.*

BATTIFERRI (*Mathieu*), médecin italien, vivait dans la seconde moitié du quinzième siècle. Il enseigna la médecine à Ferrare, et pratiqua ensuite à Venise. On a de lui : *Commentaria Alberti Magni in librum natural. Aristotelis;* Venise, 1488, in-4°.

Biographie médicale.

***BATTIFERRO** (*Louis*), musicien italien, maître de chapelle à l'église *dello Spirito-Santo* de Ferrare, naquit à Urbino vers la fin du dix-septième siècle, et mourut vers 1750. On a de lui douze *Ricercari a cinque e sei soggetti;* Ferrare, 1719.

Fétis, *Biographie des Musiciens.*

BATTILORI. *Voy.* BARTELA FREDI.

BATTINELLI (*François*), historien italien, natif de Naples, mort le 7 février 1674. On a de lui : *Stachilogia istorica, cioè scelta d'istorie, libro primo;* Naples.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

BATTISHIL ou **BATTISHALL** (*Jonathan*), compositeur anglais, né à Londres en 1738, mort à Islingtonn en 1801. On a de lui : *Alcmena,* opéra, 1764, qui fut mal accueilli du public, « quoique la musique, dit le docteur Busby, en fût excellente; » — *the Vites of Hecate,* et un grand nombre d'hymnes d'église et de morceaux. Battishill avait une passion profonde pour sa femme miss Davies, célèbre cantatrice de Covent-Garden. Il la perdit en 1775, et dès lors, pour chasser sa douleur, il se livra à une orgie perpétuelle qui finit par le tuer.

Smith, *Harmonia sacra.* — Choron et Fayolle, *Dict. de Musique.* — Fétis, *Biographie des Musiciens.*

BATTISTA (*Fulgose*), doge de Gênes, exilé par son aïeul vers 1483. On a de lui : *Exempla memorabilia,* en neuf livres; Camille Gilino de Milan les a traduits en italien.

BATTISTA (*Ignace*), littérateur vénitien, vivait vers 1543. Il enseigna les belles-lettres dans sa ville natale. On a de lui : *Historia imperatorum romanorum; — De Origine Turcarum.*

Bellarmin, *De Scriptoribus ecclesiasticis.*

BATTISTA (*Spagnuoli*), poëte latin, surnommé *le Mantouan,* né à Mantoue vers 1436, mort en 1516. Il entra fort jeune dans l'ordre des Carmes; devenu général de cet ordre, il entreprit de le réformer, et, n'ayant pu y réussir, il s'en retira pour se livrer à son goût pour la poésie. Érasme écrivit, dans une lettre, qu'un jour Battista aurait une réputation égale à celle de Virgile. Les œuvres complètes de Battista ont été publiées à Paris en 3 vol. in-fol., en 1513, avec commentaires, et en 4 vol. petit in-4°, sans commentaires, à Anvers en 1576. On y trouve un grand nombre d'*églogues,* un poëme en l'honneur de Léon X, des épîtres aux saints, des silves, des élégies, etc. D'Amboise en a traduit une partie sous le titre de *Bucoliques;* Paris, in-4°, sans date; un autre auteur du seizième siècle a aussi traduit une épître à la Vierge et aux saints, sous le titre de la *Parthénie Marianne,* etc.; Lyon, 1523, in-fol.

Paul Giove, *Elogia.* — Tiraboschi, *Storia della Letteratura italiana.*

BATTISTA *de Ferrare,* littérateur italien, vivait vers 1494. On a de lui : *Florida,* ou *Hist. Christianitatis usque ad hæc tempora; — Chronica ordinis Carmelit.; — De ruina Romani imperii; — Chronicon Ferrarensium; — De monte Sina; — Vita Mathildis,* etc. Il a aussi traduit du grec quelques sermons de saint Jean Chrysostome.

Ghilini, *Teatro d'Huomini letterati.*

BATTISTA, surnommé *Trovamala. Voy.* BAPTISTA.

BATTISTA (*Joseph*). *Voy.* BAPTISTA.

***BATTISTA D'AGNOLO,** dit *Battista del Moro,* peintre de l'école vénitienne, né à Vérone, vivait vers la moitié du seizième siècle. Il fut élève de Francesco Torbido, dit *le Moro,* auquel il emprunta ce même surnom. Battista a beaucoup travaillé à Vérone; ses principaux ouvrages sont : *la Conversion de saint Paul,* peinte à fresque au-dessus de la porte de Sainte-Euphémie, et à *S.-Fermo,* deux tableaux : *Saint Nicolas, avec saint Augustin et saint Antoine abbé; la Madone, avec saint Pierre et plusieurs autres saints.* On cite encore parmi les peintures de Battista plusieurs façades de maisons à Venise; l'intérieur de la cour du palais Trevisani dans l'île de Murano; enfin une *Madeleine,* tableau placé dans la cathédrale de Mantoue. Battista eut un fils nommé Marco, qui l'aida dans ses travaux. E. B—N.

Baldinucci, *Notizie de' Professori.* — *Compendio storico della città di Verona.*

BATTISTE (*Jean*), théologien américain, vivait à la fin du seizième siècle. On a de lui : *Advertencias pare los confesores de los Indios;* Mexici, 1599, in-8°; — *Confesonario e suma das casas;* S.-Jago de Flaticulco, 1599,

2 v. in-8°; — *Platicas morales de los Indios para la doctrina de sus hijos*, 1601, in-8°.

Antonio, *Bibl. hisp. nova.*

*BATTISTELLA (*François*), littérateur italien, vivait dans la seconde moitié du dix-septième siècle. On a de lui : *Tirsi mentito, favola pastorale*; Vicence, 1614; Venise, 1629, in-12.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

*BATTISTELLA (*Jacques*), poëte italien, natif de Vérone, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. On a de lui : *De Margarita Austriaca, Philippi III, Hispaniæ regis, sponsa*; Vérone, 1598, in-4°; — *Eridanus ad Clementem VIII, carmen*; ibid., 1598; — *Oratio de Labore in studiis litterarum adhibendo*; ibid., 1610, in-4°; — *De Ratione qua in litteris excellere valeamus*; ibid., 1620, in-4°.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

*BATTISTELLI (*Pier-Francesco*), peintre bolonais, vivait en 1624. Il peignait avec une grande habileté la perspective et l'ornement. Il travailla à Bologne et à Parme.

Masini, *Bologna perlustrata.* — Malvasia, *Pitture, Scolture ed Architetture di Bologna.*

BATTISTELLO. *Voy.* CARACCIOLA.

BATTISTI (*Barthélemy*), médecin, né le 14 mai 1755 à Roveredo, petite ville du Tyrol italien, mort à Fiume le 6 mai 1831. Il étudia à Vienne sous le célèbre Stoll. Il fut, en 1788, attaché au grand hôpital de Vienne, et devint médecin de l'empereur d'Autriche. On a de lui : une traduction italienne de l'ouvrage de Storck : *Instructions médico-pratiques à l'usage des chirurgiens civils et militaires*, 1776, 1 vol. in-8°; — *De fœminarum Morbis*, 1780, dissertation inaugurale.

Callisen, *Medic. Schriftsteller-Lexicon.*

*BATTISTI (*Loreto* DE), médecin italien, natif d'Urbin, vivait dans la première moitié du dix-huitième siècle. Il fut proto-médecin du duché d'Urbin, et publia : *Apologeticus discursus contra Bartholomæum Petruccium, exorcistam civitatis Urbaniæ, mulierem juvenem veneficiis obsessam*; Urbin, 1703.

Biographie médicale.

*BATTISTINI (*François*), improvisateur italien, né en 1747, mort en 1825. Il fut professeur d'éloquence latine et italienne au collége de la Propagande, jusqu'à l'invasion française en Italie. On a de lui : *l'Ambra, in versi sciolti*; Rome, 1803.

Tipaldo, *Biog. degl. Italiani illustri.*

*BATTISTINI (*Jacques*), maître de chapelle de la cathédrale de Novarre (Milanais), a publié : *Motetti sacri*, opéra; Bologne, 1698, in-4°; — *Armonie sagre*; Bologne, 1700, op. 2, in-4°.

Schilling, *Lexicon der Tonkünstler.*

BATTISTINO DEL GOSSI. *Voy.* RUGGIERI.

*BATTO, sculpteur de l'antiquité, mentionné par Pline; on ignore le temps et le lieu où il vécut. Il exécuta des statues d'athlètes, de guerriers, de chasseurs et de sacrificateurs. On voyait à Rome, dans le temple de la Concorde, un Apollon et une Junon, sortis du ciseau de ce sculpteur.

Pline, *Hist. Nat.*, XXIV, 8, 5819.

*BATTON (*Désiré-Alexandre*), compositeur français, né à Paris le 2 janvier 1797. Il fut élève de Chérubini dans la science du contrepoint, et remporta en 1817 le premier grand prix de composition musicale à l'Institut de France, pour une cantate intitulée *la Mort d'Adonis*. On a de lui : *la Fenêtre secrète*, opéra-comique en trois actes, représenté en 1818 au théâtre Feydeau; — *le Prisonnier d'État*, opéra-comique en un acte, représenté au théâtre Feydeau, 1828; — *le Camp du Drap d'Or*, opéra, en société avec MM. Rifeau et Leborne; — *la Marquise de Brinvilliers* (1832), écrit en société avec Auber, Carafa et Hérold. Ce fut vers 1835 que M. Batton quitta un moment la carrière musicale pour le commerce des fleurs artificielles. Il est aujourd'hui professeur au Conservatoire de musique.

Fétis, *Biographie universelle des Musiciens.*

BATTORI. *Voy.* BATHORI.

BATU-KHAN, souverain du Kaptschak, mort en 1254. Son histoire est obscure comme celle des nombreux descendants de Dgenguyz (Tchinghiz-Khan.) Il était, selon quelques historiens, fils de Tchinghiz-Khan, et, d'après d'autres, de Touchi, fils aîné de Tchinghiz, qui mourut six mois avant son père. Ce dernier avait à sa mort (1223) laissé en partage à son petit-fils Batu-Khan les provinces de Kaptschak, d'Allan, de Rous, ainsi que la Bulgarie; mais le nouveau possesseur ne tarda pas à reculer les bornes de cet empire. Après avoir accompagné le grand-khan Oktaï dans son expédition contre la Chine et soumis ses voisins, il marcha vers la Pologne, la ravagea, brûla Cracovie, et s'avança même en Silésie jusqu'à Liegnitz, où il défit dans le champ de Wahlstadt (1241), après une lutte sanglante, le duc Henri de Breslau. Il conquit ensuite la Moldavie et la Hongrie. Bela IV, roi de ce pays, voulut arrêter les progrès de l'ennemi; mais il fut forcé de se retirer en Dalmatie (1242). Batu-Khan et ses Mongols l'y suivirent, la dévastèrent, mais heureusement en partirent la même année. Ce fut à peu près vers cette époque que Mangou-Khan, frère de Houlakou, établit en Perse la domination mongole. Batu-Khan, qui était assez puissant pour le combattre, aima mieux l'aider dans ses conquêtes. Après que Mangou se fut emparé de la Perse, il le reconnut pour chef de la famille de Tchinghiz-Khan et lui facilita même la conquête de la Chine, qu'il posséda jusqu'à l'an de l'hégire 658. Batu-Khan était mort quatre ans auparavant. — Bien que quelques-uns de ces princes, qui tous appartenaient à la race mongole, aient embrassé le christianisme ou le mahométisme, la plupart suivaient une religion particulière, qui toutefois avait pour base le monothéisme. Batu, dont le nom signifie *force*,

persévérance, passa du chamanisme à la religion du dalaï-lama. [*Enc. des g. du m.*]

D'Herbelot, *Bibliothèque Orientale.*

BATTUS ou **BATTIADE** (Βάττος, Βαττιάδαι), rois de Cyrène durant huit générations. Ils se succédèrent dans l'ordre suivant :

BATTUS Ier, né à Théra, fondateur de la colonie de Cyrène vers l'an 631 ou 641 avant J.-C. Sa mère était une princesse crétoise, et il descendait, par son père, d'Euphémus, l'un des Argonautes. Il fut appelé Battus, c'est-à-dire roi, selon Hérodote, parce qu'il reçut de l'oracle la mission de fonder une colonie; selon d'autres commentateurs, Βάττος viendrait de βατταρίζειν (bégayer). Quoi qu'il en soit, il résulte d'une tradition cyrénéenne que Battus étant allé à Delphes pour consulter l'oracle sur sa difficulté à s'exprimer, il lui fut répondu qu'il devait fonder une colonie en Libye. Cet ordre divin ne fut exécuté ni immédiatement ni sans difficultés. On a peu de détails sur les autres actes de Battus; il paraît constant qu'il se tira habilement des obstacles que rencontre toujours une colonie naissante. Ce fut, à ce qu'on lit dans les *Fragments de Diodore*, un prince législateur, et d'un caractère modéré; ses œuvres pieuses sont vantées par Pindare.

Hérodote, IV, 150-168. — Pindare, *Pythiques*, V, 123 — Bœckh, *Économie publique d'Athènes*, II, 10. — Diodore, *Fragments.*

BATTUS II, surnommé *l'Heureux*, fils d'Arcésilas Ier, vivait vers l'an 570 avant J.-C. Sous son règne, la colonie s'accrut par l'arrivée d'un grand nombre d'individus venus de diverses parties de la Grèce, et surtout de la Crète et du Péloponnèse. Ils s'emparèrent d'une portion du pays, dont ils dépouillèrent les Libyens. Ceux-ci s'adressèrent alors à Apriès, roi d'Égypte, qui fut vaincu dans la province de l'Irasa par Battus, d'après le surnom de celui-ci : Βάττος ὁ Εὐδαίμων, *Battus l'Heureux*.

Hérodote, IV, 160.

BATTUS III, *le Boiteux* (ὁ Χωλὸς), fils d'Arcésilas II, vivait vers l'an 544 avant J.-C. Il régna au moment où l'amour de la liberté, produit par les excès des monarques, se réveilla chez les peuples grecs. Les Cyrénéens voulurent limiter à leur tour l'autorité de leur roi. Conseillés par l'oracle de Delphes, ils s'adressèrent à Démonate de Mantinée, qui introduisit, entre les colons primitifs et les nouveaux, une autre division de territoire. Quant au pouvoir royal, il se trouva réduit à des prérogatives en quelque sorte dérisoires, celle, par exemple, de présider aux sacrifices; on laissa en outre au roi la jouissance d'une certaine portion de territoire. On n'a point d'autres détails sur ce Battus, qui ne fut plus roi que de nom.

Hérodote, IV, 161. — Aristote, *Politique*, V, 10.

BATTUS IV, surnommé *le Beau* (ὁ Καλὸς), probablement fils d'Arcésilas III, vivait vers la seconde moitié du sixième siècle avant J.-C. On n'a pas d'autres détails sur lui. Il y eut un Battus V, sur lequel on a encore moins de données.

Hérodote, IV, 203.

* **BATTUS**, savant hollandais. *Voy.* BATT.

BATUTA (*Abn-Abdallah-Mohammed-Ebn*), voyageur maure, au quatorzième siècle. Il parcourut tout l'Orient; de Constantinople il retourna à Kapchak, et, partant d'Astrakan à travers le désert, il pénétra jusqu'à Khiva. Il visita aussi la Chine. Ses voyages sont des plus curieux, eu égard à l'époque où il les accomplit. M. Kosegarten les a fait connaître dans une dissertation intitulée *de Muhammede Ebn Batuta Arabe Tingitano ejusque Itineribus commentatio academica*; Iéna, 1818, in-4°. Ils ont été traduits en anglais par M. Sam. Lee; Londres, 1829, in-4°.

Burckhardt, *Travels in Nubia*, Appendix, n° III.

* **BATTY**, artiste anglais, né à Londres, qui a gravé et publié, avec Thomas Langley, les plans et les hauteurs du château de Windsor.

Heinecken, *Dictionnaire des Artistes.*

BATZ (*Manaud III*, baron DE), l'un des quatre guerriers qui, en 1577, sauvèrent la vie à Henri IV, assailli par toute la garnison aux cris de *Tirez à la braye verte!* lors de son entrée dans la ville d'Eause.

Musset-Pathay, *Vie militaire et privée de Henri IV.* — *Lettres missives de Henri IV*, publ. par M. Berger de Xivrey.

BATZ (*Jean*, baron DE), général français, né à Gaule près de Tartas, le 26 décembre 1760; mort le 10 janvier 1822 à Chadieu, près Clermont. Il était grand sénéchal du duché d'Albret à l'époque de la révolution. En 1789, la noblesse de Nérac le nomma député aux états généraux. Il s'y occupa spécialement des finances, et combattit les plans du comité. Le 3 juillet 1790, il fit un rapport sur la dette publique, et proposa de ne considérer comme dettes de l'État que celles qui auraient été reconnues et admises par l'assemblée elle-même. Deux mois après, il vota contre l'émission des assignats, qu'il compara aux billets du fameux Law. Plus tard, il fit d'autres rapports sur les finances; puis, en rendant compte des abus qui avaient causé leur délabrement, il dénonça les frères Perier, célèbres hydrauliciens et administrateurs des eaux de Paris, comme redevables envers l'État d'une somme de vingt millions. Enfin, il concourut aux protestations des 12 et 15 septembre 1791, contre ce qu'on appelait les innovations de l'assemblée constituante. On trouva cette démarche d'autant plus étrange, que le baron de Batz avait constamment coopéré aux divers actes de cette assemblée. Le 21 janvier 1792, il fit une vaine tentative pour délivrer Louis XVI sur le boulevard Bonne-Nouvelle, pendant le trajet du roi prisonnier (1). Dans les derniers mois de 1793, il se rendit

(1) Ce fait, quoique démontré jusqu'à l'évidence par M. Eckard, auteur de *Mémoires historiques sur Louis XVII*, n'en a pas moins été démenti par M. A.-J. Morin de Guérivière, dans une brochure intitulée *Quelques souvenirs destinés à servir de complément aux preuves*

suspect par ses liaisons avec les conventionnels Fabre-d'Églantine, Chabot, Basire, Delaunay dit d'Angers, etc., qu'on accusait de spéculations illicites sur les fonds publics; opérations qui étaient traitées dans sa maison de campagne à Charonne, près Paris. En conséquence, il fut impliqué avec ces députés dans la conspiration de l'étranger, dont le but était d'enlever la veuve de Louis XVI, de dissoudre la convention nationale, et d'opérer la contre-révolution, si l'on en croit le rapport fait en juin 1794 par Élie Lacoste, au nom du comité de sûreté générale. De toutes les personnes comprises dans le décret d'accusation rendu à la suite de ce rapport, Batz échappa seul à toutes les poursuites. Il parvint à faire perdre sa trace jusqu'au 13 vendémiaire an IV, époque à laquelle il fut arrêté et enfermé au Plessis, d'où il eut encore le bonheur de s'évader, sans cependant sortir de France. Batz y vécut tantôt caché, tantôt librement, jusqu'à l'époque de la Restauration, où ses tribulations civiles lui furent comptées comme des services militaires. En 1817 il fut nommé maréchal de camp, et obtint le commandement militaire du Cantal, dont il se démit l'année suivante. On a de Batz quelques écrits dont voici le titre : *Cahiers de l'ordre de la noblesse du pays et duché d'Albret, dans les sénéchaussées de Casteljaloux, Castelmoron, Nérac et Tartas, en 1789*; Paris, 1820, in-8° de 46 p.; — *la Conjuration de Batz, ou la Journée des Soixante*, in-8° de 100 p., sans date (1795), sans nom de ville ni d'imprimeur; — *Histoire de la maison de France et de son origine, du royaume et de la principauté de Neustrie*; Paris, 1815, in-8° broch. (rare), 80 p.

Quérard, *la France littéraire.*

* **BATZ** (*Violente* DE), Espagnole célèbre par sa beauté, vivait au commencement du dix-septième siècle. Quoique mariée, elle entretenait des relations galantes avec un moine augustin nommé Arias Burdée, qui était professeur dans l'université de Toulouse. Son mari l'ayant surprise dans cette intrigue, elle s'en vengea en le faisant assassiner par son amant, aidé de plusieurs complices. L'infortuné tomba percé de dix-sept coups d'épée et de couteau. Burdée et Violente de Batz furent condamnés au dernier supplice par le parlement de Toulouse, et exécutés au mois de février 1609. Il y a là le sujet d'un drame

Dictionnaire historique.

* **BATZONI INTER** (*Matthias*), savant allemand, mort en 1735. Il étudia en Hollande, et devint professeur de théologie et de philosophie à Clausenbourg. On a de lui : *Disputatio de Polytheismo gentilium*; Franecker, 1707, in-4°;

de l'existence du duc de Normandie, fils de Louis XVI; Paris, 1832, in-8°. M. Eckard a victorieusement réfuté son contradicteur dans *l'Ombre du baron de Batz à M. P... de M...* [Prousteau de Montlouis], *au sujet d'une brochure intitulée* Quelques souvenirs, etc.; Paris, 1833, in-8°.

— *Disputatio physica de aqua*; Franecker, 1708, in-4°.

Horanyi, *Memoria Hungarorum.*

BAUCHEREAU (*Gilbert*), enfant poëte, né à Poitiers le 22 janvier 1574. A quatorze ans, il fit paraître un recueil de poésies latines, intitulé *Faces funerex*; Paris, 1588, in-12. Ce recueil fut suivi d'un autre, intitulé *Gilberti Blancherelli Pleiades*; Poitiers, 1596, in-12.

Baillet, *les Enfants devenus célèbres.*

* **BAUCHEREAU** (*Richemont*), jurisconsulte et romancier français, né à Saumur en 1612. Il était avocat au parlement, et a laissé quelques romans, dont les principaux sont : *l'Espérance glorieuse*, ou *Amour et Justice*; — *les Passions égarées.*

La Croix du Maine, *Biblioth. franç.*

* **BAUCINETUS** (*Guillaume*), médecin français vivait au commencement du dix-septième siècle. On a de lui : *Defensio Chymix*; Paris, 1604, in-8°; — *Notationes in Apologiam et censuram scholx medicorum Parisiensium*; cet ouvrage a été imprimé avec le premier.

Van der Linden, *de Scriptoribus medicis.*

* **BAUCIO** (*Charles* DE), théologien italien, né à Capoue; il vivait dans le dix-septième siècle. On a de lui : *Tractatus de Judicio universali*; Naples, 1640, in-8°; — *Varia opuscula de miscellaneis practicis casuum conscientix*; Naples, 1651, in-fol.; — *Selecta casuum conscientix reconditorum*, etc.; Naples, 1652, in-fol.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

* **BAUCK** (*M... A...*), organiste à Lubeck, a publié à Hambourg : *Musikaliches Gutdenken für Klavier und Gesang*, 1790; — *Alleluia*, de Hændel, arrangé pour l'orgue, suivi d'une fugue à trois parties; 1799. Il a aussi composé un Manuel d'harmonie, par demandes et par réponses, intitulé *Anleitung zur Kenntniss der Harmonie in Fragen und Antworten*; Lubeck, 1814, in-4°.

Gerber, *Lexicon der Tonkünstler.*

* **BAUD**, industriel de Versailles, a inventé vers 1796 une machine propre à fabriquer des cordes de soie torse, destinées à remplacer celles de boyaux dans la monture de la harpe, de la guitare, et même du violon, de l'alto, et du violoncelle. Il déposa des échantillons de ses cordes à l'Institut, et Gossec fit, en l'an VII (1798), un rapport à la classe des beaux-arts, où il est dit « que ces cordes peuvent se substituer avec avantage à celles de boyaux, pour la harpe et la guitare, mais qu'elles sont moins sonores sur les instruments à archet. » M. Baud a publié : *Observations sur les cordes à instruments de musique*, etc.; Versailles, 1803. Plus tard, en 1810, il soumit à l'examen de l'Institut un violon construit dans un système de proportions particulières, et dont la table n'était pas barrée, parce que l'auteur de cet essai considérait la barre comme un obstacle aux vibrations longi-

tudinales. Le rapport de l'Institut ne fut pas favorable à cette invention ; il a été imprimé dans la compilation de César Gardeton, intitulée *Bibliographie musicale de la France et de l'étranger*.

Fétis, *Biographie universelle des Musiciens*.

BAUD (*Pierre* LE). *Voy*. LEBAUD.

BAUDAN (*Antoine*), architecte français; il vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. On a de lui : *Avis présenté au cardinal de Richelieu, pour la jonction de la mer Océan avec la Méditerranée ;* Paris, 1633, in-8° : cet ouvrage a donné la première idée du canal du Languedoc, qui fut exécuté dans la suite par Riquet.

Lelong, *Bibl. hist. de la France*, édit. de Fontette.

BAUDART (*Guillaume*), théologien protestant, né en 1564 à Deinse, petite ville de Flandre, mort à Zutphen en 1640. Il étudia à Emden, et fut pasteur d'abord à Sneek, puis à Zutphen. Il fut chargé, par le synode de Dordrecht, de faire, en collaboration avec Bucer et Bogerman, une nouvelle traduction de l'Ancien Testament. Ce travail parut sous le titre : *Gedenkwaardige Geschiedenissen zo kerkelijke als wereldlijke*, etc.; Arnheim, 2 vol. in-fol., 1624. On a encore de lui un recueil de sentences : *Apophthegmata christiana ;* Amsterdam, 1657, in-4° ; — *Polemographia Auraico-Belgica ;* Amsterdam, 1622, in-4° (quatrains pour une collection de gravures représentant des épisodes de la guerre contre l'Espagne). Cet ouvrage avait été publié en français sous le titre de *Description des siéges, batailles, rencontres*, etc., *durant les guerres des Pays-Bas ou de Nassau ;* Amsterdam, 1616, in-4°, fig.

Foppens, *Bibliotheca Belgica*, t. I. p. 391.

***BAUDE** (*Henri*), poëte et prosateur français (1), né à Moulins vers l'an 1430, mort vers 1495. Attaché de bonne heure à des officiers de la couronne, il eut occasion de s'attirer dès sa jeunesse les bonnes grâces du roi Charles VII par « plusieurs bons et agréables services, » et obtint de ce prince une charge d'élu en bas Limousin, charge qui avait, comme on sait, pour objet de répartir l'impôt, et de juger en première instance les réclamations des contribuables. A cette époque, l'office d'élu non-seulement était vénal, contrairement au sens même de cette dénomination, mais de plus il pouvait s'exercer (comme aujourd'hui en bien des cas les fonctions de receveur général) par délégation. Henri Baude en usa de la sorte, et paraît avoir exploité pendant toute sa vie cette espèce de bénéfice par la main de *clercs* et de *greffiers* pris dans sa propre famille. Le temps qu'il dérobait ainsi aux devoirs de sa charge, il l'employa principalement à Paris, où il fit en dernier lieu sa résidence habituelle, à suivre ses affaires personnelles et le goût inné qui le portait aux travaux littéraires. Le peu de notions qui nous soient parvenues sur son compte est tiré de ses propres écrits.

Par le style et la contexture de ses œuvres, Baude appartient à la même catégorie que Villon, dont il fut le contemporain et l'émule. En 1530, il était encore goûté; et c'est un des littérateurs ou amateurs de littérature le plus autorisé de ce temps, Jacques Robertet, qui prit soin de conserver les œuvres de Baude à la postérité. Cependant, par un injuste effet de la Fortune, son nom a fini par tomber dans un oubli complet. Clément Marot connaissait Baude et Villon : l'étude attentive de ses vers prouve qu'il estimait l'un et l'autre. Mais cette estime, il la témoigna d'une manière bien inégale à l'égard de chacun d'eux. Marot recueillit et publia les œuvres de maître François. Il s'employa ainsi à perpétuer jusqu'à nous la renommée poétique de son devancier. Quant à Baude, il se contenta de le copier, quelquefois littéralement (1), mais sans daigner même prononcer son nom; et ce silence a pu contribuer puissamment à l'espèce de prescription qui semble, à partir de cette époque, peser sur la mémoire de notre auteur. Baude, que nous avons à dessein rapproché de Villon, présente avec ce dernier, jusque dans sa biographie, plus d'un point de ressemblance. Comme chez l'auteur du *Petit* et du *Grand Testament*, ce qui distingue ses compositions, c'est une allure originale, primesautière, parfaitement indépendante des diverses écoles alors protégées par la vogue. Ses vers sont empreints de ce tour vif et assaisonnés de ce sel gaulois qui feront toujours lire Villon, malgré sa trivialité et ses rudesses littéraires. Baude, comme Villon, appelle un chat un chat; et cependant ses allusions, toutes d'actualité, et par conséquent éphémères, jointes à la rouille du temps, enveloppent mainte fois sa pensée d'une double obscurité, devenue aujourd'hui presque impénétrable. Comme lui aussi, il s'inspira plus souvent de l'ironie et du sarcasme, que d'un servile respect pour les hommes puissants et de la vénération pour les idées reçues. De même que l'écolier de Paris enfin, il s'attira par la hardiesse de ses écrits les rigueurs de la justice. Au commencement du règne de Charles VIII, Baude fit jouer à la table de marbre du Palais une satire ou *moralité* par personnages. Dans le dialogue de cette comédie, le pouvoir royal était représenté sous la figure d'une *Fontaine d'eau vive,* image de la pureté des intentions du jeune monarque. Mais malheureusement, ajoutait l'auteur, cette source limpide est gâtée et obstruée par une multitude

D'herbes, racines,
Roche, pierre, boue et gravois.

(1) Ce nom ne figure, à notre connaissance, dans aucun dictionnaire historique ou littéraire. Il a été, en effet révélé tout récemment au public par les doctes recherches de M. Jules Quicherat, *Biblioth. de l'École des Chartes*, t. X, p. 94 et suiv.

(1) Épigramme du *Gros prieur ;* la Haye 1700, p. 379.

Il désignait, sous cet emblème peu flatteur,

Tous ceulx qui en particulier,
Sans droit, sans raison et sans loix,
Ayment leur prouffit singuliér,
Le droit cours de justice empeschent,
Et par leur ornée pratique
Enmy l'eaue qu'ils troublent, peschent,
A la foulle du bien publicque.

La pièce, représentée avec l'assentiment de la cour du parlement, obtint (tout porte à le croire) un succès notable auprès du public. Mais ceux que Baude avait mis en scène apprécièrent l'ouvrage différemment. Il va nous dire encore l'effet qui fut produit sur eux, et les conséquences qui en résultèrent pour l'auteur.

Les uns se veullent appliquer
A herbes, autres à gravois;
Et dient que pour les moquer
On a ce fait.... Riens n'y congnois
Sauf leur honneur. Mais toutesfois
Baude n'a tant sceu buissonner (1),
N'alléguer coutumes ne droiz,
Qu'on ne l'ait fait emprisonner.
Baude, après brisement de portes,
En effet à mynuict fut pris,
Et au petit Chastellet mis.

Notre poëte resta enfermé dans cette prison pendant plus de trois mois. Le parlement, à la sollicitation du corps municipal (qui protégeait dans la personne du satirique un notable de la capitale et peut-être un de ses membres ou alliés), intervint en sa faveur, et fit cesser sa captivité.

Le texte de cette *moralité* n'a point été retrouvé jusqu'à ce jour; mais nous en possédons une seconde du même auteur, intitulée *Pragmatique entre gens de court et la salle du Palais*, à laquelle nous devons renvoyer les curieux (2), et qui, outre les renseignements ci-dessus présentés, peut donner une idée de la première.

L'ensemble des œuvres connues de Baude se compose de quelques morceaux relatifs à la politique ou aux mœurs du temps, d'épigrammes, de rondeaux, ballades, devises en vers pour tapisseries, et autres pièces de peu d'étendue. Le tout pourrait remplir une centaine de pages d'un in-8° ordinaire. Dans l'une de ces pièces fort obscures, et qui paraît remonter à 1485 environ, le poëte nous apprend que ses cheveux passent du gris au blanc, et qu'il se sent *vieil et cassé*. Enfin, vers 1490 ou 1493, au moment où Charles VIII commença réellement à gouverner par lui-même, Baude lui adressa un *dict moral sur le maintien de justice*, où il fait des vœux pour la prospérité de son règne, et lui conseille, comme moyen, l'exacte observation des lois et le respect du droit de chacun. Il cite pour exemple à ce sujet, et propose en modèle au jeune prince, la conduite de son aïeul Charles VII. Baude donne cours dans cette pièce au sentiment d'admiration qu'il professe pour la mémoire de ce dernier monarque, et mentionne par occasion le recouvrement de la Normandie et de la Guyenne, comme ayant été opéré « puis quarante ans (1). »

(1) On retrouve plus loin le même mot dans : Baude *buissonnait* en la forêt d'espérance.

(2) *Biblioth. de l'École des chartes*, t. X, p. 117.

A partir de cette époque, nous ne rencontrons plus aucune trace de l'existence de Baude, qui vraisemblablement termina bientôt après sa carrière.

A ces notions, dont les éléments ont été mis pour la première fois en lumière par M. Quicherat, nous ajouterons quelques nouveaux développements, fruits de nos propres recherches. Le manuscrit 6222 C. de la Bibliothèque nationale contient, au f° 35, un opuscule historique en prose, dont l'auteur est évidemment le même Baude qui, jusqu'à ce moment, ne nous est encore apparu que comme poëte. Ce morceau est précédé d'une préface où l'auteur se nomme en toutes lettres. Il a cru toutefois devoir couvrir ici sa personnalité d'un voile bizarre que nous chercherons bientôt à éclaircir. L'opuscule historique n'est autre que le mémoire panégyrique (mais très-instructif et très-curieux) inséré par Godefroy en tête de ses historiens de Charles VII, et donné comme anonyme par cet éditeur (2). Il est accompagné de plusieurs vignettes ou miniatures, peintes en camaïeu. L'une d'elles représente l'auteur, offrant son livre à Charles VIII. Les autres montrent l'image de Charles VII, accomplissant les principaux actes habituels de son gouvernement, et présidant ses divers conseils. Au milieu de chacune de ces vignettes, sans exception, figure un *chien roux*, d'une certaine race de chiens courants (et non domestiques, comme il s'en rencontre souvent dans les peintures de ce genre). Le texte est précédé d'une préface allégorique, accompagnée elle-même d'une vignette qui porte pour titre : *Figure de la Praguerie*, et qui reproduit encore le chien roux. Enfin, dans cette préface, l'auteur se nomme dès la première phrase en ces termes : « Ainsi que Baude *buissonnait* en la forêt d'*Espérance* (3), etc. » Suit un récit également allégorique de la Praguerie, figurée sous l'image d'une chasse dont les personnages sont : 1° un *cerf ailé* (4). « signé de quarante cors (5), » c'est-à-dire Charles VII; 2° un jeune *brocart* (faon) « signé de vingt cors, » et marchant en sens contraire (Louis XI, alors dauphin); 3° Baude lui-même, sous la forme du chien roux. Pour pénétrer le sens de cette allégorie, qui faisait allusion à l'un des scandales intimes de la maison régnante, scandale dont Louis XI à ses derniers instants, selon le témoignage de Commines, s'accusait avec remords, il faut savoir que *Baude* et *Baud* (6) étaient le nom d'une espèce de

(1) La conquête de la Normandie fut achevée en 1450, et celle de la Guyenne en 1453.

(2) Paris, Imprimerie royale, 1661, in-f°, p. 1 : *Éloge du roi Charles VII, tiré d'un manuscrit anonyme*, etc.

(3) Devise des ducs de Bourbonnais.

(4) Devise de Charles VII.

(5) Agé de quarante ans.

(6) Vers 1478, un premier individu de cette espèce

chiens de chasse, dressée surtout à courir le cerf, et qui, sous le règne de Louis XI, acquit en France, principalement parmi les gentilshommes adonnés à cet exercice, une familière notoriété. On peut deviner encore, par les termes obscurs de cette préface, que Baude, dans sa jeunesse, fut employé par Charles VII à poursuivre le Dauphin, lors de cette même conspiration de la Praguerie. Il existe enfin, dans un autre manuscrit de la Bibliothèque nationale (1), une pièce de vers inédite et intéressante, ayant pour titre : *Regrets et complaintes de la mort de Charles VII, dernier trépassé*. Cette pièce, où la reine Marie d'Anjou se trouve mentionnée comme vivante, date par conséquent de 1461 à 1463. Elle est anonyme, mais de nombreux points de rapports nous font présumer, avec une grande confiance, qu'elle a également pour auteur Henri Baude.

VALLET DE VIRIVILLE.

Bibliothèque de l'École des Chartes, t. X, p. 94 et suivantes. — Manuscrits de la Bibliothèque nat., 7685, 7686, 7687, 208 S. F., 6222 G.—Quicherat, *Bibliothèque de l'École des Chartes*, t. III.

* **BAUDE DE LA QUARRIÈRE**, trouvère, vivait vers le milieu du treizième siècle. Le manuscrit n° 66 (fonds de Cangé) de la Bibliothèque nationale, contient deux chansons notées de sa composition. La Borde en cite deux autres, t. II, p. 313.

Fétis, *Biographie des Musiciens*.

BAUDEAU (*Jacques*), archéologue français, vivait à Montpellier vers la fin du dix-septième siècle. On a de lui : *Armorial des états généraux de Languedoc*; Montpellier, 1686, in-4°.

Lelong, *édition Fontette*.

BAUDEAU (*Nicolas*), économiste, né à Amboise le 25 avril 1730, mort vers 1792. Il fut chanoine régulier et prieur de Saint-Lô en Normandie, et prévôt mitré de Widzinski en Pologne. Lié avec Quesnay et Mirabeau, il contribua à propager les principes de ces économistes, qu'il avait d'abord combattus dans le recueil intitulé *les Éphémérides du citoyen*, ou *Chronique de l'esprit national*, 1765 et suiv., 63 vol. in-12, recueil continué par Dupont de Nemours. On a de lui : *Analyse de l'ouvrage du pape Benoît XIV sur les béatifications*, 1759, in-12; — *Mémoires sur l'utilité des histoires particulières des provinces, et sur la manière de les écrire*, 1759, in-8°; — *Exposition de la loi naturelle*, 1767, in-12; — *Avis au peuple sur son premier besoin*, 1768, in-12; — *Avis aux honnêtes gens qui veulent bien faire*, 1768, in-12; — *Idées d'un citoyen sur les vrais pauvres*, 1765, in-8°; — *Sur le commerce d'Orient et la compagnie des Indes*, 1764, in-8°; — *Sur l'administration des finances du roi*, 1763, 3 vol. in-8°; — *Lettres d'un citoyen à un magistrat sur les vingtièmes et autres impôts*, 1768, in-12; — *Lettres et Mémoires à un magistrat du parlement de Paris, sur l'arrêt du conseil du 13 septembre 1774*, in-12; — *Nouvelles Éphémérides économiques*, 1774-1776, 19 vol. in-12. Le volume de juillet 1776, n° 2, contient un *Mémoire sur les affaires extraordinaires de finances faites en France pendant la dernière guerre, depuis 1756 jusqu'en 1763*. D'après ce mémoire, le roi, pour suppléer à l'insuffisance de ses revenus, avait touché plus de 1 milliard 500 millions 227,761 livres. Le gouvernement trouva très-mauvais qu'un journaliste révélât ainsi les secrets de l'État; il arrêta la publication des *Éphémérides*, et exila le journaliste en Auvergne. Parmi les autres écrits de Baudeau, on remarque : *Principes économiques de Louis XII et du cardinal d'Amboise*, 1785, in-8°; — *Charles V, Louis XII et Henri IV aux Français*, 1787, 2 vol. in-8°; — *Idée d'une souscription patriotique en faveur de l'agriculture, du commerce et des arts*, 1765, in-8°; — *Sur l'état présent de l'agriculture en Angleterre, traduit de l'anglais, avec des remarques sur l'état de l'agriculture en France*, 1778, in-8°. Le *Dictionnaire du Commerce* (Paris, 1783, 3 vol. in-4°), qui fait partie de l'*Encyclopédie méthodique*, lui est attribué par plusieurs bibliographes. Un choix des écrits économiques de Baudeau se trouve dans la *Collection des principaux économistes français*, volume intitulé *Physiocrates*.

Quérard, *la France littéraire*.

BAUDELOCQUE (*Jean-Louis*), célèbre chirurgien français, né à Heilly (Picardie) en 1746, mort à Paris en 1810. Après avoir fait, sous les yeux de son père, ses premières études, il vint à Paris, et y étudia, sous le professeur Solayrès, la chirurgie, l'anatomie, et l'art des accouchements. Il fut reçu en 1776 maître en chirurgie au collége de Paris, devint ensuite chirurgien de l'hôpital de la Charité, et, après y avoir exercé pendant plusieurs années, il se voua tout entier à l'art des accouchements. Joignant une pratique suivie à une théorie profonde, il fit faire d'immenses progrès à cette science, et y acquit une réputation qui ne fit que s'accroître jusqu'à sa mort. Modeste autant que savant, il sut profiter des découvertes que l'art qu'il professait avait faites de son temps, et les appliqua au soulagement de l'humanité. Le forceps venait d'être inventé; il en fit l'usage le plus heureux, bien différent de quelques-uns de ses confrères, qui repoussaient alors tout ce qui attaquait leurs méthodes routinières. Après le rétablissement de l'École de santé, Baudelocque fut chargé par le gouvernement d'y enseigner l'art des accouchements

nommé Souillard fut offert au roi et devint célèbre par ses qualités en vénerie. Anne de Beaujeu, sœur de Louis XI, qui aimait beaucoup la chasse, envoya une *lice rouge* nommée *Baude*, qui croisée à Souillard, donna des produits très-renommés, par lesquels se multiplia la nouvelle espèce. *Voy.* Jacques du Fouilloux, 1640, in-4°, p. 2, et les autres sources indiquées par l'auteur de cet article dans la *Bibliothèque de l'École des Chartes*, t. XI, p. 478, note 2.

(1) Gaignières, 57, f° I.

et obtint bientôt après les places de chirurgien en chef et d'accoucheur de l'hospice de la Maternité; enfin il fut nommé premier accoucheur de l'impératrice Marie-Louise. Baudelocque avait une réputation européenne comme professeur et comme praticien. Presque tous ses ouvrages sont devenus classiques. Il a publié : *Principes des accouchements*, in-8°, 1775; ouvrage réimprimé aux frais du gouvernement; — *l'Art des accouchements*, 2 vol. in-8°, 1775, avec fig., publié à Paris en 1787, quatrième édition; — et un grand nombre de *Mémoires*, *Dissertations*, *Rapports*, sur les maladies des femmes et des enfants. [*Enc. des g. du m.*]

Le Bas, *Dict. encyclop. de la France*.

BAUDELOT DE DAIRVAL (*Charles-César*), littérateur, né à Paris le 29 novembre 1648, mort le 27 juin 1722. Il se fit recevoir avocat au parlement, et y plaida pendant quelque temps avec distinction. Appelé à Dijon par un procès où sa famille était intéressée, il y consacra ses loisirs à parcourir les bibliothèques et à visiter les savants. Ayant trouvé l'occasion d'acheter un petit cabinet de livres, de figures et de médailles, il le fit transporter à Paris; et cette acquisition décida du reste de sa vie, qu'il employa dès lors tout entière à l'étude de l'antiquité. Son voyage à Dijon fut l'occasion du livre qu'il publia en 1686, sous ce titre : *de l'Utilité des voyages, et de l'Avantage que la recherche des antiques procure aux savants*. Cet ouvrage eut un grand succès, et fut souvent réimprimé; il valut à Baudelot la charge de garde du cabinet des médailles d'or et des pierres gravées de Madame, et en 1705 le fit admettre à l'Académie des inscriptions, à laquelle il légua sa bibliothèque et ses antiquités. Parmi ces dernières se trouvaient les *marbres de Nointel*, qui forment aujourd'hui l'un des objets les plus précieux du musée du Louvre. Baudelot les avait acquis et préservés de la destruction après la mort de Thévenot, entre les mains duquel ils étaient passés au décès du célèbre voyageur, qui les avait rapportés en France.

Niceron, *Mémoires*, t. XVII. — Bost, *Éloge de Baudelot*, dans les *Memoires de l'Académie des inscript.*, t. V, p. 403. — Le Bas, *Encyclopédie de la France*.

* **BAUDEMOND**, abbé du monastère de Blandin, à Gand en Flandre, vivait en 690 de J.-C. Il a composé une vie de Saint-Amand (*vita sancti Amandi, Trajectensis episcopi*), dont il fut probablement le disciple. On le trouve imprimé dans Bollandus, *Acta Sanctorum*, t. I.

Vossius, *de Historicis Latinis*, p. 270. — Valère-André, *Bibliotheca Belgica*, in-4°. — Casim. Oudin, *Comment. de Script. eccles.*, t. I, col. 1667.

* **BAUDENS** (*Jean-Baptiste-Louis*), chirurgien français, né en 1804 à Aire (Pas-de-Calais). Il fit ses études classiques à Amiens, étudia la médecine à Paris, et fut reçu docteur en 1827. En 1830 il suivit, en qualité de chirurgien aide-major, l'armée d'expédition du général Bourmont, et fonda à Alger un hôpital d'instruction, où il professa pendant neuf ans la chirurgie et l'anatomie. Les bulletins de l'armée louèrent plus d'une fois le zèle, le dévouement et les talents de M. Baudens. En 1841 M. Baudens rentra en France, et devint chirurgien de l'hôpital du Gros-Caillou, puis chirurgien en chef du Val-de-Grâce. En 1850, lors de la nouvelle organisation du Val-de-Grâce, il fut nommé membre du conseil de santé des armées. Il a publié : *Clinique des plaies d'armes à feu*; Paris, 1836, in-8°; — *Nouvelle méthode des amputations*, etc.; Paris, 1842, in-8°; — *Leçons sur le strabisme et le bégayement*, selon la méthode ténotomique de Stromayer et de Dieffenbach; Paris, 1841, in-8°; — *la Relation historique de la campagne de Tagdempt*; Paris, in-8°.

Dict. de la Conversations.

BAUDER (*Jean-Frédéric*), paléontologue, né à Hersprurk le 8 janvier 1713, mort le 31 mai 1791. Il se rendit utile à son pays par la découverte qu'il fit, près d'Altdorf, d'une carrière de marbre, et par l'établissement à Nuremberg d'une manufacture pour polir et travailler cette pierre. Il s'occupa beaucoup de la recherche des fossiles, et exhuma, entre autres, une tête d'alligator, aujourd'hui déposée dans le cabinet d'histoire naturelle à Manheim. On a de lui quelques dissertations, parmi lesquelles on remarque celle qui a été traduite en français sous le titre : *Relation des fossiles découverts depuis quelques années dans les environs d'Altdorf*; Altdorf, 1772, in-8°. Il perfectionna et encouragea par son exemple la culture du houblon, et publia un ouvrage intitulé *Sur la meilleure manière de cultiver le houblon, d'après les résultats de l'expérience* (en allemand); Altdorf, 1774, et 1796, in-4°. Cet ouvrage lui valut, de la part de l'électeur de Bavière, le titre de conseiller du commerce.

Adelung, Suppl. à Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon*.

BAUDERON (*Antoine*), sieur de Sénecé, poète français, né à Mâcon le 13 octobre 1643, mort le 1er janvier 1737. Il était petit-fils du médecin Brice Bauderon, et passa une partie de sa vie à la cour, où il remplissait la charge de premier valet de chambre de la reine Marie-Thérèse. Outre un grand nombre de vers disséminés dans les recueils du temps, on a de lui : *Lettre de Clément Marot à M. de ***, touchant ce qui s'est passé à l'arrivée de J.-B. de Lulli aux Champs-Élysées*; Paris, 1688, in-12; — *Nouvelles en vers*; ibid., 1695, in-12; — *Satires nouvelles*; ibid., 1795, in-12; — *Épigrammes et autres pièces mêlées* (publiées par le P. du Cerceau); ibid., 1717, in-12; — *Paraphrase des Psaumes de David*; Mâcon, 1722, in-4°; — *Œuvres complètes* (publiées par L.-S. Auger); Paris, an XIII, in-12; 2e édit., ibid., 1806, in-12; — *Œuvres choisies*; ibid., 1826, in-16 : ces dernières font partie de la jolie *Collection des petits classiques français*. M. P.-A. C. (Cap) a fait réimprimer à Lyon (1825 in-8° de 64

pages), au nombre de cent exemplaires seulement, la *Lettre de Clément Marot*, comme spécimen d'une édition des œuvres de Sénecé : elle devait avoir deux volumes in-8°. Il n'en a paru que ce prospectus. J. B.

Mercure de France, mai 1787, p. 1889. — Papillon, *Bibliothèque des auteurs de Bourgogne*, t. I, p. 11 et 12.

BAUDERON (*Brice*), médecin, né vers 1540 à Paray, dans le Charolais, mort en 1623. Il étudia à Montpellier et s'établit à Mâcon, où il pratiqua la médecine jusqu'à sa mort. C'est de cette ville qu'il date la préface d'un ouvrage latin imprimé à Paris en 1620, in-4°, sous le titre : *Praxis medica in duos tractatus distincta.* Il se fit surtout connaître par sa *Pharmacopée*, publiée à Lyon, 1588, 1596, 1603 et 1628, in-8°, et depuis en latin sous ce titre : *Pharmacopœa e gallico in latinum versa a Philimone Hollando, cui adjecti sunt paraphrasis et miscendorum medicamentorum modus. Huic accedunt Joannis* Dubois *observationes in methodum miscendorum medicamentorum quæ in quotidiano sunt usu*; Lond., 1639, in-fol. ; la Haye, 1640, in-4°. Il y a des éditions françaises postérieures aux latines : l'une est de Rouen, 1644, in-4° ; l'autre, de Lyon, 1663, in-4°. Il y en a encore une de Lyon, 1681, in-8°, avec des additions de Sauvageon.

Éloy, *Dictionnaire des Médecins*. — Bayle, *Dictionnaire historique*. — Renou, *Antidotar*, liv. VI, p. 780.

BAUDERON (*Gratien*), sieur de Sénecé, médecin français, né en 1583, mort en 1615. Fils de Brice Bauderon l'Ancien, il exerça de bonne heure la profession de son père. Il composa dans sa jeunesse un traité d'anatomie, et un autre sur les maladies épidémiques de son temps, qui n'ont pas été imprimés. On a de lui : des *Notes sur la Pharmacopée* de son père; Lyon, 1628, in-8°, et 1648, même format; — p. 215 de cette dernière édition, un *Discours apologétique sur la chalcite.* J. B.

Papillon, *Biblioth. des Aut. de Bourgogne*, t. I, p. 14.

***BAUDERON** (*Brice*), sieur de Sénecé, littérateur français, né à Mâcon le 14 septembre 1613, mort le 31 octobre 1698. Il était fils de Gratien Bauderon, et petit-fils de Brice Bauderon le médecin. Il eut deux femmes ; la seconde, appelée Claudine Quiny, faisait des vers. On en voit quelques-uns en tête de l'*Apollon français* de son mari. Bauderon exerça pendant près de cinquante ans la charge de lieutenant général au présidial de Mâcon. Il a publié : *la Gyvre mystérieuse*, ou *Explication de la famille de M. Colbert*; Mâcon, 1680, in-8° ; — *Apollon français*, ou *Parallèle des vertus héroïques avec les propriétés du soleil, distribuées en cent devises, accompagnées d'explications*; Mâcon, 1681 et 1684, in-12 ; — *Paraphrase du Cantique des Cantiques*; Mâcon, 1684, in-12 ; — *Harangues prononcées aux assemblées des états du Mâconnais, et aux ouvertures des audiences*; Mâcon, 1685, in-4° ; — *le Coq-Royal* ou *le Blason mystérieux des armes de M. le chancelier Boucherat*; Mâcon, 1687, in-12. Joseph Boulmier.

Papillon, *Bibl. des Aut. de Bourgogne*, t. I, p. 14.

***BAUDESSON** (*Nicolas*), peintre de fleurs, né à Troyes en 1613, mort à Paris, en 1680, après avoir habité longtemps Rome. Le *Mercure galant* le cite au nombre des meilleurs peintres de son temps. On voyait autrefois un grand nombre de ses tableaux au château de Versailles. N. M—y.

Grosley, *Mercure galant*, septembre 1680.

BAUDET (*Gui*), évêque de Langres, né à Beaune, en Franche-Comté, à la fin du treizième siècle; mort en 1339. Il fut d'abord professeur de droit, puis chancelier de France en 1334, sous Philippe de Valois.

Sismondi, *Histoire des Français*.

BAUDET (*Étienne*), graveur, né à Blois en 1643, et mort en 1716. Il fit beaucoup d'estampes d'après le Poussin, Le Brun, l'Albane, le Dominiquin, etc. Ses meilleurs ouvrages sont : *le Frappement du Rocher, le Veau d'or, Moïse foulant aux pieds la couronne de Pharaon*, d'après le Poussin; *le grand Escalier de Versailles*, d'après Le Brun. Son chef-d'œuvre est l'estampe *d'Adam et d'Ève*, d'après le Dominiquin.

Heinecken, *Dictionnaire des Artistes*. — Ch. Le Blanc, *Manuel de l'Amateur d'estampes*.

BAUDIER (*Michel*), historiographe de France, né en Languedoc vers l'année 1589, mort en 1645. Les biographes ont à peine consacré quelques lignes à cet écrivain laborieux et estimable, dont les nombreuses publications historiques ont été lues cependant avec intérêt pendant la première moitié du dix-septième siècle. Le peu de détails qu'ils donnent sur lui a été emprunté à Moréri, qui s'est borné à donner une liste de ses ouvrages, d'après les indications incomplètes fournies par la *Bibliothèque des Historiens de la France*, par le P. Lelong. Dans le privilége accordé à ses différents éditeurs pour l'impression successive de ses livres, Michel Baudier est toujours désigné sous le titre de *gentilhomme de la maison du roi* et d'*historiographe de France*. Il avait compris de bonne heure la nécessité de la retraite; et il se plaint si souvent de l'injustice du monde et de l'ingratitude des cours, qu'il est aisé de voir qu'il avait souffert plus d'une fois lui-même des inconvénients qu'il signale. Lié intimement avec le célèbre sculpteur Jean de Bologne (né à Douai, mort à Bologne), il avait su tempérer par son goût prononcé pour les arts la gravité de ses études habituelles. Il avait employé la plus grande partie de sa modeste fortune à acheter des livres, à se procurer des manuscrits, à faire des collections de médailles, s'appauvrissant ainsi chaque jour, en même temps qu'il poursuivait péniblement cette renommée que d'autres écrivains plus heureux obtenaient avec moins de travaux et d'efforts.

Voici la liste complète de ses ouvrages : *Histoire de la guerre de Flandre* (de 1559

à 1609); Paris, Chappelet, 1618, in-8° : c'est la traduction d'un livre italien composé par Francesco Lanario; le traducteur l'a fait suivre d'une *Histoire succincte de la Flandre*, qui n'est nullement dénuée d'intérêt; — *Inventaire général de l'histoire des Turcs*, par un gentilhomme de la maison du roi; Paris, 1619, in-4° : c'est un ouvrage très-savant pour l'époque où il fut composé, et dont se sont depuis servis utilement les historiens; — *Histoire générale de la religion des Turcs, avec la vie de leur prophète Mahomet et des quatre premiers califes; plus, le livre et la théologie de Mahomet, traduit de l'arabe;* Paris, 1626, in-8°; — *Histoire générale du sérail et de la cour du Grand Seigneur;* Paris, 1626, in-4° : cet ouvrage a été imprimé dans le deuxième volume de l'Histoire générale des Turcs, par Chalcondyle, traduite par Vigenère, et continuée par Artus Thomas et Mézeray (Paris, 1662, in-fol.); — *Histoire de la cour du roi de Chine;* Paris, 1626, in-4°; ibid., 1668, in-12 : Baudier tenait les particularités consignées dans son ouvrage, de la bouche d'un jésuite flamand que la reine Marie de Médicis avait envoyé en Chine vers l'année 1616; et il se trouvait lui-même au Louvre, lorsque le missionnaire avait raconté au jeune roi Louis XIII les merveilles de la ville de Pékin, où il avait porté une riche tapisserie envoyée par la reine au chef du Céleste Empire; — *Histoire de l'administration du cardinal d'Amboise, grand ministre d'État en France, où se lisent les effets de la sagesse politique; ensemble les félicités de la France sous un bon gouvernement;* Paris, 1634, in-4° : cet ouvrage était une protestation courageuse contre le livre dans lequel l'académicien Sirmond s'était efforcé de rabaisser systématiquement le ministre de Louis XII pour flatter bassement Richelieu (*la Vie du cardinal d'Amboise, par le sieur des Montagnes*, 1631, in-8°); — *Histoire de l'incomparable administration de Romieu, grand ministre d'État de Raymond Béranger, comte de Provence*, etc.; Paris, 1635, in-8° (si ce n'est pas le plus important des ouvrages de Baudier, c'est au moins le plus curieux. Romieu n'est autre que le célèbre Romée de Villeneuve, qui fut réellement ministre du comte de Provence, et dont les historiens ont raconté les actions; mais Baudier a cru devoir composer un roman dont il avait pu trouver l'idée première dans quelques vers du Dante. Nostradamus, Ruffi, Bouche, tout en rapportant la légende romanesque racontée par Baudier, ont cependant respecté la vérité historique. Fontenelle la reprit en sous-œuvre au dix-huitième siècle, et en publia une partie dans le *Mercure de France* de janvier 1751, ce qui donna lieu à un article très-savant de dom Vaissette, publié dans le même journal), au mois de mai suivant; — *le Soldat piémontais revenant du camp de Turin* (racontant la campagne d'Italie de 1640); Paris, 1641, in-8° : le récit de cette campagne, dans laquelle se distinguèrent le prince Thomas de Savoie, le comte d'Harcourt et le marquis de Leganez, était, à l'époque où Baudier publiait son *Soldat piémontais*, l'objet d'une douzaine d'autres relations en français et en italien, dont aucune n'est supérieure à la sienne; — *Histoire du maréchal de Toiras, ensemble une bonne partie du règne de Louis XIII et la généalogie*, avec figures, 1644, in-fol., Paris, et 1666, 2 vol. in-12; — *Histoire de l'administration de l'abbé Suger;* Paris, 1645, in-4° : c'est une vie impartiale du ministre de Louis le Jeune; elle est sous ce rapport préférable à celle que nous devons à la plume plus élégante de dom Gervaise (Paris, Barrois, 1721, 3 vol. in-12); — *Histoire de la Vie du cardinal de Ximénès;* Paris, in-4° : c'est le plus considérable et le plus intéressant des ouvrages de Michel Baudier. L'auteur a consulté les écrivains espagnols Gomez de Castro, don Fernand de Pulgar et Eugène Roblez, comme l'ont fait après lui Fléchier et Marsollier; mais le Journal des Savants de 1665, qui analyse les ouvrages de ces deux derniers écrivains, ne mentionne pas celui qu'ils avaient fait oublier. Une note que nous trouvons dans le t. IX du journal littéraire de l'abbé Prévost (*le Pour et le Contre*), mentionnait une *Histoire manuscrite de Marguerite d'Anjou, femme du roi d'Angleterre Henri VI*, par Michel Baudier. Ce manuscrit, que possédait alors (en 1740) M. de Coislin, évêque de Soissons, fait partie aujourd'hui de la Bibliothèque nationale, où se trouve un autre manuscrit du même auteur, renfermant des notes étendues sur les guerres qui ont eu lieu entre la France et l'Angleterre. C. HIPPEAU.

Le Long, *Bibl. hist. de la France.* — Bayle; Moréri; Chaudon, etc., *Dict. hist.*

* **BAUDIN** (*Alexandre-Louis*), littérateur, frère du représentant des Ardennes, né à Sedan le 27 mai 1769. Il entra d'abord dans la marine en qualité d'aspirant, puis abandonna cette carrière et devint contrôleur des postes à Cherbourg. On a de lui : *la France régénérée, poëme civique;* Cherbourg, 1790, in-4°; — *Les Bucoliques de Virgile, trad. en vers francais;* ibid., 1814, in-12.

Boullot, *Biographie Ardennaise;* — Quérard, *la France littéraire.*

* **BAUDIN** (*Jean-Baptiste-Alphonse-Victor*), médecin français, né à Nantua (Ain) le 23 octobre 1801, mort à Paris le 4 décembre 1851. Il étudia d'abord à Lyon, et vint ensuite se perfectionner dans ses études à Paris, au Val-de-Grâce. Reçu docteur de médecine militaire le 21 mars 1837, il servit en Afrique comme aide-major dans le bataillon des Zouaves; mais, au bout de deux ans, il donna sa démission pour se livrer à la pratique civile. En mai 1849 il fut élu, par le département de l'Ain, membre de l'assemblée législative, où il siégea parmi les représentants

dits *de la Montagne*. Après le coup d'État du 2 décembre 1851, il essaya la résistance, sinon la conciliation, lorsqu'il tomba, frappé d'une balle au front, en tête d'une barricade construite au faubourg Saint-Antoine, à l'angle de la rue Sainte-Marguerite. Baudin a publié un travail estimé *sur la dothinentérite* (inflammation des intestins); Paris, 1837, in-4° (thèse inaugurale).

BAUDIN (*Nicolas*), capitaine de vaisseau et botaniste, né dans l'île de Ré vers 1750, mort le 16 septembre 1803. Fort jeune encore, il s'engagea dans la marine marchande, et fut nommé sous-lieutenant de vaisseau en 1786, lorsque le maréchal de Castries réorganisa la marine royale. Quelque temps après, il commanda dans l'Inde un navire expédié de Livourne sous pavillon autrichien, pour faire des recherches sur l'histoire naturelle. Il fit un second voyage aux Antilles pour le même objet. De retour en France, il présenta sa précieuse collection au Directoire, qui le nomma capitaine de vaisseau, et lui confia en 1800 le commandement des deux corvettes *le Géographe* et *le Naturaliste*, avec la mission d'explorer les côtes de la Nouvelle-Hollande. Il emmena avec lui un jeune Chinois, et se rendit d'abord à l'île de France; de là il se dirigea vers la Nouvelle-Hollande, dont il trouva les côtes inabordables au nord-ouest. Baudin parcourut avec soin la grande baie *des Chiens marins* de Dampier (*Dirk hertogs* des Hollandais), sur laquelle il donna des renseignements importants; enfin il reconnut la partie située entre le détroit de Bass, et l'extrémité orientale de la Terre-de-Nuits, près de la région appelée par Cook *Nouvelle-Galles méridionale*. La moitié de l'équipage succomba aux fatigues de ce voyage, et le capitaine lui-même termina sa carrière à l'île de France. Sa conduite pendant cette navigation a été l'objet de reproches assez graves. Le voyageur naturaliste Péron, qui a eu beaucoup à se plaindre de Baudin, a publié une partie de cette expédition sous le titre : *Voyage aux Terres Australes, par les frégates* le Géographe *et* le Naturaliste; Paris, 1807, 3 vol. in-4°.

Biographie des Contemporains.

BAUDIN *des Ardennes* (*Pierre-Charles-Louis*), conventionnel, né à Sedan le 18 décembre 1748, mort le 14 octobre 1799. Il se destina au barreau; mais l'exil du parlement de Paris, en 1771, lui fit quitter cette carrière. Il devint alors précepteur des enfants du président Gilbert de Voisins. En 1786, il fut directeur des postes à Sedan. L'estime dont il jouissait le fit nommer maire de cette ville en 1790, et, au mois de septembre 1791, membre de l'assemblée législative, où il fit partie du comité d'instruction publique. Membre de la convention, il vota pour la détention de Louis XVI, et le bannissement à l'époque de la paix; puis il demanda l'appel au peuple, et le sursis. En floréal an III, il fit partie de la commission des onze, chargés de rédiger et de proposer un projet de constitution. Il insista fortement pour la réélection des deux tiers de la convention, comme partie du nouveau corps législatif. Le jour même de sa nomination à la présidence de la convention, au commencement de l'an IV, il venait de faire rendre un décret pour la convocation des assemblées électorales. Il adressa un discours aux patriotes de 1789 qui se présentèrent pour défendre la Convention le 12 vendémiaire. Avant que cette assemblée fût dissoute, on y proclama une amnistie pour les délits révolutionnaires, et généralement pour tous les actes qui rentreraient dans cette catégorie. C'est Baudin qui fit adopter cette mesure. « Où est l'homme, disait-il, qui n'ait point à regretter, ou quelques excès dans un emportement, excusable d'ailleurs, ou quelques-uns de ces ménagements qui dégénèrent en faiblesses, ou des variations équivoques, ou des moments d'indécision, ou même une inaction nuisible? » — Lors de la formation d'un nouveau corps législatif qui se composait du conseil des cinq-cents et du conseil des anciens, Baudin entra dans ce dernier conseil, dont il fut successivement nommé secrétaire, commissaire aux archives, et président. Il n'oublia point les principes qu'il avait suivis jusqu'alors; il s'opposa également aux hommes qui voulaient renverser les institutions nouvelles, et à ceux qui ne paraissaient les adopter que pour en abuser au milieu de l'anarchie. Il combattit avec beaucoup de vigueur le parti clichyen, dont l'opposition au Directoire n'était, selon lui, qu'un acheminement à la royauté. Baudin, qui avait applaudi à la chute de la Bastille, appuya la proposition de faire entrer des troupes dans le rayon constitutionnel. Ce qui l'y engageait sans doute, c'est que Pichegru s'y opposait au conseil des cinq-cents, dont il était membre. On ne pouvait reprocher à Baudin de l'inconstance en politique; durant cette session de l'an VI, il prit souvent la parole, et toujours pour le triomphe des maximes qu'il avait adoptées dès le principe. L'année suivante, il obtint qu'on renvoyât à une commission d'examen le projet d'assimiler aux émigrés les Français qui s'étaient soustraits à la déportation. En qualité de membre de l'Institut, il fit hommage au conseil d'un ouvrage posthume de Bailly. Chargé une seconde fois de la présidence, il prononça, à l'occasion de l'anniversaire du 14 juillet, un discours dans lequel, après avoir rappelé ce que la révolution avait produit, ce qu'elle avait détruit, et tout ce qu'elle avait fait de grand, il s'élevait contre la dangereuse idée de changer désormais la distribution des pouvoirs, distribution qui ne tarda pas à être totalement intervertie par l'événement du 18 brumaire. Quelque temps auparavant, il s'était élevé avec force contre Barrère : il n'avait point demandé qu'on le jugeât, mais qu'enfin on le laissât dans l'oubli. Il s'était aussi élevé contre la réunion du Manége, et contre la mise en accusation des directeurs

renvoyés le 30 prairial, Merlin, Treilhard et Larevellière-Lépaux, auxquels il reprochait néanmoins d'avoir compromis, par incapacité ou par faiblesse, l'existence de la république. La tyrannie du Directoire lui paraissait aussi humiliante que révoltante, et il en appelait hautement la fin par ses vœux. Quand Napoléon débarqua à Fréjus, on a prétendu que Baudin mourut de joie à cette nouvelle. On a de lui : *Réponse à l'écrit de La Harpe, que je n'ai point lu*; Paris, 1794, in-8°; — *Anecdotes et réflexions générales sur la constitution*; ibid., 1794, in-8°; — *Éclaircissements sur l'article 355 de la constitution, et sur la liberté de la presse*; ibid., 1795, in-8°; — *Du fanatisme et des cultes*; ibid., 1795, in-8°.

Le Bas, *Encyclopédie de la France*. — Bouillot, *Biographie Ardennaise*.

*BAUDIN des Ardennes (*Charles*), vice-amiral français, fils du précédent, naquit à Sedan le 21 juillet 1784. Il entra, le 24 novembre 1799, au service de la marine militaire en qualité de novice sur le navire *le Foudroyant*. Enseigne à bord de la frégate *la Piémontaise*, il assista en 1808 à un combat contre les Anglais dans la mer des Indes, où il eut le bras droit emporté par un boulet. Quoique ainsi mutilé, il continua honorablement sa carrière, et se distingua de nouveau, en 1812, dans un combat singulier contre un brick anglais dans la Méditerranée. En 1814, M. Baudin était parvenu au grade de capitaine de vaisseau; il continua de servir en cette qualité jusqu'après les Cent-Jours; mais il donna sa démission à la seconde rentrée des Bourbons, contre lesquels il s'était prononcé énergiquement. C'est à tort qu'on lui a attribué l'offre qui fut faite à Bonaparte de le transporter aux États-Unis d'Amérique. Retiré du service, le capitaine Baudin fonda au Havre une maison de commerce qui acquit bientôt une grande prospérité, grâce à la probité connue de son directeur. Elle entretenait des relations nombreuses, surtout dans les possessions françaises de l'Afrique. Mais, après la révolution de 1830, des faillites considérables vinrent ébranler le crédit de cette maison, et M. Baudin fut obligé de renoncer aux affaires; ce qu'il fit d'une manière honorable, et en payant tous ses créanciers. Il reprit alors du service, et reçut, en 1838, l'ordre de transporter à Saint-Domingue un commissaire français, chargé de régler le chiffre et le mode de payement de l'indemnité imposée au gouvernement haïtien. En cas de refus, son escadrille devait canonner le Port-au-Prince. Les négociations s'étant terminées heureusement, le capitaine descendit à terre, et fut reçu de la manière la plus honorable par le président de la république. A peine de retour en France, il fut élevé au grade de contre-amiral, et chargé d'aller tirer vengeance des actes de violence commis ou tolérés par le gouvernement mexicain sur les négociants français établis dans cette république. Après d'assez longs pourparlers, qui n'eurent aucun résultat, l'amiral Baudin attaqua avec quatre vaisseaux seulement le fort de Saint-Jean d'Ulloa, regardé jusqu'alors comme imprenable; en moins de quatre heures, cette forteresse n'était plus qu'un monceau de ruines, sur lequel nos marins s'élancèrent à la poursuite des Mexicains. Ce beau fait d'armes, qui montra aux autres puissances ce que vaut la marine française, termina la querelle. Les négociations furent reprises; mais le résultat qu'elles amenèrent fut peu avantageux aux vainqueurs. Après 1848, M. Baudin a été élevé à la dignité de grand cordon de la Légion-d'Honneur, et maintenu sur le cadre de l'activité de service. C'est un des membres les plus éminents du conseil de l'amirauté.

Le Bas, *Dict. encyclop. de la France*. — *Archives de la Marine et de la Légion-d'honneur*.

BAUDIN (....), né vers 1766, mort en 1830. Il était vicaire épiscopal dans le diocèse de Paris, lorsque la révolution éclata. Il se fit remarquer au club des Jacobins, dont il devint un des principaux membres. Commissaire du pouvoir exécutif dans la Vendée, il s'opposa aux excès des conventionnels Hentz et Francastel; mais ils le firent arrêter, et le retinrent huit mois en prison. Dès qu'il fut libre, il renonça solennellement à la prêtrise, et dit à la convention que, « chez un peuple de citoyens, il ne fallait pas plus de prêtres que de rois. » Il fut envoyé de nouveau dans les départements de l'ouest par le général Hoche, pour concourir à la pacification de ce pays. Les événements du 18 fructidor le rappelèrent à Paris, où il remplit les fonctions de commissaire du pouvoir exécutif près du bureau central. Il ne tarda pas à être destitué; mais il fut ensuite nommé administrateur des hospices civils de Paris. Depuis le 18 brumaire, il vécut dans la plus profonde retraite.

Biographie des Contemporains.

BAUDINOT (*Palamède*), écrivain moraliste, originaire du Charollais, vivait dans les premières années du dix-septième siècle. Il était avocat au parlement de Dijon, et juge de Paray. On a de lui : *Conseils et Sentences morales*; Dijon, Guyot, 1617. J.-B.

Papillon, *Bibliothèque des Auteurs de Bourgogne*, t. I, p. 18.

*BAUDIOT (*Charles-Nicolas*), violoncelliste, né à Nancy le 29 mars 1773 (on ignore la date de sa mort). Il reçut des leçons de Janson l'aîné, et succéda à son maître comme professeur au Conservatoire en 1802. Peu de temps après son entrée dans cette école, il fut chargé de faire, avec Levasseur, une méthode de violoncelle qui fut rédigée par Baillot. On a de lui plusieurs ouvrages pour le violoncelle.

Fétis, *Biographie universelle des Musiciens*.

*BAUDIS (*Godefroy-Léonard*), antiquaire allemand, mort à Brunswick vers 1760. On a de lui : *Disput. de Hermis, viarum indicibus, ad illustrationem Ovid. lib. II, v. 104 Metamorphos.*; Leipzig, 1729, in-4°; — *Disput. duæ de Monogrammatibus imperatorum Germanico-*

rum, a Carolo, etc., usque ad Conradum III; Leipzig, 1737, in-4°.

Adelung, Suppl. à Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon*.

* **BAUDIS** (*Joachim*), médecin allemand, natif de Breslau, vivait vers la fin du seizième siècle. On a de lui : *Consilia medica*, ouvrage qui se trouve dans le recueil de Laur. Scholzius; Francfort, 1598, in-fol.

Kestner, *Medicinisches Gelehrten-Lexicon*.

* **BAUDISCH** (*J...*), peintre, connu seulement pour avoir gravé, d'après B. Kilian, le portrait de Marguerite-Thérèse, infante d'Espagne.

Heinecken, *Dict. des Artistes*.

* **BAUDISSIN** (*Wolf-Henri-Frédéric*, comte DE), littérateur allemand, né le 30 janvier 1789. Il eut pour premier maître le célèbre Kohlrausch, étudia ensuite à l'université, et devint secrétaire de légation au service du gouvernement danois. Il séjourna en cette qualité, de 1810 à 1814, à Stockholm, Vienne et Paris. En 1813 il dut passer six mois à la forteresse de Frederischfort, pour avoir témoigné des sentiments par trop libéraux. Il voyagea ensuite pendant plusieurs années en Italie, en France et en Grèce. En 1827 il vint à Dresde, où il se lia avec Tieck. C'est surtout à partir de ce moment qu'il se fit connaître par ses publications. On a de lui plusieurs pièces de théâtre d'après Shakspeare, faites en collaboration avec Tieck, notamment : *Viel Larmen um nichts* (Beaucoup de bruit pour rien); — *Ende gut, alles gut* (Tout est bien, qui finit bien); — *Antonius und Cleopatra*; — *Troilus und Cressida*; — *Die lustigen Weiber von Windsor* (les Joyeuses Commères de Windsor), etc.; — *Ben Jonson und seine Schule, mit Anmerkungen und einem historischen überblick über die Geschichte der englischen Bühne* (Ben Jonson et son École, avec des observations et un aperçu sur l'histoire de la scène anglaise); 2 vol., Leipzig, 1836. On trouve dans cet ouvrage une série de traductions de vieux drames anglais.

Conversations-Lexicon.

BAUDIUS ou **BAUDIER** (*Dominique*), historien et poëte, né à Lille en 1561, mort en 1613. Ses parents, persécutés comme protestants, s'étaient retirés à Aix-la-Chapelle. Il commença ses études à Leyde, et les acheva à Genève sous Bèze. Reçu docteur en droit en 1585, il voyagea en Angleterre et en France, où il avait l'intention de se fixer. Vainement il fit tous ses efforts pour être accrédité à la cour de Henri IV comme ambassadeur des états généraux. Il retourna à Leyde en qualité de professeur en 1602, et fut nommé historiographe ainsi que Meursius; mais les désordres de sa vie privée, en lui enlevant successivement toutes ses ressources, le précipitèrent au tombeau. Baudius a laissé une double réputation d'écrivain latin, comme poëte et comme prosateur : bien peu, dans ce siècle, l'ont égalé. Son *Histoire des douze ans de trêve* est écrite dans un très-bon style, et décèle un esprit nourri des beautés de Cicéron. Ses poëmes ont un certain cachet de misanthropie un peu sauvage; mais on y remarque les inspirations d'un cœur chaud et d'un esprit philosophique. On a de lui : *De induciis belli Belgici*; Leyde, 1613-1629, in-12; — *Epistolæ, accedunt Orationes et libellus de Fenore*; Amsterdam, 1662, petit in-12; — *Amores; Lælii Capilupi Cento Virgilianus in fœminas; Ausonii cento nuptialis; Pervigilium Veneris*, etc.; Amsterdam, 1638.

Bayle, *Dictionnaire critique*. — Moréri, *Dictionnaire historique*. — Valère André, *Bibl. Belgica*. — Joannes Meursius, *Athen. Batav.* — Melchior Adam, *In Vit. German. Phil.* — Sweertius, *Athenæ Belgicæ*, p. 228. — Baillet, *Jugements*, t. IV, *Poëtes modernes*, p. 162, n° 1358. — Foppens, *Biblioth. Belgic.*, t. I, p. 247. — David Clément, *Bibliothèque Curieuse*, t. II, p. 408.

BAUDOCHE (*les*), ancienne famille aujourd'hui éteinte, donna depuis 1315 jusqu'en 1549 un grand nombre de maîtres échevins à la ville de Metz, qui formait alors une république indépendante. Plusieurs Baudoche se sont signalés dans la carrière des armes. Claude Baudoche construisit de ses deniers, en 1526, une magnifique église à Sainte-Barbe, dont il était seigneur. Il n'en reste plus que le chœur et quelques vitraux peints, où se voit encore l'image du fondateur.

Bégin, *Biographie de la Moselle*.

* **BAUDOIN DES AUTIEX** ou **DES AUTELS**, poëte et musicien français, vivait vers 1250. On trouve une chanson notée de sa composition dans un manuscrit de la Bibliothèque impériale, n° 65 (fonds de Cangé).

La Croix du Maine, *Biblioth. franç.*

BAUDOIN. *Voy.* BALDWIN et BAUDOUIN.

BAUDOIN ou **BAUDUIN**, surnommé *de Condé*, poëte français, vivait dans la première moitié du treizième siècle. Il eut pour contemporain et rivaux Jehan de Condé et le fameux Rutebœuf. On a de lui des fabliaux, dits contes, etc., conservés dans les manuscrits de la Bibliothèque impériale (n° 173, fonds de la Belgique, et 2736, fonds de la Vallière). En voici les titres : *le Dit des Preudomes et le Fabliau du Preudome*; — *le Dit de l'Éléphant*; — *le Dit de Gentillesse*; — *le Dit du Bachelier*; — *l'Ave Maria*, en vers; — *Fabliau du Manteau d'honneur*; — *les Vers sur le Droit*; — *le Dit du Corps*; — *le Dit du Garde-Corps*; — *le Dit du Dragon qui envenime aulcun chevalier*; — *le Dit d'Avarice*; — *les Trois Morts et les Trois Vivants, dit moralisé*; — *l'Équivoque de Baudoin de Condé*.

Van Praet, *Catalogue de la Vallière*, t. II, p. 228.

BAUDOIN ou **BAUDOUIN** (*Jean*), littérateur français, né à Pradelle, dans le Vivarais, vers 1590; mort en 1650. Ses études terminées, il vint se fixer d'assez bonne heure à Paris. Il apprit dans ses voyages l'italien, l'espagnol et l'anglais; mais il n'eut, à ce qu'il paraît, qu'une connaissance médiocre du grec et du latin. Joignant à cela une grande facilité pour le travail, il enfanta un nombre considérable de volumes, dont la plupart sont des traductions. On peut en voir la liste dans l'*Histoire de l'Académie française*, par Pellisson et d'Olivet; nous nous contente-

rons de citer les traductions de Xiphilin, de Suétone, de Velléius Paterculus, de Tacite, du Tasse, de Davila, de Bacon, de Lucien, etc. Toutes ces traductions, oubliées depuis longtemps, fourmillent d'erreurs. La plupart même n'appartenaient pas en propre à l'auteur : Baudoin se contentait de retoucher les ouvrages de ses devanciers. On peut donner comme excuse qu'il travaillait *propter famem, non famam*. Les seuls ouvrages de Baudoin qui soient encore lus, sont : *Iconologie, ou Explications de plusieurs images, emblèmes et autres figures hiéroglyphiques, tirée de César Ripa*, 1636, in-fol.; 1698, 2 vol. in-12; — *Emblèmes avec des discours moraux qui peuvent servir d'explication*, 1638-1646, 3 vol. in-8°. Pellisson reconnaît dans Baudoin un style facile, naturel et clair. Ce sont sans doute ces qualités qui lui ouvrirent les portes de l'Académie française, dès la formation de cette compagnie; il était vers cette époque lecteur de la reine Marguerite.

Mémoires de Nicéron, t. XII et XX. — Pellisson et d'Olivet, dans l'*Histoire de l'Académie française*.

***BAUDOIN** ou **BAUDOYN** (*Noël*), contrapuntiste français, vivait dans la première moitié du seizième siècle. Il fut attaché à la chapelle pontificale en qualité de chanteur. On trouve dans les archives de cette chapelle quelques messes manuscrites de sa composition.

Fétis, *Biographie des Musiciens*.

BAUDONOVIE. *Voy.* RADEGONDE.

BAUDORY (*Joseph* DU), jésuite littérateur, né à Vannes le 16 février 1710, mort à Paris le 4 mai 1749. Il avait, huit ans auparavant, occupé la chair de rhétorique au collége de Louis le Grand, après la mort du P. Porée. On a de lui des *Œuvres diverses* dont la première édition est de Paris, 1750, in-12, et la dernière de 1809, in-12. On y remarque quatre Discours latins et quatre Plaidoyers français, et une Ode au roi sur sa convalescence. La latinité du P. Baudory est assez correcte, mais inférieure à celle des Cossart et des Jouvency.

Moréri, *Dictionnaire historique*.

***BAUDOT** (*Auguste-Nicolas*), général français, né à Rennes le 15 février 1765, mort à Alexandrie le 29 mars 1801. Capitaine au premier bataillon d'Ille-et-Vilaine le 12 septembre 1791, il avança rapidement, devint aide de camp des généraux Moreau et Kléber, et fut nommé général de brigade le 19 juillet 1800. Blessé mortellement le 21 mars 1801 devant Alexandrie (basse Égypte), il mourut à l'ambulance du quartier général, à l'âge de trente-six ans. Le nom de ce général est inscrit sur les tables de bronze du palais de Versailles. A. S....Y.

Archives de la Guerre. — *Victoires et Conquêtes*, t. III, VIII et XIV.

BAUDOT (*François*), antiquaire français, né à Dijon vers 1638, mort dans sa ville natale le 4 avril 1711. Il avait beaucoup voyagé, et se distingua aussi dans la poésie. Ses deux principaux ouvrages sont : *Lettres en forme de dissertation sur l'ancienneté de la ville d'Autun et sur l'origine de celle de Dijon*; Dijon, 1711, in-12; — *Fastes d'Ovide, traduits en vers français*. Sa famille possède le manuscrit de cette traduction à Dijon.

Papillon, *Bibliothèque des Auteurs de Bourgogne*.

BAUDOT (*Marc-Antoine*), membre de la convention nationale, mort en 1830. D'abord médecin à Charolles, il fut nommé, en 1791, député suppléant à l'assemblée législative, puis, en 1792, représentant du peuple à la convention nationale, par le département de Saône-et-Loire. Dès son début, il présenta un décret d'accusation contre Dillon, Maury, Courvoisier et Choiseul-Gouffier. Dans le procès de Louis XVI, il vota pour la mort et l'exécution dans les vingt-quatre heures. Envoyé en mission à Toulouse à l'époque du 31 mai, il fut presque aussitôt forcé de quitter cette ville, insurgée contre la Montagne. Le 23 juillet, il fit décréter que tous ceux qui se trouveraient dans les villes insurgées, et n'en sortiraient pas sous trois jours, seraient traités comme les émigrés : c'est aussi sur sa proposition que les cloches furent converties en canons. Il alla ensuite à Montauban renouveler les corps administratifs, accusés de fédéralisme; sa mission s'étendait sur le département des Pyrénées-Orientales, de la Haute-Garonne et de la Gironde; il en changea les autorités, et déploya une grande sévérité contre les émigrés et les fédéralistes; à son retour, il fut félicité par la convention et par les jacobins. Envoyé de nouveau à l'armée du Rhin, il s'y conduisit avec toute l'énergie qu'il avait déployée dans ses missions précédentes. A la bataille de Kaiserslautern, il chargea lui-même à la tête des soldats, et se fit ensuite le défenseur de Hoche, contre lequel Saint-Just avait d'injustes préventions. Bientôt après il demanda son rappel. En 1794, il fut élu secrétaire de la convention. Après le 9 thermidor, qu'il désapprouva, il fut envoyé à l'armée des Pyrénées-Orientales; mais le parti thermidorien n'ayant pu se l'attacher, le fit déclarer d'accusation à la suite de l'insurrection de prairial. Il fut alors enfermé au château de Ham, et recouvra seulement sa liberté à la suite de l'amnistie du 3 brumaire an IV. Après le 13 vendémiaire de la même année, il fut employé comme chef de division au ministère de la guerre, dirigé alors par Bernadotte. A la chute de ce ministère, il rentra dans son département, et y exerça la profession de médecin. Pendant les Cent-Jours il remplit une courte mission, et à la seconde restauration il fut banni, en vertu de la loi du 12 janvier 1816. Il se retira d'abord en Suisse, où il fut en butte à des persécutions; puis à Liége, où il vécut plus tranquille jusqu'à sa mort.

Le Bas, *Dict. encyclop. de la France*. — *Biographie des Contemporains*.

BAUDOT (*Pierre-Louis*), archéologue, né le 21 février 1760 à Dijon, mort à Pagny le 4 mars 1816. Il étudia d'abord à Paris la jurisprudence,

et se livra ensuite avec goût à l'étude de la numismatique. Outre plusieurs articles insérés dans le *Magasin encyclopédique* de 1808 a 1814, on a de lui un grand nombre de mémoires et d'opuscules. On y remarque : *Éloge historique de l'abbé Boullemier;* Dijon, 1803, in-8°; — *Recherches sur des médailles et des monnaies anciennes trouvées, à différentes époques, dans le département de la Côte-d'Or;* ibid., 1809, in-8°; — *Dialogue entre les Bourguignons Edme-Thomas-François Pasumot et Ch. Boullemier, aux Champs-Élysées;* Paris, 1811, in-8°; — *Dialogue aux Champs-Élysées, pour servir de suite à l'Éloge de M. Devosges;* Besançon, 1813, in-8°; — *Lettre à M. Girault, pour servir de supplément à ses Essais historiques et biographiques sur Dijon;* Dijon, 1815, in-12.

Quérard, *la France littéraire*, t. I. — Papillon, *Bibliothèque des auteurs de Bourgogne*, t. Ier, p. 18.

BAUDOT DE JULLY (*Nicolas*), historien français, né à Paris le 17 avril 1678, mort le 29 août 1759. Fils d'un receveur des tailles, il s'établit à Sarlat, où il fut subdélégué de l'intendant. Les devoirs de son emploi et les charmes de la littérature remplirent le cours de sa vie. On a de lui quelques ouvrages historiques écrits avec beaucoup d'art et de méthode : l'*Histoire de Catherine de France, reine d'Angleterre;* Paris, 1696, in-12 : cette histoire tient beaucoup du roman; — *Germaine de Foix*, nouvelle historique, 1701, in-12; — l'*Histoire secrète du connétable de Bourbon*, 1696, in-12; — *la Relation historique et galante de l'invasion d'Espagne par les Maures;* Paris, 1722, 4 vol. in-12. Ces trois ouvrages sont à peu près du même genre que le premier; mais il y en a d'autres de lui plus solides, comme : l'*Histoire de la conquête d'Angleterre par Guillaume, duc de Normandie*, 1701, in-12;— l'*Histoire de Philippe-Auguste*, 1702, 2 vol. in-12; et celle de *Charles VII*, 1697, 2 vol. in-12; l'ordre et le style en font le principal mérite : l'auteur n'avait consulté que les sources originales. On a encore de lui : l'*Histoire des Hommes illustres, tirée de Brantôme;* — l'*Histoire de la Vie et du Règne de Charles VI*, en 9 vol. in-12, 1756; — l'*Histoire du règne de Louis XI*, 6 vol. in-12, 1756; — l'*Histoire des révolutions de Naples*, 4 vol. in-12, 1757. Ces trois derniers ouvrages ont paru sous le nom de *Mlle de Lussan*. Le style en est un peu négligé, et manque souvent de précision.

Chaudon, *Dictionnaire historique*. — Quérard, *la France littéraire*.

BAUDOUIN, BALDUIN, BALDWIN, nom porté par un grand nombre de personnages célèbres, que nous avons divisés en quatre groupes : 1° *les Baudouin, comtes de Flandre;* — 2° *les Baudouin, rois de Jérusalem;* — 3° *les Baudouin, empereurs de Constantinople;* — 4° *les Baudouin écrivains, savants, artistes*, etc.

I. *Les Baudouin, comtes de Flandre.*

BAUDOUIN ou BALDUIN, nom porté par neuf comtes de la Flandre, pays de l'ancienne Belgique. Ce pays fut érigé en comté par Charles le Chauve, roi de France, en faveur du mariage de sa fille Judith avec Baudouin Ier, surnommé *Bras de fer*, qui mourut en 879. Celui-ci eut pour successeur son fils *Baudouin II*, dit *le Chauve* (mort en 918), qui fit, en 900, assassiner Foulques, archevêque de Reims, afin de se venger de ce que le roi Charles le Simple lui avait ôté l'abbaye de Saint-Waast d'Arras, pour la donner à ce prélat. Son petit-fils, Baudouin III, mourut, en 962, de la petite-vérole. — *Baudouin IV*, surnommé *le Barbu*, mort à Gand en 1036, enleva plusieurs places à Godefroi d'Ardennes, duc de la basse Lorraine, et institua les foires de Flandre. — Son fils, *Baudouin V*, dit *de Lille* ou *le Débonnaire*, mort en 1067, eut de sanglants démêlés avec l'empereur Henri III; il fit établir le *Fossé-Neuf*, fameux canal qui sépare l'Artois de la Flandre; en 1060, après la mort de Henri Ier, roi de France, il fut chargé de la régence du royaume pendant la minorité de Philippe, et seconda l'expédition qui mit la couronne d'Angleterre sur la tête du duc de Normandie, son gendre. — Son fils, *Baudouin VI*, dit *de Mons* ou *le Bon*, mort à Oudenarde en 1070, assigna le comté de Flandre à Arnoul son fils aîné, et celui de Hainaut à Baudouin son second fils. — *Baudouin VII*, dit *à la Hache* ou *Hapkin*, mort en 1119 d'un coup de lance au siége du château d'Eu, fut le fidèle allié du roi Louis le Gros contre Henri Ier, roi d'Angleterre. — *Baudouin VIII*, mort en 1195, se réconcilia avec Philippe-Auguste, après une entrevue à Péronne, et rendit en 1192 hommage au roi de France, dans la ville d'Arras. — *Baudouin IX* fut d'abord en guerre avec Philippe-Auguste, roi de France, se réconcilia avec lui, prit la croix, en 1201, dans l'église de Saint-Donatien de Bruges, et nomma, pour gouverner ses États en son absence, Guillaume son oncle, Philippe son frère, et Bouchard d'Avesnes.

Le Broussart, *Mém. sur les Baudouins comtes de Flandre;* Bruxelles, 1830.

II. *Les Baudouin, rois de Jérusalem.*

BAUDOUIN Ier, roi de Jérusalem, natif de Flandre, mort en 1118. Descendant des comtes de Flandre, cinquième du nom, il se mit avec son frère, Godefroi de Bouillon, à la tête de la première croisade prêchée en 1095. C'est moins la piété que l'espoir de conquérir une principauté en Asie, qui lui fit prendre la croix. Il eut de violents démêlés avec Tancrède pour la possession de Tarse et de Malmistra, et fonda le comté d'Édesse, dont il fut mis en possession par les habitants insurgés contre son prédécesseur, et qui resta cinquante-quatre ans entre les mains des Latins. Il paraît que l'ambition de Baudouin ne fut

pas étrangère à ce résultat, qu'il aurait préparé et amené en désertant la cause du prince d'Édesse, qui l'avait adopté pour son fils. C'est à lui que se rapporte ce passage du Ier livre de la *Jérusalem délivrée*, où il est dit que « l'Éternel voit dans Édesse l'ambitieux Baudouin, qui n'aspire qu'aux grandeurs humaines dont il est occupé tout entier. » En effet, il ne s'associa point à la prise de Jérusalem. En 1100 il abandonna ce comté d'Édesse à son cousin Baudouin de Bourg, et succéda à Godefroi sur le trône de Jérusalem. En 1101, une nouvelle armée de croisés partit de France pour la terre sainte, sous la conduite de Hugues le Grand, de Guillaume, duc d'Aquitaine, d'Étienne, comte de Blois, etc. Mais cette seconde expédition n'eut aucun succès, la plupart des croisés ayant péri sur la route, par la perfidie, dit-on, d'Alexis, empereur de Constantinople; les autres passèrent au service du roi Baudouin. Celui-ci les mena, le 27 mai 1102, au combat de Rama, où ils furent presque tous tués ou faits prisonniers. Baudoin se jeta dans Joppé (Jaffa), avec ce qu'il avait pu ramasser de troupes dans les environs. Les Sarrasins ne tardèrent pas à venir l'assiéger dans cette place. Mais, dans une sortie, il tomba sur eux si à propos qu'il les mit en fuite. Ce retour de prospérité ramena le courage des croisés. Au mois de mai 1104, Baudouin, avec le secours d'une flotte génoise de soixante-dix vaisseaux, s'empara de Ptolémaïde (Saint-Jean-d'Acre), après vingt jours (et non vingt mois) de siége. Il avait échoué, l'année précédente, devant cette place. En 1109, il prit Béryte (Bairuth), qu'il tenait assiégée depuis soixante-quinze jours. L'année suivante (le 17 mai), il attaqua Sidon (Sayd), et s'en rendit maître au mois de décembre. L'an 1115, il bâtit le château de Montréal. Enfin, après avoir remporté plusieurs victoires sur les Sarrasins, Baudouin fut atteint de la dyssenterie en Égypte, au siége de Pharamia, et mourut en revenant en Palestine, à Laris, dans le désert. Ses entrailles furent enterrées dans un lieu nommé Hegiarat-Barduil, *le sépulcre ou la pierre de Baudouin*; son corps fut porté à Jérusalem pour y être inhumé auprès de celui de Godefroi, son frère. Baudouin ne laissa aucun enfant des trois femmes qu'il avait eues.

Guillaume de Tyr, II, 12-18. — *Histoire littéraire de la France*. — Gibbon, *Decline and fall*. — Lebeau, *Histoire du Bas-Empire*, t. XV, annotée par Saint-Martin.

BAUDOUIN II, roi de Jérusalem, mort le 21 août 1131, fils aîné de Hugues, comte de Rethel, et cousin de Baudouin Ier, qu'il avait remplacé dans le comté d'Édesse. Il fut couronné roi de Jérusalem le jour de Pâques de l'an 1118. L'année suivante, il vint au secours d'Antioche menacée par les musulmans, sous les ordres d'Ilghazi, et les battit en diverses rencontres. En février 1124, Baudouin fut fait prisonnier par l'Ortokide Balak, en voulant délivrer Galeran son parent, et Joscelin comte d'Édesse, enfermée dans le château de Khertebert. Pendant sa captivité, le royaume de Jérusalem fut administré par Eustache Garnier, seigneur de Césarée et de Sidon. Ce fut sous cette régence que la ville de Tyr tomba, le 7 juillet 1124, au pouvoir des croisés, malgré la triple mur qui l'environnait, après un siége de près de cinq mois, commencé le 15 février précédent par le patriarche Germond. Baudouin, racheté le 29 août de la même année avec le comte Joscelin, tenta inutilement le siége d'Alep. En 1125, il chassa du territoire d'Antioche Bourski, général du sultan de Perse. Les six années suivantes de sa vie furent employées à différentes expéditions, dont le succès ne répondit pas toujours à sa valeur. Il laissa néanmoins le royaume de Jérusalem fort agrandi par ses armes. Ce royaume comprenait, à sa mort, toute la Syrie, à l'exception d'Alep, de Damas, d'Émèse et d'Hamach, avec leurs territoires. — Baudouin n'eut point d'héritiers. Ce fut sous son règne que furent approuvés par le pape les ordres militaires de Saint-Jean et du Temple, qui occupèrent une place importante dans l'histoire. Voici le portrait que fait de Baudouin II Guillaume de Tyr (livre 12, c. 4) : « C'était un des hommes les mieux faits de son temps. Il avait la taille avantageuse, le visage agréable, la chevelure blonde, peu épaisse, mêlée de blanc; la barbe claire, descendant néanmoins jusqu'à la poitrine; les couleurs vives et tirant sur le rose, autant que cette barbe permettait de s'en apercevoir. Habile au maniement des armes et à l'équitation, savant par une longue expérience dans l'art militaire, circonspect dans la conduite des affaires, et heureux dans ses expéditions, la piété consacrait tous ces avantages. Il était tendre et compatissant, religieux, pénétré de la crainte de Dieu; tellement assidu à sa prière, qu'à force de génuflexions et de prosternements, ses genoux et ses mains en avaient contracté des durillons; d'ailleurs actif, et toujours prêt, malgré son âge avancé, à se porter où l'appelaient les besoins de l'État. » Foulques d'Anjou, qui avait épousé sa fille Mélisande, lui succéda.

Guillaume de Tyr. Orderic Vital, *Historia*, dans Bouquet.

BAUDOUIN III, roi de Jérusalem, né en 1130, mort le 23 février 1163. Il succéda à Foulques son père en 1143, et gouverna d'abord sous la tutelle de sa mère Mélisende. Sous son règne, les chrétiens d'Orient perdirent le comté d'Édesse, envahi par Zenghi, sultan d'Alep. La nouvelle de cette perte donna lieu à une nouvelle croisade, qui eut pour chefs l'empereur Conrad et Louis le Jeune, roi de France. A l'arrivée de ces deux princes, l'an 1148, en Palestine, Baudouin se joignit à eux pour faire le siége de l'importante ville de Damas; entreprise que la jalousie et l'avarice des Francs de Syrie rendit infructueuse. Pour contenir la garnison musulmane d'Ascalon, il fit relever et fortifier en 1149 l'ancienne ville de Gaza. Le 19 août 1153, il prit la ville d'Ascalon, après sept

mois de siége, et en fit don à son frère Amaury. Il se rendit maître en 1159 de Césarée, qu'il céda à Renaud prince d'Antioche. Baudouin ne laissa pas d'enfants; Amaury lui succéda.

BAUDOUIN IV, roi de Jérusalem, né en 1160, mort le 16 mars 1186. Il succéda à son père Amaury en 1173, et régna d'abord sous la tutelle de Milon de Planci. Le 25 novembre 1177, Baudouin défit, dans la plaine de Rama, Saladin, qui venait, avec des troupes innombrables, attaquer Jérusalem; *et Dieu donna la victoire*, dit une chronique manuscrite, *aux chrestiens, pour ce qu'ils avoient la vraie crois avec eux.* Mais leurs affaires en Palestine n'en devinrent pas meilleures; elles dépérissaient, au contraire, chaque jour, par l'accroissement de la puissance de Saladin. Le sultan, maître de l'Égypte et de la Syrie, surprit en 1178 Baudouin près de Sidon, le défit, et fut sur le point de le faire prisonnier. Saladin battit encore les croisés le 10 avril 1179, et prit la forteresse du *Gué de Jacob*, construite peu de temps auparavant sur les bords du Jourdain. En 1182, au commencement de l'été, Baudouin remporta une victoire signalée sur Saladin, près de Tibériade. Celui-ci était à la tête de vingt mille hommes, et les chrétiens n'avaient pas plus de sept cents chevaux, avec trois ou quatre mille fantassins. L'année suivante, Baudouin, devenu lépreux et incapable d'agir, maria Sibylle, sa sœur, veuve de Guillaume de Montferrat, dit *Longue-Épée*, à Gui de Lusignan, fils de Hugues le Brun; elle apporta en dot le comté d'Ascalon et de Joppé. Son dessein, en faisant cette alliance, était de donner un régent au royaume, et un tuteur à Baudouin son neveu, et héritier présomptif de sa couronne. Mais Gui ne garda pas longtemps la régence ni la tutèle : elles lui furent ôtées à la demande des barons, qui l'en jugeaient incapable, pour être données l'une au comte de Tripoli, l'autre au comte d'Édesse. Baudouin voulut même, à la persuasion des ennemis de Lusignan, faire casser son mariage. Mais Lusignan, sensible à ces affronts, quitta la cour, et se retira avec sa femme à Ascalon. Il n'y resta pas tranquille. Baudouin, ayant assemblé les prélats et les barons, le fit citer à leur tribunal. Lusignan prétexte une maladie, pour s'excuser de comparaître. Sur le refus que les barons firent de le juger sans l'entendre, le roi, tout infirme qu'il était, marcha vers la ville d'Ascalon, dont il trouva les portes fermées. Il les frappa plusieurs fois de sa main, tandis qu'on lui criait du haut des murailles de se retirer. Il prit ce parti, et revint à Jérusalem avec la honte d'avoir compromis son autorité. En 1184 Baudouin, voyant le triste état du royaume et les progrès rapides de Saladin, envoya le patriarche de Jérusalem, avec les deux grands maîtres de l'Hôpital et du Temple, en Occident, pour implorer le secours des princes chrétiens. Pendant leur traversée, Baudouin mourut à l'âge de vingt-cinq ans, sans laisser d'enfants et sans avoir même été marié. Son neveu, couronné par ses soins le 20 novembre 1183, sous le nom de Baudouin V, mourut en 1185, empoisonné, dit-on, par sa mère Sibylle, épouse en premières noces de Guillaume, comte de Montferrat, et devenue depuis la femme de Guy de Lusignan, auquel elle aurait voulu assurer ainsi la couronne.

Guillaume de Tyr. — *Art de vérifier les dates.* — Le Beau, *Histoire du Bas-Empire.*

III. *Les Baudouin, empereurs de Constantinople.*

BAUDOUIN I, empereur français de Constantinople, né à Valenciennes en 1171, mort en 1206 (le 14 avril 1205, suivant une chronique du quatorzième siècle). Fils de Baudouin, comte du Hainaut, et de Marguerite, sœur de Philippe, comte de Flandre, il prit la croix en 1200 avec son frère Thierry, et se joignit aux Vénitiens en 1202. Une flotte considérable, commandée par le doge Dandolo, se dirigea sur Constantinople, choisi pour point d'attaque, sur les supplications d'Alexis l'Ange, qui s'était rendu à Venise dans ce but, et aussi pour faire rétablir sur le trône impérial son père, qu'Alexis III l'Ange avait fait emprisonner, et auquel il avait fait crever les yeux. Deux ans après, Baudouin entra dans Constantinople, et fut couronné empereur le 16 mai 1204, dans l'église de Sainte-Sophie. Cette cérémonie faite, les croisés procédèrent à un nouveau partage. Le marquis de Montferrat s'adjugea la Thessalie, qui le rapprochait des États du roi de Hongrie, son beau-frère; le comte de Blois eut la Bithynie, avec le titre de duché. Un gentilhomme de Bourgogne, nommé la Roche, obtint Athènes. Guillaume de Champlitte, seigneur franc-comtois, eut l'Achaïe, ou la Grèce proprement dite. On créa diverses principautés pour récompenser les différents chefs de l'expédition; mais les mieux partagés furent les Vénitiens (*Voy.* DANDOLO (Henri), doge de Venise). Baudouin ne séjourna pas longtemps dans sa capitale. Il se mit à poursuivre l'usurpateur Murzuphle, qui occupait encore la Thrace. Celui-ci fut arrêté près du Bosphore par Thierri de Loos, et amené au nouvel empereur, qui le condamna à être précipité du haut d'une colonne élevée. *Et oyez*, dit Villehardouin, *une grant merveille, que en cele columne, dont il chait aval, avoit images de maintes manières ovrées en marbre. Et entre celes images si en avoit une qui est laborée en forme d'empereur, et cele si chait outre vol. Car de long-temps est profeticie qui auroit un empereur en Constantinople, qui devoit estre gitez aval de la columne. Et ensi fut cele semblance et cele profeticie averée.* L'année suivante, Baudouin fut défait le 15 avril près d'Andrinople, et fait prisonnier par Joannice, roi des Bulgares, que les Grecs avaient appelé à leur secours. Ce roi barbare, après avoir retenu Baudouin près d'un an dans les fers, lui fit couper les bras et les jambes, et jeta le corps dans un précipice, où il devint la proie des

oiseaux, et ne mourut qu'au bout de trois jours. Tel est le récit que Nicétas Choniates fait de la mort de Baudouin. D'autres historiens, particulièrement Meyer et Raynaldi, laissent en doute s'il fut tué sur le champ de bataille, ou s'il mourut en prison. Cette dernière version paraît la plus vraie, à en juger par la réponse que le roi des Bulgares fit au pape Innocent III, qui lui avait écrit pour demander l'élargissement de l'empereur. Joannice dit au pape qu'il ne pouvait lui donner cette satisfaction, parce que Baudouin était mort dans sa prison : *quia debitum carnis exsolverat, cum in carcere teneretur* (*Gesta Innocenti III*, pag. 117). Baudouin est fort loué même par les Grecs, pour sa charité, sa justice et sa chasteté. Il avait épousé Marie de Champagne, fille de Philippe, roi de France, et laissa deux filles.

Nicétas Choniates. — *Chronique de la conquête de Constantinople et de l'établissement des Francs en Morée, par un auteur anonyme du quatorzième siècle*, traduite du grec en français par J.-A. Buchon; Paris, 1825. — Le Beau, *Histoire du Bas-Empire.*

BAUDOUIN II, dernier empereur français de Constantinople, né en 1217, mort en 1273. Il était fils de Pierre de Courtenay et d'Yolande, sa seconde femme. Il succéda en 1228 à son frère Robert. Il s'associa à l'empire Jean de Brienne, comte de la Marche, dont il avait épousé la fille. Assiégé deux fois dans Constantinople par Vatace, empereur de Nicée, et par Azan, roi des Bulgares, il fut trop faible pour résister à la ligue de ses ennemis, et se rendit en Italie pour solliciter le secours du pape. Il fut très-bien accueilli à la cour de Louis IX, roi de France, dont il stimula le zèle par le présent qu'il lui fit de la couronne d'épines, relique vénérée dans toute la chrétienté. En 1239, Baudouin partit pour Constantinople avec une troupe de croisés; mais ceux-ci le quittèrent en route, et prirent le chemin de la Palestine. Il sollicita ensuite de nouveaux secours, avec lesquels il parvint à remporter quelques avantages sur Vatace. Celui-ci, mort en 1255, eut pour successeur son fils Théodore Lascaris le jeune, qui ne régna que quatre ans, et laissa la couronne à Jean Lascaris son fils, âgé de huit ans, sous la régence d'un nommé Muzalon. Michel Paléologue, ayant fait tuer ce tuteur, se fit déclarer régent à sa place, et prit, le 1er décembre 1259, le titre d'empereur, conjointement avec Jean Lascaris. Paléologue conçut ensuite le projet de chasser les Français de la Grèce, et de se rendre maître de Constantinople. Il fit investir cette capitale, y entra par un souterrain le 29 juillet 1261, et força la garnison de lui céder la place. Baudouin vit de son palais la ville incendiée. Il quitta les ornements impériaux, qui furent portés à Paléologue, et, s'étant déguisé, il entra dans une barque qui le transporta dans l'île de Négrepont; de là il se retira en Italie, où il mourut dans l'obscurité à l'âge de cinquante ans. Sa femme Marthe de Brienne, fille de Jean de Brienne, lui donna un fils unique, Philippe, qui porta le vain titre d'empereur et mourut en 1285.

Du Cange, *Histoire de Constantinople*, liv. 4 et 5. — Du Bouchet, *Histoire de la maison de Courtenay.* — Le Beau, *Histoire du Bas-Empire.*

IV. *Les Baudouin écrivains, savants, artistes.*

BAUDOUIN D'AVESNE, sire de Beaumont, chroniqueur, mort en 1289. Il écrivit l'*Histoire généalogique des comtes de Hainaut*, dont il descendait. Cette chronique a été publiée par J. Leroy, Anvers, 1693, in-fol. (57 pages). On en trouve un extrait dans le t. III du *Spicilegium* de d'Achery. Enguerrand de Coucy, dit le Grand, en tira le *Lignage de Coucy et de Dreux*, qu'il continua jusqu'en 1303.

Val. André, *Bibl. Belg.* — Du Chêne, *Généalogie des princes du Luxembourg.*

* **BAUDOUIN DE NINOVE**, chanoine de l'église abbatiale de Ninove en Flandre, de l'ordre des Prémontrés, vivait à la fin du treizième siècle. Il a laissé une chronique depuis la naissance de J.-C. jusqu'à l'année 1294 : cette chronique était conservée parmi les manuscrits de l'abbaye de Ninove. Jean le Page en parle dans la *Bibliotheca Præmonstratensis*, lib. I, cap. 17, pag. 306.

CH. R.

Vossius, *de Historicis latinis*, cap. 60. — Valère André, *Bibliotheca Belgica*, pag. 101. — Casim. Oudin, *Com. de Script. eccles.*, tom. III, col. 690.

* **BAUDOUIN DE PADERBORN**, connu sous le nom de *Balduinus Parochus*, parce qu'il était curé de cette ville, vivait vers 1418. Il composa une *Histoire universelle* depuis les premiers temps jusqu'à son époque.

Possevin, *Apparatus Sacer.* — Vossius, *de Hist. latinis.*

* **BAUDOUIN** (*Antoine-François*), graveur, né à Dixmude en 1640, mort à Paris en 1700. Il fut élève de Van der Meulen. Les gravures de cet artiste produisent un bon effet. Les principales sont : une *Chasse au Cerf*, — un *grand Paysage avec le voyage de la reine à Versailles*; — deux *belles Perspectives des jardins italiens*; — *Vues des châteaux de Joux, de Versailles, de Vincennes, de Fontainebleau.* Hébert, dans son Dictionnaire pittoresque, a fait de ce graveur deux personnages distincts, sous les prénoms d'*Antoine* et de *François.*

Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon.*

BAUDOUIN (*Benoît*), antiquaire français, natif d'Amiens, mort à Troyes en 1632. Il fut d'abord cordonnier, comme son père. Il étudia ensuite la théologie, et devint principal du collége de Troyes. On a de lui : *de Calceo antiquo et mystico*; Paris, 1615, in-8°, ouvrage curieux dont Fries donna une nouvelle édition, Amsterdam, 1667, in-12, en y ajoutant le traité de Nigronus, *de Caliga veterum* (Leyde, 1711, in-12; Leipzig, 1733, in-12). L'auteur fait remonter l'origine des chaussures à Adam.

Nicéron, *Mémoires.*

BAUDOUIN (*François*), théologien et jurisconsulte, né à Arras le 1er janvier 1520, mort à

Paris le 3 novembre 1573, enseigna successivement le droit à Bourges, à Angers, à Paris, à Strasbourg, et à Heidelberg. Antoine de Bourbon, roi de Navarre, qui lui confia l'éducation d'un de ses fils naturels, l'envoya au concile de Trente pour être son orateur. Henri III, n'étant encore que duc d'Anjou, lui proposa d'écrire la justification de la Saint-Barthélemy; Baudouin s'y refusa, ce qui ne l'empêcha pas d'entrer au conseil de ce prince. Il mourut au moment où il se disposait à le suivre en Pologne. On a de lui un commentaire sur les *Institutes* de Justinien, et plusieurs opuscules de jurisprudence, d'histoire, de théologie et de controverse; ceux qui concernent le droit ont été recueillis en corps par Heineccius, et forment le tome I de sa *Jurisprudentia romana et attica;* Leyde, 1738-1741, 3 vol. in-fol.

Nicéron, *Mémoires*, t. XXVIII. — Sainte-Marthe, *Éloges*. — La Croix du Maine et Duverdier, *Bibliothèques françaises*.

BAUDOUIN (*François-Jean*), imprimeur-libraire, né à Paris en 1759, mort à Antony, près Paris, en 1838. Nommé député du tiers état aux états généraux, il obtint l'emploi d'imprimeur de l'assemblée nationale. Dès les premières séances, il offrit d'imprimer gratis la liste des pensions données par la cour. A la fin de juin 1789, il parvint à sauver de la fureur du peuple l'archevêque de Paris. Il fut moins heureux dans ses efforts en faveur du malheureux Foulon. Au mois d'août 1791, il fit hommage à l'assemblée nationale du premier volume des procès-verbaux des séances. Il refusa, au 17 juillet 1792, d'imprimer la pétition du Champ-de-Mars, et dès ce moment il perdit la confiance des patriotes. Au 10 août, il sauva plusieurs Suisses poursuivis par le peuple. Vers cette époque il acheta le *Logographe*, journal spirituellement rédigé, dont les opinions étaient opposées aux principes révolutionnaires. Il en envoyait régulièrement le premier exemplaire à Louis XVI, qui ne se couchait, dit-on, jamais sans l'avoir lu, même lorsque l'envoi avait lieu après minuit. Ce journal fut supprimé le 15 août 1792. Le parti de la Gironde, tout-puissant alors, força Baudouin de confier à Louvet, avec un traitement de dix mille francs, la rédaction du *Journal des Débats*, dont il était également propriétaire. Sous la convention, Baudouin s'effaça le mieux qu'il put; ses presses appartenaient à tout parti qui triomphait. Compromis au mois d'octobre 1792 par les papiers trouvés dans l'armoire de fer, il vint se présenter à la barre de la convention, et déclara qu'il n'avait jamais rien reçu des *scélérats qui disposaient de la Liste civile*. Ces expressions témoignent de l'effroi qu'avait causé à Baudouin cette dénonciation, qui du reste n'eut pas de suite. Dès lors il se mit à suivre avec assiduité les séances des jacobins, et déposa sur le bureau du président sa médaille d'électeur de 1789, « parce que, disait-il, elle portait l'empreinte d'un tyran. » Il se fit recevoir au comité révolutionnaire de la section des Tuileries. Après le 9 thermidor il fut arrêté, renfermé à Vincennes, au Luxembourg, à la Force, et allait être transféré au château de Ham, lorsqu'il fut rendu à la liberté. En 1805, il fut appelé à Saint-Pétersbourg pour y fonder une imprimerie. Ses plans allaient être mis à exécution; déjà même on lui avait donné le titre de directeur de l'imprimerie impériale, lorsque la guerre éclata de nouveau entre la Russie et la France. Le projet fut ajourné. Baudouin, qui était resté en Russie jusqu'en 1809, ne reçut pas d'indemnité pour ses déplacements et la perte de son temps; il rentra alors en France, et publia en 1810 un *Projet de règlement pour l'imprimerie et la librairie*, 1 vol. in-4°. Il obtint ensuite l'emploi de contrôleur en chef dans les droits réunis à Groningue. A la révolution de Hollande, en 1813, il revint à Paris, et fut employé au ministère de la police générale, section de l'imprimerie et de la librairie, jusqu'en 1821. Depuis cette époque, il vécut dans une modeste retraite. — Ses fils exercèrent le commerce de la librairie; l'un d'eux, *Alexandre Baudouin*, qui fut secrétaire de la présidence de la chambre des représentants des Cent-Jours, est auteur de quelques écrits concernant l'imprimerie et la librairie, entre autres : *Notice sur la police de la presse et de la librairie sous la monarchie, la république et l'empire*, in-8°; Paris 1852; on y trouve des aperçus et des documents intéressants.

Le Bas, *Dictionnaire encyclopédique de la France*.

* **BAUDOUIN** (l'abbé *Gabriel*), prêtre français de la congrégation de Saint-Vincent de Paul, fondateur du grand hospice de l'Enfant Jésus à Varsovie, né le 5 avril 1689 à Avesnes en Flandre, mort le 10 février 1768 à Varsovie. Venu en 1717 en Pologne, l'abbé Baudouin s'y distingua tellement pendant plus d'un demi-siècle par toutes les vertus évangéliques, qu'il lui fut donné d'ériger la première maison d'enfants trouvés et le premier hôpital digne de ce nom, aux frais de la bienfaisance particulière, que le roi Auguste III et la diète du couronnement de Stanislas Poniatowski consolidèrent ensuite par des dotations considérables, et qui aujourd'hui encore est à la tête des établissements de charité de la capitale de ce pays. Un trait suffira pour dépeindre l'abbé Baudouin. Il arrive une fois en solliciteur dans une grande maison, où le jeu absorbait l'attention de la société. Une timide supplique est hasardée auprès du banquier; elle passe inaperçue. L'abbé ose revenir à la charge; mais l'homme tenant les cartes subissait en ce moment une forte perte, et, sous le coup d'une excitation fébrile, ne répond à sa demande que par un soufflet. « Voilà pour moi, fit le digne successeur de saint Vincent de Paul; mais qu'y aura-t-il pour mes orphelins? » A ce mot, son brutal offenseur se jette à son cou pour lui demander pardon, et l'on

se doute combien la quête du noble représentant de la religion dut se trouver grossie en un clin d'œil et de toutes parts. C. MOROZEVITCH.

J.-N. Niemcewicz, *Spiewy historyczne* (Chants historiques); Varsovie, 1819, in-8°. — Brodzinski, *Dzieła, wydanie zupełne i pomnożone*, œuvres, édition complète; Vilna. 1844. 10 vol. in-8°. — *Mała-Encyklopedya polska* (Petite Encyclopédie polonaise); Leszno, 1841, in-8°.

BAUDOUIN (*Jean*). *Voy.* BAUDOIN.

***BAUDOUIN** (*Louis-Marie*), prêtre et fondateur des dames Ursulines de Jésus, né le 2 août 1765 à Montaigu, diocèse de Luçon, mort à Chavagnes le 12 février 1835. Il fit ses études à Luçon, au séminaire des lazaristes, et se réfugia en Espagne pendant la révolution. A la nouvelle d'une amnistie accordée au clergé, il rentra en France, et se rendit aux Sables d'Olonne. Là, de concert avec une pieuse dame, ancienne religieuse hospitalière, il résolut de former une société de jeunes filles, destinée à donner une éducation chrétienne aux jeunes personnes, surtout dans les campagnes. Diverses circonstances le mirent dans la nécessité de différer l'exécution de son projet. Enfin, grâce aux efforts persévérants du digne ecclésiastique, la congrégation des dames Ursulines de Jésus reçut une forme régulière, et prit bientôt un rapide accroissement.

Feller, *Dictionnaire historique*.

***BAUDOUIN** (*Marie-Aglaé*), femme de lettres, née à Carouge le 22 mai 1764, morte le 22 octobre 1816. On a d'elle : *la Petite Cendrillon, ou Histoire d'une jeune Orpheline*; Paris, 1820, in-18; — *le Coin du feu de la Bonne Maman*, 4e édit.; Paris, 1821, 2 vol. in-18.

Quérard, *la France littéraire*.

***BAUDOUIN** (*Pierre-Antoine*), peintre français en miniature et à la gouache, né à Paris le 14 octobre 1723, mort à Paris le 15 décembre 1769. Reçu à l'Académie de peinture en 1763, il a exposé aux salons de 1761, 65 et 67, plusieurs œuvres, dont Diderot parle avec quelque détail. Il avait épousé, le 8 avril 1758, la fille cadette de Boucher; et voici ce qu'on lit dans la correspondance de Grimm, à propos de la mort de ce dernier : « Baudouin, son second gendre, est mort l'hiver dernier, jeune aussi, épuisé par le travail et par les plaisirs. Il peignait à gouache ou en miniature, et il s'était fait un petit genre lascif et malhonnête qui plaisait beaucoup à notre jeunesse libertine. » P. CH.

Mariette, *Abecedario*, publ. par MM. de Chennevière et de Montaiglon dans les *Archives de l'art français*.

***BAUDOUIN** (*Simon-René*), graveur français, né le 13 avril 1723; on ignore la date de sa mort. Lieutenant des grenadiers dans les gardes-françaises, puis colonel d'infanterie, il eut un goût marqué pour les arts. On a de lui soixante-trois gravures in-folio, représentant les diverses manœuvres de l'infanterie française; quelques batailles d'après Jos. Parrocel, et de petits paysages d'après Michault et autres, 1757.

Heinecken, *Dictionnaire des Artistes*. — Strutt, *Dict. of Engr.* — Le Blanc, *Manuel de l'Amateur d'estampes*.

***BAUDOUX** ou **BEAUDOUX** (*Robert*), graveur, né à Bruxelles, vivait vers 1620-1628. On a de lui : des dessins de vaisseaux, des scènes maritimes, des gravures exécutées pour l'Académie de l'Épée, et publiées à Anvers, en 1628, par Girard Thibault; — un *portrait de Chrétien, prince héréditaire de Danemark, fils de Chrétien IV*; — une *Histoire de Joseph*, en douze planches; — une *Nativité*, où l'on remarque une vache sur le dernier plan; — un *Vieillard et sa femme demandant l'aumône*; et d'autres gravures d'après Henri Goltz.

Heinecken, *Dictionnaire des Artistes*.

***BAUDOZIANUS** ou **AB ARCA BAUDOZA** (*Pierre*), surnommé *Cestius*, jurisconsulte et critique français, vivait dans la dernière moitié du seizième siècle. On a de lui : *Poeticæ latinæ Thesaurus libris decem*; Lyon, 1586, in-8°; — *Poeticæ elocutionis Formulæ*; Lyon, 1590, in-12; — *Commentarium in Institutiones juris civilis*; — *Corpus juris glossarum*; Lyon, 1593, in-4°; Genève, 1614, in-4°.

Morhof, *Polyhistor*.

BAUDRAIS (*Jean*), littérateur français, né à Tours le 14 août 1749, mort le 4 mai 1732. Il vint à Paris à l'âge de 20 ans, s'y maria, et donna à l'occasion de la naissance du Dauphin, en 1781, *l'Allégresse Villageoise*, divertissement mêlé de chants et de danses. En 1782, il publia un poëme héroï-comique, intitulé *la Vanité est bonne à quelque chose*; et en 1783, un divertissement en vers, à l'occasion de la paix, sous le titre du *Dieu Mars désarmé*. Dès le commencement de la révolution, Baudrais fut chargé de divers emplois publics. On l'a vu successivement commissaire de son district (celui des Filles Saint-Thomas), employé à la signature des assignats, contrôleur général de ce papier-monnaie, deux fois membre du corps électoral, membre du conseil général de la commune, membre du corps et du bureau municipal. Ce fut en cette dernière qualité qu'il reçut et contre-signa le *Testament olographe de Louis XVI*, et que sous le régime de la terreur, il exerça les attributions de censeur. Il était administrateur de police, juge de paix de la section de la Halle-aux-Blés, à l'époque où il fut envoyé à la Guadeloupe pour y exercer les fonctions de juge au tribunal civil, criminel et d'appel en matière de commerce et de prises maritimes. Il résidait depuis trois ans dans cette colonie, lorsque, par suite de l'explosion de la machine infernale (3 nivôse an IX), il fut déporté de la Guadeloupe à Cayenne, comme ayant été mis sur la liste des auteurs ou complices de cette conspiration royaliste, bien qu'il se fût signalé par des opinions très-différentes, et qu'il se trouvât à quinze cents lieues de Paris lorsqu'elle éclata. Il fut cependant chargé à Cayenne du greffe du tribunal civil, criminel, de commerce, etc., des fonctions de notaire et de la

tenue des registres de l'état civil, fonctions qu'il cumula pendant trois ans, mais dont il dut se démettre, ayant refusé de prêter serment à l'empereur Napoléon. Retiré avec sa femme, qui l'avait accompagné dans le lieu de sa déportation aux États-Unis d'Amérique, il y passa treize ans, vivant du travail de ses mains. De retour en France en 1817, Baudrais donna de sa personne un démenti aux auteurs d'une biographie qui le font mourir vers 1801, par suite de la conspiration du 3 nivôse, après l'avoir confondu avec un sieur *Baudray* qui a tenu le café *des Bains chinois*, sur le boulevard des Italiens. Il mourut du choléra à l'âge de quatre-vingt-trois ans. Outre les pièces citées, on a de lui : *Étrennes de Polymnie*; — *Choix de chansons*; — *Romances et Vaudevilles*, avec des airs notés, 5 vol. in-8°; Paris, 1785-1789; — *Essai sur l'Origine et les progrès de l'art dramatique en France*, 3 vol. in-8°; Paris, 1791 (ouvrage inachevé). Enfin, il édita avec Le Prince la *Petite Bibliothèque des Théâtres*, 72 vol. in-8°; Paris, 1783-1790 (Collection incomplète).

Biographie des Contemporains.

BAUDRAN (*Barthélemy*), théologien jésuite, né vers 1730 à Vienne en Dauphiné, mort à Lyon vers la fin du dix-huitième siècle. On a de lui de nombreux ouvrages, réunis sous le titre : *Œuvres spirituelles de Baudran*; Lyon, 1777, in-8°. Baudran, souvent sous le voile de l'anonyme, a publié séparément : *l'Ame contemplant les grandeurs de Dieu*, avec *l'Ame se préparant à l'éternité*; Lyon, 1778, in-12; — *l'Ame élevée à Dieu*; Lyon, 1776, in-12; — *l'Ame éclairée par les oracles de la sagesse dans les paraboles de béatitudes évangéliques*; Lyon, 1776, in-12; — *l'Ame affermie dans la foi*; Lyon, 1777, in-12; — *l'Ame intérieure*, ou *Conduite spirituelle dans les voies de Dieu*; Lyon, 1776, in-12.

Alegambe et Ribadeneira, *Scriptores Soc. Jesu.*

BAUDRAN (*Mathieu*), membre de la convention nationale, mort à Vincennes en 1812. Il était juge au tribunal du district de Vienne en Dauphiné, lorsqu'en 1782 il fut élu député de la convention nationale. Il vota la mort de Louis XVI, et fut envoyé en mission dans le département de la Mayenne. C'est lui qui fut chargé du rapport de la commission d'enquête dans l'affaire Carrier. Son mandat fini, il refusa de faire partie des conseils. Il reprit les fonctions d'avocat, qu'il avait exercées avant la révolution.

Le Bas, *Dict. encyclop. de la France.*

BAUDRAN ou **BAUDRAND** (*Michel-Antoine*), géographe, né à Paris le 28 juillet 1633, mort le 29 mai 1700. Il étudia au collége de Clermont sous le père Briet, et prit du goût pour la géographie en corrigeant les épreuves de l'ouvrage de son maître, intitulé *Parallela Geographiæ veteris et novæ*. Il devint ensuite secrétaire des cardinaux Antoine Barberin et de Camus, et assista en cette qualité à plusieurs conclaves. On a de lui : une édition du livre de Papire Masson, *Descriptio fluminum Galliæ*, 1578; — une édition augmentée de moitié du *Lexicon geographicum* de Ph. Ferrarius, 1670, in-fol.; — *Geographia ordine litterarum disposita*, in-fol., 2 vol., 1681 et 1682; — *Dictionnaire géographique et historique*, 2 vol. in-fol.; Paris, 1705. Cet ouvrage, qui est en grande partie une traduction du précédent, fut achevé par le bénédictin dom Gélé, et publié par le frère de l'auteur. Antoine Baudran a laissé en manuscrit : *Geographia christiana, sive Notitia archiepiscopatuum et episcopatuum totius orbis*, etc.

Nicéron, *Mémoires*, t. II. — Trenius, *Animadv. philolog.*, t. VIII, p. 61-80. — Fabricius, *Centur. Plagiar.*

BAUDRAND (*Henri*), théologien, né à Paris en 1637, mort à Beaune en Gâtinais le 18 octobre 1699. Il fut directeur en théologie, et curé de Saint-Sulpice à Paris. Il a laissé un *Recueil manuscrit des actes de la faculté de théologie de Paris*, 4 vol. in-fol. Ce manuscrit a été conservé à la bibl. du séminaire de Saint-Sulpice.

Moréri, *Dictionnaire historique.*

* **BAUDRAND** (*Marie-Étienne-François-Henri*, comte), général français, né le 21 août 1774 à Besançon (Doubs), mort à Paris le 10 septembre 1848. Destiné d'abord à la carrière du barreau, le jeune Baudrand préféra celle des armes. Il entra comme soldat dans le deuxième bataillon du Doubs, et servit à l'armée du Rhin depuis le mois de fructidor an Ier de la république jusqu'au 22 ventôse an XI. Admis à l'école du génie de Metz en qualité d'élève sous-lieutenant, il obtint le grade de lieutenant à sa sortie de l'école le 1er germinal an III, devint capitaine le 1er thermidor suivant, et fut successivement attaché aux états-majors de l'armée d'Angleterre, de Mayence, de Naples et d'Italie, où ses services lui concilièrent l'estime et la bienveillance de ses supérieurs. Atteint de deux coups de feu, le 3 prairial an VIII, à la défense de la tête du pont du Var, Baudrand suivit le général Suchet lorsqu'il se porta sur Gênes avec sa division, assista au blocus de Savone, au siége de Peschiera, et eut la direction de cette place après sa reddition, le 1er frimaire an IX. Il fit, dans l'état-major du prince Murat, la campagne de l'an XIV, retourna à l'armée de Naples en 1806, se trouva au siége de Gaëte, et fut promu au grade de chef de bataillon. Le 15 juillet 1807, il partit avec le corps d'armée destiné à occuper les îles Ioniennes, et remplit les fonctions de directeur de fortifications à Corfou depuis le 15 octobre 1808 jusqu'au mois de juin 1813, où il fut nommé colonel. En 1815, Napoléon lui confia les fonctions de chef de l'état-major général du génie de l'armée du Nord. Il prit part à la bataille du Mont-Saint-Jean, suivit l'armée de la Loire, et ne s'en sépara qu'après le licenciement. Après la seconde restauration, il fut chargé par le gouvernement de quelques missions importantes dont il s'acquitta avec succès. On le nomma bientôt directeur des

fortifications à Cambrai, et général de brigade le 29 avril 1821. Après la révolution de 1830, Baudrand fut nommé lieutenant général, et accompagna le prince royal dans les différentes excursions qu'il fit à Londres, en Belgique, et dans les principales villes du Midi. Élevé à la pairie le 11 octobre 1832, il assista, comme aide de camp du duc d'Orléans, au siége d'Anvers, et fut en 1837 nommé gouverneur du comte de Paris. Sa veuve s'est remariée avec l'un des peintres les plus distingués de l'école française, M. Ary Scheffer. A. AMIC.

Les Fastes de la Légion d'honneur.

***BAUDREXEL** (*Philippe-Jacques*), théologien et compositeur de musique, né à Fies (Souabe) vers 1635, mort vers 1700. On a de lui : *Primiciæ musicalis, continentes Te Deum, Missas, Requiem, Mottettas Sexdecim, De communi quinque et sex voc. concert. cum duo. violinis*, etc.; Ulm, 1664, in-4°; — *Psalmi vespertini de Dominica, de B. Virgine, Apostolis et festis totius anni, in primis et secundis vesperis*; Cologne, 1668, in-4°.

C. à Beughem, *Bibl. Mathem.*

BAUDRI. *Voy.* BALDERIC.

BAUDRICOURT (*Jean* DE), maréchal de France, mort à Blois le 11 mai 1499. Il était fils de Robert, bailli de Chaumont et capitaine de Vaucouleurs, qui présenta Jeanne d'Arc au roi Charles VII. Il s'attacha d'abord Charles le Téméraire, et se joignit à lui pendant la guerre du Bien public. Depuis il passa au service de Louis XI, qui lui donna le collier de l'ordre de Saint-Michel vers 1472, et le fit, en 1480, gouverneur de la Bourgogne et de Besançon. En 1477 il fut envoyé en ambassade auprès des cantons suisses, et obtint du gouvernement que défense fût faite, sous peine de la vie, à tous les citoyens de la république de porter les armes contre la France. Après la mort de Louis XI, il resta fidèle à Anne de Beaujeu. Pendant la réaction féodale de 1488, il contribua beaucoup à la victoire de Saint-Aubin, et reçut en récompense le bâton de maréchal. En 1495, il suivit Charles VIII dans son expédition d'Italie. Il mourut sans laisser de postérité, et fut enterré dans l'église des Minimes, à Plessis-lez-Tours.

Pinard, *Chronologie militaire*, t. II. — Anselme, *Hist. genealog. et chronolog. de la maison royale de France*, t. VI. — Le Bas, *Dictionnaire encyclop. de la France.*

BAUDRICOURT (*Robert* DE), chambellan du roi, bailli de Chaumont et capitaine de Vaucouleurs en 1490, mort à Blois le 11 mai 1499. Ce fut lui qui présenta Jeanne d'Arc au roi Charles VII. Son fils, Jean de Baudricourt, s'attacha d'abord à Charles le Téméraire, et se joignit à lui pendant la guerre du Bien public. Depuis, il passa au service de Louis XI, qui lui donna le collier de l'ordre de Saint-Michel vers 1472, et le fit en 1480 gouverneur de la Bourgogne et de Besançon. En 1477 il fut envoyé en ambassade auprès des cantons suisses, et obtint du gouvernement que défense fût faite, sous peine de la vie, à tous les citoyens de la république, de porter les armes contre la France. Après la mort de Louis XI, il resta fidèle à Anne de Beaujeu. Pendant la réaction féodale de 1488, il contribua beaucoup à la victoire de Saint-Aubin, et reçut en récompense le bâton de maréchal. En 1495, il suivit Charles VIII dans son expédition d'Italie.

Anselme, *Histoire généal. et chronol. de la maison royale de France*, t. VI. — Le Bas, *Encyclopédie de la France.*

BAUDRILLART (*Jacques-Joseph*), célèbre agronome français, né à Givron (Ardennes) le 20 mai 1774, mort à Paris le 24 mars 1832. Fils d'un cultivateur, il se destina d'abord à la carrière militaire, et suivit en 1791 le bataillon des Ardennes. En 1795 il entra dans l'administration, et y fut successivement employé dans les armées de Sambre-et-Meuse, de Mayence, du Danube et du Rhin. Mais quelques infirmités contractées au service lui firent obtenir son congé, et il vint à Paris en 1801. En 1802, il fut admis dans l'administration des forêts, et il parvint au grade de chef de division. On a de lui : *l'Instruction sur la culture du bois*, traduite de l'allemand de Hartig; Paris, 1805, in-12 : le système d'exploitation par éclaircies, et celui de la régénération des futaies par des enseignements naturels, y sont enseignés pour la première fois en France; — *Sur la Combustibilité des différentes espèces de bois, et sur les avantages comparés que leur emploi peut offrir, tant par rapport à l'économie du combustible que relativement à l'intensité du chauffage*; Paris, 1707, in-12 (traduit de l'allemand de Hartig); — traduction du *Manuel forestier* de Burgsdorff (Paris, 1808, 2 vol. in-8°); — *Mémorial forestier, recueil complet et suivi des lois, arrêtés et instructions relatifs à l'administration forestière, de l'an IX* (1801) *à l'an XIV* (1806-1807); Paris, 6 vol. in-8°; — *Annales forestières*, suite au *Mémorial forestier*, avec la collaboration de MM. Doniol et Chanlaire; Paris, 1808-1816, 8 vol. in-8°; — *Collection chronologique et raisonnée des Arrêts de la cour de cassation, depuis l'an VII* (1798) *jusqu'en* 1808 (avec M. Doniol); Paris, 1808, in-8°; — *Plantations des routes et avenues; moyens de les rendre perpétuelles*; broch. in-8°; — *Annuaire forestier*, pour 1811, 1812 et 1813; Paris, 3 vol. in-12; — *Mémoire sur la pesanteur spécifique des bois; sur le cordage des bois de chauffage; sur les différences en solidité et poids de la corde, suivant les espèces de bois, la forme et la grosseur des bûches et leur dessèchement*; Paris, 1815, in-8°; — *Dictionnaire de la culture des arbres et de l'aménagement des forêts* (avec M. Bosc); Paris, 1821 et 1823, in-4° : cet ouvrage fait partie de l'*Encyclopédie méthodique*, où il forme le tome IV du *Dictionnaire*

d'agriculture; — *Code forestier*, avec un commentaire, etc.; Paris, 1827, 2 vol. in-12; — *Code de la pêche fluviale*, avec un commentaire, et suivi d'un Dictionnaire de la pêche fluviale; Paris, 1829, 2 vol. in-12, avec atlas; — *Traité général des eaux et forêts, chasses et pêches;* Paris, 1821-1834, 10 vol. in-4°, avec 3 atlas gr. in-4°. Ce livre capital est divisé en quatre parties : 1° un *Recueil chronologique des ordonnances, lois, arrêts, etc., sur la matière;* 2° un *Dictionnaire général raisonné et historique des eaux et forêts;* 3° un *Dictionnaire des chasses;* 4° un *Dictionnaire des pêches*. On y trouve toutes les méthodes de culture, d'aménagement et d'exploitation des bois; les principes de botanique, de minéralogie, de physique et de mathématiques applicables à l'économie forestière; l'histoire naturelle de tous les poissons qui font l'objet de la pêche; les dispositions réglementaires de cette industrie, et la description de tous les instruments et procédés dont on fait usage; l'histoire de la chasse chez les peuples anciens et modernes; la description de toutes les espèces et de tous les procédés de chasse, avec la bibliographie raisonnée des auteurs de toutes les époques qui en ont traité. Le *Discours préliminaire* de ce grand ouvrage est à lui seul un travail remarquable sur l'histoire des eaux et forêts chez tous les peuples et dans tous les âges.

MAUROY.

M. Sylvestre, *Éloge de Baudrillart*, dans les *Mémoires de la Société d'agriculture*, année 1832.

* **BAUDRINGHEEN** ou **BAUDRIGHEN**, peintre à Amsterdam, vivait vers 1640. Son genre se prêtait facilement à la gravure; il a fait un grand nombre de portraits qui ont été gravés par Matham, Conladus, Suyderhoef et Van Dalen.

Heinecken, *Dictionnaire des Artistes*.

BAUDRON (*Antoine-Laurent*), musicien, né à Amiens le 16 mai 1743, mort en 1834. Il fut, depuis 1766, chef d'orchestre du Théâtre-Français. Il composa la musique pour quelques pièces du répertoire, entre autres pour le *Pygmalion* de J.-J. Rousseau; — *le Barbier de Séville*, en 1775; — *le Mariage de Figaro* et les *chœurs d'Athalie*.

Fétis, *Biographie universelle des Musiciens*.

* **BAUDRY** ou **BAUDY** (...), médecin français; il vivait dans la première moitié du dix-huitième siècle. On a de lui : *Traité des eaux minérales de Bourbonne-les-Bains, contenant une explication méthodique sur tous leurs usages;* Dijon, 1736, in-8°. L'auteur était intendant des eaux minérales de Bourbonne-les-Bains.

Carrère, *Bibliothèque de la Médecine*.

BAUDRY-D'ASSON (*Antoine*), théologien janséniste, natif du Poitou, mort à Paris en 1668. A trente ans il quitta sa contrée natale, où il possédait un riche prieuré, et entra en 1647 à Port-Royal-des-Champs, près Paris. A la suppression de Port-Royal en 1662, il s'établit avec de Sainte-Marthe et du Cambout de Pont-Château dans une maison du faubourg Saint-Antoine, où il mourut. On lui attribue : *Placet pour les abbesses, prieures et religieuses de Port-Royal, contre M. l'archevêque de Paris;* Paris, 1664; — *Lettre à la sœur Madeleine de Sainte-Meltide*, qui avait signé le formulaire et qui rétracta sa signature; Paris, 1664; — *Lettre à la mère Dorothée, mise abbesse de Port-Royal par M. l'archevêque de Paris*, en 1667; — *Lettre au P. Annat, jésuite, touchant un écrit qui a pour titre : la Bonne fortune des Jansénistes*, du 15 janvier 1657; il publia, en collaboration de Pont-Château, de Sainte-Marthe, Antoine Arnauld et Varet : *Morale pratique des jésuites*, nouvelle édition à Bologne, 1669 et années suivantes, 8 vol. in-8°.

Dreux du Radier, *Bibliothèque du Poitou*.

BAUDRY-D'ASSON (*Gabriel*), chef de Vendéens, né dans le Poitou en 1755, mort en 1793. Il avait quitté le service avant la révolution, et vivait dans une maison de campagne près de la Châtaigneraie, quand il fut appelé au commandement de la garde nationale de son canton. S'étant prononcé contre les actes de l'assemblée nationale, il fut choisi pour chef par une troupe de paysans dans le premier mouvement de 1792, s'empara de Châtillon-sur-Sèvre, et attaqua Mortagne; mais il fut battu par les gardes nationaux, qui dispersèrent sa bande. Il se cacha alors dans un souterrain; et au moment de la grande insurrection vendéenne, il reparut à la tête des paysans de son canton, et commanda une division de l'armée du centre. Il prit part au combat de Saint-Vincent de Luçon, et fut tué à l'attaque du Mans. Son frère Esprit Baudry combattait dans les rangs républicains; ils se rencontrèrent plusieurs fois sur le champ de bataille. Un autre Baudry fut signataire du traité de paix conclu à la Saunaye en 1795.

Biographie des Personnes marquantes de la Chouannerie.

* **BAUDRY DE BALZAC** (*Caroline*), femme peintre de fleurs et de fruits, née à Metz en 1799. Élève de Van Spändonk, elle peint à l'huile et sur porcelaine pour la manufacture de Sèvres. En 1824, elle mit à l'exposition deux beaux ouvrages, une corbeille de fruits et un chapeau de paille rempli de fleurs.

Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon*.

BAUDRY DES LOZIÈRES (*Louis-Narcisse*), voyageur et polygraphe français, né à Paris le 16 juin 1761, mort dans la même ville le 29 juillet 1841. D'abord avocat, il entra plus tard dans la carrière militaire, et devint colonel inspecteur des dragons à Saint-Domingue; puis conseiller au Port-au-Prince en 1789. Les colonies admirèrent son éloquence, et se montrèrent reconnaissantes de ses services. A son retour il entra dans les bureaux de la marine, où il se trouvait en 1809, lorsqu'il écrivit ses *Soirées du faubourg Saint-Germain*, que la police impériale ne lui permit d'abord point de publier. Plus tard il devint historiographe du ministère

auquel il était attaché. On a de lui : *Voyage à la Louisiane et sur le continent de l'Amérique septentrionale, fait dans les années 1794-1798*; Paris, 1802, in-8°; — *Second voyage à la Louisiane*, 1803, 2 vol. in-8°; — *les Égarements du nigrophilisme*; ibid., 1802, in-8°; — *Aithès, ou le Héros chéri des dieux*; — *Une des plus anciennes histoires, imitée du grec, contenant des hauts faits d'un grand homme, son enfance, ses plaisirs, sa politique, son élévation et la récompense de ses vertus*, histoire allégorique; ibid., 1804, 2 vol. in-12 : le héros est l'empereur Napoléon; — *la Naissance du roi de Rome*, en vers anglais, dans les *Hommages poétiques*, t. II, p. 443; — *les Soirées d'hiver du faubourg Saint-Germain*, ou *Essais sur l'esprit du temps et des conversations en général*; Paris, 1809, in-8°. Baudry des Lozières était le beau-frère de Moreau de Saint-Méry.

Quérard, *la France littéraire*. — *Annales maritimes*, 1844, t. II.

BAUDUER (*Gilles-Arnaud*), théologien, né à Peyrusse-Massas, près d'Auch, au mois de mars 1744; mort en 1787. Il cultiva les langues hébraïque et grecque, et professa la théologie au séminaire d'Auch. Outre quelques manuscrits inachevés, on a de lui une traduction des *Psaumes*; Paris (Samson), 1783, 2 vol. in-12.

Chaudon, *Dictionnaire historique*.

BAUDUIN (*Dominique*), théologien et oratorien, né à Liége le 14 novembre 1742, mort le 3 janvier 1809. Il se consacra à l'enseignement de la jeunesse, et fut longtemps professeur d'histoire à Maëstricht. Ses principaux ouvrages sont : *Essai sur l'immortalité de l'âme*; Dijon, 1781, in-12, réimprimé sous ce titre : *de l'Immortalité de l'homme, ou Essai sur l'excellence de sa nature*; Liége, 1805, in-12; — *la Religion chrétienne justifiée au tribunal de la politique et de la philosophie*; ibid., 1788 et 1797, in-12.

Quérard, *la France littéraire*.

***BAUDUINS** (*Adrien-François*), peintre, dessinateur et graveur à l'eau forte, né à Dixmude en 1640, mort après 1700. Il travailla d'abord à Anvers, d'où il fut amené à Paris, à ce que l'on croit, par Vander-Meulen, dont il devint le beau-frère (12 janvier 1670), et d'après lequel il a gravé la plupart des pièces qui forment son œuvre. Il retourna à Anvers en 1690, et s'y associa, dit Mariette, avec Pierre Bout, peintre de figures, pour la composition de tableaux où l'un peignait les personnages et l'autre le paysage.

Le Blanc, *Manuel de l'Amateur d'estampes*.

BAUDUS (*Jean-Louis-Amable* DE), publiciste, né à Cahors en 1761, mort à Paris en 1822. Avant la révolution, il fut avocat du roi au présidial de Cahors. Il adopta avec chaleur les nouveaux principes, se déclara pour les parlements en 1788, et se refusa à l'enregistrement des ordonnances qui établissaient les cours plénières. C'est à cette conduite qu'il dut sa popularité et la faveur d'être élevé, malgré sa jeunesse, aux fonctions de procureur général syndic du département du Lot. Cependant il émigra en 1791, et se retira à Hambourg, où il rédigea *le Spectateur du Nord* jusqu'à l'époque du Consulat. Il rentra alors en France, et parvint à être nommé archiviste du ministère des affaires étrangères, malgré une foule d'articles furibonds publiés dans son journal contre Napoléon Bonaparte. Le roi Murat l'appela ensuite à Naples, et lui confia l'éducation du prince Achille, son fils. Après le décret de Napoléon rappelant les Français qui se trouvaient hors du territoire de l'empire, Baudus revint à Paris, et y resta sans emploi jusqu'après la restauration, époque où il fut de nouveau attaché au ministère des affaires étrangères. En 1820, il fit partie de la commission de censure.

Le Bas, *Dictionnaire encyclopédique de la France*. — Lavalette, *Mémoires*.

***BAUER** (.....), conseiller de cour du roi de Prusse vers 1786, se distingua par l'invention de deux pianos nouveaux, l'un appelé *Crescendo*, et l'autre *Royal-crescendo*; il fit aussi des horloges à musique. L'impératrice de Russie en paya une 3,000 roubles.

Schilling, *Lexicon der Tonkunst*.

***BAUER** (*Adolphe-Gaspard*), théologien protestant allemand, né à Helmstedt le 27 février 1662, mort le 4 mars 1719. Ses principaux ouvrages sont : *Disp. de Religione christiana*; Wittemberg, 1685, in-4°; — *Disp. de Jehova Elohim provisore et vitæ socialis consultatore ex Gen. II*, 18; Wittemberg, 1686, in-4°; — *De Inductione*; ibid., 1687, in-4°; — *Lexicologia sacra*; ibid., 1687, in-4°; — *De Beatitudine Dei*; ibid, 1687, in-4°.

Leporius, *Leben der Gelehrten in Deutschl.*, t. I, p. 85.

***BAUER** (*Antoine*), jurisconsulte allemand, né à Marbourg le 16 août 1772, mort le 1er juin 1843. Il professa le droit à Gœttingue, et devint conseiller ordinaire, puis conseiller extraordinaire de justice. Après les événements qui signalèrent les années 1813 et suivantes, il fut appelé, en qualité de membre d'une commission spéciale, à rédiger les projets de code pénal et d'instruction criminelle. On a de lui : *Anmerkungen zu dem Entwurfe eines Strafgesetzbuchs für das Königreich Hannover* (Observations au sujet du projet de code pénal pour le royaume de Hanovre), 2 vol.; Gœttingue, 1826-1828; — *Vergleichung des ursprünglichen mit dem den Ständen vorgelegten Entwurf* (Comparaison du projet primitif avec le projet proposé aux états; Gœttingue, 1831; — *Grundsætze des Criminal-processes* (Principes d'instruction criminelle); Nuremberg, 1805, publié plus tard sous ce titre : *Lehrbuch des Strafprocesses* (Manuel d'instruction criminelle); Gœttingue, 1835 et 1848; — *Lehrbuch des Naturrechts* (Manuel de droit naturel); Marbourg, 1808 : c'est une philosophie du droit pénal; — *Die Warnungstheorie nebst einer Darstellung und*

Beurtheilung aller Strafrechts-theorien (Théorie du droit préventif, avec l'exposition et l'appréciation de toutes les théories de droit pénal); Gœttingue, 1830; — *Anleitung zur Criminalpraxis* (Introduction à la pratique du droit criminel); Gœttingue, 1837; — *Lehrbuch des französischen Rechts* (Manuel de droit français); Marbourg, 1812.

Conversations-Lexicon.

BAUER (*Charles-Louis*), philologue allemand, né à Leipzig le 18 juillet 1730, mort à Hirschberg en 1799. Il fut recteur du gymnase de Hirschberg, en Silésie. On a de lui : *Glossarium Theodoreteum*, dans le 5e volume de l'édition de Théodoret donnée par Schulze; Halle, 1769-1774, in-8°; — une bonne édition de Thucydide, commencée par J.-C. Gottleber, 2 vol. in-4°, Leipzig, 1790, contenant le texte, une traduction latine, des scholies, des commentaires, et un index; — *Excerpta Liviana*, édition nouvelle, 1801, in-8°; — *Dictionnaire allemand-latin*; la 3e édition est de 1805, in-8°; — *Recueil d'exercices pour apprendre à écrire en latin*, 1787-1792, in-8°.

Daniel, *C.-L.-W. Bauer*, etc.; Hirschberg, 1806, in-8°.

* **BAUER** (*Chrétien-Frédéric*), théologien protestant allemand, né le 27 octobre 1696 à Hofgarten en Thuringe, mort à Wittemberg le 28 septembre 1782. Après avoir rempli différentes fonctions, il devint professeur de théologie à Wittemberg. Ses principaux ouvrages sont : *Vernünftige Gewissheit der hebraischen accentuation*, ou *Certitude raisonnable de l'accentuation hébraïque*; Leipzig, 1730; — *Disp. de Melchisedeco ex Hebr. VII*, 2; Leipzig, 1720, in-4°; — *Erläuterter Grund-text des Predigers Salomo*, ou *Texte original de l'Ecclésiaste expliqué*; Leipzig, 1732, in-4°; — *Einleitung zur hebraischen Accentuation*, ou *Introduction à l'accentuation hébraïque*; Leipzig, 1742, in-8°; — *Interpretatio prophetiæ Joelis*; Leipzig, 1747, in-4°.

Dinkel, *Nachrichten von verrstorbinen-Gelehrten.* — Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon.*

* **BAUER** (*Chrysostome*), habile constructeur d'orgues, né dans le Wurtemberg, vivait au commencement du dix-huitième siècle. Il substitua au système mesquin de soufflerie des orgues, qu'on avait employé jusque-là, un jeu de soufflets beaucoup plus grands.

Adelung, *Musica mechanica Organœdi*, p. 276.

* **BAUER** (*Ferdinand*), peintre d'histoire naturelle, né à Feldsperg (Autriche) en 1774, mort près de Vienne le 17 mars 1826. Il s'appliqua de bonne heure à dessiner et à colorier les plantes d'après nature, et dès 1782 il avait peint une collection qui ne forme pas moins de 60 volumes in-folio, et qui se trouve dans la bibliothèque du prince de Lichtenstein. Le docteur Sibthorp, qui voyagea en Grèce dans le seul but d'y faire de la botanique, l'emmena avec lui vers 1787. C'est dans cette tournée que Bauer a tracé ces incomparables dessins qui ornent la *Flora Græca* publiée par Smith après la mort du docteur Sibthorp. Il fit partie de l'expédition en Australie, commandée par le capitaine Flinders. Le chef-d'œuvre de Bauer est son grand ouvrage in-folio, intitulé *Illustrationes floræ Novæ Hollandiæ*; Londres, 1813.

Abrégé de l'*Éloge de Bauer*, prononcé devant la Société linéenne de Londres le 18 juin 1829.

* **BAUER** (*Fulgence*), mathématicien et physicien allemand, mort à Vienne le 3 mars 1765; il professa les mathématiques et la physique à Vienne. Il fut un des premiers qui, dans l'Allemagne catholique, fit une étude de la pureté de la langue allemande. On a de lui : *Rede von dem Vorzuge der deutschen Sprache in der Naturkunde und Grözenlehre*, ou Discours sur les avantages de la langue allemande dans l'histoire naturelle et dans les mathématiques; Vienne, 1763, in-4°; — *Dissertatio experimentalis de electricitatis theoria et usu*; Vienne, 1764, in-4°.

Mensel, *Gelehrtes Deutschland.*

* **BAUER** (*George-Laurent*), antiquaire allemand, né à Heidelberg en 1754, mort en 1806. Il fut d'abord professeur de morale et de littérature orientale à l'université d'Altdorf près de Nuremberg, et il enseigna plus tard la théologie dans sa ville natale. On a de lui plusieurs ouvrages d'*exégèse* et d'*antiquités bibliques*.

Mensel, *Gelehrtes Teutschland.*

* **BAUER** (*Jean-Frédéric*), médecin allemand, né à Leipzig, vivait dans la première moitié du dix-huitième siècle. Ses principaux ouvrages sont : *Dissertatio de hodiernorum empiricorum fraudibus*; Leipzig, 1720, in-4°; — *De Nervis eorumque præstantia in corpore humano*; Leipzig, 1721, in-4°; — *De Scarificatione, certo et securo remedio antipodagrico*; Leipzig, 1732, in-4°; — *De Inoculatione variolarum in utramque partem disputata*; Leipzig, 1737, in-4°; — *De Causa fœcunditatis gentis circumcisæ in circumcisione quærenda*; Leipzig, 1739, in-4°; — *De Usu medico exercitiorum corporis potissimum personis illustribus familiarum*; Leipzig, 1726, in-4°.

Adelung, Suppl. à Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon.*

BAUER (*Jean-Godefroi*), jurisconsulte allemand, né à Leipzig, le 20 février 1695, mort le 2 mars 1763. Parmi les nombreux mémoires qu'il a publiés, on remarque : *De Indole et Natura investituræ feudalis*; Leipzig, 1746, in-4°; — *De Ducibus et Comitibus Germaniæ sub Merovingis et Carolingis*; ibid., 1747, in-4°; — *De Plebeiis qua ratione feuda equestria comparare possint*; ibid., 1748, in-4°, etc.

Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon.*

* **BAUER** (*Jean-Guillaume*). *Voy.* BAUR.

BAUER (*Jean-Jacob*), libraire allemand, né à Strasbourg le 16 septembre 1706, mort à Nuremberg le 29 janvier 1772. On a de lui :

Bibliotheca librorum rariorum universalis; Nuremberg, 1770-1772, in-8°. Will et Humell y ajoutèrent 2 vol. de supplément, 1778, in-8°; un 3e vol. de supplément parut en 1791.

Adelung, Suppl. à Jöcher, *Allgem. Gelerhten-Lexicon*.

*BAUER (*Joseph*), maître de chapelle de l'évêque de Würtzbourg vers la fin du dix-huitième siècle. Il a publié, de 1772 à 1776, cinq œuvres de quatuor pour piano, flûte, violon et basse.

Sa fille *Catherine*, pianiste distinguée, s'est fait connaître par trois œuvres d'airs variés, publiés à Offenbach chez André, et par deux recueils de danses allemandes et de valses, qui ont paru à Munich.

Fetis, *Biographie universelle des Musiciens*.

*BAUER (*Bruno*), philosophe et théologien allemand, naquit à Eisenberg le 6 septembre 1809. Il étudia à Berlin, et se livra ensuite particulièrement aux spéculations théologiques. Il se fit bientôt remarquer par la hardiesse de ses opinions sur les matières bibliques. On sait que ces questions ont beaucoup occupé l'Allemagne presque en tout temps. Bauer prit une vive part aux querelles religieuses, comme l'atteste chacun de ses ouvrages. On a de lui : *Examen de la vie de Jésus*, du docteur Strauss, dans les *Annales de la critique scientifique*; Berlin, 1835-1836; — *Zeitschrift für speculative Theologie* (Journal de théologie spéculative); Berlin, 1836-1838; — *Kritische Darstellung der Religion des Alten Testaments* (Exposition critique de la religion de l'Ancien Testament); 2 vol.; Berlin, 1838; — *Herr doctor Hengstenberg*; épître adressée à M. Heugstenberg; Berlin, 1839; — *Die evangelische Landeskirche Preussens und die Wissenschaft* (L'Église évangélique de Prusse et la science); Leipzig, 1840; — *Kritik der evangelischen Geschichte des Johannes* (Critique de l'histoire évangélique de Jean); Brême, 1840; — *Kritik der evangelischen Synoptiker* (Critique de la synoptique évangélique), 2 vol.; Leipzig, 1840 et 1841; — *Die Sache der Freiheit und meine eigene Angelegenheit* (De la liberté et de ma situation personnelle); Zurich, 1843; — *Das entdeckte Christenthum* (le Christianisme dévoilé); ibid., 1843; — *Posaune des Jüngsten Gerichts über Hegel den Atheisten* (la Trompette du jugement dernier au sujet d'Hégel l'Athée); Leipzig, 1841; — *Hegels Lehre von der Kunst und Religion* (Doctrine d'Hégel sur l'art et la religion); Leipzig, 1842; — *Die Judenfrage* (la Question juive); Brunswick, 1843; — *Allgemeine Literaturzeitung* (Gazette universelle de la littérature); Charlottenbourg, 1843-1844; — *Denkwürdigkeiten zur Geschichte der neuern Zeit seit der Fanzösischen Revolution*. (Mémoires pour servir à l'histoire des derniers temps depuis la révolution française); Charlottenbourg, 1843, en collaboration avec son frère Edgar et d'autres; — *Geschichte der Politik, Cultur und Aufklärung des achtzehnten Jahrhunderts* (Histoire de la politique et de la civilisation au dix-huitième siècle), 4 vol.; Charlottenbourg, 1843-1845; — *Vollständige Geschichte der Parteikämpfe während der J. 1842-1846* (Histoire complète de la lutte des partis en Allemagne durant les années 1842-1846), 3 vol.; Charlottenbourg, 1847; — *Die bürgerliche Revolution in Deutschland* (la Révolution bourgeoise en Allemagne); Berlin, 1849; — *Der Untergang des Frankfurter Parlaments* (la Chute du parlement de Francfort); Berlin, 1849; — *Kritik der Evangelien und Geschichte ihres Ursprungs* (Critique des Évangiles, et histoire de leur origine, 2 vol.; Berlin, 1850); — *Die Apostelgeschichte* (Histoire des Apôtres); Berlin, 1850; — *Kritik der Paulinischen Briefe* (Critique des épîtres de Paul); Berlin, 1850.

Conversations-Lexicon.

*BAUER (*Edgar*), publiciste allemand, frère du précédent, naquit à Charlottenbourg en 1821. Il fut mêlé aux controverses sur lesquelles portèrent les écrits de son frère, dont il défendit et imita la polémique. On a de lui : *Bruno Bauer und seine Gegner* (Bruno Bauer et ses adversaires); Berlin, 1842; — *Der Streit der Kritik mit der Kirche und Staat* (la Querelle de la critique avec l'Église et l'État), 1843 : cet ouvrage valut à son auteur une condamnation à quatre années d'emprisonnement dans une forteresse; — *Press-process* (Procès de Presse); Berne, 1844; — *Geschichte der constitutionellen Bewegung in südlichen Deutschland während der J.* 1831-1834 (Histoire de l'agitation constitutionnelle dans l'Allemagne du sud, de 1831 à 1834); 3 vol.; Charlottenbourg, 1845-1846; — *Die Liberalen Bestrebungen in Deutschland* (les Tendances libérales en Allemagne); Zurich, 1843; — *Die Kunst der Geschichtschreibung und Dahlmann's Geschichte der Französischen Revolution* (de l'Art d'écrire l'histoire et de l'histoire de la Révolution française par Dallmann); Magdebourg, 1846; — *Geschichte des Lutherthums* (Histoire du Luthéranisme), Leipzig, 1845-1847; — *Uber die Ehe im Sinne des Lutherthums* (du Mariage au point de vue du luthéranisme); Leipzig, 1847.

Conversations-Lexicon.

*BAUERLE (*Adolphe*), auteur comique allemand, né à Vienne en 1784. Il réussit à reproduire sur la scène les types grotesques de Vienne. Quelques-unes de ses pièces ont été jouées sur tous les théâtres autrichiens. On a de lui : *Komisches Theater* (Théâtre comique), en cinq volumes, publiés à Pesth; — *Was verdankt Oestreich der Regierung Franz I* (Ce que l'Autriche doit au gouvernement de François Ier); Vienne, 1834.

Conversations-Lexicon.

BAUERMÜLLER (*Jean-Simon*), médecin allemand, vivait dans la première moitié du dix-huitième siècle. On a de lui : *Diss. Physicam Hippocratis exhibens*; Würzbourg, 1729, in-4°.

Adelung, Supplém. à Jöcher, *Allgem. Geleh.-Lexicon*.

* **BAUERNFEIND** (*George-Guillaume*), peintre et graveur, né à Nuremberg vers 1735, mort le 29 août 1763. Il faisait partie de l'expédition célèbre de Niebuhr, que le roi de Danemark avait envoyée en 1761 dans l'Arabie Heureuse; mais il mourut en chemin, pendant le trajet de Moka à Bombay. Il avait rendu des services importants, et dessiné pour le professeur Forskal les *Icones rerum naturalium*, d'après nature. Les quinze premiers dessins du voyage de Niebuhr sont de lui.

Nagler, *Allgemeines Künstler-Lexicon*.

‡ **BAUERNFELD** (*Édouard* DE), poëte comique allemand, né à Vienne en 1804. Il étudia d'abord le droit, et plus tard il cultiva la poésie pendant les loisirs que lui laissait sa modeste vie d'employé. Après quelques essais dans la comédie, il ne craignit pas de porter la politique sur la scène, en saisissant au passage les ridicules qui abondent en cette matière. Les circonstances durent singulièrement exciter la verve du poëte. On lui reproche, il est vrai, d'être presque toujours resté à la surface. Mais la nature des choses ne permet guère d'aller au delà : la politique sérieuse réussirait difficilement au théâtre. L'exemple de M. Scribe confirme cette observation : une de ses meilleurs pièces, *Bertrand et Raton*, ne doit son succès qu'à la précaution prise par l'auteur de laisser la politique sur le second plan. Bauernfeld a fait de même : son dialogue est facile et sans prétention; l'intérêt est soutenu, et l'expression est presque toujours heureuse. Un choix de ses nombreux ouvrages se trouve dans les *Lustspielen* (comédies); Vienne, 1833, et dans le *Theater*, 2 volumes; Manheim, 1836-37; — *Shakspeares sömmtliche Gedichte* (Œuvres complètes de Shakspeare), traduites en collaboration avec Schaumacher; Vienne, 1827; — *Flüchtige Gedanken über das deutsche Theater* (Pensées détachées sur le théâtre allemand); Vienne, 1849. V. R.

Conversations-Lexicon.

* **BAUFETI** (*Guillaume*), évêque de Paris, mort en 1320. Il fut d'abord médecin du roi Philippe de Valois, et laissa un opuscule, *De septem Ecclesiæ sacramentis*, imprimé à Leipzig en 1512, et à Lyon en 1567.

Gallia Christiana, t. VII. — Cas. Oudin, *Comment. de Scriptor. eccles.*, t. III, col. 781-782.

BAUFFREMONT ou **BEAUFFREMONT**, très-ancienne famille française, longtemps soumise à l'empire d'Allemagne, et qui tire son nom d'un village avec un château en Lorraine, à deux lieues de Neufchâteau, et qui acquit ensuite des possessions dans la Bourgogne. Il est fait mention d'un baron de Bauffremont dans l'année 1203. Cette maison se divisa bientôt en deux branches, dont l'aînée ne tarda pas à s'éteindre. Elle en eut deux autres, notamment celle de Scey (de Scey-sur-Saône), qui fit l'acquisition de Senescey, entre Châlons et Tournus. Mais c'est la branche cadette de la ligne directe qui est la plus célèbre ; elle comptait parmi les plus nobles familles du duché de Bourgogne, et un ancien adage très-connu dans cette province portait : « Riche de Châlons, noble de Vienne, fier de Neuchâtel, preux de Vergy, bons barons de Bauffremont. » La principauté de Listenais, le duché de Pont-de-Vaux, le marquisat de Marnay-la-Ville, etc., entrèrent successivement dans cette famille, héritière par alliance des Gorrevod et des Courtenay (*voy.* ces noms); ces derniers descendaient en ligne droite du roi Louis VI, dit *le Gros*.

Les principaux membres de cette illustre famille sont, par ordre chronologique :

PIERRE DE BAUFFREMONT, qui épousa en 1448, par traité passé à Bruxelles, Marie, fille légitimée de Philippe le Bon, duc de Bourgogne. Cette haute alliance prouve ce que valait alors la maison de Bauffremont, qui déjà avait fait entrer une de ses filles dans la maison même de Bourgogne, Marie de Bauffremont, dame de Conches, que prit pour femme Étienne de Montaigu Ier, seigneur de Sombernon, fils d'un puîné de la maison de Bourgogne. Pierre de Bauffremont, chevalier de l'ordre de la Toison d'or, seigneur de Charni, etc., ne laissa que trois filles.

Guillaume, frère du précédent, tige de cette branche de la noble maison, que l'on retrouve, aux quinzième, seizième et dix-septième siècles, mêlée aux principaux événements de notre histoire, aux affaires politiques et religieuses, aux batailles et aux siéges, aux discussions des parlements et des états généraux. Il eut un fils, Pierre, baron de Senescey, de Scey, etc.

Nicolas, petit-fils du précédent, baron de Senescey, bailli de Châlons. Il fut gouverneur d'Auxonne. Jeté au milieu des guerres de religion, il s'y montra catholique et ligueur, au gré de Médicis et des Guise. Sous Charles IX, il fut nommé grand-prévôt de France; ce qui ne le forçait pas pourtant de faire office de bourreau comme il le fit dans la journée de la Saint-Barthélemy, où il alla lui-même, à la tête d'une bande d'assassins, arracher La Place, premier président de la cour des aides, de la retraite où il était caché, sous le prétexte de le mener au Louvre et sous la protection du roi, pour le livrer en chemin aux tueurs qui l'attendaient. Son sang, qu'il versa bravement dans l'armée catholique, aux deux combats de Jarnac et de Moncontour, n'efface pas celui-là. Aux états de Blois de 1576 il prit la parole comme orateur de la noblesse, et harangua le roi Henri III. Cette harangue, qui fit quelque sensation dans le temps et eut deux fois les honneurs de l'impression, est peu d'accord avec la conduite qu'il avait tenue jusque-là : le rude soldat de la guerre civile y parle de paix, et le séide de la Saint-Barthélemy, de tolérance et de calvinisme. On le dirait converti à la modération et au parti des *politiques*. Mais bientôt après il redevient *guizard*; et l'homme

qui avait porté à Moncontour le guidon de Lorraine est choisi par le duc pour garder Auxonne, l'une des plus fortes places de Bourgogne, quand la guerre a recommencé plus chaude que jamais. Nicolas de Bauffremont prit donc sa part des fureurs, des intrigues et des désastres de ces temps déplorables, et son nom s'y tache plus qu'il n'y brille. L'illustration nouvelle qu'il donne aux Bauffremont, c'est de compter parmi les savants de l'époque, et d'être cité honorablement par De Thou, Davila, Dupleix, Belleforêt, Louis Jacob. De Rubis lui dédia ses commentaires sur la coutume de Bourgogne. Il mourut (1582) en son château de Senescey. On a de lui une traduction du *Traité de la Providence*, de Salvien; Lyon, 1573, in-8°; — *Harangue pour la noblesse*, en 1561; — *Proposition pour toute la noblesse de France*, faite en 1577 aux États de Blois; Paris, in-8°.

Claude, fils du précédent, baron de Senescey, gouverneur d'Auxonne. Il fut, comme son père, ligueur ardent, et partisan de Lorraine. Député de la noblesse, il harangua les états de Blois de 1588. Ses paroles étaient plus mesurées et plus sages que ses actes. Sa *harangue* fit du bruit : on la trouve dans le tome III des *Mémoires de la Ligue*. C'est en écrivant qu'il paraît surtout avoir servi la faction catholique, et l'avoir servie avec assez d'éclat pour qu'il figurât dans les satires contemporaines. Dans la *Bibliothèque de Mlle de Montpensier*, on lui attribue *les Miracles de la Ligue*. Le *Remercîment fait au nom de la noblesse de France* est de lui, et peut-être aussi le *Recueil de ce qui s'est négocié en la compagnie du tiers-état, aux états de Blois, depuis le* 15 *novembre* 1576 *jusqu'en mars* 1577, réimprimé dans le *Recueil général des états tenus en France*, 1651, in-4°. Il mourut à Senescey en 1596, âgé de cinquante ans.

Sous *Henri* de Bauffremont, fils du précédent, commence pour la puissante et fière maison des Bauffremont la révolution que subirent les nobles et antiques familles de France au sortir de la guerre civile. Elle s'attacha fidèlement à la royauté, et devint sujette de la cour, d'égale qu'elle était dans sa province; mais ses services lui furent payés en accroissements de titres, de hautes fonctions, d'honneurs. Henri de Bauffremont, baron de Senescey, gouverneur d'Auxonne, fut nommé lieutenant du roi au comté du Mâconnais, choisi en 1614 pour présider la chambre de la noblesse aux états de Paris, et créé chevalier des ordres de Sa Majesté, dont il reçut le collier en 1619. Sa femme, Marie-Catherine de la Rochefoucauld, de comtesse devint duchesse de Rendan, première dame d'honneur d'Anne d'Autriche, puis gouvernante de Louis XIV, encore tout enfant. Henri fut tué au siége de Montpellier en 1622.

Son fils *Henri*, cumulant les mêmes gouvernements d'Auxonne et de Mâcon, et mestre de camp du régiment de Piémont, fut tué ou plutôt assassiné par un soldat allemand à la bataille de Sedan (6 juillet 1641). Louis, son frère, fut fait prisonnier dans la même journée. En eux finit cette branche.

Claude de Bauffremont, appartenant à l'autre branche. Entré dans les ordres, il est sacré évêque de Troyes du vivant même du titulaire Antoine Caraccioli, qui, en embrassant le calvinisme, venait de perdre ses droits au siége épiscopal. Il le remplaça; mais il se vit obligé de lui payer une redevance de quelques milliers d'écus. Ce prélat, au milieu des circonstances critiques où se trouvait l'Église, sut exercer avec habileté et vertu son long ministère. Il mourut en 1593.

Antoine de Bauffremont, frère du précédent et chef de la famille, seigneur de Listenais du chef de sa mère Antoinette de Vienne, marquis d'Arc en Barrois. Il fut de bonne heure placé près de Henri III : conseiller d'État, capitaine de cinquante hommes d'ordonnance, gentilhomme ordinaire de la chambre du roi, chevalier de ses ordres en 1585, chevalier d'honneur du parlement de Bourgogne, dont il fit partie en 1561, il n'eut qu'un fils, mort sans postérité. Le reste de la maison se ménagea une fortune en Espagne. — *Charles-Louis*, frère du précédent, marquis de Messimieux, fut grand d'Espagne, chevalier de la Toison d'or, et général de bataille. — *Pierre*, son fils, marquis de Listenais, fut élevé comme enfant d'honneur près du roi d'Espagne. Après la conquête de la Franche-Comté, il revint en France, et reçut les deux régiments à la tête desquels s'était fait tuer son frère. Il mourut en 1685. — Au milieu des guerres incessantes de Louis XIV, la maison de Bauffremont joua toujours un rôle honorable, et fournit une longue série d'hommes de guerre : un marquis de Listenais, deux fois blessé en Allemagne, chevalier de la Toison d'or et maréchal de camp, resté sur le champ de bataille en 1710; *Louis-Bénigne*, marquis de Bauffremont, puis de Listenais, fut blessé entre autres à Malplaquet en 1709, et, de sous-lieutenant des gendarmes de Bourgogne, devint colonel des dragons de son frère, chevalier de la Toison d'or et brigadier d'armée en 1719.

Alexandre-Emmanuel-Louis, prince de Bauffremont, duc et pair de France, fils du prince de Listenais, vice-amiral. Il naquit à Paris le 27 avril 1773, et épousa à Madrid la fille aînée du duc de la Vauguyon, ambassadeur de France près de cette cour. Quand la révolution éclata, il alla rejoindre les princes en Allemagne, et prit part avec eux à l'invasion en Champagne. De là, il revint aux Pyrénées, et fit les campagnes de 1793 et de 1794 contre la république française. Rayé de la liste des émigrés en 1795, il vivait retiré avec sa famille en Franche-Comté, quand Napoléon, qui déjà l'avait fait comte, le nomma président du collége électoral de la Haute-Saône,

et le reçut en cette qualité le 12 avril 1812. Napoléon n'eut point à se plaindre de ce choix. En juin 1815, il le nomma pair de France; mais le comte refusa, sous prétexte de faiblesse d'âge et de santé: c'est de Louis XVIII qu'il reçut la pairie. Il mourut le 22 décembre 1833.

Alfonse, duc de Bauffremont, fils aîné du précédent, créé comte par Napoléon. Aide de camp de Murat, il se distingua à la bataille de la Moskowa (*Moskva*), dans la campagne désastreuse de Saxe en 1813, et à Dresde. En octobre 1814, il servit d'escorte au comte d'Artois comme commandant de la garde d'honneur de Vesoul. En 1815 il fut rappelé par Murat, puis envoyé en France à la première nouvelle du débarquement de Napoléon, pour assurer l'empereur qu'il pourrait compter sur son frère de Naples. Il fut pris au retour, gardé neuf jours à Turin, et renvoyé en France. Depuis il a voyagé en Russie, où il prit quelque temps du service. [HAUSSARD, dans l'*Enc. des g. du m.*, avec add.]

Anselme, *Histoire générale et chronologique de la maison royale de France*. — Moréri, *Dictionnaire historique*. — Sainte-Marthe, *Histoire généalogique de France*. — *Art de vérifier les dates*.

BAUGÉ (*Étienne* DE), évêque d'Autun en 1113, renonça à son évêché pour embrasser la vie religieuse dans le monastère de Cluny. Jean Montéléon a publié, en 1517, un ouvrage de cet évêque, sur *les Ordres ecclésiastiques et les Cérémonies de la Messe*.

Moréri, *Dictionnaire historique*.

BAUGIER (*Edme*), médecin français, vivait à Châlons-sur-Marne vers la fin du dix-septième siècle. On a de lui: *Traité des eaux minérales d'Attancourt en Champagne, avec quelques observations sur les eaux minérales de Germaise*; Châlons-sur-Marne, 1696, in-12.

BAUGIER (*Edme*), seigneur de Breuvery, fils du précédent, doyen du présidial de Châlons-sur-Marne, est l'auteur des *Mémoires historiques de la province de Champagne*; Châlons, 1721, 2 vol. in-8°.

Lelong, *édition Fontette*.

***BAUGIN** (*Lubin*), peintre français, surnommé *le petit Guido*, vivait à Paris vers 1650. On a de lui, entre autres ouvrages: une *Sainte Famille*, gravée par F. de Poilly; — *le Mariage de sainte Catherine*, gravé par Blooteburg; — *Saint Zosime administrant la communion à sainte Marie l'Égyptienne*; — une *Charité*; — des *portraits*, etc.

Heinecken, *Dictionnaire des Artistes*.

***BAUHESIUS** (*Pierre*), médecin allemand, vivait vers le milieu du seizième siècle: on a de lui: *De thermarum Aquisgranensium viribus, causa ac legitimo usu; Epistolæ scriptæ an.* 1550, *in quibus etiam acidarum aquarum ultra Leodium sistentium facultas et sumendi ratio explicantur*; Anvers, 1555, in-8°; — *Consilia quædam de Arthritide*; Francfort, 1592, in-8°.

Carrère, *Bibliothèque de la Médecine*.

BAUHIN, BAUHINUS, famille de savants, d'origine française, qui s'est illustrée pendant le seizième et dix-septième siècle, et dont voici les principaux membres dans leur ordre chronologique:

BAUHIN (*Jean*), médecin, né à Amiens le 24 août, mort en 1582. Il abandonna l'Église catholique pour se convertir en 1532 au protestantisme, après avoir lu, dit-on, la traduction latine du Nouveau Testament, qu'Érasme venait de publier. Quoique premier médecin de la princesse Marguerite, sœur du roi François Ier, il fut enveloppé dans les persécutions que l'on suscita contre le parti de la réforme: il s'enfuit de la cour, et se tint quelque temps caché dans la forêt des Ardennes; puis il se retira à Anvers, qu'il se hâta de quitter pour se soustraire à l'inquisition espagnole, et vint se fixer à Bâle. Là il fut d'abord employé comme correcteur dans la célèbre imprimerie de Jean Froben, et se fit agréger au collége des médecins, dont il devint, par la suite, le doyen. Il ne publia rien lui-même, mais il laissa deux fils, *Jean* et *Gaspard*, qui, par leurs travaux, honorèrent le plus leur patrie adoptive. H.

Reusner, *Icones illustr. virorum*. — Van der Linden, *De Scriptor. medicis*.

BAUHIN (*Jean*), médecin et naturaliste, fils aîné du précédent, naquit à Bâle (1) en 1541, et mourut en 1613. Il étudia les éléments de la médecine sous son père, et fréquenta en 1560 l'université de Tubingue, où il suivit, pendant un an, le cours de botanique du célèbre Fuchs. Il se rendit ensuite à Zurich, où il se lia d'amitié avec Conrad Gesner, qui l'appelait alors dans ses écrits *eruditissimus et ornatissimus juvenis*, et il accompagna ce grand naturaliste dans ses excursions scientifiques en Suisse. Après avoir ainsi visité une partie des Alpes et le pays des Grisons, il se mit, pour enrichir ses herbiers, à parcourir l'Alsace, la forêt Noire, la haute Bourgogne et la Lombardie, où il s'arrêta quelque temps à Padoue, et entendit à Bologne le célèbre Aldrovande. Il vint aussi en France, et étudia à Montpellier l'histoire naturelle sous Rondelet. Reprenant bientôt ses pérégrinations botaniques, il visita le Languedoc, particulièrement les environs de Narbonne, et le Dauphiné, si riche en plantes curieuses et rares. A Lyon il fit connaissance avec le célèbre botaniste Dalechamps; mais, pour échapper aux persécutions religieuses (Bauhin était protestant), il se hâta de quitter la France. Après avoir séjourné quelque temps à Genève, il retourna dans sa ville natale; il y obtint, en 1566, la chaire de rhétorique, et continua de se livrer à l'exercice de la médecine. Sa réputation de praticien franchit les limites de Bâle: le duc Ulric, de Wirtemberg-Montbelliard, l'appela en 1570 auprès de lui, et se l'attacha en qualité de premier médecin. Ces fonctions, que Bauhin remplit avec zèle pendant

(1) Haller (*Bibl. botan.*, t. II, p. 383) le fait naître à Lyon.

quarante-trois ans, lui permirent de poursuivre fructueusement son étude favorite : le duc Ulric aimait la botanique, et faisait cultiver, dans son jardin de Montbelliard, un grand nombre de plantes nouvellement introduites en Europe. Ainsi favorisé par les circonstances, Jean Bauhin a pu figurer au premier rang des botanistes du seizième siècle; et on s'étonne avec raison qu'il se soit souvent borné au rôle de simple compilateur, lui qui pouvait observer tant de choses par lui-même.

Jean Bauhin a publié, dans l'ordre chronologique, les ouvrages suivants (1) : *Epistolæ ad Gesnerum;* Bâle, 1591, in-8° : ces lettres, sur différents sujets de botanique, ont été publiées par les soins de Gaspard Bauhin, frère cadet de Jean; on trouve dans ce même opuscule un petit traité *De Plantis a Divis sanctive nomen habentibus; — Memorabilis historia luporum aliquot rabidorum, qui circa annum* 1590 *apud Mompelgardum et Beffortum, multorum damno, publiçe gressati sunt, additis medicamentis et auxiliis ad eam et cæterorum animalium rabiem conferentibus;* Montbelliard, 1591, in-8°; traduite en allemand, ibid., même année; en français, ibid., 1693, in-8° : les remèdes indiqués dans cette histoire curieuse de quelques loups enragés, ont été vantés de nouveau de nos jours; — *De Plantis absinthii nomen habentibus;* Montbelliard, 1593 (et non 1595) et 1599, in-8°; c'est l'extrait d'un grand ouvrage (publié longtemps après la mort de l'auteur) sur la concordance des noms de botanique; on y trouve le livre de Claude Rocard sur le même sujet; — *Traité des animauls aians aisles, qui nuisent par leurs piqueures et morsures, avec les remèdes,* etc.; Montbelliard, 1595, petit in-8° : l'auteur s'y élève contre le préjugé qui faisait regarder comme venimeux certains papillons diurnes; — *Historia novi et admirabilis fontis balneique Bollensis, in ducatu Wittembergico, ad acidulas Gopingenses,* etc; Montbelliard, 1598, in-4°; ibid., 1600, in-4°, etc. : c'est la description des eaux minérales qu'on avait découvertes à Boll dans le duché de Wurtemberg; une nouvelle édition parut sous le titre : *De aquis medicatis nova methodus, quatuor libris comprehensa,* etc.; Montbelliard, 1605, in-4°; 1607, in-4°; 1612, in-4°; trad. en allemand par Foerter, Stuttg., 1599, in-4°, 1602-1603 : on y trouve un grand nombre d'excellentes gravures sur bois, représentant des variétés de pommes, de poires, des plantes, des insectes, des oiseaux, etc., du duché de Wurtemberg; — *De auxiliis adversus pestem;* Montbelliard, 1607, in-8°.

Mais les deux ouvrages qui ont immortalisé le nom de Bauhin ne parurent, avec des additions nombreuses, qu'après la mort de leur auteur; l'un a pour titre : *Historiæ plantarum generalis novæ et absolutæ Prodromus;* Yverdun, 1619, in-4°; il fut publié par les soins de J.-H. Cherler, médecin à Bâle, qui avait épousé la fille unique de Jean Bauhin. L'autre ouvrage, beaucoup plus considérable, est intitulé *Historia universalis plantarum nova et absolutissima, cum consensu et dissensu circa eas;* Yverdun, 1650-1651, 3 vol. in-fol., publié par François-Louis de Grafenried, patrice de Berne, et Chabrée, médecin d'Yverdun, qui y ont ajouté leurs propres observations. Cet ouvrage, vaste compilation des travaux de Fuchs, Daléchamps, Lobel, l'Écluse, etc., renferme tout ce qui a été écrit sur les plantes depuis l'antiquité jusqu'au dix-septième siècle; il est divisé en quarante livres qui figurent en quelque sorte des classes, comme les chapitres représentent des familles du règne végétal. On y trouve la description d'environ cinq mille plantes, avec trois mille cinq cent soixante-dix-sept figures, dont la plupart sont empruntées à Fuchs. Les frais de publication, qui s'élevèrent à 90,000 francs environ de notre monnaie, furent avancés par Louis de Grafenried. Les deux premiers volumes sont dédiés aux avoyers de Berne, et le troisième à Henri, duc d'Orléans-Longueville, prince de Neufchâtel. Chabrée en publia, plus tard, un abrégé sous le titre de *Sciagraphia,* Genève, 1666, 1676 et 1677, in-fol. Toutes les figures de l'*Historia universalis plantarum* s'y trouvent reproduites; c'est l'énumération à peu près complète des plantes jusqu'alors connues (1). F. H.

Van der Linden, *De scriptoribus medicis.* — Scheuchzer, *Nov. Litterat. Helvet.* — Haller, *Bibliotheca botanica.* — Sprengel, *Historia rei Herbar.,* t. I.

BAUHIN (*Gaspard*), célèbre anatomiste et botaniste, frère puîné du précédent, naquit à Bâle le 17 janvier 1560, et mourut dans sa ville natale le 5 décembre 1624. D'une constitution débile, il fut d'abord destiné à l'état ecclésiastique; mais sa vocation l'entraîna bientôt vers l'étude de la médecine et des sciences naturelles. Dès l'âge de seize ans il suivit les cours de l'université de Bâle, où il eut, outre son père, pour maîtres, Théodore Zwinger et Félix Plater. En 1577, à l'époque d'une épidémie qui désolait la ville de Bâle, il se rendit à Padoue, et entendit, dans cette fameuse université, Fabrice d'Aquapendente, Mercuriali, Capivacci et Guilandini. Son parrain, Gaspard Hellet, savant et riche Hollandais, lui avait légué sa bibliothèque et sa fortune. Le jeune Bauhin en fit le meilleur usage, en cherchant, par tous les moyens, à développer son instruction. Il parcourut l'Italie, herborisant et formant des collections de plantes;

(1) Le premier ouvrage de Jean Bauhin est resté inédit : c'était un *Catalogus stirpium Monspelliensium,* envoyé vers 1563 à Conrad Gesner, qui en parle dans ses *Epist.* (*Voy.* Haller, *Bibliotheca botanica,* t. II, addit.)

(1) Selon Dupetit-Thouars, on attribue aussi à Bauhin un livre in-4° (format oblong), imprimé en 1591, sans autre titre que ce vers. *Vivitur ingenio, cætera mortis erunt.*

et, après une absence de près de deux ans, il revint à Bâle. Mais il n'y séjourna qu'environ un mois : il partit en 1579 pour Montpellier, où il étudia pendant un an. Il vint ensuite à Paris, et, après avoir visité une partie de la France et de l'Allemagne, il fut en 1580 rappelé dans sa patrie par son père malade. L'année suivante, il reçut le grade de docteur, avec l'autorisation de faire des cours particuliers de botanique et d'anatomie. En 1582 il enseigna la langue grecque, réputée alors indispensable à tous les savants; et en 1588 on créa pour lui, dans l'université de Bâle, une chaire d'anatomie et de botanique. En 1596, il fut nommé médecin du duc Frédéric de Wurtemberg; et, dix-huit ans après, on le retrouve à Bâle, cumulant, depuis la mort de Félix Plater, la chaire de médecine pratique avec les fonctions de médecin-inspecteur. Il mourut dans sa soixante-quinzième année (1).

Gaspard Bauhin fut plus célèbre encore que son frère. Le premier, il essaya de porter l'ordre dans le chaos de la synonymie et de la nomenclature, jusqu'alors suivies en botanique et en anatomie. Il désigna les plantes par quelques phrases courtes, significatives, et créa ainsi la plupart des noms génériques qui furent plus tard adoptés par Linné; de même qu'en anatomie, la plupart des noms qu'il donna aux muscles d'après leur figure, leurs attaches et leurs usages, ont été conservés jusqu'à Chaussier. Gaspard Bauhin ne fut donc pas un simple compilateur : il eut le mérite et la gloire d'un législateur; son nom a fait longtemps autorité, et aujourd'hui encore on le cite quelquefois à côté des noms de Tournefort et de Linné. Plumier lui a consacré un genre de plantes exotiques (*Bauhinia*), de la famille des légumineuses.

Voici les titres des ouvrages de G. Bauhin dans l'ordre chronologique : *De corporis humani partibus externis, hoc est, universalis methodi anatomicæ, quam ad Vesalium accommodavit, liber primus, multis novis, iisdemque raris observationibus propriis refertus;* Bâle, 1588 et 1592, in-8°; — *Anatomes liber secundus, partium spermaticarum tractionem per quatuor causas continens;* ibid., 1591, in-8° : ces deux livres, refondus, ont été publiés sous le titre : *Theatrum anatomicum infinitis locis auctum, ad morbos accommodatum et ab erroribus ab auctore repurgatum, observationibus et figuris aliquot novis illustratum;* Bâle, 1592, in-8°; Francfort, 1621, in-4° : c'est dans cet ouvrage, à tort décrié par l'irascible Riolan, que l'on trouve la première description exacte de la valvule iléo-cæcale, qui porte encore aujourd'hui le nom de *valvule de Bauhin*, bien qu'elle paraisse déjà avoir été connue de Rondelet, d'Achillini, de Laguna et de Fallope; — une traduction latine du mémoire de François Rousset *sur un cas singulier d'opération césarienne, nécessitée par un fœtus pétrifié*, etc.; Bâle, 1591, in-8°; — une traduction latine, avec des notes, du traité d'Anguillara : *De' semplici ;* Bâle, 1593, in-8°; — Φυτόπιναξ, *seu Enumeratio plantarum ab herbariis nostro sæculo descriptarum cum earum differentiis*, etc.; Bâle, 1596, in-4° : cet ouvrage remarquable, orné du portrait de l'auteur (à l'âge de vingt-neuf ans), contient la description succincte de 2,700 espèces, avec leurs variétés; il commence par les graminées et finit par les papilionacées : on y trouve la première mention exacte, détaillée, de la pomme de terre, que G. Bauhin rangea, avec une sagacité peu commune, dans la famille des solanées, en lui donnant le nom scientifique de *solanum tuberosum*, qu'elle conserve encore; il nous apprend en même temps que la pomme de terre était alors cultivée comme une curiosité dans les jardins d'un petit nombre d'amateurs, dont il fait mention; *le Phytopinax* n'était que la première partie d'un grand ouvrage dont la suite n'a point paru; — une édition fort estimée des œuvres complètes (*opera omnia*) de P.-A. Mathiole; Francfort, 1598, in-fol., réimpr. à Bâle, 1674, avec des notes, des corrections et 350 gravures nouvelles, empruntées en grande partie à Camerarius; — Πίναξ *theatri botanici, sive Index Theophrasti, Dioscoridis, Plinii et botanicorum qui a sæculo scripserunt opera, plantarum circiter sex millium ab ipsis exhibitarum nomina, cum earumdem synonymis et differentiis methodice secundum earum et genera et species proponens;* Bâle, 1596, in-4°; ibid., 1624, in-4°, ibid., 1671, in-4° : cet ouvrage classique, fruit de quarante années de travaux, a été, jusqu'à Tournefort et Linné, pour ainsi dire l'Évangile des botanistes; on y trouve les premiers indices de la classification naturelle, inaugurée un siècle et demi plus tard; — *Præludia anatomica;* Bâle, 1601, in-4°; — *Animadversiones in Historiam generalem plantarum Lugduni editam; item, catalogus plantarum circiter quadringentarum eo in opere bis terve positarum;* Francfort, 1601, in-4° : c'est une critique, un peu amère et quelquefois injuste, de l'*Histoire générale des Plantes* de Daléchamps; — *De ossium natura;* Bâle, 1604, in-4°; — *De compositione medicamentorum, sive medicamentorum componendorum ratio et methodus in prælectionibus publicis proposita;* Offenbach, 1610, in-8°; Francfort, 1611, in-8°; — *De lapidis bezoar orientalis et occidentalis, cervim item et germani ortu*, etc.; Bâle, 1613, in-8°; ibid., 1625, in-8°; — *Oratio de homine;* Bâle,

(1) Nicéron (*Mémoires des hommes illustres*, t. XVII, p. 230) rapporte l'épitaphe qu'on mit sur le tombeau de G. Bauhin. Cette épitaphe, assez longue, commence ainsi :

Æternæ memoriæ
Casparo Joannis senioris, fratri Bauhino,
Magni judicii, rari sollicitique ingenii,
Paternæ virtutis et artis æmulus.

1614, in 4°; — *De hermaphroditorum monstrosorumque partuum natura*, etc.; Oppenheim, 1614, in-8°; Francf., 1614, in-8°; ibid., 1629, in-8°; — *De remediorum formulis, græcis, arabibus, latinis usitatis*, etc.; Francf., 1619, in-4°; — *Vivæ imagines partium corporis humani, æneis formis expressæ, et ex theatro anatomico G. Bauhini desumptæ*; Bâle, 1620, in-4°; Francf., 1640, in-4°; la plupart de ces planches sont celles de Vésale, mais réduites; — Πρόδρομος *theatri botanici, in quo plantæ supra sexcentæ, ab ipso primum descriptæ, cum plurimis figuris proponuntur;* Francf., 1620, in-4°; Bâle, 1671, in-4° : le nombre des plantes nouvelles, décrites ici pour la première fois par Bauhin, se réduit, selon Sprengel, à deux cent cinquante; — *Catalogus plantarum circa Basileam nascentium cum earumdem synonymis et locis in quibus reperiuntur*, etc.; Bâle, 1622, in-8°: cette flore des environs de Bâle a servi en quelque sorte de modèle aux nombreux ouvrages de ce genre qui se sont depuis lors succédé; — *Theatrum botanicum, sive Historia plantarum ex veterum et recentiorum placitis, propriaque observatione concinnata, liber primus*; Bâle, 1658, in-fol.; ibid., 1663, in-fol. : cet ouvrage, rédigé sur un plan immense, et resté inachevé, ne parut que trente ans après la mort de l'auteur, par les soins de son fils Jean-Gaspard; — *Dialogus de morbo Gallico;* Bâle, 1674, in-fol.; ouvrage posthume, dont la publication est également due au fils de l'auteur; — une édition estimée du *Kräuterbuch* de Tabernæmontanus; Bâle, 1625, in-fol.; — *Epistolæ aliquot medicæ*, insérées dans la *Cista medica* de Jean Hornung; Nuremberg, 1625, in-4°; Leipzig, 1661, in-4°. Les herbiers de G. Bauhin se conservent encore aujourd'hui à la bibliothèque de Bâle.

Son fils *Jean-Gaspard Bauhin*, né à Bâle le 12 mars 1606, mort le 14 juillet 1685, occupa pendant trente ans la chaire de botanique à l'université de Bâle, et devint en 1659 médecin ordinaire de Louis XIV, avec le titre de conseiller et une pension. On a de lui : *Dissert. de peste;* Bâle, 1628, in-4°; — *Dissert. de morborum differentiis et causis;* Bâle, 1670, in-4°; — *Diss. de epilepsia;* ibid., 1672, in-4°.

Jean-Gaspard Bauhin eut huit fils, dont un seul, *Jérôme*, mérite d'être mentionné. Né le 26 février 1637, mort le 27 janvier 1667, il publia : *Diss. de peripneumonia;* Bâle, 1658, in-4°; — *Diss. de odontalgia*, ibid., 1660, in-4°; — *Prolegomena medica*, ibid., 1668. F. H.

Van der Linden, *de Script. medicis*. — Nicéron, *Mémoires*, t. XVII. — Sprengel, *Hist. rei Herb.*, t. I. — Haller, *Bibl. botanica*.

BAUHUIS, en latin BAUHUSIUS (le P. *Bernard*), jésuite, né à Anvers en 1575, mort dans sa ville natale le 25 novembre 1629. Il fut professeur au collége de Bruges, et prêcha avec distinction dans plusieurs villes de la Belgique. On a de lui : *Epigrammatum libri V;* Anvers, 1615, 1619, 1620, in-12; on y trouve ce fameux vers, *Proteus parthenicus*, en l'honneur de la Vierge : *Tot tibi sunt dotes, virgo, quot sidera cœlo*, vers susceptible d'être combiné de mille vingt-deux manières différentes, nombre égal à celui des étoiles jusqu'alors calculées. Ce vers occupa Bernoulli, qui le montra susceptible de trois mille trois cent douze combinaisons différentes, sans cesser d'être un vers hexamètre. Depuis lors le P. Prestet a montré que ce même vers pouvait être varié de trois mille trois cent soixante-seize manières, sans perdre sa qualité rhythmique. Éric Dupuy le publia sous toutes ses formes dans *Pietatis thaumata;* Anvers, 1617, in-4°. On l'a réimprimé sous le titre: *Proteus parthenicus, id est, Berh. Bauhusii hexameter Marianus bis et vicies sensu et metro servatis, variatus;* Louvain, 1833, in-16.

Sotwel, *Bibliotheca Societatis Jesu*, p. 699; — Barbier, *Examen critique*, p. 91.

BAULACRE (*Léonard*), publiciste, né à Genève en octobre 1670, mort dans cette ville en 1761. Il fut agrégé à la compagnie des pasteurs en 1704, et nommé bibliothécaire en 1728. Il réunissait à un haut degré les connaissances du théologien, du moraliste, de l'historien, du critique et de l'antiquaire. On a de lui un grand nombre de dissertations, parmi lesquelles on remarque : *Éclaircissement sur l'histoire de Genève*, dans le *Journal helvétique*, 1784; — *Recherches sur la fondation de l'Église cathédrale de Genève;* ibid., années 1745, 1750, 1752; — *Eclaircissement sur une tête d'Apollon que l'on voit sur l'un des murs de l'église de Saint-Pierre de Genève;* ibid.; — *Lettre sur l'aigle impériale sculptée sur le frontispice de la cathédrale de Genève;* ibid., 1754; — *Lettre sur l'histoire de Genève et sur les grands hommes que cette ville a produits;* dans le *Journal helvétique*, 1755; — sur *une ancienne Version italienne de la Bible, attribuée à Sixte V, par Gregorio Leti*, dans la *Bibliothèque germanique; — Lettre sur la mort tragique de Balomier, sous Louis, duc de Savoie;* dans le *Journal helvétique*, année 1730.

Sennebier, *Histoire littéraire de Genève*, t. III, p. 38-46 (*Dict. Hist.*). — Haller, *Kritisches Verzeichniss aller Schrift. der Schweitz*.

***BAULDRI** ou **BAULDRY** (*André*), poëte français, né en 1641, mort le 4 décembre 1717. Il était curé de Saint-Thibault-en-Auxois, et académicien d'Arles. On a de lui : *Poëme héroïque sur ce que le roy a fait pour l'Église; et sur l'Édit nouvellement rendu en faveur des curés*, in-4°. J. B.

Papillon, *Bibl. des Aut. de Bourgogne*, t. I. p. 18.

BAULDRI ou **BAULDRY** (*Paul*), historien, né à Rouen en 1639, mort en 1706, fils de parents protestants. Il se retira en Hollande, où il étudia la théologie et les auteurs anciens. Il devint professeur d'histoire sacrée à Utrecht, et épousa la fille du célèbre Henri Basnage. On

a de lui : une édition du traité de Lactance, *De mortibus persecutorum*, avec des notes savantes; Utrecht, 1692, in-8° : Bauldri y justifie plus d'une fois Lactance contre les vaines critiques de Jacques Tollius; il admet l'arrivée de saint Pierre à Rome, attestée par Lactance, et contestée par la plupart des protestants; tout ce que renferme l'édition de Bauldri a passé dans le second volume de celle que Lenglet-Dufresnoy a donnée à Paris en 1748, 2 vol. in-4°; — une nouvelle édition d'un petit ouvrage du Furetière, intitulé *Histoire des derniers troubles arrivés au royaume d'Éloquence;* Utrecht, 1703, in-12; — *Syntagma calendariorum;* etc.; Utrecht, 1706; tablettes chronologiques peu connues; — plusieurs *Dissertations*, imprimées dans divers recueils; — un *éloge de Mathieu de l'Arraque*, ministre de Rouen, dans *la République des lettres*, mars 1684.

Adrien Reland, *Éloge de Bauldri;* Utrecht, 1706, in-4°.

BAULIEU. *Voy.* BEAULIEU.

BAULME-SAINT-AMOUR (*Jean* DE LA), seigneur de Martaccy, littérateur et philologue, né en Franche-Comté en 1539, mort vers 1578. Il apprit le grec et le latin sous Gilbert Cousin, et publia, à l'âge de douze ans, ses premiers essais de poésie latine, sous le titre : *Primitiæ quædam generosissimi ac vera nobilitate præstantissimi adolesc. Joannis a Balma, anno ætatis suæ duodecimo*, 1551. En 1553, il fit paraître un petit volume in-8°, intitulé *Miscellanées :* ce recueil contient *la Façon de vivre en cour*, traduit du latin d'Érasme; un *Dialogue en vers français sur le trépas de dame Antoine de Montmartin*, et quelques autres pièces.

D. Grappin, *Abrégé de l'Histoire du comté de Bourgogne.* — Duverdier et la Croix du Maine, *Bibl. franç.*

BAULOT ou **BAULIEU** (*Jacques*), chirurgien lithotomiste, naquit en 1651 à Étendonne près de Lons-le-Saulnier en Franche-Comté, et mourut près de Besançon en 1720. Ses parents étaient fort pauvres; il les quitta pour s'engager dans un régiment de cavalerie. Après l'expiration de son engagement, il s'attacha à un certain Pauloni, chirurgien empirique très-renommé pour tailler les malades atteints de la pierre. Après lui avoir servi d'aide pendant cinq ou six années, il se rendit en Provence. C'est là qu'il se mit à porter une espèce d'habit monacal, et ne fut plus dès lors connu que sous le nom de *frère Jacques*. De Provence, il passa en Languedoc, ensuite dans le Roussillon, et de là dans les autres provinces de France. Il vint aussi à Paris, qu'il quitta bientôt pour continuer ses courses. Il parut à Genève, à Aix-la-Chapelle, à Amsterdam, et opéra partout. Ses succès furent assez variés. Il ne voulait prendre aucun soin des malades après l'opération, disant : « J'ai tiré la pierre, Dieu guérira la plaie. » Le lithotomiste Rau désapprouva la méthode de frère Jacques, tout en se l'appropriant. La *taille de Rau* ou *taille anglaise*, perfectionnée par Cheselden en Angleterre, a donc pour auteur un chirurgien français. En reconnaissance des cures nombreuses que Baulot avait faites en Hollande, on fit graver à Amsterdam son portrait, et frapper une médaille. Enfin, après avoir paru à la cour de Vienne et à celle de Rome, il choisit près de Besançon une modeste retraite, et, après avoir dissipé sa fortune, il mourut dans un état voisin de l'indigence. Il a laissé un opuscule imprimé en 1702, où il défend sa méthode contre les attaques de Méry.

Vacher, *Vie du frère Jacques;* Besançon, 1756, in-12. — *Biographie médicale.*

***BAULOT** (*Isaac*), naturaliste, né à la Rochelle en 1657, mort le 24 septembre 1712. Il s'adonna de bonne heure aux sciences naturelles, et communiqua aux savants des notes précieuses qu'il recueillit dans ses longs voyages. On a lui des remarques sur l'ouvrage de Ch. Plumier, intitulé *l'Art de tourner;* Paris, 1694, in-fol., et des *Observations sur l'Organe de l'ouïe chez la grande tortue.*

Arcère, *Hist. de la Rochelle*, vol. 2, p. 486.

BAUMANN (*Chistian-Sacale*), théologien protestant, né à Berlin le 30 novembre 1725, mort vers la fin du dix-huitième siècle. On a de lui quelques mémoires insérés en partie dans les *Matériaux politiques* de Hausen, t. I, et une édition de l'œuvre de Süssmilch, sur *l'Ordre divin dans les variations du genre humain.*

Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon.*

BAUMANN (*Jean-Frédéric*), peintre allemand, né le 13 mai 1784 à Géra, mort à Dresde le 29 mars 1830. Élève de Schoenau, il se distingua particulièrement dans le genre du portrait. Il fut professeur adjoint à l'Académie de peinture à Dresde.

Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon.*

***BAUMANN** (*Jean-Godefroy*), musicographe allemand, fut pasteur de l'église de la nouvelle ville, à Schneeberg, vers 1760. On a de lui : *Schediasma historicotheologicum de hymnis hymnopœis veteris et recentioris Ecclesiæ veræ atque christianæ religioni promovendæ ac propagandæ inservientibus;* Brême, 1765, in-8°.

Fétis, *Biographie universelle des Musiciens.*

***BAUMANN** (*Jean-Nicolas*), médecin, vivait au commencement du dix-septième siècle. Il laissa : *de Tabaci virtutibus, usu et abusu;* — *de Angina.*

Hindreich, *Pandectæ Brandenburgicæ.*

BAUMANN (*Nicolas*), professeur d'histoire à Rostock, né vers 1450 à Wismar ou à Emden, mort en 1526. Dans la préface du *Froschmäusler* de Rollenhagen, on lui attribue le poëme satirique *Reinecke le renard*, en plat allemand; mais c'est Henri d'Alkmaer qui paraît en être le véritable auteur. *Voy.* ALKMAER.

***BAUMBACH** (*Frédéric-Auguste*), compositeur et musicographe allemand, né à Leipzig en 1753, mort en 1813. Il est resté pendant long-

temps directeur de l'Opéra à Hambourg, et a composé un grand nombre de morceaux de chants, de piano, etc. Il était collaborateur du Dictionnaire des beaux-arts qui parut à Leipzig, en 1794, sous ce titre : *Kurzgefasstes Handwoertebuch ueber die Schönen Künste.* « La musique de cet auteur, dit Fétis, se fait remarquer par un caractère de profondeur et de grave pensée. » Baumbach était également habile sur le piano et la mandoline.

Schilling, *Lexicon der Tonkunst.*

***BAUMBACH** (*Jean-Balthasar*), orientaliste allemand, mort le 6 septembre 1622. Il professa les langues grecque et hébraïque à Heidelberg. Il a laissé entre autres : *De libro Psalmorum ;— De trium linguarum orientalium, hebrææ, chaldææ et syræ antiquitate, necessitate ac utilitate ; — De appellationibus Dei quæ in scriptis rabbinorum occurrunt ; — De Urim et Thumim, et Beth Kol ; — De modo disputandi cum Judæis.*

Witte, *Diarium Biographicum.*

***BAUMCHEN**, sculpteur allemand, né à Dusseldorf au commencement du dix-huitième siècle, mort en 1789. Il passa en Russie, où il exécuta, pour les principaux palais de Saint-Pétersbourg, des statues que l'empereur lui paya largement. La fortune lui était venue, et, avec elle, la nostalgie. Il préféra retourner dans son pays, où l'attendait la misère, à ce point qu'il fut obligé, pour vivre, de faire des cadres de tableaux.

Biographie des Contemporains.

***BAUME** (*Charles-Joseph* DE LA), littérateur français, né à Nîmes vers le milieu de janvier 1644, mort le 30 avril 1715 à Marguerites, près de Nîmes. Les fonctions qu'il remplit dans la magistrature de sa ville natale, ne l'empêchèrent pas de se livrer à l'étude des belles-lettres. Il fut un des premiers membres de l'Académie royale de Nîmes, et voyagea quelque temps en Italie. On a de lui : *Relation de son voyage de l'Italie*, en prose et en vers ;— *Remarques sur l'Histoire générale*, 1 vol. in-fol. ;— *Remarques sur l'Histoire de Languedoc ; — Relation de la révolte des fanatiques*, 1 vol. in-fol.

Ménard, *Histoire de Nîmes.*

BAUME (*Nicolas-Auguste* DE LA), marquis DE *Montrevel*, maréchal de France, né en 1636, mort le 11 octobre 1716. Il embrassa de bonne heure l'état militaire, et conquit chacun de ses grades par une action d'éclat. Il se distingua au siége de Lille, fut l'un des premiers qui traversèrent le Rhin en 1672 ; enfin sa belle conduite à Senef, à Namur, à Luxembourg, à Cassel, à Fleurus, lui valurent en 1703 le bâton de maréchal. Il fut alors nommé gouverneur du Languedoc, et chargé de faire la guerre aux Camisards, qu'il combattit sans pouvoir les vaincre. Cet officier, qui avait montré tant de bravoure sur les champs de bataille, mourut de frayeur. Dînant chez le duc de Biron, il renversa une salière, et s'écria qu'il était mort. La fièvre en effet le prit, et, quatre jours après, il avait réellement cessé de vivre. Le duc de Saint-Simon, son ennemi, a écrit sur lui des choses très-piquantes, mais sans doute exagérées : Baume était d'une ignorance inconcevable, suivant le caustique écrivain, et hors d'état de distinguer sa main droite de sa main gauche. — La maison de Baume, originaire de Bresse, a fini dans la personne de *François-Antoine-Melchior de la Baume*, maréchal de camp, député de la noblesse de Mâcon aux états généraux de 1789, et décapité le 7 juillet 1794.

Saint-Simon, *Mémoires.* — *OEuvres* de Boissy-d'Anglas, t. I, p. 378. — Le Bas, *Dict. encyc. de la France.*

BAUME DES DOSSAT (*Jacques-François* DE LA), chanoine de la collégiale de Saint-Agricole d'Avignon, littérateur, né à Carpentras en 1705, mort à Paris le 30 avril 1756. On a de lui : *Éloge de la paix ;* Paris, 1736, in-4° ; — *la Christiade*, ou *le Paradis reconquis*, poëme en prose ; Paris, 1753, 6 vol. in-12 : écrit d'un style pompeux et ampoulé ; l'Écriture sainte y est étrangement travestie ; on y voit Jésus-Christ tenté par la Madeleine : cette bizarre production fut flétrie par arrêt du parlement de Paris, et l'auteur condamné à une amende ; — *les Saturnales françaises*, 1736, 2 vol. in-12, publiées sous le nom de M. Croquet : c'est un roman où se trouvent quatre comédies ; — *l'Arcadie moderne*, ou *les Bergeries*, savante pastorale héroïque en trois actes et en prose, 1751, 1757, 1766, in-12 ; c'est une apothéose littéraire du roi Stanislas. L'abbé Baume des Dossat travailla pendant plus de dix ans au *Courrier d'Avignon*, jusqu'en 1751.

Chaudon, *Dictionnaire historique.*

BAUME-MONTREVEL (*Claude* DE LA), cardinal-archevêque de Besançon, né en 1531, mort le 15 juin 1584. Il eut pour vicaire général Antoine Lulle, parent du fameux Raymond Lulle, de l'île de Majorque. Ce fut Antoine Lulle qui recueillit les statuts synodaux du diocèse de Besançon, et les publia sous le titre : *Statuta synodalia Bisont. eccles. metrop., cum tractat. summariis ;* Lyon, Roville, 1560, in-4°. Baume-Montrevel se fit remarquer par son zèle contre les calvinistes, qu'il chassa de son diocèse. Ceux-ci échouèrent dans leur tentative de s'emparer de Besançon de vive force. Son oncle *Pierre de Baume*, évêque de Genève, chassé de son siége par les calvinistes, devint également cardinal-archevêque de Besançon.

Auberi, *Histoire des Cardinaux.* — Chifflet, *Des evêques de Besançon.* — Sainte-Marthe, *Gall. Christ.*, t. I, p. 134. — Guichenon, *Histoire de la Bresse et du Bugey*, t. II.

BAUME SAINT-AMOUR (*Philippe* DE LA), marquis d'Yennes, mort à Paris vers 1670. Il fut gouverneur, pour le roi d'Espagne, de la Franche-Comté, et accusé d'avoir, en 1668, facilité la conquête de cette province par Louis XIV, conquête achevée en moins de trois semaines. Il publia, sous le titre d'*Apologie*, une brochure (petit in-4° de 75 pages, 1668), dans laquelle il prouve

qu'il avait fait tout ce qui pouvait dépendre d'un homme d'honneur pour préserver de l'invasion un pays ruiné par les guerres précédentes, et abandonné à ses propres forces. A cette *Apologie* il faut joindre sa *Correspondance avec le parlement de Dôle* (broch. in-4° de 117 pages, 1668). Ces deux documents, assez rares, sont curieux à consulter pour l'histoire de la conquête de la Franche-Comté.

Pellisson, *Histoire de Louis XIV*.

BAUME (*Griffet* LA). *Voy.* GRIFFET.

BAUME (*Éléazar-François* DE LA). *Voy.* ACHARDS.

BAUMÉ (*Antoine*), célèbre chimiste et pharmacien français, né à Senlis le 26 février 1728, mort le 15 octobre 1804. Fils d'un aubergiste, il eut, comme beaucoup d'autres savants, à vaincre les difficultés que multiplie toujours le défaut absolu d'études premières. Cependant son ardeur pour les sciences l'emporta : en 1752 il fut reçu maître apothicaire, et peu de temps après il obtint, au collége de pharmacie, la chaire de chimie. Nul ne sut mieux allier la théorie avec la pratique : professeur et fabricant, il traça les préceptes de la science dont Lavoisier et Scheele jetèrent les bases, et le premier il établit une fabrique de sel ammoniac, substance pour laquelle la France avait été jusque-là tributaire de l'Égypte ; et son officine était plutôt une grande manufacture où le muriate d'étain, l'acétate de plomb, les sels mercuriels, se fabriquaient par quintaux. Il perfectionna aussi la porcelaine, la teinture écarlate des Gobelins et les pèse-liqueurs, dont le plus usité porte encore aujourd'hui le nom d'*aréomètre de Beaumé*. Il inventa des procédés pour dorer les pièces d'horlogerie, teindre les draps de deux couleurs, blanchir la soie jaune sans l'écruer, purifier le salpêtre, et enlever à la fécule du marron d'Inde son principe amer. Voilà certes assez de titres pour que l'Académie des sciences ouvrît, en 1773, ses portes à l'ingénieux et infatigable chimiste, qui cependant ne voulut jamais adopter la nouvelle nomenclature de Guyton de Morveau et de Lavoisier. En 1780, Baumé, devenu riche par son travail, quitta le commerce pour cultiver plus à son aise la science; mais la révolution le ruina, et il se vit obligé d'ouvrir une nouvelle officine. Baumé, déjà âgé, supporta ce revers avec résignation, et mourut presque octogénaire.

Ses ouvrages ont pour titre : *Dissertation sur l'éther, dans laquelle on examine les différents produits du mélange de l'esprit-de-vin avec les acides minéraux*; Paris, 1757, in-12; imprim. dans les *Mémoires de l'Académie des sciences*, année 1760; — *Plan d'un cours de chimie expérimentale et raisonnée, précédé d'un discours historique sur la chimie*; Paris, 1767, in-12, en collaboration avec Macquer; — *Manuel de chimie, ou exposé des opérations et des produits d'un cours de chimie; ouvrage utile aux personnes qui veulent suivre un cours de cette science, ou qui ont dessein de se former un cabinet de chimie*; Paris, 1763, in-12; ibid., 1766, in-12; traduit en allemand, Vienne, 1774, in-8°; en anglais, Londres, 1778, in-8°; en italien, Venise, 1783, in-12; — *Mémoires sur les argiles, ou recherches et expériences chimiques et physiques sur la nature des terres les plus propres à l'agriculture, et sur les moyens de fertiliser celles qui sont stériles*; Paris, 1770, in-8°, traduit en allemand, Leips., 1771, in-8°; — *Mémoire sur la meilleure manière de construire les alambics et les fourneaux propres à la distillation des vins, pour en tirer les eaux-de-vie*; Paris, 1778, in-8°; — *Éléments de pharmacie théorique et pratique, contenant toutes les opérations fondamentales de cet art, avec leur définition, et une explication de ces opérations par les principes de la chimie*, etc.; Paris, 1762, in-8°; ibid., 1769, 1773 et 1818, in-8° : la dernière édition a été revue par Bouillon-Lagrange; — *Chimie expérimentale et raisonnée*; Paris, 1773, 3 vol. in-8°; traduit en allemand par J.-C. Gehler, Leipzig, 1776, 3 vol. in-8°; en italien, Venise, 1781, 3 vol. in-8°; — *Opuscules de chimie*; Paris, 1798, in-8°; traduits en allemand, Francfort, 1800, in-8°; — un grand nombre d'articles dans le *Dictionnaire des arts et métiers*, dans les *Annales de chimie*, dans le *Journal de physique*, dans l'ancien *Journal de médecine*, et dans les *Mémoires des savants étrangers*. F. H.

Cadet-Gassicourt, *Éloge de Baumé*. — *Biographie médicale*. — Quérard, *la France littéraire*.

BAUMEISTER (*Frédéric-Chrétien*), philosophe allemand, né à Grossenkœrner, village du duché de Saxe-Gotha; mort en septembre 1785. Il étudia à Iéna, sous le célèbre Wolf, et à Wittemberg. En 1736, il fut nommé recteur du gymnase à Goerlitz. Baumeister appartient à l'école du philosophe Wolf. Outre un grand nombre de dissertations, on a de lui : *Philosophia definitiva*; Wittemberg, 1735, in-4°; — *Institutiones philosophiæ rationalis methodo Wolfiana conscriptæ*; ibid., 1736, in-8°; — *Institutiones metaphysicæ methodo Wolfiana adornatæ*; Wittemberg, 1738, in-8°; — *Elementa philosophiæ recentioris*; Leipzig, 1747, in-8°; — *Éléments de rhétorique*; Goerlitz, 1740, in-8°.

Briegleb, *Epistola de Vita, Moribus atque Studiis Frid.-Christ. Baumeisteri*; Gotl., 1786, in-8°.

***BAUMEISTER** (*George-Othmar*), compositeur et pianiste allemand, né à Goerlitz le 27 octobre 1800. C'était un des plus habiles pianistes de la Silésie; Hoffmann vante beaucoup ses inspirations et la nature de son talent. On a de lui : *Grand rondeau pour le piano*; Breslau; — *Deux valses et un cotillon*; ibid.

Hoffmann, *Die Tonkünstler Schlesiens*.

***BAUMEISTER** (*Jean-Guillaume*), écrivain vétérinaire, né le 27 avril 1804, mort le 3 février 1846. Il se livra d'abord à la peinture, dont

il avait pu apprendre les éléments chez son père, peintre en miniature. Il passa quelque temps à Augsbourg, puis à Munich, et y peignit avec succès les animaux. Ce premier talent fut le prélude de celui qui fit sa réputation. Il étudia avec ardeur l'art vétérinaire, et en 1825 il se distingua parmi tous ses condisciples de l'école spéciale de Stuttgart. Devenu médecin vétérinaire à Gemünd, il enseigna son art à l'Institut de Hohenheim. En 1839, il fut appelé à Stuttgart en qualité de premier professeur vétérinaire. Ses principaux ouvrages sont : *Kurzgefasste Anleitung zur Hauspferdezucht* (Guide abrégé de l'Élève du cheval); Ulm, 1843; — *Anleitung zur Kenntniss des Aeussern des Pferdes* (Guide pour apprendre à connaître l'extérieur du cheval); Stuttgart, 1843-1844; — *Gemeinfassliches Handbuch der gesammten Thierheilkunde* (Manuel général de l'art vétérinaire, en collaboration avec Duttenhofer); Stuttgart, 1843-1844; — *Handbuch der Landwirthschaftlichen Thierkunde und Thierzucht* (Manuel de l'élève et de la connaissance des animaux); Stuttgart, 1843-1847.

Conversations-Lexicon.

*BAUMER ou BAUMER (*George*), sculpteur allemand, né en Bavière vers 1763, mort vers 1830. On a de lui : *la Reine de Bavière*; — une *Descente de Croix*, accompagnée de dix-neuf figures en bas-relief; — et un *Buste de Napoléon*. Il a laissé aussi des travaux en ivoire.

Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon.*

BAUMER (*Jean-Guillaume*), médecin allemand, né le 10 septembre 1719 à Rehweiler, en Franconie; mort à Giessen le 4 août 1788. Il étudia d'abord la théologie à Iéna, et devint, en 1742, pasteur à Krautheim. Quatre ans après, il résigna ses fonctions par des motifs de santé, et étudia la médecine à Halle en 1755; il fut nommé professeur à la faculté de Médecine et de Philosophie d'Erfurt. En 1764, il occupa la chaire de médecine à l'université de Giessen. Ses principaux ouvrages sont : *Fundamenta psychologica*; Erfurt, 1752, in-8°; — *Naturgeschichte des Mineralreichs, mit besonderer Anwendung auf Thüringen* (Traité des minéraux, particulièrement de ceux de la Thuringe); Gotha, 1763-1764, 2 vol. in-8°; — *Historia naturalis lapidum pretiosorum omnium, nec non terrarum et lapidum hactenus in usum medicum vocatorum*; Francfort, 1771, in-8°; — *Fundamenta politiæ medicæ*; Francfort et Leipzig, 1777, in-8°; — *Medicina forensis, præter partes consuetas primas lineas jurisprudentiæ medico-militaris et veterinario-civilis continens*; Francfort et Leipzig, 1778, in-8°; — *Fundamenta geographiæ et hydrographiæ subterraneæ*; Giessen, 1779, in-8°; — *Historia naturalis regni mineralis*; Francfort, 1780, in-8°; — *Bibliotheca chemica*; Giessen, 1782, in-8°; — *Elementa chemiæ theoretico-practicæ*; Giessen, 1783, in-8°; — *Anthropologia anatomico-physica*; Francfort, 1784, in-8°. Voyez dans Meusel, *Lexicon*, la liste complète des dissertations académiques de Baumer. F. H.

Ersch et Gruber, *Allgemeine Encyclopædie.*

BAUMER (*Jean-Paul*), médecin allemand, d'origine française, né vers 1725, mort le 19 septembre 1771. Il fit ses études à Halle et se fixa à Erfurt, où il devint professeur de médecine. On a de lui : *Disp. exhibens prodromum methodi surdos a nativitate faciendi audientes et loquentes*; Erfurt, 1749, in-4°; — *Beschreibung eines zur Ersparung des Holzes eingerichteten Stuben-Ofens* (Description d'un poêle propre à économiser le bois); Berlin, 1765, in-4°; — *Unterricht, wie man einem Menschen, der von einem tollen Hunde gebissen worden, auf eine leichte Art helfen soll* (Instruction sur un moyen facile de porter secours à un homme qui a été mordu par un chien enragé); Erfurt, 1765, in-4°.

Adelung, Suppl. à Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon.*

BAUMES (*Jean-Baptiste-Timothée*), médecin français, né à Lunel le 2 mai 1777, mort à Montpellier le 19 juillet 1828. Après avoir exercé la médecine à Nîmes avec un certain éclat, il fut nommé professeur à l'École de médecine de Montpellier, et jouit dans cette ville, pendant vingt-deux années de sa vie, d'une grande réputation. Vif et spirituel, mais d'un caractère irascible, il se fit des ennemis de tous ses collègues, et se brouilla même avec Chaptal, qui, après avoir été, comme lui, professeur à la faculté de Montpellier, fut pendant son ministère le protecteur de cette école célèbre. Baumes essaya de fonder une théorie pathologique sur la chimie, qui était alors enseignée avec tant d'éclat. Outre un grand nombre d'articles insérés dans le Journal de la Société de médecine pratique de Montpellier, on a de lui : *de l'Usage du quinquina dans les fièvres rémittentes*; Paris, 1785, in-8°; — *Mémoire sur la maladie du mésentère, propre aux enfants, que l'on nomme vulgairement carreau*; Paris, 1788 et 1806, in-8°; — *Traité des Convulsions des enfants, leurs causes et leur traitement*; Nîmes, 1789 et 1805, in-8°; — *Mémoire sur les maladies qui résultent des émanations des eaux stagnantes et des pays marécageux*; Paris, 1789, in-8°; traduit en allemand, Leipzig, 1792, in-8°; — *Traité de la Phthisie pulmonaire*; Paris, 1793, 1805, 2 vol. in-8°; traduit en allemand par Fischer, Hildburghausen, 1809, in-8°; — *Méthode de guérir les maladies, et observations sur les maladies aiguës et chroniques*, etc.; Montpellier, an II de la république, in-8°; — *Discours sur la Nécessité des sueurs*, prononcé le 5 pluviôse an III (1795), pour l'inauguration de l'École de santé de Montpellier, in-8°; — *Fondements de la science méthodique des maladies*; Montpellier, 1802, 4 vol.; — *Discours sur la dignité et les avantages des réunions académiques*, prononcé la même année, à l'ouverture de la première séance publique de

la Société de médecine pratique de Montpellier, in-8°; — *Discours sur la nature, l'ordre et l'objet annuel des travaux de la Société de médecine pratique*, 1803, in-8°; — Divers *éloges* prononcés devant cette société, entre autres ceux des docteurs *Draparnaud*, en 1803; *Pujol*, en 1806; *Henri Fouquet*, en 1807; *Tandon*, en 1808; *Troussel*, 1809; *M.-A. Petit*, en 1812; — *Essai du système chimique de la science de l'homme*; Nîmes, 1798, in-8°; traduit en allemand par Karsten; Berlin, 1802, in-8°; — *Traité élémentaire de Nosologie*; Paris, 1801 et 1802, 4 vol. in-8° : c'est dans ce traité que Baumes a développé sa théorie chimico-pathologique, qui trouva de nombreux adversaires; — *Topographie de la ville de Nîmes et de sa banlieue*; Nîmes, 1802, in-4°; — *Traité de la première dentition et des maladies souvent très-graves qui en dépendent*; Paris, 1805, in-8°; — *Traité sur le vice scrofuleux*; Paris, 1805, in-8°; — *Traité de l'Ictère ou jaunisse des enfants, de naissance*; Paris, 1806, in-8°; — *Éloge de Barthez*; Montpellier, 1807, in-4°; — *de l'Instruction publique dans ses rapports avec l'enseignement des sciences et arts appelés libéraux en général, et de la médecine en particulier*; Montpellier, 1814, in-8°; — *Examen des réflexions de Bergasse sur l'acte constitutionnel du sénat*; Montpellier, 1814, in-8°.

Biographie Médicale. — Callisen, *Med. Schriftsteller-Lexicon*.

* **BAUMGÆRTNER** (*Gotthilf* DE), compositeur allemand, né à Berlin en 1741, mort vers 1800. Il fut d'abord officier d'infanterie. On a de lui trois opéras intitulés : *Zémire et Azor*, 1775; — *Andromède*, 1776; — *le Tombeau de Muphti*, 1779.

Gerber, *Neues Lexicon der Tonkünstler*.

* **BAUMGÆRTNER** (*Jean*), statuaire allemand, né en Bavière en 1744, mort en 1792. Il est connu pour avoir modelé les magnifiques chevaux qu'on remarque sur la porte de Potsdam à Berlin.

Jack, *Panthéon*.

* **BAUMGÆRTNER** (*Jean-Baptiste*), violoncelliste allemand, né à Augsbourg vers 1725, mort à Eichstædt le 18 mai 1782. Il visita tour à tour l'Angleterre, la Hollande, la Suède, etc. On a de lui : *Instruction de musique théorique et pratique sur l'usage du Violoncelle*; la Haye, 1774, in-4°.

Schilling, *Lexicon der Tonkünstler*.

* **BAUMGÆRTNER** (*Jean-Wolfgang*), peintre allemand, né à Kufstein (Tyrol), dans le commencement du dix-huitième siècle. Il a laissé de ses œuvres dans quelques églises voisines de Ratisbonne. Baumgærtner fut un des meilleurs peintres sur verre de cette époque.

Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon*.

BAUMGARTEN (*Alexandre-Théophile*), philosophe allemand, né à Berlin le 17 juin 1714, mort à Francfort-sur-l'Oder le 26 mai 1762. Il étudia à Halle, à l'école des Orphelins, dont son frère était inspecteur, et se lia avec Wolf, dont le système philosophique était alors proscrit. D'abord professeur suppléant de logique et de métaphysique à l'université de Halle, il fut, en 1740, appelé à occuper une chaire de philosophie à l'université de Francfort-sur-l'Oder. Comme son frère, il eut toujours une santé fort chancelante. Baumgarten peut être regardé comme le créateur de l'*esthétique* ou de la philosophie du beau. Le nom même vint de lui. Baumgarten comprit l'insuffisance et la confusion des règles déduites de certaines productions littéraires et artistiques. Il chercha à fonder sur une base scientifique la théorie du beau dans les arts, théorie dont les résultats devaient ainsi acquérir un plus haut degré de certitude. Il pensait qu'il fallait remonter à des principes généraux, puisés dans la nature de l'intelligence humaine, pour arriver à une véritable philosophie du goût. Baumgarten distinguait la perfection logique de la perfection esthétique : celle-là lui semblait clairement démontrée, celle-ci au contraire, obscure et incertaine; et il en conclut que nos idées sur le beau sont encore ensevelies dans le vague. Ses idées sur l'esthétique furent d'abord exposées dans un écrit académique : *Disputationes de nonnullis ad poema pertinentibus*; Halle, 1735, in-4°. Quelques années après, il fut désigné pour les professer publiquement. Ses leçons inspirèrent à George-François Meyer l'ouvrage intitulé *Anfangsgründe allers schœnen Wissenschaften* (Éléments des belles-lettres), 3 vol. in-8°; Halle, 1748-1750. Ce fut huit ans plus tard que Baumgarten publia son grand ouvrage *Æsthetica*; Francfort-sur-l'Oder, 1750-1758, 2 vol. in-8°, que la mort l'empêcha d'achever. Il n'y a de complet que l'introduction qui contient le plan de l'ouvrage. Ses autres ouvrages sont : *Metaphysica*; Halle, 1739, 1743, 1763, in-8°; — *Ethica philosophica*; ibid., 1740, 1751, in-8°; — *Initia philosophiæ practicæ primæ*; Francfort, 1760, in-8°.

Meyer, *Leben Alex. Gott. Baumgarten*; Halle, 1763, in-8°. — Abbt (Thomas), *Leben und Character*; Halle, 1765, in-8°. — Stieglitz, *Programma academicum in memoriam, etc.*; Halle, 1787, in-4°. — Semler, *Ehrengedächtniss*, 1758, in-4°.

BAUMGARTEN (*Sigismond-Jacques*), théologien allemand, frère du précédent, naquit à Wolmirstœdt le 14 mars 1706, et mourut le 4 juillet 1755. Il étudia à Halle, où il fut nommé en 1734 professeur de théologie. Sa santé chancelante le fit renoncer aux fonctions publiques. En 1744, il commença la publication en langue allemande de la grande *Histoire universelle*, dite *de Halle*, d'abord traduite de l'anglais, et à laquelle des hommes éminents, tels que Semler, Schlazer, Engel, etc., imprimèrent une direction nouvelle; Halle, 1744-1756, 16 vol. in-8°. Baumgarten excella surtout dans la dogmatique et dans la morale religieuse : son esprit droit et logique le détourna du *piétisme*, dont Halle était alors le siége, ce qui lui attira beaucoup de tracasseries de la part de ses collègues. On a encore

de lui : *Nachrichten von der hallischen Bibliothek*; Halle, 1748-1851, 8 vol.; — *Nachrichten von merkwürdigen Büchern*; Halle, 1752-1757, 12 vol. in-12; espèce de bibliothèque de l'amateur; — *Instruction sur la conduite qui convient au chrétien*, ou *Théologie morale*; Halle 1738, in-8°; — *Abrégé de l'Histoire ecclésiastique depuis Jésus-Christ*; ibid., 1742, 1745, 3 vol. in-8°; suite par Semler, 1 volume; ibid., 1762; — *Primæ lineæ breviarii antiquitatum christianarum*; ibid., 1747, 1766, in-8°; — *Histoire d'Espagne de Ferreras, avec les additions de la traduction française*; ibid., 1753-1754, 7 vol. in-4°; — *Histoire d'Angleterre de Rapin Thoyras*, traduite en allemand sur l'édition de Saint-Marc, t. I-V; ibid., 1755-1757; — *la Doctrine évangélique*; ibid., 1759-1760, 3 vol. in-4°, etc.

Semler, *Programma in memoriam S. J. Baumgarten*; Halle, 1757; — Aug. Ernesti, *In opusculis philologicis et criticis*, p. 335. — Niemeyer, dans *Allgemeine Encyclopædie*.

*BAUMGARTEN (*Charles-Frédéric*), compositeur allemand, vers le milieu du dix-huitième siècle. Il était bassoniste à Londres, au théâtre de Covent-Garden. En 1786, il composa la musique d'un opéra anglais intitulé *Robin-Hood*, qui fut reçu du public avec de grands applaudissements. On a publié en Allemagne, sous le nom de Baumgarten, un recueil de chants pour les écoles de campagne.

Fétis, *Biographie universelle des Musiciens*.

*BAUMGARTEN (*George*), chantre et maître d'école à Landsberg, sur la Warta, vers le milieu du dix-septième siècle. Il est auteur d'un traité sur la musique, intitulé *Rudimenta musices*; Berlin, 1673, in-8°, 2e édition.

Walther, *Musik. Lexicon*.

*BAUMGARTEN (*Jean-Chrétien Gottlob*), botaniste allemand, né à Lucknau (basse Lusace) le 7 avril 1765, mort vers 1830. Il a publié : *Transylvaniæ Flora*; — *Lipsiensis Flora*; Leipzig, 1790, in-8°; — *Dissertatio de Arte decoratoria*; Leipzig, 1791, in-8°; — *Dissertatio de corticis ulmi campestris natura viribus, usuque medico*; Leipzig, 1791, in-4°; — *Enumeratio stirpium magno Transylvaniæ principatui indigenarum collecta, ac secundum ordinem sexualem descripta*; Vienne, 1816, 3 vol. in-8°; — *Sertum Lipsicum, seu stirpes præsertim exoticæ*, 1790; — *Brevis trepani coronati historia*, 1789, etc.

Rose, *New Biographical Dictionary*.

BAUMGARTEN (*Martin* DE), voyageur allemand, né en 1473, mort en 1535. Il visita en 1507 l'Égypte, l'Arabie, la Palestine, et la Syrie. La relation de son voyage a été publiée par Christophe Donaver; Nuremberg, 1594, in-4°. On la trouve aussi dans la collection de Churchill, t. Ier, sous ce titre : *Travels through Egypt, Arabia*, etc.

Niebuhr, *Voyage en Arabie*, etc.

BAUMGARTEN CRUSIUS (*Detlev Charles-Guillaume*), philologue allemand, né à Dresde le 24 janvier 1746, mort le 12 mai 1845. Il fit ses premières études dans sa ville natale; il visita ensuite l'université de Leipzig. De 1806 à 1817 il remplit diverses fonctions dans l'enseignement, et se fit remarquer surtout par son patriotisme pendant que l'Allemagne était sous la domination étrangère. En 1830, il fut appelé par ses concitoyens à les représenter dans l'administration de la commune (*Commun-repræsentant*). Il porta alors toute son activité, toute son attention, sur la question de l'enseignement. En 1833 il devint recteur de l'école de Meissen, et il mourut dans l'exercice de ses fonctions. On a de lui : *Vier Reden an die Deutsche Jugend über Vaterland, Freiheit*, etc. (quatre discours à la jeunesse allemande, sur la patrie, la liberté, etc.); Leipzig, 1814; — *Ueber das Schulwesen der Stadt Dresden* (sur l'état de l'enseignement à Dresde), 1831; — des éditions d'auteurs classiques, telles que l'*Agésilas de Plutarque*; — *Xénophon*, 1812, Leipzig; — *Suétone*; Leipzig, 1816-1818; — *l'Odyssée d'Homère*, avec les notes d'Eustathe et d'autres scoliastes; Leipzig, 1822, 3 vol. in-8°; — *Die unsichtbare Kirche* (l'Église invisible); Leipzig, 1816; — *Reise aus dem Herzen in das Herz* (Voyage du cœur dans le cœur); Dresde, 1818; — *Reise auf der Post von Dresden nach Leipzig* (Voyage en poste de Dresde à Leipzig); Dresde, 1819; — *Licht und Schatten* (Lumière et ombre); Dresde, 1821.

Conversations-Lexicon.

*BAUMGARTNER (le chevalier *André*), homme d'État autrichien, né le 23 novembre 1793. Il montra de bonne heure un goût marqué pour les sciences mathématiques. Après avoir étudié depuis 1810 à l'université de Vienne, il devint professeur de physique à Olmütz en 1817, et à l'université de Vienne en 1823. Il ouvrit dans cette ville des cours hebdomadaires à l'usage du peuple, sur la mécanique dans son application aux arts et à l'industrie. Ces cours furent suivis avec empressement par les auditeurs auxquels ils étaient destinés. L'histoire naturelle fut aussi l'objet de ses recherches. Obligé par le mauvais état de sa santé d'abandonner ses fonctions universitaires, il devint successivement directeur des fabriques de porcelaine et de tabac, fonctions auxquelles il se dévoua avec ardeur et qu'il remplit avec talent. En 1848, il fit partie du ministère Pillersdorf en qualité de ministre des travaux publics et des mines; mais il se retira à l'avénement du cabinet Dobelhof, sous lequel il ne remplit plus que les fonctions de chef de division aux finances. Au congrès douanier tenu à Vienne en 1851, il défendit avec mesure et avec justesse les vues du gouvernement contre l'ardeur et les prétentions de certains industriels autrichiens. Il reprit à la même époque le ministère des travaux publics et du commerce,

devenu vacant par la retraite de Bruck. On a de lui : *Aræometrie;* Vienne, 1820; — *Die Mechanik in ihrer Anwendung auf Künste und Gewerbe* (la Mécanique dans ses applications aux arts et à l'industrie); Vienne, 1823; — *Die Naturlehre* (Histoire naturelle); Vienne, 1823 et 1844-1845; — *Anleitung zum Heizen der Dampfkessel* (Guide du chauffeur des machines à vapeur); Vienne, 1841; — *Zeitschrift für Physik und Mathematik* (Journal de Physique et de Mathématiques); Vienne, 1826-1832.

Conversations-Lexicon.

* BAUMGARTNER (*Gallus-Jacques*), publiciste suisse, né à Saint-Galles le 18 octobre 1797. Il étudia le droit à Fribourg. Venu à Vienne en 1816, il en fut expulsé pour ses opinions politiques. Nommé en 1825 membre du grand conseil de son canton, il s'acquit dès ce moment une grande influence sur le peuple, et fut pour beaucoup dans l'adoption de la constitution de 1831. Élu membre du petit conseil, il se fit connaître par son talent administratif. Représentant de son canton à la diète, il vota pour la révision du pacte fédéral et pour la séparation de Bâle. En 1833 il amena une levée de 20,000 hommes contre les cantons dissidents; et, en 1836, il s'opposa au *Conclusum* adopté dans l'affaire des réfugiés. Journaliste, il figura au premier rang du parti du mouvement, et se dessina surtout avec énergie dans sa résistance aux tendances ultramontaines. C'est ainsi qu'il soutint la liberté de l'enseignement, et qu'il fut un des membres les plus actifs de cette conférence de Bade, si odieuse au parti opposé. Après tant de gages donnés à la cause libérale, il y avait peu d'apparence que Baumgartner dût arborer des couleurs différentes, et pourtant c'est ce qui arriva. Ainsi, dans la question des couvents d'Argovie, il se prononça dans le sens de leur rétablissement, sauf quelques modifications. Ses anciens amis crièrent à l'apostasie. Il essaya de répliquer; mais il n'eut pas le dernier mot. L'animadversion fut si vive, qu'il se retira en 1841 du petit conseil, tout en conservant sa place à la diète. Dans *la Nouvelle Gazette suisse*, qu'il rédigea ensuite, il tenta de se poser en homme de juste milieu. Mais ses efforts en faveur des jésuites et du Sonderbund donnèrent un démenti à cette nouvelle attitude. On attribue à Baumgartner l'écrit anonyme intitulé *Die Schweitz im J.* 1842 (la Suisse en 1842). Dans ses *Erlebnissen auf dem Felde der Politik* (Événement sur le champ de bataille de la politique), Schaffhouse, 1844, il cherche à justifier sa conversion politique.

Conversations-Lexicon.

* BAUMHAUER (*Jean-Frédéric*), sculpteur allemand, vivait à Tubingue vers 1620. On a de lui : *Inscriptiones monumentorum quæ sunt Tubingæ,* 1627.

Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon.*

* BAUMSTARK (*Antoine*), savant philologue allemand, né en 1800. Après avoir commencé ses études à Radstadt, il alla à l'université d'Heidelberg, où il entendit les leçons des Creuzer, des Voss, des Bachr et des Schlosser. En 1832, il fut chargé de l'enseignement supérieur au Gymnase de Fribourg, où l'avait précédé sa réputation de savant, et devint ensuite professeur de l'université et directeur du séminaire. On a de lui : des éditions de *César,* 3 vol.; Fribourg, 1828-1832; — de *Quinte-Curce,* 3 vol.; Fribourg, 1829; — de la *traduction grecque des Commentaires de César,* attribuée à Maxime Planude; Fribourg, 1831; — *Grundriss der alten Geographie* (Principes de géographie ancienne), d'après l'ouvrage de Letronne; — *Orationes latinæ virorum recentioris ætatis;* Fribourg, 1834; — une *Traduction* de César en allemand; Stuttgart, 1837; — *Commentar zu den Gedichten des Horaz* (Commentaire sur les poésies d'Horace), 1841.

Conversations-Lexicon.

BAUNE (*Jacques* DE LA), savant jésuite, né à Paris le 15 avril 1649, mort le 21 octobre 1726. Il enseigna les humanités dans la maison professe de Paris. On a de lui : *Poésies et harangues* en latin; ces harangues sont au nombre de quatre : la première est un panégyrique de Louis XIV; la seconde, un discours au duc de Bourbon entrant en rhétorique; la troisième, une oraison funèbre du prince de Condé, 1687; et la quatrième, un éloge du parlement de Paris, 1684, éloge réimprimé en 1753, in-12; — un *Recueil des ouvrages latins du P. Sirmond* (*Sirmondi opera varia*); Paris, 1696, 5 vol. in-fol.; — *Panegirici veteres, ad usum Delphini,* in-4°, 1676; réimprimés à Utrecht, 1790, 1797, 2 vol. in-4°.

Ribadeneira, *Script. Soc. Jes.*

* BAUNIER (*dom*), religieux bénédictin. On a de lui : *Recueil historique, chronologique et topographique des archevêchés, évêchés, abbayes et prieurés de France, tant d'hommes que de filles, de nomination et collation royale; les noms des titulaires. la taxe en cour de Rome, telle qu'elle est sur le livre de la chambre apostolique; les revenus, les unions et pensions sur ces bénéfices;* Paris, 1726.

Richard et Giraud, *Bibliothèque Sacrée*, t. IV.

* BAUNY (*Étienne*), théologien français, né à Mouzon (Ardennes) en 1564, mort à Saint-Pol de Léon (Bretagne) le 4 décembre 1649. En 1593 il entra dans l'ordre des Jésuites, et y professa successivement les humanités et la théologie morale. « Digne disciple d'Escobar et de Busembaum, il sut donner à la conscience, dit l'abbé Boulliot (dans sa *Biographie Ardennaise*), des moyens pour imputer à ses ennemis des crimes supposés sans les calomnier, pour les tuer sans être homicide, pour trahir la vérité sans mentir, pour s'approprier le bien d'autrui sans voler, pour se f-

vrer à tous les raffinements de la volupté et goûter toutes les douceurs du péché sans manquer au précepte de la continence, et pour apprendre mille moyens de gagner le ciel en faisant tout ce qu'il faut pour se damner. » — Cependant les ouvrages du P. Bauny avaient été, suivant les statuts de la société, examinés et approuvés par quatre théologiens de l'ordre, et par les provinciaux des lieux où ils ont été imprimés. En voici les titres : *Constitutiones synodales diœcesis Leonensis, a Renato de Rieux, episcopo Leonensi, promulgatæ Paulipoli-in-Leonia, annis* 1629 *a* 1630; Paris, 1630, in-8°; — *Somme des péchés qui se commettent en tous états; de leurs conditions et qualités; en quelles occurrences ils sont mortels ou véniels, et en quelle façon le confesseur doit interroger son pénitent;* Paris, in-8°, 1630, 1633, 1638, 1639, 1641, et Rouen, 1643 : l'auteur en donna en 1639 un abrégé sous le titre de : *Extrait d'un livre intitulé Somme des péchés*, etc.; — *Summa casuum conscientiæ, seu Manuale confessariorum, in gratiam eorum quibus conscientiarum cura incumbit;* Paris, 1631, in-8°; — *Pratique du droit canonique au gouvernement de l'Église, correction des mœurs et distribution des bénéfices, le tout au style et usage de France, avec la décision des principales questions sur les matières bénéficiales qui se traitent dans les cours du royaume;* Paris, 1633, in-8°; ibid., 1640, 1643, et Rouen, 1644 : Bauny se montra gallican dans cet ouvrage; aussi fut-il condamné à Rome; — *Theologia moralis*; Paris, 1640, à 1647, 4 vol. in-fol.; — *Réponse faite par un très-docte personnage et professeur de la compagnie de Jésus, sur le fait des Carmélites de Bourges;* sans date, attribué au P. Bauny par Tabaraud dans son *Histoire du cardinal de Bérulle.* Les Œuvres morales de Bauny furent condamnées à Rome par décret du 26 octobre 1640, et censurées par l'assemblée du clergé à Mantes en 1642 (12 avril) et par le pape Urbain VIII en 1643 (18 mars). Dans deux opuscules sans nom d'auteur, sans lieu ni date, mais que nous croyons de Bauny lui-même, on essaya de défendre ses doctrines, en nommant les autorités sur lesquelles s'était appuyé le subtil jésuite; ces opuscules sont : *Catalogus auctorum quos cum P. Bauny doctor theologus censura notandos judicavit* (16 pag. in-8°), et : *Catalogus alter auctorum quos, maii 15, in publico facultatis consessu, doctor cum P. Bauny censura notandos judicavit.*

Alegambe, *Bibliot. Soc. Jesu.* — Sotwel, *Extrait des Assertions du Jésuite; et Reponse aux Assertions.* — Boulliot, *Biographie Ardennaise.*

*BAUR (*Frédéric-Guillaume*), général allemand, né en 1731 à Bieber, dans la Hesse électorale; mort à Saint-Pétersbourg le 4 février 1783. Il entra fort jeune dans le corps du génie, et se distingua, pendant la guerre de sept ans, sous les ordres du duc de Brunswick. En 1769 il entra au service de la Russie, combattit, sous Romanzow, les Turcs sur le Pruth, et fut nommé lieutenant général en 1773. L'impératrice Catherine eut pour lui une estime particulière, et le chargea de plusieurs entreprises importantes, telles que l'aqueduc de Sarskoe-Selo, la jonction de la mer Noire avec la mer Baltique par un canal entre la Duna et le Dniéper, la construction du magnifique arsenal de Moscou, le curage du port de Cronstadt, etc. Baur avait pour secrétaire le célèbre auteur dramatique Kotzbue, qui dirigeait, au nom de son patron, le théâtre allemand de Saint-Pétersbourg. On a de lui : *Mémoires historiques et géographiques sur la Valachie, avec le prospectus d'un Atlas géographique et militaire entre la Russie et la Porte Ottomane, publiés par M. de B***, Francfort (Brönner), 1778, in-8°; l'atlas n'a jamais paru; — *l'Acte de la Moldavie, pour servir à l'histoire militaire de la guerre entre les Russes et les Turcs;* Amsterdam, 1781, 7 feuilles in-fol. (le tirage ne fut que de 300 exemplaires). H.

Allgemeine Encyclopædie. — Meusel, *Histor. Litteratur*, 1781, cat. II, p. 468. — Strieder, *Hessische Gelehrten-Geschichte* (Histoire des savants hessois), t. I, p. 306.

BAUR, BAUER ou BAWER (*Jean-Guillaume*), peintre et graveur, né à Strasbourg en 1600, mort à Vienne en 1640. Il excellait dans les paysages peints à gouache ou sur vélin, et dans les tableaux d'architecture. Ses sujets sont des vues, des processions, des marchés, des places. On a de lui : *Iconographia, complectens vitam Christi*, etc., *a Melch. Kysell æri incisa;* Augsbourg, 1670, in-fol. obl.; augm., 1682, 4 parties in-fol.; — des *Gravures de Batailles;* 1635; — des *Jardins*, 1636; — *les Métamorphoses d'Ovide;* Vienne, 1641, in-fol.; Augsbourg, 1687, in-4°. On trouve dans ses ouvrages de la force et de la vérité; mais ses figures sont petites et lourdes. Baur était élève de Brendel, et eut pour disciple François Goubeau.

Heinecken, *Dictionnaire des Artistes*, etc. — Le Blanc, *Manuel de l'Amateur d'estampes.*

*BAUR (*Nicolas*), peintre hollandais, né à Harlingen en 1767, mort en 1845, fut l'émule des maîtres flamands et hollandais pour les paysages et les marines : la plupart de ses œuvres ont été gravées; on retrouve de ses peintures dans les musées d'Amsterdam et de Harlem. Son *Bombardement d'Alger* a mis le sceau à sa réputation de grand artiste.

Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon.*

BAUR (*Samuel*), publiciste allemand, né à Ulm le 31 janvier 1768, mort à Alpek, près Ulm, le 25 mai 1832. Il étudia la théologie à Iéna et à Tubingen, et remplit les fonctions de pasteur à Burtenberg et à Alpek, village des environs d'Ulm. C'est un des écrivains les plus féconds de l'Allemagne. Parmi ses nombreux ouvrages, tous écrits en allemand, nous ne mentionnons que les principaux, qui sont : *Archives d'esquisses relatives aux principes de la religion;* Hildburghausen, 1796-1800, 4 vol.; — *Plans*

de prédication sur toute la morale chrétienne; Leipzig, 1803-1805, 3 vol.; — *Tableaux intéressants de la vie des personnages mémorables du dix-huitième siècle*; ibid., 1803-1821, 7 vol.; — *Répertoire pour tous les actes qui font partie des fonctions du prédicateur*; Halle, 1805-1807, 12 vol., 2e édition, 1829; — *Nouveau Dictionnaire-Manuel, historique, biographique et littéraire*; Ulm, 1807-1816, 7 vol.; — *Tableaux des révolutions, soulèvements, etc., les plus remarquables*; ibid., 1810-1818, 10 vol.; — *Faits mémorables de l'histoire des hommes, des peuples et des mœurs*; ibid., 1819-1829, 11 vol.; — *Livre de Conversations historico-biographiques*; ibid., 1822-1831, 7 vol.; — *Cabinet historique de curiosités*; Augsbourg, 1826-1831, 6 volumes. Baur coopéra aux premiers volumes de l'*Encyclopédie allemande* d'Ersch et Gruber. On a aussi de lui une traduction allemande des *Caractères de la Bruyère*, Leipzig, 1790; et quelques autres traductions.

Conversations-Lexicon.

BAURANS (*N......*), poëte et musicien, né à Toulouse vers 1700, mort dans la même ville en 1784. Il montra de bonne heure un goût marqué pour la musique; mais il fut obligé par sa famille de suivre la carrière du barreau, et il remplit quelque temps la charge de substitut du procureur général au parlement de Toulouse. Ce n'est qu'après la mort de son père qu'il se livra à son goût. Pendant cette période de contrainte morale il composa un *Essai sur l'électricité*. Il vint à Paris, et accepta, après la mort de son père, une place de gouverneur auprès d'un jeune seigneur. Reprenant alors la tradition musicale de Rameau, il démontra en fait que les idées de J.-J. Rousseau sur la musique n'étaient point paradoxales, et les appliqua, dans un libretto versifié en français, à un des chefs-d'œuvre de Pergolèse, *la Serva padrona*, dont le succès fut prodigieux. Les airs de la *Servante maîtresse* excitèrent un véritable enthousiasme. Le *Maître de musique*, conçu dans le même style, n'eut pas moins de vogue, et le goût de la musique italienne devint universel.

Nécrologe des gens célèbres de France, par une société de gens de lettres, t. I, 1767. — *Biogr. Toulousaine.*

***BAURIA** (*André*), théologien, vivait à Ferrare vers 1521. On a de lui : *Defensio apostolicæ potestatis, contra Martinum Lutherum*; Ferrare, 1521, in-4°.

D. Clément, *Bibliothèque Curieuse*. — Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

BAUSA (*Grégoire*), peintre espagnol, né à Majorque en 1596, mort à Valence en 1656. Il eut pour maître Jean Ribalta. Palomino de Velasco cite de lui un *Martyre de saint Philippe*, placé de son temps au maître-autel des Carmélites de Valence, et *le Martyre de plusieurs Saints de l'ordre des Trinitaires*, peint dans le cloître de ces religieux, dans la même ville.

Bermudez, *Diccionario*, etc.

***BAUSAN** (*Jean*), marin célèbre, né à Gaëte en 1757, mort en 1821. Il s'embarqua fort jeune sur *le Marlborough*, et fit la guerre pendant trois ans sous le pavillon anglais. En 1779, il se trouva au combat où l'amiral Rodney détruisit la flotte espagnole. Il se distingua dans beaucoup de rencontres, entre autres à celle où la France perdit le vaisseau *le Protée*, et il fut blessé dans divers combats contre les corsaires africains. Il fit partie de l'expédition de Toulon, et en 1796 il soutint contre la flotte française, dans les eaux de Gênes, un combat où il obtint les éloges du commandant anglais. Il fut nommé capitaine de frégate en 1806, et commanda une division de canonnières avec laquelle, sous les ordres du maréchal Masséna, il coopéra au siége de Gaëte. Ce fut là qu'il se battit victorieusement contre vingt-deux canonnières siciliennes et une troupe d'Anglais. Chargé en 1808 du commandement des forces navales, il dégagea la frégate *la Cerere* en perçant les lignes anglaises, aux yeux d'une foule de spectateurs, témoins de ce glorieux combat. Le roi Murat monta lui-même à bord du vaisseau que Bausan venait d'illustrer, embrassa le brave commandant sur le pont du navire encore tout couvert de morts et de blessés, le nomma capitaine de vaisseau, commandeur de l'ordre des Deux-Siciles, et lui assigna une dotation de 10,000 ducats en biens-fonds. Bausan continua ses exploits, et eut en 1816 le commandement du *bâtiment de garde* dans le port de Naples; en 1820, il dirigea l'expédition maritime chargée de tenir en respect la population rebelle de Palerme.

Minerve Napolitaine. — *Biographie des Contemporains.*

BAUSCH (*Jean-Laurent*), médecin allemand, né à Schweinfurt le 30 septembre 1605, mort en 1665. Il étudia la médecine en Allemagne, voyagea en Italie pendant deux ans, et fut reçu docteur en droit à Altorf en 1630. C'est lui qui fonda l'*Académie des curieux de la Nature* (1652), dont il fut le premier président sous le nom de *Jason*. On a de lui : *Salve academicum, vel Judicia et elogia super recens adornata Academia Naturæ Curiosorum*; Leipsick, 1662, in-4°; — *Schediasmata bina curiosa de Lapide hæmatite et ætite*; Leipzig, 1665, in-8°; — *Schediasma curiosum de unicorni fossili*; Breslau, 1666, in-8°; — *Schediasma posthumum de cæruleo et chrysocolla*; Iena, 1668, in-8°. — Son fils *Léonard* a publié *Commentarii in libros Hippocratis de locis, de diæta*, etc.; Madrid, 1694, in-fol.

Freher, *Theatrum erudit.*

***BAUSE** (*Jean-Frédéric*), graveur allemand, né à Halle le 5 janvier 1738, mort à Weimar le 3 janvier 1814. Il a gravé un grand nombre de portraits d'Allemands célèbres, tels que poëtes et écrivains de son époque. Il existe un excellent *Catalogue de l'œuvre de J.-F. Bause, avec une notice biographique*, par le docteur George Keil; Leipzig, 1849, in-8°.

Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon*. — Le Blanc, *Manuel de l'Amateur d'estampes*.

* **BAUSE** (*Julienne-Wilhelmine*), femme graveur, fille du précédent, née vers 1770, mort vers 1840, rivalisait presque de talent avec son père. Ses œuvres (*Versuche in Radiren*) publiées en 1791, sont fort recherchées des connaisseurs.

Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon*.

* **BAUSE** (*Théodore*), jurisconsulte et antiquaire, né en Saxe en 1752, mort à Pétersbourg en 1812. Il était professeur à l'université de Moscou, et membre correspondant de l'Académie des Sciences de Pétersbourg. On a de lui : *Oratio de Jurisprudentia*, 1782; — *Oratio de Russia ante hoc sæculum non prorsus inculta*, 1796; — un grand nombre de manuscrits sur l'économie politique, l'histoire littéraire, la diplomatie, le droit romain, la numismatique, les antiquités russes et slaves.

Adelung, Suppl. à Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon*.

* **BAUSNER** (*Bartholomé*), médecin, né en Transylvanie vers 1629, mort en 1683. Il étudia la médecine en Hollande, et vint exercer dans son pays natal. On a de lui : *Disputatio philosophica de cordis humani actionibus;* Lyon, 1654, in-4°; — *De Consensu partium humani corporis, libri III;* Amsterdam, 1656, in-8°; — *Exercitationum metaphysicarum quinta, quæ est tertia de metaphysices definitione;* Amsterdam, 1764, in-4°.

Adelung, Suppl. à Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon*.

* **BAUSNER** (*Sébastien*), médecin hongrois, vivait à Comorn au milieu du seizième siècle. On a de lui un livre sur la peste, intitulé *De remediis adversus luem pestiferam*, 1550, in-8°.

Horanyi, *Mémor. Hung.*

* **BAUSSANCOURT** (*François* DE), général français, né vers 1754, mort dans les dernières années du dix-huitième siècle. Issu d'une famille noble, mais pauvre, il embrassa avec ardeur la cause de la révolution, et se distingua dans plusieurs campagnes. Il parvint au grade de général de brigade; c'est en cette qualité qu'à l'armée du Nord, commandée par Custine, il donna des preuves d'un grand courage le 23 mai 1793 : lorsque les Autrichiens s'avançaient sur Bouchain, Baussancourt les contraignit à se retirer. Il n'en fut pas moins destitué, comme noble. Cette disgrâce le fit mourir de chagrin.

Biographie des Contemporains.

BAUSSET (*Louis-François* DE), cardinal, né à Pondichéry le 14 décembre 1748, mort le 21 juin 1824. Il vint fort jeune en France, entra au séminaire de Saint-Sulpice, et obtint un bénéfice dans le diocèse de Fréjus. En 1770, il fut député à l'assemblée du clergé, et se lia avec M. de Boisgelin, archevêque d'Aix, qui le nomma son grand-vicaire. En 1778, il passa en cette qualité à Digne, et calma les dissensions qui s'étaient élevées contre M. de Caylus, évêque de Digne, et son chapitre. Sacré évêque d'Alais en 1784, il fut envoyé par les états du Languedoc aux deux assemblées des notables de 1787 et de 1788; mais il ne fit point partie des états généraux. Il adhéra en 1791 à la protestation des évêques français contre la constitution civile du clergé. Peu de temps après il émigra, puis revint à Paris en 1792; mais il ne tarda pas à y être incarcéré. Rendu à la liberté le 9 thermidor, il se retira à Villemoisson, près de Longjumeau, et y consacra tous ses moments à la culture des lettres. En 1806, il obtint un des canonicats du chapitre de Saint-Denis. Ce fut pendant les loisirs que lui laissaient ses fonctions, qu'ayant reçu de l'abbé Émery tous les manuscrits de Fénelon, il entreprit d'écrire l'histoire de ce vertueux prélat. Cet ouvrage (*Histoire de Fénélon*), qui parut en 1808 et 1809, 3 vol. in-8°, obtint une grande vogue, et fut désigné en 1810 comme méritant le deuxième prix décennal. Encouragé par ce succès, Bausset composa, sur le même plan, l'*Histoire de Bossuet*, 4 vol. in-8°, 1814, qui ne reçut pas un accueil aussi favorable que l'histoire de l'archevêque de Cambrai. Néanmoins ces deux productions ont assuré à leur auteur un rang distingué parmi les écrivains de notre temps. Il avait été nommé membre du conseil de l'université lors de l'organisation de ce corps, en 1808. A la rentrée de Louis XVIII, il fut porté à la présidence de ce conseil; mais il perdit ce titre pendant les Cent-Jours. Après la seconde restauration, il entra à la chambre des pairs; en 1816, il fut admis par ordonnance à l'Académie française; en 1817, il obtint le chapeau de cardinal, et fut créé successivement commandeur du Saint-Esprit et ministre d'État.

Outre les ouvrages cités, on a du cardinal de Bausset : *Réflexions sur la déclaration exigée des ministres du culte par la loi du 7 vendémiaire an IV;* Paris, 1796, brochure in-8°, rédigée en collaboration avec l'abbé Émery, supérieur du séminaire de Saint-Sulpice, ami de l'auteur. Cette brochure reparut l'année suivante avec des additions, sous le titre d'*Exposé du principe sur le serment de liberté et d'égalité, et sur la déclaration*, etc.; Paris, vol. in-8°; — *Notice historique sur le cardinal de Boisgelin;* Paris, an XIII (1804), in-12, réimprimée à la tête des *Œuvres de M. de Boisgelin;* 1818, in-8°; — *Notice historique sur l'abbé Legris-Duval;* Paris, 1820, in-8°; — *Notice historique sur S. E. Mgr de Talleyrand, archevêque de Paris*; Paris, 1821, in-8°; — *Discours sur M. le duc de Richelieu*, lu par M. de Pastoret à la chambre des pairs le 8 juin 1822, et imprimé la même année; Paris, in-8° de quarante-huit pages. Le cardinal de Bausset légua sa chapelle et ses manuscrits au séminaire de Saint-Sulpice.

L'Ami de la Religion; année 1824. — M. de Villeneuve, *Notice historique sur le cardinal de Bausset;* Marseille, 1824, brochure in-8° de 72 pages. — Mahul, *Annuaire nécrologique* pour 1824. — G**. *Notice sur Bausset;* Marseille, 1824, in-8°. — De Quélen, *Discours sur Bausset*, Académie française, discours de réception, 1820-29.

BAUSSET-ROQUEFORT (*Pierre-François-Gabriel-Raymond-Ignace-Ferdinand*, comte

DE), cousin du précédent, né à Béziers le 31 décembre 1757, mort le 29 janvier 1829, fut évêque de Vannes et archevêque d'Aix. Une ordonnance de Charles X l'avait élevé à la pairie (21 décembre 1825).

BAUSSONNET (*Guillaume*), poëte, graveur et sculpteur français, vivait au seizième siècle. C'est lui qui grava le frontispice placé en tête de la première édition de l'*Histoire des grands chemins de l'empire romain*, de Nicolas Bergier. Lors du sacre de Louis XIII, on admirait un aune qui croissait entre les pierres de la principale porte de Paris, et n'était entretenu que par l'eau de pluie. A l'aspect de cet arbre, Baussonnet se sentit inspiré, et composa l'inscription suivante :

Assis sur cette pierre dure,
Je vis de la fraîcheur de l'eau,
Et Phébus nuit à ma verdure,
Quand il prend son plus chaud flambeau ;
Mais aujourd'hui j'ai d'aventure
Un heureux change en ma nature ;
Car si la trop cruelle ardeur
De Phébus me tue et m'offense,
Je revis, voyant la splendeur
De Louis, soleil de la France.

Baussonnet fit d'autres inscriptions pour l'entrée de Henri IV à Paris, pour le sacre de Louis XIII, et des *sonnets* publiés sous le nom de *Sylvie*.

Lelong, *Bibliothèque historique de la France* (édition de Fontette), t. IV.

BAUSSONNET (*Jean-Baptiste*, dom), bénédictin de l'abbaye de Saint-Remy de Reims, né en cette ville en 1700, mort à Paris, dans le couvent des Blancs-Manteaux, le 1er octobre 1780. Il avait réuni d'immenses matériaux pour préparer une histoire de Champagne et de Briennais ; le plan seul fut imprimé à Reims en 1738. Dom Claude Rousseau, à qui il avait remis ses papiers, ne réussit pas plus que lui, malgré ses engagements, à terminer cette œuvre. Baussonnet a travaillé avec dom Tassin au *Nouveau traité de diplomatique*, dit *des Bénédictins*.

M—Y.

Grosley, *Biographie des Hommes illustres de la Champagne*.

* **BAUTAIN** (*Louis*), philosophe et théologien français, né à Paris le 17 février 1796. Reçu élève de l'École normale en 1813, il en sortit en 1816 pour professer la philosophie, d'abord au collége de Strasbourg, puis à la Faculté des lettres de la même ville. L'enseignement de M. Bautain ne tarda pas à avoir du retentissement. Son instruction très-variée, unie à une grande facilité d'élocution et à une certaine tendance au mysticisme, eut prise sur des esprits studieux, et affamés de croyances que ne pouvaient satisfaire les doctrines philosophiques de l'époque. Ordonné prêtre en 1828, il fut presque en même temps nommé chanoine et directeur du petit séminaire à Strasbourg. Après la révolution de 1830, il donna sa démission de la chaire de philosophie, et eut quelques démêlés avec M. de Trevern, évêque de Strasbourg, au sujet de son enseignement philosophique, accusé d'incliner vers le panthéisme. M. Bautain se justifia dans une déclaration signée de plusieurs de ses disciples. Déjà docteur en médecine et docteur ès-lettres, M. Bautain reçut en 1835, de la faculté de Tubingue, le diplôme de docteur en théologie. En 1838, il fut nommé doyen de la Faculté des lettres de Strasbourg, et ce n'est qu'en 1849 qu'il cessa de remplir cette fonction. Il prit dès lors la direction du collége de Juilly, qu'il n'a pas fait prospérer autant qu'on était en droit de l'espérer.

M. Bautain a beaucoup prêché à l'occasion d'œuvres de bienfaisance. Il a même fait à Notre-Dame, au moment de la révolution de Février, des conférences sur la religion et la liberté, qui ont été publiées. Appelé par Mgr Sibour à l'archevêché de Paris comme promoteur, il remplit aujourd'hui les fonctions de vicaire général. On a de M. Bautain : *Parabole du docteur F.-A. Krummacher*, traduites de l'allemand ; Paris, 1821, in-12, 3e édit. ; aug., 1840, in-12 ; — *Discours sur la morale de l'Évangile, comparée à la morale des philosophes* ; Strasbourg, 1827, in-8° ; — *De l'Enseignement de la philosophie en France au dix-neuvième siècle*, 1833, in-8° ; — *Réflexions sur l'institution des conférences religieuses à Paris*, 1834, in-8° ; — *Réponse d'un Chrétien aux Paroles d'un Croyant* (M. de La Mennais) ; Strasbourg et Paris, 1834, in-8° ; — *Philosophie du Christianisme ; Correspondances religieuses de L. Bautain*, publiées par l'abbé A. de Bonnechose ; Paris et Strasbourg, 1835, 2 vol. in-8° ; — *Lettre à Mgr de Trevern* ; Strasbourg et Paris, 1838, in-8° ; — *Psychologie expérimentale* ; Strasbourg et Paris, 1839, 2 vol. in-8° ; — *Philosophie morale* ; Paris, 1840, 2 vol. in-8° ; — *Conférences sur la religion et la liberté*, 1848 ; Paris, un vol. in-8°.

A. RISPAL.

Annales de philosophie chrétienne. — *L'Ami de la Religion*. — Quérard, *la France Littéraire*, Suppl.

BAUTER (*Charles*), poëte dramatique, né à Paris vers 1580, mort vers 1630. En 1600, il composa sur le mariage de Henri IV et de Marie de Médicis une pièce de vers qui paraît être très-rare, puisqu'il n'en est pas question dans la *Bibliothèque historique de la France*, du P. Lelong. Il publia, sous le pseudonyme *Méliglosse* (Langue de miel), tous les vers qu'il avait composés en l'honneur de la dame qu'il aimait (Catherine Salles de Bayeux) : *Amours de Catherine* ; Paris, 1605, in-8°. Il y joignit deux tragédies, dont le sujet est tiré d'Arioste : *la Rodomontade* et *la Mort de Roger*, réimprimées avec des changements ; Troyes, 1619 et 1620, in-8°.

Niceron, *Mémoires*. — Moréri, *Dictionnaire historique*.

* **BAUTISTA** (*François*), jésuite espagnol et architecte, vivait au dix-septième siècle. Il dirigea les travaux de l'église de Saint-Isidore, à Madrid. Il eut le premier l'idée de construire

des coupoles avec des bois de charpente recouverts de stuc.

Fr. Lorenzo de Saint-Nicolas, *Arte y uso de Arquitectura*.

BAUTRU (*Guillaume*), comte de Serrant, publiciste et bel esprit, naquit à Angers en 1588, et mourut à Paris en 1665. Il fut l'un des premiers membres de l'Académie française, quoiqu'il n'ait rien écrit de sérieux. Sous le ministère Mazarin, il eut la direction de la *Gazette*, et rédigea tous les éloges qu'elle adressait au cardinal. Il fut ensuite interprète des ambassadeurs et des ministres plénipotentiaire en Flandre, en Espagne, en Angleterre et en Savoie. On cite de lui plusieurs bons mots qui ne méritent pas tous ce nom. Bautru étant en Espagne alla visiter la fameuse bibliothèque de l'Escurial, où il trouva un bibliothécaire fort ignorant. Le roi d'Espagne l'interrogea sur ce qu'il avait remarqué : « Votre bibliothèque est très-belle, lui dit Bautru ; mais Votre Majesté devrait donner à celui qui en a le soin l'administration de ses finances. — Et pourquoi ? — C'est, repartit Bautru, qu'il ne touche point au dépôt qui lui est confié. » Il disait d'un certain seigneur de la cour, qui n'entretenait les gens que de contes triviaux, « qu'il était le Plutarque des laquais. » L'abbé de la Rivière étant revenu de Rome très-enrhumé, et sans avoir été nommé cardinal, Bautru dit « que le rhume de l'abbé n'était pas fort extraordinaire, puisqu'il était revenu sans chapeau. » L'une de ses maximes était « qu'il ne fallait pas s'abandonner aux plaisirs, mais seulement les côtoyer. » Bautru avait pour neveu le comte de Nogent, qui fut tué au passage du Rhin, et le marquis de Vaubran, qui périt au combat d'Altenheim en 1675. Il a laissé une satire imprimée dans *le Cabinet satyrique* ; Paris, 1666, 2 vol. petit in-12. Bautru était l'ami de Basnage, qui le cite souvent.

Baillet, *Jugement des savants*.

* **BAUTZMANN** (*Jean-Christophe*), médecin allemand, né à Hambourg le 5 octobre 1646. Il fut reçu docteur à Leyde, voyagea en Italie et en Allemagne, et se rendit à Stade, où il succéda à son père en qualité de médecin du roi de Prusse. En 1716 il vint se fixer à Hambourg, et s'y fit une grande réputation par les cures heureuses qu'il opéra. Ses principaux ouvrages sont : *Viginti et quatuor Observationes medico-physicæ*, imprimées dans les *Miscellan. Nat. Cur.*

Moller, *Cimbria litterata*.

BAUVIN (*Jean-Grégoire*), littérateur français, né à Arras en 1714, mort le 7 janvier 1776. Il étudia le droit, et devint professeur à l'école militaire d'Arras. En 1769, il fit imprimer une tragédie, *Arminius*, corrigée ensuite, et représentée en 1772 à Paris, sous le titre des *Chérusques* ; pièce médiocre. On a encore de lui une traduction en vers des *Sentences de Publius Syrus*, in-12. Il travailla quelque temps au *Mercure* et au *Journal Encyclopédique*, et publia conjointement avec Marmontel un journal littéraire intitulé *l'Observateur*, qui n'eut aucun succès.

Des Essarts, *les Trois Siècles littéraires*.

* **BAUX**, nom d'une ancienne maison française qui fait remonter son origine à *Guillaume*, dit *Hugues*, qui vivait en 1040 et 1050. Son fils *Raymond* épousa en 1110 Stéphanelle, fille de Gilbert, comte de Provence, et en eut quatre fils, dont trois moururent sans postérité.

Le quatrième, *Bertrand Ier*, devint prince d'Orange par son mariage avec Tiburge II, héritière de la principauté d'Orange, et fut assassiné en 1181, par ordre de Raymond V, comte de Toulouse.

Guillaume II, son fils, lui succéda en 1182, et obtint en 1214, de l'empereur Frédéric II, le titre de roi d'Arles et de Vienne. Ce fut un prince vain et injuste. Un jour il rançonna sur ses terres un marchand qui n'avait pas voulu acquitter les droits de péage. Celui-ci demanda justice au roi de France Philippe-Auguste, qui lui répondit qu'il était trop éloigné pour punir son vassal, mais qu'il lui permettait de se venger comme il pourrait. Le marchand ayant contre-fait le sceau du roi, écrivit en son nom une lettre à Guillaume, pour l'inviter à se rendre aux fêtes qui devaient se célébrer dans sa cour. Guillaume passa dans la ville où résidait le marchand, qui, ayant assemblé ses amis, arrêta le prince, et le força à réparer le dommage qu'il lui avait fait. Cette aventure fut chantée par deux troubadours du temps, Gui de Cavaillon et Rambaud de Vaqueiras, et peut faire juger de la police qui régnait alors. Guillaume faisait lui-même des vers, et se désignait sous le nom d'*Inglès*. Il fut victime de sa haine contre les Albigeois. Les Avignonais, qui en soutenaient le parti, le firent prisonnier dans une embuscade, l'écorchèrent vif, et coupèrent son corps en morceaux. Le pape Honorius III expédia un bref pour exciter les croisés à punir cet attentat ; et ce fut l'un des motifs du siége d'Avignon par Louis VIII, en 1226.

Guillaume III, qui mourut en 1239, laissa quatre fils : *Guillaume IV*, mort sans postérité ; *Bertrand Ier*, qui passa en Italie, et fut la souche des ducs d'Andrie, de Tarente et d'Ursin ; *Hugues*, grand sénéchal de Sicile ; et *Raymond II*, qui succéda à son frère Guillaume, et mourut vers 1282.

Bertrand II, son fils, vivait en 1314. Il eut pour successeur *Raymond III*, qui réunit tous les domaines de la maison de Baux, et se rendit fort puissant. Il eut pour successeur *Raymond IV*, qui ne laissa, de Jeanne de Genève, son épouse, que deux filles : *Marie*, qui porta la principauté d'Orange dans la maison de Châlons, et *Alix*, baronne de Baux, qui, se voyant sans postérité, fit en 1426 un testament par lequel elle désigna pour être ses héritiers ceux de

sa maison qui habitaient le royaume de Naples. C'est alors que Louis III, comte de Provence, fit saisir la baronnie de Baux en vertu du droit d'aubaine, cette baronnie ayant été laissée à des étrangers convaincus de félonie pour avoir combattu contre leur prince.

Moréri, *Dict. hist.* — Chorier, *Hist. du Dauphiné.* — La Pic, *Hist. d'Orange.* — Ruffi, *Hist. des Comtes de Provence.* — Le Bas, *Dictionnaire encyclopédique de la France.*

BAUX (*Pierre*), médecin français, né à Nîmes le 12 août 1679, mort à Saint-Dionisy, près Nîmes, le 3 septembre 1732. Il étudia successivement à Montpellier, à Orange, et à Paris. Il s'établit ensuite à Nîmes, où il se fit bientôt une grande réputation à l'occasion de la peste qui ravageait la Provence. Il écrivit un *Traité de la peste, où l'on explique d'une manière nouvelle les principaux phénomènes de cette maladie, et où l'on donne les moyens de s'en préserver et de la guérir;* Toulouse, 1722, in-12. On a encore de lui plusieurs articles insérés dans le *Journal des Savants*, et un manuscrit (inédit), intitulé *Observations sur divers points de la médecine théorique et pratique, de la physique et de l'histoire naturelle*, in-4°.

BAUX (*Pierre*), médecin français, fils du précédent, mit beaucoup de zèle à propager l'inoculation. On a de lui : *Parallèle de la petite-vérole naturelle avec l'artificielle ou inoculée;* Avignon, 1761, in-12; — *Observations météorologiques.*

Biographie Médicale.

BAUYN (*Bonaventure*), chancelier de l'université de Paris, évêque d'Uzès, né à Dijon le 25 novembre 1699, mort le 16 octobre 1779. On cite de lui un poëme latin : *Pax, carmen;* Paris, 1714, in-8°. Ce fut par son conseil que les héritiers d'Abauzit livrèrent aux flammes les écrits de ce dernier.

Chaudon, *Dictionnaire historique.*

BAUZA (*don Filippo*), géographe espagnol, né vers le milieu du dix-huitième siècle, mort en Angleterre en 1833. Il étudia à Madrid, accompagna en 1789 Malaspina dans ses inspections navales, et devint directeur du dépôt hydrographique à Madrid. C'est sous sa surveillance que furent publiées les belles cartes de l'Amérique méridionale, bien supérieures à celles de de Brown, de Buache, de Mall et de Poirson. En 1823, il fut obligé, par les événements politiques, à quitter l'Espagne, et mourut dans l'exil.

Biographie universelle (édition espagnole).

* **BAVA** (*André*), théologien italien, né à Cavagnolo, dans le Montferrat. Il vivait dans la dernière moitié du seizième siècle. On a de lui : *Trattato della sede;* Gênes, 1557, in-8°; — *Istruzione della vita cristiana;* Turin, 1564, in-8°; ibid., 1567, in-8°, édition améliorée.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

BAVA (*Gaëtan-Emmanuel*), comte de San-Paolo, savant piémontais, né à Fossano le 7 août 1737, mort le 15 août 1829. D'abord page du roi Charles-Emmanuel III, il entra ensuite dans l'armée avec le grade de capitaine. Par suite d'une querelle avec son colonel, il quitta le service militaire, pour se livrer à la culture des lettres et des sciences. Il visita la Suisse et la France, et fonda, en 1777, l'*Académie Fossanèse* de la philosophie et des lettres. Sous le règne de Napoléon, il ne quitta pas Turin, et fut nommé membre de l'Académie impériale de cette ville. Il vécut célibataire, et légua sa riche bibliothèque (5,000 volumes) à l'académie qu'il avait fondée. On a de lui : *Prospetto storico e filosofico delle vicende e dei progressi delle scienze, arti e costumi del secolo XI al secolo XVIII;* 5 vol. in-8°; Turin, 1816 (Morano et Favole); — *Canzoni Petrarchesche alla pace, alla serenità, all' ombra immortale di Federico II, re di Prussia;* brochure in-8° de 55 pages (imprimerie royale de Turin); — des éloges et discours académiques insérés dans *Raccolta delle vite dei Piemontesi illustri*, et dans *Memorie dell' Academia delle scienze.*

Tipaldo, *Biografia degli Italiani illustri*, vol. III, p. 181.

** **BAVA** (*Jean-Baptiste-Eusèbe*), général piémontais, né à Verceil, au mois d'août 1790. Au sortir du prytanée de Saint-Cyr, il servit dans les armées françaises jusqu'en 1814, époque à laquelle il rentra en Piémont avec le grade de capitaine. Peu après 1839, il devint lieutenant général et baron, et à la fin de 1847, gouverneur de la province d'Alexandrie : il se signala dans la guerre de l'indépendance italienne. Par l'habileté de ses manœuvres, il contribua à la victoire de Gioto, et fut promu général d'armée, grade qui correspond à celui de maréchal en France. Nommé ministre de la guerre en 1840, il quitta cette fonction pour reprendre celle d'inspecteur général de l'armée, qu'il remplissait déjà précédemment.

Dictionnaire de la Conversation.

* **BAVARIUS** (*Ægidius*), jésuite, écrivain latin, né en Flandre. Il eut la singulière idée de mêler la passion de J.-C. aux poëmes de Virigile, et publia : *Musa catholica Maronis, sive catechismus Maroniano carmine expressus;* Anvers, 1622, in-12; — *Passio Domini Nostri J.-C. versibus heroïcis, potissimum e Marone.*

F. Swert, *Athenæ belgicæ.*

* **BAVARUS** (*Jean*), médecin et mathématicien, vivait dans le milieu du seizième siècle. On a de lui : *Prognosticationes* et *ephemerides astronomicæ*, de 1551 à 1570.

Hendreich, *Pandectæ Brandenburgicæ.*

* **BAVARUS** (*Valentin*), chroniqueur allemand, vivait à Raumbourg dans le seizième siècle. On a de lui : *Rhapsodia de dictis et scriptis Lutheri*, en deux tomes. Cet ouvrage se trouve en manuscrit dans la bibliothèque du duc de Gotha.

Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon.*

BAVAY (*Paul-Ignace* DE), médecin et chimiste, né à Bruxelles le 25 février 1704, mort le 20 février 1768. Il s'appliqua d'abord à la chimie, et négligea toute autre étude, même celle du latin; il tourna ensuite ses vues du côté de la médecine, passa à Louvain en 1735, et y fit de rapides progrès dans la profession qu'il venait d'embrasser. De retour à Bruxelles, il étudia l'anatomie, et fut nommé médecin en chef des hôpitaux militaires; en 1749, il fut chargé de démontrer publiquement l'anatomie et d'enseigner la chirurgie; il donnait ses leçons en latin, en flamand, et en français. Quelques discussions assez vives qu'il eut avec ses confrères l'obligèrent de quitter Bruxelles : il se retira à Dendermonde, où il continua d'exercer son état. Quelque temps après, il revint à Bruxelles et y mourut. On a de lui : *Petit recueil d'observations en médecine sur les vertus de la confection tonique, résolutive et diurétique*; Bruxelles, 1753, in-12 : la base de cette confection était l'iris de Florence et la scille; — *Méthode courte, aisée, peu coûteuse, utile aux médecins, et absolument nécessaire au public indigent, pour la guérison de plusieurs maladies*; Bruxelles, 1759, in-12, et 1770, in-12, avec l'ouvrage précédent.

Biographie Médicale.

BAVEREL (*Jean-Pierre*), littérateur, né à Paris le 3 août 1744, mort à Besançon le 18 septembre 1822. Il étudia à Besançon, et y passa la plus grande partie de sa vie. Il embrassa l'état ecclésiastique, et se fit remarquer par sa polémique avec le P. Prudent, au sujet d'un mémoire que l'Académie de Besançon avait proposé comme prix (*Déterminer les causes d'une maladie qui menace de détruire les vignobles de la Franche-Comté*). Il embrassa avec chaleur les principes de la révolution, fit partie de la Société populaire, et fut en 1793 enfermé comme suspect au château de Dijon, où il passa un an. Il s'était fait beaucoup d'ennemis par son esprit caustique et railleur. Depuis 1807, il avait été chargé par le gouvernement d'écrire l'histoire des monuments de la Franche-Comté. On a de lui : — *Réflexions d'un vigneron de Besançon sur un ouvrage qui a pour titre : Dissertation*, etc.; Bezançon, 1778, in-8° de 32 pages; — *Observations sur l'ouvrage du P. Prudent touchant les maladies des vignes de Franche-Comté*; ibid., 1779, in-8° de 37 pages; — *Coup d'œil philosophique et politique sur la mainmorte*; Londres (Besançon), 1785, in-8°; — *Notice sur les graveurs qui nous ont laissé des estampes marquées de monogrammes, chiffres, rébus, lettres initiales*, etc.; ibid., 1808, 2 vol. in-8°. Les manuscrits de Baverel sont conservés à la bibliothèque de Besançon.

Dictionnaire historique. de Feller, édit. de M. Weiss.

BAVERINI (*Francesco*), musicien italien, vivait au milieu du quinzième siècle. Il fut très-versé dans la science du contre-point, et composa la musique du premier opéra, intitulé *la Conversione di san Paolo*. Cette pièce fut représentée à Rome en 1440, et, selon d'autres, en 1480. On attribue les paroles à Jean Sulpitius de Verulam.

Fétis, *Biographie universelle des Musiciens.*

* **BAVERIO**, en latin BAVERIUS (*Jean*), médecin, natif d'Imola, mourut à Bologne en 1480. Il fut médecin du pape Nicolas V, et enseigna la philosophie à Bologne. On a de lui un ouvrage rempli de quelques observations utiles, sous le titre : *Consilia de re medica, seu morborum curationibus*; Bologne, 1489, in-fol.; Strasbourg, 1542, in-4°; Paris, 1521, in fol.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

* **BAVIA** (*Louis* DE), historien espagnol, né à Madrid (on ignore la date), mort en 1628. Il était gardien des tombes royales dans la cathédrale de Grenade. Il a continué l'*Histoire des Papes* de G. Illesca. Une nouvelle édition de ce travail est restée en manuscrit.

N. Antonio, *Biblioth. hispana nova.*

* **BAVIERA** (*Marc-Antoine*), jurisconsulte italien, originaire d'Imola, vivait à Bologne vers la fin du quinzième siècle. Il fut professeur de droit civil à Pise et à Padoue. On a de lui : *Commentaria in Institutionem civilem*; Lyon, 1533; — *De Legatis seu Relictis*, 1553; — *Tract. de Mora et ejus effectibus*; Leipzig, 1640; — *De virtute et viribus Juramenti.*

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

BAVIÈRE (*ducs, électeurs, rois*). Vers la fin du cinquième siècle, les Boïoares, fédération semblable à celle des Francs et des Marcomans, et qui tiraient leur origine soit des Hérules, soit de quelques restes de *Boii* et des Quades, étendirent leurs possessions dans la partie occidentale du Norique jusqu'au Lech; Ratisbonne en était la capitale. Après la chute de l'empire des Ostrogoths, les Francs s'emparèrent de la Rhétie, et les Boïoares, tout en conservant leurs ducs particuliers, tombèrent sous la dépendance des rois d'Austrasie, et reçurent des lois de Dagobert (630-660), qui laissa son autorité au duc Garibald, de la race des Agilolfinges (branche collatérale des Mérovingiens). — Le règne de *Thassilo Ier* (699) devint remarquable par le commencement de la guerre qui éclata entre les tribus slavonnes et les Avares, leurs alliés. Odilo, gendre de Charles Martel, prit formellement le titre de roi; mais ayant voulu se soustraire en 743 à la souveraineté des Francs, il fut vaincu par ses beaux-frères Carloman et Pepin. — *Thassilo II*, contraint par Pepin le Bref (748) à lui prêter, à la diète de Compiègne, le serment de vasselage, déclara nul ce serment, et s'allia contre son suzerain avec son beau-père Didier, roi de Lombardie, et avec le duc d'Aquitaine. Après s'être adjoint, en 777, son fils Théodore dans le gouvernement, il forma une nouvelle alliance avec les Avares contre Charlemagne, qui venait de s'emparer de la Lombardie. Il fut cependant battu, et dans la suite

condamné à mort pour félonie par la diète d'Ingelsheim en 788; Charlemagne commua cette peine, et le relégua avec toute sa famille dans différents couvents, où sa race s'éteignit. A la diète tenue à Ratisbonne en 788, Charles supprima la dignité ducale de Bavière; mais le pays conserva le rang et le titre de duché; le gouvernement en fut confié à *Gérold*, comte de Souabe, et beau-frère de Charlemagne. — Le duc *Gerold* introduisit le système féodal des Francs en ce qui concernait la juridiction des bans et arrière-bans, et l'administration locale fut confiée à des comtes. L'histoire fait mention à cette époque d'un comte *Guntram*, premier margrave de la Bavière orientale (*Ostmark*), qui plus tard fut appelée *Autriche*. La Raab, à son confluent avec le Danube, devint en 799 la limite de la Bavière, qui comprenait aussi le Tyrol, le pays de Salzbourg, la majeure partie de l'Autriche, le Palatinat supérieur, Neubourg, Eichstadt, Anspach, Baireuth, Bamberg, Nuremberg, et les districts de Weissenbourg, Nordlingen et Dünkelsbühl. Lors du partage que Charlemagne fit de ses États, la Bavière échut, avec l'Italie, à Pepin. Plus tard Louis le Débonnaire la donna, après l'avoir érigée en royaume, à *Lothaire*, son fils aîné, qui, ayant été associé à l'Empire, la céda en 817 à Louis le Germanique. C'est à cette époque que la puissance temporelle des évêques s'affermit de plus en plus, et que les comtes palatins, auxquels le gouvernement était confié, devinrent si puissants. Lorsqu'à la mort de Louis, en 840, son fils *Carloman* obtint la Bavière, ce pays comprenait aussi la Carinthie, la Carniole, l'Istrie, le Frioul, la Pannonie, la Moravie et la Bohême. La libre élection des états de Bavière donna pour successeur à Carloman, en 880, son frère *Louis III*. Pendant ce règne, la Carinthie passa en d'autres mains; et, après la mort de Louis en 882, la Bavière eut successivement pour rois *Charles le Gros*, *Arnulf* et *Louis IV*. Pendant le règne de Charles le Gros, la Bavière fit de nouveau partie de l'empire des Francs. Sous le règne de Louis, elle souffrit beaucoup par les invasions des Hongrois. A la mort de ce roi, s'éteignit en 911 la race des Carlovingiens; et *Arnulf II*, fils de Luitpold, général bavarois, qui depuis 907 était margrave et général en chef, prit, du consentement du peuple, le titre de *duc*, et s'arrogea l'autorité suprême; il signait ses ordonnances : *Arnulf, par la grâce de Dieu, duc de Bavière et des pays environnants*. Il eut quelques démêlés avec Conrad, roi d'Allemagne, qui cependant lui laissa la Bavière comme fief de l'Empire.

Ce pays fut un prétexte de discorde entre les seigneurs, jusqu'à ce qu'il tombât entre les mains d'*Othon de Wittelsbach*, comte palatin de Bavière. Quoique Othon fût obligé de céder la Styrie, les terres domaniales de la maison des Welfs, et des districts considérables qui échurent aux prélats, son règne fut glorieux. Othon, mort en 1183 et surnommé *Major* (*der Grœssere*), fut fondateur de la maison actuellement régnante. Il eut pour successeur *Louis I*, prince actif, qui recula les limites de la Bavière et acquit le Palatinat du Rhin. — Sous *Othon l'Illustre*, palatin du Rhin, les évêques surent se rendre indépendants; il étendit cependant considérablement ses États. — Ses deux fils, *Louis* et *Henri*, régnèrent d'abord en commun, et puis se partagèrent leurs États. La Bavière supérieure échut à Louis, et la Bavière inférieure à Henri, dont la ligne s'éteignit déjà deux années après. Ces deux princes avaient recueilli l'héritage de l'infortuné Conradin de Hohenstaufen. Le second fils de Louis fut couronné empereur en 1314, sous le nom de *Louis IV* ou *Louis le Bavarois*. Il fit en 1329, à Pavie, un traité avec les fils de son frère, d'après lequel il leur céda le Palatinat inférieur et supérieur, et conserva pour lui la haute Bavière; en même temps il fut stipulé que les droits de l'électorat seraient alternativement exercés par les princes des deux lignes, et l'on régla définitivement le droit de succession en cas d'extinction de mâles dans l'une des deux lignes (c'est en vertu du traité de Pavie que Maximilien-Joseph réunit, en 1799, tous les États de la dynastie de Wittelsbach). D'après le vœu des états, Louis IV réunit à la haute Bavière toute la basse Bavière, dont la maison régnante venait de s'éteindre. Le palatin du Rhin et le duc d'Autriche voulurent s'opposer à cette réunion; mais Louis IV triompha de leur résistance, et obtint en 1318 leur consentement, au moyen d'apanages qu'il leur fit. Il gouverna avec beaucoup de gloire: la Bavière lui doit une foule d'institutions utiles; il introduisit un code de procédure civile, régla l'administration intérieure, et accorda le droit municipal à Munich; mais aussi, en agrandissant ses domaines au préjudice de la ligne palatine, il fit naître des dissensions de famille entre les deux lignes. Il laissa un riche héritage à ses six fils; car ses États comprenaient non-seulement la Bavière, mais aussi le Brandebourg, les provinces de la Hollande et de Zélande, le Tyrol, etc. La discorde et les partages éparpillèrent ces provinces; mais après l'extinction assez subite des lignes fondées par les six frères, celle de Munich parvint à réunir en partie cet héritage. — En 1506 les états de la Haute et de la Basse-Bavière se réunirent en assemblée provinciale, et le duc *Albert II*, de la ligne de Munich, frappé des inconvénients que ces partages continuels avaient pour les princes autant que pour leurs sujets, institua, du consentement de son frère Wolfgang et avec l'approbation des états, une pragmatique sanction qui établit le droit d'aînesse, et qui fixa les apanages des princes puînés. Cependant, à la mort d'Albert, en 1508, cette loi ne fut point respectée : *Ernest* et *Louis* formèrent opposition à ce que l'aîné, *Guillaume IV*, possédât seul le trône. Après différents démêlés il fut convenu que Guillaume et Louis prendraient ensemble les rênes du gouvernement; et cela dura ainsi de 1515

jusqu'en 1534, époque à laquelle mourut Louis. Ces deux princes s'opposèrent de toutes leurs forces à la réformation. Jean Eck d'Ingolstadt, l'adversaire de Luther, vivait sous leur protection, qu'ils avaient accordée aussi aux jésuites. Guillaume mourut en 1550; son fils *Albert V*, dit *le Magnanime*, fut un protecteur libéral des arts et des sciences. Il avait autorisé ses envoyés, au concile de Trente, à faire la proposition que la sainte cène fût célébrée sous les deux espèces. Il accorda de grands priviléges aux états du duché, et mourut en 1576. — *Guillaume V*, dit *le Vieux*, l'aîné de ses trois fils, lui succéda; mais en 1596 il abandonna le gouvernement à son fils aîné *Maximilien Ier*, pour se retirer dans un couvent. C'est de son consentement que son frère Ferdinand avait épousé Marie Peterbeck, fille du greffier du bureau des finances de Munich. Les enfants issus de ce mariage furent élevés par l'empereur à la dignité de comtes de Wartenberg. Maximilien Ier, doué de rares qualités, devint l'âme de la ligue formée contre l'union des protestants. Pendant la guerre de trente ans, l'empereur Ferdinand II éleva Maximilien à la dignité d'*électeur* et de sénéchal (*truchsess*) de l'Empire, qu'il rendit héréditaire pour toute la branche de Guillaume. La paix de Westphalie confirma la dignité électorale à Maximilien Ier, ainsi que la possession du Palatinat supérieur, mais à condition qu'il se désistât de la haute-Autriche, qui lui avait été engagée pour une somme de 13 millions de florins; en même temps il fut créé un huitième électorat en faveur de la ligne palatine, à laquelle fut assuré le droit de succession en cas d'extinction de la branche de Guillaume. Maximilien mourut en 1651, après un règne de cinquante-cinq ans.— Dans la guerre pour la succession d'Espagne, *Maximilien-Emmanuel*, son petit-fils (1679-1736), se déclara pour la France. Il en résulta qu'après la malheureuse bataille de Hochstedt, en 1704, ses États furent traités par l'empereur en pays conquis, que l'électeur fut mis au ban de l'Empire, et qu'il ne rentra en possession de ses droits qu'après la paix de Bade, en 1714. Quoique *Charles-Albert*, son fils, eût adhéré à la pragmatique sanction de l'empereur Charles VI, il n'en fit pas moins valoir après sa mort les prétentions à la monarchie autrichienne que la maison de Bavière, fondait sur d'anciens traités. Charles-Albert soumit par la force des armes l'Autriche entière, et en 1741 il prit le titre d'*archiduc*, se fit prêter serment de fidélité en qualité de roi de Bohême, et fut même, en 1742, élu empereur à Francfort, sous le nom de *Charles VII*. Mais le bonheur qui jusque-là l'avait favorisé l'abandonna, pour retourner à Marie-Thérèse qui, victorieuse alors, reçut les hommages des états de la Bavière et du Palatinat supérieur. Malgré l'union de 1744, qui attachait à sa cause le landgrave de Hesse-Cassel et le roi Frédéric II, et malgré les succès de l'armée prussienne, l'empereur se vit dans la nécessité d'abandonner la Bavière, cédant à la supériorité et aux talents de Charles de Lorraine, qui commandait en chef l'armée autrichienne: Charles ne survécut pas à l'issue de la guerre: il mourut en 1745, âgé seulement de quarante-huit ans. *Maximilien-Joseph*, son fils, lui succéda. Dès le commencement de la guerre il avait pris le titre d'archiduc d'Autriche; mais il se réconcilia avec le cabinet de Vienne quelques mois après la mort de son père. A la paix de Füssen, du 22 avril 1745, il accéda à la pragmatique sanction, assurant en même temps au grand-duc François son suffrage pour l'élection impériale; et de cette manière il rentra en possession de tous ses États.

Maximilien-Joseph I (mort en 1777) s'appliqua alors aux soins du gouvernement et s'efforça, par tous les moyens possibles, de rétablir la prospérité dans l'électorat. Il fit refleurir l'agriculture épuisée, l'industrie, et l'exploitation des mines; il réforma les écoles, et porta des améliorations dans l'administration judiciaire, dans la police et les finances. Pour faire revivre les lettres, il fonda l'Académie des sciences de Munich, en 1759; il fut aussi un protecteur généreux des beaux-arts. Étant sans postérité, il confirma toutes les conventions héréditaires faites depuis le traité de Pavie, en 1329, avec la famille électorale du Palatinat, et concéda même avant sa mort le droit de possession commune à l'électeur palatin Charles-Théodore. En lui s'éteignit la ligne directe des Wittelsbach. Après sa mort, la succession au trône de Bavière appartenait incontestablement à l'électeur palatin; cependant l'Autriche forma des prétentions sur la basse Bavière, et menaça de les appuyer les armes à la main, sans attendre même d'explications. *Charles-Théodore*, qui n'avait pas d'enfants, se laissa persuader à souscrire à la convention du 14 janvier 1778, par laquelle il renonçait à cet héritage. Mais le duc de Deux-Ponts, excité par Frédéric II, y forma opposition, en sa qualité de plus proche agnat et d'héritier présomptif. Telle est l'origine de la guerre *pour la succession de Bavière*, qui cependant se termina par la paix de Teschen, le 13 mai 1779, sans qu'on en fût venu aux mains. La Russie avait beaucoup contribué, par sa déclaration contre l'Autriche, à amener cette paix: les conventions de famille furent garanties, et l'électeur assuré dans la possession de la Bavière, à laquelle le Palatinat du Rhin fut réuni; l'Autriche obtint l'Inn-Viertel, avec Braunau. La huitième dignité électorale s'éteignit ainsi, comme l'avait prescrit la paix de Westphalie. L'Autriche cependant ne put renoncer tout à fait au désir de posséder la Bavière; l'empereur Joseph II mit en avant, en 1784, un projet d'échange qui avait déjà été présenté au commencement du siècle. Il proposait à l'électeur de recevoir, en échange de la Bavière, les Pays-Bas autrichiens, à l'exception de Luxembourg et de Namur, avec le

titre de roi de Bourgogne; il offrait en outre, à titre d'indemnité, une somme de trois millions de florins pour lui et son frère le duc de Deux-Ponts. Cette négociation, appuyée par la Russie, échoua contre la fermeté du duc de Deux-Ponts. Fort de l'appui de la Prusse, il déclara que jamais il ne consentirait à l'échange de ses pays héréditaires; et Frédéric II fit connaître qu'il verrait dans un pareil échange la rupture de la paix de Teschen, et surtout une violation de l'équilibre établi dans les États de l'Allemagne. Cette déclaration força le cabinet autrichien d'abandonner son projet; il protesta donc que jamais il n'avait pu songer à un échange arraché par force. Ce qui encore a signalé le règne de Charles-Théodore, c'est l'ordre des Illuminés, qui prit naissance en Bavière, et les poursuites qu'il y essuya. Ces luttes intérieures portèrent préjudice à la liberté de la presse, qui fut tellement restreinte, que pendant quelque temps on redouta un obscurcissement total. Pendant la guerre de la révolution, le Palatinat souffrit beaucoup, et la Bavière devint même, en 1796, le théâtre de la guerre. Au milieu de cette crise, Charles-Théodore mourut sans postérité; la ligne de Sulzbach, de la maison palatine, s'éteignit en lui.

Maximilien-Joseph (mort le 13 octobre 1825), depuis 1795 duc de Deux-Ponts, lui succéda en 1799. La guerre qui venait encore d'éclater fut terminée par la paix de Lunéville, conclue le 9 février 1801. Elle assura à la France toute la rive gauche du Rhin, et fit perdre à la Bavière toutes ses possessions situées sur cette même rive; la Bavière céda aussi à l'électeur de Bade la partie du Palatinat située sur la rive droite du Rhin; mais elle obtint en revanche différents pays qui présentaient dans leur superficie un excédant de 99 3/4 milles carrés, avec 216,000 habitants de plus. La guerre de 1805 fit ressortir l'importance politique de la Bavière, tant pour la France que pour l'Autriche. Lorsque l'Autriche se prépara à déclarer de nouveau la guerre à la France, de tous les princes dont les États sont situés entre l'Inn et le Rhin, l'électeur de Bavière lui parut l'auxiliaire le plus important: elle négocia avec lui pour obtenir qu'il réunît ses troupes aux armées autrichiennes, et qu'il renonçât à la neutralité qu'il aurait désiré garder. Cependant la Bavière regardait l'alliance avec l'Autriche comme contraire à ses véritables intérêts. Lorsque la guerre éclata, l'électeur joignit ses troupes, au nombre de 30,000 hommes, à l'armée française, et, par compensation, la paix de Presbourg valut à la Bavière une augmentation de territoire de 500 milles carrés géographiques, avec une population de 1 million d'âmes; l'électeur reçut le titre de *roi* avec pleine souveraineté. Il céda le pays de Würzbourg, qui fut érigé en électorat, en remplacement du Salzbourg, qui était échu à l'Autriche. Le gouvernement de la Bavière, à l'exemple de ceux du Wurtemberg et de Bade, profita de cette occasion pour soumettre à sa souveraineté toutes les possessions de la noblesse immédiate de l'Empire enclavées dans ses États. Son alliance politique avec la France fut resserrée par le mariage de la princesse Auguste, fille du roi, avec le prince Eugène, fils adoptif de Napoléon, qui venait d'être élevé à la vice-royauté d'Italie. Par suite de cette union, la Bavière céda à Napoléon le territoire de Berg, et reçut en échange celui d'Anspach, que la Prusse, mise en possession du Hanovre, venait de céder; et, le 12 juillet 1806, le roi Maximilien-Joseph signa l'acte de la confédération du Rhin, en s'engageant à fournir un contingent fédéral de 30,000 hommes, et à fortifier Augsbourg et Lindau. La Bavière fut ainsi amenée à prendre part à la guerre contre la Prusse en 1806, et, en 1809, à celle contre l'Autriche, qui suscita l'insurrection du Tyrol sous Hofer. Après cette guerre, la Bavière obtint encore un agrandissement considérable, tant aux dépens de l'Autriche que par suite de différents traités d'échange avec le Wurtemberg et Würzbourg. Lors de la guerre de Russie, la Bavière fournit de nouveau son contingent; le printemps de 1812 ne ramena que quelques débris de cette armée. Cependant Maximilien-Joseph remit une nouvelle armée sur pied, qui vers la fin d'avril se réunit à celle de Napoléon, au moment où elle reprenait les hostilités. Mais bientôt un changement décisif s'opéra dans le système politique que la Bavière avait suivi jusqu'alors: une armée d'observation, composée de troupes françaises, avait été formée près de Würzbourg, sous le commandement d'Augereau, tandis que l'armée bavaroise, postée en observation le long de l'Inn, faisait face à un corps d'armée autrichien. Augereau, en quittant sa position, ayant dégarni le point le plus vulnérable de la Bavière, le roi se détermina à se dégager de son ancienne alliance. Le général bavarois Wrede entra aussitôt en pourparlers avec le général autrichien Frimont, et, le 8 octobre, parut la déclaration officielle par laquelle Maximilien-Joseph se retirait de la confédération du Rhin, et s'engageait à tourner ses armes contre la France. Le traité de Ried assura à la Bavière la souveraineté de toutes ses possessions, et une indemnité avantageuse pour la cession de pays qu'elle pourrait être appelée à faire à l'Autriche. Après avoir soudainement abandonné la cause de leurs anciens compagnons d'armes, les Bavarois se mesurèrent avec eux à la bataille de Hanau. La paix de Paris termina la guerre en 1814; et dans la nouvelle lutte qui s'engagea en 1815, le père du roi actuel, alors prince royal, se mit à la tête de l'armée bavaroise. Pendant le congrès de Vienne, le gouvernement bavarois prit une part active à la rédaction de l'acte de fédération des pays allemands, et déploya de grands talents diplomatiques en faisant respecter sa souveraineté et, son indépendance. A la paix de Paris, conclue le 30 mai 1814, la Bavière rendit à l'Autriche

le Tyrol et le Voralberg, et fut indemnisée par le grand-duché de Würzbourg et celui d'Aschaffenbourg. Par suite du traité du 14 avril 1816, elle céda à l'Autriche : 1° le Hausrucks-Viertel et l'Inn-Viertel, tels qu'ils avaient été cédés par l'Autriche en 1809; 2° la principauté de Salzbourg, à l'exception de quatre bailliages situés sur la rive gauche de la Salzach et de la Saale; et 3° le bailliage de Vils. Elle obtint en échange tous les pays qui composent le cercle du Rhin et quelques arrondissements du ci-devant pays de Fulde. A la même occasion l'Autriche garantit à la Bavière la possession future de tout le Palatinat du Rhin, formant le cercle badois du Mein et du Tauber, en cas d'extinction de la ligne mâle directe des grands-ducs de Bade. Quoique l'intégrité du grand-duché de Bade eût été assurée par le recez de Francfort de 1819, la Bavière fit, le 3 juillet 1827, une demande de dédommagement pour la partie du comté de Sponheim cédée à la France par le grand-duché; mais cette demande resta sans effet. Maximilien-Joseph conclut, le 5 juin 1817, un concordat avec le saint-siége, et, le 26 mai 1818, il accorda une charte constitutionnelle à la Bavière. Il eut pour successeur son fils *Louis Ier*. Voyez Louis, roi de Bavière. [*Enc. d. g. d. m.*]

Conversations-Lexicon. — *Monumenta Boica*; Munich, 1764-1830, 28 vol. in-4° (ouvrage publié par l'Académie de Munich). — Lang, *Regesta rerum Boicarum*. — Tschokke, *Geschichte des Baierischen Volkes und seiner Fürsten* (Histoire du peuple bavarois et de ses princes); Aarau, 1820 et 1821, 4 vol. in-8°. — Mannert, *Die älteste Geschichte Bogariens und seiner Bewohner*; Sulzbach, 1826, 2 vol. in-8°. — Boettiger, *Geschichte Baierns*; Erlangen, 1832, in-8°. — Roemer, *Geschichte, Geographie und Statistik des Baierlandes*; Munich, 1823, 3 vol. in-8°.

* **BAVIÈRE** (*Jean* DE), dit *Sans-Pitié*, évêque de Liége, vivait au commencement du quinzième siècle. Il remplit le pays de troubles, de scandales et de calamités. Les Liégeois se révoltèrent, et lui opposèrent Thierry de Hornes : Jean les vainquit dans la sanglante bataille d'Othée, et les dépouilla de leur liberté et de leurs priviléges. Il se ligua ensuite contre la France avec le comte de Hainaut et le duc de Bourgogne. Jacqueline de Bavière, sa nièce, avait refusé de se marier avec lui. Il l'abreuva d'amertumes et de dégoûts, et se fit céder la Hollande pour douze ans, par le duc Jean, qui l'avait épousée. En 1418 il obtint la dispense du sous-diaconat, quitta l'évêché de Liége, et épousa la veuve d'Antoine, duc de Bourgogne.

Biographie universelle (édit. belge).

* **BAVILLE** (*Arnault*), général français, né à Fronton (Lot-et-Garonne) le 11 décembre 1757, mort à Magdebourg le 24 octobre 1813, par suite de la blessure qu'il avait reçue au combat de Liebnitz le 27 août précédent. Après avoir fait les campagnes d'Amérique de 1780 à 1783, il servit successivement aux armées des Côtes, puis à celles du Rhin et de la Moselle jusqu'au 19 janvier 1796, où il fut nommé commandant de l'hôtel des Invalides. Admis à la retraite le 11 mai 1813, il fut remis en activité le 13 juin de la même année, et servit dans le premier corps de la grande armée jusqu'au combat de Liebnitz (27 août). — Le nom de ce général est inscrit sur les Tables de bronze du palais de Versailles, ainsi que sur l'Arc de triomphe.

A. S ... Y.

Archives de la Guerre.

BAVIN ou BAVIN (*Prosper*), antiquaire, né à Dijon au commencement du dix-septième siècle, mort le 29 décembre 1688. Il était maître des comptes à Dijon. On a de lui : *Généalogie de la maison de Vienne, avec les preuves*; — *Mémoires sur Philippe le Hardi, Jean sans Peur, Philippe le Bon et Charles le Téméraire*, ducs de Bourgogne; — *Histoire du voyage du comte de Nevers en Hongrie, de la défaite de l'armée chrétienne à la bataille de Nicopolis, et de la prison et délivrance du comte de Nevers, avec les preuves*; — *Mémoires sur la négociation du traité d'Arras de l'année* 1435. Ces ouvrages (inédits) paraissent être encore aujourd'hui entre les mains des héritiers de Bavin.

Bonaventure BAVIN, petit-fils du précédent, a publié à Dijon, en 1714, in-12, un poëme intitulé *Pax* (sur la paix), dédié au duc de Villars.

Papillon, *Bibliothèque des auteurs de Bourgogne*.

* **BAVINCOURT** (*Gaspard* DE), écrivain français, né à Arras vers l'an 1528, mort en 1576. Il fut d'abord chevalier de Malte, puis entra dans l'ordre des Bénédictins et devint abbé d'Oudenbourg, dans la Flandre occidentale. On a de lui : *Libri II de sui cognitione*; — *Peregrinatio Hierosolymitana*.

Foppens, *Bibliotheca Belgica*; — Ziegelbauer, *Hist. litter. ordinis Benedictorum*.

* **BAVISANO** (*François-Dominique*), médecin italien, né à Albi (dans le Montferrat). Il devint médecin du duc de Savoie en 1570. On a de lui : *Prophylactica Provisio pro vertiginosa affectione*, 1664, in-4°; — *la Piscina salutare ne' bagni di Valdieri, con trattado metodico d'ogni osservazioni e regola necessaria secondo la diversità de' mali*; Turin, 1674, in-8°; — *Magnus Hippocrates medicomoralis*; Turin, 1682, in-4°.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

BAVIUS, poëte latin, mort dans la Cappadoce l'an 720 de Rome (34 avant J.-C.). C'était un médiocre versificateur, connu seulement par ce vers de Virgile :

Qui Bavium non odit, amet tua carmina, Mævi.

Bavius s'était érigé en critique de Virgile et d'Horace.

Weichert, *de Q. Horatii obtrectatoribus*; Leips., 1830, in-8°.

* **BAVO** (*Godefroy* DE), docteur en droit et président du conseil de Charles-Emmanuel, duc de Savoie, a laissé un ouvrage important sur le *Droit criminel*; Chambery, 1607.

Chiesa, *Scrittori Savoiardi e Nizzardi*.

BAVON ou **BAF** (*saint*), patron de Gand en Flandre et de Harlem en Hollande, né en Brabant vers 589, mort en 653 ou 657. Son véri-

table nom est *Allowin*. Il se livra à la débauche dès sa jeunesse, et ses déportements firent mourir sa femme de chagrin. Bientôt il changea de conduite, et tomba dans l'excès contraire. Il se fit d'abord une cellule d'un vieux hêtre qu'il trouva dans la forêt de Malmedun, se renferma ensuite dans le couvent de Saint-Pierre de Gand, et se fit déchirer le dos à coups de fouet et raser la tête. Il supplia son abbé de lui marquer une place où il ne pût se tenir que debout en faisant ses prières, sans avoir la liberté de s'appuyer, ni de se pencher d'aucun côté; en même temps il se fit mettre une grosse pierre sur les épaules. Ce fut dans la cellule d'un bois voisin de cette abbaye qu'il termina ses jours. Sa fête se célèbre le 1er octobre.

J. Perières, *Acta Bavonis*; Anvers, 1768, in-8°. — *Acta Sanctorum belg.* — *Chronique de Saint-Bavon à Gand*, par Jean de Thielrode (1798); — Bollandus, *Act. Sanct.*, avril, p. 874; t. II, mai, p. 494, col. 2.

*BAVOSI (*Alfonse*), théologien italien, né à Bologne, mort le 5 mai 1628. Il était chanoine régulier de l'ordre de Saint-Augustin, et en fut élu plusieurs fois général. On a de lui : *Controversiæ Miscellaneæ*; Venise, 1580, 1589, in-4°; Bologne, 1607, in-4°; — *Disputationes catholicæ in quibus præcipue Græcorum quorumdam opiniones orthodoxæ fidei recipiuntur*, etc.; Bologne, 1607, in-4°.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

*BAVOUX (*François-Nicolas*), jurisconsulte, né à Saint-Claude (Jura) le 6 décembre 1774, mort à Paris le 23 janvier 1848. Nommé professeur suppléant à l'école de Paris au moment où le décret de 1804 rétablissait l'enseignement du droit, et quelque temps après juge au tribunal de la Seine, il conserva ces deux emplois sous le gouvernement royal; mais il s'attacha peu à ce gouvernement. Chargé en 1819 du cours de droit criminel, il professa, sur la mort civile des émigrés et sur la confiscation de leurs biens, des principes qui firent naître parmi les élèves des discussions violentes, à la suite desquelles l'école se partagea en deux camps, dont l'un, celui des royalistes, se trouva bientôt renforcé par un grand nombre de gardes du corps. Le gouvernement prit le parti de suspendre le cours de Bavoux, et une poursuite criminelle, motivée sur ses leçons, fut dirigée contre lui. Cette poursuite, dans laquelle M. Bellart remplissait les fonctions d'accusateur, et MM. Dupin et Persil celles de défenseurs, se termina par le triomphe complet de l'accusé : Bavoux fut acquitté. Le parti royaliste fut forcé de souffrir l'impression des leçons qui lui avaient tant déplu. Bavoux, nommé député de la Seine, prit place dans l'opposition libérale; et lorsque arriva la révolution de 1830, il se rangea parmi ses plus chauds partisans. Le 29 juillet, il fut nommé préfet de police par la commission municipale; mais il ne garda pas longtemps ces fonctions, qu'il échangea contre celles de conseiller à la cour des comptes.

La révolution de Juillet n'ayant pas réalisé les espérances qu'elle avait fait naître, Bavoux se trouva de nouveau dans l'opposition. Envoyé à la chambre élective par le département du Jura, il fit partie du groupe de députés libéraux qui cherchaient à résister aux envahissements du pouvoir.

Bavoux a fait paraître conjointement avec Loiseau : *Jurisprudence du Code civil*, *recueil des arrêts rendus par les cours d'appel et par celle de cassation*, *depuis la promulgation de ce code*; Paris, 1803-1814, 22 vol. in-8°; — *le Praticien français*, etc.; Paris, 1806-1807, 5 vol. in-8°; — *Jurisprudence des cours de cassation et d'appel, sur la procédure civile et commerciale*; Paris, 1808-1809, 3 vol. in-12. Il a publié seul : *Leçons préliminaires sur le Code pénal*, ou *examen de la législation criminelle*; Paris, 1821, in-8°; — *Des conflits*, ou *empiétement de l'autorité administrative sur l'autorité judiciaire*; Paris, 1829, 2 vol. in-4°; — *Conseil d'État*, *Conseil royal*, *Chambre des pairs*, *vénalité des charges*, *duel et peine de mort*; Paris, 1838, in-8°.

*BAVOUX (*Évariste*), fils du précédent, avocat, né à Paris le 5 octobre 1809, fut élu membre de l'assemblée constituante en 1848 par le département de Seine-et-Marne, et en 1852 il devint député au corps législatif. On a de lui : *Philosophie politique*, ou *de l'ordre moral dans les sociétés humaines*; Paris, 1840, 2 vol. in-8°, ouvrage dont il a été rendu un compte favorable à l'Académie des sciences morales et politiques; — *Alger, voyage politique et descriptif dans le nord de l'Afrique*; Paris, 1841, 2 vol. in-8°; — *Études de législation*; Paris, 1842, in-8°. H. BLONDEAU.

*BAWIER (*Jean*), médecin, vivait dans la première moitié du huitième siècle. Il était bailli de Coire, dans le canton des Grisons. On a de lui : *Kurze und gründliche Beschreibung des Sauerbrunnen und Bades zu Fideris, in dem Thal Prettigau* (Courte description des eaux minérales et des bains de Fideris, dans la vallée de Prettigöw); Coire, 1744, in-24; — *Beschreibung des Bades Gomey* (Description des bains de Gomey, canton des Grisons); Coire, 1741, in-16.

Haller, *Catalogue des Écrivains de la Suisse*.

*BAWR. Voy. BAUR, ou BAUER. (*Jean-Guillaume*).

*BAWR (*Alexandrine-Sophie* COURY DE CHAMPGRAND, d'abord comtesse DE SAINT-SIMON, puis baronne DE), auteur dramatique et romancière française, née à Stuttgart (1) en 1776. Ses parents étaient Français. Élevée avec le plus grand soin, Mme de Bawr se sentit d'abord entraînée vers la musique, et reçut de l'auteur de *Richard Cœur de Lion*, de Grétry lui-même,

(1) La *Biographie des femmes auteurs contemporaines françaises* (I, 27) la dit née à Paris.

des leçons de composition. Son premier mariage ne fut pas heureux : une profonde incompatibilité de caractères se déclara bientôt entre elle et le comte de Saint-Simon, son mari. Le futur chef de la secte saint-simonienne lui écrivit, un jour, « que, malgré la tendresse et l'estime que lui inspiraient sa personne et son caractère, les pensées étroites et vulgaires dans lesquelles elle avait été élevée, et qui la dominaient encore, ne lui permettaient pas de s'élancer avec lui au-dessus de toutes les lignes connues; qu'il était donc obligé de demander la séparation, le *premier* homme de ce monde ne devant avoir pour épouse que la *première* femme. » Cette première femme, le comte de Saint-Simon devait en effet désespérer de la trouver, s'il devait être récompensé suivant ses *facultés* et sa *capacité*. Le jour où le divorce fut prononcé, M. de Saint-Simon pleura tant, que l'officier de l'état civil crut que c'était madame de Saint-Simon qui demandait la séparation. Cette dame eut alors recours à sa plume pour vivre. Elle composa d'abord des romances, genre fort à la mode alors; après quoi elle s'essaya dans la comédie, et fit représenter au théâtre Louvois, d'abord, sous le pseudonyme de *M. François*, plusieurs pièces qui eurent quelque succès. Vers la même époque, elle épousa le baron de Bawr, avec lequel elle vécut dans la retraite, et qui l'eût rendue peut-être longtemps heureuse, quoiqu'il ne fût pas « le premier homme du monde, » si un accident terrible (il fut écrasé par une voiture chargée de pierres) ne l'eût fait périr à trente et un ans. D'autres malheurs vinrent éprouver Mme de Bawr. Elle perdit, dans le cours de la même année, par des faillites et des entreprises industrielles manquées, une partie de la fortune qu'elle tenait de son mari. Elle reprit courageusement la plume, écrivit des romans et de nouvelles pièces de théâtre, parmi lesquelles *la Suite d'un Bal masqué*, encore jouée aujourd'hui, lui assure un rang distingué parmi nos écrivains dramatiques. Ses principaux ouvrages sont : *Argent et Adresse*, ou *le Petit Mensonge*, *comédie en un acte et en prose*, *par le citoyen* ***; Paris, an XI (1802), in-8°; — *les Chevaliers du Lion, mélodrame en trois actes;* Paris, Fages, an XII (1804); — *le Rival obligeant, comédie en un acte et en prose*, par M..; Paris, an XIII; — *l'Argent du Voyage*, ou *l'Oncle inconnu*, *comédie en un acte et en prose;* Paris, 1809; — *la Suite d'un Bal masqué*, *comédie en un acte et en prose*, par ...; Paris, 1813; — *le Double stratagème*, *comédie en un acte et en prose;* Paris, 1835; — *Charlotte Brown*, *comédie en un acte et en prose;* Paris, 1835; — *Auguste et Frédéric*, *par madame de B..;* Paris, 1817; — *Histoire de la Musique;* Paris, 1823; — *le Novice;* Paris, 1829; — *Raoul*, ou *l'Énéide;* Paris, 1832; — *Flawy (les)*, *roman du quinzième siècle;* Paris, 1838. V. R.

Quérard, Supplément à *la France littéraire*. — *Dictionnaire de la Conversation*.

*BAXIUS (*Nicaise*), poëte belge, natif d'Anvers, vivait à la fin du seizième et au commencement du dix-septième siècle. Il était vicaire du couvent des frères ermites de Saint-Augustin. On a de lui : *Thesaurus elegantiarum ex Manutio, Vladeracco*, etc.; Anvers, 1617; — *Sylva poematum, græce et latine;* Anvers, 1614.

Swert, *Athenæ Belgicæ*.

BAXTER (*André*), philosophe écossais, né à Aberdeen en 1686 ou 1687, mort à Wittingham en 1750. Il s'occupa d'abord de l'éducation de quelques *gentlemen*, et se procura ainsi une position honorable. Un ouvrage qu'il publia en 1737, le rendit célèbre; il est intitulé, *Inquiry into the nature of the human soul, wherein the immateriality of the soul is evinced from the principles of reason and philosophy;* Londres, in-4°. Il écrivit ensuite pour son fils et ses élèves le traité en forme de dialogue : *Matho, sive Cosmotheria puerilis*, 1745-1765, in-8°, et en 2 vol. in-12.

Rose, *New Biographical Dictionary*. — *Biographia Britannica*.

BAXTER (*Guillaume*), antiquaire et philologue anglais, né en 1650 à Lanlugany (Shropshire), mort en 1723. Il était le neveu de *Richard Baxter*. Son éducation fut tellement négligée, qu'à l'âge de dix-huit ans il ne savait que le gallois, sa langue maternelle. L'héritage de son oncle lui fournit les moyens de recevoir une éducation distinguée : le latin, le grec, l'hébreu, ainsi que les langues septentrionales, lui devinrent familières. Il obtint bientôt une place de recteur au collége de Tottenham (Middlesex), et fut nommé ensuite à l'école des marchands à Londres. Dans une de ses lettres, il décrivit la manière dont les anciens se servaient pour écrire vite. Ses ouvrages sont : *Glossarium Antiquitatum britannicarum;* Londres, 1719 et 1733, in-8°; — une édition d'*Anacréon;* Londres, 1695 et 1710, in-8°; — une autre d'*Horace*, accompagnée d'extraits des scoliastes anciens et de ses propres notes, qui marquent un défaut absolu de goût, et qui ont exercé le persiflage de Wieland; — *De analogia, seu, arte latinæ linguæ commentariolus;* 1694, in-8°. — Son *Glossarium romanarum Antiquitatum*, publié après sa mort, 1731, in-8°, ne contient que la lettre A; les éditeurs y ont ajouté un précis de la vie de l'auteur. [*Enc. des g. du m.*]

Biograph. Brit.

BAXTER (*Richard*), théologien anglais, non conformiste, né en 1615 à Rowton (Shropshire), mort le 8 décembre 1691. Ses premières études furent assez négligées. En 1638 il prit les ordres, et en 1640 il fut ministre à Kidderminster. Il quitta cette place pour devenir chapelain dans l'armée parlementaire. Il prêchait la modération aux soldats; et, quelque temps avant l'abdication de Cromwell, il se prononça pour le rappel de Charles II, en présence même de Cromwell. Charles II, à la restauration, le nomma son cha-

pelain, et l'envoya à la conférence de Savoie. Clarendon lui offrit l'évêché d'Hereford, qu'il refusa, demandant comme une grâce de pouvoir retourner à sa cure de Kidderminster; mais la persécution l'attendait. En 1685, il fut traduit au banc du roi, pour quelques passages d'une paraphrase qu'il avait faite du Nouveau Testament. Les juges le condamnèrent à deux ans de prison; cependant Baxter obtint sa liberté peu de temps après. On a de lui près de cent quarante-cinq livres, dont soixante-trois traités de théologie, entre autres : *A narrative of his own life and times; — the Saints' everlasting rest; — A paraphrase on the New Testament;— A call to the unconverted; — Dying thoughts; — Poor man's family book.*

John Gorton, *General Biog. Dict.* — *Biog. Britannia.* — Matthew Sylvester, *Reliquiæ Baxterianæ.*

* BAXTER (*Thomas*), mathématicien anglais, vivait au milieu du dix-huitième siècle. Il espérait arriver à la solution de l'éternel problème de la quadrature du cercle. Le résultat de ses tentatives fut publié sous le titre : *the Circle squared;* Londres, 1732, in-8°. On a encore de lui : *Matho, or the principles of Astronomy and natural philosophy, accommodated to the use of younger persons*, in-8°; Londres, 1740. Ce livre obtint un grand succès.

Rose, *New Biographical Dictionary.*

* BAXTER (*Thomas*), peintre sur porcelaine, Anglais, né le 18 février 1782, mort le 18 avril 1821. Ses modèles sont fort estimés, et ses miniatures surtout sont des chefs-d'œuvre de patience et d'étude. Il a emprunté un grand nombre de sujets à Joshua Reynold et à West. On cite particulièrement de lui le portrait de mistriss Siddons en muse tragique.

Rose, *New Biographical Dictionary.*

BAY (*Alexandre*, marquis DE), général espagnol, né à Salins vers 1650, mort en 1715, se distingua par sa conduite et sa bravoure dans la guerre de la succession. Il fut nommé en 1705 vice-roi de la province d'Estramadure, et se rendit digne de ce poste éminent en le défendant avec succès contre les Anglais et les Portugais.

Feller, *Dictionnaire historique*, édit. de M. Weiss.

* BAY (*Jean-Baptiste-Joseph* DE), sculpteur belge, né à Malines en 1779 (1). Il reçut les premières leçons de dessin de Van Biscum, et se forma ensuite de lui-même. Il résida quelque temps à Paris et à Nantes. Ses principaux ouvrages sont : *les Statues colossales d'Apollon et de Neptune*, dans le jardin botanique à la Havane; — *Saint Mathias*, dans la cathédrale d'Arras; — un *Mercure endormant Argus*, et *Argus dormant*, au château de Compiègne; — *la Statue équestre de Louis XIV*, coulée en bronze, à Montpellier. Bay eut deux fils, qui se sont aussi distingués dans les arts.

Gabet, *Dictionnaire des Artistes.* — Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon.*

(1) On ignore s'il vit encore.

* BAYAM (*Jozé-Pereira*), historien portugais, né à Gondelim, territoire de Coïmbre, le 23 mai 1690, mort le 8 mars 1743. Fils d'un laboureur, il entra dans les ordres, devint prêtre à l'âge de trente-deux ans, et consacra tous ses moments de loisir à des études historiques. On a de lui : *Portugal cuidadoso e Lastimado, com a vida e perda do senhor rey don Sebastião, historia chronologica de suas acções e successos desta monarchia em seu tempo; suas jornadas à Africa, batalha, perda, circumstancias e consequencias notaveis d'ella;* Lisboa occidental, 1737, in-fol.

Cet écrivain ne s'en tint pas à l'histoire; il aborda la légende populaire; et dans son traité du purgatoire, intitulé *Retrato de Purgatorio e suas penas;* Lisboa, 1742, in-8°, il a donné le récit du pèlerinage au trou de Saint-Patrice, tel qu'il circule dans la Péninsule. Comme éditeur, P. Bayam eut le mérite d'exhumer la belle chronique de don Pedro, que l'on doit à Fernand Lopez, et que l'Académie des sciences de Lisbonne a fait réimprimer depuis avec tant de soin, dans le t. IV de sa collection; elle est intitulée *Chronica d'el rey don Pedro ; d'este nome e dos reys de Portugal o oitavo, cognominado o justiceiro, na forma em que a escreveu Fernão Lopez, primeiro chronista mor d'éste regno, copiada fielmente de seu original antiguo, dada a luz e accrescentada de novo desde o seu nascimento até ser rei, e outras acções e noticias de que o auctor não tracta;* Lisbocum, 1735, in-8°, et 1760, in-4°. Bayam y introduisit des altérations systématiques, excusables en partie pour l'époque où parut ce livre.

FERDINAND DENIS.

Barbosa Machado, *Bibliotheca Lusitana.* — Jorge-César de Figanière, *Bibliografia historica portugueza;* Lisboa, 1850, in-8°.

BAYANNE (*Alphonse-Hubert* DE LATTIER, duc DE), cardinal français, né à Valence (Dauphiné) le 30 octobre 1739, mort à Paris le 26 juillet 1818. Auditeur de rote près de la cour de Rome dès 1777, il fut nommé sénateur le 6 avril 1813, et vota en 1814 la déchéance de l'empereur. Créé pair de France par Louis XVIII, il assista au champ de mai, fut néanmoins conservé sur la liste des pairs, et refusa de siéger comme juge dans le procès du maréchal Ney. On a de lui, en italien, un écrit médical fort intéressant et rare, intitulé *Discorso sopra la mal' aria e le malattie che cagionano principalemente in varie spiaggie d'Italia;* Rome, 1793, in-8° (br. de 76 pages).

Feller, *Dictionnaire historique*, édit. de M. Weiss.

BAYARD (*Pierre* DU TERRAIL, seigneur DE), ou plutôt BAYART (d'après les signatures originales conservées à la Bibliothèque impériale), surnommé *le chevalier sans peur et sans reproche*, naquit, à la fin de l'année 1475, au château de Bayard, situé au fond de la vallée de Graisivaudan, à six lieues de Grenoble, et mou-

rut le 30 avril 1524. Il était le fils aîné d'Aymond ou Aymé du Terrail, et d'Hélène des Allemans-Laval. Il fit ses premières études sous son oncle l'évêque de Grenoble. « Mon enfant, lui disait ce bon évêque, sois noble comme tes ancêtres, comme ton trisaïeul, qui fut tué aux pieds du roi Jean, à la bataille de Poitiers; comme ton bisaïeul et ton aïeul, qui eurent le même sort, l'un à Zincourt, l'autre à Montlhéry; et enfin comme ton père, qui fut couvert d'honorables blessures en défendant la patrie. » Des lettres restées de lui, et dont la grâce et la pureté de style sont remarquables, prouvent qu'il reçut une éducation distinguée. A peine âgé de treize ans, il montra pour la carrière des armes un goût prononcé; ce qui détermina son oncle à le présenter au duc de Savoie, Charles Ier. Celui-ci fut si charmé de l'air noble et mâle du jeune Bayard, et surtout de son adresse à manier un cheval, qu'il le fit entrer dans les pages de sa suite. Le roi de France Charles VIII se trouvait alors à Lyon, pour un différend relatif au marquisat de Saluces. Le duc de Savoie vint le visiter dans cette ville, et le jeune Bayard, qui faisait partie du cortége, fut présenté au roi par le comte de Ligny, Louis de Luxembourg, qui l'avait remarqué. Bayard quitta bientôt le duc Charles pour entrer au service du roi de France; et ce fut au milieu des tournois et des passes d'armes, qu'il eut occasion de déployer son courage naissant. A l'âge de dix-huit ans, il accompagna Charles VIII à la conquête de Naples. Ce fut à la bataille de Fornoue, en 1495, que Bayard fit ses premières armes. Il s'y distingua d'une manière éclatante, eut plusieurs chevaux tués sous lui, et enleva des drapeaux à l'ennemi. Après la mort prématurée de Charles VIII, en 1498, Louis XII, son successeur, ayant entrepris de réduire le Milanais, sur lequel il avait à faire valoir les droits de Valentine de Milan, sa femme, contre Ludovic Sforce, Bayard trouva dans cette nouvelle expédition l'occasion de signaler son bouillant courage. Pendant que l'armée du roi de France se trouvait dans la Pouille, Bayard défit en 1499 un parti espagnol, et fit lui-même prisonnier don Alonzo de Soto-Mayor, qu'il traita avec les plus grands égards. Cependant don Alonzo, au mépris de ses serments, s'échappa, fut atteint, et conduit devant Bayard, qui lui fit des reproches sur sa déloyauté; mais la rançon de l'Espagnol ayant été payée, il fut ramené à Andrès, où il calomnia la générosité de son vainqueur. Bayard, l'ayant appris, l'appela en champ clos. Soto-Mayor perdit la vie dans ce duel, dans lequel son adversaire déploya une force et un courage extraordinaires. En 1505, il sauva l'armée française en défendant seul contre un corps ennemi un pont sur le Garigliano. « Comme un tigre échappé, dit Théodore de Godefroy, il s'accula à la barrière du pont; et à coups d'épée se défendit si bien, que les ennemis ne savoient que dire, et ne cuidoient pas que ce fût un homme, mais un diable. » Ce haut fait d'armes lui mérita pour devise un porc-épic avec cette inscription : *Vires agminis unus habet*. En 1506, les Génois, à l'instigation du pape Jules II, s'étant révoltés contre la France, Bayard passa en Italie à la suite de Louis XII; mais bientôt les révoltés, effrayés, se soumirent à la clémence du roi. En 1509, la ligue de Cambrai, dans laquelle toutes les puissances s'étaient réunies pour renverser la république de Venise, contraignit le roi de France à recommencer la guerre. Bayard fit des prodiges de valeur au siége de Padoue, où il commandait une compagnie, et entraîna par son audace et son énergie la prise de cette place. Jules II, qui revendiquait le duché de Ferrare pour le saint-siége et voulait l'y réunir, leva une armée dans le Bolonais, la conduisit entre Concordia et la Mirandola, et s'y rendit lui-même. Bayard, instruit de tout ce qui se passait, résolut d'enlever le pape à toute sa cour : le hasard seul fit échouer son entreprise.

Cependant les Vénitiens s'étaient enfermés dans Brescia, après avoir été battus à Vérone; Gaston de Foix reçut l'ordre de réduire cette place. Bayard fut chargé de la première attaque; la résistance des assiégés fut opiniâtre. Emporté par son courage, Bayard allait franchir le rempart, lorsqu'il reçut dans le haut de la cuisse un coup de pique si violent, que le fer resta dans la blessure. Il fut transporté mourant dans la maison d'un gentilhomme de la ville qui avait pris la fuite, abandonnant aux violences des assiégeants sa femme et ses deux filles. Bayard prit ses hôtes sous sa protection, et reçut tous les soins qu'exigeait sa santé. Étant rétabli de sa blessure, et se disposant à se rendre sous les murs de Ravenne, où s'étaient enfermés les ennemis, ce fut avec peine que ses hôtes apprirent cette résolution, et, avant le départ du guerrier, ils voulurent le combler de présents, qu'il refusa. Cependant, pressé d'accepter, et ne voulant pas déplaire par son refus à la noble famille, il fit distribuer les sommes considérables qui lui avaient été offertes aux institutions religieuses qui avaient le plus souffert des suites de l'occupation de la ville par l'armée française. Arrivé au camp de Ravenne, le duc de Nemours le chargea d'une expédition contre un corps de troupes espagnoles qui inquiétait les assiégeants, et il remporta plusieurs avantages. La ville de Ravenne fut prise, mais le duc de Némours y perdit la vie. Sur ces entrefaites, l'armée française, menacée par les Vénitiens et les Suisses, épuisée par des luttes continuelles, réduite dans ses forces, fut obligée de se replier sur Pavie; mais elle s'y vit forcée par les Suisses, quelques efforts que pussent faire pour défendre la ville le capitaine Louis d'Ars et Bayard. Celui-ci, à la tête de trente-six hommes, arrêta les ennemis pendant deux heures, et eut deux chevaux tués

sous lui. Les troupes françaises ayant été obligées d'évacuer la ville, Bayard se défendit bravement pendant la retraite, et reçut un coup de fauconneau qui lui fracassa l'épaule. En 1512, les Français abandonnèrent la Lombardie, où ils ne gardèrent que les places de Milan, Crémone, Novarre, les villes de Crème et de Brescia, et repassèrent les Alpes. Bayard se rendit à Grenoble près de son oncle, où il demeura quelque temps. Bientôt le roi de France envoya en Guyenne une armée, sous le commandement du duc de Longueville, pour reprendre la Navarre sur le roi d'Aragon, qui l'avait usurpée au mépris des droits de Jean d'Albret. Parmi les capitaines distingués on comptait le vicomte de Lautrec, la Palisse, et le chevalier Bayard. Quoique les résultats de cette guerre fussent loin d'être avantageux pour Louis XII, Bayard ne se distingua pas moins, comme d'ordinaire, par son intrépidité; on dut à son dévouement la conservation d'une grande partie de l'armée. En 1513, Henri VIII, roi d'Angleterre, d'intelligence avec le pape Jules II et l'empereur Maximilien, fit une descente près de Calais avec des forces considérables, et mit le siége devant Térouanne. Bayard, sous les ordres du seigneur de Piennes, gouverneur de Picardie, fut chargé de repousser cette agression. Bayard rencontra sur la route de Térouanne le roi Henri, escorté de douze mille hommes de pied; et, quoiqu'il n'eût que douze cents hommes d'armes, il voulait risquer une attaque. Piennes s'y opposa formellement. Bayard dut obéir; toutefois il ne put maîtriser entièrement son ardeur, car il attaqua l'arrière-garde, et lui enleva l'une des douze pièces de canon que Henri appelait ses douze apôtres. Les deux armées s'étant rencontrées, Bayard fut fait prisonnier. Cependant les Français furent mis en déroute à la journée de Guinegate, dite *la Journée des Éperons*, et la ville de Térouanne fut contrainte de capituler, faute de vivres. Tournay tomba encore au pouvoir de l'ennemi. Bayart soutint pendant quelque temps les efforts de plusieurs corps très-considérables; mais, forcé à la fin de se rendre comme les autres, il le fit d'une manière sage et hardie. Il avait aperçu de loin un gendarme ennemi, richement armé, qui, dédaignant de faire des prisonniers, s'était jeté au pied d'un arbre pour se reposer, et avait quitté ses armes. Il pique droit à lui, saute de son cheval, et, lui appuyant l'épée sur la gorge : « Rends-toi, homme d'armes, lui dit-il, ou tu es mort! L'Anglais, croyant qu'il était survenu du secours aux Français, se rendit sans résistance, et demanda le nom du vainqueur. « Je suis, répondit le chevalier d'un ton plus adouci, le capitaine Bayard, qui vous rend votre épée avec la sienne, et qui se fait aussi votre prisonnier. » Quelques jours après, le chevalier voulut s'en aller : « Et votre rançon, lui dit le gendarme? Et la vôtre lui répondit Bayard? — Je vous ai pris avant de me rendre à vous; et j'avais votre parole lorsque vous n'aviez pas encore la mienne. » Cette singulière contestation fut portée au tribunal de l'empereur et du roi d'Angleterre, qui décidèrent que les deux prisonniers étaient mutuellement quittes de leurs promesses.

François I[er] ayant succédé à Louis XII, Bayard fut nommé lieutenant général de la province de Dauphiné. Le monarque ayant formé le projet de reconquérir sur les Sforce le duché de Milan, auquel il avait droit comme arrière-petit-fils de Valentine de Milan, fit passer secrètement des troupes dans le Lyonnais, et ordonna à Bayard de se porter en avant sur les terres du marquisat de Saluces, que Prosper Colonne occupait pour le pape et traitait en pays conquis. Bayard entra dans le Piémont, attaqua le général du pape, qui était renfermé dans la ville de Carmagnole, et le fit lui-même prisonnier. Le roi reçut à Saint-Pol la nouvelle de la prise de Prosper Colonne, traversa ensuite le Piémont, et, chassant devant lui les Suisses, se dirigea vers Milan. Bayard combattait vaillamment aux côtés du roi quand son cheval fut tué sous lui. Il en prit un autre; mais presque aussitôt un coup d'épée coupe les rênes; le cheval s'emporte et s'élance au milieu des bataillons suisses, exposant son maître à une mort certaine. Enfin il s'arrête dans un plant de vigne. Bayard se laisse aussitôt glisser à terre sans bruit, se débarrasse de sa cuirasse et de son armet, et, rampant sur les pieds et les mains, il regagne, à travers les Suisses, les gens du connétable de Bourbon; puis, empruntant l'armure et le cheval d'un des hommes d'armes, il recommence à combattre et contribue puissamment au gain de la bataille, qui avait duré deux jours. C'est alors que François I[er] voulut être armé chevalier par Bayard, qui refusa modestement cet insigne honneur. Enfin, cédant aux sollicitations du monarque, il tira son épée et dit : « Je n'ai plus qu'à obéir. Sire, autant vaille que si c'étoit Roland ou Olivier, Godefroy, ou Baudouin son frère! » Puis il procéda à la cérémonie. La défaite complète des Suisses rendit au roi le Milanais, et bientôt après la paix fut conclue.

A cette époque, la mort de l'empereur Maximilien vint jeter la discorde entre Charles-Quint et le roi de France, au sujet de la couronne impériale. Le premier l'avait emporté, et de cette rivalité devait sortir la guerre. Les Impériaux mirent le siége devant Mauzon, et s'en emparèrent. Cette première tentative inquiéta le roi sur la sûreté de la Champagne. On songea d'abord à défendre Mézières, ville voisine de Mauzon, et Bayard fut appelé. Cependant, en raison de la proximité de l'ennemi, et vu la difficulté de la défense, on fut d'avis de brûler cette ville; mais Bayard s'y opposa, et dit au roi : « Sire, il n'y a pas de place faible là où il y a des gens de bien pour la défendre. » Le siége fut mis devant Mézières, mais bientôt l'ennemi fut contraint de le lever (en 1521) : jamais la défense d'une ville ne fut plus glorieuse. « La défense de Mézières, dit Dampmartin, suffirait pour la gloire de tout

autre que pour Bayard; mais elle n'est qu'un triomphe de plus pour ce grand homme, modèle le plus accompli des chevaliers. » Cette action héroïque valut au *Chevalier sans peur* une distinction sans exemple. Il reçut du roi une compagnie de cent hommes d'armes, honneur jusqu'alors réservé aux seuls princes du sang. Il revint à Paris, et le parlement lui envoya une députation solennelle pour le remercier au nom de la nation. Bayard reçut une fois encore la mission de faire rentrer dans le devoir les Génois, qui s'étaient de nouveau soulevés contre la France. Au commencement de 1524, l'armée du roi devant Milan s'affaiblissait chaque jour, pendant que celle de l'empereur se renforçait : Bayard fut chargé de s'avancer jusqu'à Rébec, petit village à quelques lieues de Milan. Le péril était imminent; cependant Bayart ne balança pas à obéir. Arrivé à son poste, il demanda un renfort qui ne lui arriva pas. Un combat meurtrier s'engagea avec les troupes espagnoles, et Bayard fut contraint de regagner, après une vigoureuse résistance, le quartier général. Peu après cet échec, et dans une retraite entre Romagnano et Gattinara, Bayard, traversant la rivière de la Sesia, le visage tourné vers l'ennemi, reçut dans le flanc droit un coup d'arquebuse qui lui brisa l'épine du dos. Aussitôt qu'il se sentit frappé, il s'écria : « Jésus, mon Dieu, je suis mort! » Il donna ordre qu'on le plaçât au pied d'un arbre, de manière à voir l'ennemi en face. Il baisa la garde de son épée en guise de croix, et récita quelques versets du *Miserere*. Le seigneur d'Aligre reçut ses dernières volontés; après quoi le mourant engagea ceux qui l'environnaient à se retirer, pour ne pas tomber dans les mains des ennemis. Il survécut deux heures à sa blessure, et mourut à dix heures du matin, à l'âge de quarante-huit ans. Quelques instants avant sa mort, Charles, duc de Bourbon, connétable, qui était entré au service de l'empereur, vint à passer devant lui : « Ah! capitaine Bayard, lui dit-il, que je suis marri et déplaisant de vous voir en cet état! Je vous ai toujours aimé et honoré, pour la grande prouesse et sagesse qui est en vous; ah! que j'ai grande pitié de vous! » — « Monseigneur, je vous remercie, répondit le chevalier; il n'y a pas à avoir pitié de moi, qui meurs en homme de bien, servant mon roi; mais il faut avoir pitié de vous, qui portez les armes contre votre prince, votre patrie, votre serment. »

La retraite des Français ayant laissé Bayard entre les mains des Impériaux, le marquis de Pescaire lui rendit les derniers honneurs. Selon ses vœux, son corps fut rendu à sa patrie, et transporté à Grenoble. La nouvelle de sa mort attrista le roi de France; et les regrets que lui donnèrent même les ennemis de sa patrie prouvent assez jusqu'à quel degré d'estime son caractère, sa bravoure, sa générosité, son désintéressement, toutes ses vertus en un mot, l'avaient élevé dans l'esprit de tous. Il laissa en mourant une fille naturelle, d'une liaison amoureuse avec une demoiselle fort belle de la maison de Trecque, à Cantu, entre Milan et Côme. Il avait fait soigneusement nourrir et élever cette fille, qui s'appelait *Jeanne*, et qu'il aimait beaucoup. Un an après la mort de son père, elle fut mariée à François de Chastelar, par les soins de son oncle, évêque de Glandèves.

François I[er] regretta longtemps son brave Bayard. Après le désastre de Pavie, François I[er], se trouvant prisonnier de l'empereur, s'écriait : « Ah! Bayard, que vous me faites grande faute! ah! je ne serais pas ici si vous viviez. Votre présence m'eût valu cent capitaines. » Les contemporains de l'illustre chevalier disaient de lui qu'il avait trois excellentes qualités d'un grand général : *Assaut de bélier, défense de sanglier, et fuite de loup*. Jamais la valeur, la fidélité, la continence, les talents militaires, toutes les qualités enfin qui font les grands capitaines, ne se trouvèrent réunies avec autant d'avantage dans un seul homme. Gloire militaire, honneur, patriotisme, galanterie, le nom de Bayard résume tout cela avec éclat. Un gentilhomme demandait à Bayard quel bien un gentilhomme devait laisser à ses enfants; il répondit : « Ce qui ne craint ni la pluie, ni la tempête, ni la force des hommes, ni la justice humaine : la sagesse et la vertu. » Quoique pauvre, il était généreux et libéral; il aimait à faire le bien sans ostentation, et à répandre ses bienfaits avec discrétion. Il était d'une modestie parfaite, et jamais on ne l'entendait parler de lui ni de ses victoires. Il resta toujours étranger à la flatterie et à l'artifice; ce qu'il estimait surtout, c'était la justice, qu'il regardait comme la principale vertu d'un roi; c'est ce qui lui faisait dire : « Tous empires, royaulmes et provinces sans justice sont forests pleines de brigands. » Voici le portrait qu'on nous a laissé de Bayard : « Il était de stature haute, droite et grêle, d'un visage doux et gracieux, l'œil noir, le nez traitis, tirant sur l'aquilin; il portoit la barbe rase, son poil étoit châtain. Il avoit la charnure fort blanche et fort délicate. » La statue de Bayard, par Raggi, a été érigée en 1823 sur une des places de Grenoble.

Le Chevalier sans paour et sans reproche (écrit par son secrétaire, sous le nom de *Loyal Serviteur*); Paris, 1616, in-4°; 1619, in-4°, avec un supplément par Claude d'Expilly; Grenoble, 1651, in-4°. — Symphorien Champier, *la Vie et les gestes du chevalier Bayard*; Paris, 1525, in-4°; Lyon, 1558, in-4°; Lazare-André Boquillot, *Nouvelle Histoire du chevalier Bayard*; Paris, 1702, in-12. — Guyard de Berville, *Histoire de Pierre dit le chevalier Bayard*; Paris, 1760, in-12; 1766, 1768, 1772, in-12; Lyon, 1803, in-8°; Paris, 1817, in-12; 1819, 1820, in-12. — Dutemps, *Éloge de Pierre du Terrail*; Paris, 1770. — Jean-Baptiste Dochier, *Éloge historique du chevalier Bayard*; Valence, 1780, in-8°. — Bucholz, *Bayard*; Berlin, 1801, in-8°. — Pillot, *Essai historique sur le chevalier Bayard*; Douai, 1816, in-12. — Ph. Cohen, *Histoire de Pierre du Terrail*; Paris, 1821, in-8°; 1825, in-8°; 1826, in-12. — Delandine de Saint-Esprit, *Histoire de Bayard*; Paris, 1842, in-8°. — Du Bellay, *Memoir.*, liv. I et II. — Chorier, *Histoire du Dauphiné*. — Étienne Pasquier, *Recherches sur l'Histoire de France*, liv. VI, ch. 18 et suiv. — M. de Terre-Basse *Histoire de Pierre Terrail*,

seigneur de Bayard; suivie de recherches généalogiques, pièces et lettres inédites; Paris, 1828, in-8°, 3e édition; Lyon, 1832, in-8°. — M. Calvimont, dans l'*Encyclopédie des gens du monde.* — Le Bas, *Dictionnaire encyclopédique de la France.*

*BAYARD (*Claude-Martin*), canoniste, vivait en Lorraine dans le seizième siècle. Il étudia à Paris, et devint conseiller du cardinal de Lorraine. On a de lui : *De perpetuis et generalibus vicariis dialogus;* Paris, 1542, in-8°; — *Allusio in cardinalatus originem et officium;* Paris, 1542, in-8°; — *Tractatus compendiarius de legato cardinali a latere misso;* Paris, 1542, in-8°.

Calmet, *Bibliothèque de Lorraine.*

*BAYARD (*Édouard*), médecin et poëte anglais, vivait dans la première moitié du dix-huitième siècle. On a de lui : *Health, a poem shewing how to procure, preserve and restore it;* Londres, 1744, in-8°, 7e édition.

Carrère, *Bibliothèque de la Medecine.*

BAYARD (*Ferdinand-Marie*), écrivain français, né à Moulins-la-Marche (Orne), le 28 février 1763, mort vers 1818. Il se destina d'abord à l'état militaire, et parvint au grade de capitaine d'artillerie. Plus tard, il se mit à voyager, et publia : *Voyage dans l'intérieur des États-Unis pendant l'été de* 1791; Paris, 1798, in-8°; — *Voyage de Terracine à Naples;* Paris, 1802, in-12; — une traduction de la grammaire anglaise de Priestley; Paris, 1799, in-12; — *Tableau analytique de la diplomatie française, depuis la minorité de Louis XIII jusqu'à la paix d'Amiens;* 2 vol. in-8°, 1804 et 1805 (l'ouvrage s'arrête à 1715).

Le Bas, *Dict. encyclop. de la France.*

*BAYARD (*Jean*), orateur et législateur américain, né en 1738 dans l'État de Maryland, mort à New-Brunswick en 1807. Il eut une part active à l'affranchissement des colonies anglaises de l'Amérique, et fut successivement orateur public, membre du congrès de New-York, et juge de la cour des plaids-communs.

Allen, *American Biographia.*

BAYARD (*Jean-Baptiste-François*), jurisconsulte, né à Paris le 24 juin 1750, mort le 2 août 1800. Il se livra tout entier à l'étude du droit, et fut reçu avocat le 8 mai 1776. En 1791, il fut chargé des fonctions importantes d'accusateur public près du tribunal du deuxième arrondissement de Paris. Au mois de février 1792, l'assemblée électorale de Paris le nomma juge suppléant près du même tribunal; en 1793, substitut du commissaire du pouvoir exécutif près du tribunal de cassation. Il remplit pendant environ six années les devoirs pénibles de son rigoureux ministère avec une impartialité et un savoir dignes d'éloges; le Directoire le nomma enfin juge au tribunal de cassation. Bayard avait établi sa réputation de jurisconsulte en publiant avec Camus et refondant le plan de répertoire de Denisart, connu sous le titre de *Dictionnaire de divisions nouvelles, et de notions relatives à la jurisprudence;* 9 vol. in-4°; Paris, 1783-1790; ouvrage inachevé, qui finit au mot *Hypothèque.* On doit encore à Bayard : *Annales de la Révolution, ou recueil des pièces authentiques et d'extraits des procès-verbaux faits à l'hôtel de ville de Paris, depuis le* 18 *juillet* 1789 *jusqu'au* 1er *janvier* 1793; 3 vol. in-8°.

Biographie des Contemporains.

*BAYARD (*Jean-François-Alfred*), littérateur français, né à Charolles, département de Saône-et-Loire, le 17 mars 1796. Il fit ses premières études au collége de Sainte-Barbe, et se destina d'abord au barreau. Mais son goût l'entraîna pour la littérature des théâtres; en 1821 il débuta au Vaudeville par une charmante pièce : *Promenade à Vaucluse,* et devint, bientôt après, l'heureux collaborateur de M. Scribe, dont il épousa la nièce. Il ne tarda pas, par des succès fréquents et mérités, à se placer au nombre de nos meilleurs et plus féconds vaudevillistes. Parmi ses plus jolies pièces, nous citerons seulement les suivantes : *la Belle-Mère,* comédie-vaudeville en un acte, 1826; — *Christine, ou la Reine de seize ans,* comédie historique, mêlée de couplets, en deux actes, 1828; — *Louise, ou la Réparation,* comédie-vaudeville en deux actes, 1829; — *Ma place et ma femme,* comédie en trois actes et en prose (1830); — *les Gants jaunes;* — *le Mari de la Dame de chœurs;* — *Marie, Mignot;* — *Premier amour;* — *Mathilde;* — *le Démon de la nuit;* — *le Gamin de Paris;* — *les Premières armes de Richelieu;* charmants vaudevilles, où l'on trouve des détails du comique le plus franc, un dialogue vif, rapide, étincelant de saillies et d'épigrammes. Dans le *Ménage parisien* et le *Mari à la campagne,* deux pièces souvent jouées au Théâtre-Français, M. Bayard a révélé le talent d'un véritable poëte comique.

Le Bas, *Dictionnaire encyclopédique de la France.* — *Dictionnaire de la Conversation.*

BAYARDI. *Voy.* BAIARDI.

BAYART. *Voy.* BAYARD.

*BAYARTE (*Jean-Calazanz e Avalos*), stratégiste espagnol, né à Barcelone dans le dix-septième siècle. Il devint successivement préfet de Clares-Valls, et gouverneur de l'île Majorque. Il s'occupa beaucoup d'art militaire, et en étudia les rapports avec les mathématiques. On a de lui : *Contragaleria, o nuevo adherente de la defense del foso;* Naples, in-8°.

Antonio, *Bibliotheca hispana nova.*

*BAYAZED ANCARI, fondateur de la secte des *Roschanis,* ou illuminés. Il naquit en 1524, dans le Penjab. Il a exposé ses doctrines en hindi, en persan et en pouchtou. L.

Notice de J. Leyden, dans les *Recherches asiatiques,* t. X.

*BAYCEAU (*Jacques*), horticulteur français, vivait dans le dix-septième siècle. On a de lui : *Traité du jardinage, selon les raisons de la nature et de l'art;* Paris, 1638, in-fol.

Lelong, *Bibliothèque historique de la France.*

BAYE (*François* BERTHELOT, marquis DE), général commandant Lunéville, mort le 3 septembre 1776, a publié *la Campagne du maréchal de Créqui en* 1677; Paris, 1761, in-12.

Chaudon et Delandine, *Dictionnaire historique*.

BAYEN (*Pierre*), savant français, né à Châlons-sur-Marne en 1725, mort à Paris en 1798. Son nom n'a pas jeté autant d'éclat que ceux de Lavoisier, de Fourcroy, etc.; mais on lui doit de belles découvertes, et ses travaux ont eu constamment un but d'utilité publique. Il manifesta de bonne heure son goût pour les sciences et les arts. Dans le temps des vacances il visitait les fabriques et les ateliers, en examinait attentivement les procédés, et, jeune encore, il s'aperçut qu'on pouvait les perfectionner. Il vint à Paris en 1749. Élève successivement de Charras, de Rouelle et de Chamousset, ce fut dans le laboratoire de ce dernier que ses talents en chimie prirent un grand développement; ils ne tardèrent pas à être remarqués. Le gouvernement chargea Bayen et Venel d'analyser les eaux minérales de la France. Ce travail fut interrompu par la nomination de Bayen à la place de pharmacien en chef de l'armée expéditionnaire de Minorque. Bayen y rendit d'importants services. L'eau pure manquait; les soldats ne buvaient qu'une eau saumâtre qui leur occasionnait de graves maladies. Par ses connaissances en histoire naturelle, l'habile pharmacien découvrit une source abondante qui suffit à toute l'armée. L'artillerie n'avait plus de salpêtre pour préparer des mèches : Bayen demande de la poudre à canon, il en isole les principes, et dans le même jour fournit une assez grande quantité de nitrate de potasse pour que l'artillerie pût continuer ses travaux. De retour à Paris après la guerre de sept ans, qu'il fit en Allemagne en qualité de pharmacien en chef, Bayen reprit son travail sur les eaux minérales. En analysant les eaux de Bagnères-Luchon (*Analyse des eaux de Bagnères de Luchon*; Paris, 1765, in-8°), il découvrit la propriété fulminante du mercure dans quelques-unes de ses combinaisons, étudia les divers oxydes de ce métal, et constata d'une manière positive l'augmentation de poids qu'acquièrent les métaux par leur oxydation; découverte importante qui conduisit à celle de l'oxygène, et prépara les voies à la chimie moderne. Juste envers toute sorte de mérite, Bayen cita Rey, médecin du Périgord, pour avoir le premier consigné ce phénomène dans un mémoire imprimé en 1620, mais alors totalement oublié. La minéralogie lui doit aussi d'importants progrès. Il donna les moyens d'analyser plusieurs pierres, telles que les ophites, les serpentines, etc.; il analysa comparativement les divers marbres, et désigna ceux qui convenaient le mieux aux architectes et aux statuaires. Il signala la présence de la magnésie dans les schistes, et démontra la possibilité de faire servir leur décomposition à la fabrication du sel d'Epsom que l'on est obligé de faire venir de l'Angleterre. Bayen reconnut qu'un alcali est nécessaire pour déterminer la cristallisation de l'alun; que le fer spathique est du carbonate de fer. Il consigna le résultat de ses recherches dans un ouvrage intitulé *le Moyen d'analyser les suspensions, porphyres, ophites, granits, jaspes, schistes, jades et feldspath*; Paris, 1778, in-8°.

Henckel et Maggraf, dans un mémoire sur l'étain, reconnurent que ce métal contenait toujours une certaine quantité d'arsenic; et l'étain, si utile dans nos usages domestiques, fut sur le point d'en être banni. Chargé par le gouvernement de répéter les expériences des chimistes étrangers, Bayen (*Recherches chimiques sur l'étain, faites et publiées par ordre du gouvernement*; Paris, 1781, in-8°) prouva que ce métal ne contenait pas un atome d'arsenic, et les craintes du public furent calmées.

Tous les travaux de ce chimiste ont été publiés sous le titre d'*Opuscules chimiques*; Paris, 1798, 2 vol. in-8° : on y trouve : *Examen chimique d'une mine de fer spathique*; — *Examen chimique du marbre de Campan*; — *Examen de dix espèces de charbon de tourbe, avec des expériences sur l'emploi de ce charbon dans le travail du fer*; — *Examen chimique de l'ophite des Pyrénées*. Ces notices se trouvent aussi dans le *Journal des mines* (1797 et 1798), et dans les *Mém. de l'Acad.* (1780 à 1785). A l'époque de la terreur, Bayen brûla un grand nombre de papiers, dont la publication aurait été précieuse pour la science; et, à la réorganisation de l'Institut, il fut nommé un de ses membres. [*Enc. des g. du m.* avec add.]

Hœfer, *Histoire de la Chimie*, t. II.

BAYER DE BOPPART (*Thierry*), évêque de Metz, mort le 10 janvier 1384. En 1365, il passa de l'évêché de Worms à celui de Metz. Les chroniqueurs du temps font l'éloge de ses qualités personnelles. Il termina les discussions élevées entre les bourgeois de Metz et son prédécesseur, fit alliance avec les ducs de Lorraine et de Bar, et alla combattre contre le duc de Milan avec Charles IV. Il fut l'ambassadeur de ce dernier à la cour de Rome. De nouveaux démêlés avec la bourgeoisie messine qu'il excommunia, des querelles avec le clergé qu'il voulut réformer, des guerres avec les ducs de Lorraine et de Bar, remplirent et troublèrent le reste de l'existence de Bayer.

Bégin, *Biographie de la Moselle*.

BAYER DE BOPPART (*Conrad*), évêque de Metz, depuis 1415, mort le 20 avril 1459. Il était de la même famille que Thierry Bayer de Boppart. Les premières occupations de ce prélat furent d'exterminer les brigands qui désolaient le pays, et de faire un accommodement entre les Messins et le duc de Lorraine. Il alla à Rome solliciter l'archevêché de Trèves pour son neveu, Jacques de Sterck. A son retour, il prit le parti de René d'Anjou contre Antoine de Vaudemont, fut fait prisonnier avec René, et paya sa liberté

dix mille talents d'or. Grâces aux démarches et aux sacrifices de son généreux allié, René rentra aussi dans ses États. L'évêque de Metz lui fut même utile pour y introduire des réformes et soumettre des vassaux révoltés. En 1438, René d'Anjou porta les armes en Italie. Alors, de concert avec Érard du Châtelet, Bayer y gouverna les deux duchés. Le comte de Vaudemont, les écorcheurs et le damoiseau de Commercy vinrent ravager la Lorraine et le pays Messin. Pour repousser la force par la force, Bayer eut recours à des emprunts, et, à la suite d'une crise financière, mit des impôts sur les États de René. Celui-ci, indisposé, chargea Vautrin Hazard, curé de Condé-sur-Moselle, de l'arrêter. L'évêque de Metz fut battu de verges, et conduit en chemise sur une haquenée jusqu'à Condé-sur-Moselle. Pour être remis en liberté, il dut se soumettre à de dures conditions. Les Messins le reçurent en triomphe, l'aidèrent à payer ses dettes, et se liguèrent avec lui en 1439 et 1440, pour le venger du duc de Lorraine. Le clergé, dont il avait voulu réformer les mœurs, lui refusa le subside décrété par le concile de Bâle. Bayer consacra les dernières années de sa vie à l'administration de son diocèse. Il protégea les artistes, et en appela plusieurs auprès de lui.

Bègin, *Biographie de la Moselle.*

BAYER (*François-Perez*), antiquaire, né à Valence (Espagne) en 1711, mort le 26 janvier 1794. Il fut successivement professeur d'hébreu à l'Université de Salamanque, chanoine de Tolède, précepteur de l'infant don Gabriel, et conservateur de la bibliothèque de Madrid. Ses ouvrages imprimés sont : une dissertation *sur les rois de l'île de Tarse;* Barcelone, 1753, vol. in-fol.; — *Damasus et Laurentius Hispanis adserti et vindicati;* Rome, 1756, in-4°; — *Del Alfabeto y lingua de los Fenices y de sus colonias;* Madrid, 1772, in-fol. : cette dissertation accompagne la traduction de Salluste par l'infant don Gabriel, chef-d'œuvre typographique espagnol; — *de Nummis Hebræo-Samaritanis;* Valence, 1781, petit in-fol., avec fig. : cet écrit souleva quelques objections; mais Bayer, quoique parvenu à un âge très-avancé, les repoussa dans les *Nummorum Hebræo-Samaritanorum Vindiciæ*, 1790, petit-in-fol.; — *Catalogue de la bibliothèque de l'Escurial,* 4 vol. in-fol. Enfin, il a enrichi de notes la nouvelle édition de la *Bibliotheca hispana* d'Antonio.

Biographie universelle (édition de Madrid).

*****BAYER** (*Jacques*), célèbre organiste, vivait à Kuttenberg, en Bohême, vers la fin du dix-huitième siècle. Il a écrit beaucoup de pièces d'orgue restées manuscrites. Il avait réuni une bibliothèque de musique, fort riche en ouvrages rares sur la théorie et l'histoire de l'art.

Fétis, *Biographie universelle des Musiciens.*

BAYER (*Jean*), astronome allemand, né à Augsbourg vers la fin du seizième siècle, mort en 1660. D'une famille protestante, il se voua à l'état ecclésiastique, et se fit bientôt une si grande renommée comme prédicateur de l'Évangile, qu'il reçut le surnom d'*Os protestantium*. Il consacra ses moments de loisir à l'astronomie, où il devint bientôt très-versé, et fut pour cela anobli, en 1669, par l'empereur Léopold. Son principal ouvrage a pour titre : *Uranometria;* Augsbourg, 1603, in-fol.; 2ᵉ édit., 1627, augmentée et publiée sous le titre : *Cœlum stellatum christianum*, réimprimée à Ulm en 1723, in-fol. Cet ouvrage renferme, dans cinquante et une planches, les premières cartes célestes complètes, d'après les connaissances jusqu'alors acquises; l'auteur en donne l'explication dans une sorte de supplément intitulé *Explicatio caracterum æneis tabulis insculptorum ;* Augsbourg, 1654. Au lieu d'appliquer aux étoiles de chaque constellation des noms arabes ou latino-barbares, il les désigna par des lettres de l'alphabet grec, en les appelant par ordre de grandeur α, β, γ, etc., innovation heureuse et extrêmement commode. Alexandre Piccolomini eut déjà l'idée de désigner les étoiles par des caractères grecs dans sa *Sfera del mondo* (Venise, 1575); mais sa réforme ne fut pas adoptée (ce qui arrive à beaucoup de réformes); et l'Atlas de Piccolomini n'est guère connu hors de l'Italie. F. H.

Montucla, *Histoire des Mathématiques.* — Ersch et Gruber, *Encyclopedie allemande.*

*****BAYER** (*Jean*), théologien hongrois, né à Éperies en Hongrie, et appelé en 1650 à l'université de Wittemberg, où il devint professeur de philosophie. On a de lui : *de Notitia Dei naturali;* Wittemberg, 1659, in-4°, et quelques autres travaux indiqués par Horanyi.

Horanyi, *Memoria Hungarorum.*

*****BAYER** (*Jean-Wolfgang*), jésuite missionnaire, né à Schiesslitz (Bavière), mort en 1794. Il fut envoyé en 1749 au Pérou, pour y propager la foi chrétienne. Après la dispersion de son ordre en 1722, il revint dans son pays natal. Murr a publié un récit abrégé des voyages du P. Bayer; Nuremberg, 1776.

Ersch et Gruber, *Allgemeine Encyclop.*

BAYER (*Théophile-Sigefroy*), orientaliste petit-fils de l'astronome Jean Bayer, né en 1694 à Kœnigsberg, mort à Saint-Pétersbourg le 21 février 1738. Il avait tant de goût pour les langues orientales, qu'il apprit même le chinois. Il voyagea en Allemagne pour rétablir sa santé altérée par l'assiduité au travail, et pour étendre ses connaissances littéraires. En 1717, il revint dans sa patrie, et fut nommé bibliothécaire. Appelé à Saint-Pétersbourg en 1726, il y donna des leçons d'antiquités grecques et romaines. Il allait revenir en Allemagne, lorsqu'il mourut. Ses principaux ouvrages sont : *Museum Sinicum;* St.-Pétersb., 1730, 2 vol. in-8°. On y trouve entre autres une grammaire chinoise, un traité de chronologie chinoise, des fragments de quelques livres en chinois et en latin, etc.; — *Historia*

Osrhoëna et Edessena; ex nummis illustrata; Saint-Pétersbourg, 1734, in-4° avec fig., ouvrage estimé; — traduction du livre du *Tchoun-tsieou*, ou *Chronique du royaume de Lu*, par Confucius; — *Historia congregationis cardinalium de Propaganda Fide*, 1721, in-4°, satire violente contre l'Église romaine; — *de Nummis romanis in agro Prussico repertis Commentarius*; Lipsiæ, 1722, in-4°, avec fig.; — *de Nummo Rhodio in agro Sambiensi reperto Dissertatio*; Ratisbonne, 1723, fig.; — *Historia regni Græcorum Bactriani*, etc.; *accedit Theod. Walterii Doctrina temporum Indica*; Saint-Pétersbourg, 1738, in-4°, avec fig. Quelques autres écrits dans les *Acta Eruditorum*, et dans les *Mémoires* de l'Académie impériale des sciences de Pétersbourg. Voyez le catalogue complet (publié le 21 février 1738) des écrits de Bayer dans Sharpe, *Appendix* au *Syntagma dissertationum* de Thomas Hyde, t. II.

Chaufepié, *Nouveau Dictionnaire*. — *Thesaurus Lacrozianus*, t. I.

*BAYER (*Jérôme-Jean-Paul*), jurisconsulte allemand, né le 21 septembre 1792. Après avoir étudié à Salzbourg, il pratiqua d'abord à Landshut, devint docteur en droit en 1815, visita en 1817, aux frais du gouvernement, l'université de Gœttingue; et, à son retour à Landshut, professa le droit à partir de 1819. En dernier lieu on le trouve recteur à Munich. On a de lui : *Vortræge über den gemeinen ordentlichen Civil-process nach Martins Lehrbuche* (Leçons de procédure civile ordinaire, d'après le traité de Martin); Munich, 1841; — *Théorie des Concurs-processe*; 1850, Munich.

Conversations-Lexicon.

*BAYER Y SUBIAS (*François*), peintre espagnol, né à Saragosse le 9 mars 1734, mort au mois d'août 1795. Il se forma sous la direction de Luxan, à Tarragone; de Velasquez et de Mengs, à Madrid; il fut peintre du roi, et devint successivement sous-directeur et directeur général de l'Académie de Madrid. Ses ouvrages sont fort estimés. Peu de peintres l'ont égalé pour la correction : il avait une connaissance parfaite du clair-obscur, du coloris, et surtout de l'harmonie. Peut-être ses figures manquent-elles de noblesse. Ses plus belles fresques sont celles du cloître de la cathédrale de Tolède. Ses principaux tableaux sont : *la Prise de Grenade*; — *la Chute des Géants*; — *l'Apothéose d'Hercule*; — *la Religion et les Vertus cardinales*; — *Apollon prenant les arts sous sa protection*; — *un Christ mort*. Bayer eut un fils qui se distingua aussi comme fresquiste et peintre d'histoire.

Quilliet, *Dictionnaire des Peintres espagnols.*

BAYEUX (*George*), littérateur français, né à Caen vers 1752, mort le 6 septembre 1792. Après avoir terminé ses études en droit, il exerça la profession d'avocat à Caen et à Rouen, et s'y distingua dans plusieurs causes importantes. Les occupations du barreau n'absorbèrent cependant pas tout son temps : il en donna une bonne partie à la culture des lettres. C'est même par ses travaux d'érudition et de littérature qu'il s'est fait principalement connaître. Son plus important ouvrage est une traduction en prose des *Fastes d'Ovide*, 1783-1788, 4 vol. in-8°; elle n'est pas irréprochable sous le rapport de la fidélité, mais elle est remarquable par le discours préliminaire et par les notes qui l'accompagnent. Dans ces notes, Bayeux passe en revue tous les usages civils et religieux des Romains; et son travail, quoique peut-être un peu diffus, se distingue souvent par une saine critique, et toujours par un savoir étendu. Une année avant que la publication de ce travail fût achevée, Necker appela l'auteur auprès de lui, et le fit premier commis des finances. En 1789, Bayeux commença un journal intitulé *Histoire de la révolution presente*, ou *Mémoires périodiques, impartiaux et fidèles, pour servir à l'histoire de France pendant les années* 1789 *et suivantes*. Nommé commissaire du roi, et ensuite procureur général syndic du département du Calvados, il fut mis en prison, et massacré par le peuple de Caen. — Il a laissé en manuscrit des dissertations sur des objets d'antiquité, des traductions de Claudien, d'Apulée, et une traduction presque entière de Martial. Il se proposait aussi d'en publier une de Pausanias, à laquelle devaient concourir des savants et des artistes du premier ordre, et dont il avait déjà fait paraître le prospectus. Indépendamment de ces ouvrages, publiés ou restés manuscrits, on a encore de lui des *Réflexions sur le règne de Trajan*, 1787, in-4°, et des *Essais académiques*, 1785, in-8°. Ce dernier ouvrage forme un petit volume extrêmement rare et peu connu, imprimé en 1785, in-8°, sans indication de ville ni d'auteur. Il renferme deux fragments, les seuls qui existent d'un grand ouvrage que méditait l'auteur sous le titre d'*Antiquités pittoresques*. Le premier de ces fragments est intitulé *Toilette*; le second, *Paysages*. Il contient, en outre, une dissertation sur l'inscription sépulcrale du jurisconsulte Ariston, ami de Pline le Jeune, trouvée dans le Tibre en 1704. Voici comment J.-B. Grainville, son ami, s'exprime sur les deux fragments dont nous venons de parler : « Dans la description que « Bayeux fait de plusieurs tableaux, les grâces, « la volupté l'inspirent. Rien de plus séduisant « que la toilette de la jeune et folâtre *Lalagé*, « de plus ingénieusement composé que celle de « la coquette *Galla*; enfin, rien de plus frais que « ses paysages : la variété des objets, la vérité « de l'expression, la suavité des couleurs, répan- « dent sur cette galerie un charme qu'on ne « peut décrire. » Quoique cet éloge soit un peu exagéré par l'amitié, il n'en est pas moins vrai que ces fragments sont deux morceaux qui honorent l'érudition française. On trouve dans Lalagé et Galla le type original de *Sabine*, ou

Matinée d'une dame romaine à sa toilette, par Bœttiger.

Le Bas, *Encyclopédie de la France*. — Le Bailly, détails sur Bayeux, dans le volume des *Fables nouvelles*; Paris, 1814, in-12.

BAYF. *Voy.* BAÏF.

* **BAYFIELD** (*Robert*), médecin et anatomiste anglais, né vers 1629, mort en 1690. On a de lui : *Tractatus de morborum capitis essentiis ac prognosticis*; Londres, 1667, in-8° ; — *Tractatus de tumoribus præter naturam*; Londres, 1662, in-8° ; — *Exercitationes anatomicæ in varias regiones corporis humani*; Londres, 1660, 1668, 1677, in-12.

Carrère, *Bibl. de la Médecine*. — Stromyer, *Biographie historique*.

* **BAYHOFFER** (*Charles-Théodore*), philosophe et publiciste allemand, né à Marbourg en 1812. Il étudia d'abord dans sa ville natale, et visita ensuite les universités de Marbourg et d'Heidelberg. A partir de 1832, il s'adonna de préférence à la philosophie, qu'il professa de 1838 à 1845. Suspendu de ses fonctions de professeur en 1846, il se tourna vers la politique. Les événements de 1848 lui permirent de donner l'essor à ses opinions avancées. Du 26 août au 2 septembre il fut président de la chambre hessoise, et continua de siéger quelque temps en qualité de représentant. Ses principaux ouvrages sont : *Grundprobleme der Metaphysik* (Problèmes fondamentaux en métaphysique); Marbourg, 1835; — *Idee des Christenthums* (Idée du Christianisme); Marbourg, 1846; — *Begriff der organischen Heilung des Menschen* (Idée d'une cure organique de l'homme); Marbourg, 1837 ; — *Idee und Geschichte der philosophie* (Idée et histoire de la philosophie); Marbourg, 1838; ouvrage dans lequel il se montre partisan des doctrines de Hegel ; — *Beitræge zur Naturphilosophie* (Notices de philosophie naturelle); Leipzig, 1839-1840 : l'auteur s'y montre hégélien prononcé, et cherche à concilier la théorie avec l'expérience; — *Ueber das wahre Verhæltniss des freien christlichen Staats zur christlichen Religion und Kirche* (Des rapports réels entre le libre état chrétien, la religion et l'Église chrétienne); Marbourg, 1838; — *Uber den Deutschen Katholicismus* (Du catholicisme allemand); Marbourg, 1845; — *Das wahre Wesen der gegenwärtigen religiösen Reformation in Deutschland* (l'État vrai de la réforme religieuse actuelle en Allemagne); Manheim, 1846; — *Untersuchungen über Wesen, Geschichte und Kritik der Religion* (Recherches sur l'essence, l'histoire et la critique de la religion); ibid., 1849.

Conversations-Lexicon.

BAYLE (*François*), médecin, né à Saint-Bertrand-de-Commines en 1622, mort à Toulouse le 24 septembre 1709. Il était professeur à l'université de Toulouse; à l'exemple de Boerhaave et de Baglivi, il essaya d'appliquer la physique et les mathématiques à l'art de guérir. Ses ouvrages ont été réunis et imprimés (*Opera omnia*) à Toulouse, 1701, 4 vol. in-4°. Plusieurs de ses écrits ont été publiés séparément sous les titres suivants : *Systema generale philosophiæ*, 1669, in-8° ; — *Dissertationes medicæ tres : de Causis fluxus menstrui mulierum; de Sympathia variarum corporis partium cum utero; de Usu lactis ad tabidos reficiendos, et de venæ Sectione in pleuritide*; Toulouse, 1670, in-4°, 1681, 2 vol. in-12; Bruges, 1678, in-8°; — *Tractatus de apoplexia*; Toulouse, 1676, in-12; la Haye, 1678, in-12 ; — *Problemata physico-medica*; Toulouse, 1677, 1681, in-12; — *Dissertationes physicæ, ubi principia proprietatum in œconomia corporis animalis, in plantis et animalibus demonstrantur*; Toulouse, 1677, in-12; la Haye, 1678, in-12; — *Histoire anatomique d'une grossesse de vingt-cinq ans*; Toulouse, 1778, in-12 (1); — *Dissertatio de experientia et ratione conjungenda in physica, medicina et chirurgia*; la Haye, 1679, in-12; Paris, 1675, in-12; — *Relation de l'état de quelques personnes prétendues possédées, faite d'autorité du parlement de Toulouse*; Toulouse, 1682, in-12; — *Dissertations sur quelques questions de physique et médecine*; Toulouse, 1688, in-12; — *Institutiones physicæ*; Toulouse, 1700, in-4°; Paris, 1701, in-4°.

Biographie Médicale.

* **BAYLE** (*Gaspard-Laurent*), médecin français, né au Vernet (Provence) le 18 août 1774; mort à Paris le 11 mai 1816. Il fut destiné par sa famille à l'état ecclésiastique; mais il y renonça bientôt pour embrasser d'abord la profession d'avocat. En 1799, il devint secrétaire de l'administration du district de Digne. Chargé en cette qualité de haranguer les représentants Barras et Fréron, envoyés dans le Midi par la convention, il fut effrayé du langage qu'il avait tenu, et courut se cacher à Montpellier, où il étudia la médecine. En 1793 il vint à Paris, et s'y fit recevoir docteur. En 1801 il fut nommé médecin de la Charité, et plus tard médecin de l'empereur. Outre divers articles fort estimés, insérés dans des journaux de médecine et dans le *Dictionnaire des sciences médicales*, on a de lui un traité sur la pustule maligne, sous le titre : *Considérations sur la nosologie, la médecine d'observations et la médecine pratique, suivies de l'histoire d'une maladie gangréneuse non décrite jusqu'à ce jour*; Paris, 1802, in-8°; — *Recherches sur la phthisie pulmonaire*, in-8° ; Paris, 1810 : ce livre a établi la réputation de l'auteur, et a été reproduit (Paris, 1838, in-8°), avec d'autres travaux de

(1) On a, sur le même phénomène, un écrit de Fr. Lambert : *l'Enfant trouvé dans le bas ventre de Marguerite Mathieu, après vingt-cinq ans de grossesse et la découverte des causes naturelles de ce prodige*; Toulouse, 1678, in-8°; et un livre de Nic. de Blegny : *Histoire anatomique d'un enfant qui a demeuré vingt-cinq ans dans le ventre de sa mère*; Paris, 1779.

Bayle, dans l'*Encyclopédie des sciences médicales*. — Le *Traité des maladies cancéreuses*, ouvrage posthume, dont il n'a paru que le tome premier (Paris, 1833, in-8°), publié par le neveu de l'auteur, devait former trois volumes. M. Cayol avait été désigné par Bayle lui-même pour en surveiller la publication; mais des occupations nombreuses l'en ont empêché. Il a dû abandonner ce travail, quoique, dès 1817, douze feuilles en fussent déjà imprimées.

Biographie Médicale.

BAYLE (*Moïse*), membre de la convention, né en Languedoc vers 1760, mort vers 1815. Il était maire de Marseille, lorsqu'il fut nommé député de la convention. Montagnard ardent, il vota la mort de Louis XVI, des girondins, et fut envoyé à Marseille pour y comprimer l'insurrection fédéraliste. De retour à Paris, il fut nommé le 22 octobre 1793, président de la convention, puis membre du comité de sûreté générale. Au moment de la réaction thermidorienne, il déclara qu'il ne séparait pas sa cause de celle de ses collègues Collot-d'Herbois et Barrère. Il fut décrété d'accusation à la suite de l'insurrection du 12 germinal an III; mais il parvint à se soustraire au décret, et ne reparut qu'après l'amnistie du 4 brumaire. Sous le Directoire, Bourguignon, ministre de la police, l'employa dans ses bureaux; mais ses antécédents révolutionnaires le firent destituer peu de temps après. Il fut alors exilé dans une commune éloignée de Paris, où il vécut dans une profonde misère. Bayle avait des mœurs douces, et souvent il sauva la vie à des coupables qui s'étaient recommandés à sa bonté. En 1795, il avait publié des *Lettres à Fréron*, où l'on trouve beaucoup de faits curieux.

Beffroy de Reigny, *Dictionnaire néologique des hommes et des choses*, t. I, p. 444-446.

BAYLE (*Pierre*), célèbre philosophe et critique, né au Carlat, dans le comté de Foix, le 18 novembre 1647, mort le 28 décembre 1706. Son père, ministre protestant, lui donna les premières leçons; et s'il fut d'abord surpris de la vivacité de son intelligence et de l'étendue de sa mémoire, il le fut bientôt de ses progrès, et l'envoya au collége de Puylaurens pour lui donner des maîtres plus savants. Là, comme dans la maison paternelle, l'insatiable avidité de Bayle pour l'instruction faillit compromettre sa vie; et cette même ardeur le suivit à la campagne d'un parent, où il fut obligé de se rendre pour prendre quelque repos. Il y trouva des livres, et lut tout ce qui lui tomba sous la main : théologie, morale, histoire, philosophie, controverse. Cependant il distingua, dans le nombre des ouvrages qu'il dévorait, le *Plutarque* d'Amyot, et Montaigne, qui devinrent ses livres favoris. Cette lecture décida de sa carrière littéraire; elle forma le futur professeur de philosophie et d'histoire. Bayle ne commença ses études de logique qu'à vingt et un ans; mais il s'y appliqua comme un homme qui voulait réparer le temps perdu. Il avait d'ailleurs les maîtres les plus habiles du temps, les jésuites de Toulouse. Cependant les argumentations auxquelles il se livrait, soit dans ses cours, soit dans ses relations intimes avec les prêtres d'une ville jadis si dévote, ébranlèrent ses croyances; il abjura, et se mit aussitôt avec un zèle extrême à vouloir convertir son frère, déjà ministre au Carlat. Ce fut un vrai zèle de néophyte, qui ne tarda pas à se refroidir, et qui même fit place aux regrets. En effet, Bayle rentra brusquement dans le protestantisme, et se réfugia à Genève pour échapper à la peine du bannissement perpétuel que les lois portaient contre les relaps. A Toulouse, le jeune étudiant n'avait connu que cette vieille philosophie du moyen âge, que l'on prenait alors pour la doctrine d'Aristote. A Genève, il s'initia à la doctrine du nouveau réformateur des études philosophiques, à celle de Descartes, qu'il préféra dès lors, et dont il ne dépassa jamais les principes. Dès cette époque, comme pendant toute sa vie, son ambition se réduisait au bonheur de pouvoir paisiblement étudier les sciences. Mais il fallait gagner sa vie, et il fut successivement précepteur dans la maison du syndic de Genève, dans celle du comte de Dohna à Coppet, dans celle d'un négociant de Rouen, dans celle d'un M. de Beringhen à Paris. Il s'était hasardé de rentrer en France, espérant que sa double abjuration resterait inconnue dans la partie du royaume qu'il irait habiter. En 1675, à une époque où il prétendait ne plus savoir les éléments de la logique, il disputa, et obtint au concours, par des thèses sur *le temps*, la chaire de philosophie à l'académie protestante de Sedan. La philosophie, qui est redevenue enfin ce qu'elle a été dans son origine, une science indépendante, une douce et haute spéculation, était alors une affaire fort grave, pleine de soucis, hérissée de questions épineuses, surchargée de discussions polémiques. Si on l'étudie maintenant pour avoir la solution des grandes énigmes de l'existence et de la destinée humaine, on l'étudiait au dix-septième siècle pour échapper soit aux superstitions du peuple, soit aux rêveries mystiques de la théologie. Bayle la comprenait suivant les besoins de son temps. La rédaction de son cours l'occupa pendant deux ans, à tel point qu'il négligea même ce qui était pour lui la source des seuls plaisirs qu'il connût, sa correspondance avec ses amis. Son travail de professeur débutant n'était pas encore terminé, que déjà il se sentit entraîné, par une publication mystique et un procès ridicule, à prendre la parole au nom de la philosophie.

Le duc de Luxembourg était accusé, non-seulement dans l'opinion populaire, mais devant un tribunal composé de conseillers d'État et de maîtres des requêtes, d'avoir fait un pacte avec le diable, d'entretenir avec lui des relations fréquentes, et d'en tenir des pouvoirs oc-

cultes. Ce procès était honteux pour le siècle, et cela parut grave à Bayle; il composa et mit dans la bouche du duc un discours également propre à montrer l'extravagance de sa renommée et celle de la cour qui prétendait le juger. Ce fut un premier combat. Bayle bientôt en livra un second et un troisième. Un mystique, le ministre Poiret, grand enthousiaste de M[lle] Bourignon et de M[me] Guyon, asservissait à son système et faussait dévotement les plus saintes notions de la philosophie sur Dieu, l'âme, le monde et le mal; Bayle se fit un devoir de le redresser dans son traité qui a pour titre : *Cogitationes rationales de Deo, anima et malo*. Une comète apparut en 1680, et l'alarme fut générale. Bayle crut encore devoir éclairer son siècle à cet égard; mais ses *Pensées sur la comète, écrites à un docteur de la Sorbonne*, (Rotterdam, 1682 et 1721, 4 vol. in-12), n'étaient pas encore tracées sur le papier, que déjà Louis XIV, inspiré par les préventions religieuses du temps, avait supprimé l'académie protestante de Sedan, en dépit des garanties données au duc de Bouillon quand il céda sa principauté à la France. Bayle, philosophe véritable, sachant vivre de peu, portant en lui-même une fortune, fut sans inquiétude sur son sort; mais il accepta avec joie la position que la ville de Rotterdam, toujours fière de la gloire littéraire qu'elle devait à Érasme, s'empressa d'offrir, dans son école illustre, aux professeurs exilés de la France. Dans ce pays de liberté, Bayle se flattait de pouvoir dire et imprimer tout ce que lui inspirait son génie ou son amour de l'humanité. Il y acheva d'abord son livre sur la comète, dont il eut la douleur de voir le manuscrit repoussé par la police de Paris, mais qui n'en fut pas moins lu en France. Un théologien, homme de talent, écrivain élégant, mais aveuglé par l'esprit de parti, le P. Maimbourg, venait alors le publier une *Histoire du Calvinisme*, où les faits étaient représentés sous le point de vue le plus défavorable aux réformateurs et à la réforme. Dans le court espace de quinze jours, Bayle, qui était professeur d'histoire aussi bien que de philosophie, écrivit une *critique générale* de ce livre (1682). Son ouvrage, estimé même de son adversaire, fut brûlé par la main du bourreau en place de Grève; mais il fut lu de tout le monde, et parvint en peu de temps à sa troisième édition. Ce succès établit la réputation de l'auteur; mais il blessa l'amour-propre et la jalousie du plus irritable des hommes, de son ami Jurieu, qui avait voulu réfuter aussi l'ouvrage du P. Maimbourg, mais dont la réfutation ne fut pas lue, et qui devint l'ennemi implacable de son collègue.

Bayle, tout aux études sérieuses, conçut bientôt (1684) le plan d'une publication périodique intitulée *Nouvelles de la république des lettres*, journal qui obtint un succès universel, et lui assura une sorte de dictature dans cet empire idéal. Mais entrepris à cette époque encore peu éclairée, un travail de ce genre entraîna nécessairement l'auteur dans une foule de démêlés fastidieux, et il ne sortit pas de tous ces débats aussi agréablement que de celui qu'il eut avec la reine Christine. Cette princesse, qui conserva dans la condition privée ces habitudes d'absolutisme qu'on prend sur le trône, lui fit une *affaire*, parce qu'il lui avait supposé *quelques restes de protestantisme;* mais elle voulut bien sacrifier sa colère aux spirituelles flatteries de Bayle. — Jurieu ne se laissait pas désarmer. Un ouvrage de Bayle digne de tous les éloges, son *Commentaire philosophique sur ces paroles de l'Évangile : Contrains-les d'entrer*, ouvrage provoqué par les persécutions que Louis XIV dirigeait alors contre les protestants, fournit au rancunier ministre l'occasion de laisser éclater sa colère. Bayle y recommandait la tolérance : son ennemi l'accusa d'y prêcher l'indifférence. Bayle répliqua. Alors Jurieu, pour mieux le perdre, lui attribua une brochure ironique qui venait de paraître (1690) sous le titre d'*Avis aux réfugiés sur leur prochain retour en France*. Abusant de cet écrit de la manière la plus odieuse, Jurieu peignit son adversaire comme l'âme d'une cabale dévouée aux intérêts de Louis XIV, et hostile à ceux des puissances protestantes, surtout à la Hollande et à l'Angleterre. Bayle se flatta trop aisément de montrer la fausseté de tout cet échafaudage d'accusations, dans son livre intitulé *la Cabale chimérique*. En effet, des accusations d'irréligion déduites de son livre sur la comète s'étant mêlées aux griefs politiques qu'on élevait contre Bayle, et quelques changements ayant eu lieu dans la composition du conseil municipal de Rotterdam, cette ville supprima à la fois la chaire et la pension de Bayle, et lui ôta, en 1693, jusqu'au droit d'enseigner. La mesure était rigoureuse; car Bayle, qui achetait autant de livres qu'il en pouvait payer, était sans fortune. Il s'émut peu de cette situation. D'autres académies l'eussent accueilli; mais, heureux d'une indépendance qui lui permettait de réaliser le plan depuis longtemps conçu d'un *Dictionnaire historique et critique*, 1699, en 2 vol. in-fol., il se livra désormais à peu près exclusivement à ce travail. La deuxième édition, également imprimée sous les yeux de l'auteur, parut en 1702. Le succès qu'obtint cette publication surprit l'auteur lui-même (qui traitait son ouvrage de *compilation informe, composée d'articles cousus les uns à la queue des autres*), et lui imposa l'obligation de perfectionner son recueil. Il lui eût donné sans doute, dans plusieurs éditions nouvelles, un plus haut degré d'exactitude, sans les tracasseries infinies que ce livre lui attira de la part de Jurieu, du consistoire de l'église wallone et de plusieurs théologiens, à l'occasion des articles *David, Pyrrhonisme, Manichéens*, et autres. Ces querelles, dans lesquelles on alla jusqu'à lui don-

ner des injonctions délibérées en consistoire sur les changements à introduire dans son livre (injonctions auxquelles il répondit par une docilité extrême et par des mémoires sans nombre), épuisèrent sa vie. Il mourut tout habillé, et pour ainsi dire la plume à la main. Les Jurieu, les Leclerc, les Jacquelot, et une foule d'hommes obscurs, avaient dérobé les derniers moments de Bayle aux écrivains célèbres qui l'honoraient de son amitié. Bayle avait été en correspondance avec Malebranche, Bignon, Lamy, Benserade, Fontenelle, Buckingham, Schaftesbury, Burnet, Abbadie, Saint-Évremond, Leibniz, Thomasius, Buddeus, Grævius, Lenfant, Huet et Basnage. Sobre et chaste, modéré dans tous ses désirs, doué d'une prodigieuse capacité de travail, Bayle s'était partagé entre l'histoire de la philosophie, qui, de son temps, embrassait beaucoup de questions qui sont du domaine de la théologie. Professeur d'histoire et de philosophie, il ne fut ni un historien ni un philosophe éminent; il fut en philosophie un *syncrétiste*, penchant pour le scepticisme; en histoire, un compilateur d'une critique sévère. Il travailla quatorze heures par jour jusqu'à quarante ans, et avoua que depuis l'âge de vingt ans il ne se souvenait pas d'avoir eu un seul moment de loisir. Il se comparait lui-même au Jupiter *assemble-nuages* d'Homère : « Mon talent, disait-il, est de former des doutes; mais ce ne sont que des doutes. » — « Dialecticien admirable plus que profond philosophe, dit de lui Voltaire, il ne savait presque rien en physique. Il ignorait les découvertes du grand Newton, et presque tous ses articles philosophiques supposent ou combattent un cartésianisme qui ne subsiste plus. »

Le principal ouvrage de Bayle, le *Dictionnaire historique et critique*, qu'il jugea lui-même avec trop de rigueur, renferme une foule d'articles sans intérêt, qui ne sont que le prétexte de notes si prolixes qu'y rattache l'auteur; mais beaucoup d'autres sont pleins de sens, de raison, de critique, d'érudition. Sans doute on n'y trouve ni un système de philosophie ni un système de religion; mais on y rencontre à chaque pas les indications d'une haute raison, les lumières d'un homme de bien, universellement instruit; et cet ouvrage, proscrit par la France et la Hollande, s'est vengé de la Hollande et de la France en les éclairant l'une et l'autre. Il a exercé une influence immense sur les lettres et la philosophie de l'Europe. Des additions et des remarques ont ajouté à la célébrité de cette grande compilation, qui fut traduite dans presque toutes les langues de l'Europe, et réimprimée un grand nombre de fois après la mort de l'auteur. La 3e édition, donnée par Prosper Marchand, Rotterdam, 1720, 4 vol. in-fol., est particulièrement recherchée pour l'épître dédicatoire au duc d'Orléans, qui ne se trouve que dans quelques exemplaires. L'édition de 1734 est la moins estimée, parce qu'elle a été imprimée à Trévoux. Les éditions de Bâle, 1740, et d'Amsterdam, même année, 4 vol. in-fol., sont regardées comme les plus complètes. L'édition anglaise de Th. Birch et Lockman (Londres, 10 vol. in-fol., 1734-1741) contient des additions considérables. Une édition française, due aux soins de M. Beuchot, a été publiée dans les années 1820 et suivantes; Paris, 16 vol. in-8°: cette édition est enrichie de notes extraites des auteurs qui ont critiqué Bayle et particulièrement des *remarques critiques* de Joly (2 vol. in-fol.; Paris, 1748). —Les *Œuvres diverses* de Bayle, la Haye, 1727, 1731, 4 vol. in-fol., ont perdu de leur prix; son *Cours de philosophie*, imprimé en latin et en français, n'est qu'un exposé général des principales opinions des philosophes, accompagné de remarques critiques. Ses *lettres choisies* ont été publiées par Prosper Marchand; Rotterdam, 1714, et Amsterdam, 1729, 3 vol. in-12. [MATTER, dans l'*Encyclopédie des gens du monde*, avec addit.]

Pierre des Maizeaux, *Vie de P. Bayle*; Amsterdam, 1712, in-12; la Haye, 1732, 2 vol. in-12. — Durevert, *Histoire de Bayle et de ses ouvrages*; Amsterdam, 1716, in-12. — Nicéron, *Mémoires*, t. VI et X. — G.-F. Schœtterbeck, *Dissertatio de Pet. Baylio*; Tubing., 1719, in-4°. — Feuerbach, *Pierre Bayle, nach seinen für die Geschichte der Philosophie*, etc : Ansp., 1838, in-8°. — *Rencontre de Bayle et de Spinosa dans l'autre monde*; 1711, in-12. — Abbé Marsy, *Analyse des Œuvres de Bayle*; Londres, 1755, in-12, augmentée en 1773 de 4 vol. in-12 par Robin et Cousin. — Sainte-Beuve, *Du génie critique de Bayle*, dans la *Revue des Deux Mondes*, 1er décembre 1835. — Damiron, *Memoires sur Bayle et ses doctrines*; *Mémoires de l'Académie des sciences morales et polit.*, t. XI, p. 319.

BAYLE ou **BAILLE** (*Pierre*), membre de la convention, natif de Marseille, mort vers la fin de 1793. Après avoir rempli la charge d'administrateur du département des Bouches-du-Rhône, il fut élu député à la convention, et siégea constamment au haut de la Montagne. Dans le procès de Louis XVI, il vota la peine de mort. Le 25 août 1793, il fut envoyé dans le Midi pour faire exécuter une levée en masse; et se trouvant à Toulon au moment où des traîtres livrèrent cette ville aux Anglais, il fut arrêté. On voulut lui faire crier *Vive Louis XVII!* « Je n'ai pas voté la mort du tyran, répondit-il, pour voir régner son fils. » La convention, dans le désir de sauver Bayle, rendit tous les Anglais détenus en France responsables du traitement qui lui serait fait. Néanmoins les Anglais ou les royalistes l'étranglèrent, dit-on, dans sa prison. La convention accorda une pension à sa veuve.

Galerie historique des Contemporains.

***BAYLE** (*Antoine-Laurent-Jessé*), médecin français, neveu de *Gaspard-Laurent*, naquit le 13 janvier 1799 à Vernet (Basses-Alpes). Il étudia à Paris, où il eut, entre autres, pour maître Laënnec. En 1824, il fonda la *Revue Médicale*, dans laquelle il combattit particulièrement la doctrine physiologique. En 1827, il fut nommé professeur agrégé à la Faculté de Paris.

On a de lui : *Traité des maladies du cerveau et de ses membranes*; Paris, 1826; — *Bibliothèque de Thérapeutique*; Paris, 1828, 4 vol.; — *Traité élémentaire d'Anatomie*; Paris, 1844; — *Atlas d'Anatomie*; Paris, 1840; — *Manuel d'Anatomie générale*; Paris, 1827. — M. Bayle a été le rédacteur en chef de l'*Encyclopédie des Sciences*; 1835-1846, 40 vol.

Conversations-Lexicon.

*BAYLE-BARLLE (*G*...), botaniste piémontais, contemporain. On a de lui : *Monographia agronomica dei cereali*; Milan, 1809, in-8°; — *Descrizione dei fungi nocivi e sospetti*; Milan, 1808, in-4°.

Biographie des Contemporains.

BAYLEY. *Voy.* BAILEY.

BAYLIES. *Voy.* BAILIES.

*BAYLEY (*Édouard*), médecin anglais, né au commencement du dix-huitième siècle, mort en 1770 à Bristol. On a de lui : *le Récit d'un tremblement de terre arrivé à la Havane le 25 octobre 1734*. Il fut membre de la Société royale de Londres.

Philosophical Transactions, vol. XXIX.

*BAYLY (*Guillaume*), astronome anglais, né dans la seconde moitié du dix-huitième siècle, mort en 1810. Il fut envoyé en 1769 au cap Nord, par la Société royale de Londres, pour observer le passage de Vénus. En 1772, il fut attaché, comme astronome, au célèbre voyage de circumnavigation sur les vaisseaux *la Résolution* et *l'Aventure*, commandés par le capitaine Cook. Le résultat de ses observations fut publié à Londres en 1774. Il entreprit un autre voyage avec *la Résolution* et *la Découverte* dans l'océan Pacifique, et le récit en parut à Londres en 1782. Il fut nommé en 1785 membre de l'Académie royale de Portsmouth.

Rose, *New Biographical Dictionary.*

BAYLY, BAILEY ou BAILE (*Louis*), prélat anglais, né à Caermarthen (pays de Galles), mort en 1632. Il étudia à Oxford, et fut successivement ministre d'Évesham, chapelain de Jacques Iᵉʳ, et évêque de Bangor; il se fit surtout connaître par un livre intitulé *la Pratique de piété*, réimprimé pour la cinquantième fois en 1734, in-8°, traduit en langue galloise en 1633, et dans beaucoup d'autres langues. Quelques principes de puritanisme, que l'on a cru découvrir dans cet ouvrage, ont fait soupçonner que Bayly n'en était pas réellement l'auteur.

Boissard, *Icones virorum illustrium.*

BAYLY (*Thomas*), publiciste anglais, fils de Louis Bayly, mourut à Ferrare vers 1657. Il étudia la théologie à Cambridge et à Oxford. Il était au château de Ragland lorsque Charles Iᵉʳ y fut reçu par le marquis de Worcester, après la bataille de Naseby; ce fut lui qui rédigea les articles de la capitulation de ce château. Pendant les voyages qu'il fit en Flandre et en France, il examina à fond la religion catholique, et s'y convertit. Sous le règne de Cromwell, on le reconnut pour l'auteur des pamphlets, intitulés *Bibliotheca regia*, sur les systèmes et les plans des républicains, et on l'enferma à Newgate. Pendant sa détention, il publia un ouvrage intitulé *la Fleur des murailles*, où l'on rencontre des traits piquants sur les affaires publiques. Bayly trouva le moyen de s'échapper, se retira en Italie, et s'attacha à Ottoboni, nonce à Ferrare. Outre les écrits indiqués, on a de lui : *la Vie et la mort de Jean Fisher, évêque de Rochester*; Londres, 1635, in-8°; — *Certamen religiosum*, ou *Conférence entre le roi Charles Iᵉʳ et le marquis de Worcester*; Londres, 1649, in-8°; — *la Charte royale accordée sous les rois par Dieu lui-même*, 1649; — *De la Rébellion des sujets envers leurs rois*; Paris, 1653, in-8°; — *la Fin des controverses entre les religions catholique et protestante*; Douay, 1654, in-4°.

Biographia Britannica.

*BAYNARD (*Édouard*), médecin anglais, qui vivait à Londres vers le commencement du dix-septième siècle. On a de lui : Ψυχρολουσία, *or the history of cold Bathing, both ancient and modern*; Londres, 1706, in-8°.

Carrère, *Bibliothèque de la Médecine.*

*BAYNE (...), capitaine de vaisseau anglais, mort le 9 avril 1782. Il inventa un moyen de destruction appelé la *caronade* (du latin *caro*, chair), et en fit l'essai trois jours avant le fameux combat naval entre l'amiral Rodney et le comte de Grasse. Bayne s'appuyant sur son lieutenant de vaisseau, lui dit : « Maintenant vous allez voir l'effet que produiront mes caronades. » Au même instant un boulet vint frapper l'inventeur, et le tua sur place.

Biographia Britannica.

*BAYNE (*Étienne*), jurisconsulte français. Il vivait vers le milieu du dix-septième siècle. On a de lui : *de Contractibus*, etc.; Paris, 1645, in-fol.

Cat. Bibl. Dubois.

*BAYNE ou BAINE (*Jacques*), ministre dissident de l'Église d'Écosse, né en 1710, mort le 17 janvier 1790. Il fut protégé par le duc de Montrose, qui le maintint dans la paroisse de Killearn, comté de Dumbarton, à cause de son talent de prédicateur. Sa réputation était telle, qu'on l'appelait *le Cygne de l'Ouest*. La collection des sermons de Bayne a été publiée quarante ans après sa mort.

Chambers, *Eminent Scotchmen.*

*BAYNHAM (*Jacques*), fanatique anglais, mort en 1530. Conseiller du Temple, il subit, sur un simple soupçon d'hérésie, la torture dans la Tour de Londres. On le remit en liberté; mais il fut de nouveau emprisonné pour avoir nié la présence réelle dans l'Eucharistie. Condamné au bûcher, il se moqua de son supplice, et embrassa les fagots qui allaient servir à alimenter la flamme, et, quand le feu les eut embrasés, il s'écria : « Peuple, c'est bien ici qu'il y a un

miracle; je n'endure pas plus de douleur que si j'étais dans un lit. »

Rose, *New Biographical Dictionary*.

BAYON (*Jean* DE), chroniqueur français, né à la fin du treizième siècle, à Bayon, dans la Lorraine (on ignore la date de sa mort). Il appartenait à l'ordre de Saint-Dominique, fut exilé en 1326 de son couvent, et se retira à Moyen-Moutier, abbaye de l'ordre de Saint-Benoit, dont il écrivit l'histoire jusqu'en 1126. On trouve des extraits de cette histoire dans Belhomme, *Historia Mediarni monasterii*, et dans D. Calmet, *Histoire de la Lorraine*, t. III, p. 213, édit. de 1728.

Mabillon, *Annales ordinis Sancti Benedicti*.

BAYON (*Nicolas*), théologien, né à Pont-à-Mousson vers l'année 1570. Il fut chanoine de la cathédrale de Verdun. On a de lui : *de Sacramentis et Sacrificiis Missæ;* Verdun, in-12; — *De decem Præceptis Decalogi et quinque Præceptis Ecclesiæ*; Verdun, 1622, in-8°; — *Solutions des cas de conscience*, etc.; Verdun, 1620, in-8°.

D. Calmet, *Bibliothèque de Lorraine*.

BAYRO (*Pierre* DE), médecin italien, né à Turin vers l'an 1468, mort le 1er avril 1558. Il fut professeur à l'université de Turin et premier médecin de Charles III, duc de Savoie. On a de lui : — *De pestilentia, ejusque curatione per præservationum et curationum regimen;* Turin, 1507, in-4°; Paris, 1513, in-8°; — *Lexypyretæ perpetuæ quæstiones et annexorum solutio; de Nobilitate facultatis medicinæ;* Turin, 1512, in-fol.; — *De medendis humani corporis malis Enchiridion, quod vulgo* VENIMECUM *vocant;* Bâle, 1563, 1578, in-8°; Lyon, 1561, in-12; Francfort, 1612, in-12.

Biographie Médicale.

* **BAYTAZ** (*Nicolas*), physicien français, vivait vers le milieu du dix-septième siècle. On a de lui : *Abbréviations des plus difficiles opérations de perspective pratique;* Annecy, 1644, in-8°.

Cat. bibl. Thom.

BAZAINE, mathématicien français, né aux environs de Metz au milieu du siècle dernier, mort vers 1820. Il fut d'abord vigneron, et vint ensuite à Paris prendre une part active à la révolution dans les clubs des jacobins. On a de lui : *Métrologie française, ou Traité du système métrique, d'après la fixation définitive de l'unité linéaire fondamentale;* Paris, 1802, in-8°, fig. — *Cours de stéréométrie appliquée au jaugeage assujetti au système métrique;* Paris (F. Didot), 1806, in-8°, avec fig.; — *Nouveau Transformateur des poids et mesures;* Paris, 1806, in-8°; — *Cours de géométrie pratique appliquée à la mesure des objets de commerce assujettis au calcul métrique;* Paris (F. Didot), 1807, in-8°, avec fig.

Bégin, *Biographie de la Moselle*.

BAZAINE (*Pierre-Dominique*), fils du précédent, général major au service de Russie, naquit à Sey (Moselle) le 13 janvier 1783, et mourut à Paris le 28 septembre 1838. Il était au nombre des quatre premiers élèves de l'École polytechnique que Napoléon, sur la demande d'Alexandre, envoya en Russie pour y former des ingénieurs. Pendant la guerre de 1812, Bazaine et ses camarades déclarèrent à leurs chefs qu'ils ne pouvaient servir contre la France, et demandèrent leur congé. Sur cette déclaration, ils furent dirigés dans l'intérieur du pays; un zélé subalterne les fit envoyer en Sibérie, où le capitaine Krusenstern les rencontra, après son voyage autour du monde. Ils furent rappelés après la paix, et dédommagés par un haut grade dans l'armée. On a de Bazaine : *Traité élémentaire du calcul différentiel, à l'usage de l'Institut des voies de communication* (des ponts et chaussées); Saint-Pétersbourg, 1817, in-8°; — *Mémoire de la théorie du mouvement des barques à vapeur, et sur leur application à la navigation des canaux, des fleuves et des rivières;* Saint-Pétersbourg, 1818, in-4°; — et plusieurs mémoires dans le Recueil de l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg.

Notice sur le gén. Bazaine, dans le *Biographe*, n° 232.

* **BAZALIERO** (*Caligula*), poëte italien, imprimeur et libraire, de Bologne, vivait à la fin du quinzième siècle et au commencement du seizième. Plusieurs de ses pièces se trouvent dans *Collectanee greche, latine e volgari;* Bologne, 1504, in-8°.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

* **BAZAN** (*Ferdinand*), archevêque de Tolède, né en 1627, mort en 1702. Son goût pour les lettres le porta à établir une académie d'érudits dans sa propre maison. Il a laissé quelques écrits (inédits) en espagnol et en italien.

Nic. Antonio, *Bibl. hisp. nova*. — Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

BAZANCOURT (*Jean-Baptiste-Marin-Antoine* LECAT DE), général français, né au Val-de-Molle (Oise) le 19 mars 1767, mort le 17 janvier 1830. Sorti de l'École militaire en 1775, il fut capitaine en 1791; il fit, l'année suivante, la campagne d'Italie. Passé à l'armée d'Égypte en l'an VIII, il obtint le grade de chef de bataillon, et se distingua au siége de Saint-Jean-d'Acre, où il fut blessé. Colonel du quatrième régiment d'infanterie en 1802, il se trouva en 1805 à la bataille d'Austerlitz, et fut un des signataires du jugement, rendu à l'unanimité le 21 mars 1804, qui condamnait à mort le duc d'Enghien. Commandeur de la Légion d'honneur le 1er janvier 1806, général de brigade le 6 mars 1808, puis baron de l'empire la même année, Bazancourt fut envoyé en qualité de commandant à Hambourg, avec la mission spéciale de veiller à l'observation du blocus continental. Appelé à commander une brigade de la division militaire de Paris en 1809, mis à la retraite lors de la première restauration, il reprit du service pendant les Cent-Jours, et commanda alors le département

d'Eure-et-Loir. Mis de nouveau à la retraite en 1815, il mourut à Paris à l'âge de soixante-trois ans. A. S....Y.

Archives du ministère de la guerre. — Victoires et conquêtes, t. XV.

BAZANI-CAVAZZONI (*Virginia*), femme poëte, née à Mantoue en 1681, morte en 1715, à Guastalla. Elle fut membre de l'Académie des *Gelati* de Bologne, et demoiselle d'honneur de la dernière duchesse de Mantoue, femme de Charles V de Gonzague, qui fut mis au ban de l'Empire pour avoir embrassé le parti des Français. On a d'elle : *Fantasie poetiche*; Naples, vol. in-8°, réimprimé avec le titre de *Divertimenti poetici*.

Biographie des femmes célèbres.

* **BAZANO** (*Jean* DE), chroniqueur italien, vivait dans le quatorzième siècle. On a de lui : *Chronicon Mutinense, ab anno* 1002 *usque ad annum* 1763.

Muratori, *Scriptores Rerum italicarum*.

BAZARAD, prince de la Valachie en 1330. Il repoussa victorieusement les attaques de Charles-Robert, roi de Hongrie, qui fut cerné par les Valaques postés sur les montagnes, et aurait péri sans le dévouement d'un de ses officiers. Bazarad est le premier prince de Valachie sur lequel l'histoire nous ait transmis quelques détails.

Art de vérifier les dates.

BAZARD (*Amand*), fondateur de la charbonnerie française, né à Paris le 19 septembre 1791, mort à Courtry, près de Montfermeil, le 29 juillet 1832. En 1815, il prit une part glorieuse à la défense de Paris. Rentré dans la vie civile, il occupait un emploi peu lucratif à la préfecture de la Seine, lorsqu'il entra en relation avec quelques patriotes, à l'aide desquels il fonda d'abord la loge des *Amis de la vérité*, et, plus tard, la *Charbonnerie française*. Dès ce moment, sa vie fut toute politique ; il publia plusieurs brochures, et de nombreux articles dans le journal *l'Aristarque*. La charbonnerie, propagée rapidement à Paris et dans les départements, présentait une force insurrectionnelle presque suffisante pour renverser le faible gouvernement des Bourbons. Bazard, qui la dirigeait comme chef de la *haute-vente* et de la *vente-suprême*, travaillait activement à concerter un plan d'attaque. C'est à lui que fut confiée la partie civile du complot de Béfort, qui échoua par suite de l'indécision habituelle du général la Fayette. Bazard, sachant que la police avait le secret du mouvement, courut au-devant du général, qui n'était plus qu'à quelques lieues de Béfort ; et sans perdre un moment, revint avec lui à Paris, laissant sa réputation gravement compromise par ce trait de courage et de prudence, qui fut regardé comme un acte de lâcheté par ses complices. Compris au nombre des condamnés contumaces de Béfort, il n'en continua pas moins ses dangereux voyages dans l'ouest et dans le midi; puis il revint à Paris, où il parvint à se soustraire aux actives recherches de la police. Il se livra alors à des études philosophiques, et travailla sous le voile de l'anonyme, afin de faire vivre sa famille. Dès ce jour Bazard abandonna le métier de conspirateur : il rencontra des disciples de Saint-Simon, entra avec eux dans une nouvelle voie politique, et devint un des rédacteurs du journal hebdomadaire *le Producteur* (1825). Mal soutenus par le public, ne pouvant disposer pour leurs travaux philosophiques que des heures gagnées sur leurs loisirs ou sur leur sommeil, les rédacteurs de ce journal, trop sérieux pour ne pas être à ses auteurs une charge pesante, se décidèrent à en interrompre la publication, afin d'élaborer dans le calme de la retraite les grandes et délicates questions qu'ils avaient jusqu'alors effleurées. Ce fut dans les discussions intérieures que Bazard, par la fermeté de sa parole, la netteté de son esprit et la solidité de son jugement, parvint à se placer à la tête de ses amis. En 1828, l'école saint-simonienne, après un silence de deux ans, reprit ses travaux en établissant des conférences publiques. Une des plus belles questions que Bazard ait développées dans ses conférences, une de celles où il montra le plus de talent, ce fut la question de savoir *si l'humanité avait un avenir religieux devant elle*. L'hiver suivant, les cours continuèrent, et il en fut rendu compte dans une revue hebdomadaire, *l'Organisateur*. La révolution de Juillet, en ébranlant toutes les vieilles institutions, vint alors ouvrir au saint-simonisme une route large et facile : chacun sentait qu'il fallait à la société française autre chose qu'une révolution politique. De nombreux disciples vinrent grossir l'auditoire de Bazard. La devise que les saint-simoniens avaient adoptée ralliait à eux les prolétaires : « Toutes les institutions sociales, disaient-ils, doivent avoir pour but l'amélioration morale, intellectuelle, physique, de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre. Un journal quotidien, *le Globe*, appela sur eux l'attention des penseurs ; les correspondances s'organisèrent en province ; une nouvelle société se forma au milieu de la société ancienne : elle eut ses lois, ses mœurs et ses dogmes.

Peu métaphysicien, Bazard se laissa facilement entraîner par Enfantin, son collègue dans la direction du saint-simonisme. Il s'en aperçut ; mais, trop fier pour retirer des paroles qu'il avait prononcées et signées de sa main, et trop consciencieux pour faire sciemment un seul pas dans la mauvaise voie, il tomba sous le coup de son erreur. Il avait admis, sans en prévoir les conséquences, l'égalité de l'esprit et de la matière, l'exaltation du principe-amour, la création d'un droit sacerdotal, intermédiaire entre la nature divine et la nature humaine ; et, poussé par l'inflexible logique, il se trouvait transporté au delà de l'état normal de la société. Jusque-là il avait pu résister à l'impulsion d'Enfantin ; il avait même fait

céder devant ses idées celles de son rival, en adressant, au nom du saint-simonisme, au président de la chambre des députés, une lettre dans laquelle il repoussait le dogme de la communauté des femmes, qu'on attribuait aux disciples de Saint-Simon. Mais il était désormais impossible aux deux chefs de vivre sur le même fonds d'idées : en 1831, une scission éclatante s'opéra entre eux; et Bazard, moins flexible et moins adroit que son adversaire, se trouva seul. Il essaya de reconstituer autour de lui une école; il publia un premier manifeste qu'il signa *Bazard, l'un des deux chefs de l'ancienne hiérarchie saint-simonienne, chef de la hiérarchie nouvelle;* il attaqua violemment Enfantin, et dévoila le secret de la dissension qui avait commencé entre eux depuis vingt mois : il disait que la société qu'Enfantin rêvait devait être fondée sur la corruption, la séduction, la fraude. Mais il essaya vainement de combattre : les forces lui manquèrent; et, dans une séance intérieure, pressé par la logique d'Enfantin, qui lui opposait ses déclarations précédentes, il tomba frappé d'apoplexie. Ce fut un coup dont il ne se releva pas : retiré à la campagne, il y mourut de langueur. Bazard fut, pour nous servir des paroles de M. Reynaud, « un homme puissant, vertueux, désintéressé. La connaissance de la vérité fut la prière constante de son cœur; s'il a failli, c'est qu'il n'y a pas de chemin plus périlleux que celui des nouveautés; et son ambition, s'il y en a eu en lui, a été de ces ambitions qui ne naissent qu'aux grandes âmes. »

Le Bas, *Dict. encyclop. de la France.* — *Le Globe*, 1831 et 1832. — *Encyclop. Nouvelle.*

***BAZARDUS** (*Jean-Marc*), littérateur et poëte italien, natif de Sarzana, vivait à la fin du seizième siècle. On a de lui : *Discursus academici*, ainsi que des poésies latines et italiennes.

Oldoin, *Athenæum Romanum.*

***BAZE** (*N...*), avocat et homme politique, né à Agen en 1800. Il est fils d'un graveur sur bois. En 1821 il débuta, comme avocat, dans sa ville natale, et devint bâtonnier de son ordre. Après la révolution de 1848, il siégea successivement à l'assemblée constituante et à l'assemblée législative. A la constituante, il fut membre du comité de la justice, et vota contre le droit au travail, pour les deux chambres, pour le vote à la commune, pour la proposition Rateau, et contre la mise en accusation du ministère du 20 décembre. A la législative, il fut questeur, et membre de la commission de l'instruction publique ainsi que de la commission de la loi contre les clubs. Le décret du 9 janvier 1852 l'a éloigné temporairement du sol de la France.

Dictionnaire de la Conversation.

***BAZEL** (*Nicolas*), médecin belge, vivait dans la dernière moitié du seizième siècle. On a de lui : *Descriptio cometæ qui die* 14 *nov.* 1577 *apparuit;* Anvers, 1578, in-4°.

Swert, *Athenæ Belgicæ.*

BAZHENOV (*Vassili-Ivanovitch*), célèbre architecte russe, né à Moscou le 1er mars 1737, mort à Saint-Pétersbourg le 2 août 1799. Il étudia l'architecture à l'Académie des beaux-arts, sous la direction de Tchevakinsky. En 1761, il fut envoyé à Paris pour y poursuivre ses études; il visita plus tard l'Italie. A sa rentrée en Russie, l'impératrice Catherine le consulta sur des plans d'édifices qu'elle voulait faire élever. C'est ainsi que le Kremlin fut reconstruit sur un nouveau modèle; il fallut des sommes énormes pour réaliser ce projet : un seul escalier tout en marbre était évalué cinq millions de roubles. La réputation de Bazhenov est restée attachée à cette gigantesque entreprise. Il fut chargé, en 1776, d'élever un palais dans le style gothique ou dans le style moresque, à son choix; mais l'architecte suivit ses propres inspirations. Catherine, mécontente, fit abattre une grande partie des premiers travaux et confia les plans d'une nouvelle construction à Kazakov. Il paraît, du reste, que Bazhenov était tombé en disgrâce, comme soupçonné d'avoir des opinions politiques dangereuses, et d'entretenir une correspondance secrète avec les sociétés maçonniques. Cependant il revint en faveur sous Paul Ier, qui le décora de l'ordre de Saint-Paul, et le chargea de l'érection de divers palais. Son œuvre principale est la magnifique église de Kazan à Saint-Pétersbourg. Bazhenov s'occupait aussi d'études littéraires. On a de lui une *traduction* de *Vitruve* en 4 vol. in-4°, 1790-1796.

Evgenii, *Notice sur Bazhenov*, dans le *Télégraphe de Moscou.*

BAZICALUVA ou **BAZZICALUVE** (*Hercule*), dessinateur et graveur italien, natif de Pise. Il fut attaché au service du duc de Toscane et eut pour maître de dessin Giulio Parigi. On a de lui une collection de douze grands paysages, cinq vues de batailles, et l'*Entrée triomphale des chariots*, dessin qui a été gravé, d'après lui, par Stephen de la Bella.

Heinecken, *Dictionnaire des Artistes.*

BAZIN, noms de plusieurs médecins français, qui paraissent avoir tous appartenu à la même famille. Les voici, dans l'ordre chronologique :

I. **BAZIN** (*Guillaume*), médecin, natif des environs de Chartres, mort en 1500. Il fut élu doyen, en 1472, de la Faculté de médecine; c'est sous lui que fut bâtie l'ancienne École de médecine, rue de la Bûcherie. On ignore en quel lieu la Faculté faisait auparavant ses cours. L'école de la Bûcherie ne fut achevée qu'en 1477, et agrandie en 1519 et 1571.

Biographie médicale.

II. **BAZIN** (*Denis*), médecin français, professait la chirurgie à Paris au commencement du dix-septième siècle; il mourut le 5 septembre 1632. On a de lui : *Ergo senilis juventus ὠχυμοιρίας judicium;* Paris, 1630, in-4°.

III. ***BAZIN** (*Simon*), médecin français, fils de Claude Bazin, mort en 1660. Il fut doyen de la

Faculté de Paris en 1638, et présida, en cette qualité, au choix de la nourrice de Louis XIV. On a de lui : *Ergo ex carie pudendi callosa cicatrix syphilis certissimum signum;* Paris, 1628, in-4° ; — *Ergo magis ab aere quam alimentis corpus mutatur;* Paris, 1598, in-4°.

Biographie Médicale.

IV. **BAZIN** (*Gilles-Augustin*), médecin, natif de Paris, mort en 1754. Il exerça sa profession à Strasbourg, et se livra spécialement à l'étude de la botanique et de l'histoire naturelle. On a de lui : *Observations sur les plantes et leur analogie avec les insectes;* Strasbourg, 1741, in-8° ; — *Traité de l'accroissement des plantes*, 1743, in-8° ; — *Histoire naturelle des abeilles;* Paris, 1744, 2 vol. in-12 ; — *Lettres sur les Polypes*, 1745, in-12 ; — *Abrégé de l'Histoire des Insectes, pour servir de suite à celle des Abeilles;* Paris, 1747, 2 vol. in-12 : c'est un excellent extrait de l'ouvrage de Réaumur ; — *Description des courants magnétiques;* Strasbourg, 1753, in-4° ; — *le Traité sur l'acier d'Alsace* est du frère aîné de Bazin.

Biographie Médicale.

BAZIN (*Jacques-Rigomer*), publiciste, né au Mans en 1771, mort le 20 janvier 1820. Il se fit connaître de bonne heure par son dévouement inaltérable à la cause démocratique. Il fit d'abord de l'opposition au Directoire dans un journal, *le Démocrate*, qui fut bientôt supprimé. Il attaqua ensuite le gouvernement de Napoléon, et fut détenu à Ham comme complice de Malet, bien que la justice n'ait pu produire aucune preuve. Rendu à la liberté en 1814, il essaya en vain d'organiser une guerre nationale à l'invasion des alliés. Ses brochures à quinze et vingt centimes, pour l'instruction du peuple, lui suscitèrent un procès devant la cour royale d'Angers, où il fut acquitté. Mais, en butte aux tracasseries de la police, il mourut à la suite d'un duel. Ses brochures et pamphlets ont été, pour la plupart, publiés sous ce titre : *le Lynx;* Paris, 1814, in-8°, et : *Suite du Lynx;* ibid., 1817, in-8°. — Outre ces pamphlets, on a de lui : *Jacqueline d'Olysbourg*, mélodrame représenté à l'Ambigu en 1803 ; — *Charlemagne*, tragédie en cinq actes et en vers ; le Mans, 1807, in-8° ; — *Lettres françaises*, 1807, in-8° ; — *Lettres philosophiques*, 1814, in-18 ; — *Séide*, nouvelle ; le Mans, 1816, in-8° ; — *Voltaire et Rousseau, conte si l'on veut;* ibid., 1817, in-8°.

Biographie des Contemporains.

***BAZIN** (*Jean*), diplomate français, né à Blois le 25 septembre 1538, mort en 1592. Il exerçait dans cette ville les fonctions de procureur du roi, lorsqu'il fut choisi en 1572 pour accompagner en Pologne l'évêque de Valence, chargé de proposer aux états de ce royaume le duc d'Anjou comme successeur de Sigismond-Auguste, dernier roi de la famille des Jagellons. Bazin prononça en latin, à la diète de Kalisch, une harangue qui fut accueillie par les plus vifs applaudissements. Quelque temps après, il fut envoyé à la diète de Varsovie, puis à celle de la petite Pologne, où il sut gagner au duc d'Anjou les suffrages de la majorité de la noblesse. Après avoir ainsi contribué activement à l'élection de ce prince, il revint en France pour rendre compte au roi du succès de sa mission. Mais bientôt il fut renvoyé en Pologne avec le titre de résident. Des dissensions s'étaient élevées parmi les nobles ; un parti nombreux demandait une diète générale : il ne s'agissait de rien moins que de revenir sur l'élection du roi. Le résident français parvint à apaiser tous ces troubles, et le duc d'Anjou lui fut redevable une seconde fois du trône de Pologne. A son retour en France, Bazin fut accusé de protestantisme, et forcé de s'exiler.

L'un de ses fils, Isaac BAZIN, fut nommé en 1626 député général des protestants de France auprès du roi, et exerça cet emploi jusqu'à sa mort.

Moréri, *Dict. hist.* — Le Bas, *Encycl. de la France.*

***BAZIN** (*Jean-Baptiste*), théologien et hagiographe français, né à Auxonne le 14 janvier 1637, mort dans la même ville le 30 janvier 1708. Il était, en 1673, procureur général de l'ordre des Cordeliers de Dijon. On a de lui : *Praxis recollectionis animæ, ad usum Fratrum Minorum de observantia provinciarum Galliæ;* Paris, Dezallier, 1686, in-12 ; — *la Grand'-Messe et la manière de l'entendre et d'y assister saintement, selon l'esprit de J.-C. et de l'Église;* Lyon, 1687, in-12 ; — *Éclaircissements sur la sainte Messe, justifiée par l'Écriture, les conciles et les Pères;* Lyon, de la Roche, 1688, in-12 ; — *les Magnificences de Rome à la canonisation des bienheureux Jean Capistran et Pascal Baylon, religieux de l'ordre de Saint-François, avec les Vies des saints Laurent-Justinien, Jean Faconde et Jean de Dieu, canonisés avec eux;* Lyon, 1693, in-8° ; — *Quelques remarques sur le grand couvent de Saint-Bonaventure de Lyon;* Lyon, 1697, in-12 ; — *Abrégé de la Vie de saint Jean Capistran*, etc. ; Lyon, 1698, in-8°.

Papillon, *Bibliothèque des Auteurs de Bourgogne*, t. I, p. 19 et 20.

***BAZIN** (*Louise-Hélène* DE), femme poëte, vivait à Soissons dans la première moitié du dix-huitième siècle. On a d'elle : *Éloge de la ville de Soissons*, en vers ; Soissons, 1712, in-4°. Elle en a donné elle-même un extrait ; Paris, 1713, in-4°.

Lelong, *Bibliothèque historique de la France*, édit. Fontette.

BAZIN (*Nicolas*), graveur français, né vers 1636 à Troyes, mort vers 1706. Il vint fort jeune à Paris, et eut pour maître Claude Mellan. Ses pièces sont des portraits et sujets de dévotion, tous du même format (in-4°), qui porte encore le nom de *Bazin*. On a de lui plusieurs gravures estimées, d'après le Corrége, le Guide, Philippe de Champagne, Lebrun, etc.

Michel Huber, *Manuel des Curieux*, etc., t. VII, p. 227.

BAZIN (*Thomas*). *Voy.* BASIN.

* **BAZIN** (*Anaïs* DE RAUCOU), historien français, né à Paris le 8 pluv. an V (27 janvier 1797), mort le 23 août 1850. Il commença ses études à Paris, et les interrompit à dix-sept ans pour entrer dans les gardes du corps. Devenu avocat en 1818, il se voua en même temps aux travaux littéraires, et concourut avec succès à plusieurs prix académiques. On a de lui : *Éloge historique de Chrétien-Guillaume Lamoignon de Malesherbes*; Paris, F. Didot, 1831; ouvrage qui fut couronné par l'Académie française le 9 août 1831; — *la Cour de Marie de Médicis, mémoires d'un cadet de Gascogne* (1615-1618); Paris, 1830, in-8°; — *l'Époque sans nom, Esquisses de Paris* 1830-1833; Paris, Mesnier, 1833; — *Histoire de France sous Louis XIII*; Paris, 1837 et 1842; ouvrage qui obtint de l'Académie française le prix fondé par le baron Gobert : il est judicieusement et consciencieusement écrit; — *Études d'Histoire et de Géographie*; Paris, 1844. M. de Raucou avait été autorisé en 1834 à joindre à son nom celui de son bienfaiteur M. Bazin, et à s'appeler désormais *Bazin de Raucou*.

Sainte-Beuve, *Causeries du lundi*, t. II, p. 436. — Quérard, *la France littéraire*, supplément.

BAZINE. *Voy.* BASINE.

BAZINGHEN (*François-André* ABOT DE), numismate, né à Boulogne-sur-Mer le 17 juillet 1710, mort en 1791. Il fut pendant trente ans conseiller à la cour des monnaies et contribua à fonder à Boulogne une société d'agriculture. On a de lui : *Traité des monnaies et de la juridiction de la cour des monnaies, en forme de dictionnaire*; Paris, 1764, 2 vol. in-4°; — *Tables des monnaies courantes dans les quatre parties du monde*; ibid., in-16; — *Recherches historiques concernant la ville de Boulogne-sur-Mer et l'ancien canton de ce nom*; ibid., 1822, in-8°; — *les Aventures du comte de Vineville et d'Ardelise sa fille*; ibid., 1822, in-8°; roman historique.

Carmier, *Éloge historique* de Bazinghen, dans le *Magasin encyclopédique* de Millin, année 1799.

BAZIRE ou **BASIRE** (*Claude*), membre de la convention, né à Dijon en 1764, mort le 3 avril 1794. Il était commis aux archives des états de Bourgogne lorsque la révolution éclata. Il fut d'abord nommé membre du directoire du district de Dijon, puis député du département de la Côte-d'Or à l'assemblée législative. Dans la séance du 11 novembre, il dénonça un receveur général des finances qui engageait ses employés à émigrer. Le 23, il vota la suppression des costumes religieux et la liberté des cultes; le 25, il fit créer le comité de surveillance. Le 4 février 1792, il s'éleva contre l'exportation du numéraire, et demanda trois jours après, comme remède à ce mal, la séquestration des biens des émigrés. C'est par lui que la nation fut instruite de l'existence du *Comité autrichien*, dont le but était une réaction contre-révolutionnaire. Un juge de paix, nommé Larivière, lança contre lui un mandat d'amener; mais l'assemblée le prit sous sa protection, et mit Larivière en accusation. Depuis ce temps, Bazire coopéra activement aux journées du 20 juin et du 10 août 1792. Après cette dernière journée il sauva plusieurs soldats suisses, en faisant décréter qu'ils étaient sous la sauvegarde de la loi. C'est à lui que l'on doit la prohibition des inhumations dans les églises. Représentant du département de la Côte-d'Or à la convention, il se rangea d'abord parmi les montagnards, demanda la peine de mort pour tout individu qui proposerait de créer « une puissance héréditaire et individuelle, » dénonça, le 14 décembre 1792, Brissot à Louvet, et vota la peine de mort dans le procès de Louis XVI. Dans le mois de février 1793, il fut nommé membre du comité de sûreté générale, et envoyé en mission à Lyon, avec Legendre et Rovère. Il cassa la municipalité de cette ville, qui était du parti girondin, et la recomposa avec des hommes qui partageaient ses principes. Au 31 mai, il parla contre la commission des douze, et demanda que la convention allât fraterniser avec le peuple, qui attendait à la porte, et que l'assemblée expulsât de son sein les partisans de Vergniaud et de Brissot. Le 22 juillet, il dénonça Custine; le 28 août, il provoqua la loi qui déclarait la république en état de révolution jusqu'à la paix. Quelques jours après, il fut nommé secrétaire de la convention, et proposa la loi qui ordonnait le tutoiement. Le 10 novembre, il combattit la motion qui avait pour but de forcer les représentants du peuple à rendre compte de leur fortune, et parla contre le système de la terreur. Accusé de complicité avec Chabot et d'autres députés convaincus d'avoir, en vue d'un sordide intérêt, falsifié un décret de la convention relatif à la liquidation de la compagnie des Indes, et d'avoir corrompu Fabre pour acheter son silence, Bazire, quoiqu'il eût dénoncé le crime au comité de salut public, fut décrété d'arrestation le 16 janvier 1794. Après une détention de quatre mois au Luxembourg, il fut traduit au tribunal révolutionnaire, condamné à mort le 3 avril, et exécuté le même jour. Le corps législatif accorda, le 2 mai 1797, une pension à sa veuve.

Le Bas, *Dictionnaire encyclopéd. de la France*. — *Biographie des Contemporains*.

BAZIUS (*Jean*), historien suédois, né en 1581, mort en 1640 : il était évêque de Vexio. On a de lui : *Inventorium Ecclesiæ Suecorum, libris VIII, descriptum usque ad annum* 1642; Lincopia, 1642, in-4°. Bazius eut trois fils, dont l'un, Benoît, fut précepteur de Charles-Gustave, depuis roi de Suède sous le nom de Charles X. Benoît composa des dissertations sur divers sujets de morale, de littérature et d'histoire, et fut anobli sous le nom d'*Ekchielm*.

Bergius, *De Statu Eccles. Moscovit.* — Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*.

* **BAZOCHE** (de la Meuse), avocat du roi au bailliage de Saint-Mihiel, mort en 1817. Il fut

nommé député aux états généraux par le tiers état du bailliage de Bar-le-Duç; envoyé ensuite, par le département de la Meuse, à la convention nationale, il y vota la déportation de Louis XVI. En 1797, il fut nommé au conseil des anciens, fut élu secrétaire l'année suivante, et cessa, en l'an II, de faire partie de cette assemblée. Enfin il obtint successivement l'emploi de procureur impérial près le tribunal criminel de la Meuse, et celui d'avocat général à la cour impériale de Nancy. En 1815, il siégea à la chambre des représentants, et la même année à la chambre des députés des départements.

Le Bas, *Dict. encyclop. de la France.* — *Biographie des Contemporains.*

***BAZOT** (*Étienne-François*), littérateur français contemporain, né à Château-Chinon (Nièvre) le 13 mars 1782. Il a publié, à différentes époques, *le Manuel des Francs-Maçons*, gros volume in-12, réimprimé quatre fois; — *l'Éloge historique de l'abbé de l'Épée*, in-8°, et différents ouvrages, entre autres 2 vol. in-18 de *Contes à l'usage de la jeunesse*, et un *Recueil de poésies*. M. Bazot a dirigé la *Biographie nouvelle des Contemporains*.

Le Bas, *Dict. encyclop. de la France.* — Quérard, *la France littéraire.*

BAZVALEN (*Jean* DE), gentilhomme attaché à la cour de Jean IV, duc de Bretagne (1387). C'est à lui que revint l'action généreuse que Voltaire, dans sa tragédie d'*Adélaïde Duguesclin*, prête au sire de Couci. *Voyez* CLISSON.

BAZZACCO. *Voy.* PONCHINO.

***BAZZANI** (*Gaspero*), peintre, de l'école de Modène, né à Reggio en 1701, mort en 1780. Il excella dans la peinture de décorations théâtrales.

Tiraboschi, *Notizie degli Artefici Modenesi.*

***BAZZANI** (*Giuseppe*), peintre, né à Mantoue, mort en 1700 directeur de l'Académie de peinture de cette ville. Il fut élève de Canti, et prit malheureusement à son école l'habitude d'une précipitation qui nuisit trop souvent à la perfection de ses œuvres. Grand admirateur de Rubens, il s'efforça de suivre ses traces, et en cela il fut aidé par sa brillante imagination; mais il ne put jamais approcher, pour le coloris, de son inimitable modèle. Il a beaucoup peint à fresque à Mantoue. E. B—N.

Volta, *Notizie de' Professori Mantovani.*

BAZZANI (*Mathieu*), médecin italien, né à Bologne le 16 avril 1674, mort le 29 décembre 1749. Il étudia la botanique et la médecine dans sa ville natale, où il obtint ensuite une chaire. Il a laissé un ouvrage intitulé *De ambiguæ prolatis in judicium criminationibus consultationes physico-medicæ nonnullæ*, 1742, in-4°. Il s'est surtout fait connaître par ses expériences sur le moyen de colorer les os des animaux en leur faisant manger de la racine de garance (*Commentaires* de l'Institut de Bologne, t. II). L'auteur avait nourri plusieurs poulets avec de la garance, et les résultats de ses expériences sont en tout conformes à celles de Duhamel, excepté que ses poulets ont très-bien résisté; au lieu que ceux de Duhamel n'ont pu soutenir les épreuves auxquelles il les avait soumis.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

***BAZZANO** (*François-Angeluccio di*), chroniqueur italien, vivait au seizième siècle. On a de lui : *Cronica delle cose dell' Aquila dall' anno 1436 al 1585*.

Muratori, *Antiquit. Italiæ medii ævi*, vol. VI.

***BAZZANO** (*Guillaume*), littérateur italien, natif de Nice, vivait dans la dernière moitié du seizième siècle. On a de lui : *l'Usura*, comédie (en prose); Trino, 1565, in-4°; — *la Clizia, rime diverse*; Trino, 1571, in-8°.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

BAZZICALVA (*Ascagne-Maria*), médecin de Lucques, vivait au commencement du dix-huitième siècle. Il a publié un livre où il explique les causes des maladies par des raisons empruntées à la mécanique. Ce livre a pour titre : *Novum systema medico-mechanicum et novæ tumorum methodus, quorum nomine comprehenduntur inflammationes veræ*; Parme, 1701, in-4°. L'auteur expliquait l'inflammation par des raisons mécaniques, rappelant ainsi le système de Baglivi.

Biographie Médicale.

***BAZZINO** ou **BAZZINI**, nom commun à deux musiciens :

Natale, compositeur et organiste, mort à Bergame en 1639. On a de lui : *Messe, motetti e dialoghi a cinque voci concertati*; — *Motetti a una, due, tre e quatro voci, lib. I e II*; — *Messe e Salmi a tre concertati*; — *Arie diversi*. Toutes ces œuvres ont été imprimées à Bergame.

François, téorbiste et compositeur, frère cadet du précédent, né à Lovero (État vénitien) vers 1600, mort à Bergame le 15 avril 1660. On a de lui : *Suonate di tiorba*; — *Canzonette à voce sola*; — *la Representazione di S. Orsola, con diversi instrumenti, oratorio*.

D. Calvi, *Scritt. Bergameschi.*

BÉ (le) *Voy.* LEBÉ.

***BÉ** (DU), médecin français, vivait dans la dernière moitié du dix-septième siècle. On a de lui : *Medulla medicinæ theoreticæ*; Paris, 1671.

Kœnig, *Bibliotheca vetus et nova* :

***BEACH** (*Jean*), théologien américain, vivait dans la seconde moitié du dix-huitième siècle. Il fut ministre à Newton, dans la province de Connecticut. On a de lui (en anglais) : *Recherches sur l'État des Morts*; 1755; — *le Devoir de l'amour de nos ennemis*, 1768.

Allen, *Amer. Biograph.*

***BEACON** ou **BECON** (*Thomas*), théologien anglais, né dans le comté de Norfolk ou de Suffolk en 1510, mort à Cantorbéry en 1570. Il étudia la théologie à l'université de Cambridge, et embrassa avec ardeur la cause de la réforme. Il avait été nommé en 1547 à la cure de Saint-

Étienne, à Walbrook; mais il en fut dépossédé à l'avénement de la reine Marie, et envoyé en exil. Il donna lui-même, dans le *Jewel of Joy*, un récit curieux de sa vie errante. Il rentra en grâce sous le règne d'Élisabeth, et devint chanoine de Cantorbéry. Il a laissé : *a Potation for Lent; — the Pathway unto Prayer; — the Nosegay; — David's Harp; — A treatise of fasting; — the Castle of Comfort; — the Solace of the Soul; — the Christian Banquet; — the Fortress of the Faithful; — the Christian Knight; — the Pomander of Prayer; — the Sick man's salve.* Tous ces écrits ont été réunis en un volume in-fol. par John Day, imprimeur, et publiés en 1563.

Th. Beacon, *the Jewell of Joy.* — Rose, *New Biog. Dictionary.*

*BEALE (*Barthélemy*), médecin anglais, vivait vers le commencement du dix-septième siècle. On a de lui : *Essay attempting a more certain and satisfactory discovery, both of the true causes of the diseases proceeding from vicious blood;* Londres, 1706, in-8°. L'auteur y établit la nécessité de la saignée, et d'un examen attentif du sang encore chaud.

Carrère, *Bibliothèque de la Medecine.* — *Biographie Médicale.*

*BEALE (*Guillaume*), compositeur anglais, né à Londres vers 1790. Il a publié, en 1820, une collection de Madrigaux et de *Glees* (chansons), qui jouissent d'une grande réputation en Angleterre.

Fétis, *Biographie universelle des Musiciens.*

*BEALE (*Jean*), médecin anglais du dix-septième siècle. Il a publié, dans les *Transactions philosophiques de Londres*, plusieurs mémoires, parmi lesquels on distingue les suivants : *Sur la Phosphorescence des matières animales*, et *sur la prétendue propriété qu'aurait l'application de la main froide d'un mort pour guérir les tumeurs cystiques.* On lui doit aussi plusieurs opuscules sur l'agriculture et l'économie rurale.

Biographie médicale.

BEALE (*Marie*), femme peintre, née en 1632, dans le comté de Suffolk en Angleterre; morte le 8 décembre 1697. Elle se distingua dans la peinture des portraits, et égala les artistes ses contemporains en coloris, en force et en vivacité. Plusieurs de ses portraits, tels que ceux de *Tillotson*, de *Stillingfleet*, de *Patrick*, de *Wilkin*, etc., existent encore dans la collection du comte Ilchester à Melbury. Cette artiste a copié avec beaucoup d'exactitude les ouvrages de sir Pierre Lely et de Van Dyck. Elle cultivait aussi la poésie, et a paraphrasé quelques-uns des *Psaumes de David* dans la version du docteur Woodford. Son époux et deux de ses fils furent aussi peintres.

Walpole, *Anecdotes of Painting.* — Heinecken, *Dictionnaire des Artistes.*

BEALE (*Robert*), en latin BELUS, jurisconsulte anglais, célèbre comme collectionneur et bibliomane, mort en 1601. Exilé pour ses opinions religieuses, il visita la France, l'Allemagne, l'Italie, où il fit l'acquisition des livres les plus curieux, et parvint à se faire ainsi une des plus belles collections historiques de l'Europe. Elle servit à former le fameux recueil des historiens espagnols, publié à Francfort en 1579, sous ce titre : *Rerum hispanicarum scriptores aliquot, ex bibliotheca clarissimi viri Domini Roberti Beli, Angli.* A l'avénement de la reine Élisabeth, Beale revint dans sa patrie, et y reprit sa profession de jurisconsulte. Sir Francis Walsingham, dont il avait épousé la sœur, l'initia à la vie politique, en se l'adjoignant comme secrétaire dans son ambassade près la cour de France, et, plus tard, près du prince d'Orange. Beale fut à son tour employé comme plénipotentiaire de la Grande-Bretagne dans ses traités avec l'Espagne. Il assista en cette qualité à la négociation qui amena le traité de Berwick en 1600. On a de lui quelques lettres diplomatiques qui se trouvent dans Lodge, *Illustrations of British history*, et dans Wright, *Queen Elizabeth and her times.*

Rose, *New Biographical Dictionary.*

*BEAN (*Richard*), historien, peintre et graveur anglais, né en 1792, mort à Hastings le 24 juin 1817. Le fini de ses portraits lui valut une réputation méritée; ses planches anatomiques sont remarquables pour la finesse du trait, la force et la correction de l'ensemble. Vers 1814, Bean abandonna la gravure pour la peinture. Il vint à Paris, et y étudia les vieux maîtres, Michel-Ange, Raphaël et Albert Dürer; il visita les ateliers des peintres d'alors, David, Gérard, etc.; après quoi il rentra en Angleterre, où un autre goût s'empara de lui : Bean s'adonna entièrement à la musique jusqu'à sa mort, qui arriva par accident : il se noya en se baignant à Hastings.

Gentleman's Mag., vol. XXXVII, p. 86.

*BEARD (*Jean*), artiste dramatique anglais, né en 1716, mort en 1791. Il était doué d'une voix de ténor des plus rares, et joignait à une excellente méthode de chant un véritable talent de comédien. Il a laissé de grands souvenirs aux théâtres de Covent-Garden et de Drury-Lane : lui seul a su rendre dans tout leur pathétique et leur suavité les admirables compositions de Hændel.

Dict. of Music. — Hogarth, *Memoirs of the Musical Dramat.*, II, 67, 69.

*BEARD (*Thomas*), graveur irlandais, vivait vers 1728. Il a gravé des portraits en demi-teinte, d'après Guide et Kneller.

Bryan, *Dict.*

BEARDÉ DE L'ABBAYE (...), économiste et agronome, né vers le commencement du dix-huitième siècle (1), mort en 1771. On a de lui : *Dissertation qui a remporté le prix sur la*

(1) A Aix-la-Chapelle peut-être, où il était, en 1768, docteur en droit civil et canon.

question proposée en 1766 par la Société d'économie et d'agriculture à Saint-Pétersbourg; Saint-Pétersbourg, 1768, in-8°; Amsterdam, 1769, in-8°. La question à résoudre était celle-ci : « Est-il plus avantageux à un État que le paysan possède en propre du terrain, ou qu'il n'ait que des biens meubles? Et jusqu'où doit s'étendre cette propriété pour l'avantage de l'État? » Beardé la décide affirmativement. Sa dissertation (1) est suivie, dans l'édition de 1768, de trois discours (un en français, par L.-F. Graslin, et deux en allemand) qui ont partagé l'accessit : elle a été reproduite dans un volume intitulé *la Félicité publique considérée dans les paysans cultivateurs de leurs propres terres*, trad. de l'italien par M. Vignoli, précédée de la dissertation, etc.; Lausanne, 1770, in-8° (2); — *Essai d'agriculture*, ou *Diverses tentatives physiques proposées pour l'avantage de la Société;* Hambourg et Brême, 1768, in-8°; — *Recherches sur les moyens de supprimer les impôts, précédées de l'Examen de la Nouvelle Science;* Amsterdam, 1770, in-8°. L'*Examen* est consacré à la réfutation, parfois un peu vive, des principes émis dans l'*Ordre naturel et essentiel des sociétés politiques* de Le Mercier de la Rivière, et dans le traité *De l'origine et des progrès d'une science nouvelle* de Dupont (3). *Voy.* ces noms.

J. RAVENEL.

Quérard, *la France littéraire.*

***BEATIANO** (*Jules-César*), écrivain héraldique, né en Istrie, vivait vers le milieu du dix-septième siècle. Il était de l'ancienne famille des comtes de Gepidia. On a de lui : *Araldo Veneto.*

Allgemeines Historisches Lexicon.

BEATILLO (*Antoine*), hagiographe italien, né à Bari, près de Naples, le 22 mai 1570; mort à Naples le 7 janvier 1642. Il entra de bonne heure dans l'ordre des Jésuites, et devint successivement recteur de plusieurs collèges. Beatillo s'est fait une réputation comme prédicateur. On a de lui : *Historia civitatis Barii;* Naples, 1637, in-4°; — *Vies de saint Nicolas, saint Sabinus, saint Irénée*, etc.

Alegambe, *Bibl. script. Soc. Jesu.*

(1) Le *Journal encyclopédique* en rend un compte assez avantageux (janvier 1770, p. 201-212) : elle est traitée plus sévèrement dans le *Journal de l'Agriculture* (septembre 1770, p. 117-182).

(2) M. Quérard et la *Biographie universelle* se trompent en présentant Beardé de l'Abbaye comme traducteur d'un ouvrage italien de Vignoli. *La Felicità publica*, qui avait concouru pour le prix de Saint-Pétersbourg, fut publiée à Brescia en 1769. Jean Vignoli la traduisit en français, et, en imprimant son travail, il reproduisit la pièce couronnée.

(3) L'abbé Baudeau prit la défense de ses amis, dans une *Lettre à M. Beardé de l'Abbaye sur sa critique prétendue de la science économique;* voyez les *Ephémérides du citoyen* (1770, VII, 80-187) : c'est un modèle de discussion décente et modérée. On ne retrouve pas toujours les mêmes qualités dans un article anonyme que l'abbé Roubaud inséra dans le *Journal de l'Agriculture* (juin 1770, p. 115-186.)

BEATON, BETON ou **BÉTHUNE** (*David*), cardinal et primat d'Écosse, né en 1494, mort en 1546. Il fut un des plus ardents adversaires de la réforme dans son pays. Jacques V, dont il était garde des sceaux et confident, l'envoya en 1533 négocier son mariage avec Marguerite de France, puis en 1538 avec Marie de Lorraine. En 1539, Beaton succéda à son oncle sur le siége archiépiscopal de Saint-André, et, quelque temps après, le pape Paul III le nomma cardinal. Après la mort du roi, Beaton devint chancelier de la jeune reine Marie, contraria le régent, comte d'Arran, prince de sang royal, en lui suscitant un rival dans la personne du comte Lennox. S'étant emparé de la personne de la reine, il contraignit le régent à solliciter une réconciliation avec lui, et à abjurer le protestantisme. Il eût voulu, dans sa politique, susciter une guerre, et rompre complétement avec l'Angleterre; mais il avait dissipé en festins et en débauches la plus belle partie des trésors de l'Écosse, et il n'aurait pu soutenir une telle guerre. Le régent lui ayant abandonné la direction des affaires, Beaton ordonna contre les protestants la plus cruelle des persécutions. Il les recherchait lui-même dans ses tournées épiscopales, et les faisait périr par la main du bourreau. Il fit chasser Knox, célèbre réformateur, de l'université de Saint-André, et voulut qu'on brûlât en sa présence George Wishart, le prédicateur le plus éloquent du protestantisme. Cette cruauté, poussée jusqu'à la folie, souleva contre Beaton des haines énergiques; des gentilshommes, ses ennemis, pénétrèrent dans son château pour le tuer; le cardinal demanda grâce : « Grâce? lui répondit-on; tu auras celle que tu as faite à Wishart. » Et à l'instant même il est poignardé; son cadavre, revêtu des habits de cardinal, fut accroché aux murs du château.

Cook, *Hist. Ref. in Scot.* — Knox, *Joyful narrative.*

BEATON, BETON ou **BÉTHUNE** (*Jacques*), neveu du précédent et archevêque de Glascow, né à Balfour en 1530, mort à Paris le 28 avril 1603. A vingt-cinq ans, il fut nommé archevêque par l'influence du cardinal David Beaton; mais, en 1560, le neveu, digne de l'oncle, passa en France, emportant avec lui les vases sacrés et les archives de sa cathédrale. On a de lui une *Histoire d'Écosse* qui n'a pas été imprimée.

Keith, *Scotch Bishops.*

BEATON, BETON, ou **BÉTHUNE** (*Jacques*), homme d'État et prélat écossais, vivait au commencement du seizième siècle; il mourut en 1539. Abbé de Dumferline et de Whitern, il fut élevé, trois ans après, à l'archevêché de Glascow. La reine mère le choisit pour premier conseiller; et, en 1515, il devint chancelier du royaume. Le duc d'Albany (Jean Stuart), gouverneur d'Écosse, l'investit de toute sa confiance; et lorsqu'il vint en France pour y prendre du service, il le nomma président du conseil, chargé, en son absence, du gouvernement. Beaton resta dévoué au duc, malgré les piéges que lui tendit Angus,

qui conspirait en faveur de la maison de Douglas, dont il était proche parent. Il ne trahit point son mandat, malgré les sollicitations de la reine mère et la politique de Henri VIII, qui, jaloux de briser l'alliance cimentée entre la France et l'Écosse, voulait placer ce dernier pays sous l'influence de l'Église anglicane. Beaton était devenu en 1522 archevêque de Saint-André, c'est-à-dire le plus haut dignitaire de l'Église d'Écosse. Deux ans plus tard, il fit partie du conseil de régence, qui s'opposa à ce que la reine mère séquestrât la personne du jeune roi, ce qui pouvait devenir la source de troubles pour l'Écosse. Le conseil en référa même au roi d'Angleterre et au parlement, qui décidèrent que le roi mineur serait éloigné à Holy-rood, et qu'il serait placé sous la sauvegarde de Beaton et d'Angus. Enfin, la majorité du souverain ayant été déclarée par le parlement en 1525, le pouvoir suprême tomba entre les mains d'Angus, et les Douglas devinrent tout-puissants. Beaton, au contraire, déchu de toute autorité et voyant sa vie en danger, fut obligé de se cacher dans les montagnes sous les habits d'un berger. Angus finit par lui proposer une réconciliation, à la condition qu'il abandonnerait les taxes et dîmes de l'archevêché de Saint-André, à quoi Beaton consentit. A partir de ce moment, la guerre religieuse fut allumée en Écosse, et le sang coula; Patrick Hamilton et Henri Forest furent les premiers martyrs. En 1528, le roi d'Écosse délivra Beaton de la sujétion où le tenait Angus, uni à la maison de Douglas; mais à dater de cette époque il n'y eut plus rien de remarquable dans la vie de l'archevêque de Saint-André. Son dernier acte fut le mariage de Jacques avec Marie de Guise.

State papers, t. IV, p. 212, 211, et 444 — Crawford, *Officers of State*. — Keith, *Scotch bishops*. — Pinkerton, *Hist. Scot.* — Tytler, *An Enquiry into evidence a G. Mary, queen of Scotland*, 1759. — Cook, *Hist. reform. in Scotl.*

BÉATRICE ou **BEAUTRIZET** (*Nicolas*). *Voy.* BÉATRIZET.

* **BÉATRICE** (*Portinari*), femme immortalisée par les vers de Dante. Le poëte l'avait aperçue dans une fête de famille, et en devint éperdument amoureux : une mort prématurée la lui ravit. Mais ce n'est que le corps qui est couché dans la tombe; l'âme de Béatrice veille toujours sur le poëte, à qui elle apparaît, et qui l'aime désormais d'un amour éternel. Tel est le sujet qui a inspiré à Dante les beaux chants XXX et XXXI du *Purgatorio*. Dans l'une des scènes les plus saisissantes, on voit une femme apparaître au milieu d'un nuage, la tête couverte d'un voile blanc, couronnée de rameaux d'olivier, et vêtue d'un manteau de couleur verte jeté sur une robe rouge comme la flamme : c'est Béatrice, l'emblème de la science des choses divines; Béatrice, qui, au milieu d'un cortége céleste, rappelle toutes les grandeurs et les faiblesses, toutes les voluptés et toutes les douleurs de la passion humaine. Sous le charme d'un pouvoir irrésistible, le poëte s'écrie :

Senza degli occhi aver più conoscenza
Per occulta virtù, che da lei mosse,
D'antico amor sentì la gran potenza...

W.

Boccace, *Origine, Vita, Studj e Costumi di Dante Alighieri*. — Balbo, *Vita di Dante*.

BEATRICIUS. *Voy.* BEATRIZET.

BÉATRIX (*sainte*), fut condamnée à mort et étranglée dans sa prison, en 303, pour avoir retiré du Tibre et enseveli les corps de ses frères, saint Simplice et saint Faustin, martyrs, décapités par ordre de Dioclétien. Le pape Léon fit transporter les reliques de la sainte dans une église qu'il avait fait bâtir à Rome; de là elles furent transférées dans celle de Sainte-Marie Majeure. L'Église catholique fête ces trois martyrs le 29 juillet.

Gesta Martyrum. — *Martyrol. Rom.*

BÉATRIX *de Lorraine*, comtesse de Toscane, veuve depuis 1056 de Boniface III, marquis ou duc de Toscane, mourut le 18 avril 1076. Elle fut mère de la fameuse comtesse Mathilde, ce soutien du saint-siége, qui naquit en 1046. Elle gouverna, comme tutrice de ses enfants, les vastes fiefs de Boniface, qui comprenaient la Toscane et presque toute la Lombardie. Henri III la fit arrêter en 1055, parce qu'elle avait épousé en secondes noces son ennemi Godefroi le Barbu, duc de Lorraine. Ayant recouvré sa liberté deux ans après, elle continua de régner avec sa fille jusqu'à l'époque de sa mort.

Sismondi, *Hist. des Républ. Ital.*

BÉATRIX, femme de l'empereur Frédéric Ier, et fille de Renaud, comte de Bourgogne, fut mariée à cet empereur en 1156. Elle eut la curiosité de visiter Milan. A peine y fut-elle arrivée, que le peuple, désespéré d'avoir perdu son ancienne liberté, la traita d'une manière indigne. Quelques mutins se saisirent de sa personne, la placèrent sur une ânesse, le visage tourné vers la queue, et la promenèrent ainsi par toute la ville. Un tel outrage ne demeura pas longtemps impuni; l'empereur vint en 1162 assiéger Milan, prit et rasa la ville jusqu'aux fondements, à la réserve de trois églises. Il la fit ensuite labourer, et y semer du sel.

Krantz, *Hist. Sax.*, l. VI.

BÉATRIX *de Provence*, fille et héritière de Raymond Bérenger V, dernier comte de Provence, morte en 1267 à Nocera. Elle épousa en 1245 Charles d'Anjou, frère de saint Louis, et fit entrer le comté de Provence dans la monarchie française. Ses trois sœurs étaient épouses de souverains. Son mari ayant été investi du royaume de Naples et de Sicile, elle fut elle-même couronnée à Rome le 6 janvier 1265.

Le Bas, *Dict. Encyclop. de la France*. — Sainte-Marthe, *Histoire générale de la Maison de France*.

* **BÉATRIX** *de Savoie*, mère de **BÉATRIX** *de Provence*, fonda, en 1248, un couvent de dominicains près de Sisteron, et une comman-

derie à Naples. On voyait son tombeau dans l'église Saint-Jean, à Aix.

Bouche, *Hist. de Provence.* — Guichenon, *Hist. de Savoie.* — Ruffi, *Hist. des Comtes de Provence.*

BÉATRIX, fille de Ferdinand, roi de Naples et d'Aragon, fut mariée en 1475 à Mathias Corvin, roi de Hongrie, et mourut en 1508 à Ischia. Elle est célèbre dans l'histoire de ce pays par ses intrigues. Elle aimait par-dessus tout l'ostentation; mais il faut lui rendre cette justice, qu'elle contribua beaucoup au progrès des arts et des sciences en Hongrie, en y faisant venir d'Italie des poëtes, des musiciens et des peintres. Béatrix se flattait de jouir de la succession au trône en écartant le fils naturel de Mathias, Jean Corvin, et en épousant quelque magnat. C'est ce qui la fit accuser d'avoir empoisonné le roi de Hongrie. Toutefois ses plans furent déjoués, et elle passa le reste de ses jours en exil.

Horanyi, *Mem. Hung.* — Sambucus, *Hist. Hung.*

BEATRIZET ou **BEAUTRIZET** (*Nicolas*), dessinateur et graveur lorrain, connu aussi sous les noms de *Beatrici* et *Beatricetti*, né à Lunéville ou à Thionville vers 1507, mort à Rome vers 1570.

Comme beaucoup d'artistes lorrains, Beatrizet se rendit à Rome, où il reçut les leçons d'Agostino de Musi. Ses estampes sont, en général, fort estimées, et marquées d'un monogramme qui varie souvent, mais où domine toujours un N et un B. Son œuvre, dans le *Manuel* de Ch. Le Blanc, se compose de 109 pièces, parmi lesquelles on remarque:

D'après Raphaël, *Joseph vendu par ses frères*; — *la Cène*; — *J.-C. délivrant les ancêtres des limbes*; — *Ascension de J.-C.*, d'après Michel-Ange; — *Jérémie*; — *l'Annonciation*; — *J.-C. et la Samaritaine*; — *J.-C. tenant sa croix*; — une *Pietà*; — *la Conversion de saint Paul*; — *le Jugement dernier*; — *la Chute de Phaéton*; — *Tityus déchiré par le vautour*; — d'après le Titien, *J.-C. au jardin des Oliviers*; — d'après l'antique, *le Laocoon*, des *statues* et des *bustes*; — des *saints*, des *saintes*, des *portraits*, des *sujets d'histoire*, etc.; — enfin, 42 planches pour l'*Historia de la composicion del cuerpo humano, por J. de Valverda*; Roma, 1556, in-f°. P. CH.

Ch. Le Blanc, *Manuel de l'Amateur d'estampes.*

BEATSON (*Robert*), historien écossais, né en 1742 à Dysart (Fife), mort à Édimbourg le 18 avril 1818. Il suivit d'abord la carrière militaire, et se retira en 1766, avec le grade de lieutenant, à Aberdeen, où il consacra ses loisirs à écrire les ouvrages suivants: *A political index to the histories of Great Britain et Ireland*, 1 vol. in-8°, 1786; — *Naval and military Memoirs of Great Britain, from 1727 to the present time*; 3 v. in-8°, 1790-1804; — *View of the memorable action of the Ith. of July 1778*; in-8°, 1791; — *Essay on the comparative advantages of vertical and horizontal windmills*; in-8°, 1798; — *Chronological register of both houses of parliament, from 1706 to 1807*; 3 v. in-8°, 1807.

Rose, *New Biographical Dictionary.*

BEATTIE (*James*), philosophe et poëte, né à Lawrencekirk, dans le comté de Kincardine en Écosse, le 25 octobre 1735; mort à Aberdeen le 18 août 1803. Il n'avait que sept ans quand il perdit son père. Ses premières études furent dirigées par un maître nommé Milne, bon grammairien, mais doué d'assez peu de goût pour préférer Ovide, comme auteur classique, à Virgile. A l'âge de neuf ans, le jeune Beattie entra au collége Mareschal, à Aberdeen, où il obtint la première des bourses fondées dans le but de favoriser l'éducation classique d'enfant appartenant à des familles peu aisées. Il y étudia le grec sous la direction du principal Thomas Blackwell, auteur de *Recherches sur la vie et les écrits d'Homère*, de *Lettres sur la mythologie*, et de *Mémoires sur la cour d'Auguste*. En 1753, après avoir parcouru le cercle entier des études classiques, il prit le grade de maître ès arts. Un emploi de maître d'école étant venu à vaquer dans la paroisse de Fordoun, voisine de celle de Lawrencekirk, il le demanda, et l'obtint en août 1753. L'Église d'Écosse était alors la ressource d'un grand nombre de jeunes gens instruits. Beattie songea à s'y faire une position modeste, mais indépendante. Dans ce but, il retourna passer tout un hiver au collége Mareschal, où il suivit les leçons de théologie du docteur Robert Pollock. Au moment où la carrière ecclésiastique lui paraissait la seule qu'il pût suivre, une chaire de grammaire vint à vaquer à Aberdeen, et lui fut donnée. Deux ans après, en 1760, ses amis lui firent obtenir la chaire de philosophie du collége Mareschal d'Aberdeen. Il eut dans ses attributions l'enseignement de la philosophie morale et de la logique. Ce fut dans l'exercice de ses fonctions qu'il publia les ouvrages dont nous donnerons plus bas l'énumération, et qui le firent honorablement connaître en France, en Allemagne, en Hollande, en Italie, et dans d'autres pays du continent. Entre autres distinctions flatteuses dont il fut l'objet, l'université d'Oxford lui conféra le grade de docteur ès lois; il se vit, en même temps, nommé membre de la Société littéraire et philosophique de Manchester, et correspondant de la Société royale d'Édimbourg. En juillet 1771, le docteur Beattie avait visité Londres pour la première fois, et y avait contracté des relations avec des hommes de la plus haute distinction, tels que lord Mandsfield, Littleton, M. Burke. Dans un second voyage qu'il y fit en 1784, il reçut du roi l'accueil le plus gracieux, et fut gratifié d'une pension. Dès l'année 1767, il avait épousé miss Mary Dun, fille du docteur James Dun, directeur de l'école de grammaire d'Aberdeen. Il en eut deux enfants, qui étaient jeunes encore quand ils perdirent leur mère. Ils ne devaient pas lui survivre

longtemps. L'aîné, James Hay, mourut à l'âge de vingt-deux ans (Voy. l'article suivant); et le plus jeune, Montagu, le 14 mars 1796, dans sa dix-huitième année. Après la mort de son fils aîné, en faveur de qui il avait, en 1787, résigné ses fonctions, le docteur Beattie reprit sa chaire; mais aussitôt qu'il eut perdu son second fils, il se fit nommer un substitut. A partir de cette époque, il abandonna toutes ses anciennes relations, pour être tout entier au sentiment de son inconsolable affliction. C'est ainsi qu'il passa dans la solitude les trois dernières années de sa vie. Il termina, le 18 août 1803, une existence qu'il avait su rendre si honorable pour lui-même et si utile à ses semblables.

Les œuvres de James Beattie se divisent en poétiques et philosophiques. Parmi les premières, qui se composent de pièces variées, la plus remarquable, sans contredit, est un petit poëme intitulé *the Minstrel or Progress of genius* (le Ménestrel, ou les Progrès du génie). C'est le tableau des premiers effets de la muse sur un jeune barde qui ignore encore le génie dont il est tourmenté. Tantôt le poëte futur va s'asseoir au bord de la mer pendant la tempête; tantôt il quitte les jeux du village pour aller écouter à l'écart et dans le lointain le son des musettes. Le poëme du *Ménestrel* est divisé en deux chants, et chaque chant en un certain nombre de stances. Plusieurs stances du premier chant ont été traduites par Chateaubriand dans ses *Considérations sur les littératures étrangères*. — Les ouvrages philosophiques de Beattie sont les suivants : *Essay on the nature and immutability of truth* (Essai sur la nature et l'immutabilité de la vérité), 1 vol. in-8°, 1770; — *Essays on poetry and music, as they effect the mind; on laughter and ludicrous compositions; on the utility of classical learning* (Essais sur la Poésie et la Musique, envisagées comme sources d'émotions pour l'âme; sur le rire et les ouvrages de plaisanterie; sur l'utilité des études classiques; 1 vol. in-8°, 1776; — *Dissertations moral and critical on memory and imagination; on dreaming, the theory of language; illustrations of sublimity* (Dissertations morales et critiques sur la mémoire et l'imagination; sur le rêve; théorie du langage; exemples du sublime); 1 vol. in-8°, 1790; — *Elements of moral science* (Éléments de science morale); 2 vol. in-8°, 1793 : la plus grande partie de cet ouvrage a été traduite en français par M. C. Mallet, Paris, 1840, 2 vol. in-8°. Ces divers ouvrages n'ont pas tous une égale importance; le premier et le dernier méritent surtout qu'on s'y arrête, tout à la fois à cause de leur étendue et de la gravité des questions qui s'y trouvent traitées. — L'*Essai sur la nature et l'immutabilité de la vérité* est une éloquente thèse contre le scepticisme. Après avoir établi que tous nos raisonnements se résolvent dans un certain nombre de premiers principes, et qu'en ce qui concerne ces premiers principes le sens commun est pour l'esprit humain le *criterium* de la vérité, Beattie s'attache à suivre le scepticisme pied à pied sur les principales questions de la philosophie, telles que celles de l'évidence des sens externes, de l'évidence des sens intimes, de l'évidence de la mémoire, du principe de causalité, de la liberté morale, etc. — Les *Éléments de Science morale* ont été divisés par l'auteur en psychologie, théologie naturelle, éthique, économique, politique, logique; toutefois, la morale y tient la place la plus considérable. Le but du philosophe est plutôt d'application que de théorie; et ce qu'il se propose principalement, c'est de faire servir la doctrine du sens commun, ce *criterium* par excellence de l'école écossaise, à la défense et à la propagation des vérités morales et religieuses, ébranlées par le scepticisme. Dans cette vue, il entreprend d'asseoir sur la base du sens commun la philosophie morale et la théologie naturelle; et, parmi les diverses questions qu'il aborde et résout successivement, se rencontrent les problèmes les plus importants et les plus graves, tels que celui de la nature du devoir et du fondement de la morale; celui des devoirs religieux, sociaux, individuels, domestiques, politiques; enfin, la question de l'existence et des attributs de Dieu, et celle de l'immatérialité et de l'immortalité de l'âme. Appréciée dans son caractère général, la philosophie de Beattie est une philosophie plus instructive que *disputeuse*. C'est un système de doctrines moins spéculatives que pratiques. Si quelquefois un peu de profondeur s'y laisse désirer, en revanche il y règne une parfaite lucidité, qualité sans laquelle toutes les autres, la profondeur elle-même, ne sont rien. C. MALLET.

Sir William Forbes, *Vie de James Beattie, comprenant un grand nombre de lettres originales de ce philosophe;* Edimbourg, 1806, 2 vol. in-4°. — *Vie de James Beattie*, mise à la tête du recueil de ses poésies (*poetical Works*), par A. Cellius; London, 1828, 1 vol. in-12. — C. Mallet, *Préface annexée à la traduction des Éléments de science morale de James Beattie*; Paris, 1840, 2 vol. in-8°.

BEATTIE (*James-Henry*), fils du précédent, naquit à Aberdeen en 1768, et mourut le 10 nov. 1790. A treize ans il entra au collége Mareschal, et en 1786 il prit les degrés de maître ès arts. Il n'avait pas dix-neuf ans quand il fut nommé professeur de morale et de logique à l'université d'Aberdeen. Il étudia aussi l'art de la musique, et jouait bien du violon et de l'orgue; il avait eu l'adresse de se construire lui-même ce dernier instrument. Ce jeune homme, d'une si belle espérance, mourut d'une fièvre nerveuse à l'âge de vingt-deux ans. On a de lui quelques écrits en prose ou en vers (composés pour la plupart avant l'âge de dix-huit ans), dans les mélanges publiés en 1800 par James Beattie, avec une notice sur la vie et le caractère de cet enfant prodige.

James Beattie, *Account of the Life, character and writings of J. Henry Beattie*; Lond., 1791.

*BEATUS (.....), théologien espagnol, mort en 789, était de l'ordre des Bénédictins, et abbé du monastère du Val-Gabado, en Asturie. On a de lui : *Libri de adoptione Christi filii Dei*, contre *Elipandus*, imprimé dans la collection *Veter. scriptor.*, de Pierre Stevart; — un *Commentarium* sur l'*Apocalypsie* de saint Jean, qui n'a pas été imprimé.

Mabillon, *Acta Sanctorum ordinis Sancti Benedicti.*

*BEATUS (*Rhenanus*), philosophe allemand, dont le véritable nom est *Bild*, né à Schelestadt en 1485, mort à Strasbourg en 1547. Il a donné la première édition de Velléius Paterculus (*Historia romana*); Bâle, 1520, in-4°, d'après un ancien manuscrit de l'abbaye de Marbach. Il lui doit aussi la première édition des œuvres de Tertullien; Bâle (Froben), 1521, in-fol., avec une préface et des notes.

Sax, *Onomasticon*, t. III, p. 88.— Vossius, *Hist. latin.*, t. III. — Baillet, *Jugements des savants*, t. II, p. 187.

*BEATUS (*Gabriel*), théologien et mathématicien italien, né en 1607, mort le 6 avril 1673. Il entra dans l'ordre des Jésuites, et fut successivement professeur de philosophie, de théologie et de mathématiques. Il a laissé : *Usus speculi plani*;— *Natura in arctum coacta*; — *Sphæra triplex*; — *Quæstiones morales*.

Alegambe, *Bibliotheca Scriptorum Societatis Jesu.*

*BEATUS (*George*), jurisconsulte allemand, natif de Gera, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. On a de lui : *Tres centuriæ Sententiarum Saxonicarum definitivarum in matrimonialibus*, 1608; — *Centuria X de Contractibus*, 1609; — *Centuriæ X de Testamentis et Successionibus*, 1609; — *Centuriæ VII Sententiarum definitivarum Saxonicarum judicialium*, 1610; — *Sententiæ definitivæ Saxonicæ dicasteriorum Lipsiensis, Wittebergensis et Jenensis*; — *Decisiones antinomiarum feudalium*; — *Centuriæ X Sententiarum definitivarum Saxonicarum de Criminalibus*. — Beatus donna en 1613 une traduction en latin d'un ouvrage intitulé *Liber Azoti, scilicet Aureliæ philosophorum materiam primam et lapidem philosophorum explicantes*; et en 1619, une traduction en allemand du *Vir inventus* de Mich. Maier.

Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon.*

*BEAUBOURG (*Pierre* TROCHON DE), acteur de la Comédie-Française vers 1692, mort le 17 décembre 1725. Il succéda à Baron, qu'il ne parvint pas à faire oublier. Son jeu était outré; et l'on disait que c'est d'après lui que le Sage a tracé ce portrait dans *Gil Blas* : « Vous devez « être charmé de celui qui a fait le personnage « d'Énée. Ne vous a-t-il pas paru un grand « comédien, un acteur original? Fort original, « répondit le censeur : il a des tons qui lui sont « particuliers, et il en a de bien aigus. Presque « toujours hors de la nature, il précipite les pa« roles qui renferment le sentiment, et appuie « sur les autres. Il fait même des éclats sur des « conjonctions. Il m'a fort diverti, et particulièrement lorsqu'il exprimait à son confident la « violence qu'il se faisait d'abandonner sa prin« cesse. On ne saurait témoigner de la douleur « plus comiquement. »

Lemazurier, *Gal. hist. des act. du Théâtre-François.*

BEAUBREUIL (*Jean* DE), avocat à Limoges, composa et fit jouer en 1582 *Atilie*, ou *Atilius Régulus*, l'une de nos plus anciennes tragédies; Limoges, 1582, in-8°.

La Croix du Maine, *Biblioth. franç.*

*BEAUBRUN, et non BOBRUN, nom commun à trois peintres :

Henri et *Charles*, nés à Amboise au commencement du dix-septième siècle, travaillaient tous les deux aux mêmes portraits. Henri mourut académicien à Paris en 1677. On a d'eux : *Marie-Thérèse*, infante d'Espagne, reine de France, gravé par N. Poilly; — *Marie-Jeanne-Baptiste de Savoie*, gravé par Van Schuppen, 1666; — *Anne-Marie d'Orléans*, duchesse de Nemours, gravé par Nanteuil; et d'autres portraits datés de 1654, 1657, 1661 et 1662.

Louis, originaire aussi d'Amboise, peintre de portraits, vivait à Paris vers 1640.

Heinecken, *Dictionnaire des Artistes.*

BEAUCAIRE DE BÉGUILLON (*François*), savant théologien, né en 1514 au château de Cresta (Bourbonnais), mort en 1591. Il fut d'abord précepteur du cardinal Charles de Lorraine, qu'il accompagna à Rome, et qui lui céda l'évêché de Metz. Il le suivit encore au concile de Trente, et y parla avec beaucoup d'éloquence et de zèle contre les prétentions des ultramontains, et sur la nécessité de la réformation. Beaucaire se retira en Bourbonnais, après s'être démis de son évêché. C'est là qu'il composa ses *Rerum Gallicarum commentaria, ab anno* 1541 *ad annum* 1562; Lyon, 1625, in-fol. On a encore de lui : *De infantium in matrum uteris sanctificatione*; Paris, 1565 et 1567, in-8°; il y réfute cette assertion des calvinistes, que les enfants des fidèles sont sanctifiés dans le sein de leur mère. Il a laissé aussi quelques pièces de vers que l'on trouve dans les *Deliciæ poetarum Gallorum illustrium*. Son *Histoire de France* ne parut qu'après sa mort, comme il l'avait désiré; on y trouve un discours sur la bataille de Dreux, imprimé d'abord séparément à Brescia, 1563, in-4°. Elle renferme les événements principaux de son temps, qu'il décrit avec plus de détail que d'impartialité. Huet dit « que ce prélat, attaché d'abord au connétable de Bourbon et à d'autres grands seigneurs, n'a pas mis beaucoup de soin à cacher sa passion et ses affections; que son savoir était assez superficiel, et qu'il donne plusieurs étymologies qui sont de véritables fadaises. »

Baillet, *Jugements des Savants*. — Duverdier et La Croix du Maine, *Biblioth. franç.*

*BEAUCHAMP, célèbre danseur français, mort en 1695, composa des ballets d'opéra. Louis XIV

le prit pour son maître de danse. J.-J. Rousseau parle avec éloge des talents chorégraphiques de cet artiste.

Biographie universelle (édition belge).

BEAUCHAMP (*Alfonse* DE), littérateur, né à Monaco en 1767, mort le 1er juin 1832. Son père, chevalier de Saint-Louis et major de la place de Monaco, le fit en 1784 entrer au service de Sardaigne en qualité de sous-lieutenant dans un régiment de marine. A cette époque, il régnait déjà en France une grande fermentation dans les esprits, et l'on pouvait pressentir la lutte terrible qui allait s'engager avec le parti du privilége et celui de l'égalité, et ameuter l'Europe entière contre le parti vainqueur. Lorsque la guerre éclata entre le roi de Sardaigne et la république française, Beauchamp, qui se trouvait au service du prince, refusa de marcher contre la France. Ce refus honorable fut puni de plusieurs mois d'emprisonnement. Rendu à la liberté, Beauchamp vint à Paris, et bientôt après son arrivée il entra dans les bureaux du comité de sûreté générale. Il y remplit des fonctions subalternes jusqu'au 9 thermidor, où il prit parti contre Robespierre. Lorsque le Directoire fut établi, Beauchamp passa dans les bureaux du ministère de la police, où il fut chargé de la surveillance de la presse. C'est là qu'il forma le dessein d'écrire une *Histoire de la Vendée*. Sa position lui permettait de compulser des matériaux nombreux, détaillés et secrets, conservés dans les cartons du ministère. Il en profita, dit-on, amplement, et se fit, par là, beaucoup d'ennemis. Sans vouloir discuter ici aucun fait en particulier, nous nous contenterons de dire seulement que les cartons d'un ministère sont une source trop souvent empoisonnée de faux renseignements, pour qu'un historien qui respecte sa mission y puise avec sécurité. Beauchamp s'occupa de cet ouvrage pendant plusieurs années, et il en publia les premières éditions en 1806, 3 vol. in-8°. Son livre obtint un véritable succès. Il y a dans ce drame un spectacle si saisissant pour l'imagination, et dans cette lutte contemporaine quelque chose de si héroïque, que le lecteur oublie qu'il touche à la réalité, et croit voir sous ses yeux un combat de géants. Sous le ministère Fouché, Beauchamp, accusé d'avoir indiscrètement consulté, pour son ouvrage, les matériaux qui lui étaient confiés, fut privé de son emploi au ministère. La troisième édition fut saisie au moment où elle allait paraître; et plus tard, en 1809, Beauchamp fut arrêté, puis exilé à Reims. Il ne put rentrer dans la capitale qu'en 1811, et après s'être engagé, par écrit, à ne plus rien publier sur la politique contemporaine. Il obtint alors, dans les droits réunis, une place qui lui permit de s'occuper de travaux littéraires. Esprit actif et laborieux, Beauchamp profita des loisirs que lui laissait cette sinécure, et publia successivement un grand nombre d'ouvrages. A l'époque de la Restauration, en 1814, Beauchamp perdit sa place aux droits réunis, obtint une petite pension dont il a joui jusqu'à sa mort, et qui a été conservée à sa veuve. Beauchamp avait conçu et exécuté presque seul le travail si utile des *Tables du Moniteur*. Il eut aussi une part très-active à la *Biographie moderne;* Leipzig (Paris), 4 vol. in-8°; à la *Biographie universelle*, publiée par les frères Michaud à la *Gazette de France* (années 1811-1813), et au *Drapeau blanc*.

Outre son *Histoire de la Vendée*, on a de lui: *le Faux Dauphin*, 1803, 2 vol. in-12; — *Histoire de la conquête et des révolutions du Pérou;* Paris, 1807, 2 vol. in-8°; — *Biographie des jeunes gens* (avec Durozoir, Durdent et autres gens de lettres); Paris, 1813, 3 vol. in-12; ibid., 1823, 4 vol. in-12; — *Histoire des malheurs et de la captivité de Pie VII, sous le règne de Napoléon Buonaparte;* Paris, 1814, in-12; ibid., 1815, in-12; ibid., 1823, in-12; — *Vie politique, militaire et privée du général Moreau;* Paris, 1814, in-8°; — *Histoire du Brésil, depuis sa conquête en* 1500 *jusqu'en* 1810; Paris, 1815, 3 vol. in-8°; — *Catastrophe de Murat*, etc.; Versailles, 1815, in-8°; — *la Duchesse d'Angoulême à Bordeaux;* Versailles, 1815, in-8°; — *Histoire des deux faux Dauphins;* Paris, 1818, 2 vol. in-12 ou 1 vol. in-8°; — *Mémoires du comte de Rochecotte, rédigés sur ses papiers et sur les notes de ses principaux officiers;* Paris, 1818, in-8°; — *Vie d'Ali-Pacha, vizir de Janina;* Paris, 1822, 1 vol. in-8° avec portrait; seconde édition, même année; — *Histoire de la révolution du Piémont, et de ses rapports avec les autres parties de l'Italie et avec la France;* Paris, 1821, in-8°; et 2e partie: *De la révolution du Piémont, rédigé sur des mémoires secrets*, avec une réfutation de l'écrit intitulé *De la révolution piémontaise* (du comte de la Rosa); Paris, 1823, in-8°; — *De la révolution d'Espagne et de son 10 août*, 2e édit.; Paris, 1822; — *Vie de Jules-César, suivie du tableau de ses campagnes*, avec des observations critiques; Paris, 1823, in-8°; — *Vie de Louis XVIII, roi de France et de Navarre;* Paris, 1821, in-8°; seconde édition, 1824, in-12; troisième édition, 1824, 2 vol. in-8°, avec deux gravures; — *Réfutation sur l'écrit intitulé Coup-d'œil sur l'état politique du Brésil*, etc.; Paris, 1824, in-8°; — *Critique historique, avec des observations littéraires sur l'ouvrage du général Ségur, intitulé Histoire de Napoléon;* Paris, 1825, in-8°. On a attribué avec raison à Beauchamp les *Mémoires* imprimés sous le nom de *Fouché*.

Le Bas, *Dictionn. encyclop. de la France*. — *Biogr. des Contemp.*

BEAUCHAMP ou **BEAUCHAMPS** (*Joseph*), astronome français, membre de l'Institut, né à Vesoul le 29 juin 1752, mort à Nice le 19 novembre 1801. Il se destina d'abord à l'état religieux, et entra dans l'ordre des Bernardins en 1767. Mais son goût pour l'astronomie lui fit

suivre les leçons de Lalande, dont il devint l'ami, et bientôt l'un des élèves distingués. Dès 1774, son oncle Miroudot, évêque de Babylone, l'avait destiné à être son grand vicaire. Beauchamp partit en 1781 pour aller remplir ses fonctions dans le Levant, et en même temps y faire des observations astronomiques. Il passa d'abord à Alep, et de là se rendit à Bagdad. En 1784 il alla à Bassora, et en 1786, en Perse. La révolution le fit revenir en France en 1790, après avoir rendu les plus grands services aux sciences comme astronome, comme géographe et comme antiquaire. Ses longs et pénibles travaux sont consignés dans le *Journal des Savants* de 1782, 1784, 1785, 1787, 1788 et 1790. Beauchamp resta dans sa famille jusqu'en 1795, époque à laquelle le gouvernement le nomma consul à Mascate, en Arabie. Il partit en 1796, et arriva à Constantinople en 1797. Il se rendit de là sur les bords de la mer Noire, y fit des observations topographiques, et rectifia quelques erreurs qui existaient dans les cartes de cette mer. Il allait passer à Mascate, quand le général Bonaparte, chef de l'expédition d'Égypte, l'appela dans cette contrée. Beauchamp s'y rendit en 1798, et travailla avec les savants employés dans cette expédition. Ses travaux sont consignés dans les *Mémoires de l'Institut du Caire*. En 1799, il fut chargé par le général en chef d'une mission secrète pour Constantinople. Il partit; mais, à peine sorti du port d'Alexandrie, il fut pris par les Anglais, et livré au sultan comme un espion. On voulait d'abord le faire périr; mais sur l'intervention des ambassadeurs d'Espagne et de Russie, il en fut quitte pour une captivité très-dure dans un château-fort sur les bords de la mer Noire. La liberté lui fut rendue en 1801. Le général Bonaparte, alors premier consul, le nomma commissaire des relations commerciales à Lisbonne. Beauchamp apprit cette nomination avant son retour; mais à peine arrivé à Nice, il y mourut.

On a de lui : *Voyage d'Alep à Bagdad*, dans le *Journal des Savants*, année 1785; — *Observations faites à Bagdad, et notices sur les Turcs et les Arabes*; ibid., 1785; — *Voyage de Bagdad à Bassora, le long de l'Euphrate*; ibid., 1785; — *Mémoire sur les antiquités babyloniennes qui se trouvent aux environs de Bagdad*, ibid., 1790; — *Relation d'un voyage en Perse*; ibid., 1790; — *Réflexions sur les mœurs des Arabes* dans le *Journal encyclopédique*, ibid., 1793; — *Relation historique d'un voyage de Constantinople à Trébisonde*, dans la *Décade philosophique*, an V; — *Notice sur la Perse*, dans la *Correspondance astronomique* du baron Zach, 1800.

Lalande, *Notice historique sur Beauchamp*, dans les *Mémoires de l'Institut* (Sciences morales et politiques), t. IV, p. 5.

BEAUCHAMP. *Voy.* MORICHEAU-BEAUCHAMP.

BEAUCHAMPS (*Pierre-François* GODAR DE), littérateur, né à Paris en 1689, et mort dans cette ville le 12 mars 1761. Il débuta dans la littérature théâtrale, et fit représenter en 1721 *la Soubrette*, comédie en un acte, qui fut suivie de dix autres pièces tombées bientôt dans l'oubli (*le Jaloux*, *Arlequin amoureux par enchantement*, *le Portrait*, *le Parvenu*, *les Effets du dépit*, *les Amants réunis*, *le Bracelet*, *la Mère rivale*, *la Fausse Inconstance*). Outre ces pièces, on a de lui : *les Amours d'Ismène et d'Isménias*, traduit du grec en français; la Haye (Paris, Cousteller), 1743, petit in-8° : c'est une traduction libre d'un roman grec d'Eustathius, qu'il ne faut pas confondre avec le célèbre Eustathe, évêque de Thessalonique et savant commentateur d'Homère; on a donné une belle édition de la traduction de ce roman, Paris, 1797, in-4°, figures enluminées; Lélio Carani l'a traduit en italien, Venise, 1560, in-8°; — autre roman grec (*les Amours de Rhodanthe et de Dosiclès*), de Cyrus-Théodore Prodrome, traduit en français, 1746, in-12; — *Recherches sur les théâtres de France*, 1735, in-4° et in-8°, 3 volumes : Beauchamps ne s'est pas borné à compiler les titres des pièces de théâtre, il y a joint des particularités sur la vie des comédiens français; — *Bibliothèque des théâtres, contenant le catalogue alphabétique des pièces dramatiques, opéras-parodiés et opéras-comiques, le temps de leur représentation, avec des anecdotes sur les pièces, les auteurs, musiciens et acteurs*; Paris, 1746; — *Lettres d'Héloïse et d'Abailard*, en vers français faciles, mais prosaïques; 1737, in-8°; — *le Roman de Funestine*; Paris, 1737, in-12. Enfin on lui attribue l'*Histoire du prince Apprius* (*Priape*); la Haye (Lyon), 1722, et Constantinople (Paris), 1728, in-12; et *Hipporkia*, histoire galante, divisée en 3 livres, avec une préface très-intéressante; Lampsaque (Paris), 1748, petit in-8°.

Le Bas, *Encycl. de la France*. — *Biographie des Contemporains*.

* **BEAUCHAMPS** (*Raphaël* DE), historien français, de l'ordre des Bénédictins, vivait à Marchiennes dans la première moitié du dix-septième siècle. On a de lui : *Synopsis historiæ merovingicæ, scilicet historia succincta de gestis et successione regum Francorum qui merovingici dicti, ab Andrea Sylvio conscripta, nunc prolegomenis, appendicibus, notationibus et paralipomenis illustrata*; Douay, 1677, 2 vol. in-4°.

Lelong, *Bibl. Hist. de la France*, édition de Fontette.

* **BEAUCHÂTEAU** (*François* CHASTELET DE), acteur de la Comédie-Française, mort en 1665. Il débuta en 1633 à l'Hôtel de Bourgogne, dans *la Comédie des Comédiens*, tragi-comédie de Gougenot. On le reçut pour les seconds rôles tragiques et comiques; mais il paraît que par la suite il s'éleva jusqu'aux premiers, ou bien que celui de Rodrigue dans le *Cid* fut alors regardé comme un second rôle. Il est certain que Beauchâteau le jouait, puisque, dans *l'Im-*

promptu de Versailles, Molière critique la manière ampoulée et peu naturelle dont cet acteur débitait les stances fameuses.

Peut-être ne le jouait-il que comme double de Floridor, ou pendant quelque indisposition de cet acteur célèbre. On croit qu'il créa le rôle d'Alcippe dans *le Menteur*.

Lemazurier, *Gal. hist. des act. du Théâtre-Français.*

BEAUCHÂTEAU (*François-Mathieu* CHASTELET DE), poëte, fils du précédent, naquit à Paris le 8 mai 1645, et mourut vers la fin du dix-septième siècle. Dès l'âge de huit ans il fut mis au rang des poëtes. La reine, mère de Louis XIV, le cardinal Mazarin, le chancelier Séguier, et les premiers personnages de la cour, se faisaient un plaisir de converser avec cet enfant. Il n'avait que douze ans lorsqu'il publia un recueil de ses poésies, in-4°, sous ce titre : *la Lire du jeune Apollon*, ou *la muse naissante du petit Beauchâteau*, avec les portraits en taille-douce des personnes qu'il y célébrait; Paris, 1657, 1650, in-4°. Environ deux ans après, il passa en Angleterre avec un ecclésiastique apostat, qui le présenta à Cromwell. On raconte que son compagnon le mena ensuite en Perse, et que depuis lors on n'entendit plus parler de lui.

Claude Sainte-Marthe, *Lettres sur divers sujets de piété, de morale et de conduite*; Paris, 1709, 2 vol. in-12.

BEAUCHÂTEAU (*Hippolyte* CHASTELET DE), frère du précédent, entra en 1665 dans la congrégation des Pères de la doctrine chrétienne, y professa les humanités avec succès, et se fit remarquer par son talent comme prédicateur. Mais, inconstant comme son frère, il quitta la congrégation en 1672, et se rendit en Angleterre, où il embrassa le protestantisme en 1675. Il devint ministre anglican, et ne démentit point, dans sa nouvelle religion, l'opinion qu'il avait donnée de son talent pour la chaire. On lui attribue un *Abrégé de la vie du maréchal de Schomberg*, imprimé à Amsterdam en 1690, sous le nom de *Lusancy*, sous lequel il s'était caché lors de sa fuite en Angleterre.

Le Bas, *Dict. encycl. de la France.*

BEAUCHÊNE (*Edme-Pierre* CHANVOT DE), médecin français, né en 1748 à Ville-Franche, près de Joigny, mort à Paris le 24 décembre 1824. Après avoir suivi pendant quelques années la carrière des armes, Beauchêne l'abandonna pour se livrer à l'étude de la médecine. Reçu docteur à Montpellier, il vint s'établir à Paris, où il ne tarda pas à être nommé médecin des écuries de Monsieur. Beauchêne embrassa les principes de la révolution, et fut en 1789 élu membre de la commune de Paris. Mais, effrayé de la marche que prenait la révolution, il se retira dans une terre qu'il avait aux environs de Sens. Quoiqu'il fût membre de la société populaire de cette ville, et qu'il assistât régulièrement aux séances afin de ne pas devenir suspect, il ne prit part à aucune délibération. Cependant, lorsqu'il fut question d'envoyer une adresse à la convention pour la féliciter à l'occasion de la mort de Louis XVI, Beauchêne s'y opposa de tout son pouvoir; ce qui lui valut quelques mois de prison. Après le 9 thermidor, il revint à Paris, et s'y livra de nouveau à l'exercice de la médecine. Sous l'empire, il fut nommé médecin en chef du Gros-Caillou, médecin du corps législatif, de l'École normale, etc. Sous la restauration il devint médecin consultant de Louis XVIII. Reçu membre de la Société de médecine, il fit partie de la commission chargée de présenter un rapport sur l'enseignement médical. Tourmenté depuis quelque temps par les douleurs de la pierre, il succomba à cette maladie. Outre les articles dans *la Quotidienne* et dans différents journaux, on a de Beauchêne : *De l'Influence des affections de l'âme dans les maladies nerveuses des femmes* (Paris, 1781, in-8°; réimprimé en 1783 et 1798, et traduit en allemand; Leipzig, 1784, in-8°); — *Observation sur une maladie nerveuse avec complication d'un sommeil tantôt léthargique, tantôt convulsif*; ibid., 1786, in-8°; — *Maximes, reflexions et pensées diverses*; ibid., 1817, 1818, 1819, 1821.

Le Bas, *Dict. encyclop. de la France.* — Callisen, *Med. Schrift. Lexicon.* — *Memoires de l'Académie royale de médecine.* I, 232.

* **BEAUCHESNE DE GAUIN**, navigateur français, commanda, en 1698, une expédition partie de la Rochelle pour les mers du Sud. Le 6 juin 1699, il débarqua dans la baie d'Esperlan, à la Terre-de-Feu; deux jours après, il mouillait au détroit de Magellan. Là, il prit possession, au nom du roi de France, d'une île qu'il appela *île Louis-le-Grand*. Il franchit ensuite le détroit, et longea les côtes du Chili; mais il tomba au milieu de boucaniers espagnols; il s'ensuivit un engagement où il perdit quelques-uns de ses gens. A Arica, il fut obligé de payer une contribution de 50,000 couronnes à des flibustiers français qui y étaient établis. Ce fut le 19 janvier 1701, après avoir tourné le cap Horn, qu'il découvrit l'île *Beauchêne* (52° 50' sud de latitude et 60 lieues est de la Terre-de-Feu). La même année, il revint à la Rochelle.

Wood, *Cruising Voyage*; Londres, 1718. — *Navigation aux terres Australes.*

BEAUCLAIR (*P.. L...* DE), littérateur, né à l'Île de France en 1735, mort le 11 mai 1804. Il fut directeur d'un institut d'éducation, et conseiller du landgrave de Hesse-Darmstadt. On a de lui : *Anti-Contrat social*, ou *réfutation du Contrat social*; la Haye, 1742, in-8°; — *Histoire de mademoiselle de Grisoles, écrite par elle-même*; Londres, 1770, in-8°; — *Histoire de Pierre III, empereur de Russie*, avec plusieurs anecdotes singulières; 1774, in-8°; — *Cours de Gallicismes*; Francfort, 1794-96, 3 vol. in-8°.

Quérard, *la France littéraire.*

BEAUCLAS (*G.-H.* DE), lexicographe français, vivait vers le milieu du dix-huitième siècle. Il était lieutenant général de la connétablie et de

la maréchaussée de France. On a de lui : *Dictionnaire universel, historique, chronologique, géographique et de jurisprudence civile, criminelle et de police des maréchaussées de France;* Paris, 1748, 4 vol. in-4°.

Journal des Savants, 1748, 1780.

* **BEAUCLERC** (*Diane*), femme peintre anglaise, vivait à la fin du dix-huitième siècle. C'est elle qui fit les dessins de la magnifique édition de *Léonore*, traduction de Spencer.

Nagler, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*.

BEAUCOUR (GILLOT DE). *Voy.* GOMEZ DE VASCONCELLE.

* **BEAUCOUSIN** (*Christophe-Jean-François*), jurisconsulte et biographe, né à Noyon en 1723, mort à Paris en 1798. Après avoir passé presque toute sa vie à recueillir des livres et des manuscrits, particulièrement sur l'histoire littéraire, il mourut sans avoir mis au jour aucun ouvrage important. La table des auteurs de la *Bibliothèque historique de France* donne la liste suivante des écrits inédits de Beaucousin : les *Vies d'Antoine le Conte, de Jean d'Artis, de Bonaventure Fourcroy, de Nicolas de Ramel, de Philibert Delorme;* les *Éloges de J.-B. Hatté, de Loiseau, de Mauléon, de Jacques et Pierre Sarasin;*—la *Notice des ouvrages de Charles du Moulin*, jurisconsulte; — l'*Histoire des Hommes illustres de Noyon*.

Lelong, *Biblioth. hist. de France*.

* **BEAUFILS** (*Guillaume*), jésuite, né à Saint-Flour (Auvergne) le 5 février 1674, mort à Toulouse le 30 novembre 1757. La prédication, la composition de quelques ouvrages ascétiques, et la confession, ministère pour lequel il avait un goût particulier, remplirent presque toute sa vie. Outre quelques oraisons funèbres, on a de lui : *Vie de madame de Lestonac*, 1742, in-12; — *Vie de madame de Chantal*, 1745; — *Lettres sur le gouvernement des maisons religieuses;* Paris, 1750, in-12.

Chaudon et Delandine, *Dict. histor.*

* **BEAUFILS** (*V...*), prêtre et poëte français, vivait vers la fin du dix-septième siècle. On a de lui : *Épithalame ou chant nuptial des noces de l'Agneau, divisé en douze chants;* Paris, 1682, in-4°.

Catalogue de la Bibl. imp.

BEAUFFREMONT. *Voy.* BAUFFREMONT.

* **BEAUFORT** (... DE), peintre français, vivait dans la seconde moitié du dix-huitième siècle. Il peignait des sujets historiques. En 1771, il exposa *Brutus jurant sur le cadavre de Lucrèce*, tableau qui excita une grande admiration.

Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon*.

BEAUFORT (*Henri* DE), cardinal-évêque de Winchester, et frère de Henri IV, roi d'Angleterre, mort le 11 avril 1447. Il fut trois fois chancelier d'Angleterre, et employé dans les négociations les plus importantes. Légat du pape Martin V en Allemagne, il prêcha la croisade contre les hussites en Bohême; et il fut un des juges du tribunal qui condamna la Pucelle d'Orléans. En 1430, il couronna dans l'église Notre-Dame de Paris le jeune Henri IV, son élève, et fit assassiner son neveu le duc de Glocester, et mourut six semaines après ce meurtre. Shakspeare, dans sa tragédie de *Henri VI* (acte III, scène 3), donne de ce prélat criminel un portrait d'après nature.

Godwin, *De episcopis Winthon.* — Aubéri, *Histoire des Cardinaux.*

BEAUFORT (*Marguerite*), comtesse de Richmond et de Derby, naquit en 1441 à Bletsboc (comté de Bedfort), et mourut en 1509. Elle était fille de Jean Beaufort, duc de Sommerset, épouse d'Édouard, comte de Richmond, beau-frère du roi Henri VI. A dix-sept ans elle devint mère d'un fils qui fut roi d'Angleterre sous le nom de Henri VII. Le comte de Richmond étant mort, elle épousa successivement sir Henri Strafford et Thomas lord Stanley, ensuite comte de Derby, qui la laissa veuve en 1504. Marguerite était d'une dévotion extrême, et avait une profonde pitié pour les pauvres, à qui elle faisait toutes sortes de libéralités. Elle se plaisait souvent à dire que si les princes de la chrétienté voulaient entreprendre une nouvelle croisade contre les Turcs, leurs ennemis communs, elle suivrait gaiement l'armée en qualité de blanchisseuse. On lui doit la fondation des colléges du Christ et de Saint-Jean, et l'agrandissement de l'université de Cambridge. Selon Walpole, on a d'elle : *the Mirror of gold to the sinful soul*, traduit en anglais d'après une traduction française de *Speculum aureum peccatorum*, 1322; — la traduction du quatrième livre de l'*Imitation*.

Walpole, *Catalogue of royal and noble Authors.*

BEAUFORT (dom *Eustache* DE), religieux de l'ordre de Cîteaux, né en 1635, mort le 22 octobre 1709. Il embrassa la vie monastique malgré sa vocation, mais pour satisfaire sa vanité et celle de sa famille. Il n'avait que dix-neuf ans lorsqu'il fût nommé à l'abbaye de Sept-Fonts, qui appartenait à l'ordre de Cîteaux. Il vécut d'abord dans le luxe, la mollesse et les désordres les plus scandaleux; puis en 1663, touché d'un repentir subit, il proposa à ses moines d'abjurer comme lui leurs erreurs, et de se soumettre à une austère réforme. Ces propositions furent très-mal accueillies; les religieux lui suscitèrent d'amers déboires, et finirent par l'abandonner. Dom Eustache rebâtit alors son couvent, et bientôt, à l'exemple de Rancé, il y réunit une nouvelle famille, qu'il soumit aux règles les plus dures. On disait même à ce sujet : « La Trappe a plus de réputation, mais Sept-Fonts est plus austère. »

Villefort, *Vie des saints Pères du desert d'Occident*, t. II. — Hermont, *Histoire de l'établissement des ordres religieux.* — Helyot, *Histoire des ordres monastiques, militaires, etc.*

BEAUFORT (*François* DE VENDÔME, duc DE), fils de César de Vendôme, et petit-fils de Henri IV, naquit à Paris en janvier 1616, et mourut le 25

juin 1669. Il servit fort jeune dans les armées, et sous le ministère du cardinal de Richelieu, à l'époque de la guerre générale qui éclata contre la maison d'Autriche; il se montra avec distinction à la bataille d'Avein, aux siéges de Corbie (1636), de Hesdin (1639) et d'Arras (1640). Il paraît que le duc de Beaufort avait été dans le secret des projets de Cinq-Mars, car il se sauva en Angleterre au moment où le cardinal commença à poursuivre ceux qui avaient trempé dans cette conspiration. Le duc de Beaufort revint en France après la mort du cardinal. Quand la régence commença (1643), il eut toute la confiance d'Anne d'Autriche. Il se déclara le protecteur de la cour contre le duc d'Orléans et le prince de Condé, qui se faisaient redouter de la reine. Bientôt sa vanité le rendit importun et incommode. Quand il vit baisser son crédit auprès d'Anne d'Autriche, il entra dans la cabale des *importants*. Alors il essaya d'humilier et de blesser la régente par son manque de respect et ses grossiers procédés. Anne d'Autriche, ennuyée de tant de présomption et de folie, le fit enfermer au château de Vincennes, d'où il parvint à s'échapper en 1649. C'était l'époque de la Fronde, et le duc de Beaufort, irrité contre la cour, se rangea du côté des mécontents. Il devint, avec le prince de Conti et les ducs de Longueville, d'Elbeuf et de Bouillon, l'un des chefs des Parisiens. Voltaire a porté sur le rôle que joua le duc de Beaufort un jugement sévère : « Le duc de Beaufort-Vendôme, dit-il, petit-fils de Henri IV, l'idole du peuple et l'instrument dont on se servit pour le soulever, prince populaire mais d'un esprit borné, était publiquement l'objet des railleries de la cour et de la Fronde même. On ne parlait jamais de lui que sous le nom de *roi des halles*. Une balle lui ayant fait une *contusion* au bras, il disait que ce n'était qu'une *confusion*. » (Voltaire, *Siècle de Louis XIV*). Il alla se loger rue Quincampoix, se fit marguillier de Saint-Nicolas des Champs, et il essaya par ses manières et son langage de mériter le titre de roi des halles. L'anecdote suivante peut nous donner une idée de l'étourderie et de la vanité du duc de Beaufort. Il demanda un jour au président Bellièvre s'il ne changerait pas la face des affaires en donnant un soufflet au duc d'Elbeuf : « Je ne crois pas, lui dit gravement le magistrat, que cela puisse changer autre chose que la face du duc d'Elbeuf. » Au moment où le prince de Condé commença la guerre civile, le duc de Beaufort devint un de ses lieutenants. C'est alors qu'éclata entre lui et son beau-frère le duc de Nemours une inimitié violente. Ils s'appelèrent en duel, ayant chacun quatre seconds. Le duc de Nemours fut tué d'un coup de pistolet par le duc de Beaufort, et le marquis de Villars, qui secondait Nemours, tua son adversaire Héricourt, qu'il n'avait jamais vu auparavant. Quand Louis XIV revint à Paris (1652), le duc de Beaufort se soumit à l'autorité royale, et ne prit aucune part à la guerre civile, que le prince de Condé devait continuer pendant plusieurs années encore. Plus tard, on voit le duc de Beaufort à la tête des flottes de Louis XIV. En 1664 et 1665, il fait plusieurs expéditions contre les corsaires d'Afrique. En 1666, il commande les vaisseaux français qui devaient se joindre aux Hollandais pour combattre l'Angleterre. Enfin, en 1669, il va secourir les Vénitiens attaqués par les Turcs dans l'île de Candie. « Le roi de France, dit Voltaire, donna inutilement aux autres princes l'exemple de secourir Candie. Les galères et les vaisseaux nouvellement construits dans le port de Toulon y portèrent sept mille hommes, commandés par le duc de Beaufort; secours devenus trop faibles dans un si grand danger, parce que la générosité française ne fut imitée de personne..... Ce secours ne servit qu'à retarder de quelques jours la prise de Candie, et à verser du sang inutilement. » Le duc de Beaufort périt dans une sortie, et le grand vizir Kiuperli entra par capitulation dans la ville, qui n'était plus qu'un monceau de ruines.

Le Bas, *Dictionnaire encyclopédique de la France* — Sorel, *Histoire de la Monarchie française sous Louis XIV*. — Anselme, *Histoire générale et chronologique des grands officiers de la couronne*, t. I, p. 199. — Mascaron, *Oraison funéb. du duc de Beauf.* — La Rochefoucauld, *Mémoires*.

BEAUFORT (*Henri-Ernest* GROUT, *chevalier* DE), voyageur français, né à Aubevoye (Eure) le 25 février 1798, mort le 3 septembre 1825. En 1812, il entra à l'École de marine de Toulon, et parcourut le Levant pendant trois années. Son esprit observateur et son caractère entreprenant le portaient vers l'étude de la géographie, et surtout vers les voyages de découvertes. L'expédition de Mungo-Park attirait alors sur l'Afrique l'attention de toute l'Europe éclairée. C'est sur ce point que se dirigea aussi le chevalier de Beaufort. En 1819, il arriva au Sénégal en qualité d'enseigne de vaisseau; et, pendant les trois ans qu'il y séjourna, il se prépara à continuer l'œuvre laissée inachevée par la mort de Mungo-Park. En 1821 il revint en France, et jusqu'au 4 novembre 1823 il s'y appliqua à l'étude des langues ainsi que des sciences physiques et naturelles qui lui étaient nécessaires pour accomplir ses projets. Il partit alors, soutenu par le gouvernement, qui, en limitant ses plans fort exagérés, devait assurer le succès de son entreprise. L'année suivante, il explora la Gambie, le pays des Mandingues, Bakel, le Bondou, le Karta. En 1825, il visita le Kasso, les cataractes de Felou et de Gavina, et le Bambouk. Dans ces voyages il avait fait de précieuses observations, d'importantes découvertes. Ainsi, par des observations répétées de longitude à Bakel, il a rapproché de l'Océan le haut Sénégal *des cartes*, de plus de deux degrés; il prouve, à l'aide du baromètre, que le Sénégal et la Gambie, dans les cent dernières lieues de leur cours, ont une pente extrêmement faible, et que la capitale du Karta est peu élevée au-

dessus au premier de ces fleuves; d'où il a même inféré que Tombouctou doit être peu élevé au-dessus du niveau de la mer. Enfin, il a le premier signalé les obstacles que présente à la navigation le Sénégal supérieur. (*Voy.* le *Bulletin de la Société de géographie*, nos 12, 17, 18, 20, 23, 25). Le terme de ses explorations n'était pas encore atteint, lorsqu'il mourut d'une fièvre pernicieuse, avec la douleur de n'avoir pu exécuter le projet qu'il avait formé de visiter Tombouctou.

Jomard, *Notice sur M. de Beaufort*, dans le *Bulletin de la Société géographique* de 1826.

*BEAUFORT (*Jean*), médecin français, natif de Joncquières, petite ville de Provence, vivait dans la dernière moitié du seizième siècle. On a de lui : *In Galeni de urinæ significatione ex Hippocrate libellum commentarii;* Paris, 1581, in-8°.

Carrère, *Bibliothèque de la Médecine*. — *Biographie médicale*.

*BEAUFORT (*Louis* DE), médecin hollandais, vivait dans la dernière moitié du dix-septième siècle. Il s'est efforcé de concilier le système de Descartes, dont il était grand partisan, avec les notions de physique éparses dans les livres de Moïse. On a de lui : *Dissertatio de Peste;* Leyde, 1655, in-12; — *Cosmopœa divina, sive fabrica mundi explicata;* Leyde, 1656, in-4°; — *Fœderati Belgii Alcyonia, sive dissertatio oratoria de Pace belgica;* Leyde, 1667, in-4°.

Morhof, *Polyhistor*. — *Biographie médicale*.

BEAUFORT (*Louis* DE), historien, membre de la Société royale de Londres, mort à Maëstricht en 1795. Il fut gouverneur du prince de Hesse-Hombourg. On a de lui : *Histoire de Germanicus César;* Leyde, 1741, in-4°; — *Dissertation sur l'incertitude des cinq premiers siècles de la république romaine;* Utrecht, 1738, in-8°, réimprimée en 1750, 2 vol. in-12; — *Histoire de la république romaine*, ou *Plan de l'ancien gouvernement de Rome;* 1766, la Haye, 2 vol. in-4°; Berne, même année, 5 vol. in-8°; la Haye, 1767, 6 vol. in-12. Une critique sage, des documents intéressants, des rapprochements judicieux, un style simple, distinguent cet ouvrage, qui a préparé la voie à Niebuhr.

Chaudon et Delandine, *Dictionnaire historique*.

*BEAUFORT (*Regnier* DE), médecin et religieux italien, mort en 1722, exerça quelque temps la médecine, embrassa l'état ecclésiastique, et se retira dans le couvent de Saint-Galgano en Toscane, dont il devint abbé. Il a laissé plusieurs opuscules, qui existent en manuscrits dans la bibliothèque du Vatican.

Biographie médicale.

BEAUFORT D'HAUTPOUL (*Édouard*, comte, puis marquis DE), colonel du génie, né à Paris le 16 octobre 1782, mort le 24 juillet 1831. Après avoir suivi les cours de l'École polytechnique, il fut admis dans le corps du génie, et fit les campagnes d'Italie de 1802 à 1810. Il passa ensuite à l'armée de Portugal, y resta constamment au poste du danger, remplit dans la retraite les fonctions de chef d'état-major du génie, et donna dans les circonstances difficiles des preuves de courage et d'activité. En 1813, il revint en Italie, et ne cessa de servir qu'après le traité de Paris et l'abdication de Napoléon. Nommé par Louis XVIII chef de division au ministère de la guerre, il devint ensuite ingénieur en chef temporaire de la ville de Paris. En 1821, il fut nommé colonel du troisième régiment du génie. On a de lui : *Éloge du prince de Condé;* — *Observations sur l'exposé des motifs des projets de lois présentés le 8 avril 1822, pour l'achèvement et la construction de divers canaux;* Paris, in-8°, broch. de 36 pages; — *Observations sur ce qui a précédé la concession du canal du duc d'Angoulême*, etc.; ibid., 1822, in-8°.

Biographie des Contemporains.

BEAUFORT DE THORIGNY (*Jean-Baptiste*), général français, né à Paris le 18 octobre 1761, mort à Corbeil le 1er février 1825. Il était à peine âgé de seize ans, lorsqu'il s'enrôla comme soldat dans le régiment de Languedoc, infanterie. A l'ouverture de la première campagne du Nord en 1792, il obtint le grade d'adjudant-major dans une division de gendarmerie à pied, avec laquelle il coopéra au succès de nos armes dans les différents combats qui se livrèrent à cette époque. Nommé adjudant général le 23 octobre de la même année, il fut promu au grade de colonel à la fin de mars 1793. Bréda, Gertruydemberg et Menin furent successivement témoins de sa valeur. Il battit les Impériaux à Comines, à Warneton, à Blaton et à Lincel, et fut blessé, le 18 mai de la même année, en pénétrant l'un des premiers dans la ville de Turcoing, emportée de vive force. Ses blessures étaient à peine cicatrisées, lorsqu'il fut arrêté au camp de César; mais il fut bientôt remis en liberté, et investi d'un commandement à l'armée des côtes de Cherbourg. Beaufort contribua puissamment à la victoire de Granville, y fut atteint d'un coup de feu, et reçut le grade de général de division. Il se signala ensuite à Avranches, à Antrain, à Pontorson, à Dol et à Fougères. Quelques biographes prétendent que, lorsque le proconsul envoyé par la convention voulut incendier le château de Thorigny, où six cents habitants de Saint-Lô se trouvaient incarcérés, Beaufort osa le braver en face, et brisa les fers des détenus. Nous avons quelque raison de douter de la véracité de ce fait, qui ne s'appuie sur aucun document authentique. Quoi qu'il en soit, le général Beaufort battit les Vendéens à la Pélerine, et les contraignit d'abandonner le poste de la Gravelle. S'il faut en croire les biographes dont nous avons déjà parlé, ce serait lui qui, le 9 thermidor, appelé à Paris pour y prendre le commandement de la force armée, attaqua, renversa Robespierre, et délivra la France de ce dictateur. Nous avons de la

peine à comprendre que des esprits sérieux aient pu accueillir avec autant de légèreté un fait de cette importance, lorsque le *Moniteur* et les historiens de la révolution n'ont pas même prononcé le nom du général Beaufort dans la relation de cette journée mémorable. Nous pourrions en dire autant des exploits qu'on lui attribue à l'armée des Pyrénées, où il se couvrit de gloire, selon les mêmes biographes, en enlevant des positions inexpugnables, et en faisant une retraite que Pérignon comparait aux plus belles marches de l'antiquité. Par une exagération difficile à comprendre, on est allé jusqu'à lui attribuer la victoire que Bonaparte remporta, le 13 vendémiaire, sur les sections de Paris.

Le général Beaufort de Thorigny reçut l'ordre de se rendre plus tard dans la Vendée, où les habitants, en reconnaissance des bienfaits qu'ils en avaient reçus, lui offrirent douze métairies, qu'il refusa. En 1798, il attaqua les Anglais près de l'île d'Aix, les culbuta, et les obligea à chercher leur salut dans la fuite. A l'avénement de Bonaparte au pouvoir consulaire, il cessa de faire partie de l'armée active, et fut arrêté un peu plus tard comme conspirateur. Remis en liberté après quelques mois de détention, le général Beaufort fut obligé, pour faire vivre sa famille, d'accepter une place d'inspecteur des droits-réunis dans le département du Cantal. Au retour des Bourbons en 1814, il obtint avec la croix de Saint-Louis une faible pension, et mourut dans la retraite. A. AMIC.

Fastes de la Gloire, 4 vol. in-8°. — *Biographie des Contemporains*.

BEAUFRANCHET D'AYAT (*Louis-Charles-Antoine*), général français, né en 1757 à Saint-Hilaire d'Ayat, près Riom, mort en 1812. On a prétendu qu'il était fils de Louis XV. Il servit d'abord comme aspirant au corps royal du génie, fut ensuite page du roi, et successivement sous-lieutenant et capitaine au régiment de Berri, cavalerie. En 1790, il était membre du comité des ministres la-Tour-du-Pin et Duportail. Il était colonel de cavalerie en 1791. Il fut blessé en 1792 au camp de Famars, et assista, à la tête du deuxième régiment de carabiniers, à la bataille de Valmy, sous les ordres du général Kellermann. Promu au grade de maréchal de camp, il fut chef d'état-major général du camp retranché sous les murs de Paris, commandé par le général Berruyer. Envoyé ensuite dans la Vendée, il se distingua par son courage à la première bataille de Fontenay, où les troupes républicaines lui durent leur salut; et à la seconde, où elles furent mises en déroute, malgré la résistance des chasseurs de la Gironde, des volontaires de l'Hérault et de Toulouse, et les efforts des sept représentants du peuple qui excitaient le courage des soldats. Il contribua, avec le général Nouvion et quelques gendarmes, à arrêter dans cette malheureuse journée la poursuite de l'ennemi, dont il fit même plier la cavalerie. Le 18 brumaire an VII, Beaufranchet, qui depuis cette campagne était resté sans emploi, fut nommé membre du conseil d'administration des hôpitaux militaires. Élu en 1805 député au corps législatif par le département du Puy-de-Dôme, il obtint, en 1809, la place d'inspecteur général des haras, et mourut trois ans après. Le général Beaufranchet avait servi de père au brave Desaix, né aussi à Saint-Hilaire d'Ayat.

Le Bas, *Dictionnaire encyclopédique de la France*. — *Biographie des Contemporains*.

***BEAUGARD**, peintre français, surnommé *Thil*, mort en 1828. Ses principaux tableaux sont: *Voyage de Tobie*; — *Amazili et Telasco faisant naufrage*, sujet tiré des *Incas*. Cet artiste a encore laissé des portraits et plusieurs tableaux de genre.

Gabet, *Dictionnaire des Artistes*.

BEAUGARD (*Jean*), membre de la convention nationale, né à Vitré en 1760, mort dans sa ville natale en octobre 1832, au mois de septembre 1792. Il fut élu député à la convention nationale par le département d'Ille-et-Vilaine. Dans le procès de Louis XVI, il vota la mort et l'exécution dans les vingt-quatre heures. Il siégea constamment parmi les montagnards. Après la clôture des séances de la convention, il fut nommé par le Directoire commissaire près l'administration de son département. Il revint en l'an VI au conseil des cinq-cents, et ne passa pas au corps législatif, organisé à la suite du 18 brumaire. Il ne reparut sur la scène politique qu'au mois de mai 1815. Élu alors membre de la chambre des représentants, il ne prit jamais la parole. La loi contre les conventionnels qui avaient condamné Louis XVI à mort le força de s'expatrier.

Le Bas, *Dictionnaire encyclopédique de la France*.

BEAUGARD (*Jean-Simon-Ferréol*), littérateur et avocat, né à Marseille en 1754, mort à Lyon le 21 juin 1828. Il débuta d'abord à Paris par deux pièces de théâtre : *les Amants Espagnols*, comédie en cinq actes et en prose, 1782; — *l'Oncle et le Neveu*, comédie en un acte, 1789, qui n'eurent pas de succès. Un petit conte, *les Deux Neuvaines*, inséré dans l'*Almanach des Muses*, 1787, lui attira ce sarcasme de Rivarol : « C'est un géant qui donne le bout de son ongle pour la mesure de tout son corps. » (Breghot, *Archives du Rhône*, 1828.) Pendant la révolution, il fut rédacteur d'un journal empreint d'une modération qui le fit dénoncer comme royaliste. Condamné à la déportation le 18 fructidor an V, il resta quelque temps caché à Bordeaux; mais il y fut arrêté et bientôt conduit en Amérique, et ne revint en France qu'après l'amnistie de 1800. Il se fixa alors à Lyon, où il se distingua comme avocat. Il y mourut, laissant en manuscrit un travail important sur le *Code criminel*.

Le Bas, *Dict. encyclop. de la France*. — *Biographie des Contemporains*.

* **BEAUGENCI** ou **BEAUGENCY** (maison de). Beaugency, l'une des places les mieux fortifiées du royaume, eut, sous les premiers Capétiens, des seigneurs héréditaires, dont voici les principaux :

LANCELIN ou LANDRI Ier, que l'on croit fils de Landrisore, vivait à la fin du dixième siècle, et était allié, dit-on, à la maison royale de France. On ne le connaît que par ses libéralités envers les églises et les couvents, libéralités qui lui furent communes avec presque tous les seigneurs de son temps.

LANCELIN ou LANDRI II, fils du précédent, succéda à son père vers 1060, aida Philippe Ier, roi de France, dans ses guerres contre l'orgueilleux Hugues du Puiset, fut fait prisonnier dans cette lutte, et se fit remarquer par une instruction rare à cette époque.

RAOUL Ier, fils de Landri II, maître de Beaugency depuis 1080, fut renommé par sa valeur, suivit Godefroi de Bouillon à la croisade en 1096, se distingua surtout au siége d'Antioche, et à son retour eut quelques querelles avec son suzerain le comte de Blois, Thibaut IV. Yves, évêque de Chartres, réconcilia ces deux seigneurs. Raoul de Beaugency entra même dans la ligue que Thibaut forma vers 1112 contre Louis le Gros, pour soutenir Hugues du Puiset. Il participa aussi à différents démêlés entre ses voisins.

Les frères de Beaugency, SIMON Ier, LANCELIN III, JEAN Ier, ne se distinguèrent point de la foule des chevaliers. JEAN II, fils de Jean Ier, servit avec zèle Philippe-Auguste, et, en 1215, vendit à ce prince ses droits sur le Vermandois. En 1248, son fils SIMON II accompagna saint Louis à la croisade. En 1292, RAOUL II, se voyant sans frère et sans enfants, vendit à Philippe le Bel la seigneurie de Beaugency, qui fut donnée en douaire à la reine Clémence, veuve de Louis le Hutin. Cette terre fut réunie au domaine, après la mort de Clémence.

Art de vérifier les dates. — *Encyclopédie des gens du monde.* — Moréri, *Dictionnaire historique.*

BEAUGENDRE (*Antoine*), bénédictin de la congrégation de Saint-Maur et bibliothécaire de l'abbaye de Saint-Germain des Prés, originaire de Caudebec, mais né à Paris en 1628, mort le 16 août 1708. Il a donné une nouvelle édition, avec des notes, des ouvrages d'Hildebert, évêque du Mans, mort archevêque de Tours, et de Marbod, évêque de Rennes. C'est un vol. in-fol., imprimé à Paris en 1708. On a aussi de lui : *Vie de messire Joly, chanoine et instituteur des religieuses hospitalières de Dijon*, in-8°.

Dom Lecerf, *Biblioth. hist. et critique des auteurs de la congrégation de Saint-Maur.*

* **BEAUGRAND** (*Félix*), voyageur français, de l'ordre des Franciscains, vivait vers la fin du dix-septième siècle. Il fit un pèlerinage en terre sainte, et en donna la *Relation*; Paris, 1700, in-8°.

Wadding, *Annales Minorum.*

* **BAUGRAND** (*Martin*), théologien, né à Troyes en 1620, mort en 1698. Il fut pendant vingt-cinq ans directeur du couvent des ursulines de Troyes, et publia un résumé de la doctrine de saint Augustin, sous le titre : *Sancti Augustini doctrinæ christianæ praxis catechistica;* Troyes, 1678, in-8°.

Lelong, *Bibl. hist. de la France.*

BEAUHARNAIS (*Alexandre*, vicomte DE), général français, né à la Martinique en 1760, mort le 23 juin 1794. Il était major en second d'un régiment d'infanterie, lorsqu'il épousa mademoiselle Tascher de la Pagerie, devenue depuis l'impératrice Joséphine. Il se distingua dans les guerres d'Amérique, sous les ordres du maréchal de Rochambeau; puis revint en France, et reçut à la cour l'accueil que devaient nécessairement lui procurer de grands talents et une valeur éprouvée. Il n'hésita pourtant pas à embrasser, en 1789, la cause de la liberté. Élu député aux états généraux par la noblesse et la sénéchaussée de Blois, il fut un des premiers de son ordre à se réunir au tiers état. Dans la séance du 4 août, il appuya la suppression des privilèges, et l'égalité pour tous les citoyens. Il fut nommé secrétaire de l'assemblée nationale, et puis membre du comité militaire. Il travailla avec ardeur aux préparatifs qu'on faisait au Champ-de-Mars pour la première fédération. « Il était, dit Mercier, attelé à la même charrette que l'abbé Sieyès. » Il eut le tort de trop se souvenir de son métier de soldat, lorsqu'il loua la conduite de Bouillé pendant les troubles de Nancy; mais il montra une grande dignité quand on vint annoncer à l'assemblée, qu'il présidait, la fuite de Louis XVI. « Messieurs, dit-il, le roi est parti cette nuit; passons à l'ordre du jour. » Après avoir présidé une seconde fois l'assemblée nationale, il fut détaché à l'armée du Nord en qualité d'adjudant général; il commanda au camp de Soissons sous les ordres de Custine, et prêta le serment exigé après le 10 août. Nous avons peine à trouver une tache dans une vie si patriotiquement employée, et cependant le général Beauharnais commit une faute grave en restant quinze jours dans l'inaction, à la tête de son corps d'armée, au moment où les alliés assiégeaient Mayence. Loin de nous la pensée que la trahison ait été la cause de cette inaction ! mais en temps de révolution, une faute peut être facilement considérée comme un crime. Traduit pour ce fait devant le tribunal révolutionnaire, le général Beauharnais fut condamné à mort et décapité, à l'âge de trente-quatre ans.

Le Bas, *Dictionnaire encycl. de la France.* — *Biographie des Contemporains.*

BEAUHARNAIS (*Eugène* DE, duc de Leuchtenberg, prince d'Eichstedt), vice-roi d'Italie, né à Paris le 3 septembre 1781, mort le 22 février 1824, fils du précédent. Il fut d'abord apprenti menuisier (1), et se destina ensuite à la

(1) *Mémorial de Sainte-Hélène*, t. III, p. 203.

carrière militaire : il partit pour la Bretagne, afin d'y servir sous les ordres du général Hoche, qui avait été l'ami de son père. Sur la fin de 1795, le calme commençant à se rétablir en France, le jeune Beauharnais revint à Paris, et n'eut rien de plus pressé que de se présenter au général Bonaparte, alors commandant de Paris, pour réclamer l'épée de son père, qui, par suite d'un désarmement, avait été déposée dans le magasin de la place. Ce noble mouvement de piété filiale fit une vive impression sur l'esprit de Napoléon, qui, accédant à la demande du jeune orphelin, lui témoigna le plus grand intérêt. Joséphine saisit cette occasion de donner un protecteur à son enfant, et se hâta d'aller remercier le général. Cette première entrevue décida de son sort et de celui de sa famille. Peu à peu il s'établit une liaison de sympathie et d'amitié entre elle et Napoléon, qui, ayant été nommé commandant de l'armée d'Italie, épousa madame de Beauharnais le 8 mars 1796, peu de temps avant de partir pour sa nouvelle destination. Eugène, encore trop jeune pour être employé en qualité d'officier, resta à Paris pour achever son éducation. Vers la fin de 1797 il fut nommé sous-lieutenant, et placé dans la compagnie des guides du général Bonaparte, que commandait alors Bessières. Il rejoignit le quartier général pendant l'armistice de Léoben, qui fut bientôt suivi de la paix de Campo-Formio. D'après un article de ce traité, les îles Ioniennes devant passer sous la domination de la France, le général en chef confia au jeune Beauharnais la mission de se rendre à Corfou pour y régler la nouvelle destinée de ces malheureuses dépouilles de la république de Venise. S'étant acquitté de cette mission, Eugène rejoignit l'armée en passant par Naples et par Rome, où le reçut Joseph Bonaparte, alors ambassadeur de la république française auprès du saint-siége. Mais à peine avait-il mis le pied dans cette ville, qu'il rencontra une occasion de déployer sa présence d'esprit et sa bravoure en résistant à l'émeute qui éclata contre les Français, et qui coûta la vie au général Duphot. Il partagea tous les dangers des Français pendant ce mouvement populaire, soit en combattant les agresseurs, soit en se précipitant à travers les balles, afin d'arracher à la populace le corps du malheureux général, qu'il emporta dans ses bras jusqu'au palais de l'ambassade.

Revenu en France au commencement de 1798, Eugène Beauharnais se disposa à suivre son beau-père en Égypte, et il s'embarqua sur l'escadre qui fit voile de Toulon le 19 mai de la même année. On connait les fatigues et les privations auxquelles fut exposée l'armée pendant cette mémorable expédition; on sait quels combats brillants elle eut à soutenir dans sa course aventureuse, au milieu des déserts et sous le ciel brûlant de la Syrie. Eugène prit une part glorieuse à ces immortels exploits en qualité d'aide de camp du général en chef. Toujours ardent, toujours le premier au feu, il fut grièvement blessé sous les murs de Saint-Jean d'Acre : c'est la seule blessure qu'il ait reçue dans les nombreuses occasions où il a payé noblement de sa personne. Le 9 octobre 1799, Eugène débarqua à Fréjus avec le général Bonaparte, et fut nommé capitaine des chasseurs de la garde consulaire; puis, à la journée de Marengo, il reçut le grade de chef d'escadron. Lors de l'établissement de l'empire, il obtint le rang de prince et de colonel général des chasseurs. En 1805 il fut nommé archichancelier d'État, grand officier de la Légion d'honneur, et vice-roi du royaume d'Italie.

C'est ici que commence, à proprement parler, la carrière politique du prince Eugène. Les provinces dont se composait alors le royaume d'Italie avaient appartenu à la maison d'Autriche, au pape, au Piémont, à la république de Venise, au duc de Modène, à la Suisse, et à d'autres petites souverainetés. Ainsi formé de lambeaux réunis par la conquête, et qu'on avait d'abord fait régir par des gouvernements militaires ou provisoires, ce pays n'avait encore ni direction politique, ni unité nationale, ni importance militaire. Tout y était à peu près à créer; les éléments ne manquaient pas pour cela : il y en avait au contraire d'excellents dans l'aptitude et dans l'élan patriotique des populations, mais il fallait une main habile et une forte volonté pour mettre ces éléments à profit. Cependant le prince n'avait que vingt-quatre ans, et il est rare qu'à cet âge on ait acquis le goût du travail et l'habitude des affaires. Mais la justesse de son esprit et la droiture de ses intentions lui tinrent lieu de l'expérience qui lui manquait encore. Il appela auprès de lui les hommes les plus probes et les plus capables du pays, et il eut la sagesse de déférer à leurs conseils.

Lorsque le prince Eugène arriva en Italie, il ne trouva qu'une armée de 15,000 hommes, et une école pour les armes spéciales. A son départ, en 1814, il y laissa treize régiments d'infanterie, six de cavalerie, deux d'artillerie, trois de gendarmerie; le tout formant un effectif de 64,000 hommes, y compris la garde royale et les troupes du génie. Il avait fondé trois nouvelles écoles, dont une pour l'infanterie, une pour la cavalerie, et une pour les sous-officiers. Ces troupes, animées du meilleur esprit, se distinguèrent sur tous les champs de bataille. Il augmenta par d'importants travaux les fortifications de Mantoue, de Venise, d'Ancône, de Peschiera, et de plusieurs autres places d'un rang inférieur. Il fit creuser le port de Venise, et armer plus de trois cents lieues de côtes, depuis les bouches (*boccha*) du Cattaro jusqu'à la frontière de Naples. La direction de tous ces travaux fut confiée à la haute capacité du lieutenant général comte Caffarelli. En même temps on promulgua les nouveaux codes civil, pénal et

commercial, pour donner une tendance uniforme à la législation du pays, dont chaque fraction était auparavant régie par des lois différentes. Indépendamment des trois antiques universités de Bologne, de Pavie, de Padoue, on fonda onze lycées pour l'éducation de la jeunesse, deux maisons pour les demoiselles, trois écoles des beaux-arts, une institution des sourds-muets, et un conservatoire de musique. Le conseil des mines, l'école des ponts et chaussées et le musée royal furent encore des bienfaits de l'administration du vice-roi. C'est également à ses soins qu'on doit l'achèvement de la superbe cathédrale de Milan, monument unique en Europe, qui fait maintenant l'admiration des étrangers et l'orgueil de la Lombardie. Pour mettre le comble à tant d'excellentes institutions, il ordonna d'établir des dépôts de mendicité, qui firent disparaître une plaie hideuse qu'on reprochait avec justice à l'Italie.

De si nombreuses fondations et améliorations supposent de fortes dépenses, et cependant les peuples ne furent jamais surchargés d'impôts; car une sévère économie présidait à l'administration : non-seulement les revenus ordinaires suffisaient aux dépenses, mais tous les ans on mettait 12 à 14 millions en réserve; en 1813, les économies s'élevaient à 92 millions. Tandis que le prince gouvernait avec tant de sagesse son royaume, l'empereur dictait la loi, sur les champs d'Austerlitz, aux plus puissants monarques de l'Europe. Cette lutte mémorable fut terminée par le traité de Presbourg (décembre 1805), en vertu duquel l'Autriche cédait au royaume d'Italie les États de Venise. A la même époque, le vice-roi obtint la main de la princesse Auguste-Amélie, fille du roi de Bavière; et Napoléon, voulant donner au prince Eugène un rang correspondant à la haute alliance dont il venait d'être honoré, l'investit du titre de *prince de Venise*, le déclara son *fils adoptif*, et l'*héritier présomptif de la couronne d'Italie*.

L'Italie jouit de trois ans de tranquillité, après le traité de Presbourg; mais au commencement de 1809 un nouvel orage s'apprêtait à fondre sur ce pays. L'Autriche, alarmée de l'ambition toujours entreprenante de Napoléon, en appelait de nouveau à son épée. Une armée de 100,000 hommes, sous les ordres de l'archiduc Jean, était réunie sur le revers des Alpes Carniques et Juliennes; le vice-roi pouvait en opposer tout au plus 60,000, mais il avait ordre de se borner strictement à la défensive; car il convenait alors à la politique du cabinet de Saint-Cloud de ne pas commencer les hostilités, pour mettre les apparences de cette nouvelle rupture sur le compte de l'agresseur. En effet, le 9 avril, sans qu'il y eût eu aucune déclaration préalable, l'archiduc commença son mouvement offensif sur toute la ligne. L'armée d'Italie, n'étant pas en mesure de faire face sur tous les points, se vit forcée de se concentrer derrière le Tagliamento. La première rencontre eut lieu le 16 du même mois aux environs de Sacile. Les Autrichiens, au nombre de 50,000, y attaquèrent le vice-roi, qui avait environ 36,000 hommes. La valeur des troupes aurait pu compenser l'infériorité numérique; mais, réunie à la hâte, cette petite armée offrait peu d'ensemble, et la jalousie qui régnait entre les généraux opposa des entraves à la bonne volonté du chef et à l'ardeur des soldats. Le prince débuta donc par un revers dans une carrière qu'il était destiné à parcourir avec tant d'éclat. Heureusement les victoires que l'empereur remportait en Allemagne ne permirent pas à l'Autriche de profiter de ses avantages en Italie. L'archiduc essaya de tenir derrière la Piave; et ce fut là que le prince Eugène l'attaqua le 8 mai, et y prit une glorieuse revanche de l'échec de Sacile. Les Autrichiens, forcés sur tous les points, y perdirent 10,000 hommes et quinze pièces de canon. Le vice-roi poursuivit les vaincus dans les gorges de la Carinthie, et leur enleva les redoutables positions de Tarwis, de Malborghetto et de Prediil, garnies d'une formidable artillerie et défendues vaillamment. Quelques jours après, il défit et prit en entier le corps de Jellachich, fort de 12,000 hommes, et, poursuivant toujours sa marche, il opéra sa réunion avec la grande-armée dans les plaines de l'Autriche. Comblé d'éloges par l'empereur, le prince eut ordre de pénétrer en Hongrie, où il remporta, le 14 juin, la victoire de Raab sur l'archiduc Jean, dont l'armée était d'un tiers plus forte que la sienne. Remontant ensuite le Danube, il vint prendre une part aussi glorieuse qu'importante à la bataille de Wagram. Malheureusement tant de services et de succès éveillèrent la jalousie de quelques membres de la famille impériale : ils craignirent de voir s'élever dans le jeune héros un compétiteur dangereux, qui, admiré en France, pourrait un jour réunir les suffrages de la nation. Ces craintes étaient d'autant plus vives que l'empereur n'avait pas d'enfants, et qu'aucun de ses frères ne paraissait encore en état de le remplacer à la tête des armées. Dès lors ils se mirent à l'œuvre pour exciter la méfiance dans l'âme de Napoléon. Ces manœuvres insidieuses, secondées par un ministre habile à nuire, aboutirent à la dissolution du mariage de Joséphine, dans le but d'éloigner de plus en plus Eugène des marches du trône. Ce n'est pas le seul tribut que l'empereur ait payé aux exigences de sa famille, mais c'est à coup sûr le plus funeste. Telle fut la récompense de la loyauté et des services signalés du prince; mais il ne songea pas à lui dans cette circonstance : ce qui le navra au fond du cœur, ce fut le coup mortel porté à une mère adorée, dont il voyait la désolation et les inexprimables angoisses. Et comme s'il n'eût pas suffi de tant de douleur, ce fut lui, lui fils si tendre et si chéri, qui dut présenter la coupe d'amertume à sa mère infortunée; car, en sa qualité d'archi-

chancelier d'État, il fut forcé d'annoncer au sénat ce cruel sacrifice.

En 1812, Eugène prit une part active dans la campagne de Russie, à la tête du quatrième corps, fort d'environ cinquante mille hommes. A la journée mémorable de la Moskowa, dans ce choc désespéré du Nord contre le Midi, Eugène fut chargé d'enlever la redoute de Borodino, c'est-à-dire d'exécuter le mouvement le plus périlleux et le plus décisif; car c'était là que l'ennemi avait préparé la résistance la plus formidable. La position fut prise et reprise; mais enfin elle resta aux Français, et la bataille fut gagnée. Pendant la retraite, ce fut encore le vice-roi qui soutint à Malo-Iaroslavetz l'attaque de seize divisions russes fortes au moins de soixante-dix mille hommes, n'en ayant, lui, que quatorze mille à leur opposer. Malgré cette disproportion, il parvint à se maintenir toute la journée, et il fit essuyer à l'ennemi une perte de dix mille hommes. Le vice-roi prit aussi une part glorieuse aux combats de Viazma et de Krasnoï; mais à la Bérézina le quatrième corps fut entièrement détruit. Le 17 janvier 1813, le roi de Naples quitta le commandement de l'armée à Poznân, si pourtant on peut donner le nom d'armée à quelques milliers de fuyards de tous les corps, de toutes les nations, épuisés par la faim et le froid. Le vice-roi eut le courage de se mettre à la tête de ces nobles débris, dont le total n'arrivait pas à douze mille hommes. Ce fut avec cette poignée de spectres, plutôt que de soldats, qu'il entreprit de tenir tête au torrent des Russes et des Prussiens qui s'avançait dans le cœur de l'Allemagne. Attaqué tous les jours, et risquant d'être débordé, Eugène prit sa route par Berlin et Wittenberg, et arriva à Leipzig le 9 mars. Son armée, grossie par les renforts qu'il parvint à réunir pendant sa marche, comptait alors cinquante mille hommes, avec lesquels il put tenir la ligne de l'Elbe, menacée par cent cinquante mille alliés. Cette campagne de cinquante jours, depuis Poznân jusqu'à Leipzig, est peut-être l'épisode le plus étonnant de l'expédition de Russie; et tous les militaires s'accordent à la regarder comme un chef-d'œuvre de stratégie qui suffirait pour placer le prince Eugène au rang des plus grands capitaines. Napoléon répéta plus d'une fois, en parlant de la campagne de Russie : « Nous avons tous commis des fautes; Eugène est le seul qui n'en ait pas fait. » Dans le *Mémorial de Sainte-Hélène*, t. III, p. 358, l'empereur s'exprime ainsi : « Il est rare et difficile de réunir toutes les qualités nécessaires à un général. Ce qui est plus désirable, c'est que chez lui l'esprit soit en équilibre avec le caractère ou le courage. Si le courage est de beaucoup supérieur, le général entreprend vicieusement au delà de ses conceptions; et, au contraire, il n'ose pas les accomplir, si son caractère ou son courage demeure au-dessous de son esprit. Cet équilibre était le seul mérite du vice-roi, et suffisait néanmoins pour en faire un homme très-distingué. »

Avant de quitter l'armée, le prince prit une part importante à la victoire de Lützen : ce fut lui qui tomba sur le flanc droit de l'ennemi, et écrasa les corps d'York et du prince de Würtemberg. Au commencement de mai, Eugène reprit la route de Milan, où sa présence était indispensable; car l'Autriche, qui avait eu le bon esprit de conserver ses forces intactes, pouvait profiter de nos revers, et tomber d'un moment à l'autre sur l'Italie. Eugène eut à peine trois mois pour lever et organiser une armée de cinquante mille hommes, pour mettre les places en état de défense, et pour garder la frontière. Au mois d'août, l'Autriche se déclara contre la France. Le prince, voulant éloigner la guerre de l'intérieur du royaume, s'avança dans les gorges de la Carniole et de la Carinthie, où il pouvait opposer au nombre la force des positions, et aguerrir ses recrues sans les compromettre en rase campagne. Ce plan, habilement conçu, lui donna le moyen de contenir pendant deux mois les Autrichiens dans les vallées de la Drave et de la Save; et il aurait réussi à sauver l'Italie, si la défection de la Bavière ne fût venue changer inopinément la face des affaires. Ce revirement de politique ouvrait aux Autrichiens les débouchés du Tyrol, et leur permettait de pénétrer sans coup férir dans le cœur du royaume, tandis que le prince, posté à cent lieues en avant, se serait trouvé coupé sans retour. Il fut donc forcé de se replier sur l'Adige, où il parvint à se maintenir près de trois mois avec environ quarante mille hommes, et tenant tête au feld-maréchal Bellegarde, qui en avait au moins soixante mille. Sur ces entrefaites, le roi de Naples, entraîné par les suggestions d'une fausse politique, tournait ses armes contre son bienfaiteur et sa patrie. En janvier 1814, une armée de trente mille Napolitains, renforcés de dix mille Anglais et Autrichiens, était en marche sur la haute Italie. Le vice-roi, menacé sur ses derrières par cette nouvelle agression, fut forcé de quitter sa position de l'Adige, et de se replier derrière le Mincio. Le 8 février, la victoire sourit pour la dernière fois aux armes franco-italiennes, et le prince couronna sa brillante carrière par un succès éclatant sur les Autrichiens. Mais ce furent des lauriers stériles; car le grand empire allait alors s'écrouler sous les coups de l'Europe coalisée. Sa dernière heure ne tarda pas à sonner, et avec elle s'évanouit le royaume d'Italie, la plus belle des créations napoléoniennes. Ici finit la vie politique du prince Eugène. Retiré en Bavière auprès du roi son beau-père, il y obtint, avec la principauté d'Eichstedt, le titre de *duc de Leuchtenberg*, et le rang de premier pair du royaume. Livré uniquement à l'éducation de ses enfants, répandant généreusement ses bienfaits sur tous ceux qui avaient le bonheur de l'approcher, il ne jouit qu'un petit

nombre d'années de cet honorable repos qu'il avait si bien mérité : un coup de sang l'enleva à l'âge de quarante-trois ans. Eugène Beauharnais a laissé, de son mariage avec la princesse de Bavière, six enfants, dont deux garçons et quatre filles. L'aîné, *Auguste-Charles*, époux de la reine de Portugal, *dona Maria*, est mort le 28 mars 1835. Le cadet, *Maximilien-Joseph*, duc de Leuchtenberg, qui avait épousé en 1842 l'archiduchesse Olga, fille de l'empereur Nicolas, est mort en 1852. *Joséphine*, l'aînée des princesses, est reine de Suède (Oscar) ; la seconde, *Eugénie-Hortense*, est mariée au prince de Hohenzollern-Hechingen ; la troisième, *Amélie-Auguste*, veuve de *don Pedro Ier*, est actuellement impératrice douairière du Brésil, duchesse de Bragance. [Le général ARMANDI, dans l'*Enc. des g. du m.*, avec addit.]

Mémorial de Sainte-Hélène. — Léonard Gallois, *Histoire du prince Eugène de Beauharnais* ; Paris, 1821, in-8°. — Charles-Jules Folie, *Histoire de l'administration du royaume d'Italie*, etc. ; Paris, 1823, in-8°, et 1824, in-8°. — Antoine Aubriet, *Vie politique et militaire d'Eug. B.* ; Paris, 1824, in-8° ; 1825, in-8°. — Schonberg, *Prinz Eugen and sein Hof* ; Dresd., 1825, in-8°. — Guillaume de Vaudoncourt, *Histoire*, etc. — Henrich-Johann Seel, *Erinnerugen aus denzeiten*, etc. (Souvenirs de la vie du prince Eugène). — D'Arnay, *Notice historique sur le prince Eugène* ; Paris, 1830, in-8°. — *Notice sur le duc de Leuchtenberg* ; Rio de Jan., 1832, in-8°. — Armandi, *Vie militaire du prince Eugène* ; etc. ; Paris, 1843, 2 vol. in-18. — Guicciardi, *Relation historique de la révolution du royaume d'Italie*.

BEAUHARNAIS (*François*, marquis DE), pair de France, né à la Rochelle le 12 août 1756, mort en 1823. Il était frère d'Alex. Beauharnais. Nommé en 1789 député suppléant aux états généraux, il n'y siégea que lorsqu'ils furent constitués en assemblée nationale, vota constamment avec le côté droit, et protesta, les 12 et 15 septembre, contre tous les actes de cette assemblée. Son frère (Alexandre) ayant proposé que l'on retirât au roi le commandement des armées, il s'opposa vivement à cette motion, ainsi qu'aux amendements auxquels elle donna lieu. *Il n'y a point d'amendement avec l'honneur*, s'écria-t-il ; ce qui lui fit donner le nom de *Féal Beauharnais sans amendement*. Il publia, à la fin de la session, un *compte rendu à ses commettants*. En 1792, il dirigea un nouveau projet d'évasion pour la famille royale : cette tentative ayant échoué, il se rendit à l'armée de Condé, où il devint major général. Après le 18 brumaire, il chargea sa belle-sœur Joséphine de remettre au premier consul une lettre par laquelle il l'engageait, *au nom de la seule gloire qu'il lui restât à acquérir, de rendre le sceptre aux Bourbons*. Bonaparte ne goûta point ce conseil. Néanmoins le marquis de Beauharnais fut rappelé en France lors du mariage de sa fille avec M. de Lavalette. Nommé, à cette occasion, directeur général des postes, il crut alors pouvoir faire quelques *amendements* à ses opinions, et accepta, en 1805, la place d'ambassadeur en Étrurie, et ensuite en Espagne. Mais il ne remplit pas, dans sa seconde mission surtout, les vues de Napoléon. Il prit, à la cour de Madrid, les intérêts du prince des Asturies contre le prince de la Paix, don Manuel Godoï, ce qui était loin d'être conforme aux instructions qu'il avait reçues. Il fut en conséquence rappelé, et envoyé en exil dans la Sologne, où il possédait un domaine. En 1814 il revint à Paris, fut bien accueilli par les Bourbons, et élevé à la pairie.

LE BAS, *Dict. encycl. de la France*.

BEAUHARNAIS (*Marie-Anne-Françoise* MOUCHARD, plus connue sous le nom de FANNY, comtesse DE), femme de lettres, née à Paris en 1738, morte à Paris le 2 juillet 1813. Fille d'un receveur général des finances de la province de Champagne, elle se maria fort jeune au comte de Beauharnais, oncle d'Alexandre et de François de Beauharnais ; mais, forcée bientôt de se séparer de son mari, elle se livra entièrement à la culture des lettres, et s'entoura d'une société d'écrivains et de beaux esprits, tels que Dorat, Le Brun, Mably, Bitaubé, Dussaulx, Mercier, Cubières-Palmézeaux. Sa carrière littéraire fut souvent semée d'agitations et d'ennuis. Les sifflets de ses ennemis firent échouer son œuvre théâtrale ; et quelques malins critiques prétendirent que Dorat et quelques autres écrivains de sa société, qui passèrent pour ses amants, étaient les véritables auteurs des productions publiées sous son nom. On connait la cruelle épigramme de Le Brun :

> Églé, belle et poëte, a deux petits travers :
> Elle fait son visage, et ne fait point ses vers.

Quoi qu'il en soit, elle mérita du moins des éloges incontestables pour sa douceur et sa bienfaisance. Mme Fanny était membre de l'Académie des Arcades de Rome. On ne lit plus guère aujourd'hui ses ouvrages, qui sont : les *Mélanges de poésies fugitives et de prose sans conséquence* ; Paris, 1772, 2 vol. in-8° ; — les *Lettres de Stéphanie*, roman historique ; Paris, 1773, 3 part., in-8° ; — *l'Abailard supposé* ; Paris et Amsterdam, 1780, in-8° ; — *l'Aveugle par amour* ; 1781 ; — *la Fausse Inconstance*, 1787, comédie en cinq actes et en prose ; — *l'Ile de la Félicité*, poëme philosophique, 1801, in-8° ; — *la Marmotte philosophique*, 1811, 3 vol. in-12 ; — *le Voyage de Zizi et d'Azor*, poëme en cinq livres, 1811, in-8°.

Madame Briquet, *Dictionnaire des Françaises*. — *Biographie des Femmes célèbres*.

BEAUHARNAIS (*Claude*, comte DE), pair de France, fils de Fanny Beauharnais, né en 1756, mort en 1819. Il épousa d'abord la fille du comte Marnésia, puis mademoiselle Fortan, fille d'un riche négociant nantais. Il eut de son premier mariage Stéphane-Louise-Adrienne, aujourd'hui grande-duchesse douairière de Bade. C'est elle qui est venue (en 1852) dernièrement à Paris rendre visite à son neveu, président de la république française. La fille cadette du comte de Beauharnais, Joséphine-Désirée, issue de son second mariage,

est aujourd'hui mariée au marquis de Quinquésan de Beausson.

Biographie des Contemporains.

BEAUHARNAIS (*Joséphine*). *Voy.* JOSÉPHINE (impératrice).

BEAUHARNAIS (*Hortense*). *Voy.* HORTENSE (reine).

BEAUJEU (*Anne* DE). *Voy.* ANNE DE BEAUJEU.

BEAUJEU (*maison de*). La maison de Beaujeu tire son nom de *Bérard*, *Béraud* ou *Bernard*, troisième fils de Guillaume II, comte de Lyon et de Forez. Ce seigneur eut en partage la baronnie de Beaujeu à la mort de son père, en 890. Parmi les membres les plus distingués de cette famille on remarque :

I. **BEAUJEU** (*Humbert IV*), connétable de France, mort le 21 mai 1250. Il servit, comme son père, les rois Philippe-Auguste et Louis VIII dans la guerre des Albigeois. Louis VIII, avant de quitter le Languedoc, le nomma gouverneur de tout le pays, et saint Louis lui confirma ce titre. Les événements les plus importants de son administration sont le siége du château de la Bessède, près d'Aleth (1227), où Géraud de Mota, l'un des chefs des Albigeois, fut pris et brûlé vif. Humbert prit ensuite le château de Montech, et soumit tout le pays de Foix. En 1239, il alla en Orient soutenir Baudouin II, empereur de Constantinople. En 1240, il fut nommé connétable; il accompagna saint Louis pour la croisade. Joinville fait un grand éloge de la valeur et de la sagesse dont le connétable de Beaujeu donna des preuves dans cette expédition. Selon les uns, il mourut en Égypte; selon d'autres, en France.

Son fils se signala par son courage à la bataille de Massoure en 1250, ainsi qu'au siége de Tunis en 1270. Chargé en 1274 du commandement de l'armée que Philippe III envoya au pape pour la sûreté du concile de Lyon, il contribua à la prise de Pampelune ainsi qu'à la réduction de la Navarre. Nommé connétable de France après la mort de Gilles le Brun, en février 1277, il commanda en 1279 en Languedoc, et mourut en 1285.

II. **BEAUJEU** (*Guichard VI, le grand*), mort le 24 septembre 1331, servit sous les rois Philippe le Bel, Louis le Hutin, Philippe le Long, Charles le Bel et Philippe de Valois, dont il fut *chambellan et grand gouverneur*. Il termina avec la maison de Villars une guerre qui durait depuis plus d'un siècle, combattit en 1325 pour Édouard, comte de Savoie, contre Guigues VIII, dauphin de Viennois, et fut fait prisonnier, le 9 août, à la bataille de Saint-Jean le Vieux. Il resta en captivité jusqu'en 1327. Il accompagna, en 1328, Philippe VI à la guerre de Flandre, et commanda le troisième corps d'armée à la bataille de Cassel.

III. **BEAUJEU** (*Édouard* DE), maréchal de France, fils du précédent, naquit le 11 avril 1316, et fut tué au combat d'Ardres en août 1351, après avoir longtemps guerroyé contre les musulmans. De Beaujeu, qui se trouvait en France au moment où Édouard d'Angleterre venait de passer la Somme, fut chargé par Philippe de Valois d'aller reconnaître les forces de l'armée anglaise. De retour de son exploration, de Beaujeu s'opposa de tout son pouvoir à ce qu'on livrât la bataille dans la plaine de Crécy. Nonobstant ses observations, le combat eut lieu le 26 août 1346; et la défaite des Français vint prouver combien étaient justes les prévisions de Beaujeu. Créé maréchal de France en 1347, il eut à lutter contre les Anglais, qui, maîtres d'une partie des côtes de France, voulaient étendre encore leur domination. Calais était déjà tombé au pouvoir de l'Angleterre; et son gouverneur, Aimeri de Pavie, qui venait de s'emparer de Guines, s'apprêtait à se saisir de Saint-Omer, lorsque Geoffroi de Charne, qui commandait cette place pour le roi de France, fit avertir le maréchal de Beaujeu du danger que courait la ville. Marchant aussitôt contre les Anglais, de Beaujeu les attaque à Ardres (Pas-de-Calais), les défait, s'empare d'Aimeri de Pavie, et trouve la mort sur le champ de bataille, à l'âge de trente-cinq ans. Le nom de ce maréchal est inscrit sur les Tables de bronze du palais de Versailles. A. S....Y.

IV. **BEAUJEU** (*Pierre II de Bourbon, sire* DE), mort en 1502. Il était connétable de France pendant la vie de son frère Jean, qui mourut en 1488, et auquel il succéda dans tous les biens de la branche aînée des Bourbons, qui finit en lui. Il fut régent de Charles VIII comme époux d'Anne, fille de Louis XI (*Voy.* ANNE DE BEAUJEU), et mourut sans enfants.

Pinard, *Chronol. militaire*, t. I. — Anselme, *Hist. généal. et chronol. de la maison royale de France.* — Baluze, *Histoire d'Auvergne*, t. VI.

BEAUJEU (*Christophe* DE), seigneur de Jeaulges, de l'ancienne maison de Beaujeu dans le Beaujolais, suivit d'abord la carrière des armes, sous les rois Henri III et Henri IV; il se distingua dans les guerres d'Espagne. Ayant encouru la disgrâce de son prince, il fut exilé pour dix ans qu'il passa en Suisse et en Italie, et se consola dans le commerce avec les muses. A l'avénement de Henri IV, il rentra en France, et obtint un commandement. Ses vers ont été recueillis et imprimés sous le titre : *Amours, ensemble le premier livre de la Suisse*; Paris, 1589, in-4°. On y trouve des odes, des élégies, des complaintes, des quatrains, et ce que l'auteur appelle lui-même *un torrent de sonnets*, puisqu'il y en a jusqu'à cent vingt-un de suite. Le volume est terminé par le premier chant d'un poëme sur la Suisse, composé à l'imitation de la *Franciade* de Ronsard. Ce poëme était en douze chants; mais les onze derniers n'ont jamais été publiés.

La Croix du Maine et Duverdier, *Biblioth. franç.*

BEAUJEU. *Voy.* QUIQUERAN.

* **BEAUJOLAIS** (*maison de*). En voici l'origine : Sous les empereurs carlovingiens, lors de l'éta-

blissement du régime féodal, le Beaujolais se trouva compris dans l'État de Guillaume Ier, comte du Lyonnais et du Forez, qui reconnut pour roi le fondateur du nouveau royaume de Bourgogne, Boson. Ce comte étant mort vers l'an 900, après avoir partagé sa vaste seigneurie entre ses trois fils, l'un d'eux, Bérard Ier, eut en partage le Beaujolais, et fut la tige des sires de Beaujeu. Le huitième sire, Humbert IV, fut, à la fin du douzième siècle, le fondateur de Villefranche, dont il fit la capitale du Beaujolais; il épousa Agnès de Thiern, héritière de la seigneurie de Montpensier, qui se trouva ainsi appartenir dans cette maison. Son fils, Guichard III, lui succéda dans ces deux baronnies; mais, après sa mort, elles furent de nouveau séparées, et l'un de ses fils, appelé comme lui Guichard, devint la tige des seigneurs de *Montpensier* (*Voy.* ce mot). Le même Guichard III, qui avait été chargé d'une mission auprès du pape Innocent III, vit, en passant à Assises, saint François, et en obtint trois religieux de son ordre, qu'il conduisit en France, et avec lesquels il fonda à Villefranche la première communauté de cette règle. En 1265, Isabeau, héritière du Beaujolais, transmit cette contrée par mariage à Renaud, comte du Forez, dont le second fils devint l'auteur d'une nouvelle suite de sires de Beaujeu; le dernier, Édouard II, épris, vers l'an 1398, d'un fol amour pour une jeune fille de Villefranche, la fit enlever violemment et conduire dans son château : cité devant le parlement pour ce rapt, qui avait excité contre lui l'animadversion publique, il fit précipiter par les fenêtres de son manoir le malheureux huissier qui avait osé lui faire la citation. Alors des troupes furent envoyées, et le sire de Beaujeu, fait prisonnier, fut conduit à Paris. Le double crime dont il s'était rendu coupable lui faisait encourir la peine capitale : il implora le crédit de Louis II, duc de Bourbon, son oncle. Celui-ci lui fit payer sa protection par la cession du Beaujolais et de Dombes; l'acte est de l'année 1400. Édouard reçut sa grâce, et mourut peu de temps après, sans héritiers. Ce fut ainsi que le Beaujolais se trouva compris parmi les vastes possessions de la maison de Bourbon. En 1522, Louise de Savoie, mère de François Ier, se fit adjuger cette province, qui avait été confisquée sur le connétable de Bourbon; en 1531, François Ier la réunit à la couronne, ainsi que le pays de Dombes; mais, en 1560, François II rendit le Beaujolais à Louis de Bourbon, duc de Montpensier, dont le petit-fils Henri, mort en 1608, le transmit à Marie de Montpensier, son unique héritière. Cette princesse le porta en dot, en 1626, à Gaston d'Orléans, frère de Louis XIII; à son tour, la fille de Gaston, la célèbre *Mademoiselle*, légua le Beaujolais avec tous ses autres héritages à Philippe, *Monsieur*, frère de Louis XIV, premier duc d'Orléans et tige de la branche cadette des Bourbons.

Depuis cette époque, le Beaujolais, avec titre de comté, a souvent été l'apanage de quelqu'un des princes de cette maison. Le dernier comte de ce nom fut le suivant. [*Enc. des g. du m.*]

Moréri, *Dictionnaire historique.* — Anselme, *Hist. généal. et chron. de la maison royale de France.*

BEAUJOLAIS (*Louis-Charles* d'Orléans, comte de), troisième fils de Louis-Philippe-Joseph, duc d'Orléans, dit l'*Égalité*, et frère du roi Louis-Philippe, naquit à Paris le 7 octobre 1779, et mourut le 30 mai 1808. Détenu à l'âge de treize ans dans les prisons de l'Abbaye avec sa famille, il fut transféré plus tard à Marseille, ainsi que son père et son frère, le duc de Montpensier. Après une détention de trois ans et demi, à laquelle il aurait pu facilement échapper, si, par un admirable dévouement, il n'eût préféré demeurer auprès de son frère, dont la tentative d'évasion avait été moins heureuse que la sienne, il fut déporté aux États-Unis, où il retrouva son frère aîné. Les trois princes voyagèrent longtemps ensemble, et revinrent ensuite en Angleterre en 1800. Huit ans après, les atteintes d'une maladie de poitrine déterminèrent le comte de Beaujolais à chercher un climat plus doux. Il allait gagner la Sicile avec son frère le duc d'Orléans, quand le mal auquel il était en proie l'obligea de s'arrêter à Malte, où il mourut.

Madame de Genlis, *Mémoires*, t. V, p. 73. — *Mémoires du duc de Montpensier.*

BEAUJON (*Nicolas*), banquier philanthrope, né à Bordeaux en 1718, mort le 26 décembre 1786. Il fut successivement banquier de la cour, receveur général des finances de la généralité de Rouen, trésorier et commandeur de l'ordre de Saint-Louis, et conseiller d'État à brevet. Il acquit dans ces différentes positions une fortune immense, dont il jouit avec libéralité, et qu'il dépensa en grande partie en bienfaits utiles. L'hospice qui porte son nom, et qui est situé à Paris, faubourg du Roule, fut fondé et doté par lui avec magnificence. L'acte de fondation est du mois de juillet 1784. Beaujon est mort sans enfants. Son testament contenait pour plus de trois millions de legs particuliers.

Le Bas, *Dictionnaire encyclopédique de la France.*

BEAUJOUR (*Louis-Félix*, baron de), diplomate français, né en 1765 en Provence, mort le 1er juillet 1836. Après avoir suivi la carrière militaire, il entra dans la diplomatie, et fut pendant plusieurs années consul en Suède et en Grèce. Après le 18 brumaire il fut appelé au tribunat. Nommé, en 1804, consul général et chargé d'affaires aux États-Unis, il y composa, dans ses moments de loisir, un ouvrage qu'il publia sous le titre de : *Aperçu des États-Unis au commencement du dix-neuvième siècle*; Paris, 1814, in-8°. Il fut nommé en 1816 consul général à Smyrne, et en 1817 inspecteur général de tous les établissements français dans le Levant. En 1832, il fonda un prix de 5,000 francs pour le meilleur ouvrage sur le commerce de Marseille; et en 1835, il entra à la chambre des pairs. Outre son *Aperçu des États-Unis*, Beaujour a encore publié : *le Traité de*

Lunéville et le traité d'Amiens; Paris, 1801, in-8°; — *Tableau du commerce de la Grèce, formé d'après une année moyenne, depuis* 1787 *jusqu'en* 1797; Paris, 1800, 2 vol. in-8°; — *Tableau des révolutions de la France, depuis la conquête des Francs jusqu'à l'établissement de la Charte*, etc.; Paris, 1825, in-8°; — *Théorie des gouvernements*; Paris, 2 vol. in-8°, ouvrage tiré à un très-petit nombre d'exemplaires. A ces ouvrages il faut ajouter encore : *Voyage dans l'empire ottoman*; Paris, 2 vol. in-8° (Firmin Didot).

Biographie des Contemporains. — Le Bas, *Dictionnaire encyclopédique de la France.*

BEAUJOYEULX. *Voy.* BALTAZARINI.

BEAULAC (*Guillaume*), savant jurisconsulte, né dans le département de l'Hérault vers 1745, mort à Paris le 23 août 1804. Il s'est fait connaître par la publication d'un *Répertoire des lois et des arrêtés du gouvernement, de 1789 à l'an XI, par ordre alphabétique, chronologique, et par classement de matières*. Dans cette distribution de matières suivant trois systèmes de classification, Beaulac a fait preuve d'un remarquable esprit d'analyse, et en même temps d'une science profonde de la législation.

Le Bas, *Dictionnaire encyclopédique de la France.*

***BEAULAIGNE** ou **BAULÈGNE** (*Barthélemy*), musicien français, était enfant de chœur à la cathédrale de Marseille en 1559, lorsqu'il dédia à la reine Catherine de Médicis des *Motets mis en musique à quatre parties*, qui furent imprimés à Lyon par Robert Granton, avec des caractères d'un genre nouveau, gravés par ce typographe; in-12, oblong. Beaulaigne a publié un second œuvre dans la même année, composé de *Chansons nouvelles, mises en musique à quatre parties*; Lyon, chez le même imprimeur; in-12, oblong. On trouve quelques motets de ce musicien dans le *Thesaurus musicus*, publié à Nuremberg en 1564.

Fétis, *Biographie universelle des Musiciens.*

BEAULATON, poëte français, natif de Montargis, mort en 1725. On a de lui une traduction en vers français du *Paradis perdu* de Milton, 1778, 2 vol. in-8°; elle est peu estimée.

Quérard, *la France littéraire.*

***BEAULGITE** (*Alexandre*), astronome français, vivait à la fin du dix-septième siècle. On a de lui : *le Grand Courrier astral*, ou *les Observations astronomiques pour l'an* 1683; Paris, 1683, in-4°.

Lelong, *Bibliothèque historique de la France.*

BEAULIEU, nom commun à plusieurs Français célèbres. Ceux qui sont antérieurs au seizième siècle sont placés en tête; les autres, beaucoup plus nombreux, sont rangés par ordre alphabétique de prénoms.

***BEAULIEU** (*Simon* DE), prélat français, natif de Beaulieu en Champagne, mort à Orvieto le 18 août 1297. D'abord archidiacre de Chartres et de Poitiers, puis chanoine de Bourges et de Saint-Martin de Tours, il fut élu archevêque de Bourges. Boniface VIII le nomma cardinal, et le fit son légat en France et en Angleterre. Il tint un synode, dont il a écrit les *Actes*; il a aussi laissé des épîtres.

Oldoin, *Athenæum Romanum.*

***BEAULIEU** (*Eustache* ou *Huitaces* DE), poëte et musicien, natif d'Amiens, vivait en 1300. On a plusieurs chansons notées de sa composition.

Fétis, *Biographie universelle des Musiciens.*

***BEAULIEU** (1) (*Camus de Vernet*, dit DE), favori de Charles VII, mourut en 1427. Ce personnage est tellement obscur, que le P. Anselme, en le classant au nombre des grands officiers de la couronne, ne dit pas un mot de ses ancêtres; et sa fin prématurée fut probablement cause qu'il ne laissa point de postérité. Il occupe et mérite toutefois dans notre histoire une place étroite mais nécessaire, comme un exemple de la fortune passagère des cours. Beaulieu était un simple écuyer du pays d'Auvergne, attaché au service de l'écurie du roi. Il ne prend pas d'autre titre dans quelques actes qui nous sont restés, sous les dates de janvier et avril 1426. Un an plus tard (janvier 1427), le seigneur de Giac (*voy.* ce nom), favori du roi, ayant été tué par les ordres du connétable de Richemont, Beaulieu lui succéda immédiatement dans les bonnes grâces de Charles VII. Déjà commandant d'une compagnie de la garde du roi, il fut fait, coup sur coup, capitaine du château de Poitiers (résidence du monarque), premier écuyer du corps, et grand maître de l'écurie. Enfin, il remplaça complétement Giac, et obtint l'absolue direction des finances et de toutes les affaires. Artus de Richemont, qui exerçait de son côté une sorte de tutelle sur ce roi enfant, étant informé du déplorable usage que le favori faisait de sa puissance, alla, de concert avec Yolande d'Aragon, belle-mère de Charles, trouver le roi, résolu d'en finir encore une fois avec le nouvel intrigant; et le maréchal de Boussac fut chargé de cette exécution. Les historiens du temps nous racontent le fait en ces termes : « Or, une journée, le roi estant dans le chasteau de Poitiers, le dit de Beaulieu se voulut aller esbattre hors du chasteau, n'ayant avec lui qu'un gentilhomme nommé Jean de la Grange : et estant dans un pré sur une rivière, où le lieu estoit assez plaisant et agréable, survindrent là soubdainement cinq ou six compagnons, qui tirèrent tout à coup leurs espées, et frappèrent sur lui tellement qu'ils le tuèrent tout roide... Et s'en alla celui qui l'avoit amené, et mena son mulet au chasteau, là où estoit le roy, qui le regar-

(1) Le P. Anselme (*Hist. généalog. de la mais. de France*) l'appelle *Jean du Vernet*, dit *le Camus de Beaulieu*. Un acte authentique, conservé aux manuscrits de la Bibliothèque impériale, et signé en autographe *Camus*, commence ainsi : « Sachent tous que je, *Camus de Vernet*, dit *de Beaulieu*, etc. » Nous adoptons de préférence la formule de l'acte original.

doit. Et Dieu sçait s'il y eut beau bruit... mais il n'en fut autre chose. »

VALLET DE VIRIVILLE.

Recueil de Godefroy, *Historiens de Charles VII*, pages 13, 374, 403, 401, 752. — Mss. Bibl. impér., n° 10297, *les Gestes*, etc., f° 129 v°. — Anselme, t. VIII, p. 403 B.

* **BEAULIEU** (...), musicien de la chambre de Henri III, roi de France, vers 1580. Il a composé une partie de la musique du ballet dont Baltazarini avait fait le programme, pour les noces du duc de Joyeuse. « Cette musique, dit Fétis, est assez purement écrite. » Beaulieu avait eu Salmon, autre musicien de la cour de Henri III, pour collaborateur dans la composition de cet ouvrage. Il y a lieu de croire que ce musicien est le même que *Lambert de Beaulieu*, dont il est parlé dans une lettre de l'empereur Rodolphe II à son ambassadeur à Paris, Auger Busbeck : « Nous « avons appris, dit ce prince, que le roi de France, « mort depuis peu de temps, avait à son service « un bassiste d'une voix admirable, et qui s'ac- « compagnait sur le luth, nommé Lambert de « Beaulieu. Nous vous prions de faire des recher- « ches pour découvrir cet homme, et de l'engager « pour notre cour à des conditions honnêtes « et justes. » La conjecture formée d'après cette lettre est rendue vraisemblable par ce que dit Baltazar de Bourgogne dans sa description du *Ballet comique de la Royne* : « Au-deçà et au- « delà de leurs queues (des chevaux marins), « estoyent deux autres chaires, en l'une desquel- « les s'asseoit le sieur de Beaulieu, représentant « Glaucus, appelé par les poëtes dieu de la mer : « et en l'autre la damoyselle de Beaulieu, son « espouse, tenant un luth en sa main, et repré- « sentant aussi Téthys, la déesse de la mer, etc. » D'après cela, il est présumable que le véritable nom de Beaulieu était *Lambert*, et que, suivant un ancien usage qui subsistait encore au seizième siècle et même de nos jours, on le désignait par celui du lieu de sa naissance.

Ersch et Gruber, *Allgemeine Encycl.* — *Rodolphi II imp. Epistolæ*. — Fétis, *Biographie universelle des Musiciens*.

BEAULIEU (*Augustin*), navigateur français, né à Rouen en 1589, mort à Toulon en 1637. Il obtint, à l'âge de vingt-trois ans, le commandement d'un vaisseau dans l'expédition de Briqueville, sur la côte d'Afrique. S'étant attaché en 1616 à la compagnie des Indes, qui venait de se former, il fut successivement chargé de différentes expéditions, où il montra du courage et de l'habileté. Il fut ensuite employé au siége de la Rochelle et à la prise des îles Sainte-Marguerite. Il avait composé une *Relation de ses voyages dans les Indes*. Cet ouvrage, où Beaulieu a fait preuve de grandes connaissances nautiques, n'a été imprimé qu'en 1664. Il fait partie de la grande *Collection des Voyages*, publiée par Thévenot.

Le Bas, *Dictionnaire encyclopédique de la France*. — Thévenot, *Recueil de Voyages*, t. II.

BEAULIEU (*Charles* GILLOTON DE), économiste français, vivait à la fin du dix-huitième siècle. Il appartenait à cette école d'économistes qui reconnaissaient pour chefs le docteur Quesnel et Mirabeau le père, et qui espéraient qu'en signalant tous les abus de l'administration, et en favorisant les progrès de l'agriculture et de l'industrie, on parviendrait à améliorer l'état matériel de la société, et par là son état politique et moral ; mais qui ne s'apercevaient pas qu'en minant les bases constitutives d'une monarchie décrépite, ils contribuaient plus que tous les autres à la renverser. Les nombreux opuscules de Beaulieu n'ont pu tirer son nom de l'oubli où il tomba après sa mort. Ses principaux écrits sont : *Mémoire sur les moyens de perfectionner les moulins et la mouture des grains*, 1786 ; — *de l'Aristocratie française*, ou *Réfutation des prétentions de la noblesse, et nécessité d'en supprimer l'hérédité* ; Paris, 1789, in-8° ; — *Procès de la noblesse et du clergé, d'après les faits extraits de l'histoire de France*, 1789, in-8° ; — *Principes du gouvernement, et projet de réforme dans toutes les parties de l'administration*, 1789, in-8° ; — *de la Nécessité de vendre les biens de l'Église et ceux des ordres de chevalerie pour payer la dette publique*, 1789 ; — *de la Liberté de la presse, principal moyen d'instruction et de réforme*, 1780, in-8°.

Le Bas, *Dict. encyclop. de la France*. — Chaudon et Delandine, *Dict. hist.*

BEAULIEU (*Claude-François*), publiciste français, né à Riom en 1754, mort à Marly en septembre 1827. Il vint à Paris en 1782, et travailla aux premiers journaux de la révolution, tels que le journal publié en 1789, d'abord sous le titre de *Nouvelles de Versailles*, puis sous celui de *l'Assemblée nationale* ; les *Nouvelles de Paris*, en 1790 ; le *Postillon de la Guerre*, en 1792. Dans cette dernière année, il fut arrêté pour ses opinions politiques, et transféré successivement à la Conciergerie et au Luxembourg. Redevenu libre après le 9 thermidor an II (27 juillet 1794), il travailla encore à quelques feuilles publiques, et entreprit même, sous le titre du *Miroir*, un journal contraire à l'esprit de la révolution. Beaulieu fut proscrit de nouveau à l'époque du 18 fructidor an 5 (septembre 1797), et porté sur une liste de déportation. Mais il échappa à cette mesure révolutionnaire, et en 1803 le préfet de l'Oise l'employa aux archives de la préfecture, et le chargea de rédiger le journal du département. Après un séjour de douze ans à Beauvais, il revint avec une pension, en 1815, à Paris, et vécut retiré à Marly. Beaulieu a composé aussi un grand nombre d'articles pour la *Biographie universelle*, entre autres ceux de *Danton*, de *Fouquier-Tinville*, de *Marat*. On a encore de lui : *Essais historiques sur les causes et les effets de la révolution française*, Paris, 1801 à 1803, 6 vol. in-8° : cet ouvrage, où l'on trouve des faits curieux, prouve que l'auteur avait bien étudié l'histoire de cette époque re-

marquable ; il est fâcheux toutefois que l'impartialité n'ait pas toujours guidé sa plume ; — *Réflexions sur des réflexions de M. Bergasse sur l'Acte constitutionnel du sénat*, 1814, in-8° ; — *le Temps présent*, 1816, in-8° ; — *la Révolution française considérée dans ses effets sur la civilisation des peuples ;* Paris, 1820, in-8°.

Le Bas, *Dict. encycl. de la France*. — *Biographie des Contemporains*.

BEAULIEU (*Eustory* ou *Hector* DE), poëte et théologien, natif de Beaulieu (bas Limousin), écrivait dans la première moitié du seizième siècle. Il fut successivement organiste de la cathédrale, comédien, prêtre catholique, et ministre protestant. On a de lui : *Doctrine et instruction des filles chrétiennes désirant vivre selon la parole de Dieu, avec la repentance de l'homme pécheur*, 1565, in-8° ; quelques chansons à trois et quatre parties, et un recueil de poésies, imprimé in-8°, à Lyon, en 1537, sous le titre de *Divers rapports*. Ce recueil contient des rondeaux, dizains, ballades, épîtres, chansons, blasons, épitaphes, etc. Beaulieu est en outre auteur des *Prologues*, des *Deux Moralités*, de *l'Enfant prodigue*, etc. Selon Beauchamps, il changea son nom d'*Eustorg* en celui d'*Hector*, ce qui donna lieu à la méprise de Duverdier, qui en a fait deux auteurs différents.

Le Bas, *Dict. encycl. de la France*. — Chaudon et Delandine, *Dict. hist.* — Duverdier, *Bibl. franç.*

* **BEAULIEU DE LOSSE** (*Jean* DE), général français (on ignore le lieu et la date de sa naissance), mort en janvier 1576. Nommé en 1543 gouverneur de Térouane, il défendit courageusement cette place en 1553. Il prit part en qualité de maréchal de camp à la bataille de Dreux, où il se distingua. Il fut nommé, le 1er mars 1565, gouverneur de Lyon et du Lyonnais ; enfin, en 1567, il devint membre du conseil du duc d'Anjou et lieutenant général.

De Courcelles, *Dict. hist. des génér. franç.*

* **BEAULIEU** (*Jean-Baptiste* ALLAIS DE), calligraphe du seizième siècle. On a de lui *l'Art d'écrire*, avec des gravures de Senault ; Paris, 1681, 1688, in-fol.

Lelong, *Bibliothèque historique de la France*.

BEAULIEU (*Jean-Pierre*, baron DE), général autrichien, naquit, en 1725, d'une ancienne famille du comté de Namur, et mourut en 1820. Après s'être distingué dans l'artillerie pendant la guerre de sept ans, il se retira dans sa famille, avec le grade de lieutenant-colonel. Promu depuis par le chef de l'Empire à la dignité de général-major, en récompense de ses anciens services, il fut investi en 1789 du commandement des troupes envoyées pour combattre les Brabançons révoltés. Après les avoir vaincus dans toutes les rencontres, il étouffa leur révolte par son courage, sa persévérance, ses opérations stratégiques, et par son humanité, à laquelle les insurgés eux-mêmes rendirent l'hommage le plus éclatant. Plus tard, en 1792, Beaulieu ne fut pas moins heureux contre les troupes de la république française qui avaient envahi les Pays-Bas. Avec une armée de quatre mille hommes et deux pièces de campagne, il tint tête au général Biron, qui lui opposait douze mille hommes, obtint des avantages marqués à Marche-en-Famine, à Templeuvre, à Furnes, où il fit sa jonction avec l'armée anglaise, sous le duc d'York, et s'empara de plusieurs places, entre autres de Menin, qu'il prit d'assaut. Commandant ensuite le Luxembourg, il continua de se signaler par sa bravoure, et gagna la bataille d'Arlon.

Cependant le général de Beaulieu devait succomber dans la lutte contre les talents supérieurs d'un jeune guerrier. Nommé, en 1796, commandant en chef de l'armée d'Italie contre les Français sous le général Bonaparte, il s'empara d'abord à Volbie de tous les retranchemens de leur ligne d'avant-poste ; mais, ne pouvant se rendre maître de la redoute de Mondovi, il fut complétement battu par le général français près de Montenotte. Enfin, après plusieurs autres défaites et des revers continuels attribués par lui à la jalousie du général d'Argenteau, revers qu'il essuya surtout à la défense du passage de l'Adda et du Mincio, il fut forcé de gagner le Tyrol. Là il quitta, le 25 juin 1796, le commandement, qui fut confié au général Wurmser, et se retira à Lintz, où il mourut dans sa quatre-vingt-quinzième année. [*Enc. des g. du m.*]

Conversations-Lexicon.

BEAULIEU (*Louis* LE BLANC DE), ministre et professeur de théologie à l'Académie calviniste de Sedan ; né en 1614 à Beaulieu, petite ville du bas Limousin, mort le 23 février 1675. Il se fit constamment remarquer par la sagesse de ses principes et par son esprit conciliant : aussi fut-il deux fois choisi, par le maréchal de Fabert d'abord, et ensuite par Turenne, pour dresser un plan de réunion entre les catholiques et les protestants. Des négociations furent entamées à cet effet entre les deux Églises. mais elles ne purent réussir. Le Blanc de Beaulieu a laissé des *Sermons ;* un *Traité de l'origine de la sainte Écriture ;* Londres, 1660 ; et un recueil intitulé *Theses Sedanenses*, Sedan, 1675, in-4°, qui est son meilleur ouvrage.

Bayle, *Dict. crit.* — Saurin, *Examen de la Théol.* — Jurieu, *Défense de la Doctr. univ. de l'Égl.* — Le Bas, *Dict. encycl. de la France*.

BEAULIEU (*Sébastien* DE PONTAULT, sieur DE), maréchal de camp et premier ingénieur de Louis XIV, créateur de la topographie militaire, mort en 1674. Formé à l'école de Callot et de Leclerc, Beaulieu levait sur les champs de bataille le plan du terrain, et y ajoutait des sujets historiques en perspective. Son œuvre, magnifique travail et le plus curieux de tous les ouvrages de ce genre, est connue sous le nom du *Grand Beaulieu*. On y trouve décrites toutes les opérations militaires des guerres de Louis XIV,

depuis la bataille de Rocroi jusqu'à la prise de Namur (1643-1692). Cet ouvrage a pour titre : *les glorieuses Conquêtes de Louis le Grand, ou Recueil de plans et vues des places assiégées et de celles où se sont données des batailles*, 2 vol. in-fol., ou 3 vol. avec les portraits et mémoires. Son ouvrage fut terminé par les soins de sa nièce. Depuis Beaulieu jusqu'à Cassini, la topographie n'a produit aucune œuvre aussi importante.

Le Bas, *Dict. encycl. de la France*. — De Courcelles, *Dict. des généraux français*.

BEAUMANOIR (*Jean*, sire DE), célèbre chevalier breton, vivait vers le milieu du quatorzième siècle. Il fut l'ami et le compagnon d'armes de du Guesclin. Dans la guerre civile qui désola la Bretagne au quatorzième siècle, il embrassa le parti de Charles de Châtillon, comte de Blois, époux de Jeanne de Penthièvre, contre son compétiteur Jean de Montfort. Celui-ci avait appelé les Anglais à son secours. Le parti de Charles obtint d'abord contre eux quelques succès; Beaumanoir les força d'abandonner plusieurs places dont ils s'étaient emparés, et leur prit entre autres la ville de Vannes. Mais bientôt la guerre traîna en longueur. De Josselin, où il s'était enfermé, Beaumanoir voyait la garnison anglaise de Ploërmel parcourir les campagnes, et répandre partout le carnage et la désolation. Résolu de mettre un terme aux maux qu'éprouvent ses compatriotes, il demande un sauf-conduit au commandant anglais Bembro, et lui reproche de *faire mauvaise guerre*. L'Anglais répond vivement; on s'échauffe, et l'entrevue finit par un défi. On convint que l'on se battrait trente contre trente, le 27 mars suivant (1351), entre Ploërmel et Josselin, au chêne de *Mi-voie*. Les combattants furent exacts au rendez-vous; des spectateurs étaient accourus de tous côtés pour assister à ce sanglant tournoi. Mais, au moment d'en venir aux mains, Bembro hésita : « Il ne leur était pas permis, disait-il, de se battre sans y être autorisés par leurs souverains. » Beaumanoir répondit qu'il n'était plus temps d'avoir de semblables scrupules, et le combat commença avec un égal acharnement de part et d'autre. Les Anglais eurent d'abord l'avantage; mais Bembro ayant été tué, les Bretons reprirent courage, et remportèrent une victoire complète. On dit qu'à la fin de la mêlée, Beaumanoir, blessé et dévoré d'une soif ardente, demandait à boire : « Bois ton sang, s'écria l'un de ses chevaliers, ta soif se passera! » La bataille des Trente fut longtemps célèbre; et, près d'un siècle après, l'on disait encore, pour exprimer qu'une action avait été terrible : « Jamais on ne se battit ainsi, depuis le combat des Trente. » A la bataille d'Aurai, qui mit fin à la guerre de Bretagne, Beaumanoir sollicita et obtint du comte de Montfort, dont il était prisonnier sur parole, la permission de combattre dans les rangs de son antagoniste. Il fit encore des prodiges de valeur, mais ce fut en vain : la mort de Charles de Blois avait décidé de la perte de la bataille. Beaumanoir fut, avec du Guesclin, au nombre des prisonniers. Le sire de Beaumanoir mourut dans un âge avancé. Dans le cours de sa longue carrière, il avait souvent été chargé de missions importantes, de commandements difficiles, et jamais sa loyauté et son courage ne s'étaient démentis.

Charrière, *Chronique de du Guesclin*; Paris, 1839. — Le Bas, *Dict. encyclop. de la France*.

BEAUMANOIR (*Philippe* DE), célèbre magistrat, jurisconsulte et poëte, né dans le Clermontais, ancienne province de Picardie (Oise), dans la première moitié du treizième siècle; mort en 1296. Il a exercé longtemps les fonctions de bailli, au moins depuis 1273 jusqu'en 1295, sous les règnes de Philippe le Hardi et de Philippe le Bel.

On croit qu'il était d'une famille noble, et qu'il se livra d'abord à la carrière militaire, parce que dans plusieurs actes authentiques on lui donne la qualité de *miles* ou chevalier; et, d'après un compte qui a été vu dans les anciennes archives de la cour de Paris avant l'incendie de 1737, Philippe le Bel aurait, en 1289, envoyé le *conte Phelipe de Biaumanoir* en mission à Rome.

Mais, dans le prologue de ses *Coutumes du Beauvoisis*, Beaumanoir lui-même dit qu'il s'est décidé à les écrire, parce que « noz devons avoir « mix (mieux) en mémoire ce que noz avons « veu uzer et jugier *de nostre enfance*, en nostre « pays, que d'autres dont noz n'avons pas apri- « ses les coustumes ne les usages. » Or, ce n'était pas la coutume des nobles de donner à leurs enfants la pratique judiciaire, et de les confiner dans un bailliage, au lieu de les envoyer à la guerre. En 1289, on le voit présenter les comptes du bailliage de Vermandois à la *curia compotorum* (cour des comptes), et en 1290 présider l'assise à Saint-Quentin. Comment donc aurait-il pu accomplir dans l'intervalle et si loin une mission diplomatique qui aurait été très-importante, quoiqu'elle ait échoué, puisqu'il s'agissait d'empêcher le couronnement, par le pape, de Charles II, roi de Sicile, qui eut lieu le 26 mai 1289? Il est vrai que les fonctions des baillis étaient alors militaires et civiles; elles étaient également temporaires (triennales), et point inamovibles. Si nous voyons Beaumanoir figurer, comme bailli de Senlis, pour la première fois dans un arrêt du parlement de la Pentecôte en 1273, à l'occasion de la réformation, après enquête (1), d'une de ses sentences par laquelle il avait usurpé sur la juridiction ecclésiastique du prieur de Baumincour, on le trouve, en 1280, à la tête du bailliage de Clermont, charge que lui avait conférée Robert, fils de saint Louis, investi de ce comté, distrait de la couronne en 1269. Cette fonction ne consistait guère que dans la présidence de la

(1) *Recueil des Olim*, n° XXXI, t. I, p. 927, éd. Beugnot.

cour féodale; car Beaumanoir lui-même nous apprend (1) qu'en ce comté, les hommes de fief (les barons) avaient conservé le droit de juger, et qu'aucun bailli ne pouvait y faire les jugements, comme il était d'usage, avec des assesseurs dans les autres bailliages, qui ressortissaient directement à la couronne.

Quand Beaumanoir rédigea ses *Coutumes de Beauvoisis* en 1283, ainsi que l'indique la mention finale du livre, il déclare qu'il a été « entre« mis de garder et fere garder les droits et les « coustumes de la comté de Clermont par la vo« lonté de très-haut home et très-noble Robert, « fix (fils) du *saint rey Loys ;* et qu'il ne doit « fere aucune coze qui ne plaise à son seigneur « le conte et à ceux de son conseil; » ce qui semble le placer dans la classe des baillis inférieurs, dont parlent les ordonnances de saint Louis de 1254 et de 1256. Cependant on prétend qu'il avait été membre du conseil du parlement du roi, à Paris, même avant qu'il exerçât les fonctions de bailli à Senlis, parce qu'il dit avoir vu juger (2), « en l'ostel le roy, » certains points qu'il donne comme règles dans son livre, et parce qu'on aime à supposer qu'un homme de ce mérite avait été appelé, du vivant de saint Louis, dans son conseil. Mais les baillis étaient tenus de paraître environ trois fois par an pour rendre compte des sentences qu'ils avaient rendues, ou auxquelles ils avaient présidé lorsqu'il y avait appel.

Beaumanoir présida les assises à Creil et à Compiègne. En 1288, on le revoit à Senlis, et même en Saintonge, en qualité de sénéchal, à moins qu'il n'y ait été envoyé seulement comme commissaire par le parlement, pour l'enquête qui y fut rapportée à la Pentecôte de cette année (3); car la Saintonge avait été engagée à Henri III, roi d'Angleterre, en 1259; et la cession en fut renouvelée en 1289 par Philippe le Bel, qui la reprit aux Anglais en 1293.

En 1289, Beaumanoir présente à la cour des comptes le rôle des recettes et dépenses des prévôtés du Vermandois, dont il était responsable envers le roi comme bailli, en vertu des attributions mixtes établies par les ordonnances du règne précédent. En 1290, il préside l'assise de Saint-Quentin (4), et on le voit chargé des comptes de l'armement qui eut lieu alors, par ordre de Philippe le Bel, contre la Flandre. En 1292, il est porté, comme bailli de Tours, dans une liste dressée par Brussel en son livre *des Fiefs*, d'après les registres de la chambre des comptes. En 1293, il y présente encore les comptes du Vermandois pour les années 1291 et 1292 : cependant on ne pouvait cumuler les bailliages, et on devait les gérer en personne. Enfin, en 1295, il était encore bailli de Senlis. En 1296, Mabille de Boves est qualifié *uxor quondam D. Phil. de Bellomanerio* (1), et les *Olim* (2) mentionnent un arrêt du parlement de la Toussaint, où il est question du fief tenu par son fils aîné, relevant de l'évêque de Senlis. Il est peu douteux qu'il n'ait été anobli, s'il n'était pas noble d'origine. Un chanoine de Rouen, Amaury de Montfort, lui donna plusieurs propriétés au territoire de Remin ou Remy, en Beauvoisis, et l'affranchit de toute sujétion féodale envers lui par des lettres de juin 1282, confirmées en 1283 par le prince Robert, comte de Clermont (3).

Tels sont les faits qu'on a pu recueillir sur ce personnage, plus illustre par son ouvrage sur la coutume de son pays que par l'élévation si contestée de sa magistrature; puisqu'il est douteux qu'il ait été membre du conseil du roi comme Pierre de Fontaine, son prédécesseur, bailli de Vermandois en 1254, et comme Boileau, prévôt de Paris.

Beaumanoir a laissé quelques poésies en partie inédites, et en partie publiées par Lacurne-Sainte-Palaie, et par un Félix Lajard; notamment *le Solus*, *la Complainte d'amours*, et *la Folle Larguèse*, qui sont sans doute des passe-temps de sa jeunesse.

Mais son titre de gloire repose sur la rédaction des *Coutumes du Beauvoisis*, qui le place au premier rang des jurisconsultes du treizième siècle; il fut le contemporain, outre ceux que nous avons déjà nommés, de Guy de Fourqueux, depuis pape sous le nom de Clément IV; de l'Italien Benoît Caietan, depuis Boniface VIII; d'Oudard de Neuville, Renaud de Radepont, Jean de Chevreuse, et d'Étienne Tristavour, revêtus comme lui des fonctions pénibles de baillis. Il ne paraît avoir rien emprunté à l'ouvrage de P. de Fontaines, qui n'a pas d'ailleurs été publié, vu son état imparfait, de son vivant; ni des écrivains ecclésiastiques, tels que Duranti, évêque de Mendes et auteur du *Speculum juris*, ni des jurisconsultes anglais. Mais il écrivit évidemment sous l'inspiration des ordonnances et des *Établisements* de saint Louis, d'après les traditions de ce grand règne.

Un savant jurisconsulte du dix-septième siècle, la Thaumassière, a publié la première édition des *Coutumes du Beauvoisis* en 1690; mais il paraît que la copie fut très-inexacte, et qu'il n'en surveilla pas l'impression; car on a vérifié qu'elle est pleine de contre-sens et de fautes de toute espèce, en la comparant aux manuscrits qui nous restent, et dont il en est un au moins qui passe pour contemporain de Beaumanoir. M. Beugnot a publié la seconde édition en 1842, 2 vol. in-8°, avec une excellente dissertation, d'après le manuscrit du treizième siècle, en dialecte

(1) Chapitre 1er, n° 13.
(2) Voyez notamment le ch. 32, I, 478.
(3) *Olim.*, II, 277, n° V, et 287, n° XVI.
(4) *Olim.*, II, 308, n° XXVI.

(1) *Rouleau de la Chambre des comptes de Paris*, cité par la Thaumassière, premier éditeur des *Coutumes de Beauvoisis*, préface, p. VII.
(2) Tom. II, p. 401, n° IX.
(3) *La Thaumassière*, préface, p. VIII.

de l'île de France, avec l'orthographe du temps.

La langue était encore si peu formée, qu'il serait à désirer qu'on en publiât une traduction, comme on l'a fait des *Établissements* de saint Louis de l'an 1270, en relevant soigneusement les variantes des manuscrits, dont plusieurs n'ont pas été vérifiées par M. Beugnot, et qui se trouvent à Orléans, à Troyes, à Carpentras, et à Rome en la bibliothèque du Vatican. Il serait curieux de savoir en quoi le dialecte picard, donné par des manuscrits, diffère du dialecte de l'île de France.

Quoique Beaumanoir avoue lui-même qu'il ne connaissait bien que les coutumes du Beauvoisis sa patrie, qu'il avait vu pratiquées dès son enfance, il s'étudia à fortifier les bonnes règles qu'il y trouvait, par des exemples tirés des coutumes voisines; mais ce qui indique un esprit supérieur, c'est qu'il voulait établir le droit commun de la France. Ce résultat n'a pu être obtenu que bien des siècles après lui; la rédaction définitive des principales coutumes, en forme législative, n'a été commencée qu'en vertu d'une ordonnance de Charles VII; elle n'était pas achevée sous Louis XIV, et ce n'est qu'après la révolution de 1789, sous le consulat de Napoléon, qu'on put, en 1801 et 1802, en former le code civil.

A l'époque de Beaumanoir, le droit romain, introduit dans les Gaules d'abord par le code Théodosien, avait succombé dans l'anarchie féodale de la fin du neuvième siècle, quand le territoire français fut partagé en une centaine de principautés, et quand chaque seigneur fut maître dans ses terres. Malgré la puissance du clergé, qui avait emprunté beaucoup aux édits des empereurs chrétiens et aux Capitulaires de Charlemagne, il n'existait presque partout que des coutumes et des usages : Beaumanoir remarque qu'il n'y avait pas au royaume de France « deus « chastelenies qui de toz cas uzassent d'une « miesme coustume (1). » Les livres de Justinien, récemment découverts en Italie, obtinrent une vogue et une autorité morale qui se fait sentir dans l'ouvrage latin de l'Anglais Bracton et dans les *Établissements* de saint Louis; mais les papes, qui avaient déjà décrété des codes ecclésiastiques, donnaient à la juridiction cléricale une autorité plus considérable, due à l'empire de la religion et à l'ignorance barbare des nobles : heureusement nos rois formèrent autour d'eux un corps de légistes qui les aidèrent à affranchir les communes, et, par l'établissement d'une justice centrale, à recouvrer peu à peu les prérogatives du pouvoir législatif.

Les baillis, milice locale fortement liée au parlement du roi, duquel ils relevaient, et près duquel ils se rendaient plusieurs fois par an, travaillèrent efficacement à limiter la juridiction de l'Église, qui avait usurpé le pouvoir civil et criminel, sous prétexte de l'inviolabilité des

(1) *Prologue*, p. 14.

sacrements et des personnes ecclésiastiques. Ils profitèrent encore plus de la paresse et du défaut de prévoyance des barons pour attirer par des conflits réitérés la décision des affaires au conseil du prince, et pour les décharger du poids et des ennuis de la justice ordinaire.

On remarque cette double tendance dans l'écrit de Beaumanoir : seulement on est surpris (et c'est une contradiction manifeste avec sa mission) d'y trouver le conseil donné aux barons, de pendre les bourgeois ou autres, leurs sujets, qui tenteraient de faire des confédérations contre eux (1). Comment sans elles les chartes de commune se seraient-elles formées, à partir des règnes de Louis le Jeune et de Louis le Gros, et auraient-elles déjà donné tant de force au pouvoir royal, dont Beaumanoir se montre d'ailleurs le partisan zélé? Il est vrai qu'il réserve au roi l'approbation de l'érection des communes (2). Mais les rois n'auraient pu les multiplier, si d'abord les habitants de ces communes, en résistant à quelque grande injustice, ne s'étaient confédérés pour en empêcher le retour, et n'avaient payé de fortes sommes aux rois pour obtenir leur protection.

Si du moins Beaumanoir avait donné aux seigneurs le conseil de s'unir aux communes pour défendre leurs priviléges féodaux, incessamment contestés et envahis, en reconnaissant les premiers les droits des citoyens (3), et en leur conférant, comme saint Louis eut l'habileté de le faire en 1256, l'élection annuelle de leurs maires, il aurait mieux mérité de la postérité, en aidant à former, comme en Angleterre, un droit parlementaire.

En France, on a suivi la direction contraire, en ruinant la féodalité par l'alliance de la royauté et des communes. Mais par ce moyen on est arrivé au pouvoir absolu de Louis XIV, et on n'a rien fondé de stable dans les mœurs françaises; on a marché d'innovation en innovation, sans jamais s'arrêter, quand dans un pays voisin on était parvenu de bonne heure à un état de liberté telle, qu'on y trouve cette maxime, sans

(1) Le passage est trop curieux pour n'être pas cité : « Quand li communs d'une vile ou de plusors viles font « aliance contre lor segneur,... il les doit penre à force; « et s'il les prent sitot qu'il ni ait encore riens de fet, « fors que l'aliance,... il doit punir toz les consentans « par longue prisons, et raconbre (mulcter d'amende) à « sa volonté, selon lor avoir : et s'il pot savoir les quievetains qui l'aliance porcacèrent; si les fait penre... « ce sunt des traistres. (Ch. 30, n° 63, I, 430).

(2) Ch. 50, n° 2, 11, 264. « Nus ne pot fere vile de com- « mune el royaume de Frances, sans l'assentiment du « roy... et se li roi en veue faire aucunes.. Si doit-il être « contenu es chartres des francises qu'il lor donea, sauf « le droit des églises et des chevaliers. »

(3) C'est ce que les barons anglais eurent la sagesse de faire; et c'est ce qui, en 1265, leur donna la force, en appelant les députés des bourgs au parlement, de fonder un gouvernement dont les libertés se sont accrues sans dommage pour l'autorité royale, alors que la grande charte de 1215, dont saint Louis, par sa sentence arbitrale de janvier 1264, avait vainement déclaré le maintien, mais en annulant les statuts d'Oxford.

cesse opposée aux entreprises des rois : *Nolumus leges Angliæ mutare.*

Sous saint Louis, il est vrai, on parvint à donner assez de sécurité aux citoyens et de bien-être à toutes les classes (par une sorte de pondération des pouvoirs, due au mérite des légistes et des magistrats de ce temps, appuyés de l'autorité d'un roi plus grand par ses vertus que par l'étendue fort limitée de sa prérogative), pour que dans le siècle suivant on ne cessât de réclamer *les us et coutumes du tems du bon roy saint Loys.*

L'espace nous manque pour faire voir comment Beaumanoir contribua pour sa part, par l'habileté et la sagesse de ses décisions, et par le caractère réglementaire qu'il leur donna, à corriger les abus de la puissance féodale.

C'est en généralisant aussi ses décisions recueillies sous le nom d'*Olim,* que le parlement fit entrer le pouvoir royal dans les pays soumis à l'autorité des barons, et qu'il reconquit peu à peu le pouvoir législatif. Ce secret d'État remonte au treizième siècle.

Beaumanoir proclame (1) que « le roi peut faire « tels establissements, comme il lui plaist, pour « le commun profit, et cela d'une manière obli- « gatoire : qu'il n'y a si grand baron qui ne « puisse estre trait en la cour du roi, pour de- « faute de droit (déni de justice) ou pour faux « jugement (mal jugé). Toute laie (seigneuriale « et non ecclésiastique) du royaume est tenue « du roi en fief et arrière-fief (2). » C'est pour cela sans doute que la grande ordonnance de 1256, sur les attributions des sénéchaux et des baillis, est faite pour les provinces de la langue d'Oc, comme pour celles de la langue d'Oyl. Pour amener la ruine des guerres privées et du duel judiciaire, que saint Louis n'avait pu interdire que dans ses domaines (ordonnances de 1257 et 1260), Beaumanoir établit (3) que le roi ou le comte a droit de s'interposer entre les parties qui se sont défiées, et que la justice n'a le droit de poursuivre la punition du méfait, que s'il n'y avait pas eu combat. Quoique Beaumanoir reconnaisse à la juridiction ecclésiastique le droit de prononcer sur les contestations relatives aux mariages et aux bâtardises, aux testaments et aux dons faits aux églises et monastères, aux procès des croisés, à ceux des veuves, aux sorcelleries (auxquelles il croyait peu (4), et aux dîmes, il ouvre la porte à l'intervention du parlement, et des comtes comme gardiens des églises. Si la pragmatique sanction de 1268 est contestée dans un de ses articles, parce que l'original n'est pas au trésor des chartes, ni dans les monuments contemporains, il n'est pas douteux que saint Louis n'ait affranchi son pouvoir des excommunications, sous lesquelles ont tremblé plusieurs de ses prédécesseurs. Il maintint les élections canoniques aux évêchés et aux bénéfices ecclésiastiques, sans l'intervention du pape; il empêcha les exactions faites au nom de la cour de Rome. En 1246, les barons de France avaient fait alliance contre les entreprises ecclésiastiques, et voulaient que la juridiction du clergé fût limitée à la connaissance de l'hérésie, des usures et des mariages, ce qui était déjà beaucoup ; car Clovis et Charlemagne avaient fondé les libertés gallicanes, en ne permettant aux conciles de ne faire aucunes lois sans leur aveu. Les baillis royaux au treizième siècle, et Beaumanoir en particulier, s'étudièrent à restreindre la juridiction ecclésiastique; fort de l'appui du parlement, celui-ci admit l'appel contre les actes de cette juridiction, comme envers la juridiction laïque (1).

L'œuvre de Beaumanoir est complète en soixante-dix chapitres. Il est probable qu'il la remania jusqu'à sa mort; et l'on croit que ses successeurs, dont elle devint le manuel, y ajoutèrent quelquefois. C'est probablement à cette circonstance qu'est due la mention de la canonisation de saint Louis, dans *le Prologue* (2). Beaumanoir, y est-il dit, « est grand légiste, canoniste et coustumier (3). » ISAMBERT.

Montesquieu, *Esprit des Lois,* XXVIII, ch 23, 27. — Laurière, *Sur les Ordonnances du Louvre et les Etablissements.* — Duclos, *Acad. des Inscrip.*, XVII, p. 184; XVIII, 185. — Dupin, *Add. aux lettres sur la profession d'avocats,* p. 706, 708, cinquième édition. — F. Lajard, 1838, dans l'*Hist. littér. de l'Institut,* 1842, XX, 356. — Ed. La Boulaye, *Rev. des Législ.*, 1840, XI, 467. — Beugnot, *Notice* en tête de l'éd. de Beaumanoir de 1840, p. 131.

BEAUMANOIR, ancienne maison de la province du Maine, dont la filiation n'est bien connue qu'à partir du quinzième siècle. (Les deux personnages précédents ne paraissent pas appartenir à cette famille). Vers le milieu du quinzième siècle, un mariage apporta dans cette maison la seigneurie de *Lavardin,* érigée depuis en marquisat ; et c'est sous le nom de *Lavardin* que sont connus les membres de cette famille, à laquelle appartiennent les deux personnages suivants.

BEAUMANOIR (*Jean* LAVARDIN, marquis DE), maréchal de France, né en 1551, mort à Paris le 13 novembre 1614. Élevé dans le protestantisme près de Henri IV, il commença de servir en 1569, et abjura en 1572, après les massacres de la Saint-Barthélemy, où son père fut tué. Il servit alors le parti catholique sous le maréchal de Matignon. Mécontent de ne pas voir ses services récompensés comme il les appréciait, et menacé d'ailleurs d'être poursuivi pour assassinat (1574), il retourna

(1) Ch. 34, n° 41, 11-22.
(2) Ch. 11, n° 12, I, 162.
(3) Ch. 59 et 60.
(4) Ch. 11, n° 25.

(1) Arrêt du parlement de la Toussaint 1264, contre l'évêque de Beauvais. — *Olim,* I, 591. — Beaumanoir, ch. 11, n° 12 ; I, 163.
(2) Le savant Loysel, en 1617, cite cet ouvrage, comme le premier et le plus hardi livre qui ait été composé sur les coutumes de France. C'est là, en effet, son caractère principal.
(3) Loysel, *Mém. de Beauvais et de Beauvoisis,* VII, 13

auprès du roi de Navarre, qui le nomma colonel de son infanterie. Il assiégea Villefranche en Périgord, s'en empara pendant les pourparlers, et la mit à sac. Il servit Henri IV jusqu'en 1580, et prit part au combat de Marmande, à la prise de Cahors et d'Eause en Armagnac. En 1580, il quitta de nouveau le parti calviniste pour le service de Henri III, et en fut récompensé par le grade de maréchal de camp. Il servit ensuite sous le duc de Joyeuse jusqu'en 1587, et se distingua à la bataille de Coutras, perdue par l'armée catholique; puis il aida le duc de Nevers à soumettre le bas Poitou. En 1589, il passa au service de la Ligue, après l'assassinat de Henri III. Lavardin de Beaumanoir fut des premiers à reconnaître Henri IV, qui le nomma lieutenant général en 1590; gouverneur du Maine, du Perche et de Laval, en 1592; puis maréchal de France le 7 janvier 1595. Enfin il reçut le gouvernement de la Bourgogne et du pays de Bresse après la découverte de la trahison de Biron. Il se trouvait près de Henri IV, quand ce prince fut assassiné en 1610. En 1611, il fut nommé, sous Louis XIII, ambassadeur extraordinaire en Angleterre, pour y renouveler les anciens traités d'alliance.

De Courcelles, *Dictionnaire historique des généraux français*, t. II.

BEAUMANOIR (marquis DE), littérateur français, né vers 1720 en Bretagne, mort vers 1795. Il suivit d'abord la carrière militaire, fit les campagnes de la guerre de sept ans, et se livra tardivement à la culture des lettres. On a de lui quelques pièces de théâtre : *Osman III et Laodice, reine de Carthage, les Ressources de l'Esprit, les Mariages, la Justification d'Enguerrand de Marigny*, etc., réunies sous le titre d'*Œuvres diverses* ; Lausanne (Paris), 1770, 2 vol. in-8°. Le peu de succès qu'eut sa traduction de l'*Iliade* en vers, Paris, 1681, le fit renoncer à une traduction de l'*Odyssée* qu'il avait entreprise.

Le Bas, *Dictionnaire encyclopédique de la France*.

FIN DU QUATRIÈME VOLUME.




Stanford University Libraries
3 6105 118 476 121
HUMANITIES REFERENCE
DOES NOT CIRCULATE

